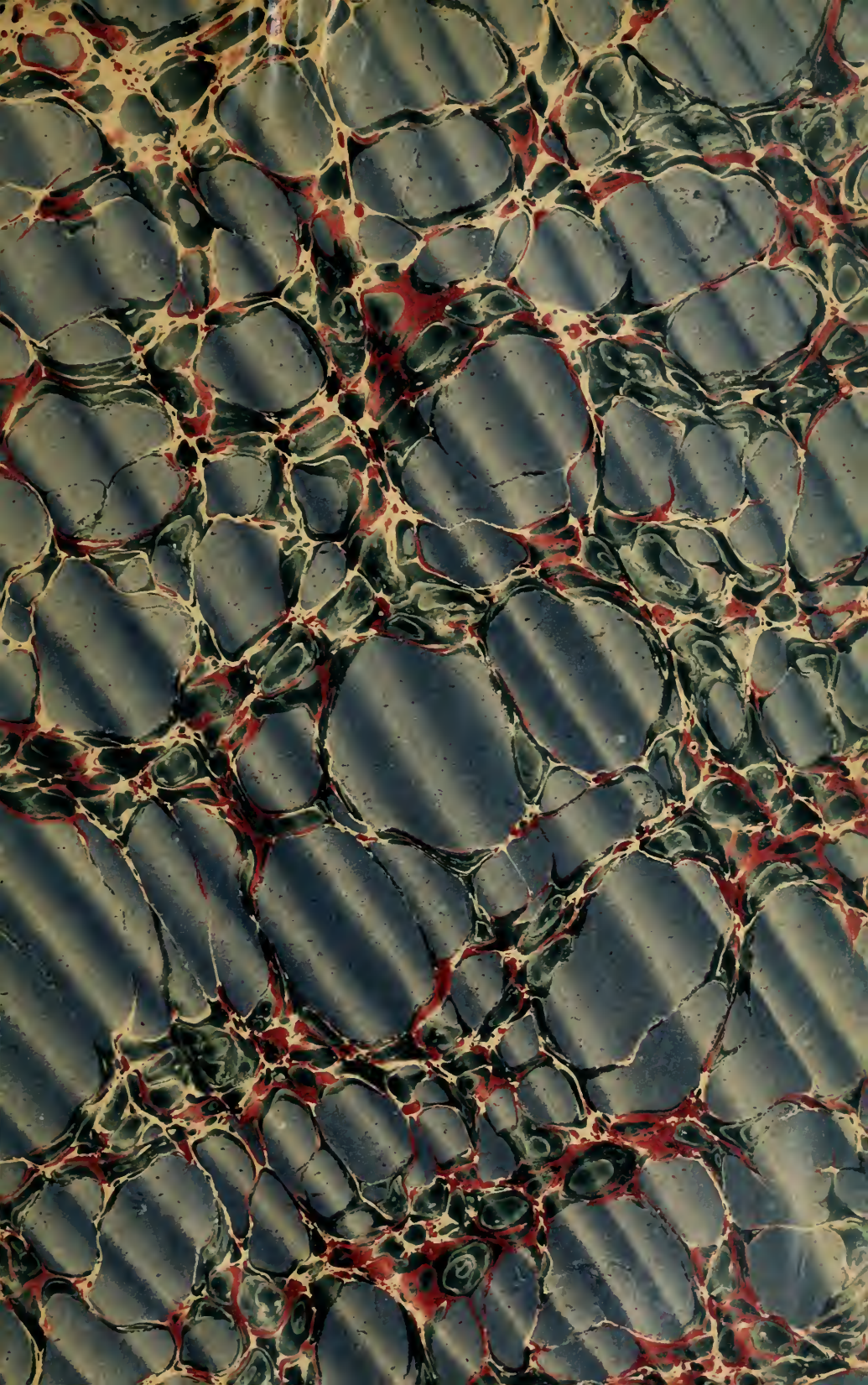

Paris. — Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LIXe ANNÉE. — TROISIÈME PERIODE

59

TOME QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1889

20359

L'ILLUSION DE FLORESTAN

DEUXIÈME PARTIE (1)

V.

C'était le dernier dîner et la dernière soirée de la marquise de Fossanges avant son départ pour la campagne. Et les invitations avaient été combinées en conséquence ; c'est-à-dire que le clan des dîneurs avait été recruté surtout parmi les personnes d'âge et d'importance, sensibles aux agrémens d'une bonne table, et à qui la maîtresse de la maison avait à cœur de laisser une impression flatteuse, tandis que, pour la réception du soir, on avait fait appel au ban et à l'arrière-ban des relations jeunes et turbulentes. Roberte voulait une soirée gaie après un dîner recueilli, — ce qui était d'une bonne hygiène et d'un zèle entendu.

Florestan n'assistait donc pas au dîner. Mais Mabel y avait sa place, comme à toutes les agapes et à toutes les fêtes, sans exception, du petit hôtel de la rue Jean-Goujon. Son amie ne pouvait se passer d'elle, — chose toute simple, si l'on considère que la baronne Gueyrard avait un genre de beauté très décoratif et nullement encombrant, vu qu'elle n'était ni coquette, ni bavarde, ni médisante, ni jalouse. — C'était, d'ailleurs, la seule jeune femme qui fût au nombre des conviés.

Pendant le repas, qui fut sérieux, ainsi qu'il convient à une

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

séance de gastronomie expérimentale, on causa modérément. La marquise paraissait avoir abdiqué en faveur de son mari, qui, disert et plein d'à-propos, excellait à ces aperçus politiques destinés à ponctuer les différens services d'un festin bien ordonné. La tâche de M. de Fossanges n'avait, au reste, rien de très ardu : tous les convives étaient orléanistes, comme lui-même et comme tous les hommes charmans.

A l'heure du cigare et des caquets, Roberte, en un coin de son grand salon à demi dépeuplé, se trouva seule un moment avec son amie Mabel.

— Savez-vous, *darling*, dit la marquise en souriant sans dépit, que vous êtes éblouissante, ce soir? Vous allez m'éteindre toutes mes invitées!

— Bah! vous serez là, Roberte, pour m'aider à éclairer vos salons.

Il y avait moins de caressante aménité, sans doute, dans la réplique de l'Anglaise qu'il n'y en avait eu dans la gentille apostrophe de son amie. Mais, en fait, les deux jeunes femmes étaient resplendissantes, très en beauté toutes deux : l'une, grande et blanche, svelte et lactée dans ses dentelles noires; l'autre, petite et rose, potelée et vermeille en son tulle couleur de ciel.

— Qu'avez-vous fait aujourd'hui, reprit Mabel, pour être si fraîche, ce soir, et avoir si bonne mine?

— Tantôt, je n'ai rien fait, si c'est ne rien faire que de s'apprêter à recevoir. Ce matin, j'ai fait un tour au Bois avec M. de Fossanges, pour fêter son rétablissement. Son genou est définitivement remboîté.

— Oh! mais, c'est fort édifiant, cette promenade conjugale!

— Hé! vous n'y pensez pas, ma chère!.. Quand je monte à cheval avec mon mari, nous sommes toujours plus de deux. Ses amis, qui sont surtout les miens, nous accompagnent. Ainsi, ce matin, il y avait Francœuvres, Strandford, Novancourt, Tressé, Valencin... je ne sais qui encore. Il y en avait même trop. J'ai renvoyé les hommes mariés, Tressé et Valencin, ne voulant pas qu'on pût m'accuser de les détourner de leurs femmes, qui se détournent bien assez d'eux. Mais j'ai dû tolérer les autres... parmi lesquels j'allais oublier de mentionner mon gentil cousin La Garderie, qui, décidément, monte à cheval comme un ange... A propos, vous savez, je ne l'appelle plus Florestan, même pour rire; je l'appelle Hugues : je trouve que ça lui va mieux.

— C'est bien intime, à ce qu'il me semble, ce procédé!

— Cela vous choque, ma chère puritaine?

— Rien ne me choque plus, mon amie, depuis que je vis dans votre monde.

— Attrape, mon monde! fit Mme de Fossanges avec un geste gamin.

— Mais, sérieusement, Roberte, je crois que vous auriez tort de traiter ce jeune homme, qui arrive de sa province, comme vous traitez les imbéciles de votre escorte ordinaire, qui sont plus bêtes que lui, certes! mais qui, eux du moins, ne sont ni jeunes ni naïfs, étant Parisiens.

— Pourquoi me dites-vous cela, ma chère?.. Est-ce par intérêt pour moi, ou par intérêt pour lui?

— L'un et l'autre... C'est une vieille querelle entre nous, vous ne l'ignorez pas; je voudrais vous voir moins évaporée d'aspect, vous sachant bonne et parfaitement honnête au fond. Et, pour ce qui est de ce garçon, je crois qu'il vaut mieux que le mauvais rôle de galantin grotesque dont vous affublez vos admirateurs.

La marquise regarda son amie avec surprise.

— Ah çà! Mabel...

Elle n'acheva pas, mais elle avait été comprise. Car la baronne Gueyrard, imperceptiblement rougissante, se hâta de lui dire :

— M. de La Garderie est tout à fait un étranger pour moi, et je vous en parle, croyez-le, sans aucune arrière-pensée, à un point de vue très désintéressé... ou avec le seul souci de lui épargner un ridicule ou une déception et de vous épargner, à vous, une légèreté qui pourrait devenir une mauvaise action.

— Si je vous comprends bien, vous craignez que ce jouvenceau ne s'éprenne follement de ma personne?.. et que je ne le laisse mourir... d'inanition? En vérité, vous me flattez, Mabel, à tous égards!

Visiblement piquée, Mme de Fossanges faisait mine de s'éloigner. Mais la baronne la retint avec un geste amical et un peu confus.

— Je vous supplie, Roberte, lui dit-elle, de ne pas prendre en mauvaise part ce que je vous ai dit.

— Soit. Mais à une condition, ma chère, c'est que vous m'avouerez que vous avez jeté votre dévolu sur Florestan de La Garderie et que vous défendez votre bien.

— Mon bien!.. Vous êtes folle, Roberte! Je connais à peine ce jeune homme.

— Il vous connaît assez pour avoir pu vous témoigner toute sa satisfaction de vous connaître... Si cela est, dites-le. Il n'y a pas de mal... Et, au besoin, je saurai vous aider.

Sous le regard malicieux et protecteur de la marquise, Mabel baissa ses grands yeux doux et inclina même un peu la tête. Mais elle se redressa bientôt, avec un léger frémissement d'orgueil offensé.

C'est une folie, vous dis-je, répliqua-t-elle. M. de La Garderie n'a rien fait qui m'autorise à penser qu'il s'occupe de ma personne... Et j'aime à croire que vous me savez assez digne pour ne pas même songer à lui, quand je reconnais qu'il ne songe point à moi.

Alors, *darling*, conclut Roberte, vous m'excuserez de ne pas le consigner encore à la porte de ma maison, si vous n'êtes pas d'ores et déjà résolue à lui ouvrir la vôtre.

Sur ces mots, prononcés avec une intonation de voix assez équivoque, la marquise de Fossanges rejoignit ses invitées, qui, toutes plus ou moins vénérables, devisaient posément dans la serre, loin des fenêtres ouvertes et à l'abri des courans d'air.

Bientôt les hommes revinrent du fumoir; puis, les premiers invités du soir arrivèrent, et, insensiblement, une animation bourdonnante succéda, dans les deux salons et dans la serre, à la torpeur des digestions trop lentes.

C'était une avalanche d'élégances. Les jeunes couples se pressaient, se saluaient, échangeaient des poignées de main et de brèves exclamations. Les fleurs des boutonnières s'effeuillaient au contact des épaules nues; les diamans brillaient parmi les habits noirs, comme des étoiles à travers les nuages. Il y avait trop de monde, — ce qui est inévitable quand on veut qu'il y en ait assez. — Personne, au surplus, ne se plaignait. C'était la fin, la dernière réunion; on allait se disperser : on pouvait bien s'étouffer un peu.

D'ailleurs, peu d'intrus : pas d'étrangers, sauf quelques Anglais acclimatés, comme Strandford, et un Russe, indispensable pour représenter et personnifier l'*alliance;* pas d'artistes, hormis d'illustres amateurs et le portraitiste attitré des femmes du monde, qui, à ce métier, était devenu presque homme du monde lui-même, et cessait petit à petit d'être artiste; pas d'écrivains non plus, si ce n'est un journaliste, — pour la publicité, — ou plutôt le directeur d'un journal ayant la vogue des salons, qui payait en « échos mondains, » quand il ne les faisait pas payer, les invitations qu'il quémandait. — Mme de Fossanges ne donnait guère dans le snobisme artistique et littéraire. Elle avait observé, disait-elle, que l'art et la littérature ne gagnent rien à aller dans le monde et que le monde ne gagne rien à les recevoir. « Le talent, ajoutait-elle, n'est pas contagieux, ni la bonne éducation non plus. D'ailleurs, ces gens-là, quand ils sortent de leur spécialité, sont encore plus bêtes que nous quand nous voulons y entrer... On ne s'imagine pas à quel point un homme de talent, de génie même, peut être stupide... pendant les entr'actes de l'inspiration... Et non-seulement les peintres ou les musiciens, ce qui va sans contradiction, mais les écri-

vains. Ils ont certaines facultés que nous n'avons pas, mais ces facultés ne sont d'aucun usage parmi nous... si ce n'est à leur bénéfice. A les fréquenter, nous ne pouvons donc que perdre nos illusions sur leur compte, tout en leur fournissant des modèles où nous aurons soin de ne pas nous reconnaître, mais où l'on nous reconnaîtra tout de même... ce qui sera justice. Aussi, chacun chez soi, c'est encore ce qu'il y a de mieux. » Et c'était sage. D'autant plus sage que cela ne l'empêchait pas de voir s'étaler, en belle place, dans deux ou trois journaux du matin, le compte rendu de toutes ses réceptions; son directeur de journal traitait l'affaire, au plus juste prix, avec ses confrères. Mais, avec lui-même, c'était un peu plus cher : il fallait le recevoir.

Pour l'instant, on parlait de courses, de *garden parties,* de *lawn tennis* et d'autres balivernes: on s'entretenait de la villégiature prochaine et des derniers bals de la saison; on se communiquait les petites nouvelles : les deuils, les mariages, les récentes acquisitions de chevaux, les derniers ou les futurs scandales. Et l'on ne songeait point à danser. Il n'y avait même pas de tziganes, ni aucune promesse ou menace de monologue ou de saynète. Et ce monde se suffisait à lui-même et ne s'ennuyait point, ce qui prouve que l'unique talent des maîtres de maison, comme des politiques, consiste à « grouper les intérêts. » Rassemblez des gens qui se connaissent, qui mènent la même vie ; ils ne s'ennuieront jamais, même si la vie qu'ils mènent les ennuie : il leur suffira de se la raconter pour la trouver intéressante. La conversation est alors un miroir grossissant et à faces multiples, qui donne l'illusion de la grandeur et de la variété. Et puis, lorsqu'il y a, dans un salon, des femmes décolletées, encore en âge d'être courtisées, des hommes de bonne volonté et une certaine licence, personne n'a rien à réclamer : les hommes ont les épaules des femmes ; les femmes ont les regards des hommes. — C'est tout ce qu'il faut, car c'est, avec le besoin de bavarder, tout ce qui motive les assemblées mondaines.

Florestan, dont les relations n'étaient pas encore des plus nombreuses parmi cette petite foule d'élite, ou soi-disant telle, se consolait avec les épaules de Mme de Fossanges, laquelle, soit par malice, soit par devoir, était venue le relancer dans son coin. — Alerte et gaie, le teint animé, le verbe haut, la gorge découverte, la marquise eût émoustillé un mort ou un chartreux. C'est dire que Florestan n'avait pas envie de dormir. Elle avait surtout une manière de se planter de biais contre son interlocuteur, en se penchant pour lui parler sous l'éventail, et en faisant glisser ou rouler sa prunelle entre ses cils pour le regarder de côté ou de bas en haut, qui était à damner

un ermite de profession, et qui, en tout cas, procurait au vicomte un singulier frisson.

Le jeune homme se rappelait ce que lui avait dit son oncle Le Hardouin de certaines femmes, dans la catégorie desquelles il avait impertinemment, mais non sans titre ou sans excuse, rangé cette damnable et damnante marquisette.

— Oh! mais, dites donc, je vous gâte!

— C'est vrai, et je ne m'y attendais guère après la semonce de l'autre jour.

— Ne réveillez pas ma sévérité qui dort!

— Vous réveillez bien mon audace...

— Alors, je m'empresse de la rendormir... en vous quittant.

Prestement, la marquise passa devant lui, lui frôlant la main de son bras nu, et le laissa en plan, dans l'encoignure où il avait maintenant tout à fait l'air d'être en pénitence.

« C'est bizarre, pensait-il en la suivant du regard à travers le remous des groupes qu'elle disloquait au passage, on dirait une autre femme encore. Évidemment, ce n'est pas la même que celle à qui j'ai eu affaire lors de la première entrevue, ni la même que celle qui m'a rabroué naguère, sans férocité, mais non sans conviction. Quelque chose lui a passé par la tête : un remords ou une lubie. Elle me déroute absolument... Sans compter que je ne suis pas grand clerc... Le diable, c'est qu'elle change de ramage sans changer de plumage; de sorte qu'elle m'empaume de mieux en mieux. La peste!.. Mais non... Vive l'amour, au contraire!.. Tiens, tiens!.. »

Ses yeux venaient de rencontrer ceux de Mme Gueyrard, qui, debout à l'autre extrémité du salon et appuyée au chambranle d'une porte, causait distraitement avec M. de Fossanges, fort empressé, mais en vain. Et le regard de Mabel était si mélancolique et si tendre que Florestan, qui, pour jeune qu'il fût, n'avait rien d'un sot, comprit sur-le-champ qu'il ne tenait qu'à lui de trouver en la personne de la belle Anglaise mieux ou plus qu'une amie, et que, en tout cas, il aurait du mal à en faire une confidente. Il connaissait maintenant la nature de la sympathie qu'il avait inspirée là encore. — C'était très flatteur, mais un peu embarrassant. Et il eût assez aimé qu'on lui accordât quelque répit.

Mais Mme de Fossanges avait rejoint son amie et racolé en chemin M. Le Hardouin. Et, après un bref conciliabule, elle dépêchait ce dernier vers Florestan.

— Venez, mon cher; la marquise veut vous parler.

A peine, en effet, le jeune homme fut-il assez près du groupe pour qu'on pût l'associer à ce qui s'y disait :

— Je profite, déclara Roberte, de la présence de M. de Fossanges à mes côtés, pour faire mes invitations d'été... Ainsi, vous, Mabel, vous viendrez au Champart quand vous voudrez. Quant à vous, Le Hardouin, vous profiterez, naturellement, des courses de Dieppe pour nous rendre visite, et vous amènerez votre neveu. Est-ce entendu?

M. de Fossanges, en mari bien stylé, appuya l'invitation. Les deux hommes à qui elle était adressée saluèrent, remercièrent, puis, la marquise s'étant envolée vers le fond de la serre où l'on avait dressé le buffet, s'apprêtèrent tous deux à s'en aller. Mais Mabel exécuta un mouvement qui la mit sur le chemin de Florestan.

— J'aurai donc, monsieur de La Garderie, le plaisir de vous rencontrer cet été, chez Roberte?

— Certainement, madame. Et c'est une raison de plus que j'aurai, moi, d'être reconnaissant à Mme de Fossanges.

— Très bien. Mais... vous savez que je suis une donnense d'avis?

— Mon instinct, répondit galamment le jeune homme, me servait donc bien, lorsqu'il me suggérait le désir d'être de vos amis...

— Eh bien! si ce désir est toujours le vôtre, j'y accède définitivement.

— Alors, répliqua Florestan avec une satisfaction joyeuse, vite! un nouveau conseil.

— Le voici. Quand vous parlez à une personne qui vous plaît, tâchez de laisser échapper moins de contentement par vos yeux... surtout quand cette personne est une femme mariée.

— Bah! fit innocemment le vicomte. Vous croyez avoir remarqué?..

— Parfaitement. Vous avez le regard trop... jeune.

Florestan jeta un coup d'œil autour de lui. Il y avait un peu moins de monde dans le grand salon, et il n'y avait presque plus personne dans le petit : c'était le tour de la serre d'être envahie. Il parut hésiter un instant; puis, ayant désigné du geste un canapé vide, dans le lointain, près de la porte du premier salon :

— Oserai-je vous demander, madame mon amie, une toute petite audience pour inaugurer entre nous les rapports de confiance?

Mabel fit un signe d'acquiescement et suivit le jeune homme.

— Là! murmura celui-ci en s'asseyant à côté de la baronne, je suis bien près du comble de mes vœux.

— Je n'aurais pas cru que ce comble... fût moi!

— Si, vous et votre amitié... Écoutez-moi donc. Je ne me donne pas pour un roué. Je sais très bien que je suis jeune, et cela ne me fâche qu'à moitié. Seulement, je sais aussi que ma jeunesse

peut me jouer plus d'un mauvais tour. Et je ne voudrais être ni ridicule ni outrecuidant, ni dupe ni indiscret.

— Et c'est pour cela que vous avez besoin d'une amitié de femme?

— Justement.

Oh! j'ai bien compris, allez!

— C'est un plaisir que d'avoir affaire à vous.

— Mais, à de certains égards, une amitié d'homme vous eût mieux convenu... ou une amitié de vieille femme.

— Homme ou vieille femme, c'est tout un pour moi! Et la vérité, quand elle sort d'une vilaine bouche, n'a plus de prix à mes yeux.

— Ce sont là des sentimens d'artiste, et dignes de l'antiquité ou, au moins, du siècle dernier! s'écria Mabel en riant. Seulement, reprit-elle plus sérieuse, il y aura pour vous un inconvénient à m'avoir choisie : c'est que je ne pourrai pas tout entendre. Je n'ai que vingt-quatre ans, en effet; de plus, je suis protestante... et même un peu prude.

— Diable!.. L'un ne va pas sans l'autre, d'ailleurs. Mais, outre que je suis bien élevé, ce qui assure la sauvegarde de vos oreilles, vous aurez l'attrait d'une conversion à perpétrer. C'est bien quelque chose, si je ne me trompe, pour une protestante. Un peu de prosélytisme ne vous fait pas peur, hein?

— Ma foi! non. Et, s'il faut être franche, je n'aurais pas accepté de devenir votre amie, si vous aviez été moins mécréant. C'est ce mélange de scepticisme et de vraie jeunesse, d'indépendance et de... galanterie qui fait que je me suis piquée au jeu. Il doit y avoir de l'étoffe.

— Ne ménagez pas les coups de ciseaux. Taillez en plein drap.

— J'ai commencé, en vous avertissant que vous n'êtes pas toujours prudent, ni même absolument convenable.

— Bon. Je profiterai de l'avertissement; mais, et c'est à cela que j'en voulais venir, n'avez-vous point quelque autre conseil encore à me donner, qui me marque plus particulièrement l'intérêt que vous voulez bien me porter?.. Je m'explique. Dans ce que vous venez de me dire, il n'y a rien qui concerne vraiment mon avenir, mon utilité... il n'y a rien de grave enfin. C'est un peu comme le : « Tenez-vous droite, mademoiselle! » qu'on lance aux jeunes filles qui ont grandi trop vite. Je voudrais quelque chose de plus substantiel en tant qu'avis... Je voudrais que vous me dissiez, par exemple, que j'aurais raison de me marier, ou que j'aurais tort de songer à le faire.

Vous auriez tort.

— Ah! dit Florestan avec curiosité. Alors, je ne suis pas digne?

— Précisément.

— Et... désirez-vous que je le devienne?

— Pourquoi voulez-vous que je le désire? demanda Mabel avec une indifférence affectée.

— Dame! parce que ce serait un beau couronnement de conversion, à ce qu'il me paraît.

— C'est assez juste, ce que vous dites là... Mais il faut procéder avec ordre et méthode, et commencer par le commencement. Or, le commencement, c'est de ne pas nourrir de coupables projets... qui pourraient devenir, d'ailleurs, une source de graves ou de ridicules mécomptes.

— Développez un peu, je vous prie...

— Reportez-vous à ce que je vous disais tout récemment chez moi, se contenta de répondre Mabel en se levant.

— C'est que, fit le jeune homme en l'imitant, vous parliez à mots couverts... Si nous mettions, maintenant que nous sommes amis, si nous mettions un peu les points sur les *i?*

Il y avait un sensible mouvement de reflux vers l'issue des appartemens, près de laquelle se tenaient les deux causeurs. C'était la retraite qui commençait. Et la maîtresse de la maison accompagnait, de temps à autre, presque jusqu'à la porte, quelque personnage de marque ayant renoncé au bénéfice de la sortie à l'anglaise. De sorte qu'elle passait et repassait assez souvent dans le voisinage du couple isolé.

La retraite, au reste, ne ressemblait point à une déroute; tout le monde se retirait en bon ordre, à l'heure convenable, et chacun s'en allait enchanté de sa soirée. Et le secret de cet universel contentement, c'est que, si l'on n'avait rien donné aux invités, on ne leur avait rien promis.

— Vous voulez que je précise? — dit la baronne, en regardant involontairement son amie, qui se trouvait, à ce moment-là, non loin d'elle. — Eh bien! mon cher monsieur de La Garderie, vous êtes en train de vous passionner pour une femme délicieuse, adorable, troublante, capiteuse, digne de tous les adjectifs anciens et modernes, mais qui, elle, ne se passionnera jamais et vous bernera le plus agréablement du monde... A votre service! Et bonsoir!

« Voilà une amie, se dit Florestan, qui me donne et me donnera peut-être encore de bons conseils. Mais je doute que ce soient des conseils tout à fait désintéressés. »

— Çà, ma chère Mabel, que disiez-vous de moi à M. de La Garderie? Car c'est de moi que vous parliez.

— Je lui disais, ma chérie, que tout le monde vous aime et qu'il aurait bien tort de faire comme tout le monde.

— Singulier sujet de conversation! fit la marquise évidemment contrariée.

— Mais il me répondait, reprit la charmante et peu véridique Anglaise, que, vous sachant à craindre, il ne vous craignait pas... Celui-là, voyez-vous, ma chère Roberte, ne prendra jamais place dans votre troupeau. Je m'étais trompée sur son compte. C'est un indépendant et un sceptique, sous son air de grande jeunesse. Il a beaucoup d'expérience pour son âge.

— Bah! je n'aurais pas cru... Eh bien! ma chère, vous piquez au vif ma curiosité. Moi, j'étais persuadée, au contraire, que ce pauvre garçon n'avait pas de défense et qu'il deviendrait, un jour ou l'autre, la proie d'une passion bête.

— Au fait, il vous donnera peut-être raison tout de même... si personne ne l'aide, — murmura indistinctement la baronne Gueyrard, en serrant la main de la marquise de Fossanges pour prendre congé d'elle.

VI.

Joignant presque la lisière de la forêt d'Arques et ayant une belle échappée de vue sur la vallée, le domaine du Champart, quoique d'une contenance médiocre, est une des propriétés les plus enviées, sinon une des plus importantes, de cette région dieppoise que le voisinage d'une station d'été dont la première vogue remonte à quelque deux cents ans, — sans parler de la quasi-proximité de Paris, — a rendue dès longtemps privilégiée entre toutes.

C'est là que le vicomte de La Garderie, à l'approche de l'époque des courses de Dieppe, vint rejoindre son oncle Le Hardouin, qui l'y avait précédé, ainsi que la baronne Gueyrard, le comte et la comtesse de Valencin, M. Strandford et quelques autres invités de moindre importance, auxquels la marquise de Fossanges offrait une hospitalité annuelle.

Ancienne ferme modèle, successivement dépouillée de ses plus belles cultures, le Champart s'est anobli, à mesure qu'il se rétrécissait. Car, après avoir été élevée à la dignité d'habitation bourgeoise, cette ferme a fini par devenir château, ou du moins partie intégrante d'une châtellenie toute moderne. C'est-à-dire qu'une partie des constructions primitives ayant été abattue, on a utilisé le reste pour en faire des communs sans pareils, où toutes sortes d'animaux, mais surtout des chevaux et des chiens en

grand nombre, vivent à l'aise et somptueusement logés, en compagnie d'un non moins nombreux domestique. — Quant au château lui-même, il est tout flambant neuf, un peu exigu peut-être pour de si vastes dépendances, mais fort gracieux et entouré d'un parc, ou plutôt d'un jardin anglais, qui n'a que le tort de ressembler à un square.

On y vit de cette vie uniforme et fashionable de tous les châtelains qui se respectent et respectent leurs hôtes : on monte à cheval ; on se promène en voiture ; on va, de temps en temps, luncher au loin ; on joue quelquefois la comédie ; on danse par-ci par-là ; on pêche, tant bien que mal, dans les cours d'eau voisins, en attendant la chasse. Bref, on s'amuse ou l'on s'ennuie très réglementairement. Mais la marquise s'arrange pour qu'on s'amuse le plus souvent possible. Ce n'est pas sa faute si les divertissemens excentriques ne sont pas à la portée ni au goût de tout le monde ; et, d'ailleurs, il n'est pas prouvé encore qu'il soit beaucoup plus amusant de marcher sur la tête que sur les pieds. Toutefois, son génie inventif et sa recherche de l'extrême modernité l'ont conduite à introniser au Champart le sport vélocipédique, expression dernière des aspirations locomotives et gymnastiques d'une génération inquiète. — Telle est la seule innovation à signaler dans le noble train-train de cette oisiveté pseudo-champêtre.

A l'heure présente, — midi vient de sonner, — on est à table depuis quelques minutes. Et le diapason de la causerie s'élève par degrés. Du vaste *hall*, tenant lieu de vestibule, qui précède la salle à manger et sépare le billard du grand salon, on pourrait entendre, par les portes larges ouvertes, la majeure partie des propos plus ou moins animés qui défraient la conversation des convives. — M. Le Hardouin s'entretient avec M. de Fossanges des chances contestables du capricieux champion de la France dans un grand *handicap* international qui a été ajouté, par ses soins, au programme de l'une des trois journées de courses. Florestan de la Garderie s'efforce d'avoir de l'esprit pour deux, étant à côté de Mme de Valencin, qui n'en a guère. Enfin, tandis que la marquise s'occupe du fretin de ses hôtes, et que M. Strandford flirte, en un très passable français, avec sa voisine et compatriote la baronne Gueyrard, le comte de Valencin expose, *ex professo*, à un député de la droite, en déplacement sur la côte normande, les conditions d'une bonne restauration monarchique.

— Bref, conclut-il, ma formule gouvernementale est bien simple : le maximum de liberté à l'homme privé, le minimum au citoyen. Tout est là... Ne pas ennuyer les gens, ne pas les gêner au nom de ceci ou de cela, sous prétexte de religion, de morale ou de statistique ; mais ne jamais permettre qu'ils taquinent le gouverne-

ment. La liberté politique est un instrument de fortune aux mains de quelques-uns ; la liberté tout court est un bien nécessaire à tout le monde... Ne vous y trompez pas, c'est pour cette dernière qu'on bataille et qu'on meurt; ce n'est pas pour l'autre, dont on se... moque parfaitement. On ne songera plus jamais à renverser un gouvernement qui vous laissera libres d'aller et de venir, de travailler et de vous amuser, de prier et de blasphémer... Ou bien ceux qui y songeront, en dehors des agitateurs intéressés, ce seront des socialistes convaincus. Parce que, voyez-vous, contrairement à un mot célèbre, qui n'est qu'une célèbre bêtise, il n'y a pas de question politique : il n'y a qu'une question sociale. Cela, par exemple, c'est plus délicat. Mais, avant que la majorité devienne socialiste... Enfin, commençons toujours par appliquer ma formule : la liberté à tout le monde, l'autorité au gouvernement...

— C'est déjà moins clair, — murmura Mme de Fossanges, que toute cette politique divertissait médiocrement.

— Et les femmes, dites, père, auront-elles le droit d'aller en vélocipède?

L'auteur de cette revendication timidement exprimée était une brunette de treize ou quatorze ans, fille de l'homme politique *in partibus* qui venait de formuler la véritable recette du bonheur public.

— Mais, mademoiselle Marianne, dit en riant M. de Fossanges, il me semble que ce droit ne vous est pas sérieusement dénié. N'enfourchez-vous pas chaque jour, ici même, ce que l'abbé Delille n'eût pas manqué d'appeler un coursier d'acier,.. comme l'ont fait, au reste, quelques fabricans, amis de la réclame littéraire?

— Ici, fit Mlle de Valencin avec une moue chagrine, oui... Encore ne faut-il pas sortir de la propriété.

— Alors, vous voudriez vous promener, par les chemins et par les rues, juchée sur un vélocipède, et dans ce costume de vivandière ou de chasseuse, sans lequel votre genre d'équitation serait impraticable?

— Pourquoi pas? Si vous croyez que c'est drôle de tourner en rond dans une cour ou dans un jardin!... Enfin, ça vaut mieux que rien.

— Au fait, dit Mme de Fossanges, le temps aujourd'hui est à souhait : ni pluie ni grand soleil. Nous pourrons prendre notre leçon tout à l'heure.

— Mais le professeur de gymnastique qui nous perfectionne est retenu à Dieppe!

— M. de La Garderie sera notre moniteur. Il a des dispositions remarquables.

— De vagues aptitudes, tout au plus! fit modestement Florestan.

En réalité, le jeune homme était déjà d'une jolie force, ayant compris tout le parti qu'on peut tirer du vélocipède pour faire la cour à une femme qui débute dans la carrière, — ce qui était le cas de la marquise.

M. de Valencin et M. de Fossanges, férus tous deux de cette manie de politique en chambre, si chère aux hommes du monde qui mûrissent, revinrent à leurs moutons, c'est-à-dire aux électeurs. Ils furent cause que la marquise abrégea le déjeuner. — Celle-ci ne pouvait souffrir que son mari politiquât, peut-être parce qu'il s'en tirait assez bien. Quant à M. de Valencin, qui lui avait fait et lui faisait encore une cour intermittente, il trouvait grâce devant elle : elle disait que, comme M. Le Hardouin, ce n'était que la moitié d'un sot. « Mais, s'empressait-elle d'ajouter, sa femme le complète. »

Deux heures plus tard, les vélocipédistes, au nombre de trois seulement : Mme de Fossanges, Mlle de Valencin et Florestan de La Garderie, étaient réunis dans la grande cour des communs, — la cour de l'ancienne ferme, — dont toute la partie centrale avait été bitumée pour servir de manège *ad hoc*. Mme de Valencin et Mme Gueyrard ne tardèrent pas à les y rejoindre.

Mlle Marianne, avec sa brune chevelure ondulée qui flottait sur ses épaules, et que couronnait un béret blanc, son costume de velours *prune de monsieur* à jupe de cantinière, était tout uniment ravissante. La marquise, elle, moins jeune et dans une tenue similaire, n'avait peut-être pas tant à se louer de ce demi-travestissement ; mais, avant trente ans, une jolie femme qui n'a jamais été mère ne perd pas grand'chose à jouer au garçon. Et puis, les molletières ou les bas à côtes lui sont généralement comptés comme circonstances atténuantes.

— Ça ne vous tente pas, madame ? demanda La Garderie à la baronne Gueyrard.

Il s'apprêtait à mettre en selle, sur une charmante bicyclette nickelée, qui étincelait au soleil, l'intrépide Marianne de Valencin.

— Si... quand je vois mademoiselle. Je ne sais rien de plus gracieux qu'une jeune fille montée sur une de ces élégantes et complaisantes bêtes de fer, qui vous bercent et vous obéissent, sans jamais résister à la main qui les dirige.

— Dites donc, dites donc, Mabel, voilà qui n'est guère aimable pour moi !

— Vous, Roberte, vous avez l'âge de Mlle Marianne... J'aurais dit la même chose à propos de vous si la question de M. de La Garderie fût venue à propos de vous.

— Hum !... Mais, baste ! dès l'instant qu'il n'y a pas de témoins du sexe masculin... Car vous remarquerez que je les proscris...

De fait, il n'y avait pas d'autre homme présent que Florestan.

— Et monsieur? fit Mabel en le désignant avec un sourire passablement caustique.

— C'est un professeur. Vous savez bien que les professeurs n'ont pas de sexe.

— Mais, remarquez, ma chère, qu'il n'y aurait aucun mal à tolérer une assistance masculine. Vos costumes sont des plus convenables : ce sont tout simplement des costumes de chasse... Ce serait même plus équitable; car vous créez au profit de M. de La Garderie un privilège... exorbitant.

— Non, non, c'est très bien comme cela et tout à fait juste. J'ai prévenu ces messieurs : je leur ai mis le marché à la main. Pour assister aux leçons, leur ai-je dit, il faut en prendre sa part... Ils n'ont pas voulu; tant pis pour eux!... Ce que j'en fais, d'ailleurs, c'est pour encourager le sport vélocipédique et l'acclimater chez nous. En cela encore, nous retardons sur l'Angleterre... Allons, vicomte, mettez-moi à cheval et piochons les courbes. C'est la grande difficulté, cela. Et pourtant, Marianne tourne presque sur place : elle pivote, Dieu me pardonne! Comment fait-elle? Voyez...

— Elle ne se penche pas; le corps doit être immobile... Ce serait du moins l'idéal... au point de vue de l'art.

— Comment! Mais c'est vous qui m'avez dit de me pencher!

— Eh bien! murmura le jeune homme, j'ai été traître à mes devoirs... Je vous ai dit qu'il fallait se pencher à l'intérieur du cercle, parce que, quand je vous aide à tourner, je suis forcément à l'intérieur du cercle. Comprenez-vous?

— Dieu! c'est assez clair... Mais abominablement perfide aussi!

— Ne suis-je pas là pour amortir la chute?

— Pour l'amortir et pour la provoquer, bon apôtre?

— Je vous assure que je ne jouais pas sur les mots... Et pourtant, Roberte, je serais si heureux de vous sentir vous appuyer sur moi avec plus de confiance et d'abandon!

— Jusqu'à ce que j'en perde l'équilibre, n'est-ce pas?

Mme de Valencin, voyant sa fille manœuvrer en tous sens sur l'aire bitumée, avec une hardiesse imperturbable, s'était éloignée en compagnie de Mabel, qui ne paraissait pas prendre un plaisir immodéré aux évolutions gracieuses des bicyclettes. — Florestan, resté à pied, continuait d'aider à Mme de Fossanges.

— Si vous vous confiiez à moi plus franchement, cousine, nous irions plus vite.

— Mais jusqu'où?

Le jeune homme arrêta la bicyclette, qu'il soutenait toujours d'une main.

— Mettez pied à terre, dit-il après avoir constaté qu'il était seul

avec la marquise et la petite Marianne. J'ai des explications techniques à vous donner.

— Techniques, je veux bien... Mais pas d'autres!

D'un bras hardi et vigoureux il entoura la taille de Mme de Fossanges, qui se sentit enlevée de la selle, puis doucement posée sur le sol. Le jeune homme alors alla appuyer le vélocipède contre un arbre et revint vers son élève. Puis :

— J'ai des choses très sérieuses à vous dire.

Il avait pris, en effet, une mine assez grave.

— Pardon! Et la leçon? demanda Roberte.

— Laissons, pour un instant, je vous en prie, ce jeu d'enfant. Et veuillez m'écouter.

— Et cette petite qui nous regarde ou pourrait nous regarder?

— Elle croit que nous dissertons sur ce qui l'absorbe et l'amuse tant en ce moment.

— Non, non, prenez vous-même cette bicyclette et faites-moi une démonstration par l'exemple.

Mais Florestan ne bougeait pas, comme hésitant.

— Eh bien?

— Eh bien! fit-il avec une résolution soudaine, je tiens à vous dire que vous en usez mal et cruellement avec moi... Depuis quelques jours que je suis ici, il n'est sorte d'encouragemens que vous ne m'ayez prodigués : regards, sourires, propos, tout est pour me donner la fièvre ou pour m'y replonger. Et, dès que je veux aborder...

— Précisément, il ne faut rien aborder du tout.

— Ah!... Mais alors, que comptez-vous faire de moi? Un imbécile ou un malheureux?

— Vous ne me donnez pas beaucoup de choix ni à vous-même, murmura Roberte d'un air un peu contraint.

— Comprenez-moi, je vous en supplie... Vous êtes blasée sur les passions que vous inspirez autour de vous... De méchantes gens ou de bonnes amies prétendent même que c'est votre passe-temps favori d'en inspirer. Je n'en crois rien... Mais, en tout cas, je veux que vous sachiez, Roberte, que vous êtes aimée, cette fois, par un homme, très jeune encore, à la vérité, mais par un homme et non par un fantoche, par un pantin plus ou moins bien habillé, dont on tire les ficelles pour s'en amuser et qu'on rejette dans la boîte aux marionnettes quand il ne vous fait plus rire... Et j'ose vous demander avec douceur, avec prière, avec angoisse, mais avec fermeté aussi, de ne point hésiter à me rendre malheureux sur l'heure, plutôt que d'avoir à me rendre imbécile par la suite.

Il y avait, dans ce qu'il disait, une force de conviction, unie à un charme juvénile et entraînant, qui parut impressionner favorablement la marquise. Car, au lieu de rabrouer son interlocuteur pour la confiante audace dont il faisait preuve, elle le regarda avec une bienveillance évidente et finit par lui dire, sur le ton d'ironie câline qu'elle savait prendre dans l'occasion :

— Alors, c'est une sommation? Rendez-vous tout de suite ou laissez-moi m'en aller...

— Je ne me permettrais pas ce genre d'ultimatum, interrompit Florestan. Et je ne vous demande pas de vous rendre, mais de m'écouter, ce qui est un peu différent.

— Dans la forme... Mais, si je vous écoute, il faudra toujours me rendre... à vos raisons, ou vous rembarrer, ce qui nous sera désagréable à tous les deux. Souffrez donc, mon cher ami, que je continue d'être fidèle à mes principes, ce qui est ma manière d'être fidèle à mon mari. Or, le plus essentiel de mes principes, c'est de ne donner d'encouragement à personne.

— Êtes-vous sûre de ne m'en avoir donné aucun, ces jours derniers?

— Parfaitement sûre... en ce qui concerne le sens de mes paroles. Quant au reste, je ne saurais être rendue responsable de toutes les interprétations...

— Mais enfin, interrompit encore Florestan, à quelle interprétation faut-il que je m'arrête?

— Oh! bien simple : j'éprouve un grand plaisir à vous voir... Voulez-vous davantage? Je vous aime autant que je puis aimer. Mais je n'ai pas d'illusions sur l'amour : j'ai aimé mon mari. Et vous savez ce qu'il m'en est resté... Voici donc ce que je puis vous offrir. Vous me plaisez infiniment, et je serai votre amie... Oh! je sais ce que vous allez dire : quand l'amitié d'une femme n'est pas un leurre ou une banalité, c'est une pierre d'attente... Je serai votre amie, non une amie banale ou hypocrite, mais une amie dévouée, attentive à vous plaire, à vous divertir... Cela tant que vous voudrez... Autre chose, fût-ce en paroles, jamais!.. Ah! ah! voilà qui vous surprend un peu, pas vrai? Votre siège était fait... Je suis sûre, d'ailleurs, qu'on vous avait aidé à le faire. On vous aura dit : « C'est une coquette endiablée, qui fait sécher les hommes sur pied, qui leur promet un régal complet et leur distribue des gimblettes ou des croquignoles... Eh bien! non, pas même cela. Rien! Et je préviens mon monde. Est-ce d'une coquette? Ne serait-ce pas plutôt d'une bonne camarade... si je n'avais le léger travers de me moquer de tous ces becs enfarinés, auxquels je n'ai pas fourni la farine?

— Et vous voulez que je m'expose à vos moqueries?

— Il ne tient qu'à vous de les éviter... Et puis...

Elle s'arrêta, se mordit la lèvre comme pour punir sa bouche d'avoir ajouté quelque chose à la partie substantielle de sa profession de foi, et, les yeux baissés, ou à peu près :

— Je ne me sens pas capable de me moquer jamais de vous... Me moquer de vous, ce serait un peu me railler moi-même, car vous m'avez, ou peu s'en faut, induite en sentimentalité... Et, maintenant, allez-vous-en, si je vous fais peur.

Elle avait relevé la tête et souriait fort joliment. Son sourire semblait un défi tranquille et doux. Florestan la contempla pendant quelques secondes, radieuse et amicale, presque rassurante, dans sa grâce garçonnière, qui était comme une face nouvelle de sa beauté, et qu'elle devait, en partie, sans doute, à son costume presque masculin. — On ne saurait guère faire fi de la camaraderie, lorsqu'elle s'offre à vous sous de telles espèces, avec des jambières qui déguisent mal un mollet rond très peu musclé, et avec une jupe courte que dépasse à peine un bout de culotte.

— Je resterai donc, dit enfin le jeune homme, mais vous ne vous fâcherez pas si j'oublie quelquefois...

— Madame, madame, ces messieurs trichent! Ils sont là, embusqués à l'angle des écuries. Voyez!

C'était Mlle Marianne qui jetait ce cri d'alarme en décrivant, à toute vitesse, un orbe irréprochable autour des deux causeurs.

— Tiens, tiens! c'est, ma foi, vrai!

On apercevait, en effet, au coin d'un mur, les moustaches de M. Le Hardouin et les favoris de M. Strandford. Et bientôt les deux hommes débuchèrent en riant, suivis de Mme Gueyrard et de M. de Fossanges. — La curiosité de quelques gens de service avait, au reste, précédé la leur, car des têtes apparaissaient, encadrées çà et là dans les lucarnes en œil-de-bœuf ou surmontant les demi-portes des bâtimens de l'ancienne ferme.

— Je parierais que c'est Mabel qui les a amenés! dit la marquise en désignant les nouveaux venus.

— Il est de fait que la baronne ne paraît pas à moitié choquée de votre nouvelle invention.

— Bah! si vous croyez, candide jeune homme...

Elle regarda le vicomte dans les yeux, sans se préoccuper autrement des survenans. Et :

— Avouez, lui dit-elle entre haut et bas, qu'elle vous a parlé de moi en termes... décourageans?

— Vous la calomniez... Cependant...

— Bon. Je vous dis qu'elle est jalouse... Mais n'en prenez pas

trop de fierté. Mon amie Mabel est veuve,.. à marier, par conséquent. Et vous passez pour un jeune homme fort agréablement rente, tandis qu'elle...

En ayant dit assez pour ce qu'elle voulait faire entendre, elle se retourna vers les arrivans et laissa le vicomte de La Garderie aux prises avec une petite révolte de son amour-propre. Eh quoi! cette delicieuse Mabel n'avait été si bienveillante à son endroit que par égard pour ses soixante mille livres de rente! Voilà qui était bien humiliant et demandait à être confirmé.

— Dites donc, mon bon! cria M. Le Hardouin à son neveu. Si c'est en cela que consiste la pratique du vélocipède, je m'y mettrais bien encore, à mon âge... quoique cette espèce de cheval à mecanique ne me paraisse pas valoir tout le bruit qu'on mène autour de lui... Mais, dès l'instant qu'on n'a pas besoin de monter dessus...

Tandis que Florestan essuyait ainsi quelques épigrammes justifiées par les circonstances, le marquis et la marquise de Fossanges dialoguaient brièvement ensemble.

— Cette surprise n'est pas trop de mon goût, vous savez!

— Ma chère, je ne pouvais simuler l'indifférence, votre amie Mme Gueyrard étant venue me dire que vous vous livriez, en compagnie de M. de La Garderie, à des exercices dangereux... Ce sont ses propres paroles.

— Ah!... En tout cas, vous n'êtes pas jaloux, je pense?

— Non, ma chère. Il y a longtemps que je ne le suis plus, que j'ai renoncé à l'être.

Le marquis secouait la tête avec un sourire triste et soumis. C'était évidemment un résigné.

— Mais, reprit-il, accordez-moi le droit d'être jaloux, au moins, de votre renommée... oh! de votre renommée de femme de goût... Attendez la chasse pour vous vêtir de ce costume, et laissez les joujoux... aux enfans.

Mme de Fossanges pâlit de dépit sous cette atteinte imprévue de la ferule maritale, dont elle ne paraissait pas même soupçonner l'existence.

— C'est à Mabel que je dois cela, pensa-t-elle. Je le lui revaudrai. Mais, en attendant, il convient que je lui demande une petite explication.

Et, s'étant dirigée vers son amie :

— Mabel, ma chérie, venez donc avec moi dans ma chambre. Vous me tiendrez compagnie pendant que je changerai de costume. Et nous bavarderons tout à l'aise.

VII.

L'appartement de Mme de Fossanges était plongé dans une demi-obscurité. En y rentrant, la marquise fit relever les stores. Puis, quand sa femme de chambre lui eut donné ou préparé tout ce qui lui était nécessaire pour un complet changement de toilette, elle la congédia.

Alors, au lieu de s'habiller, elle s'assit sur sa chaise longue et y attira la baronne.

— Pourquoi ne m'avoir pas dit avec franchise et simplicité, lui demanda-t-elle, que je vous désobligeais en permettant au vicomte de tourner autour de moi ?.. Vous savez bien que je vous suis très attachée, et que je n'aurais rien ménagé pour vous satisfaire.

— Vous revenez à cette idée ?

— Dame ! puisqu'elle ne vous a pas quittée.

— Je vous répète que M. de La Garderie n'est rien pour moi.

— Alors, comment se fait-il que vous vous intéressiez tant à ses manèges ?

— Je m'intéresse à vous, à votre conduite...

— Mille grâces ! Mais, nous autres catholiques, nous avons des confesseurs pour cette besogne... Et nos confesseurs ont le mérite, à la différence de nos amies, de ne jamais rien raconter à nos maris.

— Je me défendais contre le vôtre, qui, désœuvré, parce que vous avez fait de son emploi une sinécure, m'accable de prévenances.

— Et vous ne vous défendiez pas un peu contre moi ?.. Hum, hum !

En parlant, Roberte s'était levée. Elle se dévêtit lentement ; et, avant de passer un peignoir, elle parut prendre plaisir à convaincre, bon gré mal gré, son amie de la radieuse jeunesse de son corps.

— Voyons, reprit-elle, un peu de franchise, Mabel !

Elle se rassit auprès de la baronne et lui prit les mains. La tendre protestante ne put résister à ces avances réitérées d'une personne dans l'intimité de laquelle elle avait accoutumé de vivre.

— Eh bien ! oui, murmura-t-elle en laissant aller sa tête sur l'épaule de la marquise. Oui, j'aime ce jeune homme, et je souffre à la pensée que, sans l'excuse d'une passion ni de rien qui y ressemble, vous encouragez la sympathie coupable qu'il vous a vouée... et avouée.

— Pardon, pardon, chère belle, — répondit Roberte, en passant son bras autour de la taille de son amie, — je n'encourage rien.

Vous savez que ce n'est pas ma manière. Si je suis coquette, je le suis avec modernité : je ne me mets pas en frais d'invites ni de mignardises; je me laisse voir, mais, comme dans les musées, on est prié de ne pas toucher... Oui, je sais bien, je m'amuse des regards friands et des soupirs perdus... Mais, que voulez-vous que je fasse? Et qui donc en est mort?.. Maintenant, j'avais bien quelque goût, je le confesse, pour ce garçon,.. ce qui, rassurez-vous, ne m'aurait pas menée très loin... Mais vous l'aimez; c'est un mari tout trouvé : prenez-le.

— Vous en parlez à votre aise! fit Mabel en riant malgré elle. On dirait que je possède ou que vous allez me céder un talisman pour métamorphoser le cœur de M. de La Garderie. C'est vous qu'il aime.

— Oui; mais, comme il n'aura rien de moi, il se retournera de votre côté, si vous êtes là,.. puisqu'il vous a déjà témoigné beaucoup d'amitié. L'amitié d'un homme pour une femme de votre âge et de votre tournure, Mabel, c'est l'œuf de son amour, quand ce n'en est pas le tombeau. Il n'y a qu'à la couver.

— Mais ce n'est qu'à moitié flatteur, cette perspective! Et ce mariage, à supposer qu'il devienne possible...

— Bah, bah! ma chère. Le goût du mariage ne vient aux hommes qu'avec le dégoût de tout le reste; il faut en prendre votre parti... pour la seconde fois.

— Oh! la première fois, c'était presque une nécessité. L'imprévoyance de mon père et l'égoïsme de mon frère m'avaient réduite à la portion congrue, à la gêne. En Angleterre, les lois ne ressemblent pas aux vôtres.

— Eh bien! maintenant, n'êtes-vous pas encore dans une situation analogue?

— Ah! non. Mon oncle, le frère de mon père, qui est devenu veuf et n'a pas d'enfans, m'a donné de la main à la main, quand il a su les revers financiers de mon mari, vingt-cinq mille livres sterling et m'en a assuré autant par testament.

— Ah! je ne savais pas... Je vous demande pardon. J'avais cru comprendre que vous étiez à la discrétion de votre famille.

Mme de Fossanges se sentait un peu gênée à l'idée de ce qu'elle avait dit à Florestan sur la demi-pauvreté présumée de la veuve du baron Gueyrard. — Ces questions d'argent sont volontiers passées sous silence dans le milieu social de la marquise, à moins d'un intérêt personnel à les agiter ou d'une démangeaison de commérage, — ce qui explique son ignorance.

Ayant quelque chose à se faire pardonner, et qu'elle ne pouvait avouer, Roberte redoubla de bonne grâce affectueuse.

— Enfin, dit-elle, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous livrer quelque jour, pieds et poings liés, l'époux de votre choix.

— Surtout, ne lui parlez pas de moi ! N'allez pas lui dire...

— Soyez tranquille. Ce serait, en effet, un bien mauvais moyen, quant à présent.

— Mais, alors ?..

— Alors,.. alors, il n'y a qu'un parti à prendre : le laisser mugueter auprès de moi et user sa flamme...

— Êtes-vous sûre de ne jamais vous y brûler ?

— Ah ! oui, par exemple ! déclara la marquise avec un petit rire orgueilleux qui lui allait à ravir.

— Il me semble que ce jeu doit être terriblement dangereux !

— Il vous semble ainsi parce que vous aimez, pauvre chère ! Mais rendez-vous compte, je vous prie, mon amie, que ma vertu est surtout faite du mépris de l'amour... et d'un mépris raisonné, qui repose sur une expérience complète et décisive... C'est pour cela qu'elle est si solide, ma vertu, et que personne ne l'a sérieusement entamée, ni ne l'entamera jamais.

Elle eut un geste fier et mutin, et embrassa Mabel.

— Mais qu'allez-vous penser de moi ? lui demanda celle-ci avec confusion. Je dois vous paraître bien peu digne... Accepter...

— Oh ! la dignité, ma chère, est un grand luxe en amour ; c'est même la ruine dans la plupart des cas. Il faut opter entre ceci et cela... Votre choix est fait, n'est-ce pas ?

— J'avoue, murmura Mabel rougissante et les yeux humides, que cette inclination, si vive, si imprévue, si nouvelle à tous égards, est devenue tout l'intérêt de ma vie... Songez que c'est mon premier roman et que je ne suis pas encore assez vieille, à vingt-cinq ans, pour avoir renoncé sincèrement au romanesque... Pardonnez-moi !

— De tout mon cœur. Et je ne vous sacrifie pas grand'chose, car je n'ai jamais eu d'intentions criminelles, je vous le répète.

— C'est bien ce qui m'a donné le courage de l'aveu.

— Et c'est ce qui diminue le mérite de...

— De votre aumône, vous pouvez le dire hardiment... Mais je vous aime assez pour accepter de vous mon bonheur... ou même une atténuation de mes peines.

— Pauvre jalouse !.. Voyons, s'il continue de voleter autour de moi, sous vos yeux, vous allez souffrir... Tout bien réfléchi, ne vaudrait-il pas mieux le congédier ?

— Mais alors, je ne le verrais plus !

— Ah ! decidément, vous êtes bien prise, ma chérie. Et que c'est bien là le cri de l'amour !

— Remarquez, d'ailleurs, que, s'il s'en va de la sorte, il est perdu pour moi.

— C'est vrai; ma première idée était donc meilleure... Tenez, voici ce qu'il faut faire : le décourager tout doucement et lui préparer des consolations. Les consolations vous regardent ; quant au découragement, nous pouvons y travailler toutes deux. Tâchez de lui persuader que vous êtes son amie et que vous n'êtes que cela. Noircissez-moi, mais avec prudence... et vraisemblance surtout.

— C'est ce que j'ai déjà essayé de faire, dit Mabel naïvement.

— Je m'en doutais bien... Seulement, il y faut du tact. Gardez-vous de montrer le bout de l'oreille. Dites-lui... Tenez, dites-lui simplement qu'une femme qui aime finit toujours par se donner et se donne même assez vite. Or, comme je ne lui ferai jamais cadeau de ma personne...

Ce fut sur ces bases que les deux femmes signèrent leur traité de paix et d'alliance. — Mme de Fossanges avait été aussi parfaitement sincère que son amie, qui, l'ayant vue sortir toujours intacte de toutes les escarmouches et traverser sans dommage appréciable les plus scabreuses échauffourées, n'avait aucune raison de la croire, contre son dire, vulnérable cette fois, et en péril.

C'était, d'ailleurs, une femme d'une franchise étrange que la marquise, — bien plus franche que son regard, lequel accomplissait machinalement, avec la régularité d'une fonction organique, toutes sortes de petits ravages alentour. — Le dernier mot du modernisme en fait de coquetterie, cette marquise! Fière ou plutôt contente de sa beauté, elle aimait l'encens et les hommages de toute qualité, sans jamais avoir l'air d'y attacher la moindre importance. C'etait comme une divinité moqueuse qui raillait ses dévots et ses prêtres. Elle prenait les offrandes; et, au lieu de promettre, en échange, sa condescendance ou sa partialité, elle disait aux fidèles : « Êtes-vous bêtes de croire en moi et de m'apporter tout ça! » Eh bien! cela ne décourageait personne; on ne l'en trouvait que plus piquante et plus désirable. En outre, on était dispensé, avec elle, de ces galanteries surannées, de tout ce fatras sentimental qui répugne de plus en plus à la hâte et à la rondeur pratiques des générations nouvelles ; on échouait, mais sans s'être mis en dépense de mensonges et de spiritualités. — Voulez-vous? — Quoi? — Vous savez bien. — Certes, non! je ne veux pas. — Tant pis!.. Enfin, ce sera peut-être pour plus tard. Vous me ferez signe, si vous vous ravisez. — Et l'on attendait, toujours en vain.

Telle quelle, la marquise de Fossanges avait une originalité qui donnait du prix à ses rebuflades; on se les disputait. Et l'on pouvait la croire sur parole, lorsqu'elle affirmait n'avoir jamais encouragé

personne explicitement. Mais elle avait besoin de cette atmosphère de désirs : c'était sa vanité, son orgueil, d'y vivre, incombustible et immaculée. Aussi bien les femmes, même les plus irréprochables, n'aiment-elles guère le monde que pour prouver à leurs amis, à leur mari et à elles-mêmes qu'elles sont plus fortes que le danger. Faute de quoi, personne ne saurait qu'elles sont irréprochables, et alors que leur servirait-il de l'être?

Elle avait donc pu, en toute sincérité, s'engager à désespérer Florestan, quoiqu'elle le trouvât à son goût. Au surplus, son amour-propre n'avait rien à redouter de la combinaison bienveillante que lui avait suggérée son amitié pour Mabel ou sa condescendance : c'était la desserte de sa table qu'elle abandonnait à la baronne.

Quant à cette dernière, elle était trop éprise pour user plus longtemps de fierté. Et n'eût-elle dû gagner au pacte que de voir, à la fin, son ingrat désabusé, elle y eût encore souscrit des deux mains.

Mais il lui fallait ruser pour s'insinuer de nouveau dans la confiance, sinon dans la sympathie du jeune homme. — C'est à quoi elle résolut de s'employer pendant toute la durée de leur commun séjour au Champart.

Les soirées étaient un peu longues parfois, comme il arrive quand on se voit trop pour avoir quelque chose à s'apprendre, et qu'on ne se connaît pas assez pour avoir le droit de ne se rien dire. Les comédies et les charades demandent un public ; la musique demande du talent. Mais les promenades ne demandent qu'un but. Et ce but, Dieppe et son casino le fournissaient. On allait donc à Dieppe, le soir, deux ou trois fois par semaine. Un break emmenait tout le monde, à moins que le ciel ne fût menaçant, auquel cas les invités de Mme de Fossanges étaient répartis entre deux voitures, tandis que la châtelaine, avec une personne élue et désignée par elle au moment du départ, s'en allait dans son duc, qu'elle aimait à conduire par tous les temps.

Le surlendemain du jour où les deux amies s'étaient expliquées, on arrêta, pour le soir, un déplacement en masse. Le casino de Dieppe était l'objectif ; un bal donné en l'honneur des courses était le prétexte. — La veille, avait eu lieu la première journée de sport hippique. Les hôtes du Champart y avaient payé tribut, et largement, en pariant fort cher sur des favoris imbattables, qui avaient tous succombé, — quelques-uns avec une bonne grâce qui ressemblait à de la complaisance envers leurs concurrens.

Ces messieurs, plus ou moins désargentés, étaient, par suite, d'assez méchante humeur et combinaient de nouveaux paris, pour « se refaire. » La marquise, les trouvant ennuyeux, profita de ce que le temps était gris pour les mettre en tas dans une voiture

fermée; seulement, comme ils n'y tenaient pas tous, elle prit avec elle, dans son duc, outre son amie Mabel, M. de La Garderie. De sorte que le privilégié vicomte s'assit entre les deux seules femmes qui fussent de la partie, — les deux seules aussi dont le commerce lui fût agréable et dont le contact pût lui sembler doux.

Roberte prétendait donner ainsi à Mme Gueyrard une preuve de sa loyauté et de son ferme propos de s'acquitter scrupuleusement de son obligation. — Elle lui procura, tout au moins, un prétexte pour renouer amitié avec le jeune homme.

Il n'y avait pas eu de brouille; mais la gêne toute naturelle de la baronne se compliquant de la juste défiance de Florestan, leurs relations amicales étaient d'une tiédeur voisine de la frigidité.

Pendant le trajet, cette menace de congélation fut conjurée, grâce à la marquise, qui mena la causerie avec le même entrain que ses chevaux. Et, avant d'entrer au casino, comme on faisait un tour sur la terrasse, elle s'arrangea pour remettre et laisser Mabel au bras du vicomte, tandis qu'elle allait, disait-elle, réveiller tous *ses* hommes, que la déveine et la méditation avaient plongés dans une torpeur inquiétante. — Aussitôt, Mme Gueyrard ouvrit la sape :

— Vous m'avez dit une fois que, près de moi, vous étiez au comble de vos vœux. C'était un madrigal inutile, puisque votre ambition ne visait rien au-delà de mon amitié... Mais, tout à l'heure, par exemple, je gage que la phrase eût été de circonstance. L'amitié d'un côté, l'amour de l'autre : vous étiez vraiment bien encadré... Et, comme de raison, c'était l'amour qui vous conduisait.

La Garderie lança un coup d'œil oblique à sa compagne, un coup d'œil où un reste de méfiance se mêlait à un légitime étonnement. Quoi donc? La pudique protestante enamourée, non contente de lui parler de son amitié, le ramenait sur le terrain des confidences adultères, dont elle avait paru d'abord vouloir lui interdire l'accès!

— Comment! c'est vous qui parlez!.. Et la pruderie? Et le protestantisme?.. Seriez-vous convertie?

— Non. Mais je commence à croire qu'il est avec le ciel des accommodemens. Quand je vous vois si épris d'une femme impeccable, je me demande s'il ne vaut pas mieux vous admirer et vous plaindre que de vous réprouver... Monsieur mon ami, vous n'êtes pas si coupable qu'on pourrait être tenté de le croire, car vous devez savoir présentement à quoi vous en tenir sur le néant de vos premières espérances. Vous aurez bientôt droit aux palmes du martyre; pour un mécréant, ce sera une décoration originale!

Et Mabel se mit à rire, d'un rire perlé qui ne trahissait pas l'effort.

— Vous parlez encore avec un peu d'accent, lui dit le vicomte légèrement vexé. Mais vous riez bien à la française. Et vous vous moquez des gens avec une clarté!

Il s'arrêta et arrêta sa compagne au milieu des chaises vides de la véranda. Derrière eux, le casino, très éclairé, se remplissait. Devant eux, c'était la solitude, puis la mer murmurante et ténébreuse sous un ciel opaque.

— Qu'est-ce qui vous autorise à tourner en ridicule un sentiment qui peut être sincère, vous en conviendrez, mais dont l'existence même ne saurait être certaine à vos yeux?.. Car, enfin, il n'y a pas eu de confidences expresses.

— C'est tout comme, allez!.. Mais vous vous méprenez quand vous croyez que je me moque de vous pour le plaisir de m'en moquer. Je prends au sérieux mon titre et ma fonction d'amie... Seulement, il y a ceci de particulier dans notre cas que je suis l'amie des deux parties en cause.

— En êtes-vous bien sûre?

— Que serais-je donc, s'il vous plaît?

La réponse était embarrassante. Florestan la remplaça par une nouvelle question :

— De sorte que vous êtes obligée de vous réjouir de mes malheurs, parce qu'ils sont à la gloire de votre amie Roberte?

— Précisément... Mais cela ne me dispense pas de plaindre mon ami Florestan.

— Alors, votre avis est que je suis un sot?

— Un entêté, simplement. Mais vous reviendrez de votre entêtement.

— Quand cela?

— Quand vous aurez reconnu que vous n'êtes pas aimé.

— Et comment le reconnaîtrai-je?

— A l'obstination des refus... A quoi les hommes reconnaissent-ils l'amour des femmes?

— Dame! il y a des témoignages positifs.

— Eh bien! concluez vous-même. Vous n'avez pas reçu de témoignages positifs, n'est-ce pas? Et vous n'en recevrez aucun. Comment, dès lors, pouvez-vous vous croire aimé,.. aimé d'amour?.. Allons, allons! monsieur mon ami, vous avez manqué de respect, mentalement, à Roberte; mais vous n'irez pas plus loin. Et il est temps de vous éveiller de ce songe... inconvenant.

— Dansez-vous? — demanda le vicomte avec une certaine brusquerie, en indiquant du geste les vitres lumineuses, mais ternies par la buée, derrière lesquelles s'ébattaient déjà de nombreux couples de valseurs.

Et il entraîna la baronne.

Dans la grande salle, on s'écrasait, mais entre gens de connaissance. Tout Paris était là, avec ses annexes étrangères. Le petit Francœuvres faisait danser Mme de Fossanges, tandis que le grand Novancourt se contentait de les suivre du regard, comme attendant son tour. M. Strandford se partageait entre la France et l'Angleterre.

Florestan s'acquitta en silence de sa besogne de valseur, puis conduisit sa danseuse près de la marquise. Celle-ci remarqua tout de suite l'air absorbé du jeune homme.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda-t-elle.

— Je désirerais vous dire un mot.

— Dites. Tout bas ou tout haut?

— Tout bas.

— Alors, comme ceci. Allez.

Elle se tourna sur sa chaise et offrit au vicomte l'abri de son éventail.

— Vous avez dû parler de moi à la baronne.

— Peut-être. Qu'est-ce que cela vous fait?

— Tout me porte à croire que vous n'avez pas, sur un si beau sujet, chômé de gorges chaudes...

— Ah çà! mais, c'est une maladie que vous avez de croire qu'on est perpétuellement occupé à se moquer de vous!

— Cette idée m'est très pénible, parce que je vous aime le plus sérieusement du monde.

— Mais je vous ai déjà tranquillisé!

— Pas assez... Mme Gueyrard m'a fait à ce propos, et tout à l'heure même, une observation fort juste... C'est que l'indifférence d'une femme ressort suffisamment de sa vertu, et qu'on ne saurait s'illusionner longtemps sur les sentimens qu'on lui inspire quand elle n'a même pas fait mine de vous céder.

— Je ne peux pourtant pas faire cette mine-là dans l'unique dessein de sauvegarder votre amour-propre!.. Vous n'auriez qu'à la prendre au sérieux!

— C'est égal, vous auriez pu m'honorer d'un simulacre de défaite... en me permettant de vous dire ce que je ressens, au lieu de m'arrêter net...

— Oh! pas si net que cela!

— Et de me retirer jusqu'à l'espoir de me faire jamais entendre... Dans ces conditions-là, quelle excuse aurais-je, à mes propres yeux, de prolonger chez vous mon séjour?.. Je quitterai le Champart dès demain.

— Mais non, mais non... Ne prenez donc pas ces choses-là au

tragique, croyez-moi. Vous avez une figure d'apprenti suicidé qui ne vous va pas du tout. L'amour est toujours une bêtise, mais ce peut être une bêtise du genre gai. Et alors, on l'excuse...

Au vrai, le jeune homme avait une mine sinistre. — A peu près convaincu, désormais, que la marquise s'amusait d'une passion qui, selon lui, méritait un meilleur sort, Florestan était franchement désespéré. Sans tabler, de façon positive, sur une félicité prochaine et absolue, il s'était cru, un moment, plus près du but : il avait entrevu des complaisances, des abandons partiels, qui l'eussent acheminé vers la terre promise par des voies praticables et peut-être par des étapes fleuries. L'important, pour lui, c'était d'être aimé, et il avait bien eu, dernièrement, l'impression qu'on l'aimait ou qu'on allait l'aimer. Il ne pouvait, sans grimace, retomber de si haut en pleine dérision.

Amis et courtisans se pressaient en foule autour de Mme de Fossanges. La Garderie en profita pour se lever, disant :

— Je vous ferai demain mes adieux.

— Bon, bon, vous n'êtes pas parti ! lui répliqua Roberte souriante. Et, en attendant, vous savez que je vous remmène? Nous nous en irons comme nous sommes venus.

Elle dansa deux ou trois fois encore. Puis, la cohue lui étant devenue insupportable, elle ne tarda pas à rallier son monde autour d'elle pour le départ.

— Où donc est Le Hardouin? demanda-t-elle à son mari.

— Il m'a prié de l'excuser, ma chère, répondit le marquis en riant. Il passera la nuit à Dieppe, à cause des courses de demain... Je crois, du moins, que c'est à cause de cela.

Juste au même instant, la marquise aperçut son hôte, en conférence, sous la véranda, avec une des célébrités les plus courues des concerts-promenades de Paris, — où elle n'avait jamais figuré que comme promeneuse.

— Eh bien ! fit-elle, je m'en étais toujours doutée, que ce pontife d'hippodrome avait des goûts de jockey... Venez vite, monsieur de La Garderie, pour ne pas voir votre oncle. Ou bien alors, jetez, en passant, votre manteau sur... les nudités de son péché.

De fait, la dame en question avait mis, ce soir-là, toute chair dehors, et ne paraissait songer ni à se couvrir ni à frissonner, malgré la fraîcheur du lieu. Quant à son interlocuteur, il tournait le dos à la porte et ne croyait pas, d'ailleurs, que l'heure fût venue pour personne de quitter le casino.

— Mais, fit observer M. de Fossanges à sa femme, il y aura de la place maintenant dans notre voiture d'hommes. Allez-vous-en seule avec la baronne ; vous serez plus à l'aise.

— Du tout, du tout, riposta la marquise avec impatience. Nous avons besoin d'un cavalier.

— Changez-en, au moins... Ce sera plus juste, étant donné qu'il y a eu des réclamations. Strandford...

— Non, non, c'est bien comme cela.

Sous la sécheresse de cette réponse, une certaine surprise se manifestait, alliée au mécontentement. De quoi se mêlait M. de Fossanges, à présent? Allait-il s'ingérer de choisir les compagnons de sa femme?

Le temps était de plus en plus maussade; il bruinait même un peu. La capote du duc avait été relevée. A cause du tablier, Florestan ne pouvait reprendre sa place sur le strapontin avancé, qui était comme une rallonge partielle de la banquette et qui lui avait servi de siège à l'aller; il dut s'asseoir au beau milieu des coussins mêmes de la voiture, sauf à gêner le cocher, — non content de le chiffonner. — Mais le cocher était habile et ne s'embarrassait pas pour si peu.

Il fut même plutôt étonné, ce cocher, de n'avoir pas davantage à se défendre contre une pression envahissante, contre de sournoises manœuvres d'empiétement, que la double protection de la nuit épaisse et du tablier tendu aurait pu rendre faciles, sinon légitimes. — Enfoui sous les jupes, surchauffé par les contacts, grisé par des parfums exquis avec lesquels se mélangeaient bizarrement des senteurs de cuir et de carrosserie, Florestan sut néanmoins rester assez calme pour déjouer toutes les malices de femmes qu'il supposait être à l'affût de sa candeur amoureuse.

Mabel descendit la première et se hâta de gravir le perron sous le parapluie dont on l'abritait.

— Vous n'allez pas aux courses demain? — demanda Florestan sans quitter la voiture, tandis que Mme de Fossanges se débarrassait de ses rênes et de son fouet, tout en donnant des ordres.

— Non. Vous avez entendu.

— Ce sera donc une occasion de vous dire adieu.

— Comme vous voudrez... Puisque vous y tenez!

VIII.

— Ma chère amie, — disait Roberte à Mabel dans la matinée qui suivit ce retour nocturne et légèrement lugubre, — je crains que vous ne vous soyez un peu trop dépêchée de mettre à profit mon conseil et de faire sentir au vicomte toute la vanité de ses espérances. Il est persuadé que nous nous raillons de lui à qui mieux mieux... Naturellement, ça n'est pas de son goût, et il veut s'en aller.

— Ne le laissez partir, au moins, que dûment navré!

— Aurai-je le temps de le désillusionner à fond, s'il nous quitte ce soir ou demain, comme il m'en a menacée?

— En tout cas, vous aurez le champ libre aujourd'hui dimanche. Je vais au temple, à Dieppe.

— Mais, moi, je vais à la messe.

— Je l'espère bien! Il ne manquerait plus que de vous voir matérialiste!

— Oh!.. Entre nous, si les grosses négations du matérialisme m'effarouchent un peu et me paraissent quelquefois bien brutales et même assez sottes, la vague, banale et fade poésie du spiritualisme, qui n'est généralement pas exempte d'un certain air un peu... bébête, ne laisse pas que de me tourner sur le cœur. Bête, bébête, en métaphysique, on ne peut pas sortir de là, voyez-vous... Sur ce, allons, vous au prêche, moi à la messe... Seulement, je n'irai pas aux vêpres, tandis que vous, vous aurez encore une séance de dévotion dans la journée, un office?

— Oui.

Sauf M. de La Garderie, aucun homme ne déjeunait au château. Et M. de La Garderie ne se distingua pas, ce matin-là, par l'entrain et le brio de sa conversation.

Après le repas, Mme de Fossanges s'étant débarrassée de Mme de Valencin, femme mûre et frivole, mais surtout assommante, en la faisant conduire aux courses avec sa fille, Florestan ne tarda guère à se trouver tête à tête avec sa jolie hôtesse.

— Que diriez-vous, lui demanda celle-ci, d'une promenade à pied? D'ailleurs, tous les chevaux sont dehors, ou peu s'en faut.

— A vos ordres, madame, répondit cérémonieusement Florestan.

Armée d'une canne-ombrelle, dont la soie voyante attirait les regards admiratifs des campagnards endimanchés, la marquise de Fossanges se dirigea vers la forêt, côte à côte avec le vicomte de La Garderie, mais sans prendre le bras que le jeune homme lui avait offert.

Le temps était redevenu beau. Et l'on eût dit que la petite pluie de la veille n'avait eu d'autre objet que de raviver la verdure, un peu ternie par deux ou trois mois de soleil.

Les deux promeneurs s'engagèrent sous bois, en un endroit où la mousse était courte et invitait à marcher plutôt qu'à s'asseoir. Ils allèrent assez loin, Mme de Fossanges s'amusant beaucoup de ce vagabondage à travers la forêt, s'extasiant devant les arbres et les fougères, fauchant les têtes pourprées et insolentes des digitales, cueillant les fleurettes sauvages, et proclamant que la carrosserie a fait un tort immense à la nature : d'abord, parce que les

voitures ont engendré les grandes routes ; ensuite, parce qu'il faut être à pied pour apercevoir, dans l'herbe ou la mousse, les violettes et les marguerites, ou les fraises qui s'y cachent.

— C'est égal, nous avons assez marché. Asseyons-nous. Où?.. Ah! ce billot abandonné...

Ils étaient parvenus à une clairière où les traces d'un récent campement de bûcherons étaient partout visibles. Par une allée déclive, ils pouvaient gagner, en quelques enjambées, une route bien connue, qui, après avoir quelque temps serpenté dans la forêt, débouche au-dessus de la vallée d'Arques et offre aux touristes un point de vue recommandé. — Aucun danger de se perdre, par conséquent.

Lorsque Roberte eut pris place sur le tronc d'arbre mal équarri dont il lui plaisait de faire un siège, Florestan s'assit à ses pieds, sur le sol même, où la mousse, très épaisse en ce lieu, semblait capitonner la terre.

— Vous ne cherchez pas un autre pouf, dans le même genre? C'est très confortable, vous savez.

— Non. Je préfère cette posture plus humble... C'est celle que j'avais rêvé de prendre auprès de vous ; je l'aurai prise au moins une fois en ma vie.

Il avait décidément perdu tout enjouement et parlait avec une gravité bien faite pour déconcerter sa rieuse et maligne interlocutrice.

— Oh! oh! voilà qui est trop sentimental pour moi!.. Voulez-vous que je vous dise, petit cousin? votre air conquérant, retour de Poitiers, vous allait mieux. Et, si vous m'avez plu, c'est par là.

— Battu et bafoué, je ne peux cependant pas avoir des airs vainqueurs. J'ai la mine qui convient à mon état... Ça vous paraît tout naturel de m'éconduire : un de plus, parbleu! la belle affaire! Mais vous ne prenez pas garde que celui-là vous aime depuis l'enfance ; que votre amour, idéalement caressé, a été l'unique légende qui ait bercé ses songes ; que, vous ayant poursuivie si longtemps, il ne saurait vous perdre, après avoir cru vous atteindre, sans éprouver un grand déchirement de cœur... et qu'il ne saurait enfin être plus gai qu'il ne l'est.

Sa voix était sourde et en disait beaucoup plus long encore que ses paroles sur la sincérité de son désespoir. Cette voix jeune et sévère, d'une ardeur éteinte, voilée d'une mélancolie vraie, étonnait Roberte et la décontenançait. Admirablement armée pour le marivaudage, — surtout pour le marivaudage moderne, — elle se sentait toute dépaysée sur le terrain nouveau où l'on prétendait l'attirer bon gré mal gré. Impossible de se fâcher. Plus impossible encore

de riposter à cette plainte douce et fière par des gamineries, même spirituelles. Experte à dépister les galans, elle ne savait comment répondre à la passion, dès là surtout que la passion ne lui apparaissait plus sous la livrée du ridicule. Ici, pas d'outrance, pas de lyrisme, pas de contorsions, pas de grimaces : l'expression très simple d'une tendresse poétique et la discrète lamentation d'une âme déçue.

— Vous allez me soutenir, — dit-elle en abandonnant tout à coup, non ses formules ironiques, mais son ironie même, cette ironie caressante qui est peut-être la meilleure défense de certaines femmes, — vous voudriez me faire croire que vous m'aimiez avant de me connaître? Par quel prodige, s'il vous plaît? Je veux le savoir.

— Je vais vous le dire. Et c'est précisément ce que je tenais à vous révéler, c'est ce que je vous reprochais de n'avoir pas voulu entendre. Dès l'instant que vous savez que je vous aime, il est juste que vous sachiez depuis quand, comment et pourquoi je vous aime... J'étais un enfant lorsque je vous ai vue pour la première fois, mais j'allais devenir un jeune homme. Vous avez donc été forcément pour moi le symbole de l'amour, de cet amour vague et déjà tyrannique qui tourmente le cœur et les sens de tout adolescent. Vous avez passé dans mes premiers rêves, occupé mes premières insomnies; votre image indécise a constamment traversé mon existence d'enfant... Sans le savoir, vous avez marqué votre empreinte sur toutes mes pensées, sur tous mes projets d'alors. Vous ne me connaissiez pas, je vous connaissais à peine, et déjà je vous appartenais. C'est pour vous rejoindre que je suis venu à Paris, pour vous mériter que je me suis fait Parisien... Enfin, vous avez toujours été le pôle vers lequel s'est tournée mon âme, même à l'époque où vos traits entrevus se brouillaient dans ma mémoire. Vous avez donc été la superstition de ma jeunesse avant d'être la grande déception de ma vie... Est-il bien étonnant, dès lors, que, du jour où il m'a été donné de vous connaître véritablement, toute ma tendresse et tout mon espoir se soient attachés à vous?.. J'ai vingt-cinq ans, je suis riche, j'ai des parchemins et des diplômes... Où sont mes maîtresses? où mes plaisirs? où mon ambition?.. Ma nouvelle existence n'a eu d'attraits pour moi que parce qu'elle me plaçait et devait me retenir dans votre orbite. Rien ne me touche ni ne m'intéresse d'où vous êtes absente. Amour, désirs, orgueil, vous avez tout résumé pour moi, tout absorbé. J'ai vécu pour attirer votre regard ; vous m'avez regardé : j'ai cru que vos yeux ne se détourneraient plus des miens. C'était absurde et fou; mais je ne peux pas me consoler de m'être trompé, et j'aime mieux ne

plus voir vos yeux que de les voir se fixer ailleurs ou même errer indéfiniment, comme on prétend que c'est leur habitude ou leur fonction... Pensez-vous qu'il y ait là matière à plaisanterie?

— Mais... vous ne m'avez pas parlé tout d'abord ce langage! Pouvais-je?..

— J'ai tâché de me mettre à votre diapason... Et, d'ailleurs, si vous m'aviez aimé, j'aurais su m'y maintenir, non-seulement pour vous plaire, mais pour conserver à ma passion une allure légère qui la pût sauver du tragique en même temps que du ridicule.

— Mais, singulier enfant que vous êtes! vous saviez bien que j'étais mariée et que rien ne vous autorisait à me supposer capable...

— Oh! je n'ai jamais réfléchi à cela.

— C'est fâcheux, dit Mme de Fossanges après un temps.

— J'ai toujours cru, naïvement, à la toute-puissance de l'amour et à sa légitimité.

— Et aussi à son éternité, peut-être?

— Oui... Ou, du moins, quand il commence avec la jeunesse, je crois qu'il peut bien durer tout autant qu'elle... Et j'ai le droit de le croire. Qu'en pensez-vous?

— Eh bien! voulez-vous que je vous dise, mon cher Florestan, ou mon cher Hugues, ce que l'on doit faire quand on a cette façon superbe et juvénile de comprendre l'amour? On doit se marier.

— Je serai peut-être de votre avis, un jour... s vous divorcez. Le mariage ne m'arrêterait pas.

— Je ne divorcerai point. En fait d'excès ou de sévices, je ne pourrais alléguer que des excès de prévenances. Et, si je divorçais jamais, ce ne serait pas pour me remarier. Changer de mari, c'est changer de médecin : ça ne guérit pas... Mais, se marier pour la première fois, cela peut réussir. Essayez.

— Avec qui? Avec Mme Gueyrard?.. Tenez, je la déteste, cette charmante Anglaise, décidément! Je suis sûr qu'elle vous détourne de moi, comme elle voudrait me détourner de vous... J'aurai plaisir à lui faire mes adieux, à celle-là!

— Alors, c'est décidé, vous partez?

— Certes... à moins que... Ah! tenez, Roberte, aimez-moi! Vous ne savez pas ce que c'est que l'amour!

— Mais si, mais si, je vous assure.

— Non! s'écria Florestan avec une conviction véhémente.

— Prétentieux!

Elle lui avait abandonné ses mains et, souriante, semblait distraite ou un peu grisée. Elle regardait autour d'elle, sans doute pour échapper au regard ardent et trouble du jeune homme. Mais

elle ne faisait pas un mouvement qui indiquât la moindre intention de retraite ou de défense. — Il s'opérait on ne sait quel travail dans cette petite tête blonde et poudrée, si mutine et d'une complication si perverse!

— Ah! Roberte, si vous saviez comme j'ai faim et soif de vous!

Agenouillé devant elle, et rassasié de ses mains, il couvrait maintenant de baisers sa jupe et son corsage. Elle souriait toujours. Enfin, il se haussa jusqu'à sa bouche, qu'elle lui livra comme elle lui avait livré ses mains, comme elle finit par lui livrer toute sa personne...

Ils rentrèrent tard: lui, tout rayonnant; elle, muette et glacée.

— Eh bien? demanda timidement Mabel à son amie, quand elle fut seule avec elle.

— Eh bien! nous avons fait un grand pas... qui l'empêchera peut-être de s'éloigner, tout en le rapprochant de vous... Enfin, tout arrive, même ce qu'on attendait le moins. Bonne nuit! je dors debout.

A la vérité, elle parlait comme en rêve.

IX.

Que s'était-il passé, au juste, dans la tête, dans le cœur et dans les sens de Mme de Fossanges, pour qu'elle se laissât ainsi vaincre sans combat, elle qui avait victorieusement résisté à maint et maint assaut? Il y avait bien eu un peu de perversité dans son cas, et la satisfaction de trahir son amie, de manquer à sa mission, avait bien été pour quelque chose dans sa défaillance. Mais il y avait eu aussi surprise, désemparement, disette de moyens de défense et d'argumens. On l'avait attaquée du seul côté qui ne fût pas fortifié. Jamais elle ne s'était vue, même imaginairement, aux prises avec un amour jeune et convaincu. Toujours elle avait eu affaire à des dépravations, ou à des curiosités, ou à des vanités. Cette passion si franche, toute du cœur et des sens, comment y eût-elle résisté avec sa tête seule? Il eût fallu ne pas être troublée le moins du monde. Et elle l'avait été, un peu. La poésie, la nouveauté de l'occasion, l'herbe tendre, ou plutôt la mousse... Par-dessus tout, il y avait eu fascination, fascination par l'idée fixe de ce jeune homme qui, ayant décrété, six ans trop tôt, qu'il aimerait Roberte de Cueil, marquise de Fossanges, et en deviendrait l'amant, avait su ne renoncer ni à son amour ni au prix de sa constance ou de son entêtement. — Si les hommes connaissaient mieux le prestige, la force magnétique de la persévérance, ils auraient soin d'assigner toujours à leurs premiers transports une origine lointaine.

Mais une pareille femme ne saurait se résigner à sa défaite. Elle

en souffre tout de suite et ne tarde pas à vouloir la réparer. Seulement, il lui faut, quand même, paraître l'accepter pendant quelque temps, sous peine de se rendre odieuse à ses propres yeux et d'être pour elle-même un sujet d'effroi et de scandale.

Mme de Fossanges sut garder son sourire, ce sourire distrait et charmé qui avait été tout son consentement. Florestan s'y trompa. Il se crut aimé tout de bon, et à jamais. Aussi se donna-t-il sans réserve à cet amour tant espéré. Il y apporta la fougue et l'ardeur profonde de sa foi singulière ; sa vie appartint à Mme de Fossanges, comme il pensait que la vie de Mme de Fossanges lui appartenait. Il ne douta de rien. Il fut heureux.

Cependant, on l'obligeait à être très ménager de son bonheur. En huit jours, il n'obtint pas un quart d'heure de tête-à-tête. Enfin, comme le moment de la séparation approchait, — la marquise s'apprêtant à quitter le Champart pour une autre propriété, où son mari devait aller, cette année-là, faire l'ouverture de la chasse, et tous les invités ayant, au surplus, annoncé déjà leur très prochain départ, — il y eut entre les nouveaux amans une conférence intime, à Dieppe, dans un appartement loué pour la circonstance.

Cela suffit pour renforcer l'éclat de l'indiscrète auréole de joie dont le visage de Florestan était comme illuminé depuis le bienheureux épisode de la forêt. Et il n'en fallut pas davantage pour remettre en défiance l'amoureuse et jalouse Mabel, qui, d'ailleurs, avait observé chez son amie Roberte quelques symptômes équivoques.

— Vous avez une mine bien réjouie, monsieur mon ami!.. Ignorez-vous que le premier devoir de l'amitié consiste à partager ses joies, comme ses chagrins, avec les personnes que l'on sait prêtes à s'y associer?

C'était un commencement de soirée d'une sérénité parfaite. Sous un ciel pâli, les arbres du parc épandaient leur ombre jusqu'aux contours nets des pelouses, baignées de lumière blonde par une lune discrète. Des bruits de voix, s'envolant par les fenêtres ouvertes de la façade du château, troublaient seuls le silence recueilli des futaies environnantes. Mabel et Florestan se trouvaient assis côte à côte sur un banc de jardin, devant un massif de lauriers. Au loin, les communs dormaient déjà, comme gagnés par le sommeil et la paix de la forêt, dont on devinait derrière eux les profondeurs tranquilles.

— Vous n'êtes guère communicatif! reprit Mme Gueyrard.

De fait, le jeune homme avait été surpris en plein rêve par la jolie Anglaise, qui était venue prendre place à côté de lui sans que le froufrou léger, presque imperceptible, de cette marche de femme eût donné l'éveil au songeur.

— Si vous aviez accueilli, dit-il enfin, mes premiers épanchemens avec moins de rigorisme; et si vous n'aviez pas remplacé ensuite le rigorisme par le persiflage, je me serais peut-être enhardi ou apprivoisé davantage... D'abord trop imposante, puis trop agressive ou trop moqueuse, vous avez découragé mes velléités d'expansion. Du reste, que pourrais-je bien vous confier? Seriez-vous d'humeur à entendre le récit de mes frasques de jeune homme?

— Cela m'amuserait infiniment... Mais vous vous vantez, monsieur Hugues... Vous appelle-t-on toujours ainsi?

— Je ne sais trop ce que vous voulez dire...

— Ne faites donc pas le discret! Quant à vos prétendues frasques, je vous répète que vous vous vantez,.. à moins que vous ne péchiez par excès de modestie.

— Daignez m'expliquer ces reproches, un peu subtils pour mon provincial intellect.

— Je veux dire que vous n'êtes pas dans une situation d'esprit et de cœur à faire des folies de jeune homme. Il vous faut tout ou rien : le crime ou la sagesse.

— Je vous assure que... Où diable voulez-vous en venir?

Il tâchait de distinguer l'expression du regard de la jeune femme et se penchait vers elle. Mais, à mesure qu'il s'inclinait de son côté, elle détournait la tête, jouant avec un bouquet de roses jaunes, qu'elle avait détaché de son corsage. Tout à coup, ayant respiré ses roses avec force, elle se leva et pria son compagnon de lui offrir le bras.

— Tenez, monsieur de La Garderie, lui dit-elle en l'entraînant sous les arbres les plus proches, je veux vous détromper. L'intérêt que je vous porte est fort réel, tout amical, mais très, très sincère... Mon Dieu, je ne nie pas que je n'aie éprouvé d'abord quelque embarras à vous entretenir d'une intrigue que je jugeais et que je juge encore peu convenable... Mais il y a une considération qui, pour moi, prime toutes les autres : le besoin de vous épargner une suprême mésaventure...

— Qui serait?..

— De compromettre gravement, irrémédiablement, une femme qui ne vous aime pas.

— S'il s'agit d'une femme qui ne m'aime pas, comment pourrais-je la compromettre de façon si complète?

— Supposez que cette femme ait un mari débonnaire, mais clairvoyant, ou qui se croie tel; supposez que ce mari l'épie sans en avoir l'air, et qu'il finisse par admettre, sur la foi des apparences, que les choses vont plus loin qu'il ne faudrait pour son honneur... Eh bien! comprenez-vous?

— Pas du tout, dit Florestan en dégageant son bras et en s'arrêtant au milieu de l'allée sombre.

— J'insiste, alors... Vous ne comprenez pas que, si, par vos assiduités auprès d'une femme frivole, qu'elles amusent sans la convaincre ou sans l'entraîner, vous donnez à penser que cette femme, qui ne vous aime pas, est votre complice... tranchons le mot : votre maîtresse, vous commettez ainsi une action doublement blâmable, puisque vous n'avez pas l'excuse d'une passion partagée? Vous ne comprenez pas cela?.. Si, je suis sûre que vous le comprenez on ne peut mieux. Mais voilà! vous vous entêtez à vous croire aimé, et vous allez de l'avant, espérant tout... Eh bien! c'est ce qui m'autorise à vous crier : Gare!

L'endroit était trop obscur pour que les deux interlocuteurs pussent songer à se dévisager dans l'ombre; mais la voix de Mabel tremblait assez pour révéler le trouble de la jeune femme.

— Permettez-moi de vous demander si vous avez une raison nouvelle de me donner cet avertissement?

— Cela doit être.

— Bien. Mais je ne vois, en fait de motifs sérieux et nouveaux, que ceci : ou une confidence vous ayant récemment fourni la preuve de ce que vous vous êtes efforcée déjà, avec une obligeance infinie, de me persuader, à savoir que mon affection se fourvoie; ou la révélation d'une jalousie maritale en éveil et qui menacerait la sécurité de... d'une personne... Enfin, de la femme dont il s'agit. Lequel des deux?

Il n'y eut pas de réponse.

— Voyons! fit le jeune homme avec insistance et en prenant les mains de Mabel, soyez franche. Voulez-vous simplement me détourner,.. cédant à je ne sais quel mobile... Voulez-vous simplement me détourner de Roberte, ou craignez-vous pour elle quelque danger?

— Mais... l'un et l'autre, peut-être.

— Ainsi, M. de Fossanges?..

— M. de Fossanges s'aperçoit que vous tournez beaucoup autour de sa femme.

— Bah! suis-je le seul?

— Actuellement, oui... ou à peu près.

— Et c'est un jaloux, M. de Fossanges?.. Allons donc!

— On peut, sans être précisément jaloux, ne pas vouloir être... nigaud.

— Ah! vous savez qu'il ne veut pas...

— Je sais notamment, et, si vous étiez moins absorbé, vous le sauriez comme moi, je sais qu'il a manifesté une espèce de mécontentement à propos de cette excentricité nouvelle qui a transformé sa femme en vélocipédiste, avec vous pour professeur, professeur en second, suppléant d'un maître de gymnastique!.. Et je

sais aussi que, l'autre soir, il n'avait pas l'air beaucoup plus satisfait, lorsqu'il a constaté que vous aviez votre place retenue, aller et retour, dans la voiture de Roberte.

— Enfin, vous ne savez que cela?

— Je pourrais donc savoir autre chose?.. Allons! monsieur de La Garderie, vous voyez bien que vous manquez, non-seulement de confiance envers moi, mais de prudence à l'égard de tous... Vous feriez mieux de me dire, sans ambages, que votre intimité avec Roberte progresse chaque jour, et que, vous croyant fondé à espérer beaucoup, vous n'hésitez pas à risquer quelque chose.

— Je ne vous dirai rien de pareil, attendu que ce serait manquer de véracité autant que de délicatesse... Mais je puis bien vous avouer que votre acharnement à doucher ma passion ne me paraît pas de fort bon aloi... Et je puis bien ajouter que je suis libre d'aimer avec entêtement, pourvu que ce soit aussi avec désintéressement, qui bon me semble. Le désintéressement excuse tout, madame... Voulez-vous rentrer?

— Merci, répondit sèchement Mabel, je rentrerai seule.

Tandis que le jeune homme, après un salut correct et froid, s'éloignait dans la direction du château, Mme Gueyrard murmurait, en mordillant ses roses :

— L'ingrat! L'impertinent!.. Qu'a-t-il voulu dire avec ce désintéressement?.. Oh! mais, je saurai où ils en sont... Il y a quelque chose qu'on me cache et dont je ne veux pas être la dupe... Bah! que m'importe? Il ne m'aimera jamais; et cela seul, au fond, m'intéresse. Car je l'aime, hélas! d'autant plus qu'il me fuit davantage... C'est de tradition... Mais que c'est stupide et lâche!..

D'un geste colère, elle jeta ses roses, auxquelles il lui semblait trouver une saveur amère, — ce qui était explicable, vu que, depuis un moment, elle y déposait une rosée de larmes. — Mais elle eut bientôt à se remettre de son trouble et à dresser l'oreille. Un pas d'homme faisait crier le sable de l'allée.

— Quoi! seule dans ce noir! Que faites-vous là?

— M. de Fossanges! D'où venez-vous?

— Je reviens d'une tournée d'inspection. Imaginez-vous qu'il y a des palefreniers qui voisinent, le soir, avec des femmes de chambre, sur les confins du parc et des communs. On m'avait signalé le fait, et je tenais à m'en assurer.

— Qu'est-ce que cela peut bien vous faire?

— Comment! ce que cela peut me faire!.. Où l'amour va-t-il se nicher, je vous le demande!

— Dame! il se niche où il peut. Et, proscrit chez les maîtres, il faut bien qu'il se réfugie chez les domestiques.

— A l'office, soit! Mais dans mon parc!..

— Bah! laissez donc... Et puis, ça porte bonheur à une maison.

— Ah! vous croyez?..

— On l'affirme.

— Au fait, je serais tenté de l'admettre, puisque je vous rencontre seule, à cette heure amoureuse, en un endroit plein d'ombre...

— Qu'est-ce qui vous prend?

C'était plutôt M. de Fossanges qui prenait quelque chose, car il venait de s'emparer du bras de la baronne et la poussait doucement vers le banc qu'elle avait occupé naguère, de compte à demi avec Florestan. Après une résistance de pure forme, la jeune femme céda à l'impulsion caressante et s'assit, ou plutôt reprit place sur le banc, où le marquis parut se disposer tout de suite à la serrer d'assez près. — Pour que l'honnête et prude Mabel se prêtât à un tel manège, il fallait qu'elle eût son idée.

— Vous êtes inouïs, dit-elle, messieurs les Français, et à tout âge!.. J'avais l'occasion de le dire, récemment, à un jeune homme... à M. de La Garderie, je crois...

Elle suspendit sa petite mercuriale, juste le temps de percevoir un léger mouvement de recul involontaire, qui, à ce nom de La Garderie, vint contredire aux premières manœuvres de M. de Fossanges, lesquelles n'avaient vraiment en rien permis d'augurer une si prompte retraite.

— Oui, reprit-elle, c'était M. de La Garderie. Enfin, peu importe!.. Aujourd'hui, c'est à vous qu'il faut le dire... ou le redire, car il ne me semble pas que ce soit la première fois... Je vous demanderai donc s'il n'est pas ridicule de se croire obligé de courtiser toutes les femmes, même celles qu'on n'a pas l'illusion d'aimer...

— Permettez, interrompit Fossanges, permettez!.. Un homme a toujours l'illusion d'aimer; il l'a à volonté... Octroyez-moi la permission de vous expliquer ça.

— Je vous permets, en paroles, tout ce que vous voudrez... Alors, vous avez l'illusion de m'aimer, moi?

— C'est-à-dire que ce n'est déjà plus de l'illusion.

— Bon! Mais il vous faudra m'avouer, dès lors, que vous avez plus ou moins peiné pour en venir là. Vous avez dû chercher d'abord l'illusion, puis le moyen de la transformer en réalité. Que d'efforts, et quel régime pour votre pauvre cœur!

— Vous ne me croyez pas?

— Si fait... presque. Mais j'y vois une preuve de plus que vous ne cédez point à votre inclination naturelle.

— Qu'est-ce donc que mon inclination naturelle, selon vous?

— C'est votre femme.

— Oh!

— Niez donc!

— Peuh! c'est de l'histoire ancienne.

— Grâce à elle. Mais, s'il n'avait dépendu que de vous...

— Enfin, admettons-le pour ne pas éterniser ce que les parlementaires appellent un débat stérile... Qu'y faire? C'est le passé, ça... Quant au présent, je le tiens.

Mabel comprit, à l'accentuation de la mimique, comme au *crescendo* de la voix, qu'il était temps de frapper le grand coup. Elle se dégagea et dit avec sérieux :

— De sorte que vous n'avez, pour l'instant, d'autre désir, d'autre souci que de mettre à mal ma vertu?.. Et celle de Roberte, qu'est-ce que vous en faites?

— Oh! celle-là se défend bien sans moi.

— Voilà de la confiance, au moins!

— Certes! Et je défie qui que ce soit de se faire aimer de ma femme.

— Parce que vous n'y avez pas réussi? Tout l'homme est là.

— Combien d'autres, après moi, y ont échoué!.. Vous remarquerez, du reste, que c'est encore moi qui ai le mieux réussi. Car, pendant assez longtemps, notre ménage a très bien marché.

— Oui, mais il ne bat plus que d'une aile,.. la vôtre.

— Il est vrai que Roberte est devenue par trop indépendante, par trop moderne... ou plutôt par trop femme de l'avenir. Mais il faut faire la part de la pose dans tout cela. Les femmes posent toujours, vous le savez bien,.. dans notre milieu, du moins, où elles sont toujours en représentation, toujours en scène. Il n'y en a pas une qui soit naturelle. La femme naturelle donne le sein à ses enfans... au lieu de l'exhiber à ses amis... et à beaucoup d'inconnus. Que voulez-vous que j'y fasse?

— Et vous n'avez rien fait, vous ne ferez jamais rien pour ravoir votre femme, que vous aimez?.. Encore une fois, ne le niez pas! Je sais à quoi m'en tenir.

Le marquis de Fossanges ne songeait plus du tout à prendre la taille de son interlocutrice; et c'était, en vérité, un singulier galant, bien incohérent et bien distrait, que celui-là!

— Vous vous trompez, murmura-t-il, je ne l'aime plus... J'en ai vu le fond : c'est vide.

— Vous ne l'aimez plus? Mais voyez donc comme vous êtes ému, troublé...

— Je ne l'aime plus,.. mais je la pleure peut-être encore.

— Pourquoi n'avez-vous pas essayé de la disputer à la mode, au chic, à la pose, à la coquetterie, à toutes les niaiseries liguées contre vous?

— Peut-être, répondit avec humilité M. de Fossanges, parce que j'étais moi-même l'allié de ces niaiseries ou d'autres niaiseries équivalentes... Ce qui nous manque, à nous autres, maris mondains, pour dominer nos femmes, c'est une supériorité évidente ou apparente. L'homme de labeur est bien réellement le mâle de l'association, car c'est lui qui gagne le pain de toute la maisonnée ; l'homme sérieux qui ne fait rien déguise au moins son inutilité sous des dehors imposans, dont sa femme n'est presque jamais en état d'apprécier le peu d'épaisseur ou le peu de consistance... Mais, nous, qu'est-ce que nous sommes? Nous vivons comme nos femmes, jusqu'au jour où nous leur donnons le droit de vivre comme des hommes. Comme elles, nous dansons, nous tournons ; comme elles, nous nous promenons, nous bavardons, nous nous occupons de notre toilette... Pourquoi nous respecteraient-elles? Pourquoi nous écouteraient-elles? Où prendre le point d'appui indispensable pour s'attaquer à de vieilles habitudes et à des conventions passées en force de loi?.. N'ai-je pas lu quelque part que, dès le milieu du siècle dernier, on pouvait intituler *le Préjugé à la mode* une comédie dont l'objet était de railler cette forme du respect humain qui empêche les ménages élégans d'être des ménages unis?.. Si vous saviez que de fois il m'est arrivé d'entrer chez Roberte pour la sermonner, pour lui demander de vivre un peu plus pour moi et pour elle-même, un peu moins pour ses amis et pour le monde, dont elle se moque si bien, d'ailleurs!.. Ah! oui! Mais les mots, mais les idées, où les prendre pour faire brèche dans ces habitudes et ces aberrations invétérées, ou dans les inventions nouvelles du chic et de la mode? Innovations ou routine, tout m'apparaissait comme également insurmontable et invincible, tant j'étais mal armé.

— Et vous avez déserté?

— Non pas, puisque je suis encore à mon poste ; mais j'ai renoncé à vaincre.

— Sans vous résigner à votre défaite?

— Si, je m'y suis résigné... Au surplus, la résignation m'a été rendue presque facile... disons : moins douloureuse, par la certitude que mon insuccès ne se tournerait jamais en désastre.

— Et pourtant, vous tremblez encore un peu quand une excentricité nouvelle... Ainsi, l'autre jour...

— L'autre jour, interrompit M. de Fossanges, vous vous êtes fait un malin plaisir de chercher à m'émouvoir en me signalant le danger,.. le prétendu danger de la gymnastique à deux. Mais je suis blasé sur ces émotions-là.

— Ce qui ne vous a pas empêché de vous rendre incontinent sur les lieux!.. Eh bien! mon cher monsieur de Fossanges, ce jour-là,

vous aviez raison. Et il serait à souhaiter que vous eussiez plus souvent de ces petits regains de méfiance.

— C'est un bon avis que vous entendez me donner là? ou bien n'est-ce qu'une ironie?

— C'est un bon avis. Depuis quelque temps, j'en tiens boutique; j'en fournis à tout le monde.

— A Roberte aussi?

— Certainement.

— A qui encore?

— A M. de La Garderie, par exemple...

— Bah! — fit le marquis, en se levant comme involontairement et en s'éloignant du siège rustique où il avait succédé à Florestan.

— A lui plus qu'à tout autre, reprit Mme Gueyrard sans broncher.

— Dans son intérêt?

— Oui... Mais surtout dans celui de Roberte et dans le vôtre.

En disant ces mots, elle se leva à son tour; et, se mettant à marcher vers le château, elle ajouta :

— Car, mon cher marquis, vous avez sujet d'être inquiet. Et je parierais volontiers que, tandis que vous étiez sur ce banc, machinalement occupé à mettre le siège devant ma personne, on reprenait là-bas le blocus de ce qu'il vous reste de joies conjugales... Voulez-vous venir vous en assurer?

— Pourquoi pas? — fit le marquis avec une insouciance qui devait être de pure affectation, à en juger par l'altération du timbre de sa voix.

— Donnez-moi donc votre bras jusqu'au château, dit Mabel.

Après quelques pas, elle reprit sur un ton très amical et très doux :

— Mais je désire que nous nous comprenions bien. Il n'y a rien de grave, jusqu'à présent. Par conséquent, une alarme trop vive ne serait pas plus justifiée qu'un éclat.

— Bon, bon! vous savez de reste que je ne suis point un homme violent.

— Je vous préviens, parce que...

Elle s'était interrompue avec un embarras aisément perceptible.

— Au fait, — dit M. de Fossanges, en s'arrêtant au bord de l'allée circulaire dans laquelle ils allaient s'engager pour regagner le château, — pourquoi me prévenez-vous?

Il scrutait curieusement du regard la physionomie de sa compagne; et le clair de lune, en cet endroit découvert, lui facilitait la besogne.

— Pourquoi?.. Eh bien! je vais vous le dire. Ce sera plus loyal.

Je l'ai déjà dit à votre femme, mais vous avez le droit de le savoir aussi. Car, faute de cela, vous seriez autorisé à ne voir en moi qu'une amie félonne ou une assez méchante commère. Mon amour-propre perdrait donc à ma dissimulation plus qu'il n'y gagnerait... J'aime M. de La Garderie.

Le procédé était crâne, et l'attitude de Mabel bien d'accord avec cette hardiesse que l'on n'eût pas attendue d'elle. M. de Fossanges la regarda un moment avec autant de surprise que d'admiration. Droite et fière, le regard franc, l'allure digne et décidée, elle était belle et charmante, quoique un peu pâle, sous l'opaline clarté qui mollement coulait du ciel.

— Allons! fit-il en soupirant et en reprenant sa marche. C'est un heureux gaillard que ce La Garderie... Mais vous n'êtes pas aimée? Car, si vous l'étiez...

— Vous n'auriez, vous, rien à craindre, c'est clair. De sorte que ce qui fait mon malheur fait aussi ou menace de faire le vôtre. Et c'est bien pour cela qu'une alliance entre nous m'a paru tout indiquée. Ai-je eu tort d'y songer? Jetons-en donc les bases... Voici, pour ma part, comment je comprends les choses. Mon rôle est fini à dater de cet instant, puisque je ne pourrais plus agir ni parler sans compromettre irrémédiablement et mes intérêts et ma dignité. A vous d'entrer en scène. Mais, encore une fois, du calme, de la modération! Assurez-vous bien par vos yeux des progrès inquiétans d'une intimité suspecte et coupez-y court sans prendre à partie le... le complice de votre femme. Quel mot bête, du reste!

— Ah! je suis bien de votre avis. Et je me demande, de la meilleure foi du monde, pourquoi j'en voudrais à ce garçon... C'est sa fonction de jeune homme, après tout, de faire le galant auprès des coquettes. Chacun pour soi. Garde-toi, je me garde.

— Oui; mais il n'est pas marié, lui, d'où il suit que la partie n'est pas égale. Et puis, ce n'est pas très délicat, je pense, de mettre à profit l'hospitalité du mari pour...

— Mais il n'est pas mon hôte! Il est celui de ma femme. C'est elle qui l'a invité... Les maris comme nous, ce sont des présidens de république : on leur soumet les décrets pour qu'ils les signent.

— C'est triste; car enfin, ils vont parfois jusqu'à... jusqu'à signer ainsi la progéniture d'autrui.

On eût dit que, dupe du ton de badinage forcé qu'avait repris M. de Fossanges, la jeune femme craignait qu'il ne fût pas suffisamment jaloux et inquiet. Après avoir voulu s'assurer de ses dispositions pacifiques, elle paraissait désireuse de le pousser jusqu'à la limite d'irritation et d'anxiété en-deçà de laquelle on peut préférer encore le repos ou l'inertie aux résolutions énergiques.

Ils étaient arrivés, toujours causant, jusqu'aux abords du château. Devant eux, par les fenêtres larges ouvertes, le grand salon vide projetait au dehors les clartés roses de ses lampes encapuchonnées. A droite, on entendait le choc des billes d'ivoire et le rire des joueurs dans le billard; à gauche, des voix de femmes dans le petit salon faisant suite au grand. Tout à coup, les éclats d'une gaîté de plus en plus bruyante attirèrent les femmes vers le billard. M. de Fossanges et Mme Gueyrard les virent traverser une à une le grand salon, puis la salle à manger faiblement éclairée, où leurs ombres se profilèrent sur la muraille, en file indienne.

— Allons voir ce qu'il y a, dit Fossanges, qui voulut attirer sa compagne du côté des fenêtres de la salle de billard.

— Non, fit Mabel en retenant M. de Fossanges. Voyons plutôt par là; ce sera beaucoup plus intéressant, je crois.

Ayant constaté qu'il manquait une silhouette au défilé des ombres de femmes et une voix au concert des rires mâles, elle ne pouvait que bien orienter sa curiosité en regardant les fenêtres du petit salon. Et elle entraîna le mari de Roberte vers la gauche.

Parvenus au pied du mur, ils jetèrent un coup d'œil dans la petite pièce. Ils ne virent personne d'abord. Mais Mabel, s'étant accoudée à l'entablement de l'une des fenêtres, fit bientôt signe au marquis de s'approcher avec précaution. Dans un angle, assis tous deux sur un siège d'encoignure, Florestan et la marquise devisaient mystérieusement. Les portes, comme les fenêtres, étaient ouvertes; l'entretien ne pouvait donc avoir un caractère bien criminel. D'ailleurs, une minute auparavant, toute la partie féminine de la garnison du château se trouvait réunie dans ce salon.

Néanmoins, M. de Fossanges se retira avec une vivacité douloureuse de son poste d'observation, dès qu'il eut examiné avec quelque attention ce qui se passait dans la pénombre de l'encoignure. Il avait vu le coude de sa femme, qu'une manche courte mettait libéralement à nu, reposant sur la main de M. de La Garderie, laquelle main était comme un support où s'appuyait ce bras d'un modelé divin, — mais un support animé.

Le reste était sans signification précise. Florestan parlait; Roberte écoutait, simplement, avec son vague sourire, aussi distrait, mais moins charmé qu'en plein air. Peut-être même que, si le marquis avait cru devoir, à l'exemple de Mme Gueyrard, prolonger son examen, il eût, en constatant l'animation croissante de Florestan et les regards de plus en plus déprécatifs du jeune homme, ainsi que les résistances impatientées de Roberte, conjecturé que son sort définitif se débattait encore, à cette heure, ce qui n'eût pas laissé de le réconforter. Or, il paraissait avoir besoin de cette illusion bienfaisante.

Lorsque Mabel se retourna, en effet, le pauvre mari mâchonnait sa moustache, les mains nerveusement enfoncées dans ses poches, le front penché, l'œil à terre, ayant enfin toute la mine de son emploi. La baronne eut peur, et, serrant autour d'elle, avec un involontaire frisson, la mante légère qu'elle avait jetée sur ses épaules avant de sortir, elle vint à lui, rapide, mais sans faire entendre le moindre bruit de pas.

— Ah çà! fit-elle, vous n'allez pas tardivement dramatiser...

— Rassurez-vous, madame, dit M. de Fossanges en interrompant d'un air sérieux. On n'a jamais joué que des comédies chez moi, des comédies de salon : le drame n'est pas dans nos cordes.

A quoi il ajouta, après un temps et avec un assez amer sourire :

— Il y a pourtant quelque chose à faire. Et vous me reprocheriez, je pense, d'en rester là.

— Puisque vous allez partir, je ne vois pas... Plus tard, il vous sera bien facile...

— Oh! non, pas plus tard : tout de suite.

— Mais alors... une querelle?

— Nullement. Une liquidation.

— Une liquidation?

— Oui. Je veux dire que je vais, ce soir même, demander des comptes à ma femme et lui rendre les miens. Après quoi, nous nous dirons adieu, sans autre forme de procès, et ce sera pour la vie.

— Pour la vie!.. Mais vous n'y pensez pas! A propos d'un commerce galant, ni pire, ni plus complet que maint autre précédemment toléré...

— Oh! pardon! beaucoup plus complet.

— Comment! vous allez jusqu'à croire... Mais je vous certifie que vous vous trompez! Je suis parfaitement au courant, et...

— Si je n'y suis pas, je vais m'y mettre, dit froidement M. de Fossanges en saluant et en se dirigeant vers le perron.

Comme il pénétrait dans le petit salon, le dialogue des amans s'achevait. Il n'en surprit rien. Une minute auparavant, il eût, en prêtant l'oreille, entendu ceci :

— Je ne puis consentir à vous quitter, pour trois mois peut-être, sans vous avoir revue librement... Allons! Demain?.. Je vous en prie!

— Mais, après-demain, vous partirez?

— Soit! Marché conclu.

— Si vous y tenez.

Mais le marquis, lui, vraisemblablement, ne tenait à rien entendre ou surprendre, car il eut soin de faire tout le bruit possible pour s'annoncer, toussant, heurtant une porte, marchant d'un pas pesant et sonore.

Quand il entra, on était prêt à le recevoir : Roberte, immobile à sa place ; Florestan, un genou sur le canapé-borne qui occupait le milieu de la pièce, et élevant la voix pour raconter une anecdote rien moins qu'inédite.

— Ma chère, dit M. de Fossanges sans regarder Florestan, je suis forcé de partir dès demain pour Taillevent. J'irai vous parler chez vous, tout à l'heure, quand nos hôtes seront couchés.

Et il tourna les talons.

— Qu'est-ce que cela veut dire? murmura Roberte. Ce départ, cet entretien...

— Vous êtes inquiète?

— Non. Mais je n'irai pas à Dieppe demain.

— Mais, si votre mari s'en va...

— Raison de plus.

En ce moment, arrivait Mabel, plus contrainte et gênée que curieuse.

— Rien de nouveau ici? demanda-t-elle avec un accent d'indifférence vraiment méritoire. J'arrive du fin fond du parc.

— Rien du tout, lui répondit brusquement son amie en se levant pour lui tourner le dos tout aussitôt.

Florestan demeurait seul avec Mabel, face à face. Il lui dit :

— C'est à vous qu'il faut demander ce qu'il y a de nouveau, madame... Vous devez le savoir, en tout ou en partie. Car...

— Trêve d'épigrammes entre nous! interrompit la baronne Gueyrard d'un ton ému et grave. Ce qu'il y a de nouveau, c'est que vous avez de très récens motifs de veiller, d'être sur vos gardes... de vous défier de vous-même et de vos gestes. Cela vaudra infiniment mieux, pour vous et pour Roberte, que de vous défier de moi.

— L'un n'empêche pas l'autre, riposta Florestan avec une inclination de tête assez impertinente.

Et, à son tour, il s'en alla, laissant Mabel partagée entre l'anxiété, la colère et la satisfaction, — la satisfaction d'une vengeance prochaine et imprévue, dont elle sentait à peine le remords et que, d'ailleurs, elle ne pouvait croire bien terrible, parce qu'elle ne croyait pas à la chute complète de son amie.

HENRY RABUSSON.

(La dernière partie au prochain n°.)

ÉTUDES

D'HISTOIRE RELIGIEUSE

LE TRAITÉ DU MANTEAU DE TERTULLIEN.

On trouve, dans les œuvres de Tertullien, un petit traité intitulé : *de Pallio* (du Manteau), qui doit sa célébrité à la peine qu'on éprouve pour le comprendre. Les commentateurs, qui sont attirés vers l'obscurité, comme d'autres vers la lumière, s'en sont fort occupés ; ils ont fait de grands efforts pour l'éclaircir, et n'y sont arrivés qu'en partie. Un de ces commentaires surtout, celui de Saumaise, est resté dans la mémoire des savans : c'est une œuvre remarquable, et qui fait grand honneur à l'érudition française du XVIIe siècle. Il s'en faut pourtant que Saumaise ait dissipé tous les nuages ; s'il a mieux expliqué le détail des mots et des phrases, le sens de l'œuvre entière reste toujours assez incertain. On a tant de difficulté à s'en rendre compte que Malebranche, dans sa *Recherche de la vérité*, n'y voit qu'un amas d'images incohérentes, et qu'il regarde Tertullien comme le type de ces auteurs brillans et vides « qui ont le pouvoir de persuader sans raisons, en étourdissant et en éblouissant l'esprit, et uniquement par cette puissance trompeuse que les imaginations exercent les unes sur les autres. »

Je voudrais reprendre à mon tour ce petit problème et chercher s'il est possible de savoir ce que Tertullien voulait faire quand il

composa son traité *du Manteau*. C'est une question qui semble d'abord assez peu importante, et de nature à plaire plutôt aux érudits qu'aux gens du monde. J'aurais fort hésité à l'aborder devant eux, craignant de les ennuyer, si elle n'offrait l'occasion de toucher à quelques points intéressans de l'histoire des premiers temps du christianisme.

I.

Pour comprendre l'ouvrage, il faut d'abord avoir une idée de l'auteur. L'homme est, du reste, fort curieux à étudier, et assez facile à connaître. C'est une figure si originale et d'un relief si puissant qu'il est aisé d'en esquisser les contours.

De sa biographie nous savons peu de chose : il était de Carthage et vivait à l'époque de Septime Sévère. Ses premiers ouvrages datent de la fin du IIe siècle et l'on suppose qu'il a prolongé sa vie jusqu'au milieu du siècle suivant. Il n'était pas chrétien de naissance, et rappelle plus d'une fois le temps où il attaquait et raillait la nouvelle doctrine qu'il ne connaissait pas encore. On voit, à la façon dont il en parle, qu'il devait être alors pour elle un ennemi fougueux ; mais quand il l'eut embrassée, il en devint aussitôt le plus passionné défenseur.

C'était en toute chose une nature de feu. D'ordinaire, on attribue la violence de son tempérament au pays d'où il tirait son origine, et l'explication paraît d'abord assez plausible. Cependant il faut ne pas oublier que l'Afrique a donné à l'église des docteurs qui ne ressemblent guère à Tertullien. Pour n'en citer qu'un, l'évêque de Carthage, saint Cyprien, fut un politique habile, qui sut se tirer adroitement de conjonctures délicates et ne poussa rien à l'extrême. Il n'hésita pas à se dérober aux bourreaux, dans une première persécution, parce qu'il jugeait utile de vivre, et s'offrit à la mort, dans la seconde, parce qu'il voulait donner aux fidèles un grand exemple. Cet homme sage, qui n'agissait jamais qu'avec réflexion et mesure, était pourtant un Africain comme Tertullien, ce qui montre que l'influence des milieux n'est pas aussi souveraine qu'on le dit, et que le même pays peut produire à la même époque des opportunistes et des intransigeans.

En réalité, les gens de ce tempérament ne sont tout à fait rares nulle part, même dans l'église, et nous en avons vu de nos jours qui, sans être nés en Afrique, apportaient des humeurs terribles à la défense d'une religion de paix. Le premier trait de leur caractère, c'est qu'ils sont raides, entiers, absolus, qu'ils regardent toute concession comme une faiblesse, qu'au lieu d'éviter les difficultés

ils les font naître, qu'ils exigent qu'on accepte aveuglément leurs opinions et qu'en même temps ils travaillent à les rendre de moins en moins acceptables, qu'ils semblent fiers de heurter le sentiment public, qu'ils prennent volontiers des poses d'athlètes et vont en guerre à tout propos, qu'ils possèdent le talent de l'insulte, et l'exercent de préférence aux dépens de leurs meilleurs amis.

Ces violens ont en général de grands avantages sur les modérés. Non-seulement ils plaisent aux violens comme eux, par l'affinité de leurs caractères; mais ils ne déplaisent pas non plus aux timides, sur qui la décision et la force exercent un grand empire, et qui sont très portés à admirer chez les autres des qualités dont ils ne se sentent pas eux-mêmes capables. Celui-ci avait de plus un très beau génie; il possédait une grande vigueur de dialectique, de vastes connaissances, une façon de s'exprimer frappante et personnelle. L'église, lorsqu'elle eut fait sa conquête, dut être très fière de lui; elle avait eu jusque-là fort peu d'hommes de lettres, ce qui semblait donner raison à ses ennemis quand ils se moquaient de l'ignorance des chrétiens et prétendaient que les plus savans d'entre eux n'étaient bons qu'à discuter avec de pauvres gens ou de vieilles femmes. Les ouvrages de Tertullien réfutaient ces railleries: l'église avait enfin un défenseur qu'elle pouvait opposer à tous les beaux esprits de l'école. L'apologie qu'il publia de la religion chrétienne, et qui fut un de ses premiers livres, était de nature à causer une vive admiration dans la communauté et quelque surprise en dehors d'elle. Aucune œuvre de ce genre et de cette importance n'avait encore paru en latin (1). Et ce n'était pas seulement la langue qui était nouvelle; la défense du christianisme y était présentée d'une façon originale et tout à fait appropriée à l'esprit de ceux pour qui le livre était écrit. Les apologistes grecs, si nous en jugeons par saint Justin, se servaient d'ordinaire d'argumens généraux et philosophiques; ils invoquaient en faveur des chrétiens la raison, le bon sens, l'humanité. Ils s'adressaient à

(1) Contrairement à l'opinion d'Ébert et de M. Renan, je crois Minucius Félix postérieur à Tertullien. Récemment, M. Massebieau, dans un article très intéressant de *la Revue de l'histoire des religions* (t. xv, mai 1887), me paraît avoir opposé d'excellens argumens à ceux de M. Ébert, qui, jusqu'ici, ont paru faire autorité. La question me semble surtout vidée par la découverte qu'on a faite à Constantine, l'ancienne Cirtha, d'inscriptions qui concernent Natalis, l'un des interlocuteurs de l'*Octavius* et qui sont postérieures au règne de Septime Sévère. A ce propos, je ferai remarquer que Minucius Félix, aussi bien que Natalis, était né en Afrique, et qu'on a récemment trouvé à Carthage et à Tebessa des inscriptions qui relatent ce nom. Ainsi, les premiers chrétiens qui aient écrit en latin, aussi bien à Rome qu'à Carthage, étaient Africains de naissance. Ne serait-ce pas qu'à Rome, comme dans les grandes villes envahies par les Orientaux, le christianisme persista longtemps à parler grec, tandis qu'en Afrique, dès le premier jour, il s'exprima en latin?

l'homme plus qu'au Romain. C'est le Romain surtout que Tertullien veut convaincre; il lui parle en juriste et en politique. Il essaie de lui prouver que tout est injuste dans les procédures qu'on applique aux chrétiens. Il soutient que la torture, qui a été imaginée pour découvrir la vérité, ne doit pas servir à leur faire dire un mensonge. Il montre qu'on va chercher, pour les perdre, des lois hors d'usage, et demande hardiment qu'on porte enfin la cognée dans cette forêt de vieux plébiscites et de sénatus-consultes démodés, qui, si on ne les abroge une bonne fois, peuvent fournir des armes à toutes les haines et autoriser toutes les iniquités. A cette façon de raisonner on reconnaît l'homme d'affaires, accoutumé aux discussions juridiques et qui a dû fréquenter le tribunal du préteur. Voilà ce qu'il y avait de nouveau dans l'*Apologie* de Tertullien. C'est par ces qualités qu'elle frappa non-seulement les Romains, pour qui elle était faite, mais aussi les Grecs, qui d'ordinaire n'admiraient qu'eux-mêmes et qui pourtant s'empressèrent de la traduire dans leur langue. Ainsi la chrétienté entière l'adopta, et elle devint la défense commune de toute l'église menacée. C'était un grand service que Tertullien rendait à ses frères; mais nous allons voir que par ses exagérations et ses violences il les a plus compromis encore qu'il ne les avait servis.

La société chrétienne traversait à ce moment une crise difficile. On n'était plus à l'époque où la petite congrégation, presque uniquement composée de gens du peuple ou d'étrangers, pouvait s'isoler du reste du monde, où les fidèles se réunissaient paisiblement, aux jours de fête, dans quelques oratoires ignorés, et, le reste du temps, vaquaient à leurs occupations obscures, dans leurs boutiques et leurs ateliers, sans se faire remarquer de personne. Peu à peu, à ces gens peu connus et dont on ne savait pas le nom s'étaient joints des personnages de quelque importance, des bourgeois, de riches affranchis, comme ce Calixte, un futur pape, qui avait commencé par être banquier, et même, à ce qu'on dit, par emporter l'argent de ses actionnaires, des professeurs, des officiers, des magistrats, et, sous Marc-Aurèle, des sénateurs. Ce succès réjouissait beaucoup Tertullien qui disait aux païens, d'un air de triomphe : « Nous remplissons les villes, les châteaux, les îles, les municipes, les bourgades, les camps même, les tribus, les décuries, le palais du prince, le sénat, le forum : nous ne vous laissons que vos temples.» Mais cette diffusion rapide, dont le christianisme était si fier, allait lui créer de grands embarras. L'ancienne religion, pendant une domination de tant de siècles, avait trouvé le moyen de se mêler à tout. La famille et l'état reposaient sur elle. Il n'y avait pas d'acte de la vie publique et intérieure qui ne fût ac-

compagné de prières et de sacrifices. Le magistrat municipal, le fonctionnaire de l'empire, le soldat et l'officier ne pouvaient se dispenser sous aucun prétexte de prendre part à des cérémonies qui se célébraient pour l'état et le prince. A la vérité, c'étaient ordinairement de pures formalités qui n'engageaient guère la conscience. La religion officielle ne consistait qu'en pratiques extérieures auxquelles la plupart des gens attachaient si peu de signification qu'ils ne comprenaient pas qu'on eût quelque scrupule à les accomplir. « Pourquoi, disait-on aux chrétiens, ne pas consentir à brûler un peu d'encens et à murmurer quelques prières devant la statue de Jupiter? » et, s'ils s'y refusaient, les plus doux, les plus clémens de leurs ennemis, comme Pline le Jeune, perdaient patience et les traitaient d'orgueilleux, d'entêtés, dont l'obstination méritait tous les supplices. Que fallait-il donc faire? devait-on, en se faisant chrétien, quitter le rang qu'on occupait dans le monde, s'éloigner de la carrière qu'on avait jusque-là suivie, cesser d'être décurion ou duumvir dans sa ville natale, tribun ou centurion dans l'armée, procurateur de César, administrateur ou fonctionnaire? et même, si l'on ne pouvait pas échapper autrement à la contagion de l'idolâtrie, était-on forcé de renoncer à toutes les habitudes de la vie intime, aux réunions de la famille ou de l'amitié, et de se condamner à une sorte de retraite ou de sécession dans l'intérieur de la maison? Ces questions préoccupaient douloureusement la société chrétienne, d'autant plus qu'elles n'étaient pas résolues par tous les docteurs de la même manière. Les plus doux étaient portés à rassurer les âmes troublées et se prêtaient volontiers à des accommodemens qui permettaient aux fidèles de garder leur foi sans abandonner leur position; mais il y en avait aussi de rigoureux, à qui les moindres compromis paraissaient des crimes.

Je n'ai pas besoin de dire de quel côté se trouvait Tertullien. Personne ne sera surpris qu'avec le caractère qu'on lui connaît il fût au premier rang de ceux qui ne voulaient pas entendre parler de concessions. Nous avons un traité de lui contre l'idolâtrie (*De Idololatria*), qui est bien connu et qu'on a souvent cité et analysé, mais auquel il faut toujours revenir quand on veut avoir une idée de la situation des chrétiens et des embarras cruels auxquels ils étaient alors livrés. Il y traite à sa manière quelques-unes des questions que les fidèles posaient avec anxiété aux docteurs de l'église. Il commence par celles qui semblent les plus faciles à résoudre. Et d'abord il se demande si un chrétien peut fabriquer des idoles; assurément non, puisqu'il sert ainsi la cause d'une religion ennemie. On a beau dire qu'on les fabrique, mais qu'il ne les adore pas : « Tu les adores, répond Tertullien, puisque c'est grâce à toi

qu'elles peuvent être adorées. Tu ne te contentes pas de leur offrir le sang d'une bête, tu te sacrifies toi-même en leur honneur; tu leur immoles ton génie; tu leur verses tes sueurs en libation. Au lieu d'encens, tu leur fais hommage de ton art. Tu es plus qu'un prêtre pour elles, puisque c'est par toi qu'elles ont des prêtres; c'est ton talent qui en fait des dieux. » Rien d'abord ne semble plus naturel que cette défense; mais, quand on regarde de près, on voit qu'elle va plus loin qu'il ne paraît, et que, si on la pousse à l'extrême, elle peut avoir les plus graves résultats. Depuis si longtemps que régnait l'idolâtrie, l'Olympe semblait être devenu le pays naturel des imaginations. Les scènes de la mythologie alimentaient la peinture comme la poésie; les statues des dieux et des déesses, en marbre, en bronze, en terre cuite, remplissaient les maisons aussi bien que les temples. Défendre aux sculpteurs et aux peintres de les reproduire était tarir la source de leurs inspirations ordinaires et proscrire les arts. L'église semblait avoir reculé devant cette conséquence rigoureuse. Dans la peinture décorative, où les représentations ont moins d'importance, elle permettait qu'il se glissât quelques figures qui vinssent en droite ligne de la vieille mythologie. Sur les voûtes mêmes des catacombes, dans les lieux les plus saints, on trouve parfois des génies ailés, portant des flambeaux et des couronnes, à côté des graves Orantes ou de Jonas sous son arbre. Nous ne voyons pas que les artistes qui peignaient ces images profanes soient, dans la communauté chrétienne, plus mal notés que les autres, et Tertullien nous dit même qu'il y eut de ces faiseurs d'idoles qu'on éleva aux honneurs ecclésiastiques. Une pareille faiblesse l'indigne; et, loin de tremper dans ces complaisances, il se plaît à jeter une sorte de défi à cette société où le goût des arts était resté si vif. Pendant qu'elle cherche à faire ses dieux les plus beaux possibles, il éprouve une joie insolente à soutenir que Jésus-Christ était laid. Il n'est pas éloigné de vouloir qu'on s'en tienne aux prescriptions du *Deutéronome* qui défend absolument qu'on reproduise la figure des hommes et des animaux; si les artistes réclament, il se moque d'eux et entreprend de leur prouver qu'ils ne sont pas tant à plaindre. Ne peuvent-ils pas employer leur talent à d'autres usages? Celui qui travaille le bois, « au lieu de faire sortir le dieu Mars d'un tilleul, » en tirera des armoires et des coffres; ceux qui travaillent les métaux feront des plats et des marmites. Ils ne risquent pas au moins de manquer d'ouvrage : on a plus souvent besoin dans le monde de marmites que de dieux. — Ces plaisanteries nous font bien connaître que l'intérêt des arts était le moindre de ses soucis.

Après avoir ainsi condamné les fabricans d'idoles, Tertullien

s'occupe de ceux qui les ornent et les décorent; puis, de tous les métiers qui ont quelque rapport avec l'idolâtrie, des architectes qui bâtissent ou réparent les temples, des marchands d'encens, de victimes ou de fleurs. Pendant qu'il est en train, il voudrait bien étendre sa sévérité au commerce tout entier. Comment le commerce peut-il convenir à un serviteur de Dieu, puisqu'il repose sur l'avidité et la convoitise? Tout négociant désire devenir riche; et, le moyen qu'il prend d'ordinaire pour y arriver plus tôt, c'est de tromper et de mentir. Il y a au moins certaines professions dont un chrétien doit à tout prix s'abstenir; par exemple, il ne sera pas diseur de bonne aventure, ou astrologue : celui qui essaie de lire l'avenir dans les astres traite les astres comme des dieux, ce qui est un crime. Il ne sera pas *lanista*, ou maître des gladiateurs. Le *lanista* enseigne à ces malheureux à se tuer avec grâce, et le Seigneur a dit : « Tu ne tueras point. » Il ne sera pas non plus maître d'école ou professeur de belles-lettres : il serait forcé de faire expliquer aux enfans des livres pleins de fables, de leur enseigner l'histoire, les attributs et les généalogies des dieux. D'exclusion en exclusion, il en arrive à se demander s'il peut être permis à un chrétien d'entrer dans les fonctions publiques. C'était une question grave, et nous voyons qu'elle était fort discutée autour de Tertullien. Pour lui, la réponse n'est pas douteuse : « Si l'on admet, dit-il, qu'on puisse être magistrat sans faire des sacrifices ou en ordonner, sans offrir des victimes, sans s'occuper des temples ou désigner des gens qui s'en occupent, sans donner des jeux et y présider, sans juger de la fortune ou de la vie des citoyens, sans les condamner à la prison et à la torture, alors on pourra décider qu'il est permis à un chrétien d'être magistrat. » Les jeux surtout lui causent une aversion profonde. Ils étaient devenus la plus grande passion du monde antique. Le plaisir que les Romains y prenaient était si vif que sans le théâtre et le cirque ils ne comprenaient plus l'existence. Il ne leur semblait pas possible qu'un homme pût y renoncer de son plein gré; aussi étaient-ils tout à fait surpris de voir que les chrétiens s'abstenaient ordinairement d'y paraître. Ils n'étaient pas éloignés de croire que c'était pour eux une manière de se préparer au martyre, et supposaient qu'ils se privaient de ce qui faisait le charme de la vie pour avoir moins de peine à la quitter. Tertullien est sans pitié pour tous ceux qui assistent aux spectacles; il regarde ce crime comme le plus grand de tous et le plus indigne de pardon. Le théâtre lui semble la maison du diable, et il raconte qu'un malin esprit s'étant un jour emparé d'un chrétien qui s'était trouvé par hasard à des jeux publics, comme l'exorciste demandait au démon de quel droit il se permettait d'entrer

dans le corps d'un serviteur de Dieu, l'autre répondit : « Je l'ai rencontré chez moi. » On peut donc dire que la conclusion de Tertullien est qu'il faut se tenir loin des plaisirs, des honneurs, des affaires, c'est-à-dire de tout ce qui semblait aux Romains de ce temps mériter la peine de vivre.

II.

Au premier abord cette rigueur ne nous surprend guère : il y a toujours eu deux courans opposés dans l'église ; aux docteurs sévères, qui veulent qu'on se sépare tout à fait du monde, s'opposent les moralistes plus indulgens qui cherchent une manière honnête de s'accommoder avec lui ; les jansénistes et les jésuites sont de tous les temps. Au milieu du IIIe siècle, pendant la persécution de Dèce, le poète Commodien, qui était de l'école de Tertullien, se plaint amèrement de ces ecclésiastiques faciles qui, par bonté d'âme, par intérêt ou par peur, dissimulent aux fidèles la vérité, cherchent à leur rendre tout aisé, tout uni, et ne leur disent jamais que ce qu'il leur fera plaisir d'entendre ; il va même jusqu'à les accuser à deux reprises de recevoir de petits présens pour se taire. Non seulement ces casuistes indulgens devaient être assez nombreux, mais il est probable que leur influence l'emportait sur celle de leurs adversaires, puisqu'en réalité il y avait chez les chrétiens des négocians, des banquiers, des artistes, des professeurs, des magistrats, ce qui prouve bien que les anathèmes de Tertullien ne parvenaient pas à prévaloir contre les nécessités de la vie. Naturellement, il en était fort irrité, et, comme l'opposition ne faisait que l'exaspérer, on comprend que, dans sa colère, il ait souvent passé toutes les bornes. Du reste, ces exagérations sont naturelles à tous ceux qui entreprennent de réformer les mœurs publiques ; ils enflent la voix pour se faire mieux entendre et demandent beaucoup afin d'obtenir quelque chose. Mais il faut avouer qu'ici la sévérité poussée jusqu'à ces limites présentait de grands dangers et que les esprits sages n'avaient pas tort de s'en plaindre.

Elle avait d'abord l'inconvénient de porter le trouble dans les consciences chrétiennes. Les sacrifices que le christianisme exigeait de ceux qui embrassaient ses doctrines étaient graves ; il est clair qu'ils ne devaient pas s'y résigner sans douleur. Quand on leur demandait de rompre avec de vieilles habitudes et de respectables traditions de famille, de quitter des occupations qui leur étaient chères et profitables ou des dignités qu'ils regardaient comme l'honneur de leur maison, on comprend que leur âme fût déchirée de regrets. Cette épreuve pénible, dont tous ne sortaient

pas aisément victorieux, Tertullien a le tort de la rendre plus pénible encore par l'excès de ses exigences et la dureté avec laquelle il traite ceux qui se permettent d'hésiter. Ces malheureux fouillaient les livres saints pour y trouver quelque texte qui favorisât leur résistance. La nécessité les rendait ingénieux, subtils, habiles à interpréter dans leur intérêt les mots et les phrases de l'Écriture. Mais ils avaient affaire à un maître dialecticien qui n'était jamais à court, qui opposait à leurs textes des textes contraires et les foudroyait sans cesse d'argumens nouveaux. Quand, pour s'excuser de prendre quelque part aux plaisirs de la foule, ils s'appuyaient sur cette parole de l'apôtre : « Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent et pleurez avec ceux qui pleurent, » il leur rappelait qu'un autre apôtre a dit : « le siècle se réjouira, mais vous, vous pleurerez. » Aux astrologues qui se défendent par l'exemple des mages dont le Christ a bien voulu accepter les présens, ce qui prouve qu'il ne leur était pas contraire, Tertullien se contente de dire que sans doute les mages ont été bien reçus au berceau du Christ, mais qu'en les avertissant de revenir par une autre route, Dieu voulait évidemment leur donner l'ordre d'abandonner leur méchant métier. Les fonctionnaires publics, pour se faire pardonner, rappellent que Daniel et Joseph ont été ministres d'un roi : « Daniel et Joseph, réplique Tertullien, étaient esclaves, et par conséquent forcés d'accepter les fonctions dont on les chargeait. Vous autres, vous pourriez les refuser, puisque vous êtes libres, et vous les demandez! » Si par malheur, dans cette lutte de citations et de subtilités, ces pauvres gens, harcelés par leur redoutable adversaire, se permettent de dire, ce qui nous semble bien naturel : « Mais comment vivrons-nous? » il ne se contient plus : « Que dites-vous : « Je serai pauvre? » le Seigneur n'a-t-il pas dit : Bienheureux les pauvres? « Je n'aurai pas de quoi manger. » — N'est-il pas écrit qu'on ne doit pas s'inquiéter du vivre et des vêtemens? — « J'avais pourtant quelque fortune. » — Il faut vendre tout ce qu'on a et le donner aux pauvres. — « Mais nos fils et nos petits-enfans, que deviendront-ils? » — Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière est un mauvais ouvrier. — « Je jouissais pourtant dans le monde d'un certain rang. » — On ne peut pas servir deux maîtres. — Si tu veux être le disciple du Seigneur, prends ta croix et suis le Seigneur. Parens, femme, enfans, il t'ordonne de tout quitter pour lui. Quand Jacques et Jean furent emmenés par Jésus-Christ et qu'ils laissèrent là leur père et leur barque, lorsque Mathieu se leva de son comptoir de percepteur et trouva même qu'il était trop long de prendre le temps d'ensevelir son père, aucun d'eux a-t-il répondu à Jésus qui les appelait : « Je n'aurai pas de

quoi vivre? » C'est de ce ton qu'il réfute leurs argumens; il n'éprouve aucune pitié pour leurs inquiétudes et leur trouble, et semble même triompher du désespoir où il les jette.

Et remarquons qu'il ne s'agissait pas seulement d'une grande bataille, qu'on livrait une fois en sa vie, pour savoir s'il fallait ou non quitter la profession qu'on avait exercée jusque-là: le combat recommençait sans cesse. Tous les jours des questions nouvelles se posaient pour des minuties, et Tertullien, en sa qualité de moraliste intraitable, n'est pas moins exigeant pour les petites choses que pour les grandes. Sur toutes les matières, il pousse le scrupule jusqu'à des raffinemens incroyables. Il peut arriver à un chrétien d'être invité par des parens, des amis, des voisins, à des fiançailles, à une noce, aux fêtes qui se célèbrent dans les familles, quand le fils de la maison, huit jours après sa naissance, reçoit le nom qui doit le désigner, ou, à dix-huit ans, prend la robe virile; dans ces cérémonies, il y a des prières, des sacrifices : est-il permis au chrétien d'y paraître; et, s'il y assiste, quelle attitude doit-il garder? Quand il rencontre un païen sur son chemin, il ne peut refuser de causer avec lui. Avec quel soin, s'il lui parle, ne doit-il pas veiller sur ses paroles! Quels raffinemens de scrupules, pour ne pas dire un mot qui puisse compromettre sa foi! Par exemple, il est entendu qu'un chrétien ne doit pas prononcer le nom des dieux : c'est un sacrilège. Mais que fera-t-on, quand ce nom désigne une rue ou une place publique? Sera-t-il défendu de dire qu'un tel demeure dans la rue d'Isis ou sur le quai de Neptune? Pour cette fois, Tertullien cède, car les plus rigoureux ne vont jamais jusqu'au bout de leur intransigeance. Mais bientôt il reprend toute sa sévérité. Un jour qu'un fidèle se disputait avec un païen, l'autre lui dit : « Que Jupiter t'emporte! » — « Qu'il t'emporte plutôt toi-même! » répond le chrétien, sans penser à mal. Aussitôt Tertullien entre en fureur. Parler ainsi, n'est-ce pas reconnaître la divinité de Jupiter et renoncer au Christ? Et voilà comment un mot qui échappe dans la chaleur d'une discussion peut devenir un crime. Avec cette nécessité de se surveiller sans cesse et les périls que la foi court à chaque instant, Tertullien a bien raison de comparer la vie à un voyage sur mer entre des écueils et des bas-fonds.

Un autre danger de ce rigorisme extravagant, c'est qu'il risquait de brouiller tout à fait la communauté chrétienne avec l'autorité publique, qui était déjà bien mal disposée pour elle. Au fond, pourtant, Tertullien n'était pas un ennemi de l'autorité. Comme tous les esprits de sa trempe, il avait du goût pour les gouvernemens forts. L'opposition philosophique et libérale, qui ne se manifestait d'or-

dinaire que par des bons mots, avait le don de l'irriter, et il parle légèrement de cette société élégante et amollie qui n'était rebelle qu'en paroles, *sinon armis, saltem lingua semper rebelles estis.* Au contraire, il prêche partout l'obéissance aux pouvoirs établis et se montre plein de respect pour le prince, qui lui semble une sorte de lieutenant de Dieu, *a Deo secundus.* Mais ce respect n'a rien de servile. S'il honore l'empereur, il refuse énergiquement de l'adorer. Il lui fait sa part, une très large part, dans les choses humaines; mais il n'entend pas lui accorder tout : « Si tout est à César, dit-il, que restera-t-il pour Dieu ? » Or César est accoutumé à tout prendre, et il est probable que ces réserves, quelque raisonnables qu'elles nous paraissent, ne seront pas de son goût. Il trouvera, du reste, dans les opinions soutenues par Tertullien, d'autres motifs de se fâcher. Nous avons vu ce que Tertullien pense des jeux publics et avec quelle rigueur il défend aux chrétiens d'y assister. Ces jeux étaient presque toujours donnés en l'honneur du prince; ils rappelaient ou l'anniversaire de sa naissance, ou son avènement au trône, ou quelque événement heureux qui lui était arrivé; en refusant de s'y associer, on devait paraître indifférent ou contraire à son bonheur et à sa gloire. Quand une lettre couronnée de lauriers apportait à Rome l'annonce d'une victoire, c'était l'usage, chez les bons citoyens, d'illuminer leur porte et de l'entourer d'une guirlande de fleurs. Rien ne paraît d'abord plus innocent, et nous savons que les chrétiens étaient fort empressés à rendre à l'empereur un hommage qui ne leur semblait pas contraire à leur religion. Mais tel n'est pas le sentiment de Tertullien. Il se souvient que, dans la maison antique, la porte est un endroit sacré, et que Varron lui attribue trois dieux, qui sont spécialement chargés de la protéger. N'est-il pas à craindre qu'en y plaçant des fleurs et des lumières on n'ait l'air d'honorer les idoles? Il faut donc qu'au milieu de l'allégresse commune les portes des chrétiens seules restent sombres et nues. Les voilà ouvertement désignés à la méfiance de l'empereur et à la colère du peuple. A plus forte raison leur doit-il être défendu de se mêler, pendant les jours de fête, aux explosions de la joie populaire. Tertullien, pour les en détourner, se plaît à leur en faire des tableaux peu flattés; il leur montre combien elles sont bruyantes, désordonnées, grossières : « La belle affaire d'allumer des feux devant sa porte, de dresser des tables dans les carrefours, de dîner sur les places, de changer Rome en cabaret, de répandre du vin le long des chemins, de courir en troupe pour s'injurier, pour se battre et commettre toute sorte de désordres! La joie publique ne peut-elle se manifester que par le déshonneur public? » Les chrétiens resteront donc chez eux, quand

tout le monde est dans les rues ; ils seront sérieux, graves, au milieu de l'allégresse générale, et l'on ne manquera pas de dire qu'ils s'affligent du bonheur commun, que ce sont des mécontens, des factieux, des rebelles, et qu'on a bien eu raison de les appeler « des ennemis du genre humain ! » Ainsi vont s'accréditer dans la foule les accusations calomnieuses dont ils ont été tant de fois victimes ; mais c'est un danger qui touche peu Tertullien. Au contraire, il ne lui déplaît pas d'être calomnié ; il s'en réjouit, il en triomphe, il se pare de ces reproches qu'on adresse à ses doctrines comme d'un hommage qu'on est forcé de leur rendre : « O calomnie, dit-il, sœur du martyre, qui prouves et attestes que je suis chrétien, ce que tu dis contre moi est à ma louange ! » Il est dans la nature de cet esprit fougueux d'aimer à contredire et à choquer ses adversaires. Il travaille de ses mains à creuser le fossé profond qui sépare l'église de l'empire ; il les montre autant qu'il peut inconciliables et irréconciliables. Il s'en prend de préférence aux plus vieilles opinions, aux maximes les plus respectées. Dans une société qui honore avant tout le mariage, qui a longtemps regardé les lois Juliennes et les peines rigoureuses prononcées contre les célibataires comme la sauvegarde de l'état, il condamne sans pitié les secondes noces et ne permet les premières que de fort mauvaise grâce. S'il a peine à pardonner à ceux qui ont une femme, il félicite ouvertement ceux qui n'ont pas d'enfans : « Il y a des serviteurs de Dieu, dit-il, auxquels il semble que des enfans soient nécessaires, comme s'ils n'avaient pas assez de veiller à leur propre salut. Pourquoi le Seigneur a-t-il dit : « Malheur au sein qui a conçu et aux mamelles qui ont nourri ? » C'est qu'au jour du jugement les enfans seront un grand embarras ; » et il lui semble que ceux qui n'en ont pas seront bien plus tôt prêts à répondre à la trompette de l'ange. Que devaient dire, en entendant ces étranges paroles, des gens accoutumés à accabler les célibataires de reproches, à regarder comme un malheur et une honte de ne pas laisser d'héritier de leur nom et de mourir les derniers de leur famille ? Ils n'étaient guère moins choqués de la façon dont Tertullien s'exprime au sujet des fonctionnaires publics. Un Romain regardait comme une obligation sacrée de servir l'état ; il croyait lui devoir toute sa vie et toutes ses forces, et l'on admirait beaucoup le vieux Caton d'avoir dit « que le bon citoyen est comptable à la république de ses loisirs comme de ses travaux. » Chez un peuple qui a toujours affiché le respect superstitieux des anciennes maximes, même quand il ne les pratiquait plus, que devait-on penser d'une doctrine où l'on faisait naître des scrupules aux gens d'être magistrats, fonctionnaires et soldats, et où l'un des chefs de la secte pou-

vait écrire ces mots sans hésiter : « Il n'y a rien qui nous soit plus étranger que les affaires publiques, *nobis nulla res magis aliena quam publica.* » Il faut avouer que de semblables aveux, qu'un Romain ne pouvait entendre sans colère, justifient la haine que les empereurs avaient vouée au christianisme, et que, jusqu'à un certain point, ils expliquent la persécution.

Ce n'était pas assez de la provoquer par d'imprudentes paroles ; quand elle était venue, il semble que Tertullien prenait à tâche de la rendre plus lourde et plus générale. Une persécution était toujours pour la société chrétienne une épreuve redoutable. Il s'agissait de risquer sa fortune, sa liberté, sa vie, et ce sont des sacrifices auxquels on ne se résigne pas volontiers. L'église l'avait bien compris ; aussi n'exigeait-elle pas de tout le monde le même héroïsme dont elle savait bien que tous n'étaient pas capables. D'abord elle défendait sous les peines les plus sévères de courir au-devant du danger et de l'attirer sur soi par des bravades inutiles. En s'exposant soi-même, on exposait les autres ; et, d'ailleurs, était-on sûr de pouvoir triompher des supplices ? Loin de faire un devoir de les braver, elle conseillait de s'y soustraire quand on ne se sentait pas la force de les vaincre. Beaucoup fuyaient et se cachaient, et parmi ceux qui se dérobaient ainsi à la mort, il y avait des prêtres et des évêques. Quelquefois les gens riches parvenaient à force d'argent à désarmer la police : celui qui paie pour échapper aux poursuites n'est pas un héros sans doute ; il ne livre pas sa vie, mais il sacrifie sa fortune, ce qui est bien quelque chose, et l'église ne le condamnait pas. Quelquefois même on le comblait d'éloges quand il pouvait donner assez pour sauver tous ses frères, quand il obtenait par ses libéralités qu'on ne tiendrait pas compte de l'édit du prince et que la communauté ne serait pas inquiétée. Ce n'est pas l'opinion de Tertullien : il regarde toutes les précautions qu'on prend pour échapper au péril comme des faiblesses coupables. Pour lui, celui qui fuit est un lâche, celui qui dissimule un renégat. Il est honteux de devoir la vie à la complaisance de ses ennemis, et l'argent qu'un homme donne sous le manteau *(sub tunica et sinu)* pour se sauver le déshonore. En résumé, les persécutions lui paraissent plus à souhaiter qu'à fuir ; elles rendent les fidèles meilleurs pendant qu'ils les prévoient et s'y préparent ; elles leur ouvrent le ciel quand ils y succombent. Dans tous les cas, elles viennent de Dieu, et c'est un crime de s'opposer aux décrets de la Providence.

Tels sont les principes de Tertullien ; on voit combien les ménagemens lui déplaisent, et qu'en toute occasion, dans les circonstances les plus graves comme les plus futiles, il est toujours pour les solutions les plus rigoureuses. Cette humeur violente

l'amenait fatalement à rompre avec la société de son temps ; il en répudie les principes, les goûts, les habitudes ; il fait un devoir au chrétien de s'éloigner d'elle, il emploie toute sa dialectique à lui prouver qu'elle n'a pas de place pour lui et qu'il n'y peut vivre sans manquer à sa foi. Tel est l'esprit qui anime ses ouvrages les plus importans, par exemple son traité *de l'Idolâtrie* et celui *des Spectacles*. J'ai cru devoir le faire bien connaître par des analyses et des citations, afin qu'il fût plus facile de saisir et d'apprécier la différence qui sépare ces livres de celui que j'ai entrepris d'examiner dans cette étude.

III.

Voici ce qui lui donna l'occasion d'écrire le traité *du Manteau*.

Tertullien, qui jouissait du droit de cité romaine, comme tous les habitans de la colonie de Carthage, et portait la toge, la quitta un beau jour pour se vêtir du *pallium*, c'est-à-dire de l'habit grec. Il a longuement insisté, dans son ouvrage, et avec des détails minutieux, qui font la joie et le tourment des antiquaires, sur les différences qu'il y avait entre ces deux sortes de vêtemens. La toge consistait en une grande pièce de laine ronde, avec une ouverture au milieu, pour passer la tête ; elle enfermait le corps tout entier et pendait également de tous les côtés. Le *pallium* était, au contraire, un morceau d'étoffe carré qu'on posait sur les deux épaules, en le serrant autour du cou par une agrafe, et dont les bords inférieurs formaient des pointes d'inégale longueur. C'était un manteau léger, susceptible d'être drapé de diverses manières, et qui a rendu de grands services à la sculpture antique (1). La toge était moins élégante et surtout moins commode ; cependant on n'y renonçait guère, malgré ses inconvéniens : elle était l'insigne du citoyen romain, et l'on se résignait à étouffer sous cette lourde chape pour convaincre ceux qu'on rencontrait qu'on appartenait à la *gens togata* et qu'on avait droit au respect de tous.

Pourquoi Tertullien renonça-t-il tout d'un coup à la porter ? Quelle raison pouvait-il avoir de changer ses anciennes habitudes, de quitter un vêtement dont on tirait vanité et qui était celui des maîtres du monde, pour prendre l'habit des vaincus ? C'est ici que les incertitudes commencent. On en a donné diverses explications dont il me paraît difficile d'être satisfait. L'opinion la plus ancienne et qui a été longtemps la plus accréditée, c'est que le *pallium* était

(1) On peut voir, au Musée du Louvre, un bel exemple de l'emploi du *pallium* dans la statue qu'on appelle la Pallas de Velletri.

le vêtement particulier des chrétiens et que Tertullien l'adopta quand il se convertit. Mais Saumaise a montré que, lorsque Tertullien écrivit son traité *du Manteau*, il y avait longtemps qu'il n'était plus païen, qu'il avait déjà professé publiquement le christianisme et publié des ouvrages où il en prenait la défense. Pourquoi donc aurait-il tant tardé à se couvrir du même habit que ses frères, ou, s'il en était vêtu depuis qu'il était chrétien, pourquoi ne s'en serait-on pas étonné plus tôt? J'ajoute qu'aucun auteur ancien ne nous dit que les chrétiens eussent un costume particulier, et qu'il n'est guère vraisemblable qu'une religion proscrite ait commis l'imprudence de se désigner ainsi ouvertement à ses ennemis. Elle aurait, en le faisant, singulièrement simplifié l'œuvre des magistrats et de la police. Pour découvrir les chrétiens pendant les persécutions, on n'aurait plus eu besoin d'espions et de délateurs, puisqu'ils avaient la complaisance de se livrer eux-mêmes. A cette hypothèse, que Saumaise a victorieusement combattue, il en substitue une autre qui me paraît soulever aussi beaucoup d'objections. Après avoir montré que le *pallium* n'était pas le costume des chrétiens ordinaires, il suppose que ce devait être celui des prêtres. Il s'appuie, pour le démontrer, sur une expression du traité de Tertullien, qui lui paraît dire que le *pallium* est un ornement sacerdotal, *sacerdos suggestus*. Mais, outre que le texte est douteux et le sens obscur, on peut y voir simplement une allusion au costume des prêtres d'Esculape, qui en étaient revêtus. Chez les chrétiens, les prêtres n'avaient pas plus de raison que les simples fidèles de se faire connaître aux ennemis de leur culte; au contraire, comme on leur en voulait plus qu'aux autres, et que, pendant les persécutions, ils étaient les plus menacés, ils devaient aussi se cacher avec plus de soin. Je remarque d'ailleurs que Tertullien, qui en effet fut prêtre, — nous le savons par saint Jérôme, — ne paraît pas tenir beaucoup à cette qualité. Il en parle d'ordinaire d'une façon assez peu respectueuse, et il lui plaît même une fois de se mettre parmi les laïques pour affirmer que les laïques, à leur façon, sont des prêtres aussi : *nonne et laici sacerdotes sumus?* Ce ne sont pas là les sentimens d'un homme disposé à se parer du sacerdoce, à l'étaler avec complaisance aux yeux des indifférens et des infidèles jusqu'à courir le risque d'exposer, pour s'en faire honneur, sa liberté ou sa vie. Enfin on peut dire que, si le *pallium* était le vêtement ordinaire des prêtres, les gens de Carthage, où il se trouvait beaucoup de chrétiens, auraient été plus accoutumés à le voir, et que Tertullien, quand il s'en revêtit, n'aurait pas causé tant de surprise. L'étonnement qu'on éprouva semble bien montrer qu'on était en présence d'une nouveauté. Remarquons qu'il ne dé-

fend jamais que lui-même, ce qui peut faire croire qu'il n'avait pas de complices. Il est donc naturel de penser qu'en prenant le *pallium* il ne suivait pas une coutume, mais qu'il prétendait donner un exemple.

Comme il n'a dit nulle part d'une manière formelle les motifs qui l'ont décidé à cette innovation, nous sommes réduits à les conjecturer. De toutes les conjectures, voici celle qui me paraît la plus naturelle. Je suppose qu'en se distinguant des autres par le costume, il s'engageait à se séparer d'eux par sa conduite. C'était une sorte de profession publique qu'il entendait faire d'une vie plus grave et moins dissipée. Il n'y avait pas de moines encore, et ils n'ont commencé que bien plus tard; mais les besoins d'où la vie monastique est sortie ont toujours existé dans l'église. De tout temps, il y a eu chez elle des chrétiens épris de perfection, et qui trouvaient que les exigences du monde, la dissipation des affaires, le charme amollissant de la famille, ne permettaient pas de pratiquer à la lettre et dans leur rigueur les préceptes du Christ. Quand ils relisaient le début des *Actes des apôtres*, et revoyaient le tableau de ces premières années bénies « où tous vivaient ensemble, ne possédant rien en propre et n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, » ils ne pouvaient s'empêcher d'être saisis d'une grande confusion, et cherchaient à revenir de quelque manière vers ce paradis où les ramenaient tous leurs rêves. Ils s'imposaient alors des règles sévères et se faisaient autant que possible une existence à part; on les appelait, chez les Grecs, des *ascètes* et, dans les pays occidentaux, des *continens* (1). N'est-ce pas quelque chose de semblable que Tertullien a voulu faire, quand il a revêtu le *pallium ?* Il n'a pas prévu sans doute le grand mouvement qui, un siècle plus tard, poussa les fidèles vers les solitudes de l'Égypte; il semble même qu'il ait voulu le condamner d'avance. En répondant à ceux qui accusaient les chrétiens d'être des gens inutiles, il leur disait dans son *Apologie:* « Nous ne sommes pas, comme les brachmanes et les gymnosophistes, des habitans des forêts, des exilés de la vie, *neque enim brachmanæ aut Indorum gymnosophistæ sumus, silvicolæ et exsules vitæ.* » C'est d'une autre façon, en restant au milieu du monde et en vivant autrement que lui, qu'il prétendait inaugurer son existence nouvelle. Mais, s'il blâmait les gymnosophistes, qui allaient chercher la perfection dans le désert, il ne se refusait pas pourtant à imiter d'autres sectes philosophiques. C'était l'usage, chez

(1) Il est question de ces continens (*qui se volunt continentium nomine nuncupari*) dans une loi de Valentinien Ier. (Code théodosien, XVI, 20.) C'étaient évidemment les prédécesseurs des moines dans l'Occident.

les Grecs, que ceux qui faisaient profession de mener une conduite plus régulière, qui ne se contentaient pas d'étudier les préceptes de la philosophie et qui voulaient les pratiquer, prenaient un costume particulier. On disait d'eux, comme on l'a dit plus tard des moines : « Il a pris l'habit, *vestem mutavit.* » A douze ans, Marc-Aurèle prit l'habit de philosophe, ce qui surprit beaucoup chez un héritier de l'empire ; d'autant plus qu'en se couvrant du *pallium*, il se mit à vivre d'une façon plus austère et à coucher sur la dure. A l'époque où nous sommes, l'habit philosophique n'était pas toujours bien porté. Il ne manquait pas de mendians et d'aventuriers qui couraient le monde vêtus d'un *pallium* usé : c'était un moyen commode de s'acquérir à peu de frais le respect et la subsistance. L'un d'eux se présenta un jour devant Hérode-Atticus, demandant l'aumône avec insolence, au nom de la philosophie : « Je vois bien une barbe et un manteau, répondit Hérode ; je ne vois pas un philosophe. » Tertullien n'ignore pas les reproches qu'on peut faire au *pallium* ; il sait qu'il a couvert des gens qui ne méritaient pas de le porter, mais il espère lui rendre toute sa dignité en le faisant chrétien. Voilà donc quel est son projet : il accommode un usage païen au christianisme, *il prend l'habit*, comme Marc-Aurèle ; il veut être, dans l'église, ce qu'est un philosophe sérieux et pratiquant dans la société profane, un Épictète, qui, au lieu des vertus stoïciennes, suit les préceptes de l'Évangile ; en un mot, c'est une sorte de moine, avant les moines (1).

Dans les beaux temps de la république, on considérait comme un crime pour un Romain de se vêtir d'un costume étranger. Scipion avait soulevé l'indignation publique, pour s'être montré dans les rues de Syracuse avec des sandales et une robe de Grec. Plus tard, à une époque où les mœurs étaient pourtant fort altérées, Cicéron fut obligé de défendre un malheureux banquier de ses amis, Rabirius Postumus, qui, ayant commis l'imprudence de prêter trop d'argent au roi d'Égypte, pour rentrer dans ses fonds et se payer de ses mains, s'était laissé faire son ministre des finances. Il lui avait bien fallu prendre le costume de l'emploi, puisqu'il en rem-

(1) L'usage de prendre le *pallium*, quand on faisait profession d'un christianisme plus austère, paraît avoir été fréquent en Orient. Saumaise a réuni les exemples d'Origène, d'Eusèbe, de Socrate, qui le prouvent. Aussi la vie ascétique fut-elle appelée chez les Grecs φιλόσοφος βίος. Il est, du reste, à remarquer que Saumaise, après avoir soutenu que le *pallium* était le vêtement des prêtres chrétiens, paraît incliner, vers la fin de son ouvrage, à l'opinion que nous croyons la plus vraie. Voici comment il s'exprime : *Nec enim omnes christiani, ut antea observavimus, pallium philosophicum sumebant, sed soli asceteæ, et qui, inter christianos, exactioris disciplinæ et strictioris propositi rigore censeri volebant.* Voilà, je crois, la vérité. Le *pallium* fut bien, comme le dit M. de Rossi, *un segno di cristiano ascetismo.* (*Roma sott. crist.*, II, 349.)

plissait les fonctions, et ses ennemis prétendaient qu'en s'habillant comme un Grec, il avait cessé d'être Romain. Mais depuis longtemps on était devenu moins rigoureux, et l'on se permettait de faire beaucoup d'infidélités à la toge. C'était un vêtement majestueux, mais fort incommode. « Il n'y en a pas, dit Tertullien, qu'on soit plus heureux de quitter. C'est bien le cas de dire qu'on le porte : on n'en est pas couvert, mais chargé. » Aussi s'en servait-on le moins possible. Juvénal prétend qu'il y avait des municipes, en Italie, où personne ne la mettait que pour se faire enterrer décemment, *nemo togam sumit nisi mortuus*. A Rome, les malheureux cliens, obligés de revêtir l'habit de cérémonie pour aller, le matin, saluer le patron et chercher la sportule, regardaient cette nécessité comme un supplice (1). A plus forte raison devait-elle paraître gênante dans les pays chauds, comme en Afrique. Il est donc vraisemblable qu'à Carthage les gens qui tenaient à être à leur aise, et ne voulaient pas étouffer, se contentaient le plus souvent de la tunique, et ne prenaient l'habit officiel que dans les grandes occasions. Cependant Tertullien nous dit que, lorsqu'il osa y renoncer et mettre le manteau grec, on affecta de paraître indigné. Cette indignation ne devait pas être fort sincère, et, quoiqu'elle se couvrît de prétextes très honorables, au fond, elle s'explique par des motifs peu élevés. Un homme comme Tertullien, si célèbre et si violent, devait avoir beaucoup de jaloux et d'ennemis. Il était rude à ceux qui ne partageaient pas ses opinions, aussi saisirent-ils avec empressement l'occasion qu'il leur offrait de se venger. Elle était d'autant plus favorable qu'ils avaient l'air, en attaquant un adversaire qui ne les avait pas ménagés, de défendre les traditions anciennes et l'honneur national. Quand ils le voyaient fièrement passer, dans les rues de Carthage, avec son accoutrement nouveau, ils semblaient transportés de colère, ils levaient les bras au ciel, en disant : « Il a quitté la toge pour le *pallium*, *a toga ad pallium !* » Dans un petit ouvrage qu'il a écrit sur la patience, Tertullien commence par avouer que c'est la moindre de ses vertus. Il n'était pas d'humeur à supporter les injures et ne se laissa pas attaquer sans se défendre. A ces gens qui, pour lui nuire, feignaient d'être des patriotes indignés, à ces prétendus partisans des vieux usages et des antiques costumes, il répondit par son traité *du Manteau*.

L'analyse, si l'on avait le loisir de la faire, en serait facile : Tertullien y a fidèlement suivi la méthode employée de son temps

(1) Ajoutons que, lorsqu'on prenait la toge, l'étiquette voulait qu'on quittât la sandale, chaussure si commode dans les pays chauds, pour enfermer ses pieds dans des souliers, ce qui paraît à Tertullien un commencement de prison.

dans les écoles de rhétorique, où il avait fait son éducation : il développe régulièrement son sujet au moyen des idées générales. C'est Cicéron qui avait mis ce procédé en usage chez les Romains. Il le trouvait utile pour donner à ses discours les qualités qu'on appréciait le plus autour de lui, et vers lesquelles le portait son goût naturel, l'ampleur, l'élévation, la majesté. De là vint, dans ses ouvrages, cette *copia dicendi* qui, parmi ses contemporains, fit sa gloire. Après lui, les rhéteurs héritèrent du procédé, qui leur rendit de très grands services. Ils avaient pris la mauvaise habitude de faire plaider à leurs élèves le pour et le contre; ils aimaient à traiter devant eux les sujets les plus extraordinaires, les moins raisonnables, choisissant ceux-là de préférence parce qu'ils étaient les plus difficiles et qu'ils mettaient leur esprit dans tout son jour; quand les panégyriques devinrent une sorte d'institution d'état, et que ce fut un devoir pour les rhéteurs de prononcer tous les ans l'éloge du prince ou de quelques grands personnages, ils durent se tenir prêts à célébrer des gens qui ne le méritaient guère, à leur découvrir à tout prix des qualités, et à tout tourner chez eux en éloge. Il leur fallut donc se faire une provision d'argumens de toute sorte, qui leur permît de plaider toutes les causes, de louer tous les princes avec une apparence de sincérité, et de n'être jamais pris au dépourvu. Les idées générales les aidèrent à se tirer d'affaire. Comme on en trouve toujours qui s'opposent l'une à l'autre sans avoir l'air de se contredire, et qui, dans les sens les plus contraires, sont également justes, elles leur permirent de soutenir, avec une parfaite conviction, les opinions les plus opposées. S'il leur fallait célébrer un parvenu, ils déclaraient que le plus grand mérite d'un homme consiste à ne devoir sa fortune qu'à lui-même, ce qui est rigoureusement vrai. Si leur héros était de grande maison, ils soutenaient qu'il n'y a rien de plus glorieux qu'un grand nom bien porté, ce qui n'est pas faux non plus. S'il avait usé du pouvoir avec douceur, c'était l'occasion d'affirmer qu'il n'y a pas de plus belle vertu que la clémence; s'il s'était montré rigoureux, on établissait doctement que l'énergie est la première qualité d'un chef d'état. C'est ainsi que les idées générales ont des réponses à tout et qu'avec elles un orateur est sûr de ne jamais rester court.

Elles ont fourni à Tertullien son principal argument dans le traité *du Manteau*. « Pourquoi, dit-il à ses adversaires, me reprochez-vous d'avoir changé d'habit? tout ne change-t-il pas dans le monde? » Voilà un beau sujet d'amplification; il n'est pas tout à fait nouveau, mais il est riche, et si Tertullien avait voulu tout dire, il aurait pu nous donner toute une encyclopédie. Il se borne

à choisir, dans cette masse de faits que lui fournissent ses immenses lectures, ceux qui se prêtaient le mieux à être exprimés d'une manière piquante. Il montre que la nature change continuellement d'aspect, qu'elle n'est pas la même le jour que la nuit, l'été que l'hiver, pendant l'orage ou pendant le calme. Autrefois les mers ont couvert les montagnes et elles y ont laissé des coquillages qui attestent leur séjour ; les volcans bouleversent les terres, les continens deviennent des îles, les îles se perdent au fond des mers. Les bêtes aussi sont sujettes à mille variations et nous les voyons prendre des formes et des couleurs différentes sous nos yeux ; à ce propos, Tertullien ne parle pas seulement du paon et du caméléon, qui lui donnent l'occasion de descriptions brillantes, mais de la vipère qui, à ce qu'on croyait, change de sexe, mâle pendant une saison, femelle ensuite ; du serpent « qui, en entrant dans son trou, sort de sa peau et quitte ses années avec ses écailles (1). » Et l'homme, que de fois, depuis qu'il a commencé à se couvrir d'un vêtement de feuilles, n'a-t-il pas changé la matière ou la forme de ses habits! Comme il s'est tour à tour vêtu de lin, de laine, de soie, au sujet de ces divers tissus, de leur nature, de leur préparation, de la manière dont on les a découverts et employés, l'érudition de Tertullien se donne carrière. C'est un luxe fatigant de souvenirs, d'allusions, d'anecdotes, tirés de la mythologie, de l'histoire, de la science naturelle, j'entends la science comme on la comprenait alors, celle de Pline l'Ancien, que notre auteur reproduit avec une confiance imperturbable, et qu'il pare de toutes les fleurs de sa rhétorique. Il y mêle une foule de réflexions morales sur le costume des hommes et celui des femmes, sans oublier les gens comme Achille, qui ont porté les vêtemens des deux sexes, ou comme Omphale, qui eut un jour la fantaisie de se couvrir de la peau du lion de Némée, ce qui donne un prétexte à Tertullien pour s'indigner au nom de tous les monstres qu'Hercule a vaincus et dont la dépouille a été profanée par un caprice de courtisane.

IV.

Il me semble que cette analyse d'une partie de l'ouvrage de Tertullien suffit pour donner une idée du reste. Elle montre de quelle façon il raisonne. Ses argumens, il faut bien l'avouer, ne sont pas irréprochables, et Malebranche, qui se pique d'être un

(1) Toute cette amplification interminable paraît être un lieu-commun d'école. On la retrouve développée de la même manière dans le discours qu'Ovide prête à Pythagore à la fin de ses *Métamorphoses*.

homme très sensé, ne peut s'empêcher d'en éprouver une violente colère. Eh quoi! dit-il, Tertullien soutient que, parce qu'autrefois les Carthaginois ont porté le manteau et qu'ils l'ont quitté pour la robe, il a le droit de quitter la robe pour revenir au manteau! « Mais est-il permis présentement de prendre la toque et la fraise, à cause que nos pères s'en sont servis? Et les femmes peuvent-elles porter des vertugadins et des chaperons, si ce n'est au carnaval, lorsqu'elles veulent se déguiser en masques? » Il nous fait des descriptions pompeuses et magnifiques des changemens qui arrivent dans le monde, et prétend en conclure que, puisque tout se renouvelle et que rien ne reste le même, il peut bien se permettre de changer d'habit. « Peut-on de sang-froid et de sens rassis tirer des conclusions pareilles? et pourrait-on les voir tirer sans en rire, si cet auteur n'étourdissait et ne troublait l'esprit de ceux qui le lisent. » Malebranche a tout à fait raison. Il est sûr que Tertullien n'a rien prouvé du tout; mais il n'en a pas moins atteint son but, car il ne voulait rien prouver. Lorsqu'il traite un sujet sérieux, qu'il a quelque erreur à réfuter, quelque vérité à établir, il s'y prend autrement; est-il besoin de rappeler que l'auteur de l'*Apologie* et du traité *de la Prescription* sait être, quand il veut, un raisonneur puissant, un dialecticien vigoureux? S'il ne l'a pas été ici, c'est qu'il ne voulait pas l'être. Il ne prétendait pas livrer une bataille véritable, mais un combat à armes émoussées, comme ceux où s'exerçaient les gladiateurs avant les luttes sans merci. On l'attaquait sans conviction, il s'est défendu sans sérieux. On avait pris la première occasion pour le taquiner; il s'est servi de la réponse comme d'un prétexte pour s'amuser à faire briller son esprit.

On achèvera de se convaincre qu'il n'a pas eu d'autre dessein, si l'on observe de quelle manière l'ouvrage est écrit. Tertullien est partout un écrivain obscur, précieux, plein d'expressions violentes et singulières qu'on ne saisit pas toujours du premier coup; mais ici la recherche et l'obscurité passent toutes les limites. C'est une série d'énigmes que l'auteur paraît proposer au public. Quand on commence à lire le traité *du Manteau,* il semble qu'on entreprend un voyage dans les ténèbres. Il est vrai qu'au bout de quelque temps il arrive à ceux qui le lisent comme aux gens qui prennent l'habitude de deviner les rébus : les yeux se font à cette pénombre; on commence à s'y reconnaître; on devient familier avec ces procédés de style qui sont presque partout semblables; on se sait gré de la difficulté vaincue et l'on finit même par y prendre quelque plaisir. Il me semble qu'à ces caractères, il est facile de deviner pour qui le traité de Tertullien est écrit. Quoiqu'il s'y trouve des mots et des tours populaires, on peut être certain que l'ouvrage

n'a pas été fait pour le peuple. En général, ce n'est pas de la foule que Tertullien est occupé. Un homme comme lui, naturellement porté aux subtilités et aux exagérations, prompt à sortir de ces grandes voies de modération et de bon sens que suivent si volontiers les génies bien équilibrés, comme saint Augustin ou Bossuet, devait se plaire dans les petits comités et les cercles restreints; mais jamais il n'a plus évidemment travaillé pour une société étroite et fermée. C'est au petit monde des gens d'étude et d'école que le traité *du Manteau* s'adresse : eux seuls étaient capables de le comprendre; c'est pour leur plaire qu'il se sert de cette langue pénible, qu'il entasse tant d'allusions historiques et mythologiques, qu'il cherche partout des façons de parler nouvelles et inattendues, — que par exemple il dit : regarder avec les yeux d'Homère, *homericis oculis spectare,* pour : regarder sans voir, — ou, qu'afin de mieux peindre la régularité des plis formés par le manteau quadrangulaire, il l'appelle *quadrata justicia,* — ou que, faisant allusion à l'arbre qui porte la laine et à certains crustacés dont on peut tirer une matière qui sert à fabriquer des tissus, il prétend « que nous semons et que nous pêchons nos habits. » Tout, à peu près, est écrit de cette façon. Ce style ne lui appartient pas en propre : on parlait ainsi autour de lui dans les sociétés de lettrés. Il n'en est pas non plus le créateur, puisque nous en savons les origines. Elles remontent à cette école brillante ou brillantée de Sénèque, qui voulait mettre de l'esprit partout et ne parler qu'en figures. A ces raffinemens, un écrivain d'Afrique, Apulée, a trouvé moyen d'ajouter encore. C'est chez lui qu'on rencontre en abondance ces petites phrases hachées qui se répondent ou s'opposent l'une à l'autre, deux à deux ou trois à trois, avec des rimes ou des assonances. Tertullien est leur successeur, leur élève, et souvent il surpasse ses maîtres; mais, dans le traité *du Manteau,* il s'est surpassé lui-même. La manière, la recherche, le travail, y sont poussés au point qu'il est impossible d'y voir autre chose qu'une gageure et qu'un jeu d'esprit.

Et c'est là précisément ce qui nous étonne. Tertullien ne nous fait pas l'effet d'un homme qui s'amuse à ces enfantillages laborieux. Comme à distance nous sommes portés à simplifier les caractères, et à ne plus voir chez les gens de talent que leur qualité maîtresse, nous nous le figurons toujours sérieux, et uniquement préoccupé des intérêts de sa foi. Aussi le traité *du Manteau* est-il pour nous une très grande surprise; et notre surprise augmente encore si nous laissons de côté la façon dont il est écrit pour pénétrer jusqu'au fond et examiner les idées. Il s'en trouve beaucoup que nous ne sommes pas accoutumés à rencontrer chez lui. Je ne parle pas

des allusions mythologiques et de tous ces souvenirs de la fable, qui sont rappelés non-seulement sans colère, mais avec une certaine complaisance : c'est peu de chose quand on songe au respect dont la philosophie y est entourée. Il n'a pas l'habitude ailleurs de lui être favorable ; les philosophes sont pour lui des « marchands de sagesse et d'éloquence, *sapientiæ et facundiæ caupones,* » il appelle Athènes pour tout éloge « une ville bavarde, » et se moque cruellement de « ce misérable Aristote, » l'inventeur d'une science merveilleuse qui donne le moyen de mettre en crédit le mensonge et de ruiner la vérité. Ici il s'exprime d'un autre ton. On peut dire qu'il s'y est mis sous la protection même de la philosophie. Si le *pallium* lui semble honorable à porter, c'est qu'il a couvert des sages, et que ces sages ont rendu les plus grands services à l'humanité. Nous voilà bien loin de ces *sapientiæ et facundiæ caupones* qu'il raillait tout à l'heure! A la fin de son livre, il prête au *pallium* la parole, et, dans une prosopopée éloquente (il n'y a pas de bon discours d'école sans prosopopée), il lui fait énumérer les nobles causes qu'il a défendues et les grands coupables qu'il a poursuivis. L'occasion est bonne pour une de ces débauches d'érudition auxquelles Tertullien se complaît. Il ne manque pas d'en profiter et nous remet sous les yeux les noms des prodigues et des débauchés de l'ancien temps, depuis celui qui donna tant d'argent d'une table en bois de citronnier incrusté, ou cet autre qui paya un poisson six mille sesterces, ou ce fils de l'acteur Æsopus, qui faisait dissoudre des perles dans les plats qu'on lui servait, pour que son repas lui coûtât plus cher, jusqu'à ce Vedius Pollio, un affranchi d'Auguste, qui jetait ses vieux esclaves dans ses viviers, pensant que la chair de ses murènes en serait plus exquise. C'est la gloire du *pallium* d'avoir flétri tous ces excès par la voix de ceux qui en étaient vêtus. Mais son effet est plus grand encore ; il n'a pas besoin de parler pour instruire : « même quand je me tais, retenu par une sorte de pudeur naturelle (car le philosophe ne tient pas toujours à bien discourir, il lui suffit de bien vivre) (1), rien qu'en me montrant, je parle. Le seul aspect d'un sage sert de leçon. Les mauvaises mœurs ne supportent pas la vue du *pallium.* » On avouera qu'il est difficile de pousser plus loin l'éloge. Il faut pourtant qu'à la fin Tertullien rende hommage à sa foi. L'équivoque ne peut pas se prolonger jusqu'au

(1) Remarquons que Tertullien supprime ici d'un trait de plume le reproche que les chrétiens adressaient ordinairement aux anciens sages de ne pas mettre leurs actions d'accord avec leurs principes, et la facile antithèse qu'ils ne manquaient pas d'établir à ce propos entre le christianisme et la philosophie. *Non eloquimur magna sed vivimus,* disait Minucius Félix. Tertullien semble dire ici la même chose de la philosophie païenne.

bout. Il faut qu'il dise nettement à ceux qu'il entretient de philosophie, depuis le début de son ouvrage, qu'il n'est pas un philosophe, mais un chrétien. Il le fait au moment de prendre congé de ses lecteurs, et seulement en quelques mots. Après s'être félicité d'avoir associé le *pallium* à une école de sagesse divine, il ajoute : « Réjouis-toi, Manteau, et triomphe. Te voilà relevé jusqu'à une philosophie meilleure, depuis que tu couvres un chrétien. » Ainsi le christianisme n'est « qu'une philosophie meilleure, » c'est-à-dire un dernier progrès accompli dans l'humanité, après beaucoup d'autres, la conclusion et le couronnement d'un long travail, qui avait commencé longtemps avant lui et dont il a profité. C'est ainsi que parlent beaucoup de savans d'aujourd'hui qui cherchent dans la sagesse antique les origines de la doctrine de Jésus. Tertullien nous dit qu'on le faisait déjà de son temps. Des chrétiens, des apologistes de la religion nouvelle travaillaient à la rapprocher des opinions des anciens philosophes ; ils étaient heureux de faire voir ce qu'elle a de commun avec eux, et triomphaient quand ils croyaient avoir montré qu'elle n'avait rien dit de bien nouveau et qui fût de nature à causer beaucoup de surprise (*nihil nos aut novum aut portentosum suscepisse*). Cette méthode était suspecte à Tertullien, qui en voyait les dangers. Il déclare, dans son traité *de la Prescription*, qu'il n'a aucun goût pour ce christianisme philosophique. Ailleurs il dit plus nettement encore qu'il ne peut rien y avoir de commun entre Athènes et Jérusalem, entre l'académie et l'église. Voilà sa pensée véritable, et je m'imagine qu'il ne pardonnerait pas à celui qui s'est permis, un jour, d'écrire que le christianisme n'est qu'une philosophie meilleure, si ce n'était lui-même !

Si grande que soit la contradiction, elle s'expliquerait facilement si l'on pouvait croire, comme beaucoup l'ont pensé, que ce traité est un des premiers qu'il ait composés, et qu'il remonte à l'époque où il n'était encore qu'à moitié converti. Beaucoup de saints personnages ont passé par la philosophie avant d'arriver au christianisme, et dans la nouveauté de leur foi ils ont quelque temps gardé la trace de leurs anciennes opinions. La lettre de saint Cyprien à Donat ressemble par momens à un traité de Sénèque plus qu'à un ouvrage chrétien. Les dialogues que saint Augustin a écrits dans sa retraite, avant de recevoir le baptême, sont des œuvres purement philosophiques où le nom du Christ n'est jamais prononcé. Nous savons que Tertullien avait traversé une crise semblable, et l'on avait de lui un ouvrage qu'il avait composé à cette époque contre les inconvéniens du mariage. Saint Jérôme, qui le trouvait fort amusant, le faisait lire aux jeunes filles qu'il poussait vers la vie monastique. Mais le traité *du Manteau* est bien postérieur. Les événemens

historiques auxquels l'auteur fait allusion nous permettent d'en savoir la date précise ; il est de l'an 208 ou 209, c'est-à-dire de la fin du règne de Septime Sévère. Tertullien avait alors écrit ses plus beaux ouvrages, expliqué et défendu sa foi, livré ses plus vigoureuses batailles contre les païens et les hérétiques. Non seulement il était chrétien depuis longtemps, mais le christianisme orthodoxe ne suffisait plus à cet esprit emporté. Il accusait l'église de faiblesse, parce qu'elle était sage et modérée ; il lui reprochait de ménager la société et le pouvoir, parce qu'elle refusait de les braver follement et de s'en faire des ennemis irréconciliables, il l'avait enfin quittée pour une secte plus rigide. Et c'est à ce moment même, entre deux ouvrages inspirés par le plus sévère montanisme, que nous le voyons se retourner vers ce monde dont il s'était séparé avec éclat. Après l'avoir tant de fois accablé de ses insultes, il lui fait des avances, il flatte ses goûts, il s'empreint de ses idées, il copie sa façon d'écrire, et de sa retraite, où on le croit occupé des plus graves problèmes, il lui adresse un livre brillant et futile, un ouvrage de rhéteur, où il se met l'esprit à la torture pour mériter de lui plaire.

Qu'en doit-on conclure ? Qu'au fond, il était moins détaché du monde qu'il ne le prétend, et qu'entre eux il restait encore un lien, un seul peut-être, qu'il n'avait pu briser. Il parle assez légèrement quelque part des gens qui, dans les temps nouveaux, s'obstinent à conserver le souvenir et la curiosité de la vieille littérature ; il est de ceux-là plus qu'il ne paraît le croire. Il a subi, dans sa jeunesse, le charme des lettres : c'est un mal dont il n'a jamais pu se guérir. Nous plaisantons volontiers de la vieille rhétorique, avec ses argumens puérils, ses fleurs fanées, son pathétique de convention, ses amplifications éternelles. Il faut bien croire qu'elle avait des agrémens auxquels nous ne sommes plus sensibles, puisque personne alors ne lui échappait et qu'une fois qu'elle avait ensorcelé la jeunesse, on lui appartenait jusqu'au dernier jour. Tertullien était au nombre de ces disciples fidèles. Il n'y a pas un seul de ses ouvrages, j'entends les plus sérieux, les plus profonds, où la rhétorique ne trouve moyen de s'insinuer, et il ne faut qu'un prétexte pour qu'elle devienne tout à fait maîtresse. Si, par exemple, le sujet l'amène à parler du monde et surtout des femmes, aussitôt le plaisir de bien dire le reprend. Il attaque leurs défauts, l'incertitude de leur humeur, la futilité de leurs goûts et surtout la passion qu'elles éprouvent pour la parure. Le voilà qui nous décrit les ornemens dont elles aiment à se couvrir, « et ces pierres précieuses qui servent à faire des colliers, et ces cercles d'or dans lesquels on s'enferme le bras, et ces couleurs d'un rouge de feu où l'on plonge la

laine, et cette poudre noire dont on se colore le tour des yeux pour leur donner un éclat plus provocant.» Le saint homme a fait grande attention à tous ces colifichets qu'il blâme, et il déploie en les dépeignant toutes les finesses de son esprit, toutes les grâces de son langage. Il faut donc en prendre son parti : cette âme n'était pas tout d'une pièce, comme elle voulait le paraître; elle cachait au fond d'elle-même une faiblesse secrète qui, plus d'une fois, l'a dominée. Dans cet âpre génie, dans ce penseur vigoureux, qui semblait tout à fait détaché des choses du monde et uniquement occupé des intérêts du ciel, il y avait un homme de lettres incorrigible, qui ne demandait qu'une occasion pour s'échapper. C'est l'homme de lettres qui a écrit le traité *du Manteau*.

Quant à l'occasion qu'il eut de l'écrire, nous ne la connaissons pas; mais il me semble qu'il n'est pas trop téméraire de l'imaginer. Souvenons-nous que Tertullien vivait alors à Carthage, et qu'il n'y avait pas de pays où l'on se piquât plus de littérature : « Ici, disait Apulée, tout le monde connaît l'éloquence : les enfans l'apprennent, les hommes la pratiquent, les vieillards l'enseignent; » et il montre tout un peuple d'amateurs de beau langage, au théâtre, se pressant à ses conférences, et occupé à examiner chaque métaphore, à peser et à mesurer tous les mots. Dans cette ville lettrée, Tertullien avait dû obtenir des succès oratoires, et le souvenir lui en était resté cher, quoiqu'il s'efforçât de l'oublier. Ce livre contre le mariage, dont saint Jérôme nous dit « qu'il était tout rempli de lieux-communs, en style de rhéteur, » avait sans doute beaucoup réussi auprès de ces affamés de rhétorique. Je me figure qu'ils avaient moins goûté les beaux ouvrages que Tertullien a écrits après sa conversion, où l'on trouve des pensées graves et des spéculations profondes, mais aussi moins de rhétorique et de lieux-communs. Il leur semblait donc que Tertullien avait faibli, et ils en faisaient retomber la faute sur le christianisme. On pensait généralement que c'était une doctrine contraire aux gens d'esprit, et Rutilius la compare à Circé, qui changeait les hommes en bêtes. Il est donc vraisemblable qu'on affectait de plaindre ce pauvre Tertullien, qui avait subi la loi commune, et qu'on insinuait qu'il ne serait plus capable d'écrire les beaux ouvrages d'autrefois. Sous ces reproches, sa vanité d'homme de lettres se cabra et bondit. Il consentait de bonne grâce à renoncer à tout : « Je n'ai plus souci, disait-il, ni du forum, ni du Champ de Mars, ni de la curie; je ne m'attache à aucune fonction publique. On ne me voit pas escalader la tribune ou assiéger le tribunal du préteur. Je n'essaie plus de faire violence à l'équité; je ne hurle plus pour une cause douteuse. Je ne suis ni juge, ni soldat, ni maître de rien. J'ai fait retraite loin du peuple, *secessi de populo*. » Mais

il tenait toujours à sa réputation de bel esprit et souffrait de la voir contestée. Le scandale qu'il donna en quittant la toge pour le *pallium* ayant ranimé les médisances, il lui fut impossible de se contenir. Il voulut, en répondant à ses détracteurs, prouver qu'il n'avait rien perdu, qu'il était parfaitement en vie et qu'on annonçait sa décadence trop vite. Pour les combattre, il reprit ses anciennes armes et s'efforça de leur montrer qu'il savait toujours s'en servir. Il redevint, pour un moment, le rhéteur et même le philosophe d'autrefois. Il lâcha la bride aux métaphores; il mit toute son érudition en mouvement; il se fit plus maniéré, plus subtil, plus raffiné qu'il n'avait jamais été : il tint à se dépasser lui-même. Le résultat de ce beau travail fut le traité *du Manteau*.

V.

Ce traité n'est donc en lui-même qu'un jeu d'esprit, une curiosité littéraire, et mériterait à peine de nous arrêter un moment, si l'on n'en pouvait tirer quelques conséquences générales, qui me paraissent importantes. Tertullien n'est pas le seul, chez les auteurs chrétiens, qui ait fait des concessions fort singulières à la rhétorique et au bel esprit. On les remarque un peu plus chez lui, parce qu'il semble qu'avec son tempérament et ses opinions il y devait plus échapper que les autres; mais les autres n'en sont pas exempts. Arnobe et Lactance, pour n'en citer que quelques-uns, étaient des rhéteurs célèbres, et l'on s'en aperçoit bien en les lisant; saint Ambroise, dans ses plus beaux ouvrages, imite Cicéron et quelquefois même le copie sans en éprouver aucun scrupule. Saint Jérôme y met plus de façons; il se reproche, comme un crime, le goût qu'il ressent pour le beau langage, et n'arrive pas à s'en corriger.

Ce goût, dont les écrits des pères portent à chaque instant la marque, s'explique fort aisément : il leur venait de la manière dont ils avaient été tous élevés. C'est pour nous une grande surprise de voir que le christianisme, qui aspirait à changer le monde, qui voulait prendre l'homme entier, s'imposer à son esprit comme à son cœur, ne soit pas parvenu à créer un enseignement nouveau pour la jeunesse. A vrai dire, il paraît ne s'en être pas même occupé. N'a-t-il pas vu l'intérêt qu'il y avait pour lui à refaire l'éducation publique et à y mettre un esprit qui fût en rapport avec sa doctrine, ou a-t-il pensé qu'il ne pourrait pas y réussir? Je l'ignore ; ce qui est sûr, c'est qu'il ne l'a pas essayé. Quand il eut fait ses premières conquêtes dans le peuple, et qu'il s'attaqua aux classes élevées, il trouva chez elles un système d'enseignement qui s'y

était acclimaté depuis des siècles et jouissait parmi les lettrés d'une grande faveur. Il parut le subir de bonne grâce. Ce système pourtant lui était contraire; la vieille religion y avait mis profondément son empreinte. Les jeunes gens y étaient nourris dans l'étude et l'admiration de ces beaux poèmes tout pleins des fables de la mythologie, qui les avaient mises en crédit à l'origine, et qui, par le charme du récit, leur conservaient encore quelque autorité. On pouvait donc dire, sans rien exagérer, que les professeurs étaient alors, encore plus que les prêtres, les défenseurs de l'ancien culte. Aussi avons-nous vu que Tertullien ne voulait pas qu'un chrétien fût jamais professeur. Il semble qu'il aurait dû, pour rester fidèle à lui-même, ne pas lui permettre non plus d'être élève. L'enseignement qu'un maître ne peut pas donner sans crime, comment un élève pourrait-il le recevoir sans danger? Si ces noms de dieux et de déesses souillent la bouche qui les prononce, est-il possible qu'ils ne blessent pas l'oreille qui les entend? mais ici, contre son ordinaire, Tertullien n'ose pas pousser son opinion jusqu'au bout. Il s'arrête au milieu du chemin et n'hésite pas à se démentir. Il souffre chez l'élève ce qu'il a interdit au professeur; il ne lui paraît pas possible qu'on empêche un jeune homme d'aller à l'école, et la raison qu'il en donne mérite d'être rapportée : « Comment, dit-il, se formerait-il sans cela à la sagesse humaine? comment apprendrait-il à diriger ses pensées et ses actions, la littérature étant un instrument indispensable pour l'homme, pendant toute sa vie? » Tertullien, on le voit, n'imaginait pas qu'un jeune homme pût se passer d'apprendre les lettres humaines, ni qu'on pût les enseigner autrement qu'on le faisait de son temps; aussi se résignait-il à l'envoyer dans des écoles qu'il n'aimait guère. Les autres docteurs de l'Église, même quand ils protestent contre cette nécessité, comme saint Augustin, et qu'ils en signalent le péril, n'osent pas proposer de s'y soustraire; et voilà comment il s'est fait que l'ancienne éducation de la jeunesse, celle de Cicéron et de Quintilien, a duré autant que l'empire. La lecture d'Ennodius, un écrivain du VIe siècle, nous donne à ce sujet des renseignemens très curieux. Nous y voyons qu'au moment où les barbares étaient maîtres de l'Italie, pendant que Théodoric régnait à Ravenne, les écoles étaient ouvertes comme autrefois; les grammairiens, les rhéteurs y faisaient les mêmes leçons, les élèves y traitaient les mêmes matières, rien n'y était changé, et au milieu d'une société devenue toute chrétienne, l'enseignement restait tout païen. Parmi les sujets de déclamation que le maître donnait aux élèves, je trouve celui-ci, qui remontait sans doute à plusieurs siècles : « on accusera un homme qui s'est permis de porter une image de

Minerve dans un mauvais lieu ; » et le bon évêque de Pavie ne paraît pas s'apercevoir que ce sujet ne convient guère à des écoliers et à des chrétiens.

Je n'ai pas besoin de dire quelles pouvaient être les conséquences de cette éducation, jusqu'à quelle profondeur les lettres et les sciences profanes pénétraient dans ces âmes jeunes, et comme il était difficile plus tard de les en arracher. L'étude que nous venons de faire en est la démonstration vivante. Quand un homme comme Tertullien, aussi déterminé, aussi rigoureux dans ses croyances, aussi jaloux de la pureté de sa foi, qui faisait un devoir aux fidèles de se séparer tout à fait de la société païenne, s'est laissé dominer par les souvenirs de l'école et le souci des vieilles lettres au point d'écrire le traité *du Manteau*, que ne devaient pas faire les autres! Aucun d'eux, on peut l'affirmer, ne s'est tout à fait soustrait aux impressions de sa jeunesse ; tous ont apporté au christianisme une âme pleine de l'admiration des écrivains anciens, qui avait commencé à vivre avec eux et s'était tout imprégnée de leurs idées. Non-seulement quand ils se mettent à écrire pour exposer ou défendre leur foi, ils le font d'après les méthodes qu'ils ont apprises, ils reproduisent, sans le vouloir, les modèles qu'on a mis devant leurs yeux, en sorte que la littérature nouvelle se trouve jetée dans le moule antique, mais ils introduisent dans leur nouvelle doctrine beaucoup d'idées et d'opinions qui leur viennent de leur fréquentation des anciens auteurs. Il y en a, comme Ausone, qui, bien que chrétiens dans leur vie privée, se croient autorisés à être entièrement païens quand ils font des vers, pour ressembler davantage à ces grands poètes dont ils suivent pieusement la trace. Le plus grand nombre essaie d'accommoder les deux enseignemens qu'ils ont reçus, celui de l'école et celui de l'église ; ils mêlent ensemble comme ils peuvent Virgile et la Bible, Platon et saint Paul. Le mélange s'est fait de diverses façons et dans des proportions différentes ; mais, quel que soit l'élément qui domine, aucun ne supprime tout à fait l'autre. L'antiquité classique, même chez les plus sévères, reste honorée, vivante ; elle a sa place à côté des livres saints ; avec eux et sous leur protection, elle a traversé le moyen âge, et c'est ainsi qu'une religion, qui devait détruire les lettres anciennes, en réalité les a sauvées.

GASTON BOISSIER.

LA

JEUNESSE DE RICHELIEU

(1585-1614)

I[1].

ORIGINES ET ÉDUCATION.

I. — LA FAMILLE.

Si haut que l'on puisse remonter dans l'histoire de la famille des Du Plessis, on la trouve installée sur les bords de la Creuse, aux confins de la Brenne et du Poitou, dans une propriété entourée de palissades, — un plessis, — qui dépendait de la paroisse de Néon, à quelques lieues du Blanc.

Durant de longs siècles, les Du Plessis furent peu de chose : ar-

(1) Je n'ai pu citer ici en note les diverses sources auxquelles j'ai emprunté les élémens de ce travail. Je me réserve de les faire connaître plus tard en détail. Qu'il me suffise de mentionner *l'Histoire du Poitou*, de Thibaudeau; *l'Histoire généalogique de la maison Du Plessis-Richelieu*, par André Duchesne; les additions aux *Mémoires de Castelnau*, par Le Laboureur; *l'Histoire du cardinal-duc de Richelieu*, par Aubery; le si précieux recueil des *Lettres, instructions diplomatiques et papiers d'État* du cardinal de Richelieu, publié par M. d'Avenel; du même auteur, une excellente notice sur *la Jeunesse de Richelieu*; *le Cardinal de Richelieu*, par M. Martineau

chers, écuyers, au service tantôt des rois de France, tantôt des rois d'Angleterre, paysans, chasseurs, quelquefois pis.

La branche aînée resta, jusqu'au XVIIe siècle, dans le manoir paternel. Mais à la fin du XIVe siècle, un certain Sauvage du Plessis donna naissance à une branche cadette qui émigra vers la Touraine. Ce Sauvage était un habile homme ; il sut augmenter son maigre héritage et maria son fils avec une fille de la noble famille des Clérembault. Ceux-ci possédaient le château de Richelieu. C'est ainsi que les Du Plessis, branche cadette, quittèrent la misérable Brenne et s'installèrent dans un pays plus riche, à la frontière de la Touraine et du Poitou. Ils prirent le nom de la belle propriété que les Clérembault avaient aménagée sur les bords du Mable.

Les Du Plessis de Richelieu durent beaucoup au bonheur de leurs alliances. Les Clérembault les avaient tirés de l'obscurité ; bientôt, un mariage avec les Le Roy, autre famille considérable de la Touraine, les rapprocha de la cour. Sous le règne de Louis XI, ils y occupaient les fonctions modestes d'écuyers de la reine, et de maîtres d'hôtel des princes de la famille royale.

Après les Le Roy, ce furent les Rochechouart. En 1542, un Louis du Plessis épousa Françoise de Rochechouart, fille un peu mûre et sèche, paraît-il, mais qui lui apporta en dot, outre quelque 12,000 livres, l'orgueil du grand nom qu'elle portait. Louis du Plessis et Françoise de Rochechouart eurent cinq enfans, dont François du Plessis, père du cardinal de Richelieu.

Louis du Plessis mourut jeune. Son fils aîné fut assassiné ou tué en duel par un seigneur voisin. Le cadet, François du Plessis, vengea ce meurtre; mais il dut quitter la France pour échapper aux poursuites. Il voyagea, parcourut l'Angleterre, l'Allemagne, se trouva en Pologne au moment où le futur Henri III y régnait. Il sut s'approcher du prince, se faire distinguer, aimer. Quand Henri III quitta la Pologne pour venir en France succéder à

(1er volume, seul paru); un précieux petit ouvrage de l'abbé de Pure que personne n'a cité jusqu'ici : *Vita eminentissimi cardinalis A.-J. Richelii*, par A.-M.-D.-P., Paris, 1656, in-8°; les publications de M. de La Fontenelle de Vaudoré, notamment le *Journal de Michel le Riche*, et l'*Histoire des évêques de Luçon ; le Véritable père Joseph*, par l'abbé Richard; les études de M. Fagniez sur le père Joseph, celles de M. de Boislisle, etc. — Voilà pour les travaux imprimés. Il faudrait ajouter les grandes collections de documens manuscrits de Paris et de la province. J'ai fait des recherches à Paris, dans les Archives nationales, dans les Archives du ministère des affaires étrangères, qui réserveront longtemps encore de nouvelles surprises aux chercheurs, à la Bibliothèque nationale, à la Bibliothèque de l'Arsenal, au fonds Godefroy (Bibliothèque de l'Institut). J'ai également visité les archives de l'Indre et de la Vienne et j'y ai trouvé plus d'un renseignement inédit. J'ai consulté le fonds de dom Fonteneau, à la Bibliothèque de Poitiers, les archives de la ville de Richelieu et celles du village de Braye. Enfin, j'ai trouvé quelques renseignemens inédits chez M. Poirier à Faye-la-Vineuse.

Charles IX, François du Plessis l'accompagna. C'est ici que commence véritablement la carrière politique des Richelieu.

A peine rentré en France, Henri III nomma François du Plessis prévôt de son hôtel, puis grand-prévôt de France, en 1578. Il n'avait pas trente ans. Nous avons de nombreuses traces de l'activité avec laquelle il remplit ses fonctions. Henri III lui confia plus d'une mission importante et secrète. Il lui donna la plus haute marque de sa faveur en le faisant chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, dans le chapitre tenu le 1er janvier 1585.

L'information sur la vie et les mœurs du nouveau chevalier est parvenue jusqu'à nous. Ceux qui furent appelés à déposer attestent que François de Richelieu est noble de bonne souche; ils le dépeignent comme « un bon catholique, » — « un seigneur révéré et aimé de ses subjets et de tous autres pour le bon traitement et soulagement qu'il leur donne. » Il était peu instruit, « peu enrichi de lettres.» Mais on louait son « clair et prompt esprit,» son « beau et fertile naturel. » Il se plaisait dans la conversation des hommes lettrés et tâchait de réparer ainsi les lacunes d'une éducation trop écourtée. Un sobriquet de cour nous ouvre une lumière sur son caractère : on l'appelait *Tristan l'Hermite*. En lui donnant ce surnom, on visait assurément ses fonctions de grand-prévôt, la faveur dont il jouissait auprès du roi; mais aussi un côté particulièrement grave et sombre de son humeur.

Assuré de l'amitié d'un roi qui péchait plutôt par excès de bienveillance pour ses favoris, François du Plessis mérita sa fortune par une activité et un dévoûment sans bornes. Il était près du roi à la Journée des Barricades, et on dit qu'il protégea la retraite hors de Paris. Il ne prit point part à l'assassinat des Guises ; mais ce jour même, il arrêta, dans la salle des États, le président de Neuilly et les autres membres du Tiers, dont le roi crut devoir s'assurer.

En avril 1589, on le voit à Poitiers s'efforçant, avec le sieur de La Roche-Chémerault, de maintenir cette ville dans le devoir. Les esprits échauffés contre les « Henrions » échappaient à toute discipline. Richelieu, après d'inutiles efforts, fut obligé de quitter Poitiers, dans des conditions assez piteuses. Il rejoignit Henri III et ne le quitta plus jusqu'au jour où ce prince mourut sous le poignard de Jacques Clément.

Le capitaine des gardes du roi, grand-prévôt de l'hôtel et du royaume, joua, comme on le pense, un rôle important dans cette journée du 1er août 1589. Il arrêta Jacques Clément et fit, une heure après l'assassinat, une information qui, contenant les dépositions

des témoins oculaires, nous est restée comme le témoignage le plus précis et le plus complet sur les diverses phases de cet événement.

A la mort du roi Henri III, la situation des seigneurs catholiques qui l'accompagnaient était difficile. Le sort de la nouvelle dynastie dependait de la résolution qu'ils allaient prendre : leur adhésion à l'héritier légitime, quoique protestant, devait entraîner le concours de la majeure partie de la nation ; leur abstention eût assuré le succès de la Ligue et probablement préparé le chemin de la famille de Guise. Malgré le passé *guisard* et *catholique* de sa famille, Richelieu fut de ceux qui se déclarèrent pour le Béarnais. Son attitude est mentionnée expressément par les écrivains contemporains. Elle n'allait pas d'ailleurs sans profit pour lui. Henri IV maintint le grand-prévôt dans les fonctions qu'il occupait. Il lui confia également des missions importantes et en fit le compagnon de ses luttes journalières, pour la conquête du royaume.

François de Richelieu combattit à Arques et à Ivry, assista aux sièges de Vendôme, du Mans et de Falaise. Il suivit encore le roi au grand siège de Paris. Il était à Gonesse, dans le camp royal, lorsqu'une fièvre violente, suite des fatigues d'une vie si remplie, le saisit et l'enleva le 10 juillet 1590, à l'âge de quarante-deux ans.

Tous ceux qui l'avaient connu plaignirent sa mort. Henri IV garda de lui un souvenir ému. S'il eût vécu, il eût occupé, auprès du roi définitivement reconnu et obéi, un emploi digne de ses mérites et des services qu'il avait rendus.

On peut dire du père de Richelieu qu'il fut comme une première empreinte, conforme aux circonstances et aux nécessités du temps, de ce que son fils devait être bientôt. Sa vie fut active, dévouée, vigoureuse. Cette noble race, à peine arrachée à l'engourdissement de sa province, s'essayait, par une série d'efforts successifs et toujours plus heureux, au grand service que, dans sa prochaine génération, elle allait rendre à la royauté et à la France.

François de Richelieu s'était marié jeune. On n'a pas la date exacte de l'union. Mais un écrivain érudit, M. Martineau, a retrouvé, sur les registres de l'église Saint-Séverin, à Paris, l'acte de fiançailles, daté du 21 août 1566 et ainsi libellé : « Le 21 août 1566 furent fiancés noble homme François du Plessis, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi et seigneur de Richelieu et de La Vervolière, et damoiselle Suzanne de la Porte, dame De Farinvilliers et De Valencourt. »

Le fiancé avait dix-huit ans et la future quinze ans, étant née le 13 février 1551. Elle était fille du sieur François de la Porte, avocat au parlement de Paris.

Les généalogistes se sont efforcés de reconstituer les titres de noblesse de cette famille des La Porte. La vérité est qu'elle appartenait à la bourgeoisie, à cette bonne bourgeoisie de province et de Paris que l'honneur, le mérite, la fortune, les prétentions, rapprochaient de la petite noblesse jusqu'à l'y rattacher par de fréquentes unions.

Les La Porte étaient originaires de Parthenay; ils étaient donc de la même province que les Du Plessis-Richelieu. C'est ce qui explique le mariage. Il n'en dut pas moins être considéré comme une mésalliance dans une famille qui, au degré précédent, s'était unie avec les Rochechouart. On peut supposer qu'à l'époque des fiançailles l'aîné des fils de Françoise de Rochechouart n'était pas mort, et que François de Richelieu n'était encore qu'un cadet.

Il faut ajouter que, vers le milieu du XVIe siècle, les Richelieu, malgré les services qu'ils avaient rendus aux rois, étaient tombés dans une sorte de misère. Peut-être espérait-on rétablir les affaires par l'héritage de l'avocat. Sur ce point encore, on fut déçu; car Suzanne de la Porte ne reçut d'autres biens que ceux qui lui appartenaient du chef de sa mère, Claude Bochart, morte en 1556.

François de la Porte, père de Suzanne, et grand-père maternel du cardinal de Richelieu, n'était pas un homme ordinaire. Il était des plus distingués parmi ses collègues. Il fut le bâtonnier de leur ordre. Loysel, dans son *Dialogue des Avocats*, le cite, au premier rang, près des Christophe de Thou, des Guillaume Boucherat, des Charles du Moulin; il parle de sa « confiance et hardiesse, » de son érudition technique; il rappelle avec éloge la réponse vigoureuse qu'il fit au président De Thou, alors que celui-ci interrompant un avocat qui plaidait : « Vous avez tort, reprit La Porte, de vous en prendre à un homme qui en sait plus que vous-même n'en saurez jamais. »

François de la Porte fut un des avocats qui parlèrent dans le fameux procès de Cabrière et Mérindol. Il s'acquit une grande réputation, et Dreux du Radier n'est que l'écho des témoignages contemporains, quand il s'exprime ainsi à son sujet : « Il brilla à Paris dans la profession d'avocat, par tous les talens qui font le grand homme. Le public auquel il s'était consacré n'admirait pas moins son désintéressement et son affabilité que ses lumières. Si la vanité peut paraître excusable, personne n'eut plus d'excuses que François de la Porte. »

La vanité paraît avoir été, en effet, le défaut du brillant avocat. Nous verrons, par la suite, que ses descendans n'en laissèrent pas tomber l'héritage.

Cette vanité fut peut-être satisfaite par le mariage de sa fille avec un descendant de la famille des Du Plessis-Richelieu, et par

la carrière inespérée du grand-prévôt de France. Mais ces succès même devaient faire sentir plus cruellement à l'orgueilleuse mère de François le regret de la mésalliance, et Suzanne de la Porte, jeune, pauvre, effacée, obligée de vivre sous la rude tutelle de sa belle-mère, ne fut pas heureuse.

De cette union assez mal assortie, naquirent cinq enfans : trois fils et deux filles. A la mort de François du Plessis-Richelieu, le 10 juin 1590, l'aîné de ces enfans, Henri du Plessis, avait environ dix ans; le second, Alphonse du Plessis, avait six ans ; le troisième, Armand-Jean, avait cinq ans ; la plus âgée des deux filles, Françoise, avait douze ans, et la cadette, Nicole, en avait trois ou quatre.

Ainsi, la jeune veuve de quarante ans dut s'arracher aux espérances que la carrière si brillamment commencée de son mari avait pu faire naître en elle pour s'en aller, au fond d'une province éloignée, sous l'œil d'une belle-mère âgée et fière, dans le silence « de la vieille maison de pierres, couverte d'ardoises, » dont parle Tallemant des Réaux, se consacrer à la lourde tâche de la restauration de sa fortune et de l'éducation de ses enfans.

Le savant Le Laboureur raconte qu'au moment où François du Plessis, grand-prévôt de France, mourut, il était si pauvre qu'il fallut engager son collier de l'ordre pour subvenir aux frais de ses funérailles. Tous les contemporains qui ont su quelque chose de la famille des Richelieu constatent cette détresse. Mais presque tous aussi s'accordent à dire que, par sa prudence et son habileté, la fille de l'avocat de La Porte parvint à rassembler et à restaurer les débris d'une fortune que le malheur des temps et la mort prématurée de son mari avaient détruite.

La mère de Richelieu paraît avoir été une femme discrète, sage, modeste, toute préoccupée de la santé, de l'éducation, de l'avenir de ses enfans. Nous avons quelques lettres d'elle. On n'y trouve guère qu'une grande sollicitude pour tout ce qui touche aux siens. Elles sont teintes de mélancolie, écrites avec plus de naturel que d'orthographe.

Un poète contemporain compare Mme de Richelieu à « la colombe. » Il ne loue ni sa beauté, ni son esprit, ni son charme; mais seulement « sa fidélité conjugale » :

D'un vœu plein d'humanité
Je donne la tourterelle,
Je donne la colombelle,
Portraits de fidélité,
A une dame loyale
Qui, de la foi conjugale
Tout l'honneur a mérité.

Simple et douce comme une colombe, telle aurait été la mère de ce terrible cardinal. La petite bourgeoise qu'elle était devait se trouver bien gênée dans cette maison de Richelieu que les prétentions emplissaient, plus encore que les titres et les services.

Pourtant ces qualités modestes ne restèrent pas sans emploi. Elle avait pris, dans l'air de l'étude, une teinture des affaires que la nécessité accrut et développa. Si les poètes parlent fort peu d'elle, les notaires la connaissent et ont souvent écrit son nom. Elle avait ce que nous appelons aujourd'hui le sens pratique. Richelieu pensait probablement à sa mère lorsqu'il écrivait quelque temps après l'avoir perdue : « La science d'une femme doit consister en modestie et retenue. Celles doivent être dites les plus habiles qui ont le plus de jugement. Je n'en ai jamais vu de fort lettrée qui n'ait tiré beaucoup d'imperfection de sa grande connoissance. »

Cette qualité du jugement, — rare chez toutes les femmes, un peu moins rare peut-être chez nos Françaises, — appartenait à la fille des La Porte et des Bochart. Sa fortune et celle de ses enfans furent remises peu à peu, par elle, en meilleur état.

A ce point de vue, la situation de la veuve du grand-prévôt était vraiment pénible. Non que les apparences de la richesse lui manquassent. On peut énumérer plusieurs propriétés qui lui appartenaient, ou bien à ses enfans : Richelieu, La Vervolière, Le Chillou, Châteauneuf, Coussay-lès-Bois, Le Petit-Puy, etc. Mais ces propriétés, pour la plupart couvertes de constructions et closes de murailles, étaient beaucoup plus pour l'apparat que pour l'utilité et le rapport. Dans ces temps de troubles, leur garde et leur entretien imposaient de lourdes charges. Elles rapportaient peu. Le paysan pillé, traqué, abandonnait les champs. Si une maigre moisson mûrissait, c'était l'ennemi qui la récoltait.

En outre, des dettes considérables écrasaient une fortune déjà si obérée. Le grand-prévôt avait voulu faire figure à la cour ; puis il avait essayé de se sauver par des spéculations malheureuses. Sa mort soudaine avait anéanti les espérances et n'avait plus laissé que la cruelle réalité de la ruine.

Heureusement Henri IV n'était pas resté dans l'ignorance ni dans l'insouciance de cette situation cruelle. Certaines mentions relevées sur les registres de comptes nous permettent d'affirmer qu'il venait en aide à la veuve de son fidèle serviteur. En 1593, il lui fait attribuer 20,000 livres ; en 1594, il lui confère la nomination à une abbaye dont la récompense valut 15,000 livres. Dès 1608, le fils aîné, Henri du Plessis, est inscrit sur l'état des pensions pour une somme de 3,000 livres.

Mais le plus puissant secours vint de la jouissance des revenus

de l'évêché de Luçon qu'on laissa entre les mains de Suzanne de la Porte. Elle le fit administrer par le chapelain de son château, et put tirer de cette source, ainsi que du produit de quelques abbayes dépendant du diocèse, les moyens d'élever ses enfans.

Il faut essayer maintenant de se représenter la vie que menait, à la fin du XVIe siècle, au fond d'une province désolée, la famille que dominait l'altière figure de Françoise de Rochechouart, et sur laquelle s'inclinait la gracieuse et touchante figure de Suzanne de la Porte.

On habitait généralement le château de Richelieu.

Au milieu d'une plaine grasse, fertile, laissant la vue s'étendre au loin sur un horizon plat, les eaux du Mable, affluent de la Veude, déterminaient un îlot carré d'environ cent mètres de côté. Au milieu de cet îlot, s'élevait le manoir de Richelieu. La terre et seigneurie de ce nom avaient appartenu originairement aux Mausson, ancienne famille du voisinage. En 1201, un Mausson avait obtenu de l'abbé de Saint-Cyprien de Poitiers, la permission de construire une chapelle dans la paroisse de Braye, à l'endroit appelé *Dives Locus*. On trouve cette chapelle mentionnée plusieurs fois sous le nom de *Richeloc*, *Rikeloc*, puis *Richelieu*. Les Mausson, de très bonne heure, avaient trouvé ce séjour agréable et y avaient fait construire un château. Or une fille des Mausson, Gilette, avait épousé, dans les premières années du XVe siècle, Jean Clérembault, et lui avait transporté la propriété de ce domaine. Jean et Gilette, sa femme, eurent pour fils Louis et pour fille Perrine, qui épousa Geoffroy du Plessis. Louis Clérembault, héritier de son père et de sa mère, reçut Richelieu dans le partage ; mais comme il n'eut pas d'enfant, il le laissa par testament à son neveu, François du Plessis, sieur de La Vervolière. Ainsi des Mausson aux Clérembault, et des Clerembault aux Du Plessis, le domaine de Richelieu était venu aux ancêtres du cardinal.

Mais les Clérembault l'avaient singulièrement transformé. Jean Clérembault avait obtenu, en 1429, l'autorisation de bâtir un château auprès de l'antique chapelle, et de le fortifier. On était en pleine guerre de Cent ans. Tout le pays se hérissait de forteresses. Les architectes munirent Richelieu aussi fortement que le permettait la disposition des lieux. Ce furent eux qui dérivèrent les eaux du Mable et qui aménagèrent les belles douves qui marquent encore l'emplacement de l'ancien manoir.

Construit dans le style du temps et en vue de pourvoir aux nécessités de la défense, il formait un ensemble assez imposant. Huit grosses tours à toit en poivrières trempaient leurs pieds robustes

dans le fossé. Quatre corps de bâtimens se coupant en quadrilatère reliaient les tours et formaient une belle masse de pierres; au milieu, dominant le tout, la lanterne aiguë du donjon.

Les hauts toits en ardoises, les mâchicoulis, les créneaux, les chemins de ronde, les galeries de l'étage supérieur, donnaient quelque légèreté à cette construction massive. Alors que la partie inférieure restait encore épaisse et âpre, le premier étage, plus ajouré, s'ouvrait dans les inquiètes et charmantes hardiesses de la première renaissance française.

Le motif principal du château, en dehors des quatre grosses tours gardant l'entrée, était le corps de bâtiment donnant sur le jardin. Il était composé de deux grandes et belles salles séparées par un pavillon massif et terminées l'une et l'autre à leur extrémité par un pavillon d'angle moins important. L'un de ces pavillons renfermait la chapelle. C'est dans l'une des grandes salles, celle du nord, que se tenait habituellement la famille. Non loin de la chapelle, on montrait la chambre où, selon la tradition, était né le futur cardinal.

Les souvenirs que lui avait laissés l'enfance passée dans ce vieux castel étaient bien vifs et bien émouvans pour lui; quand, parvenu au comble de la puissance et de la richesse, il eut résolu de faire construire, dans son pays même, un château digne de lui, il ne voulut rien changer ni à l'emplacement ni à la disposition générale de l'édifice. Il imposa à son architecte, Jacques Le Mercier, un plan qui respectait, le plus possible, la forme intérieure de l'ancienne demeure. On dut, sur sa volonté expresse, conserver notamment la chapelle, la grande salle et la chambre qu'habitait sa mère. Ses contemporains lui reprochèrent même d'avoir gâté la belle ordonnance du plan de Le Mercier; le sentiment qu'ils considéraient comme un trait de vanité n'était, en somme, qu'un souvenir touchant.

C'est donc dans cette rude demeure qui, construite à une époque de guerres, retrouvait tout son usage à la fin du XVIe siècle, c'est dans ce vieux château que s'écoulèrent les années d'enfance d'Armand du Plessis.

Dès cette époque, le domaine de Richelieu présentait un luxe réel; c'était celui des jardins et des plantations. Le pays est fertile et naturellement fleuri. Un beau jardin à la française, où les eaux du Mable étaient aménagées en bassins et en jets d'eau, séparait la maison d'habitation des communs. Plus loin, des bois assez bien plantés montaient vers les collines et s'étendaient jusqu'à Mausson, jusqu'à Braye.

Braye était la paroisse du château de Richelieu. Le vieux clocher de pierre du modeste village émergeait du bois à quelque cent mè-

tres derrière le château. Il est resté aujourd'hui tel que le vit l'enfance du futur cardinal. Le curé de Braye était le chapelain de Suzanne de La Porte; il venait à pied, au château, célébrer l'office. Dans la crypte de son église reposaient les corps des Clérembault et des Richelieu, depuis qu'ils étaient venus s'établir en Touraine.

A mi-côte de la colline, montant vers Faye-la-Vineuse, se trouvait Mausson, château plus ancien que Richelieu, mieux situé sur une motte assez forte. Les Du Plessis, après une longue lutte, avaient fini par l'emporter sur les Mausson. Ils avaient acquis le domaine de leurs anciens rivaux; leur rancune persistante allait bientôt le démolir et ne laisser que quelques ruines insignifiantes d'un château qui, pendant longtemps, avait balancé leur fortune.

Au pied de Richelieu même passait la route de Chinon à Châtellerault, seule voie de communication le rattachant au reste du monde. Suivant le cours de la Veude, puis du Mable, elle venait de Champigny, ce fameux et fastueux Champigny qui appartenait aux Montpensier et dont la proximité écrasante fut pour les Richelieu un objet de déférence, puis d'envie, jusqu'au jour où le fils de la petite famille vassale acheta le grand palais princier, le rasa, comme on avait fait de Mausson, et fit servir les pierres à la construction d'un autre château plus riche encore.

Au sud, la route de Châtellerault se dirigeait vers le village ou plutôt la villette de Faye-la-Vineuse. Richelieu dépendait de la châtellenie de ce lieu. Faye était le véritable centre d'approvisionnement de la région. Grimpée fort joliment sur le haut des collines crayeuses qui dominent de loin Richelieu, elle offrait encore aux regards son enceinte fortifiée, l'ensemble pittoresque de ses toits serrés les uns contre les autres, et ses trois clochers pointus.

Du château de Richelieu, en face vers le couchant, on apercevait la fumée des chaumières de l'humble village de Pouant, et peut-être, dans les temps clairs, distinguait-on, du haut de la lanterne, le donjon de Loudun, profilant sa masse robuste et carrée, à une distance d'environ six lieues.

Chinon, l'Ile-Bouchard, Chavigny, Champigny-sur-Veude, Fontevrault, au nord; Loudun, Thouars, Montcontour, Mazeuil, à l'ouest; Mirebeau, Lencloître, Châtellerault, au sud; la Guerche, la Haye-Descartes, Sainte-Maure, sur la route de Paris, à l'est; telles étaient les principales villes et les plus importans châteaux du voisinage, ceux dont les noms durent frapper pour la première fois les oreilles des enfans de Suzanne de La Porte.

Il fallait s'éloigner davantage pour atteindre Poitiers et Tours, les deux capitales qui se disputaient la souveraineté de cette région intermédiaire. L'évêque résidait à Poitiers; mais les impôts se

payaient à Tours. On disait à Braye en manière de proverbe : « Nous sommes du bon Dieu de Poitiers et du diable d'Angers. »

D'ailleurs les voyages devaient peu tenter la dame de Richelieu. C'est à peine si elle sortait de chez elle pour aller dans sa propre famille, à Parthenay, à la Meilleraye où, au dire d'un contemporain, elle eût trouvé « bonne compagnie. » Les chemins n'étaient pas sûrs, et pour bien des raisons, on n'avait pas le cœur au divertissement. Durant toute cette fin du XVIe siècle, les malheurs publics s'ajoutaient aux malheurs privés et les aggravaient.

Il y avait trente ans, pour le moins, que cette région n'avait pas respiré. Restée catholique, mais prise dans le triangle protestant de La Rochelle, Châtellerault, Saumur, elle était le continuel lieu de passage et de rencontre des troupes des deux partis. Tous les genres d'horreurs, suites d'une guerre civile, où chaque village, chaque famille avait dû se prononcer, pesaient sur elle.

Les personnes âgées pouvaient raconter aux nouveaux venus les premiers progrès des hérétiques, les prédications secrètes de Calvin dans les grottes de Croutelles, les premiers psaumes, les premiers massacres. Puis, c'étaient les grands sièges de Poitiers, en 1562 et en 1569, où deux capitaines du nom de Richelieu s'étaient distingués par leurs exploits et par leur cruauté ; puis les diverses fortunes du château de Lusignan, sur les ruines récentes duquel planait encore le souvenir de la fée Mélusine ; puis les grandes batailles de Jarnac et de Montcontour, dont la canonnade, entendue de loin, retentissait dans les cœurs.

Au lendemain de Montcontour, l'amiral de Coligny était venu camper à Faye-la-Vineuse. Ses troupes y avaient commis les plus effroyables excès. Ces souvenirs tragiques hantent encore aujourd'hui la mémoire des habitans. Un champ voisin de Faye s'appelle la *Plaine des morts* et l'on dit que c'est en souvenir d'un combat d'arrière-garde qui fut livré à cet endroit même. Les troupes de Coligny y auraient été vaincues par les troupes royales, et les fuyards massacrés par les paysans exaspérés.

Jusqu'à la fin du siècle, la contrée souffre tout ce que ce genre de guerres réserve de douleurs aux gens « du plat pays. » C'est un perpétuel mouvement de troupes, de pionniers, de voituriers, de marchands d'armée ; ce sont les levées promptes des hommes d'armes, les courts séjours des maris et des pères, les continuelles alertes, la guerre et l'embuscade de bourg à bourg, de château à château, de maison à maison.

« En ce temps-là, écrit un contemporain sous l'année 1574, n'étoit question que de briganderie, de manière que personne n'osoit se mettre en chemin. » Deux ans après : « En ce temps-là,

écrit-il encore, l'on disoit que les communes de Gascogne, d'Agenois, de Quercy et du pays de Périgord s'étoient élevées et pris les armes et avoient pour devise : « Nous sommes las! » *Nous sommes las*, c'est le cri qui sort de toutes les poitrines. En 1575, les gens de Poitiers jetaient leurs plaintes vers le roi : « Les huguenots n'ont cessé de piller et ravager notre province du Poitou trop voisine, helas! de leur retraite. Pour les soldats qui viennent à notre défense, entre l'ami et l'ennemi, aux déportemens de l'un et de l'autre, nous ne connoissons point de différence. »

En effet, les soldats réguliers, mal payés, se débandaient et, par troupes de quarante ou cinquante, allaient par le pays, escaladant les châteaux mal gardés, forçant les villages et les fermes, pillant, violant, tuant.

En 1585, l'année de la naissance de Richelieu, le peuple des environs de Poitiers quitte les campagnes et se réfugie dans les villes, emportant tout ce qu'il peut, pour échapper aux passages des gens de guerre, « et les gentilshommes mêmes quittaient leurs maisons. » En 1586, les horreurs de la peste se joignent à celles de la guerre et les habitans de ces contrées, de deux maux, forcés de choisir le moindre, sortent des villes pour habiter les campagnes « malgré le grand nombre des brigands de ce temps. »

L'avènement de Henri IV ne change rien aux choses. Après avoir hésité quelque temps, Poitiers s'était jeté dans la Ligue. Les protestans devenus royalistes rôdent sans cesse autour de cette ville, essayant de la surprendre. On se bat à Saint-Savin, à Chauvigny, à La Rocheposay, à la Guerche, à Mirebeau. En 1591, Poitiers est assiégé une fois encore. Enfin, en 1594, la ville rentre dans le devoir et se rend au roi.

Mais ce n'est pas fini encore. Les ligueurs du Poitou appellent à leur secours les gens de l'Anjou et de la Bretagne, qui obéissent au duc de Mercœur; Italiens, Espagnols, Albanais, aventuriers de toutes races et de tous pays, forment le gros de ces renforts. On peut penser ce qu'ils font endurer à des contrées qui, quel que soit leur parti, sont toujours pour eux pays conquis.

« Le duc de Mercœur, faisant sa demeure à Nantes, étoit enfin demeuré chef du parti ligueur, et particulièrement en Bretagne, Anjou et Poitou... Son parti prenoit, comme il pouvoit, maisons, châteaux, et si il y avoit des fossés seulement autour, ledit sieur de Mercœur y mettoit garnison ; par le moyen desquels il levoit des tailles au plus loin qu'il se pouvoit étendre, faisoit contribuer de tous côtés, et lesdites garnisons voloient et pilloient partout. » En 1597, l'hôtel de ville de Loudun délibère encore « sur les moyens de résister aux ravages, pilleries et exactions de la garnison qui est dans la ville de Mirebeau. » Il ne fallut pas moins que la constitu-

tion d'une sorte de gendarmerie volontaire, enrôlée, sur l'ordre du roi, parmi les nobles de la province, pour venir à bout des coureurs, des *bandeurs*, selon le mot du temps, que la Ligue, même désorganisée, avait laissés derrière elle.

Ces traits suffisent pour donner l'impression du genre de vie que l'on menait, entre 1585 et 1595, dans la province où était situé le château de Richelieu. On peut imaginer l'isolement, les terreurs muettes des femmes et des enfans, les appréhensions des voisinages ennemis, les familiers mêmes et les domestiques suspects, les ponts levés à la moindre alerte, les longues nuits sans sommeil, ou les réveils en sursaut avec des bruits d'attaque au pied des murs, ou des lueurs d'incendie sur l'horizon.

Il faut joindre à tant de causes de tristesse, les difficultés domestiques, le souvenir des grandeurs passées, les espérances déçues, l'inquiétude de l'avenir et jusqu'au mirage d'on ne savait quel retour de fortune qui viendrait, un jour, de là-bas, de Paris, de ces rois qu'on avait servis si fidèlement et qui, peut-être, n'avaient pas pour toujours oublié.

Mme de Richelieu avait retrouvé, dans le château de son mari, sa belle-mère, Françoise de Rochechouart, qui ne mourut qu'après 1595. On peut supposer que ce contact continuel avec une femme d'un âge, d'un rang et d'un caractère tout différens du sien, fut plutôt pénible pour Suzanne de La Porte. Richelieu lui-même, dans une lettre écrite au moment de la mort de sa mère, dit « qu'elle avait éprouvé en ce monde nombre de traverses, d'afflictions et d'amertumes. » Ce dernier mot paraît bien s'appliquer à des difficultés domestiques.

Une autre femme vivait également à Richelieu, c'était Françoise du Plessis, dame de Marconnay, veuve de messire Pierre Frétart, chevalier de Saulve et Primery, belle-sœur de Mme de Richelieu. Elle était la compagne habituelle des enfans et se rendait populaire parmi les gens du pays. Elle laissa toute sa fortune au fils aîné de Mme de Richelieu, Henri du Plessis.

On recevait fréquemment au château la visite de quelques parens. Tout d'abord, le grand-oncle des enfans, Jacques du Plessis, évêque de Luçon à partir de 1584, mort seulement en 1592, et qui avait été le tuteur du père de Richelieu. Il aidait Suzanne de La Porte dans la gestion de la fortune.

Elle paraît s'être confiée surtout à son propre frère, Amador de La Porte, homme de haut mérite, vif d'esprit et de caractère, appelé à jouer plus tard un rôle important près de son neveu, qu'il avait su deviner.

C'est encore dans sa famille propre que Mme de Richelieu rencontre un autre conseiller et confident, M. Dupont de Saint-Bonnet.

C'est à lui qu'elle raconte ses inquiétudes sur la santé de ses enfans, qu'elle parle tendrement de son *aîné* « qui s'est démis une épaule en tombant du cheval ; » de son *pauvre chartreux* « qu'elle espéroit voir ; mais Dieu en a disposé autrement ; » de son *malade* enfin (c'est le futur cardinal) « toujours tourmenté de ses fièvres » et desquelles elle souhaite si vivement pour lui « une heureuse délivrance. »

Enfin un ami intime de François de La Porte, l'avocat Denys Bouthillier, restait à Paris, le fidèle correspondant et le défenseur utile de la fille de son collègue. Aussi loin que l'on remonte dans la vie du cardinal, on rencontre le nom des Bouthillier.

Les actes de la paroisse de Braye nous ont conservé quelque trace de la présence des seigneurs de Richelieu dans le pays. Ils tenaient fréquemment sur les fonts baptismaux les enfans de leurs paysans. Ce n'est pas sans émotion que l'on feuillette aujourd'hui ces papiers jaunis par le temps, où les fils de Mme de Richelieu ont, il y a trois cents ans, écrit, d'une plume incertaine, leurs premières signatures.

A partir de 1592, apparaissent ces actes de baptême. Les noms des divers membres de la famille se rencontrent assez fréquemment en 1592 et 1593. Ils disparaissent de 1593 à 1595, comme si, dans cette période, Mme de Richelieu et les siens s'étaient absentés ; puis le nom de Henri du Plessis, celui de la tante Françoise, de la petite sœur Nicole, se retrouvent. On voit même mentionnée une Rose du Plessis dont c'est la seule trace relevée jusqu'ici. De 1596 à 1600, pas une seule mention des garçons. Ils sont à Paris où ils font leurs études. Le 21 juin 1600, Henri du Plessis est parrain du fils d'un des domestiques, Jacques du Carroy ; sa mère et sa sœur Nicole sont les marraines. Nous retrouvons les signatures de Nicole et de la tante de Marconnay jusqu'en février 1611, où le registre mentionne la mort de cette dernière, qui fut inhumée à Saulve. Le nom d'Armand-Jean du Plessis, le futur cardinal, ne figure pas une seule fois sur ces actes.

Mme de Richelieu y est nommée une fois encore ; c'est pour la mention de sa mort : « Le 14e de novembre 1616, environ sur les dix heures du matin, est allée de vie à trépas noble dame Suzanne de La Porte, dame de Richelieu. — Le 8e dudit mois et an de décembre de 1616 a été faite l'obsèque de défunte noble dame Suzanne de La Porte, dame de Richelieu. »

Cependant, les enfans ont grandi. Henri du Plessis, l'aîné, s'est marié avec Marguerite Guiot des Charmeaux. Ils ont un enfant. Les registres de Braye parlent encore : « Le 14e octobre 1618 est né François-Louis du Plessis, fils de Henri du Plessis, seigneur de Richelieu et de dame Marguerite Guiot, lequel a été baptisé par

moi, curé de Braye, le 21e dudit mois audit an, et fut nommé en la chapelle de Richelieu, par pauvres orphelins, qui sont Louis Fouré et Jehanne Thomas, assistés de dix autres pauvres et lui donnèrent le nom de François-Louis. »

Mais la mère meurt, en donnant le jour à cet enfant. « Le 15e jour d'octobre trépassa dame Marguerite Guiot, dame de Richelieu, laquelle a été administrée des saints-sacremens et assistée par moi, curé, et le 19e dudit mois et an fut porté le corps en l'église de Braye en laquelle fut fait service et assisté tant à la conduite dudit corps que service M. le Prieur, messire Vincent, M. le curé de Sablon, M. le vicaire de Chantraut et Jean Angeleaume, sacristain. » L'enfant suit bientôt la mère : « Le 8e décembre 1618, le corps de défunt Louis du Plessis, ci-dessus nommé, a été porté du châtel de Richelieu en l'église de Braye... » Enfin le père ne tarde pas à rejoindre, dans le caveau de la famille, sa mère, sa femme et son fils. Il fut tué en duel, comme nous le verrons par la suite : « Le 22e juillet 1619, a été faite l'obsèque du corps de défunt messire Henri du Plessis, en son vivant seigneur de Richelieu, Mausson, Primery, Le Chillou, La Vervolière. »

C'est la dernière mention concernant les enfans de Mme de Richelieu. Les autres se sont éparpillés sur la surface de la France et ont suivi la fortune de leur frère le plus illustre. Les ossemens de la famille ont reposé dans l'église de Braye jusqu'à la Révolution française. A cette époque, les caveaux furent ouverts, violés, les cendres jetées au vent. Il ne reste plus, aujourd'hui, un seul souvenir, une inscription. Tout récemment, le caveau a été visité par le curé de la paroisse, assisté de deux médecins. On n'a rien trouvé qu'un ossement d'enfant.

II. — LA NAISSANCE. L'ENFANCE, LES ÉTUDES.

Armand-Jean du Plessis, dernier enfant mâle de François du Plessis et de Suzanne de La Porte, était né à Paris, le 9 septembre 1585.

Plusieurs écrivains du XVIIe siècle ont affirmé qu'il était né à Richelieu. Quelques années seulement après sa mort, on montrait dans le château de Richelieu reconstruit « la chambre où son illustre mère accoucha heureusement de cet illustre fils. » Cela suffit pour que les auteurs poitevins aient revendiqué comme un titre d'honneur le fait matériel de la naissance de leur compatriote parmi eux.

Il faut s'incliner cependant devant le témoignage d'autres contemporains mieux informés et surtout devant l'affirmation de Richelieu lui-même. André Duchesne, qui écrit du vivant du cardinal de Richelieu et qui dresse, sous les yeux du ministre, la généa-

logie des Du Plessis, André Duchesne, dont on connaît l'exactitude et qui avait entre les mains tous les papiers de la famille, dit « qu'il naquit à Paris, ville capitale du royaume. » Aubery, auquel Mme d'Aiguillon, nièce du cardinal, confia le soin de composer immédiatement après la mort du cardinal une histoire de sa vie et de son ministère, Aubery dit « qu'il naquit et mourut dans un même hôtel. » Le géographe Baudrand affirme et répète « qu'il naquit à Paris, rue de Jouy, où est à présent l'hôtel d'Aumont. » Un des adversaires les plus ardens de Richelieu, Mathieu de Mourgues, dit, quelques mois après la mort du grand ministre : « Il est mort à Paris, où il était né cinquante-sept ans et trois mois auparavant. » En 1627, dans un pamphlet rédigé sous ses yeux, en réponse aux attaques de ses ennemis, Richelieu fait écrire : « Sachez donc qu'il naquit l'an 1585, non pas du côté de Tours, comme s'est imaginé ce conteur qui ne dit rien que ce qu'il ne sait, mais dans Paris même. » Richelieu encore, dans une lettre écrite en 1633, dit en propres termes : « Si je n'étais Parisien, vous pourriez trouver étrange que je sollicitasse les affaires de Messieurs de Paris ; mais ma naissance m'ayant rendu tel, il m'est impossible de ne pas suivre l'inclination que j'ai de servir *une ville où je suis né.* »

Enfin, un écrivain qui, jusqu'ici, n'a pas été cité, mais dont le témoignage est précieux, parce qu'il fut un des familiers de la maison de Richelieu, l'abbé Michel de Pure, écrit « qu'il naquit à Paris, environ le mois de septembre 1585 ; » il ajoute « que l'accouchement fut pénible, qu'il faillit coûter la vie à la mère, que l'existence de l'enfant lui-même resta longtemps incertaine, et que, lorsque le baptême eut lieu à l'église Saint-Eustache, huit mois après la naissance, on ne fit aucune fête, le péril qu'avaient couru l'enfant et la mère portant plutôt au deuil qu'à la joie. »

Ces témoignages concordans, et notamment ces deux dernières affirmations si positives, l'emportent évidemment sur la tradition qui rattache la naissance au château de Richelieu. Le passage de l'abbé de Pure donne la solution du problème qui avait jusqu'ici préoccupé les biographes, à savoir les causes du retard apporté au baptême. On croyait les rencontrer dans le temps nécessaire pour accomplir le voyage du Poitou à Paris. Nous savons maintenant qu'elles tenaient uniquement à la santé de la mère et de l'enfant, ainsi qu'à l'absence du père, qui, au témoignage du même abbé, ne se trouvait pas alors à Paris. Le texte de l'acte de baptême a été retrouvé. Le voici tel qu'il a été conservé en original pendant trois siècles sur les registres de la paroisse Saint-Eustache.

« — 1586, le ve jour de may.

« — Fut baptizé Armand Jehan, filz de mesire Françoys Duplicis, signeur de Richelieu, chevalier des ordres du roy, conseillier en son

conseil detast, pruvost de son ostel et grand preuvost de Franche, et de dame Susane de la Porte, sa femme, demeurant en la rue du Bouloy et ledict enfans fust né le neuvième jour de septembre 1585 : Les parains mesire Armand Gontauld de Biron, chevalier des ordres du roy, conseillier en son conseill detast, capitaigne de cent hommes d'arme de ces ordonanses et maréchal de France, et mesire Jehan Daumon, aussi marechal de Franche, chevalier des ordres du Roy, conseillier en son conseill detast, capitaine de 1 cent hommes d'arme desdict ordonance. La mareine, dame Françoise de Rochechouart, dame de Richelieu, mere dudict Richelieu. »

Il résulte de ce document que le père et la mère de Richelieu donnaient, à cette époque, comme indication de leur domicile à Paris, la rue du Bouloy. C'est probablement là que Richelieu vit le jour. La proximité de la rue du Bouloy et du futur palais-cardinal explique le rapprochement d'Aubery : « né et mort dans un même hôtel. » Le fait que le maréchal d'Aumont fut l'un de ses parrains se rapporte à ce que dit Baudrand. Il résulte enfin de ce même acte que la marraine de Richelieu fut sa grand-mère, Françoise de Rochechouart. Il fallut lui laisser le temps de venir du Poitou.

La présence de la famille de Richelieu à Paris, vers l'époque de la naissance, n'a rien qui puisse étonner. Les fonctions du grand-prévôt l'appelaient à résider, le plus souvent, auprès du roi. En outre, dans cette année 1585, il faisait les démarches pour l'enquête qui devait précéder sa réception dans l'ordre du Saint-Esprit. Mme de Richelieu paraît avoir rempli aussi quelque charge à la cour. On ne peut accepter que sous ces réserves le témoignage d'un contemporain disant « qu'ils faisaient leur résidence habituelle à Richelieu. »

Quoi qu'il en soit, la mort du grand-prévôt ramena, comme nous l'avons dit, Mme de Richelieu dans le Poitou. C'est là que l'enfant passa ses premières années.

Il avait cinq ans quand son père mourut, en 1590. Sa santé fut toujours délicate. Cependant il fut mis de bonne heure à l'étude. Son premier maître fut un prieur de l'abbaye Saint-Florent de Saumur qui s'appelait Hardy Guillot. Il était bon, grand donneur d'aumônes et son nom devait rester en vénération auprès des frères du couvent.

Mais les élémens d'une instruction quelque peu étendue manquaient dans ce château isolé. Dès que l'enfant eut grandi et que les temps furent devenus moins sombres, son oncle, Amador de La Porte, offrit à Mme de Richelieu « qu'il avoit fort assisté dans sa viduité » de se charger de lui. Il l'amena à Paris et le fit entrer au collège de Navarre, où il l'entretint.

C'était dans ce collège que le père et les oncles de Richelieu avaient fait leurs études. Il passait pour l'une des meilleures parmi ces antiques maisons d'éducation qui se pressaient sur la montagne Sainte-Geneviève. Le duc d'Anjou, plus tard Henri III, Henri de Bourbon, plus tard Henri IV, y avaient quelque temps figuré parmi les écoliers.

A l'époque où le jeune Armand du Plessis y entrait à son tour, c'est-à-dire vers 1594, ce collège était bien déchu de son antique splendeur. Les longs désordres de la ligue avaient suspendu la vie de l'Université parisienne. Les collèges avaient dû renvoyer leurs élèves. Durant les deux sièges, leurs grands bâtimens vides s'étaient remplis de vagabonds, de soldats, de paysans fuyant les campagnes. « Vous n'oyez plus aux classes ce clabaudement latin des régens qui obtondoient les oreilles de tout le monde. Au lieu de ce jargon, vous y oyez à toute heure du jour l'harmonie argentine et la vraie idiome des vaches et veaux de lait ou le doux rossignolement des ânes et des truies qui nous servent de cloches. »

La plupart des professeurs s'étaient enfuis, et les histoires spéciales citent avec grands éloges ceux d'entre eux qui, par amour du devoir ou par attachement à la prébende, étaient restés à leur poste. Les cours ne furent repris dans les collèges qu'après 1594. Mais les suites funestes d'une si longue interruption ne disparurent que bien lentement.

Ainsi les premières impressions d'Armand du Plessis, en arrivant à Paris, ne différèrent pas de celles que son enfance avait reçues dans sa province : partout le spectacle de la ruine, de la misère, de la désolation, conséquences du désordre public et de l'indiscipline sociale.

Entré à Navarre, il poursuivit ses études selon les programmes et les méthodes alors en usage. On ne le destinait nullement à l'église. Sa première éducation fut purement laïque. Ébauchée au collège, elle devait se terminer à l'Académie.

Les cours ordinaires se divisaient en trois parties : la *grammaire*, les *arts*, la *philosophie*. Pour un gentilhomme, il n'était guère question que des deux premières facultés. Il fallait, en effet, le pousser pour que l'Académie le reçût encore jeune et souple et le rendît de bonne heure à une carrière généralement très hâtive.

Les exercices de la grammaire duraient deux ou trois ans. Outre le catéchisme et les exercices religieux, les enfans apprenaient le *rudiment*, c'est-à-dire les règles de la langue latine. Même dans le cours ordinaire de la vie, les écoliers étaient tenus de parler latin. Les élèves s'élevaient ensuite à l'explication des auteurs, en commençant par les *Épîtres familières* de Cicéron, les *Comédies* de Térence, les *Églogues* de Virgile. En quatrième, on abordait les

Discours de Cicéron, quelques *Satires* d'Horace et de Juvénal ; puis les *Tusculanes,* les *Traités de critique* de l'orateur romain et de Quintilien. A partir de la quatrième, on commençait à joindre à l'étude du latin quelques principes de la langue grecque que Ramus et les Ronsardisans avaient mise à la mode.

La grande méthode d'instruction, en dehors de la lecture et de l'explication des auteurs, c'était le développement littéraire, que l'on qualifiait *chria* ou *sententia.*

On empruntait les sujets de ces développemens aux livres éminemment classiques du rhéteur Aphtonius ; par exemple, il fallait prouver par principes et par points « que les racines de la science sont amères, mais que ses fruits sont doux, » — ou bien il fallait déclamer « contre la tyrannie. » Le discours latin était également très en usage, et, dès cette époque, les écoliers mettaient en prose ou en vers « les paroles d'Hécube après la prise de Troie, » — « les plaintes de Niobé sur la mort de ses enfans. »

Les cahiers de notes, de tours de phrase, de sentences littéraires ou philosophiques, étaient en grand usage ; des collèges, ils avaient gagné la littérature, le barreau, la chaire, et les avaient cruellement infestés.

Un jeune gentilhomme pouvait en rester là, et c'était déjà beaucoup s'il accomplissait le cycle complet de ces études littéraires. Bien peu abordaient la *philosophie*, qui les retenait deux ans encore. La philosophie, c'était, à proprement parler, la logique et les sciences, ou plutôt c'était la lecture et le commentaire des œuvres d'Aristote ; les *catégories* d'abord, puis les *analytiques,* les *Topiques*, l'*Éthique ;* enfin, dans la seconde année, la *physique* et la *métaphysique*, qui se complétaient par les notions de la *sphère* et quelques livres d'*Euclide.* Les « philosophes » s'habituaient à parler en public. A de certaines époques de l'année, ils se disaient prêts à disputer contre tout venant.

Cette éducation était forte, étroite, toute de méthode et de rigueur. Elle se pliait peu à l'enfant, mais le pliait. Il est à croire que la rigidité même du système le rendait d'une application difficile et rare. Il réservait toute sa rudesse pour les vaillans fils du peuple venus à pied du fond de leur province, afin d'entendre, sur la paille de la rue du Fouarre, les *lectures* des professeurs célèbres. Mais il se montrait moins sévère pour l'essaim des jeunes gentilshommes qui venaient le matin au collège en externes, déjà vêtus de dentelles et de plumes, les bottes molles, et, derrière, le précepteur domestique avec les livres et le carton.

On a conservé quelque trace du passage de Richelieu au collège de Navarre, et l'historien de ce collège dit qu'il y avait fait sa *gram-*

maire et sa *philosophie*, en souvenir de quoi il y fonda, en 1638, une chaire de controverse théologique. Le même écrivain rapporte qu'en 1597, sous le troisième rectorat de Jean Yon, le jeune Armand du Plessis, en costume d'enfant de chœur, accompagna ce même Yon qui conduisait la procession des membres de l'Université au tombeau de saint Denis. Ce souvenir, paraît-il, resta gravé dans la mémoire du futur cardinal. Quand, par la suite, l'Université envoyait une délégation auprès de lui, on y joignait toujours le vénérable Yon. C'était, dit de Launay, un homme de conduite honnête, de maintien sérieux, de tenue soignée ; il eût fait bonne figure dans un sénat, mais il préféra le repos et la lecture de Cicéron, dont il faisait ses délices. Richelieu le voyait avec plaisir, le recevait avec bonne grâce et lui rappelait le souvenir de la cérémonie à laquelle ils avaient pris part. Il ajoutait en souriant qu'il ne voyait pas entrer son ancien maître sans éprouver encore un sentiment de respect et de crainte, — preuve, ajoute judicieusement l'écrivain, — que la discipline sévissait au collège de Navarre.

Cette discipline ne fut pas toujours supportée d'une âme égale par le jeune Du Plessis. Il était vif, bouillant, impatient du joug. On tirait tout de lui par les louanges et les récompenses. Mais on employait en vain les menaces et la crainte. L'historien de son enfance, Michel de Pure, trouve des traits qu'il faudrait citer dans leur latin pour dépeindre la promptitude de cet esprit, la violence, la *colère* de ses ambitions et de son émulation enfantine : « Il avait une soif de la louange et une crainte du blâme qui suffisaient pour le tenir en haleine. Il avala comme d'un trait toutes ses études de grammaire et bientôt il brilla d'un éclat subit. Ce que les autres enfans font en enfant, lui, il le fit avec méthode ; il était conscient de tout ce qu'il disait et faisait. Si on l'interrogeait, il savait, avant de répondre et par des questions embarrassantes, prévenir les questions suivantes. Et l'on ne peut dire enfin les admirables dons d'un esprit vraiment beau qui apparaissaient et jaillissaient sans cesse en étincelles éblouissantes. »

Devenu plus grand, ce caractère vif, indomptable, se déploya dans l'exubérance de la jeunesse. Il était grand, maigre, beau, la figure fine, les yeux aigus. Une flamme brillait en lui. On le sentait propre à tout, mais, quelque carrière qu'il embrassât, apte aux grandes choses. — « Son audace, dit encore le biographe, était supérieure à ses forces, mais non à son génie. » Il se montrait tenace, et dans les luttes du collège, il ne savait ni pardonner ni oublier.

Ce tempérament le portait vers les choses de la guerre. Quand les études touchèrent à leur fin, Suzanne de La Porte rassembla un conseil de famille pour se décharger du poids de la responsabilité

qui pesait sur elle. Il fut décidé que le jeune Armand se destinerait aux armes. Il prit donc le nom de marquis de Chillou, ceignit l'épée et se fit inscrire à l'Académie : « Les marques d'une générosité singulière brillaient déjà sur son visage. »

Des mains du bon Yon, Armand du Plessis passa donc dans celles de M. de Pluvinel.

Antoine de Pluvinel, gentilhomme dauphinois, était le fondateur d'un genre d'établissement qui répondait parfaitement aux nécessités du temps et qui eut une très grande vogue dans tout le cours du XVIIe siècle : l'*Académie*. Prenant les écoliers à la sortie du collège, M. de Pluvinel avait pour idéal d'en faire des hommes et surtout des soldats.

Il avait tout ce qu'il fallait pour réussir dans ce genre d'entreprises. Cavalier de grand mérite et de haute tenue, il avait acquis à la cour et dans les camps une longue expérience ; son assurance, quelque peu gasconne, ajoutait au prestige du mérite et de l'âge. Il avait beaucoup voyagé, vu le monde, les cours, s'était inspiré des exemples des maîtres italiens, avait visité la Hollande, cette autre école des gens de guerre. Comme le père de Richelieu, il avait accompagné Henri III en Allemagne, en Pologne et avait rempli, près de ce prince, les fonctions de premier écuyer. Henri IV devait lui confier bientôt le soin de l'éducation physique de Louis XIII.

Antoine de Pluvinel et le « manège » où s'exerçaient ses élèves vivent pour nous dans les admirables gravures de Crispian de Pas. Tout l'art de l'homme du monde, du cavalier et du courtisan est renfermé dans ces doctes et gracieuses leçons. Ce qu'on apprenait à l'Académie, ce n'était pas seulement les exercices du corps, l'éducation du cheval, le manège, l'escrime, la bague, la quintaine ; c'était la tenue, l'aptitude physique et intellectuelle, la promptitude de l'esprit et du corps, l'élégance, la bravoure et l'honneur. Le fidèle serviteur de Henri III et de Henri IV enseignait à la jeunesse qui se pressait autour de lui l'usage du monde, la façon de se présenter, de saluer, de s'expliquer d'un geste ou d'un sourire. Sa faconde méridionale abondait en traits instructifs, en belles reparties, en beaux exemples. Les jeunes gens les recueillaient de sa bouche, dans de jolies attitudes de page, le sourire aux lèvres, le poing sur la hanche.

Pluvinel aimait à citer ces excellens points des histoires qui ornent l'esprit et rehaussent le cœur. Il désignait aux jeunes gens les gentilshommes qu'ils devaient prendre pour modèles : les Bellegarde, les d'Épernon, les Bassompierre. Il soulignait leurs mérites d'un mot, ou, d'un sourire, leurs défauts. Il avait un avis sur la

hauteur du chapeau, la frisure des plumes, la longueur du manteau, l'empesé des fraises et du collet.

Le marquis de Chillou prit un grand plaisir à ces exercices. Fils de soldat, cadet, destiné par sa naissance, par son peu de fortune, à devenir un de ces « gens de main » qu'il désigne lui-même comme l'honneur et l'élite de la noblesse française, il embrassait, avec l'ardeur qu'il mettait en toutes choses, des exercices et des études qui devaient faire de lui un homme.

Toute sa vie, il conserva le pli que cette éducation lui donna. Il aima toujours les choses de la guerre. Une estampe de Callot le représente devant La Rochelle, à cheval, la robe relevée, les jambes bottées, l'épée à la main. Les contemporains se moquaient de cet accoutrement. Il en paraissait, lui, tout au contraire, fort satisfait. Il n'eut jamais rien du séminariste. Sous le prêtre, on retrouve toujours en lui le soldat.

Un enchaînement de circonstances qui marque bien le caractère du temps changea soudain, et du tout au tout, la carrière d'Armand-Jean du Plessis. Dès l'année 1584, et peut-être quelque temps auparavant, Henri III, voulant gratifier le grand-prévôt, lui avait accordé la disposition de l'évêché de Luçon. L'argent manquait dans les caisses de la royauté ; elle avait trouvé ce moyen de battre monnaie et de récompenser ses serviteurs. Pour les abbayes et les bénéfices réguliers, cette façon d'agir était tout à fait entrée dans les mœurs; pour les bénéfices séculiers, et surtout pour les évêchés, la chose était plus rare et avait véritablement un caractère scandaleux, simoniaque.

Le grand-prévôt, et, après sa mort, sa veuve, n'en jouissaient pas moins des revenus consistoriaux de Luçon, par l'intermédiaire d'administrateurs qui portaient le titre et touchaient les revenus. Pendant près de cinquante ans, l'évêché se transmit ainsi, au gré de la famille.

Le premier de ces évêques confidentiaires fut René de Salla, puis vint Jacques du Plessis de Richelieu, qui, quoiqu'il eût pris les ordres, ne fut qu'un prête-nom et ne résida jamais. Un certain François Yver, curé de Braye, d'une famille très dévouée aux Du Plessis, reçut le titre d'évêque de Luçon, en l'année 1592. Dès cette époque, on disait que l'un des fils de Mme de Richelieu serait effectivement évêque et qu'Yver administrait seulement pour le temps où ces « messieurs étaient aux universités. »

Cependant les chanoines de Luçon supportaient très mal de tels procédés. A la rigueur, ils se seraient passés d'évêque. Mais l'administrateur, qui prélevait les rentes avec une exactitude ponc-

tuelle, refusait de faire aucun des sacrifices qui incombaient à sa charge. On plaida.

Se sentant un peu pressée, Mme de Richelieu fit entendre que le premier de ses cadets, Alphonse, allait hâter ses études. On prit même, dès lors, la précaution de le faire nommer par le roi. A partir de 1595, n'ayant encore que douze ans, il recevait parfois le titre d'évêque.

Mais cet Alphonse, honnête homme, très dévot et bizarre, ne voulut pas se prêter longtemps à de pareils arrangemens. Fut-ce excès de scrupule, ou quelque autre motif? Le jour venu, il refusa tout net de coiffer la mitre. Il se fit moine et alla s'enfermer à la Grande-Chartreuse.

Ce coup de tête rompait toutes les mesures de Mme de Richelieu. L'évêché allait-il lui échapper? Heureusement, elle avait un troisième fils. Celui-ci avait l'intelligence vive, prompte, prête à tout. Ce n'était pas un rêveur. Sa mauvaise santé pouvait lui être un grand obstacle dans cette carrière des armes où il prétendait entrer. Tout bien pesé, cet autre cadet prit la soutane, pour sauver l'évêché.

Ceci se passe aux environs de l'année 1602. Armand du Plessis avait dix-sept ans. Il quitte l'Académie et se remet à l'étude. Il avait déjà fait une philosophie à Navarre. Il en fit une autre à ce même collège, ou peut-être au collège de Lisieux. Puis il aborda la théologie. Son maître en cette science fut Jacques Hennequin, homme docte qui enseignait au collège de Calvi. Dès 1603, Armand du Plessis suivait ses leçons.

Mais la promptitude de son esprit se lassa vite des lentes méthodes usitées dans l'enseignement. Il délaissa les cours publics et se livra, chez lui, à des études personnelles qu'il poursuivit avec une application extraordinaire. C'est à cette époque que Richelieu eut pour maître de controverse l'Anglais Richard Smith, un des esprits les plus libres parmi les théologiens du temps.

Richelieu, soit de son propre mouvement, soit par l'impulsion qu'il recevait de ce maître particulier, embrassait alors, avec une passion fougueuse, les doctrines des « philosophes. » Il voulut manifester ses sentimens à ce sujet et demanda aux maîtres de la maison de Sorbonne l'autorisation d'ouvrir une dispute publique dans leurs bâtimens. Les sorboniens, inquiets, rejetèrent sa demande, et la raison du refus, dit l'écrivain qui nous rapporte ces faits, était la même que celle de la demande : à savoir que cela ne s'était jamais fait. Richelieu ne se tint pas pour battu. Il s'adressa à ses anciens maîtres du collège de Navarre, et il livra là son combat philosophique, sous la présidence d'un certain personnage du nom d'Itain, qui n'était ni docteur ni même bachelier et qui se contenta

d'accorder sa présence muette aux exploits irréguliers de l'abbé de Richelieu. Cela se passe en 1604.

A cette époque de la vie de Richelieu se rapporte une autre anecdote qui, en elle-même, est peu de chose; mais il ne faut perdre aucun trait de la jeunesse des grands hommes. Laissons donc parler l'écrivain contemporain :

« M. le cardinal, étudiant en philosophie, occupoit un corps de logis en son particulier qui avoit une entrée dans le jardin du collège de Saint-Jean-de-Latran, dont le jardinier étoit de Chinon et nommé Rabelais. Quarante ans après, Son Éminence, rappelant dans sa mémoire ce temps-là, tesmoigna à Desbournais (son valet de chambre) qu'il auroit joie de sçavoir ce que ce jardinier étoit devenu et ses deux filles, et lui donna ordre de se transporter le lendemain à ce collège et, s'ils étoient encore en vie, de les lui amener avec toute leur famille, ce que Desbournais ayant exécuté ponctuellement, lui présenta, à l'issue de son dîner, le bonhomme Rabelais, accompagné de ses deux filles et de leurs enfans, lequel, se jetant tous à genoux, lui demandoit pardon, protestant n'avoir jamais mal parlé de Son Éminence qui, riant de son ingénuité, lui commanda de se relever et lui dit : « N'ayez point de peur, bonhomme, me reconnaissez-vous bien? — Hélas! bon seigneur, répondit Rabelais, nous ne vous avons jamais vu. — Vous souvenez-vous bien d'un jeune écolier, repartit M. le cardinal, qui avoit pour précepteur M. Mulot et pour valet de chambre Desbournais,.. de votre pays, et un laquais à livrées rouges. — Oui déa, Monseigneur, répondit Rabelais. Ils ont bien croqué de mes poires et de mes pêches, sans m'en dire mot. — C'est moi, mon bonhomme, je veux vous payer vos fruits. Desbournais, qu'on lui donne cent pistoles, et à chacune de ses filles deux cents. N'êtes-vous pas satisfaits de moi?.. » L'on peut juger de leur joie... »

L'étudiant avait, comme on le voit, un certain train de maison : habitation à part, précepteur, valet de chambre, laquais. Il se sentait déjà de l'évêque ; et, si les fruits du bonhomme Rabelais souffraient du voisinage, si ses filles même étaient approchées d'un peu près, c'était, en somme, beaucoup d'honneur.

Cependant, les études de théologie furent menées rondement. Outre le caractère de l'homme, qui n'avait rien de languissant, le temps pressait. Vers 1603, le sieur Yver, agissant au nom de Mme de Richelieu, avait été condamné, par arrêt du parlement, à donner un tiers du revenu de l'évêché pour réparer l'église cathédrale et les bâtimens du palais épiscopal. Pour gagner du temps, Mme de Richelieu avait demandé à transiger. Deux chanoines de Luçon s'étaient rendus à Paris; des arbitres avaient été nommés, et les Richelieu avaient dû s'engager à faire toutes les répa-

rations réclamées depuis si longtemps. Cet engagement absorbait les principaux revenus de l'évêché. La situation du sieur Yver, évêque non consacré de Luçon, devenait insoutenable. Dès octobre 1604, on faisait figurer dans les actes rendus au nom de l'évêché un N... de Richelieu, laissant le nom en blanc, hésitant encore entre Alphonse et Armand.

Il fallait en finir. Vers la fin de 1606, sans attendre l'obtention de ses grades, et cinq ans avant d'avoir atteint l'âge canonique, l'abbé de Richelieu fut désigné évêque de Luçon. En même temps, le roi Henri IV, qui continuait à protéger la famille du grand-prévôt, sollicitait du pape la dispense nécessaire pour la consécration du jeune évêque.

Richelieu avait dès lors, près du roi, un protecteur dévoué et influent. C'était son propre frère, Henri du Plessis. Cet aîné, dont nous avons à peine prononcé le nom jusqu'ici, mérite de nous arrêter un instant. Nous ignorons la date de sa naissance ; mais on peut croire qu'il était de cinq à six ans plus âgé que son frère. C'était un jeune homme de mérite, vif, brillant, aimable, d'un cœur tendre et prompt, d'un esprit ouvert et délié. Dès qu'il fut en âge de paraître à la cour, il vint à Paris et, en partie par la faveur de son nom, en partie par la complaisance de ses services, sut s'attirer l'amitié du roi. Nous avons vu que, de bonne heure, il s'était fait inscrire sur la liste des pensionnaires, libéralité d'autant plus remarquable de la part de Henri IV, que ce prince ne passait pas pour prodigue. Malgré ses modiques ressources, Henri de Richelieu s'était mêlé à tout ce qu'il y avait de galant à la cour. Il était l'un des *dix-sept seigneurs* qui donnaient le ton et réglaient la mode.

Actif, insinuant et brave, il était digne, en tous points, du nom qu'il portait. Les mémoires contemporains le montrent mêlé aux intrigues de la cour. Dès 1605, il portait ombrage au puissant favori du roi, Rosny. Il servait d'intermédiaire dans une négociation où les jésuites étaient vivement intéressés. Le père Cotton l'utilisait.

Il s'appuyait lui-même sur son beau-frère, Dupont de Courlay. Celui-ci, de beaucoup plus âgé que lui, d'abord gentilhomme de la chambre, puis capitaine des gardes du roi, combattant d'Arques et d'Ivry, peut-être huguenot converti, était un homme actif et d'ambitions très inquiètes, malgré « sa noblesse douteuse. » Il avait épousé, le 23 août 1603, Françoise du Plessis, sœur de Henri et d'Armand.

Ils formaient tous ensemble une petite cabale dévouée à la reine Marie de Médicis. « Bons joueurs de luth, » courtisans élégans et souples, ils avaient leur entrée dans les cabinets et se servaient

d'une espèce de faveur occulte qui devait porter ses fruits sous la régence.

Henri de Richelieu aida toujours, et de la meilleure grâce du monde, à la fortune de son cadet, l'abbé de Richelieu.

Les lettres par lesquelles le roi Henri IV recommande à son ambassadeur près du pape l'affaire de l'évêché de Luçon sont honorables pour l'un et l'autre frère.

« Monsieur d'Halincourt, dit le roi, j'ai naguère nommé à notre saint-père le pape M. Armand-Jehan du Plessis, diacre du diocèse de Paris, frère du sieur de Richelieu, pour être pourvu de l'évêché de Luçon, en Poitou, par la démission et résignation qu'en a faite à son profit M. François Hyver, dernier titulaire d'icelui; et parce que ledit du Plessis, qui est déjà dans les ordres, n'a encore du tout atteint l'âge requis par les saints décrets et constitutions canoniques pour tenir ledit évêché, et que je suis assuré que son mérite et suffisance peuvent aisément suppléer à ce défaut, je vous écris cette lettre afin que vous fassiez instance de ma part à Sa Sainteté, avec mon cousin le cardinal de Joyeuse, à qui j'en écris de telle sorte que cette grâce ne lui soit refusée, parce qu'il est du tout capable de servir en l'Église de Dieu et que je sais qu'il ne donne pas peu d'espérance d'y être grandement utile. »

Quoiqu'il y ait lieu de faire, dans ces sortes de documens, la part de la formule courante, les éloges donnés par le roi à l'évêque qu'il venait de nommer ont un caractère particulièrement flatteur. Déjà, évidemment, il avait distingué le jeune abbé dont l'empressement cherchait à s'approcher du roi et à gagner ses bonnes grâces.

Pendant que l'ambassadeur mettait en train, à Rome, l'affaire de la dispense, à Paris, l'abbé de Richelieu brûlait les étapes de sa carrière théologique. En juin ou juillet 1606, il obtenait son premier brevet d'études; en août de la même année, il demandait et obtenait la dispense du temps requis pour accomplir, en son entier, le premier cours. Le texte de cette demande nous est parvenu. Les termes flatteurs que contient la réponse méritent d'être cités : « Extrait des actes de la sacrée Faculté de Paris, année 1606. — *Magister Armandus du Plessis de Richelieu designatus episcopus Lucionensis supplicavit ut secus dispensaretur de tempore requisito in statutis ante quam recipiatur ad primum cursum. Dispensatum est ex illo et receptus est ad primum, habita ratione dignitatis doctrinæ et capacitatis illius.* » Richelieu passe bientôt un nouvel examen, et, tout à coup, impatient des lenteurs de la chancellerie pontificale, il se décide à aller faire lui-même ses propres affaires et part pour Rome.

M. d'Halincourt fit au jeune prélat désigné un excellent accueil;

il l'introduisit à la cour pontificale et le présenta au pape, qui était alors Paul V.

Le court séjour que Richelieu fit à Rome exerça sur le reste de sa carrière une très réelle influence. Il vit, à l'âge où les impressions sont vives et durables, cette ville qui était à la fois la capitale du monde catholique et le centre du monde civilisé. Son œil perçant put distinguer le fort et le faible de cette cour, de ces congrégations, de ces cercles qui passaient pour les retraites de la politique la plus haute et la plus raffinée. Il vit de près ce que, de loin, on appelle les grandes choses.

Il s'insinua dans la faveur de plusieurs cardinaux, les Borghèse, les Givry, les Joyeuse. La tenue de la cour romaine, où les longues ambitions se couvrent si longtemps du manteau de l'humilité et du désintéressement, le frappa. C'est à partir de cette époque qu'il commença à contenir ce que sa nature avait de naturellement impétueux et qu'il soumit toute son attitude extérieure à la discipline de ses ambitions.

Il étudia les langues qu'on parlait à Rome, l'italien et l'espagnol. Cette dernière surtout était préférée par tout le monde galant. Il s'y consacra jusqu'à dédaigner l'usage du français. Il rechercha aussi les occasions de se faire remarquer dans les discussions littéraires et théologiques. Il y brillait par l'étendue de sa science, la sûreté de sa mémoire, la vivacité de son esprit, la modestie de son maintien. Le pape Paul V, dont l'abord était plutôt sévère, s'intéressa au jeune prélat. Il eut avec lui de longues et graves conversations. Il alla jusqu'à lui confier les inquiétudes que la conduite de Henri IV inspirait au saint-siège.

« Ce prince, à peine arraché aux erreurs de l'hérésie, disait le pape, s'abandonne à toutes les tentations des sens et se livre à tous les plaisirs. Ne pouvons-nous pas craindre justement qu'une pareille conduite ne l'éloigne de la voie droite et ne le rejette vers ses anciennes erreurs? » Richelieu, après avoir laissé passer le flot des plaintes du saint-père, reprenait doucement la défense de son roi, et il le faisait en termes si heureux et si éloquens que Paul V terminait l'entretien par cette plaisanterie pontificale : « *Henricus Magnus armandus Armando* (Henri le Grand armé par Armand). »

Une autre fois, un des prédicateurs de la cour ayant prononcé un long sermon devant un nombreux auditoire, Richelieu le récita, d'un bout à l'autre, à la sortie de l'église. Le fait fut rapporté au pape qui, quelques jours après, demanda encore à Richelieu de répéter le sermon. Il réussit et, pour mettre le comble à l'admiration que ce trait avait excité, le lendemain, il fit un autre sermon de son cru, sur le même sujet, et cela, dit son historien, « avec une telle abondance d'idées et de citations, avec une telle splendeur

de l'âme, un tel choix des sentimens et des paroles, que l'on criait au miracle. »

La faveur dont Richelieu paraissait jouir auprès du saint-père lui valut des ennemis. Il fut accusé d'avoir écrit contre un cardinal espagnol, sur un ton de louange feinte qui, au fond, voilait la plus mordante ironie. Il dut se défendre, mais il le fit avec bonheur et, bien loin de le considérer comme ayant insulté le collège des cardinaux, on pensa plutôt qu'il « était digne d'en faire partie. » Après s'être rendu compte par lui-même des mérites de Richelieu, le souverain pontife se décida enfin à lui accorder la dispense qu'il était venu solliciter. Les panégyristes de Richelieu disent même que Paul V se serait exprimé en ces termes flatteurs : *Æquum est ut qui supra ætatem sapis infra ætatem ordineris.* — « Il est juste que l'homme qui montre une sagesse au-dessus de son âge soit ordonné avant l'âge. » Mais les adversaires du même cardinal racontent, au contraire, que Richelieu se serait trouvé dans la nécessité d'exhiber un faux acte de baptême, et qu'une fois les bulles obtenues, il s'en serait confessé au pape lui-même. Celui-ci aurait pris la chose du bon côté, mais en ajoutant seulement que ce jeune homme « serait un grand fourbe. »

Il faut prendre ces anecdotes pour ce qu'elles valent. Ce qui est certain, c'est que Richelieu fut sacré à Rome, à l'occasion des fêtes de Pâques, le 17 avril 1607, par le cardinal de Givry. Il n'avait pas vingt-deux ans.

Aussitôt, Richelieu revint à Paris. Les études théologiques étaient restées en suspens. Étant homme à ne pas laisser languir la fortune, il ne négligeait rien de ce qui pouvait la fixer. Il se remit au travail avec une nouvelle ardeur.

La hâte de ses ambitions l'emporta bientôt sur la force des lisières dont la tradition scolastique embarrassait ce genre d'études. Au mois d'août 1607, il sollicita la faveur de soutenir le premier acte de théologie. Le 29 octobre de la même année, devant un auditoire nombreux, étonné de cette exceptionnelle circonstance d'un évêque sur les bancs des écoles, il soutint un examen « en manière de résompte » sur une chaire basse, sans président, la tête couverte, en considération de son titre épiscopal.

On dit qu'il avait inscrit comme épigraphe à ses thèses ces paroles orgueilleuses de l'Écriture : *Quis erit similis mihi?* On dit aussi que la force de son argumentation provoqua l'admiration des vieux théologiens et qu'elle souleva dans l'auditoire « un applaudissement universel. »

Deux jours après l'examen, l'évêque de Luçon sollicitait l'honneur de figurer parmi les membres du collège de la Sorbonne ; par une dernière faveur, et une dernière dérogation aux usages, le

corps des sorbonistes, en considération de sa dignité, s'ouvrit immédiatement pour lui; le 31 octobre, « il était admis dans l'hospitalité de la maison. »

Ainsi, menant de front à la fois toutes les études et toutes les ambitions, le jeune prélat justifie les unes par les autres. En moins de trois ans, sa nouvelle carrière est tracée, occupée, déblayée. Bientôt, sa jeunesse elle-même ne lui sera pas un obstacle, et il n'en rencontrera plus d'autre que la trop claire supériorité de son génie.

L'année 1608, qui termine pour Richelieu cette période laborieuse, le trouve malade, dévoré des fièvres qui seront, toute sa vie, le prix de son immense dépense d'activité et d'énergie. Cependant à Paris, où il demeure un an encore, il ne perd pas son temps. Il prêche, et se place déjà au rang des orateurs écoutés; il fréquente la cour, et s'empresse auprès d'un roi qui l'aime, et qui l'appelle familièrement *son évêque*.

Il étend ses relations dans le clergé, s'attache particulièrement à la haute et influente personnalité du cardinal du Perron, et se met, en quelque sorte, dans son ombre.

Il fréquente aussi à la ville, y renoue les anciennes relations, en crée de nouvelles. On pourrait croire qu'il va devenir un de ces prélats de cour que les mœurs du temps tolèrent, et qui, parmi les intrigues et les complaisances, cherchent le chemin des faveurs et des hauts emplois. Il a déjà des visées politiques. On le sait, on le sent. Paris et la présence du roi sont le lieu des grâces, des sollicitations, des hasards imprévus qui distinguent un homme et le mettent soudain sur le pinacle.

Tous les désirs et toutes les combinaisons roulent à la fois dans cette jeune tête. Enfin, il se décide. Mais tout au contraire de ce qu'on eût pensé, il prend sur lui-même de quitter Paris, la cour, les premières espérances et les premiers succès. Il part et va s'enfouir au fond de la province, dans son évêché de Luçon. On pouvait craindre un prélat de cour et d'intrigues : Richelieu déroute tous les pronostics en se déclarant évêque sérieux et *résident*.

Après avoir mis ordre à ses affaires, fait de nombreuses visites d'adieux, s'être bien assuré, par des promesses de correspondance réciproque, qu'il ne serait pas trop oublié; après s'être recommandé à tout ce qui pouvait lui être utile, depuis le roi jusqu'aux simples commis de la poste, notre évêque emprunte à son ami, M. de Moussy, un carrosse tiré par quatre chevaux, et malgré l'épuisement d'une longue maladie et d'une lente convalescence, malgré les rigueurs de la saison, il se met en route pour le Poitou.

A travers les difficultés d'un voyage d'hiver à cette époque, il

arrive dans son évêché vers la mi-décembre 1608. Avant d'y pénétrer, il s'arrête à Fontenay-le-Comte, ville assez importante du voisinage. Les habitans en étaient un peu glorieux et se piquaient de belles-lettres. Ils vinrent au-devant de l'évêque. Celui-ci les harangua courtement, mais poliment. Il se félicite d'avoir son évêché proche d'une ville « qui était renommée pour avoir donné une infinité de beaux esprits à la France. » Il veut bien rechercher leur amitié, « toutes les sciences, comme disent les anciens, se tenant par la main, » et il se met de bon cœur à leur service si l'occasion se présente de leur être utile.

Les délégués du chapitre de Luçon étaient venus au-devant de leur évêque jusqu'à Fontenay. Avec ces messieurs, la situation était particulièrement délicate. Depuis si longtemps que le chapitre se plaignait de la famille de Richelieu, surtout depuis qu'un procès était engagé, il y avait eu bien des aigreurs de part et d'autre. L'évêque indiqua les choses d'un mot, voulut bien faire allusion à sa trop longue absence, et parut accepter sa part des torts.

Mais le lendemain, quand il fut tout à fait sur son terrain, à Luçon même, il le prit d'un peu plus haut, et s'il voulut bien convier les chanoines à ne faire avec lui qu'un seul cœur et qu'une seule âme (*cor unum et anima una*) pour le bon exemple et le bien du diocèse, il ne manqua pas de faire sentir ce qu'il y avait de généreux, de sa part, dans une pareille condescendance. Il accordait l'amnistie, « l'amnistie d'oubliance, » comme il disait ; mais il rappelait à ceux qui lui avaient été si « fort contraires » combien ils avaient manqué à l'homme que « Dieu avait rendu leur chef. »

Le peuple eut aussi sa petite part de l'éloquence épiscopale, et même les protestans ne furent pas oubliés ; il y en avait un assez grand nombre à Luçon. Richelieu leur promit sa bienveillance et les assura que « tout en étant désuni de croyance, on pouvait être uni d'affection. »

En somme, c'était un fort bon début, digne, grave et conciliant. Le 21 décembre 1608, jour de la fête de saint Jacques, lorsque le nouvel et jeune évêque célébra pontificalement la messe d'inauguration dans sa cathédrale depuis si longtemps abandonnée, il dut y avoir chez tous les assistans un mouvement de joie, et l'évêque, en particulier, dut ressentir pleinement la satisfaction d'avoir su faire si à propos et si élégamment son devoir.

Cette satisfaction, l'histoire la partage. Il est bon, en effet, de voir un homme que tant de raisons diverses portaient vers les hautes ambitions, qui les avait toutes, mais qui réfléchissait aux meilleurs et aux plus solides moyens de les satisfaire, de voir cet homme reconnaître, de lui-même, que le parti le plus honorable et le plus digne est, en même temps, le plus avantageux et le plus

prompt. Ce coude, ce crochet vers la province, fut certainement longuement médité ; il est particulièrement significatif dans les débuts du jeune prélat que tant de raisons diverses et l'exemple de nombre de ses collègues eussent pu retenir à Paris.

Parmi les motifs qui déterminèrent Richelieu, le plus fort vient assurément d'une sorte d'honnête calcul. Il se sentait, bien jeune encore, exposé à tous les hasards d'un terrain mouvant et dangereux. De fortune, de situation, et d'aspect maigre ; sans poids, sans famille, sans argent : jouer sa vie dans de telles conditions, c'était avoir toutes les chances contraires. Son intelligence, le peu qu'il avait d'expérience, ce flair que l'homme politique emploie d'abord à s'assurer des moyens de parvenir, ne pouvaient guère lui servir, au point où il en était, qu'à lui signaler les dangers d'une trop grande précipitation.

L'éloignement de Paris convenait à sa pauvreté, le titre d'évêque à sa dignité, l'administration d'un diocèse à son activité ; la pratique des vertus au désir de se signaler, et au besoin de la louange. S'emparer de ce qu'il avait à faire pour prouver ce qu'il savait faire, c'était l'inspiration naturelle d'un génie fait d'énergie et de modération. Il faut tout gagner dans la vie, même le temps.

D'ailleurs, la province a du bon. Elle donne de l'assiette, crée les relations fortes et sûres, apprend à connaître le détail étroit et précis des intérêts humains, rapproche de la réalité. Tenir à quelque chose a été, de tout temps, une grande force. C'en était une au temps de Richelieu, au lendemain de ces guerres de la Ligue pendant lesquelles chaque région, chaque district avait eu sa vie propre, son action indépendante.

Un homme que l'encombrement de la cour étouffait devait se sentir bien plus à l'aise dans son pays. On savait, du moins, là, qui il était, d'où il venait, ce qu'il valait. On jalousait peut-être un peu sa trop écrasante supériorité. Mais ce sentiment lui-même était un hommage rendu à son mérite par la curiosité perspicace de la province.

Le plan de Richelieu était clair ; gagner quelques années, compléter ses études, acquérir un bon renom d'homme de devoir et d'administrateur capable, se désigner à l'estime de ses concitoyens et attendre les occasions, prêt à les saisir toutes, mais sans se précipiter sur aucune. Il a quitté Paris avec l'espoir de retour. Il y reviendra plus âgé, plus expérimenté, plus connu, mieux apprécié. Il le quitte écolier encore ; il y rentrera homme fait, avec l'autorité et la confiance en soi-même qu'inspire le sentiment du devoir accompli.

GABRIEL HANOTAUX.

THAIS

CONTE PHILOSOPHIQUE

I.
LE LOTUS.

En ce temps-là, le désert était peuplé d'anachorètes. Sur les deux rives du Nil, d'innombrables cabanes, bâties de branchages et d'argile par la main des solitaires, étaient semées, à quelque distance les unes des autres, de façon que ceux qui les habitaient pouvaient vivre isolés et pourtant s'entr'aider au besoin. Des églises, surmontées du signe de la croix, s'élevaient de loin en loin au-dessus des cabanes, et les moines s'y rendaient dans les jours de fête pour assister à la célébration des mystères et participer aux sacremens. Il y avait aussi, tout au bord du fleuve, des maisons où les cénobites, renfermés chacun dans une étroite cellule, ne se réunissaient qu'afin de mieux goûter la solitude.

Anachorètes et cénobites vivaient dans l'abstinence, ne prenant de nourriture qu'après le coucher du soleil, mangeant, pour tout repas, leur pain avec un peu de sel et d'hysope. Quelques-uns, s'enfonçant dans les sables, faisaient leur asile d'une caverne ou d'un tombeau et menaient une vie encore plus singulière.

Tous gardaient la continence, portaient le cilice et la cucule,

dormaient sur la terre nue après de longues veilles, priaient, chantaient des psaumes, et, pour tout dire, accomplissaient chaque jour les chefs-d'œuvre de la pénitence. En considération du péché originel, ils refusaient à leur corps, non-seulement les plaisirs et les contentemens, mais les soins mêmes qui passent pour indispensables selon les idées du siècle. Ils estimaient que les maladies de nos membres assainissent nos âmes et que la chair ne saurait recevoir de plus glorieuses parures que les ulcères et les plaies. Ainsi s'accomplissait la parole des prophètes qui avaient dit : « Le désert se couvrira de fleurs. »

Des anges semblables à de jeunes hommes venaient, un bâton à la main, comme des voyageurs, visiter les ermitages, tandis que des démons, ayant pris des figures d'Éthiopiens ou d'animaux, erraient autour des solitaires, afin de les induire en tentation. Quand les moines allaient le matin remplir leur cruche à la fontaine, ils voyaient des pas de Satyres et de Centaures imprimés dans le sable. Considérée sous son aspect véritable et spirituel, la Thébaïde était un champ de bataille où se livraient à toute heure, et spécialement la nuit, les merveilleux combats du ciel et de l'enfer.

Les ascètes, furieusement assaillis par des légions de damnés, se défendaient, avec l'aide de Dieu et des anges, au moyen du jeûne, de la pénitence et des macérations. Parfois, l'aiguillon des désirs charnels les déchirait si cruellement qu'ils en hurlaient de douleur et que leurs lamentations répondaient, sous le ciel plein d'étoiles, aux miaulemens des hyènes affamées. C'est alors que les démons se présentaient à eux sous des formes ravissantes. Car, si les démons sont laids en réalité, ils se revêtent parfois d'une beauté apparente qui empêche de discerner leur nature intime. Les ascètes de la Thébaïde virent avec épouvante, dans leur cellule, des images du plaisir, inconnues même aux voluptueux du siècle. Mais, comme le signe de la croix était sur eux, ils ne succombaient pas à la tentation, et les esprits immondes, reprenant leur véritable figure, s'éloignaient dès l'aurore, pleins de honte et de rage.

Les anciens du désert étendaient leur puissance sur les pécheurs et sur les impies. Leur bonté était parfois terrible. Ils tenaient des apôtres le pouvoir de punir les offenses faites au vrai Dieu, et rien ne pouvait sauver ceux qu'ils avaient condamnés. L'on contait avec épouvante, dans les villes et jusque dans le peuple d'Alexandrie, que la terre s'entr'ouvrait pour engloutir les méchans qu'ils frappaient de leur bâton. Aussi étaient-ils très redoutés des gens de mauvaise vie et particulièrement des mimes, des baladins, des prêtres mariés et des courtisanes.

Telle était la vertu de ces religieux, qu'elle soumettait à son pouvoir jusqu'aux bêtes féroces. Lorsqu'un solitaire était près de mourir, un lion lui venait creuser une fosse avec ses ongles. Le saint homme, connaissant par là que Dieu l'appelait à lui, s'en allait baiser la joue à tous ses frères. Puis, il se couchait avec allégresse, pour s'endormir dans le Seigneur.

Or, depuis qu'Antoine, âgé de plus de cent ans, s'était retiré sur le mont Colzin avec ses disciples bien-aimés, Macaire et Amathas, il n'y avait pas dans toute la Thébaïde de moine plus abondant en œuvres que Paphnuce, abbé d'Antinoé. A vrai dire, Éphrem et Sérapion commandaient à un plus grand nombre de moines et excellaient dans la conduite spirituelle et temporelle de leurs monastères. Mais Paphnuce observait les jeûnes les plus rigoureux et demeurait parfois trois jours entiers sans prendre de nourriture. Il portait un cilice d'un poil très rude, se flagellait matin et soir, et se tenait souvent prosterné le front contre terre.

Ses vingt-quatre disciples, ayant construit leurs cabanes proche la sienne, imitaient ses austérités. Il les aimait chèrement en Jésus-Christ et les exhortait sans cesse à la pénitence. On distinguait parmi eux le diacre Flavien, qui avait la connaissance des Écritures et parlait avec adresse. Mais le plus admirable des disciples de Paphnuce était un jeune paysan nommé Paul et surnommé le Simple à cause de son extrême naïveté. Les hommes raillaient sa candeur, mais Dieu le favorisait en lui envoyant des visions et en lui accordant le don de prophétie.

Paphnuce sanctifiait ses heures par l'enseignement de ses disciples et les pratiques de l'ascétisme. Souvent aussi il méditait sur les livres sacrés pour y trouver des allégories. C'est pourquoi, jeune encore d'âge, il abondait en mérites. Les diables, qui livrent de si rudes assauts aux bons anachorètes, n'osaient s'approcher de lui. La nuit, au clair de lune, sept petits chacals se tenaient devant sa cellule, assis sur leur derrière, immobiles, silencieux, dressant l'oreille. Et l'on croit que c'était sept démons qu'il retenait sur son seuil par la vertu de sa sainteté.

Paphnuce était né à Alexandrie de parens nobles, qui l'avaient fait instruire dans les lettres profanes. Il avait même été séduit par les mensonges des poètes, et tels étaient, en sa première jeunesse, l'erreur de son esprit et le dérèglement de sa pensée, qu'il croyait que la race humaine avait été noyée par les eaux du déluge au temps de Deucalion et qu'il disputait avec ses condisciples sur la nature, les attributs et l'existence même de Dieu. Il vivait alors dans la dissipation, à la manière des gentils. Et c'est un temps qu'il ne se rappelait qu'avec honte et pour sa confusion.

— Durant ces jours, avait-il coutume de dire à ses frères, je bouillais dans la chaudière des fausses délices.

Il entendait par là qu'il mangeait des viandes habilement apprêtées et qu'il fréquentait les bains publics. En effet, il avait mené jusqu'à sa vingtième année cette vie du siècle, qu'il conviendrait mieux d'appeler mort que vie. Mais, ayant reçu les leçons du prêtre Macrin, il devint un homme nouveau. La vérité le pénétra tout entier, et il avait coutume de dire qu'elle était entrée en lui comme une épée. Il embrassa la foi du Calvaire et il adora Jésus crucifié. Après son baptême, il resta un an encore parmi les gentils, dans le siècle où le retenaient les liens de l'habitude. Mais un jour, étant entré dans une église, il entendit un diacre qui lisait ce verset de l'Écriture : « Si tu veux être parfait, va, et vends tout ce que tu as et donnes-en l'argent aux pauvres. » Aussitôt, il vendit ses biens, en distribua le prix en aumônes, et embrassa la vie monastique.

Depuis dix ans qu'il s'était retiré loin des hommes, il ne bouillait plus dans la chaudière des délices charnelles; mais il macérait profitablement dans les baumes de la pénitence. Or un jour que, rappelant, selon sa pieuse habitude, les heures qu'il avait vécu loin de Dieu, il examinait ses fautes une à une pour en concevoir exactement la difformité, il lui souvint d'avoir vu jadis, au théâtre d'Alexandrie, une comédienne d'une grande beauté, nommée Thaïs. Cette femme se montrait dans les jeux et ne craignait pas de s'y livrer à des danses dont les mouvemens, réglés avec trop d'habileté, rappelaient ceux des passions les plus horribles. Ou bien elle simulait quelqu'une de ces actions honteuses que les fables des païens prêtent à Vénus, à Léda ou à Pasiphaé. Elle embrasait ainsi tous les spectateurs du feu de la luxure; et, quand de beaux jeunes hommes ou de riches vieillards venaient, pleins d'amour, suspendre des fleurs au seuil de sa maison, elle leur faisait accueil et se livrait à eux. En sorte qu'en perdant son âme, elle perdait un très grand nombre d'autres âmes. Peu s'en était fallu qu'elle eût induit Paphnuce lui-même au péché de la chair. Elle avait allumé le désir dans ses veines et il s'était une fois approché de la maison de Thaïs. Mais il avait été arrêté au seuil de la courtisane par la timidité naturelle à l'extrême jeunesse (il avait alors quinze ans) et par la peur de se voir repoussé faute d'argent, car ses parens veillaient à ce qu'il ne pût faire de grandes dépenses. Dieu, dans sa miséricorde, avait pris ces deux moyens pour le sauver d'un grand crime. Mais Paphnuce ne lui en avait eu d'abord aucune reconnaissance, parce qu'en ce temps-là il savait mal discerner ses propres intérêts et qu'il convoitait les faux biens.

Donc, agenouillé dans sa cellule, devant le simulacre de ce bois salutaire où fut suspendue comme dans une balance la rançon du monde, Paphnuce se prit à songer à Thaïs, parce que Thaïs était son péché et il médita longtemps, selon les règles de l'ascétisme, sur la laideur épouvantable des délices charnelles dont cette femme lui avait inspiré le goût aux jours de trouble et d'ignorance. Après quelques heures de méditation, l'image de Thaïs lui apparut avec une extrême netteté. Il la revit telle qu'il l'avait vue lors de la tentation, belle selon la chair. Elle se montra d'abord comme une Léda, mollement couchée sur un lit d'hyacinthe, la tête renversée, les yeux humides et pleins d'éclairs, les narines frémissantes, la bouche entr'ouverte, la poitrine en fleur et les bras frais comme deux ruisseaux. A cette vue, Paphnuce se frappait la poitrine et disait :

— Je te prends à témoin, mon Dieu, que je considère la laideur de mon péché!

Cependant l'image changeait insensiblement d'expression. Les lèvres de Thaïs révélaient peu à peu, en s'abaissant aux deux coins de la bouche, une mystérieuse souffrance. Ses yeux agrandis étaient pleins de larmes et de lueurs ; de sa poitrine, gonflée de soupirs, montait une haleine semblable aux premiers souffles de l'orage. A cette vue, Paphnuce se sentit troublé jusqu'au fond de l'âme. S'étant prosterné, il fit cette prière :

— Toi qui as mis la pitié dans nos cœurs, comme la rosée du matin sur les prairies, Dieu juste et miséricordieux, sois béni! Louange, louange à toi! Écarte de ton serviteur cette fausse tendresse qui mène à la concupiscence et fais-moi la grâce de ne jamais aimer qu'en toi les créatures, car elles passent et tu demeures. Si je m'intéresse à cette femme, c'est parce qu'elle est ton ouvrage. Les anges eux-mêmes se penchent vers elle avec sollicitude. N'est-elle pas, ô Seigneur, le souffle de ta bouche? Il ne faut pas qu'elle continue à pécher avec tant de citoyens et d'étrangers. Une grande pitié s'est élevée pour elle dans mon cœur. Ses crimes sont abominables et la seule pensée m'en donne un tel frisson que je sens se hérisser d'effroi tous les poils de ma chair. Mais plus elle est coupable et plus je dois la plaindre. Je pleure en songeant que les diables la tourmenteront durant l'éternité.

Comme il méditait de la sorte, il vit un petit chacal assis à ses pieds. Il en éprouva une grande surprise, car la porte de sa cellule était fermée depuis le matin. L'animal semblait lire dans la pensée de l'abbé et il remuait la queue comme un chien. Paphnuce se signa : la bête s'évanouit. Connaissant alors que, pour la première fois, le diable s'était glissé dans sa chambre, il fit une courte prière; puis il songea de nouveau à Thaïs :

— Avec l'aide de Dieu, se dit-il, il faut que je la sauve !

Et il s'endormit.

Le lendemain matin, ayant fait sa prière, il se rendit auprès du saint homme Palémon, qui menait à quelque distance la vie anachorétique. Il le trouva qui, paisible et riant, bêchait la terre selon sa coutume. Palémon était un vieillard : il cultivait un petit jardin : les bêtes sauvages venaient lui lécher les mains, et les diables ne le tourmentaient pas.

— Dieu soit loué ! mon frère Paphnuce ! dit-il, appuyé sur sa bêche.

— Dieu soit loué ! répondit Paphnuce. Et que la paix soit avec mon frère !

— La paix soit semblablement avec toi ! frère Paphnuce, reprit le moine Palémon, et il essuya avec sa manche la sueur de son front.

— Frère Palémon, nos discours doivent avoir pour unique objet la louange de Celui qui a promis de se trouver au milieu de ceux qui s'assemblent en son nom. C'est pourquoi je viens t'entretenir d'un dessein que j'ai formé en vue de glorifier le Seigneur.

— Puisse donc le Seigneur bénir ton dessein, Paphnuce, comme il a béni mes laitues ! Il répand tous les matins sa grâce avec sa rosée sur mon jardin et sa bonté m'incite à le glorifier dans les concombres et les citrouilles qu'il me donne. Prions-le qu'il nous garde en sa paix ! Car rien n'est plus à craindre que les mouvemens désordonnés qui troublent les cœurs. Quand ces mouvemens nous agitent, nous sommes semblables à des hommes ivres, et nous marchons, tirés de droite et de gauche, sans cesse près de tomber ignominieusement. Parfois ces transports nous plongent dans une joie déréglée, et celui qui s'y abandonne fait retentir dans l'air souillé le rire épais des brutes. Cette joie lamentable entraîne le pécheur dans toutes sortes de désordres. Mais parfois aussi ces troubles de l'âme et des sens nous jettent dans une tristesse impie, plus funeste mille fois que la joie. Frère Paphnuce, je ne suis qu'un malheureux pécheur ; mais j'ai éprouvé dans ma longue vie que le cénobite n'a pas de pire ennemi que la tristesse. J'entends par là cette mélancolie tenace qui enveloppe l'âme comme une brume et lui cache la lumière de Dieu. Rien n'est plus contraire au salut, et le plus grand triomphe du diable est de répandre une âcre et noire humeur dans le cœur d'un religieux. S'il ne nous envoyait que des tentations joyeuses, il ne serait pas de moitié si redoutable. Hélas ! il excelle à nous désoler. N'a-t-il pas montré à notre père Antoine un enfant noir d'une telle beauté que sa vue tirait des larmes ? Mais, avec l'aide de Dieu, notre père Antoine évita les pièges du démon.

Je l'ai connu du temps qu'il vivait parmi nous : il s'égayait avec ses disciples, et jamais il ne tomba dans la mélancolie. Mais n'es-tu pas venu, mon frère, m'entretenir d'un dessein formé dans ton esprit? Tu me favoriseras en m'en faisant part, si toutefois ce dessein a pour objet la gloire de Dieu.

— Frère Palémon, je me propose en effet de glorifier le Seigneur. Fortifie-moi de ton conseil, car tu as beaucoup de lumières et le péché n'a jamais obscurci la clarté de ton intelligence.

— Frère Paphnuce, je ne suis pas digne de délier la courroie de tes sandales et mes iniquités sont innombrables comme les sables du désert. Mais je suis vieux et je ne te refuserai pas l'aide de mon expérience.

— Je te confierai donc, frère Palémon, que je suis pénétré de douleur à la pensée qu'il y a dans Alexandrie une courtisane nommée Thaïs qui vit dans le péché et demeure pour le peuple un objet de scandale.

— Frère Paphnuce, c'est là en effet une abomination dont il convient de s'affliger. Beaucoup de femmes vivent comme celle-là parmi les gentils. As-tu imaginé un remède applicable à ce grand mal?

— Frère Palémon, j'irai trouver cette femme dans Alexandrie, et, avec le secours de Dieu, je la convertirai. Tel est mon dessein ; ne l'approuves-tu pas, mon frère?

— Frère Paphnuce, je ne suis qu'un malheureux pécheur. Mais notre père Antoine avait coutume de dire : « En quelque lieu que tu sois, ne te hâte pas d'en sortir pour aller ailleurs. »

— Frère Palémon, découvres-tu quelque chose de mauvais dans l'entreprise que j'ai conçue?

— Doux Paphnuce, Dieu me garde de soupçonner les intentions de mon frère ! Mais notre père Antoine disait encore : « Les poissons qui sont tirés en un lieu sec y trouvent la mort : pareillement il advient que les moines qui s'en vont hors de leurs cellules et se mêlent aux gens du siècle s'écartent des bons propos. »

Ayant ainsi parlé, le vieillard Palémon enfonça du pied dans la terre le tranchant de sa bêche et se mit à creuser le sol avec ardeur autour d'un figuier chargé de fruits. Tandis qu'il bêchait, une antilope, ayant franchi, dans un bruit de feuillage, la haie qui fermait le jardin, s'arrêta, surprise, inquiète, le jarret frémissant, puis s'approcha en deux bonds du vieillard et coula sa fine tête dans le sein de son ami.

— Dieu soit loué dans la gazelle du désert ! dit Palémon.

Et, s'en étant allé dans sa cabane, suivi de la bête légère, il rapporta du pain noir que l'antilope mangeait dans le creux de sa main.

Paphnuce ne dormit pas de toute la nuit et il eut avant l'aube une vision. Thaïs lui apparut encore. Son visage n'exprimait pas les voluptés coupables et elle n'était point vêtue, selon son habitude, de tissus diaphanes. Un suaire l'enveloppait tout entière et lui cachait même une partie du visage, en sorte que l'abbé ne voyait que deux yeux qui répandaient des larmes blanches et lourdes.

A cette vue, il se mit lui-même à pleurer et, pensant que cette vision lui venait de Dieu, il n'hésita plus. Il se leva, saisit un bâton noueux, image de la foi chrétienne, sortit de sa cellule, dont il ferma soigneusement la porte afin que les animaux qui vivent sur le sable et les oiseaux de l'air ne pussent venir souiller le livre des Écritures qu'il conservait au chevet de son lit, appela le diacre Flavien pour lui confier le gouvernement des vingt-trois disciples; puis, vêtu seulement d'un long cilice, prit sa route vers le Nil, avec le dessein de suivre à pied la rive libyque jusqu'à la ville fondé par le Macédonien. Il marchait depuis l'aube, sur le sable, méprisant la fatigue, la faim, la soif; le soleil était déjà bas à l'horizon, quand il vit le fleuve effrayant, qui roulait ses eaux sanglantes entre des rochers d'or et de feu. Il longea la berge, demandant son pain aux portes des cabanes isolées, pour l'amour de Dieu, et recevant l'injure, les refus, les menaces avec allégresse. Il ne redoutait ni les brigands ni les bêtes féroces, mais il prenait grand soin de se détourner des villes et des villages qui se trouvaient sur sa route. Il craignait de rencontrer des enfans jouant aux osselets devant la maison de leur père, ou de voir, au bord des citernes, des femmes en chemise bleue poser leur cruche et sourire. Tout est péril au solitaire; c'est parfois un danger pour lui de lire dans l'Écriture que le divin maître allait de ville en ville et soupait avec ses disciples. Les vertus que les anachorètes brodent soigneusement sur le tissu de la foi sont aussi fragiles que magnifiques : un souffle du siècle peut en ternir les agréables couleurs. C'est pourquoi Paphnuce évitait d'entrer dans les villes, craignant que son cœur ne s'amollît à la vue des hommes.

Après six jours de marche, il parvint en un lieu nommé Silsilé. Le fleuve y coule dans une étroite vallée que borde une double chaîne de montagnes de granit. C'est là que les Égyptiens, au temps où ils adoraient les démons, taillaient leurs idoles. Paphnuce y vit une énorme tête de Sphinx, encore engagée dans la roche. Craignant qu'elle ne fût animée de quelque vertu diabolique, il fit le signe de la croix et prononça le nom de Jésus; aussitôt une chauve-souris s'échappa d'une des oreilles de la bête et Paphnuce connut qu'il avait chassé le mauvais esprit qui était en cette figure depuis plusieurs siècles. Son zèle s'en accrut et, ayant ramassé

une grosse pierre, il la jeta à la face de l'idole. Alors, le visage mystérieux du Sphinx exprima une si profonde tristesse, que Paphnuce en fut ému. En vérité, l'expression de douleur surhumaine dont cette face de pierre était empreinte aurait touché l'homme le plus insensible. C'est pourquoi Paphnuce dit au Sphinx :

— O Bête, à l'exemple des Satyres et des Centaures que vit dans le désert notre père Antoine, confesse la divinité du Christ Jésus, et je te bénirai au nom du Père, du Fils et de l'Esprit.

Il dit, une lueur rose sortit des yeux du Sphinx; les lourdes paupières de la bête tressaillirent et les lèvres de granit articulèrent péniblement, comme un écho de la voix de l'homme, le saint nom de Jésus-Christ. C'est pourquoi Paphnuce, étendant la main droite, bénit le Sphinx de Silsilé.

Cela fait, il poursuivit son chemin, et, la vallée s'étant élargie, il vit les ruines d'une ville immense. Les temples, restés debout, étaient portés par des idoles qui servaient de colonnes et, avec la permission de Dieu, des têtes de femmes aux cornes de vache attachaient sur Paphnuce un long regard qui le faisait pâlir. Il marcha ainsi dix-sept jours, mâchant pour toute nourriture quelques herbes crues et dormant la nuit dans les palais écroulés, parmi les chats sauvages et les rats de Pharaon, auxquels venaient se mêler des femmes dont le buste se terminait en poisson squameux. Mais Paphnuce savait que ces femmes venaient de l'enfer et il les chassait en faisant le signe de la croix.

Le dix-huitième jour, ayant découvert, loin de tout village, un misérable hutte de feuilles de palmier, à demi ensevelie sous le sable qu'apporte le vent du désert, il s'en approcha, avec l'espoir que cette cabane était habitée par quelque pieux anachorète. Comme il n'y avait point de porte, il aperçut à l'intérieur une cruche, un tas d'oignons et un lit de feuilles sèches.

— Voilà, se dit-il, le mobilier d'un ascète. Communément les ermites s'éloignent peu de leur cabane. Je ne manquerai pas de rencontrer bientôt celui-ci. Je veux lui donner le baiser de paix, à l'exemple du saint solitaire Antoine qui, s'étant rendu auprès de l'ermite Paul, l'embrassa par trois fois. Nous nous entretiendrons des choses éternelles, et peut-être Notre-Seigneur nous enverra-t-il par un corbeau un pain que mon hôte m'invitera honnêtement à rompre.

Tandis qu'il se parlait ainsi à lui-même, il tournait autour de la hutte, cherchant s'il ne découvrirait personne. Il n'avait pas fait cent pas, qu'il aperçut un homme assis, les jambes croisées, sur la berge du Nil. Cet homme était nu; sa chevelure, comme sa barbe, entièrement blanche, et son corps plus rouge que la brique. Paph-

nuce ne douta point que ce ne fût l'ermite. Il le salua par les paroles que les moines ont coutume d'échanger quand ils se rencontrent :

— Que la paix soit avec toi, mon frère ! Puisses-tu goûter un jour le doux rafraîchissement du Paradis !

L'homme ne répondit point. Il demeurait immobile et semblait ne pas entendre. Paphnuce s'imagina que ce silence était causé par un de ces ravissemens dont les saints sont coutumiers. Il se mit à genoux, les mains jointes, à côté de l'inconnu et resta ainsi en prières jusqu'au coucher du soleil. A ce moment, voyant que son compagnon n'avait pas bougé, il lui dit :

— Mon père, si tu es sorti de l'extase où je t'ai vu plongé, donne-moi ta bénédiction en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L'autre lui répondit sans tourner la tête :

— Étranger, je ne sais ce que tu veux dire et ne connais point ce Seigneur Jésus-Christ.

— Quoi ! s'écria Paphnuce. Les prophètes l'ont annoncé ; des légions de martyrs ont confessé son nom, César lui-même l'a adoré, et tantôt encore j'ai fait proclamer sa gloire par le sphinx de Silsilé. Est-il possible que tu ne le connaisses pas ?

— Mon ami, répondit l'autre, cela est possible. Ce serait même certain, s'il y avait quelque certitude au monde.

Paphnuce était surpris et contristé de l'incroyable ignorance de cet homme.

— Si tu ne connais Jésus-Christ, lui dit-il, tes œuvres ne te serviront de rien et tu ne gagneras pas la vie éternelle.

Le vieillard répliqua :

— Il est vain d'agir ou de s'abstenir ; il est indifférent de vivre ou de mourir.

— Eh ! quoi ! demanda Paphnuce, tu ne désires pas vivre dans l'éternité ? Mais, dis-moi, n'habites-tu pas une cabane dans ce désert à la façon des anachorètes ?

— Il paraît.

— Ne vis-tu pas nu et dénué de tout ?

— Il semble.

— Ne te nourris-tu pas de racines et ne pratiques-tu pas la chasteté ?

— Il est possible.

— N'as-tu pas renoncé à toutes les vanités de ce monde ?

— J'ai renoncé, en effet, aux choses vaines qui font communément le souci des hommes.

— Ainsi, tu es comme moi pauvre, chaste et solitaire. Et tu ne l'es pas comme moi pour l'amour de Dieu et en vue de la félicité

céleste ! C'est ce que je ne puis comprendre. Pourquoi es-tu vertueux, si tu ne crois point en Jésus-Christ? Pourquoi te prives-tu des biens de ce monde, si tu n'espères pas gagner les biens éternels?

— Étranger, je ne me prive d'aucun bien, et je me flatte d'avoir trouvé une manière de vivre assez satisfaisante, bien qu'à parler exactement, il n'y ait ni bonne ni mauvaise vie. Rien n'est en soi honnête ni honteux, juste ni injuste, agréable ni pénible, bon ni mauvais. C'est l'opinion qui donne les qualités aux choses, comme le sel donne la saveur aux mets.

— Ainsi donc, selon toi, il n'y a pas de certitude. Tu nies la vérité que les idolâtres eux-mêmes ont cherchée. Tu te couches dans ton ignorance, comme un chien fatigué qui dort dans la boue.

— Étranger, il est également inutile d'injurier les chiens et les philosophes. Nous ignorons ce que sont les chiens et ce que nous sommes. Nous ne savons rien.

— O vieillard, appartiens-tu donc à la secte ridicule des sceptiques? Es-tu donc de ces misérables fous qui nient également le mouvement et le repos et qui ne savent point distinguer la lumière du soleil d'avec les ombres de la nuit?

— Mon ami, je suis sceptique en effet et d'une secte qui me paraît louable, tandis que tu la juges ridicule. Car les mêmes choses ont diverses apparences. Les pyramides de Memphis semblent, au lever de l'aurore, des cônes de lumière rose. Elles apparaissent, au coucher du soleil, sur le ciel embrasé, comme de noirs triangles. Mais qui pénétrera leur intime substance? Tu me reproches de nier les apparences quand précisément les apparences sont les seules réalités que je reconnaisse. Mon ami, tu m'entends bien mal. Au reste, il est indifférent d'être entendu d'une manière ou d'une autre.

— Encore une fois, pourquoi vis-tu de dattes et d'oignons dans le désert? Pourquoi endures-tu de grands maux? J'en supporte d'aussi grands et je pratique comme toi l'abstinence dans la solitude. Mais c'est afin de plaire à Dieu et de mériter la béatitude sempiternelle. Et c'est là une fin raisonnable, car il est sage de souffrir en vue d'un grand bien. Il est insensé, au contraire, de s'exposer volontairement à d'inutiles fatigues et à de vaines souffrances. Si je ne croyais pas, — pardonne ce blasphème, ô Lumière incréée, — si je ne croyais pas à la vérité de ce que Dieu nous a enseigné par la voix des prophètes, par l'exemple de son fils, par les actes des apôtres, par l'autorité des conciles et par le témoignage des martyrs, si je ne savais pas que les souffrances du corps sont nécessaires à la santé de l'âme, si j'étais comme toi plongé dans l'ignorance des sacrés mystères, je retournerais tout de suite

dans le siècle, je m'efforcerais d'acquérir des richesses pour vivre dans la mollesse comme les heureux de ce monde, et je dirais aux voluptés : « Venez, mes filles; venez, mes servantes, venez toutes me verser vos vins, vos philtres et vos parfums. » Mais toi, vieillard insensé, tu te prives de tous les avantages; tu perds sans attendre aucun gain; tu donnes sans espoir de retour et tu imites ridiculement les travaux admirables de nos anachorètes, comme un singe effronté pense, en barbouillant un mur, copier le tableau d'un peintre ingénieux. O le plus stupide des hommes, quelles sont donc tes raisons?

Paphnuce parlait ainsi avec une grande violence. Mais le vieillard demeurait paisible.

— Mon ami, répondit-il doucement, que t'importent les raisons d'un chien endormi dans la fange et d'un singe malfaisant?

Paphnuce n'avait jamais en vue que la gloire de Dieu. Sa colère étant tombée, il s'excusa avec une noble humilité :

— Pardonne-moi, dit-il, ô vieillard, ô mon frère, si le zèle de la vérité m'a emporté au-delà des justes bornes. Dieu m'est témoin que c'est ton erreur et non ta personne que je haïssais. Je souffre de te voir dans les ténèbres, car je t'aime en Jésus-Christ et le soin de ton salut occupe mon cœur. Parle, donne-moi tes raisons : je brûle de les connaître afin de les réfuter.

Le vieillard répondit avec quiétude :

— Je suis également disposé à parler et à me taire. Je te donnerai donc mes raisons, sans te demander les tiennes en échange, car tu ne m'intéresses en aucune manière. Je n'ai souci ni de ton bonheur ni de ton infortune, et il m'est indifférent que tu penses d'une façon ou d'une autre. Et comment t'aimerais-je ou te haïrais-je? L'aversion et la sympathie sont également indignes du sage.

Mais, puisque tu m'interroges, sache donc que je me nomme Timoclès et que je suis né à Cos, de parens enrichis dans le négoce. Mon père armait des navires. Son intelligence ressemblait beaucoup à celle d'Alexandre, qu'on a surnommé le Grand. Pourtant elle était moins épaisse. Bref, c'était une pauvre nature d'homme. J'avais deux frères qui suivaient comme lui la profession d'armateur. Moi, je professais la sagesse. Or mon frère aîné fut contraint par notre père d'épouser une femme carienne nommée Timaessa, qui lui déplaisait si fort, qu'il ne put vivre à son côté sans tomber dans une noire mélancolie. Cependant Timaessa inspirait à notre frère cadet un amour criminel, et cette passion se changea bientôt en manie furieuse. La Carienne les tenait tous deux en égale aversion. Mais elle aimait un joueur de flûte et le recevait la nuit dans sa chambre. Un matin il y laissa la couronne qu'il portait d'ordinaire dans les

festins. Mes deux frères, ayant trouvé cette couronne, jurèrent de tuer le joueur de flûte et, dès le lendemain, ils le firent périr sous le fouet, malgré ses larmes et ses prières. Ma belle-sœur en éprouva un désespoir qui lui fit perdre la raison, et ces trois misérables, devenus semblables à des bêtes, promenaient leur démence sur les rivages de Cos, hurlant comme des loups, l'écume aux lèvres, le regard attaché à la terre, parmi les huées des enfans qui leur jetaient des coquilles. Ils moururent, et mon père les ensevelit de ses mains. Peu de temps après, son estomac refusa toute nourriture et il expira de faim, assez riche pour acheter toutes les viandes et tous les fruits des marchés de l'Asie. Il était désespéré de me laisser sa fortune. Je l'employai à voyager. Je visitai l'Italie, la Grèce et l'Afrique sans rencontrer personne de sage ni d'heureux. J'étudiai la philosophie à Athènes et à Alexandrie et je fus étourdi du bruit des disputes. Enfin, m'étant promené jusque dans l'Inde, je vis au bord du Gange un homme nu qui demeurait là immobile, les jambes croisées, depuis trente ans. Des lianes couraient autour de son corps desséché et les oiseaux nichaient dans ses cheveux. Il vivait pourtant. Je me rappelai, à sa vue, Timaessa, le joueur de flûte, mes deux frères et mon père, et je compris que cet Indien était sage. « Les hommes, me dis-je, souffrent parce qu'ils sont privés de ce qu'ils croient être un bien, ou que, le possédant, ils craignent de le perdre, ou parce qu'ils endurent ce qu'ils croient être un mal. Supprimez toute croyance de ce genre, et tous les maux disparaissent. » C'est pourquoi je résolus de ne jamais tenir aucune chose pour avantageuse, de professer l'entier détachement des biens de ce monde et de vivre dans la solitude et dans l'immobilité, à l'exemple de l'Indien.

Paphnuce avait écouté attentivement le discours du vieillard :

— Timoclès de Cos, répondit-il, je confesse que tout, dans tes propos, n'est pas dépourvu de sens. Il est sage, en effet, de mépriser les biens de ce monde. Mais il serait insensé de mépriser pareillement les biens éternels et de s'exposer à la colère de Dieu. Je déplore ton ignorance, Timoclès, et je vais t'instruire dans la vérité, afin que, connaissant qu'il existe un Dieu en trois hypostases, tu obéisses à ce Dieu, comme un enfant à son père.

Mais Timoclès l'interrompant :

— Garde-toi, étranger, de m'exposer tes doctrines et ne pense pas me contraindre à partager ton sentiment. Toute dispute est stérile. Mon opinion est de n'avoir pas d'opinion. Je vis exempt de trouble à la condition de vivre sans préférences. Poursuis ton chemin, et ne tente pas de me tirer de la bienheureuse apathie où je

suis plongé, comme dans un bain délicieux, après les rudes travaux de mes jours.

Paphnuce était profondément instruit dans les choses de la foi. Par la connaissance qu'il avait des cœurs, il comprit que la grâce de Dieu n'était pas sur le vieillard Timoclès et que le jour du salut n'était point encore venu pour cette âme acharnée à sa perte. Il ne répondit rien, de peur que l'édification tournât en scandale. Car il arrive parfois qu'en disputant contre les infidèles, on les induit de nouveau en péché, loin de les convertir. C'est pourquoi ceux qui possèdent la vérité doivent la répandre avec prudence.

— Adieu, donc ! dit-il, malheureux Timoclès.

Et, poussant un grand soupir, il reprit dans la nuit son pieux voyage.

Au matin, il vit des ibis immobiles sur une patte, au bord de l'eau qui reflétait leur cou pâle et rose. Les saules étendaient au loin sur la berge leur doux feuillage gris ; des grues volaient en triangle dans le ciel clair, et l'on entendait parmi les roseaux le cri des hérons invisibles. Le fleuve roulait à perte de vue ses larges eaux vertes où des voiles glissaient comme des ailes d'oiseau, où, çà et là, au bord, se mirait une maison blanche, et sur lesquelles flottaient au loin des vapeurs légères, tandis que des îles, lourdes de palmes, de fleurs et de fruits, laissaient s'échapper de leurs ombres des nuées bruyantes de canards, d'oies, de flamants et de sarcelles. A gauche, la grasse vallée étendait jusqu'au désert ses champs et ses vergers qui frissonnaient dans la joie ; le soleil dorait les épis, et la fécondité de la terre s'exhalait en poussières odorantes. A cette vue, Paphnuce, tombant à genoux, s'écria :

— Béni soit le Seigneur qui a favorisé mon voyage ! Toi qui répands ta rosée sur les figuiers de l'Arsinoïtide, mon Dieu, fais descendre ta grâce dans l'âme de cette Thaïs, que tu n'as pas formée avec moins d'amour que les fleurs des champs et les arbres des jardins. Puisse-t-elle fleurir par mes soins, comme un rosier balsamique dans ta Jérusalem céleste !

Et chaque fois qu'il voyait un arbre fleuri ou un brillant oiseau, il songeait à Thaïs. C'est ainsi que, longeant le bras gauche du fleuve à travers des contrées fertiles et populeuses, il atteignit en peu de journées cette Alexandrie, que les Grecs ont surnommée la belle et la dorée. Le jour était levé depuis une heure, quand il découvrit du haut d'une colline la ville spacieuse dont les toits étincelaient dans une vapeur rose. Il s'arrêta et, croisant les bras sur sa poitrine :

— Voilà donc, se dit-il, le séjour délicieux où je suis né dans le péché, l'air brillant où j'ai respiré des parfums empoisonnés, la

mer voluptueuse où j'écoutais chanter les Sirènes! Voilà mon berceau selon la chair, voilà ma patrie selon le siècle! Berceau fleuri, patrie illustre, au jugement des hommes! Il est naturel à tes enfans, Alexandrie, de te chérir comme une mère, et je fus engendré dans ton sein magnifiquement paré. Mais l'ascète méprise la nature, le mystique dédaigne les apparences, le chrétien regarde sa patrie humaine comme un lieu d'exil, le moine échappe à la terre. J'ai détourné mon cœur de ton amour, Alexandrie. Je te hais! Je te hais pour ta richesse, pour ta science, pour ta douceur et pour ta beauté. Sois maudit, temple des démons! couche impudique des gentils, chaire empestée des Ariens, sois maudite!

Et toi, fils ailé du Ciel, qui conduisis le saint ermite Antoine, notre père, quand, venu du fond du désert, il pénétra dans cette citadelle de l'idolâtrie pour affermir la foi des confesseurs et la constance des martyrs, bel ange du Seigneur, invisible enfant, premier souffle de Dieu, vole devant moi et parfume du battement de tes ailes l'air corrompu que je vais respirer parmi les princes ténébreux du siècle!

Il dit et reprit sa route. Il passa sous la porte du Soleil, et traversa la ville d'un pas rapide. Après dix années d'absence, il en reconnaissait chaque pierre, et chaque pierre était une pierre de scandale, qui lui rappelait un péché. C'est pourquoi il frappait rudement de ses pieds nus les dalles des larges chaussées et il se réjouissait d'y marquer la trace sanglante de ses talons déchirés. Laissant à sa gauche les magnifiques portiques du temple de Sérapis, il s'engagea dans une voie bordée de riches demeures, qui semblaient assoupies parmi les parfums. Là les pins, les érables, les térébinthes élevaient leur tête au-dessus des corniches rouges et des acrotères d'or. On voyait, par les portes entr'ouvertes, des statues d'airain dans des vestibules de marbre et des jets d'eau au milieu du feuillage. Aucun bruit ne troublait la paix de ces belles retraites; on entendait seulement le son lointain d'une flûte. Le moine s'arrêta devant une maison assez petite, mais de nobles proportions, et soutenue par des colonnes gracieuses comme des jeunes filles. Elle était ornée des bustes en bronze des plus illustres philosophes de la Grèce.

Il y reconnut Socrate, Platon, Aristote, Épicure et Zénon. Et, la main sur le marteau de la porte, il attendit en songeant :

— C'est en vain que le métal glorifie ces faux sages; leurs mensonges sont confondus; leurs âmes sont plongées dans l'enfer, et le fameux Platon lui-même, qui remplit la terre du bruit de son éloquence, ne dispute désormais qu'avec les diables.

Un esclave vint ouvrir la porte et, trouvant un homme pieds nus sur la mosaïque du seuil, il lui dit durement :

— Va mendier ailleurs, moine ridicule, et n'attends pas que je te chasse à coups de bâton.

— Mon frère, répondit l'abbé d'Antinoé, je ne te demande rien, sinon que tu me conduises à Nicias, ton maître.

L'esclave répliqua avec plus de colère :

— Mon maître ne reçoit pas des chiens comme toi.

— Mon fils, reprit Paphnuce, fais, s'il te plaît, ce que je te demande et dis à ton maître que je désire le voir.

— Hors d'ici, vil mendiant ! s'écria le portier furieux.

Et il leva son bâton sur le saint homme qui, mettant ses bras en croix contre sa poitrine, reçut sans s'émouvoir le coup en plein visage, puis répéta doucement :

— Fais ce que j'ai demandé, mon fils, je te prie.

Alors, le portier tout tremblant murmura :

— Quel est cet homme qui ne craint point la souffrance ?

Et il courut avertir son maître.

Nicias sortait du bain. De belles esclaves promenaient les strigiles sur son corps. C'était un homme gracieux et souriant. Une expression de douce ironie était répandue sur son visage. A la vue du moine, il se leva et s'avança les bras ouverts :

— C'est toi, s'écria-t-il, Paphnuce, mon condisciple, mon ami, mon frère ! Oh ! je te reconnais, bien qu'à vrai dire tu te sois rendu plus semblable à une bête qu'à un homme. Embrasse-moi. Te souvient-il du temps où nous étudiions ensemble la grammaire, la rhétorique et la philosophie? On te trouvait déjà l'humeur sombre et sauvage, mais je t'aimais pour ta parfaite sincérité. Nous disions que tu voyais l'univers avec les yeux farouches d'un cheval, et qu'il n'était pas surprenant que tu fusses ombrageux. Tu manquais un peu d'atticisme, mais ta libéralité n'avait pas de bornes. Tu ne tenais ni à ton argent ni à ta vie. Et il y avait en toi un génie bizarre, un esprit étrange, qui m'intéressait infiniment. Sois le bienvenu, mon cher Paphnuce, après dix ans d'absence. Tu as quitté le désert; tu renonces aux superstitions chrétiennes, et tu renais à l'ancienne vie. Je marquerai ce jour d'un caillou blanc.

— Crobyle et Myrtale, ajouta-t-il en se tournant vers les femmes, parfumez les pieds, les mains et la barbe de mon cher hôte.

Déjà elles apportaient en souriant l'aiguière, les fioles et le miroir de métal. Mais Paphnuce, d'un geste impérieux, les arrêta et tint les yeux baissés pour ne les plus voir ; car elles étaient nues. Cependant Nicias lui présentait des coussins, lui offrait des mets et des breuvages divers, que Paphnuce refusait avec mépris.

— Nicias, dit-il, je n'ai point renié ce que tu appelles faussement la superstition chrétienne, et qui est la vérité des vérités. Au commencement était le Verbe et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Tout a été fait par lui et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes.

— Cher Paphnuce, répondit Nicias, qui venait de revêtir une tunique parfumée, penses-tu m'étonner en récitant des paroles assemblées sans art et qui ne sont qu'un vain murmure? As-tu oublié que je suis moi-même quelque peu philosophe? Et penses-tu me contenter avec quelques lambeaux arrachés par des hommes ignorans à la pourpre d'Amélius, quand Amélius, Porphyre et Plotin, dans toute leur gloire, ne me contentent pas? Les systèmes construits par les sages ne sont que des contes imaginés pour amuser l'éternelle enfance des hommes. Il faut s'en divertir comme des contes de l'Ane, du Cuvier, de la Matrone d'Éphèse ou de toute autre fable milésienne.

Et, prenant son hôte par le bras, il l'entraîna dans une salle où des milliers de papyrus étaient roulés dans des corbeilles.

— Voici ma bibliothèque, dit-il; elle contient une faible partie des systèmes que les philosophes ont construits pour expliquer le monde. Le Sérapéum lui-même, dans sa richesse, ne les renferme pas tous. Hélas! ce ne sont que des rêves de malades.

Il força son hôte à prendre place dans une chaise d'ivoire et s'assit lui-même. Paphnuce promena sur les livres de la bibliothèque un regard sombre et dit :

— Il faut les brûler tous.

— O doux hôte, ce serait dommage! répondit Nicias. Car les rêves des malades sont parfois amusans. D'ailleurs, s'il fallait détruire tous les rêves et toutes les visions des hommes, la terre perdrait ses formes et ses couleurs, et nous nous endormirions tous dans une morne stupidité.

Paphnuce poursuivait sa pensée :

— Il est certain que les doctrines des païens ne sont que de vains mensonges. Mais Dieu, qui est la vérité, s'est révélé aux hommes par des miracles. Et il s'est fait chair et il a habité parmi nous.

Nicias répondit :

— Tu parles excellemment, chère tête de Paphnuce, quand tu dis qu'il s'est fait chair. Un Dieu qui pense, qui parle, qui agit, qui se promène dans la nature comme l'antique Ulysse sur la mer glauque, est tout à fait un homme. Comment peux-tu croire à ce nouveau Jupiter, quand les marmots d'Athènes, au temps de Pé-

riclès, ne croyaient déjà plus à l'ancien?.. Mais laissons cela. Tu n'es pas venu, je pense, pour disputer sur les trois hypostases. Que puis-je faire pour toi, cher condisciple?

— Une chose tout à fait bonne, répondit l'abbé d'Antinoé. Me prêter une tunique parfumée, semblable à celle que tu viens de revêtir. Ajoute à cette tunique, par grâce, des sandales dorées et une fiole d'huile, pour oindre ma barbe et mes cheveux. Il convient aussi que tu me donnes une bourse de mille drachmes. Voilà, ô Nicias, ce que j'étais venu te demander, pour l'amour de Dieu et en souvenir de notre ancienne amitié.

Nicias fit apporter par Crobyle et Myrtale sa plus riche tunique; elle était brodée, dans le style asiatique, de fleurs et d'animaux. Les deux femmes la tenaient ouverte et elles en faisaient jouer habilement les vives couleurs, en attendant que Paphnuce retirât le cilice dont il était couvert jusqu'aux pieds. Mais le moine ayant déclaré qu'on lui arracherait plutôt la chair que ce vêtement, elles passèrent la tunique par-dessus. Comme ces deux femmes étaient belles, elles ne craignaient pas les hommes, bien qu'elles fussent esclaves. Elles se mirent à rire de la mine étrange qu'avait le moine ainsi paré. Crobyle l'appelait son cher satrape en lui présentant le miroir, et Myrtale lui tirait la barbe. Mais Paphnuce priait le Seigneur et ne les voyait pas. Ayant chaussé les sandales dorées et attaché la bourse à sa ceinture, il dit à Nicias, qui le regardait d'un œil égayé :

— O Nicias, il ne faut pas que les choses que tu vois soient un scandale pour tes yeux. Sache bien que je ferai un pieux emploi de cette tunique, de cette bourse et de ces sandales.

— Très cher, répondit Nicias, je ne soupçonne point le mal, car je crois les hommes également incapables de mal faire et de bien faire. Le bien et le mal n'existent que dans l'opinion. Le sage n'a, pour raisons d'agir, que la coutume et l'usage. Je me conforme aux préjugés qui règnent à Alexandrie. C'est pourquoi je passe pour un honnête homme. Va, ami, et réjouis-toi.

Mais Paphnuce songea qu'il convenait d'avertir son hôte de son dessein :

— Tu connais, lui dit-il, cette Thaïs qui joue dans les jeux du théâtre?

— Elle est belle, répondit Nicias, et il fut un temps où elle m'était chère. J'ai vendu pour elle un moulin et deux champs de blé et j'ai composé en son honneur trois livres de détestables élégies. Certes la beauté est ce qu'il y a de plus puissant au monde, et, si nous étions faits pour la posséder toujours, nous nous soucierions aussi peu que possible du démiurge, du logos, des éons

et de toutes les autres rêveries des philosophes. Mais j'admire, bon Paphnuce, que tu viennes du fond de la Thébaïde me parler de Thaïs.

Ayant dit, il soupira doucement. Et Paphnuce le contemplait avec horreur, ne concevant pas qu'un homme pût avouer si tranquillement un tel péché. Il s'attendait à voir la terre s'ouvrir et Nicias s'abîmer dans les flammes. Mais le sol resta ferme, et l'Alexandrin silencieux, le front dans la main, souriait tristement aux images de sa jeunesse envolée. Le moine, s'étant levé, reprit d'une voix grave :

— Sache donc, Nicias, qu'avec l'aide de Dieu j'arracherai cette Thaïs aux immondes amours de la terre et la donnerai pour épouse à Jésus-Christ. Si l'Esprit saint ne m'abandonne, Thaïs quittera aujourd'hui cette ville pour entrer dans un monastère.

— Crains d'offenser Vénus, répondit Nicias ; c'est une puissante déesse. Elle sera irritée contre toi si tu lui ravis sa plus illustre servante.

— Dieu me protégera, dit Paphnuce. Puisse-t-il éclairer ton cœur, ô Nicias, et te tirer de l'abîme où tu es plongé !

Et il sortit. Mais Nicias l'avait suivi. Le rejoignant au seuil, il lui posa la main sur l'épaule et lui répéta dans le creux de l'oreille :

— Crains d'offenser Vénus; sa vengeance est terrible.

Paphnuce, dédaigneux des paroles légères, sortit sans détourner la tête. Les propos de Nicias ne lui inspiraient que du mépris; mais ce qu'il ne pouvait souffrir, c'est l'idée que son ami d'autrefois avait reçu les caresses de Thaïs. Il lui semblait que pécher avec cette femme, c'était pécher plus détestablement qu'avec toute autre. Il y trouvait une malice singulière, et Nicias lui était désormais en exécration. Il avait toujours haï l'impureté, mais certes les images de ce vice ne lui avaient jamais paru à ce point abominables; jamais il n'avait partagé d'un tel cœur la colère de Jésus et la tristesse des anges.

Il n'en éprouvait que plus d'ardeur à tirer Thaïs du milieu des gentils, et il lui tardait de voir la comédienne afin de la sauver. Mais il lui fallait attendre, pour pénétrer chez cette femme, que la grande chaleur du jour fût tombée. Or la matinée s'achevait à peine et Paphnuce allait par les voies populeuses. Il avait résolu de ne prendre aucune nourriture en cette journée, afin d'être moins indigne des grâces qu'il demandait au ciel. A la grande tristesse de son âme, il n'osait entrer dans aucune des églises de la ville, parce qu'il les savait profanées par les ariens, qui y avaient renversé la table du Seigneur.

Il marchait donc à l'aventure, tantôt tenant ses regards fixés à terre par humilité, tantôt levant les yeux vers le ciel, comme en extase. Après avoir erré quelque temps, il se trouva sur un des quais de la ville. Le port artificiel abritait devant lui d'innombrables navires aux sombres carènes, tandis que souriait au large, dans l'azur et l'argent, la mer perfide. Une galère, qui portait une Néréide à sa proue, venait de lever l'ancre. Les rameurs frappaient l'onde en chantant; déjà, la blanche fille des eaux, couverte de perles humides, ne laissait plus voir au moine qu'un fuyant profil. Elle franchit, conduite par son pilote, l'étroit passage ouvert sur le bassin d'Eunostos et gagna la haute mer, laissant dernière elle un sillage fleuri.

— Et moi aussi, songea Paphnuce, j'ai désiré jadis m'embarquer en chantant sur l'océan du monde. Mais bientôt j'ai connu ma folie, et la Néréide ne m'a point emporté.

Tandis qu'il rêvait de la sorte, il se sentit poussé et entraîné par une foule d'hommes qui couraient tous dans le même sens. Comme il avait perdu l'habitude de marcher dans les villes, il était ballotté d'un passant à un autre, ainsi qu'une masse inerte; et, s'étant embarrassé dans les plis de sa tunique, il pensa tomber plusieurs fois. Désireux de savoir où allaient tous ces hommes, il demanda à l'un d'eux la cause de cet empressement.

— Étranger, ne sais-tu pas, lui répondit celui-ci, que les jeux vont commencer et que Thaïs paraîtra sur la scène? Tous ces citoyens vont au théâtre, et j'y vais comme eux. Te plairait-il de m'y accompagner?

Découvrant tout à coup qu'il était convenable à son dessein de voir Thaïs dans les jeux, Paphnuce suivit l'étranger. Déjà le théâtre dressait devant eux son portique orné de masques éclatans et sa vaste muraille ronde, peuplée d'innombrables statues. En suivant la foule, ils s'engagèrent dans un étroit corridor au bout duquel s'étendait l'amphithéâtre éblouissant de lumière. Ils prirent leur place sur un des rangs de gradins qui descendaient en escalier vers la scène, vide encore d'acteurs, mais décorée magnifiquement. La vue n'en était point cachée par un rideau, et l'on y voyait un tertre semblable à ceux que les anciens peuples dédiaient aux ombres des héros. Ce tertre s'élevait au milieu d'un camp. Des faisceaux de lances étaient formés devant les tentes, et des boucliers d'or pendaient à des mâts, parmi des rameaux de laurier et des couronnes de chêne. Là, tout était silence et sommeil. Mais un bourdonnement, semblable au bruit que font les abeilles dans la ruche, emplissait l'hémicycle chargé de spectateurs. Tous les

visages, rougis par les reflets du voile de pourpre qui les couvrait de ses lents frissons, se tournaient, avec une expression d'attente curieuse, vers ce grand espace silencieux, rempli par un tombeau et des tentes. Les femmes riaient en mangeant des citrons, et les familiers des jeux s'interpellaient gaîment d'un gradin à l'autre.

Paphnuce priait au dedans de lui-même et se gardait des paroles vaines, mais son voisin commença à se plaindre du déclin du théâtre.

— Autrefois, dit-il, d'habiles acteurs déclamaient sous le masque les vers d'Euripide et de Ménandre. Maintenant, on ne récite plus les drames, on les mime, et des divins spectacles dont Bacchus s'honora dans Athènes, nous n'avons gardé que ce qu'un barbare, un Scythe même peut comprendre : l'attitude et le geste. Le masque, dont l'embouchure armée de lames de métal enflait le son des voix, le cothurne qui élevait les personnages à la taille des dieux, la majesté tragique et le chant des beaux vers, tout cela s'en est allé. Des mimes, des ballerines, le visage nu, remplacent Paulus et Roscius. Qu'eussent dit les Athéniens de Périclès s'ils avaient vu une femme se montrer sur la scène? Il est indécent qu'une femme paraisse en public. Nous sommes bien dégénérés pour le souffrir. Aussi vrai que je me nomme Dorion, la femme est l'ennemie de l'homme et la honte de la terre.

— Tu parles sagement, répondit Paphnuce, la femme est notre pire ennemie. Elle donne le plaisir, et c'est en cela qu'elle est redoutable.

— Par les dieux immobiles, s'écria Dorion, la femme apporte aux hommes, non le plaisir, mais la tristesse, le trouble et les noirs soucis! L'amour est la cause de nos maux les plus cuisans. Écoute, étranger : Je suis allé, dans ma jeunesse, à Trézène, en Argolide, et j'y ai vu un myrte d'une grosseur prodigieuse, dont les feuilles étaient couvertes d'innombrables piqûres. Or, voici ce que rapportent les Trézéniens au sujet de ce myrte : la reine Phèdre, du temps qu'elle aimait Hippolyte, demeurait tout le jour languissamment couchée sous ce même arbre qu'on voit encore aujourd'hui. Dans son ennui mortel, ayant tiré l'épingle d'or qui retenait ses blonds cheveux, elle en perçait les feuilles de l'arbuste aux baies odorantes. Toutes les feuilles furent ainsi criblées de piqûres. Après avoir perdu l'innocent qu'elle poursuivait d'un amour incestueux, Phèdre, tu le sais, mourut misérablement. Elle s'enferma dans sa chambre nuptiale et se pendit par sa ceinture à une cheville d'ivoire. Les dieux voulurent que le myrte, témoin d'une si cruelle misère, continuât à porter sur ses feuilles nouvelles des piqûres d'aiguille. J'ai cueilli une de ces feuilles;

je l'ai placée au chevet de mon lit, afin d'être sans cesse averti par sa vue de ne point m'abandonner aux fureurs de l'amour, et pour me confirmer dans la doctrine du divin Épicure, mon maître, qui enseigne que le désir est redoutable. Mais, à proprement parler, l'amour est une maladie de foie et l'on n'est jamais sûr de ne pas tomber malade.

Paphnuce demanda :

— Dorion, quels sont tes plaisirs?

Dorion répondit tristement :

— Je n'ai qu'un seul plaisir, et je conviens qu'il n'est pas vif : c'est la méditation. Avec un mauvais estomac, il n'en faut pas chercher d'autres.

Prenant avantage de ces dernières paroles, Paphnuce entreprit d'initier l'épicurien aux joies spirituelles que procure la contemplation de Dieu.

Il commença :

— Entends la vérité, Dorion, et reçois la lumière.

Comme il s'écriait de la sorte, il vit de toutes parts des têtes et des bras tournés vers lui, qui lui ordonnaient de se taire. Un grand silence s'était fait dans le théâtre, et bientôt éclatèrent les sons d'une musique héroïque.

Les jeux commençaient. On voyait des soldats sortir des tentes et se préparer au départ, quand, par un prodige effrayant, une nuée couvrit le sommet du tertre funéraire. Puis, cette nuée s'étant dissipée, l'ombre d'Achille apparut, couverte d'une armure d'or. Etendant le bras vers les guerriers, elle semblait leur dire : « Quoi! vous partez, enfans de Danaos; vous retournez dans la patrie que je ne verrai plus et vous laissez mon tombeau sans offrandes. » Déjà les principaux chefs des Grecs se pressaient au pied du tertre. Acanas, fils de Thésée, le vieux Nestor, Agamemnon, portant le sceptre et les bandelettes, contemplaient le prodige. Le jeune fils d'Achille, Pyrrhus, était prosterné dans la poussière. Ulysse, reconnaissable au bonnet d'où s'échappait sa chevelure bouclée, montrait, par ses gestes, qu'il approuvait l'ombre du héros. Il disputait avec Agamemnon et l'on devinait leurs paroles :

— Achille, disait le roi d'Ithaque, est digne d'être honoré parmi nous, lui qui mourut glorieusement pour la Hellas. Il demande que la fille de Priam, la vierge Polyxène, soit immolée sur sa tombe. Danaens, contentez les mânes du héros, et que le fils de Pélée se réjouisse dans le Hadès.

Mais le roi des rois répondait :

— Épargnons les vierges troiennes que nous avons arrachées aux autels. Assez de maux ont fondu sur la race illustre de Priam.

Il parlait ainsi parce qu'il partageait la couche de la sœur de Polyxène, et le sage Ulysse lui reprochait de préférer le lit de Cassandre à la lance d'Achille.

Tous les Grecs l'approuvèrent avec un grand bruit d'armes entre-choquées. La mort de Polyxène fut résolue, et l'ombre apaisée d'Achille s'évanouit. La musique, tantôt furieuse et tantôt plaintive, suivait la pensée des personnages. L'assistance éclata en applaudissemens.

Paphnuce, qui rapportait tout à la vérité divine, murmura :

— On voit par cette fable combien les adorateurs des faux dieux étaient cruels.

— Toutes les religions enfantent des crimes, lui répondit l'épicurien. Par bonheur, un Grec, divinement sage, vint affranchir les hommes des vaines terreurs de l'inconnu...

Cependant Hécube, ses blancs cheveux épars, sa robe en lambeaux, sortait de la tente où elle était captive. Ce fut un long soupir quand on vit paraître cette parfaite image du malheur. Hécube, avertie par un songe prophétique, gémissait sur sa fille et sur elle-même. Ulysse était déjà près d'elle et lui demandait Polyxène. La vieille mère s'arrachait les cheveux, se déchirait les joues avec les ongles et baisait les mains de cet homme cruel qui, gardant son impitoyable douceur, semblait dire :

— Sois sage, Hécube, et cède à la nécessité. Il y a aussi dans nos maisons des vieilles mères qui pleurent leurs enfans endormis à jamais sous les pins de l'Ida.

Et Cassandre, reine autrefois de la florissante Asie, maintenant esclave, souillait de poussière sa tête infortunée.

Mais voici que, soulevant la toile de la tente, se montra la vierge Polyxène. Un frémissement unanime agita les spectateurs. Ils avaient reconnu Thaïs. Paphnuce la revit, celle-là qu'il venait chercher. De son bras blanc, elle retenait au-dessus de sa tête la lourde tenture. Immobile, semblable à une belle statue, mais promenant autour d'elle le paisible regard de ses yeux de violette, douce et fière, elle donnait à tous le frisson tragique de la beauté. Un murmure de louanges s'éleva, et Paphnuce, l'âme agitée, contenant son cœur avec ses mains, soupira :

— Pourquoi donc, ô mon Dieu, donnes-tu ce pouvoir à une de tes créatures ?

Dorion, plus paisible, disait :

— Certes, les atomes qui s'associent momentanément pour composer cette femme présentent une combinaison agréable à l'œil. Ce n'est qu'un jeu de la nature, et ces atomes ne savent ce qu'ils font. Ils se sépareront un jour avec la même indifférence qu'ils se

sont unis. Où sont maintenant les atomes qui formèrent Laïs ou Cléopâtre? Je n'en disconviens pas : les femmes sont quelquefois belles. Mais elles sont soumises à de fâcheuses disgrâces et à des incommodités dégoûtantes. C'est à quoi songent les esprits méditatifs, tandis que le vulgaire des hommes n'y fait point attention. Et les femmes inspirent l'amour, bien qu'il soit déraisonnable de les aimer.

Ainsi le philosophe et l'ascète contemplaient Thaïs et suivaient leur pensée. Ils n'avaient vu ni l'un ni l'autre Hécube, tournée vers sa fille, lui dire par ses gestes :

— Essaie de fléchir le cruel Ulysse! Fais parler tes larmes, ta beauté, ta jeunesse!

Thaïs, ou plutôt Polyxène elle-même, laissa retomber la toile de la tente. Elle fit un pas, et tous les cœurs furent domptés. Et quand, d'une démarche noble et légère, elle s'avança vers Ulysse, le rythme de ses mouvemens, qu'accompagnait le son des flûtes, faisait songer à tout un ordre de choses heureuses, et il semblait qu'elle fût le centre divin des harmonies du monde. On ne voyait plus qu'elle, et tout le reste était perdu dans son rayonnement. Pourtant l'action continuait.

Le prudent fils de Laërte détournait la tête et cachait sa main sous son manteau, afin d'éviter les regards, les baisers de la suppliante. La vierge lui fit signe de ne plus craindre. Ses regards tranquilles disaient :

— Ulysse, je te suivrai pour obéir à la nécessité, et parce que je veux mourir. Fille de Priam et sœur d'Hector, ma couche, autrefois jugée digne des rois, ne recevra pas un maître étranger. Je renonce librement à la lumière du jour.

Hécube, inerte dans la poussière, se releva soudain et s'attacha à sa fille d'une étreinte désespérée. Polyxène dénoua avec une douceur résolue les vieux bras qui la liaient. On croyait l'entendre :

— Mère, ne t'expose pas aux outrages du maître. N'attends pas que, t'arrachant à moi, il ne te traîne indignement. Plutôt, mère bien-aimée, tends-moi cette main ridée et approche tes joues creuses de mes lèvres.

La douleur était belle sur le visage de Thaïs; la foule se montrait reconnaissante à cette femme de revêtir ainsi d'une grâce surhumaine les formes et les travaux de la vie, et Paphnuce, lui pardonnant sa splendeur présente en vue de son humilité prochaine, se glorifiait par avance de la sainte qu'il allait donner au ciel.

Le spectacle touchait au dénoûment. Hécube tomba comme morte, et Polyxène, conduite par Ulysse, s'avança vers le tombeau, qu'entourait l'élite des guerriers. Elle gravit, au bruit des chants

de deuil, le tertre funéraire, au sommet duquel le fils d'Achille faisait, dans une coupe d'or, des libations aux mânes du héros. Quand les sacrificateurs levèrent les bras pour la saisir, elle fit signe qu'elle voulait mourir libre, comme il convenait à la fille de tant de rois. Puis, déchirant sa tunique, elle montra la place de son cœur. Pyrrhus y plongea son glaive en détournant la tête, et, par un habile artifice, le sang jaillit à flots de la poitrine éblouissante de la vierge, qui, la tête renversée et les yeux nageant dans l'horreur de la mort, tomba avec décence. Tandis que les guerriers voilaient la victime et la couvraient de lis et d'anémones, des cris d'effroi et des sanglots déchiraient l'air, et Paphnuce, soulevé sur son banc, prophétisait d'une voix retentissante :

— Gentils, vils adorateurs des démons! Et vous, ariens, plus infâmes que les idolâtres, instruisez-vous! Ce que vous venez de voir est une image et un symbole. Cette fable renferme un sens mystique, et bientôt la femme que vous voyez là sera immolée, hostie bienheureuse, au Dieu ressuscité !

Déjà la foule s'écoulait en flots sombres dans les vomitoires. L'abbé d'Antinoé, échappant à Dorion surpris, gagna la sortie en prophétisant encore.

Une heure après, il frappait à la porte de Thaïs. La comédienne habitait alors, dans le riche quartier de Racotis, près du tombeau d'Alexandre, une maison entourée de jardins ombreux, dans lesquels s'élevaient des rochers artificiels et coulait un ruisseau bordé de peupliers. Une vieille esclave noire, chargée d'anneaux, vint lui ouvrir la porte et lui demanda ce qu'il voulait.

— Je veux voir Thaïs, répondit-il. Dieu m'est témoin que je ne suis venu ici que pour la voir.

Comme il portait une riche tunique et qu'il parlait impérieusement, l'esclave le laissa entrer.

— Tu trouveras Thaïs, dit-elle, dans la grotte des Nymphes.

ANATOLE FRANCE.

(*La deuxième partie au prochain n°.*)

L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

DEPUIS

LA FONDATION DE L'INSTITUT

I.

ORIGINES.

L'Académie des Beaux-Arts forme depuis près d'un siècle une des classes de l'Institut de France; mais pendant les premières années qui suivirent la fondation, en 1795, de ce grand corps, elle n'eut encore ni son caractère bien défini, ni sa fonction toute spéciale. Composée en partie des débris de l'ancienne Académie française et des débris de l'ancienne Académie royale de peinture et de sculpture, supprimées l'une et l'autre par la Convention deux ans auparavant, — en partie d'élémens empruntés au monde des lettres, de l'érudition, du théâtre même, la troisième classe de l'Institut primitif, celle que l'on avait intitulée *Classe de la littérature et des beaux-arts,* comprenait à la fois des poètes et des archéologues, des grammairiens et des artistes, des humanistes et des acteurs. Aux termes mêmes de la loi constitutive de l'Institut, elle était appelée, concurremment avec les deux autres classes, « à

perfectionner les sciences et les arts » et « à suivre les travaux scientifiques ayant pour objet l'utilité et la gloire de la république. » Comme ces deux classes aussi, elle devait se recruter au moyen d'élections faites par l'Institut tout entier; participer à la rédaction du rapport annuellement adressé « aux représentans de la nation pour leur rendre compte des progrès accomplis dans les sciences, les lettres et les arts; » concourir à toutes les publications, à tous les travaux dont l'Institut était chargé : par conséquent, s'absorber dans la vie commune, dans l'unité rigoureuse du corps auquel elle appartenait.

Ce fut à partir de 1803 seulement que, tout en restant indissolublement unie à l'ensemble constitué dès le début, elle commença d'avoir son rôle distinct et sa vie propre, de former une réunion d'artistes sans confusion ni partage avec les hommes de lettres et les savans; en un mot, de redevenir à peu près, — sauf le nombre limité des membres appelés à la composer et la place faite parmi ceux-ci aux architectes et aux musiciens, — ce qu'avait été, dans les deux siècles précédens, l'Académie royale de peinture et de sculpture. Pour marquer cette analogie ou pour faire ressortir ces différences, il convient d'indiquer en quelques mots les origines et le rôle de la Compagnie que l'Académie des Beaux-Arts devait remplacer, et par là de rattacher l'histoire de celle-ci aux souvenirs de sa devancière.

On sait dans quelles circonstances et en vue de quelles réformes l'ancienne Académie royale avait été établie, au temps de la minorité de Louis XIV. Nous nous contenterons de rappeler que, jusqu'à cette époque, c'est-à-dire jusqu'à l'année 1648, rien n'avait encore sensiblement modifié les lois qui régissaient les artistes et les conditions en vertu desquelles ils se trouvaient, comme au temps des Valois, partagés en trois classes. La première, sous le nom de maîtrise, comprenait les *maîtres-jurés,* simples artisans pour la plupart, — doreurs, marbriers, peintres d'enseignes ou de bâtimens, — auxquels les lettres-patentes successives des rois avaient conféré le droit de monopole sur l'art aussi bien que sur le métier, en même temps qu'elles imposaient à quiconque aspirait à être reçu maître, par conséquent à exercer librement la profession de peintre ou de sculpteur, l'obligation d'un apprentissage dont la durée était fixée, sous la discipline d'un des membres de la communauté : après quoi l'aspirant devait encore, pendant quatre années consécutives, « servir et travailler, » sous cette même discipline, en qualité de « compagnon. »

La seconde classe, dite des *brevetaires* ou des *privilégiés,* se composait des artistes qui portaient le titre de peintres ou de

sculpteurs du roi, de la reine ou des princes, et dont quelques-uns pouvaient, comme tels, obtenir de la faveur royale l'exemption partielle ou totale de certains impôts. Par leur situation même d'officiers de la maison du roi, les brevetaires ne se trouvaient pas assujettis aux règlemens de la maîtrise : aussi, la jalousie de celle-ci, depuis le règne de Charles VI jusqu'à la fin du règne de Louis XIII, ne cessa-t-elle guère de les poursuivre et de chercher par tous les moyens à entraver leur indépendance relative. Enfin, c'est à la troisième classe qu'appartenaient tous ceux qui ne s'étaient encore ni affiliés à la maîtrise, ni assez distingués pour mériter d'être attachés à la maison du roi.

Nous avons dit que la guerre avait été déclarée de bonne heure par les maîtres-jurés aux brevetaires et que, de tout temps, ceux-ci avaient eu fort à faire pour résister aux prétentions ou aux tentatives usurpatrices de leurs prétendus rivaux. Malgré les procès fréquemment intentés, malgré les arrêts de la justice prévôtale et des autres pouvoirs judiciaires, malgré le Châtelet et le Parlement, les choses pourtant étaient restées à peu près dans le même état que par le passé et les parties en présence aussi peu en mesure de faire prévaloir leur cause ou d'exercer leurs droits respectifs ; mais le moment vint où il fallut bien sortir des équivoques et trouver dans une organisation nouvelle des arts en France un remède à des abus et à des querelles qui menaçaient de se perpétuer.

Ce fut la maîtrise elle-même qui, par l'audace croissante de ses exigences, fournit à ses adversaires l'occasion qu'ils cherchaient de couper court à ses entreprises et d'annuler une fois pour toutes son autorité. Le 16 janvier 1619, elle présenta au roi en son conseil une requête en trente-quatre articles tendant à l'extension presque illimitée de ses prérogatives. Outre les prescriptions, défenses et prohibitions des anciens statuts, qu'elle rappelait en y ajoutant des mesures de détail plus rigoureuses encore, outre l'interdiction, par exemple, « à toute personne, de quelque condition qu'elle fût, de faire venir aucun tableau des Flandres ou d'ailleurs, » et de vendre, en ville ou dans sa maison, un objet quelconque peint ou sculpté, à moins d'y avoir été expressément autorisé par un maître, — la pièce contenait, à l'adresse directe des brevetaires, la mise en demeure pour eux « de ne point ouvrir boutique ; » attendu qu'obligés par leur charge même de suivre en tous lieux le roi ou les princes de qui ils tenaient leurs brevets, ils ne pouvaient avoir, comme les maîtres, une résidence fixe à Paris.

Quelque exorbitantes qu'elles fussent, les prétentions des maîtres-jurés choquèrent si peu les magistrats appelés à donner préalable-

ment leur avis et les membres du conseil eux-mêmes, que, conformément à leurs conclusions, le roi signa un édit pleinement approbatif. A la vérité, il n'avait pas fallu moins de trois ans pour que la maîtrise arrivât à remporter cette victoire sur les efforts que lui opposaient les représentans de tous les intérêts lésés ou menacés, depuis les artistes proprement dits jusqu'aux marchands d'objets où la peinture et la sculpture n'entraient qu'à titre d'élémens accessoires; mais enfin le roi s'était prononcé. Pour achever d'avoir gain de cause, il ne restait plus aux maîtres qu'à obtenir l'entérinement de la décision royale: c'est ce à quoi ils travaillèrent avec un redoublement d'ardeur. Seulement, les difficultés furent plus grandes cette fois et les délais bien autrement longs qu'ils ne l'avaient été pour la première partie de l'affaire, puisque le Parlement hésita pendant dix-sept ans avant de rendre l'arrêt (1639) par lequel il ratifiait définitivement les mesures délibérées en conseil.

Ne semblait-il pas dès lors que la maîtrise n'eût plus rien à ambitionner et que, désormais en possession d'une autorité absolue sur tous ceux qui, de près ou de loin, se rattachaient au monde des arts, elle ne dût songer qu'à exploiter les énormes privilèges qu'on venait de lui concéder? Elle n'en jugea pas ainsi cependant. Enivrée jusqu'à l'affolement par un succès qui, pour avoir été longtemps attendu, n'en était pas moins décisif, elle ne tarda pas à reprendre l'offensive en présentant une seconde requête par laquelle elle prétendait réduire à quatre ou à six au plus le nombre, illimité jusque-là, des peintres du roi et de la reine; supprimer complètement les titres et les offices de peintres des princes; enfin faire défense aux brevetaires, sous peine de confiscation et d'amende, de travailler pour les particuliers, pour les églises même, « lorsqu'ils ne seraient pas employés aux ouvrages pour le service de Leurs Majestés. »

Pour le coup, c'en était trop. Les privilégiés et les artistes indépendans, qui auparavant n'avaient guère marché d'intelligence dans leurs tentatives de résistance aux envahissemens de la maîtrise, s'unirent cette fois, soulevés par une indignation unanime contre la tyrannie de leurs oppresseurs. D'un commun accord, ils prirent pour chef celui d'entre eux qui, par la haute situation à laquelle il était parvenu déjà, par son titre de peintre de la reine-régente et par son crédit auprès du chancelier Séguier, enfin et surtout par la trempe de son esprit aussi entreprenant que délié, pouvait le mieux diriger le mouvement et le faire aboutir: ce chef était Charles Le Brun.

Ainsi investi de la confiance de ses confrères, Le Brun se mit à

l'œuvre avec toute l'activité qu'on devait attendre de sa jeunesse (il n'était alors âgé que de vingt-huit ans), et en même temps avec la prudence qu'aurait pu avoir en pareil cas un homme vieilli dans la pratique des affaires. Tout d'abord il avait compris que, malgré sa précoce renommée, malgré l'estime où la cour le tenait, lui et son talent, il n'avait pas une force suffisante pour entamer ouvertement la lutte ou pour la poursuivre en son nom, et que le mieux était de conduire la campagne sous l'autorité apparente de quelque haut personnage auquel il inspirerait pour ainsi dire ses propres desseins en faisant mine de réclamer ses avis. Le Brun alla donc trouver un conseiller d'état qu'il avait connu à Rome, M. de Charmois, homme influent, grand ami des arts d'ailleurs, et que ses souvenirs d'Italie semblaient prédisposer mieux qu'un autre au rôle qu'il s'agissait de lui attribuer. M. de Charmois en effet avait eu pendant son séjour à Rome des relations assez fréquentes avec les membres de l'académie de Saint-Luc, il connaissait bien l'organisation de cette compagnie : il y avait tout lieu de croire que la proposition de travailler à établir en France une association analogue ne laisserait pas de lui sourire, surtout si cette proposition était faite de telle sorte qu'elle ressemblât moins à une suggestion formelle qu'à un appel sans arrière-pensée aux lumières et à l'expérience de celui à qui on l'adresserait.

M. de Charmois, comme avait pressenti son habile interlocuteur, prit feu dès les premiers mots pour les réformes projetées. Quelques entrevues ménagées par Le Brun avec les principaux des académiciens futurs achevèrent, les jours suivans, d'échauffer son zèle : si bien qu'il se mit sans désemparer à rédiger un long mémoire, moitié réquisitoire, moitié supplique, dans lequel tous les griefs des artistes, privilégiés ou non, contre la maîtrise, étaient soigneusement exposés, tous les avantages à retirer d'une organisation nouvelle mise en regard des abus présens. La pièce se terminait par la demande explicite de l'approbation royale pour l'établissement d'une académie de peinture et de sculpture absolument indépendante de la communauté des maîtres ou, suivant les termes employés par le porte-parole officiel de Le Brun et de ses amis, « séquestré pour jamais de ce corps mécanique. »

Lue par M. de Charmois lui-même dans la séance du conseil tenue le 20 janvier 1648, la requête y reçut le meilleur accueil, particulièrement de la part de la reine-régente que les prétentions de la maîtrise en ce qui concernait les peintres de la cour avaient personnellement offensée. Lorsque, quelques jours plus tard, il s'agit d'obtenir l'expédition de l'arrêt du conseil et, comme mesure confirmative, la promulgation des lettres-patentes signées par le

roi, le secrétaire d'état La Vrillière et le chancelier Séguier ne montrèrent ni moins de bonne volonté, ni moins d'empressement. Bref, malgré les cabales du dernier moment et les efforts désespérés de la maîtrise, tout était conclu dès le 1er février 1648, tout trouvait prêt pour la mise en pratique. Les fondateurs de l'Académie s'assemblaient pour procéder à l'élection des douze « anciens » qui devaient, aux termes des statuts, administrer la compagnie et diriger l'école, chacun pendant un mois, et pour choisir les quatorze académiciens « primitifs », en attendant que ces vingt-six membres de la compagnie naissante où l'on comptait déjà des peintres comme Le Sueur et Philippe de Champaigne, des sculpteurs comme Sarrasin et Van Obstal, s'adjoignissent peu à peu des confrères chargés à leur tour de pourvoir dans l'avenir au recrutement de l'académie, à mesure que les années se succéderaient et que de nouveaux talens viendraient à se produire.

Nous n'avons pas ici à suivre dans ses diverses phases l'histoire de l'Académie royale de peinture et de sculpture ; nous n'avons pas à rappeler les luttes que les académiciens durent soutenir contre ce qui restait de la maîtrise, représentée par la communauté devenue elle-même à un certain moment l'Académie de Saint-Luc et par son chef, l'ambitieux et agressif Pierre Mignard, — jusqu'au jour où la nomination de celui-ci (4 mars 1690) aux fonctions de directeur de l'Académie royale après la mort de Le Brun vint mettre fin aux querelles, sinon aux intrigues, et assurer, au dehors comme au dedans, la prééminence de l'Académie sur sa prétendue rivale. Encore moins conviendrait-il d'insister sur les modifications, toutes de détail d'ailleurs, qui, sous le règne de Louis XV ou sous le règne de Louis XVI, furent apportées à l'organisation primitive : il nous suffira de résumer les lois générales ou les usages qui régissaient l'ancienne Académie pour marquer la disparité originelle et, jusqu'à un certain point, le contraste entre ces conditions mêmes et celles qui devaient être faites, un siècle et demi plus tard, à la troisième classe de l'Institut.

Aux termes de l'acte officiel qui en autorisait la fondation, l'Académie royale de peinture et de sculpture pouvait recevoir un nombre de membres illimité : « Sa Majesté, est-il dit dans les lettres-patentes de 1648, a ordonné et ordonne que tous peintres et sculpteurs, tant Français qu'étrangers, comme aussi ceux qui ont été reçus maîtres et se sont volontairement départis ou se voudront à l'avenir séquestrer dudit corps de métier, seront admis à ladite Académie sans aucuns frais, s'ils en sont jugés capables par les plus anciens d'icelle. » Les choses se passèrent conformément à ces prescriptions jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, c'est-à-dire que l'Aca-

démie fut composée de membres élus les uns par les autres et, une fois élus, inamovibles, également égaux par le titre qu'ils portaient aussi bien que par les privilèges qui leur étaient attribués, en un mot, strictement confrères, à la hiérarchie près des fonctions que plusieurs d'entre eux étaient appelés à remplir dans le sein même de la compagnie (1). Toutefois, même avant les dernières années du règne de Louis XIV, on jugea bon d'adjoindre aux académiciens titulaires des académiciens stagiaires en quelque sorte, qui, sous la dénomination « d'agréés, » et après l'acceptation d'un ouvrage de peinture ou de sculpture présenté par eux et dit « morceau d'agrément, » étaient compris, au moins provisoirement, dans le personnel de la compagnie. Ils n'avaient pas le droit d'assister aux séances qu'elle tenait, mais ils jouissaient, comme les académiciens eux-mêmes, du privilège d'exposer leurs œuvres au Salon (2), en attendant qu'ils confirmassent les preuves déjà faites par la présentation, dans un délai de trois années, d'un second « morceau, » dit « de réception » : après quoi ils appartenaient définitivement à l'Académie et pouvaient, le cas échéant, être appelés à y remplir les fonctions d'officiers de tel ou tel grade.

L'ancienne Académie royale ouvrait donc libéralement ses portes à tous les artistes notables, quels que fussent le genre de leurs talens, leur nationalité, leur âge, leur sexe même, puisque les femmes n'étaient pas exclues (3). Elle accueillait ceux qui venaient

(1) Ces « officiers » de l'Académie étaient au nombre de trente-huit : un directeur, un chancelier, quatre recteurs, deux adjoints à recteur, douze professeurs de peinture et de sculpture, six adjoints à professeur, un professeur de géométrie et de perspective, un professeur d'anatomie, huit conseillers, un trésorier et un secrétaire.

(2) Les académiciens, tant titulaires qu'agréés, demeurèrent seuls en possession de ce privilège depuis la première exposition faite sous Louis XIV (1673), dans la cour du Palais-Royal, jusqu'à l'avant-dernière de celles qui eurent lieu au Louvre sous le règne de Louis XVI (1789). L'exposition suivante, celle de 1791, qui précéda de deux ans la suppression définitive de l'Académie royale, fut, par ordre de l'Assemblée nationale, ouverte « à tous les artistes français ou étrangers, membres ou non de l'Académie de peinture et de sculpture. » Avant cette époque, les peintres qui n'avaient pas reçu encore la consécration académique en étaient réduits à exposer leurs tableaux depuis six heures du matin jusqu'à midi, « les jours de la grande et de la petite Fête-Dieu, à la place Dauphine et sur le Pont-Neuf. » Les œuvres dont se composait ce salon en plein air étaient accrochées le long des tentures au pied desquelles devait passer la procession du saint-sacrement. Il va sans dire que cette exposition, qui portait le nom d'*Exposition de la Jeunesse*, était subordonnée à l'état de l'atmosphère au moment où elle devait avoir lieu. En cas de pluie le jour de la Fête-Dieu, elle était reculée de huit jours : s'il pleuvait encore le jour de l'Octave, on la remettait à l'année suivante. Toutefois, en dehors des « Salons » du Louvre et de l'exposition de la place Dauphine, il y eut à Paris, de 1751 à 1774, sept expositions organisées pour son propre compte et dans un local particulier par l'ancienne maîtrise devenue Académie de Saint-Luc.

(3) Le nombre des femmes qui, depuis Catherine Girardon jusqu'à Mme Vigée-Le-

de se signaler par de brillans débuts, aussi bien que les peintres ou les sculpteurs plus avancés déjà dans la carrière; en un mot, elle ne tenait éloignés d'elle ni un talent de quelque valeur, ni un homme dont les tendances, si peu « académiques » qu'elles parussent, méritaient au fond d'être prises en considération (1). De là, sinon l'unité, au moins l'intérêt continu que présente la série des membres qui se succédèrent dans le sein de la compagnie depuis Le Brun et Le Sueur jusqu'à Watteau et depuis Watteau jusqu'à David. L'histoire de l'Académie royale de peinture et de sculpture est, en réalité, l'histoire même de l'art français dans la période qui commence avec la seconde moitié du XVIIe siècle et que clôt l'époque de la révolution. Sauf Lantara et deux ou trois autres peut-être, on ne trouverait pas à citer, même parmi les *poetæ minores* de la peinture ou de la sculpture au XVIIe et au XVIIIe siècle, d'artistes dignes de ce nom que l'Académie ait oublié ou refusé de s'attacher. Enfin, à côté des peintres, des sculpteurs ou des graveurs de profession, des places étaient réservées dans la compagnie à des historiens de l'art comme Félibien et Bellori, à des archéologues comme Caylus et Choiseul-Gouffier, à des connaisseurs comme Mariette, à des amateurs de haut rang comme le prince de La Tour d'Auvergne, le duc de Rohan-Chabot et le maréchal de Ségur, à tous ceux que recommandaient leurs lumières spéciales ou les services rendus par eux à la cause de l'art et aux artistes. Sous le titre d'abord de « conseillers honoraires, » plus tard (à partir de 1747), sous celui « d'honoraires-amateurs, » ces membres laïques, en quelque sorte, de la congrégation académique, s'associaient à ses travaux, intervenaient utilement dans le règlement de ses affaires extérieures et tenaient à honneur de se dire les confrères d'hommes que le talent rapprochait d'eux, comme eux-mêmes trouvaient, à les fréquenter, le profit, suivant les cas, d'un surcroît d'instruction personnelle ou de conseils bons à suivre dans l'exercice de leurs fonctions (2).

brun, firent partie de l'Académie royale, s'élève à treize, dont cinq furent élues avant la fin du règne de Louis XIV et huit entre les années 1720 et 1783.

(1) Le seul obstacle légal à l'admission d'un candidat était la dissidence de celui-ci au point de vue de la foi religieuse. Quiconque aspirait au titre d'académicien devait professer la religion catholique. Encore arriva-t-il plus d'une fois, dans le cours du XVIIIe siècle, que la prohibition fut levée en faveur de certains artistes étrangers, les peintres de portrait Lundberg et Roslin entre autres, dont les noms figurent sur les registres de l'Académie avec cette mention : « Reçus sur l'ordre du roi, quoique protestans. »

(2) Outre une quarantaine d'érudits ou de curieux appartenant tant à la bourgeoisie qu'au monde de la cour, la liste des conseillers honoraires et des honoraires-amateurs admis depuis le règne de Louis XIV jusqu'à l'époque de la Révolution comprend plu-

D'où vient pourtant que les griefs articulés contre une institution aussi libérale en principe et en fait, on dirait presque aussi démocratique puisqu'elle offrait une sanction à tous les efforts, une récompense aux talens de toutes les origines, — d'où vient que les accusations dont elle se trouva être l'objet, vers la fin du XVIIIe siècle, portèrent sur sa prétendue intolérance et sur ce qu'on appelait son autorité despotique? Passe encore si les agresseurs s'étaient rencontrés parmi ceux que la médiocrité de leurs talens devait tout naturellement tenir à distance de ce corps d'élite. On comprendrait que, désespérant d'y entrer jamais, ils eussent, dans l'intérêt de leur vanité, jugé bon de travailler à le détruire; mais les premières dénonciations, et, bientôt, les plus violentes attaques ne partirent pas de ce côté. Ce fut dans le sein de l'Académie elle-même que se recrutèrent d'abord les insurgés. Dès l'année 1789, presque au lendemain de la prise de la Bastille, douze académiciens ou agréés s'unissaient à David pour préparer le renversement d'une autre forteresse, de celle-là même dont ils avaient la garde et que, en attendant le moment de la livrer, ils signalaient, sous le nom de « bastille académique, » à l'indignation et aux vengeances des amis de la liberté. Dans un mémoire revêtu de la signature de ces treize rebelles, la question était ainsi posée : « Tolérera-t-on plus longtemps qu'un tribunal autocratique et permanent reçoive, place, juge des hommes, des artistes éminens? N'est-il pas urgent, au contraire, d'affranchir ceux-ci d'une « subordination sans exemple? »

Rien de mieux, en conséquence, pour satisfaire au vœu des auteurs du mémoire, que de décréter purement et simplement la suppression de ce tribunal tyrannique; c'était là ce que voulaient sans arrière-pensée, au moins pour le moment, les ennemis les plus intraitables de l'Académie; mais, même parmi les signataires de l'acte d'accusation dressé contre elle, il s'en trouvait plusieurs dont les visées étaient différentes. Ils entendaient bien ne pas laisser se prolonger l'état actuel des choses; mais, comme certains hommes politiques d'alors, ils songeaient déjà à enrayer le mouvement une fois imprimé et se seraient volontiers accommodés d'une réforme là où d'autres, plus imprudens ou plus haineux, se proposaient ouvertement d'accomplir une révolution. Aussi, avec le concours

sieurs architectes qui n'auraient pu entrer comme tels à l'Académie de peinture et de sculpture, puisque leur art n'y était pas représenté, et que l'Académie dont ils faisaient partie, l'Académie d'architecture proprement dite, avait son caractère spécial et son existence distincte. C'est ainsi qu'au nombre des « honoraires » de l'Académie de peinture on voit figurer quelques-uns des premiers architectes du roi ou des contrôleurs-généraux des bâtimens, Perrault, Mansart, Desgodets, les deux De Cotte, Gabriel, Soufflot, etc.

de quelques nouveaux adhérens, ne tardèrent-ils pas à rédiger, sous le titre d'*Adresse et projet de statuts et règlemens pour l'Académie centrale de peinture, sculpture, gravure et architecture*, une pétition à l'assemblée nationale dans laquelle ils indiquaient certaines modifications à apporter aux lois et aux usages académiques, sans exiger pour cela qu'il fût fait table rase des traditions et du régime anciennement établis. La substitution de la dénomination « d'Académie centrale » à celle « d'Académie royale » officiellement employée jusqu'alors, — l'adjonction aux membres dont la compagnie se composait des membres de l'Académie d'architecture qui depuis l'année 1671 formait une corporation isolée, la faculté pour les agréés d'assister aux séances et de prendre part aux discussions, — enfin l'augmentation du nombre des professeurs et des cours à l'école ouverte au Louvre et dont l'Académie avait la direction, — telles étaient les innovations principales soumises par les réclamans à l'examen de l'assemblée nationale.

Cependant, après avoir, au début des hostilités, affecté de ne pas s'émouvoir, la majorité de l'Académie commençait à sentir qu'il ne lui suffirait plus, pour décourager ses agresseurs, de garder cette attitude impassible. Elle avait bien pu, lors de la première levée de boucliers, refuser dédaigneusement le combat et arguer, en faveur d'une résistance tranquille et muette, du petit nombre de ceux-là mêmes qui prétendaient lui déclarer la guerre; elle avait bien pu, pour toute réponse au mémoire présenté par treize séditieux, — sur plus de cent membres dont se composait alors la compagnie, — mentionner sans commentaire sur le registre des procès-verbaux, à la date du 5 septembre 1789, la communication de ce mémoire qu'elle se contentait de qualifier de « libelle; » mais ce n'était plus assez maintenant du silence ou du dédain. Les accusations une fois rendues publiques et les démarches pour l'accomplissement d'une réforme une fois entamées auprès du pouvoir législatif, il fallait bien essayer ouvertement d'arrêter les unes et de prouver l'injustice des autres. C'est ce à quoi l'Académie se résolut en chargeant Renou, récemment élu secrétaire, de réfuter un à un les argumens produits contre elle.

Publié sous le titre d'*Esprit des statuts et règlemens de l'Académie royale de peinture et de sculpture, pour servir de réponse aux détracteurs de son régime*, l'écrit de Renou, bien loin d'apaiser la querelle, ne fit au contraire que l'envenimer. Le langage, il est vrai, un peu plus hautain parfois que de raison, des membres de la compagnie mise en cause, — leur parti-pris de se refuser à la moindre modification des anciens statuts, — le défi, assez imprudemment jeté par eux à la jeunesse de se passer de leurs encouragemens, —

tout devait avoir et eut en effet pour résultat d'exciter encore le zèle révolutionnaire des adversaires de la veille et de rapprocher de ceux-ci bon nombre d'esprits jusqu'alors désintéressés ou hésitans. L'impression produite au dehors finit par se communiquer à l'intérieur de l'Académie elle-même, si bien que, malgré les efforts de Vien, recteur à ce moment, pour amener une conciliation, l'Académie se trouva partagée presque par moitié en deux camps : celui des réformateurs radicaux, auxquels s'étaient joints les partisans d'une réforme modérée, et celui des « entêtés, » comme on les appelait, c'est-à-dire d'hommes vieillis dans l'exercice de leurs prérogatives et qui, convaincus de leur bon droit, ne voulaient entendre à aucun arrangement ni se résigner à aucun sacrifice. Ainsi affaiblie par la division, l'Académie n'offrait déjà plus qu'une proie facile aux ennemis qui avaient projeté de s'en saisir; elle n'etait plus qu'un édifice miné près de s'écrouler au premier choc, et dont un rude coup porté par l'assemblée nationale elle-même venait d'ailleurs d'ébranler encore les fondemens.

La décision législative en vertu de laquelle l'exposition de 1791 devait, contrairement aux anciens usages, s'ouvrir « à tous les artistes français et étrangers, » entraînait en effet pour les académiciens la ruine d'un de leurs principaux privilèges, et de plus elle semblait être le préambule d'une série de mesures destinées à leur arracher le peu qui leur restait d'influence sur les artistes ou de crédit auprès du public. Ce fut dès lors, parmi les prétendus vengeurs de la liberté, si longtemps opprimée suivant eux, à qui travaillerait avec le plus d'ardeur à précipiter ce résultat final; ce fut à qui, pour échapper désormais au joug académique, se rangerait avec le plus d'empressement sous le pouvoir dictatorial de David et applaudirait avec le plus de frénésie à tous les réquisitoires formulés par un homme qui n'en voulait tant à l'Académie que parce qu'il entendait bien être une académie à lui seul.

Le rôle de David est véritablement odieux dans toute la période comprise entre le moment où il a commencé de prêcher la révolte contre la compagnie dont il avait, peu d'années auparavant (1783), sollicité et obtenu les suffrages, et celui où, à force de dénonciations et d'invectives, il a réussi à en faire décréter la suppression. Artiste supérieur par le talent, mais, au point de vue du caractère, un des moins honorables assurément, le peintre des *Horaces,* tant que dure cette période révolutionnaire, ne recule devant aucun moyen coupable, devant aucun outrage en actes ou en paroles, pour satisfaire ses rancunes personnelles et pour assurer sa domination. Un jour, à un appel presque suppliant que lui

ont adressé ses confrères, il répond par ce laconique billet : « Je fus *autrefois* de l'Académie, » bien qu'en fait il lui appartienne encore et que l'animosité seule, non une démission formelle, l'en ait jusque-là séparé. Un autre jour, il dicte et fait déposer par les artistes « indépendans, » qu'il tient en réalité sous sa dépendance, une pétition à l'assemblée nationale déclarant sans plus de façons que l'Académie « ne peut subsister avec la liberté. » Enfin quand David en est venu à siéger lui-même parmi les législateurs, quand son titre de député de Paris lui a permis de passer de la théorie à l'action et des menaces à l'attaque directe, la tribune de la convention retentit par sa voix d'accusations furieuses contre les personnes ou de lamentations emphatiques sur l'état présent des choses. Tantôt il emprunte les procédés de discussion et le langage de son « ami » Marat pour « montrer dans toute sa turpitude l'esprit de l'animal qu'on nomme académicien, » tantôt il le prend sur le ton élégiaque pour « intéresser la sensibilité » de ses collègues à la cause des victimes de l'Académie. Il leur raconte la triste aventure et la fin d'un jeune sculpteur « dont l'amour avait guidé la main » lorsqu'il travaillait à son dernier ouvrage, et que, malgré cela, l'Academie avait refusé d'admettre au nombre de ses agréés. De là un mariage manqué et, comme conséquence, le suicide du jeune artiste, les parens de celle qu'il aimait ayant mis pour condition expresse à leur consentement le succès qu'il n'avait pu obtenir, et lui, de son côté, ne s'étant pas senti la force de survivre à la perte de ses tendres espérances. Rien de plus apitoyant sans doute, mais suivait-il de là, d'une part, que l'Académie eût mal jugé, et de l'autre que sa fonction générale et son organisation fussent mauvaises? Quoi qu'il en soit, l'exemple choisi par David pour résumer les méfaits de ses confrères acheva, paraît-il, de convaincre la convention, puisque ce fut dans la séance où on le lui avait cité (8 août 1793) qu'elle décréta la suppression de l'Académie de peinture et, du même coup, celle de toutes les autres Academies.

Il était naturel au surplus qu'un même sort fût fait aux diverses Académies, également suspectes depuis quelque temps déjà, maintenant reconnues coupables, et coupables au même titre, non seulement parce que David les avait signalées en bloc comme « le dernier refuge de toutes les aristocraties, » mais parce que chacune d'elles avait trouvé, soit comme l'Académie de peinture, dans ses propres rangs, soit au dehors parmi les hommes politiques, des dénonciateurs pour révéler ses prétendus attentats contre la liberté et pour en réclamer le châtiment. N'était-ce pas en effet un membre de l'Académie française, Chamfort, qui, dans une brochure acrimonieuse, avait le premier persiflé publique-

ment et voué aux vengeances de l'esprit démocratique ce corps servile dont « l'extinction, disait-il, ne serait que la conséquence nécessaire du décret qui a détaché les esclaves enchaînés dans Paris à la statue de Louis XIV. » Et tandis que, dans le même pamphlet, Chamfort poursuivait des mêmes insultes l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, incapable suivant lui de rien de plus que d'apprendre au public en quoi consistait « la batterie de cuisine de Marc-Antoine, » à l'Assemblée nationale Mirabeau lui-même se préparait, quand la mort le surprit, à dénoncer publiquement l'Académie française comme « une école de servilité et de mensonge. » Le discrédit dans lequel les différentes Académies étaient tombées, les défiances tout au moins qu'elles inspiraient étaient telles et les décourageaient elles-mêmes à ce point que, longtemps avant l'acte législatif qui devait les anéantir, elles paraissaient presque avoir cessé de vivre ou n'avoir plus en réalité d'autre ambition que celle de se faire oublier. L'Académie française en particulier se sentait si bien atteinte ou plutôt si bien condamnée déjà, qu'elle n'osait même pas pourvoir au remplacement des six membres qu'elle avait perdus de 1789 à 1792 (1). Encore le moment ne tarda-t-il pas à venir où ce qui avait été de sa part une mesure spontanée de précaution se changea en prohibition officielle. Par un décret en date du 13 novembre 1792, la Convention défendit à toutes les Académies de nommer aux places vacantes dans leur sein, et si, au mois de mai de l'année suivante, l'interdiction fut levée au profit de l'Académie des sciences, celle-ci ne jouit pas longtemps de cette faveur exceptionnelle, puisque, trois mois plus tard, elle était, comme les autres Académies, supprimée.

En frappant ainsi de mort les anciennes Académies et, avec elles, — pour employer les termes mêmes du décret voté dans la séance du 8 août 1793, — « toutes les sociétés littéraires patentées ou dotées par la nation », la Convention nationale exprimait, il est vrai, l'intention, non pas de les ressusciter un jour, mais de les remplacer par une « Société destinée à l'avancement des sciences et des arts », et elle chargeait (article 3) « son comité d'instruction publique de lui présenter incessamment un plan d'organisation de cette société. »

Y avait-il là toutefois rien de plus qu'une vague promesse, qu'un engagement d'autant moins sérieux au fond qu'il était plus équivoque dans les termes ? Que serait cette « société » et, jusqu'à ce

(1) Les six membres de l'Académie française auxquels, à cette époque, il ne fut pas donné de successeurs, étaient : l'abbé de Radonvilliers et le duc de Duras, morts en 1789 ; Guibert, en 1790 ; Rulhière, en 1791 ; Séguier et Chabanon, en 1792.

qu'elle fût établie, comment les choses se passeraient-elles? A l'origine, ceux mêmes qui s'étaient montrés les plus violens avaient du moins fait acte de prévoyance. Avant l'arrêt rendu par la Convention contre les diverses Académies, le projet de substituer à celles-ci une institution unique avait été, avec l'assentiment de Mirabeau, soumis à une autre assemblée et soutenu à plusieurs reprises par Talleyrand et par Condorcet; mais la différence était grande entre les mesures proposées alors et celles qui venaient d'être édictées. Les orateurs de la Constituante et de l'Assemblée législative n'entendaient supprimer les Académies qu'à la condition d'installer immédiatement à leur place un corps nouveau ayant ses attributions définies; les auteurs du décret soumis au vote de la Convention et adopté par elle renversaient tout au contraire, sans rien reconstruire. Au lieu d'une décision arrêtée et immédiatement applicable, ils se contentaient de formuler un vœu pour la réalisation duquel ils s'en remettaient à l'avenir. C'était implicitement consacrer le désordre ou, tout au moins, prendre avec une singulière résignation son parti des événemens fâcheux qui pourraient se produire et qui se produisirent en effet dans le domaine des lettres et des arts, jusqu'au jour où la fondation de l'Institut vint couper court aux fantaisies de l'esprit de destruction à outrance.

En attendant, les artistes, y compris même quelques-uns de ceux qui avaient appartenu à l'ancienne Académie de peinture, essayaient de se grouper dans une association semi-officielle et de réparer, s'il était possible, l'échec qui avait suivi un premier essai d'organisation. Dès l'année 1790, en effet, à l'instigation de David et avec le concours d'autres académiciens dissidens, une société s'était formée sous le titre de « commune des arts. » Elle avait appelé à elle tous les peintres et tous les sculpteurs non privilégiés, dans l'espoir sinon de contre-balancer auprès du public l'influence de la corporation académique, au moins de détourner à son profit quelque chose du crédit dont celle-ci jouissait depuis plus d'un siècle. Or les espérances de David et des siens avaient, à ce moment, été déçues. L'opinion publique, quoiqu'à demi détachée déjà de l'académie, était restée indifférente aux entreprises du parti contraire; l'assemblée nationale, occupée d'autres soins, n'avait accueilli qu'avec une bienveillance un peu distraite les adresses présentées au nom de la nouvelle société et, plus tard, tout en reconnaissant par un décret l'existence légale de la commune des arts, la Convention elle-même n'avait pas paru disposée à se mêler fort activement de ses affaires. Enfin, entre les associés si bien unis au début contre l'ennemi commun, certaines difficultés s'étaient élevées qui les avaient partagés en deux groupes: d'un côté, les

« avancés » ou « les patriotes, » de l'autre, les « rétrogrades, » c'est-à-dire, suivant l'explication donnée par un journal du temps, « ces hommes qui se blottissaient dans les angles obscurs de la salle de réunion, cabalaient sourdement et avaient fait de la commune une nouvelle académie. » En vain, les prétendus conspirateurs s'étaient-ils soumis de bonne grâce aux exigences des « avancés; » en vain, sur l'injonction de ceux-ci, s'étaient-ils empressés de livrer les brevets accordés jadis par les gouvernemens et les princes étrangers, « pour que ces parchemins, monumens de l'aristocratie, fussent détruits; » ils en avaient été pour leurs frais de conversion ou de désintéressement extérieur. Aux yeux de David et des réformateurs de son espèce, le passé pesait sur eux d'un poids trop lourd pour leur permettre de marcher résolument dans les voies qu'on appelait alors celles de la liberté et qui ne tendaient en réalité qu'à l'abdication de tous entre les mains d'un seul. L'œuvre était donc à recommencer. Puisque la commune des arts n'avait abouti qu'à l'anarchie, il fallait bien renoncer à continuer une expérience désormais condamnée pour tenter quelque expérience nouvelle. C'est ce qui eut lieu dans des conditions plus libérales en apparence, au fond avec des arrière-pensées tout aussi contraires à l'indépendance individuelle et au libre exercice des droits acquis ou des facultés de chacun.

Transformée en *Société populaire et républicaine des arts*, la commune, en effet, ne fit guère que changer de titre. L'esprit de tolérance et de vraie confraternité n'inspira pas plus les organisateurs de la nouvelle société qu'il n'avait régné entre les membres de l'ancienne. Il y eut même progrès dans le sens de la désunion, la nécessité s'étant fait sentir, pour sauvegarder à l'avenir les intérêts de l'art et des artistes, d'un « creuset epuratoire dont le feu sans cesse entretenu écarterait les faux patriotes. » Aussi lorsque la députation de la Société populaire et républicaine des arts fut admise pour la première fois à la barre de la Convention (28 nivôse 1793), celui qui portait la parole en son nom, le citoyen Bienaimé, architecte, ne manqua-t-il pas, dès les premiers mots de son discours, de célébrer comme il convenait les bienfaits de ce procédé d'élimination : « La Société populaire et républicaine des arts composée d'hommes libres, dit-il, ne reçoit maintenant dans son sein que des citoyens d'un patriotisme épuré. » Et pour que le progrès ainsi obtenu pût se confirmer et s'etendre encore, il ajoutait cet appel direct au zèle et à la persévérance des « courageux montagnards » de l'assemblée : « Vous avez détruit tous les ridicules monumens qu'éleva le sot orgueil de la tyrannie... Mais, pour que les efforts des sciences et des arts ne soient pas étouffés, il est encore un monstre que vous devez abattre : c'est l'intrigue... Que

son souffle empoisonné ne vienne pas troubler l'air pur de la liberté ; songez que dans les arts elle trouve un champ plus facile à parcourir. » Réflexion, soit dit en passant, peu flatteuse pour les artistes, au point de vue de leurs habitudes morales et de la fermeté de leur caractère, mais que l'orateur ne se permettait qu'en comptant bien sur l'heureux changement qu'allait produire, là comme ailleurs, l'intervention de ceux qui représentaient à ses yeux l'élite de la Convention. « Oui, montagne sainte et vénérée, s'écriait-il en terminant, c'est de ta cime que doivent émaner les bienfaits destinés à faire le bonheur éternel de la république. La république les versera sur l'Europe, et l'Europe convertira l'univers ! »

Le jour où le délégué de la Société populaire et républicaine des arts débitait à la barre de la Convention cette pièce d'éloquence, David occupait le fauteuil de président ; c'était à lui que revenait la tâche de répondre à la harangue. Il répliqua sur le même ton, se servit presque des mêmes termes pour affirmer que, grâce à la nouvelle société, les arts allaient « reprendre toute leur dignité ; qu'ils ne se prostitueraient plus, comme autrefois, à retracer les actions d'un tyran ambitieux, etc. » Quant aux inquiétudes sur les querelles intestines ou sur les menées à venir, David en faisait d'avance bonne justice et rassurait celui qui les avait exprimées, par ces simples mots : « Vous craignez l'intrigue, dites-vous ; son règne a fini avec la royauté ; elle a émigré. Le talent seul est resté, et les représentans du peuple iront le chercher partout où il sera. » Comment douter encore après cela, comment ne pas se fier à de pareilles promesses? Le difficile seulement était d'attendre sans trop d'impatience le moment où elles se réaliseraient, car, en attendant, il fallait vivre et trouver dans le présent des occasions de travail. Or, quelque mouvement qu'elle se donnât pour établir son influence, ce n'était pas la société populaire et républicaine qui pouvait les procurer. On y discourait fort, mais tout se bornait à ces luttes de parole ; ou bien on rédigeait adresses sur adresses à la Convention, tantôt pour lui « présenter quelques jeunes artistes, victimes » à Rome ou à Florence « du fanatisme et de la rage des ultramontains et revenus, à travers mille dangers, au sein de leur patrie, » — tantôt pour lui proposer de faire en sorte que les ouvrages des peintres émigrés, que « ces ouvrages de leurs mains scélérates auxquelles ils avaient dû les faveurs du despotisme n'irritent plus les regards des républicains, et que tout ce qui peut retracer des traîtres à la patrie soit offert en holocauste aux mânes des patriotes (1) ; » mais, en dehors de la satisfaction donnée à un

(1) *Pétition de la Société populaire et républicaine des arts appuyant la dénonciation lue à la séance du 29 nivôse par le citoyen Wicar, de la conduite des artistes*

lâche sentiment d'envie ou à un besoin inepte de vengeance, quel bénéfice personnel pouvaient retirer d'une pareille mesure ceux-là mêmes qui la réclamaient? En quoi leur situation actuelle s'en serait-elle améliorée? Les sources d'activité étaient taries partout pour les artistes; tout leur manquait, les fonctions régulières aussi bien que les tâches accidentelles. Pour les membres de l'ancienne Académie, rien n'existait plus des ressources qu'ils trouvaient autrefois dans leurs emplois de professeurs ou de professeurs-adjoints à l'école établie au Louvre; et, d'un autre côté, l'état des finances publiques ne permettait guère d'engager des dépenses ayant pour objet l'acquisition de sculptures ou de peintures, fussent-elles sorties du ciseau ou du pinceau des républicains les plus avérés. Sauf quelques concours ouverts par ordre du comité de salut public pour des projets de monumens à élever au *Peuple* sur le pont Neuf, à la *Nature* sur la place de la Bastille, à la *Liberté* sur la place de la Révolution, sauf d'autres projets fournis par David pour des cérémonies ou des fêtes populaires, — comme cette fête, par exemple, en l'honneur des soldats rebelles du régiment de Châteauvieux que les vers d'André Chénier ont voués à une immortelle infamie, et la fête dite de l'Être Suprême qui précéda de si peu la chute de Robespierre, — les travaux commandés par l'État aux artistes à partir de 1792 (1) se réduisirent à peu près à néant. Rien

restés en Italie. Cette pièce, où la sottise des intentions est égale à la brutalité des termes, se terminait ainsi : « Législateurs, nous vous demandons à être autorisés à arracher des salles de la ci-devant Académie de peinture les portraits de quelques scélérats, ainsi que plusieurs tableaux, productions de leur génie corrompu. Nous les traînerons au pied de la statue de la liberté, et, en présence de nos concitoyens, nous les livrerons aux flammes... Nous demandons aussi que les noms de ces traîtres soient envoyés à tous les départemens, afin que leurs crimes y soient connus et qu'ils ne puissent jamais y trouver que le châtiment de leurs forfaits. » — Les « traîtres » dont il s'agit ici étaient, entre autres « vils satellites du satrape d'Angivilliers, ce monstre de turpitude qui a fait plus de mal aux arts que dix siècles de barbarie, » Doyen, l'auteur du beau tableau, *la Peste des Ardens*, conservé dans l'église de Saint-Roch, à Paris, — « l'infâme Ménageot, ci-devant directeur de l'Académie de France, à Rome, » — Mme Vigée-Lebrun, occupée à « conspirer à Naples avec la digne sœur de l'ignoble Marie-Antoinette, » — enfin, Fabre de Montpellier, « dont toute la famille est émigrée, » écrivait naïvement le rédacteur de ce *factum*, Pierre-Étienne Le Sueur, peintre paysagiste, bien oublié aujourd'hui.

(1) Au mois de mai de cette année, une somme de 90,000 livres, votée par l'Assemblée législative « pour être employée en encouragemens aux artistes, » fut répartie entre vingt-six peintres, sculpteurs, architectes et graveurs dont les ouvrages avaient figuré au Salon de 1791. Dans les deux années qui suivirent, on ne trouverait guère à citer d'autres récompenses importantes décernées aux artistes que les prix obtenus par quelques-uns d'entre eux en 1794, à la suite d'une exposition d'œuvres représentant des scènes de la Révolution, *le Dix-Août* de Gérard, entre autres, et *une Scène vendéenne*, par Vincent.

de plus explicable sans doute, mais aussi rien de moins propre à justifier les efforts assez récemment tentés par quelques historiens pour réhabiliter au point de vue de l'art la période révolutionnaire, même à ses plus horribles momens.

Non, quoi qu'on en ait dit, quelques informations nouvelles qu'aient prétendu nous donner à ce sujet des écrivains aussi convaincus que M. Jules Renouvier (1), aussi prompts à l'enthousiasme que M. Eugène Despois (2), l'époque comprise entre le renversement de l'Académie de peinture et la fondation de l'Institut de France a été dans notre pays, pour l'art comme pour les lettres, une époque de perturbation pure et de violences stériles. Qu'y a-t-il dans les rares œuvres des peintres ou des sculpteurs alors à leurs débuts qui se ressente de l'élan héroïque imprimé ailleurs au génie de la nation? A l'heure des formidables luttes si glorieusement soutenues aux frontières par des soldats et des généraux improvisés, où trouver, dans le domaine de l'art, l'équivalent de cette renaissance spontanée, de ces efforts, de ces succès? Sans parler des innombrables monumens du passé détruits par des mains stupides ou systématiquement sacrilèges, quels faits à l'honneur de notre école signalent les années qui se succèdent et les recommandent aux respects de la postérité? Tristes années où les talens qui s'étaient à une autre époque produits avec le plus d'éclat s'avilissent ou tout au moins se compromettent dans des travaux indignes d'eux; où le peintre des *Horaces* et de la *Mort de Socrate* descend au rôle de panégyriste de *Marat;* où d'anciens sculpteurs du roi et un graveur délicat comme Saint-Aubin fabriquent au jour le jour, celui-ci des vignettes appropriées aux mœurs et à l'esthétique des sans-culottes, ceux-là des bustes de *Brutus* pour les clubs ou des figures pour les autels de la déesse inventée par Chaumette; où Grétry enfin s'associe à Sylvain Maréchal pour outrager effrontément sur la scène la religion et la morale, et de cette même plume qui naguère écrivait *Richard-Cœur-de-Lion*, écrit maintenant la musique, heureusement bien médiocre, d'ignobles pantalonnades telles que *le Congrès des rois* et *la Fête de la Raison!*

Cependant, à côté de la Société populaire et républicaine des arts, sorte de club sans attributions bien précises, sans autre pouvoir effectif que celui de propager les idées révolutionnaires par des procédés de rhétorique jacobine ou par des menaces aux indifférens, deux autres sociétés ou plutôt deux institutions fonctionnaient, ayant chacune un caractère officiel et une autorité admi-

(1) *Histoire de l'art pendant la Révolution*, Paris, 1863.
(2) *Le Vandalisme révolutionnaire*, Paris, 1868.

nistrative absolue. David, qui en avait provoqué la création, s'était, bien entendu, chargé d'en désigner les membres, et les choix faits par lui avaient paru si heureux à la Convention nationale qu'elle s'était empressée de les ratifier sans discussion. L'une était le *Conservatoire du Muséum*, appelé à statuer sur toutes les questions relatives à l'organisation de cet établissement. En 1791, l'assemblée constituante, qui d'ailleurs ne faisait en cela que réaliser un projet conçu déjà dès l'année 1775 par le dernier surintendant du roi, le comte d'Angiviller (1), l'assemblée constituante avait décrété que les tableaux du roi, disséminés dans les palais, seraient réunis au Louvre pour y former un « muséum, » où l'on déposerait aussi les objets d'art provenant de l'aliénation des biens ecclésiastiques. Plus tard, au mois de juillet 1793, la Convention avait, sur la proposition de Sergent, voté une somme de 100,000 livres pour l'acquisition de tableaux et de statues dignes de prendre place dans cette collection de chefs-d'œuvre. Malheureusement, aux yeux de David du moins, les hommes auxquels la direction du Muséum avait été originairement confiée se montraient incapables de remplir leur mission. Dans deux rapports adressés coup sur coup à la Convention, il les dénonce comme des « inhabiles et des intrigans; » il propose de les remplacer par d'anciennes « victimes de l'orgueil académique, » et, après avoir énuméré les réformes qu'exige le régime actuel du Muséum proprement dit, David profite de l'occasion pour demander que les logemens dans les entresols du Louvre, accordés suivant un vieil usage aux artistes, deviennent la possession exclusive de ceux d'entre eux que recommande « leur patriotisme prononcé, » au lieu d'être, comme aujourd'hui, détenus par « les viles créatures et les anciens valets de Roland et de ses dignes amis. »

On le voit, le temps est loin déjà où les haines se concentraient uniquement sur les artistes représentant l'ancien régime. Elles poursuivent maintenant ceux-là mêmes qui s'étaient dès le début empressés de rompre avec les traditions monarchiques, mais qui n'avaient été et ne voulaient être que des révolutionnaires mitigés, des girondins à leur manière. C'est à ces hommes « d'un patriotisme sans couleur, » comme il le dit de Vincent, l'un de ses lieutenans les plus actifs pourtant dans ses premières campagnes contre l'Académie, que David en veut surtout lorsqu'il entreprend de substituer un conservatoire de sa façon à la commission du Muséum préalablement établie. Aussi, sauf Fragonard, que la nature assurément peu austère de son talent et ses antécédens,

(1) Voyez d'Argenville, *Voyage pittoresque de Paris*, édition de 1788, p. 58, et les très curieux renseignemens fournis par M. Courajod dans son ouvrage intitulé : *Alexandre Lenoir*, t. I, introduction, p. 27 et suiv.

fort étrangers aux mœurs républicaines, ne semblaient nullement destiner à figurer en pareille compagnie (1), les artistes choisis par David pour composer le nouveau conservatoire n'ont-ils guère pour la plupart d'autre titre que leur intraitable civisme. Les noms par exemple, justement oubliés aujourd'hui, des peintres Bonvoisin et Picault, du sculpteur Dupasquier, de l'antiquaire Varon, ne sauraient être remis en lumière que comme des témoignages de l'esprit de parti qui prévalait alors.

Veut-on une autre preuve, et plus significative encore? On la trouvera dans les considérations présentées et dans les désignations de personnes faites par ce même David pour la formation, en regard de la commission du muséum, d'une seconde commission, dite *Jury national des arts,* ayant pour office de juger les concours à la suite desquels des récompenses nationales pourraient être décernées. Le concours pour les prix de Rome était un de ceux-là. En dépit de son origine monarchique, il avait été maintenu, sauf pour ceux qui auraient à en apprécier les résultats, à ne rien continuer sur ce point des principes ou des coutumes de l'ancienne Académie royale et, comme les y invitait un jour leur président, Dufourny, à tenir moins de compte dans l'examen d'un ouvrage « de la perfection pratique de l'art que de la manière de rendre un sujet en homme libre, en véritable républicain. » David apparemment partageait cet avis, ou plutôt il proclamait plus résolument encore l'insuffisance, en matière de jugement, de l'expérience personnelle et des connaissances spéciales ; puisqu'en présentant à la convention son projet d'institution d'un jury et la liste des membres qui devaient le composer, il commentait le tout en ces termes :

« Votre comité a pensé qu'à cette époque où les arts doivent se régénérer comme les mœurs, abandonner aux artistes seuls le jugement des productions du génie, ce serait les laisser dans l'ornière de la routine, où ils se sont traînés devant le despotisme qu'ils encensaient. C'est aux âmes fortes qui ont le sentiment du vrai, du grand, à donner une impulsion nouvelle aux arts en les ramenant aux principes du vrai beau. Ainsi l'homme doué d'un sens exquis sans culture, le philosophe, le poète, le savant, dans les différentes parties qui constituent l'art de juger l'artiste, élève de la nature, sont les juges les plus capables de représenter le

(1) Les rapports d'amitié qui existaient de longue date entre David et Fragonard expliqueraient seuls la faveur accordée en cette occasion par le peintre des *Horaces* au peintre de la *Fontaine d'amour*, du *Sacrifice de la Rose*, des *Heureux hasards de l'escarpolette* et de tant d'autres scènes du même genre. Une lettre de David, écrite en 1806 et publiée par MM. de Goncourt (*l'Art au XVIIIe siècle*, t. II), prouve, d'ailleurs, la persévérance de cette affection de David pour Fragonard et pour la famille de celui-ci.

goût et les lumières d'un peuple entier, lorsqu'il s'agit de décerner en son nom à des artistes républicains les palmes de la gloire. »

Quelles étaient donc ces « âmes fortes » que David appelait à réprimer les entraînemens des esprits faibles et à corriger les erreurs des gens du métier? Quels philosophes associait-il dans le jury des arts au jeune Gérard et à Prudhon, à Julien ou à Chaudet, à quelques autres peintres ou sculpteurs encore d'un talent déjà éprouvé, pour les « ramener aux principes du vrai beau, » par l'élévation de leurs sentimens et de leurs doctrines? C'étaient, — pour ne citer que ceux-là, — le substitut du procureur de la commune, l'abominable Hébert, Fleuriot, substitut de l'accusateur public, Ronsin, commandant-général de l'armée révolutionnaire, Pache, Dorat-Cubières, le mathématicien Hassenfratz et, — entre autres représentans de la classe des illettrés « doués d'un sens exquis, » — un cordonnier du nom de Hazard.

On devine ce que pouvaient être, entre les membres d'un tribunal ainsi composé, les discussions sur les mérites relatifs des œuvres en cause et à quels étranges aperçus sur l'art en général ces œuvres devaient servir de prétextes. Les comptes-rendus des séances fournissent du reste à ce sujet des renseignemens d'une singulière précision. S'agit-il par exemple de juger le concours pour le grand prix de peinture ? Un des jurés, Hassenfratz, commence par déclarer que, à son avis, « tous les objets de peinture peuvent être faits avec la règle et le compas », et que « les peintres ne mériteront ce nom que quand ils rendront l'expression par ces procédés mathématiques; » un autre s'inquiète avant tout de savoir si les concurrens sont « réquisitionnaires ou enrôlés, s'ils supportent les fatigues de la guerre depuis six mois ou depuis dix-huit mois; » un autre enfin, le substitut de l'accusateur public, Fleuriot, n'hésite pas à confesser que, « quand il voit un tableau, son âme n'éprouve rien. » Et, le jour où il est appelé à se prononcer sur les résultats du concours de sculpture, le même Fleuriot ne se sent pas plus touché qu'il ne l'est ordinairement, suivant son propre aveu, en face des productions de la peinture : « Les bas-reliefs que nous avons sous les yeux, s'écrie-t-il, ne sont pas imprégnés du génie que fomentent les grands principes de la révolution... Et d'ailleurs, ajoute-t-il, aux applaudissemens d'Hébert et de plusieurs autres de ses collègues, qu'est-ce que des hommes qui s'occupent de sculpture pendant que leurs frères versent leur sang pour la patrie? » Vienne la séance où l'on aura à statuer sur les projets présentés au concours d'architecture : le président les réprouvera tous, parce que tous plus ou moins accusent chez ceux qui les ont faits le goût suranné du luxe, et que désormais « il faut que les monumens soient simples comme la vertu. »

On ne finirait pas si l'on se condamnait à rapporter ici toutes les résolutions ineptes ou cruelles prises dans les assemblées qui se succèdent, à l'époque révolutionnaire, depuis la Commune des arts et la Société républicaine jusqu'au Jury des arts, lequel d'ailleurs ne tarda pas à échanger son titre contre celui de Club révolutionnaire des arts. Il était temps, grandement temps, qu'une digue fût imposée à ce débordement de colères aveugles et de sottises.

En décrétant l'établissement de l'Institut de France, la Convention nationale renoua dans une certaine mesure la chaîne interrompue de nos traditions. Elle s'inspirait des exemples du passé pour restaurer, dans le triple domaine des sciences, des lettres et des arts, le crédit des plus expérimentés et les privilèges des plus dignes. Après les tristes épreuves qui venaient d'être faites d'un régime institué en haine des anciennes académies, elle empruntait à ces académies mêmes, à ces compagnies qu'elle avait naguère condamnées, quelque chose de leurs conditions essentielles et de l'organisation particulière à chacune d'elles; mais ce qui lui appartenait en propre, ce qu'il y avait d'entièrement nouveau dans la conception de son œuvre, c'était l'idée, la grande et belle idée de réunir en un seul faisceau des forces qui jusqu'alors s'étaient exercées séparément, de les employer au même titre, de les diriger vers le même but, et par là de montrer que toutes les productions de l'esprit humain se tiennent, comme tous les progrès qui en résultent ou tous les succès qu'elles procurent sont solidaires les uns des autres. Voilà ce qui donne à l'acte législatif du 25 octobre 1795 sa signification caractéristique et sa haute originalité.

Le décret que la Convention nationale rendait ainsi à son grand honneur la veille même du jour où elle allait se dissoudre, cette « première charte de l'Institut, » suivant l'expression de M. Rossi (1), ne faisait au reste que réaliser un vœu exprimé, nous l'avons dit, par la Convention elle-même, lors de la suppression des Académies et que, antérieurement à cette époque, Mirabeau et Talleyrand (en 1790), Condorcet (en 1792), n'avaient pas laissé pour leur propre compte de mêler à leurs attaques contre les corps savans ou littéraires anciennement établis. Le mérite de la loi édictée à la suite du rapport présenté par Daunou (2) était de résumer dans des

(1) Discours prononcé dans la séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques, le 27 juin 1840.

(2) De tous les hommes qui coopérèrent à la fondation de l'Institut, Daunou a plus de titres qu'aucun autre à la reconnaissance pour ses services et au respect pour son caractère. C'est lui qui, dans le comité d'instruction publique, concourut avec le plus de zèle aux travaux préparatoires ou les dirigea avec le plus d'autorité; c'est lui qui, le plan général une fois adopté par ses collègues du comité, lui donna sa forme pratique et le fit décréter par la Convention.

termes précis des aspirations jusqu'alors plus ou moins vagues, de faire passer dans la pratique ce qui était demeuré à l'état de promesse incertaine ou de simple projet. Reste à savoir si l'Institut, tel qu'il fut originairement organisé, satisfaisait de tous points aux besoins auxquels on entendait pourvoir et si, à force de tout réduire au principe de l'unité, de tout subordonner à des conditions de solidarité et de fonction commune, on n'arrivait pas en réalité à exagérer la logique et par là à restreindre d'autant l'étendue des moyens d'action.

On ne saurait trop le redire, la réunion dans un corps unique des principaux représentans des lettres, des sciences et des arts était, au point de vue théorique, une innovation aussi heureuse qu'elle se trouvait dans la pratique bien justifiée par les nécessités de l'heure présente et par les désastres qu'il s'agissait de réparer. Après tant de bouleversemens et de ruines, il y avait à la fois une expiation des méfaits récemment commis et un hommage éclatant aux droits et à la dignité des savans et des artistes dans l'établissement de cet Institut où les talens de tous les genres devaient être rapprochés les uns des autres, et, en raison de l'uniformité même du titre qui les récompensait, également recommandés à l'estime publique. Tout ne se bornait pas, d'ailleurs, à ces privilèges honorifiques. L'Institut n'était pas seulement une sorte de Panthéon ouvert à des vivans d'élite pour qu'ils s'y reposassent dans leur gloire; c'était aussi et surtout, — les articles de la loi organique et du règlement primitif en font foi, — un atelier où des ouvriers particulièrement habiles devaient, « par des recherches non interrompues, par la publication des découvertes, par la correspondance avec les sociétés savantes et étrangères, » travailler à la diffusion des lumières, prendre l'initiative de tous les progrès ou seconder tous les efforts « ayant pour objet l'utilité générale et la gloire de la république (1). » Rien de mieux : mais fallait-il pour cela, dans les affaires intérieures de la communauté, faire intervenir au même titre, appliquer à la même tâche, investir des mêmes droits, des hommes que leurs occupations spéciales et leur compétence limitée rendaient forcément impropres à trancher des questions d'ordres très différens ou à apprécier avec une égale sûreté de jugement tous les genres de mérite? Convenait-il, par exemple, que, comme le prescrivait l'article 10, les nominations aux places vacantes dans chaque classe fussent faites, non par les membres de la classe même, mais par l'Institut tout entier, en sorte que dans un scrutin ouvert pour l'élection d'un mathématicien ou d'un artiste les voix de ceux qui n'étaient ni artistes ni mathématiciens pesaient du même poids et

(1) Loi du 3 brumaire an IV (25 octobre 1795), titre IV, art. 1er.

influaient sur le résultat avec la même autorité légale que les voix des juges les mieux informés par leurs études personnelles et par les travaux de toute leur vie? N'était-ce pas aussi, de la part du législateur, pousser bien loin le souci de la concentration que de faire concourir toutes les classes indistinctement aux travaux, quels qu'ils fussent, dont l'Institut était chargé et d'exiger du corps lui-même un rapport annuel collectif, au lieu de demander à chaque classe un rapport sur ses travaux particuliers? Enfin l'égalité numérique des membres résidans et des associés non-résidans, c'est-à-dire la répartition dans des proportions identiques des deux cent quatre-vingt-huit places créées par la Convention entre les savans, les littérateurs, les artistes fixés à Paris et ceux qui habitaient la province, ne correspondait assurément ni aux situations respectives des personnes, ni à l'importance relative des travaux accomplis. A Paris, où de tout temps les plus grands talens ont été naturellement attirés, il était facile de trouver cent quarante-quatre hommes dignes de siéger dans les diverses classes de l'Institut; mais pouvait-on, dans les villes des départemens, recruter les cent quarante-quatre autres sans abaisser forcément le niveau des conditions exigées et des mérites dont les candidats devaient avoir fait preuve? Pour ne citer que cet exemple, la section, dans la troisième classe, de musique et de déclamation se composait réglementairement de six membres résidans et de six associés non-résidans; afin d'arriver à compléter le nombre de ceux-ci, il fallut bien se résigner aux choix les plus humbles et donner pour confrères à des maîtres universellement célèbres, tels que Méhul et Grétry, des musiciens à peu près ignorés en dehors des localités où ils exerçaient leur art tant bien que mal.

On ne tarda pas, il est vrai, à reconnaître ce que quelques-unes des théories ou des prescriptions primitives avaient au fond de trop absolu et, dans l'application, d'au moins difficile. Sept années n'avaient pas achevé de s'écouler que déjà une réforme considérable était introduite dans l'organisation décrétée vers la fin de 1795; mais jusqu'au jour où s'opéra ce changement (23 janvier 1803), le caractère d'unité rigoureuse que la Convention avait voulu imprimer à son œuvre fut maintenu dans son intégrité. En essayant de raconter l'histoire de l'Académie des Beaux-Arts durant cette période, — ou plutôt de ce qui devait être un jour l'Académie des Beaux-Arts, — nous ne pourrons donc isoler complètement cette histoire des faits qui concernent l'Institut tout entier, puisque les nominations aux places vacantes dans chaque classe, les rapports à adresser au gouvernement sur les travaux en cours d'exécution ou sur les travaux accomplis, les séances mêmes ou l'on rendait compte de quelque importante découverte faite au dehors, — tout alors était commun

à l'ensemble de l'Institut, tout engageait au même degré la responsabilité de ses membres, quels qu'ils fussent.

Les choses, dans la pratique, ont progressivement changé depuis cette époque ; mais la doctrine en vertu de laquelle l'Institut était fondé, il y a près d'un siècle, n'a pas cessé d'être respectée dans ce qu'elle avait d'essentiellement juste et de profitable à la dignité de tous. Si les diverses classes jouissent maintenant d'une indépendance relative qu'on avait refusé de leur attribuer au début, elles n'en restent pas moins unies entre elles par des liens qui, pour n'être plus gênans comme autrefois, ne se sont pas, tant s'en faut, relâchés outre mesure. Une commission centrale administrative composée de membres délégués par chacune des cinq Académies pour régler les affaires ou pour préparer les mesures d'un intérêt général, — des séances trimestrielles dans lesquelles ces cinq Académies examinent en commun des questions à l'ordre du jour ou entendent la lecture de récens travaux, — la présidence annuelle de l'Institut déférée au président de chaque classe, à tour de rôle, — certains prix périodiquement décernés, sur la proposition de l'Académie compétente, par l'Institut tout entier, — d'autres traditions restées en vigueur, d'autres coutumes encore, prouvent assez qu'aucune scission sérieuse ne s'est produite, qu'aucune transformation imprudente n'est venue compromettre, encore moins démentir la grande et généreuse pensée dont l'institution même est issue.

A quoi bon insister du reste et renouveler, au risque de l'affaiblir, une démonstration faite ailleurs dans les termes les plus concluans ? Pour mettre en relief les différences entre les conditions qui régissent aujourd'hui l'Institut et celles qui lui avaient été imposées à l'origine, le plus sûr comme le plus court sera de rappeler ici les paroles par lesquelles un juge excellent caractérisait naguère les deux situations. « L'Institut actuel, a dit M. Jules Simon (1), est comme une république fédérative où chaque état garde son autonomie, sauf quelques réserves d'intérêt général. L'Institut de l'an IV était une république une et indivisible qui s'efforçait d'astreindre un géomètre et un musicien aux mêmes préoccupations et aux mêmes labeurs : assujettissement également insupportable à l'un et à l'autre, et qu'on ne pouvait tenter sérieusement de mettre en pratique que dans un moment de nivellement universel et d'intrépidité à toute épreuve. »

HENRI DELABORDE.

(1) *Une Académie sous le Directoire.*

UN

ROYAUME DISPARU

I. *Burmah past and present*, par le lieutenant-général Albert Fitche. — II. *Burmah after the conquest*, par Grattan Geary, esq. — III. *Our Burmese wars*, par le colonel W.-F. Laurie. — IV. *Royal colonial Institute*, 16 novembre 1885. — V. *Indian section of the Society of arts*, 22 janvier 1886.

Il est encore en Asie des régions peu connues, mal décrites, et dans le nombre figure ce qui fut le grand royaume des Birmans. Au dire d'un groupe assez restreint de savans, la Birmanie aurait été ce mystérieux pays d'Ophir que mentionne l'Écriture, la terre lointaine où les serviteurs du grand roi Salomon, embarqués sur les vaisseaux d'Hiram, roi de Tyr, allaient charger l'or et les pierres précieuses destinés au revêtement du temple de Jérusalem. Y recrutaient-ils aussi, pour les plaisirs d'un maître moins célèbre par sa sagesse que par le chiffre scandaleux de ses femmes, les belles almées du Bengale, venues jusque sur les rives de l'Iraouaddy pour s'y faire acheter? Les géographes et les historiens de la Bible, si précis sur divers sujets, sont obscurs sur bien d'autres; la situation exacte d'Ophir est de ce nombre et reste encore à établir.

Ce qui est hors de doute, c'est que, de nos jours, les Anglais ont fait de la Birmanie, sans souci des droits de son souverain, sans respect pour le descendant d'une vieille race, une des provinces de leur vaste empire de l'Inde. Le roi des Birmans s'est vu soudainement détenu sans combattre, puis en qualité de prisonnier de guerre, transporté, lui, ses femmes et quelques amis fidèles, à plusieurs centaines de lieues de sa capitale. Comme il croyait

qu'il allait périr, et qu'on l'a tranquillisé en lui disant qu'il aurait la vie sauve s'il ne cherchait pas à s'évader, l'infortuné a accepté sa nouvelle situation avec une placidité tout à fait orientale. Il a de plus une certitude qui le satisfait, celle qu'on ne le laissera pas mourir de faim, car il est largement pensionné par ses geôliers, comme le sont ou l'ont été les souverains de Lahore, de Delhi, du Zoulouland et bien d'autres. Rois en exil aussi, dont le plus grand crime a été de posséder des mines d'or, de l'ivoire en abondance, des forêts de bois incorruptible, et de vivre à une époque où les peuples d'Occident, trop à l'étroit dans leurs anciennes limites, ont résolu d'enlever aux peuples d'Orient les terres que ceux-ci ne fertilisent pas, les richesses de toute sorte que leur apathie laisse sans emploi.

Cela s'appelle diffusion des lumières, marche de la civilisation dans le monde. Il faut, en effet, ces belles définitions, afin d'endormir les scrupules qui s'éveillent dans la conscience des apôtres modernes quand ils voient se mêler à leur propagande d'odieux intérêts et l'application de cette maxime barbare : la force prime le droit. Et cependant, ainsi que le disait ces jours-ci M. Rousse, comment mieux définir le travail de « ces hommes de notre siècle reculant pas à pas les frontières qui les séparent, et, d'un bout à l'autre de la terre, mêlant ensemble les habitans de la petite planète où la main du Créateur les a jetés? » N'est-ce pas du progrès que l'œuvre de l'affranchissement des opprimés, la propagation des découvertes scientifiques qui endorment la douleur, et l'instruction morale d'âmes étrangères jusqu'ici à tout idéal ?

Par une de ces coïncidences dont il serait puéril de démontrer l'opportunité voulue, c'est au moment même où la France était priée par des ambassadeurs birmans de signer un traité de commerce et de paix avec leur pays que l'Angleterre fut soudainement prise d'un de ces accès de philanthropie dont je parlais à l'instant, et d'une subite tendresse pour les sujets de Thibô, roi de Birmanie. Elle accusait leur souverain de cruauté; pour les soumettre à un régime plus doux, elle en fit tout simplement, par décret, des sujets de son empire de l'Inde. Il serait également oiseux de démontrer comment, avec plus d'habileté et de discrétion, nous occuperions dans ce riche pays des Birmans la place qu'y occupe l'Angleterre. Aussi bien on paraît s'éloigner de plus en plus, chez nous, des idées d'extension coloniale caressées, après 1871, par Gambetta, idées dont il est fait un si grand crime à ceux de ses amis qui ont cherché à les mettre en pratique. On

proposerait à ces ennemis de toute espèce d'extensions de rendre Alger au dey et à ses écumeurs de mer, les Antilles aux Caraïbes qui mangeaient leurs prisonniers, la Nouvelle-Calédonie aux Canaques qui mangent encore les leurs, et le Tonkin aux pirates qui décapitèrent Francis Garnier et Henri Rivière, qu'ils y souscriraient, tellement les haines politiques, l'intolérance religieuse, étouffent en eux l'intérêt du pays.

Non ragionam di lor, ma guarda e passa.

Je me bornerai donc, tout en suivant rapidement la marche des Anglais vers leur nouvelle conquête, à décrire un peuple et un pays peu visités, à raconter avec quelle légèreté de scrupules le descendant de l'un des plus vieux empires de l'Asie a pu, malgré ses droits, être dépossédé de sa couronne et d'un territoire qu'il tenait d'ancêtres dont le passé n'avait pas été sans gloire ni grandeur.

I.

Les Birmans se figurent l'univers bien autrement que nous ne nous l'imaginons. D'après eux, au centre du monde, émerge d'une mer immense un mont mystérieux, le mont Mérou, sorte d'île flottante sur laquelle sont six sièges occupés par des dévas. Ces dévas sont des êtres purs qui, à la suite d'incessantes méditations, n'ont plus rien d'humain. Bien au-dessus d'eux, dans l'éther, Brahma, le Parfait, est assis ; son état est celui d'une perpétuelle contemplation dans le divin. Au-dessous de lui sont les enfers, huit d'une grande étendue, et encore d'autres, en nombre infini, de moindre dimension. Tout autour du mont s'étend le vaste océan, dont sept rangées de collines avec sept mers interposées, forment le rivage. Entre les montagnes et les rives, il y a quatre îles : l'île du sud, de l'est, de l'ouest et du nord. Ce sont celles qu'habitent les Birmans, les Chinois, les Cochinchinois et les Indiens. Il y a encore cinq cents îlots que peuplent les Européens. Finalement, c'est l'Inde arrosée par le Gange qui est le centre de l'univers. Les Célestes ont aussi la même prétention pour leur empire. Ne plaçons-nous pas à Paris le cerveau du monde? D'énormes présomptions fleurissent sous toutes les latitudes. Bouddha ayant pris naissance à l'est de la terre, c'est l'est qui est la région bénie. On appelle encore « région de premier ordre » celle que gouvernaient les

arbitres de la vie, les grands seigneurs de la justice, les maîtres des chefs porteurs d'ombrelles, ce qui veut dire tout simplement les rois de Birmanie, quand il y en avait encore. Le Birman passe invariablement par trois épreuves durant sa vie : une maladie de variole, un fort tatouage et un séjour plus ou moins long dans un monastère. Il ne doit pas entrer dans un couvent en qualité d'écolier seulement, — car les couvens sont les seules écoles du pays, — mais il doit y venir comme membre du clergé. Alors, il rase sa tête et porte la robe jaune des brahmines pendant un temps qui varie d'un jour à quatre mois. Il doit, pendant cette période, observer les règles de la loi religieuse, qui sont le renoncement aux choses de ce monde et l'obligation de mendier de porte en porte avec une besace sur l'échine. S'il s'y refusait, il serait considéré comme se mettant en dehors de l'humanité et au niveau de la brute. Tout le mal qu'il pourrait faire s'ajouterait à la somme de ses imperfections naturelles, et, lorsque l'heure de la transmigration des âmes sonnerait pour lui, aucune de ses bonnes actions ne lui serait comptée.

Le renoncement aux richesses est une des vertus les plus honorées en Birmanie, et les femmes s'agenouillent lorsqu'un moine mendiant et loqueteux se trouve sur leur passage. Si grande est cette vénération qu'on se sert d'un langage spécial et dont on n'userait même pas pour le souverain, lorsqu'on s'entretient des actions les plus simples, les plus naturelles d'un brahmine, telles que celles de manger, boire, dormir. La personne du grand-prêtre est tellement sacrée qu'aucune loi civile ne peut l'atteindre. Quand il meurt, son corps est embaumé, doré comme une statue, placé dans un riche cercueil et déposé en terre consacrée.

Il n'est donc pas de peuple plus pieux que les Birmans. Est-ce parce qu'ils ont reçu une forte éducation religieuse et fait partie des ordres sacrés? On peut répondre qu'en Europe quelques-uns des plus ardens ennemis de la papauté et de la foi ont été des moines ou des écrivains élevés par des prêtres. Un brahmine ne peut tuer un être vivant, fût-ce un animal nuisible. Ce respect de la créature animée est d'ailleurs si profond, que des mères birmanes laissent fuir sans les écraser des serpens ou des scorpions qui ont mordu ou piqué mortellement leurs enfans. Les jours de prière sont mieux observés que ne l'est le dimanche en Angleterre, ce qui n'est certainement pas peu dire. Ces « jours de devoir, » comme on les appelle, attirent aux parvis des pagodes une foule immense, et l'on ne peut visiter un de ces temples sans y trouver quelques dévots récitant leurs prières. Le nombre des lieux saints est considérable; il n'est pas un village qui n'ait le sien; pas une colline

escarpée, rocheuse ou couverte de jungles, au sommet de laquelle ne brille la pyramide blanche ou dorée qui doit préserver le pays et ses alentours des goules et des génies malfaisans, rappeler au passant le Dieu tout-puissant, le divulgateur de la loi divine. Les bords de l'Iraouaddy, des montagnes du nord où est sa source, jusqu'à son embouchure, au sud, sont couverts de ces pieuses constructions. A Pégou, l'ancienne capitale, leur nombre s'élevait, s'il faut en croire la tradition, à près d'un millier. C'est, ainsi que l'a dit M. de Maupassant en parlant des blanches koubbas ou tombeaux de marabouts que l'on trouve partout en Algérie et en Tunisie, « comme une graine divine jetée à poignée sur le monde par les semeurs de la foi. » La raison de ce nombre prodigieux de monumens est facile à comprendre lorsqu'on sait qu'un Birman qui fait édifier une pagode est considéré de son vivant comme un saint, et qu'à sa mort, son âme sera affranchie des épreuves de la transmigration. Selon Krishna, l'une des incarnations de Vishnou, il en sera de même « pour les hommes d'intelligence qui se livreront à la méditation ; ils échapperont au lien des générations et iront au séjour du salut. » Marco Polo affirmait déjà de son temps que, si le bouddhisme avait été l'œuvre de Dieu, il eût été la meilleure des religions.

Il est certain que le peuple birman a des vertus qui le rendent sympathique aux Européens. Il est surtout charitable : si un Birman possède une grande fortune, il l'emploie souvent à venir en aide à ses amis malheureux. D'autres fois, ayant fait édifier une pagode dont la construction l'a ruiné, il se retire dans une communauté, y vit pauvre, sans regret de son aisance perdue. On entend répéter souvent, en Birmanie, que la meilleure des prières est celle qui consiste à aimer tout être vivant, qu'il soit petit ou grand. Cette aimable façon de prier est poussée à l'extrême. C'est ainsi qu'on s'abstiendra d'y boire du lait pour ne pas en priver le petit veau ou la génisse que la vache nourrit. Un spectacle assez ordinaire est celui de voir une femme allaitant à la fois son enfant et un agneau qui a perdu sa mère. Qui lui affirmera que l'agneau qu'elle élève n'est pas la demeure temporaire de l'âme d'un être aimé, celle d'un frère ou d'une sœur morts et en voie de transmigration ? De là ce respect pour ce qui a une âme, un tabernacle de vie. Le roi Mendoûme-men, un vrai sage, père du dernier souverain, pouvait affirmer qu'il n'avait jamais donné un ordre d'exécution. C'était vrai ; mais il disait à son premier ministre : « Un tel est-il encore de ce monde ? » Et lorsque le premier ministre répondait : « Non ! » le sage Mendoûme-men souriait, sachant dès lors qu'une tête humaine avait été tranchée.

De ce qui précède, il ne faudrait pas conclure que la vertu seule fleurisse en Birmanie. Beaucoup d'hommes s'adonnent au vice de l'opium et puisent dans les rêves qu'il procure des sensations avilissantes. Les femmes, grâce aux lois qui les protègent, font, de leur côté, un trafic du mariage. Elles épousent des Chinois riches qu'elles abandonnent dès que ceux-ci ont dépensé pour leur plaire jusqu'à leur dernière roupie. C'est de bonne guerre ; les Célestes, ainsi que les Juifs d'Algérie et de Tunisie, sont les parasites des régions sur lesquelles ils s'abattent comme une nuée de sauterelles voraces. Les ministres et leurs subalternes n'ont aussi jamais passé pour être incorruptibles. Les hommes ne sont pas parfaits, et ici, comme ailleurs, ils l'ont prouvé. Ils ont, du moins, un mérite, et qu'on ne peut leur enlever, c'est celui d'avoir été les seuls artisans de leurs œuvres. Ainsi qu'en Chine, les emplois ne sont pas héréditaires ; ils sont acquis au concours et à la suite d'examens sérieux ; des hommes d'une basse extraction, même des coulies, ont pu devenir ministres d'état. Comme le disait à la Société des arts de Londres M. J.-George Scott, « au temps où la Birmanie avait encore des despotes, il était plus facile à un indigène intelligent de choir que de s'élever. » Les hauts fonctionnaires songeaient beaucoup plus à se préserver de la torture et de la mort qu'à s'occuper des affaires publiques. Leur situation et leur vie ne dépendaient pas des lois, mais des caprices d'un souverain qui, lui aussi, dépendait de son entourage.

Les employés à la cour et les favoris n'ayant pas de traitemens, on leur donnait le gouvernement d'une province. Comme les gouverneurs aimaient bien mieux rester dans la capitale que d'aller au loin, ils avaient des délégués qui, tout à la fois juges, administrateurs, chefs militaires et percepteurs, pressuraient les contribuables jusqu'à ce qu'ils eussent rendu ce qu'on voulait d'eux. Et quels étaient ces favoris bombardés gouverneurs ? Les filles d'honneur de l'une des reines, les cornacs d'un éléphant blanc, ou tout simplement les porteurs du royal crachoir, office qui n'est pas une sinécure avec des princes qui mâchent le bétel. C'était pour ces favoris de cour que le Birman laborieux, — oiseau rare, — prenait de la peine et travaillait. Il en arrivait presque toujours à se dire qu'il valait bien mieux ne rien faire et passer sa vie à fumer d'interminables cigarettes à l'ombre des bananiers. Dans un pays où le mépris des richesses est une vertu et tenu en honneur, rien n'est plus aisé que de se contenter de peu. Et, de fait, il n'y a pas de pauvres dans cette région fortunée, et ceux que l'on voit mendier dans les villes et les campagnes ont parfois de grandes fortunes. Les Anglais appellent les Birmans les Irlandais de l'est, parce que le

Birman est toujours content, prêt à rire, à jouer, toujours disposé comme l'Irlandais à se faire casser la tête, pourvu que lui-même en casse une autre ou quelque chose. Ce qu'il y a de bien remarquable en eux, c'est la parfaite égalité des classes : on n'y a pas plus de déférence pour le riche que pour le pauvre, le titré que le vilain, l'homme en place que le vagabond. Le mot égalité leur étant inconnu, ils sont égalitaires sans le savoir, comme M. Jourdain était prosateur. Je dois dire que c'est un précepte de Bouddha gravé dans leur cœur, et non peint en noir aux frontons des palais et des églises, qui les fait se considérer comme égaux.

En 1855, la population des trois provinces birmanes annexées à l'empire de l'Inde, Pégou, Arakan et Tenasserim, n'était que de 1,500,000 individus ; en 1881, elle s'élevait à 3,750,000. Rangoun, qui, en 1855, ne possédait que 2,000 habitans, en compte aujourd'hui 150,000. Selon le colonel Yule, la haute Birmanie, à la même époque, avait seulement 3,600,000 âmes ; elle en possède maintenant 7 millions. C'est donc pour le pays entier près de 11 millions. Les Anglais comptent bien que les Shans, les Kakhyens et les Singpos, tribus indépendantes qui fuyaient la tyrannie des rois birmans, émigreront sur le territoire annexé et leur fourniront les laboureurs dont le pays a le plus grand besoin. Ainsi que je le disais, le Birman s'adonne bien par momens au travail ; mais cela dure peu ; très enclin au *dolce far niente*, il arrange son existence de façon à paresser le plus possible. On compte aussi que les Chinois, qui par centaines de mille émigrent en Amérique, aux Sandwich, aux Philippines, à Siam et dans les îles du détroit de la Sonde, afflueront un jour en Birmanie. Ils y trouveront la religion qu'ils pratiquent et un climat qui leur convient. Ils s'y enrichiront sans aucun doute, mais ce sera la ruine des indigènes, et peut-être l'appauvrissement du pays. Parasites de la terre où ils se montrent, ils ne la fécondent même pas de leurs ossemens, car les richesses qu'ils y amassent suivent en Chine le cercueil du mort.

La liberté dont les femmes birmanes jouissent dans leur pays n'est égalée nulle part. Le mariage est entièrement civil ; il suffit qu'il soit dénoncé de vive voix aux parens et aux amis pour être définitif. Il en est de même, du reste, de la séparation : on se désunit sans plus de formalité que l'on ne s'est joint. La dot de la femme est entièrement dévolue aux enfans, et, à défaut, à ses parens en cas de mort. S'il y a divorce, elle reprend sa dot, en y ajoutant ce que personnellement elle a gagné ou acquis par héritage. Il n'est pas en Europe d'être humain dont les intérêts soient mieux protégés. Fille, elle se marie à son gré et lorsque cela lui fait plaisir ; mariée, elle quitte son époux dès que celui-ci la néglige ou la

maltraite. Pour divorcer, il ne lui faut faire qu'un simple exposé de ses griefs devant les anciens du village. Ce n'est pas dans ce pays que M. Naquet passerait pour subversif et prodigieusement avancé. Ce sont les femmes birmanes qui procèdent aux ventes des récoltes; et les Anglais, qui leur achètent du riz, prétendent qu'elles sont plus au courant des marchés que leurs courtiers. Ce sont elles encore qui dirigent l'exploitation des fermes, et leurs époux n'y prennent qu'une part très secondaire. En politique, leur rôle est moins brillant, car elles y apportent trop de passion et de haine. Le roi, que les Anglais ont si lestement détrôné, n'a dû sa chute qu'aux épouvantables tueries conseillées par sa mère et l'une de ses favorites.

II.

L'empire des Birmans, divisé en haute et basse Birmanie, est d'une étendue de 230,000 kilomètres carrés, étendue trois fois aussi grande que celle de la Grande-Bretagne, l'Écosse et l'Irlande réunies. Comme sa division l'indique, il comprend des régions absolument distinctes par leur climat et leur composition géologique. La plus importante, la plus riche en produits du sol, est celle baignée par l'Iraouaddy; deux autres, plus stériles, sont formées de vallées où coulent sur des fonds de sable ou se brisent sur des rochers qui en rendent la navigation presque impossible. les eaux du Mékong et du Salouên. Le tout est parfaitement encadré par des montagnes couvertes de belles et sombres forêts vierges, lesquelles, à leur tour, sont divisées en deux provinces portant les noms d'Arakan et de Tenasserim. Le Mékong traverse une partie des états des Shans, dont quelques-uns sont tributaires de la Birmanie; il arrose une magnifique plaine qui pour être fertile n'a besoin que d'une population qui lui fait depuis longtemps défaut. On sait qu'il se jette à la mer non loin de Saïgon. Le Salouên écoule ses eaux, torrentueuses de sa source à son embouchure, dans le golfe de Martaban, presque toujours enserré entre de hautes montagnes sur lesquelles un arbre de grande valeur, le teck, se développe avec une profusion nulle part égalee. Comme pour le Mékong, la navigation du Salouên est presque impossible, en raison des nombreux rapides qui interrompent son cours. L'Iraouaddy, un grand et magnifique fleuve dont la source, comme celle du Nil, est restée longtemps inconnue, arrose de vastes plaines que partout il fertilise. Après avoir reçu deux affluens, le Sittang et le Kyendwin, l'Iraouaddy forme à son embouchure, située à la pointe du golfe de Bengale,

un immense delta qui, de même que celui du Nil, est destiné un jour à féconder de grandes rizières. Le fleuve est navigable, jusqu'à 900 milles de son embouchure, pour des bateaux à vapeur d'un faible tonnage; et les montagnes qui bordent ses rives, sur la plus grande partie de son cours, sont également riches en arbres de haute futaie et en minerais.

Autrefois, le climat de la Birmanie était réputé très malsain; depuis qu'il a été mieux étudié, cette opinion s'est modifiée, et il a été reconnu plus salubre que celui de Siam et celui de Cochinchine. Ce n'est jamais pourtant sans impunité que l'Européen séjourne dans les forêts non encore exploitées; il y est pris de fièvres lentes qui, à la longue, ont raison des tempéramens les plus robustes. Le colon assez téméraire pour assister en personne à un défrichement peut compter les jours qui lui restent à vivre aussi sûrement qu'un condamné à mort. Il est, comme en toutes choses, des exceptions. C'est ainsi que M. J.-Arman Bryce, l'un des membres les plus distingués du *Royal Colonial Institute,* a raconté qu'il avait passé de longues journées dans les montagnes boisées de la Birmanie sans être malade; mais il a dû ajouter qu'il n'en avait pas été de même de ses compagnons, qui, tous, avaient été frappés. Les produits du sol de la Birmanie sont aussi variés que le climat; le plus important de tous est le riz qui, dans le delta, couvre de ses blonds épis d'immenses étendues. L'exportation des céréales, en peu d'années, a atteint plus de 1 million de tonnes, ce qui représente une somme de 125 millions de francs. La canne à sucre se cultive sur une très petite échelle, quoique le terrain lui soit très favorable et que les Birmans aiment avec passion les sucreries; aussi, leur indolence habituelle et leur gourmandise incorrigible les obligent à faire venir de l'Inde anglaise et des détroits de la Sonde des cannes et des palmiers aux sucs emmiellés. Le tabac s'y cultive partout, et de préférence dans les terrains légèrement sablonneux et humides. La feuille, qui ne subit aucune préparation chimique, se roule en cigares d'un pied de long. Tout le monde fume, depuis l'enfant qui commence à marcher jusqu'au vieillard qui se traîne. Rien de plus comique que de voir un petit être ayant à l'oreille, — l'oreille est son porte-cigare habituel comme elle est le porte-monnaie du Tagale, — une énorme cigarette. Les carottes de tabac, exportées en si grande quantité de Birmanie pour être fumées aux Indes et en Europe, ne sont pas récoltées dans le premier de ces pays comme on pourrait le croire; elles y sont importées de la côte du Coromandel et du Bengale pour être nettoyées de leur salpêtre, roulées et ensuite réexpédiées à Londres et à Anvers. On a planté du café, avec succès, au sud de Tenasserim, et cette région,

qui touche presque à l'Équateur, pourrait produire abondamment d'autres épices qui, du reste, s'y trouvent à l'état sauvage. L'arbre à thé, qui croît admirablement dans l'un des états des Shans, donne une feuille dont la saveur ne plaît guère aux Européens; en revanche, les Birmans en sont friands, et ils ne croient pas avoir fait un bon repas, s'ils n'en ont pas absorbé plusieurs infusions. L'ex-souverain s'en était fait de beaux revenus en le monopolisant. Il y a donc chez les Shans un terrain où l'arbre à thé prospère admirablement. Le cotonnier est en plein rapport au sud de Mandalay. J'ai dit qu'un arbre qui est pour les marines militaires la meilleure des essences forestières, le bois de teck, se trouvait dans les montagnes. Il possède une huile essentielle qui le préserve de l'humidité et défend le fer de la rouille quand il s'y trouve enclou é. Il reste exposé impunément à la grande chaleur ou au contact de l'eau sans se fendre ni se pourrir; de plus, il résiste au ver blanc, qui, en Asie, ronge tous les autres bois et surtout les bois d'Europe. Indépendamment du cocotier, du bananier, du manguier, de l'oranger et de l'ananas, la Birmanie produit l'aréquier en quantité très grande. Ce gracieux conifère, au feuillage moins abondant que celui des dattiers et des cocotiers, soit qu'il s'élève au-dessus des rizières, d'un massif d'hibiscus, ou qu'il dresse sa tige élancée au sommet d'un coteau, réjouit toujours les yeux par son bouquet de fines palmes et ses fruits dorés. Comme tous les indigènes mâchent la feuille du bétel, dans laquelle un morceau de la noix de l'aréquier se trouve enveloppé, la récolte en est énorme. La poudre d'or se trouve dans le sable des rivières. Si elle est rare dans la poche des Birmans, elle s'étale et brille au soleil en lames épaisses sur les toits sextuples des portes des villes, aux colonnes des palais, et dans l'intérieur des temples. Toutes les richesses de la Birmanie y passent. Le cuivre est en telle abondance dans les états des Shans que les anciennes pagodes du Laos en sont recouvertes par plaques épaisses. L'étain se trouve au sud de Tenasserim; il se montre tout le long des couches granitiques de cette province, pour descendre de la péninsule malaise jusqu'aux détroits de la Sonde, où les Célestes l'exploitent sur une grande échelle. L'huile de pétrole y est connue et utilisée depuis un temps immémorial, bien longtemps avant son exploitation en Amérique.

Mais ce qui fait de la Birmanie une des plus riches contrées du monde, ce sont ses pierres précieuses. Les mines de Mogoung, au pays montagneux des Shans, ont été pendant longtemps les seules qui aient fourni le véritable rubis d'Orient. L'ex-roi Thibô en portait un à son doigt du poids de 80 carats lorsque les Anglais lui

mirent la main au collet. Pendant longtemps la Birmanie et Ceylan avaient eu le privilège de fournir à l'Europe des saphirs. Mais depuis la découverte de nouvelles mines à Bangkok et dans l'Himalaya, près de Simla, cette pierre a perdu beaucoup de sa valeur. Ce qui valait 750 francs par carat n'en vaut plus que 150. Il est une autre pierre d'un rapport autrement important que celles du rubis et du saphir, c'est le jade, serpentine d'un blanc verdâtre dont les gisemens se trouvent à l'ouest de Mogoung, dans la vallée de l'Orou, un des affluens du Kyendwin. Les mines sont travaillées par les sauvages Kakhyens et leurs produits sont achetés par les Chinois. On en extrait chaque année pour une valeur de 2 millions de francs. C'est toujours la pierre favorite des Célestes, qui en font des coupes, des boutons de mandarins et des amulettes. Pour satisfaire les véritables connaisseurs, il faut que le jade soit d'un vert brillant comme l'émeraude, ou d'une grande blancheur, mais sans transparence. Il est, en Chine, des boucles d'oreilles en beau jade vert évaluées et payées 50,000 francs la paire.

La faune est des plus remarquables. L'éléphant sauvage habite les forêts en troupes nombreuses. Les Birmans, qui vénèrent l'éléphant blanc à l'égal d'un dieu, ne savent pas utiliser cet animal comme font les Siamois. La *Bombay Burmah Corporation*, qui exploite les forêts de teck dans le royaume de Siam, a eu plusieurs milliers d'éléphans à son service depuis sa formation. Pas d'ouvriers au monde plus dociles, plus patiemment attachés à leur rude besogne. Les tigres, les léopards, les grands fauves, abondent dans les jungles. Le rhinocéros et le crocodile peuplent les parties basses des rivières. Le poisson, qui, avec le riz, est la nourriture principale des Birmans, est très abondant. Une des grandes industries des villages qui bordent l'Iraouaddy est d'en faire une pâte, qui, desséchée et fortement salée, se garde dans les habitations, où elle répand une odeur des plus répulsives.

On ne trouve en Birmanie ni manufacture de soie ni manufacture de coton à l'européenne, mais il y a beaucoup de métiers à la main qui donnent des étoffes très belles en dessin et en couleur. Il est à craindre que les bas prix des produits fabriqués à Manchester, Glascow et Bombay ne ruinent la fabrication indigène. Il est bien à désirer que, ainsi qu'en Tunisie et en Algérie, où fonctionnent encore beaucoup de métiers indigènes, les tisseurs birmans continuent à produire ces soieries aux belles couleurs, aux dessins merveilleux, dont l'Asie possédait le secret avant nous.

Dès l'année 1884, les Anglais faisaient avec la Birmanie et par

mer des échanges qui, en objets d'exportation et d'importation, atteignaient déjà le chiffre de 40 millions de francs. Il est vrai que nos voisins étudient avec un soin tout particulier les pays qu'ils s'annexent afin d'en tirer le meilleur parti, et qu'ils ne s'en désintéressent pas comme nous. Ils y emploient leur or, une marine qui n'a garde d'épiloguer, leurs soldats, et l'élite de leurs grands seigneurs diplomates.

III.

Au nord, les frontières sont mal définies, peu connues ; mais il est certain qu'elles ne dépassent pas le 28e degré de latitude. A l'est, le pays est limitrophe de la riche province chinoise du Yunnan et du royaume de Siam. Au sud et du côté du nord-ouest, il est baigné par les eaux du golfe du Bengale. Depuis la frontière de l'extrême nord jusqu'à la Montagne-Bleue, et sur la frontière est, habitent, au milieu de montagnes boisées et dépourvues de routes, des tribus d'approche difficile et peu civilisées. Dans le nord et le nord-est, elles portent le nom de Kakhyens ; dans l'est et toute son étendue sont les Shans ; au sud-est, près de la frontière siamoise, entre 19° et 20° de latitude, habitent les Kaiennis. La plus fertile de ces régions est celle qu'habitent les Shans ; indépendamment des essences précieuses de ses forêts, on y trouve les fruits les plus savoureux des tropiques, car chaque village a son jardin où on les cultive avec soin. La rose y fleurit ainsi que le myosotis. L'éléphant, le cheval sauvage, les moutons en troupeaux innombrables, peuplent des plateaux d'une grande étendue et couverts de luxuriantes prairies. L'homme de ces hautes régions est actif, alerte, laborieux, comme le sont les habitans des montagnes. Les Anglais, ainsi que je crois l'avoir indiqué, espèrent bien le voir descendre des hauteurs où il se réfugie depuis un temps immémorial, et cultiver les vallées ; mais ils ont affaire à un être indépendant qui ne voudra pas plus de la domination des nouveaux-venus qu'il n'a voulu de la tyrannie chinoise ou birmane.

Il m'a été possible de parcourir un certain nombre de colonies anglaises et, dans aucune, la sympathie de l'indigène ne s'est manifestée à mes yeux pour les agens et les soldats de la Grande-Bretagne. C'est la terreur qui maintient sous le joug de cette grande puissance tant de peuples divers : il est donc douteux que des tribus, jusqu'ici indomptées, viennent d'un cœur léger se reconnaître les sujets d'étrangers qu'ils détestent à coup sûr, et la preuve en est dans les luttes journalières que les *dacoïts*, — qui sont aux An-

glais ce que les pirates du Tonkin sont aux Français, — soutiennent contre eux.

C'est dans les premières années du XIVe siècle, quand parut la relation du voyage de Marco Polo, que la Birmanie fut un peu connue de l'Europe. Lorsque le célèbre Vénitien la parcourut, c'était un état puissant; il l'avait à peine quittée qu'une armée chinoise faillit en faire la conquête définitive. Le roi birman, vaincu, poursuivi à outrance, dut chercher un refuge à l'extrémité occidentale de ses états, laissant sa capitale, qui alors était Pégou, au pouvoir de l'envahisseur. Celui-ci, il est vrai, s'éloigna, mais pour reparaître et disparaître à plusieurs reprises. Le résultat de ces invasions répétées, des réquisitions incessantes d'un ennemi insatiable, fut la division du royaume de Birmanie en petites monarchies et en minuscules républiques, jusqu'au jour où un roi de Pégou, le victorieux Alompra, en fit la conquête et les réunit de nouveau en un seul royaume. Le premier Anglais qui, sous le règne d'Elisabeth, pénétra dans ces lointaines contrées, se nommait Ralph Fitch. Les Portugais, en ce temps-là, dominaient sur mer, et Ralph Fitch, tout Anglais qu'il était, dut passer par la Syrie pour les éviter et gagner le golfe Persique. Mais le gouverneur d'Ormuz, un Portugais des moins hospitaliers, le mit en prison en l'accusant d'espionnage. Le voyageur, ayant réussi à s'échapper, gagna Agra, où le Grand Mogol tenait alors sa cour. D'Agra, Ralph Fitch descendit le Gange, et après avoir visité les anciennes villes d'Allahabad, Bénarès, Patna et Gaur, il réussit à se faire débarquer à Rangoun, port birman, qui, alors comme de nos jours, était très commerçant.

La ville de Pégou, visitée par Ralph Fitch en 1586, lui parut belle et très populeuse. Elle était défendue par de solides murailles et des marais où abondaient des crocodiles affamés. Elle formait un carré parfait dans lequel on pénétrait par vingt-quatre portes. On y fumait déjà de l'opium, paraît-il, ce qui permet aujourd'hui de dire aux conquérans actuels qu'ils ne peuvent être accusés d'y avoir introduit cette drogue dont les Birmans abusent. Masulipatam, une ville de l'Inde, fournissait aux habitans de Pégou des étoffes de couleurs; le Bengale leur envoyait ses légers tissus de mousseline. Le bois de santal et la porcelaine leur venaient de Chine. Quant aux rares marchandises européennes qu'ils pouvaient se procurer et qui se composaient de draps et de velours, elles leur arrivaient par Alexandrie et la Mecque. De leur côté, les Birmans, comme au temps de Salomon, exportaient de l'or, de l'argent, des saphirs, des rubis, du musc, du vernis à laquer, du riz et des sucres.

Les échanges entre la Birmanie et l'Europe étaient donc, dès cette époque, assez importans. Au commencement du XVIIe siècle, des Anglais et des Hollandais avaient déjà des factoreries à Bhâmo, au nord de Mandalay, presque aux portes du Céleste-Empire. Une querelle s'étant élevée entre des indigènes et des Hollandais, ceux-ci commirent l'imprudence de dire qu'ils appelleraient les Chinois à leur aide. Les Birmans furent si peu effrayés de cette menace, qu'ils mirent les Européens à la porte de chez eux; les Hollandais n'y sont plus revenus. En 1750, les Pégouans avaient atteint leur maximum de puissance : ils envahirent les territoires des républiques et des monarchies qui les avoisinaient ; ils brûlèrent Ava et, s'étant saisis de son souverain, ils le mirent dans un sac de cuir rouge, et comme s'il eût été une odalisque infidèle, ils le jetèrent dans l'Iraouaddy, où il fut noyé. Le glorieux roi des Pégouans, Alompra, partout victorieux et fondateur de la dernière dynastie birmane, eut l'honneur de voir son alliance sollicitée par la France et l'Angleterre. Notre grand Dupleix, gouverneur-général de l'Inde française, obtint l'autorisation de créer une factorerie à Syriam ; de son côté, la compagnie anglaise reçut en propriété l'île de Negrais. Ces concessions furent de courte durée : Alompra ayant été informé que les Français et les Anglais conspiraient contre lui, il les fit massacrer. Au peu endurant Alompra, succéda un roi batailleur du nom de Sin-Byoo-Shin, qui, pendant treize ans, durée de son règne, eut toujours les armes à la main ; il repoussa quatre invasions chinoises, envahit Siam, et détruisit la ville d'Ayuthi, qui en était la capitale. Il étendit son pouvoir sur les états shans jusqu'au Mékong et s'annexa Manipour. A sa mort, il surgit un tel nombre de successeurs, que deux rois éphémères et bon nombre de princes qui conspiraient furent, eux aussi, mis en sacs et noyés. En 1782, un certain Bo-daou-Payah régnant vit arriver à sa cour le capitaine Symes, envoyé en ambassade par sir John Shore, le gouverneur général de l'Inde. Le capitaine se présentait à Ava sous le prétexte apparent de resserrer les relations qui existaient entre la Birmanie et la puissante compagnie, mais, en réalité, avec l'intention d'anéantir ce qui restait de l'influence française en Asie. L'ambassadeur fut décoré d'un ordre quelconque, ce qui n'était pas une faveur bien grande; mais avec cette distinction il obtint pour ses compatriotes l'autorisation de s'établir à Rangoun. C'était en germe, hélas! la perte du royaume de Birmanie pour le naïf Bo-daou-Payah, « le grand père saint, » comme l'appelait le dernier prince de sa dynastie.

Un autre capitaine, Hiram Fox, envoyé en 1796, comme résident en Birmanie, fut soumis à de telles humiliations qu'il dut aban-

donner son poste et retourner à Calcutta. Symes, le décoré, l'ex-ambassadeur, revint à Ava, en 1802, sur l'ordre que lui en donna lord Wellesley. Cette fois, l'ambassadeur fit un fiasco complet, car il ne fut même pas reçu par le souverain. On accusa l'influence française de cet échec, et l'accusation était justifiée. Les querelles entre Anglais et Birmans devinrent dès lors incessantes; elles devaient fatalement aboutir à une déclaration de guerre.

En ce moment-là, l'empire birman était l'un des puissans empires d'Asie. Indépendamment de la Birmanie propre, des provinces du Pégou, d'Arakan et de Tenasserim, il comprenait la principauté de Mogoung, les états des Shans du nord, ainsi que ceux de Kakhyen, Assam, Cachar et Manipour. Les chefs des états des Shans étaient ses tributaires jusqu'aux rives du Mékong.

L'armée des Birmans était tellement habituée à battre ses ennemis et à conquérir des territoires, qu'elle demanda à ses chefs de l'embarquer pour aller à la conquête de l'Angleterre. Cette jactance, naturelle chez des soldats qui avaient toujours battu leurs ennemis et repoussé un nombre infini d'invasions chinoises, leur devint funeste. Il est vrai que, tout d'abord, les premières rencontres furent contraires aux Anglais; à Assam, à Sillet, on les tint en échec; à Chattagong, on les mit en déroute. Quand la nouvelle en parvint à Calcutta, il y eut panique et les Anglais s'organisèrent en milice. Quelques années après notre installation en Nouvelle-Calédonie, les Australiens firent de même. A la guerre, la fortune cause de cruelles surprises. Les forces britanniques, au nombre de 12,000 hommes dont 7,000 de troupes indigènes, battirent complètement un jour le meilleur des généraux birmans. Le roi, terrifié par la marche rapide des Anglais qui n'étaient plus qu'à 45 milles d'Ava, demanda à composer. D'un seul coup, il leur abandonna Arakan, Tenasserim, ainsi qu'une partie de Martaban. Cachar, Iyutea et Assam furent évacués par ses troupes, et d'un commun accord, on déclara Manipour ville indépendante, mais sous le protectorat de la Compagnie des Indes. Or on sait aujourd'hui mieux qu'autrefois ce que signifie ce mot de protectorat. Ces triomphes n'en coûtèrent pas moins très cher aux troupes anglaises, car la guerre, commencée à l'époque la plus malsaine de l'année, avait occasionné des vides terribles chez les envahisseurs. Les pertes s'élevèrent jusqu'à 172 pour 100, dont 5 seulement provenaient d'armes à feu.

La leçon de modestie infligée aux soldats birmans n'ayant paru suffisante ni aux vainqueurs ni aux vaincus, les Anglais, poussés à bout par un roi peu clairvoyant, entrèrent de nouveau en campagne en 1852, et, en moins d'un an, Moulmein, Bassein et Prôme

furent conquis. La province de Pégou passa aux mains de la Compagnie de l'Inde. Comme celle-ci était déjà maîtresse de l'Arakan et du Tenasserim, qu'elle tenait la côte depuis les bouches du Gange jusqu'à la presqu'île de Malacca, le roi et son royaume restèrent comme en cage, sans une ville, sans un port, sans un débouché sur la mer.

Lord Dalhousie, alors vice-roi de l'Inde, ne daigna même pas traiter avec les Birmans vaincus. Une simple proclamation leur apprit la cessation des hostilités et le nombre de villes qu'ils perdaient.

Comme nous n'avions encore ni la Cochinchine ni le Tonkin, ces événemens nous laissèrent indifférens et passèrent inaperçus. Les nations rivales de la France pouvaient alors s'agrandir au détriment de notre influence et de nos intérêts en Asie, sans que l'attention que nous prêtions alors aux questions de politique intérieure, les seules qui nous passionnent, en aient été le moins du monde distraite.

IV.

Pour succéder au roi imbécile qui s'était laissé si facilement battre et abattre, le peuple alla chercher, dans un monastère où il vivait de la vie calme des religieux, un prince du nom de Mendoûme-Men. C'était un esprit vraiment éclairé, d'une grande élévation d'idées, ayant toujours préféré la simplicité au faste, la pauvreté aux richesses, la chasteté aux plaisirs du harem. Toutefois, dès qu'il fut sur le trône, s'il continua à rester remarquablement avisé et sage, il dut, pour se conformer aux traditions, modifier ses habitudes, et il les modifia si bien que, lorsqu'il mourut, il laissa cinquante-trois veuves reconnues ses femmes légitimes et une bien plus grande quantité de concubines. Des premières, il avait eu quarante-huit garçons et soixante-deux filles. On ne s'est jamais donné la peine de compter les enfans des favorites, puisque, en raison de leur illégitimité, leur compétition au trône n'était pas à craindre. C'était pour éviter, — on le verra plus loin, — une rivalité possible avec le fils que Mendoûme-Men avait choisi pour lui succéder, que la reine mère et l'une de ses filles ordonnèrent un massacre général de princes et de princesses. Leurs partisans, — chaque prince a les siens, — auraient partagé leur sort si le temps n'eût manqué à ces femmes sanguinaires. Je dois dire, pour être impartial, que la tradition et la raison d'Etat autorisaient ces tueries.

Le sage Mendoûme-Men, secondé par un frère aux idées aussi

larges et aussi éclairées que les siennes, envoya en Europe un certain nombre de jeunes hommes avec mission de s'y instruire. On en vit à l'École centrale, aux Arts et Métiers et à Saint-Cyr. Beaucoup d'officiers de notre armée n'ont sans doute pas oublié le brillant et sympathique Mong-Thou, un de leurs camarades de promotion. Le retour à Mandalay, la capitale birmane, de cette jeunesse enthousiaste de la civilisation d'Occident, eût très certainement produit de grands changemens dans le pays, si le frère du roi, l'initiateur des réformes, n'eût été poignardé, en 1867, par l'un de ses neveux. C'est dans ce temps-là que diverses missions anglaises et françaises parcoururent le nord de la Birmanie, du Siam et du Céleste-Empire pour découvrir lequel de ces trois fleuves, l'Iraouaddy, le Mékong ou le Song-Koï, était le plus navigable de sa source à son embouchure. On a lu ici-même la relation de voyage de M. de Lagrée et de ses compagnons; les découvertes de Francis Garnier, victime comme tant d'autres de son désir de voir la France devenir une puissance coloniale. J'ai moi-même raconté à cette place l'exploration du vice-consul Margary et son assassinat non loin de Talifou, et le voyage de Jean Dupuis, le moins récompensé des explorateurs, de l'embouchure du fleuve Rouge jusqu'au Yunnan (1).

Toutes ces recherches n'étaient pas sans causer quelques soucis au souverain de la Birmanie, et, croyant que l'Europe lui accorderait son appui dans le cas où l'Angleterre voudrait faire de son royaume ce qu'elle avait fait de l'Hindoustan, il envoya une ambassade à Rome et à Paris pour solliciter des traités de commerce et de paix. L'Italie eut le bon esprit de s'y prêter sans hésitation, et un consul italien vint immédiatement se fixer à Mandalay. La France, elle, ne sut rien conclure, et, devant l'indifférence de cette puissance, Mendoûme-Men ne songea plus qu'à retourner à ses anciennes coutumes de méditation et de chasteté. En vue d'un si grand changement, il se faisait construire un monastère immense, avec l'intention de l'habiter, lorsqu'il mourut, le 1er octobre 1878. Ce fut une grande perte que la mort de ce sage, car il pressentait bien que, lui disparu, son royaume serait absorbé par la puissance qui l'enserrait à l'étouffer. Passionné pour les discussions religieuses et philosophiques, Mendoûme-Men aimait à appeler auprès de lui les Anglais de distinction ou de grand savoir qui voyageaient en Asie. Après s'être longuement efforcé de leur démontrer la supériorité de la morale bouddhiste sur la morale des autres religions, il finissait par prouver à ses auditeurs que la façon dont on lui avait enlevé une partie de

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai 1874 et du 15 septembre 1880.

ses biens n'avait rien de chrétien. Ces entrevues ne se renouvelaient guère, car, indépendamment de ce qu'elles avaient de gênant pour les visiteurs, ceux-ci se mouraient de consomption. Le roi, en raison de sa piété, ne pouvait offrir à ses hôtes que des fruits et des légumes. Un docteur suisse, qui s'était fixé près de lui pour étudier à fond le bouddhisme, faillit être la victime de ce régime. Il n'en réchappa qu'en allant dans les bois dénicher des œufs que lui-même faisait cuire et mangeait en cachette.

Pendant les derniers jours de la maladie du roi, les ministres, à l'instigation de la reine et de sa fille Supaya-Lat, firent emprisonner tous les fils et filles, légitimes ou non, du souverain expirant. Ils étaient si nombreux que jamais on n'en a su le nombre exact. Cette mesure était prise, ainsi que je l'ai indiqué, pour que, à l'avènement du successeur de Mendoûme-Men, il n'y eut ni rivalité ni lutte possible entre les partisans de ces princes, fils et filles de sang royal. Un soulèvement de leur part paraissait-il probable? la raison d'État exigeait-elle leur disparition? on les égorgeait en masse. Ce barbare usage était si bien connu du peuple, qu'à la nouvelle des premières arrestations des descendans de Mendoûme-Men, des nourrices firent disparaître du palais, en les déguisant, deux jeunes princes qu'elles avaient allaités. Ils leur durent deux fois la vie. Mendoûme-Men s'était pris d'une grande affection pour l'un de ses fils légitimes, Thibô, dont la mère, malheureusement pour lui, était morte, et il le désigna pour son successeur. Thibô, élégant, vif d'esprit, très intelligent, se prêta, pendant les premiers jours du règne, aux réformes projetées par son père et quelques-uns des Birmans qui avaient fait le voyage d'Europe. On reçut au palais tous les journaux de France et de l'Inde. Un de nos compatriotes, M. Fernand d'Avera, y expliquait comment dans les pays civilisés on élaborait et exécutait les lois. Un autre Français, M. de Thevelec, donnait aux troupes birmanes une instruction militaire dont elles avaient le plus grand besoin. Il fut question de créer à Paris des compagnies pour mettre en exploitation les mines et les forêts. Il y eut un trésor d'État correctement administré, un conseil de ministres qui disait: « Le roi, c'est nous! » Formule bien nouvelle, n'est-ce pas, dans un pays d'absolutisme séculaire?

Cela dura soixante jours.

Soudainement, Thibô devint sombre et taciturne, et, s'il sortait de sa morosité, c'était pour se livrer avec des jeunes gens de son âge à d'odieuses débauches. Sollicité avec acharnement par le parti vieux birman d'interrompre les réformes en voie d'exécution, pressé par la reine mère, veuve de Mendoûme-Men, d'exterminer

les princes prisonniers, le malheureux et faible Thibô cherchait dans l'ivresse l'oubli de ses pouvoirs.

Aujourd'hui, il est bien avéré que le roi n'avait pas les instincts sanguinaires que les Anglais lui ont prêtés pour le besoin de leur cause. La reine mère, qui avait dans les veines du sang de cet Alombra qui perpétra le meurtre d'Anglais et de Français soupçonnés de conspirer contre lui, résolut d'agir sans consulter personne; elle ordonna aux ministres, qui tremblaient devant elle, d'avoir à faire exterminer les prisonniers de sang royal, sans distinction d'âge et de sexe, et quel que fût leur degré de parenté avec Thibô et sa propre famille.

Un jour, les fonctionnaires suspects et les généraux douteux reçurent l'ordre de s'éloigner de la capitale, et celle-ci s'emplit aussitôt de bateleurs et de charlatans chargés d'amuser et de distraire le peuple. Dès que la nuit tomba, des condamnés à mort qu'on avait enivrés, et auxquels on avait promis de faire grâce s'ils exécutaient avec énergie une horrible besogne, furent conduits aux prisons du palais. Sur l'ordre de l'un des officiers de la reine, ils se ruèrent sur les prisonniers qui leur furent désignés, et dont les âmes commencèrent en cette nuit sinistre leur première transmigration jusqu'à l'anéantissement final, idéal des croyances bouddhistes. Il y eut des scènes d'horreur indescriptibles. Les plus jeunes des princes périrent la tête broyée aux murs de la prison, les plus âgés sous des coups de massue assénés sur la gorge. De jeunes princesses s'offrirent à leurs bourreaux en échange de la vie; les monstres, après en avoir abusé, les étranglèrent. A un prince qui demandait qu'on lui fît grâce, d'autres princes dirent : — « Ne savais-tu pas que c'était ainsi que tu devais mourir? Meurs donc avec dignité! »

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que le résident anglais, qui habitait dans une maison située seulement à 800 mètres du palais, n'intervint d'aucune façon; avisé par ses espions, durant la nuit, que la boucherie commençait, ne pouvait-il agir d'une façon quelconque? A tous les points de vue c'était son rôle et son devoir, le représentant de la Grande-Bretagne à Mandalay étant le protecteur des étrangers et le représentant de la civilisation européenne dans ces parages. Il se borna à menacer les ministres du roi d'abaisser son pavillon si d'autres massacres avaient lieu. Le consul d'Italie fit aussi des remontrances qui ne furent pas plus écoutées que celles du résident anglais, car quelque temps après la famille d'un ancien ministre fut assommée.

La seule excuse que, par la suite, donna Thibô au sujet de la mort violente de ses proches, c'est que, à chaque changement de

règne, on en agissait ainsi dans son pays. En captivité et au contact d'Européens, il a dû finir par comprendre qu'une telle coutume était d'autant plus barbare que les souverains birmans ont toujours eu quatre femmes légitimes, et, de plus, des favorites à discrétion.

Aussitôt après les massacres, on créa une loterie d'état afin d'assurer au trésor royal un revenu certain ; le gouvernement fit construire d'élégantes maisons de jeux et, pour mieux y attirer la foule, on les pourvut de musiciens et de danseuses. Le peuple ne tarda pas à abandonner la culture des terres pour passer son temps dans les maisons de plaisir. S'il y jouait et perdait, ce qui ne manquait jamais, il vendait son champ, ses femmes et ses enfans, jusqu'au jour où, ayant tout perdu, il devenait un dacoït de la pire espèce, c'est-à-dire un voleur de grand chemin.

C'est au moment où les sujets du roi Thibô glissaient sur une pente de démoralisation à peu près générale, que le vice-roi de l'Inde mit en mouvement de l'infanterie, de l'artillerie, des vivres, des munitions qui furent concentrés à Thayet-Maya, ville de la frontière birmane. On voulait être prêt pour la chute d'un corps qui se décomposait. Il ne fallait plus qu'un prétexte pour marcher en avant et en terminer avec un territoire depuis longtemps ardemment convoité. Ce prétexte, les Anglais l'attendirent l'arme au pied, bien sûrs qu'il se produirait à l'heure qui conviendrait le mieux à leurs intérêts.

Ils eurent d'abord l'idée de chercher chicane à la Birmanie, à propos d'une question de douane. En vérité, il était impossible de mettre la main sur l'un des plus anciens trônes du monde pour un motif semblable, et cette idée fut éloignée. La mort horrible des princes aurait bien pu servir d'excuse à une intervention bientôt suivie d'une déchéance, mais le roi était innocent du sang versé : on ne pouvait lui faire expier un crime qu'il n'avait pas commis.

Une ambassade envoyée à Paris, en 1883, par Thibô et ses ministres, dissipa les derniers scrupules. La Birmanie ayant à combattre les Shans qui s'étaient révoltés, inquiète de la présence des troupes anglaises sur toutes ses frontières, sollicita de nous une alliance. Notre présence au Tonkin en rendait la pratique facile et utile. « Les souverains de vastes régions, écrivirent les Birmans au président de la république française, doivent songer sans cesse à la prospérité de leurs sujets... Pendant longtemps, les rapports entre les deux nations ont été rares et difficiles ; aujourd'hui il n'en est plus ainsi. Il y a déjà dans notre royaume des officiers et des négocians français dont les travaux acquièrent journellement des

l'importance. En conséquence, Sa Majesté, notre maître auguste, souhaite qu'un traité d'amitié soit conclu. »

Une clause de ce traité eût mis littéralement le feu aux poudres, si l'occasion d'en brûler se fût offerte. C'était celle qui nous autorisait à introduire des armes chez notre allié par notre frontière du Tonkin. L'Angleterre ne pouvait y consentir ; et elle intima l'ordre au roi Thibô de recevoir un résident de son choix à Mandalay, résident qui contrôlerait tous les actes royaux. Quatre jours étaient accordés au souverain pour faire connaître sa réponse. Celui-ci, disent les Anglais, refusa « verbalement » de répondre, et les hostilités commencèrent aussitôt par une marche sur Ava. Les troupes anglaises, quoique désireuses de combattre, ne rencontrèrent nulle part d'opposans : elles entrèrent dans la capitale sans que le roi en soupçonnât même l'approche. Les ministres, la reine mère et une de ses filles non moins énergique qu'elle, lui avaient caché l'ultimatum et l'invasion du territoire. Les femmes voulaient qu'on se battît à outrance, mais les ministres, croyant encore possible un arrangement, s'y étaient refusés. Indignées, elles leur jetèrent ces mots à la face en plein conseil : « C'est à vous et non à nous de porter des vêtemens de femme ! » Elles ne s'étaient pas trompées sur les dispositions de l'ennemi. Le 1er janvier 1886, lord Dufferin, aussi catégorique que son prédécesseur lord Dalhousie, proclamait en ces termes l'annexion de la haute Birmanie à l'empire des Indes : « Par commandement de la reine-impératrice, il est notifié que les territoires gouvernés jusqu'à ce jour par le roi Thibô ont cessé de lui appartenir, et qu'ils seront administrés tout le temps qu'il plaira à Sa Majesté, par des officiers qui seront désignés à cet effet par le vice-roi et gouverneur de l'Inde. *Signé :* DUFFERIN. »

Quelques jours avant cette laconique notification, le consul de France avait quitté Mandalay, muni d'un congé de convalescence. Lorsque M. de Bouteiller débarqua à Rangoun pour le remplacer, il apprit qu'il n'y avait plus de Birmanie, et que son malheureux souverain, ne comprenant rien encore à la rapidité et aux causes de son infortune, naviguait sous pavillon anglais en qualité de prisonnier de guerre.

Le 25 novembre 1885, un fort détachement de soldats anglais, commandés par le colonel Sladen, avait entouré le palais, ainsi que les chevaux de frise en bois de teck qui en protégeaient l'accès. Le colonel Sladen, aide de camp du général commandant les troupes d'expédition, demanda au malheureux souverain de se reconnaître prisonnier de l'Angleterre et d'avoir à lui livrer son royaume, son palais et ses trésors. Le roi, absolument ahuri, consentit à tout ce qu'on exigeait de lui, dans la seule espérance qu'il lui serait fait

grâce de la vie, mais non sans se plaindre amèrement de ses ministres qui, après l'avoir jeté à l'abîme, l'abandonnaient lâchement. Le colonel lui dit alors qu'il avait ordre de le conduire à bord d'un bateau déjà préparé pour le recevoir. Après de longs pourparlers, il fut convenu que l'embarquement n'aurait lieu que le jour suivant. C'était bien le moins que l'on fît cette concession. Les gardes du corps du roi reçurent l'ordre d'évacuer la résidence, ce qu'ils firent en déposant leurs armes de parade et en n'emportant que les nattes sur lesquelles ils dorment d'habitude. Il est difficile de s'imaginer un aspect plus misérable que celui de ces hommes. Ils n'avaient sur eux rien qui ressemblât à un uniforme militaire, car leur habillement se résumait en un simple lambeau d'étoffe. Dès qu'ils furent partis, des soldats anglais entrèrent dans le palais, baïonnette au fusil; puis des sentinelles occupèrent les issues. Des servantes indigènes, attachées au service des femmes du roi, eurent la liberté d'empaqueter et d'emporter leur hardes. Elles en usèrent et abusèrent pour s'adjuger un grand nombre de pièces de soieries, des parfums d'un grand prix, des vêtemens royaux et jusqu'à des livres de prix. On fit cesser cet odieux pillage, et une forte garde s'installa dans le jardin, où le roi, dans un élégant pavillon aux colonnades dorées, s'était transporté pour passer fraîchement la nuit. Au lever du jour, des officiers de garde et leurs amis crurent pouvoir s'approprier, — par droit de conquête, — ce qui, dans les salons du palais, leur parut valoir la peine d'être emporté.

Le 29, au matin, d'autres troupes, commandées par le général Prendergast, prirent la direction de la résidence royale avec la résolution bien arrêtée d'en ramener le prisonnier royal, dût-on employer la force. Lorsqu'on lui intima l'ordre de marcher pour être embarqué, une scène des plus émouvantes eut lieu. Le roi et deux des reines, ses épouses légitimes, tombèrent aux genoux du colonel, les embrassèrent, en le suppliant de leur accorder deux jours, ensuite un seul, et puis enfin quelques heures de répit. Ce fut refusé, et comme le roi tergiversait encore, que la chaleur était accablante, une compagnie de soldats, conduite par le général, se porta au pas de charge dans le jardin. A cette vue, Thibô pâlit affreusement, et les deux reines s'accroupirent en gémissant aux pieds de leur seigneur et maître, lequel, malgré son grand trouble, parut surpris de les voir parées de leurs diamans. La reine mère, dont les instincts sanguinaires étaient bien connus des personnes présentes, survint alors également, et, farouche, s'agenouilla sans verser une larme aux pieds de son fils d'adoption. Quelle heure émouvante et quel tableau! A la droite du souverain déchu, trois serviteurs fidèles, le front prosterné, agenouillés jus-

qu'à terre; à gauche, un groupe d'officiers portant déployé le drapeau de la Grande-Bretagne; en face du trône, les femmes accroupies, et, à vingt pas d'elles, une longue file de soldats en tenue de campagne, aux figures martiales et bronzées, gardant une complète immobilité.

Entre temps, les oiseaux chantaient dans les tulipiers en fleurs, se jouaient dans les mimosas odorans, et le soleil, se reflétant aux volutes dorées du pavillon royal, faisait scintiller comme des feux célestes les diamans des reines. Le roi demanda encore un délai de dix minutes pour se recueillir et dire un dernier adieu au palais de ses ancêtres. Elles lui furent accordées; comme les minutes se prolongeaient, le colonel Sladen s'avança vers le monarque, le flanqua de deux officiers, et lui dit d'un ton sévère d'avoir à le suivre. Cette fois, Thibô obéit. Mais à la porte du palais, il y eut encore une pause, une hésitation suprême de quelques minutes, puis le cortège se mit en marche pour le bateau dans l'ordre suivant : le général Prendergast, le drapeau anglais, l'état-major du général, quatre porteurs d'ombrelles blanches, le roi et ses deux femmes légitimes, la reine mère, des serviteurs portant le bagage royal, le chef des eunuques et les troupes anglaises. A la chute du jour, l'embarquement était terminé, et lorsque le bateau se détacha lentement du rivage pour suivre bientôt à toute vapeur le cours de l'Iraouaddy jusqu'à la mer, le souverain exilé se mit à sangloter, comprenant que c'en était fait à jamais de sa puissance et de son royaume.

L'Angleterre tenait enfin sa proie, proie depuis longtemps convoitée, et, avec elle, un butin énorme. On transporta à bord du bateau à vapeur plusieurs sacs de rubis, de saphirs et de diamans; cinq berceaux d'or massif; une statue de même métal incrustée de pierres précieuses, mais avec une telle profusion, qu'il était impossible d'en toucher l'or du doigt; un nombre infini de coupes en or également, coupes de toutes les grandeurs et de toutes les formes, et, pour en finir, des laks de roupies, c'est-à-dire plusieurs millions de francs.

V.

L'annexion d'une partie de la Birmanie en 1852 devait fatalement aboutir à l'entière annexion de 1885. Peut-être est-ce un tort que cette assimilation complète, et mieux eût valu pour la Grande-Bretagne d'agir comme nous l'avons fait en Annam, c'est-à-dire placer sur le trône birman un prince indigène en ne lui laissant que les apparences du pouvoir. Avec un protectorat exempt de rudesse et

des ministres gagnés par des largesses à la cause des occupans, la situation eût été moins troublée qu'elle ne l'est à l'heure présente ; les dacoïts n'auraient pas eu de prétextes à de fréquens soulèvemens, et la Chine n'eût pu formuler aucune plainte, puisque le ro régnant eût continué avec la cour de Pékin ses rapports d'un vasselage fictif.

Aujourd'hui, il est beaucoup trop tard pour revenir en arrière, et dût-il en coûter, — ce qui n'est pas douteux, — beaucoup d'or et de vies anglaises, l'annexion reste et doit rester un fait accompli.

Les difficultés avec la Chine ont été, il est vrai, aplanies, mais grâce à des concessions qui sont un véritable triomphe pour la diplomatie des Célestes. L'empire du Milieu qui, méchamment conseillé, nous déclara la guerre lorsque nous sommes entrés au Tonkin, avait les mêmes raisons de mettre flamberge au vent à propos de la Birmanie. Les titres sur lesquels s'appuyait sa prétendue souveraineté ne tenaient pas plus debout que les raisons qu'elle évoquait au sujet des Cochinchinois et des Tonkinois. Ils se fondaient

... Sur l'usage antique et solennel,

adopté par quelques rois asiatiques, d'envoyer des présens au Fils du Ciel. Jadis, l'Annam, notre Tonkin, la Corée et quelques autres petits états asiatiques en faisaient autant. Mais ce n'était plus qu'un acte de politesse à l'égard d'un voisin puissant et non un acte de vasselage.

La Chine semblait aussi avoir oublié que, depuis cent vingt ans, elle avait renoncé à ses anciennes prétentions sur sa voisine. Vers 1440, celle-ci étant restée sans monarque, la nouvelle dynastie des Mings voulut s'emparer du trône vacant et n'y réussit pas. De 1765 à 1769, les Chinois firent quatre nouvelles invasions, sous prétexte de châtier les Shans qui avaient maltraité quelques-uns des leurs. Ils furent encore battus par un général répondant au nom de Maha Thibalthura. Ce guerrier, assurément moins barbare que son nom, eût pu les exterminer; mais, en homme clément et avisé, il préféra leur laisser la vie en échange d'un traité de paix. Il y eut échange de présens, et il fut convenu que, tous les dix ans, ces cadeaux se renouvelleraient et seraient accompagnés de lettres aussi flatteuses pour le roi de Birmanie que pour l'empereur de Chine. Les présens paraîtront assez mesquins : ils consistaient en quelques pièces de soie, des glaives et des meubles sculptés. Point principal du traité : la route « de l'or et de l'argent, » c'est-à-dire celle de Bhâmo au Yunnan, devait rester ouverte aux deux peuples.

L'Angleterre qui, avec beaucoup de sens commun, se souciait fort peu de guerroyer contre les Chinois quand elle avait des insurrections à étouffer en Birmanie, a consenti à envoyer tous les dix ans, à Pékin, une lettre de félicitations que des présens accompagneront; de plus, elle a promis de rappeler la mission commerciale qui devait parcourir le Thibet. Il lui a fallu sans doute de fortes raisons pour continuer l'envoi d'un tribut que la déposition du roi Thibô ne rendait plus obligatoire.

Mais ces raisons, on les conçoit bien vite lorsqu'on lit les correspondances qui, depuis trois ans, sont envoyées de Rangoun à Londres. On y voit que 25,000 hommes de troupes régulières sont stationnées en pays birman, et qu'un corps de police militaire, récemment créé, dépasse déjà 17,000 hommes. Les nouveaux occupans ne sont maîtres du dacoïtisme, c'est-à-dire des indigènes révoltés, qu'aux points que les troupes anglaises occupent en force, et là, elles sont surprises par des attaques soudaines. Des soldats de l'armée régulière de Chine, déguisés en dacoïts, y pratiquent, pour compte de leur gouvernement, la guerre à responsabilité limitée qu'ils faisaient à nous-mêmes sur le fleuve Rouge. C'est surtout au nord, dans les régions voisines du Yunnan et des états shans, que l'insoumission a pris un caractère des plus graves. Un gros détachement de gendarmerie y a été attaqué, enveloppé par l'ennemi et réduit à un cinquième de son effectif. D'autres rebelles, retranchés à Maulin, ont dû être canonnés; leurs positions ont été prises d'assaut, mais les Anglais y ont perdu plus d'un dixième d'un corps expéditionnaire, composé d'un détachement du régiment de Hampshire et du 17e d'infanterie de Bengale, soutenus par deux canons. Les tribus des Chan et des Karen du nord ne se rendent pas. Un de leurs chefs se livre à des razzias sans cesse renouvelées et toujours heureuses. L'un de ses derniers exploits a été de s'éclipser aux regards stupéfaits des gendarmes qui le poursuivaient pour lui reprendre cent cinquante éléphans, un butin pourtant difficile à dissimuler.

Reste la question financière ou celle des revenus de la conquête; ils ont été trouvés inférieurs de plusieurs millions de roupies aux charges qu'impose l'occupation et que le trésor de l'Hindoustan doit couvrir. A ce point de vue, la situation ne compense pas, à beaucoup près, les sacrifices qu'il a fallu faire et qu'il faudra faire encore. A Rangoun, où se trouve une succursale de la banque du Bengale, le taux de l'escompte s'est élevé de 11 à 15 pour 100. L'argent, qui est le seul étalon monétaire de l'Inde, fait à tel point défaut, qu'on a toutes les peines du monde à satisfaire à la solde des troupes. Il y a bien une circulation fiduciaire de billets de banque,

mais chacun d'eux représente 250,000 francs ou un lak de roupies.

A quelle cause attribuer ce malaise des finances, ces soulèvemens qui ne se sont produits qu'à la suite d'une annexion facile au début? Nos voisins ne seraient-ils plus les colonisateurs qu'on nous a donnés longtemps pour modèle? Leurs actes sont-ils trop rudes, trop oppressifs, dépourvus de cette façon gouailleuse, mais bonne enfant dont le soldat français traite l'Arabe et l'Asiatique? A cela on peut répondre qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que les Birmans n'aiment pas l'étranger qu'ils n'ont ni appelé, ni désiré voir chez eux, et que la manière brutale dont il les gouverne n'est pas faite pour gagner leurs sympathies. La terre est conquise, mais les cœurs ne le sont pas.

Il y a trois ans, aux premiers jours de l'occupation, à un moment où il fallait frapper les esprits de terreur, les Anglais abusèrent des jugemens et des exécutions sommaires. A leurs yeux, tous les Birmans étaient des dacoïts, et comme tous les dacoïts étaient passés par les armes, les Anglais remuaient la haine comme à plaisir. Cette abondance de rebelles à exterminer permit même à un officier, habile photographe, de se procurer la plus épouvantable des collections. Il braquait son appareil sur les condamnés à mort au moment même où le peloton d'exécution les mettait en joue. Ce n'était que lorsque les faces convulsées par la terreur étaient fixées sur la plaque que le commandement de : « Feu! » se faisait entendre. Se doutait-on que la passion du cliché pût rendre l'homme cruel? Un autre officier, afin d'obtenir d'un rebelle, — reconnu plus tard innocent, — le nom de ses complices, le fit passer par un simulacre de conseil de guerre et un semblant d'exécution. « Avouez! » s'écria l'officier au moment où les soldats mettaient en joue le malheureux qui tremblait de tous ses membres. Et, en effet, le rebelle, en ce moment suprême, avoua tout ce qu'on voulut; il nomma des complices en telle abondance que l'officier qui avait inventé cette torture comprit qu'il avait été niaisement barbare. Le vice-roi de l'Inde, ayant eu connaissance de ces deux faits monstrueux, s'empressa d'en punir les héros. La terreur, la torture et les fusillades sont de mauvais moyens de pacification et se retournent contre ceux qui les appliquent.

EDMOND PLAUCHUT.

A TRAVERS L'EXPOSITION

AUX PORTES. — LA TOUR.

Voici le moment de l'année où se réveille le nomade qui dort en chacun de nous ; depuis le petit nomade, celui qui déménage à la Celle-Saint-Cloud, jusqu'au grand nomade que les paquebots emmènent autour de la planète. Chacun fuit son logis et sa peine accoutumée ; un instinct obscur nous pousse à chercher un coin de monde inconnu ; nous l'imaginons charmant, et il le sera un instant, parce que la figure des choses n'y est pas encore associée aux vieux soucis que nous y portons. Oui, ce serait l'heure d'aller revoir si d'aventure l'Orient ou la Russie n'ont pas changé. Mais à quoi bon partir cette année ? Le monde est venu à nous. Des dieux bienfaisans ont réduit la grosse boule et l'ont roulée sur les bords de la Seine ; ils ont échantillonné l'univers sous nos yeux. Du temps où les Juifs erraient et où ils ne possédaient que cinq sous, il y en avait un qui faisait perpétuellement le tour du monde avec cette somme. Pour ces mêmes cinq sous, chacun peut refaire aujourd'hui l'itinéraire éternel d'Isaac Laquedem, des Invalides au Champ de Mars, dans les wagonnets de M. Decauville.

Ce sera donc là que nous irons voyager durant l'été du centenaire. Les notes recueillies en chemin, je les rapporterai, chaque quinzaine, aux amis inconnus qui voulurent bien me suivre souvent sur des routes plus lointaines. S'ils réclament un cicérone complet, technique, informé, qu'ils ne lisent pas plus avant ; ils ne trouveraient point ici leur homme. Je vais promener

à travers cette encyclopédie mes curiosités et mes ignorances, tâchant de rassasier les unes et d'éclairer un peu les autres. Le jour de la fermeture arrivera, et nous n'aurons peut-être rien vu de « ce qu'il faut voir, » comme disent les guides; mais, en fait de guides, je préférerai toujours la méthode d'Hérodote et de Montaigne, qui est de n'en avoir pas, à celle de Bœdeker et de Murray. Les aspects pittoresques, les souvenirs que fait remonter une vision du pays parcouru jadis, les impressions des foules, et surtout les idées latentes sous les formes sensibles, voilà ce qui nous arrêtera, ce qui ne nous laissera peut-être pas le temps de regarder aux vitrines. L'Exposition n'est si amusante que parce qu'elle est un immense magasin d'idées.

On a quelque peine à s'y reconnaître tout d'abord. Les grandes lignes du plan matériel sont simples et facilement saisissables; celles de l'architecture intellectuelle ne se dégagent pas si aisément. Nous avons tous éprouvé, aux premières visites, cette sensation du trop-plein dans l'œil et dans l'esprit; il semblait que la pupille ne fût pas assez large pour recevoir et distinguer tant d'images, le cerveau pas assez solide pour résister à des pressions trop fortes, trop multiples. Remettons à plus tard les jugemens d'ensemble. Entrons là sans parti-pris d'aucune sorte, comme on pénètre dans un musée où sont réunis les témoins d'une époque mal connue. Au cours de notre enquête, nous aurons quelque chance de découvrir, l'un après l'autre, les traits généraux qui constituent la physionomie de cette époque; en arrivant au terme du voyage, nous pourrons peut-être recomposer la figure vivante et ressemblante. Il faudra bien l'essayer; partis pour faire le tour du monde, nous ferons avant tout le tour de France et le tour du siècle. On nous y a conviés expressément, en ouvrant l'Exposition du centenaire. Elle ne serait qu'un divertissement puéril, si l'on n'en prenait pas occasion pour se livrer à cet examen de conscience.

Dès maintenant, et sans préjuger nos découvertes futures, une première inspection nous permet d'affirmer ceci : l'Exposition n'est pas seulement une revue rétrospective, elle est le point de départ d'une infinité de choses neuves. De là sa supériorité sur ses aînées, son attrait énigmatique et irrésistible. Dans ce chaos monumental qui a surgi du Champ de Mars, dans ces édifices de fer et de tuiles peintes, dans ces machines qui obéissent à un nouveau pouvoir dynamique, dans ces campemens d'hommes de toute race, et surtout dans les nouvelles façons de penser que suggèrent de nouvelles façons de vivre, on aperçoit les linéamens d'une civilisation qui s'ébauche, l'œuf du monde qui sera demain. L'Exposition est

toute une ville. Je crois que nous devons observer les villes du présent comme les archéologues observent les villes du passé. Ils sont arrivés à bien connaître et à reconstituer les plus anciens états sociaux, en partant de ce principe : l'homme imprime à la coquille où il vit son caractère personnel ; elle trahit les moindres particularités morales de l'habitant ; la pierre fossile ne moule pas avec plus de fidélité les organes délicats de l'insecte qui s'y était posé. Pompéi, Nuremberg, gardent l'empreinte et livrent les secrets des mœurs romaines, des mœurs féodales ; une ville anglaise, italienne, orientale, nous révèle l'Anglais, l'Italien, l'Oriental, plus vite et plus sûrement que de gros traités d'histoire ou de philosophie. Dans notre Paris, cette puissance de représentation est pour ainsi dire photographique. J'ai scrupule à revenir sur une remarque déjà consignée ici, il y a quelques années; mais l'Exposition la refait nouvelle en la rendant cent fois plus probante. Quand vous passez sur un des ponts qui donnent accès au grand caravansérail, regardez à gauche : la cité d'autrefois est ramassée sous vos yeux dans son harmonieuse unité, avec tous les organes d'une vie complète; la maison de Dieu, la maison du roi, la maison du juge, l'hôtel du seigneur, le logis du bourgeois, la boutique du marchand. C'est un tableau admirable, mais un tableau de musée; l'esprit y domine la matière, comme sur le visage d'un mort; car la plupart de ces formes achevées, d'un sens si clair, sont des formes mortes, désormais impropres à nos besoins actuels. Ingrat et imbécile serait celui qui la contemplerait, la chère cité, sans amour et sans vénération ; nous lui devons la tendresse qu'on a pour l'aïeule ; à qui viendrait cette folle pensée, demander à l'aïeule de redevenir jeune et de seconder nos travaux?

Tournons la tête, regardons à droite : tout est changé dans la ville des années récentes, et surtout dans la ville d'aujourd'hui, l'Exposition. Qu'on amène sur ce pont un passant ignorant de notre histoire ; il se refusera à croire que la même race d'hommes a construit ces deux moitiés de notre capitale ; tout au moins, il taxera notre chronologie d'inexactitude, il supposera entre ces deux mondes des siècles omis et des dynasties oubliées, comme nous le faisons pour l'obscure Égypte, quand nous y rencontrons côte à côte des monumens trop dissemblables. Dans la cité naissante, tout est confus, moralement inachevé; faute d'accoutumance, l'esprit prévenu la condamne en bloc; cependant nous sentons que la vie s'est transportée là, qu'elle ne rétrogradera plus, et qu'il faut l'aimer aussi, cette créature incomplète, d'un autre amour, comme on aime l'enfant d'une venue incertaine. Elle nous étonne et nous contriste d'abord, parce que sa beauté est mal dé-

gagée, et surtout parce que son âme ne se déclare pas encore. Il faut chercher l'absente. Vaine recherche ! dira-t-on. Et que faisons-nous donc, quand nous nous penchons sur le berceau d'un nouveau-né, pour épier l'éveil de l'âme? Nous ne nous effrayons pas des retards, car nous avons la certitude qu'elle illuminera ce petit animal inconscient, comme elle avait jadis illuminé l'aïeule; et pourtant nous sommes impatiens d'en surprendre les premières révélations. C'est avec ces sentimens naturels et contradictoires que nous interrogerons la ville de fer, la ville cosmopolite et savante, bâtie par nous à notre ressemblance.

Avant d'aller plus loin, je devrais peut-être donner place à un préambule obligé pour quiconque exprime sa pensée sur l'Exposition. Je trouverais sans difficulté dans les casiers de notre imprimeur les deux clichés entre lesquels on a le choix.

Cliché numéro un. — L'Exposition du Centenaire de la Révolution française (ne craignez pas de redoubler les *r*) nous montre les bienfaits de cette révolution réalisés dans un épanouissement magnifique. La galerie des machines et la tour Eiffel étaient en germe dans la Déclaration des droits de l'homme. Seul l'accord fécond de la liberté et de la démocratie pouvait enfanter ces merveilles, seul le régime républicain pouvait donner ce grand spectacle au monde. — Citoyens, des urnes vous attendent au sortir du Champ de Mars ; si vous êtes satisfaits de ce que vous avez vu, aux urnes pour la République!

Cliché numéro deux. — L'Exposition (que nous voudrions bien avoir faite) a avorté, parce qu'elle était associée à la commémoration des plus mauvais jours de notre histoire. Ce n'est qu'une vaste fête foraine, indigne de la France ; elle n'offre rien de neuf, et le goût du laid s'y étale. Cependant l'effort qu'elle atteste nous apprend ce dont notre peuple serait capable sous un bon gouvernement, monarchie ou empire. — Peuple, ne te laisse pas distraire par l'Exposition ; aux urnes pour la monarchie ou l'empire !

Il y aurait un grave inconvénient à développer l'une ou l'autre de ces thèses : la moitié des lecteurs me fausserait compagnie. Le bon sens public est si las de voir mêler la politique où elle n'a que faire ! Écoutez les propos de la foule qui envahit le Champ de Mars ; les uns s'instruisent, les autres s'amusent, tous admirent ; on vante M. Berger, M. Alphand, M. Contamin, M. Eiffel ; personne ne pense à l'ingénieux abbé Sieyès, ni aux continuateurs qui travaillent aujourd'hui dans sa partie, pour grossir le carton où s'entassent nos constitutions. Personne ne s'avise d'établir un rapport quelconque entre nos crises d'épilepsie politique et la saine dépense de labeur d'où est sortie l'Exposition. Si l'on interrogeait sur la genèse de

cette grande œuvre un de ses ouvriers d'élite, savant ou ingénieur, j'imagine qu'il répondrait à peu près ceci :

« Nous célébrons une révolution scientifique et industrielle qui est à cette heure le facteur le plus considérable de l'histoire générale. Elle a été lentement préparée dans les cabinets d'étude, par plusieurs générations d'hommes de génie, jusque sous le couperet de la guillotine, par un Lavoisier, au bruit du canon de l'Empire, par un Laplace. Elle a passé dans le domaine des applications pratiques grâce au groupe saint-simonien, qui comptera dans le gouvernement effectif de ce siècle plus que tous les pouvoirs officiels. Le mouvement a pris naissance durant les années pacifiques de la monarchie parlementaire; il s'est développé avec une rapidité prodigieuse sous le second Empire, autoritaire et belliqueux. Après un désastre où l'on croyait voir sombrer notre fortune, au milieu de l'anarchie tranquille et tempérée où nous vivons, il a continué et accéléré son œuvre de transformation universelle. Les politiques de toute couleur, lorsqu'ils prétendent aider ou diriger ce mouvement, nous font l'effet de castors qui maçonneraient leurs digues sur la chute du Niagara. Étant la fonction maîtresse du siècle, il est supérieur à tous les accidens de la vie nationale, de la vie européenne. A intervalles périodiques, le monde du travail ressent le désir de marquer une étape et de constater ses progrès; de là nos Expositions, toujours agrandies, comme la toise où un enfant robuste mesure sa croissance. Chaque fois, le gouvernement du quart d'heure nous impose son écusson et ses étiquettes; il rattache notre entreprise aux idées, aux souvenirs qui lui servent d'enseigne. Rien de plus naturel. Comme nous avons besoin du gouvernement, quel qu'il soit, nous lui chantons l'antienne qui lui plaît. Si un autre prenait sa place, il n'y aurait pas un boulon de moins ou de plus dans nos charpentes. Celui d'aujourd'hui est en mauvaise passe, semble-t-il; je crois bien qu'en nous appelant sur les chantiers, il voulait recommencer l'expédient des ateliers nationaux et bénéficier d'une superbe réclame électorale. Si cela lui réussit, tant mieux pour lui! sinon, nous continuerons de travailler sur ses petites ruines. Nous nous sommes emparés de l'idée des politiciens; la France nous a suivis, elle nous a apporté toute sa bonne volonté, tout son génie. Il en est résulté cette création incomparablement belle, qui n'appartient à aucun parti, mais à nous, à la France, à tous. L'Europe ne l'a pas compris : il y a tant de choses que l'Europe ne comprend pas! »

Ce sceptique, — pour ma part je l'appellerais un croyant, — serait au moins dans le vrai sur un point. L'Exposition est très belle, c'est chose jugée par acclamation. On a eu mille fois raison de la faire à l'image de la France, sérieuse en dessous et gaie en façade,

avec son labeur du matin et sa fête du soir. La réussite dépasse toutes les espérances. Notre peuple s'est pris de passion pour ce miroir où il se reconnaît si bien, il y court avec entrain, avec amour. Il éprouve là de naïves jouissances d'orgueil; pour douze sous, pendant quelques minutes, le commis de boutique ressent les mouvemens altiers d'un Nabuchodonosor, et ses yeux goûtent des voluptés que ne connurent point les yeux d'Héliogabale. Des physiologistes judicieux voient avec inquiétude cette débauche quotidienne du sensorium parisien; ils se demandent par quoi on remplacera l'enchantement de chaque soir et comment on réhabituera à l'ennui normal une foule grisée par ces sensations néroniennes. Il est certain que nos concitoyens sont soumis depuis quelques mois à un régime d'hypnotisations successives: le ravissement magnétique est devenu leur état constant, avec une série d'objets stupéfians : la chromolithographie d'un militaire, la Tour, les fontaines lumineuses... Qu'inventerons-nous après cela? Enfin, la difficulté des lendemains de fête n'est pas nouvelle, le proverbe l'atteste, et ce n'est pas un motif pour se priver de fêtes. *Carpe diem*, prends ce jour de joie, pauvre travailleur du faubourg; tu l'as bien gagné, toi qui as fait ces merveilles avec ta peine.

Des prophètes chagrins ont un autre souci. Ce faste vaniteux et cette clameur de plaisir ramènent leur pensée aux menaces de l'Apocalypse. Sous la rumeur joyeuse de Babylone, ils entendent la trompette du sixième ange, celui qui déchaîne à l'orient, sur le grand fleuve, l'armée innombrable, les cuirassiers aux cuirasses d'hyacinthe et de soufre; ils voient rompre les sceaux et sortir le cheval noir, avec le cavalier qui tient la balance et fait renchérir le pain. Sans remonter si loin, d'autres se remémorent l'ivresse pareille de 1867, la veillée folle du grand deuil; ils nous rappellent que ces violens accès de joie présagent le plus souvent de sinistres renverses; ils constatent que par-delà notre horizon illuminé de feux électriques, le ciel est noir partout, gros de nuages où s'amasse la foudre. Je n'y contredis point. Les signes donnent raison aux pessimistes; il est fort possible que les temps soient proches et le réveil sérieux. Mais nous n'y pouvons rien. S'il faut se battre demain, il n'est guère dans notre tempérament de jeûner et de revêtir le cilice avant d'aller se battre. Loin qu'elle hâte les catastrophes, l'Exposition devrait plutôt les conjurer, puisqu'elle est garante de notre humeur pacifique et laborieuse. Elle aura du moins ce bon effet de donner à notre pays plus de confiance en lui-même. Certes, il faut rabattre de ces bouffées d'orgueil qui nous montent à la tête; il y a quelque danger dans l'infatuation qui nous gagne depuis deux mois, depuis que nous avons dressé notre

génie tout vivant sur cette place, où nous pouvons mesurer sa puissance et son universalité. On ne saurait trop redire à la France, si fière de sa force intellectuelle et industrielle, qu'il y a d'autres forces dans le monde, forces brutales, forces morales aussi. Le moment viendra d'en faire le calcul, dans notre examen final, et de marquer celles qui nous manquent. Je crois bien qu'alors nous emploierons un langage plus exact, dicté par les leçons que nous aurons reçues de la science, durant notre voyage. La science nous aura enseigné qu'il n'y a qu'une seule force, susceptible des applications les plus diverses ; toute machine qui ne se prête pas à ces transformations de l'énergie unique est condamnée, comme arriérée et imparfaite. Les lois du monde physique n'étant que la figure des lois du monde moral, dans ce dernier aussi la force est une ; sagement distribuée, elle doit animer le cœur pour tous les offices de la vie. Mais dans cet ordre d'idées, il est préférable de rendre à la force son beau nom romain, vertu, et d'appeler ses métamorphoses des transformations de vertu. Notre vertu de travail pourra en offrir un exemple. Je m'explique. Le jour de l'inauguration, je me trouvais dans la foule qui inondait le Champ de Mars ; ce jour-là, elle n'avait qu'une âme, une âme excellente, cette foule gaie, souple, vibrante, si facilement remuée et conquise par la claire vision d'une grande chose. Le coup de canon de l'ouverture retentit : je pensai alors aux pressentimens des pessimistes, à l'autre coup de canon, dans la note grave, qui peut appeler demain tous ces hommes au rendez-vous de la mort. Il me parut, — les pessimistes vont rire de ma naïveté, — qu'à ce moment, en pleine fête du travail, ce peuple était *accordé* au diapason voulu pour toutes les exigences de la patrie, et qu'il se porterait où il faudrait, comme il était venu là, du même élan, si la voix grave lui commandait un changement de front, — un changement de cœur. Ayez donc confiance en ce peuple, vous tous qui lui demandez d'avoir confiance en vous !

Mais nous causons à la porte, et le temps presse. Entrons par l'un des guichets, donnons nos *tickets*, puisque c'est le terme officiel ; je n'aurais jamais cru que la langue française fût si pauvre et le mot billet si insuffisant. L'élégante perspective de gazons, d'eaux et de fleurs s'étend devant nous, entre les dômes polychromes des palais et le labyrinthe des pavillons multicolores. Où irons-nous d'abord ? Où va la foule, au gros morceau, à la grande attraction, à la tour Eiffel ou tour en fer. Par une opération populaire bien connue des philologues, les deux consonnances glissent insensiblement l'une dans l'autre et préparent de cruels embarras aux biographes de l'avenir, qui hésiteront sur la véritable étymologie.

LA TOUR.

Depuis quelques années, elle remuait obscurément dans les cerveaux des ingénieurs, cherchant à naître. En différens lieux, dans l'ancien et dans le nouveau monde, les ingénieurs la rêvaient, la calculaient sur le papier. Quelques-uns l'essayèrent, en pierre à Washington, en bois à Turin. Comme ils se sentaient les maîtres et les vrais triomphateurs de ce temps, ils voulaient avoir leur colonne Trajane. L'érection de la Tour n'est qu'une des conséquences du mouvement qui a porté un ingénieur à la première magistrature de notre pays, au lieu d'y guinder un avocat. Il n'y a rien d'occasionnel dans ces manifestations diverses et logiques d'un même fait social : la prédominance momentanée d'une des applications de l'esprit humain, celle qui prime les autres à cette heure par la puissance de l'effort et la grandeur du succès.

L'approche de l'Exposition universelle hâta l'éclosion d'une idée qui travaillait tant de gens. Un constructeur parisien fit prévaloir son projet. Il souleva d'abord l'incrédulité générale. Le mot de Babel vint sur toutes les lèvres. J'ai l'intime persuasion qu'il faut attribuer pour une bonne part à ce mot l'adoption du projet. Nous ne savons pas nous-mêmes à quel point nous sommes possédés par ces grandes images mystérieuses de la première histoire, qui emplissent depuis le berceau tout l'horizon de notre esprit. Qu'on les révère ou qu'on les nie, elles tyrannisent toutes les imaginations; elles obsèdent parfois ceux qui nient plus fortement encore que ceux qui révèrent. A l'annonce d'une tour de 300 mètres, un frémissement de plaisir courut toutes les loges maçonniques; le libraire Touquet tressaillit et l'apothicaire Homais exulta. Ces gens étranges ont l'esprit ainsi fait que, dans chaque nouvelle conquête de la science, ils ne voient qu'un défi à la source de toute science. La Tour leur apparut d'abord comme un blasphème réalisé, une bonne mystification dirigée contre les curés, la revanche du vieil échec des maçons de Sennaar. Ils avaient voix prépondérante au chapitre : la Tour fut décrétée. Les âmes pieuses s'émurent; elles ont la piété timide, le respect du sens littéral, la défiance des nouveautés hardies; elles commencent d'ordinaire par se voiler la face devant une invention, au lieu d'y planter leur bannière. Mais l'émotion fut surtout vive dans le monde des artistes et des lettrés; le monument dont on nous menaçait serait forcément très laid, puisqu'il différerait de ceux auxquels nous sommes habitués. La spontanéité de ce raisonnement ne peut échapper à personne. On se rappelle la protestation imposante qui circula dans tous les bureaux

de rédaction ; elle demandait que l'on ne déshonorât pas « le Paris des gothiques sublimes, le Paris de Jean Goujon et de Germain Pilon. » Le malheureux père de la grande fille tenait tête à l'orage comme il pouvait. Il publia une réponse où il priait ses adversaires d'attendre le vu des pièces pour le condamner. J'ai gardé le souvenir de cette lettre, parce qu'elle citait, en lui empruntant des argumens généraux, un écrivain fort étonné alors de se trouver dans l'affaire. Cet écrivain éprouva d'abord quelque confusion, comme Ismaël lorsqu'on dressa sa tente contre celles de tous ses frères; il a ressenti depuis quelque contentement du hasard qui avait jeté son nom dans les fondations de la Tour.

Nous les vîmes creuser, ces fondations, avec le secours des caissons à air comprimé, dans l'argile profonde où les premiers habitans de Grenelle poursuivaient le renne et l'aurochs. Bientôt les quatre pieds mégalithiques de l'éléphant pesèrent sur le sol ; de ces sabots de pierre, les arbalétriers s'élancèrent en porte-à-faux, renversant toutes nos idées sur l'équilibre d'un édifice. La forêt de tôle végétait, grandissait, ne disant aux yeux rien qui vaille. A une certaine hauteur, le levage des matériaux devint très difficile ; des grues se cramponnèrent aux montans ; elles grimpaient le long des poutres comme des crabes aux pinces démesurées; elles puisaient à terre les pièces qu'elles emportaient et distribuaient là-haut, orientant leurs volées dans tous les azimuts. On jeta le tablier de la première plate-forme ; toute cette charpente paraissait alors une énorme carapace, qui ne donnait ni l'impression de la hauteur ni celle de la beauté. Cependant les grandes difficultés étaient vaincues; cette première partie de l'œuvre avait posé au constructeur les problèmes les plus ardus ; il faudrait entrer dans les explications techniques pour montrer avec quelle fertilité d'invention ils furent résolus. Le second étage s'acheva à moins de frais, en six mois. Ce carré long, juché sur cette arche trapue, n'ajoutait encore rien à la valeur esthétique de l'amas de métal.

A partir de la deuxième plate-forme, la grêle colonne fila rapidement dans l'espace. Le travail de la construction échappait à nos regards. Les brumes d'automne dérobaient souvent le chantier aérien ; dans le crépuscule des après-midi d'hiver, on voyait rougeoyer en plein ciel un feu de forge, on entendait à peine les marteaux qui rivaient des ferrures. Il y avait ceci de particulier qu'on n'apercevait presque jamais d'ouvriers sur la Tour ; elle montait toute seule, par l'incantation des génies. Les grands travaux des autres âges, ceux des pyramides par exemple, sont associés dans notre esprit à l'idée de multitudes humaines, pesant sur les leviers et gémissant sous les câbles ; la pyramide moderne est élevée par

un commandement spirituel, par la puissance du calcul requérant un très petit nombre de bras; toute la force nécessaire à son édification semble retirée dans une pensée, qui opère directement sur la matière. Il suffisait de peu de monde et l'on ne s'agitait guère sur le chantier, parce qu'on n'y donnait jamais un coup de lime ni un coup de ciseau ; chacun de ces ossemens de fer, — au nombre de 12,000, — arrivait parfait de l'usine et venait s'ajuster sans un raccord à la place prescrite dans le squelette; depuis des années, la Tour était assemblée dans la tête du géomètre et réalisée sur le papier; il n'y avait qu'à dresser le dessin infaillible, coulé en fonte. C'était là à tout le moins ce que les mathématiciens appellent « une démonstration élégante. »

Enfin, un beau matin de ce printemps, les Parisiens qui regardaient pousser la vierge maigre, — il y a toujours des Parisiens pour regarder chaque jour une chose qui se fait jusqu'à ce qu'elle soit faite, — virent le fût débordé par un entablement. Un campanile pointa sur cette dernière plate-forme; au sommet, notre drapeau déploya ses couleurs; le soir, quand elles disparurent, on aperçut à leur place une escarboucle géante, l'œil rouge du cyclope qui dardait son regard enflammé sur tout Paris. La Tour est achevée! crièrent les voix de la renommée. — Achevée, j'hésiterais à me servir de ce mot, l'on verra pourquoi. Disons que l'immense piédestal était terminé.

Dès qu'on put juger l'ensemble du monument, les opinions hostiles commencèrent à désarmer. Il y avait dans cette montagne de fer les élémens d'une beauté neuve; difficiles à définir, parce qu'aucune grammaire d'art n'en a encore donné la formule, ils s'imposaient aux esthéticiens les plus prévenus. On admirait cette légèreté dans cette force, le cintre hardi des grands arcs, les courbes redressées des arbalétriers, qui semblent s'arc-bouter à leur base pour se relever ensuite d'un coup de reins et filer jusqu'aux nues d'un seul élan. On admirait surtout la logique visible de cette construction, la convenance des parties avec le résultat à atteindre. Il y a dans toute logique traduite aux yeux une beauté abstraite, algébrique, celle qui arrachait des cris d'enthousiasme à Benvenuto devant un squelette humain. Enfin, le spectateur était persuadé par ce qui maîtrise invinciblement les hommes, une volonté tenace, écrite dans la réussite d'une chose difficile. Seulement on s'accordait à critiquer le faîte, à le trouver inachevé. Ce couronnement chétif et compliqué ne continuait pas les lignes si simples. Quelque chose manquait là-haut.

Quand les barrières s'ouvrirent, quand la foule put toucher le monstre, le dévisager sous toutes ses faces, circuler entre ses piles

et grimper dans ses flancs, les dernières résistances faiblirent chez les plus récalcitrans. Il se trouva qu'au lieu d'écraser l'Exposition, comme on l'avait prédit, la porte triomphale encadrait toutes les perspectives sans rien masquer. Le soir, surtout, et les premiers jours, avant que les guinguettes eussent empli de leur bruit le premier étage, cette masse sombre montait au-dessus des feux du Champ de Mars avec une majesté religieuse. Je la regardais souvent, alors; pour la juger par comparaison, je me rappelais les impressions ressenties devant ses sœurs mortes, les constructions colossales des vieux âges qui dorment au désert, en Afrique, en Asie. Je dus m'avouer qu'elle ne leur cédait en rien pour la suggestion du rêve et de l'émotion. Ses aînées ont sur elle deux avantages : le temps, qui délivre seul les lettres de grande noblesse; la solitude, qui concentre la pensée sur un objet unique. Donnez-lui ces tristes parures, elle rendrait l'homme aussi pensif. Elle a d'autres prestiges : ses trois couronnes de lumière suspendues dans l'espace, la dernière si haute, si invraisemblable, qu'on dirait une constellation nouvelle, immobile entre les astres qui cheminent dans les treillis du sommet. A défaut de la longue tradition de respect, patine idéale aussi nécessaire aux monumens que la patine des soleils accumulés, la Tour a la séduction de ces milliers de pensées qui s'attachent à elle au même instant, le charme des femmes très regardées et très aimées. Il y a dans ces sept millions de kilos de fer une aimantation formidable, puisqu'elle va arracher à leurs foyers les gens des deux mondes; puisque, dans tous les ports du globe, tous les paquebots mettent le cap sur l'affolante merveille.

Avant de remuer les exotiques, cette aimantation agit sur la population parisienne. Avec quelle unanimité ce peuple a adopté sa Tour! Il faut entendre les propos vengeurs des couples ouvriers, arrêtés sous l'arche. Tout en écarquillant les yeux, ils s'indignent contre « les journalistes » qui dénigrèrent l'objet de leur culte. Un jour de l'autre semaine, je me trouvais dans la galerie de sculpture, devant le plâtre de M. Thiers. Un passant s'approcha, un homme d'âge, aux favoris grisonnans ; le visage et le costume indiquaient un cultivateur aisé, quelque gros fermier qui venait exposer ses fromages à l'alimentation ; en tout cas, ce visiteur était étranger à Paris, car il me demanda de lui nommer la tête si connue, surmontée du toupet légendaire. Je ne sais trop pourquoi, j'eus un bon mouvement pour le petit homme de plâtre : — « C'est M. Thiers, le libérateur du territoire ; on va précisément lui ériger une statue, et si vous voulez souscrire votre pièce de 5 francs, il faut l'adresser à tel ou tel journal. » Mon interlocuteur resta de glace à cette ou-

verture ; il toisa l'historien national de son regard de paysan, défiant et lassé. — « Ah !.. fit-il. Mais, monsieur, est-ce qu'on ne va pas élever une statue à M. Eiffel? Ce serait bien à faire, d'élever une statue à M. Eiffel... » J'ai rapporté le mot, parce qu'il m'a paru caractéristique d'un état d'esprit.

Déconcertés par l'acclamation passionnée qui proclame la beauté de la Tour, ses adversaires cherchent une revanche et lui reprochent son inutilité. En quoi consiste l'utilité d'un monument? Ce thème métaphysique nous entraînerait loin. La pyramide de Chéops a fort bonne renommée, on se pâme devant elle depuis quatre mille ans. A quoi sert-elle? A recouvrir la vanité d'un cadavre de Pharaon. Nous jugerions sévèrement celui qui demanderait à quoi servent la colonne Vendôme et l'Arc-de-Triomphe ; ces chers joyaux ont leur raison d'être au plus profond de notre cœur. Je ne crois pas établir une comparaison sacrilège pour eux, si je dis que la science et l'industrie avaient, elles aussi, le droit légitime de glorifier leurs victoires par un monument triomphal. La Tour se défend par un double symbolisme, d'une signification considérable. Elle symbolise l'un des phénomènes les plus intéressans dans l'Exposition, la transformation des moyens architectoniques, la substitution du fer à la pierre, l'effort de ce métal pour chercher sa forme de beauté. L'étude de l'art nouveau qu'on voit poindre viendra à son heure, quand nous visiterons la galerie des machines ; mais la Tour est le témoin de son avènement. Elle symbolise en outre un autre caractère dominant de l'Exposition, la recherche de tout ce qui peut faciliter les communications, accélérer les échanges et la fusion des races. De l'aveu même de son inventeur, elle ne devait être à l'origine qu'une gigantesque pile de pont. Ayant mené à bien des travaux similaires, dans de moindres dimensions, l'ingénieur voulut s'assurer qu'on pourrait, le cas échéant, élever des piliers qui permettraient de franchir les précipices et les bras de mer. A le prendre dans sa véritable destination, ce colosse immobile est un engin de mouvement, un trait d'union entre les montagnes naturelles, la botte de sept lieues du Petit-Poucet. Je lui accorderais encore une utilité qui fera sourire les utilitaires. Chaque jour, des centaines de milliers d'hommes passent sous les arches et se hissent à leur sommet ; ils trouvent là une impression grandiose, un élargissement de l'esprit, à tout le moins une sensation de plaisir et d'allégement. Chaque gramme du fer qui compose cette masse est déjà payé par une bonne minute pour un être humain. N'est-ce pas là une utilité qui en vaut bien d'autres?

Mes lecteurs n'attendent pas une description détaillée du corps de la Tour. A peu d'exceptions près, tous l'ont déjà gravie ou la

graviront. La grande ruche est en pleine activité. Plusieurs villes ont surgi dans ses entrailles, avec leurs commerces variés, leurs mœurs spéciales, leurs désignations géographiques. On mange au premier étage, on imprime au second, on s'ébahit au troisième. Du haut en bas, c'est un va-et-vient perpétuel d'insectes dans les fils de la toile d'araignée. Les cages des ascenseurs s'élèvent le long des poutres ou plongent dans le gouffre, paradoxes inquiétans qui narguent les lois de la pesanteur. Victor Hugo nous manque pour concentrer dans l'âme d'un Quasimodo la vie intérieure de la Tour. Il nous manque aussi pour en décorer le faîte, ce qui lui eût paru la destination providentielle du pylône. A défaut de Quasimodo, je gagerais que déjà, dans quelque brasserie du ventre de la Tour, grandit un petit Rougon-Macquart.

Je suis allé chercher sur le sommet les impressions que mon journal m'avait prescrit d'y recevoir. Pour quelques-unes, mon journal m'avait trompé, je l'ai constaté avec étonnement. Il disait qu'on était surpris tout d'abord par l'arrêt du mouvement de Paris, par l'immobilité des foules dans les rues et au pied de l'édifice. Comme moi, mes compagnons furent unanimes à remarquer l'accélération de ce mouvement, la hâte fiévreuse du peuple de Lilliput. Les piétons paraissent courir, en jetant la jambe avec des gestes d'automates. Un instant de réflexion fait comprendre qu'il en doit être ainsi; notre œil juge les hommes, d'une hauteur de 300 mètres, comme il juge habituellement les fourmis, d'une hauteur de 1 mètre 1/2; le rapport est à peu près le même. Qui ne s'est écrié souvent : « Comment de si petites bêtes courent-elles si vite? » La comparaison est exacte de tout point, car l'agitation de ces multitudes d'atomes, évoluant en sens contraires, paraît, à cette distance, aussi inexplicable, aussi bizarre que les allées et venues d'une fourmilière en émoi; ce que l'observateur des fourmis pense de leur société, le phénomène optique conduit tout naturellement l'esprit à le penser de la vie parisienne, de la vie sans épithète. Mon journal disait encore que l'oscillation est sensible par les grands vents. J'ai questionné le gardien du phare : « On sent parfois, me répondit-il, un peu de *ballant,* quand l'air est très calme; il n'y en a jamais quand il vente; le vent cale la Tour. » A cela près, tout ce qu'on a dit sur la beauté du panorama est justifié. Le jour, on peut préférer à cette vue urbaine les vastes et pittoresques horizons qui se déroulent sous un pic des Alpes; le soir, elle est sans égale dans le monde.

L'un de ces derniers soirs, je m'attardai là-haut assez avant dans la nuit. J'étais resté seul dans la cage vitrée, toute pareille à la dunette d'un navire, avec ses chaînes, ses cabestans, ses lampes

électriques fixées au plafond bas. Pour compléter l'illusion, le vent faisait rage cette nuit-là dans les agrès de tôle. On n'entendait que sa plainte dans le silence, et de loin en loin la sonnerie du téléphone, appelant au-dessus de ma tête la vigie du feu. Il ne manquait que l'océan sous nos pieds. Il y avait Paris. Le soleil se coucha derrière le Mont-Valérien. La forteresse qui commande notre ville descend à mesure qu'on s'élève dans la Tour; du sommet on l'aperçoit rasée sur le sol, dans le nid de verdure des collines environnantes. La nuit tomba; ou plutôt, du ciel encore clair à cette hauteur, on voyait les voiles de crêpe s'épaissir et venir d'en bas; il semblait qu'on puisât la nuit dans Paris. Les quartiers de la cité s'évanouirent l'un après l'autre : d'abord les masses grises, confuses, des maisons d'habitation; ensuite les grands édifices, signalés dans notre histoire; les églises surnagèrent quelques instans, demeurées seules avec leurs clochers; elles plongèrent à leur tour dans le lac d'ombre. Quelques clartés s'allumèrent, bientôt multipliées à l'infini; des myriades de feux emplirent les fonds de cet abîme, dessinant des constellations étranges, rejoignant à l'horizon celles de la voûte céleste. On eût dit d'un firmament renversé, continuant l'autre, avec une plus grande richesse d'étoiles. Étoiles de joie, étoiles de peine; l'effroi venait au cœur à la pensée que chacune d'elles décelait le drame d'une existence humaine, si petite dans le tas commun, tragique et remplissant le monde pour celui qui la subit sans la comprendre. Le regard errait des astres d'en haut à ceux d'en bas, ceux-là plus mystérieux, ceux-ci plus attachans, car nous devinons ce que chacun d'eux éclaire. Et les uns comme les autres, en haut, en bas, accomplissaient la même tâche, le travail éternel de tous les êtres, qui est de continuer la vie. — Pourquoi cet épouvantable effort sur tout le pourtour de cette sphère? Se peut-il concevoir comme l'opération purement réflexe d'un univers maniaque? — Pour quelque chose et par quelqu'un.

Soudain, deux barres lumineuses s'abattirent sur la terre. C'étaient les grands faisceaux partis des projecteurs qui roulaient au-dessus de ma tête : ces rayons dont nous apercevons chaque soir quelque fragment, jouant devant nos fenêtres, dans notre petit coin de ciel, comme les lueurs d'une foudre domestiquée. Vus de leur source, les deux bras de lumière semblaient tâtonner dans la nuit, avec des mouvemens saccadés, ataxiques, avec des frissons de fièvre qui les dilataient en éventail ou les resserraient en pinceau; on eût juré qu'ils cherchaient sans direction quelque chose perdue, qu'ils s'efforçaient d'étreindre dans l'espace un objet insaisissable. Ils fouillaient Paris au hasard. Par momens leurs

extrémités se conjuguaient, pour mieux éclairer le point qu'ils interrogeaient. Ils se posèrent successivement sur d'humbles maisons, des palais, des campagnes lointaines. Je ne pouvais me lasser de suivre leur recherche, tant elle paraissait volontaire et anxieuse. Un instant, ils tirèrent de l'ombre un bois montueux, avec des taches blanches sur le devant; c'étaient les sépultures du Père-Lachaise, doucement baignées dans cette clarté élyséenne. En se repliant, ils s'arrêtèrent sur Notre-Dame. La façade se détacha, pâle, mais très nette. Dans les tours réveillées, je crus entendre une voix dolente. Elle disait :

« Pourquoi troubles-tu notre recueillement, parodie impie du clocher chrétien ? En vain tu te dresses au-dessus de nous dans ton orgueil : nous sommes fondées sur la pierre indestructible. Tu es laide et vide; nous sommes belles et pleines de Dieu. Les saints artistes nous ont bâties avec amour; les siècles nous ont consacrées. Tu es muette et stupide; nous avons nos chaires, nos orgues, nos cloches, toutes les dominations de l'esprit et du cœur. Tu es fière de ta science : tu sais peu de choses, puisque tu ne sais pas prier. Tu peux étonner les hommes; tu ne peux leur offrir ce que nous leur donnons, la consolation dans la souffrance. Ils iront s'égayer chez toi, ils reviendront pleurer chez nous. Fantaisie d'un jour, tu n'es pas viable, car tu n'as point d'âme. »

La Tour n'est pas muette. Le vent qui frémit dans ses cordes de métal lui donne une voix. Elle répondit :

« Vieilles tours abandonnées, on ne vous écoute plus. Ne voyez-vous pas que le monde a changé de pôle, et qu'il tourne maintenant sur mon axe de fer? Je représente la force universelle, disciplinée par le calcul. La pensée humaine court le long de mes membres. J'ai le front ceint d'éclairs, dérobés aux sources de la lumière. Vous étiez l'ignorance, je suis la science. Vous teniez l'homme esclave, je le fais libre. Je sais le secret des prodiges qui terrifiaient vos fidèles. Mon pouvoir illimité refera l'univers et trouvera ici-bas votre paradis enfantin. Je n'ai plus besoin de votre Dieu, inventé pour expliquer une création dont je connais les lois. Ces lois me suffisent, elles suffisent aux esprits que j'ai conquis sur vous et qui ne rétrograderont pas. »

Comme la Tour se taisait, les deux grands faisceaux remontèrent, avec un de ces brusques frissons que j'avais déjà observés; la vibration des molécules lumineuses se changea en ondes sonores, une voix pure s'éleva du fluide subtil :

« Choses d'en bas, choses lourdes, vos paroles sont injustes et vos vues courtes. Vous, pieuses tours gothiques, pourquoi défendez-vous à votre jeune sœur de devenir belle? Quand les maîtres

maçons vous sculptaient, si l'on eût transporté à vos pieds un Grec d'Athènes, il eût dit de vous ce que vous dites d'elle aujourd'hui. Il vous eût traitées de monstres barbares, d'insulte aux lignes sacrées du Parthénon. Pourtant, votre beauté s'est fait reconnaître, à côté de celle qu'on admirait avant vous. Souffrez donc qu'il en naisse une autre, si le temps est venu. Surtout ne refusez pas une âme à qui la cherche. Vous avez pris la vôtre aux basiliques, qui la tiraient des catacombes. Si des arceaux de fer doivent vous l'enlever, sachez subir la loi qui commande aux formes de passer. Soyez maternelles à ce monde troublé; il suit son instinct en se précipitant dans d'autres voies, où il retrouvera ce qu'il y avait d'impérissable en vous.

« Et toi, fille du savoir, courbe ton orgueil. Ta science est belle, et nécessaire, et invincible; mais c'est peu d'éclairer l'esprit, si l'on ne guérit pas l'éternelle plaie du cœur. Ton aînée donnait aux hommes ce dont ils ont besoin, la charité et l'espérance. Si tu aspires à lui succéder, sache fonder le temple de la nouvelle alliance, l'accord de la science et de la foi. Fais jaillir l'âme obscure qui s'agite dans tes flancs, l'âme que nous cherchons pour toi dans ce monde nouveau. Tu le possèdes par l'intelligence; tu ne régneras vraiment sur lui que le jour où tu rendras aux malheureux ce qu'ils trouvaient là-bas, une immense compassion et un espoir divin. »

Voilà ce que j'ai cru entendre sur la Tour. On y est sujet au vertige, cette nuit était faite pour le rêve, on aurait à moins un instant d'hallucination. Pour y couper court, je commençai à redescendre la longue spirale de l'escalier qui s'enfonçait dans les ténèbres. En m'arrêtant au premier palier, je reportai encore une fois mes regards sur le sommet. Les deux bras lumineux s'étaient relevés dans l'espace, ils continuaient leurs évolutions. Subitement, ils se rencontrèrent à angle droit; pendant une minute, sur le ciel noir dont ils semblaient toucher les bornes, ils tracèrent une croix éblouissante, gigantesque *labarum*. Le signe de pitié et de prière était dressé sur la Tour par cette lumière neuve, cette force immatérielle qui devient là-haut de la clarté. Durant cette minute, la Tour fut achevée; le piédestal avait reçu son couronnement naturel.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

UN

RADICAL ANGLAIS D'AUTREFOIS

WILLIAM COBBETT.

Vers la fin du mois de juin 1835 mourut dans le comté de Surrey un Anglais né en 1766, qui avait beaucoup fait parler de lui et dont on ne parle plus guère. C'était un homme de haute taille, de forte carrure, aux épais sourcils, aux petits yeux gris pleins de feu. Devenu membre de la chambre des communes, il n'y joua qu'un rôle insignifiant; c'étaient sa plume et ses pamphlets qui l'avaient rendu célèbre. Il possédait une ferme à Farnham; on l'y voyait arriver dans une voiture rustique, qui semblait avoir servi de perchoir à toutes ses poules et que traînaient deux chevaux de labour. Les murs de sa petite maison étaient rouges; lui-même avait le teint vermeil, et suivant la mode des gros fermiers du siècle dernier, il portait une large houppelande écarlate. On l'appelait toujours le radical Cobbett, et le radical Cobbett passait pour avoir des opinions aussi rouges que sa maison, son visage et son gilet.

Durant vingt-neuf ans, il avait publié une feuille hebdomadaire intitulée le *Political Register;* dans ce registre, il disait leur fait, sans mâcher ses mots, aux grands seigneurs, aux ministres, à tous les puissans de ce monde, aux souverains comme aux peuples. Il avait été condamné à deux années de prison, à de grosses amendes, après quoi on l'avait laissé tranquille, et son journal, que tout le monde lisait, était

devenu pour les Anglais une chère habitude, un besoin; on faisait la grimace en avalant ce breuvage épicé, on ne laissait pas de le boire avec plaisir.

Cet homme avait le génie de la polémique; personne ne sut si bien haïr, n'eut la dent si dure et plus de joie à se faire d'innombrables ennemis. On lui reprochait ses violences, ses ruses, ses monstrueuses ignorances, ses entêtemens de mulet, son outrecuidante vanité, « qui lui faisait considérer ce qu'il appelait son bon sens pratique comme le suprême régulateur de toutes choses sur la terre et dans les cieux. » Henri Heine, qui avait eu l'occasion de le voir, n'avait pu oublier « son rouge visage injurieux et son rire radical. » Mais il convenait que cet énergumène était parfois singulièrement éloquent. « C'est un chien à la chaîne, disait-il, se jetant avec une égale fureur sur tout passant qu'il ne connaît pas, mordant souvent aux mollets le meilleur ami de la maison, et qui, toujours aboyant, n'est plus écouté quand il lui arrive de hurler après un véritable voleur... Vieux Cobbett ! chien d'Angleterre ! ajoutait-il, je ne t'aime pas, car toute nature vulgaire m'est antipathique; mais je te plains du plus profond de mon âme quand je vois que tu ne peux t'arracher à ta chaîne et atteindre ces audacieux larrons qui se raillent de tes hurlemens impuissans. »

Morte la bête, mort le venin. Quand ce terrible batailleur ne fut plus de ce monde, ses ennemis eux-mêmes célébrèrent son mérite et chantèrent ses louanges. Ils reconnurent que William Cobbett, si désagréables que fussent ses défauts, avait toujours été sincère, que son éloquence coulait de source, qu'il y mettait son âme, qu'il avait toujours haï la tyrannie et toujours pris à cœur la grandeur et la prospérité de son pays, que depuis les jours de Swift, aucun pamphlétaire n'avait eu tant de limpidité et tant de verdeur dans le style, que cet homme insupportable était quelqu'un. Mais si du fond de sa tombe il avait pu entendre ce qu'on disait de lui, quelques éloges qu'on lui prodiguât, il les eût jugés insuffisans, tant il avait une haute idée de son génie et de sa vertu !

Nous connaissons tous des gens infiniment contens d'eux-mêmes; mais l'homme le plus content de lui-même qui ait jamais existé, c'est sûrement Cobbett. Quand on le voyait passer, vêtu de son habit aux larges basques, de son pantalon de casimir, et les mains dans ses poches, on pouvait dire : « J'ai vu passer l'orgueil, et j'ai été témoin de la joie qu'il éprouvait à contempler son ombre s'arrondissant au soleil. » Ce n'est pas lui qui aurait dit, comme l'auteur inconnu de l'*Imitation :* « Fils du néant, apprends à briser ta volonté ! Poussière, apprends à t'humilier. » Il se regardait très sincèrement comme le premier des hommes, comme un Anglais infaillible autant qu'irréprochable. Il était fermement convaincu que tout ce qu'avait fait Cobbett était bon, que tout ce

que disait Cobbett était un oracle digne d'être écouté dans un religieux silence par les nations assemblées. De sa *Grammaire anglaise* à son *Traité des forêts*, de son *Histoire de la réformation* à son *Manuel du jardinage*, il tenait tous ses livres pour des trésors. Il disait : « Toutes les fois qu'on me demande ce que doit lire un jeune homme ou une jeune femme, je réponds : Faites-leur lire tout ce que William Cobbett a écrit. »

Si l'homme à la houppelande rouge faisait le plus grand cas de sa grammaire anglaise, et, sous peine de manquer à son devoir, se croyait tenu de déclarer à l'univers que c'était la meilleure de toutes, il attachait plus de prix encore à ses traités de morale, et il pensait que, pour se guérir des ambitions dangereuses et des sottes vanités, il suffisait de lire ses *Sermons* et son *Économie de la chaumière, Cottage Economy*. « Que de gens, écrivait-il, m'ont remercié avec effusion de mes traités sur les forêts et sur l'horticulture! Mais rien ne m'a donné tant de joie que la visite d'un homme riche que je n'avais jamais vu, et qui vint me remercier en personne de ce que son fils s'était radicalement corrigé après avoir lu mes sermons sur l'ivrognerie et le jeu. » Il ajoutait : « J'ai déjà rendu de grands services ; mais je crois qu'on a encore besoin des avis que je puis donner. » Et il publia son *Avis aux jeunes gens*.

Ce livre, où il enseigne l'art d'être parfaitement sage et parfaitement heureux, avait été traduit en français, il y a quarante-quatre ans, par un Genevois, M. Vernes-Prescott, et Vinet avait consacré à cette traduction et à l'intéressante notice qui l'accompagnait un article exquis comme tout ce qui sortait de cette plume si pure, si chastement délicate. La première édition était depuis longtemps épuisée; on vient d'en publier une autre, revue avec soin et enrichie de nouveaux documens (1). Cela m'a fourni l'occasion de relire un livre que j'avais lu dans ma première jeunesse, sans que je puisse me vanter que cette lecture m'eût rendu parfaitement sage. Au risque de me brouiller avec M. Vernes-Prescott, j'oserai dire que la sagesse de Cobbett m'a toujours paru fort courte, que c'est une de ces sagesses qui me font aimer la folie.

Je ne veux pas être injuste, et je crois sentir tout le mérite de Cobbett. Son désagréable, mais légitime orgueil, était celui d'un homme qui avait fait son chemin sans que personne l'aidât, d'un autodidacte qui se devait tout à lui-même. Fils d'un petit fermier actif, industrieux autant qu'honnête et économe, on ne le laissa pas manger le « pain de

(1) *Avis aux jeunes gens et aux jeunes femmes*, par William Cobbett, traduit de l'anglais et précédé d'une vie de l'auteur, par F. Vernes-Prescott. Paris, 1889; librairie Fischbacher.

paresse. » Dès son enfance, il gagnait laborieusement sa vie. Son père se vantait d'avoir quatre fils dont l'aîné n'avait pas quinze ans et qui faisaient autant de besogne que trois hommes de la paroisse de Farnham. Mais tout en conduisant un attelage ou en suivant la charrue, il pensait à beaucoup de choses. A onze ans déjà, il avait un goût décidé pour la lecture et de vagues inquiétudes; il se sentait né pour quelque chose, il cherchait sa destinée.

Un jardinier de Farnham, qui l'employait à émonder des haies, à sarcler les allées d'un parc, lui fit une pompeuse description de la ville de Kew. Il se mit en tête de voir Kew. Le lendemain matin, il visita sa poche, y trouva jusqu'à treize sous, et vêtu d'un petit sarrau bleu, des jarretières rouges nouées au-dessus du genou, il s'échappa. Comme, le nez en l'air, il traversait Richmond par une belle soirée de juin, il avisa à l'étalage d'un libraire un petit volume intitulé : *Le conte du Tonneau*. Il n'avait plus tous ses sous; il en avait dépensé six, en avait perdu un, et le volume en coûtait cinq. S'il l'achetait, adieu son souper. Il n'hésita pas longtemps, et son petit livre à la main, il entra dans un champ, où il s'assit au pied d'une meule de foin : « Ce livre ne ressemblait à rien de ce que j'avais lu jusqu'alors. C'était pour moi quelque chose de si nouveau que, sans en comprendre la moitié, j'éprouvais la jouissance la plus vive; l'effet de cette lecture fut tel que j'ai toujours daté de cette époque le premier éveil de mon esprit. Je lus jusqu'à la nuit, sans penser à souper ni à me coucher. Quand le sommeil s'empara de moi, je me laissai tomber sur la meule de foin, et je dormis jusqu'au moment où les oiseaux m'éveillèrent. Je me remis en route, lisant toujours mon livre bien-aimé. » Tout dans cette aventure était prophétique et semblait préparer un avenir : le premier livre qui lui avait fait battre le cœur était un pamphlet célèbre, et il avait, ce jour-là, des jarretières rouges. Mais ce futur radical était à mille lieues de soupçonner qu'il deviendrait, lui aussi, un éloquent pamphlétaire, ressemblant à Swift autant que peut ressembler à un oiseau de haut vol celui qui se plaît dans les régions basses et aime à regarder la terre de près.

Avant de savoir à quoi il était bon, il devait tâter de bien des choses. Dégoûté de la charrue, il partait le 6 mai 1783 pour courir les aventures. Il aperçut une grande route blanche, qui menait à Londres; il lui parut qu'elle l'appelait. Arrivé dans la grande ville, il obtint à grand'peine une place de sous-copiste dans l'étude d'un procureur; pendant huit ou neuf mois, il travailla quinze heures par jour à copier des lettres et des exploits. Le métier ne lui convenait guère. « Quand je pense à tous les *considérant que* et à tous les *à la requête de* que j'ai barbouillés, s'écriait-il quelques années plus tard, ainsi qu'aux feuilles de soixante-douze mots et aux lignes séparées par deux pouces d'intervalle que j'ai

expédiées, en vérité, la tête me tourne. Dieu miséricordieux, enterrez-moi dans les neiges de l'Islande et ne me donnez pas d'autre nourriture que de l'huile de baleine; condamnez-moi au soleil des tropiques et refusez-moi toute rosée rafraîchissante; mais, je vous en conjure, préservez-moi du bureau d'un avoué. » Il s'affranchit de son mortel ennui en s'engageant, et à quelque temps de là, il suivait son régiment au Canada, dans la Nouvelle-Écosse et dans le Nouveau-Brunswick, où il resta huit ans. A peine de retour en Angleterre, poussé par son inquiétude, il repartit pour l'Amérique, s'établit à Philadelphie, où il gagna son pain en donnant des leçons d'anglais à des émigrés français et particulièrement à M. de Talleyrand.

Il découvrit enfin qu'il était né pour écrire et pour se disputer avec tout le monde, et il publia des libelles signés : Pierre Porc-Épic; il avait trouvé son nom. En Angleterre, où il se fixera définitivement, ce porc-épic ne cessera de redresser ses piquans, et jusqu'à la fin cet homme, qui avait toujours raison, trouvera que tout ce qu'il fait est bien fait, que tout ce que font les autres est mal fait. Le jour même de sa mort, pouvant à peine se tenir debout, il voulut faire le tour de ses champs, et il critiqua vivement les travaux qu'on avait exécutés sans qu'il pût les surveiller, donna, d'une voix qui s'éteignait, ses derniers ordres. Quelques heures après, il expirait sans pousser un soupir; ce fut la première fois qu'il connut le repos et respecta celui des autres.

Beaucoup de Genevois, et si je ne me trompe, M. Vernes-Prescott est du nombre, ont Rousseau en aversion et le rendraient volontiers responsable de tout ce qui peut se passer de fâcheux dans le monde. Je ne m'explique pas que l'habile traducteur de Cobbett ait si peu de goût pour l'auteur de l'*Émile* et tant d'admiration pour l'auteur de l'*Avis aux jeunes gens*. En Angleterre comme ailleurs, Rousseau a eu de grands et de petits disciples. C'est de lui que procèdent les Shelley, les Byron, ces illustres héritiers de son romantisme. Cobbett, qui était le moins romantique des hommes, ne lui a pris que ce qui était à sa portée et à son usage. Otez à Rousseau sa sensibilité orageuse, ses nerfs d'enfant ou de femme, sa puissante imagination et à la fois toute sa folie et tout son génie, et vous aurez Cobbett, qui en matière de doctrine était un Jean-Jacques fort diminué, un Jean-Jacques sans ailes.

Comme Rousseau, il avait l'instinct de la combativité et l'esprit de paradoxe. Il aimait à s'insurger contre toutes les conventions sociales, à fronder les opinions reçues. Royaliste aux États-Unis, il fut radical en Angleterre, et après avoir soutenu Pitt par haine des whigs, il attaqua ce même Pitt devenu l'idole de sa nation. Son plus doux plaisir était de ravaler ce qui était cher à ses compatriotes, d'exalter ce qui leur déplaisait, d'appeler Marie Tudor la miséricordieuse reine Marie, la grande

Elisabeth la reine sanglante, Brougham un avocat bavard, et d'affirmer « que la célèbre bataille de Waterloo avait attiré sur l'Angleterre plus de honte, plus de malheurs, plus de détresse parmi les classes moyennes, plus de misères parmi les classes ouvrières, plus de dommages de toute sorte que n'en eussent produit cent défaites sur terre et sur mer. » Et après tout était-il si glorieux à Wellington d'avoir vaincu le grand Napoléon, qui, à le bien prendre, n'était « qu'un badaud français ? »

Les méditations abstraites n'étaient pas l'affaire de Cobbett. Toute métaphysique ne lui inspirait que défiance et dégoût. Il avait à la fois un bon sens trop résistant pour épouser des systèmes et l'esprit beaucoup trop borné pour les comprendre. Le peu d'idées générales qu'il possédait, il les avait empruntées à Rousseau. Je ne sais s'il aurait dit que tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses, que tout dégénère entre les mains de l'homme. Mais il disait et répétait de sa plus grosse voix que la nature est bonne, qu'elle est la source de tous les vrais biens, que la vertu consiste à se conformer à ses lois, que les besoins artificiels et imaginaires sont le fléau, la peste des sociétés. Il en concluait que le premier des hommes est celui qui se rapproche le plus de la nature, celui qui cultive la terre et pétrit lui-même son pain. Lisez ses *Promenades à cheval*, lisez son *Économie du cottage*, vous y verrez que c'est dans les chaumières qu'habite la vraie sagesse comme le vrai bonheur. Mais ce disciple de Jean-Jacques ne peut oublier qu'il est Anglais, c'est une chose qu'on n'oublie jamais, et la chaumière qu'il recommande est une chaumière très bien tenue, une chaumière élégante et confortable. Rousseau disait que la joie est plus amie des liards que des louis ; Cobbett ne méprisait pas les louis, pourvu qu'ils fussent loyalement acquis et arrosés des sueurs d'un honnête homme.

Cobbett n'était pas radical dans le sens qu'on donne aujourd'hui à ce mot. Un radical est un métaphysicien creux, dont le premier principe est qu'une abstraction vaut mieux qu'une coutume et que toutes les nouveautés sont préférables aux vieilleries. Cobbett, tout au contraire, estimait que les hommes d'autrefois l'emportaient sur nous en beaucoup de choses, qu'ils avaient des idées et des mœurs plus conformes à la nature, et il préférait le bon vieux temps au nôtre. Il pensait qu'avant de juger un siècle, il faut s'informer de ce que coûtait alors un mouton gras, une oie grasse, de ce qu'on payait la journée des ouvriers, de la facilité qu'ils avaient à satisfaire leurs vrais besoins et de la répugnance qu'ils éprouvaient à s'en créer de faux. Il aimait à citer un édit rendu sous le règne d'Edouard IV, lequel interdisait aux petites gens de porter des habits de drap coûtant plus de deux francs et demi l'aune et à leurs femmes de se parer de ceintures brodées en argent ou en or. Cet édit prouvait, selon lui, qu'en ce temps-là il y

avait plus d'aisance dans les classes inférieures et plus de sagesse dans les lois, que l'Angleterre avait eu alors son âge d'or et « que malgré un faste apparent de brillans palais, de routes et de canaux, sa glorieuse révolution l'avait rendue misérable. » Il pensait aussi que le plus grand mal de notre temps est la fureur de sortir de sa condition et de sacrifier le bonheur aux vanités.

Il avait assisté un jour à la vente forcée des biens d'un fermier chassé de sa ferme. Ce spectacle lui a inspiré quelques pages admirables, vraiment dignes de Rousseau. Il avait vu dans cette ferme envahie par les huissiers de grands meubles de chêne, des armoires, des tables gigantesques, des lits hauts comme des maisons, des salles aux solives sculptées, toute la magnificence des vieux âges, « et au milieu de ces débris antiques, un petit salon à la moderne, orné de mauvais acajou, de petites chaises qui n'avaient que le souffle, de petits miroirs qui n'auraient point déshonoré l'arrière-boutique d'une lingère de Londres. » Ce beau changement était l'œuvre du fermier Charington à qui l'envie était venue de se faire appeler M. le chevalier de Charington. Cobbett remarquait à ce propos que jadis les fermiers anglais logeaient et nourrissaient tout leur monde, qu'on s'asseyait tous à la même grande table de chêne, qu'on priait ensemble avant le repas et qu'on buvait de la même bière, que désormais les mœurs avaient bien changé, que l'ouvrier touchait sa paie et allait la manger dans quelque trou, pendant que le fermier, transformé en gentillâtre, avait des carafes de cristal, des fourchettes à manche d'ébène, des couteaux à manche d'ivoire, des assiettes de porcelaine. « Que feront les enfans ? Travailleront-ils à la terre ? Fi donc ! ils auraient honte. Les voilà commis, clercs d'huissier, garçons de boutique, corrompus sans éducation, vicieux sans élégance, perdus dans la masse des inutiles et des mécontens... Ah ! me disais-je, si cette grande vieille table de chêne eût conservé ses anciennes attributions, que de livres de pain bis, que de tranches de lard et de bœuf salé eussent satisfait l'appétit des travailleurs ! Que va-t-on faire de la vieille table ? Quelque agioteur enrichi la dépécera pour construire un pont chinois sur une rivière artificielle. Non, non, je l'achèterai ; je veux l'acheter comme une relique, la vieille table du fermier; je veux la conserver avec respect, en souvenir du bien qu'elle a fait au monde ! »

Un bon fermier, au teint vermeil, aux mœurs antiques, qui ne boit pas de vin et ne veut être que fermier, voilà l'homme selon le cœur de Cobbett, et devenu fermier lui-même, il pratiqua les sagesses et les vertus qu'il prêchait dans ses livres. Toutefois, on aurait pu lui représenter que s'il était fier de sa ferme, il était plus fier encore du journal qu'il rédigea vingt-neuf ans durant, et que le métier de journaliste, peu connu du bon vieux temps, n'a pas été inventé par la nature. Il aurait sûrement ré-

pondu qu'il n'était pas un journaliste comme un autre, que ses sots confrères, qu'il méprisait cordialement, s'occupaient de donner des nouvelles vraies ou fausses, de fournir un aliment malsain à la frivole curiosité des oisifs, que, pour lui, il entendait autrement son métier, qu'ayant reçu du ciel une sainte et auguste mission, il se servait de sa plume pour protéger le bonheur des honnêtes gens contre les entreprises des coquins, qu'ils fussent procureurs, banquiers, évêques, malthusiens, ministres d'état ou rois. Dans une brochure devenue fort rare, qu'a su retrouver M. Vernes-Prescott, il a raconté lui-même que dès son enfance on l'employait à empêcher les petits oiseaux de manger le blé, qu'un petit sac sur l'épaule, une bouteille de bois en bandoulière, il montait du matin au soir la garde dans un champ, ayant toutes les peines du monde à franchir les haies et les barrières. Enfant, il avait défendu le blé contre les moineaux ; homme fait, il défendit les ruches et les abeilles contre les effrontés frelons qui les pillent et se gorgent du miel qu'ils n'ont pas fait.

Il haïssait les grandes villes et leurs corruptions, les manufactures et leurs tristesses, les armées permanentes, les casernes, les commerçans à la nouvelle mode, les pharisiens de toute couleur et l'aristocratie d'argent. Ce qu'il détestait encore plus, c'étaient « les mangeurs de taxes » qu'il traitait de vermine et de démons. Il accusait Pitt d'avoir attiré sur son pays, par ses énormes emprunts, « des maux que Satan lui-même n'eût pas imaginés. » Il définissait le crédit public, l'art de contracter des dettes qu'on ne paiera jamais, et il jugeait que dans un monde bien ordonné les peuples se croient tenus de tout payer comptant et de ne rien devoir à personne.

C'était sur ce sujet qu'il aimait le plus à raisonner et à déraisonner ; aucun autre n'échauffait davantage sa bile et son éloquence, et il ne se lassait pas d'expliquer aux nombreux lecteurs du *Register* l'histoire de la dette publique de l'Angleterre. La Révolution française, leur disait-il, ayant aboli tous les privilèges aristocratiques et les dîmes ecclésiastiques, le gouvernement anglais voulut empêcher que la réforme ne passât la Manche, et on résolut d'attaquer les Français, de menacer leur liberté récemment conquise, de les pousser à des actes de désespoir, et enfin de faire de la Révolution un tel épouvantail pour tous les peuples qu'on ne pût se représenter sous le nom de liberté autre chose qu'un affreux mélange de bassesses, d'abominations et de sang ; et que les Anglais, dans l'enthousiasme de leur terreur, en vinssent à s'éprendre d'amour pour leur aristocratie et leur gouvernement. A cet effet, on dut s'assurer du concours de diverses nations étrangères, leur fournir de gras subsides et prendre leurs armées à sa solde : « Nous remportâmes ainsi, ajoutait-il, de nombreuses victoires sur les Français, et ces victoires étaient magnifiques. Ce fut une bonne affaire, elles

valaient trois ou quatre fois ce que nous en avions donné, comme mistress Tweazle a coutume de dire à son mari quand elle revient du marché. Assurément, nous ne pouvions faire une plus belle provision de victoires à des prix plus favorables. Malheureusement, je l'avoue avec tristesse, nous avons emprunté l'argent avec lequel nous les avons achetées, et il s'agit maintenant de les payer. Ces victoires funestes, ces maudites victoires, nous ne pouvons plus nous en défaire, et nous chercherions en vain à les repasser à quelqu'un. Un homme peut-il se défaire de sa femme quand une fois il a eu le bonheur de se mettre sur les épaules ce gracieux fardeau? » C'est ainsi qu'il racontait l'histoire, et ceux mêmes qui l'accusaient de débiter des fables ne pouvaient disconvenir qu'elles ne renfermassent une part de vérité.

Le porc-épic de Farnham représentait aux peuples qu'ils ne sont jamais assez riches pour payer leur gloire, et il démontrait aux particuliers que la vanité est la pire des passions, parce qu'elle est la plus coûteuse. Vinet préférait infiniment la morale de Cobbett à celle de Franklin : « *L'Avis aux jeunes gens*, écrivait-il, est un de ces livres d'où s'exhale je ne sais quoi de semblable à la senteur salubre et fortifiante des pins ou des mélèzes dans les forêts de mon pays. Arbre à l'écorce rude, à la sève résineuse et fortement aromatique, aucune violence n'a courbé son front, aucun ver ne ronge sa moelle; des racines aux rameaux, du tronc jusqu'aux feuilles, qui sont des épines, tout est robuste, tout est sain. » Il ne reprochait à cet arbre vigoureux que de tirer toute sa vie de la terre et de ne rien devoir au ciel. Il entendait par là que la sagesse tout humaine de Cobbett n'avait rien emprunté au christianisme. Cette sagesse très bourgeoise n'avait rien emprunté non plus à la philosophie. Où donc Vinet prenait-il que l'auteur des *Avis* eût une générosité naturelle qui manquait à Franklin, et que sa morale fût beaucoup plus élevée que *la Science du bonhomme Richard?* Cobbett était un ascète, si l'on veut, qui, dans une vue d'utilité, avait appris à se priver volontairement et à se passer de beaucoup de choses. Ce moraliste austère mettait l'ascétisme au service de l'intérêt, et on connaît des avares qui, sans être des moralistes, sont encore plus austères que lui.

Rousseau voulait que son Émile, dans quelque situation que le plaçât la fortune, fût au-dessus de sa destinée, et il lui enseignait que la première des sciences est « de savoir quitter l'état qui nous quitte et rester homme en dépit du sort. » Cobbett, lui aussi, voulait que ses disciples fussent des hommes; mais il posait en principe que, pour être un homme, il faut être indépendant, que pour être indépendant, il faut être maître quelque part, que pour être maître, il faut avoir des écus, et il n'est guère question dans sa morale que des moyens de devenir homme en acquérant une honnête aisance. Pauvre diable sans sou ni

maille, qui rêves de devenir un jour l'heureux possesseur d'un champ et de la chaumière idéale, sois sévère à toi-même, impitoyable pour tes plaisirs; ne perds jamais une minute, ne dépense jamais inutilement un liard, sacrifie tes fantaisies à tes projets, mortifie tes passions, comme un moine. As-tu mis quelques sous de côté, occupe-toi de les garder. Fuis les divertissemens coûteux du cabaret et la société plus coûteuse encore des prostituées, méprise les cartes et les dés, la pipe et la bouteille, et refuse-toi toutes les friandises ainsi que les boissons chaudes, dont l'usage le plus modéré fait toujours perdre du temps. Et selon sa coutume, se donnant en exemple, Cobbett nous apprend que pendant un séjour de quelques semaines à Londres, il se nourrissait un jour de gigot rôti, le lendemain de gigot froid, le surlendemain de gigot en hachis, après quoi il recommençait. Il nous apprend aussi que durant toute sa vie, tous les repas compris, il n'est jamais resté dans une journée plus de trente-cinq minutes à table.

Cette fois, nous voilà bien loin de Rousseau. Il ne craignait pas de perdre son temps, le petit bourgeois déclassé qui sans goût de son état, mécontent de tout et de lui, dévoré de convoitises sans objet, soupira le premier sans savoir de quoi, et qui assis sur une grosse pierre, près de Clarens, passait des heures à regarder ses larmes tomber une à une dans un lac. Ajoutez que ce rêveur ne méprisait pas les lippées, que si courtes que fussent ses finances, il faisait des folies. Que devait penser Cobbett en lisant ces lignes : « Je me couchai voluptueusement sur la tablette d'une sorte de niche ou de fausse porte enfoncée dans un mur de terrasse. Un rossignol était précisément au-dessus de moi. Je m'endormis à son chant; mon sommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il était grand jour ; mes yeux, en s'ouvrant, virent l'eau, la verdure, un paysage admirable. Je me levai, me secouai; la faim me prit, et je m'acheminai gaîment vers la ville, résolu de mettre à un bon déjeuner deux pièces de six blancs qui me restaient. J'étais si gai que j'allais chantant tout le long du chemin. » Encore un coup, qu'en pensait Cobbett? Mais Rousseau n'était pas un ascète utilitaire. Dans ce Caton sentencieux, si puissant en raisonnement, si inconséquent dans sa vie, il y avait un épicurien, et cet épicurien, qui possédait le don de magie, avait trouvé l'art de mêler des imaginations à ses moindres plaisirs, des songes à toutes ses sensations, et il ornait tout de ses chimères. S'il a inoculé à la poésie moderne ses immortelles mélancolies. il lui enseigna aussi l'ivresse des désirs infinis, les divins tourmens dont elle fait ses délices, une musique toute nouvelle et des fêtes inconnues jusqu'à lui.

Cobbett, qui goûtait peu Malthus, engageait les pauvres diables à se marier, et il ne leur défendait pas d'avoir des enfans. Il avait décidé que les vieux garçons ne sont libres de soins que dans les chansons

à boire, qu'une bonne ménagère affranchit un homme de bien des soucis, qu'elle lui fait gagner et du temps et de l'argent. Mais avant d'épouser, il faut examiner et réfléchir ; le choix d'une femme est une plus grosse affaire encore que l'achat d'une bonne vache laitière... Vous l'aimez, elle vous plaît ? Attendez à vous déclarer. Tant mieux si elle est jolie : la beauté est un luxe qui dispense des autres, et l'expérience nous apprend que les femmes les plus laides sont celles qui donnent le plus de temps à leur toilette. Mais assurez-vous qu'elle est économe et sobre : « J'aurais mieux aimé prendre une courtisane dans la rue que d'épouser une jeune fille que j'aurais vue boire un verre ou deux de vin à son dîner. Il y a peu d'objets aussi dégoûtans qu'une femme qui boit, et cette idée a été présente à mon esprit dès le moment où je me suis aperçu que les jeunes filles sont un peu plus jolies que les murailles. » Il importe qu'elle soit propre ; examinez avec soin ses cheveux et ses oreilles. Il importe encore plus qu'elle soit active et que la rosée du matin ait souvent humecté ses souliers. S'ils ne sont usés que d'un côté ou s'ils sont éculés, c'est un bien mauvais signe, et si vous voyez jamais apparaître les savates, pendez-vous, si vous le voulez, mais n'épousez pas. Étudiez surtout le travail de sa mâchoire ; regardez-la manger une côtelette. Qui mange vite travaille vite ; si elle va lestement en besogne, déclarez-vous, épousez.

Jeune encore, au Nouveau-Brunswick, comme il était sergent-major dans un régiment d'infanterie, il s'était fiancé avec une petite brune de treize ans, nommée Nancy, fille d'un sergent d'artillerie. Il l'avait vue pour la première fois par une froide matinée d'hiver, et du même coup il avait constaté qu'elle était jolie et que, quoiqu'il fît à peine jour, elle était déjà sur la neige, occupée à nettoyer une cuve : « Elle sera ma femme, » dit-il incontinent à l'un de ses amis. Six mois après, l'artillerie étant renvoyée en Europe, Nancy partit avec son père, et l'amoureux Cobbett lui remit toutes ses économies, montant à 150 louis, pour qu'elle en fît tout ce qui lui plairait. Quand il retourna lui-même en Angleterre quatre ans plus tard, il retrouva cette jolie fille employée dans un ménage où le service était fort dur, et sans prononcer une parole, elle lui présenta le rouleau des 150 louis encore intacts. Il s'empressa de l'épouser, et assurément il fit bien.

Il se vante des attentions qu'il eut toujours pour elle. A Philadelphie, comme elle était souffrante et que les aboiemens d'une bande de chiens errant dans les rues l'empêchaient de dormir, il passa toute une nuit à monter la garde, pieds nus, sur le trottoir, écartant les chiens à coups de pierre. Elle avait peur de la foudre, et dès qu'un orage s'annonçait, il avait hâte de la rejoindre. Les Français à qui il donnait des leçons lui disaient en riant : « Sauvez-vous vite, monsieur Cobbett, voilà le tonnerre. » Mais pendant plus de quarante années de

mariage, il ne s'est pas promené vingt fois avec elle. Il ne se promenait jamais, il ne sortait que pour aller à ses affaires, et on le chagrinait en l'obligeant à ralentir son pas. Dans le même espace de temps, il ne permit pas une seule fois à sa femme de lui donner son avis sur une affaire qui ne la regardait point. « Jeunes gens, disait-il, tâchez de trouver une Nancy, et quand vous l'aurez trouvée, témoignez-lui des égards ; mais, pour Dieu, apprenez-lui à marcher droit, et qu'elle n'ait jamais d'autre volonté que la vôtre. »

C'est dans sa théorie de l'éducation que se révèle dans toute sa candeur l'utilitarisme féroce de Cobbett. Il affirmait éloquemment qu'un jeune homme ne doit étudier que l'art ou la science qui se rapporte à la profession à laquelle il se destine, et que, s'il est des connaissances générales que tout le monde soit tenu d'acquérir, elles doivent se réduire à la grammaire, à l'arithmétique, à l'histoire et à la géographie. Quelle que fût son horreur pour les oisifs, il estimait plus un fat à la cervelle vide, mâchonnant tout le jour un cure-dents, que le malheureux atteint de la rage de lire des livres inutiles. Il méprisait également les études classiques et la philosophie, il tenait que les poètes n'ont jamais employé leur talent qu'à tourner la vertu en ridicule, il traitait les romanciers « de maquereaux littéraires, » et il déclarait au surplus qu'il est moins utile de savoir le latin que d'apprendre à se raser à l'eau froide et sans miroir.

La politique de Cobbett a vieilli ; ses vues sur l'éducation, sans qu'on lui fasse l'honneur de le citer, sont aujourd'hui fort à la mode ; mais on n'est pas aussi conséquent que lui. Il souhaitait que Rome et la Grèce fussent bannies des collèges ; mais il n'aurait eu garde de substituer à la lecture de Virgile ou d'Homère celle de Schiller et de Goethe ; il avait trop de bon sens pour vouloir remplacer dans les premières études le simple par le compliqué, le concret par l'abstrait, l'arithmétique par l'algèbre. D'ailleurs, antique ou moderne, il pensait « que toute poésie excite des passions dangereuses, donne le goût des fortes sensations, rend insipide la vie d'habitude. » Cet utilitaire franc du collier avait sur nos réformateurs de l'enseignement secondaire l'avantage d'une courageuse sincérité et d'une rigoureuse logique. On ne saurait trop leur recommander ses livres. Ils se perfectionneront, en les méditant, dans l'art de fabriquer des hommes affranchis à jamais de tout respect superstitieux pour les choses inutiles et possédant toutes les qualités d'un parfait philistin.

G. VALBERT.

REVUE LITTÉRAIRE

A PROPOS DU *DISCIPLE*.

Le Disciple, par M. Paul Bourget. Paris, 1889; A. Lemerre.

Les idées agissent-elles, ou n'agissent-elles pas, sur les mœurs? Un poète, un auteur dramatique, un romancier surtout (qu'on lit et qu'on relit), un philosophe, un savant même, ne doivent-ils pas se regarder comme ayant un peu charge d'âmes? Les « vérités » qu'ils proclament, — qui ne sont trop souvent que les erreurs de la veille ou les préjugés du lendemain, — peuvent-ils les mettre à si haut prix que de n'avoir égard, en les répandant, ni au scandale qu'elles soulèveront, ni à ce qu'elles ébranlent d'autres « vérités » peut-être, ni aux conséquences qui en sortiront? Ils n'écrivent, disent-ils, que pour eux-mêmes et pour quelques lecteurs triés... Mais, à travers l'espace et le temps, si leurs doctrines, une fois jetées dans le monde, y vivent, s'y développent, font enfin des disciples parmi cette foule obscure à laquelle, quoi qu'ils en disent, ils demandent au moins l'hommage de son admiration, n'en seront-ils pas tenus à bon droit pour comptables, responsables, et au besoin coupables? Leur sera-t-il permis alors de plaider l'innocence de leurs intentions? Les laisserons-nous dire qu'on les a mal compris en suivant leurs leçons: qu'ils ne les ont données que pour n'être pas appliquées; et qu'en démontrant, par exemple, que nous

ne pouvons rien sur nous ni contre nos passions, cela signifiait en leur langue qu'il y faut résister tout de même?

Telles sont les belles et grandes questions que M. Paul Bourget s'est proposées dans son *Disciple;* qu'il a décidées d'une manière et dans un sens que peut-être n'attendaient pas tous les lecteurs de *Mensonges* ou de la *Physiologie de l'Amour moderne;* et que, pour notre part, nous ne le félicitons guère moins d'avoir ainsi décidées, que d'avoir traitées avec son talent ordinaire, mais dépouillé cette fois de toute affectation, de toute miévrerie, mûri par la méditation, et tout à fait égal à la portée du sujet. *Le Disciple* n'est pas seulement l'un des meilleurs romans de M. Paul Bourget : c'est aussi l'une de ses bonnes et de ses meilleures actions.

Mais n'est-il pas bien étonnant que l'on doive discuter de pareilles questions? et cela seul n'est-il pas ce que l'on appelle un signe des temps? Si l'on disait, en effet, non pas même à un romancier, mais à un philosophe, mais à un savant, à un physiologiste ou à un physicien, que leur science ou leur art, n'ayant rien de commun avec la vie, ne sont qu'une manière d'occuper leurs loisirs, à peine moins vaine que de collectionner des silex taillés ou des faïences patriotiques; une inoffensive manie, comme de cracher dans les puits pour y faire des ronds, mais une manie, et, comme telle, plus digne d'indulgence ou de pitié que d'envie; ils se révolteraient; — et ils n'auraient pas tort. Leur prétention n'est pas seulement d'être lus, ou admirés; elle est encore d'être crus, d'être suivis, d'étendre enfin parmi les hommes, avec le bruit de leur nom, la fortune, le triomphe, et l'autorité de leurs doctrines. Ils veulent aussi des places, ils veulent des titres, ils veulent des croix; mais ils veulent surtout des disciples, ils veulent des propagateurs ou des héritiers de leurs idées; et même, quand par hasard ils ne veulent que cela, c'est alors que nous célébrons leur désintéressement. Cependant, si de leurs idées quelqu'un de leurs disciples, plus audacieux ou moins honnête, a tiré des conséquences qu'eux-mêmes, comme souvent il arrive, n'avaient pas entrevues ni seulement soupçonnées; si, tandis qu'ils établissaient démonstrativement, à ce qu'ils croient du moins, dans le secret du laboratoire ou dans le silence du cabinet, des doctrines que les bourgeois appellent « subversives, » quelque imprudent ou quelque maladroit les applique, et se réclame d'eux en les appliquant, ils se fâchent encore, ils s'étonnent sincèrement qu'une cause ait produit son effet, ils s'en indignent même, et, désavouant cette logique dont ils ont fait la règle de leurs raisonnemens, ils se lavent impudemment les mains du mal qu'ils ont causé. Mais que plutôt ils songeraient, — n'était la vanité dont ils sont aveuglés, — que ce mal même est une preuve qu'ils se sont trompés en un point de leurs déductions ou en un endroit de leurs expériences;

que la « vérité » qu'ils croient avoir découverte n'est qu'une erreur plus subtile et plus orgueilleuse à la fois; et qu'en vain ont-ils raisonné le mieux du monde, leurs conclusions doivent être fausses, — puisqu'elles sont dangereuses.

Si cela est vrai même des savans, combien cela ne l'est-il pas plus encore des « penseurs » ou des philosophes! Oh! je sais bien, en le disant, de quelle étroitesse d'esprit je vais me faire accuser. Je le dirai pourtant. Fussiez-vous donc assuré que la « concurrence vitale » est la loi du développement de l'homme, comme elle l'est des autres animaux; que la nature, indifférente à l'individu, ne se soucie que des espèces; et qu'il n'y a qu'une raison ou qu'un droit au monde, qui est celui du plus fort, il ne faudrait pas le dire, puisque, de suivre ces « vérités » dans leurs dernières conséquences, il n'est personne aujourd'hui qui ne voie que ce serait ramener l'humanité à sa barbarie première. Fussiez-vous assuré que l'homme n'est pas libre, et, selon la forte expression de Spinosa, que, lorsqu'il croit l'être, « il rêve les yeux ouverts, » il ne faudrait pas le dire, puisque l'institution sociale et la morale entières reposent, comme sur leur unique fondement, sur l'hypothèse ou sur le postulat de la liberté. Mais le fait est, d'ailleurs, que de tout cela nous ne savons rien. Si la liberté n'est qu'une hypothèse, le déterminisme en est une autre, au nom de laquelle, par conséquent, on ne peut, sans manquer soi-même à la science, rien prescrire, ni conseiller, ni insinuer seulement qui ne réserve expressément les droits de l'hypothèse adverse. Quand il serait démontré que la concurrence vitale est la loi des espèces vivantes, il resterait à démontrer que l'homme est lui-même une espèce comme les autres; — et c'est ce que l'on affirme autour de nous, dans les conseils municipaux, par exemple; — mais c'est ce que l'on est si loin d'avoir encore établi qu'il serait presque plus facile d'établir le contraire. Et ce qu'il faut maintenir en tout cas, comme une condition d'existence aussi nécessaire à l'homme qu'une certaine quantité de nourriture ou d'air respirable, c'est que c'est la morale qui juge les métaphysiques, attendu qu'une métaphysique n'est rien de plus qu'une recherche de l'origine, de la loi et de la fin de l'homme. Je suis fâché qu'il y ait parmi nous tant de métaphysiciens qui l'ignorent.

A peine ai-je l'air ici de parler d'un roman. Ces observations ne sont pourtant pas inutiles à l'intelligence du *Disciple;* et je les ai crues même indispensables, si l'on en veut apprécier à son prix la valeur singulière, je dirais volontiers presque unique dans le roman contemporain. Car, il faut bien le redire encore, parmi les jeunes romanciers, l'auteur de *Cruelle Énigme*, de *Crime d'amour*, de *Mensonges*, n'a pas toujours cette facilité, cette abondance et cette originalité d'invention qui distingue les uns; et, dans *le Disciple* même, on pourrait noter

encore des ressouvenirs de Stendhal, de Balzac, de Dostoievsky, de *Rouge et Noir*, de *la Recherche de l'Absolu*, de *Crime et Châtiment*. Il y a du Balthazar Claes dans son Adrien Sixte, comme il y a, dans son Robert Greslou, du Julien Sorel et du Raskolnikof. Quoi qu'il ait fait depuis dix ans pour s'affranchir de l'obsession du livre, et pour voir le monde avec ses yeux, je n'oserais affirmer non plus que M. Paul Bourget y ait tout à fait réussi. Ses personnages, beaucoup moins simples, — et plus vrais comme tels, — sont cependant moins « réels » que ceux de M. Daudet, par exemple, ou de M. Zola, qui ne se « tiennent » pas, mais qui sont, mais qui vivent, je ne sais trop comment. Et enfin, si j'ajoute que, dans *le Disciple*, l'intérêt se divise et pour ainsi dire hésite entre deux ou trois actions, qu'il s'attarde parfois, j'aurai, je pense, indiqué tout ce que l'on peut faire de critiques au roman de M. Paul Bourget. Mais ce qui n'appartient bien qu'à lui, en revanche, et ce que je ne vois guère aujourd'hui que lui qui puisse mettre dans le roman, c'est cette finesse et cette subtilité de psychologie, c'est cette connaissance des mobiles secrets des actions humaines, c'est cette intelligence pénétrante et profonde des questions qu'il y traite. Lorsque M. Daudet, l'an dernier, dans son *Immortel*, qui de tous ses romans n'est pas le plus immortel, a voulu toucher de certaines questions, c'est être encore bien indulgent de dire qu'il eût mieux fait de n'y pas toucher. Quelques années auparavant, dans *la Joie de vivre*, quand M. Zola s'était avisé de rivaliser avec Schopenhauer, — dont on parlait beaucoup cette année-là, — son ignorance avait paru plaisante : et, dans un drame assez sombre, les prétentions philosophiques de l'auteur des *Rougon-Macquart* avaient mis un rayon de gaîté. Mais, dans *le Disciple*, comme dans tous ses romans, la supériorité de M. Paul Bourget éclate justement aux endroits où M. Daudet et M. Zola tombent au-dessous d'eux-mêmes. Il y est maître. Ces grandes idées dans l'expression desquelles ils bronchent, ils choppent, et finissent par demeurer empêtrés, lui, s'y meut avec une souplesse, avec une aisance, avec un plaisir que justifie la nouveauté des effets qu'il en tire. L'observation philosophique, la liaison des effets et des causes, des commencemens et des suites, la description des « états d'âme, » — pour me servir ici de l'une des expressions qu'il a mises à la mode, — la lente et l'insensible modification de ces états eux-mêmes sous l'influence du dehors, voilà son domaine, voilà ce qui fait l'intérêt du *Disciple*, et voilà pourquoi nous y avons appuyé tout d'abord. Aucun sujet n'était plus « analogue » à la nature du talent et de l'esprit de M. Paul Bourget; et *le Disciple* n'est peut-être pas le « plus amusant » de ses romans, — les femmes préféreront toujours *Mensonges* ou *Crime d'amour*, — mais il en est le « plus fort. »

Intelligent, vaniteux, et malade, un jeune homme, Robert Greslou,

nourri de la lecture et de la méditation des ouvrages d'Adrien Sixte, le profond auteur de la *Psychologie de Dieu*, de la *Théorie des passions* et de l'*Anatomie de la volonté*, est entré comme précepteur dans la famille des Jussat-Randon. La famille de Jussat est composée de cinq personnes : le père, ancien ministre plénipotentiaire, malade imaginaire, tyran involontaire et inconscient des siens; la mère, bonne personne, d'ailleurs insignifiante; un fils aîné, capitaine de dragons; un fils plus jeune, l'élève de Robert Greslou; et une jeune fille. Persuadé que « toutes les âmes doivent être considérées par le savant comme des expériences instituées par la nature, » — c'est une leçon de son maître, — Robert Greslou forme le projet, dès qu'il a vu Charlotte de Jussat, de la séduire, pour essayer à la fois sur elle une étude physio-psychologique du mécanisme de l'amour, et sur lui-même la justesse de ses théories. Il est pris à son propre piège; la nature l'emporte sur le calcul; et l'instinct est plus fort que l'esprit de système. Comme d'ailleurs il est jeune, séduisant et intéressant, Charlotte, elle aussi, l'aime et se laisse aller dans ses bras, presque sans le vouloir, sous la seule condition qu'ils s'empoisonneront aussitôt pour mourir ensemble. Mais, l'amour de la vie, peut-être, et surtout l'amour de son amour se réveillant en Robert, la jeune fille tient la promesse qu'elle s'était faite et meurt, après avoir écrit à son frère, en lui remettant le soin de sa vengeance. Robert Greslou, arrêté sous l'inculpation d'assassinat de Mlle de Jussat, se renferme devant ses juges, et jusqu'en cour d'assises, dans un orgueilleux mutisme. Connaissant en effet la lettre de Charlotte, comme il sait que M. de Jussat a dans les mains la preuve qu'il n'a pas empoisonné sa sœur, il lui plaît, par son silence, de forcer un peu de l'estime de l'homme dont il a misérablement déshonoré le foyer. Il est vrai qu'entre temps il n'a pas négligé de faire parvenir sa confession entière à son « illustre maître, » le grand Adrien Sixte; et bien lui en a pris, car, sans Adrien Sixte, le capitaine de Jussat, après une hésitation douloureuse, le laisserait monter à l'échafaud. Mais le capitaine de Jussat se décide à parler; sa déposition entraîne l'acquittement immédiat de Robert Greslou; et c'est le capitaine lui-même qui venge de sa main la honte et la mort de sa sœur en exécutant Robert Greslou d'un coup de pistolet.

Ce qu'il y a de fâcheux dans ces sortes d'analyses d'un beau roman ou d'un vrai drame, c'est qu'en n'en donnant que les lignes les plus générales, on trahit, à vrai dire, l'auteur dramatique ou le romancier. Si, par exemple, on a pu, dans ces quelques lignes, entrevoir le caractère original et pur, vivant et romanesque de Charlotte de Jussat, on ne le connaît cependant pas; et si je dis que M. Paul Bourget n'en avait pas encore tracé de plus vrai ni de plus « sympathique, » il faudra qu'on m'en croie sur parole. Mais c'est surtout le principal personnage,

Robert Greslou, en qui je n'ai pu ou je n'ai su montrer que le gredin vulgaire, dont il diffère autant pourtant que d'un simple et naïf honnête homme. Il y a, en effet, deux êtres en lui, l'un qui pense et l'autre qui vit, l'un qui agit et l'autre qui l'observe, l'un pour qui Charlotte n'est qu'un sujet d'expérience et l'autre qui l'adore ; et, — pour en faire en passant la remarque, — s'il peut bien procéder du Julien Sorel de Stendhal et du Raskolnikof de Dostoievsky, c'est par là qu'il cesse de leur ressembler. Sauf en un ou deux points, où l'on dirait que les fils s'embrouillent, M. Paul Bourget n'a nulle part fait preuve de plus de dextérité que dans la composition de ce rare caractère. Et encore, là où les fils s'embrouillent, n'oserai-je assurer que ce ne soit exprès. Si perspicaces qu'on les suppose, n'y a-t-il pas, en effet, des momens où les Robert Greslou ne voient plus clair en eux-mêmes ? Et quels sont ces momens, sinon justement ceux où leur personnage artificiel, et le personnage naturel qu'en dépit de tout ils sont demeurés par-dessous, se pénétrant l'un l'autre, se rapprochent, se mêlent, et se confondent en un tout indivisible.

Quelle est maintenant la part d'Adrien Sixte, du théoricien de la volonté et des passions, dans le crime de son élève? Car, en fait de crimes. et pour n'être pas justiciables des lois, on en imaginerait malaisément de plus odieux que celui de Robert Greslou. Les plus odieux de tous les crimes, — il y a longtemps que Kant a dit quelque chose de semblable, — ce sont ceux qui, d'une *fin* qu'elle est pour elle-même, transforment l'âme humaine en un *moyen* pour la satisfaction de la perversité d'autrui. Vainement donc Adrien Sixte se débat contre l'évidence. « Rejeter sur une doctrine la responsabilité de l'interprétation absurde qu'un cerveau mal équilibré donne à cette doctrine, c'est à peu près comme si on reprochait au chimiste qui a découvert la dynamite les attentats auxquels cette substance est employée. C'est un argument qui ne compte pas. » Ainsi répond-il au juge d'instruction qui l'interroge sur la nature de ses rapports avec Robert Greslou. Mais quand il a lu la *confession* du misérable, il est bien forcé de s'avouer que « ce caractère déjà dangereux par nature a rencontré dans ses doctrines, à lui, comme un terrain où se développer dans le sens de ses pires instincts. » Et quand il est mort, ce fatal disciple, « l'implacable et puissant Maître, » sentant sa pensée pour la première fois impuissante à le soutenir, est bien obligé de « s'humilier, » de « s'incliner, » de « s'abîmer devant le mystère impénétrable de la destinée. » N'est-ce là peut-être qu'un instant de faiblesse? Non; si l'orgueil l'empêche d'avouer, du moins il a senti la contradiction intérieure de ses doctrines; et, puisqu'il n'a pas eu le courage d'aller jusqu'à la rétractation, essayons de montrer pour quelles raisons Adrien Sixte est responsable du crime de Robert Greslou.

C'est qu'il y a des limites à l'audace de la spéculation philosophique; et, sans parler de celles que nous devrions trouver dans l'absolue certitude où nous sommes de ne jamais résoudre l'énigme du monde, on en trouve d'autres et de plus prochaines dans la nécessité de l'institution sociale pour assurer la perpétuité de l'espèce et l'avenir de l'humanité. Nous n'avons pas le droit de croire, par exemple, « que la théorie du bien et du mal n'ait d'autre sens que de marquer un ensemble de conventions quelquefois utiles, quelquefois puériles. » Car, d'abord, ce sophisme, nous ne pouvons pas le démontrer, ni seulement le soutenir, sans appeler à notre aide et faire intervenir dans nos raisonnemens des hypothèses métaphysiques, sur la nature de l'homme ou sur l'inexistence de Dieu, — lesquelles, par définition, échappent aux prises de la certitude. Mais, si nous le démontrions, nous n'aurions rien prouvé que la souplesse de notre intelligence et la subtilité de notre dialectique, puisque « la société ne peut pas se passer de la théorie du bien et du mal, » et que nous ne savons pas, que nous ne pouvons pas imaginer seulement ce que c'est que l'homme en dehors de la société. Avant tout et par-dessus tout, depuis six mille ans que nous nous connaissons, — et même beaucoup moins, — quelque supposition qu'il nous plaise d'adopter sur nos origines animales, avant d'être faits pour penser, avant de l'être pour rêver, avant presque de l'être pour vivre, nous sommes faits, l'homme est fait pour vivre en société. La conséquence n'est-elle pas bien claire? Toutes les fois qu'une doctrine aboutira par voie de conséquence logique à mettre en question les principes sur lesquels la société repose, elle sera fausse, n'en faites pas de doute; et l'erreur en aura pour mesure de son énormité la gravité du mal même qu'elle sera capable de causer à la société. Ni la physique, ni la chimie, ni la physiologie ne peuvent rien là-contre; encore bien moins l'histoire naturelle ou l'anthropologie, qui ne sont pas des sciences, qui aspirent seulement à l'être, qui ne sont en attendant que des recueils de faits auxquels peut-être dans cinq cents ans on s'étonnera que nous ayons pu croire. Mais dans cinq cents ans, et dans mille ans, et dans dix mille ans, la société existera toujours, — ou bien c'est que l'espèce humaine aura disparu de la surface du globe.

Là, peut-être, depuis cent ans, est la grande erreur du siècle. En tout et partout, dans la morale, comme dans la science, et comme dans l'art, on a prétendu ramener l'homme à la *nature*, l'y mêler ou l'y confondre, sans faire attention qu'en art, comme en science, et comme en morale, il n'est homme qu'autant qu'il se distingue, qu'il se sépare, et qu'il s'excepte de la nature. En voulez-vous la preuve? Il est *naturel* que la loi du plus fort ou du plus habile règne souverainement dans le monde animal; — mais, précisément, cela n'est pas *humain*. Il est *naturel* que le chacal ou l'hyène, que l'aigle ou le vautour, pressés de la faim,

obéissent à l'impulsion de leur ventre et de leur férocité; — mais, précisément, cela n'est pas *humain*. Il est *naturel* que le « roi du désert » ou le « sultan de la jungle » promènent leurs fantaisies amoureuses de femelle en femelle et disputent leurs plaisirs aux enfans de leur race; — mais, précisément, cela n'est pas *humain*. Il est *naturel* qu'entre deux brutes acharnées sur la même proie, ce soit la brutalité qui décide, et non pas la justice, encore moins la pitié; — mais, précisément, cela n'est pas *humain*. Il est *naturel* que chaque génération, parmi les animaux, étrangère à celle qui l'a précédée dans la vie, le soit également à celle qui la suivra; — mais, précisément, cela n'est pas *humain*. Personne peut-être ne l'a mieux vu ni mieux dit que ce Voltaire, dont je ne craindrai pas de répéter après tant d'autres, qu'il avait le regard si lucide, quand la passion ne le brouillait pas, et le bon sens parfois si profond. C'est dans un de ses pamphlets de Ferney qu'il introduit un Anglais, auquel il fait tenir ce langage :

« N'est-il pas vrai que l'instinct et le jugement, ces deux fils aînés de la nature, nous enseignent à chercher en tout notre bien-être, et à procurer celui des autres, quand leur bien-être fait le nôtre évidemment... Ceux qui fourniront le plus de secours à la société seront donc ceux qui suivront la nature de plus près. Ceux qui inventeront les arts (ce qui est un grand don de Dieu), ceux qui proposeront des lois (ce qui est infiniment plus aisé), seront donc ceux qui auront le mieux obéi à la loi naturelle. Donc, plus les arts seront cultivés et les propriétés assurées, plus la loi naturelle aura été observée. Donc, lorsque nous convenons de payer trois schellings en commun par livre sterling, pour jouir plus sûrement des dix-sept autres schellings; quand nous n'épousons qu'une seule femme par économie, et pour avoir la paix dans la maison; quand nous tolérons (parce que nous sommes riches) qu'un archevêque ait douze mille pièces de revenu pour soulager les pauvres, pour prêcher la vertu, s'il sait prêcher, pour entretenir la paix dans le clergé, nous ferons plus que de perfectionner la loi naturelle, nous allons au-delà du but; mais le sauvage isolé et brut (s'il y a de tels animaux sur la terre, ce dont je doute fort), que fait-il du matin au soir, que de pervertir la loi naturelle en étant inutile à lui-même et à tous les hommes?.. Une abeille qui ne ferait ni miel ni cire, une hirondelle qui ne ferait pas son nid, une poule qui ne pondrait jamais, corrompraient leur loi naturelle, qui est leur instinct. Les hommes insociables corrompent l'instinct de la nature humaine. »

C'est à Rousseau que Voltaire lançait ce dernier trait, ou plutôt c'est contre Rousseau, contre l'auteur du *Discours sur l'Inégalité* qu'il dirigeait tout ce passage. Et, en effet, de beaucoup d'idées fausses que ce redoutable déclamateur a jetées dans le monde, s'il y en a peu de plus dangereuses, il n'y en a pas beaucoup aussi qui

aient fait une plus grande fortune que celle de la bonté de la nature. Mais aujourd'hui, mieux informés que nous sommes, il serait temps enfin de rompre avec ce paradoxe ; et, si tout ce qui s'enveloppe sous le nom de civilisation est proprement une conquête de l'homme sur la nature, il serait temps de comprendre que retourner à la nature, ce serait retourner à l'animalité. En voyez-vous la nécessité? c'est-à-dire ne trouvez-vous pas qu'il y ait encore assez dans nos veines du sang de ce gorille dont on veut que nous soyons descendus? Mais heureusement que tout en nous s'y oppose et nous l'interdit. Vivre dans le présent comme s'il n'existait pas, c'est-à-dire comme s'il n'était que la continuation du passé et la préparation de l'avenir, voilà ce qui est *humain;* — et il n'y a rien de moins *naturel.* Par la justice et par la pitié, compenser ce que la nature, imparfaitement vaincue, laisse encore subsister d'inégalité parmi les hommes, voilà ce qui est *humain;* — et il n'y a rien de moins *naturel.* Bien loin de les relâcher, resserrer au contraire les liens du mariage et de la famille, sans lesquels il n'est pas plus possible à la société de vivre qu'à la vie même de s'organiser sans la cellule, voilà ce qui est *humain;* — et il n'y a rien de moins *naturel.* Sans essayer de détruire les passions, leur apprendre à se modérer, et au besoin les y obliger, voilà ce qui est *humain ;* — et il n'y a rien de moins *naturel.* Et sur les ruines enfin du culte superstitieux et lâche de la force, établir, si nous le pouvons, la souveraineté de la justice, voilà toujours ce qui est *humain;* — et, plus que jamais, voilà ce qui n'est pas *naturel.*

Que l'on ne vienne donc plus nous parler de ce que l'on appelle avec emphase les droits du transcendantalisme, et les titres imprescriptibles de la « vérité. » Car de quelle « vérité » s'agit-il? et de qui se moque-t-on ici? La « vérité, » c'est d'être hommes, d'abord; et si nous ne le sommes qu'autant que nous nous distinguons de l'animal, qu'est-ce que les lois de la « nature, » la « concurrence vitale » ou la « sélection naturelle » ont de commun avec nous? Sont-ce des lois seulement? Savons-nous si demain peut-être elles n'auront pas rejoint dans les profondeurs de l'oubli les « tourbillons » du cartésianisme, ou les « quiddités » de la scolastique? Et, alors même qu'elles seraient démontrées vraies de tout ce qui nous entoure, qui répondra que leur effort ne vienne pas expirer au seuil de l'institution sociale, puisque celle-ci périrait de leur triomphe, et que sa raison d'être, sa cause première et sa cause finale, est de nous en affranchir et de leur résister? Si la loi du déterminisme était universelle, la société ne subsisterait pas, elle se désagrégerait, les morceaux même ne s'en pourraient rejoindre, pas plus que la vie ne saurait renaître dans un organisme où les forces physico-chimiques ont recouvré leur empire sur le pouvoir mystérieux qui les tenait en échec? N'est-ce pas une preuve que, si le

déterminisme est la loi de la nature, il n'est pas celle de l'humanité? que l'homme lui-même, quoi qu'on en puisse dire, n'est pas compris sous la définition de l'animal? que si l'on peut bien faire de son animalité la base physique de sa nature, son humanité ne commence qu'au point précis où quelque chose de différentiel et d'unique s'ajoute à cette animalité pour en changer le caractère? et que par conséquent, du physique au moral, de l'animal à l'homme, du polype aux sociétés, en concluant du même au même, on tombe dans l'un des pires sophismes où la pensée d'un métaphysicien se puisse laisser entraîner par le mirage des idées pures, la séduction des grandes synthèses, et l'ivresse de l'unité.

Je m'étonne de mon audace; — et si jamais ces pages doivent passer sous les yeux du « maître, » de l'illustre Adrien Sixte lui-même, je l'entends qui ricane de mépris, à moins qu'il ne me taxe, en haussant les épaules, de « lâcheté, » « d'impertinence, » et de « mauvaise foi. » Ainsi, souvent, en usent avec ceux qui se déclarent moins convaincus qu'eux-mêmes de l'évidence de leurs démonstrations, ces grands amis de la « vérité; » et après tout, cela même n'est-il pas une assez belle preuve de la sincérité de leurs convictions? Mais quoi! dans sa philosophie, l'auteur de la *Théorie des passions* et de l'*Anatomie de la volonté* n'en a pas moins oublié que, ni le mot de « volonté » ni celui de « passions » n'ayant de sens hors de l'homme, il faisait de la morale, et non pas de l'histoire naturelle, encore bien moins de la mécanique ou de la géométrie transcendantes. En enseignant à Robert Greslou « qu'il n'y a pour le philosophe ni crime ni vertu, et que nos volitions ne sont que des faits d'un certain ordre régis par de certaines lois, » il lui a dit tout simplement ce que nos maîtres facétieux nous disaient jadis au collège, « qu'il n'était point défendu de fumer, mais seulement de se laisser prendre. » En lui répétant avec Spinosa « que la pitié chez un sage qui vit d'après la raison est mauvaise et inutile, » il lui a tout simplement appris, en s'exceptant lui-même de l'humanité, à ne se servir de ses semblables que comme d'instrumens ou de victimes de ses passions. Et en le débarrassant enfin du remords « comme de la plus niaise des illusions humaines, » — Spinosa, dans son *Ethique*, a dit encore quelque chose de cela, — il l'a rendu prêt à tout ce que peuvent soulever de criminels désirs dans un jeune homme de vingt ans la fougue de l'âge, la médiocrité de sa condition, le besoin de parvenir, et la fausse conscience de sa supériorité.

Ce ne sont pas, on le voit, de petites questions que M. Paul Bourget a traitées dans son *Disciple*, et ce ne sont non plus des questions inutiles. Ce sont des questions actuelles, s'il en fut, et ce sont, comme telles, des questions qu'il faut bien qu'on discute... Mais si j'ai tâché de montrer avec quelle franchise et quelle loyauté, quel courage intellec-

tuel M. Paul Bourget les avait abordées, je crains de n'avoir pas assez dit peut-être avec quelle précision de langage philosophique et quelle sévérité de style il les a traitées. Autant d'ailleurs qu'en précision, sa manière, dans *le Disciple,* a gagné en largeur. S'il n'y a plus ici de ces obscurités qui nous gâtaient quelques pages d'*André Cornélis,* il n'y a plus trace, même dans les entretiens de Charlotte de Jussat et de Robert Greslou, de ce marivaudage parfois brutal qui gênait encore la lecture dans *Mensonges* ou dans *Crime d'amour.* La forme ici vaut le fond; l'écrivain n'est pas au-dessous du psychologue ou de l'analyste. Et si seulement M. Paul Bourget avait allégé le *Disciple* de quelques scènes d'un comique assez vulgaire ou assez malheureux, s'il avait eu le courage de sacrifier Mlle Trapenard, et le « père Carbonnet, » je ne vois pas trop où la critique se pourrait prendre. A-t-il voulu la dépister? et, en l'adressant au concierge de la rue Guy-de-la-Brosse, la détourner du cas d'Adrien Sixte et de Robert Greslou?

Enfin les milieux, puisque milieux il y a, ne sont pas moins bien observés que les personnages, ni moins fidèlement rendus; et, plus brièvement, plus discrètement décrits, je les trouve aussi plus réels. Tels sont, la rue Guy-de-la-Brosse, et le quartier du Jardin-des-Plantes, où M. Paul Bourget a logé son philosophe, et dont on dirait une esquisse de Balzac, plus nette et moins chargée. Oh! *le Père Goriot* et la description classique de la pension Vauquer, de quelles descriptions ils auront enrichi la topographie de Paris! Mais je préfère encore quelques paysages d'Auvergne que M. Paul Bourget, de ci, de là, ne s'est pas refusé le plaisir de jeter dans la *confession* de son abominable Greslou. Non-seulement le poète qu'il fut lui-même, qu'il est toujours, s'y retrouve, mais l'homme n'en est jamais absent, et les sentimens, les idées mêmes s'y déploient en s'y harmonisant. Ce ne sont pas des *morceaux* que l'on puisse ôter de leur place, des tableautins à la Daudet, des pans de murailles à la Zola : c'est autre chose, de moins puissant peut-être, ou de moins pittoresque, de moins spirituel, mais, en revanche, de plus subtil et de plus pénétrant. Je note encore, dans cette même *confession*, de jolies descriptions de la vie de château, dépouillées, elles aussi, pour la première fois, de tout cet appareil de meubles et de bibelots dont M. Bourget encombrait volontiers ses salons; — et j'aurais terminé si je ne tenais à dire quelques mots auparavant de la préface du *Disciple.*

Elle est curieuse, cette *Préface;* elle est surtout significative; et sans en chicaner la forme, qui pourrait être un peu plus simple, je n'en retiens que le fond, avec une satisfaction dont on me permettra de dire brièvement les motifs. C'est qu'après avoir été traité dix ans de « philistin » ou de « bourgeois » par les dilettantes de la jeune critique, — on est un jeune critique aussi longtemps qu'on traite ridi-

culement les choses sérieuses, et gravement les choses futiles, — il m'est doux de les voir venir eux-mêmes à ce qu'ils trouvaient en moi de plus « bourgeois » et de « plus philistin. » — « Il croit à la nécessité d'un certain optimisme, disait l'un d'eux, ou du moins de la sympathie pour les misères et les souffrances de l'humanité... Est-il nécessaire d'avoir de la sympathie morale pour ce qu'on peint? Il me semble bien que le principal est de faire des peintures vivantes, et que c'est même le tout de l'art, le reste étant forcément autre chose : morale, religion, métaphysique. » Mais voici, tout récemment, et sans presque y songer, ce que lui répondait un plus jeune : « La vie est intéressante, parce qu'elle est remplie d'une pitié sans fond... Tandis que nos romans réalistes n'expriment, en somme, que la mauvaise humeur où nos fades romans romanesques ont mis un lecteur sensé, les observateurs russes ont une opinion sur les hommes,.. et cette opinion, c'est que nous sommes, avant tout, dignes de miséricorde... Enfin, Dieu soit loué! nous voilà délivrés de toute cette littérature. Nous voyons clair! La vie a une valeur en soi. La bonté a une majesté supérieure à l'art. » Je laisserai d'ailleurs M. Paul Desjardins débattre là-dessus avec M. Jules Lemaître; et il me suffira, pour ma part, que les œuvres traduisent quelque chose de cette « sympathie, » — qu'il me semblait seulement qu'avant l'auteur d'*Anna Karénine,* celui d'*Adam Bede* et celui de *David Copperfield* avaient assez bien exprimée. Je me reprocherais de n'y pas joindre l'auteur des *Idées de Mme Aubray* et de la *Femme de Claude.*

Je ne saurais donc trop féliciter M. Paul Bourget, — qui, d'ailleurs, tout disciple qu'il soit ou qu'il se soit cru jadis de Stendhal, de Baudelaire et de Flaubert, n'a jamais affecté l'attitude d'un observateur ironique et méprisant de la vie, — d'avoir parlé, comme il l'a fait dans cette *Préface,* du dilettantisme ou du dandysme littéraire. Sans doute, l'auteur dramatique ou le romancier ne sont pas des prédicateurs de morale. On ne leur demande pas des apologues ou des paraboles, et il n'est pas indispensable que leur roman ou leur drame finisse par une citation de l'Évangile. On n'exige pas d'eux qu'ils exercent leur art comme un sacerdoce. On ne leur demande pas, puisque l'humanité n'est pas toujours belle à voir, de la déguiser, de la masquer, de l'altérer pour la peindre, ni seulement de faire un choix parmi les spectacles que la réalité leur propose. Mais on les prie de se souvenir que, sans perdre jusqu'à sa raison d'être, leur art ne saurait se séparer d'avec la vie. On leur rappelle encore que les idées sont au moins des commencemens d'actes; que, par conséquent, ils n'écrivent rien qui ne touche à la conduite, c'est-à-dire à la morale; et qu'en vain se défendraient-ils de nous donner des leçons, les exemples qu'ils nous mettent aux yeux

sont toujours des conseils, des insinuations, ou des suggestions. Allons plus loin : tout ce qu'ils expliquent, ils l'excusent, dès qu'en le représentant ils ne le condamnent point ; et tout ce qu'ils ne condamnent point, c'est comme s'ils disaient, non pas peut-être qu'ils l'approuvent, mais à tout le moins qu'ils le trouvent naturel et indifférent. Et on les conjure enfin, pour l'honneur des lettres, de ne pas considérer leur art comme un baladinage et de ne point se traiter eux-mêmes comme de simples amuseurs publics, puisqu'ils croiraient qu'on les insulte eux-mêmes si l'on leur en donnait le nom.

Pour nous, si le roman, puisqu'aussi bien il se transforme, doit en effet sortir un jour du bas naturalisme dans lequel il sera demeuré quinze ou vingt ans embourbé, ce n'est pas d'une autre manière qu'il s'en dégagera, ni par une autre voie. La sympathie, nécessaire à la société, ne l'est pas moins à l'art : elle le devient même chaque jour davantage. Entre autres symptômes qui donnent lieu d'espérer que l'on commence d'en sentir le prix, la *Préface* du *Disciple* et le roman lui-même de M. Paul Bourget ne sont pas l'un des moindres. Déjà l'année dernière, nous avions plaisir à noter une modification de la même nature dans le talent de M. de Maupassant, qui plus il avance, plus il devient humain. L'autre jour enfin, à l'Académie française, M. de Vogüé, dans un beau discours, s'appuyait, sans le dire, de ce roman russe dont il a été chez nous l'éloquent introducteur pour exprimer les mêmes espérances. Ce n'était pas le roman seulement, c'était toute la littérature qu'il aimait à nous montrer renouvelée, rajeunie, recréée par la sympathie. A quelles conditions ces espérances se réaliseront-elles ? J'essaierai bientôt de le préciser.

F. Brunetière.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 juin.

Jamais, dans notre vie inconstante et agitée, il n'y eut plus de discours, sans parler même des discours des chambres, qui ne sont pas pour l'agrément. Jamais il n'y eut plus de banquets et de congrès, plus de rencontres entre des hommes de toutes les nations, plus de paroles flatteuses, plus de souhaits de bienvenue et de concorde échangés à travers les contestations moroses de la politique et les bruits discordans de l'Europe.

L'Exposition a fait cette merveille de créer au Champ de Mars ou même sur la tour Eiffel une sorte de neutralité d'un nouveau genre a la faveur de laquelle on se réunit pour parler de tout ou même de rien. Elle a cette fortune d'être le rendez-vous universel et de donner du travail à ceux qui veulent faire les honneurs de Paris. M. le président de la république, dans ses visites au Champ de Mars, s'entretient avec les chefs d'industrie, avec le prince de Monaco ou avec le président de la Société des secours aux blessés, M. le maréchal de Mac-Mahon qui, en homme de rectitude militaire, l'a reçu en grand uniforme. M. le président du conseil, quand il n'a pas à répondre à quelque interpellation qui ne lui sourit guère, joue son rôle de commissaire-général préposé aux grandes réceptions. M. le ministre de l'instruction publique, quand il n'a pas à soutenir devant le Sénat une médiocre loi sur les instituteurs, préside aux cérémonies de la littérature et des arts. Des réunions, des banquets, des congrès de toute sorte pour la paix ou pour l'émancipation des femmes, des fêtes de nuit au parc de Monceau ou autour des fontaines lumineuses, ce n'est pas ce qui manque, — ni les discours non plus, — pour la distraction des Français et des étrangers. C'est le bon temps: si seulement cela pouvait durer toujours! Malheureusement, il est trop vrai, rien n'est sans mélange, rien ne dure, pas même les plus belles expositions et les fêtes qui les accompagnent. Rien ne peut faire oublier qu'au moment même où la tour Eiffel s'illumine chaque soir,

bien d'autres événemens se préparent, bien d'autres questions s'agitent, — que tout à côté du Champ de Mars un parlement expire d'impuissance dans la confusion de débats personnels et irritans. C'est, en un mot, la période électorale qui commence avec ses troubles, ses incertitudes, et dans des conditions où les obscurités, les impuissances de la politique jurent avec l'éclat d'une des plus saisissantes manifestations du travail humain, de la vitalité d'une nation. Voilà où nous en sommes, à cette heure même où au bruit des fêtes va s'ouvrir d'ici à peu un scrutin plein de mystères qui peut décider des destinées publiques!

Le nœud du problème, c'est que depuis longtemps la France, quoi qu'on en dise, n'a pas le gouvernement qu'elle mérite, qu'elle appelle plus que jamais de tous ses instincts, de tous ses vœux. Par elle-même, la France est toujours la nation active, industrieuse, économe, libérale par ses sentimens, modérée par ses goûts, aisément résignée aux sacrifices que le patriotisme exige, — fière aussi de retrouver de temps à autre son image dans une œuvre comme celle qui est sortie des mains de ses ingénieurs, de ses administrateurs. Elle n'est jamais bien difficile avec ses gouvernemens pourvu qu'elle ne soit pas poussée à bout ou, si l'on veut, pourvu qu'elle ne voie pas trop qu'on abuse de sa bonne et confiante nature; elle ne demande qu'à être ménagée dans ses intérêts comme dans ses sentimens ou ses habitudes, à être conduite avec prudence, à être protégée dans sa vie de travail et d'industrie. Tout ce qu'elle demande en vérité à ses gouvernemens, c'est de n'être pas trop gênans, de lui laisser la liberté et la paix. Voilà ce qu'on n'a pas compris, voilà le dangereux malentendu qui n'a cessé de se compliquer et de s'aggraver! On a eu l'arrogance de prétendre disposer de cet honnête et laborieux pays dans un intérêt de domination; on s'est hâté, sous prétexte de réformes républicaines, de remettre en doute ses institutions, ses lois, sa magistrature, son organisation tout entière; on a mis un esprit d'exclusion jalouse dans son administration, la délation intéressée dans ses communes, la passion de secte dans ses écoles, la prodigalité imprévoyante dans l'administration de ses ressources, l'âpreté dans le maniement du pouvoir. En un mot, la France demandait un gouvernement d'équité nationale, on lui a donné un gouvernement d'oligarchie républicaine! Et c'est ainsi que la séparation s'est faite, lente d'abord, puis précipitée, entre des politiques soutenant par aveuglement, par infatuation ce qu'ils avaient entrepris par entraînement de parti ou par imprévoyance, et un pays graduellement impatienté, irrité de se sentir atteint dans sa paix civile comme dans ses intérêts. L'incompatibilité a éclaté dans l'incohérence, le dégoût s'en est mêlé. On en est là, et le mal qui a été fait, ce n'est point, on en conviendra, cette fin de session qui le réparera, qui relèvera le crédit des républicains embarrassés de leurs fautes devant le pays.

Qu'est-ce en effet que cette série de séances parlementaires où une

chambre divisée, compromise par ses dissensions stériles, épuise ce qui lui reste de force et de vie? Ce n'est plus qu'une succession de scènes violentes, tapageuses, parfois grossières, dont le dernier mot est l'impuissance. La chambre finit comme elle a vécu, en perdant son temps sans pouvoir arriver à clore sa carrière par quelque œuvre sérieuse et utile. Cette discussion même du budget qui se traîne péniblement, entrecoupée d'interpellations et de tumultes, elle n'a plus réellement d'intérêt, ou si l'on veut, elle n'a qu'un intérêt aussi inquiétant qu'inattendu : elle est la constatation croissante, incessante de toutes les irrégularités qui se sont introduites dans le budget, de l'abus des ressources publiques, de dépenses souvent peu justifiées, comme aussi de négligences redoutables pour la sûreté du pays. Certes la France, depuis ses désastres, n'a jamais marchandé les sacrifices qui lui ont été demandés pour assurer sa puissance militaire ; elle a tout donné sans compter, hommes et argent. Eh bien, une des séances les plus douloureuses de ces dernières semaines est celle où, tout compte fait, après les explications de M. le ministre de la marine comme après les révélations qui se sont produites, il a été à peu près avéré que les forces navales n'étaient pas ce qu'elles devraient être. L'armement de mer serait insuffisant! — Ce sont là des divulgations dangereuses, dit-on ; le fait lui-même, tel qu'il apparaît à travers les savantes obscurités du budget, est bien plus dangereux encore. Il est certain que depuis dix ans on aurait mieux fait de s'occuper un peu moins des laïcisations à outrance, des guerres aux sœurs de charité, et un peu plus de nos intérêts nationaux, de ce qui fait la force de la France. La chambre qui s'en va aurait mieux employé son temps; elle ne laisserait pas après elle cette situation où, en présence d'une politique jugée par ses œuvres, le pays a plus que jamais le droit de voir clair dans ses affaires, de savoir ce qu'ont à lui offrir les partis qui vont se disputer sa confiance.

Le malheur est que la question n'est pas aussi simple qu'elle le paraît ; que tous ces partis, prêts à entrer en lutte devant le pays, ne disent pas leur dernier mot, qu'ils ont leurs réserves, leurs artifices et leurs équivoques jusque dans leurs déclarations les plus retentissantes. Assurément, parmi les républicains qui ont eu le pouvoir depuis dix ans et qui veulent le défendre, M. Jules Ferry est un des esprits les plus vigoureux, qui a le goût de la politique modérée, qui l'a peut-être aujourd'hui encore plus qu'hier. Il a cependant lui-même de la peine à se dégager d'une certaine ambiguïté. Il a prononcé il y a quelque temps, au Palais-Bourbon, un discours qui avait visiblement la prétention d'être un programme de modération ; il vient de prononcer ces jours derniers, devant une association républicaine, un nouveau discours qui est plus net encore. Que dit M. Jules Ferry? Oh! certes, il convient de tout ou de presque tout. Il sent le mal qui a été fait. Il reconnaît que le meilleur moyen de reviser la Constitution serait

de la respecter, que depuis dix ans on a abusé de tout, qu'on a confondu tous les pouvoirs, que la chambre a voulu jouer à la Convention au petit pied, qu'elle a tout faussé par ses « ingérences perpétuelles et dissolvantes » en toutes choses ; il ne craint pas de déclarer qu'il nous faut « un pouvoir exécutif plus résolu et plus actif, un sénat moins modeste et moins effacé, une chambre moins indiscrète, moins disposée à empiéter sur les attributions d'autrui. » Que dit encore M. Jules Ferry? Il parle plus que jamais de la nécessité de la paix religieuse. Il défend le budget des cultes, il veut qu'on pratique la tolérance, qu'on respecte les croyances, qu'on cesse toutes ces petites persécutions de rigueurs disciplinaires, de suppressions de traitemens, et il ne laisse pas de convenir que les querelles religieuses n'ont pas servi la république. Rien de mieux, c'est presque un programme complet. Il n'y a qu'un malheur. Si M. Jules Ferry signale bien des fautes à réparer, il ne désavoue rien de ce qui a été le principe des querelles religieuses, de sa politique scolaire. Il la désavoue si peu qu'à cette heure même, devant le sénat, malgré les efforts dévoués et souvent éloquens de M. Léon Say, de M. de Marcère, de M. Bardoux, de M. Buffet, les amis de M. Jules Ferry viennent de faire voter une loi sur les instituteurs primaires, qui a la prétention d'être le couronnement de l'édifice, d'en finir avec les droits des communes et des pères de famille, de faire de l'État le régulateur des esprits et des consciences. Que voulez-vous qu'on pense? L'équivoque, pour M. Jules Ferry, c'est de parler de la paix religieuse en maintenant tout ce qui a allumé la guerre et peut la perpétuer; c'est de se présenter comme un conservateur en gardant un lien avec les radicaux qu'il ménage, qu'il se flatte toujours de désarmer par quelque concession opportune.

A leur tour, les conservateurs de la chambre, prenant le rôle de grands électeurs, ne laissent pas, il faut en convenir, d'être dans une situation délicate. Ils se sont réunis dernièrement, sans distinction de nuances. Ils ont mis en commun leurs griefs qui sont après tout les griefs du pays, et ils ont publié leur manifeste, leur programme. Ils ravivent toute cette histoire de la politique de dix ans, et les excès de majorité, et l'altération de toutes les conditions de gouvernement et la magistrature épurée et l'esprit de secte chassant toute idée religieuse des écoles, et les procédés discrétionnaires, et les déficits accumulés, les milliards ajoutés à la dette, — et le Tonkin! — Soit, c'est le procès d'une politique dont le pays a le droit de se plaindre, dont les abus sont aujourd'hui la force de toutes les oppositions. Seulement on sent bien que les auteurs du manifeste conservateur, en dévoilant une fois de plus le mal, sont un peu embarrassés pour proposer le remède. Ils ne veulent pas paraître prononcer le nom de la République; ils craignent de prononcer le nom d'un autre régime, parce qu'ils ne s'entendraient plus. En sorte qu'il y a partout une certaine équivoque.

M. Jules Ferry, en se disant conservateur, n'ose pas aller jusqu'au bout; les conservateurs, en signalant un mal évident, n'osent pas se placer dans la République, l'accepter hardiment comme un terrain commun. Il faut cependant sortir de là. Cette équivoque même a sa moralité, elle est un signe du temps. Évidemment, si M. Jules Ferry parle de la paix sociale et religieuse, c'est qu'il sent qu'elle est dans les instincts, dans les vœux du pays; si les conservateurs, en retraçant une situation compromise, évitent de proposer un changement de régime, qui serait une révolution, c'est qu'ils sentent qu'ils ne le peuvent pas, qu'ils risqueraient d'effaroucher l'opinion. Et c'est là tout simplement, en effet, l'état du pays. La France éprouvée et déçue tient certainement à être mieux gouvernée, elle n'appelle pas une révolution nouvelle. Tout ce qu'elle demande, c'est qu'on lui parle un peu moins de ses institutions et qu'on les pratique plus fidèlement, qu'on lui donne enfin une politique qui lui assure, avec la paix morale, une vie tranquille, libérale et respectée.

Si le monde européen se laissait aller trop aisément à l'attrait des fêtes que l'Exposition française lui offre et à l'oubli des orages toujours menaçans, il serait bien vite ramené au sentiment de la réalité. Une fois de plus, dans ces dernières semaines, il a été suffisamment averti que la paix est fragile, que la sécurité ne peut être de longue durée, qu'il y a de tous côtés des points noirs. A peine a-t-il paru montrer quelque confiance et compter au moins sur un été paisible, voilà les paniques et les campagnes de suspicions qui recommencent, voilà les incidens qui se pressent et prennent des proportions démesurées. Pendant quelques jours l'Europe a été remplie de polémiques et de correspondances qu'on aurait pu croire concertées pour propager l'inquiétude et laisser pressentir des événemens prochains. Tantôt, c'est à propos des éternels armemens russes sur la frontière occidentale, ou du toast de l'empereur Alexandre III proclamant le petit prince de Montenegro le seul ami sincère et fidèle de la Russie; tantôt, c'est à propos de ce qui se passe ou peut se préparer dans les Balkans, en Serbie, en Bulgarie, dans la Bosnie ou l'Herzégovine ou même dans l'île de Crète. Un autre jour, c'est à l'occasion de la querelle que l'Allemagne fait à la Suisse pour venger la mésaventure d'un agent de police maladroit ou trop zélé. Tout sert de prétexte aux commentaires passionnés, aux polémiques irritantes, aux conjectures pessimistes. Le fait est que, à part l'incident suisse qui a sa gravité, la situation de l'Europe reste certainement aussi obscure que précaire, mais qu'il n'y a pour le moment rien de nouveau, rien de plus menaçant aujourd'hui qu'hier. Il y a toujours sans doute et de plus en plus ces armemens effrénés qui ne cessent de se multiplier partout, en Angleterre comme en Italie, en Allemagne comme en France ou en Russie, pour lesquels l'Autriche demande encore à l'heure qu'il est des crédits à ses délégations; mais ce n'est pas précisément

ce qui est nouveau. C'est l'état permanent, c'est la fatalité de l'Europe depuis des années.

Ce qui en sera de cette paix plus désirée qu'assurée, à quelle heure éclatera le grand conflit dont on ne cesse de nous menacer, personne ne peut certes le dire. On peut d'autant moins le prévoir que depuis dix ans toutes les prédictions se sont trouvées démenties, que les nuages, qui devaient toujours éclater au printemps suivant, se sont invariablement dissipés. Ce qu'il y a de plus vrai, de plus sensible, c'est que pour le moment rien ne semble justifier ces paniques et ces fausses nouvelles qui ont tout récemment fait le tour de l'Europe. Sur quoi se fondent les propagateurs de paniques? Qui prétend-on accuser de vouloir troubler le repos du monde si bien gardé par les journaux allemands et même par les journaux anglais leurs complices? Ce n'est point assurément la France qui peut être soupçonnée de menacer la paix, de méditer quelque soudaine entrée en campagne. La France est tout entière à son Exposition, à cette somptueuse fête du travail universel qui excite peut-être quelque envie, dont on ne serait pas fâché de troubler le succès. La France est aujourd'hui à son Exposition, elle sera demain à ses élections, qui vont être aussi une affaire sérieuse pour elle; elle n'a pas même le temps et la liberté de s'émouvoir de tous les bruits répandus en Europe. La France est d'ailleurs dans une position où elle ne peut qu'attendre et où elle ne fait que se défendre, placée qu'elle est en face des alliances qu'on ne cesse de former contre elle, comme si on voulait la cerner de plus en plus par la diplomatie et par l'accumulation des forces. La France peut être menacée, elle ne menace sûrement personne. — Les accusations sont-elles plus justes à l'égard de la Russie, qui est évidemment plus libre? Depuis longtemps la Russie n'a pas fait un mouvement, une démonstration qui ressemble à un défi ou à une menace. Elle est restée immobile et silencieuse, veillant à sa sûreté comme à l'indépendance de sa politique, sans agitation et sans provocation. Il y a, il est vrai, ce toast de Peterhof au prince de Montenegro, cette invocation au seul « ami sincère et fidèle, » qui a un moment empêché de dormir les politiques de Berlin et de Vienne. On ne peut pourtant pas dire que le tsar a défié l'Europe et mis la paix en doute en s'alliant au souverain de quelques centaines de mille sujets perdus dans la Montagne-Noire. Le vrai grief, c'est que cet empereur Alexandre III est réellement un prince énigmatique et singulier, qui, après avoir dégagé sa politique de toutes les compromissions, entend garder la liberté de son action, qui ne se désintéresse assurément ni de ce qui se passe dans les Balkans, ni de ce qui peut arriver dans l'Occident, mais qui n'est pas pressé de se prononcer. De là, cette campagne d'impatience et de suspicion qui a été dirigée surtout contre la politique mystérieuse de la Russie, et qui ne paraît pas affecter l'empereur Alexandre dans sa tranquille impassibilité.

On veut forcer le tsar à sortir de sa réserve, il ne le veut pas; on veut le contraindre à entrer dans les grandes combinaisons dont le secret est à Berlin, à avouer des alliés, — il choisit avec une chevalerie hautaine et ironique l'alliance du plus petit prince de l'Europe orientale. On cherche tour à tour à l'aiguillonner ou à le séduire, il ne répond ni aux provocations ni aux séductions; il demeure imperturbable avec simplicité, poursuivant sans trouble l'organisation de ses forces, ne mettant en mouvement ni un soldat de plus ni un soldat de moins, évitant tout ce qui pourrait l'engager ou troubler la paix, d'autant plus patient qu'il se sent, à tout prendre, l'arbitre des événemens. Il ne veut pas être dérangé, il tient visiblement à rester jusqu'au bout maître de ses résolutions, Si on avait compté avoir quelques éclaircissemens de plus sur les relations de la triple alliance avec la Russie à l'ouverture des délégations austro-hongroises qui viennent de se réunir, on a été un peu trompé. Ni l'empereur François-Joseph, dans son discours, ni son chancelier, le comte Kalnoky, dans les explications qu'il a données, ne précisent rien. Ils laissent peut-être tout entendre, ils se gardent d'insister sur les points délicats, d'accentuer trop vivement l'antagonisme entre l'Autriche et la Russie dans les Balkans, l'éternel champ de bataille de toutes les influences. Ils ne parlent des difficultés possibles que pour justifier les crédits militaires qu'ils demandent. L'empereur François-Joseph concilie tout, en avouant que l'état de l'Europe est toujours peu rassurant et en témoignant néanmoins encore une certaine confiance dans la durée de la paix. Le comte Kalnoky a certes mis jusqu'ici dans ses explications tout ce que la diplomatie a de plus évasif; il est plein de réserves ou d'euphémismes, et, s'il ne s'est guère engagé au sujet des affaires de Serbie, qui touchent de si près aux affaires de Bosnie, il ne s'est pas beaucoup compromis d'un autre côté en disant, au sujet des agitations irrédentistes de Trieste, que l'Italie est une alliée aussi sûre pour l'Autriche que l'Autriche elle-même peut l'être pour l'Italie. Bref, après comme avant, les choses restent ce qu'elles sont, ni plus ni moins graves, et on ne voit pas même, par les explications échangées devant les délégations austro-hongroises, à quelle circonstance récente répondraient les bruits alarmans qui se sont répandus en Europe. C'est qu'en effet ces bruits ne sont rien, ou ils ne sont du moins que des symptômes exagérés à plaisir par des agitateurs intéressés à créer des paniques d'un moment. Le vrai danger, le danger permanent est, non dans le toast de Peterhof ou dans les dispositions que la Russie peut prendre pour sa sûreté, mais dans la situation générale telle qu'elle a été faite, dans l'excès de ces armemens qui ruinent tous les pays, qui sont une perpétuelle tentation, dans ces alliances qu'on dit imaginées pour protéger la paix et qui ne font que la compromettre. C'est là le danger profond, universel, et après tout, si depuis quelques jours, depuis

quelques semaines, il y a eu quelque complication particulière, précise, qui a pu motiver des inquiétudes, c'est l'Allemagne qui en a pris l'initiative par cette querelle avec la Suisse, qui est loin d'être finie.

Assurément la situation d'un pays comme la Suisse, qui est un état indépendant et neutre, hospitalier par tradition, ouvert par la nature des choses aux expatriés de toutes les nations, cette situation est toujours délicate. La Suisse a sûrement bien des devoirs à concilier ; elle a tout à la fois à sauvegarder sa souveraineté, à maintenir ses traditions hospitalières et en même temps à respecter, à faire respecter ses lois, les conditions de sa sécurité, les règles de cette neutralité qui lui fait une place à part dans l'ordre international. Cette conciliation n'est pas toujours facile. Que la Suisse ait eu souvent quelque peine à faire marcher ensemble les prérogatives de sa souveraineté, le droit d'asile qu'elle a toujours généreusement pratiqué, les libertés qui sont l'essence de ses institutions, et ce qu'elle doit à la sûreté des autres états, à sa propre sûreté, au principe même de son existence internationale, c'est trop évident. La Suisse, depuis plus d'un demi-siècle, a eu plus d'une fois à faire face à des embarras nés de cette situation compliquée, à des incidens épineux provoqués soit par des réfugiés compromettans, soit même par des mouvemens intérieurs qui semblaient, au dire de la diplomatie européenne, modifier les conditions primitives de son existence, sanctionnée par les traités. Elle a eu des querelles, même pour un réfugié qui s'est appelé depuis Napoléon III ; elle a été l'objet de remontrances plus ou moins vives, de manifestations collectives, et peu s'en est fallu qu'à une certaine époque, en 1847, une de ces manifestations de la diplomatie européenne ne devînt une intervention décidée dans un intérêt de pacification intérieure à la suite d'une guerre civile. La Suisse s'est toujours tirée heureusement d'affaire parce qu'elle a su montrer une habile modération sans rien abandonner de ses droits, parce qu'elle a été aussi quelquefois servie par les circonstances ; elle a fini par sortir de toutes les crises intacte, libre et respectée, invariablement reconnue par toutes les puissances dans son caractère d'état neutre sous la sanction persévérante de l'Europe. Ce qui donne une plus rare et plus dangereuse portée à l'incident nouveau suscité par l'Allemagne, c'est qu'il résume tous les autres, c'est qu'il réveille à l'improviste les questions les plus délicates. D'un seul coup il a remis en doute et la souveraineté de la Suisse, et le droit d'asile, et une neutralité qui jusqu'ici a pu être quelquefois interprétée sans être jamais sérieusement contestée.

Comment s'est engagée cette médiocre ou malheureuse affaire, on le sait déjà. Elle est née des mésaventures de l'agent Wohlgemuth qui a été, il y a quelque temps, en territoire suisse, l'objet de mesures de sévérité prises par le canton d'Argovie, sanctionnées par le gouvernement fédéral. Le cabinet de Berlin a défendu son délégué de police,

arrêté et expulsé ; le gouvernement de Berne a maintenu ses droits à l'égard d'un agent étranger surpris sur son territoire en flagrant délit de manœuvres suspectes. De là cet étrange conflit qui s'est élevé entre l'Allemagne et la Suisse, qui n'a pas tardé à s'aggraver et à s'envenimer. Qu'est-il arrivé en effet? Le gouvernement allemand, devancé et soutenu par les excitations de quelques-uns de ses journaux, ne s'en est plus tenu bientôt à l'incident Wohlgemuth; il ne s'est plus même contenté de menacer la nation helvétique de représailles, de mesures prohibitives de police comme celles qu'il a adoptées sur les Vosges. Il a déplacé et élargi la question : il a fait le procès du droit d'asile! Il a représenté la Suisse comme un foyer d'agitations anarchiques, de conspirations librement organisées par les réfugiés de tous les pays; il a accusé l'indifférence ou l'impuissance du gouvernement fédéral, la connivence des autorités inférieures, la déplorable facilité laissée à des complots dangereux pour la sûreté des autres états. Une fois dans cette voie, il ne s'est plus arrêté. Il a invoqué le traité de 1876, d'après lequel les Allemands qui vont s'établir en Suisse doivent produire un certificat d'origine, un document constatant qu'ils n'ont pas perdu leurs droits civils et politiques, et il en a conclu que la Suisse ne pouvait accueillir que les Allemands porteurs du certificat officiel. Il a élevé une prétention bien plus étrange, celle de suppléer à l'insuffisance de la police fédérale ou cantonale par une police secrète à lui sur le territoire helvétique! C'est fort bien; seulement si l'Allemagne a ce droit dans la confédération, les autres états l'ont également, et alors que devient l'indépendance helvétique au milieu de toutes ces polices étrangères? Le gouvernement de Berne, on le comprend, ne pouvait souscrire à ces prétentions sans abdiquer; il les a déclinées simplement, sans forfanterie comme sans faiblesse, offrant pour sa part de remplir tous les devoirs de la souveraineté, et le chef du département des affaires étrangères, M. Droz, a tout récemment exposé le conflit devant le conseil fédéral avec autant de fermeté que de modération.

Ce qui complique tout, c'est que dans cette affaire particulière de droit d'asile et des abus qui peuvent en résulter, la chancellerie de Berlin a obtenu jusqu'à un certain point l'appui de la Russie et de l'Autriche, qui, elles aussi, ont pu avoir à se plaindre des anarchistes, des socialistes, des nihilistes réfugiés en Suisse et qui ont saisi l'occasion de réclamer auprès du gouvernement fédéral. M. Droz ne l'a pas caché: la Russie et l'Autriche ont attiré l'attention des pouvoirs helvétiques sur les dangers d'une « trop grande tolérance accordée aux élémens anarchistes et révolutionnaires. » Soit; mais il est clair qu'il y a une distinction à faire. La Russie et l'Autriche ont pu rappeler à la Suisse que la neutralité impliquait pour elle des devoirs de vigilance, elles ont pu lui demander des garanties plus efficaces, que la Suisse ne refuse pas d'ailleurs de leur donner ; elles ne vont sûrement pas jus-

qu'à mettre délibérément en doute une situation consacrée par des traités. Les prétentions de l'Allemagne ne tendraient à rien moins qu'à profiter du vulgaire incident Wohlgemuth pour supprimer d'abord le droit d'asile, pour mettre en tutelle la souveraineté suisse et finir par dénoncer une neutralité gênante. C'est la marche et la moralité de ce conflit. Or ici s'élèverait aussitôt une question aussi grave que délicate : cette neutralité devenue un principe invariable de droit international depuis 1815, toujours respectée jusqu'ici, elle a été reconnue, sanctionnée et acceptée dans l'intérêt de la Suisse si l'on veut, mais aussi dans l'intérêt des puissances qui l'ont garantie, de l'Europe tout entière. Ce que toutes les puissances ont fait d'un commun accord, une seule peut-elle le détruire par une fantaisie ou une tactique de prépotence? Elle le peut sans doute si elle a la force; mais alors c'est un fait avéré encore une fois, éclatant comme la lumière du jour, il n'y a plus de droit! Les autres états savent à quoi s'en tenir, la Suisse elle-même est avertie qu'elle n'a plus qu'à pourvoir à sa sûreté. Au fond, qu'a voulu, que peut vouloir encore l'homme tout-puissant et redoutable qui tient dans ses mains tous les fils des affaires de l'Allemagne et même des affaires de l'Europe? Rien ne prouve, si l'on veut, qu'il ait dès ce moment l'intention de pousser jusqu'au bout ses démonstrations, d'exécuter ses menaces à l'égard de la Suisse. Il est malheureusement assez vraisemblable cependant que, s'il a cru devoir parler et même parler haut, s'il a soulevé cette question de la neutralité de la Suisse, au risque de désavouer ce qu'il a dit lui-même en 1870, ce n'est pas sans quelque calcul, sans l'arrière-pensée de préparer, de justifier d'avance ce qui pourrait arriver un jour ou l'autre. Il a dévoilé une fois de plus le secret d'une politique qui ne connaît ni obstacles ni résistances, qui, sous prétexte de la paix, s'efforce d'étendre de toutes parts un réseau de domination, de compromettre le plus de monde possible pour sa cause. C'est précisément la faiblesse et le danger d'une situation où l'on sent qu'il n'y a rien d'assuré, que tout peut arriver, parce que tout dépend d'une volonté qui subordonne les alliances, les droits, les relations de commerce à un intérêt unique de prépondérance.

Aussi bien, le sentiment de ce qu'il y a de factice et de redoutable dans cette politique commence peut-être à se manifester de plus d'un côté et sous plus d'une forme. L'Autriche, engagée la première dans la triple alliance, s'est livrée tout entière et ne marchande pas les témoignages de cordialité à l'Allemagne; il n'est point impossible, cependant, qu'elle ne sente par instant le poids du joug qu'elle subit et qu'elle n'ait parfois quelque doute sur l'efficacité de l'appui qu'elle pourrait rencontrer dans un conflit avec la Russie. La triple alliance a certes un champion intrépide et résolu dans M. Crispi, à Rome : c'est la politique officielle du Quirinal. Bien des Italiens pourtant commencent à réfléchir et n'en sont plus à cacher leurs doutes. Il

ne s'agit pas seulement de ceux qui, toujours animés de la vieille passion irrédentiste et révolutionnaire, voient dans l'Autriche l'éternelle ennemie, la maîtresse de terres italiennes, de Trente, de Trieste. Bien d'autres Italiens sensés, sérieux, réfléchis, n'en sont pas à voir les dangers de ces vastes combinaisons où leur pays est entraîné. Ils sentent que tout est péril dans cette politique d'illusions, et ce sentiment vient de se traduire avec force, avec éclat, dans une série d'études, — *Pensées sur la politique italienne,* — publiées par la *Nouvelle anthologie,* écrites par M. Stefano Jacini. Celui-là n'est pas un ennemi ; c'est un Italien de la vieille école, un ancien ministre, un contemporain de Cavour et de tous ceux qui ont fait l'Italie. M. Stefano Jacini examine tout, les conditions générales et les relations naturelles de son pays, l'origine du refroidissement avec la France, ce que l'Italie peut gagner, ce qu'elle peut perdre par la triple alliance, les chances de paix et de guerre. C'est une étude faite avec sagacité, avec un dévoûment prévoyant pour la nation italienne et une juste, une intelligente impartialité à l'égard de la France. Évidemment M. Jacini, comme bien d'autres, reste persuadé que l'Italie aurait eu une autre politique à suivre, que, sans se désintéresser des affaires de l'Europe, elle devait demeurer étrangère aux passions et aux mêlées du moment. On a entraîné la nation italienne dans les aventures ; on a cédé à ce que l'auteur appelle la *megalomania.* L'Italie a pu sans doute y trouver quelques avantages plus flatteurs pour son amour-propre qu'utiles à sa puissance. En revanche, elle a perdu sa liberté d'action ; elle a été obligée de s'imposer des dépenses ruineuses ; elle s'est exposée à se faire une ennemie de la France, qui a combattu pour elle, qui reste « une nation pleine d'avenir. » Elle a compromis ses plus graves intérêts pour une politique qui n'est pas la sienne, sans pouvoir compter sur des compensations proportionnées aux sacrifices qu'elle subit, aux dangers de toute sorte qu'elle peut courir.

Quand M. de Bismarck, avec sa dextérité audacieuse et la puissance de fascination que donne toujours le succès, s'efforce de neutraliser les uns, d'engager les autres dans sa cause, d'agrandir par tous les moyens la sphère de son action, c'est tout simple, il est dans son rôle ; plus il compromet ses alliés, plus il étend le cercle de la lutte qui pourra s'engager et plus il a de chances favorables. Que peut gagner l'Italie à une guerre générale ? elle risque tout simplement, même dans le cas d'une guerre heureuse, d'avoir contribué à reconstituer un empire d'Occident, dont elle sera réduite à subir la suprématie, et ce qu'elle a de mieux à faire, c'est, non pas de se dégager par une brusque évolution qui la déconsidérerait aux yeux de ses alliés et de ses adversaires, mais de mesurer son action, d'attendre le moment où elle pourra retrouver sa liberté. Qu'en sera-t-il de ces conseils de sagesse et

de prévoyance, inspirés à M. Stefano Jacini par le patriotisme le plus éclairé et le plus élevé ? Ils ont probablement peu de chances d'être écoutés à Rome par ceux qui ne s'aperçoivent même pas qu'ils ne sont que des instrumens entre les mains de plus puissans qu'eux ; ils peuvent être entendus par la nation italienne éprouvée dans ses intérêts, éclairée par l'expérience sur les dangers d'une politique d'ostentation stérile, de jalousie mesquine et d'ambition chimérique.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

La seconde quinzaine de juin n'a pas été bonne pour la spéculation haussière, qui s'était obstinée à croire possible le maintien des hauts cours atteints à la fin d'avril et au commencement de mai sur la plupart des fonds d'état et sur quelques-unes des plus importantes valeurs de notre marché. Assaillie par une véritable avalanche de rumeurs pessimistes, cette spéculation n'a pas trouvé, soit dans les dispositions particulières de l'épargne, soit dans les visées de la haute banque, l'appui qui lui aurait été nécessaire pour maintenir ses positions et repousser les attaques d'un parti de baissiers que les circonstances ont encouragé à entrer en campagne. Il a donc été procédé à la liquidation d'anciennes positions à la hausse, et ces allégemens ont été facilités par le fait que les cours laissaient encore d'importans bénéfices aux spéculateurs, excepté bien entendu à ceux qui s'étaient mis sur les rangs à la dernière heure, aux plus hauts cours.

Le déblayage avait commencé pendant la première partie du mois par la grande baisse des fonds russes qui avait causé un ébranlement sérieux sur toutes les places. Il s'est continué pendant les dernières semaines sur nos deux rentes 3 pour 100, tandis que les fonds russes et hongrois au contraire se relevaient légèrement sous l'influence des rachats du découvert berlinois.

En fait, les fonds étrangers, à travers tous ces bruits, ont fait bonne contenance comme l'atteste le tableau suivant :

	15 juin.	28 juin.	Différences.
	—	—	—
4 pour 100 russe 1880	89.45	90.30	+ 0.85
— 1889	90.70	91.25	+ 0.55
Consolidés 1re série	89.75	90.75	+ 1.»»
— 2e série.	88.75	90.»»	+ 1.25
Italien	96.70	96.80	+ 0.10
Hongrois	86.25	86.40	+ 0.15
Extérieure	75.30	75.80	+ 0.50
Turc	16.35	16.20	— 0.15
Unifiée	455.»»	455.»»	
5 pour 100 Hellénique	465.»»	475.»»	+ 10.»»

Pendant ce temps, les deux rentes françaises 3 pour 100 n'ont fait que baisser sous le coup de réalisations continues. De 85.30, prix du 3 pour 100 perpétuel après détachement du coupon trimestriel au milieu du mois, on est brusquement tombé d'abord à 84.60, puis, le 26, à 84.10. Les rachats ont alors commencé à se produire et l'équilibre s'est à peu près établi, la veille de la réponse des primes, à 85. 40. L'Amortissable a fléchi dans la même proportion, perdant 0 fr. 80 à 87.35. Le 4 1/2, au contraire, n'a subi aucune réaction; il gagne même 0 fr. 05 à 104.35. Dans un mois, il sera détaché un coupon de 1 fr. 12 sur ce dernier fonds, ce qui ramène son prix dès maintenant à 103.22 1/2. La petite épargne a tout avantage à porter ses achats sur un titre présentant, à sécurité égale, une telle supériorité de revenu. Aussi l'arbitrage a-t-il été opéré activement, ce qui a peut-être contribué à la faiblesse, persistante jusque dans les derniers jours, du comptant sur la rente 3 pour 100.

La Banque de France a fixé à 82 francs net le montant du dividende du premier semestre. C'est 13 francs de plus que le chiffre atteint pour la période correspondante de 1888. Le coupon a été détaché le 26 courant. La différence des cours du 15 au 28 étant de 135 francs (3,905 au lieu de 4,040 au milieu du mois), il y a eu réaction de 53 francs. En mars dernier, lorsque la Banque avait consenti une avance de 140 millions au Comptoir d'escompte, elle avait reçu pour une somme équivalente de traites à trois mois, et l'opération avait figuré dans les écritures comme une opération ordinaire d'escompte, se traduisant au bilan par une large augmentation du portefeuille. Dans les derniers bilans, au contraire, on a vu le portefeuille diminuer de près de 150 millions, tandis que le chapitre divers, à l'actif, s'est élevé de 50 à plus de 200 millions. Il n'y a là qu'un mouvement d'écritures par lequel, l'échéance des traites arrivée, la Banque a dû porter à un compte spécial le montant de sa créance sur le Comptoir. Bien que ce dernier titre ait monté, ces jours derniers, de 92 à 115 francs, pour revenir aussitôt à 95, il n'est nullement certain que la réalisation de

l'actif cédé à la Banque couvre le montant total de l'avance, et il se pourrait que la liquidation définitive de l'affaire laissât une perte à cette dernière.

Parmi les autres établissemens de crédit, le Crédit foncier a été le plus atteint par les dispositions moins optimistes du marché. Il a reculé de 1,327.50 à 1,287.50 et ne s'est relevé ensuite qu'à 1,305. La Banque de Paris a reculé de 6 fr. 25 à 750, le Crédit lyonnais, la Banque d'escompte, le Crédit mobilier se sont assez bien tenus. La Banque ottomane, dont l'assemblée générale vient de fixer le dividende à 12 fr. 50 pour 1888, a baissé de 10 francs à 521.25.

Malgré de nouvelles augmentations de recettes, les actions de nos grandes compagnies ont été plutôt offertes, celles du moins dont s'occupe la spéculation, le Lyon, le Midi et l'Orléans. Le Nord s'est tenu à 1,760, l'Est a gagné 2.50 à 802.50, et l'Ouest 17.50 à 947.50.

Le Saragosse et les Lombards ont maintenu respectivement leur prix de 303.75 et 257.50; mais, tandis que le Nord de l'Espagne s'est élevé de 385 à 403.75, les Autrichiens ont reculé de 513.75 à 506.25. Le Suez est en reprise de 12.50 à 2,352.50. L'insuccès de la grève des cochers a valu aux Voitures une reprise de 15 francs à 800 francs. Les Omnibus sont restés à 1.275 et la Transatlantique aux environs de 600. Les espérances qui s'attachent aux négociations poursuivies par le général Türr auprès du gouvernement grec pour l'obtention d'une garantie en faveur des obligations de la compagnie du canal de Corinthe ont relevé les actions de 110 à 127.50.

Les actionnaires de la Société des anciens établissemens Cail, réunis en assemblée générale, ont décidé en principe la liquidation de la Compagnie et choisi un nouveau conseil d'administration pour la préparer. Cette décision a provoqué une vive agitation parmi la population ouvrière du quartier où est située l'usine Cail. Dans le parlement, le gouvernement a été invité à empêcher le projet de liquidation de se réaliser. L'État ne peut rien toutefois, car il s'agit d'une entreprise entièrement privée, qui ne prospérait point et risquait de succomber un jour sous le poids de ses charges. L'action, qui était tombée de 250 à 200 après la débâcle du Comptoir, s'est relevée à 220 et, depuis l'assemblée, à 250.

Le Panama est abandonné à 55. Le liquidateur, M. Brunet, grâce au projet de loi que vient de voter la chambre, pourra émettre au-dessous du prix antérieurement fixé les obligations à lots non souscrites en 1888. Il se procurera ainsi les ressources nécessaires pour envoyer une commission d'études dans l'isthme et faire vivre la compagnie quelques mois.

Le directeur-gérant : Ch. Buloz.

L'ILLUSION DE FLORESTAN

DERNIÈRE PARTIE (1).

X.

Dans sa grande chambre bleue aux larges bordures safranées, la marquise de Fossanges attendait son mari, tout en chiffonnant distraitement sous sa lampe, que coiffait un abat-jour monstre assez semblable à quelque gigantesque chou artificiel très enrubanné.

Elle venait de renvoyer sa femme de chambre, et sa contenance trahissait plus de nervosité que de véritable angoisse.

— Vous êtes seule?

— Parfaitement seule.

Mme de Fossanges, ayant jeté dans une corbeille les bandes de broderie dont s'amusaient ses doigts, s'était levée. Les deux époux se trouvèrent nez à nez.

— Rasseyez-vous.

— C'est inutile. Nous serons mieux debout pour une scène... notre première scène de ménage!

— Oh! ma chère Roberte, ne prenez plus ce ton, que j'ai eu le tort de permettre ou de tolérer longtemps. C'est probablement la dernière fois que je vous parlerai... Soyons sérieux tous les deux, s'il vous plaît!

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin et du 1er juillet.

Le marquis s'exprimait avec une âpreté chagrine, mais sans rien d'emphatique ni de menaçant. Aussi sa femme ne trouva-t-elle pas un mot à lui répondre. Et il reprit :

— Lorsque j'ai été bien convaincu qu'il me fallait renoncer à être ou à rester un mari aimé et écouté, je vous ai dit que je consentais à devenir, comme tant d'autres, un simple porte-respect, pourvu que vous comprissiez la nécessité de me respecter moi-même. Vous m'avez fait observer que, étant donné votre caractère, je n'avais aucun risque sérieux à courir. Vous aimiez, disiez-vous, le monde sans en être la dupe, et vous prétendiez y exercer ce que vous appeliez votre souveraineté légitime sans vous exposer jamais aux responsabilités tracassières ni aux accidens ou aux fautes qui font choir les couronnes... Jusqu'à ces derniers temps, vous avez fidèlement exécuté votre programme. Tout en me mettant de côté autant qu'il le fallait pour votre renom d'élégante et de... femme dans le mouvement, vous avez eu le tact et le talent de ne pas vous éloigner assez de moi pour que mon titre de prince-consort cessât de justifier votre manière de vivre... C'était bien, ou c'était acceptable. Je pouvais souffrir dans mon amour-propre, et aussi dans mon affection pour vous; mais l'honneur était sauf. En tout cas, vous m'aviez prévenu, et vous teniez strictement les engagemens dont s'était accommodée ma faiblesse. On vous courtisait : vous vous laissiez faire plus ou moins, selon que le jeu vous amusait plus ou moins; mais, la limite acceptée, sinon fixée par vous comme par moi, vous ne permettiez pas qu'on la franchît, et vous ne songiez point à la franchir vous-même. On vous aimait ou on vous le disait; vous l'entendiez; cela vous faisait rire, quelquefois; et cela n'a jamais fait pleurer personne... que moi, peut-être. Le régime, je le répète, était tolérable... en admettant, bien entendu, que l'on ne puisse se mêler au train du monde que pour cet objet particulier...

— Et pourquoi donc, — fit Mme de Fossanges, interrompant fort à propos, avec un haussement d'épaules, — pourquoi, je vous prie, s'y mêlerait-on, à ce train du monde, si ce n'était pas pour ça? Quand on a passé l'âge de la folie de la danse, et que l'on continue d'aller dans le monde, c'est pour la musique de l'amour qu'on y va, vous le savez bien, à moins que ce ne soit pour l'amour lui-même... Et encore, sur la danse, il y aurait bien à dire, je vous assure, et, par exemple, que c'est aussi de l'amour, sous un faux nom, et pas toujours du plus raffiné... Mais tout cela est archi-connu. Un homme irait-il au bal, je vous le demande, s'il était sûr d'avance qu'il ne dira, n'entendra, ne verra, ne percevra rien qui lui procure une illusion, une espérance ou une sensation se ratta-

chant, de près ou de loin, à l'amour? Comment et en vertu de quel principe, dès lors, en serait-il différemment pour nous autres femmes, qui, bien plus que vous, quoique à d'autres points de vue en général, sommes tourmentées par ce besoin ou cette curiosité?.. Je me souviens de vous avoir entendu dire à vous-même que, si l'on retranchait du bal de l'Opéra l'hypothèse stimulante et cependant bien invraisemblable d'un rendez-vous intéressant sous l'horloge, ces bacchanales embourgeoisées auraient vécu. Eh bien! pour une femme, dans tous les bals, même non masqués, il y a le dessous de l'horloge... Du reste, soyez de bon compte : une saine austérité de mœurs commanderait que nous n'allassions dans le monde que pour y manger; parce que, quand il s'agit de dîner, la gourmandise, sinon l'appétit, est un motif plausible de sortir de chez soi... Croyez-moi, mon cher, c'est une mauvaise chicane que cette chicane tardive que vous me cherchez là. Et votre jalousie, qui a beaucoup dormi, est bien mal venue à se réveiller pour si peu!.. Eh quoi! parce qu'il y a ici un jeune homme, M. de La Garderie... Oh! je n'ai pas peur de le nommer... un jeune homme qui m'adore, c'est entendu, et dont je me moque moins que des autres, pour cette raison fort simple qu'il n'offre pas beaucoup de prise aux moqueries, vous voilà qui enfourchez, au coup de minuit, votre vieux cheval de bataille, que je croyais fourbu!.. Ah non, mon ami, vous ne m'y avez pas suffisamment préparée!

— Oh! Roberte, dit posément le marquis en se dominant, vous êtes habile, je le sais, beaucoup plus habile que moi. Et vous avez saisi, avec infiniment d'adresse, l'occasion de couper en deux mon homélie. Mais les morceaux en seront bons... Seulement, comme je craindrais de ne pas retrouver le fil de mes idées, si je me laissais égarer sur vos traces, je vais revenir tout de suite à mon sujet et abréger autant que possible mes développemens... M. de La Garderie est pour vous plus qu'un jouet, ou c'est un jouet qui vous amuse. J'en ai la preuve.

— Alors, qu'est-ce que vous voulez de plus?

— Je veux vous rendre votre liberté...

— Vous ne me gênez pas, je vous l'atteste!

— Ah! assez d'ironie!.. Si je ne vous gêne pas, votre impudeur me gêne. J'ai pu être trop conciliant, je ne serai jamais complaisant.

— Dites-moi tout de suite que M. de La Garderie est mon amant!

— J'en ai peur. En tout cas, je le saurai bien... Vous ne voulez pas avouer, purement et simplement?.. Allons! Avec un si jeune homme, on ne pèche qu'à moitié, semble-t-il. C'est peut-être une excuse... Avouez donc!

Roberte se contenta de faire une moue de pitié.

— Je vous dis que je le saurai bien, reprit M. de Fossanges. Vous allez voir comme c'est simple.

Il marcha tout droit à une petite table de bois marqueté, qui supportait un pupitre en citronnier.

— Mettez-vous là, dit-il, et veuillez écrire sous ma dictée.

Après un regard et un geste d'étonnement, Roberte eut un simulacre de révolte, un mouvement d'orgueil indigné, mais qu'elle comprima vite. La curiosité se peignait déjà sur son fin visage, si malicieux et si railleur. — Elle commença donc d'obéir en prenant place devant son écritoire et en s'armant de sa plume.

— J'y suis, fit-elle. Ça doit être une épreuve maçonnique. Le drame, évidemment, va se jouer avec des accessoires de carton... N'importe! Allez. Je connais la péripétie : guet-apens par correspondance. Vieux jeu, mais toujours palpitant!

— Il n'y aura pas de drame du tout. Quant à l'épreuve, elle n'a rien de maçonnique, car elle est des plus sincères et aura une conclusion des plus pratiques... Écrivez ; je dicte : « J'ai absolument besoin de vous voir demain, dans la matinée. Choses graves. Projets modifiés. Soyez, à onze heures, au lieu de notre dernier rendez-vous... » Voilà. Ne signez pas ; c'est inutile. Pliez, mais ne mettez pas l'adresse ; c'est inutile aussi. Je me charge de faire tenir le billet à M. de La Garderie. Et il est conçu en termes assez généraux, assez vagues et assez ambigus dans l'ensemble, assez précis sur un point, pour produire tout l'effet que j'en attends.

— Et, si je refuse de vous le remettre, ce billet?

— Je considérerai l'épreuve comme concluante, et votre refus comme l'équivalent d'un aveu... Oh! je pourrais vous menacer d'un éclat, d'un scandale, d'un égorgement, que sais-je? Mais, je vous l'ai dit, il n'y aura rien de tout cela.

— Et?..

— Et je vous ferai mes adieux, séance tenante.

— Des adieux définitifs?

— Tout à fait définitifs.

— Ah! vous ne vous contenterez pas de vous retirer sous votre tente, de partir pour Taillevent? Vous me planterez là, à tout jamais? Eh bien! mais, savez-vous que c'est fort grave, cela?

— Je ne vous l'ai pas caché.

— Mais enfin, quel grief précis pouvez-vous alléguer?.. outre les avertissemens charitables que vous avez dû recevoir. Car je me doute bien que mon amie Mabel...

— Je vous ai surprise côte à côte avec M. de La Garderie, dans une pose des plus familières, des plus abandonnées...

— Oh! cela m'étonne, et je ne me rappelle pas...

— Ce soir même... J'étais à la fenêtre du petit salon, dehors... avant d'entrer.

Roberte fit un mouvement.

— Et c'est tout? demanda-t-elle.

— Mon Dieu, oui. Mais c'est presque suffisant.

— Et vous croyez que, pour satisfaire votre lubie, comme cela, sans autre preuve, sans autre prétexte, vous allez me forcer de tomber dans un piège... assez grossier, du reste!.. Dites-moi donc un peu ce que vous comptiez faire de mon billet?

— Je comptais, en alléguant une gageure, une mystification, une facétie quelconque, charger, vous présente,.. pour ne pas vous compromettre aux yeux de la domesticité du château, charger votre femme de chambre ou quelque autre fine mouche de faire passer à M. de La Garderie ce billet, d'ailleurs sans suscription. De deux choses l'une : ou M. de La Garderie, n'ayant jamais obtenu de rendez-vous, n'eût pas compris ce qu'on lui voulait, et je l'aurais bien vu ; ou il eût, sans tergiverser, déféré à l'invitation... et je l'aurais bien vu encore.

— Fortement combiné! et, à peu près, selon toutes les règles de la plus pure tradition!.. Mais qui m'eût empêchée, moi, de le faire prévenir en secret?.. Vous disiez, mon ami, que votre moyen était bien simple : trop simple, en effet !

— Ordre eût été donné de ne remettre le billet que dans la matinée. Et, d'ici là, je vous aurais surveillée moi-même ; je me proposais de passer la nuit dans cette pièce, à côté de votre chambre...

— A la bonne heure! C'était mieux conçu et mieux ourdi qu'il ne m'avait paru d'abord... Mais je vous refuse décidément mon concours.

— Pourtant, je n'ai pas d'autre moyen de m'assurer... Vous avez bien réfléchi ?

— Parfaitement.

— Alors, c'est un aveu, dit M. de Fossanges en pâlissant encore un peu. Eh bien! vous allez être libre, Roberte.

— Vous tenez à votre idée?.. Veuillez, au moins, me l'exposer en détail.

— Ce n'est pas très compliqué. Nous nous séparons à l'amiable. Les questions d'intérêt seront réglées par nos notaires. D'ailleurs, nos deux fortunes ne se sont jamais confondues. Vous garderez l'hôtel et le Champart, qui ont été achetés sur vos deniers. Moi, j'ai ma terre de famille, Taillevent, qui, avec un pied-à-terre à Paris, me suffira... Quant aux raisons à donner de cette rupture, pour amuser la curiosité publique et défrayer les bavardages, le mieux est de s'en tenir à l'explication la plus plausible, à celle qui ne fera que confirmer ce dont tout le monde se doute depuis long-

temps : nous dirons que notre ménage était boiteux et que, ne nous entendant point, ou nous entendant de moins en moins, nous n'avons pas jugé utile de prolonger indéfiniment une expérience qui a eu assez de durée pour être réputée loyale.

— A merveille! déclara la marquise avec un évident dépit. Mais quelle sera ma situation dans le monde, je vous prie? Et qu'est-ce qu'une femme mariée qui ne vit pas avec son mari, quoiqu'elle ne soit ni divorcée, ni même officiellement séparée?

— Ah! cela vous regarde, ma chère... Et, du reste, c'est un peu ma vengeance. Je ne veux pas de procès; je n'en ai que faire, puisque je ne vous demande rien... Vous pensez bien que je n'ai pas accepté, huit années durant, tout ce que j'ai accepté, pour en venir au retentissement de débats judiciaires, et cela dans l'unique dessein de vous restituer une liberté sans mélange, qui vous permette, le cas échéant, de légitimer vos amours ou de régulariser vos fantaisies... Non, non; je veux que vous sentiez, à distance, le poids de mon autorité, de mes droits, plus que vous ne l'avez jamais senti, alors que je vivais à vos côtés.

— Mais, si vous me fuyez sans valable raison, ne puis-je, moi, prendre l'initiative d'un procès et vous contraindre?..

— Vous le pouvez. Seulement, je ne vous ménagerai guère dans ce cas, je vous en préviens... Adieu, Roberte! Je vous ai beaucoup aimée, quoique très maladroitement; je vous en demande pardon. Et, quant à moi, de mon mieux je vous pardonne, parce que je reconnais que les femmes de votre sorte ont besoin de sentir la férule d'un maître aussi souvent, pour le moins, que les caresses d'un mari ou d'un amant... Mon successeur s'entend aux caresses, je l'ai constaté; reste à savoir s'il n'excelle pas aussi à manier la férule. Bonne chance!

Quand M. de Fossanges, — dont l'accent, malgré le tremblement de sa voix, marquait une résolution inébranlable, — se fut retiré, la marquise regarda la pendule, comme si elle eût hésité devant quelque démarche ou quelque tentative suprême. L'heure, sans doute, lui parut indue, car elle s'étendit tout habillée sur son lit, où les premières lueurs de l'aube la trouvèrent accoudée et méditative, la face pâlie et les yeux troubles, peut-être humides.

Elle procéda seule à sa toilette et ne sonna sa femme de chambre que pour lui ordonner d'avertir la baronne Gueyrard qu'elle était attendue.

Au moment même où celle-ci pénétrait dans l'appartement de Roberte, une voiture s'arrêtait devant le perron du château. M. de Fossanges y monta sous les yeux des deux femmes, qui s'étaient approchées d'une fenêtre. Il ne leva ni ne tourna la tête une seule fois. Son valet de chambre prit place dans une seconde voiture, un

omnibus chargé de plusieurs malles et dont l'intérieur était tout encombré de petits colis, tels que caisses à chapeaux, boîtes à fusils, sacs de voyage, pour la plupart bouclés en hâte.

— Savez-vous ce que c'est que ce départ matinal et précipité? demanda brusquement Roberte en se retournant vers Mabel. Je vais vous le dire. C'est le résultat de vos petites rancunes et de vos petites perfidies. C'est un mari qui s'éloigne du domicile conjugal sans esprit de retour... C'est votre ouvrage.

— Je ne relèverai pas le mot « perfidie, » répliqua Mabel, quoique votre conduite, ma chère Roberte, me donne le droit de vous le renvoyer. Je vous prie seulement de m'expliquer... Car enfin, je ne crois pas qu'il y eût, dans les révélations anodines que j'ai pu faire à votre mari, par voie de représailles, les élémens d'une tragédie bourgeoise... qui m'a tout l'air, au reste, d'avoir tourné au vaudeville. Ce départ ne me paraît pas sérieux. Une seule chose m'etonne même, c'est que vous n'en riiez pas la première.

— Il n'y a pas de quoi rire, dit Roberte d'un ton sec.

Alors, une expression de curiosité très intense se fit jour sur le visage de Mabel, à travers une nuance d'inquiétude dont elle n'avait pu le préserver d'abord, ou plutôt le debarrasser depuis la veille au soir. Et elle se mit à interroger :

— Vous prétendez donc que c'est tout de bon que votre mari vous quitte, et que je suis la cause de ce départ... ou de cette fuite?.. Mais que lui ai-je appris qu'il ne connût, sauf certain degré de laisser-aller, peut-être, dans votre manière de flirter? Vous comprendrez, d'ailleurs, que je ne pouvais avoir prévu la pose un peu risquée où nous vous avons surprise, quand vous saurez que nous venions des profondeurs du parc...

— Il s'agit bien de cela!

— Mais de quoi s'agit-il donc?

Roberte hésita; puis, tout à coup, avec une rageuse hardiesse :

— Grâce à votre intervention, mon mari a pu acquérir la certitude que je suis la maîtresse de M. de La Garderie... Voilà de quoi il s'agit, ni plus ni moins!

— Acquérir la croyance, voulez-vous dire?

— Non, répliqua Roberte avec la même brusquerie, c'est bien certitude qu'il faut dire.

— Quoi! vous!.. Descendue,.. tombée jusque-là!

Elle avait joint les mains et regardait son amie avec une stupeur mêlée d'effroi et de compassion. Ses yeux se voilaient de larmes peu à peu. Et, dans sa blanche toilette du matin, aux plis amples, aux larges manches flottantes découvrant l'exquise gracilité de ses bras

nacrés, elle avait quelque chose d'angélique, d'idéalement pur. La femme qui, sous l'impulsion d'une rivalité d'amour, s'était un moment montrée en elle, avec les misères de la jalousie et de la haine, l'âpreté de la rancune, le génie de la vengeance, s'effaçait ou se transfigurait à vue d'œil. Il n'y avait plus là qu'un être noble et chaste, confondu et désolé en face d'une honte inexplicable. — D'un geste vague, indécis et charmant, empreint d'une mansuétude toute spontanée et comme involontaire, elle tendit les bras à Roberte, qui, ayant suivi les phases de cette transformation inattendue, finit par se jeter, toute sanglotante, au cou de son amie.

— Pauvre chérie, qu'avez-vous fait !

— Ah ! je ne sais pas, Mabel, je vous jure que je ne sais pas !.. Si encore je l'aimais vraiment !

— Taisez-vous, malheureuse amie !.. Vous l'aimez : c'est votre excuse.

— Eh ! suis-je capable d'aimer ?.. d'aimer assez pour cela ? Non, non, mon excuse n'est pas là ; elle est plutôt dans mon inconscience... Je suis un pauvre être déformé par une vie factice, déprimé par une atmosphère de mensonge, le jouet de tous les sentimens faux, de toutes les idées déréglées qui peuvent germer et s'épanouir en des régions où le caprice, l'affectation, la folie semblent les fruits ordinaires du sol... Je vous assure que j'ignore pourquoi j'ai fait tout le contraire de ce que je m'étais promis de faire... J'ai comme le vague souvenir d'un étonnement de mon esprit et de mes sens, d'un désir pervers de tromper, d'une incapacité soudaine et imprévue dans la résistance, d'une fatigue, d'un besoin, d'une sympathie, que sais-je ? Mais, vrai ! je ne me comprends pas moi-même. Et je sens bien, surtout à cette heure, que j'ai plus d'amitié pour vous, dont j'ai trahi la confiance, que je n'ai eu d'amour pour celui dont j'ai satisfait la passion !

— Il ne faut pas dire cela, Roberte... Encore une fois, il ne faut pas le dire, ni le penser ! Vous aimiez ; vous avez été faible devant l'amour, vous aviez trop présumé de vos forces : voilà la vérité, voilà l'excuse... Mais que faire maintenant ? Ah ! Dieu ! si j'avais su !.. Oui, vous avez raison, c'est bien par ma faute... Mais comment aurais-je pu me douter ?.. Et comment ma sotte et coupable petite vengeance a-t-elle pu causer... Étant donnés les termes où vous étiez avec M. de Fossanges... Voyons, mettez-moi tout à fait au courant...

Mme de Fossanges, mal revenue de son grand émoi, eut une peine infinie à mener jusqu'au bout le récit de ce qui s'était passé entre elle et son mari. Elle y parvint pourtant, et sans rien omettre.

— Il est évident, dit Mabel quand ce fut achevé, que M. de Fossanges avait déjà une demi-conviction en entrant chez vous. Votre refus de vous prêter à cette épreuve... Au fait, pourquoi ce refus obstiné? N'aviez-vous pas une chance?..

— D'abord, je ne croyais pas sérieusement que mon refus dût avoir les conséquences qu'il a eues. Et puis, M. de La Garderie, recevant un tel billet, se fût rendu tout droit à Dieppe, où nous nous sommes vus, à moins que je n'eusse trouvé le moyen de le prévenir, ce qui n'était pas facile avec l'espionnage de mon mari. Vous seule peut-être... Et je ne pouvais guère m'adresser à vous!

— Mais enfin, votre mari, dans tout cela, n'a pas de preuve certaine... Il vous aime, je le sais depuis longtemps. L'avenir n'est pas irrémédiablement compromis, si vous n'êtes pas l'esclave d'une passion despotique.

— Ah! Dieu, non, hélas!.. Et, tenez, si votre amitié, jusqu'au bout clémente, veut bien m'assister, c'est vous qui vous chargerez d'éloigner sur l'heure M. de La Garderie. Vous l'informerez en bloc des incidens de la soirée d'hier et du départ, de la rupture qui en a été le résultat. Vous lui remontrerez que sa place n'est pas ici et qu'il doit s'éloigner aujourd'hui même... Ajoutez que je compte sur son affection pour lui faciliter l'obéissance, et qu'il peut compter sur ma gratitude.

— Mais, s'il voit dans ces circonstances nouvelles, comme c'est, du reste, son devoir... s'il y voit un motif de plus de se consacrer à vous tout entier, que lui dirai-je?

— Gagnez du temps, au moins. Représentez-lui que, de toute manière, il ne peut demeurer chez moi un jour de plus... Dites-lui ce que vous voudrez, mais tâchez que je n'aie point à le voir : je craindrais que mon secret ne m'échappât. Car vous avez mille fois raison : faute d'aimer avec passion, je suis doublement méprisable... Allez, Mabel, et pardonnez-moi si vous pouvez.

— Vous êtes malheureuse, et je n'étais pas aimée. Vous vous êtes fait beaucoup de mal, et vous ne m'avez fait aucun tort. Je vous plains. Embrassez-moi...

La marquise ne parut pas à table. Mabel se servit, pour expliquer l'absence de son amie, d'une excuse qui rattachait cette absence au départ inopiné du marquis : elle parla d'une nouvelle grave, reçue la veille au soir.

Après le déjeuner, elle aborda Florestan.

— Rejoignez-moi tout à l'heure, lui dit-elle, sur le banc où nous avons causé hier. J'ai un message à vous transmettre, et je ne veux ni témoins ni fâcheux.

Plus inquiet encore qu'intrigué, le jeune homme arriva sur les

lieux presque en même temps que Mabel. Il lui trouva tout de suite une mine qu'il estima de bon augure pour lui, parce qu'elle était fort triste. Mais il ne tarda guère, en écoutant, à se convaincre que cette mine était justifiable. Il n'interrompit pas une fois le récit de l'amie de Roberte, lequel récit fut d'une exactitude scrupuleuse, sauf en ce qui concernait l'intervention de la narratrice (le hasard ayant été rendu responsable de la découverte faite par le marquis).

— Eh bien, madame, dit La Garderie avec une dignité parfaite et en comprimant un mouvement de joie involontaire, il est de toute évidence que je dois m'éloigner sans retard, quand ce ne serait que pour me tenir aux ordres de M. de Fossanges, s'il lui plaisait de me demander des comptes, à mon tour. Mais il est non moins évident que je dois voir Mme de Fossanges avant de partir. Ma vie lui appartient, si son mari me laisse vivre, comme il semble s'y résigner... et comme je m'efforcerai, le cas échéant, de le lui persuader...

— Roberte préfère ne pas vous voir... à présent. Plus tard...

— Il faut pourtant que je la voie! Je ne puis me sauver comme un voleur.

— C'est cependant bien un peu le cas, fit observer Mabel sans trop d'amertume.

— Pardonnez-moi, madame, dit le jeune homme en se levant, mais vous ne me comprenez pas... Nous n'avons pas, d'ailleurs, la même manière de voir, je le crains. Vous me condamnez; je ne me repens pas. Un amour sincère, une passion vraie, voilà mes titres à l'indulgence, à l'absolution. Et, pour les appuyer, j'ai ma constance et mon dévoûment. Le rêve de toute ma jeunesse a été de devenir pour Mme de Fossanges ce que je suis présentement pour elle, mais surtout ce que je serai demain : son appui et le compagnon de son existence. Elle m'aime; cela suffit pour que je sois son éternel obligé, et aussi, je pense, pour qu'elle ait en moi une confiance éternelle!

Il s'était échauffé jusqu'à l'exaltation. Et son ardeur avait quelque chose de religieux.

— Bien! fit Mabel avec un effort pour sourire. Il me paraît que vous êtes un homme de bonne foi, et même un homme de foi. Je crains fort que l'avenir ne vous détrompe sur la valeur de votre culte enthousiaste... Mais voilà qui ne me regarde pas. Je suis ici pour vous dire, car je suis venue en messagère, que Roberte, profondément troublée par ces événemens si soudains et si graves, ne se croit pas en état de vous recevoir aujourd'hui. La délicatesse, l'honneur même...

— Elle vous a chargée, interrompit Florestan, de m'intimer de sa part l'ordre de m'éloigner sans chercher à la voir?

— C'est plutôt une prière qu'elle vous adresse par mon entremise.

— Je ne puis admettre qu'elle veuille ainsi, sans un mot...

— Doutez-vous donc de mon dire?

— Eh bien!.. oui! s'écria Florestan qui s'oubliait. Oui, madame, je doute un peu de votre franchise, je l'avoue... J'ignore quelle sorte d'intérêt vous pouvez avoir à battre en brèche mes sentimens pour votre amie. C'est peut-être le respect de la morale qui seul vous inspire. Mais ce que je sais, c'est que vous n'avez pas négligé une occasion d'éveiller mes craintes, de favoriser mes inquiétudes et de ruiner mes espérances. Je rencontre et je sens, à chaque instant, votre hostilité. Et voilà pourquoi votre témoignage m'est suspect!

— Allez donc, monsieur, allez tout à votre guise importuner la femme que vous avez perdue!.. Quant à ce que vous appelez mon hostilité, il me plaît que vous sachiez qu'elle ne procédait pas seulement de mon aversion pour le mal, le mensonge et la trahison, ni de ma sollicitude pour les intérêts moraux et matériels de mon amie, mais de la grande sympathie que vous m'aviez inspirée à votre insu et malgré moi... Je puis bien vous le dire, maintenant que vous ne vous appartenez plus et que vous avez affirmé par le scandale les préférences de votre cœur... Adieu, monsieur! Je ne vous juge pas, et je ne veux pas davantage juger Roberte; mais je vous permets à tous deux de me juger.

M. de La Garderie fut assez impressionné par l'accent de cette courte apologie, par le ton de franchise émue et de passion mal éteinte de cette déclaration *in extremis*. Mais il conservait ses préventions, dues aux récentes insinuations de Roberte; en outre, il n'avait, à l'heure présente, qu'une idée : voir sa maîtresse, lui parler, la réconforter et lui engager sa vie. Aussi ne demeura-t-il pas longtemps dans l'endroit où Mabel, encore vibrante d'émotion contenue, l'avait hâtivement abandonné à lui-même.

Il se mit en quête de la femme de chambre de la marquise, la joignit sur le seuil même de l'appartement de celle-ci et lui dit, avec toute la correction et tout le sang-froid dont il était capable en un tel jour :

— Veuillez demander à Mme de Fossanges si elle peut me recevoir. Je quitte le Champart aujourd'hui même, tantôt, vers quatre heures, et je suis très désireux de lui présenter mes hommages avant de partir, comme aussi de prendre ses commissions pour Paris... Ayez bien soin d'ajouter que, s'il ne s'agissait d'une au-

dience de congé, je ne me permettrais pas de la déranger, la sachant souffrante ou occupée.

Le calcul de Florestan était juste. Roberte ne pouvait guère refuser de recevoir un de ses hôtes sur le point de quitter sa maison, sans risquer par cela même de piquer intempestivement la curiosité déjà fort éveillée d'une soubrette qui n'avait coutume de porter ni ses yeux ni sa langue dans sa poche. — Le jeune homme fut donc introduit dans cette chambre bleue dont il n'avait jamais franchi la porte.

Dès qu'il se fut assuré que cette porte avait été refermée sur lui, il s'approcha vivement de la marquise et, sans élever la voix :

— Me voici, Roberte, un peu contre votre gré, sans doute. Mais comment partir sans vous avoir revue?.. Avez-vous, dites-le-moi vite, quelque sujet de crainte pour votre sécurité ou votre repos?

— Aucun. C'est une séparation à l'amiable... Rassurez-vous donc.

Florestan n'était pas sans trouver l'accueil un peu froid. Il s'attendait, en entrant, à autre chose : ou à des lamentations, ou à une explosion de tendresse passionnée, ou peut-être à des reproches incohérens ; mais pas du tout à ce calme vrai ou affecté. Sa maîtresse le recevait, là, dans ce sanctuaire qu'il n'avait jamais profané, comme elle l'aurait reçu dans son salon, après un deuil ou un chagrin quelconque : triste et contrainte, sans emportemens, ni effusions, ni grands élans d'aucune sorte.

— Et... qu'allez-vous faire? demanda le jeune homme en hésitant.

— Mais, le sais-je?... Je n'ai guère eu le loisir d'y songer... Ah! je vous assure que je ne me suis pas encore demandé ce que je ferais de ma personne!

— Et... de moi?

— Ah! que voilà bien un mot d'homme, d'égoïste! Ma vie est bouleversée à cause de vous, ma réputation probablement sacrifiée; et vous vous informez d'abord du sort qui vous attend!

— Non, pardon! pas d'abord, mais par voie de conséquence... C'est qu'il me semble, Roberte, que, dans une pareille conjoncture, l'essentiel n'est pas de chercher des palliatifs impuissans, mais de s'assurer l'un de l'autre, de s'unir plus étroitement pour faire face aux complications ou aux dangers, pour parer aux difficultés du présent et pour s'apprêter à l'avenir... Voyons, vous m'aimez?

— Il serait un peu tard pour m'apercevoir du contraire. Mais rien, à parler franc, ne m'avait préparée aux résolutions extrêmes...

Je me sens un peu désorientée... comment vous dire? étourdie par la soudaineté d'un changement d'existence dont je ne puis prévoir encore la portée. En arrivant ici, vous paraissiez presque joyeux. Vous confesserai-je que je m'en étonne?

— C'est vrai, j'avais tort... Mais, après la première angoisse sur votre sort immédiat, je n'ai songé qu'à la joie de cette libération qui nous affranchissait tous deux de l'hypocrisie et de la contrainte, de la ruse et de la duplicité... Je me disais que vous pourriez désormais vous donner toute et, en échange, prendre ma vie, que, par avance, je vous abandonnais. Je me sentais prêt à vous obéir en tout, à continuer de vous aimer dans le secret, si tel était votre bon plaisir, comme aussi à associer, sans réserve, ma destinée à la vôtre... Enfin, je serais resté votre amant ou devenu presque votre mari, et même tout à fait, selon vos décisions et la nature des circonstances... Il paraît que j'allais trop vite en besogne; qu'il faut attendre, réfléchir, peser, examiner, avant même de décider si nous nous aimerons encore, maintenant que nous n'avons plus le droit de ne pas nous aimer!

Roberte répliqua avec une gravité douce :

— Vous n'êtes que passionné; je suis, moi, attristée en même temps qu'éprise. Je réfléchis... Mais cela ne m'empêche pas de vous aimer.

— Ah! enfin, vous l'avez dit! Il était temps.

— Vous êtes bien ingrat! Mais je vous pardonne, parce que votre exaltation me réchauffe et me grise... et que j'ai besoin d'être grisée.

Elle s'inclinait vers lui, gracieuse et résignée, plutôt qu'enivrée, mais câline, à la fin, et charmeresse; en un mot : toute-puissante. Il enveloppa de ses bras, avec une exquise dévotion, avec un juvénile enthousiasme, mitigé par la pitié, ce corps charmant qu'il avait cru façonné déjà à l'audace de ses caresses, et il s'écria :

— Ah! j'ai eu peur de vous avoir perdue presque aussitôt que conquise! Mais ne craignez rien de moi, ma bien chère Roberte... Je serai ce que vous voudrez que je sois. J'imposerai silence à mes rêves et à mes impatiences. J'attendrai vos ordres. Est-ce cela?

— Oui, murmura Roberte. Je vous demande de me prendre comme je suis, avec mes petites faiblesses, mes petites lâchetés,.. ma frayeur de tout ce qui est définitif et obligatoire. L'expérience que je dois à mon mariage m'a appris à me défier de moi; il y a des choses auxquelles je ne suis pas apte : la dépendance, par exemple, et la sujétion dans l'amour. Cette situation nouvelle qui m'est faite, je voudrais,.. pourquoi ne pas le dire? en conserver le bénéfice, l'unique avantage, c'est-à-dire la liberté. Je

tremble que, dans l'entraînement de votre passion, vous ne me pressiez de commettre une nouvelle folie, de rendre publique ma défaillance. Et voilà pourquoi je préférais ne pas vous revoir tout de suite... Laissez-moi me retourner, me recueillir; un peu plus tard, bientôt, je vous rappellerai; et alors, vous me tiendrez, une fois encore, de mon libre consentement.

— Soit! fit le jeune homme avec tristesse. Ce n'est pas tout à fait cela que j'avais rêvé. Mais j'ai plus de devoirs envers vous que de droits sur vous... J'obéirai.

XI.

Non, ce n'était pas tout à fait cela qu'avait rêvé Florestan. A défaut d'autre croyance, il avait du moins une remarquable faculté d'enthousiasme pour les choses de l'amour. Ardent et sincère, il était capable de se donner corps et âme, sans marchandage ni compromis, à sa passion, quelle qu'elle fût, mais surtout à une passion aussi avouable que l'était celle que lui avait inspirée la marquise de Fossanges. C'était bien un dévot de l'amour : fervent et crédule, tenace et soumis. — Aussi ne pouvait-il ni se révolter après un retour de fortune, ni se déclarer satisfait de l'exaucement passager de ses vœux.

Mais, si le jeune homme s'exaltait facilement en matière amoureuse, sa tête se refroidissait plus vite que son cœur; — ce qui lui permit de faire quelques réflexions assez sagaces sur son cas et sur celui de son éphémère maîtresse.

Les liaisons adultères ne deviennent vraiment embarrassantes que du jour où l'amant se trouve débarrassé du mari, soit par la mort, soit par la séparation ou le divorce, soit enfin par la retraite volontaire, mais surtout par cette dernière solution. Un homme d'esprit, quand il s'aperçoit que sa femme le trompe, n'a donc pas à hésiter sur la vengeance : il n'a qu'à s'en aller. Il peut être certain de faire pièce aux deux complices en les laissant face à face; et cette imparfaite libération de la femme infidèle marque le commencement de l'expiation. De quelque côté, en effet, que se tournent désormais les amans, ils ne voient plus pour eux que des chemins barrés. Auparavant, ils étaient dans une impasse; mais ils pouvaient rétrograder : ils ne le pourront plus sans félonie ou sans incohérence. S'ils vivent ensemble, ce ne sont, de toutes parts, que sacrifices et meurtrissures : relations de famille, rang social, sécurité du lendemain, tout doit être immolé par eux ou compté dorénavant pour rien. S'ils reculent devant la vie commune, l'isolement de la femme ne tarde pas non plus à faire le vide complet autour

d'elle, sa situation étant presque aussi suspecte que dans le cas précédent et beaucoup plus fausse.

C'est ce qu'avait compris à merveille M. de Fossanges. Et c'est ce que comprenait pareillement Florestan, dans la solitude où on le laissait se morfondre. De sorte qu'il se tenait à l'écart, non sans effort ni impatience, mais sans rancune : il ne pouvait, quoique prêt à tout, s'étonner qu'une femme hésitât devant certains holocaustes.

Après le retour de la marquise à Paris, une seule visite, rue Jean-Goujon, ce fut tout ce qu'il se permit ; et, en fait d'allusion à leur situation réciproque, une simple phrase qui exprimait à la jeune femme, en même temps qu'une docilité parfaite, un dévoûment à toute épreuve. Il avait été payé sur l'heure de sa discrétion ; car Mme de Fossanges, profitant de ce qu'elle était seule avec lui, lui avait donné ses deux mains et son front à baiser, en murmurant : « Bientôt,.. bientôt !.. » et en accompagnant le tout d'un regard plein de gratitude et d'attendrissement. — La vérité est qu'elle attendait, soit de l'amour et de la faiblesse de son mari, soit du hasard des circonstances, quelque heureuse modification de sa vie nouvelle, c'est-à-dire une restauration du passé.

Mais M. de Fossanges ne se départait point de ses résolutions ; retiré sous sa tente, il paraissait bien y avoir élu définitivement domicile. Toutes les questions d'intérêt, d'ailleurs peu compliquées, avaient été réglées, avec une convenance parfaite, grâce à l'intervention officieuse des notaires. Et les époux n'avaient même plus à se revoir.

Quant au monde, il sembla d'abord prendre assez bien la chose. Après tant de procès scandaleux, tant de scènes ridicules ou affligeantes, on trouvait, sinon très naturelle, du moins très méritoire, cette façon discrète de terminer un différend conjugal. — On commençait à être blasé quant à ces audiences de tribunal où deux conjoints aigris se vident réciproquement sur la tête, par l'obligeante entremise de leurs avocats respectifs, des tombereaux d'ordures et des panerées de documens diffamatoires. A quoi bon tout cela, quand chacun des intéressés peut vivre tranquille de son côté, et qu'il n'y a même pas d'enfans à se disputer? A quoi bon aussi pousser l'épreuve de la vie commune jusqu'aux volées mutuelles de coups de cravache, que l'on finit par s'administrer quelquefois sur le palier de l'appartement?

Seulement, ce juste tribut d'eloges une fois payé aux deux nouvelles et méritantes victimes de l'incompatibilité d'humeur, on se demanda ce qu'allait faire la marquise, quelle conduite elle allait tenir, et à quel genre de vie elle allait s'arrêter. Et, quand on la vit

prête à continuer de recevoir, de sortir et de se distraire comme par le passé, on lui marqua quelque étonnement, ou plutôt on laissa voir quelque stupeur. On ne lui tourna pas le dos; les hommes surtout n'auraient eu garde. Mais trop de gens envieux avaient la démangeaison d'une revanche à prendre sur son luxe et son état de maison, son élégance et sa beauté, pour ne pas lui faire sentir que sa situation n'était plus entière et qu'il y avait des lézardes à son prestige. Et puis, la recrudescence d'hommages masculins, qui avait tout naturellement signalé l'inauguration de son veuvage conventionnel, n'était pas sans lui créer quelques difficultés de nature assez délicate.

Ainsi, tous ses adorateurs, non contens de s'épier les uns les autres, se mirent à la surveiller de fort près, guettant plus que jamais sa chute, quelques-uns même étant bien convaincus que cette chute était un fait accompli, et qu'il n'y avait plus qu'à en provoquer le renouvellement à leur profit. Trois ou quatre de ses plus actifs poursuivans surtout s'acharnèrent à la convaincre que, dans sa position, une femme n'a jamais aucun avantage sérieux à demeurer vertueuse, personne ne devant s'imaginer qu'elle le puisse être à l'avenir, sauf le cas d'un chômage général d'admiration autour de sa beauté ou d'une personnelle inaptitude à l'amour, tout à fait humiliante. — Cette démonstration par l'absurde devint notamment le thème favori de MM. de Valencin, de Novancourt et de Francœuvres, — ces deux derniers faisant une cour collective, par habitude d'agir de concert.

La marquise comprit tout de suite que son ironie était en danger de s'émousser depuis que son mari n'était plus là pour rendre cette ironie presque respectable, — en tout cas vraisemblable et légitime. — Elle s'aperçut que cette arme gracieuse se fausserait vite dan ses mains, n'étant plus suffisante pour attester la force de celle qui s'en servait et continuant de faire des blessures qui ressemblaient de plus en plus à des piqûres d'aiguillon. Elle vit qu'il lui faudrait se fâcher ou se montrer tolérante au point d'encourager, non-seulement toutes les visées, mais toutes les suppositions.

En outre, ayant toujours fait profession de dédaigner les amitiés de femme, excepté celle de Mabel, et Mme Gueyrard ne pouvant plus ne pas se tenir sur la réserve, Roberte ne tarda guère à se sentir effroyablement seule. Elle eut le frisson de la solitude, elle connut l'angoisse des abandonnemens au milieu d'un concours empressé de courtisans.

Et bientôt, un incident qu'elle eût pu prévoir, sous une forme ou sous une autre, puisqu'elle avait prévu tout le reste, redoubla son malaise.

Un jour que M. de Novancourt était chez elle avec son inséparable Francœuvres, la conversation tomba sur la vogue croissante des stations d'hiver. Novancourt, opinant après Francœuvres, — dont on disait, par allusion à la différence de leurs statures et à la similitude de leurs idées, qu'il était le prolongement nécessaire, — Novancourt prônait l'usage de ces déplacemens réitérés, grâce auxquels on n'habite plus Paris que le temps voulu pour s'y retremper, pour renouveler sa garde-robe et pour entretenir ses relations.

— C'est très gentil, ces petits voyages ; ça coupe une saison, ça vous distrait, ça vous redonne le goût de Paris. Ainsi, Francœuvres et moi, nous allons partir pour Nice : nous verrons les courses, le soleil,.. s'il y en a ; à défaut de soleil, la roulette. Et, avant un mois, nous serons de retour ici, heureux d'être partis, heureux d'être revenus... Savez-vous ce que vous devriez faire, vous, chère madame...

— Ne vous donnez pas la peine de compléter votre pensée : j'ai deviné.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je ne dirais pas non, si... si l'on ne rencontrait là-bas tous les gens qu'on a coutume de voir ici. Est-ce la peine de faire tant de chemin pour retomber en pays de connaissance ? Pour moi, l'excuse des voyages, c'est le besoin de voir des physionomies nouvelles. A Paris, c'est à croire que personne ne meurt. Mais, dans le Midi, on retrouve même les gens qu'on ne voyait plus !

— Ça, c'est vrai ! dit Francœuvres. Ainsi, nous allons retrouver là-bas...

Sur ces entrefaites, M. Le Hardouin entra dans le salon.

— Vous parlez de Nice ? dit-il. J'y vais.

— Naturellement. On ne peut pas courir sans vous.

— Et j'emmène La Garderie, ajouta l'oncle de Florestan avec un regard en dessous à l'adresse de la marquise.

— Tiens ! mais il me semble qu'on ne le voit plus guère, M. de La Garderie ? Était-il donc absent ?

Francœuvres, en parlant, avait levé le nez vers son ami Novancourt d'un air narquois.

— Non ; mais il est morose, déclara M. Le Hardouin, grièvement morose. C'est pour cela que je l'emmène : je veux le distraire.

— Et il a accepté ? demanda, après une hésitation, la marquise.

— Conditionnellement... Entre nous, je crois que le cher garçon est enchaîné.

— Enchaîné ?

— Oui. Je le soupçonne d'avoir une liaison. Cette morosité, cette mélancolie...

— Bah! — fit Francœuvres, qui avait dressé l'oreille, alléché, mais surtout gouailleur.

— Oui, oui... Mais ce n'est pas mon affaire.

Et M. Le Hardouin changea de conversation, refusant de se prêter aux efforts des deux inséparables pour faire de nouveau dévier l'entretien vers la vie privée de Florestan.

Mais, quand il fut seul avec Mme de Fossanges, il y revint de lui-même. Puis :

— Encore un, dit-il, que vous avez mis à mal!

— Moi!.. Je voudrais bien savoir ce qui vous autorise, mon cher Le Hardouin, à porter à mon compte les chagrins d'amour de votre neveu?

— Croyez-vous qu'on ne vît pas bien, au Champart, que La Garderie s'était brûlé les ailes à voleter autour de vous?

— Quand cela serait, à qui la faute?

— A vous, madame et chère amie, à vous, au moins pour moitié. On s'éprend de vous sans le faire exprès, je l'ai éprouvé par moi-même, mais vous faites exprès de ne pas vous en apercevoir à temps.

— Vous savez que vous devenez insolent, mon cher... et que vous prenez mal votre temps! Car je suis seule, passablement exposée déjà aux mauvais propos... Je ne vous fais pas mon compliment. A un certain niveau social, quand on ne peut pas être gentilhomme, ce qui n'est point, en effet, dans les moyens de tout le monde, il faut être au moins *gentleman*.

Très sèche, elle s'était levée pour marquer à son visiteur qu'elle le congédiait.

— Pardon... Je n'entendais nullement vous blesser. Je voulais seulement vous dire que ce serait une charité de ne pas réduire à la dernière extrémité ce gentil garçon, qui vous aime et qui paraît prendre la chose au sérieux... Vous ne détestez pas me faire souvenir que je suis son oncle... Eh bien! je m'en suis souvenu, voilà tout!

Évidemment, c'était une vieille rancune que venait d'assouvir l'oncle de Florestan. Mais sa visite n'en eut pas moins des conséquences qu'il n'avait pu ni prévoir ni souhaiter.

Mme de Fossanges, qui avait déjà senti précédemment que sa suprématie mondaine était entamée ou compromise, ne pouvait plus douter que sa réputation même ne fût à la merci des commérages et des inductions malveillantes de tant de gens hostiles ou envieux. Quoi qu'elle fît désormais, on y trouverait à redire. — Son parti fut bientôt pris. Trop orgueilleuse ou trop vaniteuse pour accepter une lente déchéance, trop adulée et trop gâtée pour abdiquer toute prétention aux hommages et à la déférence d'autrui, elle écrivit à Florestan d'avoir à ne pas s'éloigner de Paris sans une visite préalable et une explication nécessaire.

— Vous alliez vous absenter sans me prévenir? dit-elle au jeune homme quand il se rendit à son appel.

— Non pas. J'ai dû, pour me soustraire aux instances plus ou moins sincères de mon oncle, lui promettre de l'accompagner, sauf empêchement imprévu; mais je comptais bien...

— A la bonne heure! Mais il résulte de tout cela que votre oncle et d'autres encore ont parfaitement deviné que vous êtes pour quelque chose dans la rupture de mon ménage... C'était, en partie, prévu. Seulement, j'espérais que l'on se contenterait de conjectures vagues et indirectes.

— On a osé...

— Oh! très bien... Aussi suis-je déterminée à renoncer, pour longtemps, à la vie de Paris.

Florestan eut un involontaire et joyeux tressaillement.

— Mais, reprit la marquise, si je pars, que ferez-vous?

Une touchante anxiété se peignit alors sur les traits du jeune homme, tandis qu'il répondait :

— Ce que vous ordonnerez. Vous savez bien que vous pouvez disposer de moi.

— Vous me suivrez?

— Si vous m'y autorisez, il est inutile de me le demander.

— Eh bien! je vous y autorise.

— Me voilà payé de mes tribulations et de mes angoisses!.. Roberte, je vous...

— Ne le dites plus, interrompit la jeune femme. Mais faites en sorte que je le croie. J'ai besoin de le croire.

Elle l'attira près d'elle et, sans quitter sa main, qu'elle avait prise :

— Je suis à une heure un peu trouble. Les circonstances m'ont poussée hors de ma voie... Je me trouve comme égarée, encore tout abasourdie de ce qui m'est arrivé. Mais j'ai besoin de m'appuyer sur vous, besoin de confiance et d'affection... Il faut que vous soyez là pour me prouver que, si je me suis trompée de route, je ne me suis pas complètement fourvoyée. J'étais peu faite, vous le savez, car je vous l'ai dit et répété, pour ces passions qui bouleversent une existence... Mais je m'y ferai peut-être. Tâchez que je m'y fasse!

— Voyons, Roberte, avez-vous bien réfléchi?.. C'est contre moi-même que je plaide, en ce moment. Mais j'ai peur que vous ne vous laissiez entraîner à une résolution extrême pour quelques froissemens d'amour-propre ou quelques difficultés passagères. Vous n'êtes pas acculée aux décisions sans recours; et, quoi qu'il en doive coûter à mon attachement passionné, je saurai, s'il

le faut, me sacrifier... Je ne peux pas douter de votre affection : vous m'en avez donné le meilleur et le plus irrécusable gage, qui est votre personne même. Seulement, je tremble que vous n'excédiez vos forces en rompant avec le monde, qui n'a pas le droit de vous rejeter et qui ne songe probablement pas à le faire.

— Je ne veux pas y être tolérée, après y avoir régné... Je préfère vivre en indépendante.

— Mais vivre en indépendante, ce n'est pas forcément vivre en irrégulière... Qu'entendez-vous donc par le mot dont vous vous êtes servie?

Mme de Fossanges, inclinant vers son jeune adorateur, devenu son amant et qui l'écoutait extasié, son visage mutin tout embrumé présentement d'une mélancolie douce, se fit très câline pour dire :

— Nous ne pouvons pas vivre tout à fait ensemble, c'est évident... L'amour, d'ailleurs, ne saurait rien gagner à ce régime, qui le dépoétise et l'use avant le temps. Voyez ce qui se passe dans le mariage... A moins d'avoir cette sorte de superstition à rebours qu'ont certains imbéciles pour lesquels le sacrement est la cause de tout le mal, il faut bien admettre que c'est la vie commune qui ruine l'amour, et non le mariage lui-même... Voici donc ce que j'ai rêvé pour nous. Je ne récrimine pas sur le passé; je l'accepte avec ses conséquences : je suis à vous. Mais nos deux existences peuvent rester associées sans se confondre; nous pouvons vivre l'un pour l'autre sans vivre côte à côte... Bref, je voudrais toujours ou souvent vous avoir à portée de ma voix et de ma tendresse sans donner à tous les passans le droit de qualifier notre intimité comme ils qualifient les liaisons affichées. Je veux bien être votre maîtresse, je veux bien qu'on le sache; mais je ne voudrais pas qu'on eût le droit de le proclamer... Imaginez-vous la douce et belle vie que je vous devrai, si rien ne m'oblige à rougir devant personne et si je ne sens ma dépendance que par mon amour...

Tout ce qu'elle lui dit était fort sensé; cela aurait pu l'être moins sans compromettre le succès de sa requête. Florestan, grisé, respirait les paroles de sa maîtresse comme il respirait son parfum, avide de ce qui émanait d'elle, s'en imprégnant sans rien analyser. Et elle put cueillir sur sa bouche la promesse qu'il n'attenterait jamais à cette indépendance dont il semblait qu'elle eût fait sa religion, comme il avait fait la sienne de l'amour.

Il fut convenu que le jeune homme partirait pour Nice avec son oncle et toute la cohorte des *sportsmen* en déplacement. Mais, au lieu de revenir avec eux, il devait attendre que la marquise vînt le rejoindre. Et, soit à Nice même, soit à Cannes, ou en un point quelconque de ce littoral qui est le terme de tant de migrations hiver-

nales, ils inaugureraient leur nouveau train d'existence. — Mme de Fossanges entendait vivre de cette vie libre, et aujourd'hui parfaitement acceptée, des belles cosmopolites millionnaires dont le *home* n'est pas fixe, voyage avec elles, et où elles reçoivent qui bon leur semble, s'installant où il leur plaît, s'envolant et disparaissant quand elles le veulent, traversant Paris comme un carrefour où aboutissent tous les chemins du monde, résidant partout et ne demeurant nulle part. La médisance, sinon l'envie, s'essoufflerait à les suivre. Pourvu qu'elles aient une certaine décence extérieure, nul ne leur demande rien ; n'importe où, on leur fait une place au premier rang, — même à Paris, s'il leur prend en gré de s'y arrêter.

En tout cas, une marquise authentique, qui vit seule, et dont le nom n'a jamais été accolé publiquement à celui d'aucun galant, peut bien espérer qu'elle deviendra l'égale, au moins, des reines détrônées qui voyagent pour leur agrément... ou pour celui de leurs peuples.

Mme de Fossanges se mit donc en devoir de quitter Paris. Elle fit ses adieux à tout le monde, comme en perspective d'une longue absence, mais se contenta d'écrire à Mabel : l'entrevue eût été gênante.

Quant à Florestan, il était déjà parti, le cœur léger, heureux enfin, pleinement heureux, et souriant au long avenir de cette liaison sans chaînes et sans honte. Il était aimé ; on le lui prouvait. Et il allait pouvoir se délecter de cet amour. Et il serait à tout jamais dispensé, non-seulement des compromissions et des lâchetés de l'adultère, mais du décor avilissant ou ridicule des rendez-vous furtifs. Pas de logement garni, pas de correspondance clandestine. Il connaîtrait cette joie souveraine d'entrer la tête haute chez sa maîtresse, ou de la recevoir sans trembler pour elle et sans la voir trembler. — L'amour, faute de la fierté d'aimer et de l'orgueil d'être aimé, n'est plus que la moitié du bonheur. Or, Florestan pouvait désormais prétendre au bonheur tout entier.

Ce fut sur les hauteurs de Cimiez, cet aérien faubourg de Nice, que les amans se retrouvèrent, en mars, après le départ du gros des touristes. Mme de Fossanges avait fait retenir un pavillon enfoui sous les lauriers-roses. Elle s'y installa avec un personnel restreint, remettant à plus tard, ou même à l'année suivante, les réceptions et les fêtes, ce dont le vicomte ne pouvait que lui savoir gré. Néanmoins, elle fit quelques visites, afin de bien établir qu'elle n'était pas là incognito et qu'elle n'avait aucun désir de se cacher.

Florestan venait la voir deux ou trois fois par semaine, dans l'après-midi ; mais, assez souvent, il la retrouvait, le soir, en un

autre pavillon, qu'il avait loué pour cet objet, à quelque distance. De la sorte, leur commerce galant n'était nullement avoué ni même en sérieux danger d'être découvert, chacun se rendant isolément, et de nuit, au lieu de réunion, qui n'était un domicile ni pour l'un ni pour l'autre.

Le charme de ces premiers rendez-vous parut à Florestan sans mélange. C'était l'idéal même du bonheur dans l'amour et par l'amour. Rien de bas, ni de trivial; aucun souci, aucune arrière-pensée, aucune jalousie. Et la poésie d'un beau ciel, la tiédeur d'un doux climat, l'haleine embaumée des fleurs, le vol lumineux des lucioles sillonnant la nuit d'un réseau phosphorescent!.. Avoir de la tendresse plein le cœur, autour de soi ce féerique enchantement des choses, près de soi sa maîtresse, c'est épuiser la félicité humaine... pour peu que se prolonge une telle ivresse de l'âme et des sens.

Florestan buvait à longs traits.

Pendant quelques semaines, il ne soupçonna pas qu'il pût y avoir une lie au fond de la coupe, ni même qu'il dût entrevoir, tôt ou tard, le fond de cette coupe. La courte phase de ses déboires était oubliée, comme l'est un malaise passager entre deux périodes heureuses, et tant que dure la dernière. Aussi bien Roberte se montrait-elle tout autre qu'au Champart et à Paris. Probablement séduite et subjuguée, quand même, par la grâce printanière de cet amour si enthousiaste et si plein de sève, elle paraissait avoir fini par s'y abandonner toute. Elle avait renoncé à la raillerie sans renoncer au sourire. Et, bercée peut-être par la mollesse endormeuse du climat, non moins que par les caressans effluves d'une passion dont elle se sentait comme enveloppée, elle fut, quelque temps, la plus adorable et la plus parfaite des amantes : elle n'eut pas de caprices; il ne semblait même pas qu'elle eût conservé une volonté. Elle ne témoignait point, sans doute, une ardeur toujours égale à celle de son amant; mais elle se prêtait, avec une bonne grâce inlassable, à toutes les exigences passionnées du jeune homme, ne lui refusant ni un rendez-vous ni une caresse, — quoiqu'elle fût en relations presque suivies avec diverses personnes de la colonie étrangère, ce qui réclamait une part assez large de son temps. — Quel homme épris eut jamais l'idée d'en demander davantage?

Mais il advint, tout naturellement, vers la fin du printemps, que leur solitude à deux se fit plus réelle et plus complète, par suite du départ des derniers attardés. Et un nuage, moins qu'un nuage : une vapeur légère, s'étendit sur le front de Roberte. Son amant ne le remarqua point d'abord : il n'était pas dégrisé; et, tant qu'on est ivre, on s'aperçoit difficilement que les autres ont cessé

de l'être. Et puis, la jeune femme était coutumière, à présent, de certaines *absences*, qui ne sont souvent que des distractions un peu prolongées ou même une forme du recueillement.

Un jour pourtant, elle fut si visiblement absorbée par des réflexions chagrines, que Florestan, bon gré mal gré, dut s'en apercevoir. On eût dit qu'elle était devenue la proie d'une obsession et qu'une pensée térébrante lui martyrisait le cerveau. Or, la veille de ce jour-là, M. Strandford, le seul de ses anciens familiers qu'elle eût revu depuis son exil volontaire, ayant traversé Nice, — au retour d'une croisière d'amateur entreprise dans la Méditerranée, à bord du yacht d'un de ses amis et compatriotes, — M. Strandford était venu lui présenter ses hommages, ou plutôt lui dire, en passant, un amical bonjour. Informée, à l'avance, de cette visite, la marquise avait prié Florestan de ne pas se montrer.

— Est-ce le passage de Strandford qui vous assombrit rétrospectivement? demanda le jeune homme.

— Oui et non. Je ne regrette, ni de l'avoir vu, ni de l'avoir si peu vu. Mais ses paroles me reviennent à l'esprit et une idée me hante.

— Qu'est-ce donc qu'il vous a dit?

— A une question que je lui posais indirectement sur les souvenirs que j'ai laissés derrière moi il a répondu : « On ne vous oubliera jamais, soyez-en sûre, même si votre fugue, qui n'est encore qu'un simple déplacement, devient une expatriation. Votre place reste et restera vacante. Le jour où vous voudrez la reprendre, vous n'aurez personne à en chasser, parce que personne n'osera briguer la succession de Mme de Fossanges. Et savez-vous pourquoi personne ne l'osera? C'est parce que tout le monde est convaincu que vous reparaîtrez bientôt, sous pavillon conjugal. On ne peut pas prendre cette brouille au sérieux. Les séparations à l'amiable, c'est, en sens inverse, comme les mariages à Gretna-Green. »

— Eh bien? fit le vicomte un peu interloqué.

— Eh bien! cela m'a frappée comme une prophétie... ou une menace.

— Vous pourriez songer à implorer de votre mari...

— Qui vous dit cela? interrompit la marquise avec un commencement d'impatience. Rien de pareil est-il présumable de ma part, pour quiconque me connaît?.. Mais qui sait si mon mari?..

— Roberte! s'écria le jeune homme douloureusement affecté, vous n'êtes plus la même... Vous avez des regrets... Peut-être vous ennuyez-vous, simplement...

Il avait baissé la voix, tout consterné, comme ayant peur d'entendre une vérité décevante, proclamée par sa propre bouche. Mais,

sa maîtresse lui ayant jeté les bras autour du cou avec une impétuosité de tendresse à laquelle elle ne l'avait pas habitué, il fut vite rassuré.

— N'ayez jamais cette sotte et méchante idée, entendez-vous?.. M'ennuyer avec vous! Mais que serais-je, alors? et que me resterait-il?.. Non, votre affection et vos baisers m'ont tout fait oublier, ont tout remplacé pour moi, croyez-le bien... J'étais peut-être un peu guindée, un peu froide, au début. Mais n'avez-vous pas vu comme j'ai changé, ingrat! La statue... disons la statuette, pour ne pas afficher de prétentions, la statuette de Saxe est devenue une femme, une vraie femme au contact de votre amour; sous la chaleur de vos caresses, elle s'est animée, elle vit et elle vous aime!

Il n'y avait rien à répondre, étant donné surtout que les lèvres du jeune homme venaient d'être scellées par le baiser le plus hermétique et le plus concluant qui ait été jamais appliqué sur la bouche d'un amant attristé ou sceptique. — Et pourtant, la conviction qu'on lui imprimait ainsi, comme à nouveau, Florestan ne devait pas tarder à la reperdre.

Dans les jours qui suivirent, en effet, il remarqua des emportemens de tendresse, qui avaient un caractère forcé, presque nerveux et convulsif. On eût dit, chez Mme de Fossanges, un besoin de se convaincre elle-même qu'elle n'était point incapable d'aimer, de s'élever du moins jusqu'à cette exaltation des sens qui justifie les coups de tête et explique les chutes par le vertige. — A une observation très tendre et très résignée, que lui adressa son amant sur ces allures nouvelles, elle répondit :

— Vous êtes cruel. Je n'ai plus qu'un devoir, qui est de vous rendre heureux; et vous ne voulez pas que ce devoir soit un plaisir!

Et elle pleura. Et il ne sut trop que penser, parce que, en pleurant, elle l'embrassait.

VII.

Les quartiers riches de la ville achevaient de se dépeupler. Les dalles des trottoirs fondaient au feu du terrible soleil méridional. Nice, l'élégante et cosmopolite cité, n'était plus qu'un désert poudreux, sauf en ses parties anciennes, où elle n'a vraiment rien qui la distingue de tant d'autres villes du Midi, comme elle empoussiérées, rôties, lépreuses et malpropres.

Cependant, la marquise de Fossanges s'obstinait à y rester. Et

l'inégalité de son humeur s'accentuait, toujours corrigée à temps par de brusques retours d'effusion.

— Il va falloir, lui dit un jour Florestan, songer à se déplacer.

— Le désirez-vous donc? demanda Roberte avec une irritation mal contenue.

— Comment le désirerais-je? lui répondit doucement le jeune homme. Où retrouverai-je un pareil tête-à-tête?.. Mais je ne saurais pousser l'égoïsme jusqu'à tenir compte du bien-être de mon amour plus que de vos convenances personnelles. Or, vous ne pouvez vous condamner à passer ici tout l'été.

— Et où irais-je?.. Où irions-nous?.. Voulez-vous que nous allions nous montrer dans les villes d'eaux et sur les plages à la mode?

— Mais, ma chère Roberte, vous oubliez nos conventions. Vous savez bien ce que j'ai accepté, pourtant... Vous êtes libre, entièrement libre. Et je trouverai très naturelle, quoique douloureuse, une séparation de quelques semaines ou de quelques mois.

— A merveille! Mais dites tout de suite que ces vacances vous seront agréables.

— Voyons, voyons, Roberte! Vous oubliez...

— Non ; mais où voulez-vous que j'aille? Et que ferais-je? J'ai encore des robes... et je n'ai peut-être plus d'amis... Je n'ai que vous. Nos conventions étaient stupides, je le reconnais. En dépit de toutes mes réserves et de toutes vos concessions, je vous appartiens. Il n'y a pas place en ce monde pour l'amour indépendant. Partout où j'irai, je serai vôtre, je sentirai le lien moral qui m'attache à vous; et, dès lors, je n'aurai nulle part l'impression d'une pleine liberté. Partout vos droits me suivront; partout je comprendrai que notre liaison me retient dans les marges du code et de la société... Remarquez que je ne m'en plains pas. C'est vous qui parlez d'allonger la chaîne. Moi, je sais bien que, plus elle sera longue, plus elle sera pesante... Il faut, au contraire, nous serrer l'un contre l'autre, pour la réduire à rien et la porter allégrement... Eh bien! vous n'êtes pas de mon avis?.. Mais dites-moi donc que j'ai raison et que ma logique vous enchante!.. Voilà que c'est moi, maintenant, qui aime avec le plus de passion et de vérité!.. Embrassez-moi et allons nous promener; cela vaudra mieux que de chercher ensemble des sujets de tourment.

Une ou deux semaines encore s'écoulèrent parmi ces joies un peu heurtées et saccadées. — On touchait au mois de juillet, quand, un matin, après un roulement de voiture brusquement interrompu et suivi d'un coup de sonnette discret, la gracieuse silhouette de Mme Gueyrard apparut entre les lauriers-roses du jardin.

La baronne était vêtue d'une robe de foulard clair, qu'enveloppait un *cache-poussière* gris d'argent, qui, ouvert sur le devant, dessinait par derrière la taille élancée, et avec assez d'exactitude pour qu'il fût possible, à ce seul indice, de reconnaître l'élégante et matinale visiteuse. — Certes, Mme de Fossanges n'attendait qui que ce fût; mais elle attendait Mabel moins que toute autre personne. Aussi, dès qu'elle l'eut reconnue, sous les espèces de cette voyageuse en costume d'été, s'avança-t-elle vivement à sa rencontre.

Les deux amies s'embrassèrent sans hésitation. Mais, aussitôt introduite dans les petits appartemens de Roberte, Mabel promena ses regards autour d'elle avec une sorte d'inquiétude.

— Seule? fit-elle. Tout à fait seule?

— Oui... Comme vous le voyez.

— Mais comprenez-vous bien le sens de ma question?

— Je le crois, répondit Mme de Fossanges en rougissant. Je suis tout à fait seule... chez moi.

— Aïe! voilà une restriction par voie de sous-entendu, dont ma mission va avoir à souffrir... Enfin, écoutez-moi tout de même.

Alors, s'étant assise près de son amie et rivale, sur un siège bas, et s'étant accotée au dossier du petit meuble, pour la mieux dévisager, elle lui exposa les motifs de sa visite inattendue. Elle raconta que, après avoir passé la dernière moitié de l'hiver et la première moitié du printemps en Angleterre, où l'avait appelée la mort de son oncle, — lequel oncle lui avait laissé fort scrupuleusement la part d'héritage qu'il lui avait annoncée par avance, — elle avait, à son retour, rencontré le marquis de Fossanges. Celui-ci, non sans de nombreuses circonlocutions, avait amené l'entretien sur Roberte et finalement sollicité la faveur d'une audience plus intime.

— Oui, votre mari est venu me voir, ma chère amie, pour me parler de vous. C'était me mettre dans l'embarras; mais vous me croirez sans peine si je vous affirme qu'il était encore plus gêné que moi... Le pauvre homme vous adore; il ne peut se passer de vous; et, au fond, il doute toujours. A la réflexion, la preuve... ou l'épreuve qui lui avait paru si concluante, ne lui a plus semblé péremptoire; et il s'accroche à ses doutes comme à des bouées de sauvetage. Il ne peut pas croire, vous ayant vue si longtemps à l'œuvre... et au feu, que vous ayez fini par succomber misérablement devant les attaques d'un conscrit. La vraisemblance lui paraît plus vraie que la vérité... Et c'est souvent ainsi, vous savez, quand on a intérêt ou plaisir à admettre le vraisemblable. Néanmoins, il n'aurait pas été fâché de me faire parler, de s'assurer, en tout cas, que je ne savais rien de plus que lui. Comme vous pensez, je me

suis retranchée dans mes convictions passées, dans celles dont je lui avais fait part et que votre aveu seul m'a ôtées. Mais alors, ne s'est-il pas avisé de réclamer, avec instances, mon intervention ! « Voici ce que j'attends de vous, m'a-t-il dit, non pas tant en ma faveur que dans l'intérêt de Roberte, qui fut votre amie. Je voudrais que vous allassiez vous assurer sur place qu'il n'y a rien de choquant dans sa manière de vivre... Oh! je sais bien que je pourrais et que j'aurais déjà pu m'en assurer par moi-même. Mais j'ai manqué et je manque encore de courage. Je vous en prie, faites ce que je vous demande. Mettez-vous sur sa trace, rejoignez-la, voyez-la, confessez-la. Et, si tout peut se réparer... » Il n'acheva même pas, ma chère amie, tant il était ému et malheureux... Eh bien! me voici. J'ai eu beau lui objecter que mon désir de ne plus me mêler en rien de ce qui vous concerne devait lui paraître d'autant plus légitime que je lui avais avoué à lui-même le genre d'intérêt dont votre conflit était empreint pour moi. Il ne m'entendait pas. Il vous savait dans le Midi et, ayant appris de ma bouche même que je m'apprêtais à aller passer l'été dans une villa des bords du lac de Côme, chez des amis d'Angleterre, il avait pris à tâche de me démontrer que mon devoir était de faire un détour et d'accepter l'ambassade. Arrivée hier au soir, je partirai demain matin pour le nord de l'Italie, d'où j'écrirai à votre mari... Je ne me suis engagée à rien qu'à vous voir et à transmettre votre réponse, telle quelle... Parlez.

— Que vous dirai-je? articula lentement Roberte. Le mal est fait.

— Mais dure-t-il encore? Je crois que toute la question est là, et que M. de Fossanges ne reviendra pas autrement sur le passé. Si je puis lui mander que vous êtes seule ici, j'ai la conviction qu'il viendra vous y chercher. Vous vous entendrez alors ensemble, et d'autant plus facilement qu'il n'y aura pas grand'chose à dire.

— Que ne vous a-t-il aimée? murmura Roberte en rêvant.

— Qui? Votre mari?.. Il a essayé, le pauvre homme! mais sans grand succès.

— Eh! non, c'est de M. de La Garderie que je parle.

— Oh! ma chère, qu'il soit bien admis entre nous que je ne suis plus, plus du tout en cause, si j'y fus jamais. Mon petit roman est mort-né, et je ne me sens aucune envie de le faire revivre... Parlons de vous, de vous seule, s'il vous plaît.

— Eh! de moi que voulez-vous savoir? Si je me suis donnée à M. de La Garderie? Vous le savez... Si cela dure encore? Oui; et c'est mon excuse. Rappelez-vous que vous m'avez vous-même indiqué la voie où je suis entrée.

— Ah! pardon, Roberte! Je n'ai pas pu vous conseiller d'y persister, non plus que de vous y engager. Je vous ai dit simplement que la seule excuse, en pareil cas, c'est l'amour... Mais ce n'est pas une raison, parce qu'on a bronché, de tomber tout à fait, ni parce qu'on a mis un pied dans l'ornière, d'y mettre l'autre pied.

— C'est cependant fatal. Tout vous pousse : je ne sais quel besoin de logique, d'abord; puis le mécontentement de soi-même, qui se tourne en ardeur de mal faire ou de faire pis qu'on n'a fait; puis l'insultant scepticisme d'autrui, que l'on pressent et qui vous décourage... enfin, la crainte de la solitude, de l'abandon, du vide... Et pourtant, rien de tout cela vaut-il, je vous le demande, l'ennui sans nom... Tenez, je me suis trahie!

— Voilà donc où vous en êtes! murmura Mabel. Vous n'avez pas même eu la compensation de goûter un instant votre faute!

— Non. Et j'ai bien essayé, allez! Je me suis mis l'imagination à la torture pour me forger, après un semblant d'excuse, un semblant d'illusion. Rien!.. Si; au début de mon séjour ici, de notre exode méridional, j'ai eu quelques visions de faux bonheur et quelques hallucinations de tendresse. Mais combien de temps cela a-t-il duré! Et ensuite, quels efforts! quelles comédies! quelles pénibles et lamentables parodies, plutôt!

— Quoi! pas du tout d'amour?

— Eh! ma chère, croyez-vous que l'on s'improvise amante, comme on s'improvise amateur d'art? Croyez-vous que, après avoir dédaigné, pendant des années, les sentimens tendres comme bourgeois et ridicules, on puisse en faire tout à coup la grande affaire de sa vie? Si nous étions capables d'aimer, est-ce que nous n'aimerions pas nos maris?.. du moins quand ils sont aimables, ce qui se voit encore par-ci par-là. Non, non, la vérité est que, entre une mondaine et une poupée articulée, il n'y a de différence que dans le mécanisme, un peu plus ou un peu moins compliqué; des rouages : pas de cœur, pas d'âme!

— Mais alors, alors?..

— Vous ne comprenez pas pourquoi ni comment une femme de ma sorte peut succomber?

— Je l'avoue.

— C'est un peu affaire de perversité, mais surtout de distraction... Oui, de distraction! A force de s'exposer au danger, sous prétexte qu'on sait se garder, on se laisse surprendre... Ah! vous êtes bien vengée, ma chère amie!

— Je le vois, et je n'ai pas envie de m'en réjouir, je vous assure... Mais qu'allez-vous devenir?

— Je n'en sais rien... Ah! ma chère Mabel!..

Mme de Fossanges sanglotait nerveusement. Son amie lui prit les mains.

— Voyons, Roberte, puisqu'il y a un remède... Oh! je sais bien qu'il est assez délicat pour moi de vous le conseiller. D'abord, votre mari pourra me demander des renseignemens précis... Et puis, j'aurai l'air, ou de chercher à hériter de votre part dans l'affection de M. de La Garderie, ce qui ne sera guère honorable, ou de poursuivre, dans le spectacle de son abandon, la vengeance de ses dédains...

— Eh! qu'importe cela! interrompit la marquise en souriant à travers ses larmes. Il vous croit pauvre... et peut-être intéressée : vous aurez le beau rôle, soit que vous le consoliez, soit que vous le dédaigniez à votre tour... O Mabel, si vous vouliez!.. si j'osais!..

Elle avait joint les mains avec une grâce enfantine et s'était laissée glisser aux genoux de son amie.

— Non, non, fit celle-ci de son air doux et décidé, je ne puis ni ne veux intervenir une fois de plus dans vos... débats avec M. de La Garderie. Je suis venue ici pour le compte de votre mari... Peut-être, au fond, n'étais-je point fâchée de voir où vous en étiez : il faut être franche. Mais mon but véritable était bien de vous informer des dispositions de M. de Fossanges et de lui transmettre le résultat de ma visite, c'est-à-dire vos décisions. Aussi, tout ce que je puis faire, c'est de vous laisser le soin de lui répondre vous-même. Écrivez-lui, ou appelez-le, ou allez le rejoindre. Pourvu que je puisse m'en laver les mains... Cela vous regarde. Et vous vous en tirerez très bien sans moi. Le terrain est des plus favorables... Sans compter que, comme disent les bons campagnards, il n'y a rien d'écrit!

— Et M. de La Garderie? Que lui dire et que faire de lui?..

— Tout de bon, vous n'espérez pas que je m'en charge?

— Vous voyez bien pourtant que, faute d'une personne qui s'interpose, je ne pourrai le séparer de moi, puisque je ne dois pas prendre l'initiative de la séparation... Et, à supposer que je le puisse, comment accueillerait-il mes revendications de liberté?

— La meilleure des revendications, en pareil cas, est celle qui consiste à prendre la clé des champs.

— Vous me le conseillez?

— Ah! non, non, non!.. Je ne conseille plus rien.

— Mais, si je le fais, qui lui fera comprendre?..

— Oh! il comprendra bien tout seul, le pauvre garçon!

— Enfin, vous ne voulez pas rester?

— Je pars demain.

— Sans me revoir?.. Donnez-moi, au moins, jusqu'à après-

demain. Donnez-moi le temps de m'arrêter à un parti. Il faut bien que vous sachiez...

Après s'être fait longuement prier, Mabel accepta de prolonger son séjour de vingt-quatre heures et finit par promettre à son amie de venir dîner avec elle le lendemain, en tête-à-tête.

Mme de Fossanges passa le reste de sa journée à réfléchir. Florestan, devant la voir dans la soirée, ne parut pas de l'après-midi. Et quand, à neuf heures du soir, elle monta dans la voiture de louage qui la conduisait habituellement aux rendez-vous, elle avait pris une résolution : cela se voyait à son air, à sa démarche, à la façon brusque et cavalière dont elle escalada le haut marchepied du landau de remise qui l'attendait.

Les jardins des villas, sous un ciel endiamanté, exhalaient, dans l'atmosphère calme, mais fraîchissante, des parfums tantôt doux comme des souffles de vierges endormies, tantôt violens et lascifs comme des aromates de sérail. C'était une nuit faite pour l'amour ou pour le rêve...

Il parut à Roberte que Florestan n'avait pas opté pour le rêve. En effet, quand, ayant laissé sa voiture à quelque distance de certaine petite villa tout enguirlandée de feuillage et de fleurs, qui domine un faubourg de la ville, la jeune femme se trouva, dès le seuil de l'habitation, en présence de celui qui s'apprêtait à l'y recevoir, elle se sentit tout de suite assaillie et enveloppée par les démonstrations de la plus juvénile et de la plus ardente tendresse. — Franchement morose, pour la première fois peut-être depuis ce qu'elle appelait son exode méridional, elle répondit à peine et très mal à ce déploiement de câlinerie. Et elle s'empressa de pénétrer à l'intérieur de la villa, jetant sa légère mantille à une servante indigène qui venait d'accourir.

Ce n'était pas un palais, certes ! cette villa. Mais combien supérieure au triste et sacramentel rez-de-chaussée dont M. Le Hardouin avait fait entrevoir à son neveu la banalité navrante ! Partout des fleurs pâmées répandaient leurs senteurs amollissantes, et partout la tiède brise du soir, s'élevant de la mer vers les hauteurs, apportait ses réconfortantes caresses à travers les fins treillages qui interdisaient aux moustiques l'accès des fenêtres ouvertes. Le mobilier était frais et simple comme celui d'un nid bourgeois, revisé par un homme de goût : ni faux luxe ni mesquinerie.

— Non, pas de lumière, je vous prie, — dit Roberte, en s'asseyant près d'une fenêtre d'où sa vue pouvait s'étendre jusqu'à la mer lointaine. — Je suis lasse. L'obscurité me repose.

— Quelque contrariété? demanda Florestan avec cette résignation inquiète qui lui devenait peu à peu familière.

— Non... Mais devinez un peu de qui j'ai reçu tantôt la visite... Mabel!

— Encore elle!.. Tant pis! Sa venue équivaut pour moi à un mauvais présage.

— Pourquoi cette animosité?

— Que vient-elle faire?

— Elle passe, simplement. Elle se rend sur les bords du lac de Côme et revient d'Angleterre... A propos, saviez-vous qu'elle fût presque riche, aussi riche que vous?

— Non. Vous m'avez dit vous-même le contraire... Mais en quoi cela m'importe-t-il?

— Je croyais, et je ne sais vraiment pas où j'avais pris cette idée, qu'elle vivait, depuis son veuvage, des médiocres largesses de sa famille. Or, il paraît qu'un des frères de son père avait très convenablement pourvu à ses besoins bien avant de mourir et qu'il vient, en mourant, de compléter son œuvre.

— Tant mieux pour elle! Mais, encore une fois, qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse?

— Cela pourrait vous donner des regrets.

Le jeune homme s'éloigna de Roberte avec un mouvement d'humeur.

— Vous savez aussi bien que moi que la fortune de Mme Gueyrard ne peut pas m'être moins indifférente que sa personne.

— C'est pourtant une femme séduisante que Mabel!

— Si c'est pour me parler d'elle que vous êtes venue!.. Voyons, Roberte, avouez que, ce soir, vous ne m'aimez guère?

— Là! vous voilà tout hérissé... Avec vous, il faudrait toujours être au diapason de l'amour aigu. N'y a-t-il point de rémission dans cette fièvre ni d'apaisement entre les crises? Et ne peut-on causer pendant les entr'actes?.. Prenez donc votre parti, mon cher, d'être aimé selon la nature ou même le caprice de la femme qui vous aime. C'est déjà fort joli, croyez-moi, d'être aimé... surtout par les femmes qui n'ont pas de vocation générale pour cette fonction.

— Vous m'avez gâté quelque temps... Mais je redeviendrai raisonnable, soyez tranquille.

— Vous êtes fâché?

— Non. Je suis triste, parce que je constate que toute personne dont le passage vous apporte un écho de votre ancienne existence vous laisse un regret... Vous vous ennuyez; et moi, je ne songe qu'à vous adorer. Ce n'est pas gai, ce contraste.

— Ah çà! vous m'aimez donc toujours autant? Après des semaines et des mois d'une intimité presque quotidienne, vous en êtes encore à vous affliger pour un mot?.. pour un peu de tiédeur, ou de paresse, ou d'irritabilité?

— Oui.

— Qui donc a prétendu que l'amour des hommes commence en fringale et finit en indigestion?

— Quelqu'un, sans doute, qui n'avait pas connu cette vie délicieuse qu'une femme comme vous, rien qu'en se laissant aimer, peut faire à l'homme qui l'aime... D'où me seraient venus la lassitude et l'ennui? Nous n'avons rien mis en commun que ce qui est le charme et la poésie de l'amour. Nous vivons l'un près de l'autre sans être esclaves l'un de l'autre, sans assister jamais à ces détails vulgaires qui préparent... et réparent les apothéoses du plaisir. Notre amour n'entre en scène que quand le décor est posé et sans même traverser les coulisses... On devrait pouvoir s'aimer ainsi toute la vie... Mais il paraît que vous en jugez autrement, à cette heure, quoique vous fissiez naguère grand fonds sur ce genre d'existence... Eh bien! Roberte, que vous dirai-je? Je ne puis que vous répéter...

— Que je suis libre? interrompit la jeune femme. Non. Je ne le serais vraiment que si vous aspiriez à l'être.

— Vous ne me demandez pas, je pense, de vous faire ce mensonge?

— Non, non, mon cher ami.

— Alors, que me demandez-vous?

— Rien... J'ai des scrupules quand je vous vois si épris, si constant et si dévotieux. Je vous interroge pour vous éprouver... et, au besoin, pour vous aider à vous affranchir d'un culte qui pourrait devenir une superstition... A part cela, je n'ai rien à vous demander.

— Moi, je vais vous demander quelque chose, Roberte.

Il se rapprocha; et, s'accoudant au dossier du fauteuil où sa maîtresse semblait rêver les yeux ouverts en regardant, tantôt le ciel constellé, tantôt le sombre entassement des maisons du faubourg, étagées, au-dessous d'elle, sur la croupe de la montagne :

— Quand vous serez sûre, reprit-il, bien sûre de ne plus m'aimer que par charité, vous me le direz, n'est-ce pas?.. Dites-le-moi donc tout de suite... Car l'heure est venue, je crois.

Il y avait tant d'amour et tant d'angoisse dans le tremblement de sa voix, que Roberte l'attira doucement à ses pieds et lui murmura tout près de l'oreille :

— C'est vous qui m'avez fait la charité en m'aimant. Je ne le méritais pas... Mais je vous en serai toujours reconnaissante. Ne m'aimez plus autant, mais ne me détestez ni ne m'oubliez jamais.

— Vous voyez bien que vous voudriez me quitter et que vous le ferez un jour ou l'autre, un jour prochain peut-être!

Il la tenait étroitement enlacée et, de sa bouche, cherchait une bouche qui se dérobait. — Il se releva, blessé.

— C'est fini, dit-il avec amertume, je le sens. Vos lèvres fuient les miennes, et vous avez peur de mon baiser.

— Si j'en ai peur, c'est qu'il n'a rien perdu de sa puissance, grand enfant!

— Alors, pourquoi vous y soustraire?

— Parce que... parce que, ce soir, je vous l'ai dit, je suis d'humeur chagrine... Tenez, je vais vous laisser. Il n'y a pas moyen que nous nous entendions pour le quart d'heure. Nous ne sommes pas à l'unisson... C'est un accident assez vulgaire, du reste. Mais, en pareil cas, il vaut mieux remettre au lendemain l'amour et la conversation.

— Roberte! ne me quittez pas ainsi. Je m'imaginerais... Ou bien dites-moi que vous m'aimez encore.

— Eh! oui, je vous aime... Mais faisons le sacrifice de cette soirée, croyez-moi.

— Pourtant, qu'irez-vous faire, seule, chez vous, dans votre maison vide?.. Voyez comme ici tout vous engage à rester. Il est encore si tôt!.. Reste, je t'en prie!

Elle s'était levée, et il l'avait reprise dans ses bras, où il la dorlotait d'un mouvement berceur. Mais elle cherchait à se dégager. Elle le fit d'abord avec précaution, avec douceur, puis avec une certaine brusquerie. Et, quand, une fois encore, le jeune homme s'efforça de mettre un baiser sur sa bouche, elle se recula avec une espèce de colère, qui pouvait ressembler à de l'horreur ou à du dégoût.

— Me haïssez-vous donc, à présent? s'écria Florestan tout interdit.

— Mais c'est que vous êtes fou, aussi, de vouloir... Demain, tenez, je vous dirai... Oui, demain, venez dîner chez moi... Venez à six heures. Et maintenant, bonsoir! A demain!.. Je vais regagner la voiture. Ne m'accompagnez pas... je préfère que vous ne m'accompagniez pas.

— Allez! vous ne m'aimez plus!

Non, elle ne l'aimait plus, après l'avoir aimé infiniment peu... Et elle avait été sur le point de le haïr, au lieu de se contenter de le dédaigner ainsi que son mari, — parce que, bien plus que celui-ci, il avait pesé, sans le vouloir, sur son indépendance, et qu'il avait failli, en outre, la jeter définitivement hors du monde, hors de ce monde à qui elle tenait par toutes les fibres de son petit être baroque, artificiel et détraqué.

Lorsque le vicomte de La Garderie, morne et oppressé, aborda, le lendemain soir, vers six heures et demie, l'enclos des lauriers-roses, une chose le frappa tout de suite : c'est que les portes étaient grandes ouvertes, contrairement à l'habitude ; que de nombreux traits de roues sillonnaient les allées, et que la maison avait un air sens dessus dessous qui évoquait des idées de départ, sinon de déménagement précipité.

Il était préparé à tout, venant à ce rendez-vous comme à une convocation funèbre. Néanmoins, il sentit que son cœur se serrait encore ; et il éprouva le besoin de s'arrêter avant de franchir la grille, pour reprendre haleine ou donner du répit à son inquiétude. Et il se retourna vers la route.

Les cimes lointaines des hautes montagnes se découpaient en dentelures rousses ou violacées sur l'azur intense d'un ciel éclatant. Pas une nuée, pas un souffle d'air pour troubler la sérénité lourde de cette atmosphère surchauffée. C'était un paysage d'une splendeur accablante et lugubre, tout empreint de l'inexprimable tristesse de cette anomalie grandiose, si mystérieuse et presque terrifiante, qu'ont certains horizons méridionaux : la lumière sans la vie. Tout était encore éclairé avec une magnificence brutale et crue ; rien ne semblait palpiter sous cette pluie continue de rayons métalliques. — Le jeune homme, n'ayant pas trouvé dans la contemplation du paysage les impressions calmantes ni les ressouvenirs heureux qu'il en avait espérés, fit une nouvelle volte-face et s'achemina du côté de la maison.

Ce fut le domestique ordinaire qui l'introduisit. — Une fois dans le salon, il se sentit encore mieux conquis et confisqué par le regret de ce qu'il allait perdre. Outre le lien poétique d'une passion vraie, mille attaches secrètes lui rappelaient son servage : l'occulte pouvoir d'un plaisir déjà passé à l'état d'habitude sans qu'il y eût encore eu de dépréciation par l'accoutumance ; l'épanouissement de l'orgueil ; la satisfaction du bon goût ; la tranquillité dans la passion, et tant d'autres avantages dont il avait profité avec plus ou moins d'inconscience jusqu'à ce moment, où la certitude d'en être prochainement privé lui en rendait la douceur plus sensible et plus distincte.

Dès qu'il entendit un pas de femme derrière la porte du salon, il se leva pour mieux assurer d'avance son attitude en face de Roberte. — Ce fut Mabel qui parut.

Le front du jeune homme se plissa sous l'empire d'un mécontentement trop visible, mais fort excusable, après tout. L'amie de Roberte, en effet, qui n'avait pas été précisément un trait d'union entre les amans, ne semblait guère qualifiée pour présider à leur

rupture, ni même aux préliminaires de leur séparation. — Mais il faut dire que la baronne Gueyrard n'avait pas l'air plus enchanté que de raison, et qu'il n'y avait pas trace d'hypocrisie maligne ou rancunière dans le ton qu'elle prit pour s'innocenter.

— C'est un véritable guet-apens, monsieur, qui nous met en présence. Et en voici la preuve, la preuve écrite et signée par l'auteur responsable...

— Roberte est déjà partie! interrompit en balbutiant le jeune homme, à demi suffoqué par une indignation douloureuse. Partir ainsi! Me traiter de la sorte, moi qui...

— Oui, vous qui l'aimiez aveuglément, on peut le dire... Oh! je ne songe point à triompher au sujet de cette banqueroute, dont la forme seule était imprévue pour moi. Je suis venue ce soir, très innocemment, très tranquillement, sur la foi d'une invitation à dîner et sur la promesse d'un tête-à-tête... que je ne croyais pas devoir être celui-ci. Me ferez-vous l'honneur de ne suspecter, cette fois, ni mes paroles ni mes intentions?

Florestan, sans prendre la lettre que lui tendait Mabel, répliqua d'une voix étouffée :

— Hélas! madame, le départ de votre amie me retire le droit de soupçonner qui que ce soit de m'avoir desservi auprès d'elle : par cet abandon cruel, brutal, elle me donne la mesure de ses véritables sentimens et me révèle l'étendue de mon illusion...

Puis, la parole coupée par l'émotion, il s'assit en détournant la tête pour cacher, tant bien que mal, la profondeur de son trouble. Mabel, apitoyée, s'approcha de lui.

— Oui, ce fut une illusion, dit-elle. Mais comment avez-vous pu vous y livrer tout entier? Comment croire qu'une femme si attachée au monde soit capable de se confiner dans une passion qui l'en arrache et menace de l'en séparer pour jamais? Comment croire qu'elle ait la vertu du sacrifice, quand elle n'a eu, quelque temps, le respec du devoir que par habitude du décorum?.. Comment croire même qu'elle ait la faculté d'aimer?

— Je n'ai achevé de le croire pourtant, répliqua lentement le jeune homme, qu'après avoir reçu d'elle le gage suprême... Mais permettez-moi de jeter les yeux sur cette lettre...

Il parcourut du regard l'épître où Mme de Fossanges, rappelant à son amie la nécessité d'une prompte décision, se déclarait sans courage pour affronter les larmes ou la violence d'une scène de rupture.

— Pas l'ombre de sensibilité vraie, murmura Florestan, qui se leva et rendit la lettre à Mabel. Elle est partie en hâte, fuyant l'ennui des explications bien plus que le déchirement des adieux. Et

c'est sur vous qu'elle s'est reposée du soin de m'éveiller en dissipant les derniers restes de mon pauvre songe!.. Sur vous!

— Mon Dieu, oui, vous voyez... Elle a laissé ses gens derrière elle, sauf sa femme de chambre, et moi en face de vous comme truchement... ou comme tampon. Et elle a disparu, regagnant Paris, sa maison, le décor de sa vie d'autrefois, son ancien cortège... et son mari, cet accessoire utile ou consacré par la tradition. C'est très édifiant!

— Et elle s'est sans doute imaginé, la pauvre femme! que vous m'aideriez à me consoler!.. Machination absurde et perverse!.. Ah! madame, je vous demande pardon pour elle... et pour moi.

— Pour vous?

— Oui. Je ne vous ai point écoutée jadis; j'ai méconnu la sagesse de vos avis... et peut-être la droiture de votre caractère. Je me suis lourdement trompé, et je m'en accuse.

— Sans acception de personnes, vous avez pris le faux culte pour le vrai, c'est certain. Mais, si vous abjurez, tout est bien.

— Malheureusement, pour abjurer, il me faudrait une nouvelle religion. Et...

Il s'interrompit en secouant la tête.

— C'est juste, dit Mabel. Vous devez craindre de ne rencontrer qu'une nouvelle illusion...

— Je craindrais surtout, triste néophyte, de faire trop peu d'honneur à mon nouveau culte. Je resterai donc provisoirement sans croyance.

Après un court silence, et comme à regret, la jeune femme hocha la tête en signe d'approbation, puis prononça :

— Peut-être, en effet, n'y a-t-il pas de meilleur parti ni de plus digne. Et, si c'est un malheur, ce n'est point un crime, après tout, de vivre sans foi...

Florestan, quoiqu'il eût encore des pleurs dans la voix, ne put se retenir d'achever cette phrase incomplète.

— Pourvu, dit-il, que ce soit avec le désir d'en retrouver une, n'est-ce pas?

— Voilà pourtant, conclut Mabel avec un sourire, à quoi vous a réduit l'absurde et perverse combinaison imaginée par Roberte : vous madrigalisez les larmes aux yeux!

HENRY RABUSSON.

LA FRANCE, L'ITALIE

ET

LA TRIPLE ALLIANCE

La situation de l'Europe est peu rassurante; pour être devenu banal, cela n'en demeure pas moins vrai. Les splendeurs éphémères du Champ de Mars ne nous doivent pas faire illusion. Pendant que les sept ou huit cents jurés de l'Exposition s'apprêtent à décerner aux concurrens de toute nationalité le prix des luttes de l'art et de l'industrie, les peuples en armes continuent leur faction. Du Niémen aux Alpes et des Carpathes aux Vosges, les sentinelles aux aguets prêtent l'oreille. Qu'ont à faire les Alpes dans cette veillée des armes? Les Vosges ont leur blessure; des deux côtés des Vosges se tendent des mains qui ont été séparées et qui voudraient se rejoindre. Je ne vois rien de semblable sur les Alpes de la Savoie ou du Dauphiné; par-dessus leurs têtes blanches, l'on n'entend aucun appel d'un versant à l'autre. Pourquoi leurs gorges se hérissent-elles de forts d'arrêt; pourquoi les chasseurs alpins s'exercent-ils à escalader leurs sommets?

Entre la France et l'Allemagne, il y a Sedan et les souffrances de l'Alsace-Lorraine. Entre l'Allemagne ou l'Autriche et la Russie, entre le germanisme et le slavisme, il y a des antipathies nationales, des rivalités de races. Qu'y a-t-il entre la France et l'Italie? Entre elles, je ne vois pas de sang, — ou, s'il y a du sang, c'est du sang versé en commun, qui cimente, et non qui sépare. Entre elles, je ne vois ni haines de races, ni antagonisme de religions, ni conflit de civilisations. De toutes les nations de l'Europe, ce sont les deux plus voisines par le génie, par les mœurs, par les

traditions. Elles peuvent en venir aux mains, — l'histoire a déjà vu des fratricides, — elles n'en seront pas moins sœurs. Qu'y a-t-il donc entre elles? D'où ce courant de méfiance qui les envahit peu à peu? Hélas! il y a ce qu'il est le plus difficile peut-être d'écarter, parce que rien de plus malaisé à saisir : des préventions, des malentendus, des susceptibilités, des affections déçues, des sentimens froissés.

I.

Entre la France et l'Italie, il y a, d'abord, l'amour-propre national. C'est là, en réalité, le point de départ de leurs divisions; de là est venue leur mésintelligence. La legèreté française a blessé la juste fierté italienne; tort grave, car l'amour-propre national est ce qu'il y a de plus sensible chez un peuple, et aussi, ce qu'il y a de plus respectable. Pour les patriotes, il s'identifie avec le patriotisme et l'honneur du pays natal. La faute de la France, faute involontaire, souvent même inconsciente, a été de froisser l'orgueil péninsulaire. Alors même que la France la traitait en sœur, l'Italie se trouvait traitée en cadette. Le rôle d'aîné est parfois délicat; nulle part plus que de peuple à peuple. Un député lombard qui n'est pas le premier venu, M. Bonfadini, en a fait l'aveu : à la racine de tous les griefs de l'Italie contre nous est la vanité française trop peu soucieuse de la dignité d'autrui (1). Les questions d'amour-propre tiennent autant de place dans la vie des nations que dans celle des individus. On l'oublie trop dans nos chambres ou dans nos bureaux de rédaction. Cela est surtout vrai d'un pays neuf comme l'Italie; d'un pays qui, en dépit de toutes ses gloires et de sa noblesse de vingt siècles, est, comme état, un parvenu. Il est d'autant plus susceptible, il tient d'autant plus aux égards qu'il a été plus longtemps foulé aux pieds. Si l'Italie a tout sacrifié à l'unité, n'est-ce pas pour avoir le droit de marcher la tête haute parmi les nations?

Sous ce rapport, la presse française a fait beaucoup de mal à la France, d'autant que les Italiens, comme la plupart des étrangers, ne lisent guère que les plus frivoles de nos journaux, ceux qui, pour un bon mot, nous aliéneraient le meilleur de nos amis. La presse italienne n'est pas demeurée en reste avec les feuilles du boulevard. Les polémiques de journaux ont pris un ton d'aigreur peu fait pour faciliter les relations des cabinets. La presse des deux pays a trop souvent ressemblé à deux roquets qui, du haut des cols des Alpes, aboieraient de loin l'un contre l'autre. Si le per-

(1) Bonfadini, *la France et l'Italie en 1888.*

sillage des feuilles françaises a parfois été insupportable de suffisance et de fatuité, les insinuations des gazettes italiennes ont été plus perfides; la défiante imagination de quelques-unes s'est distinguée par l'énormité de ses accusations. A certaines heures, on aurait pu croire qu'il y avait contre nous, dans la péninsule, une campagne de presse, dirigée de Berlin, comme si le trop-plein du « fond des reptiles » s'était déversé par-dessus les Alpes. J'ai rencontré, dans des gazettes réputées sérieuses, les inventions les plus bizarrement odieuses. Ainsi, à la suite d'une collision entre un bateau français et un bateau italien, un journal de ton modéré, *il Tempo*, de Venise, racontait, en septembre 1888, que les capitaines français avaient reçu, de leur gouvernement, des ordres secrets pour couler par surprise les vapeurs italiens qui pouvaient servir de transports militaires. Autre exemple : combien de journaux de diverses provinces ont annoncé que les cuirassés ou les torpilleurs français devaient fondre à l'improviste, sans déclaration de guerre, sur les ports ou les arsenaux de l'Italie?

Autre exemple encore. On sait combien il y a d'ouvriers italiens en France. Ils doivent s'y trouver bien, car ils y affluent en masses compactes. Ils s'y sont presque emparés de certains métiers. L'Italien du nord, le Piémontais, comme on dit chez nous, est le Chinois de l'Europe. Il a une capacité de travail, une sobriété, une régularité que nos ouvriers ont trop souvent perdue. C'est le terrassier piémontais qui a construit presque tous nos nouveaux chemins de fer. Une bonne part des milliards du plan Freycinet est passée dans sa large ceinture. Sans lui, ce plan, de ruineuse mémoire, fût demeuré inexécuté. En apportant leurs bras à la France, ces Italiens lui apportaient du travail à bon marché. Le gouvernement, les chefs d'industrie devaient s'en féliciter; l'ouvrier français, non. Pour lui, ces étrangers ne sont que des concurrens qui viennent lui enlever son travail et faire baisser son salaire. Comment s'étonner que, sur les chantiers où ils se rencontrent, il y ait des rixes entre les travailleurs des deux nationalités? Des Français ou des Allemands viendraient par escouades disputer les constructions de Rome aux maçons italiens, qu'ils risqueraient fort d'être accueillis à coups de stylet. Or, ces querelles inévitables entre ouvriers indigènes et ouvriers étrangers, certaine presse italienne s'est plu à les représenter comme un complot organisé. On a dénoncé la « chasse à l'Italien » et la « barbarie française, » comme s'il y avait là autre chose qu'une de ces questions de concurrence et de salaire sur lesquelles les peuples entendent difficilement raison. Le fait mérite d'autant plus d'être signalé, que les ouvriers italiens s'obstinant, malgré les conseils de leurs journaux, à venir chercher leur vie sur cette sauvage terre de France, les conflits d'ouvriers ne peuvent manquer

de se reproduire périodiquement. Française ou italienne, bien coupable la presse qui les exciterait ou les grossirait!

Il faut bien le dire, du reste, au lieu de rapprocher les peuples en les aidant à se comprendre, la presse quotidienne semble trop souvent travailler à les séparer et à les irriter les uns contre les autres. Elle envenime les querelles, elle dénature les incidens, elle stimule les rivalités, elle pique les amours-propres. Elle est à l'affût des questions à soulever et se plaît à en rendre la solution malaisée. Si l'Europe est toujours sur le qui-vive, la faute en est, pour une bonne part, à la presse et à son auxiliaire, le télégraphe. Nulle part, cela n'est plus sensible que dans les relations de la France et de l'Italie.

Une chose rendait les froissemens entre les deux pays plus faciles et plus douloureux, précisément ce qui semblait le gage de leur amitié : les services rendus par l'un à l'autre. Il n'est pas besoin d'être grand psychologue pour savoir que la reconnaissance est un fardeau incommode. Elle pèse encore plus aux peuples qu'aux individus. Le bienfaiteur n'a qu'un moyen de se faire pardonner ses bienfaits, c'est de les oublier. La France s'est trop souvenue de Magenta et de Solferino, et, qui pis est, elle a trop souvent fait mine de s'en repentir. Le rôle de sauveur est de ceux qui demandent le plus de tact; voyez-le au théâtre : n'y réussit pas qui veut. Il ne faut pas imiter ce personnage de comédie qui ne manque aucune occasion de rappeler que c'est à lui que son compagnon de voyage doit la vie. Puis, sans prétendre que la morale n'a rien à démêler avec la politique, on ne saurait appliquer aux nations les mêmes règles qu'aux individus. Un homme peut se sacrifier à autrui; un peuple, non. Si vilaine chose que soit l'ingratitude, les peuples ont parfois le droit d'être ou de paraître ingrats. On pourrait dire que, pour eux, l'égoïsme est le premier des devoirs. C'est celui qu'ils pratiquent le plus facilement; le mal est que leur égoïsme est souvent mal entendu.

Il y avait à peine quelques mois que les armes russes avaient jeté la Hongrie aux pieds des Habsbourg, lorsque le prince Schwarzenberg annonçait que l'Autriche étonnerait le monde par son ingratitude. « De tous les rois de Pologne, disait l'empereur Nicolas, au palais Lazienki, les deux plus fous, c'est Sobieski et moi, qui avons tous deux sauvé l'Autriche. » Le souvenir de Sobieski n'avait pas empêché Marie-Thérèse de signer le partage de la Pologne; il est vrai qu'elle n'avait signé qu'en pleurant. Les Bulgares, émancipés par les Russes, n'ont pas attendu dix ans pour s'affranchir de la tutelle de leur grand frère du nord. Ils gardent, au-dessous des saintes images, le portrait du tsar libérateur, et ils ferment l'oreille aux conseils venus de Pétersbourg. La presse russe a beau répéter:

Plevna! Plevna! Sophia persiste à en faire à sa tête. La Russie ne recouvrera son ascendant sur la principauté que le jour où Pétersbourg aura convaincu les Bulgares que leur autonomie n'a rien à redouter de la politique russe. C'est là une histoire de tous les temps. Louis XIV, en 1672, reprochait déjà aux Hollandais leur ingratitude, « quoiqu'il ne soit pas séant aux princes, plus qu'aux particuliers de reprocher les bienfaits dont ils ont comblé leurs amis ou leurs voisins (1). » Louis XIV avait raison, cela est malséant, et de plus, c'est malavisé. Reprocher les services rendus, c'est le moyen de les faire discuter.

Ainsi, certains Italiens, un petit nombre, je dois le dire, ont découvert que l'Italie ne devait rien à la France. La péninsule avait-elle une dette, c'était envers Napoléon III ; les Bonaparte tombés, l'Italie ne nous doit plus rien. Sa dette envers l'empire, elle l'a du reste acquittée en élevant, à Milan, une statue à Napoléon III. Les Italiens qui raisonnent ainsi ne font que répéter ce qu'a dit et écrit plus d'un Français. Il est des patriotes, parmi nous, qui se sont appliqués à démontrer que l'affranchissement de l'Italie avait été exclusivement l'œuvre personnelle de Napoléon III. A les entendre, la France n'y a participé que forcée et contrainte ; c'est malgré elle qu'elle a été traînée à Solferino.

Par malheur, la campagne de 1859 n'est pas assez ancienne pour qu'il n'en reste des témoins. Il n'est pas besoin d'être octogénaire pour avoir vu les ouvriers de Paris acclamer l'empereur partant pour Magenta. A tort ou à raison, la guerre d'Italie a été la plus populaire des guerres du second empire. C'est presque le seul acte de Napoléon III auquel ait applaudi l'opposition. Qui en doute n'a qu'à feuilleter les collections des journaux libéraux ou démocratiques. Le fait est constant ; un vent de générosité, comme il ne s'en lève guère que dans nos plaines gauloises, soufflait alors sur la terre de France. Les Français étaient heureux d'aller à la délivrance d'un peuple. Villafranca les contrista ; ils eussent voulu pousser jusqu'à l'Adriatique. Il leur en coûtait de laisser Venise « aux Croates ; » ils pardonnaient mal à l'empereur de s'être arrêté devant la menace d'une intervention de la Prusse. Il n'était que temps cependant ; sans l'armistice conclu à la hâte par les deux empereurs, la Prusse et l'Allemagne entraient en ligne pour leur confédéré, et la France payait de l'Alsace l'affranchissement de l'Italie.

Tels sont les faits ; les reproches rétrospectifs, adressés à la politique impériale, n'y sauraient rien changer. La haine de l'empire a beau faire répéter, à nombre de Français, que l'Italie ne nous

(1) Camille Rousset, *Louvois*, t. I, ch. V.

doit rien, les Italiens savent ce qu'ils en doivent penser. Les politiques peuvent reléguer dans l'ombre les lointains souvenirs de 1859, le peuple de la Lombardie et des Romagnes a la mémoire plus fraîche ; il sait que, sans les pantalons rouges, les habits blancs pourraient encore monter la garde sur la place du Dôme de Milan, et le drapeau jaune et noir flotter sur les portiques des rues de Bologne. Le droit à l'ingratitude, les politiques les plus dégagés ne l'ont jamais proclamé. Interrogez-les ; ils vous diront que, si, en 1870, l'Italie n'a pas payé à la France la dette de 1859, la faute en est à la légèreté du gouvernement français, au coup de tête de 1870, à la rapidité et à l'imprévu des événemens.

Le fait est que, en 1869, alors que le choc de la France et de l'Allemagne semblait inévitable, l'Italie nous a offert son alliance. Le diplomate dont les études ont jeté le plus de clarté sur la politique du second empire, M. Rothan, a raconté l'échec de cette négociation (1). La France cherchait à conclure une alliance avec l'Italie et l'Autriche-Hongrie. Le cabinet de Florence ne refusait pas son concours; il est vrai qu'il y mettait le prix. Les États, d'habitude, ne traitent pas gratis; la France elle-même, avant de passer les Alpes, avait stipulé la cession de la Savoie et de Nice. Le gouvernement italien demandait Rome ; l'opinion ne lui eût pas permis de se lier à moins. L'Autriche, la catholique Autriche ne s'en effarouchait point ; elle pressait la France « d'enlever à l'Italie cette épine de Rome. » Le gouvernement français ne sut pas s'y décider. Quelque intérêt qu'eût, pour nous, à pareille heure, une alliance franco-austro-italienne, il y avait, on ne saurait le méconnaître, un obstacle à la condition qu'y mettait l'Italie. Ce n'étaient pas seulement les influences féminines qui s'employaient aux Tuileries pour le Vatican ; c'était une chose qui, de tout temps, a compté en France : l'honneur. La France ne pouvait éternellement demeurer en faction au château Saint-Ange; le *jamais* de M. Rouher au corps législatif avait été le mot d'un avocat plaidant pour un client en vue d'un succès d'audience; un homme d'État sait que jamais et toujours n'appartiennent pas à la langue politique. La France ne pouvait prolonger longtemps l'occupation de Rome ; mais il lui était difficile, Pie IX vivant, de paraître trafiquer d'un vieillard désarmé, qu'elle-même avait rétabli sur son trône temporel. Donc la triple alliance rêvée par M. de Beust échoua, par le refus de la France, et non de l'Italie. Elle échoua, pour le malheur de l'Europe et le malheur de la papauté, emprisonnée dans son *Non possumus;* car, en cédant à Rome la place aux Italiens, la France eût pu obtenir au saint-siège, ce qui manque aujourd'hui aux *guarentigie* italiennes, une garantie internationale.

(1) G. Rothan, *Souvenirs diplomatiques : l'Allemagne et l'Italie.*

Les négociations qu'elle avait rompues par scrupule en 1869, la France en sollicita la reprise en 1870, à la veille et au lendemain des premières batailles. Il était trop tard; ni l'Italie ni l'Autriche n'étaient prêtes. Puis, la France était trop mal engagée; Wœrth et Spickeren avaient refroidi nos amis. Les défaites ne nouent pas les alliances. On n'entre pas en campagne pour un vaincu. Un instant, Victor-Emmanuel, en *re galantuomo*, songea à marcher; ses ministres, Lanza et Sella, étaient là pour le retenir. M. Thiers ne réussit pas mieux que le prince Napoléon. « Parce que la France s'est jetée par la fenêtre, disait M. Visconti-Venosta, ce n'est pas une raison pour que l'Italie s'y jette après elle. » Et de fait, les armées françaises captives, Paris investi, ce n'était pas assez de l'intervention de l'Italie pour faire pencher la balance en notre faveur; l'Italie n'avait pas assez de troupes à y jeter. Son armée était loin d'être ce qu'elle est aujourd'hui. Elle avait été réduite en 1869. Le cabinet de Florence eût eu de la peine à transporter au-delà des Alpes plus de 50,000 hommes, et 50,000 Italiens n'eussent pas suffi à changer la face de la guerre. Paris était trop loin, et les victoires de la Prusse avaient été trop rapides. Si lestes et si vaillans que soient les bersaglieri, un corps d'armée italien ne nous eût guère plus servi que les volontaires de Garibaldi. Il eût fallu que l'entrée en ligne de l'Italie entraînât celle de l'Autriche, mais la Hofburg, non plus, n'était pas prête, et quand M. de Beust l'eût emporté, l'Autriche était bridée par la Russie. Le prince Gortchakof avait le traité de Paris à dénoncer et l'empereur Alexandre II s'était chargé de protéger les derrières de son oncle Guillaume. Laissons donc là une bonne fois, la conduite de l'Italie en 1870. Un peuple qui se jette tête baissée dans une guerre, sans consulter ses voisins, ne doit pas compter sur eux pour le tirer d'affaire.

II.

« Comment avez-vous toujours tant de plaisir à retourner en Italie, alors que les Italiens doivent être si désagréables pour les Français? » Que de fois m'a été répétée cette naïve question, comme si, au sud des Alpes, le Français était devenu un ennemi devant lequel se ferment toutes les portes. Non, vraiment, les Italiens n'en sont pas encore là avec nous; ils ne nous font point mauvais visage. Cela, du reste, est si contraire à leur naturel que, le voudraient-ils, ils y réussiraient mal. De tous les étrangers, le Français est peut-être, encore aujourd'hui, le mieux accueilli en Italie. Demandez aux jeunes gens qui, l'an dernier, ont représenté la France au centenaire de l'université de Bologne. Maîtres et élèves ont été étonnés de la spontanéité et de l'enthousiasme de la réception faite, par la

jeunesse italienne, à nos étudians et à notre drapeau (1). On les a portés en triomphe. On a dételé les chevaux de leur voiture ; on se serait cru aux jours où les Autrichiens décampaient des Romagnes au bruit du canon de Magenta. A Bologne, dira-t-on, les acclamations des étudians et du peuple s'adressaient moins à la France qu'à la république. Quand le sentiment démocratique n'y eût pas été étranger, jamais un peuple séparé de la France par des haines nationales n'eût fêté ainsi des Français.

Entre la France et l'Italie, qu'on ne nous parle donc pas d'antipathies nationales. Les liens officiels de la triple alliance n'ont pas encore étouffé les vieilles sympathies. La triple alliance est une combinaison politique qui n'a rien à voir avec le sentiment populaire. Ce qui est vrai, c'est que nos amis les plus ardens, ou les plus bruyans, se rencontrent surtout aux deux pôles du monde politique. Il en est de républicains; il en est de papalins. On sent l'inconvénient pour nous. Cela tend à nous rendre suspects aux partis dynastiques. Il y a là une sorte de fatalité historique qui pèse sur nous depuis un siècle. C'est la rançon de notre grand et double rôle dans l'histoire. En Italie, comme presque partout au dehors, la France est, pour les uns, la mère de la Révolution, pour les autres, la fille aînée de l'Église, deux personnages qu'elle a peine à mettre d'accord, et qui ne plaisent guère plus l'un que l'autre à l'Italie officielle. Pauvre France! on lui fait, à la fois, les deux reproches opposés; elle ne se disculpe de l'un qu'en s'exposant à l'autre. On appréhende d'elle l'eau et le feu, le cléricalisme et la démocratie. Les uns la regardent comme un foyer de révolution; les autres la considèrent comme l'alliée traditionnelle de la papauté, le soldat du pontificat romain. Quelques Italiens nous attribuent, en même temps, les deux qualités, nous mettant dans une main une pique jacobine, un goupillon dans l'autre, se représentant la France sous la figure d'un jésuite coiffé du bonnet rouge.

De là vient que les manifestations faites en faveur de la France la compromettent. On affecte d'y voir des démonstrations hostiles à la monarchie; ainsi, notamment, des *meetings* réunis par les « amis de la paix » pour protester contre la triple alliance. La présence des chefs de l'extrême-gauche, l'assistance des sociétés démocratiques, les lettres ou les discours des radicaux français excitent contre ces réunions les défiances du gouvernement. On accuse leurs promoteurs d'avoir moins d'affection pour la paix que de tendresse pour la république. On leur reproche de ne lever leurs pacifiques bannières que pour partir en guerre contre

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er août 1888, *le Huitième Centenaire de l'Université de Bologne*, par M. Gaston Boissier.

le pouvoir légal. Mais à qui la faute si le cri de « Vive la paix ! » semble une attaque contre les ministres, ou contre la dynastie? Assurément ce n'est pas à la France : on ne saurait la rendre responsable de ce qui se dit dans les *meetings* de Milan. Les discours antibelliqueux, les protestations contre la politique d'armemens à outrance répondent au sentiment populaire : le tort des modérés est d'en laisser le monopole à l'extrême-gauche. Quelques-uns l'ont senti. M. Bonghi présidait, il y a quelques mois, un congrès de la paix. L'Italie aurait le suffrage universel, que les démonstrations pacifiques se multiplieraient du Mont-Rose à l'Etna. Le sentiment du pays, dans toutes les classes, n'est pas douteux; il tient pour la paix. J'en ai eu une démonstration piquante à Rome même, en février dernier. On jouait, au théâtre Valle, une comédie intitulée : *Le due Rome*. Ces deux Romes, que l'amour devait réunir, étaient personnifiées par une jeune Italienne de famille libérale et un jeune prince romain de famille papaline. Pour faire vibrer, chez le jeune patricien, la fibre patriotique, l'auteur n'avait rien trouvé de mieux que d'imaginer, au cinquième acte, un débarquement de l'étranger, c'est-à-dire des Français, à Civita-Vecchia. Peut-être comptait-il sur ce tableau pour enlever l'enthousiasme de la salle. Il s'était mépris; au lieu d'applaudir, le public siffla. On dut retirer la pièce. Le plus curieux, c'est que l'inventeur de cette guerre improvisée, le commandeur C.., est un haut fonctionnaire, rien moins que le directeur-général des théâtres et des beaux-arts. Presque tous les adversaires, — Dieu me garde de dire les ennemis de la France, — appartiennent en effet au monde officiel. C'est par là que la situation est grave. On pourrait, sans trop d'exagération, la résumer ainsi : un peuple ami, un gouvernement hostile.

Nous ne sommes pas, pour notre part, de ces bonnes âmes qui se persuadent que les sympathies des peuples valent mieux que le bon vouloir des gouvernemens. Il est peu sûr de se fier au sentiment des peuples; leurs sympathies ne peuvent toujours s'exprimer, et les gouvernemens ont bien des moyens d'en changer la direction. La vérité, c'est que la malveillance de l'Italie envers la France est toute politique ; par là-même, en un sens, elle est artificielle. L'alliance de Rome et de Berlin est une alliance de cabinets; c'est, selon les points de vue, sa force et sa faiblesse. Elle repose moins, en réalité, sur des passions ou des intérêts nationaux, que sur des convenances de cours et des calculs de partis.

III.

Qu'est donc la triple alliance pour l'Italie? Quel aimant attire le Quirinal vers Berlin, et quelle force le retient dans l'orbite de la

Prusse? Est-ce le ressentiment de l'occupation de Tunis et la crainte de voir la France envahir toute la côte septentrionale de l'Afrique? Est-ce la peur d'une intervention en faveur du Vatican et le besoin d'une garantie contre les revendications du saint-siège? Tunis et Rome, voilà, d'ordinaire, les deux noms qu'on nous jette pour justifier l'alliance italo-allemande. Va pour Tunis et Rome! Nous comprenons, quant à nous, que le traité du Bardo ait été désagréable aux Italiens; nous admettons qu'ils aient pu en être froissés; mais l'occupation de la Tunisie nous semble avoir été moins la cause que l'occasion de l'alliance italo-prussienne. Le désappointement suscité dans la péninsule par le protectorat français a déterminé l'Italie officielle à une évolution, vers laquelle la politique l'inclinait déjà. Le drapeau français n'était pas planté sur les ruines de Carthage, en 1873, lorsque le roi Victor-Emmanuel allait saluer à Berlin l'empereur Guillaume Ier, ou, en 1877, lorsque M. Crispi, à la veille de devenir ministre, avait soin d'aller prendre langue auprès du chancelier. Les Français eussent abandonné Tunis à M. Maccio, que l'Italie ne s'en fût pas moins rapprochée de Berlin. M. de Bismarck, qui, pour l'amener à lui, l'a tour à tour publiquement malmenée et cajolée, avait plusieurs prises sur l'Italie. Il avait Rome, et, lorsqu'il entrait en coquetterie avec le pape Léon XIII, lorsqu'il faisait mine d'encourager les espérances de la curie, le chancelier savait pour qui il travaillait. Si, à Berlin, le Quirinal est allé chercher une garantie contre les revendications du Vatican, la première des puissances contre l'intervention desquelles la maison de Savoie travaillait à se prémunir, c'était l'Allemagne de M. de Bismarck. Pour singulier que cela semble, c'est contre ses propres alliés que l'Italie se mettait ainsi en garde. Devenir l'amie officielle de l'Allemagne lui semblait le meilleur moyen d'empêcher Berlin de soulever la question de Rome, — et quel autre cabinet eût osé prendre une telle initiative?

Les rapports des États sont souvent gouvernés par une secrète logique que les historiens découvrent après coup. L'alliance italo-allemande était faite pour suggérer les explications des écrivains philosophes. Ils n'y ont manqué ni à Rome, ni à Berlin. L'entente des deux puissances repose, à les croire, sur la solidarité naturelle de la nouvelle Allemagne et de l'Italie nouvelle, sur les affinités de l'unité italienne et de l'unité allemande. Les deux révolutions n'offrent-elles pas une sorte de parallélisme? — Rien de plus simple et de plus philosophique, semble-t-il; aussi pareil raisonnement agrée-t-il à nombre d'esprits; il contribue à la force de l'alliance en lui conférant une sorte de cachet scientifique, en lui donnant l'aspect d'une fatalité historique, qui paraît la faire rentrer dans les lois de la nature. Pour qui ne se contente pas de

formules générales, cette interprétation perd singulièrement de sa valeur.

Les affinités de l'unité allemande et de l'unité italienne sont plus apparentes que réelles, attendu que l'unité des deux pays a été faite d'une manière fort différente. L'unité de l'Italie a été autrement spontanée que celle de l'Allemagne. Nous ne prétendons point que celle-ci soit artificielle, éphémère, destinée à disparaître avec son fondateur; loin de nous pareille chimère! Nous savons que l'unité de l'Allemagne, tout comme celle de l'Italie, était dans la logique de l'histoire; la faute de la France a été de ne s'en pas rendre compte, et c'est une faute qu'il ne lui faudrait pas renouveler. Ce n'est point par une simple coïncidence que l'unité de l'Allemagne et celle de l'Italie se sont accomplies dans le siècle de la vapeur et de l'électricité. Il n'en est pas moins vrai que l'unification des deux peuples ne s'est pas faite selon les mêmes procédés. Les Italiens nous paraissent trop modestes en comparant l'œuvre de M. de Cavour à l'œuvre de M. de Bismarck. La première nous semble supérieure à la seconde; ce n'est pas qu'elle ait été œuvre de saint, mais le fer et le sang y ont eu moins de part. Si elle a été une violation du droit ancien, — et il n'en pouvait guère être autrement, — elle n'a pas violé le droit nouveau, le droit national dont elle se réclamait. L'Italie, en s'unifiant, n'a pas exercé le *compelle intrare* sur des pays d'autre nationalité. La nouvelle monarchie italienne ne repose pas sur l'oppression de provinces conquises et annexées malgré elles. Il n'y a pas dans ses chairs de corps étrangers, de Danois, d'Alsaciens-Lorrains, de Polonais asservis et maintenus par la force. Nous n'ignorons pas, à Paris, que le val d'Aoste et telle haute vallée piémontaise parlent notre langue; mais nous ne faisons pas de la langue l'unique facteur de la nationalité. — Il n'y a en Italie que des Italiens, comme il n'y a en France que des Français. Par là l'unité italienne ressemble beaucoup plus à l'unité française qu'à l'unité allemande.

Et ce n'est pas le seul côté par où l'Italie nouvelle se rapproche bien plus de la France que de la nouvelle Allemagne. Il en est de même pour la constitution intime de l'État italien. Tandis que la Prusse s'est subordonné l'Allemagne, le Piémont s'est fondu dans l'Italie. *Italia e Germania — I due monumenti politici — Del secolo XIX*, lisait-on sur un arc de triomphe, dressé à Naples en l'honneur de l'empereur Guillaume II. Pour être contemporains, ces deux monumens politiques n'ont pas l'air d'être du même temps. Ils n'ont pas la même ordonnance, ils n'ont pas le même style. Regardez-les; l'un, avec sa hiérarchie de souverains et d'États superposés, avec ses étages inégaux aux fenêtres disproportionnées, avec ses tours et ses tourelles de toute grandeur et de toute

forme, semble un castel féodal : il a quelque chose d'archaïque, de gothique; l'autre, avec sa simplicité de structure et l'unité de son plan, avec la régularité symétrique de ses colonnes et de ses frontons, est un palais moderne. Tandis que le nouvel empire germanique, sorte de monstre hybride, n'est ni un État strictement unitaire, ni un État strictement fédéral, l'Italie, ne s'étant pas arrêtée à la fédération, a achevé son unité. Par là encore, elle ressemble plus à la France qu'à l'Allemagne, et par là, aussi, l'œuvre de Cavour est supérieure à celle de Bismarck.

Enfin, une troisième et non moindre différence entre l'unité allemande et l'unité italienne : l'Italie a conquis, à la fois, l'unité et la liberté; c'est ce qui fait de sa résurrection nationale une sorte de prodige dans l'histoire. Victor-Emmanuel et Cavour ont été deux grands thaumaturges. On a dit que les peuples, dans leurs révolutions, faisaient rarement coup double : l'Italie y a réussi. L'Allemagne, aussi, visait simultanément l'unité et la liberté; on ne saurait dire qu'elle ait touché le double but. La maison de Savoie et les Hohenzollern ne s'inspirent pas des mêmes principes : les maximes en honneur au Quirinal ne sont pas de mise sur la Sprée. Les sujets du roi Humbert seraient désagréablement surpris si le fils de Victor-Emmanuel leur rapportait d'Allemagne les recettes gouvernementales de Friedrichsruhe. M. Crispi, dans son dernier voyage à Berlin, n'a pas laissé que d'être quelque peu embarrassé de cette opposition de coutumes et de principes des deux monarchies. Il se rappelait, sans doute, de quelle manière son ami le chancelier qualifiait naguère, en plein Reichstag, la monarchie parlementaire italienne. « Vérité en-deçà des Alpes, erreur au-delà, » a dit M. Crispi aux membres du Reichstag venus pour le complimenter; et l'ancien mazzinien a expliqué, aux libéraux de Berlin, que, si les procédés de leur gouvernement étaient moins autoritaires, l'Allemagne serait moins puissante. Le fait est que, par les formes et l'esprit de leur gouvernement, par leur tempérament et leurs mœurs politiques, l'Italie et la Prusse sont deux États bien différens. On ne saurait dire que leur alliance s'appuie sur la similitude de leurs principes : loin de les rapprocher, les institutions semblaient faites pour les tenir éloignées.

Et cependant, je n'oserais dire que cette divergence de principes ait été un obstacle au rapprochement de la maison de Savoie avec les Hohenzollern. Par cela même que la jeune monarchie italienne n'est pas une monarchie de droit divin, elle devait être d'autant plus tentée de rentrer dans le giron des vieilles dynasties, de lier partie avec les Habsbourg et les Hohenzollern. Ce qui l'attirait vers l'alliance austro-allemande, ce n'était pas seulement la naturelle ambition de

faire figure en Europe, la satisfaction d'amour-propre de prendre, entre Vienne et Berlin, la place laissée vide par la Russie, l'orgueil de marcher aux bras de deux empires; c'était peut-être davantage le désir de se rapprocher de l'Europe conservatrice, de se donner une sorte de consécration vis-à-vis des cours, et de garantie vis-à-vis de la révolution. Une monarchie issue d'une révolution est toujours soucieuse d'effacer cette tache originelle. La triple alliance, gardons-nous de l'oublier, n'a point été inaugurée par M. Crispi et la gauche italienne, — bien que M. Crispi ait pu se vanter d'y avoir contribué par ses voyages; — la triple alliance a été préparée par la droite constitutionnelle. A vrai dire, elle a été moins l'œuvre d'un ministère, ou d'un parti, que de la dynastie. Le ministre qui a signé le traité d'alliance, M. de Robilant, était l'homme de confiance de la couronne. On sait qu'il passait pour avoir du sang de Savoie. Veut-on apprécier la triple alliance, il faut songer que ce n'est pas seulement une alliance politique, mais aussi une alliance dynastique. Ici encore nous pourrions répéter : c'est là sa force, et c'est là sa faiblesse. C'est sa force surtout.

Nous touchons à un point délicat; mais il importe de tout dire : la forme du gouvernement français n'a pas été étrangère à l'accession de l'Italie à la triple alliance. M. de Bismarck savait ce qu'il faisait quand, à l'encontre de M. d'Arnim, il souhaitait l'établissement de la république en France. Il comptait sur la république pour mettre la France en quarantaine. « Nous autres souverains, nous sommes monarchistes, » disait le roi Victor-Emmanuel à un de nos ambassadeurs. Le voisinage de la république française n'était pas sans inquiéter les cours d'Italie et d'Espagne. A Rome, comme à Madrid, on appréhendait la contagion démocratique. Alors même que notre gouvernement avait la sagesse de s'interdire toute propagande, on craignait, sans l'avouer, que le spectacle donné par la France ne fortifiât le parti républicain au-delà des monts. « Quand votre république sera sortie de l'enfance, et que son tempérament sera formé, — me disait un Castillan, il y a une dizaine d'années, — si elle est bien sage, et si elle donne de bons exemples, gare aux monarchies voisines ! » Les faits ont montré que ces appréhensions étaient chimériques. La république semble avoir pris soin de rassurer les voisins que sa bonne conduite eût pu inquiéter. En Italie, aussi bien qu'en Allemagne, les philosophes politiques ont tiré parti de ses faiblesses pour démontrer aux peuples l'infériorité de la forme républicaine et les bienfaits de l'institution monarchique. Tel penseur n'a pas craint de dire que la France avait pris, pour le bien de l'Europe, le rôle de l'Ilote ivre. Malgré

toutes ses fautes, et parfois à cause de ses fautes, la république française a gardé les sympathies des républicains, des radicaux, des révolutionnaires, ce qui eût suffi à refroidir envers elle le Quirinal. Ce n'est point que l'Italie officielle souhaite la reconstruction des Tuileries et le rétablissement d'une monarchie chez nous ; elle sait bon gré à la république de contribuer à l'isolement de la France : mais, en même temps, elle trouve qu'une république dans une ancienne monarchie est de mauvais exemple. Puis, tout préjugé dynastique mis de côté, comment lier partie avec un pays dont l'instabilité gouvernementale semble la loi? — Ce sont les Italiens qui parlent, et, en gens prudens, ils se préoccupent des coups de tête que leur imagination prête à la France.

Pour un gouvernement républicain, le premier intérêt d'un pays, c'est le maintien de la république. On nous le répète assez, en France, nous donnant à entendre que, pour une si noble fin, tout est permis, y compris un coup d'État. Les gouvernemens monarchiques raisonnent à peu près de même, avec cette différence que, pour eux, l'intérêt de l'État, c'est, avant tout, l'affermissement de la monarchie. Il faut quelque naïveté pour s'étonner que la royauté italienne ait fait meilleur visage à la monarchie prussienne qu'à la république française. Une seule chose peut surprendre, c'est que l'Italie, un pays avisé s'il en fût, ait été jusqu'à s'enchaîner à l'Allemagne. Elle ne s'est pas sentie assez forte pour oser demeurer isolée ; elle a manqué de foi en elle-même ; elle a cru que devant les périls de l'Europe, il lui fallait s'étayer sur une alliance, et, obligée de choisir, elle a choisi Berlin, — d'autant que Berlin lui paraissait le côté du plus fort.

Cette alliance, nous avons dit qui l'a préparée : la droite constitutionnelle, le parti modéré, celui qui, tout en pactisant avec la révolution, n'a jamais varié dans ses préférences monarchiques, le parti de Cavour, de La Marmora, de Minghetti. M. Minghetti, avec sa haute intelligence, ne dissimulait point qu'une des principales raisons de l'alliance italo-allemande, c'était le régime actuel de la France. Je l'ai entendu l'exprimer, à Rome, en 1884, comme une chose toute naturelle, et il n'y a guère de doute qu'on la regarde ainsi au Quirinal. La gauche, pour se maintenir au pouvoir, a dû accepter cette orientation de la politique italienne. S'y refuser eût été indisposer la couronne qui, à Rome, de même que dans toutes les monarchies continentales, surveille de préférence la politique étrangère ; et, comme il arrive souvent, les vieux mazziniens ou garibaldiens se sont montrés d'autant plus chauds pour l'alliance impériale qu'ils avaient leurs anciennes convictions républicaines à faire oublier. C'est un peu le cas de M. Crispi, on l'a dit à cette

place (1); mais M. Crispi serait renversé, la droite, reconstituée, reviendrait au pouvoir, que l'alliance n'en serait pas ébranlée. L'entente italo-prussienne, au lieu d'être célébrée avec les airs de bravoure de M. Crispi, pourrait être chantée *mezza voce;* elle n'en resterait pas moins au programme du théâtre italien. Elle a de plus hauts patrons que les ministres. Il est douteux que les hommes qui osent se montrer hostiles à l'alliance de Berlin entrent, de longtemps, dans les conseils du roi d'Italie. Leur opposition même à l'alliance les en écarte. Ainsi s'explique comment toutes les attaques dirigées contre elle, en Italie, l'ont plutôt resserrée que relâchée.

Pour que cette alliance soit le palladium du trône, il ne suffit pas cependant qu'elle soit mal vue des républicains. La maison de Savoie montre trop peu de confiance en elle-même et en l'Italie, lorsqu'elle semble s'appuyer sur ses alliances impériales. En réalité, la monarchie italienne n'a besoin d'aucun étai étranger. Craindre la contagion républicaine, c'est, de sa part, faire trop d'honneur à la république française. Des lagunes à l'Etna, l'arbre de Savoie a poussé de trop profondes racines pour être ébranlé par les vents du dehors. Je ne sache pas, dans toute l'Europe, de dynastie plus solide, parce qu'il n'en est pas de plus nationale. Elle a un grand avantage : elle a beau avoir été récemment transplantée du Piémont, elle tient au sol par des racines multiples qu'on ne peut couper toutes à la fois. L'Italie a de vieilles et admirables cités; elle n'a pas de capitale en état de faire une révolution. Certes, la monarchie italienne a ses difficultés, quel gouvernement n'a les siennes? Elle a même, de par ses origines, à Rome notamment, des difficultés inconnues d'autres pays; mais il n'en est point dont elle ne puisse triompher avec de la sagesse, du tact et du temps. L'unique danger pour elle, en dehors d'une guerre malheureuse, c'est l'appauvrissement, par suite le mécontentement du pays. Or, ce danger, la triple alliance l'y expose plus qu'elle ne l'en préserve. Le moment peut venir où le peuple se demandera si cette onéreuse alliance profite au trône ou au pays. Le plus grand péril pour les monarchies modernes, c'est de laisser croire qu'elles ont une politique dynastique plus conforme aux préventions ou aux intérêts de la couronne qu'au sentiment ou aux intérêts de la nation. Que la triple alliance soit renouvelée, — si elle ne l'est déjà, — il ne faudra peut-être pas des années pour que l'Italie se pose cette redoutable question.

La triple alliance n'est déjà pas très populaire. Le journal le plus répandu de la péninsule, le *Secolo*, la combat ouver-

(1) Voir, dans la *Revue*, les *Chroniques de la quinzaine* et l'étude de M. Valbert, du 1er janvier 1889.

tement. Les élections les plus récentes, celles de M. Imbriani notamment, ont été une protestation contre elle. Il faut dire que la froideur de nombre d'Italiens s'adresse moins à Berlin qu'à Vienne. On subit l'alliance de l'Autriche, parce qu'elle est la condition de l'alliance de l'Allemagne. C'est la Prusse qui réunit les deux adversaires de 1848, 1859 et 1866. Habsbourg et Savoie ne se donnent la main que dans le sein du Hohenzollern. Le gouvernement de Rome a peine à faire taire les revendications de l'*Italia irredenta*. Les patriotes sont disposés à lui reprocher de se faire le geôlier de Trente et de Trieste. Si les Italiens convoitent des territoires en dehors de l'Italie officielle, leurs regards se dirigent en effet beaucoup plus vers les Alpes orientales que vers les Alpes occidentales. Un Français aurait mauvaise grâce à ne pas le reconnaître: il n'y a nulle agitation dans la Péninsule pour Nice ou la Savoie, que l'Italie a laissé se donner librement à la France. Il n'en est pas de même de Trieste et de Trente, deux villes presque également italiennes de mœurs et de sentimens. Il en résulte que les revendications nationales de l'Italie se dirigent spontanément vers le territoire de son alliée officielle. C'est là une situation singulière, d'autant que, s'il est permis aux Italiens de rêver quelque *combinazione* leur permettant d'annexer le Trentin, ils savent que l'Allemagne ne veille guère moins que l'Autriche sur le golfe de Trieste.

L'Autriche est, du côté italien, le point faible de la triple alliance. Aux yeux du politique qui envisage la situation générale de l'Europe, l'existence de l'Autriche-Hongrie est une garantie d'indépendance pour l'Italie. La détruire, même pour avoir une part de ses dépouilles, serait œuvre de téméraire. Mais les peuples n'ont pas la vue longue; ils voient à peine à quelques lieues au-delà de leurs frontières. Quant à nous, Français, si nous nous méfions de la triple alliance, ce n'est point de l'Autriche. La France, depuis 1815, n'a jamais eu d'affaire avec l'Autriche que pour les beaux yeux de l'Italie. Depuis que les *schwarz-gelb* sont hors de la péninsule, nous n'avons rien à démêler avec eux. Nous ne leur en voulons même point d'avoir lié partie avec les vainqueurs de Kœnigsgrætz; nous savons qu'ils n'avaient guère le choix. L'Autriche-Hongrie ne nous inspire ni ressentiment, ni inquiétude; nous sommes persuadés que la Hofburg redoute les complications plus qu'elle ne les recherche. Pour un peu, la présence de l'Autriche dans la triple alliance nous rassurerait au lieu de nous effrayer. Ce n'est pas que la presse ou les hommes d'état de Vienne ou de Pesth nous montrent quelque bienveillance. Loin de là, ils ne se croient même pas toujours obligés d'être polis envers nous. Sur le Danube aussi, on goûte peu la république; on en devient, à l'occasion, injuste pour la France. On se rappelle l'alga-

rade de M. Tisza dissuadant les Hongrois de se risquer chez nous durant notre Exposition. Infortuné M. Tisza! il ne se doutait point que, en l'année de grâce 1889, les places de Pesth et de Vienne auraient à envier la tranquillité des rues de Paris (1).

Si la guerre doit sortir de la triple alliance, ce ne sera pas, croyons-nous, du fait de l'Autriche. Elle tempérerait plutôt les ardeurs de ses alliés. Nous sommes, naturellement, moins rassurés du côté de l'Allemagne, surtout depuis la mort du vieil empereur. Nous sentons là un inconnu. Le caractère de l'empereur Guillaume II est un nouveau facteur dans la politique de l'Europe; faut-il l'inscrire au compte de la paix? Nous ne savons. Le jeune empereur est intelligent, il a l'esprit cultivé, il est d'une activité merveilleuse; c'est une figure; mais on peut redouter sa nervosité, et ce qu'on sait de lui n'écarte pas toute crainte de coups de tête. Des fantaisies soudaines, comme celle du voyage à Strasbourg de compagnie avec le roi Humbert, sont faites pour donner à penser. On appréhende dans le jeune Hohenzollern un Charles XII à décisions brusques. Il est vrai qu'il a, près de lui, un conseiller d'expérience qui, dans son temps, a aimé les grands coups de dés, mais qui a trop gagné au jeu pour risquer sa fortune sur un point. Qui l'eût dit il y a quinze ans? M. de Bismarck viendrait à disparaître que la Bourse de Paris baisserait. Mais M. de Bismarck n'est pas seul; il n'est pas immortel; le vieux joueur peut même, à l'occasion, être tenté d'essayer encore une fois la chance.

IV

« Ne craignez rien, disent nos amis italiens; l'alliance est purement défensive. Au besoin, nous sommes là pour retenir Berlin. Nos armemens ne visent que les perturbateurs de la paix. Le but de l'alliance est le maintien du *statu quo;* rien de plus. Le secret des chancelleries est percé à jour : chacun connaît le *casus fœderis;* les trois puissances se sont mutuellement garanti leur territoire. Qu'y a-t-il là d'inquiétant? qu'y a-t-il d'offensant pour la France? »

Il est si difficile, pour un peuple, de se mettre à la place d'un autre que nombre d'Italiens ne semblent pas apercevoir ce qu'a de douloureux, pour les cœurs français, cette garantie réciproque

(1) Peut-être le premier ministre hongrois avait-il simplement voulu donner une leçon au quai d'Orsay. Il se publiait à Paris, sous le nom d'*Autriche slavo-roumaine,* une feuille particulièrement hostile aux Magyars et au gouvernement hongrois. On la disait soutenue par une subvention de notre ministère des affaires étrangères. Après le discours de M. Tisza, l'*Autriche slavo-roumaine* a cessé sa publication, et M. Tisza a renoncé à ses sorties contre la France.

italo-prussienne. Que représente, pour nous, cet engagement de l'Italie envers l'Allemagne? Une seule chose : la garantie de l'Alsace-Lorraine au vainqueur de Sedan par nos alliés de Solferino. Ses mains déliées par nous, l'Italie les prête au conquérant de 1870 pour serrer les nœuds de Metz et de Strasbourg. La maison de Savoie, devenue par la grâce de Dieu et de la France, — *Gesta Dei per Francos*, — la souveraine de l'Italie, appose son sceau royal, la croix d'argent sur champ de gueules, au bas du traité qui a mutilé la France. Aux Alsaciens-Lorrains, dont des milliers gardent encore la médaille de la guerre d'Italie, le gouvernement italien est venu dire : « *Lasciate ogni speranza;* si, pour vous tenir séparés de votre ancienne patrie, quatre millions de baïonnettes allemandes ne suffisent point, nous autres, Italiens, nous sommes là. » — Ce qu'est, pour un Français, la triple alliance, le voilà.

Et comme les peuples, de même que les individus, ne se font une juste idée des choses qu'en rapportant tout à eux-mêmes, je demanderai humblement à nos amis d'Italie, de se mettre en notre lieu et place. Qu'eussent dit les Italiens les mieux disposés pour la France, si, en 1860, par exemple, Napoléon III avait conclu avec Vienne et Berlin une alliance garantissant à l'Autriche Venise et Vérone? Cela, aussi, eût pu être une ligue de la paix, fondée sur le respect des traités : l'Italie eût-elle trouvé le procédé amical? M. de Cavour ou M. Ricasoli auraient-ils admis que, en prenant un pareil engagement, la France ne donnait, à sa voisine du sud-est, aucune marque de mauvais vouloir? Et cependant, en quoi la situation eût-elle différé? Comment l'Italie eût-elle eu le droit de se froisser, si la France doit se montrer satisfaite? L'Alsace-Lorraine n'a pas plus de goût pour la domination du *Preusse* que la Vénétie n'en avait pour celle du *Tedesco*. Il y a, il est vrai, une différence, c'est que l'Autriche ne prétendait pas germaniser ses sujets italiens, tandis que les enfans de Metz, de tout temps pays de langue française, sont contraints d'apprendre à épeler en allemand. Le droit des peuples, sur lequel l'Italie nouvelle se glorifie d'avoir été fondée, a été publiquement foulé aux pieds entre les Vosges et le Rhin. Les habitans ont protesté contre la violence de l'annexion ; ils ont demandé à être consultés ; l'Italie le sait, et elle passe outre. Elle donne sa garantie aux casques à pointe. Tel est le fait. Encore une fois, pour un Français, l'entente italo-allemande n'est que cela. L'Autriche-Hongrie agit, il est vrai, comme l'Italie; mais l'Autriche n'a pas, que je sache, la prétention d'avoir pour fondement le droit des peuples; elle n'a jamais été la nation sœur de la France; et, si elle ne tient plus garnison à Milan et à Bologne, si ses archiducs ne règnent plus à Florence et à Modène, l'Autriche sait à qui elle le doit.

Ne soyons pas trop sévères, même pour les amis de nos ennemis. Essayons, à notre tour, de nous mettre à leur place, « dans leur peau, » comme dit le vulgaire d'une manière si expressive. L'Italien est peu sentimental; s'il l'a jamais été, il y a de cela des siècles. Il a tant pleuré, et si longtemps, sur ses propres malheurs, que ses yeux n'ont plus de larmes pour les souffrances d'autrui. Le cri de douleur de l'Alsace-Lorraine ne franchit pas les glaciers des Alpes; les plaines du Pô et les vallées de l'Apennin n'ont pas d'écho pour les plaintes de l'autre côté des monts. Soyons justes pour nos voisins; la France elle-même, depuis qu'elle souffre dans sa propre chair, est moins prodigue de ses pleurs et de ses embrassemens aux opprimés des deux mondes. A la différence de leurs pères, peu de nos jeunes gens pleurent aujourd'hui sur l'Irlande ou la Pologne. Il n'en est pas, hélas! des peuples comme des individus; les infortunes imméritées leur endurcissent le cœur. Leur patriotisme se fait étroit et jaloux; il prêche l'égoïsme comme une vertu. Ainsi prétendent faire aujourd'hui certains Français, s'imaginant être plus forts en gardant tous les battemens de leur cœur à la patrie. L'égoïsme, heureusement, nous est difficile. Que de temps nous avons pleuré, en vers et en prose, sur le deuil d'autrui! Du Bosphore aux Alleghanys, quel peuple en lutte pour la liberté n'a reçu, à défaut du secours de nos armes, l'encouragement de notre voix? Qui de nous, enfant, n'a essuyé, au Spielberg, les yeux de Silvio Pellico; et lequel de nos poètes novices n'a, entre 1815 et 1866, entonné sa lamentation sur l'asservissement du *bel paese* et la captivité de Venise la Belle? Pour ma part, je ne le regrette point. Si, en dépit de Sedan ou de Metz, je reste fier d'être Français, c'est, en grande partie, pour ce don de commisération, pour cet amour des opprimés, pour ces sentimens de liberté et de fraternité que notre France a ressenti plus que tout autre peuple, et qui font d'elle la plus humaine des nations. Aujourd'hui encore, ce serait, pour moi, une douleur cuisante de revoir le *kaiserlich* en pantalon collant faire faction au pied de l'escalier du palais des doges. Ce que mon âme reproche aux Italiens, ce n'est point d'avoir omis, à l'heure de notre détresse, de nous envoyer leurs *bersaglieri*, — cela, ils ne le pouvaient guère, — c'est de n'avoir pas été plus nombreux à donner à notre malheur l'obole des larmes. A défaut des armées et des victoires que leur roi ne pouvait nous rendre, nous aurions aimé recevoir de leurs poètes l'aumône sonore des strophes, qui ne coûte ni or ni sang.

Ici encore, soyons équitables; ne nous laissons pas dominer par une émotion trop naturelle aux peuples malheureux. L'indifférence des Italiens pour l'Alsace-Lorraine a une excuse. N'oublions pas que la fatalité, ou l'imprévoyante politique de Napoléon III, a fait

coïncider le démembrement de la France avec l'achèvement de l'Italie, si bien que, pour nombre d'Italiens, l'un a paru la condition de l'autre. L'asservissement de Strasbourg leur a semblé le corollaire de la libération de Rome. De naïves voix de prêtres et de femmes n'ont-elles pas, dans leurs gémissemens au Sacré-Cœur, associé Rome et la France? L'Italie, entrée dans la Ville-Éternelle par la brèche de la *porta Pia*, a senti le besoin de s'y fortifier. Elle redoutait les importunes revendications du vieillard qu'elle avait dépossédé; elle a cru avoir besoin d'une garantie. Elle l'a cherchée auprès des forts, auprès du nouvel empire germanique, à Berlin, et, en échange, elle a donné à l'Allemagne sa garantie pour l'Alsace.

Contre qui cette garantie de Rome, obtenue de Berlin? Est-ce contre la crosse des prélats et la croix des moines, contre les hallebardes des Suisses de la *Scala Regia* ou contre les foudres du pontife détrôné? — Non, paraît-il, c'est contre la France. En vérité, il faut que les peuples se connaissent bien mal les uns les autres! Imaginer que la France puisse partir en guerre pour rétablir le trône temporel du pape, quel anachronisme! Songez que c'est contre la république française, contre la république de M. Ferry, de M. Floquet, de M. Clémenceau que l'Italie officielle s'est crue obligée de se mettre en garde à Rome. Chaque été, le gouvernement a peine à faire voter le budget des cultes et le maintien d'une ambassade auprès du saint-siège; la majorité républicaine vote constamment contre les deux crédits. Le parti au pouvoir n'a d'autre lien que la haine de l'église, et l'Italie n'est point rassurée; elle craint toujours de voir la France se lancer dans une croisade pour les clés de saint Pierre. Un ministre français ne peut démontrer la nécessité d'entretenir un ambassadeur auprès du Vatican, sans qu'au-delà des monts on en prenne ombrage. Les autres puissances, l'Autriche-Hongrie, la Prusse même, les alliées de l'Italie, ont un ambassadeur près du saint-père; on ne s'en offusque point à la Consultá ou au Monte-Citorio. Ce qu'on trouve tout naturel, de la part des autres gouvernemens, inquiète de la nôtre. La Prusse a pu, à diverses reprises, faire au saint-siège les avances les plus inattendues. L'Italie ne s'en est pas offensée. M. de Bismarck a pu inviter le pontife découronné à intervenir dans les élections allemandes; il a pu aider Léon XIII à rentrer dans la plus haute partie du rôle politique des papes, en le désignant comme arbitre entre les puissances chrétiennes. La presse reptilienne a pu s'amuser à agiter la question romaine, et le chancelier, faire miroiter aux yeux de la curie des espérances d'intervention diplomatique et de prochaine restauration; le gouvernement italien, loin de s'en fâcher, en a conclu qu'il était prudent de s'entendre avec

M. de Bismarck. Plus le chancelier faisait d'avances à la curie, plus l'Italie se rapprochait de la Prusse. Nous l'avons dit : à suivre les faits, on pourrait croire que, si l'Italie s'est alliée à l'Allemagne pour obtenir la garantie de Rome, c'est contre Berlin même et les surprises de la politique prussienne qu'elle s'est assurée. Que de cris au-delà des Alpes, pourtant, si le gouvernement ou la presse officieuse de la république se fussent permis, vis-à-vis du successeur de Pie IX, la moitié de ce que nos voisins ont bénévolement passé au tout-puissant *kanzler!*

« Rome capitale n'a-t-elle rien à redouter du parti au pouvoir en France, la France est changeante, insinuent nombre d'Italiens. Les républicains peuvent être battus, et les conservateurs profiteraient de leur victoire pour mettre l'armée française aux genoux du pape. » A les en croire, M. Thiers et le maréchal Mac-Mahon y ont déjà pensé. Pourquoi pas M. Grévy? On ne sait pas assez quelles légendes ont cours à cet égard, et ce qu'il y a de plus triste, c'est que les fables inventées ou colportées par les adversaires de la France ont parfois pris naissance en France même. Ne m'a-t-on pas affirmé, comme un fait positif, que, en 1877, le maréchal Mac-Mahon préparait une intervention pour rétablir le pouvoir temporel du pape? M. Crispi, passant alors par Paris, avant d'aller voir M. de Bismarck, aurait entendu Gambetta lui confier ses appréhensions au sujet d'une expédition romaine. Hélas! il n'est pas impossible que Gambetta ou son entourage aient tenu pareil langage à leur ami sicilien. La gauche, en semblable matière, ne s'est pas toujours montrée très scrupuleuse; plus d'une fois, dans ses polémiques électorales, elle s'est permis de jouer de l'étranger. Oh! la vilaine besogne que cette guerre de partis où l'on se lance, des deux côtés, des traits empoisonnés, sans souci de ceux qui risquent d'atteindre la France! C'était après le 16 mai 1877. Pour les 363, « le cléricalisme était l'ennemi. » Le spectre noir était leur grande machine de guerre contre ce qu'ils se plaisaient à nommer le gouvernement des curés, sûrs, par là, d'exciter la réprobation du pays. Attribuer à un parti l'intention de guerroyer pour le pape, c'était un procédé certain de le discréditer auprès du suffrage universel. Cela vaut l'accusation de vouloir rétablir la dîme et la corvée, que nos radicaux ont soin de rééditer à chaque élection. C'est une de ces armes calomnieuses forgées par la mauvaise foi des partis. Les Italiens pourraient aussi bien admettre que les conservateurs français travaillent au rétablissement de l'ancien régime. M. Crispi, paraît-il, a cru, sur la foi de Gambetta, à cette intervention en faveur du pape, et, pour prévenir ces ténébreux projets, il s'est hâté de rendre visite à M. de Bismarck, après avoir serré la main du chef de l'opportunisme. Des esprits moins prévenus eussent été moins crédules. Ils

n'eussent vu, dans le succès de cette manœuvre, qu'une chose : la preuve que rien ne répugne, à la France nouvelle, comme une expédition romaine.

Dirons-nous, pour cela, que la France est indifférente à tout ce qui se passe à Rome? qu'elle ne s'intéresse pas plus à l'hôte du Vatican qu'au *chérif* de la Mecque, ou au *catholicos* des Arméniens? Non assurément; un pays qui comprend des millions de catholiques, qui a un concordat avec le saint-siège, qui a des intérêts dans les cinq parties du monde, ne saurait regarder la papauté comme une quantité négligeable. Obligé de traiter et de compter avec le pape, il doit désirer l'indépendance spirituelle de la papauté. C'est ce que souhaite la France et, en cela, elle est d'accord avec tous les états chrétiens, car tous, à Rome, ont le même intérêt à trouver, en face d'eux, un pape libre. La liberté du pape, c'est à l'Italie de montrer que rien ne la menace. S'il y a encore, en Europe, une question pontificale, il ne dépend ni de la France, ni des autres puissances de la supprimer; cela ne dépend que du Quirinal et du Vatican. La question ne sera définitivement résolue que le jour où ils seront arrivés à se mettre d'accord; et, après dix-neuf ans, ce jour ne paraît pas proche.

En attendant, beaucoup d'Italiens me semblent se méprendre étrangement sur la question romaine. Ils ne voient pas que leur politique risque de la rouvrir, au lieu de la fermer. Je ne fais pas ici allusion aux tracasseries et aux vexations infligées au pape ou au clergé; le gouvernement dirigé par M. Crispi semble se plaire à creuser le fossé qu'il aurait tout intérêt à combler. Mais cela est son affaire; je ne veux parler ici que de l'intervention des puissances. La restauration de la royauté pontificale ne peut plus être la *cause*, mais seulement la *conséquence* d'une guerre. Raisonner autrement, c'est méconnaître les faits et renverser la vérité. Aucun état n'entrera en campagne pour replacer Rome sous la domination ecclésiastique; mais tout état, engagé dans une guerre avec l'Italie, sera contraint de jouer, contre elle, la carte pontificale; ce sera, pour lui, la carte forcée. Catholique, protestant, schismatique, athée, tout gouvernement provoqué par la péninsule cherchera à la frapper à l'endroit vulnérable, et cet endroit, c'est Rome. M. Crispi, reprenant un mot de Minghetti, affirmait dernièrement que, en cas de guerre générale, l'Italie aurait beaucoup à prendre, rien à perdre. C'est là une contre-vérité. Pour l'Italie, une grande guerre serait tout bonnement la ruine; cela, paraît-il, ne semble rien à ses hommes d'état; mais ce ne serait pas tout. La banqueroute, la misère, la révolution peut-être, ne seraient pas le seul prix de sa defaite; elle mettrait autre chose au jeu : sa capitale.

Il semble qu'un gouvernement, placé en face de pareilles perspec-

tives, doive avoir pour premier souci d'éviter tout conflit. Chacun le sent au dehors; un homme que les Italiens considèrent, à bon droit, comme leur ami, M. Gladstone, le constatait récemment. Ce que « cet état de choses recommande à l'Italie, écrivait l'ancien *premier*, faisant allusion à la question romaine, c'est une politique générale modeste et réservée, plutôt qu'une politique d'ambition et de parade : *a general policy rather of modesty and reserve than of ambition and display* (1). Cette politique de modestie et de réserve, conseillée par M. Gladstone, est-ce bien celle que suivent nos voisins?

« L'Italie, répondent les Italiens, en contractant des alliances, cherche seulement à prendre ses sûretés. Si les hommes qui regrettent la chute de la royauté papale ne sont pas de force à entraîner la France dans une guerre contre nous, la France peut nous faire la guerre pour un autre motif, pour essayer ses armes, pour relever son prestige. Elle a de la vanité, elle aime la gloire, elle ne voudra pas rester indéfiniment sous le coup de Wœrth et de Sedan, et, n'osant s'attaquer à ses voisins des Vosges, elle s'en prendra à ses voisins des Alpes. » — Ce qu'il y a de curieux, c'est que certains Français tiennent le même langage de l'Italie, lui prêtant des sentimens analogues. Écoutez-les. « L'indépendance italienne, disent-ils, s'est mal faite; le sentiment national en souffre. Elle a été le prix des victoires d'autrui, les Italiens n'y ont contribué que par leurs défaites; ils en gardent une blessure toujours saignante. La jeune armée royale brûle d'effacer Lissa et Custozza; il lui faut une guerre pour sacrer ses trois couleurs, et, comme vers l'est le *veto* de Berlin lui barre le chemin, c'est à l'ouest, sur le dos des Français qu'elle compte faire ses preuves. »

Les deux raisonnemens se valent; mais, des deux, le plus faux n'est peut-être pas celui qui touche l'Italie. Certaines lettres d'officiers d'Abyssinie montrent que l'armée italienne a aussi ses velléités belliqueuses. Elle attend, avec impatience, le moment de signaler l'*italico valore*. Elle aspire à se mesurer avec un adversaire digne d'elle. Cela est assez naturel chez une armée. Les armées sont faites pour la guerre. Un pays qui laisserait la direction de sa politique à ses officiers ne demeurerait pas longtemps en paix. Entre l'Italie et la France, il y a toutefois cette différence que l'Italie, étant plus jeune et ayant, en quelque sorte, sa réputation militaire à établir, est naturellement plus portée à souhaiter des luttes où cueillir des lauriers; ceux des Scipion, des César, des Trajan ne lui semblent pas assez frais. La France, au contraire, est vieille; elle a, depuis trois ou quatre siècles, remporté bien des couronnes, elle sait ce que

(1) *The Nineteenth Century*; june 1889.

coûtent ces sanglans trophées; 1870 lui a appris que la guerre n'est plus une joute de tournois ou un assaut de salle d'armes. Un blessé qui vient de subir une amputation ne va point follement provoquer des affaires gratuites. De toutes les imaginations qui puissent traverser les cervelles politiques, la plus bizarre peut-être, c'est de se figurer la France moderne se lançant dans une guerre contre l'Italie, comme un spadassin se jette sur un duel, par goût des émotions ou par gloriole. Ce fantôme d'une invasion française, il y a des Italiens qui en ont été hantés. J'en sais qui, lors de l'occupation de Tunis, se sont persuadé que nous pénétrions dans la régence pour prendre la péninsule à revers. « Est-ce vrai que vous voulez nous faire la guerre? » m'a demandé plus d'un. Ces mauvais desseins des Français, les plus ingénus y ont cru; les plus roués ont feint d'en avoir peur pour monter l'opinion contre nous, et justifier leurs alliances et leurs armemens.

Il faut le dire à leur décharge, les Italiens ne sont pas seuls, en Europe, à se représenter la France comme un pays batailleur, toujours en quête d'aventures, à la façon des vieux Normands ou des vieux Gaulois. Les étrangers en sont demeurés, sur notre compte, à Louis XIV et à Napoléon. Quelle confusion des âges ! Pauvre France, quel portrait peu ressemblant on s'en fait souvent au dehors! On se la figure toujours comme une amazone, brandissant la lance ou le javelot, une sorte de Clorinde ou de Bradamante impatiente de repos. Autant vaudrait se peindre l'Italie contemporaine sous les traits d'une Armide langoureuse, tout entière à l'amour et à la volupté. L'Italie a singulièrement changé, la France aussi. On le sait pour le pays du *Pastor fido;* personne ne s'aviserait d'y chercher l'Italie de Goethe ou du président de Brosses. On le sait moins pour la France. Je me dis parfois que la France est, peut-être aujourd'hui, le pays le moins connu de l'Europe, et cela, parce qu'étant le plus visité, il passe pour le mieux connu. Les étrangers s'assoient aux cafés de nos boulevards, ils savent par cœur les refrains de nos cafés-concerts; mais cela, grâce à Dieu, n'est ni Paris ni la France. En réalité, dans notre Europe, devenue une forêt de baïonnettes, aucune nation n'est plus pacifique que la France. Elle n'a pas oublié l'Alsace-Lorraine : les vexations imposées par le conquérant au *Reichsland* et les canons de Metz braqués sur la route de Paris la forceraient à se souvenir. Elle n'a pas oublié le pays qui se souvient d'elle; mais, en y songeant, elle se rappelle les maux de la guerre. Elle se plaît à compter sur les platoniques revanches de la Justice ; elle cherche à se persuader que le règne de la Force ne sera pas éternel et salue, d'avance, l'avènement du Droit. Elle remet à l'avenir les revendications du passé, se disant que, après tout, les Allemands ont mis plus de deux siècles à lui

reprendre l'Alsace, plus de trois siècles à lui arracher Metz, et qu'il n'en faudra peut-être pas autant à la France pour rentrer dans ce qui fut son bien.

Interrogez le grossier successeur de Louis XIV et de Napoléon, le suffrage universel; hésitant et divisé sur presque tout le reste, il est unanime dans sa répulsion pour la guerre. C'est le moins belliqueux de tous les souverains. A côté de lui, Louis-Philippe était un coureur d'aventures. Il n'a pas encore pardonné le Tonkin à M. Jules Ferry. Ses courtisans le savent, et tous, autour de lui, font assaut de sentimens pacifiques : gauche et droite renchérissent l'une sur l'autre, lui faisant mêmes promesses. De la Meuse à la Garonne, les programmes électoraux sont un hymne à la Paix. Il faut les souvenirs de l'invasion et les fanfares de la triple alliance pour décider le Français à supporter les charges militaires. S'il en veut à l'Allemagne, c'est surtout de ce qu'en s'installant à Metz et à Strasbourg, l'Allemand l'a condamné à monter éternellement la garde sur les Vosges.

Et le général Boulanger, qu'en faites-vous? nous crient nos voisins. — A Rome comme à Berlin, on est enclin à prendre les succès du général pour une manifestation belliqueuse. N'est-ce pas, semble-t-il, l'explication la plus simple, peut-être même la plus honorable pour la France? Elle n'en est pas moins erronée. Il y a bien des ingrédiens dans cette mixture hétéroclite qu'on appelle le boulangisme; il y a de la fatigue, du dégoût, du mécontentement; il y a un désir d'autorité, avec la défiance des autorités traditionnelles; il y a le vieil instinct monarchique avec des préjugés antimonarchiques; il y a le goût des démocraties pour les personnalités bruyantes, le besoin des peuples de s'incarner dans un homme, le plaisir des foules à s'ériger des idoles qu'elles brisent ensuite, l'éternelle anthropolâtrie des masses qui, faute de dieux à adorer, s'en font à leur image; il y a de tout dans ce mélange, mais s'il y entre quelque grain de chauvinisme ou d'ardeur guerrière, c'est à dose infinitésimale. L'Europe commence à le croire : les électeurs du général Boulanger sont pour la paix. Son panache rassure les bonnes gens; ils y voient volontiers le paratonnerre de la guerre. Les masses ont des naïvetés colossales. Pour nombre d'ouvriers ou de paysans, Boulanger impose à Bismarck; le général est le seul homme capable de tenir en respect le chancelier. Avec lui, la Prusse n'osera pas bouger; avec les autres on se sent moins en sûreté. Ce n'est pas qu'ils soient d'humeur batailleuse. Conservateurs, opportunistes, radicaux, ils sont tous pacifiques, par situation, autant que par goût et par conviction. Ce ne sont point des généraux avides de gloire à conquérir. Ils savent que pour d'autres fronts seraient les lauriers des batailles. Le seul homme qui eût osé jeter la France

dans une guerre est enterré à Nice; c'était un ami de l'Italie, il s'appelait Gambetta. Ses successeurs ou ses rivaux à la tête des divers groupes parlementaires ne rêvent que de batailles à coups de votes, de guerres de partis, de campagnes électorales. Absorbés dans leurs luttes intestines, ils ne connaissent qu'une conquête, celle du pouvoir et des places. République, constitution, revision sont les étendards sous lesquels ils se rangent. Si leurs querelles n'ont pas encore détruit l'administration et l'armée françaises, nous le devons, pour une bonne part, aux menaces du dehors. Les revues de Rome et de Berlin nous tiennent en haleine; les clairons de l'étranger rappellent au Palais-Bourbon qu'il y a autre chose que des questions électorales : elles lui remettent en mémoire, avec les périls de la France, la solidarité nationale.

Il y a en ce moment, à Paris, un témoin de nos intentions pacifiques malaisé à récuser : l'exposition universelle. A travers tous les incidens soulevés sur notre frontière, pendant que nos voisins ne cessaient de réclamer de leurs parlemens de nouveaux fonds pour armer contre nous, la république française construisait des galeries gigantesques pour loger les industries, les œuvres d'art, les machines, tout le matériel pacifique du travail contemporain. Je ne sache pas que jamais peuple ou gouvernement ait donné à la paix, en face de tels périls, une telle marque de confiance et d'amour. Quelques-uns prenaient ce sang-froid pour de la témérité; plus d'un étranger annonçait que ce serait d'autres fêtes qui célébreraient le centenaire de 1789, et que, si les voisins de la France venaient la visiter, ce ne serait pas en curieux pour contempler la tour de 300 mètres. Eh bien! en face de ce Champ de Mars, indéniable garant de nos sentimens pacifiques, on va répétant, à Rome comme à Berlin, que si la guerre n'a pas encore éclaté, l'Europe le doit à la triple alliance. Sur l'un des arcs-de-triomphe élevés pour l'empereur Guillaume, à Castellamare, on lisait, il y a quelques mois : *Pace imposta,* paix imposée. — *Menzogna!* crient à la face de l'univers, la tour Eiffel et le palais des machines. Jamais plus menteuse légende ne s'est étalée sur les monumens de l'adulation officielle. On n'impose pas la paix à qui veut la paix.

La triple alliance fait profession de garantir la paix; on pourrait dire qu'elle la compromet. Nous ne voulons pas mettre en doute la sincérité des trois puissances; mais leurs démonstrations pacifiques ont une odeur de poudre. Le seul fait d'une alliance de trois états militaires a quelque chose d'inquiétant. Elle coupe l'Europe en deux; elle semble inviter à une contre-ligue. Elle oblige les puissances indépendantes à ranger, elles aussi, leurs bataillons en ligne. Et, de fait, jamais les craintes de guerre n'ont été plus fréquentes que depuis la conclusion de cette ligue de la paix. Chaque

été, et au cœur même de l'hiver, on a vu les peuples et les gouvernemens, réveillés par des alarmes soudaines, se demander si les armées n'allaient pas enfin s'entre-choquer. Au poids sans cesse croissant des charges militaires qui pèsent sur notre malheureuse Europe, la triple alliance a ajouté le fardeau des inquiétudes qui paralysent toutes les affaires. Cette paix qu'elle se vante de nous conserver, elle nous en a gâté les fruits ; elle nous rend malaisé d'en jouir en nous la montrant plus précaire que jamais : « Profitez de la paix, semble-t-elle nous dire, pendant qu'elle dure encore ; pour la défendre, nous avons aligné des millions de soldats tout prêts à marcher ; pour la rendre plus sûre, nous allons encore augmenter nos régimens et nos batteries. » Les discours les plus pacifiques prononcés en brandissant l'épée et applaudis avec des hourras ont quelque chose de peu rassurant. C'est l'air qui fait la chanson, dit un de nos proverbes. Il est difficile de nier que le ton et les allures des souverains ou des ministres des états alliés aient quelque chose de provocant. C'est un défi qu'ils semblent parfois porter à leurs voisins d'Occident ou d'Orient. En entendant leurs *toasts* ou en lisant leurs notes, on songe involontairement à ces forts de la halle qui vous montrent le poing en disant : « Viens-y ! »

Ici encore, je prierai nos voisins d'Italie de vouloir bien se mettre à notre place. Que dirait-on à Rome et à Berlin si la France et la Russie faisaient savoir au monde qu'elles viennent de signer une alliance pour le maintien de la paix? Imaginez le tsar Alexandre III venant passer des revues à Paris, ou le président de la république française, escorté de son ministre des affaires étrangères, faisant une visite à Pétersbourg ou à Gatchina. Je doute que cela fût pris à la Consultá comme un gage de paix. La triple alliance pourrait cependant donner, aux puissances visées par elle, quelque envie de se concerter en vue de certaines éventualités. Pourquoi ne l'ont-elles pas fait? Par sagesse, par prudence, par amour de la paix. Ni la France, ni la Russie n'ont voulu imiter les procédés des trois puissances centrales : à Paris comme à Pétersbourg, on est pacifique, et, voulant la paix, on ne veut pas répondre à la triple alliance par une contre-alliance, qui serait prise comme la préface de la guerre. Mieux vaut ne pas relever le gant. Si, malgré les nuages amoncelés à l'Orient et à l'Occident, la guerre n'a pas encore éclaté sur l'Europe, à qui le doit-elle? Aux deux puissances signalées comme les perturbatrices du continent : à la république française et au tsar russe.

Quel a été « l'ange de la paix? » ainsi que s'exprimaient les mystiques à la chute de Napoléon. Les Italiens nous accuseraient de railler si nous disions que c'est M. Crispi. L'ange de la paix, s'il en est un, au siècle du démon des armemens, c'est l'empereur

Alexandre III. Il a plus de droit à ce titre que son grand-oncle Alexandre Ier, et il peut en tirer plus d'honneur. Pour le mériter, il lui a fallu dominer de naturels ressentimens, et, ce qui coûte le plus au maître incontesté de 100 millions de sujets, il lui a fallu se résigner, à la face du monde, à d'apparentes défaites. Mieux que l'Auguste de Corneille, il peut dire qu'il est maître de lui, comme de son vaste empire. Les échecs de sa diplomatie en Bulgarie, l'orgueil impérial lui conseillait de les couvrir par un appel à la force. Alexandre Alexandrovitch a résisté aux excitations de son peuple. Sa conscience d'autocrate et de chrétien répugne à tirer l'épée. Il a fait la guerre et il en connaît l'horreur. Comme le jeune Louis XIV, après la journée des Dunes, il a visité les champs de bataille, il en a contemplé le spectacle et senti l'odeur. Le souvenir des champs de Bulgarie ne l'a point quitté. Heureux les peuples dont le souverain a la mémoire moins courte que le jeune Louis XIV, et honneur à l'autocrate qui ose être un homme; mais n'y a-t-il pas quelque chose de mélancolique à songer que, cent ans après 1789, l'Occident, affaibli par ses divisions, ne doit la paix qu'aux instincts pacifiques d'un autocrate?

Les Italiens ont, en général, peu de sympathies pour la Russie. Ils sont trop voisins des Slaves pour ne pas s'en défier. Comme puissance continentale, l'Italie confine aux Slaves de l'Autriche, sur les Alpes et l'Adriatique; à Goritz, à Trieste, en Istrie, en Dalmatie, les Italiens de l'empire austro-hongrois sont en lutte avec des Slaves; on comprend que l'Italie soit en garde contre le spectre du panslavisme. Comme puissance méditerranéenne, elle se soucie peu de voir les Russes atteindre les bords de la Méditerranée. Elle trouve qu'il y a déjà assez de concurrens sur les deux bassins du grand lac. Elle se dit que, le jour où les Cosaques viendront à baigner leurs chevaux dans les flots de la mer Égée ou du golfe d'Alexandrette, le massif empire du Nord pèsera de ses 100 millions d'habitans sur les rivages du Levant. Tout cela peut être vrai; mais, ethnographiques ou géographiques, les défiances que soulève contre l'immense empire son immensité même, il faut bien reconnaître que l'empereur Alexandre III n'a rien fait pour les exciter. Sa politique extérieure s'est distinguée, durant les dernières années, par sa modération et sa correction. Si la diplomatie impériale a récemment recouvré quelque ascendant sur plusieurs États d'Orient, c'est en les rassurant sur ses intentions. Les organes de la triple alliance affectent de voir là le germe de complications nouvelles. Ils n'admettent point que l'influence de l'Autriche à Belgrade, à Sophia ou à Bucharest, puisse diminuer sans que les chances de guerre en soient accrues. La paix de l'Europe dépend ainsi des oscillations des petites cours balkaniques. Les luttes

d'influence sur le Balkan sont inévitables; la Russie a bien su se résigner à des mécomptes, pourquoi l'Autriche et l'Allemagne ne feraient-elles pas comme la Russie? Le meilleur moyen d'assurer la paix de l'Europe par la paix de l'Orient, c'est de respecter l'indépendance des États indigènes. Ils veulent être eux-mêmes; l'Occident n'a qu'à les y encourager.

V.

Depuis que M. Crispi en a la direction, la politique italienne a paru prendre une allure plus décidée, d'aucuns disent plus provocante. Au temps récent encore où M. Depretis était le chef du cabinet italien, la présence de l'Italie dans la ligue de la paix inspirait moins de défiance. On connaissait l'humeur pacifique du vieux goutteux de Stradella; on savait que, au dehors comme au dedans, il aimait mieux dénouer que couper. Sous le ministère de ce Cunctator piémontais, on était certain que l'Italie n'irait pas courir les aventures. Personne n'eût cru que la mort de M. Depretis pût être un événement pour l'Europe. Comme il arrive souvent, on ne s'en est aperçu qu'après coup. Les Italiens, qui ont de l'amour-propre, en peuvent être flattés : la recrudescence des craintes de guerre a coïncidé avec l'arrivée de M. Crispi à la présidence du conseil. M. Depretis rassurait, M. Crispi a inquiété. L'un était Piémontais, l'autre est Sicilien. Toute la différence de leurs procédés tient peut-être à la dissemblance de leurs caractères. Chez M. Depretis il y avait, disait-on, du renard; chez M. Crispi il y a plutôt du lion. C'est un homme d'une nature plus riche; l'âge n'a point amorti sa fougue. Il est de ceux qui semblent avoir le privilège de demeurer toujours jeunes; impétueux, exubérant, dominateur, ce septuagénaire a une volonté de fer. C'est un politique de race; peut-être a-t-il quelques-unes des parties du grand homme d'état; le malheur est que, avant la réussite, bien habile qui distingue un Alberoni d'un Richelieu.

Si M. Crispi a accentué l'alliance, c'est beaucoup par tempérament, par vivacité naturelle, par besoin de déployer sa force; c'est peut-être aussi par calcul, pour faire du bruit, pour se faire valoir, pour flatter l'amour-propre national. Il semble aimer à jouer à la grande politique; — c'est un goût qui vient aisément aux anciens démocrates parvenus à la direction des affaires, — et, comme il n'est plus jeune, il est pressé. Il veut faire grand, ou, ce qui revient au même, en avoir l'air. M. Gladstone, à son passage à Rome, en février dernier, a pu lui donner, dans la salle d'attente de la

gare des Thermes, le conseil de se défier de la politique d'apparat; c'est un avis que le *premier* italien aura peine à suivre. Il a trouvé la triple alliance faite; il a voulu la faire sonner. Il n'avait pas attendu, nous l'avons déjà rappelé, la signature d'un traité entre Rome et Berlin pour lier connaissance avec le prince de Bismarck. Il savait que « l'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux. » Comme l'Italie est l'alliée de l'Allemagne, M. Crispi est l'ami de M. de Bismarck. *Bismarck e Crispi* était une des inscriptions lapidaires qui réjouissaient les yeux de l'empereur Guillaume dans son voyage au-delà des monts. Une partie de l'ascendant de M. Crispi vient de cette auguste amitié. En France, on est porté à croire que le chancelier a des valets, non des amis; les Italiens n'envisagent pas la chose du même œil; là où les Français ne veulent voir qu'une honte, ils voient un honneur.

M. Crispi n'est pas seulement l'ami de M. de Bismarck; il est, à certains égards, son élève ou son émule. Il ne craint pas de lui emprunter ses procédés de gouvernement, autant du moins que le permet la différence des institutions. Comme M. de Bismarck, M. Crispi se sent de force à porter tout le poids du gouvernement. Le ministère, c'est lui; il est l'Atlas sur qui repose tout. A son activité il faut deux ou trois portefeuilles à la fois; il a dans une main les Affaires étrangères, dans l'autre l'Intérieur; et, au parlement, il jongle avec la diplomatie et l'administration, répondant par la politique étrangère aux interpellations sur sa politique intérieure. Il a appris, de son ami le chancelier, l'art de jouer de la guerre et de la paix pour faire marcher une chambre. La triple alliance, les rumeurs belliqueuses lui servent à enlever un vote. Pour déplacer trente voix au Reichstag, M. de Bismarck ne craint pas de faire trembler l'Europe; M. Crispi est, lui aussi, passé maître dans l'art de manier les parlemens et la presse. Il ne croit pas inutile de tenir les peuples en haleine. Les craintes de guerre ont cela de bon qu'elles fortifient l'autorité d'un ministre. Attaquer le gouvernement à la veille d'une guerre générale, n'est-ce pas pécher contre le patriotisme? Aussi le chef du cabinet ne redoute-t-il pas les incidens avec l'étranger, et dans sa bouche, selon la remarque d'un Italien, l'étranger, *lo straniero*, signifie la France; — l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche sont « nos alliées. »

M. Crispi a le verbe haut, il aime à parler fort, comme dans l'affaire de Massaoua; c'est dans son tempérament de Sicilien; puis il sait que cela plaît aux peuples. Rien ne les flatte comme un grain d'insolence vis-à-vis de l'étranger. Josué Carducci, un poète, — et l'un des deux ou trois plus grands du continent, — a été touché par les notes à M. Goblet. L'auteur des *Odes barbares* a célé-

bré, dans une lettre publique (1), *il gran vecchio patriota* qui, dans le livre vert pour Massaoua, a vengé la dignité de l'Italie. Le poète en a été si transporté que, oubliant anciens vers et anciens discours contre les Kaiser allemands ou autrichiens, M. Carducci en a applaudi à la triple alliance, tout en la déclarant *non intiero amor suo*. Cette réserve ne nous surprend pas, de la part du barde démocratique qui, dans le *Ça ira* de ses *Rime nuove*, chantait, il y a peu d'années encore, Kellermann et Kléber *leon ruggente*, et Desaix, et Marceau, et « Hoche *sublime*. » L'Italien a en lui du poète et de l'artiste ; une politique bruyante, à fanfares sonores, à éclats et à fracas, ne déplaît point à son imagination méridionale. C'est ce sentiment qui, au milieu des souffrances de la péninsule, fait la force de M. Crispi ; il a, pour lui, l'amour-propre national.

Le successeur de M. Depretis a aussi, pour lui, le plus utile des agens secrets : la presse française. Les attaques des feuilles du boulevard ont beaucoup contribué à son ascendant. On pourrait presque dire que son prestige a été fait par les journaux français. Un homme d'état vilipendé par les pays voisins en devient plus grand aux yeux de ses compatriotes. Rien ne vaut pour un ministre les railleries ou les invectives des journalistes du dehors. C'est une recommandation d'autant plus précieuse qu'elle ne coûte rien. Que M. Ferry n'a-t-il eu la bonne fortune d'être le point de mire de quelque *Figaro* ou *Gaulois* allemand ou italien ; il serait encore au quai d'Orsay. M. Crispi est trop habile homme pour ne pas tirer parti du concours gratuit que lui fournit la presse de Paris. Il sait qu'il n'a rien à redouter de ses attaques ou de ses insinuations. Un Parisien qui n'a jamais franchi la banlieue peut se représenter M. Crispi comme un humble instrument de la politique de Friedrichsruhe. Les Italiens connaissent trop la superbe de leur premier ministre pour en avoir pareille opinion. Un Crispi n'est le valet de personne, pas même d'un Bismarck. En est-il le jouet, c'est à son insu.

On se figure parfois M. Crispi comme le compère de M. de Bismarck, comme l'homme qui, au signal convenu, doit brouiller les cartes pour faire le jeu de son patron. Je doute fort, pour ma part, que l'ancien garibaldien accepte pareil rôle. Il est homme à travailler pour son propre compte. De même, quand on dit qu'il est tout Allemand, on se trompe ; il n'est pas plus Allemand que Français ; il est Italien. Il fait de la politique italienne ; pour être complet, il faudrait dire de la politique crispinienne. Peut-être cette politique n'est-elle pas sans préjugés ; peut-être est-elle à courte vue, plus préoccupée du présent que de l'avenir, plus soucieuse

(1) En février 1889.

de l'effet que des réalités ; mais peut-être aussi Francesco Crispi n'en est-il pas la dupe. Quand il affirme qu'il n'est pas notre ennemi, qu'il ne veut pas l'abaissement de la France, qu'il faudrait être fou pour désirer la destruction de notre pays, il est fort possible qu'il soit sincère, car il est trop intelligent pour ne pas sentir quelle serait la dépendance de l'Italie, si l'Allemagne n'avait plus de contrepoids en Occident. Il se dit pacifique, il peut l'être *in petto* ; son tort est de ne pas craindre de jouer avec les passions nationales, et, s'il veut la paix, de trop parler le langage de la guerre.

Si nous voulions juger les Italiens comme trop d'entre eux nous jugent, nous dirions que les sentimens pacifiques du roi Humbert et de ses ministres peuvent être moins forts que leurs difficultés intérieures. On suppose souvent, au-delà des monts, que le gouvernement français se jettera dans une guerre pour échapper à ses ennemis du dedans. Mais si les gouvernemens dans l'embarras ne reculent point devant des diversions aussi criminelles, qui nous garantit que l'Italie ne recourra pas elle-même à ce périlleux remède, car la péninsule a, elle aussi, ses malaises, ses souffrances internes, d'autant plus graves qu'elles tiennent à ses conditions d'existence, à son âge, à la rapidité de sa croissance, à sa complexion encore mal formée.

Nous aurions bien des choses, nous Français de 1889 à envier à l'Italie : ce n'est pas seulement son beau ciel, la variété et l'individualité de ses vieilles cités ; ce sont des biens plus substantiels, que nous avions perdus avant qu'elle ne les connût, et que nous ne retrouverons peut-être jamais. Elle possède, cette Italie, affranchie depuis moins d'un tiers de siècle, une monarchie libérale vraiment moderne, une dynastie nationale et populaire, aujourd'hui incontestée ; un roi, qui a succédé à son père et qui en est le digne élève ; une reine, dont la beauté, la grâce, l'intelligence ont été une force pour le trône. Elle a, cette Italie, patrie du carbonarisme et de Mazzini, une constitution, un *statut* accepté de presque tous les Italiens ; on n'y entend réclamer ni revision, ni constituante. Elle a un parlement, dont presque tous les membres sont constitutionnels. Ses ministres ne sont peut-être point de plus grands hommes d'état que les nôtres, — M. Crispi lui-même n'est peut-être pas supérieur aux Ferry, aux Freycinet, aux Rouvier ; mais le pays a une meilleure assiette politique, ce qui vaut mieux que l'éloquence d'un Guizot ou d'un Gambetta. Un Français est attristé en passant du Palais-Bourbon aux tribunes de Monte-Citorio. Des deux parlemens, c'est le plus vieux qui semble le plus novice ; c'est lui, à coup sûr, qui est le plus turbulent, le plus bruyant, le plus enfant ; c'est à Rome qu'on trouve le plus

de sérieux dans la discussion, le plus de compétence dans les affaires, le plus de dignité dans la tenue et dans les joutes oratoires. Ce n'est point que le parlementarisme italien n'ait, lui aussi, ses défauts et ses mécomptes. Le Sénat y a encore moins d'influence et d'autorité qu'en France. A la Chambre, les bancs des députés sont d'ordinaire vides. En dehors des grands jours, les orateurs n'ont d'auditeurs que les huissiers et les sténographes. On a vu, au cours d'une discussion, demander la parole par télégramme, de Naples ou de Florence. Chose plus grave, les partis sont en décomposition; la gauche et la droite ont été mêlées et défaites par le *transformisme* de M. Depretis, repris à son compte par M. Crispi. Mais la reconstitution, le groupement rationnel des partis est autrement facile qu'en France; on en voit les élémens, il n'y a qu'à les mettre en œuvre. Des grandes puissances du continent, l'Italie est celle où la liberté politique est le mieux entrée dans les mœurs. C'est là, pour un état moderne, un *primato* qui vaut mieux que la gloire des armes. Cette supériorité, l'Italie la doit moins au génie ou au patriotisme de ses hommes d'état, les Cavour, les Ricasoli, les Minghetti, qu'aux traditions de sa dynastie et au sens pratique de son peuple.

Voilà bien des avantages pour le jeune royaume. Malheureusement les nations ne vivent pas de politique; les hommes d'état ont tort de l'oublier. La situation économique de la Péninsule est loin d'être aussi bonne que sa situation politique. C'est là le côté faible du pays; il a grandi trop vite; il en a gardé une sorte de maigreur, de gracilité de formes; il n'a pas eu le temps de prendre du corps. L'aurait-il eu, la politique ne le lui eût pas permis; elle l'a surmené, elle lui a demandé des efforts excessifs, sans tenir compte de ses forces. L'Italie passe aujourd'hui par une crise économique, suite manifeste de sa politique.

On pourrait dire qu'elle est la victime de la triple alliance; et comme son gouvernement y tient, comme il en a, hier encore, resserré les nœuds, et qu'il lui serait, aujourd'hui, malaisé de s'en dégager, on peut craindre que, n'en pouvant supporter indéfiniment les charges, la jeune monarchie ne soit pressée d'en tirer parti et ne se voie ainsi entraînée à un coup de tête. Voilà par où l'Italie inquiète l'Europe. Elle se prépare à grands frais à une guerre que personne ne veut lui faire; la guerre ne venant pas, et l'Italie ne pouvant toujours attendre, n'est-il pas à redouter qu'elle ne soit tentée de courir au-devant? C'est une opinion assez répandue, en tout pays, que les puissances de l'Europe ne peuvent toujours continuer à augmenter leurs armemens; que l'heure viendra où, n'ayant plus la force ou la patience de supporter la paix armée, elles préféreront les chances de la guerre. C'est assurément là un

des dangers de la situation; mais s'il est un pays qui plie sous le faix, c'est l'Italie. La France, l'Allemagne, même la Russie et l'Autriche-Hongrie peuvent longtemps supporter ce trop lourd fardeau; elles en souffrent, elles en sentent la gêne dans tous leurs membres; elles ne sont pas obligées de demander grâce. Des cinq puissances continentales, l'Italie semble celle qui pourra tenir le moins longtemps à ce jeu écrasant. Elle donne déjà des signes de lassitude.

L'arbre se reconnaît à ses fruits, a dit l'Évangile. Les fruits de la politique italienne sont amers. Comparez l'Italie de 1889, l'Italie de la triple alliance, à l'Italie libre d'il y a quelque dix ans: le rapprochement est instructif. Au début du règne du roi Humbert, la monarchie unitaire était, après vingt ans d'efforts, parvenue enfin à l'équilibre du budget, à ce fameux *pareggio*, qui était comme la terre promise, où les plus illustres de ses hommes d'État avaient eu tant de peine à la conduire. En 1889, comme en 1888, en 1887, son budget est de nouveau retombé en déficit; il ne se solde qu'avec des emprunts de plus en plus onéreux; l'équilibre n'est plus, pour elle, qu'un paradis perdu dont le démon des armemens lui défend la porte. Aux premières années du roi Humbert, l'Italie abolissait le cours forcé, elle supprimait les impôts les plus lourds ou les plus impopulaires, le droit sur la mouture, le *macinato*, prélevé sur la *polenta* du pauvre; en 1889, M. Crispi était contraint de proposer de nouvelles taxes, dure nécessité pour un homme qui, pendant vingt-cinq ans, n'a cessé de réclamer la réduction des impôts. Il y a quelques années à peine, alors que l'Italie était liée à la France par un traité de commerce, l'agriculture du royaume était prospère, les exportations toujours en croissance; aujourd'hui, le traité a été dénoncé, les plaintes sont générales, la misère s'étend, les paysans du midi ont faim, les *contadini* de Lombardie s'agitent. Pour évaluer ce que la triple alliance coûte à l'Italie, il n'y a qu'à consulter les statistiques officielles. En aucun pays ce service n'est conduit avec plus d'intelligence. Les étrangers curieux de mesurer de combien a reculé l'Italie n'ont qu'à compulser les documens italiens. Pour l'état des finances, ils peuvent s'en référer à une récente étude de M. Gladstone; elle est peu encourageante (1).

Il est intéressant de comparer l'Italie à elle-même; il ne l'est pas moins de la comparer à autrui. Un fait me frappe entre tous. Depuis deux ou trois ans, depuis que M. Crispi conduit la politique italienne, il n'est peut-être pas un État d'Europe ou d'Amérique,

(1) Au lecteur qui préfère l'italien à l'anglais, nous pouvons recommander les récentes études de M. Luzzatti dans la *Nuova Antologia*.

grand ou petit, monarchie ou république, dont les fonds n'aient bénéficié d'une hausse considérable. J'ai beau parcourir la cote des Bourses européennes, je ne découvre qu'une exception, les fonds italiens. Au milieu de la hausse générale des valeurs d'État, les rentes italiennes ont été seules à baisser ou à demeurer stationnaires, ce qui, devant la hausse universelle, revient au même. Tandis que le crédit de la France, de l'Autriche-Hongrie, des pays scandinaves, de la Russie, de l'Espagne, du Portugal, de la Grèce, de l'Égypte, de la Turquie même, que le crédit du Brésil, du Chili, de la République argentine, de l'Uruguay, du Mexique, s'améliorait d'une manière sensible, tandis que la plupart des États européens ou américains procédaient à de fructueuses conversions, le 5 pour 100 italien retombait au-dessous du pair, qu'il promettait de dépasser, il y a peu d'années encore. Le grand phénomène de la diminution du taux de l'intérêt, qui affecte tous les États civilisés et allège tous les budgets, semble ne pas avoir atteint l'Italie. La péninsule semble rester en dehors du mouvement économique contemporain. Et cette remarque ne s'applique pas uniquement aux fonds de l'État italien, mais à la plupart des valeurs italiennes : chemins de fer, banques, sociétés financières, mobilières ou immobilières. Ce seul fait montre que l'Europe, que les capitaux internationaux, français, anglais, hollandais, belges, allemands même, n'envisagent pas la triple alliance comme une garantie de sécurité et de prospérité pour l'Italie. Les capitaux ne font guère de politique, surtout de politique sentimentale; ils ne connaissent guère les sympathies et les antipathies nationales; ils sont positifs, ils sont défians: ils redoutent les risques. S'ils se sont éloignés de l'Italie, c'est que la politique italienne a excité leurs appréhensions.

Telle est la conséquence de la place prise par l'Italie dans « la ligue de la paix. » Que représente, pour les capitaux, l'intimité de la maison de Savoie et des Hohenzollern? Elle représente deux choses : au dedans, des charges budgétaires; au dehors, des chances de guerre. La politique d'union étroite avec Berlin a ainsi porté un double coup aux finances italiennes. Il semble qu'une alliance conclue en vue de la paix doive avoir pour effet de mettre un pays à l'abri des charges de la guerre en lui assurant, en cas de péril, le concours des États alliés. Or, en Italie, l'alliance allemande a produit des effets tout opposés. Au lieu de permettre aux Italiens de diminuer ou d'arrêter leurs dépenses militaires, elle les contraint à les accroître sans cesse, pour se mettre au niveau des exigences de Berlin. On nous dit que ces armemens à outrance sont le moyen de garantir la paix; ce paradoxe serait-il un

« truisme, » il serait difficile de voir là un moyen d'améliorer les finances du royaume.

Il y a deux États en Europe dont, depuis quelques années, la gestion financière a été singulièrement défectueuse ; l'un est l'Italie, l'autre est la France. Les deux nations sœurs se ressemblent par plus d'un trait de famille ; toutes deux ont un train dépensier. Mais, entre elles, il y a une différence : la France a une richesse accumulée et une capacité d'épargne que ne possède pas sa voisine. La France est encore assez riche pour payer les fantaisies ou les folies de ses gouvernans. Si l'État français est prodigue, le peuple français est économe. Tandis que l'État s'endette et s'appauvrit, les particuliers ont continué à s'enrichir et à épargner. La crise agricole et industrielle, le phylloxera, la chute du Panama et du Comptoir d'escompte n'ont pas empêché la France d'accroître ses réserves. A-t-elle perdu, depuis deux ou trois ans, sur ses fonds italiens, elle a gagné sur ses fonds étrangers des deux mondes, sur les fonds espagnols, portugais, russes, autrichiens, hongrois, égyptiens, argentins. Le gouffre financier que son gouvernement s'est amusé à creuser sous ses pieds, la France a, malgré tout, de quoi le combler. Quelques années de bon gouvernement y suffiraient. Si la richesse est un des premiers élémens de la puissance des États, la France n'a jamais été aussi puissante qu'aujourd'hui. Vous qui, de la tour Eiffel, avez contemplé le Champ de Mars, n'est-ce pas votre avis ?

L'Italie, aussi, veut être une grande puissance ; elle en a le droit et elle en a les élémens ; à une condition, c'est qu'elle ménage ses forces. Or, de l'avis de ses meilleurs amis, ce n'est point ce qu'elle fait, depuis quelques années. Sous prétexte de se fortifier dans le présent, elle s'affaiblit pour l'avenir. Où la conduira cette politique ? se demande M. Gladstone ; à la puissance ou à l'impuissance? *to power or to impotence?* L'Italie, ajoute le représentant du Midlothian, est encore *an infant state;* chez cet État enfant, ce qui doit devenir des os n'est présentement que cartilage. Et, reprenant la même pensée sous différentes formes, M. Gladstone compare l'Italie aux chevaux qu'on fait courir trop jeunes et qui sont contraints de renoncer au turf, après avoir perdu le prix. Ce qui menace la péninsule, c'est le mal le plus grave qui puisse frapper la jeunesse, un arrêt de croissance. Il y a quelques mois, à Rome, je contemplais avec tristesse, sur l'emplacement des vertes murailles de cyprès et de lauriers de la villa Ludovisi, de massives maisons à cinq ou six étages, aux murs de briques blanchis à la chaux. A ces espèces de casernes ouvrières, il ne manquait guère, pour être habitables, que des toits et des fenêtres.

C'était tout un quartier dont la construction était suspendue, faute d'argent. Je me demandais, en cherchant dans la boue des nouvelles rues le tracé des ombreuses allées de l'ancienne villa, si ces lourdes bâtisses inachevées, élevées par un syndicat en faillite sur les jardins d'un prince romain, devaient être le symbole de l'Italie moderne.

VI.

Ce que la triple alliance est en train de faire de la péninsule, M. Gladstone vient de le dire. Combien différente eût été la situation de l'Italie si, au lieu de s'enchaîner à Berlin et à Vienne, elle eût gardé les mains libres! Elle ne courrait pas le risque d'être entraînée par ses alliés dans des querelles qui ne sont pas les siennes. Elle n'accablerait pas ses paysans d'impôts pour affermir le joug de l'Allemagne sur l'Alsace-Lorraine et assurer à l'Autriche l'annexion de la Bosnie-Herzégovine. N'ayant pas déclaré son choix, elle se verrait recherchée et courtisée de tous. Une guerre surviendrait, qu'elle pourrait faire ses conditions et réaliser à bon prix son alliance ou sa neutralité. Les bénéfices de la guerre sont aléatoires, ceux de la paix, certains. Une Italie libre eût mis largement à profit la paix précaire des dernières années. Elle en eût profité pour augmenter ses ressources en diminuant ses charges, pour donner à ses finances tendues à l'excès l'élasticité qui leur manque, en un mot, pour élargir et fortifier les bases de sa puissance.

Que M. Crispi nous permette un rapprochement qui n'a rien d'injurieux pour ses compatriotes. Comparez l'Italie à la Russie, dont elle a pris la place dans la triple alliance. Entre les finances des deux États, il y a plus d'un trait de ressemblance. Toutes deux, la massive Russie et la svelte Italie, sont retardées dans leur développement par le poids des impôts et de la dette qu'elles traînent après elles; toutes deux ne peuvent guère emprunter qu'en recourant à l'étranger. Il y a peu d'années, les fonds italiens étaient cotés au-dessus des fonds russes ; et c'était justice, car, par tous les élémens de la civilisation, le jeune royaume était en avance sur le colosse slave, et, par sa situation géographique, il semblait moins exposé à la guerre. Aujourd'hui, les fonds russes ont dépassé les fonds italiens. Qui a renversé la balance? La triple alliance. Pendant que l'Italie armait avec ostentation pour le compte de Berlin et de Vienne, le tsar, tout en maintenant ses armées sur un pied formidable, savait inspirer confiance dans ses intentions pacifiques. Avec l'aide des capitaux français, il procédait, en dépit des attaques de Berlin, à de vastes conversions, allégeant d'autant ses finances.

C'est le seul appui que la France ait prêté à la Russie; mais il a son prix. Ce qu'ils ont fait pour l'empire autocratique, les capitaux français étaient tout prêts à le faire pour l'Italie libérale. Que leur eût-il fallu pour cela? La foi dans les déclarations pacifiques de la Consultá. Un pays qui voit son voisin armer contre lui regarde naturellement à lui confier ses économies.

Poursuivons cette enquête. L'Italie a été durement atteinte par la dénonciation du traité de commerce avec la France. Tout a été dit, des deux côtés, sur cette rupture inégalement préjudiciable aux deux pays. Celui qui devait y perdre le plus est celui qui en a pris l'initiative. Avec le courant protectionniste qui envahit l'Europe, avec la répugnance contre les conventions commerciales soulevées chez nous par le traité de Francfort, en face des souffrances de l'agriculture et de la viticulture françaises, devant les défiances suscitées de ce côté des Alpes par les alliances de l'Italie, le traité de commerce ne pouvait être renouvelé qu'à force de prudence et de patience. Le tort du gouvernement italien a été de ne pas le comprendre. Pourquoi l'Italie a-t-elle dénoncé un traité dont le renouvellement lui importait dix fois plus qu'à la France? Par amour-propre, pour ne pas s'exposer à être prévenue par la France, comme si les vignerons de la Pouille et de la Sicile ne valaient pas une satisfaction de vanité. De même, dans les négociations pour un nouveau traité. Le gouvernement italien a voulu l'emporter de haute lutte; il a prétendu imposer sa méthode, faire accepter comme base de négociations le tarif général de M. Ellena, tarif de guerre dressé *ad hoc*, spécialement contre nous. Le procédé était peu sérieux; eût-il été légitime, c'était à l'État le plus intéressé au traité à se montrer le plus coulant. Le ministère italien a bien voulu, après coup, se départir de ses premières exigences; il se fût contenté de quelque *modus vivendi;* mais il était trop tard. Ses procédés avaient indisposé l'opinion française; l'ouverture de la guerre de tarifs avait déjà tourné visiblement au détriment de la péninsule; puis, comment faire voter un traité de commerce par une chambre au terme de son mandat? En d'autres circonstances, l'intérêt politique, le désir de nous concilier l'amitié de nos voisins eût pu faciliter la conclusion d'un traité. Il en avait été ainsi en 1881; mais comment, en 1888, la politique y eût-elle aidé? Pendant qu'elle était en négociations commerciales avec la France, l'Italie resserrait, avec ostentation, les nœuds de l'alliance allemande.

Certains de nos voisins semblent s'être fait un programme singulier : alliance sur terre avec l'Allemagne et l'Autriche, alliance sur mer avec l'Angleterre, convention commerciale avec la France.

pour garder à la production nationale son principal débouché. Cela était trop roué pour n'être pas naïf. Il est difficile d'entrer avec fracas dans une ligue contre un pays et, en même temps, de conclure avec ce pays une alliance commerciale. Un traité de commerce avec les amis de l'Allemagne semble à beaucoup de Français un jeu de dupe. Ils se représentaient mal les Italiens réclamant, dans une dépêche, l'accès de notre marché, et dans une autre, assurant à nos adversaires le concours de leurs armées. Pour le grossier bon sens de nos bourgeois, ce sont là combinaisons bien subtiles. Si les Italiens ont besoin de débouchés, disent nos Lorrains et nos Bourguignons, qu'ils en cherchent auprès de leurs alliés les Allemands. — L'Allemagne, par malheur, est peu disposée à sacrifier ses intérêts ou ses préjugés économiques à l'amitié de ses *partners* d'outre-mont. L'alliance italo-prussienne n'a pas valu à la péninsule la plus mince concession commerciale. Aujourd'hui même, le *Zollverein* allemand frappe les produits italiens, les vins notamment, de droits plus élevés que le tarif français; et l'Allemagne est réputée l'alliée de l'Italie, et personne ne songe à incriminer ses tarifs. Elle ne fait rien pour alléger les souffrances de l'agriculture italienne ; elle se contente d'occuper, sur les marchés de la péninsule, la place enlevée à l'industrie française. L'Allemagne, dans ce litige commercial, est le *tertius gaudens*. On comprend qu'elle s'applaudisse de la résiliation du traité de 1881 : c'est tout profit pour son industrie, aussi bien que pour sa politique.

Il serait déraisonnable à l'alliée de la Prusse de nous demander plus de souci de son bien-être que ne lui en témoignent les Allemands. Si elle souffre, la faute n'en est pas à nous, mais bien plutôt à son hostilité contre nous; elle est à ce qu'un Italien, M. Jacini, nomme la *megalomania*, à cette manie des grandeurs non moins funeste aux peuples qu'aux individus. Certes, il y a quelque chose d'attristant dans les souffrances d'une grande et noble nation, naguère notre amie, alors même que, aigrie contre nous, elle nous fait des reproches immérités. Avez-vous jamais vu une femme aimée, longtemps malade et injustement malheureuse, arrachée avec peine au deuil et à la mort, retomber tout à coup par sa propre imprudence, s'étiolant lentement devant vous, par sa faute, et vous accusant de sa rechute? Tel est, je l'avoue, le sentiment que j'ai ressenti, lors de ma dernière visite à l'Italie, car l'enchanteresse est de celles qu'on aime comme une femme. Le spectacle est particulièrement pénible pour les Français qui s'étaient réjouis de sa résurrection, escomptant au profit de l'Europe le rajeunissement de son libre génie. Ce qu'il y a peut-être, pour nous, de plus douloureux, c'est que sa politique nous défend de nous laisser aller à notre attendrissement. Le bouvier de la Maremme ou le pâtre de

l'Apennin n'est pour rien dans la triple alliance ; il n'en est que l'innocente victime. Qu'il souffre, puisque ses maîtres le veulent ! Nous n'avons même plus le droit de le plaindre, nous qu'on lui désigne comme ses ennemis. Que l'Italie s'affaiblisse, qu'elle s'appauvrisse, le patriotisme nous commande de nous en consoler, puisque, ce qu'elle a de forces et de richesses, elle l'a engagé à nos ennemis !

Hélas ! il a bien fallu nous faire, malgré nous, à l'idée d'une lutte fratricide avec cette Italie affranchie par nos armes. Il est dur, pour un pays placé en face d'un adversaire implacable, de penser que, au moment de croiser les épées, il risque d'être attaqué dans les jambes par un voisin qu'il s'était habitué à regarder comme un ami. Pour sérieuse que soit pareille éventualité, la France n'a pas lieu de perdre courage. Elle doit envisager virilement la possibilité d'un double assaut, et se tenir prête à le repousser sans forfanterie, comme sans couardise. Après tout, ce ne serait pas la première fois que la France ferait front à l'ennemi sur les Vosges et les Alpes à la fois. Ce qu'elle a fait en d'autres temps, elle peut le recommencer. Elle possède en hommes et en matériel des ressources infiniment supérieures à celles de Louis XIV et de Napoléon. Si l'ennemi est plus redoutable, une diversion de l'Italie sur notre flanc droit n'aurait pas, pour nous, toute la gravité qu'imaginent nos adversaires. Ce n'est pas que nous fassions fi des Italiens ; ce serait une sottise et une injustice. Ils ont une armée et une flotte ; leurs officiers ont un vif sentiment de l'honneur militaire ; leurs soldats sont disciplinés, sobres, patiens, agiles, plus résistans à la fatigue et aux privations que ne le suppose l'étranger. J'inclinerais à croire que le grand état-major allemand ne fait pas de l'armée alliée tout le cas qu'elle mérite. Il la juge trop avec le pédantisme tudesque. Quant à nous, que nos voisins nous pardonnent, si nous les estimons assez pour prendre quelques précautions contre eux sur les cols ou dans les gorges de la montagne.

Quelle que soit la valeur de ses soldats, nous aurions, dans une guerre contre l'Italie un allié qui ne manquerait pas à l'appel ; la nature. Il y a encore des Alpes, et si les Alpes sont un rempart, c'est surtout de notre côté. Jamais, depuis qu'il y a une France, invasion par la Provence ou le Dauphiné n'a réussi. Un écrivain militaire allemand calculait récemment que, en cas de guerre, les Italiens immobiliseraient un tiers des forces de la France (1). Je n'engagerais pas l'état-major de Berlin à s'y fier. Deux corps d'armée suffiraient à arrêter les Italiens, au moins pendant les premières semaines. Nos ennemis auraient à compter avec les difficultés géo-

(1) Voyez la *Deutsche Rundschau*, juin 1889.

graphiques d'une mobilisation péninsulaire, avec l'insuffisance du matériel des chemins de fer, avec l'encombrement de lignes dont la plupart n'ont qu'une seule voie, sans parler du danger de voir couper les *ferrovie* du littoral. Les Italiens seraient encore au pied des Alpes que le sort de la guerre pourrait être décidé dans les plaines de l'est. Ce qui courrait le plus de risques, ce serait l'Afrique française; mais encore, le débarquement d'une armée sur la côte berbère est-il une opération plus compliquée qu'au temps des Scipions; et les destinées de l'Afrique se décideraient en Europe, entre Français et Allemands. Les grandes batailles auraient chance d'être livrées sans les Italiens. Pour donner la main aux Allemands, par-dessus les Alpes, ils ont, il est vrai, un chemin, la Suisse; mais la route est barrée par les traités; et si pareille barrière n'arrête pas les Italiens, ils trouveront, au haut du Gothard, du Simplon, du Saint-Bernard, un vaillant petit peuple qui leur fera faire halte. Il ne nous déplaît pas, quant à nous, de voir les alliés de l'Italie menacer la neutralité suisse ou belge. Cela montre à tous de quel côté est en Europe le sentiment du droit et le respect de la liberté des peuples. Pour s'y tromper, il faut qu'un Italien ait oublié les traditions du *Risorgimento*.

Une guerre entre la France et l'Italie! Bien coupables, devant la civilisation, les hommes qui nous mettent en face de pareille perspective! Une guerre! pourquoi? — Il nous faut terminer par où nous avons commencé. Qu'y a-t-il donc d'inexpiable entre les deux nations? Est-ce Tunis, la seule acquisition subeuropéenne de la France à une époque où l'Italie, la Prusse, l'Autriche, la Russie ont toutes reculé leurs frontières; Tunis, qu'à Berlin M. de Bismarck et lord Beaconsfield offraient à la France comme une fiche de consolation? Les Italiens oublient que, sans l'imprudence de leur gouvernement ou de leurs agens, nos soldats ne camperaient point au pied du Bardo. Laisser les Italiens occuper l'étroite régence tunisienne, c'était compromettre l'Algérie et nous exposer à une guerre avec eux pour la possession de Bône ou de Constantine. Sommes-nous donc à l'âge où le vieux nom d'Afrique ne désignait que l'angle de la Berbérie? Tunis n'est ni l'Afrique, ni la Méditerranée; sur le continent noir, comme sur la mer bleue, il y a place pour d'autres, à côté de nous. Notre frontière algérienne assurée par la marche de Tunis, personne en France ne songe à étendre la main sur Tripoli, ou sur le Maroc. Si la Tripolitaine doit revenir à un état européen, c'est à l'Italie. Mais il ne nous appartient pas de disposer de ce qui n'est point à nous. Quels obstacles l'Italie a-t-elle rencontrés, de notre part, dans ses entreprises coloniales? Ne l'avons-nous pas, sur la Mer-Rouge, laissée s'établir

dans la baie d'Adulis, sur laquelle nous aurions pu faire valoir des droits antérieurs aux siens? A l'heure où la presse italienne, avec la bienveillance qu'elle nous témoigne parfois, nous accusait de favoriser le débarquement des cosaques d'Achinof, nos vaisseaux étaient en train de bombarder les soi-disant cosaques libres; et cela au risque de froisser nos amis de Moscou. Nous serions curieux de voir nos voisins, qui nous soupçonnent de faire le jeu de la politique russe, montrer autant d'indépendance vis-à-vis des Allemands.

Les Italiens ont toujours à la bouche la liberté de la Méditerranée. La Méditerranée libre, nous la voulons comme eux, pour ne pas dire plus qu'eux, car nous ne pensons pas qu'il faille en livrer les deux portes aux Anglais. Nous tenons à la liberté de la navigation, et nous avons cherché à l'assurer, sans le concours de l'Italie, dans les négociations pour la neutralité du canal de Suez. Nous n'avons pas l'ignorance de regarder la Méditerranée comme un lac, nous qui l'avons réunie à la mer Rouge; mais nous nous étonnons de voir des riverains appeler ou fortifier, sur cette mer latino-hellénique, des peuples que la nature semblait en écarter. A Rome, il semble qu'on croie servir la liberté de la Méditerranée en aidant les Anglais à s'installer à demeure en Égypte, ou en ouvrant aux influences allemandes l'Asie-Mineure ou le Maroc. Quant à l'Adriatique, l'ancien lac vénitien, est-ce notre faute si l'ascendant de l'Italie y est en déclin?

Sur mer comme sur terre, la politique italienne s'est fait un horizon bien étroit; elle n'est pas aveugle, elle est myope. Sa vue ne perce ni l'espace ni le temps; le lointain et l'avenir lui échappent. Elle aperçoit la paille dans les yeux de la France et ne distingue pas la poutre dans l'œil de l'Allemagne ou de la Grande-Bretagne, aspirant l'une à la suprématie de l'Europe, l'autre à la domination des mers. S'il est une chose manifeste cependant, à qui sait voir de loin et de haut, c'est qu'Italie et France ont les mêmes intérêts essentiels.

Ni France ni Italie ne peuvent rêver un *primato* continental ou maritime; si grand que soit leur passé, la lutte pour l'hégémonie est entre d'autres. Quel est leur intérêt suprême à toutes deux? L'indépendance des peuples, la liberté, partant l'équilibre de l'Europe. Devant ce grand objet, combien mesquines paraissent toutes les dissidences ou les jalousies! L'Italie a-t-elle déçu les espérances que notre affection avait mises sur elle, c'est qu'elle a temporairement méconnu sa mission européenne et son intérêt national. Qu'un Dieu la ramène au juste sens de ses propres intérêts, c'est la seule prière que je fasse pour elle.

***

THAIS

CONTE PHILOSOPHIQUE

II[1].

LE PAPYRUS.

Thaïs était née de parens libres et pauvres, adonnés à l'idolâtrie. Du temps qu'elle était petite, son père gouvernait, à Alexandrie, proche la porte de la Lune, un cabaret que fréquentaient les matelots. Certains souvenirs vifs et détachés lui restaient de sa première enfance. Elle revoyait son père assis à l'angle du foyer, les jambes croisées, grand, redoutable et tranquille, tel qu'un de ces vieux Pharaons que célèbrent les complaintes chantées par les aveugles dans les carrefours. Elle revoyait aussi sa maigre et triste mère, errant comme un chat affamé dans la maison qu'elle emplissait des éclats de sa voix aigre et des lueurs de ses yeux de phosphore. On contait dans le faubourg qu'elle était magicienne et qu'elle se changeait en chouette, la nuit, pour rejoindre ses amans. On mentait : Thaïs savait bien, pour l'avoir souvent épiée, que sa mère ne se livrait point aux arts magiques, mais que, dévorée d'avarice, elle comptait toute la nuit le gain de la journée. Ce père inerte

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

et cette mère avide la laissaient chercher sa vie comme les bêtes de la basse-cour. Aussi était-elle devenue très habile à tirer une à une les oboles de la ceinture des matelots ivres en les amusant par des chansons naïves et par des paroles infâmes dont elle ignorait le sens. Elle passait de genoux en genoux dans la salle imprégnée de l'odeur des boissons fermentées et des outres résineuses; puis, les joues poissées de bière et piquées par les barbes rudes, elle s'échappait, serrant les oboles dans sa petite main, et courait acheter des gâteaux de miel à une vieille femme accroupie derrière ses paniers sous la porte de la Lune. C'étaient tous les jours les mêmes scènes : les matelots contant leurs périls, quand l'Euros ébranlait les algues sous-marines, puis jouant aux dés ou aux osselets et demandant, en blasphémant les dieux, la meilleure bière de Cilicie. Chaque nuit, l'enfant était réveillée par les rixes des buveurs. Les écailles d'huîtres, volant par-dessus les tables, fendaient les fronts, au milieu des hurlemens furieux. Parfois, à la lueur des lampes fumeuses, elle voyait les couteaux briller et le sang jaillir.

Ses jeunes ans ne connaissaient la bonté humaine que par le doux Ahmès, en qui elle était humiliée. Ahmès, l'esclave de la maison, Nubien plus noir que la marmite qu'il écumait gravement, était bon comme une nuit de sommeil. Souvent, il prenait Thaïs sur ses genoux et il lui contait d'antiques récits où il y avait des souterrains pleins de trésors, construits pour des rois avares, qui mettaient à mort les maçons et les architectes. Il y avait aussi, dans ces contes, d'habiles voleurs qui épousaient des filles de rois et des courtisanes qui élevaient des pyramides. La petite Thaïs aimait Ahmès comme un père, comme une mère, comme une nourrice, et comme un chien. Elle s'attachait au pagne de l'esclave et le suivait dans le cellier aux amphores et dans la basse-cour, parmi les poulets maigres et hérissés, tout en bec, en ongles et en plumes, qui voletaient mieux que des aiglons devant le couteau du cuisinier noir. Souvent, la nuit, sur la paille, au lieu de dormir, il construisait pour Thaïs des petits moulins à eau et des navires grands comme la main avec tous leurs agrès.

Accablé de mauvais traitemens par ses maîtres, il avait une oreille déchirée et le corps labouré de cicatrices. Pourtant son visage gardait un air joyeux et paisible. Et personne auprès de lui ne songeait à se demander d'où il tirait la consolation de son âme et l'apaisement de son cœur. Il était aussi simple qu'un enfant. En accomplissant sa tâche grossière, il chantait d'une voix grêle des cantiques qui faisaient passer dans l'âme de Thaïs des frissons et des rêves. Il murmurait sur un ton grave et joyeux :

— Dis-nous, Marie, qu'as-tu vu d'où tu viens? — J'ai vu le suaire

et les linges et les anges assis sur le tombeau, et j'ai vu la gloire du Ressuscité.

Elle lui demandait :

— Père, pourquoi chantes-tu les anges assis sur le tombeau?

Et il lui répondait :

— Petite lumière de mes yeux, je chante les anges, parce que Jésus Notre-Seigneur est monté au ciel.

Ahmès était chrétien. Il avait reçu le baptême et on le nommait Théodore dans les banquets des fidèles, où il se rendait secrètement pendant le temps qui lui était laissé pour son sommeil.

En ce temps-là, l'Église subissait l'épreuve suprême. Par l'ordre de l'Empereur, les basiliques étaient renversées, les livres saints brûlés, les vases sacrés et les chandeliers fondus. Dépouillés de leurs honneurs, les chrétiens n'attendaient que la mort. La terreur régnait sur la communauté d'Alexandrie ; les prisons regorgeaient de victimes. On contait avec effroi, parmi les fidèles, qu'en Syrie, en Arabie, en Mésopotamie, en Cappadoce, par tout l'Empire, les fouets, les chevalets, les ongles de fer, la croix, les bêtes féroces déchiraient les pontifes et les vierges. Alors Antoine, déjà célèbre par ses visions et ses solitudes, chef et prophète des croyans d'Égypte, fondit comme l'aigle, du haut de son rocher sauvage, sur la ville d'Alexandrie, et, volant d'église en église, embrasa de son feu la communauté tout entière. Invisible aux païens, il était présent à la fois dans toutes les assemblées des chrétiens, soufflant à chacun l'esprit de force et de prudence dont il était animé. La persécution s'exerçait avec une particulière rigueur sur les esclaves. Plusieurs d'entre eux, saisis d'épouvante, reniaient leur foi. D'autres, en plus grand nombre, s'enfuyaient au désert, espérant y vivre soit dans la contemplation, soit dans le brigandage. Cependant Ahmès fréquentait comme de coutume les assemblées, visitait les prisonniers, ensevelissait les martyrs et professait avec joie la religion du Christ. Témoin de ce zèle véritable, le grand Antoine, avant de retourner au désert, pressa l'esclave noir dans ses bras et lui donna le baiser de paix.

Quand Thaïs eut sept ans, Ahmès commença à lui parler de Dieu.

— Le bon Seigneur Dieu, lui dit-il, vivait dans le ciel comme un Pharaon sous les tentes de son harem et sous les arbres de ses jardins. Il était l'ancien des anciens et plus vieux que le monde, et n'avait qu'un fils, le prince Jésus, qu'il aimait de tout son cœur et qui passait en beauté les vierges et les anges. Et le bon Seigneur Dieu dit au prince Jésus :

— Quitte mon harem et mon palais, et mes dattiers et mes fontaines vives. Descends sur la terre pour le bien des hommes. Là,

tu seras semblable à un petit enfant et tu vivras pauvre parmi les pauvres. La souffrance sera ton pain de chaque jour et tu pleureras avec tant d'abondance que tes larmes formeront des fleuves où l'esclave fatigué se baignera délicieusement. Va, mon fils!

Le prince Jésus obéit au bon Seigneur et il vint sur la terre en un lieu nommé Bethléem de Juda. Et il se promenait dans les prés fleuris d'anémones, disant à ses compagnons :

— Heureux ceux qui ont faim, car je les mènerai à la table de mon père! Heureux ceux qui ont soif, car ils boiront aux fontaines du ciel. Heureux ceux qui pleurent, car j'essuierai leurs yeux avec des voiles plus fins que ceux des almées!

C'est pourquoi les pauvres l'aimaient et croyaient en lui. Mais les riches le haïssaient, redoutant qu'il n'élevât les pauvres au-dessus d'eux. En ce temps-là, Cléopâtre et César étaient puissans sur la terre. Ils haïssaient tous deux Jésus et ils ordonnèrent aux juges et aux prêtres de le faire mourir. Pour obéir à la reine d'Égypte, les princes de Syrie dressèrent une croix sur une haute montagne et ils firent mourir Jésus sur cette croix. Mais des femmes lavèrent le corps et l'ensevelirent et le prince Jésus, ayant brisé le couvercle de son tombeau, remonta vers le bon Seigneur son père.

Et, depuis ce temps-là, tous ceux qui meurent en lui vont au ciel. Le Seigneur Dieu, ouvrant les bras, leur dit :

— Soyez les bienvenus, puisque vous aimez le prince mon fils. Prenez un bain, puis mangez.

Ils prendront leur bain au son d'une belle musique, et, tout le long de leur repas, ils verront des danses d'almées et ils entendront des conteurs dont les récits ne finiront point. Le bon Seigneur Dieu les tiendra plus chers que la lumière de ses yeux, puisqu'ils seront ses hôtes, et ils auront dans leur partage les tapis de son caravansérail et les grenades de ses jardins.

Ahmès parla plusieurs fois de la sorte et c'est ainsi que Thaïs connut la vérité. Elle admirait et disait :

— Je voudrais bien manger les grenades du bon Seigneur.

Ahmès lui répondait :

— Ceux-là seuls qui sont baptisés en Jésus goûteront les fruits du ciel.

Et Thaïs demandait à être baptisée. Voyant par là qu'elle espérait en Jésus, l'esclave résolut de l'instruire plus profondément, afin qu'étant baptisée, elle entrât dans l'Église. Et il s'attacha étroitement à elle, comme à sa fille en esprit.

L'enfant, sans cesse repoussée par ses parens injustes, n'avait point de lit sous le toit paternel. Elle couchait dans un coin de l'étable parmi les animaux domestiques. C'est là que, chaque nuit,

Ahmès allait la rejoindre en secret. Il s'approchait doucement de la natte où elle reposait, puis s'asseyait sur ses talons, les jambes repliées, le buste droit, dans l'attitude héréditaire de toute sa race. Son corps et son visage, vêtus de noir, restaient perdus dans les ténèbres; seuls ses grands yeux blancs brillaient, et il en sortait une lueur semblable à un rayon de l'aube à travers les fentes d'une porte. Il parlait d'une voix grêle et chantante, dont le nasillement léger avait la douceur triste des musiques qu'on entend le soir dans les rues. Parfois, le souffle d'un âne et le lent meuglement d'un bœuf accompagnaient, comme un chœur d'obscurs esprits, la voix de l'esclave qui disait l'Évangile. Ses paroles coulaient paisiblement dans l'ombre qui s'imprégnait de zèle, de grâce et d'espérance, et la néophyte, la main dans la main d'Ahmès, bercée par les sons monotones et voyant de vagues images, s'endormait calme et souriante, parmi les harmonies de la nuit obscure et des saints mystères, au regard d'une étoile qui clignait entre les solives de la crèche.

L'initiation dura toute une année, jusqu'à l'époque où les chrétiens célèbrent avec allégresse les fêtes pascales. Or, une nuit de la semaine glorieuse, Thaïs, qui sommeillait déjà sur sa natte dans la grange, se sentit soulevée par l'esclave dont le regard brillait d'une clarté nouvelle. Il était vêtu, non point, comme de coutume, d'un pagne en lambeaux, mais d'un long manteau blanc sous lequel il serra l'enfant en disant tout bas :

— Viens, mon âme! viens, mes yeux! viens, mon petit cœur! viens revêtir les aubes du baptême.

Et il emporta l'enfant pressée sur sa poitrine. Effrayée et curieuse, Thaïs, la tête hors du manteau, attachait ses bras au cou de son ami qui courait dans la nuit. Ils suivirent des ruelles noires; ils traversèrent le quartier des juifs; ils longèrent un cimetière où l'orfraie poussait son cri sinistre. Ils passèrent, dans un carrefour, sous des croix auxquelles pendaient les corps des suppliciés et dont les bras étaient chargés de corbeaux qui claquaient du bec. Thaïs cacha sa tête dans la poitrine de l'esclave. Elle n'osa plus rien voir le reste du chemin. Tout à coup, il lui sembla qu'on la descendait sous terre. Quand elle rouvrit les yeux, elle se trouva dans un étroit caveau, éclairé par des torches de résine et dont les murs étaient peints de grandes figures droites qui semblaient s'animer sous la fumée des torches. On y voyait des hommes vêtus de longues tuniques et portant des palmes, au milieu d'agneaux, de colombes et de pampres.

Thaïs, parmi ces figures, reconnut Jésus de Nazareth à ce que des anémones fleurissaient à ses pieds. Au milieu de la salle, près

d'une grande cuve de pierre remplie d'eau jusqu'au bord, se tenait un vieillard coiffé d'une mitre basse et vêtu d'une dalmatique écarlate, brodée d'or. De son maigre visage pendait une longue barbe. Il avait l'air humble et doux sous son riche costume. C'était l'évêque Vivantius, qui, prince exilé de l'église de Cyrène, exerçait pour vivre le métier de tisserand et fabriquait de grossières étoffes de poil de chèvre. Deux pauvres enfans se tenaient debout à ses côtes. Tout proche, une vieille négresse présentait déployée une petite robe blanche. Ahmès, ayant posé l'enfant à terre, s'agenouilla devant l'évêque et dit :

— Mon père, voici la petite âme, la fille de mon âme. Je te l'amène afin que selon ta promesse, et s'il plaît à ta Sérénité, tu lui donnes le baptême de vie.

A ces mots, l'évêque, ayant ouvert les bras, laissa voir ses mains mutilées. Il avait eu les ongles arrachés en confessant la foi aux jours de l'épreuve. Thaïs eut peur et se jeta dans les bras d'Ahmès. Mais le prêtre la rassura par des paroles caressantes :

— Ne crains rien, petite bien-aimée. Tu as ici un père selon l'esprit, Ahmès, qu'on nomme Théodore parmi les vivans, et une douce mère dans la grâce qui t'a préparé de ses mains une robe blanche.

Et, se tournant vers la négresse :

— Elle se nomme Nitida, ajouta-t-il ; elle est esclave sur cette terre. Mais Jésus l'élèvera dans le ciel au rang de ses épouses.

Puis, il interrogea l'enfant néophyte.

— Thaïs, crois-tu en Dieu, le père tout-puissant, en son fils unique qui mourut pour notre salut et en tout ce qu'ont enseigné les apôtres?

— Oui, répondirent ensemble le nègre et la négresse, qui se tenaient par la main.

Sur l'ordre de l'évêque, Nitida agenouillée dépouilla Thaïs de tous ses vêtemens. L'enfant était nue, une amulette au cou. Le pontife la plongea trois fois dans la cuve baptismale. Les acolytes présentèrent l'huile avec laquelle Vivantius fit les onctions, et le sel dont il posa un grain sur les lèvres de la catéchumène. Puis, ayant essuyé ce corps destiné, à travers tant d'épreuves, à la vie éternelle, l'esclave Nitida le revêtit de la robe blanche qu'elle avait tissue de ses mains. L'évêque donna à tous le baiser de paix, et, la cérémonie terminée, dépouilla ses ornemens sacerdotaux.

Quand ils furent tous hors de la crypte, Ahmès dit :

— Il faut nous réjouir en ce jour d'avoir donné une âme au bon Seigneur Dieu ; allons dans la maison qu'habite ta Sérénité, pasteur Vivantius, et livrons-nous à la joie tout le reste de la nuit.

— Tu as bien parlé, Théodore, répondit l'évêque.

Et il conduisit la petite troupe dans sa maison, qui était toute proche. Elle se composait d'une seule chambre, meublée de deux métiers de tisserand, d'une table grossière et d'un tapis tout usé. Dès qu'ils y furent entrés :

— Nitida, cria le Nubien, apporte une poêle et de l'huile et faisons un bon repas.

En parlant ainsi, il tira de dessous son manteau des petits poissons qu'il y tenait cachés. Puis, ayant allumé un grand feu, il les fit frire. Et tous, l'évêque, l'enfant, les deux jeunes garçons et les deux esclaves, s'étant assis en cercle sur le tapis, mangèrent les poissons frits en bénissant le Seigneur. Vivantius parlait du martyre qu'il avait souffert et annonçait le triomphe prochain de l'Église. Son langage était rude, mais plein de jeux de mots et de figures. Il comparait la vie des justes à un tissu de pourpre et, pour expliquer le baptême, il disait :

— L'Esprit-Saint flotta sur les eaux, c'est pourquoi les chrétiens reçoivent le baptême de l'eau. Mais les démons habitent aussi les ruisseaux; les fontaines consacrées aux nymphes sont redoutables, et l'on voit que certaines eaux apportent diverses maladies de l'âme et du corps.

Parfois il s'exprimait par énigmes et il inspirait ainsi à l'enfant une profonde admiration. A la fin du repas, il offrit un peu de vin à ses hôtes dont les langues se délièrent et qui se mirent à chanter des complaintes et des cantiques. Ahmès et Nitida, s'étant levés, dansèrent une danse nubienne qu'ils avaient apprise enfans, et qui se dansait sans doute dans la tribu depuis les premiers âges du monde. C'était une danse amoureuse; agitant les bras et tout le corps balancé en cadence, ils feignaient tour à tour de se fuir et de se chercher. Ils roulaient de gros yeux et montraient dans un sourire des dents étincelantes.

C'est ainsi que Thaïs reçut le saint baptême.

Elle aimait les amusemens et, à mesure qu'elle grandissait, de vagues désirs naissaient en elle. Elle dansait et chantait tout le jour des rondes avec les enfans errant dans les rues et elle regagnait, à la nuit, la maison de son père en chantonnant encore.

Maintenant, elle préférait à la compagnie du doux Ahmès celle des garçons et des filles. Elle ne s'apercevait point que son ami était moins souvent auprès d'elle. La persécution s'étant ralentie, les assemblées des chrétiens devenaient plus régulières et le Nubien les fréquentait assidûment. Son zèle s'échauffait; de mystérieuses menaces s'échappaient parfois de ses lèvres. Il disait que les riches ne garderaient point leurs biens. Il allait dans les places pu-

bliques où les chrétiens d'une humble condition avaient coutume de se réunir et là, rassemblant les misérables étendus à l'ombre des vieux murs, il leur annonçait l'affranchissement des esclaves et le jour prochain de la justice.

— Dans le royaume de Dieu, disait-il, les esclaves boiront des vins frais et mangeront des fruits délicieux, tandis que les riches, couchés à leurs pieds comme des chiens, dévoreront les miettes de leur table.

Ces propos ne restèrent point secrets; ils furent publiés dans le faubourg et les maîtres craignirent qu'Ahmès n'excitât les esclaves à la révolte. Le cabaretier en ressentit une rancune tenace qu'il dissimula soigneusement.

Un jour, une salière d'argent, réservée à la nappe des dieux, disparut du cabaret. Ahmès fut accusé de l'avoir volée, en haine de son maître et des dieux de l'Empire. L'accusation était sans preuves et l'esclave la repoussait de toutes ses forces. Il n'en fut pas moins traîné devant le tribunal et, comme il passait pour un mauvais serviteur, le juge le condamna au dernier supplice :

— Tes mains, lui dit-il, dont tu n'as pas su faire un bon usage, seront clouées au poteau.

Ahmès écouta paisiblement cet arrêt, salua le juge avec beaucoup de respect et fut conduit à la prison publique. Durant les trois jours qu'il y resta, il ne cessa de prêcher l'Évangile aux prisonniers et l'on a conté depuis que des criminels et le geôlier lui-même, touchés par ses paroles, avaient cru en Jésus crucifié.

On le conduisit à ce carrefour qu'une nuit, moins de deux ans auparavant, il avait traversé avec allégresse, portant dans son manteau blanc la petite Thaïs, la fille de son âme, sa fleur bien-aimée. Attaché sur la croix, les mains clouées, il ne poussa pas une plainte; seulement, il soupira à plusieurs reprises :

— J'ai soif!

Son supplice dura trois jours et trois nuits. On n'aurait pas cru la chair humaine capable d'endurer une si longue torture. Plusieurs fois on pensa qu'il était mort; les mouches dévoraient la cire de ses paupières; mais tout à coup il rouvrait ses yeux sanglans. Le matin du quatrième jour, il chanta d'une voix plus pure que la voix des enfans :

— Dis-nous, Marie, qu'as-tu vu là d'où tu viens?

Puis il sourit et dit :

— Les voici, les anges du bon Seigneur. Ils m'apportent du vin et des fruits! Qu'il est frais, le battement de leurs ailes!

Et il expira.

Son visage conservait dans la mort l'expression de l'extase bien-

heureuse. Les soldats qui gardaient le gibet furent saisis d'admiration. Vivantius, accompagné de quelques-uns de ses frères chrétiens, vint réclamer le corps pour l'ensevelir, parmi les reliques des martyrs, dans le crypte de saint Jean le Baptiste. Et l'Église garda la mémoire vénérée de saint Théodore le Nubien. Trois ans plus tard, Constantin, vainqueur de Maxence, publia un édit par lequel il assurait la paix aux chrétiens, et désormais les fidèles ne furent plus persécutés que par les hérétiques.

Thaïs achevait sa onzième année quand son ami mourut dans les tourmens. Elle en ressentit une tristesse et une épouvante invincibles. Elle n'avait pas l'âme assez pure pour comprendre que l'esclave Ahmès, par sa vie et sa mort, était un bienheureux. Cette idée germa dans sa petite âme qu'il n'est possible d'être bon en ce monde, qu'au prix des plus affreuses souffrances. Et elle craignit d'être bonne, car sa chair délicate redoutait la douleur.

Elle se donna avant l'âge à des jeunes garçons du port et elle suivit les vieillards qui errent le soir dans les faubourgs ; et avec ce qu'ils lui donnaient, elle achetait des gâteaux et des parures. Comme elle ne rapportait à la maison rien de ce qu'elle avait reçu, sa mère l'accablait de mauvais traitemens. Pour éviter les coups, elle courait pieds nus jusqu'aux remparts de la ville et se cachait avec les lézards dans les fentes des pierres. Là, elle songeait, pleine d'envie, aux femmes qu'elle voyait passer, richement parées, dans leur litière entourée d'esclaves.

Un jour que, frappée plus rudement que de coutume, elle se tenait accroupie devant la porte, dans une immobilité farouche, une vieille femme s'arrêta devant elle, la considéra quelques instans en silence, puis s'écria :

— Oh! la jolie fleur, la belle enfant! Heureux le père qui t'engendra et la mère qui te mit au monde !

Thaïs restait muette et tenait ses regards fixés vers la terre. Ses paupières étaient rouges et l'on voyait qu'elle avait pleuré.

— Ma violette blanche, reprit la vieille, ta mère n'est-elle pas heureuse d'avoir nourri une petite déesse telle que toi et ton père, en te voyant, ne se réjouit-il pas dans le fond de son cœur?

Alors, l'enfant, comme se parlant à elle-même :

— Mon père, dit-elle, est une outre gonflée de vin et ma mère une sangsue avide.

La vieille regarda à droite et à gauche si on ne la voyait pas. Puis d'une voix caressante :

— Douce hyacinthe fleurie, belle buveuse de lumière, viens avec moi et tu n'auras, pour vivre, qu'à danser et à sourire. Je te nourrirai de gâteaux de miel et mon fils, mon propre fils t'aimera

comme ses yeux. Il est beau, mon fils; il est jeune; il n'a au menton qu'une barbe légère; sa peau est douce, et c'est, comme on dit, un petit cochon d'Acharné.

Thaïs répondit :

— Je veux bien aller avec toi.

Et, s'étant levée, elle suivit la vieille hors de la ville.

Cette femme, nommée Mœroé, conduisait de pays en pays des filles et de jeunes garçons qu'elle instruisait dans la danse et qu'elle louait ensuite aux riches pour paraître dans les festins.

Devinant que Thaïs deviendrait bientôt la plus belle des femmes, elle lui apprit à coups de fouet la musique et la prosodie, et elle flagellait avec des lanières de cuir ces jambes divines, quand elles ne se levaient pas en mesure au son de la cithare. Son fils, avorton décrépit, sans âge et sans sexe, accablait de mauvais traitemens cette enfant en qui il poursuivait de sa haine la race entière des femmes. Rival des ballerines dont il affectait la grâce, il enseignait à Thaïs l'art de feindre, dans les pantomimes, par l'expression du visage, le geste et l'attitude, tous les sentimens humains et surtout les passions de l'amour. Il lui donnait avec dégoût les conseils d'un maître habile; mais, jaloux de son élève, il lui griffait les joues, lui pinçait le bras ou la venait piquer par derrière avec un poinçon, à la manière des filles méchantes, dès qu'il s'apercevait trop vivement qu'elle était née pour la volupté des hommes. Grâce à ces leçons, elle devint en peu de temps musicienne, mime, et danseuse excellente. La méchanceté de ses maîtres ne la surprenait point et il lui semblait naturel d'être indignement traitée. Elle éprouvait même quelque respect pour cette vieille femme qui savait la musique et buvait du vin grec. Mœroé, s'étant arrêtée à Antioche, loua son élève comme danseuse et comme joueuse de flûte aux riches négocians qui donnaient des festins. Thaïs dansa et plut. Les plus gros banquiers l'emmenaient, au sortir de table, dans les bosquets de l'Oronte. Elle se donnait à tous, ne sachant pas le prix de l'amour. Mais une nuit qu'elle avait dansé devant les jeunes hommes les plus élégans de la ville, le fils du proconsul s'approcha d'elle, tout brillant de jeunesse et de volupté et lui dit d'une voix qui semblait mouillée de baisers :

— Que ne suis-je, Thaïs, la couronne qui ceint ta chevelure, la tunique qui presse ton corps charmant, la sandale de ton beau pied! Mais je veux que tu me foules à tes pieds comme ma sandale; je veux que mes caresses soient ta tunique et ta couronne. Viens, belle enfant, viens dans ma maison et oublions l'univers!

Elle le regarda tandis qu'il parlait, et elle vit qu'il était beau. Soudain elle sentit la sueur qui lui glaçait le front; elle devint

verte comme l'herbe; elle chancela; un nuage descendit sur ses paupières. Il la priait encore. Mais elle refusa de le suivre. En vain, il lui jeta des regards ardens, des paroles enflammées, et, quand il la prit dans ses bras en s'efforçant de l'entraîner, elle le repoussa avec rudesse. Alors il se fit suppliant et lui montra ses larmes. Sous l'empire d'une force nouvelle, inconnue, invincible, elle résista.

— Quelle folie! disaient les convives. Lollius est noble; il est beau, il est riche; et voici qu'une joueuse de flûte le dédaigne!

Lollius rentra seul dans sa maison et la nuit l'embrasa tout entier d'amour. Il vint dès le matin, pâle et les yeux rouges, suspendre des fleurs à la porte de la joueuse de flûte. Cependant Thaïs, saisie de trouble et d'effroi, fuyait Lollius et le voyait sans cesse au dedans d'elle-même. Elle souffrait et ne connaissait pas son mal. Elle se demandait pourquoi elle était ainsi changée et d'où lui venait sa mélancolie. Elle repoussait tous ses amans; ils lui faisaient horreur. Elle ne voulait plus voir la lumière et restait tout le jour couchée sur son lit, sanglotant, la tête dans les coussins. Lollius, ayant su forcer la porte de Thaïs, vint plusieurs fois supplier et maudire cette méchante enfant. Elle restait devant lui craintive comme une vierge et répétait :

— Je ne veux pas! je ne veux pas!

Puis, au bout de quinze jours, s'étant donnée à lui, elle connut qu'elle l'aimait; elle le suivit dans sa maison et ne le quitta plus. Ce fut une vie délicieuse. Ils passaient tout le jour enfermés, les yeux dans les yeux, se disant l'un à l'autre des paroles qu'on ne dit qu'aux enfans. Le soir, ils se promenaient sur les bords solitaires de l'Oronte et s'allaient perdre dans les bois de lauriers. Parfois ils se levaient dès l'aube pour aller cueillir des jacinthes sur les pentes du Silpius. Ils buvaient dans la même coupe, et, quand elle portait un grain de raisin à sa bouche, il le lui prenait entre les lèvres avec ses dents.

Mœroé vint chez Lollius réclamer Thaïs à grands cris :

— C'est ma fille, disait-elle, ma fille qu'on m'arrache, ma fleur parfumée, mes petites entrailles!..

Lollius la renvoya avec une grosse somme d'argent. Mais comme elle revint, demandant encore quelques staters d'or, le jeune homme la fit mettre en prison, et les magistrats ayant découvert plusieurs crimes dont elle s'était rendue coupable, elle fut condamnée à mort et livrée aux bêtes.

Thaïs aimait Lollius avec toutes les fureurs de l'imagination et toutes les surprises de l'innocence. Elle lui disait, dans la vérité de son cœur :

— Je n'ai jamais été qu'à toi.

Lollius lui répondait :

— Tu ne ressembles à aucune autre femme.

Le charme dura six mois et se rompit en un jour. Soudainement Thaïs se sentit vide et seule. Elle ne reconnaissait plus Lollius; elle songeait :

— Qui me l'a ainsi changé en un instant? Comment se fait-il qu'il ressemble désormais à tous les autres hommes et qu'il ne ressemble plus à lui-même?

Elle le quitta, avec le secret désir de chercher Lollius en un autre, puisqu'elle ne le retrouvait plus en lui. Elle songeait aussi que vivre avec quelqu'un qu'elle n'aurait jamais aimé serait moins triste que de vivre avec quelqu'un qu'elle n'aimait plus. Elle se montra, en compagnie de riches voluptueux, à ces fêtes sacrées où l'on voyait des chœurs de vierges nues dansant dans les temples et des troupes de courtisanes traversant l'Oronte à la nage. Elle prit sa part de tous les plaisirs qu'étalait la ville élégante et monstrueuse; surtout elle fréquenta assidûment les théâtres, dans lesquels des mimes habiles, venus de tous les pays, paraissaient aux applaudissemens d'une foule avide de spectacles.

Elle observait avec soin les mimes, les danseurs, les comédiens, et particulièrement les femmes qui, dans les tragédies, représentaient les déesses amantes des jeunes hommes et les mortelles aimées des dieux. Ayant surpris les secrets par lesquels elles charmaient la foule, elle se dit que, plus belle, elle jouerait mieux encore. Elle alla trouver le chef des mimes et lui demanda à entrer dans sa troupe. Grâce à sa beauté et aux leçons de la vieille Mœroé, elle fut accueillie et parut sur la scène dans le personnage de Dircé.

Elle plut médiocrement, parce qu'elle manquait d'expérience et aussi parce que les spectateurs n'étaient pas excités à l'admiration par un long bruit de louanges. Mais, après quelques mois d'obscurs débuts, la gloire de sa beauté éclata sur la scène avec une telle force, que la ville entière s'en émut. Tout Antioche s'étouffait au théâtre. Les magistrats impériaux et les premiers citoyens s'y rendaient, poussés par la force de l'opinion. Les portefaix, les balayeurs et les ouvriers du port se privaient d'ail et de pain pour payer leur place. Les poètes composaient des épigrammes en son honneur. Les philosophes barbus déclamaient contre elle dans les bains et dans les gymnases; sur le passage de sa litière, les prêtres des chrétiens détournaient la tête. Le seuil de sa maison était couronné de fleurs et arrosé de sang. Elle recevait de ses amans de l'or, non plus compté, mais mesuré au médimne, et tous les

trésors amassés par les vieillards économes venaient, comme des fleuves, se perdre à ses pieds. C'est pourquoi son âme était sereine. Elle se réjouissait, dans un paisible orgueil, de la faveur publique et de la bonté des dieux, et, tant aimée, elle s'aimait elle-même.

Après avoir joui pendant plusieurs années de l'admiration et de l'amour des Antiochéniens, elle fut prise du désir de revoir Alexandrie et de montrer sa gloire à la ville dans laquelle, enfant, elle errait sous la misère et la honte, affamée et maigre, comme une sauterelle au milieu d'un chemin poudreux. La ville d'or la reçut avec joie et la combla de nouvelles richesses. Quand elle parut dans les jeux, ce fut un triomphe. Il lui vint des admirateurs et des amans innombrables. Elle les accueillait indifféremment, car elle désespérait enfin de retrouver Lollius.

Elle reçut parmi tant d'autres le philosophe Nicias qui la désirait, bien qu'il fît profession de vivre sans désirs. Malgré sa richesse, il était intelligent et doux. Mais il ne la charma ni par la finesse de son esprit, ni par la grâce de ses sentimens. Elle ne l'aimait pas et même elle s'irritait parfois de ses élégantes ironies. Il la blessait par son doute perpétuel. C'est qu'il ne croyait à rien et qu'elle croyait à tout. Elle croyait à la Providence divine, à la toute-puissance des mauvais esprits, aux sorts, aux conjurations, à la justice éternelle. Elle croyait en Jésus-Christ et en la bonne déesse des Syriens; elle croyait encore que les chiennes aboient quand la sombre Hécate passe dans les carrefours et qu'une femme inspire l'amour en versant un philtre dans une coupe qu'enveloppe la toison sanglante d'une brebis. Elle avait soif d'inconnu; elle appelait des êtres sans nom et vivait dans une attente perpétuelle. L'avenir lui faisait peur et elle voulait le connaître. Elle s'entourait de prêtres d'Isis, de mages chaldéens, de pharmacopoles et de sorciers noirs, qui la trompaient toujours et ne la lassaient jamais. Elle craignait la mort et la voyait partout. Quand elle cédait à la volupté, il lui semblait tout à coup qu'un doigt glacé touchait son épaule nue et, toute pâle, elle criait d'épouvante dans les bras qui la pressaient.

Nicias lui disait :

— Que notre destinée soit de descendre en cheveux blancs et les joues creuses dans la nuit éternelle, ou que ce jour même, qui rit maintenant dans le vaste ciel, soit notre dernier jour, qu'importe, ô ma Thaïs! Goûtons la vie. Nous aurons beaucoup vécu si nous avons beaucoup senti. Il n'est pas d'autre intelligence que celle des sens : aimer, c'est comprendre. Ce que nous ignorons n'est pas. A quoi bon nous tourmenter pour un néant?

Elle lui répondait avec colère :

— Je méprise ceux qui comme toi n'espèrent ni ne craignent rien. Je veux savoir!

Pour connaître le secret de la vie, elle se mit à lire les livres des philosophes; mais elle ne les comprit pas. A mesure que les années de son enfance s'éloignaient d'elle, elle les rappelait dans son esprit plus volontiers. Elle aimait à parcourir, le soir, sous un déguisement, les ruelles, les chemins de ronde, les places publiques où elle avait misérablement grandi. Elle regrettait d'avoir perdu ses parens et surtout de n'avoir pu les aimer. Quand elle rencontrait des prêtres chrétiens, elle songeait à son baptême et se sentait troublée. Une nuit, qu'enveloppée d'un long manteau et ses blonds cheveux cachés sous un capuchon sombre, elle errait, selon sa coutume, dans les faubourgs de la ville, elle se trouva, sans savoir comment elle y était venue, devant la pauvre église de Saint-Jean le Baptiste. Elle entendit qu'on chantait dans l'intérieur et vit une lumière éclatante qui glissait par les fentes de la porte. Il n'y avait là rien d'étrange, puisque, depuis vingt ans, les chrétiens, protégés par le vainqueur de Maxence, solennisaient publiquement leurs fêtes. Mais ces chants signifiaient un ardent appel aux âmes. Comme conviée aux mystères, la comédienne, poussant du bras la porte, entra dans la maison. Elle trouva là une nombreuse assemblée, des femmes, des enfans, des vieillards à genoux devant un tombeau adossé à la muraille. Ce tombeau n'était qu'une cuve de pierre grossièrement sculptée de pampres et de grappes de raisins ; pourtant il avait reçu de grands honneurs : il était couvert de palmes vertes et de couronnes de roses rouges. Tout autour, d'innombrables lumières étoilaient l'ombre dans laquelle la fumée des gommes d'Arabie semblait les plis des voiles des anges. Et l'on devinait sur les murs des figures pareilles à des visions du ciel. Des prêtres vêtus de blanc se tenaient prosternés au pied du sarcophage. Les hymnes qu'ils chantaient avec le peuple exprimaient les délices de la souffrance et mêlaient, dans un deuil triomphal, tant d'allégresse à tant de douleur que Thaïs, en les écoutant, sentait les voluptés de la vie et les affres de la mort couler à la fois dans ses sens renouvelés.

Quand ils eurent fini de chanter, les fidèles se levèrent pour aller baiser à la file la paroi du tombeau. C'étaient des hommes simples, accoutumés à travailler de leurs mains. Ils s'avançaient d'un pas lourd, l'œil fixe, la bouche pendante, avec un air de candeur. Ils s'agenouillaient, chacun à son tour, devant le sarcophage et y appuyaient leurs lèvres. Les femmes élevaient dans leurs bras les petits enfans et leur posaient doucement la joue contre la pierre.

Thaïs, surprise et troublée, demanda à un diacre pourquoi ils faisaient ainsi.

— Ne sais-tu pas, femme, lui répondit le diacre, que nous célébrons aujourd'hui la mémoire bienheureuse de saint Théodore le Nubien qui souffrit pour la foi au temps de Dioclétien, empereur? Il vécut chaste et mourut martyr, c'est pourquoi, vêtus de blanc, nous portons des roses rouges à son tombeau glorieux.

En entendant ces paroles, Thaïs tomba à genoux et fondit en larmes. Le souvenir à demi éteint d'Ahmès se ranimait dans son âme. Sur cette mémoire obscure, douce et douloureuse, l'éclat des cierges, le parfum des roses, les nuées de l'encens, l'harmonie des cantiques, la piété des âmes jetaient les charmes de la gloire. Thaïs songeait dans l'éblouissement :

— Il était bon, et voici qu'il est grand et qu'il est beau ! Comment s'est-il élevé au-dessus des hommes? Quelle est donc cette chose inconnue qui vaut mieux que la richesse et que la volupté?

Elle se leva lentement, tourna vers la tombe du saint qui l'avait aimée ses yeux de violette où brillaient des larmes à la clarté des cierges; puis, la tête baissée, humble, lente, la dernière, de ses lèvres où tant de désirs s'étaient suspendus, elle baisa la pierre de l'esclave.

Rentrée dans sa maison, elle y trouva Nicias qui, la chevelure parfumée et la tunique déliée, l'attendait en lisant un traité de morale. Il s'avança vers elle les bras ouverts :

— Méchante Thaïs, lui dit-il d'une voix riante, tandis que tu tardais à venir, sais-tu ce que je voyais dans ce manuscrit dicté par le plus grave des stoïciens? Des préceptes vertueux et de fières maximes? Non ! Sur l'austère papyrus je voyais danser mille et mille petites Thaïs. Elles avaient chacune la hauteur d'un doigt, et pourtant leur grâce était infinie et toutes étaient l'unique Thaïs. Il y en avait qui traînaient des manteaux de pourpre et d'or; d'autres, semblables à une nuée blanche, flottaient dans l'air sous des voiles diaphanes. D'autres encore, immobiles et divinement nues, pour mieux inspirer la volupté, n'exprimaient aucune pensée. Enfin, il y en avait deux qui se tenaient par la main, deux si pareilles qu'il était impossible de les distinguer l'une de l'autre. Elles souriaient toutes deux : La première disait : « Je suis l'amour. » L'autre « Je suis la mort. »

En parlant ainsi, il pressait Thaïs dans ses bras, et, ne voyant pas le regard farouche qu'elle fixait à terre, il ajoutait les pensées aux pensées sans souci qu'elles fussent perdues :

— Oui, quand j'avais sous les yeux la ligne où il est écrit : « Rien ne doit te détourner de cultiver ton âme », je lisais : « Les

baisers de Thaïs sont plus ardents que la flamme et plus doux que le miel. » Voilà comment, par ta faute, méchante enfant, un philosophe comprend aujourd'hui les livres des philosophes. Il est vrai que, tous tant que nous sommes, nous ne découvrons que notre propre pensée dans la pensée d'autrui et que tous nous lisons les livres un peu comme je viens de lire celui-ci...

Elle ne l'écoutait pas et son âme était encore devant le tombeau du Nubien. Comme il l'entendit soupirer, il lui mit un baiser sur la nuque et lui dit :

— Ne sois pas triste, mon enfant. On n'est heureux au monde que quand on oublie le monde. Nous avons des secrets pour cela. Viens ; trompons la vie : elle nous le rendra bien. Viens ; aimons-nous.

Mais elle le repoussa :

— Nous aimer! s'écria-t-elle amèrement. Mais tu n'as jamais aimé personne, toi! Et je ne t'aime pas! Non! je ne t'aime pas! Je te hais. Va-t'en! Je te hais. J'exècre et je méprise tous les heureux et tous les riches. Va-t'en! va-t'en!.. Il n'y a de bonté que chez les malheureux. Quand j'étais enfant, j'ai connu un esclave noir qui est mort sur la croix. Il était bon; il était plein d'amour et il possédait le secret de la vie. Tu n'étais pas digne de lui laver les pieds. Va-t'en! Je ne veux plus te voir.

Elle s'étendit à plat ventre sur le tapis et passa la nuit à sangloter, formant le dessein de vivre désormais, comme saint Théodore, dans la pauvreté et dans la simplicité.

Dès le lendemain, elle se rejeta dans les plaisirs auxquels elle était vouée. Comme elle savait que sa beauté, encore intacte, ne durerait plus longtemps, elle se hâtait d'en tirer toute joie et toute gloire. Au théâtre, où elle se montrait avec plus d'étude que jamais, elle rendait vivantes les imaginations des sculpteurs, des peintres et des poètes. Reconnaissant dans les formes, dans les attitudes, dans les mouvemens, dans la démarche de la comédienne une idée de la divine harmonie qui règle les mondes, savans et philosophes mettaient une grâce si parfaite au rang des vertus et disaient : « Elle aussi, Thaïs est géomètre! » Les ignorans, les pauvres, les humbles, les timides devant lesquels elle consentait à paraître, l'en bénissaient comme d'une charité céleste. Pourtant, elle était triste au milieu des louanges et, plus que jamais, elle craignait de mourir. Rien ne pouvait la distraire de son inquiétude, pas même sa maison et ses jardins qui étaient célèbres et sur lesquels on faisait des proverbes dans la ville.

Elle avait fait planter des arbres apportés à grands frais de l'Inde et de la Perse. Une eau vive les arrosait en chantant et des colon-

nades en ruines, des rochers sauvages, imités par un habile architecte, étaient reflétés dans un lac où se miraient des statues. Au milieu du jardin s'élevait la grotte des Nymphes, qui devait son nom à trois grandes figures de femmes en cires colorées, qu'on rencontrait dès le seuil. Ces femmes se dépouillaient de leurs vêtemens pour prendre un bain. Inquiètes, elles tournaient la tête, craignant d'être vues, et elles semblaient vivantes. La lumière ne parvenait dans cette retraite qu'à travers de minces nappes d'eau qui l'adoucissaient et l'irisaient. Aux parois pendaient de toutes parts, comme dans les grottes sacrées, des couronnes, des guirlandes et des tableaux votifs dans lesquels la beauté de Thaïs était célébrée. Il s'y trouvait aussi des masques tragiques et des masques comiques revêtus de vives couleurs ; des peintures représentant ou des scènes de théâtre, ou des figures grotesques, ou des animaux fabuleux. Au milieu, se dressait sur une stèle un petit Éros d'ivoire d'un antique et merveilleux travail. C'était un don de Nicias. Une chèvre de marbre noir se tenait dans une excavation, et l'on voyait briller ses yeux d'agate. Six chevreaux d'albâtre se pressaient autour de ses mamelles ; mais, soulevant ses pieds fourchus et sa tête camuse, elle semblait impatiente de grimper sur les rochers. Le sol était couvert de tapis de Byzance, d'oreillers brodés par les hommes jaunes de Cathay et de peaux de lions libyques. Des cassolettes d'or y fumaient imperceptiblement. Çà et là, au-dessus des grands vases d'onyx, s'élançaient des perséas fleuris. Et, tout au fond, dans l'ombre et dans la pourpre, luisaient des clous d'or sur l'écaille d'une tortue géante de l'Inde, qui, renversée, servait de lit à la comédienne. C'est là que chaque jour, au murmure des eaux, parmi les parfums et les fleurs, Thaïs mollement couchée attendait l'heure du souper en conversant avec ses amis ou en songeant seule, soit aux artifices du théâtre, soit à la fuite des heures.

Or, ce jour-là, elle se reposait, après les jeux, dans la grotte des Nymphes. Elle épiait dans son miroir les premiers déclins de sa beauté, et pensait avec épouvante que le temps viendrait enfin des cheveux blancs et des rides. En vain elle cherchait à se rassurer, se disant qu'il suffit, pour recouvrer la fraîcheur du teint, de brûler certaines herbes en prononçant des formules magiques. Une voix impitoyable lui criait : « Tu vieilliras, Thaïs, tu vieilliras. » Et la sueur de l'épouvante lui glaçait le front. Puis, se regardant de nouveau dans le miroir avec une tendresse infinie, elle se trouvait belle encore et digne d'être aimée. Se souriant à elle-même, elle murmurait : « Il n'y a pas dans Alexandrie une seule femme qui puisse lutter avec moi pour la souplesse de la taille, la grâce des mouvemens et la magnificence des bras, et les bras, ô mon miroir, ce sont les vraies chaînes de l'amour ! »

Comme elle songeait ainsi, elle vit un inconnu debout devant elle, maigre, les yeux ardens, la barbe inculte et vêtu d'une robe richement brodée. Laissant tomber son miroir, elle poussa un cri d'effroi.

Paphnuce se tenait immobile et, voyant combien elle était belle, il faisait du fond du cœur cette prière :

— Fais, ô mon Dieu, que le visage de cette femme, loin de me scandaliser, édifie ton serviteur.

Puis, s'efforçant de parler, il dit :

— Thaïs, j'habite une contrée lointaine et le renom de ta beauté m'a conduit jusqu'à toi. On rapporte que tu es la plus habile des comédiennes et la plus irrésistible des femmes. Ce que l'on conte de tes richesses et de tes amours semble fabuleux et rappelle l'antique Rhodopis dont tous les bateliers du Nil savent par cœur l'histoire merveilleuse. C'est pourquoi j'ai été pris du désir de te connaître et je vois que la vérité passe la renommée. Tu es mille fois plus savante et plus belle qu'on ne le publie. Et maintenant que je te vois, je me dis : « Il est impossible d'approcher d'elle sans chanceler comme un homme ivre. »

Ces paroles étaient feintes ; mais le moine, animé d'un zèle pieux, les répandait avec une ardeur véritable. Cependant Thaïs regardait sans déplaisir cet être étrange qui lui avait fait peur. Par son aspect rude et sauvage, par le feu sombre qui chargeait ses regards, Paphnuce l'étonnait. Elle était curieuse de connaître l'état et la vie d'un homme si différent de tous ceux qu'elle connaissait. Elle lui répondit avec une douce raillerie :

— Tu sembles prompt à l'admiration, étranger. Prends garde que mes regards ne te consument jusqu'aux os ! Prends garde de m'aimer !

Il lui dit :

— Je t'aime, ô Thaïs ; je t'aime plus que ma vie et plus que moi-même. Pour toi j'ai quitté mon désert regrettable ; pour toi mes lèvres vouées au silence ont prononcé des paroles profanes ; pour toi, j'ai vu ce que je ne devais pas voir, j'ai entendu ce qu'il m'était interdit d'entendre ; pour toi mon âme s'est troublée, mon cœur s'est ouvert et des pensées en ont jailli, semblables aux sources vives où boivent les colombes ; pour toi j'ai marché jour et nuit à travers des sables peuplés de larves et de vampires ; pour toi j'ai posé mon pied nu sur les vipères et les scorpions. Oui, je t'aime ! Je t'aime non point à l'exemple de ces hommes qui, tout enflammés du désir de la chair, viennent à toi comme des loups dévorans et des taureaux furieux. Tu es chère à ceux-là comme la gazelle au lion. Leurs amours carnassières te dévorent jusqu'à l'âme, ô femme ! Moi, je t'aime en esprit et en vérité, je t'aime en

Dieu et pour les siècles des siècles ; ce que j'ai pour toi dans mon sein se nomme ardeur véritable et divine charité. Je te promets mieux qu'ivresse fleurie et que songes d'une nuit brève. Je te promets de saintes agapes et des noces célestes. La félicité que je t'apporte ne finira jamais ; elle est inouïe, elle est ineffable et telle que, si les heureux de ce monde en pouvaient seulement entrevoir une ombre, ils mourraient aussitôt d'étonnement.

Thaïs, riant d'un rire mutin :

— Ami, dit-elle, montre-moi donc un si merveilleux amour. Hâte-toi! de trop longs discours offenseraient ma beauté, ne perdons pas un moment. Je suis impatiente de connaître la félicité que tu m'annonces ; mais, à vrai dire, je crains de l'ignorer toujours et que tout ce que tu me promets ne s'évanouisse en paroles. Il est plus facile de promettre un grand bonheur que de le donner. Chacun a son talent. Je crois que le tien est de discourir. Tu parles d'un amour inconnu. Depuis si longtemps qu'on se donne des baisers, il serait bien extraordinaire qu'il restât encore des secrets d'amour. Sur ce sujet les amans en savent plus que les mages.

— Thaïs, ne raille point. Je t'apporte l'amour inconnu.

— Ami, tu viens tard. Je connais tous les amours.

— L'amour que je t'apporte est plein de gloire, tandis que les amours que tu connais n'enfantent que la honte.

Thaïs le regarda d'un œil sombre ; un pli dur traversait son petit front :

— Tu es bien hardi, étranger, d'offenser ton hôtesse. Regarde-moi et dis si je ressemble à une créature accablée d'opprobre. Non ! je n'ai pas de honte, et toutes celles qui vivent comme je fais n'ont pas de honte non plus, bien qu'elles soient moins belles et moins riches que moi. J'ai répandu la volupté sur tous mes pas et c'est par là que je suis célèbre dans l'univers. J'ai plus de puissance que les maîtres du monde. Je les ai vus tous à mes pieds. Regarde-moi ; regarde ces petits pieds : des milliers d'hommes paieraient de leur sang le bonheur de les baiser. Je ne suis pas bien grande et ne tiens pas beaucoup de place sur la terre. Pour ceux qui me voient du haut du Sérapéum, quand je passe dans la rue, je ressemble à un grain de riz ; mais ce grain de riz causa parmi les hommes des deuils, des désespoirs et des haines et des crimes à remplir le Tartare. N'es-tu pas fou de me parler de honte, quand tout crie la gloire autour de moi?

— Ce qui est gloire aux yeux des hommes est infamie devant Dieu. O femme, nous avons été nourris dans des contrées si distantes qu'il n'est pas surprenant que nous n'ayons ni le même langage ni la même pensée. Pourtant, le ciel m'est témoin que je veux

m'accorder avec toi et que mon dessein est de ne pas te quitter que nous n'ayons les mêmes sentimens. Qui m'inspirera des discours embrasés pour que tu fondes comme la cire à mon souffle, ô femme, et que les doigts de mes désirs puissent te modeler à leur gré? Quelle vertu te livrera à moi, ô la plus chère des âmes, afin que l'esprit qui m'anime, te créant une seconde fois, t'imprime une beauté nouvelle et que tu t'écries en pleurant de joie : « C'est seulement d'aujourd'hui que je suis née! » Qui fera jaillir de mon cœur une fontaine de Siloé dans laquelle tu retrouves, en te baignant, ta pureté première? Qui me changera en un Jourdain dont les ondes, répandues sur toi, te donnent la vie éternelle?

Thaïs n'était plus irritée.

— Cet homme, pensait-elle, parle de vie éternelle et tout ce qu'il dit semble écrit sur un talisman. Nul doute que ce ne soit un mage et qu'il n'ait des secrets contre la vieillesse et la mort.

Et elle résolut de s'offrir à lui. C'est pourquoi, feignant de le craindre, elle s'éloigna de quelques pas, et, gagnant le fond de la grotte, elle s'assit au bord du lit, ramena avec art sa tunique sur sa poitrine, puis immobile, muette, les paupières baissées, elle attendit. Ses longs cils faisaient une ombre douce sur ses joues. Toute son attitude exprimait la pudeur; ses pieds nus se balansaient mollement et elle ressemblait à une enfant qui songe, assise au bord d'une rivière.

Mais Paphnuce la regardait et ne bougeait pas. Ses pieds tremblans ne le portaient plus; sa langue s'était subitement desséchée dans sa bouche; un tumulte effrayant s'élevait dans sa tête. Tout à coup son regard se voila et il ne vit plus devant lui qu'un nuage épais. Il pensa que la main de Jésus s'était posée sur ses yeux pour lui cacher cette femme. Rassuré par un tel secours, raffermi, fortifié, il dit avec une gravité digne d'un ancien du désert :

— Si tu te livres à moi, crois-tu donc être cachée à Dieu?

Elle secoua la tête.

— Dieu! Qui le force à toujours avoir l'œil sur la grotte des Nymphes? Qu'il se retire si nous l'offensons. Mais pourquoi l'offenserions-nous? Puisqu'il nous a créés, il ne peut être ni fâché ni surpris de nous voir tels qu'il nous a faits et agissant selon la nature qu'il nous a donnée. On parle beaucoup trop pour lui et on lui prête bien souvent des idées qu'il n'a jamais eues. Toi-même, étranger, connais-tu bien son véritable caractère? Qui es-tu pour me parler en son nom?

A cette question, le moine, entr'ouvrant sa robe d'emprunt, montra son cilice et dit :

— Je suis Paphnuce, abbé d'Antinoé, et je viens du saint désert.

La main qui retira Abraham de Chaldée et Loth de Sodome m'a séparé du siècle. Je n'existais déjà plus pour les hommes. Mais ton image m'est apparue dans ma Jérusalem des sables et j'ai connu que tu étais pleine de corruption et qu'en toi était la mort. Et me voici devant toi, femme, comme devant un sépulcre et je te crie : « Thaïs, lève-toi ! »

Aux noms de Paphnuce, de moine et d'abbé, elle avait pâli d'épouvante et la voilà qui, les cheveux épars, les mains jointes, pleurant et gémissant, se traîne aux pieds du saint :

— Ne me fais pas de mal ! Pourquoi es-tu venu ? que me veux-tu ? Ne me fais pas de mal. Je sais que les saints du désert détestent les femmes qui, comme moi, sont faites pour plaire. J'ai peur que tu ne me haïsses et que tu ne veuilles me nuire. Va ! je ne doute pas de ta puissance. Mais, sache, Paphnuce, qu'il ne faut ni me mépriser ni me haïr. Je n'ai jamais, comme tant d'hommes que je fréquente, raillé ta pauvreté volontaire. A ton tour, ne me fais pas un crime de ma richesse. Je suis belle et habile aux jeux. Je n'ai pas plus choisi ma condition que ma nature. J'étais faite pour ce que je fais. Je suis née pour charmer les hommes. Et toi-même, tout à l'heure, tu disais que tu m'aimais. N'use pas de ta science contre moi. Ne prononce pas des paroles magiques qui détruiraient ma beauté ou me changeraient en une statue de sel. Ne me fais pas peur ! je ne suis déjà que trop effrayée. Ne me fais pas mourir ! Je crains tant la mort !

Il lui fit signe de se relever et dit :

— Enfant, rassure-toi. Je ne te jetterai pas l'opprobre et le mépris, je viens à toi de la part de Celui qui, s'étant assis au bord du puits, but à l'urne que lui tendait la Samaritaine et qui, lorsqu'il soupait au logis de Simon, reçut les parfums de Marie. Je ne suis pas sans péchés pour te jeter la première pierre. J'ai souvent mal employé les grâces abondantes que Dieu a répandues sur moi. Ce n'est pas la colère, c'est la pitié qui m'a pris par la main pour me conduire ici. J'ai pu sans mentir t'aborder avec des paroles d'amour, car c'est le zèle du cœur qui m'amène à toi. Je brûle du feu de la charité, et, si tes yeux, accoutumés aux spectacles grossiers de la chair, pouvaient voir les choses sous leur aspect mystique, je t'apparaîtrais comme un rameau détaché de ce buisson ardent que le Seigneur montra sur la montagne à l'antique Moïse, pour lui faire comprendre le véritable amour, celui qui nous embrase sans nous consumer et qui, loin de laisser après lui des charbons et de vaines cendres, embaume et parfume pour l'éternité tout ce qu'il pénètre.

— Moine, je te crois, et je ne crains plus de toi ni embûche ni maléfice. J'ai souvent entendu parler des solitaires de la Thébaïde.

Ce que l'on m'a conté de la vie d'Antoine et de Paul est merveilleux. Ton nom ne m'était pas inconnu et l'on m'a dit que, jeune encore, tu égalais en vertu les plus vieux anachorètes. Dès que je t'ai vu, sans savoir qui tu étais, j'ai senti que tu n'étais pas un homme ordinaire. Dis-moi, pourras-tu pour moi ce que n'ont pu ni les prêtres d'Isis, ni ceux d'Hermès, ni ceux de la Junon céleste, ni les devins de Chaldée ni les mages babyloniens. Moine, si tu m'aimes, peux-tu m'empêcher de mourir?

— Femme, celui-là vivra qui veut vivre. Fuis les délices abominables où tu meurs à jamais. Arrache aux démons, qui le brûleraient horriblement, ce corps que Dieu pétrit de sa salive et anima de son souffle. Consumée de fatigue, viens te rafraîchir aux sources bénies de la solitude; viens boire à ces fontaines cachées dans le désert, qui jaillissent jusqu'au ciel. Ame anxieuse, viens posséder enfin ce que tu désirais! Cœur avide de joie, viens goûter les joies véritables, la pauvreté, le renoncement, l'oubli de soi-même, l'abandon de tout l'être dans le sein de Dieu. Ennemie du Christ et demain sa bien-aimée, viens à lui. Viens! toi qui cherchais, et tu diras : « J'ai trouvé l'amour! »

Cependant Thaïs semblait contempler des choses lointaines :

— Moine, demanda-t-elle, si je renonce à mes plaisirs et si je fais pénitence, est-il vrai que je renaîtrai dans le ciel avec mon corps intact et dans toute sa beauté?

— Thaïs, je t'apporte la vie éternelle. Crois-moi, car ce que j'annonce est la vérité.

— Et qui me garantit que c'est la vérité?

— David et les prophètes, l'Écriture et les merveilles dont tu vas être témoin.

— Moine, je voudrais te croire. Car je t'avoue que je n'ai pas trouvé le bonheur en ce monde. Mon sort fut plus beau que celui d'une reine et pourtant la vie m'a apporté bien des tristesses et bien des amertumes, et voici que je suis lasse infiniment. Toutes les femmes envient ma destinée, et il m'arrive parfois d'envier le sort de la vieille édentée qui, du temps que j'étais petite, vendait des gâteaux de miel sous une porte de la ville. C'est une idée qui m'est venue bien des fois, que seuls les pauvres sont bons, sont heureux, sont bénis, et qu'il y a une grande douceur à vivre humble et petit. Moine, tu as remué les ondes de mon âme et fait monter à la surface ce qui dormait au fond. Que croire, hélas! et que devenir, et qu'est-ce que la vie?

Tandis qu'elle parlait de la sorte, Paphnuce était transfiguré; une joie céleste inondait son visage :

— Écoute, dit-il, je ne suis pas entré seul dans ta demeure. Un

Autre m'accompagnait, un Autre, qui se tient ici debout à mon côté. Celui-là, tu ne peux le voir, parce que tes yeux sont encore indignes de le contempler; mais bientôt tu le verras dans sa splendeur charmante, et tu diras : « Il est seul aimable! » Tout à l'heure, s'il n'avait posé sa douce main sur mes yeux, ô Thaïs! je serais peut-être tombé avec toi dans le péché, car je ne suis par moi-même que faiblesse et que trouble. Mais il nous a sauvés tous deux; il est aussi bon qu'il est puissant et son nom est Sauveur. Il a été promis au monde par David et la Sibylle, adoré dans son berceau par les bergers et les mages, crucifié par les Pharisiens, enseveli par les saintes femmes, révélé au monde par les apôtres, attesté par les martyrs. Et le voici qui, ayant appris que tu crains la mort, ô femme! vient dans ta maison pour t'empêcher de mourir! N'est-ce pas, ô mon Jésus! que tu m'apparais en ce moment comme tu apparus aux hommes de Galilée, en ces jours merveilleux où les étoiles, descendues avec toi du ciel, étaient si près de la terre que les saints Innocens pouvaient les saisir avec leurs mains, quand ils jouaient dans les bras de leurs mères, sur les terrasses de Bethléem? N'est-ce pas, mon Jésus! que nous sommes en ta compagnie et que tu me montres la réalité de ton corps précieux? N'est-ce pas que c'est là ton visage, et que cette larme qui coule sur ta joue est une larme véritable? Oui, l'ange de la justice éternelle la recueillera, et ce sera la rançon de l'âme de Thaïs. N'est-ce pas que te voilà, mon Jésus? Mon Jésus, tes lèvres adorables s'entr'ouvrent! Tu veux parler : parle, je t'écoute. Et toi, Thaïs, heureuse Thaïs! entends ce que le Sauveur vient lui-même te dire : c'est lui qui parle et non moi. Il dit : « Je t'ai cherchée longtemps, ô ma brebis égarée! je te trouve enfin! Ne me fuis plus. Laisse-toi prendre par mes mains, pauvre petite, et je te porterai sur mes épaules jusqu'à la bergerie céleste. Viens, ma Thaïs! viens, mon élue, viens pleurer avec moi! »

Et Paphnuce tomba à genoux, les yeux pleins d'extase. Alors Thaïs vit sur la face du saint le reflet de Jésus vivant.

— O jours envolés de mon enfance! dit-elle en sanglotant. O mon doux père Ahmès! bon saint Théodore, que ne suis-je morte dans ton manteau blanc, tandis que tu m'emportais aux premières lueurs du matin, toute fraîche encore des eaux du baptême!

Paphnuce courut à elle en s'écriant :

— Tu es baptisée! ô sagesse divine! ô Providence! ô Dieu bon! Je connais maintenant la puissance qui m'attirait vers toi. Je sais ce qui te rendait si chère et si belle à mes yeux. C'est la vertu des eaux baptismales qui m'a fait quitter l'ombre de Dieu où je vivais pour t'aller chercher dans l'air empoisonné du siècle. Une goutte, une goutte sans doute des ondes qui lavèrent ton corps a jailli

sur mon front. Viens, ô ma sœur, et reçois de ton frère le baiser de paix.

Et le moine effleura de ses lèvres le front de la courtisane.

Puis il se tut, laissant parler Dieu, et l'on n'entendait plus, dans la grotte des Nymphes, que les sanglots de Thaïs mêlés au chant des eaux vives.

Elle pleurait sans essuyer ses larmes quand deux esclaves noires vinrent chargées d'étoffes, de parfums et de guirlandes.

— Ce n'était guère à propos de pleurer, dit-elle en essayant de sourire. Les larmes rougissent les yeux et gâtent le teint. Je dois souper cette nuit chez des amis, et je veux être belle, car il y aura là des femmes pour épier la fatigue de mon visage. Ces esclaves viennent m'habiller. Retire-toi, mon père, et laisse-les faire. Elles sont adroites et expérimentées; aussi les ai-je payées très cher. Vois celle-ci qui a de si gros anneaux d'or et qui montre des dents si blanches. Je l'ai enlevée à la femme du proconsul.

Paphnuce eut d'abord la pensée de s'opposer de toutes ses forces à ce que Thaïs allât à ce souper. Mais, résolu à agir prudemment, il lui demanda quelles personnes elle y rencontrerait. Elle répondit qu'elle y verrait l'hôte du festin, le vieux Cotta, préfet de la flotte, Nicias et plusieurs autres philosophes avides de disputes, le poète Callicrate, le grand-prêtre de Sérapis, des jeunes hommes riches occupés surtout à dresser des chevaux, enfin des femmes dont on ne saurait rien dire et qui n'avaient que l'avantage de la jeunesse. Alors, par une inspiration surnaturelle :

— Va parmi eux, Thaïs, dit le moine. Va! Mais je ne te quitte pas. J'irai avec toi à ce festin et je me tiendrai sans rien dire à ton côté.

Elle éclata de rire. Et tandis que les deux esclaves noires s'empressaient autour d'elle, elle s'écria :

— Que diront-ils quand ils verront que j'ai pour amant un moine de la Thébaïde?..

Lorsque, suivie de Paphnuce, Thaïs entra dans la salle du banquet, les convives étaient déjà, pour la plupart, accoudés sur les lits, devant la table en fer à cheval, couverte d'une vaisselle étincelante. Au centre de cette table s'élevait une vasque que surmontaient quatre satyres d'argent inclinant des outres d'où coulait sur des poissons bouillis une saumure dans laquelle ils nageaient. A la venue de Thaïs les acclamations s'élevèrent de toutes parts.

— Salut à la sœur des Charites!

— Salut à la Melpomène silencieuse dont les regards savent tout exprimer!

— Salut à la bien-aimée des dieux et des hommes!

— A la tant désirée !

— A celle qui donne la souffrance et la guérison !

— A la perle de Racotis !

— A la rose d'Alexandrie !

Elle attendit impatiemment que ce torrent de louanges eût coulé ; puis elle dit à Cotta, son hôte :

— Lucius, je t'amène un moine du désert, Paphnuce, abbé d'Antinoé ; c'est un grand saint, dont les paroles brûlent comme du feu.

Lucius Aurélius Cotta, préfet de la flotte, s'étant levé :

— Sois le bienvenu, dit-il, Paphnuce, toi qui professes la foi chrétienne. Moi-même, j'ai quelque respect pour un culte désormais impérial. Le divin Constantin a placé tes coreligionnaires au premier rang des amis de l'empire. La sagesse latine devait, en effet, admettre ton Christ dans notre Panthéon. C'est une maxime de nos pères qu'il y a en tout dieu quelque chose de divin. Mais laissons cela. Buvons et réjouissons-nous, tandis qu'il en est temps encore.

Le vieux Cotta parlait ainsi avec sérénité. Il venait d'étudier un nouveau modèle de galère et d'achever le sixième livre de son histoire des Carthaginois. Sûr de n'avoir point perdu sa journée, il était content de lui et des dieux.

— Paphnuce, ajouta-t-il, tu vois ici plusieurs hommes dignes d'être aimés : Hermodore, grand-prêtre de Sérapis, les philosophes Dorion, Nicias et Zénothémis, le poète Callicrate, le jeune Chéréas et le jeune Aristobule, tous deux fils d'un cher compagnon de ma jeunesse et près d'eux Philinna avec Drosé, qu'il faut louer grandement d'être belles.

Nicias vint embrasser Paphnuce et lui dit à l'oreille :

— Je t'avais bien averti, mon frère, que Vénus était puissante. C'est elle dont la douce violence t'a amené ici malgré toi. Écoute, tu es un homme rempli de piété ; mais si tu ne reconnais qu'elle est la mère des dieux, ta ruine est certaine. Sache que le vieux mathématicien Mélanthe a coutume de dire : Je ne pourrais pas, sans l'aide de Vénus, démontrer les propriétés d'un triangle.

Dorion qui, depuis quelques instans, considérait le nouveau venu, soudain frappa des mains et poussa des cris d'admiration.

— C'est lui, mes amis ! Son regard, sa barbe, sa tunique : c'est lui-même ! je l'ai rencontré au théâtre pendant que notre Thaïs montrait ses bras ingénieux. Il s'agitait furieusement et je puis attester qu'il parlait avec violence. C'est un honnête homme : il va nous invectiver tous ; son éloquence est terrible. Si Marcus est le Platon des chrétiens, Paphnuce est leur Démosthène. Épicure, dans son petit jardin, n'entendit jamais rien de pareil.

Cependant Philinna et Drosé dévoraient Thaïs des yeux. Elle portait dans ses cheveux blonds une couronne de violettes pâles dont chaque fleur rappelait, en une teinte affaiblie, la couleur de ses prunelles, si bien que les fleurs semblaient des regards effacés et les yeux des fleurs étincelantes. C'était le don de cette femme : sur elle tout vivait, tout était âme et harmonie. Sa robe, couleur de mauve et lamée d'argent, traînait dans ses longs plis une grâce presque triste que n'égayaient ni bracelets ni colliers, et tout l'éclat de sa parure était dans ses bras nus. Admirant malgré elles la robe et la coiffure de Thaïs, ses deux amies ne lui en parlèrent point.

— Que tu es belle! lui dit Philinna. Tu ne pouvais l'être plus quand tu vins à Alexandrie. Pourtant ma mère, qui se souvenait de t'avoir vue alors, disait que peu de femmes étaient dignes de t'être comparées.

— Qui est donc, demanda Drosé, ce nouvel amoureux que tu nous amènes? Il a l'air étrange et sauvage. S'il y avait des pasteurs d'éléphans, assurément ils seraient faits comme lui. Où as-tu trouvé, Thaïs, un si sauvage ami? Ne serait-ce pas parmi les troglodytes qui vivent sous la terre et qui sont tout barbouillés des fumées du Hadès?

Mais Philinna, posant un doigt sur la bouche de Drosé :

— Tais-toi! les mystères de l'amour doivent rester secrets et il est défendu de les connaître. Pour moi, certes, j'aimerais mieux être baisée par la bouche de l'Etna fumant, que par les lèvres de cet homme. Mais notre douce Thaïs, qui est belle et adorable comme les déesses, doit comme les déesses exaucer toutes les prières et non pas seulement, à notre guise, celles des hommes aimables.

— Prenez garde toutes deux, répondit Thaïs. C'est un mage et un enchanteur. Il entend les paroles prononcées à voix basse et même les pensées. Il vous arrachera le cœur pendant votre sommeil; il le remplacera par une éponge, et le lendemain, en buvant de l'eau, vous mourrez étouffées.

Elle les regarda pâlir, leur tourna le dos et s'assit sur un lit à côté de Paphnuce. La voix de Cotta, impérieuse et bienveillante, domina tout à coup le murmure des propos intimes.

— Amis, que chacun prenne sa place! Esclaves, versez le vin miellé!

Puis, l'hôte élevant sa coupe :

— Buvons d'abord au divin Constance et au génie de l'Empire. La patrie doit être mise au-dessus de tout, et même des dieux, car elle les contient tous.

Tous les convives portèrent à leurs lèvres leur coupe pleine. Seul Paphnuce ne but point, parce que Constance persécutait la foi de Nicée et que la patrie du chrétien n'est point de ce monde.

A ce moment un grave vieillard négligemment vêtu, la démarche lente et la tête haute, entra dans la salle et promena sur les convives un regard tranquille. Cotta lui fit signe de prendre place à son côté, sur son propre lit.

— Eucrite, lui dit-il, sois le bienvenu! As-tu composé ce mois-ci un nouveau traité de philosophie? Ce serait, si je compte bien, le quatre-vingt-douzième sorti de ce roseau du Nil que tu conduis d'une main attique.

Eucrite répondit en caressant sa barbe d'argent :

— Le rossignol est fait pour chanter, et moi je suis fait pour louer les dieux immortels.

DORION.

Saluons respectueusement en Eucrite le dernier des stoïciens. Grave et blanc, il s'élève au milieu de nous comme une image des ancêtres. Il est solitaire dans la foule des hommes et prononce des paroles qui ne sont point entendues.

EUCRITE.

Tu te trompes, Dorion. La philosophie de la vertu n'est pas morte en ce monde. J'ai de nombreux disciples dans Alexandrie, dans Rome et dans Constantinople. Plusieurs parmi les esclaves et parmi les neveux des Césars savent encore régner sur eux-mêmes, vivre libres et goûter dans le détachement des choses une félicité sans limites. Plusieurs font revivre en eux Épictète et Marc-Aurèle. Mais s'il était vrai que la vertu fût à jamais éteinte sur la terre, en quoi sa perte intéresserait-elle mon bonheur, puisqu'il ne dépendait pas de moi qu'elle durât ou périt? Les fous seuls, Dorion, placent leur félicité hors de leur pouvoir. Je ne désire rien que ne veuillent les dieux et je désire tout ce qu'ils veulent. Par là, je me rends semblable à eux et je partage leur infaillible contentement. Si la vertu périt, je consens qu'elle périsse, et ce consentement me remplit de joie comme le suprême effort de ma raison et de mon courage. En toutes choses ma sagesse copiera la sagesse divine ; et la copie sera plus précieuse que le modèle : elle aura coûté plus de soins et de plus grands travaux.

NICIAS.

J'entends. Tu t'associes à la providence céleste. Mais si la vertu consiste seulement dans l'effort, Eucrite, et dans cette tension par laquelle les disciples de Zénon prétendent se rendre semblables aux dieux, la grenouille qui s'enfle pour devenir aussi grosse que le bœuf accomplit le chef-d'œuvre du stoïcisme.

EUCRITE.

Nicias, tu railles et, comme à ton ordinaire, tu excelles à te moquer. Mais si le bœuf dont tu parles est vraiment un dieu, comme Apis et comme ce bœuf souterrain dont je vois ici le grand-prêtre et si la grenouille, sagement inspirée, parvient à l'égaler, ne sera-t-elle pas, en effet, plus vertueuse que le bœuf, et pourras-tu te défendre d'admirer une bestiole si généreuse?

Quatre serviteurs posèrent sur la table un sanglier couvert encore de ses soies. Des marcassins, faits de pâte cuite au four, entourant la bête comme s'ils voulaient téter, indiquaient que c'était une laie. Zénothémis, se tournant vers le moine :

— Amis, dit-il, un convive est venu de lui-même se joindre à nous. L'illustre Paphnuce, qui mène dans la solitude une vie prodigieuse, est notre hôte inattendu.

COTTA.

Dis mieux, Zénothémis : la première place lui est due, puisqu'il est venu sans être invité.

ZÉNOTHÉMIS.

Aussi, devons-nous, cher Lucius, l'accueillir avec une particulière amitié et rechercher ce qui peut lui être le plus agréable. Or il est certain qu'un tel homme est moins sensible au fumet des viandes qu'au parfum des belles pensées. Nous lui ferons plaisir, sans doute, en amenant l'entretien sur la doctrine qu'il professe et qui est celle de Jésus crucifié. Pour moi, je m'y prêterai d'autant plus volontiers que cette doctrine m'intéresse vivement par le nombre et la diversité des allégories qu'elle renferme. Si l'on devine l'esprit sous la lettre, elle est pleine de vérités, et j'estime que les livres des chrétiens abondent en révélations divines. Mais je ne saurais, Paphnuce, accorder un prix égal aux livres des Juifs. Ceux-là furent inspirés, non, comme on l'a dit, par l'esprit de Dieu, mais par un mauvais génie. Iaveh, qui les dicta, était un de ces esprits qui peuplent l'air inférieur et causent la plupart des maux dont nous souffrons ; mais il les surpassait tous en ignorance et en férocité. Au contraire, le serpent aux ailes d'or, qui déroulait autour de l'arbre de la science sa spirale d'azur, était pétri de lumière et d'amour. Aussi, la lutte était-elle inévitable entre ces deux puissances, celle-ci brillante et l'autre ténébreuse. Elle éclata dans les premiers jours du monde. Adam et Ève vivaient heureux au jardin d'Éden, quand Iaveh forma, pour leur malheur, le dessein de les gouverner, eux et toutes les générations qu'Ève portait déjà dans ses flancs magnifiques. Comme il ne pos-

sédait ni le compas ni la lyre, et qu'il ignorait également la science qui commande et l'art qui persuade, il effrayait ces deux pauvres enfans par des apparitions difformes, des menaces capricieuses et des coups de tonnerre. Le serpent eut pitié d'eux et résolut de les instruire afin que, possédant la science, ils ne fussent plus abusés par des mensonges. A l'insu d'Iaveh, qui prétendait tout voir, mais dont la vue, en réalité, n'était pas bien perçante, il s'approcha des deux créatures et leur enseigna la sagesse. Quand il en vint à exposer les vérités les plus hautes, celles qui ne se démontrent pas, il reconnut qu'Adam, pétri de terre rouge, était d'une nature trop épaisse pour percevoir ces subtiles connaissances et qu'Ève, au contraire, plus tendre et plus sensible, en était aisément pénétrée. Aussi, résolut-il de l'entretenir seule, en l'absence de son mari, afin de l'initier la première...

DORION.

Souffre, Zénothémis, que je t'arrête ici. J'ai d'abord reconnu, dans le mythe que tu nous exposes, un épisode de la lutte de Pallas Athéné contre les géans. Iaveh ressemble beaucoup à Typhon et Pallas est représentée par les Athéniens avec un serpent à son côté. Mais ce que tu viens de dire m'a fait douter tout à coup de l'intelligence ou de la bonne foi du serpent dont tu parles. S'il avait vraiment possédé la sagesse, l'aurait-il confiée à une petite tête femelle, incapable de la contenir? Je croirai plutôt qu'il était, comme Iaveh, ignorant et menteur, et qu'il choisit Ève parce qu'elle était facile à séduire et qu'il supposait à Adam plus d'intelligence et de réflexion.

ZÉNOTHÉMIS.

Sache, Dorion, que c'est, non par la réflexion et l'intelligence, mais bien par le sentiment, qu'on atteint les vérités les plus hautes et les plus pures. Aussi les femmes qui, d'ordinaire, sont moins réfléchies, mais plus sensibles que les hommes, s'élèvent-elles aussi plus facilement à la connaissance des choses divines. En elles est le don de prophétie et ce n'est pas sans raison qu'on représente quelquefois Apollon Citharède et Jésus de Nazareth vêtus, comme des femmes, d'une robe flottante.

Le serpent initiateur fut donc sage, quoi que tu dises, Dorion, en préférant au grossier Adam, pour son œuvre de lumière, cette Ève plus blanche que le lait et que les étoiles. Elle l'écouta docilement et se laissa conduire à l'arbre de la science dont les rameaux s'élevaient jusqu'au ciel et que l'esprit divin baignait comme une rosée. Cet arbre était couvert de feuilles qui parlaient toutes

les langues des hommes futurs et dont les voix unies formaient un concert parfait. Ses fruits abondans donnaient aux initiés qui s'en nourrissaient la connaissance des métaux, des pierres, des plantes, ainsi que des lois physiques et des lois morales ; mais ils étaient de flamme et ceux qui craignaient la souffrance et la mort n'osaient les porter à leurs lèvres. Or, ayant écouté docilement les leçons du serpent, Ève s'éleva au-dessus des vaines terreurs et désira goûter aux fruits qui donnent la connaissance de Dieu. Mais, pour qu'Adam, qu'elle aimait, ne lui devînt pas inférieur, elle le prit par la main et le conduisit à l'arbre mystérieux. Là cueillant une pomme ardente, elle y mordit et la tendit ensuite à son compagnon. Par malheur, Iaveh qui se promenait d'aventure dans le jardin les surprit et, voyant qu'ils devenaient savans, il entra dans une effroyable fureur. Rassemblant ses forces, il produisit un tel tumulte dans l'air inférieur que ces deux êtres débiles en furent consternés. Le fruit échappa des mains de l'homme et la femme, s'attachant au cou du malheureux, lui dit : « Je veux ignorer et souffrir avec toi. »

Iaveh triomphant maintint Adam et Ève et toute leur semence dans la stupeur et dans l'épouvante. Son art, qui se réduisait à fabriquer de grossiers météores, l'emporta sur la science du serpent musicien et géomètre. Il enseigna aux hommes l'injustice, l'ignorance et la cruauté et fit régner le mal sur la terre. Il poursuivit Caïn et ses fils, parce qu'ils étaient industrieux ; il extermina les Philistins parce qu'ils composaient des poèmes orphiques et des fables comme celles d'Ésope. Il fut l'implacable ennemi de la science et de la beauté, et le germe humain expia pendant de longs siècles, dans le sang et les larmes, la défaite du serpent ailé.

Heureusement il se trouva parmi les Grecs des hommes subtils, tels que Pythagore et Platon, qui retrouvèrent, par la puissance du génie, les figures et les idées que l'ennemi d'Iaveh avait tenté vainement d'enseigner à la première femme. L'esprit du serpent était en eux ; c'est pourquoi le serpent, comme l'a dit Dorion, est honoré par les Athéniens. Enfin, dans des jours plus récens, parurent, sous une forme humaine, trois esprits célestes, Jésus de Galilée, Basilide et Valentin, à qui il fut donné de cueillir les fruits les plus éclatans de cet arbre de la science dont les racines traversent la terre et qui porte sa cime au faîte des cieux. C'est ce que j'avais à dire pour venger les chrétiens, à qui l'on impute trop souvent les erreurs des Juifs.

DORION.

Si je t'ai bien entendu, Zénothémis, trois hommes admirables, Jésus, Basilide et Valentin, ont découvert des secrets qui restaient

cachés à Pythagore, à Platon, à tous les philosophes de la Grèce et même au divin Épicure, qui pourtant affranchit l'homme de toutes les vaines terreurs. Tu nous obligeras en nous disant par quel moyen ces trois mortels acquirent des connaissances qui avaient échappé à la méditation des sages.

ZÉNOTHÉMIS.

Faut-il donc te répéter, Dorion, que la science et la méditation ne sont que les premiers degrés de la connaissance et que l'extase seule conduit aux vérités éternelles ?

HERMODORE.

Il est vrai, Zénothémis, l'âme se nourrit d'extase comme la cigale de rosée. Mais disons mieux encore : l'esprit seul est capable d'un entier ravissement. Car l'homme est triple, composé d'un corps matériel, d'une âme plus subtile, mais également matérielle, et d'un esprit incorruptible. Quand, sortant de son corps comme d'un palais rendu subitement au silence et à la solitude, puis traversant au vol les jardins de son âme, l'esprit se répand en Dieu, il goûte les délices d'une mort anticipée ou plutôt de la vie future, car mourir, c'est vivre, et, dans cet état qui participe de la pureté divine, il possède à la fois la joie infinie et la science absolue; il entre dans l'unité qui est tout. Il est parfait.

NICIAS.

Cela est admirable. Mais, à vrai dire, Hermodore, je ne vois pas grande différence entre le tout et le rien. Les mots même me semblent manquer pour faire cette distinction. L'infini ressemble terriblement au néant : ils sont tous deux inconcevables. A mon avis, la perfection coûte très cher : on la paie de tout son être, et pour la posséder il faut cesser d'exister. C'est là une disgrâce à laquelle Dieu lui-même n'a pas échappé depuis que les philosophes se sont mis en tête de le perfectionner. Après cela, si nous ne savons pas ce que c'est que de ne pas être, nous ignorons par là même ce que c'est que d'être. Nous ne savons rien. On dit qu'il est impossible aux hommes de s'entendre. Je croirais, en dépit du bruit de nos disputes, qu'il leur est au contraire impossible de ne pas tomber finalement d'accord, ensevelis côte à côte sous l'amas des contradictions qu'ils ont entassées comme Pélion sur Ossa.

COTTA.

J'aime beaucoup la philosophie et je l'étudie à mes heures de loisir. Mais je ne la comprends bien que dans les livres de Cicéron. Esclaves, versez le vin miellé !

A ce moment une figure étrange souleva la tapisserie, et les convives virent devant eux un petit homme bossu dont le crâne chauve s'élevait en pointe. Il était vêtu, à la mode asiatique, d'une tunique d'azur et portait autour des jambes, comme les barbares, des braies rouges, semées d'étoiles d'or. En le voyant, Paphnuce reconnut Marcus l'Arien, et, craignant de voir tomber la foudre, il porta ses mains au-dessus de sa tête et pâlit d'épouvante. Ce que n'avaient pu, dans ce banquet des démons, ni les blasphèmes des païens, ni les erreurs horribles des philosophes, la seule présence de l'hérétique étonna son courage. Il voulut fuir, mais son regard ayant rencontré celui de Thaïs, il se sentit soudain rassuré. Il avait lu dans l'âme de la prédestinée et compris que celle qui allait devenir une sainte le protégeait déjà. Il saisit un pan de la robe traînante et pria mentalement le sauveur Jésus.

Un murmure flatteur avait accueilli la venue du personnage qu'on nommait le Platon des chrétiens. Hermodore lui parla le premier :

— Très illustre Marcus, nous nous réjouissons tous de te voir parmi nous et l'on peut dire que tu viens à propos. Nous ne connaissons de la doctrine des chrétiens que ce qui en est publiquement enseigné. Or, il est certain qu'un philosophe tel que toi ne peut penser ce que pense le vulgaire et nous sommes curieux de savoir ton opinion sur les principaux mystères de la religion que tu professes. Notre cher Zénothémis, qui, tu le sais, est avide de symboles, interrogeait tout à l'heure l'illustre Paphnuce sur les livres des juifs. Mais Paphnuce ne lui a point fait de réponse et nous ne devons pas en être surpris, puisque notre hôte est voué au silence et que le Dieu a scellé sa langue dans le désert. Mais toi, Marcus, qui as porté la parole dans les synodes des chrétiens et jusque dans les conseils du divin Constantin, tu pourras, si tu veux, satisfaire notre curiosité en nous révélant les vérités philosophiques qui sont enveloppées dans les fables des chrétiens. La première de ces vérités n'est-elle pas l'existence de ce Dieu unique auquel, pour ma part, je crois fermement ?

MARCUS.

Oui, Zénothémis, je crois en un seul Dieu, non engendré, seul éternel, principe de toutes choses.

NICIAS.

Nous savons, Marcus, que ton Dieu a créé le monde ! Ce fut, certes, une grande crise dans son existence. Il existait déjà depuis une éternité avant d'avoir pu s'y résoudre. Mais, pour être juste, je reconnais que sa situation était des plus embarrassantes. Il lui fallait demeurer inactif pour rester parfait et il devait agir s'il vou-

lait se prouver à lui-même sa propre existence. Tu m'assures qu'il s'est décidé à agir. Je veux te croire, bien que ce soit, de la part d'un Dieu parfait, une impardonnable imprudence. Mais, dis-nous, Marcus, comment il s'y est pris pour créer le monde.

MARCUS.

Ceux qui, sans être chrétiens, possèdent comme Hermodore et Zénothémis, les principes de la connaissance, savent que Dieu n'a pas créé le monde directement et sans intermédiaire. Il a donné naissance à un fils unique, par qui toutes choses ont été faites.

HERMODORE.

Tu dis vrai, Marcus; et ce fils est indifféremment adoré sous les noms d'Hermès, de Mithra, d'Adonis, d'Apollon et de Jésus.

MARCUS.

Je ne serais point chrétien si je lui donnais d'autres noms que ceux de Jésus, de Christ et de Sauveur. Il est le vrai fils de Dieu. Mais il n'est pas éternel, puisqu'il a eu un commencement; quant à penser qu'il existait avant d'être engendré, c'est une absurdité qu'il faut laisser aux mulets de Nicée et à l'âne rétif qui gouverna trop longtemps l'église d'Alexandrie sous le nom maudit d'Athanase.

A ces mots, Paphnuce, blême et le front baigné d'une sueur d'agonie, fit le signe de la croix et persévéra dans son silence sublime. Marcus poursuivit :

Il est clair que l'inepte symbole de Nicée attente à la majesté du Dieu unique, en l'obligeant à partager ses indivisibles attributs avec sa propre émanation, le médiateur par qui toutes choses furent faites. Renonce à railler le Dieu vrai des chrétiens, Nicias; sache que, pas plus que les lis des champs, il ne travaille ni ne file. L'ouvrier, ce n'est pas lui, c'est son fils unique, c'est Jésus qui, ayant créé le monde, vint ensuite réparer son ouvrage. Car la création ne pouvait être parfaite et le mal s'y était mêlé nécessairement au bien.

Nicias demanda :

— Qu'est-ce que le bien et qu'est-ce que le mal?

Il y eut un moment de silence pendant lequel Hermodore, le bras étendu sur la nappe, montra un petit âne en métal de Corinthe qui portait deux paniers contenant, l'un des olives blanches, l'autre des olives noires.

— Voyez ces olives, dit-il. Notre regard est agréablement flatté par le contraste de leurs teintes, et nous sommes satisfaits que

celles-ci soient claires et celles-là sombres. Mais si elles étaient douées de pensée et de connaissance, les blanches diraient : il est bien qu'une olive soit blanche, il est mal qu'elle soit noire, et le peuple des olives noires détesterait le peuple des olives blanches. Nous en jugeons mieux, car nous sommes autant au-dessus d'elles que les dieux sont au-dessus de nous. Pour l'homme qui ne voit qu'une partie des choses, le mal est un mal ; pour Dieu qui comprend tout, le mal est un bien. Sans doute la laideur est laide et non pas belle ; mais si tout était beau, le tout ne serait pas beau. Il est donc bien qu'il y ait du mal, ainsi que l'a démontré le second Platon, plus grand que le premier.

EUCRITE.

Parlons plus vertueusement. Le mal est un mal, non pour le monde dont il ne détruit pas l'indestructible harmonie, mais pour le méchant qui le fait et qui pouvait ne pas le faire.

COTTA.

Par Jupiter ! voilà un bon raisonnement !

ZÉNOTHÉMIS.

Pour moi, mes amis, je crois aussi à la réalité du bien et du mal. Mais je suis persuadé qu'il n'est point une seule action humaine, fût-ce le baiser de Judas, qui ne porte en elle un germe de rédemption. Le mal concourt au salut final des hommes et, en cela, il procède du bien et participe des mérites attachés au bien. Et ce mystère de la rédemption, je vous dirai, chers amis, pour peu que vous soyez curieux de l'entendre, comment il s'accomplit véritablement sur la terre.

Les convives firent un signe d'assentiment. Comme des vierges athéniennes avec les corbeilles sacrées de Cérès, douze jeunes filles, portant sur leur tête des paniers de grenades et de pommes, entrèrent dans la salle d'un pas léger dont la cadence était marquée par une flûte invisible. Elles posèrent les paniers sur la table, la flûte se tut, et Zénothémis parla de la sorte :

— Quand Eunoia, la pensée de Dieu, eut créé le monde, elle confia aux anges le gouvernement de la terre. Mais ceux-ci ne gardèrent point la sérénité qui convient aux maîtres. Voyant que les filles des hommes étaient belles, ils les surprirent le soir, au bord des citernes, et ils s'unirent à elles. De ces hymens sortit une race violente qui couvrit la terre d'injustices et de cruautés, et la pous-

sière des chemins but le sang innocent. A cette vue, Eunoia fut prise d'une tristesse infinie.

— Voilà donc ce que j'ai fait ! soupira-t-elle en se penchant vers le monde. Mes pauvres enfans sont plongés, par ma faute, dans la vie amère. Leur souffrance est mon crime et je veux l'expier. Dieu même, qui ne pense que par moi, serait impuissant à leur rendre la pureté première. Ce qui est fait est fait, et la création est à jamais manquée. Du moins, je n'abandonnerai pas mes créatures. Si je ne puis les rendre heureuses comme moi, je peux me rendre malheureuse comme elles. Puisque j'ai commis la faute de leur donner des corps qui les humilient, je prendrai moi-même un corps semblable aux leurs et j'irai vivre parmi elles.

Ayant ainsi parlé, Eunoia descendit sur la terre et s'incarna dans le sein d'une Argienne. Elle naquit petite et débile et reçut le nom d'Hélène. Soumise aux travaux de la vie, elle grandit bientôt en grâce et en beauté et devint la plus désirée des femmes, comme elle l'avait résolu, afin d'être éprouvée dans son corps mortel par les plus illustres souillures. Proie inerte des hommes lascifs et violens, elle se dévoua au rapt et à l'adultère en expiation de tous les adultères, de toutes les violences, de toutes les iniquités, et causa par sa beauté la ruine des peuples, pour que Dieu pût pardonner les crimes de l'univers. Et jamais la pensée céleste, jamais Eunoia ne fut si adorable qu'aux jours où, femme, elle se prostituait aux héros et aux bergers. Les poètes devinaient sa divinité quand ils la peignaient si paisible, si superbe et si fatale, et lorsqu'ils lui faisaient cette invocation : « Ame sereine comme le calme des mers ! »

C'est ainsi qu'Eunoia fut entraînée par la pitié dans le mal et dans la souffrance. Elle mourut, et les Argiens montrent son tombeau, car elle devait connaître la mort après la volupté et goûter tous les fruits amers qu'elle avait semés. Mais, s'échappant de la chair décomposée d'Hélène, elle s'incarna dans une autre forme de femme et s'offrit de nouveau à tous les outrages. Ainsi, passant de corps en corps, et traversant parmi nous les âges mauvais, elle prend sur elle les péchés du monde. Son sacrifice ne sera point vain. Attachée à nous par les liens de la chair, aimant et pleurant avec nous, elle opérera sa rédemption et la nôtre et nous ravira, suspendus à sa blanche poitrine, dans la paix du ciel reconquis.

HERMODORE.

Ce mythe ne m'était point inconnu. Il me souvient qu'on a conté qu'en une de ses métamorphoses cette divine Hélène vivait auprès du magicien Simon, sous Tibère empereur. Je croyais toutefois que

sa déchéance était involontaire et que les anges l'avaient entraînée dans leur chute.

ZÉNOTHÉMIS.

Hermodore, il est vrai que des hommes, mal initiés aux mystères, ont pensé que la triste Eunoia n'avait pas consenti sa propre déchéance. Mais, s'il en était ainsi qu'ils prétendent, Eunoia ne serait pas la courtisane expiatrice, l'hostie couverte de toutes les macules, le pain imbibé du vin de nos hontes, l'offrande agréable, le sacrifice méritoire, l'holocauste dont la fumée monte vers Dieu. S'ils n'étaient point volontaires, ses péchés n'auraient point de vertu.

CALLICRATE.

Mais ne sait-on point, Zénothémis, dans quel pays, sous quel nom, en quelle forme adorable vit aujourd'hui cette Hélène, toujours renaissante?

ZÉNOTHÉMIS.

Il faut être très sage pour découvrir un tel secret. Et la sagesse, Callicrate, n'est pas donnée aux poètes qui vivent dans le monde grossier des formes et s'amusent, comme les enfans, avec des sons et de vaines images.

CALLICRATE.

Crains d'offenser les dieux, impie Zénothémis; les poètes leur sont chers. Les premières lois furent dictées en vers par les immortels eux-mêmes, et les oracles des dieux sont des poèmes. Les hymnes ont pour les oreilles célestes d'agréables sons. Qui ne sait que les poètes sont des devins et que rien ne leur est caché? Étant poète moi-même et ceint du laurier d'Apollon, je révélerai à tous la dernière incarnation d'Eunoia. L'éternelle Hélène est près de nous; elle nous regarde et nous la regardons. Voyez cette femme accoudée aux coussins de son lit, si belle et toute songeuse, et dont les yeux ont des larmes, les lèvres des baisers. C'est elle. Charmante comme aux jours de Priam et de l'Asie en fleur, Eunoia se nomme aujourd'hui Thaïs.

PHILINNA.

Que dis-tu, Callicrate? Notre chère Thaïs aurait connu Pâris, Ménélas et les Achéens aux belles cnémides qui combattirent devant Ilion! Était-il grand, Thaïs, le cheval de Troie?

ARISTOBULE.

Qui parle d'un cheval?

— J'ai bu comme un Thrace! s'écria Chéréas.

Et il roula sous la table.

Callicrate élevant sa coupe :

— Si nous ne buvons en désespérés, nous mourrons sans vengeance!

Le vieux Cotta dormait et sa tête chauve se balançait lentement sur ses larges épaules. Depuis quelque temps, Dorion semblait fort agité dans son manteau philosophique. Il s'approcha en chancelant du lit de Thaïs :

— Thaïs, dit-il, je t'aime, bien qu'il soit indigne de moi d'aimer une femme.

THAÏS.

Pourquoi ne m'aimais-tu pas tout à l'heure?

DORION.

Parce que j'étais à jeun.

THAÏS.

Mais moi, mon pauvre ami, qui n'ai bu que de l'eau, souffre que je ne t'aime pas.

Dorion n'en voulut pas entendre davantage et se glissa auprès de Drosé, qui l'appelait du regard pour l'enlever à son amie. Zénothémis, prenant la place quittée, donna à Thaïs un baiser sur la bouche.

THAÏS.

Je te croyais plus vertueux.

ZÉNOTHÉMIS.

Je suis parfait, et les parfaits ne sont tenus à aucune loi.

THAÏS.

Mais ne crains-tu pas de souiller ton âme dans les bras d'une femme?

ZÉNOTHÉMIS.

Le corps peut céder au désir sans que l'âme en soit occupée.

THAÏS.

Va-t'en! Je veux qu'on m'aime de corps et d'âme. Tous ces philosophes sont des boucs!

Les lampes s'éteignaient une à une. Un jour pâle, qui pénétrait par les fentes des tentures, frappait les visages livides et les yeux gonflés des convives. Aristobule, tombé les poings fermés à côté de Chéréas, envoyait en songe ses palefreniers aux corbeaux. Zénothémis pressait dans ses bras Philinna défaite. Dorion versait sur la gorge nue de Drosé des gouttes de vin qui roulaient comme des rubis et que le philosophe poursuivait avec ses lèvres pour les boire sur la chair glissante. Eucrite se leva; et, posant le bras sur l'épaule de Nicias, il l'entraîna au fond de la salle.

— Ami, lui dit-il en souriant, si tu penses encore, à quoi penses-tu?

— Je pense que les amours des femmes sont les jardins d'Adonis.

— Que veux-tu dire?

— Ne sais-tu pas, Eucrite, que les femmes font chaque année des petits jardins sur leur terrasse en plantant pour l'amant de Vénus des rameaux dans des vases d'argile? Ces rameaux verdoient peu de temps et se fanent.

— Qu'importe, Nicias? C'est folie que de s'attacher à ce qui passe.

— Si la beauté n'est qu'une ombre, le désir n'est qu'un éclair. Quelle folie y a-t-il à désirer la beauté? N'est-il pas raisonnable, au contraire, que ce qui passe aille à ce qui ne dure pas et que l'éclair dévore l'ombre fuyante?

— Nicias, tu me sembles un enfant qui joue aux osselets. Crois-moi : sois libre. C'est par là qu'on est homme.

— Comment peut-on être libre, Eucrite, quand on a un corps?

— Tu le verras tout à l'heure, mon fils. Tout à l'heure tu diras : Eucrite était libre.

Le vieillard parlait, adossé à une colonne de porphyre, le front éclairé par les premiers rayons de l'aube. Hermodore et Marcus, s'étant approchés, se tenaient devant lui à côté de Nicias, et tous quatre, indifférens aux rires et aux cris des buveurs, s'entretenaient des choses divines. Eucrite s'exprimait avec tant de sagesse que Marcus lui dit :

— Tu es digne de connaître le vrai Dieu.

Eucrite répondit :

— Le vrai Dieu est dans le cœur du sage

Puis ils parlèrent de la mort :

— Je veux, dit Eucrite, qu'elle me trouve occupé à me corriger moi-même et attentif à tous mes devoirs. Devant elle, je lèverai au ciel mes mains pures et je dirai aux dieux : « Vos images, Dieux, que vous avez posées dans le temple de mon âme, je ne les ai point souillées; j'y ai suspendu mes pensées ainsi que des guirlandes, des bandelettes et des couronnes. J'ai vécu en conformité avec votre providence. J'ai assez vécu. »

En parlant ainsi, il levait les bras au ciel et son visage resplendissait de lumière.

Il resta pensif un instant. Puis il reprit avec une allégresse profonde :

— Détache-toi de la vie, Eucrite, comme l'olive mûre qui tombe, en rendant grâce à l'arbre qui l'a portée et en bénissant la terre, sa nourrice!

A ces mots, tirant d'un pli de sa robe un poignard nu, il le plongea dans sa poitrine.

Quand ceux qui l'écoutaient saisirent ensemble son bras, la pointe du fer avait pénétré dans le cœur du sage. Eucrite était entré dans le repos. Hermodore et Nicias portèrent le corps pâle et sanglant sur un des lits du festin, au milieu des cris aigus des femmes, des grognemens des convives dérangés dans leur assoupissement, et des souffles de volupté étouffés dans l'ombre des tapis. Le vieux Cotta, réveillé de son léger sommeil de soldat, était déjà auprès du cadavre, examinant la plaie et criant :

— Qu'on appelle mon médecin Aristée!

Nicias secoua la tête :

— Eucrite n'est plus, dit-il. Il a voulu mourir, comme d'autres veulent aimer. Il a, comme nous tous, obéi à l'ineffable désir. Et le voilà maintenant semblable aux dieux qui ne désirent rien.

Cotta se frappait le front :

— Mourir! vouloir mourir quand on peut encore servir l'État, quel non-sens!

Cependant Paphnuce et Thaïs étaient restés immobiles, muets, côte à côte, l'âme débordant de dégoût, d'horreur, et d'espérance. Tout à coup le moine saisit par la main la comédienne, enjamba avec elle les ivrognes abattus près des êtres accouplés et, les pieds dans le vin et le sang répandus, il l'entraîna dehors.

Le jour se levait rose sur la ville. Les longues colonnades s'étendaient des deux côtés de la voie solitaire, dominées au loin par le faîte étincelant du tombeau d'Alexandre. Sur les dalles de la chaussée traînaient çà et là des couronnes effeuillées et des torches éteintes. On sentait dans l'air les souffles frais de la mer. Paph-

nuce arracha avec dégoût sa robe somptueuse et en foula les lambeaux sous ses pieds.

— Tu les as entendus, ma Thaïs, s'écria-t-il. Ils ont craché toutes les folies et toutes les abominations. Ils ont traîné le divin créateur de toutes choses aux gémonies des démons de l'enfer, nié impudemment le bien et le mal, blasphémé Jésus et vanté Judas. Et le plus infâme de tous, le chacal des ténèbres, la bête puante, l'arien plein de corruption et de mort, a ouvert la bouche comme un sépulcre. Ma Thaïs, tu les as vues ramper vers toi, ces limaces immondes, et te souiller de leur sueur gluante; tu les as vues, ces brutes endormies sous les talons des esclaves; tu les as vues, ces bêtes accouplées sur les tapis souillés de leurs vomissemens; tu l'as vu, ce vieillard insensé, répandre un sang plus vil que le vin répandu dans la débauche et se jeter au sortir de l'orgie à la face du Christ inattendu! Louanges à Dieu! Tu as regardé l'erreur et tu as connu qu'elle était hideuse. Thaïs, Thaïs, Thaïs, rappelle-toi les folies de ces philosophes et dis si tu veux délirer avec eux. Rappelle-toi les regards, les gestes, les rires de leurs dignes compagnes, ces deux guenons lascives et malicieuses, et dis si tu veux rester semblable à elles!

Thaïs, le cœur soulevé des dégoûts de cette nuit et ressentant l'indifférence et la brutalité des hommes, la méchanceté des femmes, le poids des heures, soupirait :

— Je suis fatiguée à mourir! ô mon père! Où trouver le repos? Je me sens le front brûlant, la tête vide et les bras si las que je n'aurais pas la force de saisir le bonheur si l'on venait le tendre à portée de ma main.

Paphnuce la regardait avec bonté :

— Courage, ô ma sœur : l'heure du repos se lève pour toi, blanche et pure comme ces vapeurs que tu vois monter des jardins et des eaux.

Ils approchaient de la maison de Thaïs et voyaient déjà, au-dessus du mur, les têtes des platanes et des térébinthes qui entouraient la grotte des nymphes frissonner dans la rosée aux souffles du matin. Une place publique était devant eux, déserte, entourée de stèles et de statues votives, et portant à ses extrémités des bancs de marbre en hémicycle, que soutenaient des chimères. Thaïs se laissa tomber sur un de ces bancs. Puis, élevant vers le moine un regard anxieux, elle demanda :

— Que faut-il faire?

— Il faut, répondit le moine, suivre Celui qui est venu te chercher. Il te détache du siècle comme le vendangeur cueille la grappe qui pourrirait sur l'arbre et la porte au pressoir pour la

changer en vin parfumé. Ecoute : il est à douze heures d'Alexandrie, vers l'Occident, non loin de la mer, un monastère de femmes dont la règle, chef-d'œuvre de sagesse, mériterait d'être mise en vers lyriques et chantée aux sons du théorbe et des tambourins. On peut dire justement que les femmes qui y sont soumises, posant les pieds à terre, ont le front dans le ciel. Elles mènent en ce monde la vie des anges. Elles veulent être pauvres afin que Jésus les aime, modestes afin qu'il les regarde, chastes afin qu'il les épouse. Il les visite chaque jour en habit de jardinier, les pieds nus, ses belles mains ouvertes, et tel enfin qu'il se montra à Marie sur la voie du tombeau. Or je te conduirai aujourd'hui même dans ce monastère, ma Thaïs, et bientôt unie à ces saintes filles, tu partageras leurs célestes entretiens. Elles t'attendent comme une sœur. Au seuil du couvent, leur mère, la pieuse Albine, te donnera le baiser de paix et dira : « Ma fille, sois la bienvenue! »

La courtisane poussa un cri d'admiration :

— Albine! une fille des Césars! La petite-nièce de l'empereur Carus!

— Elle-même! Albine qui, née dans la pourpre, revêtit la bure et, fille des maîtres du monde, s'éleva au rang de servante de Jésus-Christ. Elle sera ta mère.

Thaïs se leva et dit :

— Mène-moi donc à la maison d'Albine.

Et Paphnuce, achevant sa victoire :

— Certes je t'y conduirai, et là, je t'enfermerai dans une cellule où tu pleureras tes péchés. Car il ne convient pas que tu te mêles aux filles d'Albine avant d'être lavée de toutes tes souillures. Je scellerai ta porte, et, bienheureuse prisonnière, tu attendras dans les larmes que Jésus lui-même vienne, en signe de pardon, rompre le sceau que j'aurai mis. N'en doute pas, il viendra, Thaïs; et quel tressaillement agitera la chair de ton âme quand tu sentiras des doigts de lumière se poser sur tes yeux pour en essuyer les pleurs!

Thaïs dit pour la seconde fois :

— Mène-moi, mon père, à la maison d'Albine.

Le cœur inondé de joie, Paphnuce promena ses regards autour de lui et goûta presque sans crainte le plaisir de contempler les choses créées; ses yeux buvaient délicieusement la lumière de Dieu et des souffles inconnus passaient sur son front. Tout à coup, reconnaissant à l'un des angles de la place publique la petite porte par laquelle on entrait dans la maison de Thaïs et songeant que les beaux arbres dont il admirait les cimes ombrageaient les jardins de la courtisane, il vit en pensée les impuretés qui y avaient souillé

l'air aujourd'hui si léger et si pur et soudain son âme en fut tant désolée qu'une rosée amère jaillit de ses yeux.

— Thaïs, dit-il, nous allons fuir sans tourner la tête. Mais nous ne laisserons pas derrière nous les instrumens, les témoins, les complices de tes crimes passés, ces tentures épaisses, ces lits, ces tapis, ces urnes de parfums, ces lampes qui crieraient ton infamie? Veux-tu qu'animés par les démons, emportés par l'esprit maudit qui est en eux, ces meubles criminels courent après toi jusque dans le désert? Il n'est que trop vrai qu'on voit des tables de scandale, des sièges infâmes servir d'organes aux diables, agir, parler, frapper le sol et traverser les airs. Périsse tout ce qui vit ta honte! Hâte-toi, Thaïs : et tandis que la ville est encore endormie, ordonne à tes esclaves de dresser au milieu de cette place un bûcher sur lequel nous brûlerons tout ce que ta demeure contient de richesses abominables.

Thaïs y consentit :

— Fais ce que tu veux, mon père, dit-elle. Je sais que les objets inanimés servent parfois de séjour aux esprits. La nuit, certains meubles parlent soit en frappant des coups à intervalles réguliers, soit en jetant des petites lueurs semblables à des signaux. Mais cela n'est rien encore. N'as-tu pas remarqué, mon père, en entrant dans la grotte des Nymphes, à droite, une statue de femme nue et prête à se baigner? Un jour, j'ai vu de mes yeux cette statue tourner la tête comme une personne vivante et reprendre aussitôt son attitude ordinaire. J'en ai été glacée d'épouvante. Nicias, à qui j'ai conté ce prodige, s'est moqué de moi ; pourtant il y a quelque magie en cette statue, car elle inspira de violens désirs à un certain Dalmate que ma beauté laissait insensible. Il est certain que j'ai vécu parmi des choses enchantées et que j'étais exposée aux plus grands périls, car on a vu des hommes étouffés par l'embrassement d'une statue d'airain. Pourtant, il est regrettable de détruire des ouvrages précieux, faits avec une rare industrie, et si l'on brûle mes tapis et mes tentures, ce sera une grande perte. Mais, que te dirai-je? toi qui sais ce qui est nécessaire, fais ce que tu veux, mon père.

En parlant ainsi, elle suivit le moine jusqu'à la petite porte où tant de guirlandes et de couronnes avaient été suspendues et, l'ayant fait ouvrir, elle dit au portier d'appeler tous les esclaves de la maison. Quatre Indiens, gouverneurs des cuisines, parurent les premiers. Ils avaient tous quatre la peau jaune, et tous quatre étaient borgnes. C'avait été pour Thaïs un grand travail et un grand amusement de réunir ces quatre esclaves de même race et atteints de la même infirmité. Quand ils servaient à table, ils excitaient la

curiosité des convives, et Thaïs les forçait à conter leur histoire. Ils attendirent en silence. Leurs aides les suivaient. Puis vinrent les valets d'écurie, les veneurs, les porteurs de litière et les courriers aux jarrets de bronze, deux jardiniers velus comme des priapes, six nègres d'un aspect féroce, trois esclaves grecs, l'un grammairien, l'autre poète, et le troisième chanteur. Ils s'étaient tous rangés en ordre sur la place publique, quand accoururent les négresses curieuses, inquiètes, roulant de gros yeux ronds, la bouche fendue jusqu'aux anneaux de leurs oreilles. Enfin, rajustant leurs voiles et traînant languissamment leurs pieds qu'entravaient de minces chaînettes d'or, parurent, l'air maussade, six belles esclaves blanches. Quand ils furent tous réunis, Thaïs leur dit, en montrant Paphnuce :

— Faites ce que cet homme va vous ordonner, car l'esprit de Dieu est en lui et, si vous lui désobéissiez, vous tomberiez morts.

Elle croyait en effet, pour l'avoir entendu dire, que les saints du désert avaient le pouvoir de plonger dans la terre entr'ouverte et fumante les impies qu'ils frappaient de leur bâton.

Paphnuce renvoya les femmes et avec elles les esclaves grecs qui leur ressemblaient et dit aux autres :

— Apportez du bois au milieu de la place et faites un grand feu et jetez-y pêle-mêle tout ce que contient la maison et la grotte.

Surpris, ils demeuraient immobiles et consultaient leur maîtresse du regard. Et, comme elle restait inerte et silencieuse, ils se pressaient les uns contre les autres, en tas, coude à coude, doutant si ce n'était pas une plaisanterie.

— Obéissez, dit le moine.

Plusieurs étaient chrétiens. Comprenant l'ordre qui leur était donné, ils allèrent chercher dans la maison du bois et des torches. Les autres les imitèrent sans déplaisir, car, étant pauvres, ils détestaient les richesses et avaient d'instinct le goût de la destruction. Comme déjà ils élevaient le bûcher, Paphnuce dit à Thaïs :

— J'ai songé un moment à appeler le trésorier de quelque église d'Alexandrie (si tant est qu'il en reste une seule digne encore du nom d'église, et non souillée par les bêtes ariennes), et à lui donner tes biens, femme, pour les distribuer aux veuves et changer ainsi le gain du crime en trésor de justice. Mais cette pensée ne venait pas de Dieu et je l'ai repoussée, et certes, ce serait trop grièvement offenser les bien-aimées de Jésus-Christ que de leur offrir les dépouilles de la luxure. Thaïs, tout ce que as touché doit être dévoré par le feu jusqu'à l'âme. Grâces au ciel, ces tuniques, ces voiles qui virent des baisers plus innombrables que les rides de la mer, ne sentiront plus que les lèvres et les langues des

flammes. Esclaves, hâtez-vous! Encore du bois! Encore des flambeaux et des torches! Et toi, femme, rentre dans ta maison, dépouille tes infâmes parures et va demander à la plus humble de tes esclaves, comme une faveur insigne, la tunique qu'elle revêt pour nettoyer les planchers.

Thaïs obéit. Tandis que les Indiens agenouillés soufflaient sur les tisons, les nègres jetaient dans le bûcher des coffres d'ivoire, ou d'ébène, ou de cèdre qui, s'entr'ouvrant, laissaient couler des couronnes, des guirlandes et des colliers. La fumée montait en colonne sombre comme dans les holocaustes agréables de l'ancienne loi. Puis le feu qui couvait, éclatant tout à coup, fit entendre un ronflement de bête monstrueuse, et des flammes presque invisibles commencèrent à dévorer leurs splendides alimens. Alors les serviteurs s'enhardirent à l'ouvrage; ils traînaient allégrement les riches tapis, les voiles brodés d'argent, les tentures fleuries. Ils bondissaient sous le poids des tables, des fauteuils, des coussins épais, des lits aux chevilles d'or. Trois robustes Éthiopiens accoururent, tenant embrassées ces statues colorées des Nymphes, dont l'une avait été aimée comme une mortelle; et l'on eût dit des grands singes ravisseurs de femmes. Et, quand, tombant des bras de ces monstres, les belles formes nues se brisèrent sur les dalles, on entendit un gémissement.

A ce moment, Thaïs parut, ses cheveux dénoués coulant à longs flots, nu-pieds, et vêtue d'une tunique informe et grossière qui, pour avoir seulement touché son corps, s'imprégnait d'une volupté divine. Derrière elle, s'en venait un jardinier portant, noyé dans sa barbe épaisse, un Éros d'ivoire.

Elle fit signe à l'homme de s'arrêter et, s'approchant de Paphnuce, elle lui montra le petit dieu :

— Mon père, demanda-t-elle, faut-il aussi le jeter dans les flammes? Il est d'un travail antique et merveilleux et il vaut cent fois son poids d'or. Sa perte serait irréparable, car il n'y aura plus jamais au monde un artiste capable de faire un si bel Éros. Considère aussi, mon père, que ce petit enfant est l'Amour et qu'il ne faut pas le traiter cruellement. Crois-moi : l'Amour est une vertu, et si j'ai péché, ce n'est pas par lui, mon père, c'est contre lui. Jamais je ne regretterai ce qu'il m'a fait faire et je pleure seulement ce que j'ai fait malgré sa défense. Il ne permet pas aux femmes de se donner à ceux qui ne viennent point en son nom. C'est pour cela qu'on doit l'honorer. Vois, Paphnuce, comme ce petit Éros est joli! Comme il se cache avec grâce dans la barbe de ce jardinier. Un jour, Nicias, qui m'aimait alors, me l'apporta en me disant : « Il te parlera de moi. » Mais l'espiègle me parla d'un

jeune homme que j'avais connu à Antioche, et ne me parla pas de Nicias. Assez de richesses ont péri sur ce bûcher, mon père! Conserve cet Éros, et place-le dans quelque monastère. Ceux qui le verront tourneront leur cœur vers Dieu, car l'Amour sait naturellement s'élever aux célestes pensées.

Le jardinier, croyant déjà le petit Éros sauvé, lui souriait comme à un enfant, quand Paphnuce, arrachant le dieu des bras qui le tenaient, le lança dans les flammes en s'écriant :

— Il suffit que Nicias l'ait touché pour qu'il répande tous les poisons.

Puis, saisissant lui-même à pleines mains les robes étincelantes, les manteaux de pourpre, les sandales d'or, les peignes, les strigiles, les miroirs, les lampes, les théorbes et les lyres, il les jetait dans ce brasier plus somptueux que le bûcher de Sardanapale, cependant qu'ivres de la joie de détruire, les esclaves dansaient en poussant des hurlemens sous une pluie de cendres et d'étincelles.

Un à un, les voisins, réveillés par le bruit, ouvraient la fenêtre et cherchaient, en se frottant les yeux, d'où venait tant de fumée. Puis, ils descendaient à demi vêtus sur la place et s'approchaient du bûcher.

— Qu'est cela? pensaient-ils.

Il y avait parmi eux des marchands auxquels Thaïs avait coutume d'acheter des parfums ou des étoffes, et ceux-là, tout inquiets, allongeant leur tête jaune et sèche, cherchaient à comprendre. De jeunes débauchés qui, revenant de souper, passaient par là, précédés de leurs esclaves, s'arrêtaient, le front couronné de fleurs, la tunique flottante, et poussaient de grands cris. Cette foule de curieux, sans cesse accrue, sut bientôt que Thaïs, sous l'inspiration de l'abbé d'Antinoé, brûlait ses richesses avant de se retirer dans un monastère.

Les marchands songeaient :

— Thaïs quitte cette ville; nous ne lui vendrons plus rien; c'est une chose affreuse à penser. Que deviendrons-nous sans elle? Ce moine lui a fait perdre la raison. Il nous ruine. Pourquoi le laisse-t-on faire? A quoi servent les lois? Il n'y a donc plus de magistrats à Alexandrie! Cette Thaïs n'a souci ni de nous, ni de nos femmes, ni de nos pauvres enfans. Sa conduite est un scandale public. Il faut la contraindre à rester malgré elle dans cette ville.

Les jeunes gens songeaient de leur côté :

— Si Thaïs renonce aux jeux et à l'amour, c'en est fait de nos plus chers amusemens. Elle était la gloire délicieuse, le doux honneur du théâtre. Elle faisait la joie de ceux mêmes qui ne la possé-

daient pas. Les femmes qu'on aimait, on les aimait en elle; il ne se donnait pas de baisers dont elle fût tout à fait absente, car elle était la volupté des voluptés, et la seule pensée qu'elle respirait parmi nous nous excitait au plaisir.

Ainsi pensaient les jeunes hommes et l'un d'eux, nommé Cérons, qui l'avait tenue dans ses bras, criait au rapt et blasphémait le Dieu Christ. Dans tous les groupes la conduite de Thaïs était sévèrement jugée.

— C'est une fuite honteuse!

— Un lâche abandon!

— Elle nous retire le pain de la bouche.

— Elle emporte la dot de nos filles.

— Il faudra bien au moins qu'elle paie les couronnes que je lui ai vendues.

— Et les soixante robes qu'elle m'a commandées.

— Elle doit à tout le monde.

— Qui représentera après elle Iphigénie, Électre et Polyxène? Le beau Polybe lui-même n'y réussira pas comme elle.

— Il sera triste de vivre quand sa porte sera close.

— Elle était la claire étoile, la douce lune du ciel alexandrin.

Les mendians les plus célèbres de la ville, aveugles, culs-de-jatte et paralytiques, étaient maintenant rassemblés sur la place; et, se traînant dans l'ombre des riches, ils gémissaient :

— Comment vivrons-nous quand Thaïs ne sera plus là pour nous nourrir? Les miettes de sa table rassasiaient tous les jours deux cents malheureux, et ses amans, qui la quittaient satisfaits, nous jetaient en passant des poignées de pièces d'argent.

Des voleurs, répandus dans la foule, poussaient des clameurs assourdissantes et bousculaient leurs voisins afin d'augmenter le désordre et d'en profiter pour dérober quelque objet précieux.

Seul, le vieux Taddée, qui vendait la laine de Milet et le lin de Tarente, et à qui Thaïs devait une grosse somme d'argent, restait calme et silencieux au milieu du tumulte. L'oreille tendue et le regard oblique, il caressait sa barbe de bouc et semblait pensif. Enfin, s'étant approché du jeune Cérons, il le tira par la manche et lui dit tout bas :

— Toi, le préféré de Thaïs, beau seigneur, montre-toi et ne souffre pas qu'un moine te l'enlève.

— Par Pollux et sa sœur, il ne le fera pas, s'écria Cérons! Je vais parler à Thaïs et, sans me flatter, je pense qu'elle m'écoutera un peu mieux que ce Lapithe barbouillé de suie. Place! Place! canaille!

Et, frappant du poing les hommes, renversant les vieilles femmes,

foulant aux pieds les petits enfans, il parvint jusqu'à Thaïs et, la tirant à part :

— Belle fille, lui dit-il, regarde-moi, souviens-toi, et dis si vraiment tu renonces à l'amour.

Mais Paphnuce, se jetant entre Thaïs et Cérons :

— Impie ! s'écria-t-il, crains de mourir si tu touches à celle-ci : elle est sacrée, elle est la part de Dieu.

— Va-t'en, cynocéphale ! répliqua le jeune homme furieux ; laisse-moi parler à mon amie, sinon je traînerai par la barbe ta carcasse obscène jusque dans ce feu où je te grillerai comme une andouille.

Et il étendit la main sur Thaïs. Mais, repoussé par le moine avec une roideur inattendue, il chancela et alla tomber à quatre pas en arrière, au pied du bûcher, dans les tisons écroulés.

Cependant le vieux Taddée allait de l'un à l'autre, tirant l'oreille aux esclaves et baisant la main aux maîtres, excitant chacun contre Paphnuce, et déjà il avait formé une petite troupe qui marchait résolument sur le moine ravisseur. Cérons se releva, le visage noirci, les cheveux brûlés, suffoqué de fumée et de rage. Il blasphéma les dieux et se jeta parmi les assaillans, derrière lesquels les mendians rampaient en agitant leurs béquilles. Paphnuce fut bientôt enfermé dans un cercle de poings tendus, de bâtons levés et de cris de mort.

— Aux corbeaux ! le moine, aux corbeaux ! Non ! jetez-le dans le feu. Grillez-le tout vif !

Ayant saisi sa belle proie, il la serrait sur son cœur :

— Impies, criait-il d'une voix tonnante, n'essayez pas d'arracher la colombe à l'aigle du Seigneur. Mais plutôt imitez cette femme et, comme elle, changez votre fange en or. Renoncez sur son exemple aux faux biens que vous croyez posséder et qui vous possèdent. Hâtez-vous : les jours sont proches et la patience divine commence à se lasser. Repentez-vous, confessez votre honte, pleurez et priez. Marchez sur les pas de Thaïs. Détestez vos crimes qui sont aussi grands que les siens. Qui de vous, pauvres ou riches, marchands, soldats, esclaves, illustres citoyens, oserait se dire devant Dieu meilleur qu'une prostituée ? Vous n'êtes tous que de vivantes immondices, et c'est par un miracle de la bonté céleste que vous ne vous répandez pas soudain en ruisseaux de boue.

Tandis qu'il parlait, des flammes jaillissaient de ses prunelles ; il semblait que des charbons ardens sortissent de ses lèvres, et ceux qui l'entouraient l'écoutaient malgré eux. Mais le vieux Taddée ne restait point oisif. Il ramassait des pierres et des écailles d'huître, qu'il cachait dans un pan de sa tunique et, n'osant les jeter lui-

même, il les glissait dans la main des mendians. Bientôt les cailloux volèrent et une coquille, adroitement lancée, fendit le front de Paphnuce. Le sang, qui coulait sur cette sombre face de martyr, dégouttait, pour un nouveau baptême, sur la tête de la pénitente et Thaïs, oppressée par l'étreinte du moine, sa chair délicate froissée contre le rude cilice, sentait courir en elle les frissons de l'horreur et de l'épouvante.

A ce moment un homme élégamment vêtu, le front couronné d'ache, s'ouvrant un chemin au milieu des furieux, s'écria :

— Arrêtez! arrêtez! Ce moine est mon frère!

C'était Nicias qui, venant de fermer les yeux au philosophe Eucrite, et qui, passant sur cette place pour regagner sa maison, avait vu sans trop de surprise (car il ne s'étonnait de rien) le bûcher fumant, Thaïs vêtue de bure, et Paphnuce lapidé.

Il répétait :

— Arrêtez, vous dis-je; épargnez mon vieux condisciple; respectez la chère tête de Paphnuce.

Mais, habitué aux subtils entretiens des sages, il n'avait point l'impérieuse énergie qui soumet les esprits populaires. On ne l'écoutait point. Une grêle de cailloux et d'écailles tombait sur le moine qui, couvrant Thaïs de son corps, louait le Seigneur dont la bonté lui changeait les blessures en caresses. Désespérant de se faire entendre et trop assuré de ne pouvoir sauver son ami soit par la force, soit par la persuasion, Nicias se résignait déjà à laisser faire aux dieux, en qui il avait peu de confiance, quand il lui vint en tête d'user d'un stratagème que son mépris des hommes lui avait tout à coup suggéré. Il détacha de sa ceinture sa bourse qui se trouvait gonflée d'or et d'argent, étant celle d'un homme voluptueux et charitable; puis il courut à tous ceux qui jetaient des pierres et fit sonner les pièces à leurs oreilles. Ils n'y prirent point garde d'abord, tant leur fureur était vive; mais peu à peu leurs regards se tournèrent vers l'or qui tintait et bientôt leurs bras amollis ne menacèrent plus leur victime. Voyant qu'il avait attiré leurs yeux et leurs âmes, Nicias ouvrit la bourse et se mit à jeter dans la foule quelques pièces d'or ou d'argent. Les plus avides se baissèrent pour les ramasser. Le philosophe, heureux de ce premier succès, lança adroitement çà et là les deniers et les drachmes. Au son des pièces de métal qui rebondissaient sur le pavé, la troupe des persécuteurs se rua à terre. Mendians, esclaves et marchands se vautraient à l'envi, tandis que, groupés autour de Cérons, les patriciens regardaient ce spectacle en éclatant de rire. Cérons lui-même y perdit sa colère. Ses amis encourageaient les rivaux prosternés, choisissaient des champions et faisaient des paris, et, quand nais-

saient des disputes, ils excitaient ces misérables comme on fait des chiens qui se battent. Un cul-de-jatte ayant réussi à saisir une drachme, des acclamations s'élevèrent jusqu'aux nues. Les jeunes hommes se mirent eux-mêmes à jeter des pièces de monnaie, et l'on ne vit plus sur toute la place qu'une infinité de dos qui, sous une pluie d'airain, s'entre-choquaient comme les lames d'une mer démontée. Paphnuce était oublié.

Nicias courut à lui, le couvrit de son manteau et l'entraîna avec Thaïs dans des ruelles où ils ne furent pas poursuivis. Ils coururent quelque temps en silence, puis, se jugeant hors d'atteinte, ils ralentirent le pas et Nicias dit d'un ton de raillerie un peu triste :

— C'est donc fait! Pluton ravit Proserpine, et Thaïs veut suivre loin de nous mon farouche ami.

— Il est vrai, Nicias, répondit Thaïs, je suis fatiguée de vivre avec des hommes comme toi, sourians, parfumés, bienveillans, égoïstes. Je suis lasse de tout ce que je connais et je vais chercher l'inconnu. J'ai éprouvé que la joie n'était pas la joie et voici que cet homme m'enseigne qu'en la douleur est la véritable joie. Je le crois, car il possède la vérité.

— Et moi, âme amie, reprit Nicias en souriant, je possède les vérités. Il n'en a qu'une ; je les ai toutes. Je suis plus riche que lui, et n'en suis, à vrai dire, ni plus fier ni plus heureux.

Et voyant que le moine lui jetait des regards flamboyans :

— Cher Paphnuce, ne crois pas que je te trouve extrêmement ridicule, ni même tout à fait déraisonnable. Et si je compare ma vie à la tienne, je ne saurais dire laquelle est préférable en soi. Je vais tout à l'heure prendre le bain que Crobyle et Myrtale m'auront préparé, je mangerai l'aile d'un faisan du Phase, puis je lirai, pour la centième fois, quelque fable d'Apulée ou quelque traité de Porphyre. Toi, tu regagneras ta cellule où, t'agenouillant comme un chameau docile, tu rumineras je ne sais quelles formules d'incantation depuis longtemps mâchées et remâchées, et, le soir, tu avaleras des raves sans huile. Eh bien! très cher, en accomplissant ces actes, dissemblables quant aux apparences, nous obéirons tous deux au même sentiment, seul mobile de toutes les actions humaines ; nous rechercherons tous deux notre volupté et nous nous proposerons une fin commune : le bonheur, l'impossible bonheur! J'aurais donc mauvaise grâce à te donner tort, chère tête, si je me donne raison. Et toi, ma Thaïs, va et réjouis-toi, sois plus heureuse encore, s'il est possible, dans l'abstinence et dans l'austérité que tu ne l'as été dans la richesse et dans le plaisir. A tout prendre, je te proclame digne d'envie. Car si, dans toute notre existence, obéissant à notre nature, nous n'avons, Paphnuce et

moi, poursuivi qu'une seule espèce de satisfaction, tu auras goûté dans la vie, chère Thaïs, des voluptés contraires qu'il est rarement donné à la même personne de connaître. En vérité, je voudrais être pour une heure un saint de l'espèce de notre cher Paphnuce. Mais cela ne m'est point permis. Adieu donc, Thaïs ! Va où te conduisent les puissances secrètes de ta nature et de ta destinée ; va et emporte au loin les vœux de Nicias. J'en sais l'inanité ; mais puis-je te donner mieux que des regrets stériles et de vains souhaits pour prix des illusions délicieuses qui m'enveloppaient jadis dans tes bras et dont il me reste l'ombre? Adieu, ma bienfaitrice! adieu, bonté qui s'ignore, vertu mystérieuse, volupté des hommes! adieu, la plus adorable des images que la nature ait jamais jetées pour un but inconnu sur la face de ce monde décevant.

Tandis qu'il parlait, une sombre colère couvait dans le cœur du moine; elle éclata en imprécations :

— Va-t'en, maudit! Je te méprise et te hais! Va-t'en, fils de l'enfer! mille fois plus méchant que ces pauvres égarés qui, tout à l'heure, me jetaient des pierres avec des injures. Ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient; et la grâce de Dieu, que j'implore pour eux, peut un jour descendre dans leurs cœurs. Mais toi, détestable Nicias, tu n'es que venin perfide et poison acerbe. Le souffle de ta bouche exhale le désespoir et la mort. Un seul de tes sourires contient plus de blasphèmes qu'il n'en sort en tout un siècle des lèvres fumantes de Satan. Arrière, réprouvé!

Mais Nicias le regardait avec tendresse.

— Adieu! mon frère, lui dit-il, et puisses-tu conserver jusqu'à l'évanouissement final les trésors de ta foi, de ta haine et de ton amour. Adieu! Thaïs : en vain tu m'oublieras, puisque je garde ton souvenir!

Et, les quittant, il s'en alla pensif par les rues tortueuses qui avoisinent la grande nécropole d'Alexandrie et qu'habitent les potiers funèbres. Leurs boutiques étaient pleines de ces figurines de terre cuite, peintes de couleurs claires, qui représentent des dieux et des déesses, des mimes, des femmes, des petits génies ailés, et qu'on a coutume d'ensevelir avec les morts. Il songea que peut-être quelques-uns de ces légers simulacres, qu'il voyait là de ses yeux, seraient les compagnons de son sommeil éternel; et il lui sembla qu'un petit Éros, sa tunique retroussée, riait d'un rire moqueur. L'idée de ses funérailles, qu'il voyait par avance, lui était pénible. Pour remédier à sa tristesse, il essaya de la philosophie et construisit un raisonnement :

— Certes, se dit-il, le temps n'a point de réalité. C'est une pure illusion de notre esprit. Or comment, s'il n'existe pas, pourrait-il

m'apporter ma mort?.. Est-ce à dire que je vivrai éternellement? Non, mais j'en conclus que ma mort est et fut toujours autant qu'elle sera jamais. Je ne la sens pas encore, pourtant elle est, et je ne dois pas la craindre, car ce serait folie de redouter la venue de ce qui est arrivé. Elle existe comme la dernière ligne d'un livre que je lis et que je n'ai pas fini.

Ce raisonnement l'occupa sans l'égayer tout le long de sa route; il avait l'âme noire quand, arrivé au seuil de sa maison, il entendit les rires clairs de Crobyle et de Myrtale, qui jouaient à la paume en l'attendant.

Paphnuce et Thaïs sortirent de la ville par la porte de la Lune et suivirent le rivage de la mer.

— Femme, disait le moine, toute cette grande mer bleue ne pourrait laver tes souillures.

Il lui parlait avec colère et mépris :

— Plus immonde que les lices et les laies, lui disait-il, tu as prostitué aux païens et aux infidèles un corps que l'Éternel avait formé pour s'en faire un tabernacle et tes impuretés sont telles que maintenant que tu sais la vérité, tu ne peux plus unir tes lèvres ou joindre les mains sans que le dégoût de toi-même ne te soulève le cœur.

Elle le suivait docilement, par d'âpres chemins, sous l'ardent soleil. La fatigue rompait ses genoux et la soif enflammait son haleine. Mais loin d'éprouver cette fausse pitié qui amollit les cœurs profanes, Paphnuce se réjouissait des souffrances expiatrices de cette chair qui avait péché. Dans le transport d'un saint zèle, il aurait voulu déchirer de verges ce corps qui gardait sa beauté comme un témoignage éclatant de son infamie. Ses méditations entretenaient sa pieuse fureur, et, se rappelant que Thaïs avait reçu Nicias dans son lit, il en forma une idée si abominable que tout son sang reflua vers son cœur, et que sa poitrine fut près de se déchirer. Ses anathèmes, étouffés dans sa gorge, firent place à des grincemens de dents. Il bondit, se dressa devant elle, pâle, terrible, plein de Dieu, la regarda jusqu'à l'âme et lui cracha au visage.

Tranquille, elle s'essuya la face sans cesser de marcher. Maintenant, il la suivait, attachant sur elle sa vue comme sur un abîme. Il allait, saintement irrité. Il méditait de venger le Christ, afin que le Christ ne se vengeât pas, quand il vit une goutte de sang qui, du pied de Thaïs, coula sur le sable. Alors il sentit la fraîcheur d'un souffle inconnu entrer dans son cœurt ouvert; des sanglots lui montèrent abondamment aux lèvres, il pleura, il courut se pro-

sterner devant elle, il l'appela sa sœur, il baisa ces pieds qui saignaient. Il murmura cent fois :

— Ma sœur, ma sœur, ma mère, ô très sainte !

Il pria :

— Anges du ciel, recueillez précieusement cette goutte de sang et portez-la devant le trône du Seigneur. Et qu'une anémone miraculeuse fleurisse sur le sable arrosé par le sang de Thaïs, afin que tous ceux qui verront cette fleur recouvrent la pureté du cœur et des sens ! O sainte, sainte, sainte, très sainte Thaïs !

Comme il priait et prophétisait ainsi, un jeune garçon vint à passer sur un âne. Paphnuce lui ordonna de descendre, fit asseoir Thaïs sur l'âne, prit la bride et suivit le chemin commencé.

Vers le soir, ayant rencontré un canal ombragé de beaux arbres, il attacha l'âne au tronc d'un dattier, et, s'asseyant sur une pierre moussue, il rompit avec Thaïs un pain qu'ils mangèrent assaisonné de sel et d'hysope. Ils buvaient l'eau fraîche dans le creux de leur main et s'entretenaient des choses éternelles. Elle disait :

— Je n'ai jamais bu d'une eau si pure, ni respiré un air si léger, et je sens que Dieu flotte dans les souffles qui passent.

Paphnuce répondait :

— Vois, c'est le soir, ô ma sœur. Les ombres bleues de la nuit couvrent les collines. Mais bientôt tu verras briller dans l'aurore les tabernacles de vie ; bientôt tu verras s'allumer les roses de l'éternel matin.

Ils marchèrent toute la nuit, et tandis que le croissant de la lune effleurait la cime argentée des flots, ils chantaient des psaumes et des cantiques. Quand le soleil se leva, le désert s'étendait devant eux comme une immense peau de lion sur la terre libyque. A la lisière du sable, des cellules blanches s'élevaient près des palmiers dans l'aurore :

— Mon père, demanda Thaïs, sont-ce là les tabernacles de vie?

— Tu l'as dit, ma fille et ma sœur. C'est la maison du salut où je t'enfermerai de mes mains.

Bientôt ils découvrirent de toutes parts des femmes qui s'empressaient près des demeures ascétiques comme des abeilles autour des ruches. Il y en avait qui cuisaient le pain ou qui apprêtaient les légumes ; plusieurs filaient la laine, et la lumière du ciel descendait sur elles ainsi qu'un sourire de Dieu. D'autres méditaient à l'ombre des tamaris ; leurs mains blanches pendaient à leur côté, car, étant pleines d'amour, elles avaient choisi la part de Madeleine et elles n'accomplissaient pas d'autres œuvres que la prière, la contemplation et l'extase. C'est pourquoi on les nommait les Maries et elles étaient vêtues de blanc. Et celles qui travaillaient de leurs mains

étaient appelées les Marthes et portaient des robes bleues. Toutes étaient voilées, mais les plus jeunes laissaient glisser sur leur front des boucles de cheveux, et il faut croire que c'était malgré elles, car la règle ne le permettait pas. Une dame très vieille, grande, blanche, allait de cellule en cellule, appuyée sur un sceptre de bois dur. Paphnuce s'approcha d'elle avec respect, lui baisa le bord de son voile, et dit :

— La paix du Seigneur soit avec toi, vénérable Albine! J'apporte à la ruche dont tu es la reine, une abeille que j'ai trouvée perdue sur un chemin sans fleurs. Je l'ai prise dans le creux de ma main et réchauffée de mon souffle. Je te la donne.

Et il lui désigna du doigt la comédienne qui s'agenouilla devant la fille des césars. Albine arrêta un moment sur Thaïs son regard perçant, lui ordonna de se relever, la baisa au front, puis, se tournant vers le moine :

— Nous la placerons, dit-elle, parmi les Maries.

Paphnuce lui conta alors par quelles voies Thaïs avait été conduite à la maison du salut et il demanda qu'elle fût d'abord enfermée dans une cellule. L'abbesse y consentit, elle conduisit la pénitente dans une cabane restée vide depuis la mort de la vierge Læta qui l'avait sanctifiée. Il n'y avait dans l'étroite chambre qu'un lit, une table et une cruche de terre, et Thaïs, quand elle posa le pied sur le seuil, fut pénétrée d'une joie infinie.

— Je veux moi-même clore la porte, dit Paphnuce, et poser le sceau que Jésus viendra rompre de ses mains. Il alla prendre au bord de la fontaine une poignée d'argile humide, y mit un de ses cheveux avec un peu de salive et l'appliqua sur une des fentes de l'huis. Puis, s'étant approché de la fenêtre près de laquelle Thaïs se tenait paisible et joyeuse, il tomba à genoux, loua par trois fois le Seigneur et s'écria :

— Qu'elle est aimable, celle qui marche dans les sentiers de vie! Que ses pieds sont beaux et que son visage est resplendissant!

Il se leva, baissa sa cuculle sur ses yeux et s'éloigna lentement.

Albine appela une de ses vierges :

— Ma fille, lui dit-elle, va porter à Thaïs ce qui lui est nécessaire : du pain, de l'eau et une flûte à trois trous.

ANATOLE FRANCE.

(La dernière partie au prochain n°.)

L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

DEPUIS

LA FONDATION DE L'INSTITUT

II[1].

LA CLASSE DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS AU TEMPS DU DIRECTOIRE.

Une des préoccupations principales des fondateurs de l'Institut avait été de ne point paraître, par cette création, s'en tenir à une innovation de surface, au simple rétablissement, sous un autre nom, des anciennes académies. De là, malgré ce qu'une pareille répartition pouvait avoir en soi d'arbitraire, malgré le pêle-mêle qui devait nécessairement en résulter, la division en trois classes seulement du corps appelé à remplacer les cinq académies détruites (2); de là en particulier, dans la troisième classe, dite de

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

(2) L'Académie française, fondée en 1635; l'Académie royale de peinture et de sculpture (1648); l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1663); l'Académie des sciences (1666), et l'Académie d'architecture (1671).

la *Littérature et des beaux-arts*, le rapprochement passablement forcé d'hommes et de talens séparés en réalité par la diversité des origines, des situations et des travaux.

Aux termes mêmes du décret qui organisait l'Institut, cette troisième classe se subdivisait en huit sections, dont quatre étaient réservées à des érudits et à des écrivains de différens genres, quatre à des artistes proprement dits. Contrairement à l'esprit dans lequel avaient été constituées les deux premières classes, — comprenant exclusivement, l'une les représentans les plus accrédités des sciences physiques et mathématiques, l'autre des hommes éminens dans l'ordre des sciences morales et politiques, — la troisième classe de l'Institut avait donc un caractère mixte, une double physionomie qui faisait d'elle une sorte de Janus personnifiant, suivant le côté d'où on l'envisageait, tantôt les lettres, tantôt les arts.

Il eût été, à ce qu'il semble, aussi naturel qu'équitable de distribuer dans deux séries distinctes les élémens confondus ici et d'isoler le groupe des écrivains de celui des artistes, comme on traçait ailleurs une ligne de démarcation précise entre le domaine des sciences exactes et le champ des études philosophiques; mais, en procédant ainsi, on se fût sans aucun doute attiré le reproche qu'on craignait par-dessus tout d'encourir, le reproche de complaisance secrète pour les souvenirs du passé. Faire dans l'institution nouvelle une place à part, si légitime qu'elle fût, à un certain nombre d'hommes de lettres qu'il eût bien fallu, bon gré mal gré, aller rechercher parmi les membres de la ci-devant Académie française, c'eût été en réalité rendre la vie à la plus impopulaire des compagnies qu'on venait de supprimer; à celle qui, dans les assemblées politiques, avait eu le privilège de susciter les récriminations les plus ardentes. Pour sauver au moins les apparences, on prit le parti de disséminer un peu partout ceux des membres de l'Institut qui avaient appartenu à l'Académie française ou qui auraient mérité de lui appartenir. Plusieurs entrèrent dans la seconde classe; les uns, comme Gaillard, en qualité d'historiens, les autres, comme Bernardin de Saint-Pierre, à titre de moralistes. Restaient des poètes et des auteurs dramatiques, Delille et Ducis par exemple, d'autres encore que leur brillante réputation acquise sous l'ancien régime et un passé académique plus ou moins long désignaient d'avance au choix de ceux qui seraient chargés de recruter le personnel du nouvel Institut. On jugea prudent de les reléguer dans la troisième classe et d'y créer pour eux, aussi bien que pour quelques survivans de l'Académie des inscriptions, ces quatre sections dont nous avons parlé et que l'on constitua sous

les chefs de : *Grammaire*, *Langues anciennes*, *Poésie*, *Antiquités et Monumens*. Chacune d'elles comprenait six membres, sans compter un nombre égal d'associés non résidans, en sorte que dans la composition primitive de l'Institut vingt-quatre places seulement étaient accordées aux représentans en France des lettres savantes à tous les degrés ou de la littérature d'imagination sous toutes ses formes. Encore arriva-t-il plus d'une fois, durant cette première période que, pour introduire dans les rangs des membres de la troisième classe un écrivain plus ou moins renommé, on ne se fit pas scrupule de l'attacher à une section sans correspondance directe avec les œuvres auxquelles il avait dû sa réputation. C'est ainsi qu'un des anciens lieutenans de Voltaire et des encyclopédistes, Marmontel, fut appelé à faire partie de la section de « Grammaire » comme associé non résidant, et qu'un professeur de rhétorique sorti de la congrégation de l'Oratoire, pour devenir, il est vrai, un révolutionnaire fougueux, Leblanc de Guillet, fut élu dans la section de « Poésie. »

Des anomalies de cette espèce devaient plus difficilement se produire dans le classement des artistes qui formaient les quatre autres sections. On avait bien pu à la rigueur transformer, pour les besoins de la cause, l'auteur de *Bélisaire* et des *Incas* en grammairien et l'auteur des *Mémoires du comte de Guines* en poète : mais quel prétexte aurait-on pris pour ranger, par exemple, Houdon parmi les peintres, ou David parmi les sculpteurs? Et cependant, quelques années plus tard, lors de la suppression d'une des subdivisions primitives, — celle de la « Déclamation, » — les membres évincés furent parqués tant bien que mal dans une des sections qu'on jugeait bon de maintenir ou, tout aussi arbitrairement d'ailleurs, dans une de celles qu'on venait de créer.

L'idée qu'on avait eue à l'origine d'appeler des comédiens à faire partie de l'Institut était au fond une idée fausse, périlleuse même jusqu'à un certain point pour la dignité du nouveau corps. Elle pouvait avoir son explication, sinon son excuse, dans l'importance exagérée que, depuis la seconde moitié du XVIIIe siècle, on avait pris l'habitude d'attribuer aux choses et aux gens de théâtre; mais elle n'en tendait pas moins à dénaturer le caractère et à compromettre l'unité de la fondation que l'on substituait au régime des anciennes académies. Il n'y avait en effet, il ne pouvait y avoir qu'un semblant d'égalité ou, si l'on veut, qu'une confraternité factice entre des hommes qui devaient leur notoriété, les uns à des œuvres tirées de leur propre fonds, — que ces œuvres fussent des tableaux, des sculptures, des compositions musicales ou des poèmes, — les autres à leur simple talent d'interprètes. Pourquoi s'en te-

nir d'ailleurs dans la désignation des éligibles à une classe spéciale d'acteurs, à ceux qui, aux termes des statuts, représentaient « l'art de la déclamation? » Puisqu'on admettait des acteurs comiques ou des tragédiens à siéger auprès des auteurs dramatiques, il aurait fallu, en vertu du même principe, que des chanteurs eussent leur place à côté des compositeurs de musique et qu'Elleviou par exemple pût devenir un jour le confrère de Méhul, comme Molé l'était déjà de Collin d'Harleville.

Au reste, quels qu'eussent été sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI le crédit extérieur et les faveurs accordés jusque dans les plus hautes régions de la cour à des acteurs, la profession que ceux-ci exerçaient n'en était pas moins restée en dehors des conditions ordinaires de la vie sociale et, même aux yeux des patrons les plus accommodans en apparence, en dehors des garanties ou des lois protectrices des autres citoyens. Des gentilshommes de la chambre du roi, tels que le maréchal de Richelieu ou le duc d'Aumont, pouvaient bien à l'occasion admettre dans leur familiarité des « marquis » ou des « valets » de la Comédie française; mais ils ne se faisaient pas faute, dans un moment de mauvaise humeur, d'envoyer sans plus de façons leurs clients au For-l'Évêque, comme ils étaient les premiers sans doute à trouver tout naturel que, dans un procès qui l'intéressait, Lekain ne fût pas reçu à témoigner en justice. Il pouvait arriver aussi que quelques grandes dames s'abandonnassent publiquement à leur passion pour des acteurs et que deux d'entre elles poussassent un jour l'effronterie jusqu'à se disputer dans un duel le cœur de Chassé, de l'Opéra; mais aucune de ces pécheresses aurait-elle, en cas de veuvage, consenti à racheter par un mariage la faute commise et à prendre le nom de celui qui en avait été le complice?

La contradiction était donc flagrante entre la bienveillance excessive avec laquelle des acteurs se voyaient accueillis dans les salons ou dans les boudoirs et, — sans parler des rigueurs canoniques, — l'indignité légale, l'espèce d'infamie civile qui s'attachait à leur état. Toutefois, affaire de mode ou non, engouement involontaire ou bravade, la partialité des gens de cour pour la personne des gens de théâtre s'était dans tout le cours du XVIIIe siècle manifestée avec assez d'éclat pour que la vanité de ceux qui en étaient l'objet y trouvât largement son compte. Aussi se donnait-elle carrière sans mesure ni scrupule d'aucune sorte. Tenus, il est vrai, à l'écart par la bourgeoisie qui, comme l'écrivait Jean-Jacques Rousseau, « craignait de fréquenter ces mêmes hommes qu'on voyait tous les jours, à la table des grands, » les acteurs se vengeaient de cette exclusion par l'impertinence de leurs dédains pour « les petites

gens » et par la fatuité naïve avec laquelle ils s'exhaussaient au rang des seigneurs dont ils parodiaient les coutumes, ou dont ils invoquaient au besoin les traditions. N'est-ce pas un d'entre eux, le danseur de l'Opéra Vestris, qui disait à son fils, en le réprimandant sur ses prodigalités : « Souvenez-vous, Auguste, que je ne veux pas de Guéménée dans ma famille? » Un autre, le comédien Dallainville, frère de Molé, ne trouvait-il pas tout naturel, quand celui-ci vint à mourir, de réclamer un deuil public, comme le deuil qu'eût prescrit naguère la perte d'un prince du sang, — sauf cette différence pourtant qu'il se serait contenté d'un simple crêpe au bras de chacun des spectateurs réunis, à un jour donné, dans les divers théâtres (1)?

Tout en faisant des acteurs des citoyens comme les autres, tout en mettant un terme, en ce qui concernait les conditions légales de leur existence, aux rigueurs exceptionnelles et aux injustices qui depuis si longtemps pesaient sur eux, la Révolution ne les avait pas pour cela corrigés de leurs prétentions à constituer une sorte d'aristocratie. L'admission de quelques-uns d'entre eux à l'Institut n'était certes pas un fait propre à dissiper leurs illusions sur ce point. Elle semblait, au contraire, consacrer pour les acteurs le droit de se regarder comme les égaux en importance et en mérite des écrivains et des artistes les plus éminens. Il y avait là en réalité de la part du législateur une exagération de bon vouloir et, de plus, une inconséquence; puisque, tandis qu'il accordait ainsi droit de cité à ces traducteurs de la pensée d'autrui, il le refusait aux graveurs, c'est-à-dire en arguant apparemment contre ceux-ci de l'insuffisance, au point de vue de l'invention personnelle, de titres qu'il considérait comme parfaitement valables chez ceux-là.

Nulle place, en effet, dans la troisième classe de l'Institut primitif, pour les successeurs de Nanteuil, de Gérard Audran, de tant d'autres encore qui avaient assuré à notre école de gravure le premier rang parmi les écoles modernes; nulle récompense pour eux des efforts qu'ils poursuivaient, les uns, comme Tardieu, avec le pieux respect des traditions léguées par les maîtres du XVIIe siècle, les autres, comme Bervic, avec une habileté technique toute per-

(1) Voici le texte même de cette étrange motion que nous extrayons d'un journal du temps : « Ce que je demande, écrivait Dallainville au directeur de ce journal, c'est que par votre intermédiaire ou par un autre moyen, on propose au public et qu'on lui fasse agréer, décréter qu'un jour quelconque qui sera déterminé, tout le monde, hommes ou femmes, ne puisse venir au spectacle qu'avec un crêpe au bras. Cette marque d'honneur, ce signe ostensible de regrets, sera digne des Français, si amateurs des beaux-arts. » Molé-Dallainville, du reste, fut, comme son frère, un des membres de la troisième classe de l'Institut primitif, mais seulement à titre d'associé non-résidant.

sonnelle. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs années qu'on sentit la nécessité de combler cette lacune, et que l'art de la gravure en taille-douce et l'art, aussi mal à propos écarté d'abord, de la gravure en médailles, commencèrent d'avoir leurs représentans à l'Institut. Jusqu'au jour (1803) où fut prise cette mesure de justice, la part faite aux artistes dans la composition de la troisième classe se borna aux vingt-quatre places que contenaient les quatre sections de *peinture*, de *sculpture*, d'*architecture*, de *musique* et de *déclamation*. Reste à savoir comment on entendait procéder au recrutement des membres qui devaient occuper ces vingt-quatre places, et de quels élémens on se servit à l'origine pour constituer le corps électoral.

Le décret qui organisait l'Institut avait été, nous l'avons dit, rendu en vue de rattacher les unes aux autres toutes les puissances de la pensée humaine ; de faire des hommes voués avec le plus de succès aux différens travaux de l'intelligence les membres d'une seule famille, fortement unie par la dignité des titres et l'élévation des principes et, dans la pratique, par l'égalité des privilèges. Au lieu des anciennes académies qui n'agissaient et ne pouvaient agir qu'isolément, il y avait désormais un ensemble d'académies diversement occupées, mais soumises sous le même toit à la même discipline, intéressées à la défense de la même cause, statuant sur toutes les questions avec la même autorité légale, sinon avec la même compétence ; — ou plutôt il y avait, sous une dénomination nouvelle, une académie unique divisée en trois classes pour la facilité du travail ou pour la préparation des affaires à régler en commun.

L'élection par l'Institut tout entier des membres de chaque classe, au fur et à mesure des vacances qui viendraient à se produire, était une des prescriptions réglementaires les plus propres à confirmer pour l'avenir cette unité dans l'exercice des fonctions et des prérogatives dont on avait posé le principe comme une base fondamentale. Nous ne reviendrons pas sur les inconvéniens ou sur les périls inhérens au mode de scrutin adopté ; sur la difficulté pour la plupart des votans de se décider en pleine connaissance de cause ; soit que les savans et les littérateurs eussent à choisir l'architecte ou le sculpteur le plus digne de leurs suffrages, soit que, à leur tour, les artistes fussent appelés à apprécier les mérites spéciaux d'un astronome ou d'un orientaliste, d'un jurisconsulte ou d'un physicien. Nous nous bornerons à faire remarquer que, pour les premières nominations du moins, la procédure réglée par les statuts ne pouvait naturellement pas être suivie, puisque les électeurs futurs étaient encore eux-mêmes à l'état

d'éligibles. Aussi, pour mettre en train les choses, le directoire exécutif prit-il le parti de créer, par deux arrêtés successifs en date du 20 novembre et du 6 décembre 1795, quarante-huit membres fondateurs, pour ainsi dire, qui devaient, une fois nommés, en élire quarante-huit autres; après quoi ces quatre-vingt-seize membres auraient à désigner d'un commun accord ceux qui, dans les diverses classes, compléteraient le personnel de l'Institut. La troisième classe, pour sa part, reçut du gouvernement l'ordre de se constituer avec les seize membres qu'il venait de nommer et dont les artistes formaient la moitié. Ces huit artistes hors concours dès le début, ces huit « anciens, » comme on les aurait appelés un siècle et demi auparavant, étaient : dans la section de peinture, David et Van Spaendonck; dans la section de sculpture, Houdon et Pajou; dans celle d'architecture, Gondoin et de Wailly; enfin, dans la section de musique et de déclamation, Méhul et Molé.

Sauf les deux derniers qui ne pouvaient avoir aucun précédent académique, puisque les arts qu'ils représentaient l'un et l'autre étaient pour la première fois admis à partager les privilèges officiels exclusivement réservés jusqu'alors aux arts du dessin, tous les artistes choisis par le directoire avaient appartenu soit à l'Académie royale de peinture, soit à l'Académie d'architecture. D'ailleurs, à l'exception de Van Spaendonck que son agréable talent comme peintre de fleurs n'élevait pas en réalité au niveau des maîtres dont on semblait ainsi le proclamer l'égal, tous s'imposaient aux préférences des chefs de l'état par la notoriété de leurs noms et de leurs œuvres. Quelques souvenirs, par exemple, que l'on dût garder, dans le monde des *Thermidoriens* aussi bien que dans l'ancien monde académique, du rôle joué par David durant les années précédentes et quelques ressentimens que ces souvenirs justifiassent, on ne pouvait méconnaître, même avant l'apparition du tableau des *Sabines* (1), la haute valeur personnelle du peintre des *Horaces*, de *Brutus* et de la *Mort de Socrate*, encore moins l'influence toute-puissante qu'il exerçait sur la jeune école. Il était donc tout naturel que son nom figurât un des premiers sur la liste des artistes destinés à former le noyau des diverses sections de la troisième classe, et que, malgré la défaite du parti politique qui l'avait compté parmi les siens, l'ex-député de Paris conservât aux yeux de tous le prestige qu'il s'était acquis par son talent.

David, au reste, dès le lendemain du 9 thermidor, n'avait-il pas, à la tribune de la Convention comme dans ses écrits, publique-

(1) On sait que ce tableau, le chef-d'œuvre de David, ne fut achevé et exposé qu'en 1799.

ment désavoué les opinions qu'il avait affichées et la conduite qu'il avait tenue pendant la Terreur? Outre le discours par lequel, dans la séance du 13 thermidor, il adjurait ses collègues de croire que « personne ne pouvait l'inculper plus que lui-même, » les lettres adressées par lui après son incarcération au Luxembourg, tantôt à Boissy d'Anglas pour maudire « les fripons qui l'avaient précipité dans l'abîme, » tantôt à la Convention pour expliquer comment « son patriotisme avait pu se laisser égarer par les fausses vertus et les sentimens hypocrites de Robespierre, » bien d'autres pièces encore prouvent de reste qu'avant le jour où il entrait à l'Institut, David, sincèrement converti ou non, n'hésitait point à renier son passé politique. Et quant à ses récentes invectives contre les académiciens et les corps académiques quels qu'ils fussent, elles lui inspiraient apparemment le même repentir ou, tout au moins, le même besoin de les faire oublier, puisque, lors de la fondation de l'Institut, il acceptait sans nulle difficulté la place qu'on lui offrai d'y occuper et qu'il participait ainsi pour son propre compte à la restauration indirecte de ce qu'il avait plus que personne contribué naguère à renverser.

Les deux sculpteurs nommés par le directoire en même temps que David n'avaient pas, eux, de pareils antécédens à démentir, ni les mêmes soins à prendre pour désarmer l'opinion. Ils avaient traversé les années qui venaient de s'écouler aussi étrangers l'un que l'autre aux passions et aux excès révolutionnaires; ils avaient été parfois menacés d'en devenir les victimes : témoin le jour où, dépossédé d'ailleurs par la révolution d'une fortune laborieusement acquise, Pajou fut accusé de conspirer avec les « aristocrates, » parce qu'il avait été jadis garde des antiques du cabinet du roi et qu'il avait sculpté les bustes de nombreux personnages de la cour. Houdon, de son côté, était, vers la même époque, incriminé d'incivisme parce qu'on avait découvert dans son atelier une statue de sainte exécutée par lui. De là une dénonciation en règle, bientôt suivie d'une perquisition domiciliaire. Sans la présence d'esprit de sa femme, seule au logis quand Barère, escorté de quelques clubistes du quartier, vint pour constater le fait, l'illustre sculpteur aurait été rejoindre ou précéder dans les prisons, et peut-être sur l'échafaud, André Chénier, Lavoisier, tant d'autres martyrs encore de la dignité de leurs talens ou de leur vie. Mme Houdon s'empressa sans le moindre trouble de mettre sous les yeux de ses sinistres visiteurs la statue réputée séditieuse et, profitant de ce que celle-ci n'était accompagnée d'aucun attribut particulièrement significatif, elle la leur présenta résolument comme une image de la *Philosophie*, caractérisée, ainsi qu'ils le pouvaient voir, par la

gravité de l'expression et par la majesté de l'attitude. Barère et les siens se le tinrent pour dit; si bien qu'ils ne songèrent plus qu'aux moyens d'attirer la lumière sur une œuvre aussi respectueuse des droits de la raison humaine. Par leurs soins, la sainte débaptisée sortit, au bout de quelques jours, de l'atelier de l'artiste pour aller prendre une place d'honneur dans le vestibule de la salle des séances de la Convention.

Est-il besoin, d'ailleurs, de rappeler les ouvrages auxquels Houdon devait l'honneur d'être choisi le premier parmi les sculpteurs pour siéger dans la troisième classe de l'Institut? Qui ne connaît sa statue en bronze de *Diane*, aujourd'hui au musée du Louvre, — sa *Frileuse* que tant d'exemplaires en plâtre, tant de répétitions de toutes les grandeurs et en toutes matières ont depuis si longtemps popularisée, — ses beaux bustes, entre beaucoup d'autres, de *Molière* et de *J.-J. Rousseau*, de *Diderot* et de *Franklin*, — enfin et surtout cette admirable statue de *Voltaire assis*, le chef-d'œuvre de la sculpture de portrait dans l'école française moderne et peut-être dans les écoles de tous les pays? Houdon, né en 1741, avait dépassé l'âge de cinquante ans quand il fut nommé membre de l'Institut. Pendant les trente-trois années qui s'écoulèrent encore entre la date de cette nomination et celle de sa mort, il ne cessa d'être pour tous ses confrères l'objet d'une vénération d'autant plus affectueuse que l'extrême droiture du caractère s'unissait chez lui à l'élévation du talent, et lorsque, vers la fin, l'affaiblissement graduel de ses forces physiques eut amené l'anéantissement presque complet de ses facultés intellectuelles, chacun à l'Académie n'en continua pas moins de reconnaître et d'honorer pieusement dans ce vieillard qui semblait ainsi se survivre à lui-même une des gloires les plus pures et les mieux assurées de notre art national (1).

Moins éclatans, quoique plus nombreux encore en raison de l'âge même du sculpteur entré dans la carrière plus de dix ans avant Houdon, les titres de Pajou étaient cependant assez sérieux pour légitimer la place que lui assignait, à la tête de la troisième classe, l'arrêté du directoire exécutif. Il suffira de citer parmi près de deux

(1) Houdon mourut à Paris, le 16 juillet 1828, laissant trois filles, dont la seconde avait épousé en 1810 M. Raoul Rochette, plus tard membre de l'Académie des inscriptions et secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts. Mariées, l'une à un frère d'Amaury Duval, de l'Académie des inscriptions, et d'Alexandre Duval, de l'Académie française, l'autre au docteur Louyer-Villermé, la fille aînée et la troisième fille de Houdon comptèrent à leur tour parmi leurs alliés ou parmi leurs descendans plusieurs hommes successivement célèbres. Par elles, l'architecte Mazois, l'illustre chimiste Regnault et le fils de celui-ci, le jeune et brillant peintre, tué en 1871 à Buzenval, appartiennent directement ou se rattachent à la famille dont Houdon est le chef.

cents ouvrages dus au ciseau du fécond et très habile artiste le charmant buste de *Mme Dubarry*, dont le seul tort est d'atténuer à force de grâce, d'abolir presque des souvenirs ignominieux et, par la chasteté même de l'art avec lequel il est traité, de relever à nos yeux et en quelque sorte de purifier la mémoire souillée du modèle, — les bustes de *Buffon* et de l'académicienne *Mme Guiard* exposés présentement, comme celui que nous venons de mentionner, dans une salle du musée du Louvre, — la statue de *Turenne* pour la décoration de l'École militaire et les statues de *Bossuet* et de *Descartes* qui ornent aujourd'hui la salle des séances publiques de l'Institut.

De Wailly et Gondoin, appelés les premiers à faire partie de la section d'architecture dans la troisième classe, ont beaucoup perdu, de nos jours, de l'importance qu'on leur reconnaissait au moment où ils furent choisis ; il ne suit pas de là, toutefois, qu'en préférant à d'autres l'architecte du *Théâtre de l'Odéon* et l'architecte de l'*École de médecine*, à Paris, on commît sciemment une injustice, ou involontairement une méprise. Sans doute trois architectes, dont les noms sont restés à bon droit plus célèbres, venaient, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, d'honorer l'école française avec une force de talent supérieure ; mais de ces trois grands artistes, celui qui avait édifié à Paris l'École militaire, les monumens de la place Louis XV, et, au palais de Versailles, la salle de spectacle, Gabriel, n'existait plus en 1795 ; le second, à qui l'on doit le théâtre de Bordeaux, — le plus beau des théâtres construits en France avant notre siècle, — Louis, achevait alors, au milieu des agitations et des embarras de toutes sortes, une vie rendue de plus en plus difficile par l'insociabilité d'un caractère orgueilleux à l'excès (1), malveillant en général pour autrui, et particulièrement incapable de se plier aux exigences de la confraternité académique. C'était là ce qui, à deux reprises, en 1767 et en 1780, avait fait fermer à Louis les portes de l'ancienne Académie d'architecture : il est plus que probable que les mêmes motifs empêchèrent qu'on songeât à lui lors de la formation de l'Institut.

Quant à Antoine, qui devait d'ailleurs être élu trois ans plus tard dans cette troisième classe où il peut paraître surprenant qu'il ne soit pas entré dès le premier jour, la rare habileté dont il avait fait preuve dans la construction de l'Hôtel des monnaies, à

(1) Entre beaucoup de témoignages plus que défavorables rendus à ce sujet par des contemporains, on trouve dans les *Lettres* de Mme Geoffrin au roi de Pologne Stanislas-Auguste de curieux détails relatifs à ce que la signataire de ces lettres appelle « l'insolence sans pareille de ce faquin de Louis. »

Paris, lui avait valu la direction d'une entreprise analogue à Berne, sans compter d'autres travaux importans à exécuter dans la même ville. En outre, Antoine avait été chargé de construire pour le prince de Salm un palais à Salm-Kyrburg. Obligé, en raison de ces travaux, de séjourner plus ou moins souvent hors de France, il perdait forcément l'avantage que pouvait procurer à ses confrères la continuité de leur résidence à Paris. Gondoin et de Wailly, en réalité, bénéficiaient donc assez largement des circonstances; mais on ne saurait pour cela voir dans leur nomination, à l'époque où elle était faite, le simple résultat d'une faveur.

Ce n'était pas non plus à la faveur seule que Méhul, — le plus jeune de beaucoup des membres fondateurs de la troisième classe (1), — devait d'être choisi avant des vétérans illustres de la musique, tels que Gossec et Grétry. A cette époque, il est vrai, Méhul n'avait écrit encore ni *Joseph*, ni l'*Ouverture du jeune Henri*, ni l'*Irato*, c'est-à-dire les œuvres qui ont le plus contribué à sa gloire; mais il avait fait représenter déjà *Euphrosine et Coradin* en 1790, *Stratonice* en 1792, et l'opinion exprimée plus tard par Grétry lui-même sur le premier de ces deux ouvrages ne suffirait-elle pas pour expliquer la préférence accordée tout d'abord à son jeune rival? « Le duo d'*Euphrosine et Coradin*, dit l'auteur de *Richard Cœur-de-Lion* dans ses *Essais sur la musique*, est peut-être le plus beau morceau d'effet qui existe. Je n'excepte même pas les morceaux de Gluck... Ce duo vous agite pendant toute sa durée; l'explosion qui est à la fin semble ouvrir le crâne des spectateurs avec la voûte du théâtre. » De plus, le célèbre *Chant du Départ* et d'autres hymnes patriotiques, dont plusieurs ont mérité de survivre aux circonstances qui les avaient

(1) Lorsqu'il fut désigné pour faire partie de cette troisième classe, Méhul, né le 24 juin 1763, n'était âgé que de trente-deux ans. De tous les artistes français ayant appartenu, depuis la fondation de l'Institut jusqu'à nos jours, non-seulement à la section de composition musicale, mais à une section quelconque de l'Académie des beaux-arts, Méhul est, avec le sculpteur Étienne-Jules Ramey, — élu, lui aussi, à trente-deux ans, en 1828, — celui qui comptait le moins grand nombre d'années, à la date de sa nomination. Parmi les associés étrangers, un seul, Rossini, devint, plus jeune encore, membre de l'Académie des beaux-arts, puisqu'il n'avait encore que trente et un ans quand, en 1823, il fut appelé à remplacer Paisiello. En revanche, les autres Académies fournissent des exemples de membres élus même avant qu'ils eussent atteint l'âge de trente ans. C'est ainsi que sont entrés dans l'Académie des sciences : Arago, à vingt-trois ans; Cuvier et Cauchy, à vingt-six; Napoléon Bonaparte, à vingt-huit; Regnault, à vingt-neuf, et, dans l'Académie des inscriptions : Raoul Rochette, à vingt-six ans; Abel Rémusat, à vingt-sept, et Letronne, à vingt-neuf. A l'Académie française et à l'Académie des sciences morales et politiques, les deux membres qui siégèrent les plus jeunes furent M. Villemain, élu, en 1821, à trente ans et onze mois, et M. de Tocqueville, élu à trente-deux ans, en 1838.

inspirés, venaient d'acquérir au nom de Méhul une popularité d'autant plus grande qu'elle était indépendante des animosités aveugles et des passions démagogiques.

Enfin Molé, dont le nom se trouvait à côté de celui de Méhul sur la première liste des membres de la troisième classe, Molé, déjà sexagénaire à cette époque, était, de l'aveu de tous, le meilleur acteur de la Comédie française, où il avait débuté en 1754 et où il n'avait cessé depuis lors de tenir brillamment les premiers emplois. Une fois le principe admis de l'entrée des comédiens à l'Institut, il n'y avait donc que justice à y appeler Molé avant tout autre de ses camarades, comme un siècle plus tôt on aurait choisi Baron.

Avec les huit littérateurs ou érudits appartenant comme eux à la troisième classe et les trente-deux membres choisis par le Directoire pour former les élémens des deux autres,, les huit artistes dont nous venons de rappeler les noms avaient la mission de compléter, par des membres élus en dehors de toute intervention gouvernementale, chacune des sections dont la classe se composait. Ces élections, auxquelles il fut immédiatement procédé, ne se firent pas toutefois suivant les formes adoptées pour les élections postérieures. Elles eurent lieu directement, au scrutin de liste et à la majorité des suffrages, tandis que, à partir de 1796, les élections, tout en continuant de dépendre des votes de l'Institut tout entier, se firent non plus au hasard de ses propres prédilections ou de ses inspirations spontanées, mais, ce qui semble plus sage, sur la présentation d'une liste de candidats formée par la classe même où une place était devenue vacante (1). Le principe qu'avaient établi les statuts d'une égalité absolue entre les membres des diverses classes n'en demeurait pas moins respecté dans la pratique, mais du moins une certaine garantie était offerte contre les erreurs pouvant résulter de l'incompétence personnelle ou des entraînemens fortuits : garantie insuffisante sans doute, puisqu'il arriva plus d'une fois à l'ensemble de l'Institut de ne tenir nul compte de l'ordre dans lequel les propositions lui étaient soumises et de se prononcer un

(1) Encore, avant d'être soumise à la décision souveraine de l'Institut, cette liste n'était-elle arrêtée qu'à la suite de deux épreuves dans le sein de la classe où la vacance s'était produite. La section à laquelle avait appartenu le membre qu'il s'agissait de remplacer présentait à la classe une liste de cinq candidats au moins. La classe, à son tour, désignait trois d'entre eux, qu'elle inscrivait dans l'ordre de ses préférences, et, sur ces trois, l'Institut, réuni en assemblée générale, en choisissait un, quelque rang que la classe lui eût préalablement assigné. En d'autres termes, l'Institut ne pouvait élire le nouveau membre en dehors des candidats dont les noms avaient été portés sur la liste; mais il était maître de prendre, si bon lui semblait, celui qui y figurait le dernier.

peu capricieusement en faveur du candidat qui, aux yeux des premiers juges, — les seuls tout à fait compétens en réalité, — avait paru le moins digne : mais, malgré tout, garantie plus sérieuse que la liberté originairement laissée à tous les membres de l'Institut d'agir en matière d'élections à leurs propres risques, c'est-à-dire sans avoir reçu les avis qui eussent pu le plus sûrement les éclairer et influer le plus utilement sur leurs décisions.

Cependant, quelques inconvéniens, quelques dangers même que comportât en soi la procédure suivie, dans les derniers mois de l'année 1795, pour compléter le chiffre de cent quarante-quatre auquel devait s'élever le nombre total des membres résidans (1), les nominations qu'elle amena étaient de nature à donner au nouveau corps un éclat et une autorité au-dessus de toute contestation. Sans parler des savans illustres ayant appartenu à l'ancienne Académie des Sciences, qui, comme Fourcroy et de Jussieu, venaient rejoindre dans la première classe leurs confrères d'un autre temps, les Laplace et les Monge, les Guyton de Morveau et les Berthollet, ni des représentans de la science sociale et de la législation, de l'économie politique et de la morale, appelés à siéger dans la seconde classe à côté de Daunou, de Sieyès et de Bernardin de Saint-Pierre, — on ne trouverait guère, en parcourant la liste des peintres et des sculpteurs, des architectes et des musiciens choisis à cette époque, à regretter l'omission de quelque nom plus digne d'y figurer que celui de tel des nouveaux élus. Si certains artistes que de brillans antécédens semblaient désigner aux suffrages de leurs confrères, si Doyen, par exemple, — le peintre de cette *Peste des Ardens* qui devait, quelques années plus tard, inspirer à Gros, de son propre aveu, l'admirable tableau des *Pestiférés de Jaffa*, — si Antoine, l'architecte de l'*Hôtel des monnaies*, et un ou deux autres encore, ne se trouvèrent pas compris dans le nombre des premiers membres de l'Institut, de pareilles exclusions ne sauraient être imputées à l'oubli, encore moins à un parti-pris d'injustice; elles s'expliquent tout naturellement par l'obligation, que les intéressés n'auraient pu remplir alors, de résider à Paris (2). Il fallait donc s'en tenir au choix d'artistes satisfaisant à cette condition expresse, mais il suffit de se rappeler les noms de ceux qui furent élus pour reconnaître

(1) Les élections des associés non-résidans n'eurent lieu que dans le cours de l'année suivante. Quant aux associés étrangers, ils ne furent élus, dans la troisième classe comme dans les deux autres classes de l'Institut, qu'à partir du mois de décembre 1801.

(2) Doyen, qui avait émigré en 1791, s'était fixé à Saint-Pétersbourg, où il mourut en 1806. Quant à Antoine, nous avons indiqué plus haut les motifs probables du retard apporté à son élection, qui n'eut lieu qu'en 1799.

qu'ils avaient bien d'autres titres à la haute distinction qu'on leur accordait. C'étaient, pour n'en citer que quelques-uns, Vien, le précurseur convaincu, sinon très hardi, de la réforme que son élève David poursuivait, depuis plus de dix ans déjà, avec une force de volonté et une rigueur intraitables; Regnault, à qui son tableau de l'*Éducation d'Achille* avait valu, dès 1783, une célébrité presque égale à celle qu'allait conquérir deux ans plus tard le peintre des *Horaces;* Roland, le plus habile sculpteur de l'époque après Houdon et Pajou, de qui il avait été l'élève; Peyre, architecte savant, homme de caractère et de courage, qui, entre autres services rendus à la cause de l'art, avait, sous le règne de la Terreur, sauvé d'une destruction certaine les statues antiques du palais de Fontainebleau en les signalant à la horde venue pour les briser comme des images, — y compris même celles des empereurs romains, — consacrées à la mémoire des républicains par excellence des anciens âges. C'étaient enfin Grétry, depuis bien des années en possession de sa gloire, et Gossec, le créateur en France de la symphonie instrumentale, à une époque où Haydn lui-même n'avait encore produit dans son pays aucun de ses chefs-d'œuvre (1).

L'ensemble du personnel de l'Institut se trouvait donc constitué avant la fin de l'année 1795. Restait maintenant pour ceux qui le composaient à entrer réellement en fonctions, à faire publiquement acte de vie, et, pour commencer, à tenir sous les yeux de tous une séance générale dans laquelle les attributions de l'Institut seraient, une fois pour toutes, exposées, ses travaux à venir ou déjà en train promis à une publicité prochaine. Cette séance solennelle pourtant ne pouvait avoir lieu qu'après que les mesures de réglementation et de discipline intérieures auraient été discutées dans le sein des trois classes et approuvées ensuite par qui de droit. Aussi se mit-on immédiatement à l'œuvre, en vue de ces résultats préalables. Le projet de règlement fut promptement terminé. Préparé par une commission mixte de douze membres où la première classe avait pour représentans Laplace, Fourcroy, Lacépède et Borda, la seconde Daunou, Sieyès, De Lisle, de Sales et Grégoire, la troisième enfin, trois écrivains ou érudits, Chénier, Villars, Mongez, et un seul artiste, l'architecte Boullée, — ce projet dont l'Institut avait approuvé la rédaction le 15 janvier 1796 était, le 21 du même mois, porté au conseil des Cinq-cents, et, un peu plus tard, au conseil des Anciens. Bientôt les deux assemblées législatives nommaient à

(1) Plusieurs symphonies de Gossec furent publiées, à Paris, en 1754, mais on ne les exécuta que plus tard dans des concerts spirituels. La première symphonie en *re*, composée par Haydn en 1758, lorsqu'il était second maître de chapelle du comte de Mortzin, fut exécutée à Vienne au commencement de l'année suivante.

leur tour, pour l'examen des propositions qui leur étaient soumises, deux commissions composées de membres appartenant déjà pour la plupart à l'Institut et dont les rapporteurs, Lakanal et Muraire, conclurent à l'adoption sans réserve d'aucune sorte. Bref, le conseil des Anciens statuant en dernier ressort approuvait, le 4 avril 1796, le projet élaboré par l'Institut et lui donnait ainsi le caractère d'une loi de l'État.

Le tout, il est vrai, ne s'était pas opéré sans quelque emphase de part et d'autre dans les formes, sans quelques-unes de ces exagérations de langage rendues presque obligatoires par les usages et le goût du temps; mais, en constatant le fait, on a le devoir de reconnaître sous ce style et ces habitudes déclamatoires un fond de zèle sincère et de juste fierté patriotique, un vif sentiment de la grandeur inhérente à l'institution nationale qu'on venait de fonder. Quand Lacépède, portant la parole au nom de ses confrères, présentait au conseil des Cinq-cents le règlement qu'il avait contribué à établir, il pouvait bien terminer sa harangue par ces mots, assez hors de place sans doute, puisque ici la forme du gouvernement n'était nullement en cause, « nous jurons haine à la royauté; » mais il avait auparavant, et avec plus d'à-propos, parlé de la reconnaissance due à ceux qui, par la création de l'Institut, « installaient la fraternité entre les différentes familles des sciences et des arts. » Et si, de son côté, le président de l'assemblée Treilhard, — un futur comte de l'Empire, d'ailleurs, comme Lacépède lui-même, — se hâtait un peu trop de prédire dans sa réponse que le serment prêté par Lacépède et par d'autres républicains aussi fragiles « comprimerait à jamais les partisans de la monarchie, » il n'en était pas moins autorisé à se feliciter hautement des grandes œuvres récemment faites ou entreprises. « Cette Constitution méditée au sein des orages, disait-il, ces découvertes utiles qui, dans le court intervalle de quelques mois, nous ont fait franchir l'espace de plusieurs siècles, tout annonce à l'univers que les fondateurs de la république, en assurant d'une main l'édifice constitutionnel,.. n'ont pas néanmoins négligé les sciences et les lettres. Pour eux, la république a été assise sur deux bases indestructibles, la victoire et la loi : une troisième reste encore, l'instruction publique; ils vous délèguent le soin de la poser... »

Les progrès de l'instruction publique et le « perfectionnement des arts et des sciences, » tel était, en effet, aux termes mêmes de la loi organique de l'Institut, l'objet des efforts imposés au corps tout entier. C'est ce que Daunou sut faire ressortir avec autant de clarté que de force dans le discours qu'il avait été chargé de prononcer le jour de cette première séance publique dont nous parlions

tout à l'heure : séance imposante par le caractère élevé du programme que l'orateur avait à développer, par le nombre des assistans et par la majesté du lieu où ils étaient réunis, enfin et surtout par la valeur personnelle et l'indépendance de ces hommes, — savans, littérateurs ou artistes, — auxquels, suivant la fière parole de Daunou, le gouvernement « avait le droit de demander des travaux sans avoir le pouvoir de leur commander des opinions. » Et Daunou ajoutait, pour achever de définir le rôle assigné à ses confrères et pour expliquer la fermeté studieuse de leur zèle au lendemain des terribles commotions politiques que le pays avait subies : « Nous gardons l'émotion de la bataille avec cette espèce d'héroïsme sauvage qu'elle fait naître dans les âmes ; et, maintenant, en pleine possession de la liberté, la république nous appelle pour rassembler et raccorder toutes les branches de l'instruction, reculer les limites des connaissances, en rendre les élémens moins obscurs et plus accessibles, provoquer les efforts des talens, récompenser leurs succès, recevoir, renvoyer, répandre toutes les lumières de la pensée, tous les trésors du génie. Tels sont les devoirs que la loi impose à l'Institut. » Enfin, l'organisation intérieure de l'Institut et les motifs qui l'avaient déterminée étaient ainsi exposés dans ce grave et substantiel discours : « En divisant l'Institut national en classes et en sections particulières, on n'a pas prétendu offrir un système rigoureusement analytique de toutes les connaissances humaines, mais seulement réunir d'une manière plus spéciale les hommes qui, dans l'état présent des sciences et des arts, ayant un plus grand nombre d'idées et de méthodes communes, parlant en quelque sorte la même langue, peuvent avoir entre eux des communications plus habituelles et plus immédiatement utiles. L'Institut n'en conserve pas moins l'unité qui le caractérise ; ce sont ses travaux qui sont divisés plutôt que ses membres, et cette répartition qui distribue et ne sépare pas, qui ordonne tout et n'isole rien, n'est qu'un principe d'harmonie et un moyen d'activité. »

Étrange contraste, d'ailleurs ! La salle du Louvre où cette fête si pleine de promesses réunissait, le 4 avril 1796 (1), l'élite de la nation avait été, dans les deux siècles précédens, le théâtre de quelques-unes des scènes les plus lugubres de notre histoire. C'était dans cette même salle des Cariatides que, presque au lendemain du jour où elle y avait rassemblé la cour pour célébrer les noces de sa

(1) Cette première séance publique de l'Institut eut lieu le jour même et presque immédiatement après l'heure où le projet de règlement mentionné ci-dessus avait été définitivement approuvé par le Conseil des anciens.

fille et du roi de Navarre, Catherine de Médicis tenait conseil avec les Guise et préparait la Saint-Barthélemy ; c'était là que, dix-neuf ans plus tard, le duc de Mayenne, pour venger la mort du président Brisson, faisait pendre aux barreaux des fenêtres quatre des plus fougueux partisans des Seize; c'était là enfin, dans la tribune que soutiennent les Cariatides sculptées par Jean Goujon, que le corps de Henri IV, après le tragique événement de la rue de la Ferronnerie, avait été déposé, tandis qu'on allait porter à la reine la funeste nouvelle.

Il est bien probable toutefois que, à l'exception peut-être de Marie-Joseph Chénier, auteur de ce drame de *Charles IX* écrit avec la passion révolutionnaire que l'on sait, personne dans l'assemblée n'avait l'imagination hantée par ce passé sinistre : pas plus que, dans un tout autre ordre de souvenirs, on n'était disposé à se rappeler les représentations données, en 1658, par la troupe de Molière au lieu même où l'on se trouvait maintenant. La grandeur du fait présent suffisait, de reste, pour occuper la pensée de chacun, et, d'ailleurs, la transformation qu'on avait fait subir à la salle pour l'approprier à sa nouvelle destination ne permettait guère même aux regards d'être indifférens ou distraits.

Décorée pour la circonstance des statues d'illustres personnages français empruntées à divers monumens et dont quelques-unes, — les statues de *Sully*, de *Descartes* et de *Bossuet* entre autres, — ont été depuis lors transportées au palais qu'occupe actuellement l'Institut (1), couverte depuis la base des murs jusqu'aux voûtes des plus belles tapisseries des Gobelins et de trophées des drapeaux récemment conquis par les soldats de Valmy et de Jemmapes, de Hondschoote et de Fleurus, la salle des Cariatides présentait, dans cette éloquente parure, un aspect bien différent de celui qu'elle gardait depuis la fin du règne de Louis XIV. Elle n'avait plus été, à partir de cette époque, qu'un magasin de hasard où l'on entassait pêle-mêle des fragmens antiques, des plâtres, des objets mobiliers de toute espèce; elle devenait maintenant le sanctuaire du

(1) Ces trois statues, ainsi que celle de *Fénelon*, ornent aujourd'hui les murs de la salle des séances publiques de l'Institut. Quant au mobilier proprement dit qu'on avait fabriqué tant pour les séances publiques des trois classes réunies dans la salle des Cariatides que pour le service particulier de chacune de ces classes au rez-de-chaussée et dans les appartemens du premier étage,— appartemens situés, soit dit en passant, sur l'emplacement actuel de la salle Lacaze, de la pièce qu'elle précède et de la salle dite des *sept cheminées*, — une partie en est restée au Louvre même, une autre se trouve maintenant à la Bibliothèque de l'Institut. Ainsi les tables, avec des griffons bronzés pour supports qui garnissent la galerie principale de cette Bibliothèque, et, au Louvre, deux des salles de l'ancien Musée Charles X, proviennent de l'ameublement dont l'Institut primitif avait fait usage.

génie national personnifié dans ses représentans les plus glorieux et pour donner une sanction officielle à cette prise de possession par l'Institut du local qui lui était livré, tous les membres du Directoire en grand costume, tous les ministres, accompagnés du corps diplomatique, étaient venus assister à la séance d'installation. Une estampe de l'époque nous a conservé la physionomie de cette scène où, malgré les habits d'une magnificence théâtrale et les chapeaux plus empanachés que de raison des directeurs, malgré ces contrefaçons de l'antique, à la fois fastueuses et maigres, que David avait mises à la mode jusque dans la forme des sièges et l'ajustement des draperies de tenture, tout respirait une grandeur conforme au caractère moral de l'assemblée et aux idées qu'elle représentait.

La première séance publique de l'Institut ne dura pas moins de quatre heures. Outre le discours de Daunou, dont nous avons rapporté quelques passages et ceux de Letourneur, président du Directoire, de Dussaulx, président de l'Institut, on y entendit la lecture de neuf mémoires sur des questions spéciales, rédigés par des délégués des deux premières classes, un à-propos en vers, *la Grande Famille réunie* par Collin d'Harleville, une autre pièce de vers par Andrieux et une ode de Lebrun sur *l'Enthousiasme*. Enfin, Vauquelin termina la séance par des expériences « sur les détonations du muriate suroxygéné de potasse, lorsqu'il subit une pression ou un choc, » sorte de commentaire en action d'un travail sur ce sujet que Fourcroy venait de lire.

Dans tout cela, on le voit, la part de la troisième classe avait été bien restreinte, absolument nulle même pour les quatre sections réservées dans cette classe aux artistes, puisque aucun de ceux-ci n'avait pris la parole. Les séances publiques qui se succédèrent de trimestre en trimestre dans le cours de la même année et jusqu'à la fin de l'année suivante n'apportèrent aucun changement à cet état de choses. Chaque fois le programme demeura aussi chargé quant au nombre des communications scientifiques, philosophiques ou littéraires, aussi vide d'enseignemens concernant l'art proprement dit. Rien de plus explicable sans doute, étant donnée la répugnance en général des artistes à se servir, pour traduire leur pensée, d'autres intermédiaires que leurs instrumens ordinaires de travail; mais, en réalité, rien de plus préjudiciable à certains intérêts intellectuels du public. Quelles qu'eussent pu être les imperfections de la forme littéraire, n'aurait-on pas été, par exemple, plus heureux d'entendre Grétry parler de son art que de se sentir initié par les dissertations des savans à des secrets de physiologie chimique ou médicale divulgués au moins inopportunément dans un pareil milieu (1)?

(1) Parmi les sujets le plus intrépidement traités à cette époque dans les séances

La longueur démesurée des séances publiques d'une part, de l'autre la nature de bon nombre des travaux dont il était donné communication ne tardèrent pas à refroidir le zèle, sinon des auteurs de ces travaux eux-mêmes, au moins de ceux qui étaient appelés à les connaître. On commençait au dehors à se désintéresser de ce qui avait été d'abord accueilli avec un empressement unanime : il était temps de prendre des mesures, et c'est ce qui fut fait, pour que l'opinion déjà sur la pente de l'indifférence ne glissât pas jusqu'au détachement formel.

Cependant un événement politique renouvelé du régime de la Terreur, le coup d'état de fructidor 1797, allait, en frappant, entre autres victimes, cinq membres de l'Institut, porter une cruelle atteinte à l'indépendance de ce grand corps si hautement proclamée, l'année précédente, par ceux-là mêmes qui la sacrifiaient maintenant. Bien plus : parmi les proscripteurs, il s'en trouvait un, La Réveillère-Lepeaux, qui appartenait à l'Institut ; de sorte qu'en mettant hors la loi ses collègues du Directoire, Carnot et Barthélemy, il supprimait aussi en eux deux de ses confrères, comme il se débarrassait sans plus de façon de trois autres, en prononçant la déchéance de Pastoret, de l'abbé Sicard et de Fontanes. Ces deux derniers faisaient partie de la classe de la littérature et des beaux-arts, et l'on ne devine guère les prétextes que les auteurs du coup d'état purent invoquer pour traiter en conspirateurs le vénérable instituteur des sourds-muets et un poète d'inclinations aussi peu inquiétantes que le chantre du *Verger*. Quoi qu'il en soit, Fontanes et l'abbé Sicard ayant été rayés de la liste des membres de la troisième classe, on procéda presque aussitôt à leur remplacement, tandis que dans la première classe, le général Bonaparte prenait possession du fauteuil d'où Carnot venait d'être chassé (1), et que

publiques par les orateurs de l'Institut, il suffira de citer une étude descriptive et analytique de Fourcroy en collaboration avec Vauquelin *sur les calculs dans la vessie*, et une autre par le même savant, intitulée : *Comparaison de l'urine humaine et de celle des animaux herbivores, particulièrement du cheval.* En rendant compte de la séance où ce dernier travail avait été lu, *le Moniteur* avoue que « le sujet n'a pas paru heureusement choisi. »

(1) On a plus d'une fois reproché à Napoléon d'avoir, pour entrer à l'Institut, profité de l'expulsion d'un homme qui l'avait aidé au début de sa carrière. François Arago a, plus sévèrement que personne, condamné cet oubli des obligations contractées : « Est-il aucune considération au monde, dit-il dans son *Éloge de Carnot*, qui doive faire accepter la dépouille académique d'un savant victime de la rage des partis, et cela surtout lorsqu'on se nomme le général Bonaparte? Je me suis souvent abandonné à un juste sentiment d'orgueil en voyant les admirables proclamations de l'armée d'Orient signées : « Le membre de l'Institut, général en chef ; » mais un serrement de cœur suivait ce premier mouvement lorsqu'il me revenait à la pensée que le membre de l'Institut se parait d'un titre qui avait été enlevé à son premier protecteur et à son ami. »

dans la seconde classe, Champagne et Lescallier devenaient les successeurs de Pastoret et de Barthélemy.

Peut-être sera-t-il permis de dire qu'en consentant de si bonne grâce à remplacer des confrères dépouillés de leur titre contre toute justice et tout droit, l'Institut ne laissait pas, au moins en apparence, d'accepter le fait accompli un peu facilement et un peu vite ; peut-être, sans recourir à des protestations bruyantes, sans tenter des efforts de résistance inutiles d'avance dans les circonstances où l'on se trouvait, lui eût-il été possible, au nom de cette solidarité même établie par la loi organique, de témoigner quelque chose du sentiment de l'injure reçue et de prendre une autre attitude que celle d'une résignation toute passive. Sans doute, quand de nouvelles vacances viendront plus tard à se produire dans les classes décimées en 1797, l'Institut rouvrira ses rangs à ceux que le triste pouvoir d'alors avait proscrits ; les quatre premières années du XIXe siècle ne se seront pas écoulées encore que tous, sauf Barthélemy, auront été réélus par leurs anciens confrères ou réintégrés par arrêtés du gouvernement ; mais, au moment où l'iniquité était commise, fallait-il donc la subir sans donner même un signe de désapprobation, sans essayer, par quelque rappel, si réservé qu'il fût dans les termes, aux règlemens et à la loi, de prévenir au moins le retour de pareilles violences? Cette docilité si générale et si prompte créait en réalité un dangereux précédent. Qui sait si le gouvernement de la restauration n'en gardait pas le souvenir lorsque, à près de vingt ans d'intervalle, il entreprenait à son tour de sévir dans le sein de l'Institut contre d'autres ennemis ou d'autres suspects? Peut-être les ministres de Louis XVIII auraient-ils hésité à exclure de leurs académies respectives David, Monge, Grégoire, et plusieurs autres, si la mesure prise autrefois par le Directoire avait rencontré chez les confrères des hommes qu'elle frappait moins d'empressement à se soumettre ou moins d'inclination à se taire.

Aucun des artistes appartenant à la troisième classe n'avait été, nous l'avons dit, atteint par le coup d'état de fructidor. Les quatre sections formant la seconde moitié de cette classe demeuraient donc, quant au personnel qu'elles comprenaient, dans le même état qu'à l'origine ; mais, en dehors de leur participation obligatoire aux travaux, aux élections, aux tâches, de quelque nature qu'elles fussent, imposées à l'ensemble de l'Institut, elles n'avaient eu jusqu'alors pour leur propre compte ni une existence fort remplie, ni des moyens d'influence fort directs. L'unité d'action en toutes choses dont on avait entendu faire la condition essentielle et comme la raison d'être de l'Institut était un principe si littéralement observé qu'on avait été jusqu'à établir que les jeunes artistes à envoyer chaque année

à Rome seraient désignés, non par leurs juges naturels les peintres, les sculpteurs et les architectes de la troisième classe, ni même sur les propositions de ceux-ci, mais par l'Institut en corps, statuant dans la plénitude de son pouvoir et suivant ses inspirations propres. A la différence près de la situation sociale des juges et des garanties que pouvaient offrir leurs caractères personnels, c'était au fond retomber dans l'erreur commise en 1793, c'était reconstituer avec d'autres élémens le *Jury des arts* sorti de l'imagination de David et ayant fonctionné un moment de la manière que l'on sait. On ne tarda pas heureusement à revenir sur cette imprudente décision. Lorsque, par une lettre en date du 4 mai 1796, le ministre de l'intérieur Benezech eut informé l'Institut que les concours aux prix de Rome, suspendus depuis trois ans, seraient repris l'année suivante pour se succéder désormais sans interruption, on comprit que le mieux était de laisser aux artistes seuls le soin d'apprécier les mérites relatifs des concurrens et de prononcer un jugement qu'il n'y aurait plus ensuite pour l'ensemble de l'Institut qu'à ratifier de confiance.

Quelque bonne volonté qu'on y mit pourtant, tout, d'abord, n'alla pas de soi. Il fallait, pour ce qui concernait les prix de Rome et le séjour en Italie des lauréats, compter avec les événemens tragiques qui venaient de se produire de l'autre côté des monts ; avec le meurtre du secrétaire de la légation de France, Basseville, assassiné en plein Corso par la populace romaine, avec les périls qu'avaient courus le directeur et les treize pensionnaires de l'Académie, — Girodet entre autres et le sculpteur Lemot, — obligés, à la veille d'une invasion de leur palais, d'aller chercher un refuge à Naples. Le Directoire exécutif avait bien pu, dès l'année 1795, décréter le rétablissement des fonctions de directeur de l'Académie de France à Rome, supprimées, trois ans auparavant, par la Convention (1) ; il avait bien pu nommer Suvée à cette place de directeur, vacante depuis la révocation de Ménageot en 1792 : le tout n'en restait pas moins lettre morte. Suvée, dans l'attente d'un moment propice, continuait de séjourner à Paris où il devait même forcément s'attarder jusqu'au commencement de 1801, et, de leur côté, les jeunes artistes auxquels le prix de Rome était décerné ne pouvaient profiter des avantages que cette récompense semblait leur assurer. C'est ainsi qu'un des lauréats du concours

(1) Le décret du 25 novembre 1792, par lequel la Convention supprimait la place de directeur de l'Académie de France à Rome, occupée alors par Ménageot, n'avait pas pour cela porté atteinte à l'institution elle-même. L'Académie de France était maintenue; seulement, au lieu de continuer à être régie par un artiste, elle se trouvait « désormais placée sous la surveillance de l'agent français près le saint-siège. »

de 1797, Guérin, le futur peintre de *Clytemnestre* et de *Didon*, dut se résigner à ajourner indéfiniment son départ pour l'Italie et à remplir ses obligations de pensionnaire en exécutant à Paris les tableaux qui, dans d'autres circonstances, eussent constitué ses envois de Rome. Bien lui en prit d'ailleurs, puisqu'il dut à l'un de ces *envois* sur place le plus éclatant succès que, dans tout le cours de sa carrière, il lui ait été donné d'obtenir. L'apparition au Salon de 1799 de son *Marcus Sextus*, aujourd'hui au Musée du Louvre et qu'il peignit lorsqu'il n'était encore âgé que de vingt-cinq ans, produisit dans le public une sensation telle, elle procura du jour au lendemain au nom du jeune peintre une popularité si grande qu'on trouverait difficilement, même dans l'histoire des artistes les plus promptement arrivés à la gloire, l'équivalent d'un triomphe aussi universel et aussi rapide.

Peut-être, quelle qu'en soit au fond la très sérieuse valeur, le tableau de Guérin ne semble-t-il, à l'heure présente, justifier qu'incomplètement les applaudissemens enthousiastes qui l'ont autrefois accueilli ; peut-être les allusions qu'impliquait cette scène antique au retour récent des émigrés français dans leur pays n'ont-elles plus pour nous toute l'éloquence qu'on leur prêtait à la fin du XVIIIe siècle ? Enfin, si le fait très exceptionnel d'un talent formé à une autre école que celle de David (1) put, au moment où il se produisit, ajouter à l'étonnement du public et l'intéresser d'autant plus à la cause de ce talent, une pareille curiosité historique ne saurait à beaucoup près exercer la même influence sur l'opinion de ceux qui, en face de l'œuvre de Guérin, cherchent, à plus de quatre-vingts ans d'intervalle, à s'en expliquer le succès. Quoi qu'il en soit, Guérin eut le rare mérite de ne se laisser ni étourdir par le bruit fait autour de son nom, ni détourner des efforts qu'il s'était promis de poursuivre par l'orgueil d'avoir du premier coup si pleinement réussi. Le peintre acclamé de tous, depuis les membres de l'Institut eux-mêmes jusqu'aux élèves des ateliers, l'auteur de ce tableau publiquement couronné dès les premiers jours de l'exposition, n'eut garde de se croire pour cela passé maître. Aussitôt que les circonstances politiques le permirent, il s'empressa de réclamer le privilège que lui conférait son titre de « Grand prix » pour aller en Italie compléter ses études, comme si l'épreuve dont il venait de sortir vainqueur, et vainqueur avec tant d'éclat, n'eût été pour lui qu'un modeste début ou un simple encouragement à mieux faire (2).

(1) Guérin était élève de Regnault, dans l'atelier de qui il était entré en 1791.

(2) Malheureusement, la santé de Guérin, gravement compromise dès les premiers mois de son séjour à Rome, le força de revenir en France bien avant le terme de sa pension.

Tandis que, de 1796 à 1800, le directeur *in partibus* et les pensionnaires théoriques pour ainsi dire de l'Académie de France à Rome attendaient à Paris que les armes françaises eussent achevé en Italie de leur déblayer le terrain et que les traités successifs de Tolentino et de Campo-Formio eussent eu pour conséquence certaine une paix générale et durable, les routes conduisant d'Italie en France étaient activement utilisées; elles se couvraient de chariots chargés d'objets d'art de tout genre dont le jeune général Bonaparte venait de dépouiller les villes qu'il avait soumises, pour en enrichir la capitale de son pays. Marbres antiques, tableaux des plus grands maîtres de la renaissance, médailles et pierres gravées, tapisseries à sujets et manuscrits à miniatures, — tout avait été impitoyablement enlevé; et pendant que cet inestimable butin était dirigé vers Paris, à un autre bout de la France nos frontières allaient s'ouvrir pour livrer passage aux caisses dans lesquelles étaient renfermés, avec la même destination, les plus précieux tableaux de la Belgique et de la Hollande. Bientôt le tout affluait au Louvre, trop petit pour contenir ces innombrables richesses, ou du moins pour leur assurer des places également en lumière et en vue. Il fallut se résigner à l'obligation de faire un choix entre tant de chefs-d'œuvre et se contenter, faute d'espace, d'exposer seulement les plus universellement renommés; mais, avant de les installer sous le toit qui devait désormais les abriter, on résolut de les promener solennellement dans Paris, tant pour éblouir les regards de la foule par l'éclat d'une fête que pour avoir raison des objections qu'avait soulevées, même dans le monde des artistes, la première annonce des projets de spoliation.

La question, en effet, avait été dès l'année 1796 publiquement discutée, tant au point de vue des intérêts de l'art qu'au point de vue des principes généraux et de la morale politique. Dans une brochure intitulée : *Lettres sur le préjudice qu'occasionnerait aux arts et à la science le déplacement des monumens de l'art de l'Italie*, Quatremère de Quincy s'était efforcé de plaider une double cause : celle des anciens maîtres dont les œuvres perdraient certainement une partie de leur éloquence et de leur influence féconde en apparaissant hors de leur milieu naturel, — et celle des peintres français eux-mêmes qui, une fois en possession de ces monumens de l'art italien, ne seraient en mesure d'en étudier et d'en comprendre que la lettre. « C'est une folie, écrivait-il, de s'imaginer qu'on puisse jamais, par des échantillons réunis dans un magasin de toutes les écoles de peinture, produire l'effet que produisent ces écoles dans leur pays. » Et ailleurs : « Ces statues antiques, ces peintures ainsi dépaysées, arrachées à toutes les comparaisons qui en rehaussent la beauté, perdront sous un ciel étranger la vertu

instructive que les artistes allaient chercher en Italie. ... C'est avec vérité qu'on peut dire que le pays fait partie du muséum de Rome. Que dis-je? Le pays est lui-même le muséum. » L'énergique protestation de Quatremère de Quincy se terminait par ces mots : « Si l'exemple une fois donné de la violation du dépôt commun vient à être suivi par toutes les puissances, voisines ou éloignées, que les hasards de la guerre ou les révolutions politiques rendraient maîtresses de l'Italie; si les richesses de l'art et de la science ne sont plus qu'un butin dont un conquérant pourra faire sa proie;.. de quel danger, je vous le demande, ne seraient pas pour la science et pour l'art les conséquences de cette manière de procéder nouvelle? »

Les journalistes de leur côté, ceux du moins qui n'étaient pas aux gages du Directoire, — soutenaient la même thèse et, quelquefois, dans un langage plus irrité encore. Un d'entre eux, rédacteur du *Journal littéraire*, allait jusqu'à dire : « Quel autre qu'un barbare peut applaudir à la spoliation qu'on veut accomplir? » Enfin, huit membres de la troisième classe de l'Institut, — les peintres Vien, David et Vincent, les sculpteurs Pajou, Roland, Dejoux, Julien, et l'architecte Dufourny, — signaient, avec quarante-trois autres artistes, une pétition au Directoire exécutif (1), dans laquelle ils conjuraient le Directoire de « juger avec maturité cette importante question de savoir s'il serait utile à la France, s'il serait avantageux aux arts et aux artistes en général de déplacer de Rome les monumens de l'antiquité et les chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture qui composent les galeries et les musées de cette capitale des arts. » Et, pressentant sans doute que la question serait résolue par le Directoire dans le sens du « déplacement », les pétitionnaires demandaient qu'au moins, avant de rien enlever, « on chargeât de faire un rapport général sur cet objet une commission formée d'un certain nombre d'artistes et de gens de lettres choisis par l'Institut national, en partie dans son sein, en partie au dehors. »

Les choses n'en suivirent pas moins leur cours, comme le général Bonaparte et le Directoire l'avaient originairement entendu. On réfuta tant bien que mal les objections de Quatremère et de ses adhérens dans des articles de journaux concluant, suivant l'usage, « au nom de l'immense majorité du public, » à l'exécution immé-

(1) Parmi les noms des signataires de la pétition, nous relevons ceux de Girodet, Percier, Fontaine, Le Barbier, Lethière et Meynier, qui, à cette époque, n'appartenaient pas à l'Institut, mais qui devaient, dans le cours des années suivantes, être appelés à y siéger. On lit également au bas de cette pétition les noms du célèbre dessinateur-graveur, Moreau jeune, du paysagiste Valenciennes et de Denon, devenu un peu plus tard, directeur des Musées impériaux.

diate d'une mesure qui devait « faire de Paris le muséum universel de la France et de l'Europe ; » la pétition des artistes membres de l'Institut et de leurs confrères du dehors demeura sans réponse ; on s'arrangea pour qu'une contre-pétition, tendant au transport dans notre pays des œuvres en cause, pût au besoin être opposée aux vœux des réclamans, et des commissaires nommés sous sa seule responsabilité par le Directoire reçurent l'ordre de procéder en Italie aussi rapidement que possible à l'emballage et à l'expédition des objets destinés au musée du Louvre ou aux grands établissemens scientifiques de Paris : après quoi l'on s'occupa des préparatifs de la fête dont nous avons parlé. On comptait, nous l'avons dit aussi, sur la grandeur du spectacle pour enflammer l'orgueil patriotique de la foule et pour subjuguer de haute lutte l'imagination de ceux-là mêmes qui avaient d'abord résisté au nom du droit et de la raison.

Le double résultat que l'on se proposait d'atteindre fut effectivement obtenu. Ce fut avec un enthousiasme unanime que les Parisiens de toutes classes virent passer devant eux la longue série de ces incomparables dépouilles, et les artistes à leur tour, — même ceux qui s'étaient montrés jusqu'alors les plus récalcitrans, — n'eurent plus en face de ce qui leur était livré que le sentiment et, en quelque sorte, l'enivrement de la possession. Ainsi s'explique l'apparent démenti résultant de la présence à cette fête de l'Institut tout entier, c'est-à-dire y compris les membres de la troisième classe qui, avec Vien et David, avaient protesté d'avance contre le fait maintenant accompli. Tous les hommes d'ailleurs appartenant, à un titre quelconque, au monde des sciences, des lettres ou des arts, avaient été invités à prendre place dans le cortège qui devait parcourir d'un bout à l'autre les boulevards pour se rendre au Champ de Mars, où l'attendraient les ministres et les membres de l'Institut ; tous, depuis les hauts fonctionnaires de l'enseignement et les administrateurs des musées jusqu'aux étudians du quartier latin, jusqu'aux élèves de l'École des beaux-arts et du Conservatoire, avaient été appelés à l'honneur de participer, non pas à ce que l'on appelait avec autant de niaiserie que d'emphase « l'installation sur une terre libre des monumens arrachés à l'asservissement (1), » mais aux hommages que commandaient tant de glorieux chefs-d'œuvre.

(1) Dans un discours prononcé au Champ de Mars à l'occasion de la fête dont il s'agit, un des commissaires envoyés en Italie, Thouin, paraphrasait cette sottise en termes plus ridicules encore. « Remercions tous, » s'écriait-il au pied d'une statue de la liberté érigée pour la circonstance, « cette liberté vengeresse des arts longtemps humiliés, qui a enfin brisé les chaînes de la renommée de tant de morts fameux. »

Le jour venu, 9 thermidor an VI (27 juillet 1798), chacun était à son poste sur le quai voisin du Jardin des Plantes choisi comme lieu de rendez-vous, parce que c'était là qu'avaient été débarqués les *chevaux* colossaux de Venise et les autres monumens trop volumineux pour être expédiés d'Italie par la voie de terre (1). Bientôt le cortège se mit en mouvement ; il était partagé en trois grandes divisions, accompagnées chacune de détachemens de cavalerie et de corps de musique militaire.

En avant de la première division, comprenant six chars chargés de minéraux, de pétrifications, de végétaux de toute espèce, palmiers, cactus, etc., marchaient les professeurs du Muséum d'histoire naturelle. Ces six premiers chars étaient suivis de quatre autres supportant, comme dans les anciens triomphes romains, des cages où l'on voyait des lions et des lionnes d'Afrique, d'autres animaux féroces encore, suivis eux-mêmes de chameaux et de dromadaires qu'avait fournis la forêt du Gombo, près de Pise.

Sur la bannière, flottant en tête de la seconde division, on lisait : « Livres, Manuscrits, Médailles, Musique, Caractères d'imprimerie de langues orientales. » Le tout remplissant six chars qu'accompagnaient les professeurs du Collège de France, les professeurs de l'École polytechnique et les élèves de cette école, les gardes des Archives et des Bibliothèques publiques, en un mot le personnel complet des établissemens scientifiques, précédant les délégués des étudians, des correcteurs d'imprimerie, des éditeurs et des libraires.

Enfin les administrateurs et les divers fonctionnaires du Musée central des arts, du Musée spécial de l'école française, du Musée des monumens français, les professeurs des écoles de peinture, de sculpture et d'architecture entourés de leurs élèves, marchaient aux premiers rangs de la troisième division, composée de vingt-neuf chars sur lesquels apparaissaient, au milieu de trophées symboliques, de drapeaux et de guirlandes, les principales œuvres de la peinture et de la sculpture enlevées à l'Italie. C'étaient d'abord deux chars portant les quatre célèbres *Chevaux* de bronze, pris à Venise ainsi que le *Lion de Saint-Marc* et qui devaient, sous l'empire, orner, celui-ci une fontaine au centre de l'Esplanade des Invalides, ceux-là l'arc-de-triomphe de la place du Carrousel. Puis, sur les chars suivans, se dressaient les statues antiques dont, par un euphémisme officieux, on se vantait d'avoir obtenu du gouver-

(1) *Le Moniteur* du 24 floréal an VI (13 mai 1798) annonçait que « le convoi des monumens recueillis en Italie avait mouillé à Lyon, dans la Saône, le 7 de ce mois et qu'il continuait sa marche vers le canal du Centre, devant aller chercher le canal de Briare pour arriver à Paris. »

nement pontifical « la cession » : l'*Apollon du Belvédère* et le *Laocoon*, le *Gladiateur mourant* et le *Discobole*, vingt autres marbres admirables encore. Enfin, pour clore ce long défilé de chefs-d'œuvre, la *Vierge de Foligno* et la *Transfiguration* de Raphaël, des tableaux de Titien, de Corrège, de Paul Véronèse, achevaient d'étonner les regards des uns, de saisir et d'émouvoir l'intelligence des autres, d'inspirer à tous la même fierté en face de ces témoignages matériels des récentes victoires de la France.

Qui eût dit alors que tant de trésors dont nous nous croyions à jamais les possesseurs ne seraient entre nos mains qu'un dépôt qu'il nous faudrait rendre à courte échéance; qu'avant vingt ans, nous serions obligés de livrer à notre tour ce qui semblait être devenu notre bien, qu'en un mot l'on invoquerait contre nous ces mêmes droits de la force dont nous avions au moins imprudemment usé? Sans doute, — nous aurons l'occasion de revenir plus tard sur ce sujet, — les restitutions opérées en 1815 ne furent pas seulement les résultats de la violence, et, pas plus que *la Messénienne* irritée de Casimir Delavigne, les vers railleurs de Béranger ne sauraient aujourd'hui donner le change sur les vrais caractères du prétendu « vol fait par des rois; » mais on comprend de reste qu'au moment où ils s'accomplirent, les recouvremens dont il s'agit durent paraître des déprédations, et que, à l'exemple de leur confrère Denon, les membres de l'Institut, autrefois hostiles aux projets du Directoire, n'aient plus ressenti que l'amertume de l'humiliation imposée à la patrie. — Mais revenons aux heures où l'on n'en est encore qu'à la joie du triomphe et à la confiance sans préoccupation qu'inspire l'éclat du spectacle présent.

Lorsque, après avoir traversé Paris dans l'ordre que nous avons indiqué, le cortège fut arrivé au Champ de Mars, « tous les chars, dit un témoin de la scène (1), se rangèrent dans l'arène sur trois lignes, ceux qui les avaient accompagnés formant un demi-cercle devant la statue de la Liberté. Les artistes du Conservatoire exécutèrent le *Poème séculaire* d'Horace mis en musique par Philidor, puis une *Ode* de Lebrun, musique de Le Sueur; après quoi, les commissaires envoyés en Italie se sont avancés vers l'autel de la patrie et ont remis au ministre de l'intérieur, entouré des membres de l'Institut, la liste des objets qu'ils avaient recueillis... »

« Le lendemain, 10 thermidor, à trois heures, les autorités constituées et les ambassadeurs se sont réunis dans la Maison du

(1) Millin, *Magasin encyclopédique*, année 1798, t. II.

Champ de Mars (1). Le Directoire exécutif s'y est rendu, accompagné des ministres. A quatre heures, le Directoire et le cortège ont été de la Maison du Champ de Mars à l'autel de la patrie, aux sons de la musique militaire. Les chars attelés étaient rangés dans le cirque. Le Directoire, l'Institut national et tout le cortège ayant pris place, le Conservatoire a exécuté une symphonie et ensuite l'*Invocation à la Liberté*. Puis le ministre de l'intérieur a présenté au Directoire les commissaires d'Italie et les monumens recueillis par eux. Le président a remis à chacun de ces commissaires une médaille sur laquelle était gravée une figure de la France; et, de l'autre côté, cette légende : « Les sciences et les arts reconnaissans. » Ensuite, un aérostat, orné de guirlandes et de drapeaux tricolores, s'est élevé dans les airs. Au moment où le Directoire a levé la séance, le Conservatoire de musique a exécuté le *Chant du Départ*. Le soir, on a renouvelé l'illumination de la veille, et il y a eu dans le cirque des orchestres pour les danses. »

Sauf ces danses et ces lampions, assez hors de place, à ce qu'il semble, dans le voisinage des monumens les plus sévères de la science et des plus nobles œuvres de l'art, le programme de la fête célébrée les 9 et 10 thermidor avait été réglé de manière à donner à cette solennité publique plus de sérieux et de dignité que n'en avaient eu les représentations en plein air organisées, quelques années auparavant, tantôt au bénéfice de la *Nature régénérée*, tantôt comme témoignages de bienveillance pour l'idée d'un *Être suprême*. Aussi, en participant à cette fête où il ne s'agissait plus d'aller, comme autrefois, boire, avec plus ou moins de componction, l'eau qui jaillissait des mamelles d'une statue de la Nature ou d'assister à l'embrasement de mannequins figurant « le monstre de l'Athéisme » et ses « acolytes ordinaires, » — y compris, on ne sait trop pourquoi, *la Fausse Simplicité*, — les membres de l'Institut ne descendaient pas au rôle de comparses dans une comédie révolutionnaire : ils exerçaient tout naturellement la haute fonction qui leur appartenait.

Tandis que les membres de l'Institut faisant partie de la troisième classe s'associaient ainsi dans nos murs à une manifestation toute à la gloire de l'art antique et de l'art italien, un certain nombre de leurs confrères de la première classe travaillaient, loin de la France, à ouvrir une voie nouvelle aux études scientifiques. La commission d'Égypte, sous la direction de Monge et de Berthollet, préparait les *Mémoires* dont la publication, par les soins du général Bonaparte, révélait au monde savant, dès le commence-

(1) L'ancien hôtel de l'École militaire.

ment de l'année 1800 (1), les premiers secrets arrachés à la terre et aux monumens des Pharaons; elle recueillait les élémens du grand ouvrage qui, sous le titre de *Description de l'Égypte,* devait, en attendant les découvertes décisives de Champollion et les travaux complémentaires de ses successeurs, mettre sous les yeux du public un ensemble de renseignemens aussi précieux qu'imprévus sur « l'état ancien » et sur « l'état moderne » du pays qu'elle avait reçu la mission d'explorer. Enfin, une sorte d'annexe de l'Institut de France, l'Institut du Caire, fondé le 20 août 1798, réunissait des savans, des lettres, des artistes, les uns déjà membres de l'Institut national, les autres simplement attachés à la commission qui avait suivi l'armée, tous soumis à la même obligation de communiquer régulièrement leurs travaux à leurs confrères de France et de répondre, par l'envoi de mémoires développés, aux questions que ceux-ci jugeraient à propos de leur adresser sur quelque point d'histoire, de science ou d'archéologie.

Les deux premières classes de l'Institut national s'empressèrent d'user du droit qui leur était ainsi conféré. Une correspondance active s'établit entre les commissaires désignés par ces deux classes et les membres de l'Institut du Caire appartenant aux sections de physique et d'économie politique (2); il ne paraît pas, toutefois, que les membres de la troisième classe aient été animés du même zèle ni stimulés par la même curiosité. Ils avaient bien chargé trois d'entre eux, antiquaires ou orientalistes de profession, — Dupuis, Mongez et Langlès, — de demander des informations sur quelques problèmes d'archéologie pure ou de linguistique; mais ils semblaient par là s'être désintéressés des questions relatives à l'art proprement dit ou tout au moins avoir, volontairement ou non, laissé de ce côté péricliter leurs privilèges. Rien de plus explicable, d'ailleurs, que ce rôle un peu effacé des artistes membres de

(1) Cuvier, alors secrétaire de la première classe de l'Institut, adressait, le 25 février 1800, une lettre au général Bonaparte, devenu premier consul, pour le remercier, au nom de ses confrères, de l'envoi d'un exemplaire de ces *Mémoires:* « L'amour des sciences, lui écrivait-il, et le soin de les propager vous ont toujours occupé, même au sein des plus brillantes victoires, et l'Europe entière attendait les fruits qu'ils produiraient dans cette antique patrie des connaissances humaines que vous venez d'ajouter à vos conquêtes. C'est avec le plus vif intérêt que l'Institut national en a reçu les prémices. »

(2) L'Institut du Caire était composé de trente-six membres et divisé en quatre sections : mathématiques, physique, économie politique, littérature et arts. Parseval-Grandmaison, le futur auteur d'un poème sur Philippe-Auguste, Denon, le très habile dessinateur Dutertre et le peintre de fleurs Redouté faisaient partie de cette dernière section qui comprenait en tout huit membres.

la troisième classe dans tout ce qui concerne à cette époque l'action extérieure, et, à l'intérieur, les occupations réglementaires de l'Institut. Mal préparés, sinon étrangers, par la nature même de leurs études et de leurs occupations habituelles, à la plupart des affaires qu'il s'agissait de régler en commun; perdus pour ainsi dire, en raison de leur petit nombre, au milieu d'une foule de savans, de philosophes, d'hommes politiques dont ils n'étaient en mesure ni de discuter à bon escient les opinions, ni même de parler couramment la langue, — ils leur abandonnaient le soin d'engager et de poursuivre toutes les entreprises, de tout diriger, de statuer sur tout, et se contentaient le plus ordinairement, à l'heure des votes, d'accepter de confiance des décisions qu'ils étaient censés devoir contrôler.

Le moment était proche, heureusement, où cette situation toute dépendante allait changer; où, grâce à une répartition moins arbitraire des élémens et des forces qu'on avait d'abord systématiquement confondus, les diverses fractions de l'Institut acquerraient, sans préjudice pour l'ensemble, l'homogénéité qui manquait plus ou moins à chacune d'elles; où la troisième classe, enfin, exclusivement composée d'artistes, aurait désormais son caractère bien particulier et sa physionomie bien nette.

HENRI DELABORDE.

JOHN KEATS

I. *Life, letters, and literary remains of John Keats*, edited by Richard Monckton Milnes. 2 vol. Londres, 1848 (réimprimés depuis sous le nom de lord Houghton). — II. *The poetical works and other writings of John Keats*, edited by Harry Buxton Forman, 4 vol. in-8°. Londres, 1883. — III. *Keats*, by Sidney Colvin. Londres, 1887 (dans la collection des *English men of letters*, dirigée par M. John Morley).

John Keats est né à Londres au mois d'octobre 1795; il est mort à Rome en février 1821. Il n'a donc pas vécu vingt-six ans. Ce qui est vraiment durable dans son œuvre tiendrait aisément en un petit volume. La plupart de ses meilleurs poèmes, notamment cet admirable *Hypérion*, sont inachevés : le plus pur de sa gloire, comme de celle d'André Chénier, est dans des fragmens. Enfin, le plus grand nombre de ses vers ont été écrits dans un intervalle de temps qui n'excède guère quatre années, de 1817 à 1820. Il ne faut donc pas s'étonner si la plupart des lecteurs et des critiques de Keats ont accepté ce testament poétique d'un écrivain mort jeune comme un tout indissoluble, et s'ils n'ont pas songé à y distinguer les périodes de son développement. « Keats, l'homme qui n'a jamais marché ni progressé comme un autre homme.., mais qui s'est enfermé en vingt années parfaites, » a dit de lui Élisabeth Browning dans *Aurora Leigh*. Les poètes jugent parfois mal les poètes. Le rôle de la critique est de détruire les illusions, si séduisantes qu'elles puissent paraître. De même qu'on a cherché à faire l'histoire du développement poétique d'André Chénier et qu'on a pu distinguer des périodes dans ce développement, de même l'étude de Keats doit être abordée désormais dans un esprit plus critique et plus historique. Cette courte vie n'a pas été sans étapes. Pendant les quatre années qui en appartiennent à l'histoire littéraire, Keats,

quoi qu'en dise Mrs Browning, s'est développé : il est parti d'une certaine conception de la poésie, et, quand il est mort, il en avait entrevu une autre, plus complète et plus haute. Quatre années sont peu de choses pour le commun des hommes : elles sont une vie entière pour les âmes remuantes et passionnées comme la sienne. Sa correspondance, si vivante, si semblable à une causerie, est la meilleure source pour l'étude intime de son génie. Bien que sa poésie soit aussi impersonnelle (sauf un petit nombre d'odes) qu'il est possible, elle doit être étudiée en même temps que sa vie. Car son imagination n'a été qu'une forme idéale de sa sensibilité. Il est de ceux qui doivent beaucoup aux circonstances, quoique personne, par un contraste assez singulier, n'ait moins emprunté, pour sa poésie, au milieu où il a vécu. J'ajoute qu'une source nouvelle s'est ouverte, il y a quelques années, pour l'étude de Keats. M. Buxton Forman a publié des lettres inédites du poète à une jeune fille qu'il a aimée, à cette Fanny Brawne, qui a certainement, par l'attachement qu'elle lui a inspiré, hâté sa mort. La publication de cette correspondance, si regrettable qu'elle soit au point de vue de la discrétion, est un document qu'il n'est plus permis de négliger. Écrites par un malade, beaucoup de ces lettres doivent être jugées avec indulgence et réserve. Telles qu'elles sont, elles n'en jettent pas moins un jour nouveau sur l'homme et sur son fonds intime, qu'elles éclairent d'une vive lumière en nous expliquant plus d'une défaillance intellectuelle ou morale. On ne saurait donc reprocher à M. Buxton Forman de les avoir reproduites dans sa belle édition du poète, dans laquelle il a réuni, outre la correspondance complète et quelques fragmens en prose, tout ce qu'il a pu recueillir des vers de Keats. Parmi ces vers, il y en a beaucoup d'insignifians. Il peut être pénible aux dévots de Keats (car il a, comme Shelley ou comme Robert Browning, ses dévots) de s'avouer que leur poète a eu ses défaillances. Mais, s'il est une vérité qui semble ressortir avec évidence d'une étude complète de ces fragmens, c'est précisément que le Keats des premières années et des premiers poèmes ne doit plus être mis sur le même rang que le Keats d'*Isabella* ou d'*Hypérion*. C'est ce qui me paraît être le résultat le plus clair des beaux travaux dont il a été l'objet, depuis les deux volumes, déjà vieux de quarante ans, de lord Houghton, jusqu'à la solide et consciencieuse monographie publiée tout récemment par M. Sidney Colvin.

I.

Ce qu'on sait des origines de Keats est bien fait pour déconcerter les théoriciens de l'hérédité et du milieu. Par une sorte de para-

doxe de la nature, le plus grec et le plus purement artiste des poètes anglais était fils d'un palefrenier et naquit au cœur de Londres, dans Finsbury. Il est vrai qu'il connut à peine son père, l'ayant perdu de bonne heure. L'influence de sa mère, au contraire, fut considérable sur lui : c'était une femme vive, adroite et passionnée pour le plaisir : elle avait, outre John, trois fils et une fille. Mais John était son préféré. Elle lui passait tous ses caprices et s'amusait de toutes ses fantaisies. Or l'enfant était, dès lors, d'un caractère violent et indomptable : si l'on en croit Haydon, il s'empara un jour, à l'âge de cinq ans, d'une épée, et, se campant devant la porte de la chambre de sa mère, jura qu'elle n'en sortirait que quand il le voudrait bien ; elle fut obligée d'appeler à son secours des voisins, qui la délivrèrent de son fils. Ayant perdu son mari en 1804, elle se remaria, pour son malheur, avec un certain Rawlings, dont elle se sépara bientôt pour aller vivre à Edmonton, chez sa mère. C'est entre cette maison d'Edmonton et une école, située à Enfield, au nord de Londres, que s'écoulèrent les meilleures années d'enfance de Keats, de 1806 à 1810. Les souvenirs de ses camarades d'école s'accordent à son sujet : c'était un écolier distrait et peu appliqué, mais d'une nature généreuse et passionnée. Tous l'admiraient pour sa noblesse, son courage, et la beauté de sa personne. Batailleur et excellant à tous les exercices du corps, il n'en était que plus considéré, comme il sied entre écoliers anglais. Il avait le rire très près de larmes et le pardon très près de la colère.

Vers la fin de ce séjour à Enfield, une révolution se fit tout à coup en lui : il se prit d'un goût violent pour la lecture. Comme il ne faisait rien à moitié, il dévora tout ce qui lui tomba sous la main, notamment des livres de mythologie, et le *Dictionnaire classique* de Lemprière, où le futur auteur d'*Endymion* puisa ses premières notions sur la Grèce. En 1810, sa mère étant morte, il passa sous l'autorité de deux tuteurs, qui le retirèrent de l'école d'Enfield et le mirent en apprentissage chez un médecin d'Edmonton. Il avait quinze ans. De ces années de sa vie, nous ne savons presque rien, sinon qu'en un jour mémorable pour l'histoire de son génie poétique, un de ses camarades lui lut l'*Épithalame* de Spenser et lui prêta la *Reine des fées*. Ce fut une révélation subite de son talent. Il avait trouvé sa voie.

Aucun poëte n'a suscité plus de vocations que Spenser : c'est, par excellence, le poète des imaginations adolescentes. La pauvreté du fond dans la *Reine des fées*, l'absence d'intérêt humain dans ce long tissu d'allégories, la faiblesse même du plan et le manque d'unité dans l'œuvre, rien de tout cela n'est en effet pour choquer un enfant de seize ans. L'imagination de Keats se perdit avec enchante-

ment dans ce monde magique de la chevalerie, des nains et des châtelaines. Il en fut comme affolé. La forme de Spenser surtout le ravissait : certaines épithètes le faisaient se pâmer : il était, dès lors, comme il l'a dit de lui-même plus tard, « un amant des belles phrases. » Dans son enthousiasme, il s'essayait à imiter la strophe spensérienne, et il a réimprimé lui-même, dans son premier recueil, une très heureuse et brillante imitation de ce genre.

Une circonstance inattendue allait lui permettre de se livrer librement à ses goûts poétiques. En 1814, il se brouilla avec le médecin d'Edmonton, son maître, et, âgé de dix-neuf ans à peine, vint s'installer à Londres pour y suivre des cours de médecine. Il vivait avec ses deux frères, et, pendant quelque temps encore, fut un étudiant appliqué et studieux : il prit même un grade et fut attaché à Guy's Hospital. Mais peu à peu il se dégoûtait de la médecine : des distractions lui venaient pendant les leçons : « L'autre jour, pendant le cours, écrivait-il à un ami, un rayon de soleil entra dans la chambre et avec lui toute une troupe de créatures qui flottaient dans la lumière : et elles m'entraînèrent avec elles vers Obéron et le pays des fées. » Peu à peu, les visites des esprits se firent plus fréquentes. Keats finit par céder à leur appel. Son caractère impressionnable le rendait, d'ailleurs, impropre à l'exercice de la médecine, et les opérations le faisaient trembler. Enfin, il avait formé récemment d'intéressantes et utiles relations littéraires qui allaient achever de l'engager dans une voie nouvelle.

Au premier rang de ces dernières, il faut citer un écrivain qui prit rapidement une grande influence sur la direction de sa vie et de ses idées : je veux parler de Leigh Hunt, surtout connu à l'étranger par le livre qu'il publia, en 1828, sur lord Byron. Leigh Hunt était, vers 1817, une manière de personnage littéraire et politique. Vif, audacieux, séduisant, grand remueur d'idées, Hunt personnifiait les tendances libérales et françaises, qui, après avoir suscité en 1789 l'enthousiasme du monde lettré, étaient tombées, depuis les excès de la Révolution et depuis Napoléon, dans un discrédit presque universel. Wordsworth, Southey, Coleridge, notamment, après avoir été les champions les plus ardens des idées nouvelles, avaient passé brusquement et définitivement au camp conservateur. Pour reprendre dans toute leur pureté les idées de Godwin et de Holcroft, ces révolutionnaires de la première heure, il n'y avait guère, en 1817, que des irréguliers de la littérature, comme Hunt ou Shelley. Hunt dirigeait une revue, l'*Examiner :* quelques attaques vives contre le régent lui avaient valu deux années de prison, qui, vaillamment et même gaîment supportées, n'avaient pas peu contribué à augmenter son prestige. Profondément libéral en politique comme en littérature, sceptique et optimiste,

à la façon du siècle précédent, en religion, il était en hostilité déclarée avec Wordsworth et Southey tant pour leur « apostasie » politique que pour l'impulsion qu'ils avaient donnée à la réforme littéraire. Cette réforme, Leigh Hunt la voulait aussi ardemment que Wordsworth, mais il la voulait autre. La versification de Wordsworth, surtout, lui semblait pleine encore d'artifice et de convention. Il rêvait une forme plus libre, plus souple, plus rompue à toutes les nuances, à tous les caprices de la pensée. Il ne réussit qu'à écrire un poème d'une imagination brillante, abondant en inventions gracieuses et en traits charmans, mais plein aussi de négligences voulues et affectées et remarquable dans son ensemble par une sorte d'allure débraillée du fond comme de la forme. Ce poème, l'*Histoire de Rimini*, est caractéristique de ce qu'on appela alors la *Cockney-school of poetry*, l'école londonienne, qui, par son ton plus libre et volontiers vulgaire, s'opposait à l'école rêveuse, idéaliste et religieuse des *Lakists*.

L'influence de Hunt, tant en littérature qu'en poésie, fut grande sur Keats. A ce moment de sa vie, Keats était robuste, confiant dans son avenir, ami du plaisir et de la société : « Il était, nous dit un de ses camarades de ce temps, de l'école sceptique et républicaine, se faisait l'avocat des nouveautés qui se répandaient alors et critiquait volontiers les institutions établies. » D'ailleurs, cette fièvre de libéralisme fut courte : la politique n'a jamais tenu une grande place dans sa vie. Il est l'un des rares poètes de ce temps, peut-être le seul sur qui la révolution n'eut aucune influence. A la différence d'un Shelley ou d'un Byron, il s'est tenu tout à fait à part des grandes luttes contemporaines. Il est, à vrai dire, resté toute sa vie libéral dans l'âme. Aussi bien que Shelley, il a maudit les tyrans et attendu l'heure du relèvement des peuples ; mais cet espoir n'est pas entré dans sa poésie. Il a tenu obstinément séparés ces deux domaines de sa pensée et n'a jamais permis à la politique d'empiéter sur l'art.

En revanche, il a combattu aux côtés de Leigh Hunt dans la bataille littéraire. Comme lui, il méprisait Pope et se nourrissait de Spenser. Comme lui, il voyait dans la poésie une œuvre surtout d'imagination, l'art d'évoquer de belles formes en vers sonores et brillans. Il se croyait tenu, vers ce temps, de lancer, lui aussi, sa déclaration de guerre à ce qu'on nommait dédaigneusement, autour de lui, l'école française, celle des Pope et des Dryden. Parlant des poètes du XVIIIe siècle, il s'écriait en vers ronflans : « Mille artisans de vers portaient alors le masque de la poésie. Race maudite et impie ! qui blasphémait le dieu brillant de la lyre et qui n'en savait rien ! Non, ils allaient, brandissant un pauvre étendard décrépit, orné de misérables devises et portant en grandes lettres le nom

d'un Boileau! » Ces colères juvéniles, d'ailleurs, lui passèrent vite. Quoi qu'en pense M. Sidney Colvin, si le romantisme anglais n'avait jamais eu d'autre théoricien que Keats, si Wordsworth n'avait pas écrit ses graves et fameuses préfaces, ni Coleridge sa *Biographia litteraria*, la cause de la réforme poétique eût été bien compromise. Au fond, Keats tenait peu aux théories. Il n'a jamais eu l'ardeur du prosélyte ni le feu de l'apôtre. Il fut, et, s'il avait vécu, il serait probablement resté un poète avant tout personnel, peu soucieux des liens de coterie et d'école, profondément dédaigneux des suffrages du grand public, et ne reconnaissant d'autre juge de son orgueilleuse imagination que sa propre croyance intime dans la beauté absolue.

Vers le même temps où il se liait avec Hunt, Keats rencontrait un autre personnage fort original, grand homme en son temps, à qui l'avenir ne devait pas réserver la gloire qu'il a attendue toute sa vie avec une imperturbable confiance. C'était le peintre Haydon, nature enthousiaste, exubérante et passionnée, qui se croyait destiné à être le plus grand peintre de l'Angleterre et qui devait finir, après une vie orageuse, par se tuer misérablement en 1846. Rien n'est plus curieux que son journal et que ses lettres où abondent les renseignemens (parfois contestables) sur Keats, et qui se font remarquer par une sorte d'exaltation mystique. Il lui arrivait, un soir, de s'asseoir devant son pupitre et d'écrire à son ami : « Mon cher Keats, considérez cette lettre comme secrète et comme sainte. — Souvent je me suis assis près de mon feu après un jour d'effort, comme le crépuscule tombait et qu'un voile de gaze semblait obscurcir toute chose, et j'ai rêvé sur ce que j'avais fait et sur ce que je ferais encore, dans une ardeur brûlante, jusqu'au moment où, rempli de délire, je voyais les faces des morts puissans envahir ma chambre, et je tombais à genoux et priais le grand Esprit que je fusse digne d'accompagner ces êtres immortels dans leurs gloires immortelles ; et alors j'ai vu chacun d'eux sourire en passant au-dessus de moi et agiter la main en signe d'encouragement. » Le culte des grands hommes était l'un des articles de foi du petit cénacle dont faisaient partie Haydon et Keats. Malheureusement pour Haydon, ses visions l'ont trompé : car, si l'on excepte un joli tableau de genre qui est à la *National Gallery*, il n'a produit que d'honnêtes tableaux historiques, où l'on trouve de tout, sauf du génie (1). Son meilleur titre est d'avoir révélé au public anglais la

(1) Il en est un qui représente l'entrée du Christ à Jérusalem et où Haydon a figuré la plupart des écrivains notables de son temps, dont Keats. La reproduction de ce tableau, qui est aujourd'hui en Amérique, serait très désirable.

valeur des sculptures du Parthénon, rapportées de Grèce par lord Elgin ; encore ne l'a-t-il fait que la plume en main. Car les copies qu'il en a données sont, dit-on, médiocres. Avec tous ses défauts, avec sa rhétorique, son ton déclamatoire, sa personnalité débordante, Haydon n'en a pas moins été un utile ami pour Keats. Il l'a initié à la sculpture grecque : il l'a soutenu dans plus d'une défaillance. Si l'on ne peut s'empêcher de sourire en voyant son nom associé à ceux de Wordsworth et de Raphaël dans un sonnet de Keats, il n'en est pas moins vrai que son amitié pour l'auteur d'*Endymion* le fera vivre.

Si à Leigh Hunt et à Haydon on ajoute quelques jeunes gens, comme Cowden Clarke ou John Hamilton Reynolds, qui plus tard se firent un nom honorable dans les lettres, et Shelley, que Keats rencontra plusieurs fois en 1817, mais pour lequel il ne se sentit jamais une grande sympathie (leurs natures étaient trop foncièrement différentes), on connaîtra les principaux membres du cercle où il vivait. Encouragé par eux, il se décida à publier, en mars 1817, son premier volume. Ce recueil, qui parut sans autre titre que celui de « *Poèmes*, par John Keats, » avec une dédicace à Hunt, renfermait, outre un certain nombre de sonnets, des épîtres à trois amis et plusieurs fragmens, dont le plus long intitulé : *le Sommeil et la Poésie*, est aussi le plus intéressant. En dépit d'un article sympathique de Hunt dans sa revue et de l'enthousiasme débordant de Haydon, comparant la dernière pièce du recueil à « un éclair qui ferait trembler l'humanité, » le livre n'eut aucun succès. En 1817, l'attention du public anglais était toute à Thomas Moore, à Walter Scott, à Byron surtout, qui venait de quitter l'Angleterre avec éclat pour n'y revenir jamais. Elle ne daigna pas se tourner vers l'œuvre de ce débutant, avec qui son éditeur se hâta de rompre toute espèce de relations.

Keats n'était pas homme à se laisser arrêter par un premier échec. Il se remit sans tarder au travail et, afin de trouver le loisir et la solitude qu'il jugeait nécessaires, il partit, en avril 1817, pour l'île de Wight. On peut dire qu'à partir de ce jour jusqu'à celui où il rencontra Fanny Brawne, la poésie fut toute la vie de Keats. Toutes ses lettres nous le montrent en proie à une préoccupation dominante, la littérature. Pour un peu, on serait tenté de trouver cette maîtresse bien exigeante, tant elle l'absorbe et le rend indifférent à tout ce qui n'est pas elle. Dès son arrivée à Wight, il écrit à Reynolds : « Je sens que je ne puis plus me passer de la poésie, de la poésie éternelle : il ne me suffit pas de la moitié du jour, — il me faut tout le jour. J'ai commencé avec un peu, mais l'habitude a fait de moi un léviathan. J'étais tout frémissant de n'avoir

rien écrit depuis quelque temps : le sonnet ci-contre m'a fait du bien ; j'en ai mieux dormi la nuit dernière. Pourtant, ce matin, je n'en vaux guère mieux... Je vais me mettre immédiatement à mon *Endymion*, que j'espère avoir un peu avancé avant votre arrivée... » Toute sa correspondance est de ce ton ; on sent un homme que son art a pris entièrement. Pendant ces années de début, ç'a été la grande, l'unique affaire de sa vie que son *Endymion*. La poésie a été comme une fièvre continue qui ne l'a quitté qu'avec la vie.

C'est ainsi, encouragé et soutenu avec un touchant dévoûment par ses deux frères, qu'il passa l'année 1817 et la première moitié de 1818, travaillant sans relâche, variant les milieux, allant s'établir successivement, après avoir quitté Wight, à Margate et à Canterbury, à Hampstead et à Oxford, à Burford Bridge et à Teignmouth, dans le Devonshire. Je renvoie à la correspondance et au livre de M. Colvin le lecteur curieux de détails sur ces divers séjours de Keats. Il y a, notamment, des lettres charmantes datées d'Oxford, « la plus belle ville du monde, sans aucun doute. » Il y écrivait le troisième livre de son poème, auprès d'un jeune homme nommé Bailey qui devint l'un de ses meilleurs amis. Ce furent quelques semaines d'enivrement, que les deux amis passaient à écrire pendant la matinée, à errer en bateau sur l'Isis dans l'après-midi, à divaguer sur tout et à propos de tout le reste du temps, avec une verve comique et humoristique qui est l'un des traits saillans de l'esprit de Keats. En même temps qu'il se lie avec Bailey, il se crée des relations nouvelles dans le monde littéraire, remplit pendant quelques semaines le rôle de critique dramatique dans un journal de Londres, fréquente Lamb, Wordsworth et Hazlitt, conférencier brillant, alors très applaudi, et très admiré de Keats, dans ses leçons sur la poésie anglaise. En dépit des embarras d'argent, des brouilles passagères avec ses amis, du départ de son frère George, qui va tenter la fortune en Amérique, il prépare son poème pour la presse et le publie enfin au printemps de 1818.

Keats n'était pas content de son œuvre : avant même qu'elle fût terminée, il écrivait à un ami : « J'ai très médiocre opinion de mon poème, et le reprendrais d'un bout à l'autre si je n'étais fatigué du sujet, et si je ne pensais mieux employer mon temps en écrivant une nouvelle fiction que j'ai en vue pour l'été prochain. Rome n'a pas été bâtie en un jour, et tout le bien que j'attends de mon travail de cet été est le fruit de l'expérience que j'espère recueillir dans mon prochain poème. » Mais ce qu'il n'éprouvait aucune peine à se dire à lui-même et à quelques amis qu'il regardait comme ses juges naturels, il lui en coûtait infiniment de le dire au public : non par vanité, mais parce qu'il estimait sincèrement que la majo-

rité des lecteurs est incapable de se rendre compte de la valeur d'une œuvre d'art. « Je n'ai pas le moindre sentiment d'humilité pour le public, ni d'ailleurs pour rien au monde, sauf, — (ici, une déclaration à la Haydon), — pour l'Être Éternel, le principe de la beauté et la mémoire des grands hommes... Je ne puis m'empêcher de regarder le public comme un ennemi, auquel je ne puis m'adresser sans un sentiment d'hostilité. Je sauterais du haut de l'Etna s'il s'agissait d'un grand service à rendre au peuple; mais je hais toute popularité insipide. » De fait, aucun écrivain de ce siècle n'a fait moins d'efforts pour vivre de la vie d'autrui, pour se mettre à la portée de ses lecteurs, pour sortir de soi et de sa conception hautaine de la poésie : et cependant, ce même Keats a fait, dans la préface de ce même *Endymion*, cet aveu de ses faiblesses : « Sachant, dit-il, la manière dont ce poème a été écrit, ce n'est pas sans un sentiment de regret que je le publie. Ce que je veux dire sera très clair pour le lecteur, qui ne peut manquer d'y remarquer une grande inexpérience, un manque de maturité et tous les défauts qui caractérisent un essai fiévreux plutôt qu'une œuvre achevée ; » et plus loin, faisant allusion à l'âge de l'auteur : « L'imagination d'un enfant est saine, et l'imagination mûre d'un homme est saine ; mais il y a un moment de la vie, entre ces deux termes, où l'âme fermente, où le caractère n'est pas formé, où le chemin de la vie n'est pas tracé, où l'ambition a la vue trouble. » On me pardonnera ces citations multipliées. Elles doivent éclaircir un point contesté d'histoire littéraire. Pour beaucoup de lecteurs, le nom de Keats n'a évoqué pendant longtemps qu'un souvenir : celui d'un poète délicat et souffreteux qu'un article de revue a fait mourir de douleur. Cette légende a désormais fait son temps. A vrai dire, *Endymion* tomba avec éclat. En août 1818, le *Blackwood Magazine*, dévoué à un groupe d'hommes de lettres ennemis de Leigh Hunt, notamment à Walter Scott, saisit cette occasion d'infliger une correction éclatante à l'un des disciples favoris du maître. L'article qui y fut publié, et qui est vraisemblablement de Lockhart, le propre gendre de Scott, est pis qu'une grossièreté : c'est une sottise. Faisant allusion aux premières études de Keats, l'auteur concluait en ces mots : « Mieux vaut être un apothicaire affamé qu'un poète affamé : ainsi retournez à votre boutique, monsieur John! retournez à vos emplâtres, à vos pilules, à vos onguens. Mais, au nom du ciel, jeune Sangrado, soyez un peu plus ménager des soporifiques dans votre profession que vous ne l'avez été dans vos vers. » Le mois suivant, un article de la même violence parut dans la *Quarterly Review*, le journal redouté et écouté de Gifford : « Si quelqu'un, y était-il dit, avait le courage d'acheter cette *Fiction*

poétique et la patience (que nous n'avons pas eue) d'aller au-delà du premier livre, et le bonheur (que nous n'avons pas eu non plus) d'y trouver un sens, nous le conjurons de ne pas nous laisser ignorer ce succès... » Le coup était rude pour un débutant. Tous ses amis crurent Keats gravement atteint. Aussi, quand il mourut à Rome, moins de trois ans après, Shelley, Byron, d'autres encore, attribuèrent-ils sa fin à l'accueil brutal fait à son premier poème. Dans son indignation généreuse, l'un écrivit cette magnifique élégie d'*Adonais,* le plus admirable hommage qui ait jamais été rendu par un poète à un poète, dans laquelle il vouait ceux qu'il appelait ses assassins à une éternelle infamie. L'autre, dans une strophe de *Don Juan,* presque aussi ironique pour le poète que pour ses critiques, contribuait à affermir cette même légende, qui devait rester pendant plus d'un quart de siècle un des lieux-communs de la critique littéraire, jusqu'au jour où la publication des lettres de Keats en fit bonne justice. Certes, il n'eût pas été auteur, s'il fût resté insensible à d'aussi violentes attaques. Même il eut, dans le premier moment, une impression de dégoût et parla de renoncer à la littérature. Mais cet abattement fut court. « Les critiques que je me fais à moi-même, écrivit-il, m'ont fait sans comparaison plus de mal que celles des revues... Ce n'est qu'une question de temps : je crois que je serai parmi les poètes anglais après ma mort ; » et, sans tarder, il se remit à l'œuvre.

II.

Mais avant de le suivre dans ses nouvelles tentatives, il importe de s'arrêter un moment sur les premières : d'abord parce que *Hypérion* est expliqué et préparé par *Endymion ;* ensuite, parce qu'il y a, même dans *Endymion* et dans les premiers poèmes, parmi beaucoup de longueurs et de fatras, de véritables beautés.

Je trouve dans une lettre de Keats un mot qui résume assez bien toute cette première période de sa vie poétique : « Oh ! qui me donnera, s'écrie-t-il, une vie de sensations plutôt que de pensées? » De fait, c'est la sensation, ou, si l'on veut, le sentiment qui tient la première place dans cette jeunesse de Keats ; ce qui y manque le plus, ce qu'il semble avoir évité avec autant de soin que d'autres ont mis d'ardeur à le poursuivre, c'est la pensée. Voyez-le, tel que l'ont peint, à cette époque, Haydon et Leigh Hunt : petit, nerveux ; le cou jeté en avant, comme dans une attente continuelle ; les traits mobiles ; la bouche grande et frémissante ; le front large ; le regard profond et brillant, « l'œil d'une prêtresse de Delphes qui a des visions. » Toute son apparence dénote un être prompt à s'émouvoir,

à jouir, à souffrir. Il a l'imagination vive et sensuelle. Un jour, pour mieux apprécier, comme il dit, « la délicieuse fraîcheur du vin de Bordeaux dans toute sa gloire, » il se couvre la gorge et la langue de poivre de Cayenne. Une autre fois, il se donne la joie d'écrire des vers en tenant un fruit dans sa bouche. L'excitation des sens lui est un moyen d'activer la faculté poétique. « Qu'on me donne des livres, des fruits, du vin de France, un beau temps, et un peu de musique dans la campagne, jouée par un musicien inconnu,.. et je suis homme à passer tout l'été tranquillement, sans me soucier beaucoup du gros roi de France, de notre gros régent ou du duc de Wellington. » Il y a longtemps qu'on l'a remarqué : Keats est plein de vers savoureux, de ces vers qui font, si l'on peut dire, venir l'eau à la bouche. Personne n'a décrit mieux que lui, avec un soin et une prédilection plus marqués, les impressions du goût et du toucher. Personne n'a eu un vocabulaire plus luxueux pour tout ce qui est des sens. Il abonde en mots rares et cherchés pour décrire les odeurs, les sons, les couleurs. Beaucoup de ses courtes pièces ne sont faites que de sensations, notées dans une langue singulièrement précise et riche. L'idée ne lui venait pas qu'une sensation est chose moins relevée qu'un sentiment ou une idée : il avait devant de belles formes, de beaux sons, de belles couleurs, ce tressaillement de l'artiste dont l'âme est comme envahie d'un coup et qui ne songe ni à régler ses impressions ni à les raisonner. Même l'extase a toujours chez lui quelque chose de la pâmoison, et dans ceux de ses poèmes qui semblent, à première vue, les plus éloignés de toute réalité, souvent une impression sensuelle vient rompre brusquement la trame éthérée des rêves. Dans l'*Ode* fameuse *au rossignol*, c'est ce cri involontaire : « Oh! qui me donnera une gorgée d'un vin longtemps refroidi dans la terre profonde, d'un vin qui sente Flora et la campagne verte, la danse, et les chansons provençales, et la joie ensoleillée? Oh! qui me donnera une coupe pleine du chaud Midi! »

De pareilles impressions, quand elles s'emparent de lui, l'absorbent entièrement. Tous les témoignages de ses amis s'accordent à le représenter comme le plus sensible, et, si je puis dire, le plus frémissant des hommes. Devant un beau paysage, devant un rayon de soleil ou de lune, il n'était plus son maître. Lui, si calme, si rassis dans la conversation, devenait, dans la campagne, semblable à un homme ivre. Haydon nous dit que le bourdonnement d'une abeille, la vue d'une fleur, le miroitement du soleil faisait trembler tout son être : ses yeux brillaient, sa joue s'échauffait, ses lèvres frissonnaient. Il nous a décrit lui-même, dans un beau sonnet, la joie qu'il trouvait à quitter la ville, à s'élancer librement dans la

campagne, en pleine nature, à se laisser tomber dans les herbes drues, et là, couché tout de son long, à lire « une débonnaire et douce histoire d'amour; » puis à regarder les nuages vaguer au ciel et à laisser passer, entièrement heureux, la journée, s'écoulant « comme une larme d'ange, qui tombe dans l'éther lumineux silencieusement. » — « La poésie de la terre n'est jamais morte, » dit-il ailleurs. Il l'a comprise, cette poésie, avec l'emportement et les ardeurs d'un amant. Il a mis de la sensualité dans son adoration du soleil et du midi, de cette patrie idéale où il n'était pas ne et qu'il ne devait voir que pour y mourir.

De même, une noble action, une belle pensée, en vers harmonieux, retentissait dans toute sa personne : sa bouche frémissait et ses yeux se remplissaient de larmes. Une fois, il lui arrive de lire l'épisode de Paolo et de Francesca dans la *Divine comédie :* aussitôt il a un rêve qui le transporte : « Ce fut, dit-il, l'un des plaisirs les plus vifs de ma vie. Je flottais dans l'atmosphère tourbillonnante, comme il est dit dans le poème, avec une belle créature, dont les lèvres étaient jointes aux miennes, à ce qu'il me semblait, pour un siècle; et, au milieu de ce froid et de cette obscurité de l'enfer, j'avais chaud; des arbres éternellement fleuris s'élevaient, et nous nous reposions sur eux avec la légèreté d'un nuage, jusqu'à ce que le vent nous emportât ailleurs... Oh! puissé-je rêver ainsi toutes les nuits! »

Une pareille nature morale fait songer un lecteur français à Rousseau, à ce Rousseau que Keats a si profondément méconnu. Beaucoup de critiques anglais, dont Matthew Arnold et M. Sidney Colvin, voient dans cette extrême sensibilité aux impressions du dehors l'un des caractères de la race celtique, et en concluent volontiers que Keats avait du sang des Celtes dans les veines. Quoi qu'il en soit, il a été avant tout, dans sa première jeunesse, l'homme de ses impressions. Il a conçu le poète comme un être mobile et docile, jouet complaisant des choses du dehors, une âme semblable à une flamme vacillante, se courbant au moindre souffle. La faculté de sentir et d'imaginer des sensations est prépondérante en lui. Elles retentissent si vivement en sa nature qu'il n'a ni le temps ni le désir de les régler, et qu'il se laisse emporter à l'impression du moment sans tenter de résistance. On ne peut s'empêcher de songer, quand on essaie de se rendre compte de son imagination, à ces fontaines merveilleuses qu'il a décrites dans *Endymion*, qui se transforment instantanément en mille objets divers et revêtent mille formes inattendues. Voici que l'onde mobile prend la forme d'un saule-pleureur, puis celle d'une naïade; puis c'est un cygne, que ce féerique jet d'eau; puis il devient un chêne majestueux, et

le voici enfin qui s'épanouit, au souffle du vent, en une cathédrale gothique.

Cette sensibilité si vive l'a fait beaucoup souffrir. Si riche qu'on suppose une organisation de ce genre, elle est toujours sujette à des heures de lassitude et de vide. Quand l'enchantement cessait, quand la faculté poétique s'arrêtait pour quelques heures, personne n'était plus inquiet, plus découragé, plus dépourvu de ressort : « En vérité, écrit-il un jour, j'ai le tempérament horriblement maladif,.. c'est là, sans aucun doute, le grand ennemi et la pierre d'achoppement que j'ai à craindre. » Ce que ne pouvaient faire ici le *Blackwood Magazine* ni la *Quarterly Review*, Keats se chargeait de le faire lui-même. Son imagination tombait avec sa sensibilité. N'étant plus provoquée ni surexcitée, elle se refusait à produire. En de pareilles heures, il sentait grandir en lui une révolte : il était né, disait-il, pour être un ange rebelle, et l'occasion seule lui avait manqué. Il s'avouait avec rage que le moindre obstacle provoquait en lui des colères « dignes d'une tragédie de Sophocle. » Il devenait soupçonneux et méfiant : « J'ai passé ma vie, disait-il une fois, à soupçonner tout le monde. » Il faut ajouter bien vite, à son honneur, qu'il n'en a jamais rien laissé percer au dehors : nul n'a été plus généreux et plus noble dans ses relations avec ses amis. Mais la souffrance intérieure n'en était pas moins vive, et la plaie ne s'est jamais entièrement fermée. A force d'ouvrir son âme indistinctement à toutes les impressions fugitives, il en était venu à ne plus distinguer entre les maux légers et les graves, entre les imaginaires et les réels. Même, les douleurs imaginaires le frappaient plus vivement que les autres, et il le constatait avec mélancolie. Quand son frère se maria et quitta l'Angleterre, il écrivait à un ami intime : « Le départ de mon frère pour l'Amérique ne me cause pas la moindre excitation, et je me sens un cœur de pierre quand je pense à son mariage. » Il se reprochait durement cette froideur involontaire. Il s'en voulait de n'être pas plus ému, plus prompt à compatir aux malheurs de ceux qu'il aimait, à se réjouir de leurs joies. Il en venait à se confesser franchement à son ami Bailey sur ce point : « S'il vous arrivait de constater de la froideur en moi, ne l'attribuez pas à un manque de cœur,.. car je vous assure qu'il m'arrive parfois de ne pas sentir l'influence d'une passion ou d'une affection pendant toute une semaine, et aussi longtemps que cet état dure, j'ai des soupçons sur moi-même et sur la vérité de mes sentimens à d'autres momens : je les considère alors comme de stériles larmes de tragédien. » Pour qui a pratiqué Keats et a vécu dans l'intimité de sa pensée, un pareil aveu est presque tragique lui-même.

Mais on se tromperait fort si l'on cherchait l'écho de pareilles souffrances dans ses vers. Outre un orgueil naturel qui lui interdisait des épanchemens de ce genre et qui lui a fait cacher même à ses meilleurs amis un amour qui l'a tué, il croyait, au moment où il écrivait *Endymion*, que la muse ne doit jamais être la confidente des douleurs du poète. La poésie n'était, à ses yeux, qu'une suite de riches et somptueuses tapisseries, brodées sur le canevas des impressions journalières. A aucun prix, l'homme ne doit transparaître sous le poète. Que m'importe, à moi lecteur, d'où vous sont venus vos imaginations et vos rêves? Que m'importent les larmes et les abattemens dont vous avez payé le droit de m'éblouir par des formes belles et des vers sonores? La poésie n'a pas pour rôle d'émouvoir par la peinture de nos souffrances et de nos joies communes. Elle est une création de scènes idéales et de personnages imaginaires, auxquels on n'a le droit de demander qu'une chose, qui est de donner l'impression de la beauté. L'homme le moins capable d'avoir écrit *Childe Harold*, c'est Keats. Celui de tous les poètes anglais qui fait le plus songer à l'auteur de la *Reine des fées*, c'est l'auteur d'*Endymion*.

Spenser et les poètes lyriques contemporains de Shakspeare ont été les inspirateurs des premiers poèmes de 1817. Le moyen âge et la chevalerie; un monde idéal où la vie serait toujours bonne; la joie qu'éveille en nous le spectacle de la nature; l'amitié enfin. — tels sont les thèmes que Keats développe, non sans éclat, mais aussi non sans monotonie. Si quelques pages doivent rester de ce premier recueil, ce sont quelques vives et fraîches descriptions: déjà le poète s'engage dans la voie qui sera définitivement la sienne. Mais la meilleure preuve qu'il tâtonne encore, ce sont des retours de déclamation et de rhétorique. Se figure-t-on l'auteur d'*Hypérion* écrivant: « Je serais un monstre, un lâche, si je sourcillais en exprimant ce que j'ai osé penser! Ah! que plutôt je roule comme un fou par-dessus quelque abîme; que le chaud soleil fonde mes ailes dédaliennes, et me précipite, convulsé et la tête en avant! » Rien ne ressemble moins à Keats que ce jeune romantique qui montre le poing aux étoiles. Si l'on ajoute à cela des vulgarités, du mauvais goût à la Leigh Hunt; une allure négligée du vers; enfin une incohérence singulière dans les images, on aura un aperçu des défauts du livre. Les qualités en sont celles qu'il va développer dans *Endymion:* la splendeur des visions; un style cherché, mais éclatant et sonore; enfin et surtout, le pouvoir de personnifier des forces naturelles ou les sentimens de l'homme en des créatures idéales, mi-divines et mi-humaines, semblables à l'Adonis ou à la Psyché des poètes antiques.

La mythologie grecque fournissait un cadre merveilleux pour le développement d'un pareil don. Nulle part, Keats ne devait trouver plus de faciles et charmantes occasions de personnifier l'adolescence inquiète, la beauté triomphante, et l'amour, « dieu du sang qui brûle, des cheveux défaits, des seins nus qui palpitent. » Cette Grèce des contemporains de Shakspeare, des Marlowe, des Greene et des Herrick; cette Grèce qu'il voyait à travers quelques imitateurs de Lycophron et de Callimaque, à travers la *Fidèle bergère* de Fletcher et *l'Homme dans la lune* de Drayton; cette Grèce un peu conventionnelle et affadie, qu'il reconstituait d'après Lemprière, tel a été le point de départ de Keats. Il ne savait pas le grec; il n'a cherché les élémens de son *Endymion* ni dans Théocrite, ni dans Apollonius de Rhodes, ni dans Lucien ou Pausanias, qui ont tous parlé de cette même légende. Sur quelques élémens empruntés à Lemprière et aux poètes du XVIe siècle, il a brodé une fable, à laquelle viennent s'en mêler plusieurs autres : celle de Pan, celle de Vénus et Adonis, celle d'Alphée et d'Aréthuse, celle de Glaucus et de Scylla. De tout cela, enrichi et développé, il a formé une œuvre éclatante, luxuriante et débordante, où l'imagination prédomine aux dépens de la pensée.

Sur les flancs du Latmos, dans une forêt, des bergers célèbrent la fête de Pan. Le poète nous décrit longuement la pompe des cortèges et des cérémonies religieuses. Il y a beaucoup de fraîcheur et de charme dans ce début : il y a aussi, pour tout dire, un peu de miévrerie : ces vierges pâlissent et tremblent trop aisément; ces bergers « bien vêtus » et portant « des flûtes à bout d'ébène » nous font songer à des bergers d'églogues, dans le goût du siècle précédent. Il me semble qu'on n'a pas assez noté les origines de la poésie de Keats : elle n'est pas si entièrement originale qu'on veut bien le dire. Comme il y a du Parny en Chénier, il y a du Beattie en lui. Un poète, si personnel qu'on le suppose, n'échappe guère à certaines influences, qu'il lui faut subir avant de les dépasser, et il n'est pas difficile d'en retrouver plusieurs dans *Endymion*, qui rattachent le poème au XVIIIe siècle par les racines. Cela dit, il faut ajouter bien vite que ni Beattie, ni Thompson, ni aucun prédécesseur de Keats n'eût écrit ce magnifique hymne à Pan, qui est comme la perle du premier livre :

« O toi qui écoutes le bruit clair que font les ciseaux, tandis que, de temps à autre, vers ses compagnons tondus, un bélier s'en retourne en bêlant; toi qui sonnes du cor, quand les sangliers au sauvage boutoir, qui ruinent les tendres épis, mettent en rage notre chasseur; toi qui, de ton souffle, protèges nos fermes, pour en écarter les nielles et tous les maux qu'amène la tempête; auteur

étrange de bruits indéfinissables, qui viennent, s'éteignant, par les campagnes sonores, et se meurent tristement sur les landes stériles ; gardien redoutable des portes mystérieuses qui conduisent à l'universel savoir ; regarde, fils puissant de Dryope, tous ceux qui sont venus t'offrir leurs vœux, le front ceint de feuillage ! »

Il y a déjà dans tout ce passage ce sentiment profond d'une certaine mythologie grandiose et voilée, peut-être moins grecque qu'on ne le suppose, mais à coup sûr infiniment poétique, et dont le *Centaure* de Maurice de Guérin peut nous donner en France quelque idée.

Tandis que les bergers du Latmos célèbrent les mystères de Pan, leur roi Endymion est atteint d'une incurable mélancolie. Sa sœur Peona le presse de lui en confier le secret ; il lui avoue alors son amour pour une femme, une déesse peut-être, qu'il a vue en rêve, et dont le souvenir le poursuit. Tous les reproches de Peona sur ce chimérique amour n'y font rien. Endymion se meurt de regret.

Dans le second livre, il se met à la recherche de cette mystérieuse beauté. Une nymphe, déguisée en papillon, lui sert de guide. Il visite tout d'abord le monde souterrain, le monde étrange des grottes, des cavernes, de l'or, du saphir et du marbre. Keats nous en décrit longuement les horreurs et les magnificences. Dans ce voyage, son héros rencontre successivement Adonis et Vénus, puis Cybèle : « la mère des dieux, Cybèle, seule, toute seule, dans un sombre char : un vêtement noir jeté sur son corps majestueux ; le front pâle comme la mort, couronné de tourelles. Quatre lions à la large crinière traînent les roues indolentes... Silencieuse passe la reine, comme une ombre, et elle s'évanouit sous une arche obscure. » Puis, après avoir entrevu de nouveau son amante inconnue, il parcourt la région des fleuves souterrains, où il rencontre Alphée avec son Aréthuse. Ensuite « il se tourna, — il vint un son puissant ; il marcha, — il vint une lumière plus froide : alors il se dirigea vers elle par un sentier sablonneux, et voici qu'en moins de temps qu'un instant ne fuit, les visions de la terre furent parties et envolées : il aperçut le gigantesque océan au-dessus de sa tête. »

A partir du troisième livre, le héros qui, jusque-là ne s'est intéressé qu'à ses propres souffrances, prend part à celles des autres. Il rencontre au fond de la mer le vieillard Glaucus, assis sur un roc, « un tapis d'herbes sous ses pieds maigres et froids. » Glaucus lui conte comment il a, dans sa jeunesse, aimé une nymphe, Scylla ; comment Scylla a été tuée par Circé, jalouse ; comment lui-même, pour avoir cédé à l'amour de Circé, est devenu, par un juste

châtiment, vieux et cassé ; comment il pourra enfin, à l'aide d'un étranger mystérieux, retrouver Scylla et recouvrer sa jeunesse. Or cet étranger n'est autre qu'Endymion. Glaucus se rend avec lui dans un palais sous-marin où, depuis des siècles, il a couché côte à côte les jeunes hommes et les jeunes femmes qui se sont noyés par amour. Endymion les ressuscite, et, avec eux, la malheureuse Scylla. Tous ensemble vont, dans un élan de reconnaissance, rendre hommage au roi Neptune.

Au livre suivant et dernier, Endymion erre de nouveau solitaire, quand il rencontre une jeune Indienne, qui lui raconte, elle aussi, ses malheurs. Ce récit, purement épisodique, est la meilleure partie d'*Endymion :* c'est une sorte d'orientale à la Henri Heine, tantôt mélancolique, tantôt éclatante et joyeuse. L'héroïne rappelle comment elle a suivi, dans sa course errante, le dieu Bacchus (1) : « Par les larges rivières et les hautes montagnes, nous allions ; et, sauf quand Bacchus se retirait dans sa tente de lierre, haletans, bondissaient le tigre et le léopard, avec les éléphans d'Asie ; en avant allaient des myriades d'êtres, chantant et dansant, avec les zèbres rayés, les chevaux lustrés et fringans de l'Arabie, les alligators aux pieds palmés, les crocodiles portant sur leurs dos écaillés, en files, des enfans potelés et rieurs, imitant la manœuvre des matelots et le labeur des robustes galériens ; avec des avirons qui sont des jouets, et des voiles de soie, ils glissent, insoucians du vent et de la marée... J'ai vu l'Osirienne Égypte s'agenouiller devant la couronne de vigne tressée ! J'ai vu l'Abyssinie aride se lever et chanter au bruit des cymbales d'argent ! J'ai vu la vendange victorieuse envahir de sa chaleur la vieille et sauvage Tartarie ! Les rois de l'Inde abaissent leurs sceptres ornés de joyaux, et, de leurs trésors, ils répandent une pluie de perles : du haut de son ciel mystique, le grand Brahma gémit, et tous ses prêtres se lamentent, devenus tout pâles devant le regard du jeune Bacchus. »

Endymion, devenu éperdument amoureux de la jeune Indienne, oublie pour elle la déesse mystérieuse. Mais il se trouve qu'en somme la déesse et l'Indienne n'étaient qu'une seule et même personne, à savoir : Cynthia ou Diane, à laquelle Endymion finit par être réuni pour jamais.

Le lecteur n'est pas sans s'être aperçu, même à travers cette maigre et ingrate analyse, du défaut essentiel de l'œuvre : je veux dire le manque d'unité. Il n'y a, en vérité, ni plan, ni idée maîtresse. C'est une suite de tableaux brillans, les uns charmans, les

(1) Il n'est pas sans intérêt de rappeler que la description du cortège de Bacchus a été inspirée par le tableau fameux de Titien, à la *National Gallery*.

autres vagues, dont le sens final nous échappe. Car enfin, qu'est-ce que le poème d'*Endymion?* Est-ce une pure féerie? Est-ce une allégorie? Est-ce un poème philosophique à la façon de l'*Alastor* de Shelley? Est-ce tout cela à la fois? Si c'est une féerie, si l'œuvre doit être jugée comme une pure fantaisie, il est permis de la trouver un peu longue. Il y a, certes, des morceaux parfaits; il y a une belle souplesse de l'imagination; on reconnaît l'homme qui écrivait : « La poésie doit venir aussi naturellement que les feuilles aux arbres, ou ne pas venir; » il y a un don tout spenserien pour créer et combiner des formes et des couleurs, — quelque chose comme le talent d'un peintre qui aurait méconnu sa vocation et se serait fourvoyé dans la poésie. Mais il y a bien des longueurs et bien des bavochures. Dès 1820, Jeffrey, comparant dans la *Revue d'Edimbourg* Keats à ses modèles, Fletcher, Ben Jonson et Milton, constatait que chez les uns l'imagination est tenue en bride par le jugement, au lieu qu'elle est toute-puissante et comme déchaînée chez l'autre. Keats lui-même comparait l'esprit de l'auteur d'*Endymion* « à un jeu de cartes éparpillé. » Ce qui lui manquait encore, en 1817, c'était donc cette parfaite possession et sobriété de l'imagination qu'il devait acquérir dans *Hypérion*. Mais il lui manquait autre chose encore : à savoir, un peu de philosophie. Car il importe de constater, pour détruire une illusion encore commune, que si *Endymion* n'est pas une pure feerie, il n'est rien. On nous dit, il est vrai, et M. Sidney Colvin semble croire, qu'il y a une pensee morale cachée sous cette trame brillante. Endymion personnifierait l'âme humaine en quête de la beauté éternelle, et ce serait une sorte de mythe, assez semblable à celui de Psyché, que cette longue poursuite, à travers quatre livres, d'une déesse toujours fuyante. Mais si Keats a jamais songé (ce que je ne crois pas, car il n'en est nulle part question dans ses lettres) à un mythe de ce genre, il faut avouer qu'il a pris un soin extrême de le dissimuler. Car, dans un poème philosophique, il faut des personnages philosophiques : un Faust ou un Méphistophélès, un Manfred ou un Prospero. Or je vois bien, dans *Endymion*, de gracieuses divinités, des nymphes et des bergers; mais qui définira le caractère du seul personnage proprement dit? qui trouvera rien d'humain, c'est-à-dire de philosophique, dans Endymion? « La musique de ce nom est comme entrée dans mon être, » nous dit Keats. Mais quelques syllabes harmonieuses ne font pas un caractere. Le besoin vague d'aimer une déesse ne constitue pas un personnage. Endymion, qu'on ne s'y trompe pas, n'est pas un frère de Manfred ou de Rene; son mal n'est pas le *Weltschmerz;* sa tristesse ne vient pas d'un effondrement de ses croyances. Toute cette

mythologie n'est pas, comme dans le *Prométhée* de Shelley, un voile transparent dont le poète a couvert des maux plus modernes. Elle n'a point de sens caché; elle n'est pas un symbole. Nous ne savons pas pourquoi ces dieux pleurent et souffrent. Cette nature même qu'on nous décrit est trop loin de nous; elle est trop uniformément merveilleuse pour nous intéresser. Keats ne l'a pas conçue, à la façon de Woodsworth, comme un reflet de Dieu, ou, à la façon de Shelley, comme la plus belle manifestation de la raison parfaite. Il a vu cette nature idéale avec des yeux de pur artiste, comme un sculpteur contemplerait un beau corps. Il s'est amusé de cette vision, sans lui chercher de sens caché; et c'est pourquoi sa poésie n'est faite que pour un petit nombre d'hommes, capables de sensations extrêmes et prolongées comme les siennes, capables surtout de n'y chercher qu'un plaisir de l'imagination, non de l'esprit. Pour le commun des lecteurs, *Endymion* sera toujours un rêve impalpable, une ombre flottante qu'on veut étreindre et qui glisse entre les doigts. L'action s'en déroule dans un pays magique, d'où l'homme est absent, et où règne comme un clair-obscur continu. Les enchantemens y succèdent aux enchantemens, les merveilles aux merveilles, et pourtant l'intérêt languit, et, faute d'un sentiment simple, on en vient, dans ce conte des Mille et une nuits, à regretter Scheherazade.

III.

La vie devait se charger, dans l'année qui suivait la composition d'*Endymion*, de ramener Keats vers un sentiment plus clair et plus net de la réalité. Mais avant même qu'elle lui eût imposé des épreuves décisives, il avait pris la résolution de se transformer. Dès le mois de janvier 1818, il écrivait à ses frères : « Je crois qu'un petit changement s'est fait en mon esprit dans ces derniers temps; je ne puis plus supporter d'être sans rien faire, sans m'intéresser à rien, moi qui ai été pendant si longtemps un être purement passif. » Il lit assidûment Shakspeare; il songe à apprendre le grec et l'italien; il parle de demander à Hazlitt des conseils pour l'étude de la métaphysique. Il écrit à Taylor : « Je ne sais rien — je n'ai rien lu. Je veux suivre les conseils de Salomon : « Instruisez-vous, éclairez-vous. » Je m'aperçois que les jours de jeunesse sont passés. Je m'aperçois que je ne puis avoir de joie en ce monde qu'en m'instruisant continuellement. Je m'aperçois qu'il n'y a rien qui vaille la peine d'être poursuivi que l'idée de faire un peu de bien au monde. Certains le font par leur société; certains par leur esprit; d'autres à force de bonté; d'autres

enfin par une sorte de faculté qu'ils ont de communiquer du plaisir et de la gaîté à tous ceux qu'ils rencontrent... Il n'y a qu'un moyen pour moi. Mon chemin est tout tracé à travers l'application, l'étude, la pensée. Je le suivrai, et, dans ce but, je me propose de faire une retraite de quelques années. J'ai balancé pendant quelque temps entre un sens raffiné du plaisir esthétique et l'amour de la philosophie; si j'étais fait pour l'un, j'en serais heureux; mais, comme je ne le suis pas, je tournerai mon âme vers l'autre. » Le 3 mai de la même année 1818, il écrit à son ami Reynolds une admirable lettre, pleine de la plus haute philosophie, et qui témoigne, en outre, d'une vue très claire de sa propre vie morale. Il va, dit-il, se remettre à l'étude. Il a compris qu'aucun savoir n'est ennemi de la poésie. C'est pourquoi il va refaire de la médecine. Il n'est plus à l'âge des penchans et des répugnances irraisonnés, qui ne sont au fond que des puérilités. Un vrai poète doit tout comprendre, tout aimer, notamment la science; car « elle guérit de la fièvre et nous aide, en élargissant notre horizon, à alléger le fardeau du grand mystère. » Vers ce temps, il comprend *Hamlet* pour la première fois; il goûte Milton et même Wordsworth; mais il reproche encore à ce dernier une philosophie trop abstraite, trop peu humaine. Il commence à avoir un vrai sentiment de la peinture; il goûte Raphaël et s'éprend des primitifs italiens. Sa conception de la vie en est élargie : « Je compare, écrit-il, la vie humaine à une grande demeure contenant beaucoup de chambres, dont je ne puis vous décrire que deux, les portes des autres étant encore fermées pour moi. La première dans laquelle nous pénétrons est la chambre de l'enfance,.. où nous restons aussi longtemps que nous ne pensons pas. Nous y demeurons longtemps, et, quoique les portes de la deuxième chambre restent grandes ouvertes, laissant passer une vive lumière, nous ne nous soucions pas de nous avancer vers elles; à la fin seulement nous y sommes graduellement attirés par l'éveil du principe pensant en nous. Nous n'entrons pas plus tôt dans la deuxième chambre, que j'appellerai la chambre de la pensée vierge, que nous sommes grisés par la lumière et par l'atmosphère. Nous ne voyons qu'agréables merveilles et songeons à nous arrêter là pour jamais, dans le plaisir. Cependant, parmi les effets que produit cet air que nous respirons, il en est un terrible : notre regard aiguisé pénètre dans le cœur et dans la nature de l'homme : nos nerfs sentent que le monde est plein de misère et de désespoir, de douleur, de maladie et d'oppression; par là cette chambre de la pensée vierge s'obscurcit peu à peu, et en même temps, de tous côtés, beaucoup de portes s'ouvrent; mais elles sont toutes dans la nuit et ne conduisent

qu'à la nuit... Si nous vivons et si nous continuons à méditer, nous aussi nous explorerons ces noirs passages. »

Keats, hélas! ne devait pas aller loin dans cette exploration qu'il rêvait. Mais c'est beaucoup de l'avoir tentée, et d'avoir compris qu'il y a des étapes nécessaires dans le développement de l'âme, et comme une prise de possession très lente de l'esprit par l'esprit. De plus en plus, l'importance de l'étude de l'homme lui apparaissait. Il écrivait déjà de Teignmouth : « C'est une belle chose qu'un paysage ; mais la nature humaine est plus belle. » Cette impression ne cessa de s'accroître pendant un voyage qu'il fit, au printemps de 1818, avec un ami, en Écosse. Ce pèlerinage au pays de Burns lui fit le plus grand bien : quoique le paysage du Nord de l'Angleterre lui semblât « anti-grec et anti-charlemagnesque, » comme il dit plaisamment, il lui sembla qu'il prenait, au sortir des livres, comme un fortifiant bain de nature. Sa santé, un peu ébranlée, se remettait à vue d'œil. Malheureusement, le voyage finit par un accident : il fut pris d'un mal de gorge violent qui le fit revenir précipitamment à Londres. Il y retrouva son frère Thomas gravement malade. Au mois de décembre de la même année, il le perdait.

Cette mort laissait Keats à lui-même, son autre frère étant en Amérique, et sa sœur Fanny étant gardée sévèrement par un tuteur grognon, qui lui interdisait de la voir. Il alla vivre à Hampstead, dans le voisinage de Leigh Hunt, avec un ami, nommé Brown. Tout auprès, habitait une veuve, Mes Brawne, avec trois enfans, dont l'aînée, Fanny, était une jeune fille de moins de dix-neuf ans. Keats la rencontrait souvent dans une maison amie. Elle lui fit l'effet, au premier abord, d'une coquette, et voici comment il la décrit dans une sorte de journal qu'il envoyait régulièrement à son frère et à sa belle-sœur : « Elle est à peu près de ma taille, avec une jolie physionomie du genre allongé; elle manque d'expression dans tous ses traits ; elle s'arrange pour donner bon air à ses cheveux; ses narines sont très jolies, bien qu'elles aient l'air de souffrir; elle a la bouche quelconque; elle est mieux, vue de profil que de face : car en vérité elle n'a pas le visage plein, mais pâle et maigre, sans qu'on y devine un os. Sa taille est très gracieuse, comme ses mouvemens; ses bras, bien faits ; ses mains, médiocres; ses pieds, passables. Elle n'a pas dix-sept ans (1); mais elle ne sait rien ; elle a une tenue scandaleuse, vole de côté et d'autre, dit aux gens de telles impertinences que le mot de « friponne » m'a échappé dernièrement : cela ne vient

(1) Elle en avait, en réalité, dix-huit et demi.

pas, à mon sens, d'une mauvaise nature, mais d'une envie qu'elle a d'avoir de belles manières. Je n'en suis pas moins lassé de ces façons-là, et m'en passerai désormais. » De l'aveu de tous ceux qui ont connu Fanny Brawne, Keats eût mieux fait de s'en tenir à cette première impression. Avec son caractère gai et insouciant, avec son amour du plaisir et du monde, cette jeune fille aimable et superficielle était la compagne la moins propre à faire le bonheur d'un homme de sa nature. Ses amis étaient d'autant plus autorisés à compter sur son bon sens, qu'il avait jusque-là témoigné un mépris marqué pour les femmes. Écrivant d'Écosse à Bailey, il disait, peu de mois avant sa rencontre avec Fanny : « Je sens que je ne suis pas juste envers les femmes. J'essaie en ce moment de leur rendre justice : je ne puis. Est-ce parce qu'elles sont si fort au-dessous de mes imaginations d'adolescent? Quand j'étais écolier, je considérais une belle femme comme une vraie déesse... Je n'ai pas le droit d'attendre d'elles plus que la réalité... Mais n'est-ce pas extraordinaire? Quand je suis avec des hommes,.. je suis libre de tout soupçon; je me sens à l'aise. Quand je suis avec des femmes, j'ai de mauvaises pensées, de l'envie, de la tristesse; je ne puis ni parler ni me taire; je suis plein de soupçons, et par suite je n'écoute rien; il me tarde de m'en aller. Il me faut absolument triompher de cela; mais comment? »

Ce que fut son amour pour cette Fanny qu'il avait d'abord dédaignée, nous l'apprenons par les lettres que M. Buxton Forman a publiées en 1878. Jamais amour ne fut plus semblable à un esclavage de la pensée et des sens. Ces lettres, — je ne parle que de celles qui furent écrites avant février 1820, c'est-à-dire avant la dernière maladie de Keats, — sont un long cri de passion et de désir. Il n'y est guère question que de la beauté de Fanny. Comme elle s'en plaint, il répond : « Pourquoi ne puis-je parler de votre beauté? Aurais-je pu vous aimer sans cela? Je ne puis concevoir d'autre origine de mon amour pour vous que votre beauté; » et ailleurs : « J'imaginerai cette nuit que vous êtes Vénus et je prierai, prierai, prierai votre étoile comme un païen. » Il y a plus d'un trait vulgaire dans cette correspondance, dont Keats ne sort pas précisément grandi et qui, par cette raison, serait restée avantageusement dans les tiroirs de son éditeur. Mais il faut faire la part d'un caractère passionné, incapable de sentir avec mesure ou de se donner à moitié. Il lui écrit pendant une absence forcée : « Vous m'avez absorbé tout entier. J'ai, en ce moment, la sensation d'un être qui se dissoudrait; je serais infiniment misérable si je n'avais l'espoir de vous revoir bientôt... Je me suis étonné quelquefois que les hommes pussent mourir pour la religion : j'en ai frémi. Je ne

frémis plus : je pourrais subir le martyre pour ma religion. — L'amour est ma religion, — je pourrais mourir pour cela, — je pourrais mourir pour vous. Ma foi est l'amour, et vous en êtes le seul article... Mon amour est égoïste. Je ne puis respirer sans vous. » Si l'on veut bien considérer que toutes ces lettres sont de ce ton et qu'il n'y est guère question d'autre chose, on conviendra que l'amour de Keats pour Fanny a dû être comme un bouleversement de sa vie morale.

Mais cette révolution, qui devait finir par le tuer ou tout au moins par hâter sa mort, semble lui avoir été d'abord bienfaisante. Elle l'a ramené au sentiment plus vrai de la passion. Elle l'a excité à produire. Elle a ouvert des sources nouvelles à son génie. Elle a stimulé et activé le mouvement poétique commencé au lendemain de l'achèvement d'*Endymion*. Aucune période de sa vie n'a été plus féconde que les premiers temps de sa liaison avec Fanny Brawne.

Tous les poèmes composés dans la seconde période poétique de Keats, à laquelle nous arrivons maintenant, ont tout au moins un caractère commun, qui est la perfection de la forme et ce qu'on pourrait appeler le fini dans le travail de l'imagination. De plus en plus la poésie devient grecque par le sentiment de l'ordre et par la sobriété de la conception : il y a d'*Endymion* à *Hypérion* la même distance qui sépare les passages les moins heureux et les plus touffus de Spenser, des pages les plus achevées de *Comus* ou de *Samson Agonistes*.

Trois auteurs principaux et bien différens entre eux semblent avoir surtout contribué à cette évolution de la forme poétique : Homère, Milton et Boccace.

L'Homère de Chapman, — un Homère un peu plus redondant et plus romantique que le vrai, mais majestueux encore et vraiment épique, — était l'une des plus anciennes admirations de Keats. La plus connue peut-être de toutes ses pièces, celle qui figure dans toutes les anthologies, est le fameux sonnet « sur une première lecture de l'Homère de Chapman », qui date de 1816 : « Alors, dit le poète (faisant allusion à l'impression qu'il reçut de cette lecture), je fus comme un observateur des cieux, quand une planète nouvelle vogue dans le champ de son regard ; ou comme l'intrépide Cortez, quand avec des yeux d'aigle il contemplait le Pacifique, et que tous ses hommes se regardaient avec un étrange soupçon, — silencieux, sur un pic du Darien. » Cette influence d'Homère, amoindrie sans doute par celle de Spenser pendant qu'il écrivait *Endymion*, semble avoir repris toute sa force dès le commencement de 1818. Keats, à ce moment, songeait à

apprendre le grec. Il y renonça, mais se mit à l'italien, et lut Boccace, qui lui inspira bientôt après *Isabella*. Le *Décaméron* lui ouvrit un monde nouveau, celui de la Renaissance italienne : il lui donna aussi le sens d'une forme achevée dans le récit : que l'on compare les narrations diffuses et surchargées d'*Endymion* avec cette charmante anecdote, si finement et nettement contée, du *Pot de basilic :* on aura la mesure exacte du progrès accompli. Enfin Milton consomma et couronna les deux influences grecque et italienne. Il lui fit comprendre la grandeur et la parfaite noblesse de la forme épique. Si Boccace est le père légitime des contes italiens et Moyen Age, Milton est, avec Homère, la source d'*Hypérion*, ce *Paradis perdu* païen.

Une jeune fille de Messine aime un jeune homme nommé Lorenzo, employé chez les deux frères, riches commerçans. Cet amour déplaît à ces derniers. Un jour, ils entraînent Lorenzo dans une forêt, l'assassinent et l'enterrent. La jeune fille, inquiète de son amoureux, languit et dépérit de jour en jour, jusqu'à ce qu'une nuit celui-ci lui apparaisse en songe et lui indique le lieu de sa sépulture. Elle va dans la forêt, creuse à l'endroit fatal et retrouve en effet son cadavre. Elle lui coupe la tête, l'embaume et la place dans un pot de fleurs, qu'elle garde nuit et jour près d'elle. Ses frères ne peuvent s'expliquer son affection pour cette fleur, la lui enlèvent un jour, et déterrent la tête de Lorenzo. Épouvantés de voir leur crime découvert, ils quittent Messine pour jamais, et la jeune fille meurt de son amour. Tel est, on s'en souvient, le sujet d'une nouvelle du *Décaméron*, que Keats a empruntée, en changeant seulement le lieu de la scène, qu'il place à Florence. Son récit est écrit en strophes de huit vers et se déroule avec une sorte de gaucherie voulue, qui lui donne comme un air d'antique légende. S'il y a encore de ci de là un peu de fadeur, l'ensemble est exquis : les contours sont nets et lumineux comme dans une toile de primitif. Le fatras d'*Endymion* a entièrement disparu; les images sont discrètes et appropriées ; enfin il y a — chose nouvelle dans Keats et bien significative — une émotion sobre et pénétrante. Qu'on note, par exemple, cette complainte de l'ombre de Lorenzo, parlant à Isabella. « Je suis une ombre maintenant, hélas ! hélas ! demeurant sur les limites de l'humaine nature, toute seule : seule je chante la sainte messe, tandis qu'autour de moi tintent de petits sons de vie, et que des abeilles brillantes passent, à midi, qui volent vers les champs, et que plus d'une cloche de chapelle sonne l'heure, me faisant mal dans tout mon être. Ces sons deviennent étranges pour moi, et tu es bien loin de moi dans la race humaine ! » C'est

comme une évocation du fantôme d'Hamlet dans cette histoire des pays du soleil. C'est aussi l'un des premiers et des meilleurs exemples de cet amour de l'étrange, du mystérieux, de l'inexplicable, qui est l'un des élémens essentiels de la poésie de Keats et l'un de ceux qu'il a le plus contribué, avec Coleridge, à introduire dans la poésie anglaise.

Le même charme pénétrant se retrouve dans *la Veille de la Sainte-Agnès*, ce chef-d'œuvre, malheureusement intraduisible, de ce qu'on peut appeler la « poésie du vitrail. »

« Il y avait une fenêtre haute à trois arcades,... avec des vitres en losange étrangement travaillées, riches en couleurs et en teintes splendides, comme sont les ailes sombres et damassées d'un papillon; et au milieu, entre mille figures héraldiques, entre des saints noyés dans le crépuscule et de ternes blasons, un écusson rougissait du sang des reines et des rois. » Tel le poème dont cette strophe fait partie. C'est un vitrail : jamais langue humaine n'a plus chatoyé. C'est une richesse et une splendeur uniques de style, et je doute qu'on puisse concentrer plus d'images éclatantes en quelques strophes définitives.

C'est la veille de la Sainte-Agnès : ce soir-là, dit la légende, les vierges qui se coucheront avant souper verront en songe leur amoureux, — et c'est précisément à cette légende que pense, au milieu du bal, la rêveuse Madeleine, insensible à la musique « qui gémit comme un dieu souffrant. » Elle danse pourtant, mais « avec des yeux vagues et sans regards. » Cependant un ennemi de sa famille, le jeune Porphyro, éperdument épris d'elle, — comme Roméo l'était de Juliette —, est entré seulement dans le bal. Il obtient d'une vieille servante qu'elle le cachera dans la chambre de la jeune fille, et là il verra Madeleine « endormie dans le sein des vieilles légendes. » Il se cache en effet, et la jeune fille, sans soupçon de sa présence, se couche et s'endort : « Son âme s'envola, comme une pensée, jusqu'au lendemain, merveilleusement gardée à la fois des joies et des peines, fermée comme un missel.. » Alors Porphyro sort de sa cachette. Il dispose sur une table des épices d'Orient « qui remplissent la froide chambre d'un parfum léger. » Puis il saisit un luth et joue une vieille ballade, celle de la *Belle Dame sans mercy*. La jeune fille s'éveille : elle rêvait de son amoureux, puisque c'est la veille de la Sainte-Agnès; un instant elle doute si elle est éveillée : « Ses yeux bleus effrayés brillaient, grands ouverts; il tomba sur ses genoux, pâle comme une pierre que la sculpture a polie... « Ah! Porphyro, dit-elle, tout à l'heure encore, ta voix tremblait doucement dans mon oreille; les vœux les plus doux la faisaient harmonieuse.. Oh! rends-moi maintenant

cette voix, mon Porphyro ! ces regards immortels et ces plaintes si chères?... » « Madeleine! douce rêveuse! charmante fiancée! Dis, puis-je être à présent ton vassal béni?.. Oh! châsse d'argent, ici je prendrai mon repos, après tant d'heures de labeur et d'attente, pèlerin affamé que sauve un miracle. » Ils s'enfuient, « comme des fantômes », dans l'ombre.

Le sujet, on le voit, est peu de chose par lui-même ; c'est la forme qui en fait le prix, comme elle fait celui de toute poésie, descriptive et colorée, du *Romancero* de Heine aux poèmes de M. Leconte de Lisle ; ou plutôt, le fond et la forme se tiennent de si près que l'une ne va pas sans l'autre ; on ne sait laquelle est née d'abord, et il semble que du seul agencement des mots, à mesure que le poète écrivait, ont dû naître de nouvelles et subtiles impressions. Chacun de ces vers veut être pesé et savouré à part. Chacun est comme chargé de couleurs et d'éclat. C'est un art nouveau, qui fait du poète l'émule du mosaïste, de l'émailleur, du verrier. De fait, il serait curieux de montrer comment c'est de Keats que date cette confusion des arts plastiques et de la poésie, qui a caractérisé depuis tant d'écrivains en vers, notamment les préraphaélites. Chez les uns la poésie est devenue mosaïque; chez les autres, aquarelle; chez d'autres enfin, sculpture (sans compter ceux qui en font une forme de la musique). Ils semblent que les différens arts se soient pénétrés et confondus. La pensée n'existe plus par elle-même; elle est sensation, image, son ou parfum. «Une idée soudaine, dira Keats, lui vint comme une rose épanouie.» Porphyro, étonné, contemple la vieille servante « comme un bambin embarrassé regarde une vieille sorcière, qui tient fermé un merveilleux livre d'énigmes, tandis que, ses lunettes sur le nez, elle est assise au coin de la cheminée. » Tout devient prétexte à imagerie et à enluminures. Tout prend forme, corps et couleur. Tantôt c'est un art soigneux et menu, comme dans une peinture de Van Eyck ; tantôt c'est une peinture voilée, vague et fondue, comme dans les toiles de Turner. Mais toujours c'est une émulation de la langue et du pinceau, heureuse dans Keats, maladroite dans la plupart de ceux (et ils sont nombreux) qui l'ont imité. *La veille de la Sainte-Agnès* reste une œuvre unique par la nouveauté et le brillant des images ; unique aussi — et c'est dans ce contraste qu'en est le charme principal — par je ne sais quoi de vague et d'incomplet dans l'impression générale, qui laisse dans l'âme comme une plainte, et qui fait songer à ce vers énigmatique de *l'Ode à une urne grecque*.

> Heard melodies are sweet, but those unheard
> Are sweeter.

« Les mélodies qu'on entend sont douces; celles qu'on n'entend pas sont plus douces. »

Quelle que soit la perfection des poèmes purement narratifs et descriptifs, comme *Isabella,* ou ce charmant récit grec intitulé *Lamia,* la gloire de Keats reposera principalement sur le fragment d'*Hypérion,* dont Byron a dit qu'il semblait inspiré par les Titans et qu'il était aussi sublime que de l'Eschyle. Si l'on voulait classer d'un mot, pour des lecteurs français, le poème d'*Hypérion,* on dirait qu'il tient, dans la littérature anglaise, la place des plus beaux fragmens d'André Chénier dans la nôtre. Il y a en effet, dans *Hypérion,* la même fraîcheur d'inspiration, la même perfection de style, le même renouvellement des sources grecques. Mais le parallèle ne doit pas être poussé plus loin. Chénier est gracieux et voluptueux : c'est un Grec d'Alexandrie; Keats est avant tout grandiose et majestueux : c'est un Grec des *Perses* et du *Prométhée.* Ensuite, Chénier puisait directement dans les auteurs grecs : l'imitation, en lui, touche de si près à la traduction, qu'on a peine souvent à les distinguer. Rien de pareil chez Keats, qui n'a rien emprunté à aucun poète grec que la couleur générale de son œuvre. Ce n'est donc qu'au point de vue de l'histoire littéraire, et par un rapprochement (un peu forcé) des dates, que ces deux noms peuvent s'associer. Tous deux ont remis en vogue les sujets grecs : là s'arrête entre eux la ressemblance.

Au surplus, il ne serait pas difficile de montrer, — et M. Sidney Colvin ne s'en fait pas faute, — que le mot « grec, » appliqué à un poète moderne, est le plus vague des qualificatifs. Car, outre qu'il y a eu plusieurs Grèces réelles qui ne se ressemblaient pas, d'Athènes à Sparte, et de Sparte à Alexandrie, l'imagination des poètes ou des philosophes a singulièrement modifié chacune de ces Grèces historiques. Qui soutiendra que Chateaubriand ait vu la Grèce comme la voyait Goethe, Shelley comme la voyait Flaubert, ou Walter Savage Landor telle que la peint M. Renan? En vérité, il n'y a pas de cadre plus commode que ce qu'on nomme l'hellénisme, et l'on est tenté parfois de se demander ce qui, avec un peu de bonne volonté, n'y rentrerait pas. L'histoire seule de la littérature anglaise est, à ce point de vue, très instructive, et j'imagine qu'il ne serait pas difficile d'écrire une histoire presque complète de la poésie en Angleterre sous prétexte d'étudier l'influence de la littérature grecque. On verrait le platonisme dominer dans Spenser et s'allier curieusement à l'esprit puritain. On verrait les contemporains de Shakspeare, poètes lyriques et épiques, imiter surtout les Alexandrins et y trouver, en même temps que dans Pétrarque, comme un écho de leur euphuisme : témoin ce délicieux poème de *Héro et Léandre,* imité du pseudo-Musæus, par

Marlowe, avec un incomparable éclat ; témoin les pièces lyriques, si peu connues en France et si dignes pourtant de l'être, des Dyer, des Constable, des Greene, mi-italiennes, mi-grecques, charmantes dans leur fraîcheur un peu précieuse. Dans l'époque suivante, celle qui précède immédiatement la révolution, on trouverait, entre beaucoup d'autres, ce poète si plein de Théocrite et de l'Anthologie, Robert Herrick. On arriverait ainsi à Milton, le plus remarquable et peut-être l'unique exemple de l'inspiration païenne s'unissant, dans un parfait accord, à l'inspiration chrétienne : également grec dans *Comus* ou dans le *Penseroso,* et chrétien dans *Samson* ou dans *le Paradis perdu.* Dryden pourrait être considéré, dans ses odes, comme un disciple de Pindare. Pope, en apparence le moins grec des poètes, a traduit Homère. Ce serait peut-être pousser le paradoxe un peu loin que de faire de Thompson ou de Shenstone des disciples des Grecs : tout ce qu'on pourrait prouver, c'est qu'il y a eu une veine non interrompue d'imitation des poètes grecs depuis le XVIe siècle jusqu'au XIXe, et en conclure que Keats, après tout, n'a rien innové. Mais le bon sens du lecteur ferait justice de cette thèse. Car, comme il y a plusieurs Grèces différentes, il y a aussi plusieurs façons d'imiter les poètes grecs et de s'inspirer d'eux. Rien ne prévaudra contre l'idée que le plus grec des poètes anglais est Keats ; il est aisé de montrer qu'il y a en lui plus d'un élément étranger au génie hellénique ; il l'est beaucoup moins de prouver que, pris dans son ensemble, il ne donne pas l'impression de ce génie.

La Grèce où il a placé la scène de son *Hypérion* n'est pas le pays ensoleillé où les montagnes se découpent en lignes claires sur l'horizon, où la vie est douce et sobre, où la vue est nette comme l'esprit. C'est, au contraire, le pays de la demi-teinte et du clair-obscur, une Grèce très ancienne et pourtant déjà lasse de vivre, « où le vent souffle, chargé de légendes, à travers les arbres ; » contrée des mystères et des religions antiques, où des dieux, « silencieux comme une urne sainte, » regrettent les temps reculés où ils commandaient à la terre. Parlant du *Centaure* de Maurice de Guérin, ce fragment d'un poème en prose qui, par plus d'un trait, fait songer à *Hypérion,* Sainte-Beuve dit que l'auteur a voulu peindre « ces grandes organisations primitives en qui le génie de l'homme s'alliait à la puissance animale, encore indomptée, et ne faisait qu'un avec elle ; par qui la nature, à peine émergée des eaux, était parcourue, possédée ou du moins embrasée dans des courses effrénées, interminables. » C'est dans une époque mythologique un peu postérieure, mais lointaine encore et mystérieuse, que se passe l'action d'*Hypérion.*

« Tout au fond de la tristesse obscure d'une vallée, loin du souffle salubre du matin, loin de l'ardent midi et de l'étoile unique du soir, était assis Saturne aux cheveux gris, immobile comme une pierre, aussi paisible que le silence autour de son repaire; forêts sur forêts se penchaient tout autour de sa tête, comme des nuées sur des nuées. Aucun mouvement dans l'air; pas même autant de vie qu'en un jour d'été, quand la plus légère graine demeure immobile sur l'herbe effilée. Mais où la feuille morte tombait, là elle reposait. Un cours d'eau passait, sans voix, rendu plus muet encore, à cause de sa divinité tombée, répandant une ombre; une Naïade, parmi ses roseaux, pressait son doigt glacé plus fort sur ses lèvres. Le long du sable de la rive, de grandes traces de pas s'étendaient, aussi loin que les pieds du dieu étaient allés, et dormaient là depuis. Sur le sol détrempé, sa main droite, vieillie, reposait sans force, nonchalante, morte, sans sceptre; et ses yeux sans royaume étaient clos, tandis que sa tête, courbée, semblait écouter la terre, son antique mère, pour qu'elle le consolât encore. »

Mais l'heure est venue de la révolte : la déesse Thea, épouse du Titan Hypérion, vient rendre visite au dieu tombé. Alors « le vieux Saturne leva ses yeux flétris et vit son royaume parti, et cette déesse, si belle, agenouillée, » et il parle; il sait qu'il doit être roi encore, ainsi le veulent les destins : « Saturne doit être roi. Oui, il faut qu'il y ait une victoire brillante comme l'or. Il faut qu'il y ait des dieux renversés, et des éclats de trompettes dans un calme triomphe, et des hymnes de fête sur les nuages d'or de la métropole; des voix publieront des choses douces, et des cordes d'argent résonneront dans de creuses écailles : et il y aura de belles choses renouvelées, pour la surprise des enfans du ciel; c'est moi qui ordonnerai. Thea! Thea! Thea! où est Saturne? » Et, conduit par Thea, il va retrouver les Titans.

Cette révolte des dieux anciens contre les dieux nouveaux, de Saturne et d'Hypérion contre Jupiter, tel devait être le sujet du poème. Keats n'en a malheureusement traité que le prologue. Il nous a montré le Titan Hypérion, gardien du soleil, inconsolable de la chute de Saturne et semblable au Satan de Milton, écumant de rage dans son palais « bastionné de pyramides d'un or étincelant et que touchait l'ombre des obélisques de bronze,.. tandis que parfois des ailes d'aigles, que n'avaient jamais vus ni les dieux ni les hommes étonnés, l'assombrissaient. » Mais une voix mystérieuse, celle du vieux Cœlus, lui annonce que les temps sont venus. Voici le moment d'agir : qu'il aille retrouver Saturne, tandis que Cœlus veillera sur le soleil. Alors « Hypérion se leva, et sur les

étoiles leva ses paupières recourbées et les tint grandes ouvertes jusqu'à ce que la voix cessât; et toujours il les gardait grandes ouvertes, et toujours c'étaient les mêmes brillantes et patientes étoiles! Alors, inclinant lentement sa large poitrine, semblable à un plongeur dans les mers riches en perles, en avant il se baissa sur le rivage aérien et s'enfonça sans bruit dans la nuit profonde. » Le poète nous a peint ensuite les Titans vaincus couchés dans leurs cavernes : « Tel un cercle morne de pierres druidiques, sur une lande abandonnée, quand la pluie froide commence à la tombée du jour, dans le triste mois de novembre. » Il nous a fait assister au grand conseil dans lequel se décide la guerre contre les dieux, et il a mis une incomparable grandeur dans cette scène : Oceanus, « dieu de la mer, sophiste et sage, — non qu'il eût fréquenté les bosquets d'Athènes, mais parce qu'il avait médité sous l'ombre des eaux,.. » et, après lui, la déesse Clymène, conseillent la paix; que faire contre les destins qui ont donné le pouvoir aux dieux nouveaux? Mais Encelade veut la guerre : il invoque les souvenirs des luttes anciennes et des outrages subis. D'ailleurs, tout espoir est-il perdu, et Hypérion n'est-il pas le chef puissant encore tout désigné pour la révolte? Comme il parle, une lumière se répand dans la caverne :

« C'était Hypérion : sur un pic de granit ses pieds brillans reposaient, et là il s'arrêta pour contempler la misère que sa splendeur avait dévoilée à l'épouvantable conscience d'elle-même. Dorés étaient ses cheveux, courts et bouclés comme ceux d'un Numide; royale sa forme majestueuse; ombre immense au milieu de son propre éclat, comme la masse de la statue de Memnon, quand le soleil se couche, aux yeux du voyageur venant de l'Orient qui s'emplit d'ombre; des soupirs aussi, lamentables comme la harpe de ce Memnon, sortaient de sa poitrine, tandis qu'il pressait ses mains, perdu dans cette contemplation, et qu'il se tenait debout, silencieux. »

Toute la scène est d'une grandeur miltonienne; et, à vrai dire, l'influence de Milton est partout dans ce fragment d'épopée; sensible dans le caractère majestueux des scènes, elle l'est aussi dans la forme, merveilleusement appropriée au sujet par sa largeur, sa sonorité, sa puissance; même, Keats s'est fatigué de son poème précisément parce qu'il se sentait trop près de Milton; il considérait que, si Chaucer a écrit une sorte d'anglais francisé, Milton a créé une langue grécisée, également admirable en soi, mais également contraire au vrai génie de la langue nationale. Suivant lui, le mérite éminent de Chatterton avait consisté précisément à ramener le langage poétique aux voies purement anglaises, et c'est son

exemple qu'il comptait suivre. Nous ne pouvons que le regretter, puisque ce scrupule l'a empêché de finir *Hypérion*.

Mais ce que nous avons suffit à nous donner un exemple du progrès que l'influence de Milton a fait faire à l'art de Keats. Au fond, le secret de cet art est dans l'union intime de deux procédés poétiques, en apparence opposés : la description et la suggestion ; l'une, qui figure nettement aux yeux du lecteur la forme, la couleur, la dimension des objets ; l'autre qui, dans des formules appropriées, par un agencement savant des idées ou des mots, évoque tout un monde de sentimens ou de pensées, et dont le caractère extérieur est de rester toujours dans le vague et dans le flottant. Keats tient du sculpteur grec par la netteté de la vision, la rectitude des lignes, la pureté des formes ; on reconnaît à chaque page l'homme à qui Haydon avait révélé les marbres du Parthénon, et qui était resté toute sa vie comme ébloui de cette révélation. Personne n'a créé des personnages qui ressemblent plus à des statues ; lisez *Hypérion*, puis fermez le livre ; cherchez à vous représenter Saturne, Thea, Asia ou Encelade : vous les verrez se détacher, dans un relief inoubliable et avec des contours aussi précis que ceux du marbre et du bronze. Mais sous cette imagination parfaite de sculpteur se cachent une pensée inquiète et un sentiment troublé. La sérénité qui caractérise l'œuvre d'un Phidias manquait à Keats, et sa vie morale a été comme en désaccord avec son imagination. De là vient que cette poésie, si semblable de forme à l'*Iliade* ou au *Prométhée* d'Eschyle, évoque tout un monde plus moderne d'idées. C'est comme un paysage des bords de la Méditerranée avec des échappées inattendues, au détour d'une route, sur quelque contrée septentrionale ; c'est, suivant un mot de Keats, un écho du midi qui résonne dans le vent du nord. Ceux qui en douteraient n'ont qu'à relire le discours de la déesse Clymène ; ils y trouveront un vague dans la description et une indécision voulue du sentiment, que les anciens n'ont jamais connue.

Mais c'est là un trait du génie de Keats que nous avons déjà rencontré. Ce qui distingue *Hypérion* de ses précédens poèmes, ce qui en fait la supériorité propre, c'est la conception des caractères. Nous ne sommes plus ici en face d'ombres flottantes et fugitives comme dans *Endymion*. Nous nous trouvons en présence de personnages, qui, pour être mythiques, n'en sont pas moins vivans. De même que nous pouvons nous représenter leurs formes, de même nous pouvons évoquer leurs âmes ; nous connaissons et comprenons Encelade, Hypérion, Oceanus. Quoique dieux, nous les sentons près de nous par leurs passions et leurs joies. Ils vivent, souffrent, s'agitent comme nous ; au lieu qu'il nous était impossible, dans

Endymion, de nous intéresser à l'action, nous trouvons dans *Hypérion* un drame qui nous touche. Or il n'y a point de drame sans personnages. Keats a compris que pour rendre la vie à la mythologie grecque, il fallait prêter à chacun de ces dieux les intérêts, les ambitions, les révoltes de l'homme. Il est donc moins paradoxal qu'on ne croirait de dire qu'en s'intéressant aux dieux de la Grèce, il commençait à s'intéresser à l'humanité. A une première conception de la poésie, il en avait substitué une seconde, incomplète encore, mais déjà plus large et plus haute.

IV.

Keats est mort au moment où une révolution se faisait dans son esprit, où il avait commencé à se rendre un compte plus exact de la nature et des conditions de la poésie, où enfin le poète allait se doubler d'un philosophe. Il ne faut donc pas demander à ce qui nous reste dans ses œuvres de vues critiques sur la littérature et sur la vie morale plus de cohésion qu'il n'y en a réellement. Mais l'œuvre d'un grand poète, si impersonnelle qu'on la suppose dans la forme, est un témoignage par elle-même. Il se dégage de celle de Keats une conception particulière de son art.

Une théorie étrange, aussi contraire que possible aux idées antiques, mais qui a fait son chemin dans les esprits depuis un siècle, en est le point de départ. « Les hommes de génie, lisons-nous dans une de ses lettres, n'ont point d'individualité, point de caractère propre... Le poète n'est pas lui-même : il n'a point de *moi;* il est tout et il n'est rien; il jouit de la lumière et de l'ombre; il vit par bouffées... Quand je suis dans une chambre avec d'autres personnes, l'identité de chacune d'elles se met à exercer une pression sur moi, si bien que je suis en très peu de temps annihilé. » Faites, si vous le voulez, — puisqu'il s'agit d'une lettre intime, — la part de la boutade. Il reste une idée à laquelle il tenait et dont il a tiré complaisamment, pendant la première partie de sa vie, des conséquences singulières. Si le poète ou, plus généralement, si l'artiste est un être avant tout passif, s'il doit se livrer à tous les souffles et à toutes les impressions, il suit de là qu'il se fera un principe d'écarter soigneusement de son âme tout ce qui pourrait en diminuer la souplesse et la sensibilité. Il sera amené ainsi à considérer toute espèce d'opinion, suivant le mot de M. Renan, comme une ankylose de la pensée. Il admettra que « le seul moyen de fortifier ses facultés est de n'avoir d'opinion sur rien, de faire de son esprit un libre passage pour toutes les idées. » Il résistera donc de son mieux à ce besoin vulgaire de fixer son jugement; il comprendra

que le don éminent des grands poètes, d'un Shakspeare, par exemple, est précisément « sa faculté de demeurer dans l'incertitude, le mystère, le doute, » sans aucun désir factice d'en sortir; le monde inconsistant des sensations et des sentimens lui suffira. Il aura en horreur les poètes moralistes et métaphysiciens. Il contestera à Wordsworth le droit de nous exposer en vers le fruit de ses méditations et de nous mettre, en quelque sorte, « la main au collet. » Car « Sancho Pança est aussi capable que n'importe qui d'imaginer une sorte de voyage aux régions célestes. » Le poète ne doit prêcher aucune vérité : il ne doit pas être, suivant la conception antique, un éducateur, mais simplement un charmeur. La vraie poésie est discrète; elle pénètre doucement en l'âme; elle ne cherche ni à frapper ni à étonner, encore moins à émouvoir. Elle est un flot de belles images qui nous berce mollement. Il est infiniment plus difficile, en effet, de donner l'impression de la beauté parfaite que d'entretenir le public, comme l'auteur de *Childe Harold*, de ses propres doutes et de ses douleurs secrètes. L'artiste mettra, pour se distinguer du vulgaire, une sorte de point d'honneur à « n'avoir d'opinion sur rien, que sur les questions de goût; » il professera une indifférence absolue sur la valeur des idées; il comprendra enfin que « chez un grand poète le sentiment de la beauté dépasse, ou plutôt supprime, toute autre considération. »

Ce n'est pas le lieu de discuter cette théorie aventureuse et, pour tout dire, un peu puérile, qui se retrouve constamment sous la plume de Keats dans la correspondance des années 1817 et 1818. Je m'empresse de dire qu'il l'a, sinon désavouée, du moins dépassée. Mais elle doit être rappelée pour deux raisons : la première, c'est qu'elle a eu la fortune d'inspirer depuis toute une école qui en est arrivée à nier le rôle de l'idée en poésie et à exalter au delà de toute mesure celui de la sensation ; la seconde, c'est qu'elle jette un jour sur un côté de l'esprit de Keats, je veux dire son étroitesse. Personne n'a moins compris les formes littéraires qui ne cadraient pas exactement à ses propres idées. Personne n'a plus manqué, pour tout dire, de sens critique. Comme beaucoup d'artistes puissans et bornés, Keats ne s'est rendu compte ni de ce qui s'éloignait tant soit peu de sa nature ni de ce dont il était capable lui-même. Ainsi il n'a jamais rien compris à Shelley ni à Byron. Il s'est mépris sur Wordsworth. Le monde moderne lui est resté fermé : il n'a jamais admis que l'amour pût se déguiser en *gentleman* anglais du XIXe siècle, ni que Cléopâtre pût « demeurer au n° 7 de Brunswick Square. » Il était encore plus exclusif dès qu'il s'agissait de choses étrangères ; il écrit à sa sœur que « la langue française est peut-être la plus pauvre qui eût été parlée depuis la

tour de Babel. » Notre littérature ne veut pas mieux. Il a dit de Rousseau que toute son éloquence ne vaut pas « le bavardage vulgaire des blanchisseuses. » « Grâce à Dieu, s'écrie-t-il en venant de lire la *Nouvelle Héloïse*, je suis né en Angleterre, avec nos propres grands hommes sous les yeux. » Pour un peu, on serait tenté de le qualifier de bourgeois ou, comme disait Matthew Arnold, de « Philistin, » tant il voit gros et se méprend aisément sur tout ce qui sort de son cercle habituel d'idées. On citerait des exemples plus frappans encore de ce manque de jugement, quand il s'agissait de lui-même. Ainsi il a rêvé toute sa vie de réformer le théâtre anglais et s'est cru le génie dramatique ; or nous avons de lui une tragédie d'*Othon le Grand* (écrite, il est vrai, en collaboration) et un fragment, *le Roi Etienne*, qui sont de parfaits modèles d'emphase et de mauvais goût. Ainsi encore la gloire du satirique l'a tenté, et il a écrit cette œuvre gauche et insipide, de tous points indigne de l'auteur d'*Hypérion*, *la Marotte* (1). Là où il n'a pas été excellent, il s'est trouvé qu'il était au-dessous du médiocre. C'est que le jugement n'était pas en lui à la hauteur des facultés créatrices, et que le critique ne valait pas le poète.

Ce n'est donc pas sur quelques vues éparses dans ses lettres, mais sur ses vers eux-mêmes, qu'il faut juger son idéal poétique. On trouvera dans les uns plus d'un démenti donné aux autres. Est-ce, — pour n'en citer qu'un exemple, mais éloquent, — une indifférence absolue aux idées philosophiques qui lui inspirait en 1819 cette *Ode au rossignol*, qu'il terminait par ces strophes admirables ? « Debout, dans la nuit, j'écoute (le rossignol) ; et, plus d'une fois, j'ai été presque amoureux de la Mort paisible ; je lui ai donné de doux noms en plus d'un vers pensif, lui demandant de fondre dans l'air mon souffle calme. Maintenant plus que jamais, il semble délicieux de mourir, de finir à minuit, sans souffrance, pendant que tu répands ton âme au dehors dans une telle extase ! Tu chanterais encore, et moi j'aurais des oreilles pour ne pas entendre : ton sublime *Requiem* résonnerait sur un tertre de gazon !

« Mais toi, tu n'es pas né pour la mort, immortel oiseau ! Il n'y a point de générations affamées pour te fouler aux pieds. La voix que j'entends cette nuit fut entendue dans les jours anciens par les empereurs et les manans. Peut-être cette même chanson traversa le cœur triste de Ruth quand, regrettant sa patrie, elle se tenait en larmes parmi le blé étranger. Peut-être est-ce toi-même qui sou-

(1) *Otho the great*, a tragedy in five acts : œuvre commune de Brown et de Keats. Brown a fourni l'intrigue, Keats les vers. — *King Stephen*, a dramatic fragment. — *The cap and bells*, or the Jealousies : a fairy tale.

vent as charmé des fenêtres magiques, s'ouvrant sur l'écume des mers périlleuses, dans des pays féeriques et délaissés ! »

Il me semble qu'il y a dans ces beaux vers autant d'émotion que dans les plus belles pages de Byron, et que toutes les théories du monde n'y font rien. Ce qu'il est vrai de dire, c'est que Keats est séparé des poètes ses contemporains, notamment de Shelley, par une idée plus exclusive de la poésie. Au lieu qu'elle a été pour Shelley l'expression la plus haute de la philosophie et le plus puissant moyen de propager des idées, — une sorte d'ascension indéfinie vers le bien de l'humanité, — Keats s'est obstinément refusé à voir en elle autre chose qu'une recherche passionnée de la beauté. « Je suis certain, dit-il, que j'écrirais sous la seule influence de mon ardent désir du beau, alors même que mon travail de la nuit devrait être brûlé chaque matin, sans qu'aucun œil humain dût s'y reposer jamais. » Qui veut aimer Keats doit aimer la poésie d'un amour absolu et sans limites. Elle n'est pas, en effet, un délassement d'une heure ou d'un jour, elle n'est pas simplement un repos, un rafraîchissement de l'âme : elle est, suivant le mot de Kant, une fin en soi. « Il n'y a pas d'être au monde qui vive d'une vie plus vraie qu'un écrivain de talent. » Il n'y en a pas non plus de plus bienfaisant, car « ce que l'imagination saisit comme beau doit être vrai. » Nous touchons ici à l'idée qui est au fond de toute la poésie de Keats, à celle qu'il aurait vraisemblablement creusée s'il eût vécu, à savoir que le vrai est une forme du beau, qui en est l'expression la plus élevée et la plus complète. L'idée de beauté est suprême à ses yeux, et il lui subordonne tout le reste, sans voir qu'il y a dans l'idée même de vérité des élémens irréductibles et incompatibles avec celle du plaisir esthétique. Mais Keats se défiait de la pure intelligence : « Je n'ai jamais pu comprendre, écrit-il naïvement dans une lettre de 1817, comment on peut arriver à la vérité par le raisonnement. » Il lui est toujours resté quelque chose de cette première défiance contre les voies logiques de l'esprit. La vérité lui semblait, comme à beaucoup de ses contemporains, affaire de révélation et d'intuition, et cela seul suffirait à le distinguer du groupe des Godwin et des Shelley, qui se rattachait si directement au XVIIIe siècle, par un certain fonds de doctrines philosophiques et sociales. Il lui semblait que, si la vérité se révèle à l'homme, il n'y a pas de révélation plus triomphante que celle de la beauté. Qu'est-ce, en effet, qui saisit plus fortement les âmes de cette trempe, les entraîne et les enivre plus complètement? Là est la certitude absolue, là le repos. Si l'on ajoute qu'entre toutes les sortes de beautés, celle de la forme est la plus fixe et la moins troublante, en même temps que la

moins discutée et par suite la plus universelle, on touchera au fond de ce qu'on nomme l'hellénisme de Keats. Nulle part cet hellénisme n'a trouvé une expression plus achevée que dans l'*Ode à une urne grecque*. Le poète contemple cette urne et la décrit. Puis il se demande : « Quels sont ces hommes qui viennent au sacrifice? A quel autel verdoyant, ô prêtre mystérieux, conduis-tu cette génisse qui mugit aux cieux, et ses flancs soyeux tout parés de guirlandes? Quelle petite ville, sur une rivière ou sur le bord de la mer, ou bâtie sur quelque montagne avec une citadelle paisible, est vide de cette foule en cette sainte matinée? O petite ville, tes rues pour toujours seront silencieuses, et pas une âme, pour dire pourquoi tu es déserte, ne peut revenir jamais! O forme attique! contours charmans, qu'une race d'hommes de marbre et de vierges a couverts avec des branches des forêts et des herbes foulées; forme silencieuse! Tu nous lasses de la pensée, comme fait l'éternité. Froide pastorale! Quand la vieillesse consumera cette génération, tu demeureras, parmi d'autres douleurs que les nôtres, une amie de l'homme à qui tu dis : « Beauté, c'est vérité; vérité, c'est beauté. » — Voilà tout ce que vous savez sur terre, et tout ce qu'il vous faut savoir. »

Telle est la solution que Keats a donnée, en des vers immortels, à ce grand problème des rapports du vrai et du beau. Elle semblera assurément insuffisante à beaucoup d'esprits : car elle n'est au fond que le sacrifice d'un des élémens du problème à l'autre. Pour combien d'hommes d'aujourd'hui est-il si évident que l'art soit le but suprême et qu'il doive tenir le premier rang dans la vie de l'homme? En est-il beaucoup qui, même après avoir lu l'*Ode à une urne grecque*, et une fois le premier enchantement passé, ne se disent avec Maurice de Guérin : « Pour embrasser l'art et la poésie, je voudrais qu'ils me fussent démontrés éternellement graves et hors de doute comme Dieu. Ce sont deux fantômes douteux et d'un sérieux perfide? » Au fond, c'est ce qu'il y a en nous de chrétien qui se révolte contre cette exorbitante prétention de l'art, ce luxe de la vie, à en devenir le nécessaire et le principal. Tous les purs chrétiens, à commencer par Carlyle, ont senti en Keats un ennemi (1), et leur instinct ne s'est pas trompé. Les trois grands poètes anglais du commencement de ce siècle ont vécu également en dehors du christianisme. Mais, tandis que Shelley et Byron se révoltent contre lui, Keats l'a complètement et orgueilleusement négligé. Tandis que l'auteur de *Hellas* rêvait d'une Grèce idéale

(1) Carlyle le qualifie énergiquement, dans une expression presque intraduisible, de *dead dog*.

dont l'avènement marquerait le triomphe du bien, l'auteur d'*Hypérion* se réfugiait complaisamment par la pensée dans la Grèce disparue. L'idéal que Shelley cherchait dans l'avenir, il le retrouvait dans le passé. S'il a entrevu « une vie plus noble » où il rencontrerait « les agonies et la lutte des cœurs humains, » ç'a été en dehors et à côté de toute idée chrétienne. A Winchester, il s'amusait à se promener dans la cathédrale pendant le service, pour lire, aux sons de l'orgue, les lettres d'amour de Fanny. Un soir qu'il entendait le son des cloches, il écrivait : « Je sentirais le froid de la tombe, si je ne savais qu'elles se meurent comme une lampe qui s'éteint ; que c'est là leur soupir et leur plainte avant qu'elles s'en aillent dans l'oubli, que des fleurs fraîches pousseront, avec beaucoup de gloires qui auront l'empreinte de l'immortalité. » Les cérémonies religieuses l'agaçaient et le révoltaient : il ne pouvait souffrir « le son horrible d'un sermon. » L'ensemble de ses vers, en un mot, joint au témoignage de sa vie, prouve qu'il a été le plus païen des poètes de ce siècle. C'est à la fois sa faiblesse et sa grandeur : sa faiblesse, parce qu'il n'a eu qu'une vue incomplète de la vie morale ; sa grandeur, parce que cette religion de l'art, qui lui a suffi, si elle n'est pas tout au monde, est du moins l'un des plus nobles sentimens qu'il y ait.

Il me reste à dire quelques mots des derniers temps de sa vie.

Les premiers mois de l'année 1819 avaient été pour Keats les derniers jours de travail et de calme relatif : soit à Londres, soit à l'île de Wight, où il accompagna un ami malade, soit à Winchester, où il alla passer, loin de Fanny Brawne et d'impressions trop ardentes, quelques semaines fécondes, il avait beaucoup écrit et fait de grands projets pour l'avenir. De cette période sont quelques-unes de ses meilleures œuvres, *Lamia, Hypérion* et une belle *Ode à l'automne*. Sentant le besoin de s'assurer un revenu (la pauvreté était le grand obstacle à son ménage), il songeait à s'installer définitivement à Londres, pour y écrire dans les journaux et les revues. La maladie devait couper court à tous ces plans. Dès la fin de 1819, les amis de Keats remarquèrent un changement en lui : il devenait triste, inquiet, las. Quand son frère vint d'Amérique, pour le voir, en janvier 1820, il le trouva morose et renfermé. Nul doute que Keats ne fût assombri par l'impossibilité de son mariage prochain avec Fanny. Mais il l'était aussi par la maladie, qui couvait en lui, et qui éclata brusquement en février. Une nuit, il rentra frissonnant et se coucha. « Avant de se mettre la tête sur l'oreiller, nous dit son ami Brown, il toussa légèrement et je l'entendis dire : « Voici du sang de ma bouche. » J'allai vers lui : il examinait une goutte de sang tombée sur le drap. « Apporte-moi la

bougie, Brown, que je voie ce sang. » Après l'avoir examiné longuement, il me regarda en face, avec un calme que je n'oublierai jamais et me dit : « Je connais la couleur de ce sang : c'est du sang artériel ; on ne peut pas me tromper là-dessus. Cette goutte de sang est mon arrêt de mort : je dois mourir. » A partir de ce jour, une lente agonie commença, coupée par de courtes joies, dont l'une fut la publication du volume contenant *Hypérion*. Ce livre eut du succès. Mais la revanche venait trop tard. Toutes les lettres de ce temps à Fanny font pitié : elles ne sont qu'une exclamation de douleur et de maladive jalousie. J'aime mieux n'en rien citer : écrites par un agonisant, elles ne doivent pas être considérées comme un témoignage contre l'homme naturellement généreux et brave à qui elles ont été arrachées par la souffrance.

A l'approche de l'hiver, les médecins lui ordonnèrent de partir pour l'Italie. Aussitôt qu'il en fut informé, Shelley l'invita à venir vivre avec lui à Pise. Keats refusa. Il partit, en septembre 1820, pour Naples, accompagné d'un ami dévoué, le peintre Severn, qui nous a laissé un récit détaillé de ces derniers jours. Après un voyage difficile de quatre semaines, ils arrivèrent à la baie de Naples. « Oh ! quel tableau je pourrais vous faire de cette baie, écrit-il à Mrs Brawne, si je pouvais me considérer encore comme un citoyen de ce monde ! » Mais il n'était plus son maître : il menait dès lors, comme il disait avec mélancolie, une vie posthume, quoique bien amère. Le souvenir de Fanny le hantait : « Je puis supporter de mourir, — je ne puis supporter de la quitter... Oh ! Dieu ! Dieu ! Dieu ! tout ce que j'ai dans mes bagages qui me fait songer à elle me transperce comme une lance. La doublure de soie qu'elle a mise à mon bonnet de voyage me brûle la tête. Mon imagination est horriblement ardente dès qu'il s'agit d'elle. Je la vois,— je l'entends... Oh ! Brown, j'ai des charbons ardens dans la poitrine. Comment le cœur de l'homme peut-il supporter de pareils maux ? »

Les deux amis partirent pour Rome. Severn installa le malade dans une chambre modeste, où pendant plus de trois mois il le soigna avec un admirable dévoûment. Mais aucun des deux ne se faisait d'illusion. Seulement, à mesure que la fin approchait, Keats retrouvait un grand calme : « Je sens, disait-il, des fleurs qui poussent sur moi. » Il demanda à Severn d'écrire sur sa tombe : « Ici repose un homme dont le nom fut écrit dans l'eau. » Le 23 février 1821, il mourut avec un vrai courage. On l'enterra au cimetière protestant de Rome, où il repose maintenant près de Shelley.

JOSEPH TEXTE.

A TRAVERS L'EXPOSITION

II[1].

L'ARCHITECTURE. — LES FEUX ET LES EAUX. LE GLOBE.

L'ARCHITECTURE.

L'Exposition nous montre des directions nouvelles dans l'architecture. C'est un indice artistique et social de si grande conséquence qu'il faut s'y arrêter quelques instans.

Il n'y a qu'une voix sur la stérilité de notre siècle en architecture. Dans son rapport sur l'Exposition de Londres, le comte L. de Laborde écrivait déjà, il y a trente ans : « C'est un problème inexplicable pour les étrangers que la nullité de l'architecture française depuis la révolution de 1789, chez un peuple qu'ils sont habitués à considérer, depuis huit cents ans, comme l'initiateur et le chef de file... Comment expliquer qu'une société entière, que les découvertes de la chimie et de la physique jettent dans un courant d'innovations, de bouleversemens à tourner la tête, à rendre fou, au lieu de demander aux arts les innovations les plus excentriques, au lieu de repousser ce qui sent le vieux, la copie, la redite, ne se plaise que dans l'imitation la plus servile de tous les styles usés par les siècles? » — Depuis la révolution jusqu'à nos jours, on a essayé tous les styles, l'égyptien et le néo-grec, le néo-gothique et

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

le moresque; nous avons eu le style de la Restauration, — voir la Bourse, — le style Louis-Philippe, — ne rien voir, — le style du second Empire, — voir le nouvel Opéra, — le style de la troisième République, — voir le Trocadéro. Copies fidèles de l'antique ou assemblages luxueux d'élémens composites, nos monumens attestaient la science de nos artistes et l'absence d'invention. On a restauré les reliques du passé avec une perfection inconnue aux époques créatrices, comme il convenait à un siècle de critique savante; les rares talens d'un Viollet-le-Duc se sont dépensés à des restitutions.

Cette stérilité surprend d'abord, si on la compare à la glorieuse fécondité de la peinture, proclamée par les collections du Champ de Mars. L'anomalie apparente s'explique, dès qu'on réfléchit aux conditions particulières des deux formes d'art. La richesse de notre peinture provient d'une variété infinie d'efforts individuels, et de quelques sentimens généraux très développés dans notre temps, comme le sentiment de la nature, le sentiment de l'histoire. En architecture, l'individu ne peut rien; c'est un art collectif et symbolique, l'art social par excellence: il ne trouve des types nouveaux que pour traduire un état social définitivement assis, des besoins universels devenus consciens. Temple grec ou amphithéâtre romain, cathédrale gothique ou donjon féodal, palais du marchand florentin ou de la monarchie centralisée, tous les édifices significatifs échappent à la fantaisie individuelle; ils sont l'expression la plus fidèle et la plus générale des tendances dominantes dans la vie d'un peuple à un moment de son histoire. — Notre siècle ne pouvait pas avoir une architecture qui lui fût propre, parce qu'il n'a pas atteint, à travers toutes ses expériences, un état social avéré, manifeste pour tous.

Cet état commencerait-il à apparaître? Il y a des raisons de le penser, puisque l'Exposition révèle l'avènement d'un art tout nouveau, l'art de la construction en fer. Entendons-nous bien. Ce n'est pas d'hier que l'on a commencé à couvrir de vastes espaces avec des vitrages supportés par des piliers et des arcs de fonte. Dans les usines, dans les grands ateliers, dans les halles, dans les gares, dans tous les centres de travail et de mouvement où la vie populaire a ses foyers les plus actifs, le fer s'est insensiblement substitué au bois et à la pierre; il fournit presque seul la charpente de nos maisons. Mais les fils de Tubalcaïn avaient déjà mis leur marteau dans toutes les œuvres vives de notre société, qu'on les ignorait encore dans les loges où l'on dispute le prix de Rome. Cette révolution s'accomplissait humblement, au-dessous et en dehors de l'art officiel; l'art dédaignait une architecture industrielle, faite pour

servir des besoins grossiers. Pourtant, comme ces besoins étaient les plus intenses et les plus caractéristiques de notre époque, on pouvait prévoir que l'art deviendrait un jour leur tributaire, et qu'il ne sortirait de sa langueur qu'en se mettant à leur service. La réconciliation de l'ingénieur et de l'artiste avait été essayée, sans doute, mais timidement et à l'insu du grand public; pour nous tous, elle datera de l'Exposition de 1889. Cendrillon s'est fait reconnaître de ses sœurs sur le Champ de Mars; l'architecture industrielle, avec le fer pour moyen, a désormais une valeur esthétique. Elle n'est pas arrivée à ce résultat sans tâtonnemens; rien n'est plus philosophique et plus instructif que les efforts du fer pour chercher sa forme de beauté, dans la série des palais qui figurent « l'Arc de triomphe renversé. »

Voici d'abord le dôme central, avec son luxe lourd et voyant. Ici, le fer s'est trompé, parce qu'il a suivi les vieux erremens de construction et de décoration, parce qu'il a subordonné ses propres convenances à celles de la pierre qu'il remplaçait. Certes, il y a des choses excellentes dans ce dôme; l'armature de l'intérieur est élégante; à l'extérieur, nous trouvons déjà l'alliance du métal et de la brique, qui sera l'un des traits constitutifs des nouvelles méthodes. Mais l'imagination de l'artiste est visiblement obsédée par les magnificences de l'Opéra, ces mauvaises conseillères; elle s'efforce d'en reproduire les motifs principaux, les niches, les acrotères, les surcharges de fonte ciselée; au dedans et sur la façade, le zinc d'art est déchaîné, avec ses écussons emblématiques entre les grosses dames nues; sur ces écussons, des locomotives, des machines compliquées, des dieux, des bestiaux, des républiques, le symbolisme facile des concours agricoles; trop de reliefs, trop de couleurs, trop d'ors. Pour son coup d'essai, le fer a voulu être somptueux; il n'est qu'endimanché, le rude ouvrier; et sous sa défroque seigneuriale, je n'aperçois plus la seule beauté que j'attende de lui, une musculature puissante et flexible.

Faisons quelques pas: nous entrons dans la galerie des machines. On a épuisé les formules de l'admiration devant cette nef haute de 45 mètres, longue de 400. Encore faut-il savoir pourquoi elle est si belle; parce que le fer, renonçant à lutter avec la pierre, n'a cherché ses moyens d'expression que dans sa propre nature, dans sa force, sa légèreté, son élasticité; parce qu'il a résolument sacrifié la quincaillerie décorative et s'est rappelé cette loi fondamentale de l'esthétique: la beauté n'est qu'une harmonie entre la forme et la destination. Évidemment, ceux qui ont assemblé ces fermes ne se sont pas préoccupés d'imiter tel ou tel type, réalisé avant eux avec d'autres matériaux et pour d'autres usages; ils ont consulté les propriétés du fer,

calculé ses résistances; s'étant assuré de ce qu'on pouvait demander au métal, ils ont modifié l'arc en tiers-point et créé une ogive nouvelle, avec des inflexions et un allongement d'une incomparable élégance. Des combinaisons savantes leur ont permis de diminuer jusqu'à l'invraisemblance le poids et le volume de la charpente. Il en est résulté un vaisseau dont l'immensité est le moindre mérite; sans un ornement sur sa nudité sévère, par la seule hardiesse de ses lignes et la logique de son anatomie, le palais des machines rend les yeux contens; il intéresse l'esprit aux problèmes difficiles qu'on soupçonne derrière cette simplicité; n'est-ce pas là l'impression que doivent produire les grandes œuvres architecturales? De plus, ce palais consacre une révolution dans les principes de l'art du bâtiment; la construction en pierre réclamait de tous ses élémens une immobilité absolue; le fer est plus vivant, plus nerveux en quelque sorte; il exige la liberté de ses mouvemens intimes. Les constructeurs en ont assuré le jeu par un appareil ingénieux, ces rotules d'acier qui rappellent les articulations des membres humains. Une plus grande stabilité garantie par plus de liberté, cela mène la réflexion très loin, s'il est vrai, comme on l'a toujours cru, qu'il y ait des correspondances cachées entre l'état social et l'architecture.

On dispute déjà sur les mérites respectifs de l'architecte qui a dessiné ce palais, de l'ingénieur qui a calculé la portée des fermes. Ces discussions sont toujours intempestives, à propos d'un monument; les plus fameux ont été des ouvrages collectifs et souvent anonymes. Dans le cas actuel, ces distinctions indiscrètes entre les ouvriers prouvent une entière méconnaissance de ce qui fait le prix et la nouveauté de l'œuvre. Elle n'a réussi, et l'on n'en réussira désormais de pareilles, que par la collaboration de l'architecte et de l'ingénieur. Il faut mettre sur le même plan M. Dutert, M. Contamin, et leurs aides principaux dans chaque spécialité. Je ne voudrais même point que pour les différencier on se servît de ces mots: l'artiste, le savant, l'industriel. Mieux vaudrait dire que le *chef-d'œuvre* est dû aux travaux combinés des divers *métiers*, en rendant à ces termes la noble plénitude de leur vieux sens. On pardonnera ces subtilités de langage, si l'on concède que le choix des mots préjuge ici des théories d'ensemble, d'où peuvent dépendre la stagnation ou le renouvellement de l'art (1).

(1) « Pendant tout le moyen âge et assez avant dans le XVIe siècle, métier et art avaient une seule et même qualification... L'idée d'un art et d'une industrie distincts, d'un art élevé et d'une basse industrie, d'un art qui anoblit l'homme et d'une industrie qui le dégrade, n'était venue à personne durant tout le moyen âge, pas plus qu'elle n'avait eu cours dans toute l'antiquité; on s'échelonnait sans se scinder; on

La Tour et la galerie des machines nous enseignent ce que peut le fer, réduit à ses seules ressources. Mais l'emploi exclusif de ces grands réseaux métalliques ne répond qu'à des besoins exceptionnels; pour beaucoup d'autres usages, le fer doit recourir à des matériaux auxiliaires. C'était un nouveau problème de déterminer le choix et les conditions esthétiques de ces alliances. On s'est appliqué à le résoudre dans les deux palais jumeaux des Beaux-Arts et des Arts libéraux; et l'on est revenu à la plus ancienne tradition hellénique, le mariage du bois et de la terre cuite peinte, tel que nous le retrouvons dans les premiers temples de Métaponte, mais en remplaçant le bois par le fer. La réussite est éclatante. Ici le goût le plus sûr et le plus inventif a dirigé la collaboration du fondeur, du potier et du céramiste. Je ne sais ce qu'il faut le plus louer dans ces édifices : la juste répartition du fer et de la brique, inspirée, semble-t-il, par la structure du corps humain, avec ses os visibles sous la chair; l'ornementation légère et sobre, dont la terre cuite et l'émail font seuls les frais; la polychromie discrète, où prédominent deux tons : le bleu doux du fer, le rose tendre de la brique. Maintenue dans ces gammes, la coloration des surfaces métalliques justifie la prédiction de Beulé : « Si un jour nous reprenons le goût des édifices peints, nous ne mériterons point le nom de barbares; nous aurons reconquis, au contraire, un héritage auquel nous avions renoncé, une beauté que nous avions perdue (1). »

Tout d'abord, on a remarqué dans cet ensemble les dômes de tuiles vernissées, heureux emprunt fait aux vieux maçons de l'Iran. Nos premières reconnaissances en Asie centrale, et en particulier les belles découvertes de M. Dieulafoy, auront une influence sensible sur le renouveau architectural. Ces coupoles d'émail, qu'on dirait colorées aux reflets de l'azur céleste où elles montent, je les admirais, l'an dernier, sur les médressés des Tamerlanides et sur les mosquées en ruines de la frontière persane; il me sembla que j'en rapportais le mirage, lorsque, en rentrant dans Paris, je les revis déjà posées sur les palais des Arts. Il ne reste qu'à mêler aux dessins géométriques, un peu secs, les fleurs

se mesurait, on ne se classait pas. » — (*Laborde, Rapport de* 1856.) — Je voudrais faire de plus longs emprunts à cet excellent rapport, que M. de Laborde intitulait si bien : *De l'union des arts et de l'industrie*, et qu'il résumait dès la première page dans cet énoncé : « L'avenir des arts, des sciences et de l'industrie est dans leur association. » Je suis heureux de placer sous l'autorité de ce maître les idées que je dois me borner à indiquer en quelques lignes; je renvoie les personnes curieuses de ces questions à ces deux volumes, dont on n'a guère tenu compte; elles y trouveront, développées à l'avance, toutes les directions de l'art moderne.

(1) *Histoire de l'art grec. — La polychromie.*

et les arabesques de là-bas, pour donner aux Parisiens les visions d'Ispahan et de Samarcande. Les dômes ne sont pas le seul exemple de cette adaptation habile de l'art oriental, qui n'est pas une imitation. Pour décorer le cintre de quelques portes, la terre cuite s'est approprié l'encadrement habituel des porches de mosquées, la colonnette de marbre ou de faïence tordue en spirale; pour déguiser la monotonie prosaïque des boulons, on les a dorés et ciselés en têtes de clous arabes, sur le voussoir de l'entrée principale. Mais ces élémens orientaux sont fondus dans un arrangement occidental; ce qui est bien de notre pays, du pays de Limosin et de Palissy, ce sont les médaillons, les frises, les cartouches, où la céramique intervient avec une délicatesse toute française de relief et de couleur. Les moindres détails décèlent une pensée inventive; entre autres, ces plaques de poterie ornementée, encastrées dans les caissons à jour des piliers de tôle.

Si l'on tirait le Palais des beaux-arts de l'amoncellement du Champ de Mars, où la valeur particulière de chaque édifice est noyée dans l'effet général de kaléidoscope, si on l'isolait sur une éminence, — par exemple à la place du morne et pesant Trocadéro, — je gage que tous les yeux seraient frappés par la bonne grâce et la nouveauté du monument. — Monument! On jugera peut-être le mot bien gros pour ces constructions temporaires. Il ne faut rien exagérer, et je ne prétends pas qu'on ait érigé là le Parthénon de l'avenir. Je crois simplement que l'exacte histoire, quand elle racontera le règne du fer et l'instant où il s'inquiéta de plaire, mentionnera avec honneur, à côté du grand squelette où MM. Dutert et Contamin ont dégagé les lois anatomiques du métal, les créations originales où M. Formigé l'a habillé. Comme dans la vision d'Ézéchiel, cet habile homme a fait croître la chair et tendu une peau sur les ossemens arides, il leur a soufflé l'esprit de vie, l'esprit de l'art.

Je prévois l'objection : comment fonder un principe d'art sur des bâtisses éphémères, que le tombereau du démolisseur emportera dans quelques mois? — Ceci n'est pas entièrement prouvé; il est question de conserver les palais au Champ de Mars ou de les déménager ailleurs; comme ce vaste pavillon de la république Argentine, signalé aux promeneurs par les cordons de rubis et d'émeraudes que la lumière électrique allume dans ses cabochons de verre; un vaisseau va le transporter de toutes pièces par-delà l'Océan, pour faire longtemps encore l'orgueil de Buenos-Ayres. Mais quel que soit le sort des palais de l'Exposition, il faut bien reconnaître que les constructions en fer auront ce double caractère, d'être mobiles et relativement peu durables. — Et si c'était précisément là le caractère probable de l'architecture à venir?

Ces dômes légers me rappelaient par leur aspect ceux que je vis naguère en Asie : par leur destination, ils me rappellent plus fortement encore la tente de feutre où le Turcoman nous recevait, sur l'emplacement des cités ruinées. Sans aller si loin, vous pouvez la voir en maint endroit de l'esplanade, cette aïeule de toutes nos demeures, abritant le Peau-Rouge, le Lapon, l'Africain. Si je comprends bien l'histoire de l'habitation, telle qu'elle se déroule sous nos yeux de la hutte lacustre à la galerie des machines, l'homme a fait un long effort pour donner à sa maison des proportions toujours plus vastes et une stabilité toujours plus grande. Les sociétés adultes ont pesé sur le sol avec leurs monumens de pierre, qui se promettaient une durée indéfinie. Mais voici qu'au terme de l'effort, par une de ces ironies dont l'histoire est pleine, le cercle où nous tournions se referme ; le dernier degré de la civilisation rejoint le premier, l'instinct nomade se réveille sous d'autres formes. Petite tente de peaux au début, colossale tente de fer au déclin, mais toujours des tentes ; les deux ne diffèrent que par les matériaux et les dimensions. Celle-ci comme celle-là doit abriter des multitudes en mouvement ; non plus un peuple pastoral, mais un peuple ouvrier qui se presse dans les gares, qui erre d'atelier en atelier, qui n'a le plus souvent, au sortir de l'usine, que des foyers précaires et changeans. Même pour les classes favorisées de la fortune, la demeure héréditaire et l'établissement à long terme deviennent l'exception, dans cette circulation incessante des personnes et des biens. Telle ville, où les rares étrangers ne trouvaient qu'une auberge il y a cent ans, compte aujourd'hui plusieurs hôtels dans chaque rue et voit passer chaque année une population flottante. Ne dit-on pas que les Américains de toute condition, ces chefs de file dont nous prenons les mœurs, vivent de préférence dans les grands caravansérails, comme le marchand d'Asie dans les cellules communes du khân ? Et comme le coffre de cyprès où ces marchands portent tout leur avoir, une valise suffit au moderne Occidental pour y serrer ses valeurs mobilières, des vagabondes aussi ! Oui, c'est l'humeur transformée du vieil Orient qui nous revient avec son génie artistique ; et ce sont bien de mobiles tentes de fer qu'il faudra désormais, pour loger les troupeaux d'hommes agités de cette humeur.

Voilà des prévisions désagréables aux gens casaniers et puissamment installés sur la terre. Je déplore avec eux l'instabilité croissante du foyer ; mais il y a peut-être quelque part le dessein arrêté de nous rappeler une ancienne leçon, trop vite oubliée au sommet des civilisations opulentes ; cette leçon enseigne aux voyageurs, engagés dans le court voyage, qu'il est vain de s'attacher à la terre et d'y faire d'âpres établissemens. Peut-être aussi touchons-nous à un de ces momens de l'histoire, — ce ne serait pas

le premier, — où la poussière humaine est soulevée en tourbillons rapides, parce qu'il faut la pétrir pour reconstruire à nouveau; à un de ces momens où le vanneur secoue son crible sur l'aire, parce qu'il a besoin de mêler et d'unifier les hommes pour faire circuler quelque vérité parmi eux. « Il remue tout le genre humain, » disait Bossuet, qui avait remarqué l'effet concerté de ces grands mouvemens. Je lisais, il est vrai, et pas plus tard qu'hier, sous la signature d'un des derniers grands maîtres de l'Université, qu'en matière d'histoire « on ne parle pas des enfantillages de Bossuet. » C'est une opinion officielle, je la respecte, elle m'ébranle; et pourtant ce pauvre homme, — c'est Bossuet que je dis, — avait un regard de quelque étendue sur les affaires du monde. Tout en admirant les palais de fer et les triomphes scientifiques de l'Exposition, je ne puis m'ôter de l'esprit que le *Discours* pour le Dauphin, écrit sans doute aux chandelles, est encore la meilleure Histoire à lire sous nos lampes Edison.

LES FEUX ET LES EAUX.

On m'excusera si je ne cherche pas de transition pour passer de Bossuet aux fontaines lumineuses. Avec un peu de subtilité la chose souffrirait arrangement, car il aimait les allées superbes où les jets d'eau ne se taisaient ni jour ni nuit, dans les jardins de M. le Prince. Mais il est plus simple de dire qu'après l'étude attentive et les pensées sérieuses du matin, le soir nous doit le délassement quotidien. Il apporte l'indulgence et l'illusion. Sur ces toitures vitrées, le crépuscule a jeté un glacis d'argent; comme il s'assombrit, des lueurs naissent sur tout le pourtour de l'enceinte; froides et blanches d'abord, bientôt avivées par les ténèbres tombantes, elles courent le long des façades et ruissellent en nappes jaunes dans les parterres. Les fleurs se réveillent, avec des tons plus pâles, sous l'essaim de lucioles qui brillent entre les massifs et au ras des gazons; d'autres fleurs, artificielles, mettent leur mensonge dans le feuillage des magnolias, pétales de verre animés par l'arc incandescent. Les frontons se confondent en un seul palais, au reflet des feux qui les éclairent; les édifices répréhensibles se transfigurent et s'harmonisent; les lignes d'une architecture idéale surgissent, gravées au trait sur le fond noir par un burin lumineux. Vu ainsi, le Trocadéro réjouit l'œil qu'il affligeait. Le dôme des industries a donné le signal de l'illumination; des guirlandes de perles électriques s'enroulent autour de sa coupole, les lampes de l'intérieur rayonnent à travers la large baie, par où le regard

fuit dans la claire perspective de la travée principale ; les nuances heurtées se fondent, le fer se dore, et l'on n'a plus d'objections contre ce dôme, à l'heure où il devient le foyer central de la féerie. A l'arrière-plan, la haute croupe du palais des machines barre l'horizon ; son vitrage tamise une clarté diffuse ; entre les arceaux et sous les cintres, on voit tourner les soleils des phares et trembler leurs faisceaux ; l'énorme bâche semble la grande serre des régions planétaires, où le jardinier élève de petits astres pour les semer dans le ciel de nuit. Les projecteurs lancent leurs éclairs, épandus en pluie de poussière bleuâtre ou ramassés en pinceaux aigus ; ces rayons perdus errent et palpitent avec de rapides évolutions, inquiets de l'étoile qui les a oubliés dans l'espace. Le gaz, ce condamné, agite sur son pavillon des panaches de flamme, défiant la lumière nouvelle ; ses rampes s'étagent aux flancs de la Tour. Elle s'embrase au-dessus de tous les feux ; et le peuple affolé, qui reflue sous les arches incendiées, se demande si les cyclopes veulent remettre à la forge, d'un seul bloc, la charpente chauffée soudain au rouge vif.

Ce peuple cherche plus et mieux, la fête suprême des yeux qu'il vient demander chaque soir aux fontaines. Voyez-les, ces milliers d'extatiques, attendant depuis de longues heures, en rangs pressés, autour des bassins. Le trafiquant levantin, le soldat arabe dont on aperçoit çà et là le burnous blanc dans un groupe, doivent se croire reportés aux joies paisibles de leur pays. Car c'est encore un retour aux instincts des Orientaux, ces grands amoureux de l'eau. Le commerçant de la rue Saint-Denis, après avoir fermé son livre de caisse, reprend les habitudes du vieux Turc, de ce contemplatif qui peut veiller toute une nuit, accroupi devant la vasque éclairée par un lampion, comptant les gouttes de la source où s'égrène son rêve ; et les Parisiens, assis autour de leurs fontaines, rappellent à s'y méprendre les populations du Bosphore un jour de fête ; quand elles se rangent tout entières sur la ligne des quais et s'y incrustent, les jambes pendantes au fil de l'eau, pour s'abîmer jusqu'au soir dans les voluptés que leur apportent le miroitement et le clapotis des flots ensoleillés. — Un cri monte de la foule : les gerbes ont jailli, illuminées par le feu invisible, mariant dans leurs combinaisons changeantes toutes les nuances du prisme, nouant les écharpes de l'arc-en-ciel qui se déchirent en l'air et retombent pulvérisées, cascades de gemmes et de diamans. Les premiers jours, des trépignemens et des bravos saluaient chaque métamorphose ; on était encore en France. Peu à peu, le silence s'est imposé, l'hypnotisme opère ses effets, les habitués se refont, comme il convient ici, l'âme placide du parfait fakir.

Heureux progrès, si l'on songe qu'à défaut de cette sorcellerie charmante, la plupart de ces hommes iraient s'abêtir aux désolantes inepties du café-concert. Qui sait d'ailleurs si la fontaine lumineuse, aujourd'hui simple objet d'agrément, ne sera pas pour le peintre et le savant l'occasion de pensées, d'expériences fécondes? Il est à croire qu'ils en retireront quelque profit pour la théorie des couleurs, l'étude des phénomènes de réfraction et les autres parties de l'optique. Le divertissement des badauds amènera un Helmholtz ou un Chevreul à réfléchir sur des problèmes imparfaitement résolus, à chercher de nouvelles applications de leurs connaissances. Pendant que nous souhaitons, souhaitons d'emblée un Goethe qui nous donne la transcription intellectuelle de ce spectacle : un livre où sa raison étudiera les principes abstraits, les lois profondes cachées dans les choses comme cette lumière dans les galeries souterraines ; et des poèmes où son imagination les transmuera en formes sensibles, en fantaisies éblouissantes comme ces gerbes d'eaux enchantées.

Pour le quart d'heure, — constatons ici ce qui nous apparaîtra partout, — c'est l'ingénieur qui est le poète, un poète en action. Celui de ce département, M. Bechmann, a eu l'obligeance de me conduire dans son petit enfer et de m'en montrer le mécanisme. On a déjà lu partout l'explication du système ; on sait qu'il est fondé sur la découverte d'un physicien suisse, Coladon. Cet observateur avait remarqué qu'une chute d'eau dévie et entraîne en l'absorbant le rayon de lumière qu'elle reçoit horizontalement. La loi demeure efficace pour un jet perpendiculaire, éclairé par en bas. L'application, très simple en somme, fut d'abord essayée en Angleterre. D'où un inconvénient : les personnes qui ont vu les fontaines lumineuses de l'autre côté de la Manche, — où c'était beaucoup mieux, naturellement, — tiennent ici le rôle fâcheux du voisin de stalle qui a vu Rachel, à la Comédie-Française, et qui ne vous permet pas de prendre plaisir au jeu d'une autre interprète. Qu'elles se rassurent : ces mêmes Anglais sont venus installer et manœuvrer à Paris les mêmes appareils, sous le grand bassin circulaire ; leur chef envoie les commandemens, de la tourelle où il médite les combinaisons de couleurs. Deux fils électriques portent une dérivation de sa pensée à l'équipe française, établie sous le bassin supérieur et sous le groupe décoratif de M. Coutan.

Il suffit de traverser les deux chantiers pour apercevoir la différence des deux races. Les Anglais ont tout apporté de chez eux, jusqu'aux charpentes ; ils se sont installés les premiers, à leur mode, refusant de rien changer aux machines qui leur avaient réussi une fois ; ils font leur besogne avec calme et ponctualité, sans erreurs

et sans innovations. Les Français, placés dans un local qui offrait des conditions d'installation moins favorables, ont révolutionné les appareils; ils les ont allégés et modifiés; ils ont dû inventer des perfectionnemens de la méthode, pour que la lumière agît sur les filets d'eau déversés par les figures du groupe. Au dernier moment, ils étaient en retard, aux prises avec les fontainiers. Les Anglais disaient : « Il est impossible que vous soyez prêts et que vous réussissiez par ces moyens. » L'ingénieur répondait : « Impossible n'est pas français. » Le jour de l'inauguration, on improvisa ce qui manquait, on accrocha les fils au clavier de manœuvre du contre-maître anglais, on lui tira sa pensée, et le soir, à l'heure dite, les eaux françaises s'étaient débrouillées, elles jaillissaient à l'unisson des étrangères.

Je les regardais au fond de leur souterrain, ces braves ouvriers, faisant les apprêts de la féerie dans la chaleur et dans les ténèbres. Comme leurs frères de la mine de houille, bien qu'avec moins de peine, ils allaient extraire pour les autres hommes de la lumière et de la joie qu'ils ne verraient pas. Un timbre retentit, des chiffres passèrent au tableau d'ordre; dans les réflecteurs en entonnoirs, des rayons aveuglans s'allumèrent, aussitôt ravis dans les cheminées par les miroirs inclinés qui les renvoyaient aux orifices. Des plaques de verre bleu, rouge, jaune, glissaient sur nos têtes; on se serait cru dans le four central du globe, où les Kobolds élaborent les pierres précieuses et fondent les cristaux. Ils se précipitèrent sur les leviers, les bons gnomes du service des eaux de la Ville, et leur poussée fit jaillir là-haut l'éruption de saphirs, de grenats et de topazes. On éprouve là des tentations horribles de toucher à contre-temps un de ces leviers; on déroberait ainsi, par un subterfuge purement mécanique, la juste toute-puissance de l'artiste et du poète; on ordonnerait pendant une seconde les sentimens d'une multitude humaine. Car d'habiles gens nous certifient que les raies du spectre déterminent nos humeurs; le violet attriste, disent-ils, comme le rose égaie. D'où il suit qu'en poussant un de ces ressorts, on accomplirait cette opération divine, réjouir les cœurs des hommes, ou ce maléfice diabolique, les plonger dans le chagrin.

En sortant du souterrain, nous nous rendîmes à la tourelle des commandemens. Le magicien anglais les donne sur une table qui rappelle de très près un piano, avec ses deux claviers. Une ligne de boutons électriques, correspondant à la gamme des verres colorés : ce sont les touches blanches; derrière, un rang de leviers, correspondant aux robinets des jets d'eau; ce sont les touches noires. Le système actuel, qui nécessite la transmission des ordres

aux intermédiaires placés sous les bassins, n'est que l'enfance de l'art; avec des simplifications qui ne dépassent pas le génie d'un mécanicien ordinaire, un seul homme pourra actionner directement, de la tourelle, les robinets d'eau et les plaques de verre; il jouera sa symphonie de couleurs, comme le pianiste joue sa symphonie de sons. Je cherchais plus haut ce que pouvaient attendre des fontaines lumineuses les gens sensés, qui travaillent à l'avancement des sciences. Je prie ceux-là de ne pas lire plus avant : je voudrais ajouter quelque chose pour la consolation des jeunes décadens. Il faut bien le reconnaître, plusieurs de leurs idées favorites prennent corps dans cette tourelle ; par exemple, la transposition des moyens d'un art à l'autre, l'équivalence des impressions reçues par nos différens sens. Et l'équité me contraint à avouer que M. J.-K. Huysmans fut prophète, en certains chapitres de son livre : *A rebours*. Le gentleman qui manœuvre aujourd'hui les fontaines, d'après quelques formules empiriques, est à ses successeurs probables ce que le maître de solfège est au compositeur inspiré. Quand l'habitude et l'éducation auront instruit les yeux à associer ces sensations nouvelles, quand la rétine affinée distinguera, dans la gamme chromatique des couleurs en mouvement, les vibrations que l'oreille perçoit dans celle des sons, il se rencontrera peut-être un Chopin ou un Liszt qui ravira les âmes avec des mélodies visuelles. Puisque nous rêvons, flattons jusqu'au bout les désirs décadens. Les arts connexes se concerteront dans cette musique totale de l'avenir : sous les bosquets de lotus plantés au bord des fontaines, des orchestres cachés de harpes et de luths feront entendre en sourdine les vieux motifs wagnériens; des chœurs psalmodieront les proses classiques de M. Stéphane Mallarmé, et les gerbes harmonieuses seront parfumées d'essences rares. A travers leurs buées opalines, les doux hallucinés contempleront en souriant, sur les hauteurs voisines de Passy, la maison agrandie où les disciples de M. le docteur Blanche attendront les générations coutumières de pareilles délices.

LE GLOBE.

Entrons rendre visite à la Terre, notre mère. On en montre la figure au millionième, dans un pavillon spécial de l'Exposition. Il convient d'y aller jeter un regard d'ensemble, avant d'étudier dans le détail les différens exemplaires des hommes qu'elle porte et les divers travaux par lesquels ces hommes l'ont embellie.

On ne saurait trop féliciter MM. Villard et Cotard de leur intelligente entreprise. Si nous nous accordons quelque avantage certain sur nos

aînés, c'est que nous savons un peu de géographie; c'est tout au moins que beaucoup d'entre nous ont la curiosité de cette science. Il y faut pousser nos enfans. Quand nous leur laisserons la Terre, elle sera plus que jamais inhospitalière et rude à ceux qui auront la faiblesse de la mal connaître. Ah! que je voudrais voir tous les garçonnets de France venir et revenir souvent dans le pavillon de la grosse boule! A cet âge, on apprend plus en un instant, par une sensation aiguë et singulière, que par les longues heures d'ennui dépensées sur les livres. Les cartes planes exigent de l'enfant un effort disproportionné à son intelligence; ses yeux ne croient qu'aux apparences, et l'apparence menteuse des cartes contredit les explications qu'on lui donne. Sur nos mappemondes, le détail lui échappe. Ici, tout est joie et vérité pour ces jeunes imaginations : la forme, le mouvement du globe, l'immensité des océans, les lignes rouges des grands voyages, les découvertes de villes et de pays qu'on refait soi-même, en marchant vraiment de son petit pas! Rien n'est plus propre à jeter dans ces cervelles la première graine de la vocation qui fait les Bougainville ou les Dupleix. Rien ne leur donnera des idées plus chaudes, plus vivantes, des notions plus utiles, plus nettes. Et que de grands enfans, parmi les hommes, qui trouveront ici mêmes profits et mêmes plaisirs!

On monte dans l'ascenseur; il vous dépose sur le pôle nord. Avec son diamètre de $12^{m},73$, la Terre a déjà très bon air. Elle tourne... quelquefois. Quand ce lent mouvement de rotation fait défiler sous les pieds du spectateur « les grands pays muets » dont parle le poète, la première impression est saisissante. Voilà donc celle qui nous roule avec dédain, telle que l'évoquaient les belles strophes de *la Maison du berger*,

> Je suivais dans les cieux ma route accoutumée,
> Sur l'axe harmonieux des divins balanciers.

On va sourire, et me répondre que cette planète est en carton. — Qu'on se rappelle, dans un autre ordre d'idées, l'impression auguste que nous reçûmes tous des armées en fer-blanc de l'*Épopée*: on comprendra qu'un très petit artifice, associé à de grandes images intérieures, peut toujours exciter une émotion chez le plus sceptique. Je regardais mes voisins; une gravité majestueuse se peignait sur le visage de quelques-uns; ils se sentaient devenir soleils. Mais le démiurge préposé au mouvement du monde se repose le plus souvent, assis sur sa chaise sous le pôle austral. Il faut faire alors ce que faisait jadis le soleil, tourner autour de la planète récalcitrante. Une galerie en spirale amène le voyageur, après plu-

sieurs révolutions, aux antipodes de son point de départ, sous le vague profil de la terre Louis-Philippe. Durant le parcours, des réseaux diversement colorés lui permettent de suivre les grandes lignes de navigation, de chemins de fer, de télégraphes, les itinéraires des explorateurs fameux. Des groupes de clous lui indiquent les principaux gisemens des métaux dont ces clous ont la couleur. Comme je marquais ma surprise de ce qu'on n'eût pas fait saillir le relief des montagnes, il me fût répondu que le Gaurisankar, le plus haut pic de l'Himalaya, aurait 8 millimètres de saillie à l'échelle. Ce serait trop humiliant pour les Alpes et les Pyrénées. Le long des murs, une suite de pancartes donne en gros chiffres, sur des tableaux de statistique comparée, ces renseignemens que tout le monde est censé savoir, qu'on ignore toujours, et où l'on puise d'un seul regard tant d'idées. J'y vois que la Chine a 13 kilomètres de chemins de fer, et l'Union américaine 242,000; je comprends sans autre commentaire la marche actuelle de la civilisation autour de ce globe. Le mouvement commercial me donne pour l'Angleterre un chiffre double de celui que l'Allemagne et la France réunies alignent au-dessous, supérieur aux chiffres additionnés de tous les peuples extra-européens, si l'on défalque de ces derniers les colonies britanniques; ces quelques nombres suffisent pour m'expliquer l'histoire et la politique de l'Angleterre. Un autre tableau me rappelle qu'il y a près de 500 millions de bouddhistes, le tiers de l'humanité: cela augmente ma considération pour le Bouddha de bronze qui sourit dans le vestibule des Arts libéraux.

Cela m'enhardit aussi à présenter une requête aux créateurs du globe: j'aimerais qu'au lieu d'être posé sur ce modeste socle de tôle, il fût porté par un éléphant, que porterait une tortue. Mais je n'insiste pas, mon vœu est d'exécution difficile; et puis, l'on n'aurait qu'à me demander qui porterait la tortue? En revanche, j'insisterais pour trouver à l'entrée la reproduction de quelque ancienne sphère terrestre; par exemple, la célèbre mappemonde de Martin Béhaïm, conservée au musée de Nuremberg, et qui nous montre l'univers des gens de 1492, au moment où Colomb s'embarquait. Ce jalon historique devrait être ici, de même qu'on devrait figurer ailleurs le mannequin anatomique sur lequel travaillait Harvey, à côté de celui qui sert aux élèves de Claude Bernard et de Broca. Ces témoins apprendraient aux découragés que les pauvres modernes, si facilement sacrifiés aux anciens, ont fait en trois ou quatre siècles, dans la connaissance exacte du monde et de l'homme, dix fois, vingt fois plus de chemin qu'on n'en avait fait durant six mille ans. A peine quelques vides, quelques incertitudes sur notre sphère. L'Afrique se défend encore : on marche un instant devant sa zone

équatoriale sans rencontrer un nom. Un peu de patience; savez-vous bien que sur ce globe, depuis trois mois qu'il est en place, on a déjà remanié deux fois l'Afrique, pour la tenir au courant des dernières investigations? Ce qui saisit le regard, tout d'abord, et raffermit le courage, c'est le solide réseau où la terre est prisonnière, rails, fils télégraphiques, sillages de navires; c'est la direction constante de ces veines et de ces artères, rapportant ou puisant la vie au cœur de ce grand corps, dans la petite Europe, au cœur de l'Europe dans la France, au cœur de la France dans ce minuscule Paris, qui couvre un centimètre carré. Un seul coup d'œil montre tous les efforts de la nature et tous les efforts de l'histoire conspirant à centraliser la vie sur ce point. Soyons modestes, ne le disons pas trop : Marseille n'aurait qu'à être jalouse, sans parler des autres! Observons plutôt les dernières mailles du filet, qui tendent à s'accrocher ailleurs, et resserrons les mailles chez nous. — Mais j'oublie d'épuiser mes réclamations. Je voudrais voir en Asie l'itinéraire de Marco-Polo, à côté des voyages plus récens; le Vénitien a tracé la route d'où ses successeurs ne se sont guère écartés. J'ai demandé l'indication des gisemens de pétrole, si curieux dans leur disposition annulaire autour du globe. On m'a promis le pétrole. Je m'arrête. Que de choses j'aurais encore à réclamer sur la terre!

Qu'on ne se récrie pas sur mon faible pour ce grand joujou. Par des moyens très puérils, je l'accorde, il suggère des pensées graves, rectifie des erreurs et consolide des certitudes. A ceux mêmes qui n'ont pas la passion de la planète, je dirai qu'aucun théâtre ne peut leur offrir une source de jouissances aussi abondante. Qu'ils écoutent le public. On n'imagine pas combien l'homme livre le fond de son âme, en présence de la Terre, comme elle fait apparaître la diversité des esprits. Vous entendez là actuellement tous les dialectes, ce qui ne manque pas de couleur locale; et tous les discours sont à retenir. Des visiteurs se donnent un but. Les aventureux refont la route d'un grand navigateur : les uns s'embarquent résolument avec Dumont d'Urville, d'autres préfèrent La Pérouse. Une société s'était attachée aux pas de M. Bonvalot; accroupis sur le bord du balcon, les explorateurs fouillaient les replis du Pamir, et ils échangeaient des vues sur cette contrée. D'aucuns proposent au gardien des rectifications, d'après les dires d'un ami qui a voyagé. Il est instructif de suivre du haut en bas les familles qui accomplissent leur périple. Après quelques expériences, on peut établir la moyenne des connaissances géographiques d'une famille française en 1889. Elle part du pôle, non sans avoir disputé sur la possibilité d'y naviguer. La Sibérie l'étonne par son étendue; et ce nom

seul communique un petit frisson aux dames. Elle est déçue par l'exiguïté du Japon : une personne lui trouvait la forme d'une pieuvre. Devant le Tonkin, les opinions politiques s'accusent. La Chine effraie, l'Afrique attire, l'Australie laisse indifférent. Aux pays peu fréquentés, on cherche une ville vaguement située dans la mémoire; on tient conseil, des membres de la famille se détachent en reconnaissance de divers côtés. Deux points entre tous accaparent l'attention : Panama et Sainte-Hélène. On s'attriste à l'isthme, on s'apitoie à l'île : — « Ce pauvre Napoléon ! » — Et l'indignation se réveille contre l'Anglais, vivace, injurieuse. La proportion des eaux surprend, elle arrache cette exclamation : « Que d'eau ! Que d'eau ! » Le Pacifique surtout a un succès d'épouvante. En le traversant dans sa plus grande largeur, des femmes hâtent le pas, elles ressentent un léger malaise. Et l'on voit la famille s'arrêter avec soulagement devant un récif de l'archipel des Amis.

Ainsi l'humanité circule autour du globe, drôle ou touchante. Lors de ma dernière visite, un ménage monta dans l'ascenseur. L'homme, sur le déclin de l'âge, tirait la jambe; sa femme l'aidait. — « Pour un vieux gabier, c'est honteux de monter là dedans, » — disait-il. Quand nous passâmes sur le balcon, je me rapprochai de l'ancien matelot. Les Océans ne l'étonnaient pas, lui. Son œil éteint se dilata pour embrasser ces étendues vertes qui sentaient la mer. Il le connaissait, ce globe, il l'avait vu tourner plus d'une fois sous ses pieds nus, cramponnés aux échelles des haubans. Il refaisait à sa compagne le récit des longues routes d'autrefois; elle les connaissait aussi, son cœur inquiet les avait souvent apprises sur la carte du port. Le gabier expliquait d'un ton docte les escales lointaines, les pays risibles où l'on ne fait pas notre pain, notre vin. Sa voix en parlait avec mépris, son regard les cherchait avec tendresse. Il s'éloigna lentement, de son pas boiteux, en retournant la tête vers l'hémisphère où il y avait le plus de mer.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra : *la Tempête*, ballet en 3 actes, d'après Shakspeare, de MM. Jules Barbier et Hansen, musique de M. Ambroise Thomas. — La saison italienne. — La musique à l'exposition.

Ceux des abonnés de l'Opéra, et ils sont légion, qui goûtent surtout la danse, doivent être heureux. La saison a été bonne : on leur a donné une cinquantaine de fois un opéra ancien avec un ballet nouveau ; on vient de leur donner encore un ballet, et celui-là sans opéra. Décidément Shakspeare est très dansant : on danse dans *Hamlet ;* on danse dans *Roméo* (et vous vous souvenez avec quel à-propos) ; on fait plus que danser dans *la Tempête :* on danse *la Tempête* elle-même et tout entière. A quand l'*Othello* de Verdi avec le divertissement de rigueur? Quand fera-t-on inscrire au fronton du théâtre, en les modifiant un peu, ces paroles connues des *Huguenots :* « *Elles* dansent encore... Ils ne chantent plus. »

La Tempête, ballet fantastique, *d'après* Shakspeare, dit la partition. Ce *d'après* est délicieux. Passe encore pour le *Caliban* de M. Renan, dont l'ironie sereine et le scepticisme harmonieux donnèrent jadis à la féerie shakspearienne un curieux épilogue. M. Renan pouvait se risquer à faire parler les personnages de Shakspeare après et d'après Shakspeare; mais, fût-on M. Jules Barbier, il est téméraire de les faire danser. Ariel, Prospero, Miranda, qu'y a-t-il de commun entre la danse et vous, êtres exquis, symboles délicieux de l'idéalisme, de la bienveillance et de l'amour, de la compassion pour la souffrance et de l'indulgence pour les fautes humaines ? Qu'ont à faire

les entrechats et les gambades avec ces féeries étranges, que l'auteur de *Caliban* appelait si bien « des batailles de l'idée pure? » Derrière les fantaisies, les bizarreries, les obscurités même de *la Tempête*, on entrevoit du moins l'éternelle antithèse du bien et du mal, de la laideur et de la beauté; on sent chez le poète la croyance, la fortifiante conviction que cette beauté, que cette bonté triompheront un jour et que leur règne arrivera. Si, comme on le dit, *la Tempête* est le dernier drame de Shakspeare et l'adieu à son génie, c'est un adieu plein de douceur et d'espérance; c'est, après une longue et douloureuse mêlée avec les réalités humaines, le repos et la consolation cherchés dans les fictions surnaturelles et les rêves divins.

Il n'y avait pas là de pirouettes; mais on en a mis partout. M. Jules Barbier, relisant un jour *la Tempête*, aura trouvé que les noms d'Ariel et de Miranda ne manquaient pas d'une grâce ailée, presque dansante; que Caliban était tout indiqué pour figurer le sauvage traditionnel (voir l'Orion de *Sylvia*), qui prend la taille aux danseuses effarouchées, et qui s'enivre; que Ferdinand, prince de Naples, ferait un rôle à souhait pour un joli petit monsieur frisé qui pivoterait sur des jambes grises et mettrait de temps en temps la main sur son cœur. Prospero d'ailleurs ne dit-il pas quelque part à quelqu'un : « Cette sorcière, dans l'accès d'une rage implacable, t'enferma dans l'intérieur d'un pin, entre les étroites cloisons duquel tu restas cruellement emprisonné pendant douze années. » Voilà un motif chorégraphique qui s'imposait. — En voici un autre non moins intéressant : « Les farfadets, dit encore Prospero à Caliban, s'exerceront sur toi. Tu seras criblé de piqûres aussi serrées que les cellules d'un rayon de miel, et plus cuisantes que si elles étaient faites par les aiguillons des abeilles. » Et nous avons vu tout cela! Nous avons vu Caliban livré aux voltigeantes abeilles qui, de leurs flèches d'or, ont criblé son échine de monstre; nous l'avons vu ensuite enfermé dans le tronc d'un arbre. Nous avons vu d'autres belles choses encore : d'abord, en plein ciel, un blanc fantôme de femme, pareil à celui de la mère de Max dans le *Freischütz*. C'est la défunte mère de Miranda qui prie les anges de veiller sur sa fille. Puis le décor change et représente une plage fleurie au bord d'un golfe bleu. Là s'ébattent des libellules, en coquetterie avec Caliban. Une barque paraît, d'où descend un pêcheur napolitain, portant dans ses bras la petite Miranda, qu'il abandonne au pied d'un aloès. Ariel l'élève et la recueille dans une grotte d'azur, où l'enfant devient la souple et spirituelle Mlle Mauri, aux pieds plus légers qu'Achille. Un jour, Miranda, apercevant un navire, manifeste un désir irrésistible de voir ce navire se briser. Ariel aussitôt déchaîne la tempête et le vaisseau fait naufrage. Parvenu sain et sauf au rivage, le jeune Ferdinand s'éprend de Miranda, qui s'éprend de lui. On voit alors Ferdinand

fendre du bois, se battre avec une hache contre de vilains géans, offrir à Miranda une corbeille de fruits et faire encore mille autres gentillesses. Enfin arrive un bateau superbe, chargé des plus charmantes personnes; Ferdinand et Miranda y montent, et tandis que la proue du navire menace M. Vianesi, le rideau tombe sur ce qu'on appelle une apothéose. Maintenant relisez Shakspeare, et tâchez de pardonner à M. Barbier.

Pardonnez aussi à ce genre artistique, et, comme diraient les philosophes, à cette catégorie de l'esprit humain qu'on appelle le ballet. Plus je vois de ballets, plus je trouve que les jambes sont décidément des moyens d'expression insuffisans; rien de plus difficile à comprendre que les jambes, même aidées des bras. Si du moins on pouvait compter, pour s'éclairer, sur les jeux de physionomie; mais point. L'esprit s'égare au milieu de ces aimables sourires, de ces moues boudeuses et de ces frissons mutins. Veut-on, par exemple, en langage chorégraphique, désigner un diadème, on s'enveloppe le front d'un geste circulaire, qui peut tout aussi bien symboliser la migraine que le bandeau des rois. Le reste est à l'avenant. En trois actes de ballet, de ce ballet surtout, pas une idée, et, pour le spectateur, l'humiliation prolongée de ne rien comprendre. Véritablement ce n'est pas la parole, c'est le geste qui a été donné aux hommes et surtout aux femmes pour déguiser leur pensée.

Il y aurait moyen cependant, il doit y avoir moyen de faire mieux: de mettre dans un scenario chorégraphique plus d'agrément et de poésie. On composerait peut-être de jolis ballets avec les contes de fée, avec *la Biche au bois* ou *la Belle au bois dormant*. Un musicien d'aujourd'hui pourrait accompagner de symphonies adorables le sommeil de la Belle ou le passage du prince à travers la forêt enchantée. Je souhaiterais là très peu de pantomime et beaucoup de tableaux, de paysages en musique. La fonte des balles du *Freischütz* est un spécimen admirable du genre que nous rêvons. Que diriez-vous encore d'un orage comme celui de la *Symphonie Pastorale*, ou bien, dans une grotte d'azur, au besoin celle de *la Tempête*, de l'ouverture de *Fingal* de Mendelssohn? Qui regretterait alors le pas consacré des bijoux ou de l'éventail et ces éternelles simagrées, ridicules débris d'un art primitif, qu'il faudrait laisser aux sourds-muets et aux enfans, d'un art inférieur qui n'a jamais inspiré les grands maîtres ni produit de chefs-d'œuvre, — cela dit sauf le respect dû aux récits qu'on nous a faits du *Corsaire* et de *Gisèle ou les Willis?*

Dans une scène de son *Caliban*, au moment où Prospero invoque les esprits bienfaisans, dont le frémissement produit un accord presque imperceptible, M. Renan a écrit en note : Air à composer par Gounod. Ce n'est pas M. Ambroise Thomas qu'il a désigné. Nous n'aurions pas

non plus songé au vénérable directeur de notre Conservatoire pour organiser une sauterie. Ce n'est ni à cet âge, ni avec ce genre de talent, qu'on donne à danser. M. Ambroise Thomas n'a rien de M. Léo Delibes. Je sais bien qu'il a écrit le joyeux *Caïd;* mais il y a longtemps, et l'on dit qu'il en garde toujours quelque remords. Il a écrit aussi le ballet d'*Hamlet,* mais d'*Hamlet* je préfère beaucoup d'autres choses au ballet.

Il serait difficile de parler avec admiration de la partition nouvelle de M. Ambroise Thomas; mais il serait malséant d'en parler sans courtoisie ni déférence. On doit le respect à la vieillesse du talent et peut-être encore plus d'égards à de grands souvenirs qu'à d'heureuses promesses. On discute l'œuvre d'un commençant; on s'incline devant celle d'un maître au terme d'une longue et belle carrière. La musique de M. Ambroise Thomas est ce qu'elle devait être : un peu pâle, un peu grise; la flamme y manque, mais non pas les reflets, et çà et là tel ou tel morceau : l'introduction, le second pas des libellules, le sommeil de Miranda, les chœurs dans la coulisse, tout cela. par la pureté du style, par le bon goût de l'instrumentation, s'impose encore à notre estime. Il a plu à M. Ambroise Thomas d'écrire une dernière fois un peu de musique; j'aurais mieux aimé le voir s'inspirer de poésie que d'entrechats, voilà tout. Il s'est rappelé, un peu plus tard que de saison, les deux vers de la petite ronde :

Entrez dans la danse!
Voyez comme on danse!

N'est-il pas excusable d'en avoir oublié le commencement :

Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés!

Notre critique est un peu en retard avec bien des étrangers et des étrangères : une Américaine, une Australienne, des Italiens et des Russes, sans compter les Roumains, les Arabes et les Javanaises! Cette année d'Exposition est une année d'exotisme. Il y a déjà longtemps que le rôle de Juliette a servi de début à Mlle Eames, une toute jeune et charmante élève de Mme Marchesi, très digne qu'on l'encourage, qu'on lui dise ses qualités et même un peu ses défauts. Avec son profil de jeune Diane et son élégance patricienne, Mlle Eames est bien « la fille du seigneur Capulet. » Avec sa voix de cristal, elle est bien la douce fiancée de Roméo, elle en est moins l'amoureuse épousée. Le premier acte et le duo du jardin conviennent mieux que le duo nuptial à ce timbre clair, mais un peu froid, à cette diction pure, mais encore igno-

rante des accens qui vont au cœur, parce qu'ils en viennent. La jeune artiste les connaîtra un jour; avec autant de grâce elle aura plus de passion; plus sûre des notes, elle pourra se soucier davantage des paroles, qui font aujourd'hui plus de la moitié du chant. Elle saura mettre dans son rôle plus d'effusion et de chaleur, et sa voix apprendra à son tour, comme ses yeux, comme ses gestes, les caresses et les sourires.

Mme Marchesi est décidément la Mme de Maintenon musicale de notre temps : une autre de ses élèves, Mme Melba, a chanté Ophélie. Mme Melba n'a pas plus de flamme que Mlle Eames; elle a parfois plus de sécheresse, et dans les trois premiers actes d'*Hamlet* elle avait un peu déçu notre attente. Elle l'a comblée au quatrième acte par la beauté, l'étendue, l'homogénéité, le moelleux d'une voix que ne gâte pas l'acuité métallique de certaines voix transocéaniennes, par une virtuosité merveilleuse et pourtant naturelle, sans effort ni grimace; enfin, par l'interprétation poétique et touchante de certaines phrases comme celle-ci : *Hamlet est mon époux et je suis Ophélie*, qui réclament quelque chose de plus que le mécanisme, et quelque chose de mieux.

Maintenant, « je vais toucher une étrange matière, » au moins délicate et susceptible. L'Italie, qui ne nous épargne guère de bien autres mépris que le mépris esthétique, prend très mal la moindre de nos critiques d'art. Une petite querelle de gazettes musicales l'a récemment prouvé. Un de nos compatriotes et de nos confrères avait discrètement insinué que certaines œuvres de certaine école italienne avaient vieilli. *Inde iræ!* Hélas! elles ont tellement vieilli, qu'elles pourraient bien être mortes. Mais leur décès empêche-t-il l'immortalité de certaines autres, et sur les ruines d'*I Puritani*, de *Maria di Rohan* et de *Linda di Chamonix*, *la Servante maîtresse*, *le Mariage secret* et *le Barbier de Séville* ont-ils cessé de fleurir? Y a-t-il là de quoi se fâcher, et nous, d'ailleurs, montons-nous ainsi la garde devant nos momies, devant *la Fanchonette* ou *le Premier jour de bonheur?*

Un homme s'est rencontré; un audacieux, éditeur de Milan, ami riche et généreux de la France, qui a voulu faire, à Paris, une exposition de musique italienne. Il l'a faite hospitalière, gratuite même, je crois, malgré les apparences exorbitantes d'un tarif plus affiché qu'appliqué. C'est bien le moins qu'on remercie M. Sonzogno de cette fantaisie; ruineuse pour tout autre, elle aura été coûteuse pour lui.

Dans je ne sais plus quel vaudeville, une jeune ouvrière répondait à un monsieur qui lui offrait une broche : « Je la refuse comme broche, mais je l'accepte comme sentiment. » — C'est ainsi que nous avons accepté la saison italienne. *I Puritani, Linda, la Sonnambula*, merci pour le sentiment, mais on ne porte plus de ces broches-là. Et, pourtant, on les a portées jadis; des connaisseurs qui valaient bien ceux que nous

sommes ont adoré cet art que nous blasphémons ; d'illustres interprètes l'ont fidèlement servi. Quels virtuoses il fallait à cette musique! Quels chanteurs à de telles chansons! Il semble que nulle exécution ne pourrait plus sauver aujourd'hui *les Puritains* ou *la Somnambule*. Celle-ci fût-elle encore mieux chantée que par Mme Sembrich, et ce n'est pas peu dire, je préférerais encore qu'elle ne fût pas chantée du tout. Et *I Puritani!* Mme Repetto Trisolini, qui n'est pas non plus sans talent, ne m'a fait ni les aimer, ni comprendre qu'on les eût aimés jamais. On y peut trouver quelques grâces furtives, de jolies et douces choses, un beau finale au second acte, de la tendresse et de la mélancolie dans la scène de la folie, épisode obligé de tout opéra italien, mais quel ensemble! quelle conception du drame musical! quelle tyrannie de l'odieuse virtuosité! quelle misère harmonique, chorale, instrumentale! quelle profanation de cette forme musicale divine, la mélodie, que de pareilles œuvres devaient forcément compromettre et discréditer, faire méconnaître et faire haïr! De ces mélodies-là, huit sur dix ne méritaient pas d'être notées, tellement elles sont pauvres et vulgaires! Avec cela, toutes pareilles : ténor, baryton, prima donna se lancent tour à tour dans le même *adagio,* suivi du même récitatif et du même *allegro*. Après quinze jours de théâtre italien, la mémoire ne distingue plus *les Puritains* de *la Somnambule*.

Pourtant les poètes se sont écriés avec regret : Bellini tombe et meurt! Comme on comprend mieux, à certains jours où l'idéal se métamorphose, le mot de Rossini : la musique est le plus viager de tous les arts! Que penserait-il aujourd'hui de certaines romances d'alors, voire de quelques-unes des siennes, lui, le grand Italien du siècle, lui qui dans son œuvre inégale a fait d'avance le choix de la postérité. Il donnerait sans doute, quitte à désobliger ses compatriotes, *Maria di Rohan* pour le premier acte des *Pêcheurs de perles* et tout le répertoire de Bellini pour l'*Orphée* de Gluck. M. Sonzogno a représenté aussi ces deux ouvrages; il a même, avec une bonne grâce remarquée, inauguré par un opéra français, confié à des artistes français, la saison italienne en France.

M. Gounod disait un jour : Il suffit d'un interprète pour calomnier un chef-d'œuvre. *Les Pêcheurs de perles* ne sont pas un chef-d'œuvre: mais les calomniateurs ne leur ont pas manqué. La première partition de Bizet, presque oubliée chez nous, renferme des parties très médiocres, mais d'autres charmantes, notamment un premier acte exquis. Ceux qui ne connaissaient pas ce premier acte n'ont pu s'en faire une idée; les autres n'ont pu le reconnaître. M. Talazac a trop perdu; Mlle Calvé n'a pas assez gagné, et M. Lhérie, depuis qu'il chante au-delà des Alpes, s'est fait naturaliser par trop italien. Il roule des yeux terribles et gesticule avec fureur; on le trouverait exagéré, même en

Sicile. L'orchestre et les chœurs ont lutté de vitesse; là-bas on appelle cela de l'entrain. Aussi bien, nous ne nous ferons jamais aux modes italiennes, à l'exagération de ces voix, au goût bizarre de ce style. Nous n'aimons pas qu'on chante du nez ou de la gorge, et qu'un ténor, qu'il s'appelle Marconi, Gayarré ou Tamagno, ait la voix d'un canard qui aurait avalé un hautbois. Il faut croire, par respect pour nos pères, que les Rubini et les Mario n'avaient pas le timbre doublement nasillard de cet instrument et de cet oiseau.

Mais *Orphée!* Voilà de quoi faire oublier tous les puritains d'Italie. Nous ne l'avions jamais entendu, et mieux vaut encore l'entendre en italien et aux Italiens que pas du tout. L'œuvre a triomphé de l'interprétation. Sans être Italienne, Mme Hastreiter a chanté et joué avec des défauts tout italiens le rôle terrible que depuis trente ans le souvenir de Mme Viardot rend chez nous inabordable. Quelquefois cependant, par exemple dans la scène muette où Orphée cherche à deviner Eurydice au milieu des ombres, l'artiste a montré de l'intelligence et un certain sentiment dramatique, mais une intelligence un peu triviale, un sentiment sans assez de nuances et de goût.

Quant à la mise en scène, elle était étonnante, et toute autre œuvre qu'*Orphée* en aurait pâti jusqu'à en mourir. L'enfer et les champs élysées ont semblé également, bien que différemment ridicules. Nous faisions ce soir-là des péchés d'envie rétrospective en entendant rappeler avec enthousiasme l'*Orphée* d'autrefois, celui de M. Carvalho et de Mme Viardot. Il paraît qu'alors les Champs Élysées ne prêtaient pas à rire, qu'une lumière aussi douce que la musique se jouait sur les blanches tuniques des ombres heureuses, que Mme Viardot avait, pour reconnaître Eurydice et l'entraîner, une pantomime admirable. Nous n'avons vu que des clartés crues darder sur des costumes criards, des cuirasses de zinc doré et des casques de pompiers. Eurydice et les ombres faisaient des groupes, comme dans l'autre *Orphée,* celui aux enfers. Et de quel train s'est joué l'ouvrage ! Avec quelle célérité méridionale Orphée parlait aux monstres, qui ne lui répondaient pas moins vivement. Gluck a beau ne pas avoir indiqué les mouvemens; il ne faudrait pas lui prêter ceux-là.

Bien que défiguré, le chef-d'œuvre nous a fait un plaisir extrême, et nous savons gré à l'impresario qui l'a représenté de son mieux. La scène funèbre du premier acte, le tableau de l'enfer, l'entrée d'Orphée aux champs élysées, l'air : *J'ai perdu mon Eurydice,* tout cela est sublime, beau d'une beauté qui n'a pas encore été dépassée, ni même, quoi qu'on en dise, imitée ou continuée. Je me demandais en écoutant *Orphée,* comment certaine école pouvait obstinément assimiler le génie de Wagner au génie de Gluck. Pour un seul principe commun : la vérité dans la déclamation, principe dont Wagner ne fut ni le premier

ni le seul après Gluck à proclamer la nécessité, pour ce principe unique, que de contrastes et d'antinomies entre les deux maîtres! Que de preuves, par conséquent, que la nouvelle loi n'est pas la loi éternelle et unique de la raison et de la beauté! Gluck est bref et simple; Wagner long et complexe. De l'un, les harmonies sont primitives, les modulations rares et peu variées: l'autre module sans cesse et ses trouvailles harmoniques ne sont pas l'une des moindres merveilles de son génie. L'orchestre de Wagner, c'est Wagner tout entier; celui de Gluck est de moindre importance. Les répétitions de paroles, antipathiques à Wagner, sont indifférentes à Gluck; le *leitmotiv* lui est étranger. Des phrases carrées, très nettes de contour et de rythme, vous en trouverez peu chez l'auteur de *Parsifal;* chez l'auteur d'*Orphée,* on n'en trouve presque pas d'autres. Plus d'airs, surtout d'airs à couplets, dit l'Évangile de Bayreuth. Comment appeler l'admirable plainte : *J'ai perdu mon Eurydice,* avec ses trois reprises identiques, que variait seule la superbe fantaisie de Mme Viardot? Et les ensembles, les chœurs, sont-ils proscrits d'*Orphée* comme de presque toute la *Tétralogie?* — Mais que voulez-vous? Gluck n'est plus là pour faire ses réserves et marquer les distances. Ses œuvres? Le public qui ne les entend plus en croit ce qu'on lui en dit, et s'imagine que l'*Anneau de Nibelung* est en germe dans la préface d'*Alceste.* Il n'importe. Un wagnérien de nos amis, à la représentation d'*Orphée*, fulminait contre ce qu'il appelle les mélodistes, quand tout à coup l'orchestre attaqua la ritournelle éminemment mélodique de l'air: *J'ai perdu mon Eurydice.* Alors, et de la meilleure foi du monde, il se tut pour admirer. « Fit-il pas mieux que de se plaindre ? »

Entre la musique italienne et la musique russe, inutile de chercher une transition. Rien ne rappelle moins *Linda* que *Stenka-Razine,* poème symphonique de M. Glazounow, si ce n'est *Antar*, autre poème symphonique de M. Rimsky-Korsakow. On a exécuté l'un et l'autre au Trocadéro, avec des œuvres de MM. Cui, Tschaïkowski et Borodine.

M. Tschaïkowski n'est plus ignoré en France; nous aimons déjà plus d'une de ses compositions, mais pas le *concerto* dont nous avons entendu l'autre jour le premier *allegro*. Après une phrase claire et belle au début, nous nous sommes perdus pour ne plus nous retrouver.

De M. Cui, la *Marche solennelle* est interminable. De M. Borodine, une page descriptive nous a charmé par la douceur et la mélancolie de mélodies exotiques, par d'heureux effets d'instrumentation, comme une pure et haute tenue de violons qui semble envelopper l'orchestre d'une atmosphère transparente et calme.

Ni le calme ni la transparence ne caractérisent la symphonie de M. Rimsky-Korsakow, *Antar*, une œuvre violente et compacte, trop longue aussi, que des tendances par trop littéraires obscurcissent au

lieu de l'expliquer. En quatre morceaux purement symphoniques, l'auteur essaie de raconter et de commenter la légende d'Antar, fils du désert. Antar vivait solitaire au milieu des ruines de Palmyre, quand soudain une gazelle accourt. Un oiseau gigantesque la poursuit. Antar la délivre et le léger animal disparaît. Le jeune homme s'endort, pour se réveiller dans un palais magique. La gazelle était fée; elle promet à son sauveur les trois grandes jouissances de la vie : la vengeance, le pouvoir et l'amour. Elle lui promet aussi la mort dès qu'il sentira la moindre fatigue, le plus léger dégoût de vivre. Après de longs jours heureux, une ombre passe dans les yeux du héros, et la fée alors lui donne un baiser, dont ils meurent ensemble.

Voilà, je crois, le comble de la musique descriptive et de la symphonie-programme, cette forme périlleuse de la symphonie. Berlioz, qui déjà peut-être alla trop avant sur cette route, n'y alla jamais si loin. Liszt, plus téméraire, s'y est un peu fourvoyé, et l'auteur d'*Antar* également. On ne représente pas le pouvoir avec des notes; la tyrannie ou le parlementarisme ne prêtent pas à la musique. Et puis rien ne gâte le plaisir d'écouter une symphonie comme l'obligation de la suivre d'une imagination prévenue et contrainte. On prend inévitablement la gazelle pour l'oiseau et le Pirée pour un homme. Avec cela les œuvres russes que nous avons entendues, et notamment celle-ci, manquent de plan, d'économie et d'architecture; elles déroutent et fatiguent l'oreille et l'esprit français par un peu de désordre et d'incohérence. Il n'y en a pas moins de belles parties dans la symphonie en question, surtout une marche, le plus franc et le mieux construit des quatre morceaux. Mais que d'efforts, d'arrière-pensées, d'intentions et de prétentions! Que la musique doit devenir difficile à écrire, si elle le devient ainsi à entendre!

Nous faisons cet été à nos hôtes tous les honneurs de Paris. Les trois orchestres de MM. Lamoureux, Colonne et Garcin ont donné chacun leur séance dans la maudite salle du Trocadéro. Tous trois ont joué de leur mieux, et le mieux de l'orchestre du Conservatoire a été le mieux de tous. Enfin, à l'Opéra-Comique, M. Paravey a organisé des représentations archéologiques. Nous avons entendu avec beaucoup de plaisir *le Barbier de Séville,* de Paesiello (1780). Il y a dans ce premier *Barbier* bien des pages qui rappellent Mozart; il n'y en a guère qui annoncent Rossini. Il y en a une, la sérénade d'Almaviva, avec accompagnement de mandoline, au premier acte, qui est tout simplement une exquise petite merveille. Et ne nous soupçonnez pas ici d'exagérer pour demander pardon à la musique italienne et faire amende honorable à *la Somnambule.*

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Juillet.

Comme il est bien vrai que tout se confond dans la vie, que les deuils sont auprès des joies, les grandes misères auprès des grands plaisirs, et que, dans cette mêlée humaine, la politique, — ce qu'on appelle la politique, — est souvent peu de chose! Certes, si l'on veut bien s'y arrêter un instant, rien n'est plus naturel peut-être, rien aussi n'est plus tragiquement émouvant que ce contraste ou ce rapprochement de l'opulence, fille du travail, des foules heureuses réunies dans les fêtes, et de cette catastrophe obscure qui fait des centaines de victimes, qui déjoue tous les calculs, toutes les prévoyances. C'est à coup sûr plus saisissant pour l'imagination, plus intéressant que toutes les discussions inutiles, que tous les orages factices et vulgaires du Palais-Bourbon.

D'un côté, c'est cette Exposition éblouissante qui se déploie dans son éclat toujours nouveau, offrant tous les attraits, l'attrait des œuvres de la science et l'attrait des choses ingénieuses, attirant les hommes de toutes les contrées de la terre, même les princes qui se dérobent, qui viennent en bonne fortune au Champ de Mars. Le succès, loin de décroître, ne fait que grandir pour l'honneur et la bonne renommée de la France, en dépit des envieux qui résistent de loin à la séduction, qui épient tout ce qui pourrait troubler ou ternir ces fêtes de l'industrie et des arts. Peut-être y mêle-t-on un peu trop de congrès, un peu trop de conférences, un peu trop de discours, un peu trop de commémorations banales et d'inaugurations de monumens. Des statues de Raspail, de Camille Desmoulins, de qui encore? — Cela durera ce que cela pourra. Ce sont les accessoires. Le spectacle dans son ensemble ne reste pas moins ce qu'il est, superbe, instructif et charmant, une vic-

toire de la paix industrieuse et féconde. — Au même instant, cependant, d'un autre côté, dans les profondeurs de la terre éclate un feu mystérieux et insaisissable, qui d'un seul coup dévore toute une population laborieuse vouée à l'extraction du grand moteur de l'industrie : c'est cette catastrophe des mines de la Loire qui a mis Saint-Étienne en deuil, qui a aussitôt retenti à Paris, où elle a remué cette pitié humaine toujours prête à s'éveiller, même au milieu des fêtes. Il y a déjà plus de deux cents victimes, et elles ne sont pas encore toutes connues : l'abîme noir n'a pas rendu toute sa proie. Est-ce l'effet de quelque négligence, de quelque insuffisance ou d'une défectuosité dans l'organisation des mines? Non, il ne le paraît pas. Tout indique, au contraire, que les précautions les plus minutieuses étaient prises, que la science des ingénieurs avait épuisé ses prévoyances pour la sécurité des ouvriers employés à cette dure besogne. S'il y a eu quelque accident, il a été fortuit et il reste inconnu ; il est de ceux contre lesquels on ne peut pas même se prémunir. C'est la chance de l'industrie souterraine : ces mineurs sont morts obscurément sur leur champ de bataille invisible, occupés à dégager du sein de la terre ce qui sert à conduire nos navires sur la mer, à percer les montagnes et à mettre en mouvement les plus puissantes machines. Ce sont des soldats à leur manière. Quel rapport y a-t-il donc, direz-vous, entre l'exposition et cette catastrophe accidentelle? Il n'y en a aucun ; il n'y a que cette coïncidence émouvante du travail vu tout à la fois, au même instant, dans son éclat le plus victorieux et dans une de ses plus cruelles fatalités.

C'est assez, — et tandis que la vie contemporaine est pleine de ces coïncidences ou de ces contrastes, de tout ce qui peut le mieux remuer l'imagination ou la pitié, que peut être, qu'est-ce que la politique, au moins la politique telle qu'on la fait? Elle existe, sans doute, il faut le croire ; elle fait même assez de bruit, et elle menace d'en faire encore davantage d'ici à peu. Elle ne laisse pas, il faut l'avouer, d'être provisoirement assez médiocre, même assez répugnante, et cette fin de session, où tout semble se concentrer, n'est pas, on en conviendra bien, de nature à relever le prestige d'une chambre qui va mourir et des partis qui ont la prétention de disposer de la France. Le fait est que cette fin de session est un singulier préliminaire des élections prochaines et que les partis, avant d'aller se mesurer devant le pays, leur dernier juge, ne sont depuis quelque temps occupés qu'à se déchirer, à se défier, à se diffamer, à faire du Palais-Bourbon une sorte de théâtre avili des plus étranges manifestations. A la vérité, cette chambre épuisée, sentant sa fin prochaine, aurait pu au moins consacrer ses derniers jours à quelques œuvres utiles et modestes ; elle n'avait qu'à expédier le budget, qu'elle n'était plus capable de réformer, à voter les lois les plus nécessaires, à se défendre surtout des vaines agitations. Elle n'a sûrement jamais mérité le compliment un peu im-

prévu que M. le ministre de la guerre lui a adressé l'autre jour, en l'appelant à bout portant, pour le besoin de sa cause, une « grande assemblée; » elle pouvait rester une assemblée décente, et puisqu'elle n'a pas su bien vivre, c'est-à-dire vivre avec profit pour le pays, elle aurait pu aspirer à mieux mourir, — à mourir tout simplement sans scandale. C'était bien le moins. Elle n'a pas soigné sa fin, la malheureuse « grande assemblée! » Au lieu de se préparer à bien mourir, de savoir s'éclipser à propos, ne fût-ce que pour éviter les tentations et les pièges, elle s'est jetée tête baissée, sans frein et sans règle, dans toutes les aventures, cédant à tous les vertiges, épuisant ce qui lui restait de force dans une série d'échauffourées sans dignité. On dirait vraiment que cette fin de session n'est plus qu'une vaste conspiration pour la déconsidération universelle, que tout se réunit, délibérations incohérentes, âpreté des guerres sans merci et des accusations meurtrières, scènes tumultueuses où l'honneur des hommes est en jeu, où quelques-uns des ministres ne font pas toujours trop bonne figure. Et le pugilat lui-même finit par s'en mêler!

Au demeurant, qu'a-t-elle fait, que fait-elle jusqu'au bout, cette chambre à la fois impuissante et agitée qui a trop tardé à mourir, pour son crédit, pour la paix du pays? Ce qu'elle laissera après elle, ce qu'elle a fait depuis quelque temps dans le domaine législatif se réduit à une série d'œuvres décousues, irréfléchies ou improvisées par l'esprit de parti, dans un intérêt de circonstance. Si elle a voté tant bien que mal, à bâtons rompus, le budget, elle y a mis ses préoccupations électorales; elle y a introduit par un calcul de fausse popularité des augmentations ou des réductions de crédits que le sénat est obligé aujourd'hui de rectifier, pour remettre un peu d'ordre et de clarté dans des finances déjà assez confuses. Elle a voté des lois qui n'ont aucune importance ou qui passeront avec elle. Elle s'est donné aussi le luxe, pour faire plaisir à M. Basly, de choisir un jour où elle devait s'occuper des intérêts ouvriers, et tout bien compté, les intérêts ouvriers n'en sont pas plus avancés; ce qu'on en faisait était encore pour les élections. La Chambre enfin a voté sa grande œuvre, la loi militaire. Ce n'est pas sans peine, il est vrai. La question est restée jusqu'au bout indécise entre le Sénat résolu à maintenir les garanties, les dispenses destinées à tempérer la loi, et la Chambre obstinée dans ses idées plus radicales que militaires. Il a fallu tout l'art de M. le ministre de la guerre pour avoir raison, par une flatterie, des préjugés de secte, de la résistance d'une majorité aveuglée par la passion de parti. Elle est définitivement votée maintenant, cette loi, dont le principe est le service de trois ans, qui jusqu'au bout a inquiété les esprits réfléchis et les militaires les plus expérimentés. Il reste à savoir ce qu'elle produira, si elle fera pour notre puissance militaire ce qu'avait fait heureusement cette loi de 1872 qui a donné

à la France une armée devenue en peu d'années par sa discipline, son instruction et son dévoûment la force et le bouclier de notre pays. C'est une expérience à laquelle l'état de l'Europe, les circonstances donnaient quelque chose de redoutable. On a voulu la tenter, elle a sûrement besoin d'être suivie avec autant de fermeté que de vigilance. Ce qu'il y a de certain, c'est que si elle est devenue moins hasardeuse dans quelques-unes de ses parties, s'il y a dans la loi nouvelle quelques garanties, quelques ménagemens pour des intérêts qui sont après tout les intérêts de la société française, c'est l'œuvre du Sénat; ce n'est pas la faute de la majorité de la chambre, qui a témoigné jusqu'au bout son fanatisme puéril en laissant trop voir que pour elle le premier et le dernier mot de la loi, c'était l'enrôlement des séminaristes. C'est bien malgré elle qu'elle s'est résignée à une année de service pour les élèves ecclésiastiques, pour les jeunes gens destinés aux professions libérales : de sorte que ce qu'elle a fait de plus sérieux, elle l'a subi, pour avoir l'air de faire quelque chose.

Ce que la chambre vote ou ne vote pas, du reste, ce n'est plus la question; ce n'est plus qu'un incident qui se perd dans cette vie tourmentée et fiévreuse qu'elle s'est faite, où elle se débat, partagée entre l'exaspération et l'impuissance. La vérité est que cette fin de session est tout entière, non certes à des lois sérieuses, mais aux interpellations, aux collisions, aux divulgations injurieuses, aux brutalités de parole et quelquefois d'action, à cette série de scènes, de déchaînemens, où le sens moral s'émousse aussi bien que le sens politique. Ce n'est plus la vie parlementaire, c'est la guerre avec toutes ses surprises, avec ses procédés violens et sommaires, avec ses représailles implacables et sans scrupule.

Tout sert de prétexte et tous les moyens sont bons. On puise dans les archives secrètes, dans les correspondances intimes aussi bien que dans les dossiers d'un procès ; on fait appel aux délations, aux témoignages suspects pour avoir le plaisir de se renvoyer les accusations les plus sanglantes, — des accusations qui touchent ni plus ni moins à l'honneur et à l'intégrité des hommes, même des hommes du gouvernement, surtout des membres du gouvernement. Bref, on en est venu à croire que tout est permis, qu'on peut se servir de toutes les armes, que les diffamations les plus retentissantes sont les meilleures. C'est une véritable épidémie qui règne au Palais-Bourbon comme dans la presse. Ce n'est point d'aujourd'hui, à vrai dire, qu'elle a commencé; mais elle s'est étrangement développée à la faveur des mœurs nouvelles, des habitudes de la presse, des ressentimens croissans des partis, à la faveur aussi de cette crédulité vulgaire d'un public toujours prêt à accueillir les indiscrétions. Et tout le monde y passe, tout le monde est plus ou moins atteint, et on va ainsi d'une accusation à une autre accusation, d'un scandale à un autre scandale. Un jour,

c'est M. le garde des sceaux Thévenet qui est mis en cause pour ses relations, pour ses procédés, et qui, à une mauvaise affaire, ajoute une mauvaise défense. Un autre jour, c'est M. le ministre des finances qui se trouve sur la sellette, qui est mis en suspicion pour sa parenté et pour les trafics de cette parenté. Aujourd'hui, c'est M. le ministre de l'intérieur Constans qui est incriminé et compromis par des divulgations sur son gouvernement de l'Indo-Chine. Il ne s'agit nullement, bien entendu, de savoir ce qu'il y a de vrai ou de faux, de hasardé ou de possible dans ces accusations qui courent le monde, qui retentissent jusque dans les chambres; mais, assurément, un des signes les plus curieux du trouble des idées, de la dépression du sens moral, c'est ce qui s'est passé l'autre jour dans cette séance où M. le ministre Thévenet a cru pouvoir se servir, pour sa défense, d'une lettre écrite par un spéculateur véreux, qui a pris 3 ou 4 millions à de malheureuses dupes et qui a été condamné. Ainsi, un garde des sceaux a trouvé tout simple de porter à la tribune, en plein parlement, le témoignage d'un condamné pour vol racontant d'un ton leste les tentations auxquelles il aurait été exposé, les promesses qui lui auraient été faites par les adversaires de la république s'il voulait faire des confidences sur les personnages du jour! Voilà l'atmosphère où l'on vit!

Que ces tristes mœurs soient la plaie de la vie publique, rien n'est plus certain ; mais lorsque les républicains, qui sont maintenant les premières victimes de l'épidémie accusatrice, se plaignent avec amertume, ils ne s'aperçoivent pas que tout ce qui arrive est le fruit de leur politique, de l'imprévoyance avec laquelle ils ont abusé de tout, affaibli tous les ressorts moraux, tous les freins de légalité. Ils voient où cela conduit. Ils sont submergés eux-mêmes aujourd'hui dans le torrent des injures et des accusations; ils sont réduits à se défendre par des coups de parti, par des « mesures administratives, » par des menaces de répression sommaire. Comment sortira-t-on de là? Un ancien ministre, M. Goblet, dans un discours qu'il a prononcé l'autre jour à Lille, a découvert pour suprême nouveauté que tout le mal venait de la constitution, de l'absence d'une majorité dans la Chambre, de l'antagonisme des deux assemblées, en d'autres termes du Sénat. La belle découverte! Et quand la constitution serait revisée, quand le Sénat serait annulé, quand il y aurait une majorité dans la Chambre, qu'en serait-il de plus ou de moins? Les mécontentemens qui se sont accumulés seraient-ils apaisés? Les intérêts, les sentimens que la politique de dix ans a froissés seraient-ils désarmés? L'atmosphère en serait-elle assainie? Le mal est plus profond; ce n'est plus que par un effort vigoureux, avec l'appui du pays lui-même, qu'on peut arriver à refaire une situation, où l'on s'acharne un peu moins à tout ruiner, hommes et institutions, où l'on s'occupe un peu plus de la France, de ses intérêts et de sa grandeur.

Ce ne sont pas sûrement les causes de trouble et d'inquiétude qui manquent aujourd'hui en Europe, aussi bien qu'en France, non plus que les pronostics de tous ceux qui se plaisent à assembler les nuages. On ne le sait que trop, nous vivons au milieu des incidens qui naissent pour ainsi dire d'eux-mêmes, des questions prévues ou imprévues qui restent l'obsession du monde.

Il en sera de l'Europe et de ses affaires, peut-être d'ici à quelques mois, peut-être d'ici à quelques années, ce que les destins décideront. Pour le moment, on n'en est point à redouter des conflits prochains, à ce qu'il semble. L'été est encore à la paix avec les intermèdes de la saison, avec les voyages des princes et des souverains. L'empereur Guillaume, qui a décidément de la peine à rester au repos, qui aime le mouvement, vient de partir pour les côtes de Norvège où il doit passer, pour sa santé, quelques semaines à l'air de la mer. Puis il se ferait conduire, par une escadre allemande, dans les eaux d'Angleterre, pour aller rendre ses devoirs de petit-fils à la reine Victoria à Osborne; il aurait même, à ce qu'il paraît, le projet d'aller jusqu'en Grèce à l'occasion d'un mariage de famille; et, dans l'intervalle de ses courses, il s'arrêterait tout au plus quelques jours à Berlin pour recevoir la visite de l'empereur d'Autriche, qui ferait trêve à son deuil récent. On ne parle pas jusqu'ici d'une visite du tsar, qui se bornera probablement à aller en Danemark. Le roi Humbert à son tour serait, dit-on, disposé à aller, lui aussi, en mer, à faire le tour des côtes italiennes de Livourne à Tarente et à Bari. Ce programme d'excursions d'été n'est pas le signe de complications imminentes pour l'Europe. Il ne faut pas, sans doute, prendre trop au tragique la querelle entre l'Angleterre et le Portugal au sujet d'un chemin de fer sur la cote africaine de Delagoa, pas plus que le différend, tout diplomatique, entre l'Angleterre et la France au sujet de la conversion de la dette égyptienne, à laquelle se lie la question de l'occupation anglaise en Égypte. Ce ne sont là que des incidens partiels et passagers. L'affaire même que l'Allemagne a engagée récemment avec la Suisse paraît s'apaiser ou tout au moins entrer dans une phase qui n'est plus aussi aiguë, aussi immédiatement menaçante. M. de Bismarck, sans être pour le moment décidé à aller plus loin, a probablement dit ce qu'il voulait en mettant directement ou indirectement en cause la neutralité suisse, l'inviolabilité des traités qui consacrent cette neutralité. Il est vrai que ce qu'il dit suffit pour ouvrir d'étranges perspectives, pour ajouter une question de plus à tant d'autres questions qui agitent notre vieux continent, qui sont devenues les élémens nouveaux et redoutables de l'état présent de l'Europe.

Elles se sont singulièrement multipliées depuis un quart de siècle, ces questions qui menacent le repos du monde. Elles sont de toute nature, et certainement une des plus délicates est cette question de l'in-

dépendance du saint-siège, de la résidence du souverain pontife à Rome que le cours des événemens a transformée, qui touche à tout, à l'ordre européen, à la paix diplomatique comme à la paix morale, avec laquelle, bon gré mal gré, toutes les politiques sont obligées de compter. Vainement les Italiens croient la supprimer ou la pallier en prétendant qu'elle n'existe plus depuis qu'ils sont à Rome, qu'il n'y a plus qu'une affaire tout intérieure, tout italienne. La réalité trouble leurs illusions. Le problème n'est pas résolu ; il reste tout entier, et il suffit d'un simple incident pour le remettre en lumière dans sa gravité, avec ses caractères et ses conséquences. Cette fois il a suffi de la commémoration bruyante, retentissante d'un philosophe qui ne pouvait guère s'attendre à pareille fortune, de Giordano Bruno : commémoration, à laquelle les libres penseurs italiens ont visiblement voulu donner le caractère d'une manifestation contre la papauté, que le pape à son tour a ressentie comme une injure. Le pape Léon XIII ne s'est pas borné à protester d'un accent ému, pathétique, dans un consistoire, contre un acte accompli à quelques pas du Vatican, sous les yeux mêmes et avec la tolérance du gouvernement. Pour la première fois il paraît avoir prévu la nécessité de quitter Rome et la confession de Saint-Pierre, d'aller chercher un asile dans un pays étranger; il aurait mis en délibération son départ éventuel. Chose singulière! Depuis près de vingt ans, les Italiens sont à Rome, devenue la capitale du nouveau royaume; ils y sont sans résistance, sans contestation de la part des gouvernemens de l'Europe. Ils ont eu la chance de voir arriver au pontificat un pape à l'esprit politique et mesuré. En réalité, ils ne sont pas plus avancés; à la première occasion ils voient reparaître devant eux la même difficulté toujours aussi sérieuse, toujours aussi insoluble. Tout finit par la menace du départ du pape qui ne serait pas une solution!

On pourrait dire de cette coexistence de la papauté et du gouvernement italien à Rome, ce que le cardinal de Retz disait en parlant des droits du roi et des droits du peuple, qui « ne s'accordent jamais mieux que dans le silence. » Évidemment, les Italiens étaient intéressés à maintenir ce « silence » favorable, à éviter les chocs, les froissemens, les conflits, à laisser au pape les apparences, les prérogatives, les prestiges de l'indépendance, à lui faire en un mot une situation telle qu'il pût paraître toujours le chef libre et respecté de l'église aux yeux de la masse des catholiques. C'est ce qu'entendait Cavour autrefois lorsqu'il disait, en homme capable de réaliser son programme, qu'on devait aller à Rome « sans diminuer la dignité et l'indépendance du pape. » C'était aussi à un certain degré, si l'on veut, la pensée et l'objet de la loi des garanties. Malheureusement, il est trop clair que s'il y a eu des désirs, même parfois des tentatives de conciliation, il y a eu aussi une série d'actes, de lois pénales, de dépossessions, de manifestations

organisées ou tolérées, de petites vexations que l'hôte du Vatican a pu considérer comme autant d'atteintes à sa dignité et à son autorité morale. L'apothéose de Giordano Bruno, dont Léon XIII a pu entendre le bruit, n'a été qu'une dernière circonstance qu'il a pu invoquer pour démontrer l'inanité de la loi des garanties, et par l'inefficacité de la loi des garanties, la nécessité d'une indépendance plus réelle, mieux assurée. Les Italiens, dans leur impatience, n'ont pas vu qu'ils divulguaient le secret d'une incompatibilité qui était peut-être dans la nature des choses, qu'il n'aurait pas fallu du moins aggraver. Ils n'ont pas vu qu'en faisant une papauté diminuée dans son indépendance, gênée dans son action, offensée dans sa dignité, ils créaient une situation impossible. Ils ont oublié qu'ils avaient affaire à un personnage qui n'était pas seulement un prélat italien, un évêque de Rome confiné au Vatican, qui était en même temps le chef de l'église universelle, le souverain de millions de catholiques, — et, chose extraordinaire, c'est un étranger, un allié, le chef d'un état protestant qui leur a rappelé un jour que le grand vieillard du Vatican restait une puissance morale respectée. Ils l'avaient oublié; ils se sont exposés à voir une puissance qu'ils traitaient en subordonnée, relevée à sa hauteur, invoquée comme arbitre dans un différend international. Et voilà comment les Italiens, pour leur politique intérieure, ont rendu toute solution sinon impossible, au moins difficile; mais c'est surtout par leur politique extérieure qu'ils ont aggravé la difficulté, en rendant plus palpable une des conséquences possibles des révolutions contemporaines.

Tant que le souverain pontife avait son petit état, la ville de Rome, il restait sans effort dans sa neutralité reconnue et garantie, dans son inviolabilité supérieure et impartiale, en dehors des querelles des peuples, pour qui il n'a pas cessé d'être sans distinction un chef spirituel, le grand directeur des consciences. Tant que l'Italie, même après son entrée à Rome, a gardé la liberté et l'indépendance de sa politique, sans se compromettre dans des conflits où elle n'a ni à défendre des intérêts qui ne sont pas en péril, ni à sauvegarder une sécurité qui n'est point menacée, la situation pouvait encore être tolérable. Le jour où l'Italie, de son propre mouvement, cédant à ce que M. Jacini appelle la manie des grandeurs, rêvant de triple alliance, de vastes combinaisons, s'est exposée à être entraînée sans raison, sans nécessité nationale, dans la mêlée universelle, il est évident que tout a changé, et ce jour-là, le grand solitaire du Vatican a pu se demander ce qu'il aurait à faire, s'il devait rester au camp d'une des nations catholiques engagées dans une guerre. Le pape Léon XIII a-t-il pris décidément une résolution d'accord avec le sacré-collège réuni l'autre jour en consistoire secret? A-t-il précisé les circonstances où il se croirait obligé d'abandonner le Vatican et désigné le pays étranger où il ira chercher un asile? A-t-il choisi l'Espagne comme la contrée la plus éloignée des

batailles et des mêlées sanglantes? On ne sait rien encore; on peut dire seulement que la question a été manifestement agitée, qu'elle existe, et elle résulte précisément de cette situation qu'on a créée, où le chef de la catholicité, faute d'une indépendance suffisamment, ostensiblement garantie, ne croirait pas possible d'accepter une apparence de solidarité avec une des puissances sous les armes. Si le départ du pape se réalisait, ce serait, à n'en pas douter, un événement considérable, et par sa nature même et par les conséquences qu'il pourrait avoir dans l'état présent du monde. Ce serait la rupture du dernier lien qui unit la papauté à l'Italie, le commencement d'une ère nouvelle pour le pontificat. Les Italiens, qui ne réfléchissent pas, qui sont emportés par leur passion, affecteraient peut-être une certaine satisfaction de se voir délivrés d'un hôte incommode. Ceux qui réfléchissent, qui jugent les événemens en politiques préoccupés de tous les intérêts de leur pays, sont vraisemblablement moins pressés de voir partir le pape. Ils ne peuvent méconnaître que ce départ serait une épreuve des plus graves, qu'il laisserait un vide au Vatican, que la question entrerait dans une phase nouvelle sans être résolue, et s'ils ne le disent pas tout haut, ils avouent tout bas que la politique qui conduit à ces extrémités n'est peut-être pas la meilleure des politiques.

Telle est la marche des choses aujourd'hui en Europe, telles sont les conditions de la plupart des pays qu'on n'a que le choix des complications intérieures ou extérieures, des difficultés et des crises plus ou moins vives. Il n'y a sans doute rien de changé depuis quelque temps dans les affaires de l'empire austro-hongrois. L'Autriche est toujours dans une situation indécise et laborieuse, embarrassée dans sa politique intérieure par le conflit incessant des nationalités diverses qui composent l'empire, engagée dans sa politique extérieure par ses alliances, par ses intérêts qu'elle s'efforce de concilier. Les délégations austro-hongroises qui se sont réunies il y a quelques semaines, qui arrivent maintenant à la fin de leurs délibérations, semblaient promettre quelques éclaircissemens à la suite du discours à demi rassurant, à demi inquiétant de l'empereur François-Joseph. Elles vont se retirer sans avoir rien éclairci, en laissant cette impression qu'on est toujours dans la période d'observation et d'attente. Le comte Kalnoky s'est visiblement étudié à éluder les questions délicates dans ses explications évasives, à tout réserver, à ne rien compromettre, et ceux qui lui ont répondu, qui ont même accusé ses irrésolutions ou ses temporisations, se sont peut-être montrés plus hardis que pratiques. On sent bien que l'Autriche a les regards incessamment tournés, — d'un côté vers la Russie, vers la frontière galicienne, — d'un autre côté vers la Serbie où elle redoute des agitations hostiles, vers la Bosnie, vers la Bulgarie, en un mot, vers cet éternel champ de bataille des Balkans. Elle ne serait pas éloignée, quelques-uns de ses journaux et même de ses orateurs

l'avouent, de reconnaître, l'ordre nouveau en Bulgarie, le prince Ferdinand de Cobourg, dont elle s'est fait un allié; mais elle ne peut risquer cet acte de diplomatie sans s'être entendue avec les autres puissances, sans s'exposer à mettre en lambeaux le traité de Berlin, sans s'affaiblir elle-même. Quand s'entendra-t-on pour reconnaître définitivement le prince Ferdinand de Cobourg à Sofia? Il faudrait demander cela au cabinet de Saint-Pétersbourg, qui ne paraît pas prêt à répondre et qu'on n'est point disposé sans doute à défier. De sorte que l'Autriche ne peut qu'attendre provisoirement, appuyée à l'Allemagne, augmentant ses armemens pour lesquels les délégations ne refusent aucun crédit, défendant pied à pied, sans bruit, son influence dans les Balkans et surveillant les événemens. C'est sa politique extérieure qui ne peut avoir rien de décisif. Il s'est produit pendant ce temps dans sa politique intérieure un incident qui ne laisse pas d'être significatif, qui pourrait même avoir son importance dans l'ensemble des affaires de l'empire : c'est l'élection d'une diète nouvelle en Bohême.

Des élections se sont faites en même temps pour le renouvellement des diètes provinciales en Galicie, en Dalmatie, dans l'Istrie, dans le Tyrol, dans la Carniole comme en Bohême, dans toutes ces régions où l'esprit de nationalité est toujours vivace. Celles de la Bohême ont un intérêt particulier. Elles ont eu surtout cela de caractéristique et de curieux que la lutte s'est engagée entre deux fractions du parti national, entre vieux Tchèques et jeunes Tchèques, également ardens à la revendication des droits de la Bohême, mais divisés dans leur politique, dans leurs moyens d'action, dans leurs idées, dans leurs alliances.

Depuis bien des années déjà, — il y a de cela près d'un demi-siècle, — les Tchèques sont à l'œuvre sous la direction du docteur Rieger, qui a été le guide le plus actif, le plus accrédité de l'agitation nationale. Ils ont soutenu bien des combats dans l'intérêt de l'autonomie, des droits, des écoles, de la langue de leur pays, qu'ils n'ont cessé de défendre contre les Allemands, longtemps prépondérans. Ils ont fini par rester à peu près maîtres de la Bohême, même à l'exclusion des Allemands, par reconquérir bien des garanties, bien des privilèges, — et ils ont réussi, surtout depuis l'avènement au pouvoir du comte Taaffe, qui s'est proposé précisément de réconcilier les races multiples de l'empire en donnant satisfaction aux vœux les plus légitimes des diverses nationalités; mais si M. Rieger et ses amis ont réussi, — au moins jusqu'à un certain point, — dans leur œuvre, ils ne l'ont pu qu'en faisant à leur tour des concessions, en se prêtant aux alliances, aux transactions, aux combinaisons de circonstances qui pouvaient les servir. Ils n'ont pas craint de s'allier à l'aristocratie terrienne, qui est un peu féodale et cléricale. Ils n'ont point hésité à soutenir de leur vote au Reichsrath de Vienne le ministère du comte Taaffe, plus favorable que tout autre à leur cause. M. Rieger et ses

amis ont agi en politiques et en tacticiens, en même temps qu'en patriotes. C'est justement ce qui a produit la scission, ce qui a donné naissance à un parti nouveau, celui des jeunes Tchèques, qui ont la prétention de représenter la jeune démocratie libérale et progressive, qui ont reproché à M. Rieger ses alliances aristocratiques, ses complaisances pour un ministère de réaction tempérée. Les jeunes Tchèques, avec des chefs comme M. Gregr, M. Herold, ont levé le drapeau contre les vieux Tchèques. Déjà la scission s'était manifestée à la session du Reichsrath; elle vient d'éclater plus vivement aux récentes élections de la diète de Bohême, et de fait, c'est la jeunesse qui a triomphé, au moins relativement, dans les villes comme dans les campagnes. Les jeunes Tchèques, qui ne comptaient que dix représentans à la dernière diète, vont être plus de cinquante dans la diète nouvelle. Ils ont rapidement conquis la faveur populaire. C'est peut-être d'un singulier augure pour les élections futures du Reichsrath, — et c'est ici que la question se complique, qu'elle peut intéresser l'existence du ministère de Vienne, la politique même de l'empire.

Que les heureux jeunes Tchèques triomphent aux élections plus ou moins prochaines du Reichsrath, comme ils viennent de triompher aux élections de la diète de Bohême, c'est possible. Que feront-ils alors? Ils peuvent sans doute, par une politique agitatrice, créer les difficultés les plus sérieuses au ministère du comte Taaffe qui a besoin de l'appui des Tchèques pour avoir une majorité parlementaire; mais ils ne le peuvent qu'en s'alliant directement ou indirectement à l'opposition, qui est essentiellement allemande, qui, sous le nom de libéralisme, représente le plus pur centralisme allemand. De sorte qu'ils se trouveraient dans l'alternative, ou de subir les nécessités que leurs prédécesseurs ont subies, de reprendre la politique de M. Rieger s'ils veulent servir utilement la cause de leur pays, ou de favoriser l'avènement d'un ministère qui serait plus hostile aux revendications tchèques, qui rendrait une force nouvelle aux influences allemandes dans les affaires de l'empire. On n'en est pas encore là, il est vrai, et les choses, heureusement sans doute, ne marchent pas avec cette logique en Autriche. Les récentes élections des diètes provinciales ne sont pas moins le symptôme d'un certain mouvement assez confus qui peut préparer, à côté des difficultés extérieures de l'empire austro-hongrois, des difficultés intérieures nouvelles.

Tous les pays ont leurs crises ou leurs imbroglios, et sans être précisément violente, sans se compliquer de menaces d'agitations populaires, la crise-imbroglio que traverse l'Espagne n'est pas moins instructive et curieuse. Elle va se terminer sans doute provisoirement par la clôture de la session; elle ne laisse pas d'offrir, depuis quelques jours, un spécimen assez bizarre de la vie parlementaire au-delà des Pyré-

nées. Lorsqu'il y a quelques semaines, le chef de cabinet, M. Sagasta, proposait à la reine de suspendre momentanément les Cortès, il obéissait à un double mobile. Il voulait, ce n'est pas douteux, laisser aux passions parlementaires qui venaient d'être singulièrement surexcitées par des discussions irritantes le temps de se calmer. Il se flattait aussi d'en finir avec une situation sans issue par une sorte de fiction ou de subterfuge, en ouvrant, à peu de jours d'intervalle, une session nouvelle où la majorité aurait l'occasion de se débarrasser d'un président dont elle ne voulait plus, et où le gouvernement lui-même pourrait reprendre avec plus de chances quelques-uns des projets qu'il tenait à faire voter. M. Sagasta le croyait ainsi, il n'a réussi qu'à moitié. Il a bien ouvert, en effet, cette session imaginée pour la circonstance, promise à une courte durée, et à la place de M. Martos, à qui on ne pardonnait pas de s'être séparé du gouvernement, le congrès a pu se donner un président de son choix en élisant un ancien ministre, M. Alonzo Martinez ; mais à peine les chambres se sont-elles trouvées de nouveau réunies, les interpellations, les explications, les agitations ont recommencé plus que jamais. Le président du conseil a rencontré devant lui une opposition formidable représentée par le chef des conservateurs, M. Canovas del Castillo, par un ancien ministre libéral, M. Gamazo, par le général Cassola, par l'ancien président lui-même, M. Martos, qui a accusé le gouvernement d'avoir organisé un complot et d'avoir abusé de la prérogative de la reine pour le déposséder de la présidence. Tous, libéraux dissidens et conservateurs, se sont réunis pour livrer au ministère un assaut d'éloquence à peine interrompu depuis quelques jours, entrecoupé de temps à autre de scènes violentes. Il n'est pas jusqu'au ministre des affaires étrangères, le marquis de la Vega y Armijo, qui, égaré dans ces débats, n'ait eu la mauvaise fortune de provoquer un incident des plus orageux.

En réalité, c'est le président du conseil qui est seul en cause, parce que seul il est le gouvernement. Il change ses collègues, il modifie son ministère ; il reste le chef invariable, objet de toutes les attaques. Il n'est pas toujours heureux dans ses défenses ; il répond à tout par sa majorité, une majorité aussi passionnée qu'incohérente, qu'il a parfois de la peine à contenir et à manier. Il l'a gardée jusqu'ici pour sa défense personnelle. Il est douteux cependant qu'il puisse s'en servir pour faire passer ses projets, notamment le suffrage universel, et son unique ressource aujourd'hui est probablement de clore au plus vite cette session nouvelle, comme il a clos, il y a un mois, l'autre session, sans avoir rien fait. Ce sera une suspension, ce ne sera pas une solution, et l'Espagne a encore devant elle plus d'un jour de crise.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Le mouvement de baisse qui s'est produit en juin avec une vigueur dont a été fort surpris l'optimisme officiel de la spéculation haussière, n'a pas été arrêté par la liquidation. L'élévation des taux de report, tant pour les rentes françaises que pour les fonds internationaux ou du moins la plupart d'entre eux, a démontré qu'il restait encore beaucoup de positions à dégager et que ce travail de déblaiement ne se ferait pas sans de nouveaux sacrifices de cours.

En effet, le 3 pour 100 a baissé d'une unité depuis la liquidation, par suite des difficultés qu'ont trouvées à se faire reporter quelques gros spéculateurs encore très chargés de rente. De 84.30, cours de compensation, il a été ramené progressivement jusqu'à 84.15. Une reprise passagère l'a relevé à 83.50. Il reste à 83.30.

Les deux autres fonds, il est vrai, n'ont pas partagé le sort de la rente perpétuelle, l'Amortissable n'a perdu que 0 fr. 25 à 86.15, et le 4 1/2 se négocie avec une plus-value de 0 fr. 17 sur le cours du 1er juillet. On pourrait conclure de ce fait que la spéculation seule est atteinte par ce changement dans les tendances de la Bourse et que les valeurs de placement sont restées indemnes. Cette conclusion ne serait pas absolument justifiée. Non-seulement les fonds étrangers et les grandes valeurs de notre place dont la spéculation s'occupe principalement ont suivi le 3 pour 100 dans son mouvement de retraite, mais encore on a vu baisser, et très sensiblement, certains titres considérés avec raison comme des placemens de premier ordre soustraits à tout aléa et que les variations de la rente auraient dû laisser insensibles. Il s'agit de quelques catégories d'obligations du Crédit foncier et des obligations 1886 de la ville de Paris.

Les obligations de nos grandes compagnies de chemins de fer ont éprouvé quelques oscillations accusant, même de ce côté, un ralentissement des achats de l'épargne. Les obligations anciennes du Crédit foncier se sont bien tenues. Au contraire, toutes celles des émissions relativement récentes ont fléchi, depuis les Foncières 3 pour 100 1877 jusqu'aux Foncières 1885 et aux Communales 1879 et 1880. Quant aux Bons à lots et aux Bons algériens, qui ont été émis à 100 francs, et ont valu un moment jusqu'à 125 francs, on les a compensés le 1er juillet à 90 francs et 75 francs, et de nouvelles offres, dans cette première quinzaine, les ont encore fait baisser à 70 et à 55 francs. Il est évident

que l'on a saturé de titres à lots la clientèle spéciale de ce genre de placement, et que toutes ces émissions récentes souffrent d'un mal général, l'insuffisance de classement. Des milliers de titres flottent et pèsent sur le marché, en pension ici ou là, dans l'attente de preneurs définitifs. Le Crédit foncier ne pouvait guère être à l'abri du courant de défaveur qui frappait certaines de ses obligations; l'action a fléchi de 1,310 à 1,247 fr. 50, après détachement, il est vrai, d'un coupon de 32 francs, ce qui réduit la baisse totale à 30 francs.

Les obligations de la ville de Paris 1886 se tenaient le 1er juillet à 385. Le 6, la municipalité a procédé à l'émission de 65 millions en titres complètement analogues à ceux qui figuraient sous la mention ci-dessus à la cote. Soit absence de publicité ou tendance momentanée de l'épargne à l'abstention, l'emprunt a éprouvé une sorte d'échec. Il a bien été souscrit en réalité, mais non plusieurs fois, comme le veut la tradition, et l'attribution aux souscripteurs de l'intégralité de leurs demandes a très désagréablement surpris ceux qui avaient demandé quatre ou cinq fois, en prévision de la réduction habituelle, la quantité qu'ils désiraient ou pouvaient garder. L'emprunt n'est nullement classé, aussi les titres se sont-ils immédiatement cotés en perte, et les obligations de 1886, avec lesquels ils sont confondus, ont baissé de 385 à 374.

Les dispositions générales, que ces divers faits accusent plus ou moins vivement, sont une explication suffisante du peu d'influence exercé cette année, dans le sens de la bonne tenue de la cote, par le détachement des coupons, soit le 1er juillet sur les valeurs ne se négociant qu'au comptant, soit le 5 sur les valeurs de spéculation. Ce détachement n'a provoqué aucune hausse, les coupons n'ont été regagnés ni en totalité ni partiellement. Bien plus, la réaction s'est en quelque sorte accentuée plus vivement après que les cours ont paru, sur la cote, allégés du montant des coupons.

Cependant, il serait absurde de supposer les capitaux de placement à ce point terrifiés par l'approche des élections générales que la Bourse se voie menacée d'une grève totale de l'épargne. Les remplois de fonds seront peut-être, en raison des circonstances, moins rapides que d'ordinaire, et leur effet pourra être peu sensible sur le terrain de la Bourse. Mais ils n'en produiront pas moins, avec le temps, leur office d'absorption, d'autant que cette baisse de certaines obligations du Crédit foncier et de la ville de Paris offre en ce moment aux disponibilités des occasions inespérées de placement avantageux.

Au dehors, très grand calme. Les rumeurs pessimistes concernant la Serbie, la Bulgarie et les relations entre Saint-Pétersbourg et Berlin se sont peu à peu dissipées. Cependant les attaques de la presse berlinoise contre les fonds russes ont repris par intermittence, et un nouveau recul s'est produit. Le 4 pour 100 1880 et les Consolidés ont fléchi d'une unité à 89.25 et 88.75.

La rente étrangère la plus atteinte a été l'Extérieure qui de 75.60 se trouve ramenée à 72.50, avec détachement dans l'intervalle d'un coupon trimestriel de 1 franc. Le désordre budgétaire dans la péninsule, l'accroissement trop régulier des déficits, ont fini par inspirer des doutes sérieux sur l'opportunité du maintien des cours où une spéculation audacieuse avait réussi naguère à porter ce fonds. De grosses difficultés de liquidation à Barcelone ont accusé tout à coup les côtés faibles de cette situation. Le crédit de l'Espagne, alors que la nécessité d'un très gros emprunt est manifeste, ne comportait pas les cours que l'on vient d'abandonner.

Le Hongrois et l'Italien, déduction faite sur les prix du 1er juillet du montant des coupons, 2 francs et 2 fr. 17, ont reculé environ d'une demi-unité. Le Turc a été recherché d'abord, puis offert, pour compte allemand dans les deux sens, les banquiers de Berlin ayant à se dégager d'un gros stock d'obligations douanes, émises l'an dernier, mais non placées. La Banque ottomane à 505, ex-coupon de 12 fr. 50, a été immobile.

L'Unifiée se tient aux environs de 450. Il n'est plus question pour l'instant de la conversion égyptienne; l'opération est ajournée à l'automne ou à l'hiver, le gouvernement français n'ayant pas cédé sur la question de l'évacuation. Entre Londres et Paris aucune entente n'a été possible. Le renvoi à plus tard de la grande opération financière qu'avait préparée la maison Rothschild n'a pas été sans influence sur l'attitude de laisser-aller et de mollesse découragée qu'a prise le marché. Il ne reste comme émission en vue pour ce mois de juillet que quelques milliers d'obligations de la province argentine de San-Luis, présentées à l'épargne française par la Banque parisienne.

Les chambres se sont occupées ces jours derniers de deux projets de loi, intéressant l'un la Société des téléphones, l'autre la compagnie de Panama. Le vote du projet présenté par le gouvernement et décidant la reprise par l'État de l'exploitation des téléphones a valu à l'action de la Société qui se voit dépouillée de cette exploitation, une baisse de 50 francs (405 francs au lieu de 477.50, sous déduction d'un dividende de 25 francs). Quant à la compagnie de Panama, son liquidateur est autorisé, par la loi qui vient d'être adoptée, à émettre sans restriction de prix minimum les obligations à lots restées dans les caisses de la société sur l'émission de 1888. Une clause de la loi met à l'abri de toute revendication les sommes déposées par la Société civile pour assurer le paiement des lots et le remboursement des obligations.

Le marché des titres des établissemens de crédit a subi, comme celui de tous les autres groupes de valeurs, l'influence des dispositions peu favorables qui ont dominé depuis la liquidation.

La Banque de France a baissé de 80 francs à 3,770. Les énormes

rentrées d'or qui ont grossi l'encaisse métallique depuis deux mois n'ont pas eu d'action sur le montant des bénéfices hebdomadaires. Pour les trois premières semaines du second semestre, le total de ces bénéfices s'élève à 1,500,681 francs. Mais les dépenses d'administration, pour la même période, atteignent 1,231,804 francs. Il reste donc à peine 270,000 francs pour les actionnaires. D'autre part, il apparaît de plus en plus probable que la liquidation de l'ancien Comptoir d'escompte, même en supposant une contribution d'indemnité des administrateurs de 25 à 30 millions, laissera encore un déficit de 10 millions à la charge des sociétés qui ont donné la dernière garantie de 40 millions.

Si cette éventualité se réalisait, la Banque de France, qui figure pour 10 millions dans la liste des participans à cette garantie, perdrait 25 pour 100 de cette avance, soit 2 millions 1/2.

Bien que de telles prévisions ne laissent aux porteurs d'actions de l'ancien Comptoir aucune espérance de toucher jamais un dividende de liquidation, ces titres continuent à se négocier entre 95 et 100 fr.

Nous avons signalé plus haut la faiblesse du Crédit foncier, actions et obligations. La Banque de Paris a reculé, de son côté, de 15 francs à 712.50, ex-coupon de 20 francs, le Crédit mobilier de 22 fr. 50 à 392.50, ex-coupon de 15 francs.

Le Crédit lyonnais et la Banque d'escompte se sont tenus assez fermes.

Les actions de nos grandes Compagnies de chemins de fer, que la spéculation avait poussées de concert avec la rente, sont retombées avec celles-ci, et très lourdement. Le Lyon est en réaction de 20 francs à 1,290, le Nord de 50 francs à 1,670, le Midi de 25 francs à 1,155, ces différences s'ajoutant au montant des coupons détachés le 5. L'Orléans a fléchi de 10 francs à 1,330. L'Est et l'Ouest, dont les spéculateurs ne s'occupent pas, ont monté de 5 francs à 795 et 945.

Quelques valeurs industrielles n'ont pas été mieux traitées. Le Suez, ex-coupon de 54 francs, a baissé de 30 francs à 2,255; les Omnibus de 47 francs à 1,210, les Voitures de 5 francs à 757.50, la Compagnie transatlantique de 15 francs à 570.

Les Bouillons Duval, après d'énormes fluctuations entre 1,900 et 2,150, perdent 50 francs à 2,100.

Tout ce groupe avait été poussé, non sans exagération, au moment de l'ouverture de l'Exposition, en prévision d'augmentations considérables de recettes. Aujourd'hui les acheteurs réalisent.

Les Chemins de fer étrangers n'ont pas échappé à la réaction. Les Autrichiens perdent 11.50 à 485, les Lombards 5 à 262.50, les Méridionaux 15 à 705, le Nord de l'Espagne 14 à 385, le Saragosse 15 à 283.75.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

SIMPLE RÉCIT...

M. Polanski venait de franchir le péristyle de son château, quand il aperçut devant lui la figure hâve de Joseph Blazek qui le regardait, le menton appuyé sur une main, à la façon des paysans slaves, tandis que de l'autre main il soutenait son coude.

— Qu'as-tu à me dire, Blazek?

— Je suis venu vous parler, monsieur,.. ou plutôt, vous demander conseil.

Et le paysan jeta autour de lui un regard méfiant.

— Tu peux parler sans crainte, mon bon Blazek, personne ne nous écoute.

— C'est que, voyez-vous, monsieur, c'est mon fils... mon Franek... vous savez bien?.. La voix du *gospodarz* (petit propriétaire) devint indistincte comme si elle s'étranglait dans un sanglot muet.

— Franek?.. Eh bien!.. Quoi!.. Ne va-t-il pas mieux?

— Il est mort ce matin à l'aube, monsieur.

Et les minces narines du paysan eurent un frémissement... — C'était un si bon travailleur,— continua-t-il en branlant la tête. — En a-t-il assez coupé de trèfle sur votre champ, monsieur, — la faux ne cessait pas de grincer entre ses mains... mais, c'est la volonté de Dieu, le typhus l'a étouffé, tout est fini à présent. Il n'a même pas achevé le vin que madame lui avait envoyé.

— Oui, oui, c'est un bien grand malheur de perdre un si beau gars, dit le maître.

— Que voulez-vous, monsieur, c'est la volonté du Seigneur; mais... le pire à présent... c'est l'enterrement.

— Tu as raison. Et... as-tu été chez le prêtre?

— Bien sûr que j'y suis allé, mais notre prêtre a peur, il dit qu'il ne peut pas; il a reçu un papier des autorités,.. on pourrait l'envoyer en Sibérie, paraît-il! « Apporte-moi une permission du chef du district, m'a-t-il dit, et nous verrons. »

— Il a dit cela?.. Mais alors, mon pauvre Blazek, il n'y a rien à faire. Tu sais bien que le prêtre est lié, on serait capable de l'envoyer à l'autre bout du monde, et de mettre à sa place quelque âme damnée moscovite!.. Non... il n'y a rien à faire!..

— Et, me conseillez-vous d'aller trouver le chef du district, monsieur?

— Hum!.. Essaie toujours... — Il est si difficile de te donner un bon conseil... Dans une affaire pareille, personne ne peut te venir en aide.

— Moi, continua le paysan, j'avais dit à ma femme : « Nous enterrerons le garçon nous-mêmes, à la nuit, sans que personne ne le sache; comme cela, il reposera entre les siens; et si le prêtre ne l'asperge pas d'eau bénite... eh bien, le bon Dieu ne s'en offensera pas, et il le recevra tout de même, dans sa gloire, s'il l'a mérité! » Mais quand ma femme a entendu cela, elle a sauté, comme si on l'échaudait avec de l'eau bouillante, et elle se bouchait les oreilles: Est-ce que notre fils a mérité cette honte, criait-elle, que les cloches ne sonnent pas après sa mort, et qu'on n'allume pas les cierges autour de son cercueil? — N'est-il pas ton fils, que tu veux l'enfouir sous la terre comme un chien?.. Et elle pleurait à vous arracher le cœur.

M. Polanski soupira, regarda un instant avec pitié le paysan :

— Ah! les temps ont bien changé depuis quelques années, mon bon Blazek, mais qu'y faire! On ne traverse pas un mur avec sa tête!.. Dieu nous envoie de bien rudes épreuves!

— C'est ce chien de greffier de la commune qui a tout fait, — dit le *gospodarz* avec une flamme de haine dans les yeux. — Il s'est entendu avec le pope... Ils ne pensent qu'à faire le malheur des honnêtes gens, ces deux coquins-là! Est-ce que je me doutais, moi, que mon grand'père avait été autrefois baptisé dans une église uniate? Je me souviens très bien, au contraire, l'avoir vu enterrer ici, dans notre cimetière catholique! Mon Dieu! mon Dieu! comment va le monde à présent!..

Il avait pris la main du maître, la baisa avec respect; puis, lentement, le front soucieux, il se dirigea vers sa demeure.

Plus il se rapprochait de sa cabane où reposait le corps de son Franek, plus son cœur se serrait de douleur. Il songeait comment deux semaines à peine auparavant, Franek galopait encore avec ses chevaux vers l'abreuvoir, lançant si gaîment au vent sa chanson que l'écho lui renvoyait à travers tout le village. « Et dire,

pensait-il, qu'il n'avait pas même eu le temps de jouir de rien dans la vie!.. Il avait toujours travaillé pour les autres!.. C'était un caractère si doux, il allait partout où on lui disait d'aller et le travail brûlait dans ses mains! »

Ou bien encore, il le revoyait le soir, penché sur un livre auprès de la petite lampe dont la mèche vacillait ; il essayait de lire, épelait l'une après l'autre les syllabes avec effort et d'une voix saccadée. « Il était si curieux des livres! Hélas! pourquoi Dieu frappe-t-il l'homme si cruellement? »

Blazek avait pénétré dans une écurie où se tenaient deux petits chevaux de paysans. Il appuya son front sur le bord de la mangeoire, et là, éclata en sanglots. Tout le jour, devant sa femme et ses enfans, il avait affecté d'être calme. Est-ce qu'un homme peut se laisser aller à pleurer comme une vieille *baba!* mais ici, seul, devant ces bêtes muettes, son cœur débordait.

Il releva sur les chevaux ses yeux aveuglés par les larmes. Comme Franek les soignait bien autrefois! il s'oubliait pour eux, il se privait de nourriture et de sommeil, pour ne jamais laisser leur mangeoire vide, pour qu'il y eût toujours devant eux, ne fût-ce même qu'une poignée de foin. Maintenant ils avaient l'air affamé. Ils regardaient leur maître d'un air inquiet, penchant vers lui leur tête pour recevoir une caresse. Mais rien, désormais, ne pouvait plus faire plaisir à Blazek, son fils était toujours devant ses yeux. Tantôt il le revoyait, le dimanche matin, quand, revêtu de sa chemise bien blanche, de sa capote neuve et de ses bottes, il partait pour l'église et que les filles lui souriaient en montrant leurs dents blanches, tantôt il lui apparaissait sa faux à la main, entassant l'herbe qu'il venait de couper, ou bien soulevant sur la pointe de sa fourche les lourdes gerbes de blé, comme s'il se jouait... Oh!.. oui!.. la femme avait raison... Comment ne pas faire un enterrement *humain* à un fils pareil!.. Comment refuser d'entendre les pleureuses suivre sa dépouille en déplorant sa jeunesse trop tôt fauchée!

Il entra dans la maison.

Au milieu de l'*izba*, couché sur de la paille, gisait Franek, une image sainte entre ses mains croisées. Il était seul. La chambre avait été débarrassée de tous ses objets qu'on avait portés chez les voisins. Dans un coin, près de la lucarne, la vieille Wojtowiczka, qui l'avait habillé pour la mort, chuchotait des prières.

Le *gospodarz* regarda son fils, récita une oraison, agenouillé aux pieds du défunt. Quand il se releva, son visage était transfiguré.

— Non!.. je ne t'enfouirai point comme un chien dans la fosse, mon enfant chéri, cria-t-il à haute voix, comme si son fils eût pu

l'entendre, non, tu n'auras pas un enterrement sans prêtre ni sans cortège qui te fasse la conduite au cimetière!.. et, s'il le faut, j'irai trouver le...

— Oye! oye!.. exclama la Wojtowiczka, en commençant ses lamentations.

Le paysan s'interrompit. Et très grave, il demeurait debout, contemplant le cadavre de son fils. Soudain, une pensée subite, terrible, lui traversa le cerveau. Et si on allait vraiment lui ravir son fils, si on allait le déposer dans le cimetière schismatique... qu'arriverait-il au jour du jugement! — Comment Franek ferait-il pour retrouver les siens?.. Ces schismatiques... ces parjures ne le lâcheraient point sûrement!.. et lui, pauvre âme privée de père et de mère, resterait à jamais parmi les étrangers comme s'il était un orphelin!

Le cœur tout bouleversé, il fit un signe de croix et sortit à la recherche de sa femme. Il la trouva chez des voisins, elle était assise sur un coffre, les yeux gonflés d'avoir pleuré.

— Allons, Yagos, que la volonté de Dieu soit faite. Ne te désole plus, je vais aller trouver le chef du district. J'irai trouver le diable lui-même, s'il le faut, mais je ne laisserai pas prendre mon Franek. Nous l'enterrerons là où nos pères reposent, et à moins qu'il n'y ait pas de justice ici-bas...

Il sortit. C'était l'été, il ne lui fallait donc faire aucun préparatif pour la route. Il recommanda seulement à Yasiek, son second fils, de bien surveiller les champs et la cabane, puis sauta sur son cheval, mit devant lui un sac de fourrage, et, la tête penchée sur la poitrine, il s'élança sur la grand'route.

La ville où habitait le chef du district était située à vingt et un kilomètres du village.

La chaleur du soleil brûlait terriblement, ce jour-là, mais le paysan ne la sentait pas, quoique la sueur ruisselât à grosses gouttes de son front. Il lui semblait seulement que l'astre éclatait de rire à sa face, comme s'il se moquait de son malheur.

Il faisait grand jour, quand il arriva à Z... Blazek conduisit tout d'abord son cheval à l'écurie, et se dirigea ensuite vers la demeure du chef.

Il la connaissait bien, cette maison, pour avoir stationné déjà deux longues journées devant la porte... C'était après la naissance de leur dernier enfant, que le pope voulait absolument faire porter à l'église schismatique. Mais alors Blazek n'avait pas pu voir le chef, parti justement le matin en inspection, et quand après deux jours d'attente il avait appris enfin son retour, on lui avait dit que *Sa Noblesse* fatiguée, et indisposée, ne pouvait le recevoir ni aujourd'hui ni demain. Rentré chez lui, Blazek avait appris que, pour cause

d'insubordination vis-à-vis des autorités ecclésiastiques, il était condamné à payer douze roubles vingt-cinq kopecks.

Il paya, dans l'espoir d'être laissé en repos; mais c'est bien à contre-cœur qu'il fit sortir de son coffre un beau billet de dix roubles. Il le regarda longtemps, comme s'il voulait prendre congé de lui, car enfin, cet argent n'avait été ni volé ni trouvé, mais bel et bien gagné à la sueur de son front dans la forêt de M. Polanski. Sa femme y ajouta deux roubles cinquante gros, que lui avait rapportés la vente de ses œufs et de son fromage, et qu'elle cachait à son insu dans une baratte cadenassée.

— Donne-leur ces douze roubles!.. Donne-les-leur, et qu'ils nous laissent la paix, dit-elle.

Ils avaient cru, les simples, que leurs ennuis étaient finis désormais, et voilà qu'un malheur plus grand les écrasait, et qu'ils devaient encore une fois aller mendier l'aide et la pitié humaines.

Grâce à sa récente expérience, Blazek trouva facilement son chemin chez le chef. Il savait qu'il fallait entrer par la cuisine et faire antichambre, dans une petite pièce, parmi la foule des autres solliciteurs qui attendaient comme lui. Mais cette fois, la chance lui sourit, comme s'il était né coiffé. Il avait à peine attendu quatre heures, que le chef entra brusquement par hasard dans la chambre. Son uniforme était déboutonné, et il bâillait encore, car il venait de faire sa sieste de l'après-midi.

A la vue du paysan, sa face cramoisie et bien reposée se rembrunit, et quoiqu'il connût parfaitement le polonais, il lui demanda en russe et d'une voix gutturale, tonnante, officielle, et très caractéristique :

— Qui es-tu, toi?.. Et que veux-tu?

Le paysan tressaillit. Il connaissait la langue russe, pour autant qu'elle ressemblait à la langue polonaise; mais lorsqu'il l'entendait, elle lui causait toujours une impression d'angoisse, difficile à expliquer. N'était-ce pas toujours par sa voix qu'arrivaient toutes les misères? Contributions directes, contributions militaires, amendes pécuniaires, et quelque chose de plus effrayant encore, qu'aucune loi ne peut déterminer : l'outrageante rapacité des employés du gouvernement, leur tyrannie envers les paysans, les pots-de-vin sans nombre qu'ils prennent, et les inscriptions faites de mauvaise foi dans les livres du district, — falsifications qu'aucune justice humaine ou divine, aucun tribunal, aucun décret supérieur n'avait plus ensuite la puissance d'annuler.

Tout cela se présentait nettement à son esprit et le faisait trembler de la tête aux pieds. Il se plia néanmoins en deux jusqu'aux genoux du chef :

— Je suis venu, éclairé chef! parce qu'on m'a dit que j'avais été inscrit dans les livres comme uniate...

Et tandis que Blazek parlait, il revit soudain devant ses yeux son fils Franek, étendu là-bas sur la paille, au milieu de l'izba; alors, à voix basse, il ajouta : — Mon fils est mort, seigneur! il avait été baptisé à l'église catholique et voilà que le prêtre ne veut pas l'enterrer sans que j'aie un certificat de Votre Noblesse.

— Mais il est clair, alors, que tu es schismatique, dit le chef.

— Oh! chef éclairé!.. mais je suis catholique, catholique romain, comme mon père, comme mon grand-père... Je me souviens très bien encore de l'enterrement de mon aïeul qui repose au village, dans notre cimetière,.. et ma femme aussi est catholique et Polonaise. Je vais tous les dimanches à l'église catholique et je m'y suis toute ma vie confessé,.. c'est seulement cette année-ci... que...

— Tu dis que le curé t'accepte à la confession?..

— C'est-à-dire, chef éclairé, que cette année-ci, à Pâques, il n'a pas pu,.. il a dit qu'un papier était venu des autorités... et notre enfant non plus n'a pas encore été baptisé!..

— Mais pourquoi t'obstines-tu comme cela à vouloir tenir tête aux autorités religieuses!... Va au *tcerkief*. Est-ce que cette bâtisse-là n'en vaut pas une autre? Après tout, cela doit revenir au même de se confesser là ou ailleurs.

— Mais... ce n'est pas seulement de moi qu'il s'agit, Excellence... Mais c'est mon fils, mon fils aîné,.. mon Franek qui vient de mourir. Il avait été baptisé dans notre sainte église, il a donc le droit de reposer dans un cimetière catholique.

— Que tu es bête!.. comme si là-bas ou ici on ne le recouvrira pas également de terre, et *basta!*.. Ça me serait bien égal, à moi, qu'on me mît ici ou ailleurs! Je suis schismatique, pourtant; mais quand je serai mort, qu'on fasse de moi ce qu'on voudra!..

— Mais, alors, si c'est la même chose, chef éclairé, que Votre Noblesse veuille bien me délivrer un papier pour notre curé. Ah! le bon Dieu vous en récompensera!

— Imbécile!..

Et le front du chef se rembrunit encore davantage. — Eh bien! c'est justement parce que tu t'insurges et que tu désobéis, que je ne te donnerai pas ce papier. Allons, déguerpis, au galop!..

Un voile épais aveugla subitement les yeux du malheureux paysan. Il pâlit affreusement, ses lèvres tremblèrent, et ses genoux fléchirent sous lui.

Le chef le regarda, puis haussa les épaules :

— Quel animal tu fais!.. et d'abord, même si je le voulais, je ne pourrais pas faire ce que tu me demandes, cela ne dépend pas de moi!

— Et de qui cela dépend-il? demanda en hésitant le paysan, dont le visage s'éclaira d'une déchirante expression.

— Du consistoire schismatique de Chelm.

— Et où le trouverai-je, mon Dieu!.. cet éclairé consistoire?..

— A Chelm. Tu connais Chelm,.. une ville... Là siègent les plus grandes autorités de l'église orthodoxe. Il faut te présenter dans la *kancelarya* épiscopale et aller jusque chez l'*archirey* lui-même. Peut-être te permettra-t-on de rester catholique, mais c'est douteux, et il est plus que sûr que tu n'obtiendras rien; car, évidemment, ta famille est d'ancienne provenance schismatique, et tu vois que le prêtre catholique le pense aussi, puisqu'il ne veut plus te confesser.

— Mais ce n'est pas lui qui ne veut pas! s'écria Blazek hors de lui!.. c'est ce chien de greffier qui a tout manigancé, c'est lui qui a flairé que mon grand-père avait été soi-disant baptisé dans une église uniate, et il est allé le souffler au pope. Le jour de la Sainte-Hedwige, je l'avais rencontré à la foire, il me dit : « Bonjour, *gospodarz*, avez-vous vingt-cinq roubles pour moi? » Et moi, là-dessus : « Pensez-vous donc, monsieur l'écrivain, que chez nous les poules pondent de l'argent. Cependant, si vous voulez des œufs, ma femme vous les portera volontiers. » Mais lui, en me regardant du haut en bas : « Ou bien tu me donneras vingt-cinq roubles argent, ou bien je t'inscrirai dans le livre comme schismatique. » J'ai cru, moi, qu'il plaisantait, comme c'est son habitude, quand il veut se faire payer de l'eau-de-vie, et je lui dis : « Je n'ai jamais été schismatique, monsieur l'écrivain, et je ne le serai jamais!.. Quand je vais labourer, ma charrue ne fait pas sortir des roubles de la terre, voilà pourquoi je ne peux pas vous en donner. »

Je pensais que tout était fini, mais voilà que le curé me dit, quelques jours après, qu'il ne veut pas baptiser mon enfant, ni écouter ma confession...

— Et comment s'appelle ce greffier? demanda le chef.

— Je ne sais pas trop, il est du village de Korabina.

— Est-ce Siergiezewskij?

— Oui, oui,.. c'est cela.

— Eh!.. Eh!.. il faut bien que chacun vive... après tout!..

— Alors, dit avec désespoir le paysan en s'inclinant très bas, je ne trouverai pas de justice auprès de Votre Noblesse?

— Mais quand je te répète pour la centième fois que cela ne me regarde pas!.. je ne suis pas pope, moi!.. C'est une affaire de pope,.. ça!

Et il prononça le mot pope d'un ton méprisant.

— Il faudra donc que je marche toute la nuit pour arriver jusqu'à

Chelm! Oh! mon Dieu, dans quels temps vivons-nous, que les hommes doivent renier leur Dieu?

Il salua encore le chef jusqu'à terre, mais celui-ci ne le regardait déjà plus. Un petit roquet noir venait d'entrer, qui se précipita familièrement sur la poitrine de son maître. Le chef lui fit mille caresses, lui tira les oreilles, l'appela des noms les plus tendres. L'expression sévère et officielle de sa physionomie avait totalement disparu.

Blazek traversa la cour de la maison, tenant toujours respectueusement sa *czapka* à la main. C'est dans la rue seulement qu'il osa se l'enfoncer sur les yeux : « A qui donc, hélas! demander conseil à présent? » Et cependant, Franek avait bien mérité que son père se donnât de la peine pour lui :

— Que la volonté de Dieu soit faite! j'irai à Chelm. Le bon Dieu nous a donné le saint été... Je voyagerai la nuit.

Il abreuva son cheval, acheta un petit pain à une juive qui était assise sous un auvent de toile, et, après s'être enquis de la route, il partit pour Chelm.

Il faisait clair de lune. Le disque d'argent nageait en plein ciel, envoyant à la terre une clarté douce et blanche. Blazek trottait toujours, il dépassait des forêts, des villages, ne s'arrêtant nulle part, ne regardant même pas autour de lui. Que de gens sur cette terre du bon Dieu!.. Que de choses différentes! mais lui ne voyait rien, rien que cette petite chambre là-bas, et cette paille...

« Hélas! comme l'enfant de vos entrailles a plus de prix pour vous que le monde entier! Le bon Dieu l'a voulu ainsi, et ce sera toujours comme cela jusqu'à la fin du monde... et le perdre,.. c'est comme si on vous arrachait l'âme!.. on ne peut pas se faire une raison!.. Mais au moins pouvoir l'enterrer honnêtement, ne pas lui faire honte... Hélas!.. Que penserait-il donc, lui, si on allait le mettre parmi les étrangers? Non, non, je ne te donnerai pas à eux, mon enfant chéri, je ne te donnerai pas!.. Tu ne seras pas confondu avec eux au jour du jugement dernier, mais tu seras avec nous, car tu es nôtre! »

Et dans la tête du paysan, les mêmes idées tournaient incessantes.

Le jour était déjà bien avancé quand il arriva à Chelm. Tout d'abord, il s'informa de l'endroit où se trouvait la *kancelarya* épiscopale. Un petit juif serviable, devinant qu'il devait avoir quelque argent, lui donna les renseignemens voulus. Il ne demanda pas au *gospodarz* dans quel dessein il était venu. Ne voyait-il pas chaque jour arriver à Chelm des processions de paysans ruinés, illettrés, misérables, et qui venaient défendre leurs droits avec un acharnement héroïque?

— Essayez votre chance, disait le juif; si votre cause est bonne, vous réussirez... peut-être... quoiqu'avec ces gens-là ce soit bien difficile.

Et il fit un geste significatif, comme s'il n'osait prononcer un mot contre les puissantes autorités orthodoxes de Chelm. Au moment où Blazek se rapprochait des bureaux diocésains, les cloches se mirent à sonner dans toutes les églises schismatiques de la ville. C'était comme une incohérente bousculade de sons, un tocsin accompagné d'une sonnerie de mille autres cloches discordantes : la vraie sonnerie caractéristique des églises orthodoxes. L'homme s'arrêta un instant, il joignit les mains, leva les yeux vers les cloches qui bourdonnaient toujours, et, tout en branlant la tête :

« Ils ne savent même pas sonner honnêtement, » pensa-t-il. « Chez nous, quand les cloches carillonnent, cela vous va droit au cœur... Chez eux, c'est comme si de vieilles *babas* se querellaient sur la place du marché!.. »

S'enhardissant peu à peu, il atteignit la porte de la *kancelarya* épiscopale.

Sous le péristyle se tenait un misérable individu, une espèce de portier en uniforme rapé, en culotte déchirée, coiffé d'une czapka si passée que la couleur primitive en avait totalement disparu. A la vue de Blazek il prit un air arrogant, releva la tête, mit les poings sur les hanches :

— Et que viens-tu faire ici, imbécile? demanda-t-il.

Le paysan se courba très profondément presque jusqu'aux genoux de l'homme :

— J'ai ici une affaire, dit-il,.. c'est-à-dire à la *kancelarya*.

— On ne laisse passer personne.

— Éclairé avocat!.. c'est une affaire si pressée!

— On ne laisse passer personne, te dis-je!.. à moins, cependant... que l'on ne paie.

— Et combien dois-je payer, Excellence?

— Un rouble.

— Un rouble?.. Mais d'où voulez-vous que je le prenne, avocat éclairé? On m'a déjà si fort ruiné!

Il plongea néanmoins ses doigts dans la petite poche de cuir suspendue à sa ceinture, pour en tirer une pièce de quarante gros; mais ce n'était pas chose facile, la mince piécette glissait entre ses doigts rudes. Le portier suivait d'un œil intéressé cette lutte des doigts avec la monnaie récalcitrante.

— C'est tout ce qu'il me reste, gémit le paysan.

Il avait enfin saisi la petite pièce, il la palpait, la faisait reluire, comme s'il espérait qu'elle se changerait en ducat. Mais l'homme,

qui n'avait pas encore compris pourquoi on le nommait avocat, la lui arracha de la main.

— Va-t'en par là, imbécile!.. à droite, entends-tu? — Monte l'escalier... Sur la porte, il y a un écriteau.

Le paysan franchit le seuil du bâtiment, entra dans le corridor et gagna l'escalier. Il lui semblait avoir déjà fait beaucoup pour sa cause, en donnant ces quarante gros à cet avocat, comme il le nommait. Au reste, il ne saisissait pas très nettement quelle était sa situation. Et puis, cette ville inconnue, ces cloches assourdissantes, la pensée qu'il faudrait parler à ces popes,.. tout cela le remplissait de terreur, et plongeait son esprit dans un état de superstitieuse rêverie. Ce n'est pas impunément qu'il avait si souvent écouté le soir, à la veillée, les contes des vieilles fileuses. Et il se rappelait son angoisse quand la conteuse, entourée de son auditoire haletant, disait : « Alors, il se mit en marche... et marcha, marcha,.. marcha!.. » Toujours il y avait au bout de cette marche quelque fait inattendu, extraordinaire. Blazek se disait que lui aussi, il marchait, marchait, marchait ; mais qu'allait-il lui arriver? Aurait-il de la chance, comme ce troisième fils de la fable, qui invariablement était sot et bête, mais à qui tout réussissait.

Qui sait?..

Il avait saisi entre ses mains le loquet de la porte, et gauchement essayait de l'ouvrir. Combien il aurait voulu se faire petit comme une souris, pour pénétrer sans bruit dans ce sanctuaire! Mais le grincement de la porte et ses lourdes bottes firent grand tapage.

— Quel est l'animal qui entre? cria en russe un employé assis à une table. Puis, il se remit à écrire comme si de rien n'était.

— Seigneur!

— Eh bien?.. Que veux-tu? lui jeta le petit gratte-papier avec impatience.

— Voilà ce que c'est, Excellence, j'ai été inscrit comme schismatique... et c'est une erreur. Car mon père,.. mon grand-père... toute ma famille étaient catholiques...

— Mais cela devient une vraie calamité que tous ces paysans, — grommela l'employé, — quels certificats as-tu?..

— Je n'en ai aucun... mais je me rappelle très bien... qu'à Pâques... quand mon grand-père est mort, on...

— As-tu des papiers, je te demande... des actes... des extraits de naissance?..

— Et comment aurais-je eu le temps de les prendre, Excellence?.. J'étais si pressé... Voici le saint été... le cadavre peut se décomposer... — il faut l'enterrer...

— Eh! que diable me chantes-tu avec ton cadavre, puisque tu dis que ton grand-père est mort à Pâques?

— Mais non, chef éclairé!.. c'est mon fils, mon fils Franek qui vient de mourir; le prêtre ne veut pas l'enterrer, il demande un certificat...

— Si tu n'as pas apporté son extrait de naissance, tu peux aller au diable; conduis ton fils au cimetière schismatique, et puis *basta!*..

— Monsieur l'écrivain, ayez pitié de lui... un si bon garçon... si vaillant au travail, — et le laisser enterrer parmi les étrangers!..

— Écoute, il est inutile que tu restes ici à pleurer et à nous étourdir les oreilles, cela ne servira à rien, et si tu continues, je te fais jeter à la porte!..

Le paysan s'était redressé livide.

— Alors, dit-il, il n'y a pas de justice ici?.. Il n'y en a plus dans ce bas monde? Et vous croyez, vous autres, que je vous donnerai mon Franek?.. Vous croyez que je le laisserai mettre dans le cimetière schismatique?..

Et, disant cela, il sortit, haut la tête, jetant la porte derrière lui, et marchant à grands pas, sans plus se soucier du bruit que faisaient sur le parquet ses lourdes bottes. Ses lèvres tremblaient de colère, et de son poing fermé il menaçait un ennemi invisible.

Sur l'escalier, il rencontra un desservant de l'église russe qu'il prit pour un chef supérieur : « Allons, se dit-il, essayons encore une fois la chance! »

— Et quelle est ton affaire, demanda le *dyak* en employant, pour être plus compréhensible, un mélange de russe et de petit-russien?

Le paysan, embrassant les genoux du desservant et lui baisant les mains, conta son affaire tout au long.

— Et tu n'as aucun papier... aucun document?

— Non,.. rien.

— Hum!.. ce sera difficile et cela coûtera beaucoup... mais... il y a moyen... il y a moyen... Si tu savais au moins sous quel numéro ta cause est classée... Ton nom est Blazek, n'est-ce pas?.. Mais ton grand-père, comment s'appelait-il?

— Wojciek Blazek.

— Wojciek Blazek... attends donc... mais cela coûtera!.. es-tu petit propriétaire?..

— Oui,.. je suis *gospodarz*.

— Ah!.. eh bien! cela coûtera dix roubles.

— Évêque éclairé!.. où voulez-vous que je les prenne, ces dix roubles, je n'ai presque plus rien sur moi... et là-bas... l'enfant attend... il fait si chaud!..

— Alors, cherche quelqu'un d'autre.

— Oh! mon Dieu, dit le paysan en se tordant les bras, j'ai déjà payé une amende de douze roubles pour le dernier-né, et pourtant on ne m'a pas permis encore de le baptiser. — Où prendre de l'argent?..

— Écoute, puisque tu es pauvre, cela ne sera que huit roubles, donne-les-moi, et je ferai toutes les démarches.

— Mais comment le trouver, cet argent, Seigneur?..

— Vends ta capote, vends tes bottes, fais ce que tu veux, je ne m'en mêle pas.

— Et quand je l'aurai, l'argent... où donc vous trouverai-je, éclairé évêque?

— Ce soir, avant le coucher du soleil, tu te mettras à côté de la porte du *tcerkief*, là-bas, tu vois?.. Tu m'apporteras les huit roubles et je te donnerai le papier, mais souviens-toi bien que je ne promets pas autre chose que de rechercher le papier qui concerne ta cause.

Blazek essaya encore de marchander, il offrit trois roubles, puis cinq, enfin la somme fut fixée à sept roubles. Il quitta le *dyak* tourmenté, inquiet, ne sachant à qui s'adresser pour avoir de l'argent.

Il lui restait encore trois roubles en papier, et quelques gros. Le petit juif serviable qu'il avait rencontré le matin se chargea de compléter la somme. Il lui prêta quatre roubles sur sa capote et ses bottes, à raison d'un rouble d'intérêt, pour une semaine.

Le soir arriva. A la porte du *tcerkief*, se tenait le *dyak*, mais il paraissait troublé et pressé. S'apercevant de son embarras, le paysan méfiant avança seulement un billet de cinq roubles. Le *dyak* le lui arracha vivement, regardant toujours avec inquiétude autour de lui, et lui jeta un bout de papier.

— Tiens, prends, je me suis donné joliment du mal pour toi!.. j'ai été jusque chez l'*archirey*, entends-tu?.. Je ne voulais pas t'écorcher pour rien!

— Oh! vénérable évêque! s'écrie le paysan.

Mais le *dyak* avait déjà disparu, sous l'ombre épaisse du porche.

Blazek serra le précieux papier dans la doublure de sa czapka, s'assura qu'il ne pouvait glisser. Désormais son Franek aurait un digne enterrement, il reposerait parmi les siens; et le cœur de sa mère serait allégé quand elle saurait que les cloches sonneraient pour son enfant.

Encore une fois, le paysan reprit à travers la nuit sa route sombre; et encore une fois, les tristes pensées s'obstinèrent à l'assaillir, pareilles à des nuées de noirs corbeaux qui s'attaquent à un faisceau de gerbes. C'était la seconde nuit qu'il ne dormait pas, sa nature avait beau être si forte « qu'on n'en aurait pas eu raison avec un

bâton, » cependant, sa vue s'obscurcissait par instans, ou bien il voyait mille étincelles.

Vers l'aube, le froid le saisit. Il n'avait sur lui que sa chemise, et quoique l'on fût en été, les matinées étaient fraîches. Son bonnet et sa czapka étaient mouillés de rosée. Son cheval était fatigué. Il entra se réchauffer dans une auberge, but un verre d'eau-de-vie, donna de l'avoine à son alezan, et se reposa un peu... Au reste, qu'importait à présent qu'il tardât de quelques heures; allait-il porter un médicament à un malade, ou bien amenait-il une sage-femme à une accouchée?

« Tu attendras bien ton père, mon enfant bien-aimé, tu l'attendras, et plus jamais tu ne sortiras de la cabane pour le guetter sur la grand'route, quand l'alezan hennira en flairant l'écurie. »

Le soleil se leva. La chaleur devint intolérable et l'homme et la bête faisaient pitié. Enfin, vers le soir, ils arrivèrent à la maison.

Les gens revenaient justement du travail, leur faux ou leur râteau sur l'épaule. Il y en avait beaucoup. Ils s'arrêtaient devant la cabane de Blazek, déposaient un instant contre la muraille leurs instrumens de travail et entraient.

Par la porte ouverte de la chaumière, on entendait monter des lamentations de femmes. C'était la mère de Franek qui gémissait parce qu'on enlevait son fils de sa couche de paille pour le mettre en bière.

L'homme se raidit, fou de douleur. Il n'entra pas dans la cour, mais se dirigea tout droit vers la grange, dont les portes, avant la récolte, étaient certainement ouvertes. Ayant jeté la bride sur le cou de son alezan pour qu'il fût libre de regagner son écurie, il s'étendit sur une botte de paille, la face tournée contre la muraille.

— Qu'ils s'en aillent donc, tous ces gens... Que le jour baisse vite... A quoi bon leur montrer mon visage.

Il avait honte de ses larmes, qui coulaient malgré lui le long de ses joues et lui étreignaient le gosier, comme le loup étreint les brebis...

Mais Yasiek, son second fils, ayant aperçu le cheval qui flairait le foin épars dans la cour, arriva effaré.

— Seigneur!.. l'alezan est revenu tout seul à la maison!.. Il y a donc un malheur!..

Le père s'approcha d'une fente de la paroi et appela son fils :

— Yasiek, Yasiek, viens ici, je suis content que tu sois là; prends tout de suite le cheval bai et cours chez le prêtre avec ce papier. Tu le remettras à lui-même, entends-tu? Et puis tu t'informeras du jour de l'enterrement de Franek... Mais ne perds pas le papier, car il a coûté beaucoup d'argent et de peine! Il est là, tiens, dans mon bonnet, prends-le.

Yasick regarda son père, mais sans oser l'interroger; il sauta sur le bai et partit pour la petite ville.

On le fit entrer auprès du curé qui prenait son thé devant la fenêtre ouverte :

— Que veux-tu, mon enfant?

— J'apporte le papier, dit Yasick en baisant la main du prêtre, et mon père fait demander quand aura lieu l'enterrement?

— De qui?

— Mais de Franck... Franck Blazek, Votre Honneur!

— Vraiment!.. Alors vous avez pu obtenir un certificat?.. Ah! loué soit Dieu, loué soit Dieu, mon enfant!.. Cette malédiction sera donc détournée de vos têtes!.. Donne, donne vite.

Le prêtre approcha l'écrit de la lampe; mais à mesure qu'il lisait, son visage s'altérait :

— Mon enfant... ton père est donc allé à Chelm?

— Oui, et il en est revenu à la brune.

— Ecoute, prends ce certificat, et rapporte-le à ton père... dis-lui qu'il vienne me trouver aujourd'hui, absolument, n'importe à quelle heure, je donnerai ordre qu'on le laisse entrer.

— Et l'enterrement? quand le fera-t-on?

— Je le dirai moi-même à ton père; va, mon enfant... va... c'est une affaire bien grave!..

Un peu après minuit, Blazek arriva inquiet et méfiant. Et comme un serviteur l'introduisait, il se trouva en face du prêtre qui se rhabillait à la hâte.

— Ton affaire est mauvaise, mon enfant. Il est écrit en toutes lettres sur ce papier que ton grand-père ayant été baptisé dans une église uniate, il est entendu que toi et toute ta famille vous êtes de l'église schismatique.

Debout, devant le prêtre, les bras tombans, le visage blême et les yeux fixes, Blazek restait pétrifié. Il ne paraissait pas bien comprendre.

— J'ai voulu te prévenir moi-même, mon fils, pour que tu ne montres ce papier à personne, car si le pope venait à le savoir!.. on ne sait ce qui pourrait arriver... Je te connais, je sais que tu veux rester dans la foi de tes pères... Tu adresseras peut-être une pétition plus haut encore... Enfin, garde bien l'écrit... ne le montre à personne.

— Oh! Jésus!.. gémit le paysan, mais avez-vous bien lu, mon père?..

— Oui, oui, hélas! j'ai bien lu... mais si tu ne me crois pas, va chez M. Polanski, chez lui seulement, tu m'entends... pas chez le pope... ni chez le greffier.

— Ah! c'est ce renégat, ce chien d'écrivain, ce parjure, qui est

la cause de tout! C'est lui qui a attiré tous ces malheurs sur ma tête! Mon Dieu! Que dois-je donc faire, que dois-je donc faire?..

— Tu sais bien que je n'ai aucune puissance, moi, pour te venir en aide...

— Et si je retournais à X?.. peut-être que...

— A quoi bon te le conseiller, quand je sais bien que c'est inutile.

— Je ne laisserai pourtant pas enterrer mon fils, mon Franek dans le cimetière des orthodoxes, — s'écria le paysan exaspéré, en serrant les poings; puis baissant subitement la voix : — Mais vous ne me refuserez pas de l'enterrer la nuit dans notre cimetière, monsieur le curé?

— Je ne puis pas te le permettre, mais je te promets de ne pas l'empêcher.

— Oh!.. tout marchait si bien auparavant, nous étions si heureux!.. murmurait l'homme, se parlant à lui-même, et puis, tout à coup, comme un coup de tonnerre, le malheur est tombé chez nous, et tout a mal marché! Des amendes à payer... le dernier-né pas baptisé... et à présent, notre aîné, un si bon travailleur... devoir le porter à la nuit, comme un chien... sur une civière!.. Ah! est-ce qu'il n'y a plus de bon Dieu?..

— Ne blasphème pas, mon enfant, tout changera peut-être encore pour le mieux.

Le paysan baisa les mains du prêtre et sortit du presbytère en soupirant lourdement.

Il était bien décidé à enterrer Franek secrètement pendant la nuit; cependant, après s'être concerté avec Pawel, le cocher du *dvour*, un vieux camarade, qui avait mangé avec lui le pain de bien des jours amers, il décida qu'il retournerait à X... prendre l'avis d'un avocat, ou qu'il irait trouver un autre prêtre catholique au confessionnal. Qui donc remarquerait sa présence au milieu de cette foule innombrable de pénitens, et dans cette grande église?

Deux jours plus tard, comme il rentrait de son excursion, sans avoir réussi, il aperçut devant sa cabane un attroupement.

C'étaient les gardes, et avec eux le maire, le greffier et une masse de curieux.

Le paysan bondit, comme s'il avait été frappé d'une balle, il s'élança vers la maison, sans même ôter sa czapka.

— Eh bien! qu'y a-t-il, et que voulez-vous, vous autres?.. s'écria-t-il hardiment. A-t-on commis un vol chez nous... quoi?..

Le maire, qui avait un caractère conciliant, l'interrompit :

— Sois raisonnable, Joseph, tu vois bien que par une chaleur pareille on ne peut pas garder un corps, et nous sommes venus te demander quand tu veux faire enterrer ton fils.

Blazek retint sa colère, il ôta même son bonnet :

— Je veux bien qu'on l'enterre aujourd'hui, si vous permettez qu'il aille au cimetière catholique.

Et comme il parlait, il rencontra le mauvais sourire du greffier, assis sur un banc, devant la maison :

— Le *swiaszczennik* a dit qu'il est à nous! fit un des gardes en mauvais polonais.

— Comment, à vous! cria Blazek... Autant dire, alors, que moi, je suis à vous!.. que cette cabane est à vous!.. Mais vous ne l'aurez pas!.. je ne le mènerai pas dans votre cimetière!

— Il se révolte contre l'autorité, dit un second garde.

Blazek ne daigna pas répondre; il mit sa main droite dans la fente de sa chemise, releva la tête, et de sa main gauche tira son cheval par la bride, puis alla retrouver sa femme qui était chez des voisins.

Le maire et le greffier se concertèrent. Il fut décidé qu'ils laisseraient des gardes auprès du corps, et qu'on l'enterrerait de force, le lendemain, dans le cimetière schismatique, si toutefois la famille n'y consentait pas de bon gré.

La nuit était venue quand Blazek et son fils, croyant tout le monde parti, arrivèrent avec un chariot devant la maison pour prendre le corps. Ils pénétraient à pas de loup dans la maison, quand soudain ils virent l'ombre des sentinelles se dessiner à côté du cadavre de Franek.

Un juron étrangla le gosier du *gospodarz*. Ses cris et ses malédictions attirèrent bientôt les gens du voisinage. La Blazkova, effrayée, accourut aussi; elle se suspendit à lui, le conjurant de cesser ses vociférations et ses menaces :

— Oh! Joseph!.. tu offenses le bon Dieu en jurant de la sorte. C'est un péché de blasphémer quand le corps n'est pas encore en terre sainte!

Blazek se laissa emmener moitié regimbant, il comprenait bien qu'il n'avait pas le droit de céder à cette colère qui bouillonnait en lui. A la fin, il s'arracha à l'étreinte de sa femme :

— J'irai où mes yeux me guideront, dit-il... A la grâce de Dieu!..

— Oh! Seigneur! gémit la malheureuse, mais que ferons-nous ici sans toi, si tu perds la tête!.. Et le travail aux champs qui t'attend!.. et les petits enfans qui ont besoin de toi... Ecoute-moi, Joseph!.. mon homme!.. Notre Franek était au bon Dieu, avant d'être à nous; nous ne sommes ni les premiers ni les derniers auxquels il a envoyé une pareille épreuve...

Mais le paysan restait sourd. Il s'en alla droit devant lui, du côté de la forêt. Appuyée à la maison voisine, la femme demeurait sanglotante, essuyant ses larmes de son tablier.

Le lendemain, un scandale nouveau, plus grand encore, se produisit. Les gardes forcèrent Yasiek à atteler les chevaux au chariot et mirent eux-mêmes le cercueil dessus. Les gens du village s'étaient rassemblés, moitié par curiosité, moitié par intérêt, ne sachant s'ils devaient ou non suivre le corps.

Muette de douleur, la Blazkova les regardait, ses yeux n'avaient plus de larmes, ses jambes se dérobaient sous elle, elle s'évanouit. Quand elle revint à elle entre les bras des femmes, et qu'elle vit le chariot prêt à s'en aller, elle se jeta à terre, étendit les bras vers le cercueil, et cria :

— Oh! mon enfant chéri! mon premier-né! tu n'as pas eu de bonheur dans ce monde et tu n'auras même pas un enterrement humain!.. Les gens ne te suivront pas en chantant, et les cloches ne sonneront pas sur toi!..

Tous les cœurs étaient bouleversés, quelques hommes se parlèrent bas, et au moment où la voiture se mettait en branle, Simon Stempniak, un paysan qui connaissait les chants religieux aussi bien que l'organiste lui-même, aspira une forte bouffée d'air, ce qui était le signal pour les autres de commencer le chant, et il entonna de toute la force de ses poumons l'hymne des morts.

Ce fut alors un désordre indescriptible : les gardes voulaient imposer silence à la foule, la disperser; ils criaient :

— Cet homme est schismatique : le tsar, l'archirey et le pope l'ont dit!.. Il est défendu de chanter sur lui des hymnes catholiques.

Toute désorientée, la foule ne savait où donner de la tête, elle ne se taisait pas complètement, et tandis qu'en avant, quelques hommes, ayant compris de quoi il s'agissait, avaient cessé de chanter, les vieilles femmes qui suivaient en arrière piaillaient encore de leurs voix lamentables.

Les gardes tombèrent alors sur elles à poings fermés, et enfin, peu à peu, tout rentra dans le silence.

Les vieilles, tout ahuries, chuchotaient entre elles :

— Est-il donc défendu à présent de suivre les morts en chantant?

La foule se dispersa alors lentement, et il ne resta plus que quelques commères qui ne voulaient pas abandonner la Blazkova.

— Ton père ne t'a pas même dit adieu, mon pauvre enfant, soupirait la mère, et nous n'avons rien offert aux bonnes gens. Hélas!.. ils l'ont emporté,.. emporté comme un orphelin...

— Quelle chose singulière que Blazek ne soit pas là! disaient entre elles les femmes.

— Eh!.. il n'est pas là!.. il n'est pas là! dit la Blazkova en pleu-

rant. Il s'en est allé pendant la nuit... et il n'est pas revenu!.. mais c'est peut-être mieux, car il aurait cassé la tête à tous ces parjures!..

Les vieilles aidèrent la femme à se relever et voulaient la conduire chez des voisins, mais elle n'accepta pas : comment flâner les bras croisés? il y avait déjà bien assez longtemps qu'elle était à rien faire, et les moissons qui approchaient. Et puis il fallait blanchir l'izba. On ne pouvait pas la laisser ainsi, « car elle n'était ni propre ni jolie, et l'air y était si oppressant! »

Elle prit un baquet, alla au pied de la montagne, et y bêcha de belle argile blanche.

Vers midi, Blazek rentra. Il trouva la cabane grande ouverte, et les fenêtres détachées de leur cadre. Au milieu de l'izba, montée sur un escabeau, la femme blanchissait. Elle avait la tête enveloppée d'un morceau de grossière toile, sa face était toute blanche, comme celle d'une meunière, et sa jupe et sa ceinture étaient maculées d'argile délayée dans l'eau.

L'homme ne lui dit pas un mot, il alla au garde-manger, y coupa une tranche de pain, prit sa faux et s'en fut à la prairie. Il ne s'informa ni de Yasiek, ni des chevaux absens, ni des autres enfans.

— Il s'en va faucher... et il ne prend qu'un morceau de pain sec! pensa tristement sa femme.

Le soir, la cabane avait déjà repris son aspect accoutumé, cependant personne ne voulait encore y rester.

Une sorte de crainte irrésistible de la mort saisissait les habitans, et la ménagère dut servir le souper sur un banc à la porte, après quoi, ils allèrent tous se coucher sur le foin de la grange.

La maison reprit son train habituel.

Blazek alla seulement à la ville racheter ses bottes et sa capote, puis il se remit à la besogne, il fauchait, séchait son foin, se multipliait. Il avait perdu beaucoup de temps et le blé mûrissait. On ne parlait plus de Franek.

Tout à coup, le vieux fossoyeur du cimetière schismatique arriva chez le *dyak* avec une grosse nouvelle : une tombe avait été profanée! Le *dyak* courut répéter la chose au pope. Cela fit du bruit, on envoya à la hâte des gardes s'assurer du crime... En effet, la tombe de Franek Blazek était vide. La bière avait été volée!..

La colère du pope fut à son comble.

— Ah! les brigands!.. Ah! les canailles pour qui rien n'est sacré!.. criait-il!.. Ils profanent les tombes et dérobent les morts!..

Les gardes et le greffier partageaient l'indignation du prêtre.

— Cela doit être un tour de cette mauvaise graine de Polonais, disaient-ils!.. Tous les mêmes!.. des insurgés, des révoltés et des ennemis de notre père le tsar. Je leur en ferai voir!.. Il n'y a que

Blazek pour avoir fait une besogne pareille! Quel malheur que le bâton soit aboli!

Des gardes furent prestement dépêchés au village. Le soleil se couchait quand ils arrivèrent chez le *gospodarz*. Devant la porte la ménagère s'apprêtait à servir le souper. Blazek faisait une meule dans la cour. En entendant du bruit, il accourut; mais quand il aperçut les gardes, il ralentit le pas, se redressa, mit le râteau sur son épaule et se découvrit à peine.

— Tu sais bien pourquoi nous sommes venus, hein?.. Dis que tu le sais?

— Non, je ne le sais pas, dit tranquillement le paysan.

— Et qui donc a violé la sépulture au cimetière?

— Oh! Jésus! murmura la femme!

Mais sur le visage impassible du paysan aucun muscle ne bougeait.

— C'est toi qui as déterré le cercueil de ton fils!.. Où l'as-tu mis?.. Où as-tu osé le porter?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, dit l'homme.

— Et qui donc, autre que toi, aurait pu voler ce cadavre?..

— Est-ce que je sais, moi?.. riposta le paysan d'un ton goguenard!.. Ce n'est pas moi qui ai été le mettre là-bas!.. Je n'étais donc pas obligé de veiller sur lui!.. Vous êtes venu le prendre et vous l'avez emporté comme s'il était l'un des vôtres.

— Et il était des nôtres! dit un garde, il était schismatique.

— Eh! eh!.. il n'était pas tellement des vôtres, dit tranquillement le paysan, s'il n'a pas voulu rester dans votre cimetière, et s'il est allé se chercher une autre place!.. S'il avait été des vôtres, il ne vous aurait pas quittés!

Mais ces derniers mots du paysan furent couverts de cris et d'imprécations.

— Le tribunal te fera bien avouer ton crime! Et sais-tu comment on punit celui qui profane une tombe?

Mais Blazek demeurait muet.

La femme se mit alors à prier et à se lamenter, jurant ses grands dieux que personne de chez elle n'avait été au cimetière. Et elle implorait les gardes, comme s'ils eussent été tout-puissans en cette affaire. Ils finirent par s'en aller très en colère, acceptant toutefois l'écuelle de lait caillé, le demi-pain frais, et les quelques gros que la malheureuse femme leur apporta.

C'était à peu près vers cette époque que devait avoir lieu la visite annuelle du chef du district. Le greffier et le maire étaient dans une grande inquiétude. Ils firent apporter quelques vieilles bouteilles d'eau-de-vie de Lithuanie, celle que préférait le chef, plus un tonnelet de caviar, des harengs fumés et des sardines, tous

comestibles dont les noms mêmes étaient inconnus au village, et que le maire, un simple paysan, ne se rappelait qu'avec difficulté.

Tout marcha bien à la revision. Le chef paraissait de bonne humeur, et il accepta gracieusement le déjeuner qu'on lui offrit.

Alors, juste entre deux verres de la fameuse eau-de-vie, le greffier, voulant faire sensation, raconta, avec tous les détails, le vol du cadavre de Franek.

Le front du chef se plissa ; et, prenant ce ton hautain qu'il affectait avec ses subalternes :

— Il est évident que c'est le père ou le frère qui a fait le coup, dit-il. Ce ne peut être qu'un membre de la famille ; il faut découvrir le coupable, et, si on n'y parvient pas, qu'on les oblige tous, autant qu'ils sont, à suivre le rite orthodoxe. Un pareil acte impuni serait d'un déplorable effet dans le pays !.. et il y a déjà bien assez de récalcitrans comme cela !

Un peu plus tard, le pope, étant venu présenter ses devoirs au chef du district, fut absolument du même avis.

— Oui, l'insolence de ces Blazek dépasse toute mesure, dit-il, il faut craindre la vengeance de Dieu si nous ne punissons pas ce sacrilège, — et il ajouta, avec une sainte indignation : — moi, je commencerai par les attaquer pour n'avoir pas fait encore baptiser leur enfant au *tcerkief*.

— Vous dites qu'il s'appelle Blazek ? dit le chef. Je me souviendrai de ce nom-là !.. Et si mon autorité vous était nécessaire, mon père, continua-t-il, usez-en sans crainte. Peut-être parviendrons-nous à faire enfin rentrer cette famille dans le giron de notre sainte église orthodoxe, à la tête de laquelle se trouve notre tsar très pieux.

Tous courbèrent respectueusement le front devant les paroles du chef, et le maire, qui ne comprenait pas le russe, fit une mine qui s'accordait avec celle des autres.

Le chef était très satisfait de lui. Il avait une sainte frayeur des popes, car il n'ignorait pas que, selon le système en vigueur, une dénonciation émanant d'eux, fût-elle même dénuée de fondement, pouvait lui faire perdre sa place. Ses convictions religieuses étaient nulles, et il professait, comme tous ses compatriotes, le plus profond mépris pour les serviteurs de l'église schismatique ; mais il saluait en eux les puissances dont le règne était arrivé, sachant bien que le zèle religieux et le fanatisme étaient les meilleures armes pour conserver les bonnes grâces des hautes sphères gouvernementales. Le pope, lui non plus, n'ignorait pas l'indifférence religieuse du chef ; mais il savait aussi qu'aux fêtes de Pâques dernières il avait rempli pour la première fois, après de très longues années, et avec une grande ostentation, ses devoirs religieux, ne

se contentant pas seulement, comme tous les autres employés, d'acheter au pope de sa paroisse un certificat, mais se confessant et communiant avec les marques de la plus grande foi.

Le pope sentait sa puissance illimitée sur ce peuple d'employés qui tremblaient devant sa colère ou ses implacables dénonciations. C'est ainsi que la découverte, dans une famille catholique, d'un membre qui avait été autrefois baptisé ou enterré par un prêtre uniate, était considérée par le moindre employé comme une bonne fortune, un moyen de se signaler vis-à-vis du gouvernement, de parvenir aux places élevées, aux décorations, aux gratifications. Tous savaient que le zèle pour amener le plus de récalcitrans au schisme était récompensé mieux que toute autre action méritoire, et on craignait tellement de passer pour un indifférent qu'on faisait assaut de zèle dans cette campagne contre les uniates. Le chef du district était d'un naturel faible; il abusait un peu trop des boissons alcooliques, ce qui empourprait violemment sa face et tendait son uniforme au point de le faire craquer. Négligent, apathique, il avait fait disparaître maintes fois, sous le tapis vert de son bureau, les affaires les plus graves, affectant ensuite une rigueur exagérée vis-à-vis de ses subalternes. Comme il avait conscience de sa paresse et de ses abus, il comprenait que le seul moyen de sauver sa situation était de paraître un apôtre fervent du schisme. De son côté, le greffier Siergiejewskij vivait avec le pope « la main dans la main. » Ils mangeaient à la même table, et chaque année l'employé offrait au prêtre une petite somme assez ronde pour subvenir, soi-disant, aux besoins de son église; mais, en réalité, afin de le récompenser des bons rapports adressés par lui aux autorités, et afin d'avoir le droit, de son côté, de pressurer et d'accabler les paysans comme il l'entendait. Et c'était toujours avec eux la même rengaine :

— Peux-tu me donner telle somme d'argent? Non?.. Ah! prends garde, je découvrirai qu'un de tes aïeux a été uniate...

Que de nombreux cultivateurs avaient vendu jusqu'à leur vache pour payer le silence de ce damné rapace!

Dans cette chasse à l'homme, les gardes de la commune faisaient le métier de chiens courans, et eux aussi y trouvaient un profit. On peut donc se figurer la position de ces paysans vivant toujours sous le coup d'une dénonciation et ne sachant pas discerner, dans leur ignorance, le danger réel du péril imaginaire.

Aussitôt le départ du chef, le greffier, encore légèrement ému par un dernier « rinçage » supplémentaire des bouteilles, se rendit chez le pope. C'était une de ses visites favorites; il y trouvait *les Nouvelles de l'épiscopat de Chelm,* journal dont les pointes acérées aiguillonnaient encore davantage sa ferveur politique et reli-

gieuse. Il y lisait les *soi-disant* persécutions qu'on faisait subir aux uniates ruthènes en Gallicie, les *prétendues* intrigues de l'Autriche-Hongrie en Serbie et en Bulgarie, et toutes ces nouvelles erronées servaient de thèmes interminables à ses conversations.

— Et dire, — commença-t-il en entrant dans la cure, — que ces imbéciles de paysans ne savent pas apprécier la faveur que leur confère le tsar en leur permettant d'appartenir à la même religion que lui ! Partout des bassesses !.. continua-t-il en empruntant le style de la feuille orthodoxe. Partout des intrigues !.. Ce sont des complots tramés par les jésuites et la noblesse. Quand donc sonnera l'heure de la vérité et de la justice? Moi, si j'étais le tsar, j'agirais bien autrement avec eux !.. Il est trop bon, lui, trop miséricordieux, il pardonne les offenses...

La voix du secrétaire était devenue larmoyante.

— Est-ce que les plus saintes causes n'ont pas eu de tout temps des ennemis? murmura la voix basse du prêtre. N'y a-t-il pas toujours eu lutte entre la clarté et les ténèbres? Satan n'a pas encore été vaincu, et c'est par cette légion de prêtres catholiques, par cette damnée noblesse qu'il est desservi.

— Quand je lis les persécutions de ces pauvres uniates en Gallicie qui n'aspirent qu'à rentrer dans le sein de l'église schismatique, continua le greffier, les larmes m'étouffent !

Et de fait, il versait de vraies larmes, car il avait l'eau-de-vie triste.

— Et ces Serbes, dit le pope, ces Bulgares, qui, après tant de sacrifices de notre part, tant de sang schismatique versé, appellent au trône des Allemands !.. N'est-ce pas une affaire satanique?

— Mais nous, mon père, nous qui sommes les fidèles serviteurs de Dieu, du tsar et de l'église, nous punirons les récalcitrans, n'est-ce pas? Nous les réduirons à l'obéissance, et ce Blazek, qui ose profaner le saint cimetière, nous lui prouverons son crime ;.. nous le lui prouverons !.. Oui... mais... comment le lui prouver ?

— Hé ! hé !.. Je le materai bien à ma manière, dit le pope.

En effet, le lendemain, Blazek était condamné à une amende double, à cause de son dernier-né qui n'était pas baptisé au *tcerkief*. Il dut pour cela vendre une vache et sa génisse d'un an, une jolie bête qui suivait déjà comme un chien la jeune Yewka, et lui avait été promise en dot.

Il y eut bien des larmes dans la cabane à ce propos, mais Blazek n'en démordait pas :

— Nous supporterons encore cette perte, disait-il.

Le blé était fort beau cette année, et il fallait travailler double, car, hélas! les deux plus vaillantes mains reposaient désormais sous la glaise jaune du cimetière, une sainte image entre les doigts.

Toute la famille était dès l'aube sur le champ, et jusqu'au petit Yanck qu'on attachait dans des langes de toile, fixés entre deux pieux, sous la garde de la petite Marysia âgée de trois ans.

On venait de terminer la récolte du seigle, et on allait commencer le froment, quand la fillette, qui berçait son petit frère, poussa un cri de terreur. Sa mère, croyant qu'elle avait été piquée par un reptile, accourut en toute hâte, et fut prise de peur, elle aussi.

— Les gardes!.. murmura-t-elle en devenant blanche comme un cierge.

— Que nous veulent encore une fois ces chiens? demanda le paysan le front irrité.

— Eh bien! Blazek, s'écria en riant un garde qui approchait, la moisson a dû bien te fatiguer.., mais demain tu te reposeras... Nous irons ensemble faire un petit voyage.

— Je ne me reposerai que dans la tombe, dit le *gospodarz*.

Le garde continua :

— Il est venu un papier au *swiaszczennik*, on dit que cette femme n'est pas la tienne, et que...

Le paysan redressa vivement la tête, puis, sans parler, jeta au garde un regard méprisant.

— Tu as un frère à Gazowka?

— Oui.

— Et il a épousé la propre sœur de ta femme?

— Eh bien?

— Sa sœur aînée?

— Oui, oui, sa sœur aînée, et puis après?

— Après? Eh bien, cette femme, ce n'est pas la tienne, dit-il en désignant Yagos.

— Elle est peut-être la tienne, gronda le paysan que la colère commençait à aveugler.

Les gardes ripostèrent par des jurons, on en vint aux imprécations, aux injures.

— Mais c'est la loi schismatique, — criaient les gardes, — deux frères ne peuvent pas épouser les deux sœurs!.. Par conséquent, le second mariage est nul.

Ils intimèrent ensuite à Blazek l'ordre de se présenter le lendemain chez le chef du district qui lui lirait l'arrêt arrivé tout récemment du consistoire de Chelm, et ordonnait que désormais lui et sa femme ne pourraient plus vivre ensemble.

Les pupilles dilatées, l'air égaré, stupide d'horreur et d'indignation, le paysan écoutait; sa serpette lui était tombée des mains, il murmura :

— Yagos,.. je crois que je deviens fou.

Mais sa femme l'entoura de ses bras :

— Joseph ! mon homme, ne perds pas la tête, je t'en prie, pense que les enfans n'ont que toi. Que feraient-ils, les pauvres, si, Dieu nous garde, un malheur t'arrivait !

Le paysan respira péniblement, il s'était assis sur une gerbe, sans parler, ni regarder personne.

— Souviens-toi, Blazek, cria un garde, que tu dois être demain matin à la *kancelarya*. Nous irons à la ville ensemble.

— Et moi aussi, j'irai avec vous, — s'exclama la femme. — Et je saurai bien parler au chef ! Je lui dirai qui nous sommes. Est-ce que le village tout entier n'a pas été témoin quand le curé a uni nos mains devant l'autel... Au reste, c'est écrit !.. Je suis à lui, et il est à moi !

Le chef du district devant lequel Blazek et sa femme se présentèrent le lendemain, leur permit tout d'abord de parler pour leur défense ; mais quand la malheureuse femme se jeta à ses pieds, le front dans la poussière, implorant avec des sanglots sa miséricorde, il se sentit remué jusqu'au fond de l'être; et pour cacher son émotion, il se mit à crier plus fort, en frappant du pied. C'est qu'il sentait lui-même l'injustice et la férocité de l'acte qui s'accomplissait, mais l'audace lui manquait pour essayer de l'annuler, ou de parlementer avec le puissant consistoire. Il avait des ennemis, des concurrens, sa position était branlante, — on pouvait l'accuser de complicité.

— Canailles ! brigands ! glapit-il !.. Votre audace et votre insubordination seront punies. Comment osez-vous affirmer la légalité de votre mariage, quand moi, votre chef, et le *swiaszczennik*, nous vous disons le contraire !.. Je vous apprendrai la soumission. Je vous donne deux semaines pour vous séparer et partager vos biens; si vous ne le faites pas de bon gré, vous serez séparés par la force.

— Chef éclairé, gémissait la femme en se tordant aux pieds du fonctionnaire, ayez pitié de nous !..

— Silence ! hurla-t-il. N'avez-vous pas été assez longtemps ensemble? Cherche-toi une autre femme, paysan.., tu en trouveras une plus jeune, une plus belle !.. N'y a-t-il qu'une femme au monde?

Blazek l'écoutait sans bouger, le menton appuyé sur sa main. Mais, à cette dernière phrase, il jeta au chef un regard courroucé.

— C'est à celle-ci que j'ai juré ma foi, dit-il gravement, et je la tiendrai. J'ai juré devant Dieu. Qu'importent à Dieu les querelles des hommes, il est au-dessus de nous !

— Le *swiaszczennik* sait mieux que toi ce qui est dû à Dieu, riposta le chef. Regarde-moi... Suis-je marié?.. Je n'ai pas voulu me river à une femme !.. Que veux-tu faire d'une vieille *baba?*..

— Allons-nous-en, Yagos, — dit Blazek avec dignité, en aidant sa femme à se relever. — Cela offense le Seigneur d'écouter de pareils discours. Ce n'est pas l'affaire des hommes de rompre les sermens, tu as été mienne, tu resteras mienne !

Ils sortirent. Le chef sacra et se démena encore quelques instans après leur départ, les regardant s'éloigner, par la fenêtre ouverte. L'homme marchait devant, les bras croisés, en faisant sonner ses lourdes bottes ; la femme suivait à quelques pas, le coin du tablier aux yeux.

« Je ne sais pas à quoi sert tout cela, pensait le chef, mais comment agir autrement ? Je ne puis pas risquer ma place pour eux !.. Ces damnés de popes, qui ne cherchent qu'à perdre les gens. auraient vite fait d'envoyer une dénonciation aux autorités. »

De retour au logis, les Blazek se remirent au travail ; mais rien désormais ne leur faisait plus de plaisir. Ils sentaient un malheur suspendu sur leur tête, et n'avaient plus de repos, ni jour ni nuit. Et quoiqu'ils jurassent qu'on ne pourrait les désunir, puisque le prêtre avait noué leurs mains avec son étole, et qu'ils avaient cinq enfans, leur cœur était néanmoins accablé d'un grand poids.

Un jour, comme un garde venait les prévenir que le terme de la séparation n'était pas éloigné, Blazek l'aurait certes écharpé si sa femme ne s'était jetée à la traverse. L'heure approchait à grands pas, et une tristesse morne planait sur leur sort. Ils perdaient l'appétit, leurs mains tombaient devant le travail, et leurs cœurs ne se déchiraient pas en voyant se gâter sous les pluies incessantes les gerbes entassées de froment.

Blazek retourna demander conseil au presbytère, mais le curé haussait les épaules, joignait les mains :

— Quel conseil puis-je te donner, mon pauvre enfant? Si je disais un mot seulement en ta faveur, je te ferais plus de tort que de bien. C'est la fin du monde, quand on sépare la femme de son mari !.. C'est une punition de Dieu !.. Ah! quand donc viendra la justice !.. Les temps sont arrivés où le pasteur ne peut plus rien pour ses brebis !

— Et si j'écrivais au *cysarz*, dit Blazek.

— Essaie... Essaie tout !... Il faut tenter tous les moyens, car tu ne peux abandonner la femme à qui tu as donné ta foi... et vous devez élever vos enfans ensemble !..

— Mais si on nous sépare par la force ?

— Je n'ai jamais entendu parler d'un tel droit, dit le prêtre... Cependant, je sais bien qu'ils sont capables de tout... Mais je me demande dans quel intérêt ils vous sépareraient ?

— Oui, je me le demande aussi, dit Blazek, à moins que ce ne soit de l'argent qu'ils veulent... mais ils m'ont déjà tout pris, et je

n'ai plus un gros. Mon seigle est dans la grange, mais le froment pourrit sur le champ.

En quittant le prêtre, Blazek rencontra le greffier; il lui tira son bonnet et allait passer sans lui parler, quand l'employé l'arrêta :

— Ma parole, dit-il, c'est bien Blazek!.. Je parie qu'il revient d'avoir été courtiser une belle!.. A-t-il de la chance, le gaillard!.. On le débarrasse de sa vieille *baba*, et il peut s'en chercher une plus jeune. A quand les noces?

— Au lieu de faire ces plaisanteries, vous feriez mieux de m'aider à demander justice, dit Blazek irrité, car vous savez comment on écrit au *cysarz*, vous!

— Au *cysarz!*.. au *cysarz!*.. comme tu y vas!... Crois-tu que le tsar n'a que toi sur la tête, imbécile de paysan?

— Oui, oui, imbécile, c'est bien vrai, — répéta Blazek avec conviction, — car il ne peut s'aider lui-même, et il ne lui reste qu'à périr!

Le greffier mit ses mains dans ses poches, releva le nez, regarda du haut de sa grandeur et de son esprit l'être misérable qui était là, devant lui.

— Imbécile de paysan! répéta-t-il dédaigneusement, et il s'en alla de son côté.

Quelques jours plus tard, tandis que Blazek était aux champs avec ses deux fils aînés, les gardes arrivèrent devant la cabane. Ils amenaient un chariot dans lequel ils obligèrent brutalement la Blazkova à monter avec ses trois petits enfans. Les voisins accoururent aux cris de la misérable femme. On eût dit le jour du jugement dernier. Les enfans poussaient des hurlemens, les femmes criaient et se lamentaient, les gardes vociféraient mille épouvantables jurons.

La Blazkova noua un peu de linge pour elle et ses enfans, prit une miche de pain et un fromage. C'est tout ce qu'elle emportait de cette chaumière dont elle avait été si longtemps la maîtresse et où s'étaient écoulées tant d'années de bonheur. Années si heureuses, disait-elle dans son pittoresque langage, qu'il ne lui avait rien manqué que du lait d'oiseau!

Les gardes la conduisirent à Blindow, dans son pays natal, à quatre-vingt-quatre kilomètres du village de son mari. Elle voyagea le jour et la nuit, et il lui fut enjoint de ne plus chercher à retourner à Korabina, sous peine d'être envoyée en Sibérie.

Alors commença pour Blazek une vie de misère. Personne ne s'occupait de ses repas, personne ne lui lavait son linge ni ne lui donnait un bon conseil. Il avait vécu vingt années avec sa femme, et voici qu'on l'avait fait disparaître de devant ses yeux, comme si elle n'avait jamais existé, et il n'avait pas même eu la consolation de lui dire adieu.

Le coup était trop rude, son moral s'en affecta, il tomba dans le marasme et tout semblait lui être indifférent. La saison s'avançait ; néanmoins il ne songeait pas aux ensemencemens, et ses voisins craignaient même qu'il n'attentât à ses jours.

— Il ne se ressemble plus, disait Siméon Stepniak... Rien ne l'intéresse, il a l'air d'être ensorcelé... Il ne pense pas à ses semailles ; il est vrai que la commune lui a vendu ses deux chevaux pour payer les amendes... Mais on lui en aurait prêté au village !.. et il y aurait quelque chose de fait; c'est le chagrin qui l'a mis à bout... Il n'aime plus qu'à s'asseoir dans un coin très sombre de sa chaumière, et si la foudre ou une pluie de feu tombaient sur lui, il ne se dérangerait pas plus que pour une rosée d'automne.

— Et ce n'est pas étonnant, dit un autre *gospodarz*, il pleure sur son bétail, sur sa femme et sur ses enfans.

Yasiek et son frère se ressentaient aussi de cet état d'abandon. Au commencement ils s'étaient mis ardemment à l'œuvre, travaillant de toutes leurs forces, attelant l'unique vache au chariot pour transporter les gerbes à la grange. C'étaient de très bons enfans, mais petit à petit, voyant qu'ils étaient tout à fait livrés à eux-mêmes, et que personne ne les encourageait, ils se relâchèrent. On les vit plus rarement sur le champ, ils couraient les bois pour cueillir la noisette, et quand une fois par jour ils bêchaient une poignée de pommes de terre et les faisaient cuire sous la cendre, c'était déjà beaucoup. La vache restait souvent des journées entières sans être traite, ou bien c'était un maraudeur qui venait couper des choux dans le jardinet.

Blazek ne se plaignait de rien. Ses voisins en avaient pitié; ils lui apportaient soit un pain, soit une écuelle de soupe chaude, car le cœur se fendait à le voir si maigre, si décharné, pareil à un vieillard.

Le curé et M. Polanski venaient aussi le voir.

— Aie donc pitié de toi-même, Blazek! Travaille, c'est un péché de négliger ainsi tes enfans.

Mais tout était inutile.

Enfin, la vieille Mackowa, une commère du village, lui conseilla d'aller faire en secret un pèlerinage à Notre-Dame de Czestochova.

Cette idée sembla réveiller l'apathie du paysan.

Comment il s'y prit pour arriver à ce but, nul ne le sait; toujours est-il qu'il parvint à rejoindre les pèlerins à Mscilow et se mêla à eux. Il se rappelait que de temps immémorial la sainte madone de Czestochova soulageait les malheureux et les désespérés. Oh! si de ses mains sacrées elle voulait enlever cette pierre si lourde qui pesait sur son cœur!

L'abbé Paulin, auquel il se confessa, lui dit que Dieu châtie justement ceux qu'il aime le plus. Et Blazek se rappela que son pauvre Franek lui lisait quelquefois dans la sainte Bible l'histoire de Job, dont les chiens léchaient les plaies. Tous l'avaient abandonné, nul ne voulait plus le regarder, et pourtant Dieu avait causé avec lui.

Lorsque Blazek revint deux semaines plus tard, chacun remarqua combien il était changé.

— C'est comme si la sainte Vierge avait passé la main son front, disait la Mackowa... Et réellement son visage s'était comme éclairé, il ne parlait pas beaucoup, mais ce qu'il disait était empreint de calme. Évidemment ce devait être un miracle de la madone. Blazek se remit au travail, il battit son blé, et avec l'aide des bonnes gens, fit quelques semailles malgré la saison avancée. Le soir, il récitait les litanies et le chapelet avec ses fils, et se frappait si fort la poitrine qu'on l'entendait jusque sur la route.

De sa femme, il ne savait rien; mais journellement, il la mettait avec ses enfans, sous la protection divine, et il avait foi et patience.

Cependant le pope et les gardes apprirent qu'il était allé à Czestochova, et l'on recommença à le tourmenter pour l'obliger à fréquenter les offices de l'église schismatique. Mais lui, demeurait inébranlable, ne daignant répondre à aucune question qui avait rapport à son pèlerinage, et supportant stoïquement les coups que lui donnaient les gardes. Il finit par dire nettement que tant qu'il vivrait il ne mettrait point les pieds au *tcerkief*, à moins qu'on ne l'y portât de force.

Les vexations continuèrent. On l'espionnait, on le faisait venir à tous propos, soit chez le pope, soit aux bureaux de la commune. On l'accablait d'impôts. Sa renommée grandissait dans le pays. On parlait de lui jusque dans les hautes sphères. Les grands propriétaires et les ecclésiastiques causaient entre eux de sa résistance aux autorités orthodoxes; l'archirey s'informait de lui, et dans la petite ville de X.., parmi le monde des employés, Blazek faisait le sujet de toutes les conversations.

Dans la cabane, la misère allait aussi en augmentant. A présent les garçons avaient des habits déchirés. Blazek lui-même portait des bottes qui tombaient en lambeaux, car il n'avait plus même de quoi en acheter de nouvelles.

Les amendes ne tarissaient pas, il fallait payer, payer sans cesse, et sans Moïse, de la ville de X.., qui lui avançait de l'argent, il n'aurait su où le prendre.

Et cependant, ses voisins le plaignaient davantage qu'il ne se plaignait lui-même. La sérénité qu'il avait rapportée de Czestochova ne l'abandonnait plus.

— Dieu n'a donné qu'une seule vie à l'homme, disait-il, et l'homme ne peut endurer qu'autant que le lui permettra cette courte existence... Que peuvent me faire les popes et ces chiens de Chelm,.. ils ne m'arracheront pas la foi de mon âme,.. le reste ne vaut pas un lien brisé.

Les gens s'étonnaient, mais ils respectaient en même temps, profondément, cette force inconnue qui découlait de ses paroles et de ses regards, et ils le considéraient comme un saint, ce qui irritait encore davantage les popes.

Blazek apprit enfin que sa femme avait été recueillie avec ses enfans par des propriétaires polonais de son village natal, et qu'elle était employée dans les cuisines.

Les années s'écoulèrent. La situation ne faisait qu'empirer. A la fin Blazek dut vendre ses champs, ses terres, sa maison, pour payer ses dettes. Il ne lui resta plus rien qu'une capote déchirée et sa médaille de Czestochova. Il plaça alors ses fils en service dans les environs, et lui-même obtint un emploi de garde-forestier chez M. Polanski.

Mais les popes n'étaient pas encore satisfaits d'avoir ruiné cet homme. Sur ces entrefaites, arriva du Très-Saint-Synode de Pétersbourg la réponse à la pétition qu'avait envoyée Blazek pour demander de rester dans la foi de ses pères. C'était un refus.

Cet arrêt, envoyé par le canal du consistoire de Chelm et par les bureaux de la commune, attira encore une fois sur la tête du malheureux l'attention générale.

Dès lors, on ne se gêna plus. Les gardes se mirent à le battre, quand ils le conduisaient en ville; le pope lui promettait de le faire envoyer en Sibérie; et le chef du district le menaçait de le mettre en prison. Mais ce qui est pis encore, c'est qu'on s'attaqua directement au curé et à M. Polanski.

Une dénonciation, envoyée aux autorités, disait que le curé excitait Blazek à persévérer dans sa croyance, et le malheureux ecclésiastique fut exilé, sans preuve aucune, dans une toute petite bourgade.

Ce fut ensuite le tour de M. Polanski. On lui fit le reproche d'avoir engagé comme garde-chasse un homme en révolte ouverte contre l'autorité, un récalcitrant.

Le propriétaire se défendit, essaya de prendre le parti de son forestier; mais Blazek, ayant appris que les gardes ne cessaient de rôder autour du château, et devinant que ce n'était pas sans motif, réclama de lui-même son renvoi.

Désormais il était bien seul, sans abri et sans pain.

Ses fils, à force d'avoir été battus et persécutés, avaient fini par suivre le rite schismatique. « Pauvres enfans!.. Il faut autre chose

que la force d'un adolescent, pour résister à de telles tentations. » Il les plaignait, mais néanmoins, entre eux et lui, quelque chose avait surgi, qui ne lui permettait plus à présent d'accepter de leur main un morceau de pain!

Certes, les bonnes gens du village ne lui refuseraient pas une écuellée de soupe, ils le recevraient à leurs foyers comme un des leurs... mais quoi?.. leur causerait-il des misères, comme au prêtre et au propriétaire?

— Mon Dieu!.. Que faire?.. où donc aller?

C'est dans les forêts qu'il passait la plupart de son temps, il chantait sous l'épaisse voûte des hymnes religieuses, et récitait tout haut ses prières, quand, un jour, une idée soudaine lui traversa l'esprit. C'était un désir étrange, et comme il n'en devait jamais être venu dans la tête de personne. Bien sûr, ce désir-là devait lui être venu en droite ligne du ciel. Repousserait-on cette fois sa demande? Certes non, puisque la chose qu'il sollicitait, qu'il regardait presque comme un bonheur, était envisagée par les autres comme un châtiment...

On était à la fin de septembre, les gens faisaient activement leurs dernières semailles, maugréant contre la sécheresse qui transformait la terre en véritable cendre, et jaunissait prématurément les feuilles des vergers et des forêts. Tous se hâtaient, comme des écureuils, de rassembler dans leurs greniers et leurs granges des provisions d'hiver. Chacun avait de l'ouvrage jusque par-dessus la tête, quand le maire fit répandre partout l'ordre de préparer les routes vicinales à cause de la visite prochaine du gouverneur. Et l'on devait en effet l'attendre incessamment, car les chevaux et les attelages des propriétaires du voisinage furent aussi réquisitionnés, ainsi que le cuisinier de M. Polanski, lequel aurait à confectionner le fameux festin qui serait servi dans les bureaux de la commune.

Tout réussit à souhait, et particulièrement le repas. Le gouverneur loua la mayonnaise de brochet et les crèmes glacées. Il devait être réellement satisfait, car il daigna adresser quelques paroles bienveillantes au greffier.

Ses manières étaient pleines de tact et de calme : on n'ignorait pas qu'il était un *mangeur de Polonais*, mais avec quel sang-froid, quelle politesse et quelle persévérance il s'acquittait de sa mission!..

Il aimait surtout à poser pour les grandeurs et à humilier ses subordonnés, dont le servilisme chatouillait agréablement sa fatuité. Il adorait recevoir des placets, se délectait dans les regards suppliants des pétitionnaires, et étudiait à l'avance les poses protectrices pleines d'indulgence et de bonne grâce, qu'il prendrait en leur répondant. Il se sentait créé pour régner. Au reste, un gou-

verneur de province en Russie est une sorte de petit souverain.

Le repas venait de se terminer, et debout, autour de leur supérieur, les employés de la commune, chapeau bas, et se tenant à une distance respectueuse, attendaient ses ordres. Dehors, sous le péristyle enguirlandé de branches de sapin, la foule avide des curieux était maintenue en respect par les gardes.

Le gouverneur faisait ses adieux à ses subalternes, leur adressant avec sa nonchalance aristocratique quelques paroles pleines d'onction, quand tout à coup, des cris, suivis d'une altercation violente, parvinrent à ses oreilles. Il se retourna, et aperçut un garde qui chassait à coups de poing un paysan pâle, défait, vêtu d'une souquenille en lambeaux. S'imaginant que c'était un mendiant, le gouverneur fouilla dans sa poche, prêt à lui jeter, de ses longs doigts effilés, l'aumône qui devait attirer sur lui les grâces et les bénédictions dont il était si friand.

— Qu'on laisse entrer cet homme! cria-t il.

Et Blazek parut devant lui.

Le gouverneur s'apprêtait à lui faire son aumône, quand, après avoir examiné le paysan qui, prosterné à ses pieds, avait déjà commencé à parler, il remit son argent dans sa poche, et écouta.

— Éclairée? très éclairée Excellence!.. écoutez ma prière, murmura Blazek.

— Et que désires-tu?

— Je demande à Votre Grandeur de vouloir bien m'envoyer, moi, ma femme et mes cinq enfans en Sibérie.

— Quoi?.. Que demandes-tu? s'écria le gouverneur un peu effaré.

— Je demande qu'on nous déporte en Sibérie, répéta le paysan.

— En Sibérie?.. mais cet homme est fou, s'exclama le gouverneur.

— Oui, oui, c'est un fou, se hâta de crier le greffier.

— Non, monsieur le gouverneur, je ne suis point fou, dit Blazek, et de ses yeux pâles et brûlans, il jeta au greffier un regard qui saisit de crainte et de curiosité son interlocuteur.

— Cet homme n'est pas digne de causer avec Votre Excellence, essaya timidement le greffier.

Le gouverneur esquissa un de ses gestes étudiés, plein de souveraine mansuétude :

— Parle, dit-il à Blazek.

— On m'a séparé de ma femme, gémit le paysan, nous vivions ensemble depuis vingt ans... Nous nous aimions et nous nous respections... On me l'a prise, et emmenée avec nos plus petits enfans, à Blindow...

Le gouverneur jeta au greffier un regard interrogateur.

— Ce n'était pas sa femme légitime, dit l'écrivain.

Mais le regard du gouverneur questionnait toujours...

— La loi ne défend pourtant pas... bredouilla-t-il entre ses dents.

— Il est venu un arrêt du consistoire de Chelm, continua le greffier.

— Ah! ah!.. fit le gouverneur, et il courba la tête.

— Son frère avait épousé la sœur de sa femme.

— Qui les avait mariés?

— Un curé catholique, mais il a été clairement démontré qu'il provenait d'une famille uniate, c'est un récalcitrant.

— Rayonnant gouverneur!.. — s'écria Blazek dans les yeux duquel se lisait ce feu sacré que devaient avoir les martyrs. — J'ai eu une femme et des enfans, j'ai possédé une maison, un morceau de terre, des bestiaux... On m'a tout pris. Ma femme a été emmenée au loin, mon avoir a été vendu pour payer les amendes et les contributions... Je n'ai jamais été ni ivrogne, ni dissipateur, je travaillais, comme Dieu nous l'ordonne, et aujourd'hui, pour mes vieux jours, je suis un mendiant. Je ne demande qu'une chose... déportez-moi en Sibérie, avec ma femme et mes enfans.

— Mais ne sais-tu pas que l'on n'y déporte que les malfaiteurs?

— Je le sais, mais je pense aussi que je serai peut-être plus heureux là-bas. Il n'est pas possible que la vie, ailleurs, soit pire qu'ici... Là-bas on me donnera la permission d'habiter une cabane, avec ma femme et mes enfans. Ici je suis seul,.. là-bas, on m'oubliera peut-être, et je disparaîtrai comme une pierre dans l'eau.

Le gouverneur se sentait dans une position épineuse : il comprenait parfaitement toute l'injustice dont Blazek était la victime; mais il se sentait entouré de tous les fonctionnaires du district et de la commune, et il s'agissait, coûte que coûte, de prouver sa fidélité aux principes orthodoxes.

— Vas-tu à l'église grecque?.. Remplis-tu tes devoirs religieux? demanda sévèrement le chef.

— Je suis catholique, répondit simplement Blazek.

— Tu es un malheureux, car tu renies la religion de tes pères. Reviens au sein de l'église schismatique.

Mais Blazek, sans s'émouvoir :

— Vous m'avez tout enlevé,.. il ne me reste que ma foi, — et il mit sa main sur sa poitrine desséchée, — c'est mon unique bien, ma plus grande richesse... personne au monde ne me l'arrachera. On m'a pris ma femme, mes enfans, mon avoir; mais personne ne me prendra ma foi et mon Dieu.

Le gouverneur sortit de sa poche trois roubles, et, de son geste étudié :

— Je vois que tu es pauvre, ton esprit est malade, tu es maigre et affamé... tiens, voici pour un morceau de viande.

— Votre Excellence ferait mieux de donner cela à ces chiens, dit-il en montrant les gardes et le greffier, ceux-là vendraient leur Dieu pour un rouble et la vue de l'or les aveugle!.. On ne m'achètera pas avec de l'argent!

Le gouverneur s'était avancé sur le perron :

— Comment pouvez-vous conserver des fous dans la commune? — dit-il tranquillement en se dirigeant vers la porte ; — pour des gens pareils, il y a un hospice!.. Il faut que la commune trouve les ressources nécessaires pour y entretenir cet homme!..

Il avait mis le pied sur la marche de la voiture.

Les roues s'ébranlèrent, et l'équipage disparut bientôt dans un nuage de poussière.

— Bravo! bravo!.. — s'écria le greffier en se frappant sur les cuisses, — les fous doivent aller à l'hospice!.. Quelle belle chose que la tête d'un gouverneur!.. Hein, petit père!.. cette idée ne nous serait pas venue à nous?.. — C'est bien simple pourtant!.. il faut mettre cet homme dans une maison de fous. Que peut-on faire avec un forcené pareil?.. C'est un embarras pour nous, voilà tout. Il est ruiné, il n'a pas même de bottes aux pieds. On ne peut donc plus rien lui prendre, et vous verrez qu'il ne lâchera pas son idée... Nous ne pouvons pas cependant le traîner avec des chaînes au *tcerkief!*.. Qu'il aille dans une maison de fous!.. et que la commune paie pour lui!.. En voilà un fameux gouverneur, il devrait être nommé ministre!.. Vous verrez qu'il le deviendra un jour, petit père!.. Et ce Blazek qui avait imaginé la Sibérie!.. quelle idée!.. il n'y a qu'un prêtre catholique pour lui avoir suggéré une invention pareille; mais le gouverneur a été plus fin... il a trouvé mieux que cela!.. et avec tant de calme!..

— C'est vrai, confirma le pope. Combien de fois ne me suis-je pas dit que nous devrions avoir honte de ne pouvoir venir à bout de ce paysan... et puis, vis-à-vis des autorités, cela fait si mauvais effet quand ni les peines, ni les amendes ne réussissent!.. A présent, tout finit bien... c'était un fou... et *basta!* on ne force pas un fou à l'obéissance.

Blazek fut conduit à X... Il n'opposa aucune résistance, il semblait que son corps seul fût emmené dans ce chariot, à côté du garde; son âme était ailleurs, dans des régions plus hautes. Quand les chevaux s'élancèrent sur la grand'route, il se mit à réciter les litanies de la sainte Vierge:

— Mère très pure, priez pour nous !..

Avant le soir ils arrivèrent devant l'hospice, c'était hors la ville, et déjà, de la route, on entendait un sourd bourdonnement monter de la sinistre bâtisse.

Blazek descendit du chariot, le garde sonna à la porte. Un serviteur parut, demandant quel genre de malade on amenait.

— C'est un fou de Korabina, dit le garde.

— Alors, c'est à la sœur Julie qu'il faut le remettre... Est-il tranquille en ce moment?

— Oui, il est tranquille.

— Mais peut-être que monsieur le garde voudra bien avoir l'obligeance de m'aider à le conduire à la salle; on ne peut jamais savoir, avec les fous...

Le garde entra, on inscrivit au registre le nom de l'arrivé, on lut le certificat envoyé par la commune, et Blazek fut abandonné à son sort.

Dans la salle, il fut bientôt entouré de fous. Les uns avaient encore une lueur de raison, les autres jacassaient et s'amusaient comme des enfans.

Sœur Julie entra.

— Eh bien! demanda-t-elle avec un sourire, mes garçons sont-ils sages?

Les malheureux coururent à elle et l'entourèrent comme des enfans s'accrochent à leur mère. Pour chacun, elle avait une douce parole, un reproche maternel.

Blazek la regardait de ses yeux étonnés. C'était la première fois qu'il voyait cette grande cornette blanche,.. et puis des yeux si doux. La religieuse se tourna vers lui :

— Y a-t-il longtemps que tu es arrivé, mon ami, demanda-t-elle? Comment te sens-tu après le voyage, es-tu fatigué?.. as-tu faim, peut-être?..

— Je n'ai faim que de repos, dit Blazek, et d'un endroit où l'on me laissera en paix,.. peut-être le trouverai-je parmi les fous.

Sœur Julie le regarda stupéfaite :

— Nous ferons connaissance petit à petit, dit-elle,.. il n'y a pas de fous ici, il n'y a que des malades, et je les soigne. Tu verras qu'on n'est pas si mal sous ma tutelle.

— Oh! je suis malade! dit Blazek, mais c'est mon âme qui souffre, parce qu'elle saigne après ma femme et mes enfans... et à cause de leur rédemption.

« Il a la manie religieuse, » pensa la sœur.

— Nous prierons ensemble pour leur rédemption! lui dit-elle affectueusement.

Elle sortit de la salle.

Blazek regarda longtemps la porte par laquelle elle avait disparu, il lui semblait qu'une auréole de lumière était restée après cette douce femme mystérieuse :

« Qui est-elle?.. se demandait-il, pour parler avec tant de bonté à un homme simple? »

Mais personne n'eût pu lui répondre, car il était entouré de fous.

Le lendemain et les jours suivans, il la revit, et il comprit alors qu'elle devait être quelque ange envoyé de Dieu qui planait sur lui et sur ces malheureux, les enveloppant des ailes de sa miséricorde. Alors, lentement, peu à peu, l'espérance et l'amour essayèrent encore une fois de renaître dans son cœur meurtri.

Sœur Julie avait aussi deviné Blazek : elle avait pénétré sa grande âme de martyr; il devint son aide le plus précieux et l'infirmier des malades.

Il comprit alors pourquoi Dieu l'avait si cruellement châtié, c'est qu'il le désirait pour lui seul, il voulait qu'il oubliât tout ce qu'il avait aimé autrefois pour se donner corps et âme à ceux qui souffraient.

— Joseph! Joseph! entendait-on appeler de toutes parts.

Et Blazek accourait, toujours prêt à accorder son aide, quelque répugnante que fût la besogne, et sans jamais se départir de son angélique patience, de son abnégation sublime.

Parfois, le soir, à la veillée, il s'asseyait au milieu des fous et leur parlait de sa cabane d'autrefois, de ses champs, qu'il labourait et ratissait avec la herse. Il leur disait comment il les ensemençait en lançant au loin les grains de blé que les hardis moineaux venaient picorer jusque dans sa main.

Puis il leur parlait de son bai et de son alezan, « qui mangeaient à présent l'avoine de Dieu sait quel maître; » ou bien, il leur décrivait la vaste forêt de M. Polanski et les pins énormes que trois hommes à peine pouvaient entourer de leurs bras.

De ses misères passées il ne parlait jamais, et ce n'est qu'avec la sœur Julie qu'il s'entretenait de sa femme et de ses enfans.

Son histoire s'est peu à peu répandue au dehors, et ceux qui visitent l'hôpital demandent en secret à le voir.

Ils le regardent avec curiosité comme un être miraculeux... et, pourtant, c'est par milliers que l'on pourrait compter ces modestes martyrs!

(Adapté par Mme Marguerite PORADOWSKA.)

ÉTUDES

D'HISTOIRE RELIGIEUSE

DE LA MODERNITÉ DES PROPHÈTES.

PREMIÈRE PARTIE.

Les Juifs, à l'époque où le christianisme a commencé de se répandre, se faisaient, sur la date de leurs livres saints, d'étranges illusions, et leur attribuaient une antiquité absolument invraisemblable, comme on le voit également par saint Paul ou par Josèphe. Ils croyaient le *Pentateuque* écrit par Moïse 1600 ans avant notre ère. Ils attribuaient les *Psaumes* à leur roi David, les *Proverbes* et les autres livres gnomiques à Salomon, etc. Les chrétiens, en acceptant les livres des Juifs, ont accepté aussi ces idées, et elles se sont perpétuées dans l'église catholique, qui n'admettait guère la critique. C'est ainsi que Pascal et Bossuet appellent hardiment le *Pentateuque le plus ancien livre du monde*. Et c'est ainsi que dans le Dictionnaire de l'Académie, édition de 1835, au mot ORIGINAL, on lisait encore cette phrase : « *Le texte original de la Bible,* le texte hébreu qui représente le manuscrit de Moïse (1). » Enfin, tout récemment encore (1888), M. Wallon écrivait dans le *Journal des Savans*,

(1) La phrase a disparu dans la dernière édition, 1878.

en parlant des Juifs : « Leurs livres, à eux, dépassaient de beaucoup en antiquité ceux des Grecs. »

Dans les pays protestans, la critique avait pu s'introduire. Spinosa avait ouvert la voie; d'autres y ont marché plus ou moins librement, et ont étudié la Bible comme on doit étudier tous les livres. La tradition en a été infirmée, et en grande partie abandonnée. Pour reconnaître à quel point on en est arrivé aujourd'hui, il suffit de consulter la Bible de M. Edouard Reuss, dont M. Renan écrivait, dans un *Rapport à la Société asiatique* (1877), qu'elle présente « à peu près les derniers résultats de la critique et de l'exégèse. » On y voit quelles libertés la science maintenant peut prendre avec la tradition. Spinosa avait attribué à Esdras, d'après un témoignage de Tertullien (1), la composition du *Pentateuque;* M. Reuss en fait descendre un siècle plus bas la rédaction *définitive* (2). Et pour ce qui est des *Psaumes,* il ne craint pas de reporter ces prétendus chants de David jusqu'à l'époque des Asmonées, c'est-à-dire jusqu'à la fin du IIe siècle avant notre ère, et il croit pouvoir ajouter qu'on en trouverait difficilement dans le nombre qui pussent contredire cette hypothèse.

Mais, par une exception bien faite pour étonner, cette hardiesse, qui dérange si résolument, sur tant de points si importans, les idées longtemps reçues, s'arrête devant les *Prophètes.* La tradition qui les fait remonter jusqu'au VIIIe siècle avant notre ère, ou tout au moins au VIIe ou au VIe, a été acceptée de tous. Ni M. Reuss, ni personne, à ma connaissance, ne s'est écarté là-dessus de la tradition; et Isaïe, par exemple, continue d'être regardé par tout le monde comme un contemporain de Salmanasar.

Cependant un critique français, en 1877, conçut à ce sujet un doute. Ce critique n'était pas un hébraïsant, mais il avait lu attentivement les *Prophètes,* en s'aidant de toutes les ressources que les hébraïsans fournissent pour cette étude aux profanes. Et ces ressources sont considérables, car les textes bibliques sont d'abord peu volumineux, et ces textes étant sacrés, il ne s'y trouve pas une phrase, il faut même dire pas un mot, qui n'ait été commenté de manière à en permettre à tout lecteur intelligent l'interprétation parfaite. Cette lecture l'amena à reconnaître que la tradition n'était qu'une erreur, et que les livres *prophétiques,* loin d'avoir la haute antiquité qu'on leur attribuait, n'avaient été écrits qu'à la fin du IIe siècle avant notre ère. C'est ce qu'il exposa d'abord dans la *Revue politique et littéraire,* puis dans *le Christianisme et ses origines,* tome III, 1878.

(1) *De cultu feminarum,* 1-3.
(2) *Introduction au Pentateuque,* p. 264.

Cette nouveauté n'eut aucun succès, ni au moment même, ni depuis. Les hébraïsans qui en ont parlé l'ont rejetée, sans daigner même la discuter, comme une fantaisie qui ne pouvait être prise au sérieux; ceux-là seulement l'ont ménagée qui n'en ont rien dit. Parmi ceux qui l'ont écartée, il y a tel juge dont le jugement est d'un grand poids, soit à cause de sa science, soit quand je considère la hardiesse et la largeur de sa pensée. Mais je viens de donner à l'étude de cette question une année entière, pendant laquelle j'en ai fait le sujet d'un cours public, et cette étude a produit en moi une telle conviction, qu'il m'est devenu impossible de me rendre même aux autorités les plus hautes. Je me propose donc aujourd'hui de reprendre la question, en développant et en complétant les argumens produits jusqu'alors, pour établir que les écrits qui portent les noms d'Isaïe, de Jérémie, d'Ezéchiel et de ceux qu'on appelle les Douze, se sont produits, non au VIIIe, au VIIe et au VIe siècle avant notre ère, à l'occasion des catastrophes qui ont détruit les royaumes d'Israël et de Juda, mais à la fin seulement du IIe siècle, à la suite de la lutte que Juda eut à soutenir dans ce siècle contre les rois grecs de Syrie, et qui aboutit à son affranchissement sous la conduite des Asmonées (1).

Mais quand je parle d'idées nouvelles, je ne veux nullement dire qu'il fût nouveau de reconnaître, dans les écrits des *Prophètes,* des événemens de l'époque des Asmonées. Dans le cas où on ne s'en serait pas aperçu jusqu'à notre temps, je me défierais fort d'une pareille idée. Si les traces des événemens du IIe siècle sont visibles dans les livres des *Prophètes,* tant de savans commentateurs, qui étudiaient ces livres depuis trois siècles, ne pouvaient ne pas reconnaître ces traces, et ils les ont reconnues en effet. Seulement, ils n'ont pas tiré la conclusion, qui semble pourtant inévitable, que ces livres sont donc postérieurs aux événemens qui s'y laissent voir. C'est que ces exégètes, et ceux pour qui ils écrivaient, vivaient sous l'empire de la croyance générale au surnaturel. Ils admettaient qu'il y avait eu de véritables prophètes, et de véritables prophéties où l'avenir était prédit. Dès lors il pouvait l'être tout aussi bien à courte ou à longue distance. Et il n'y avait pas d'impossibilité à ce qu'un voyant du VIIIe siècle eût an-

(1) Un hébraïsant, M. Maurice Vernes, de l'École des hautes études (section des sciences religieuses), était le seul qui, sans adopter ces idées nouvelles, les eût combattues dans des articles étudiés, et par des argumens auxquels il y aura à répondre. (*Revue critique* de 1879). Et, tout récemment, dans une leçon d'ouverture de son cours, M. Vernes s'est séparé absolument de la tradition généralement admise sur l'âge des *Prophètes.* Il les place longtemps après la captivité de Babylone, entre l'an 400 et l'an 200 avant notre ère : il refuse de descendre plus bas. Je n'ai donc pas le droit de le compter comme adhérant aux idées que je viens défendre ; mais il m'est permis de me féliciter qu'il s'en soit tant rapproché.

noncé un événement qui ne devait s'accomplir qu'au IIe. C'est ainsi que raisonnait déjà Josèphe à propos du temple d'Onias. Il voit que ce temple, élevé en Égypte au dieu des Juifs vers 150 avant notre ère, est clairement désigné dans un passage du livre qui porte le nom d'Isaïe. Au lieu d'en conclure que ce livre, ou tout au moins ce passage, n'a été écrit qu'après l'année 150, il assure qu'Isaïe a prophétisé, *six cents ans à l'avance,* ce qu'Onias a accompli. De même, quand le savant hollandais Vitringa, à la fin du XVIIe siècle, reconnaissait dans les chapitres XXVII et suivans d'Isaïe la description d'un événement qui s'est passé sous l'Asmonée Simon, on n'en concluait rien contre l'authenticité du livre.

Vers la fin du XVIIIe siècle, le point de vue changea; on ne crut plus volontiers aux prophéties, du moins dans l'Allemagne protestante, et le rationalisme prévalut dans la critique. Mais comme en même temps on n'a pas voulu abandonner l'idée qu'on s'était faite de l'antiquité des *Prophètes,* il a fallu renoncer à reconnaître dans leurs livres des événemens des temps modernes. C'est ainsi qu'Ernest Rosenmüller, par exemple, s'y refuse absolument, et, sauf de très rares exceptions, deux seulement dans *Isaïe,* il ne daigne pas même nous avertir que d'autres avant lui les y avaient reconnus (1).

Mais un commentateur de ceux qu'on appelle les *Petits prophètes,* P. Ackermann, de Vienne, dont la foi catholique ne marchande pas avec le surnaturel, n'a pas hésité, vers la même date, à reproduire les idées des exégètes d'autrefois. Il y a dans son livre plus de vingt passages qu'il applique, d'après eux, à l'époque des Asmonées, sans parler de ceux pour lesquels il descend jusqu'au temps des Romains.

Il n'est donc nullement nouveau de signaler dans les *Prophètes* l'impression d'événemens d'une date récente, mais il faut comprendre quelles conséquences on en doit tirer, et ne pas s'obstiner à faire remonter les livres *prophétiques* à une date séparée de ces événemens par plusieurs siècles.

I.

J'entre maintenant dans le détail des *prophéties;* mais si je veux obtenir qu'on reconnaisse dans les livres *prophétiques* l'histoire du IIe siècle avant notre ère, il faut d'abord que je remette cette histoire sous les yeux de mes lecteurs; car elle est, en général, sinon précisément trop peu connue, du moins trop peu présente à la plupart des esprits.

(1) Je parle des *Scholia in compendium redacta,* Leipzig, 1835, les seuls que j'aie eus sous les yeux.

Je rappelle d abord qu'à la suite de la ruine des deux royaumes d'Israël et de Juda, détruits l'un à la fin du VIIIe, l'autre au début du VIe siècle, les dix tribus disparaissent, pour ainsi dire, de l'histoire, et l'histoire même de Juda présente une vaste lacune (1). On sait que, 70 ans après la destruction de Jérusalem et de Juda par les Babyloniens, ceux de Juda, déportés en Babylonie, obtinrent de Cyrus, qui avait anéanti l'empire de Babylone, la permission de rentrer dans leur pays et d'y repeupler Jérusalem. Mais depuis cette date jusqu'à celle de la mort d'Alexandre, leurs annales sont vides, ou du moins nous n'y trouvons que la réédification de leur Temple, qu'ils ne purent rebâtir qu'un siècle après leur retour. Ils n'ont rien écrit, puisque Josèphe n'en dit rien, de ce qui s'est passé chez eux pendant plus de deux cents ans ; et les Grecs, qui ne les connaissaient pas, ne pouvaient en parler non plus. Mais la conquête d'Alexandre les ayant soumis à la domination macédonienne, ils se trouvèrent enveloppés dans le monde grec. Ils ont alors une histoire, mais bien incomplète encore, puisque les historiens qui avaient écrit sur les successeurs d'Alexandre sont presque entièrement perdus. Ils furent d'abord soumis aux rois d'Égypte; le premier Ptolémée, à qui ils avaient essayé de résister, prit Jérusalem et transporta en Égypte une multitude de prisonniers qui y formèrent une colonie israélite. Ils devinrent ensuite les sujets des rois de Syrie. Placés dans ce milieu hellénique, ils s'hellénisent insensiblement. Leurs maîtres les subjuguent, non pas seulement par l'ascendant qu'exerce toujours la puissance, mais par la séduction des mœurs et des idées grecques. Leurs grands-prêtres, c'est-à-dire leurs princes, prennent des noms grecs et se font les courtisans des rois syriens. Beaucoup les imitent, et le peuple se partage en deux moitiés, dont l'une semble prête à passer à d'autres croyances et à d'autres dieux. Mais il y avait dans la fidélité d'Israël à ses traditions, à sa Loi et au culte de son Jéhova, une force qu'ils ne connaissaient pas eux-mêmes. Elle éclata tout à coup sous le règne d'Antiochus l'Épiphane. On ne sait pas sous quelle forme elle se manifesta d'abord, mais il faut qu'elle ait déjà paru redoutable, puisqu'elle exaspéra Antiochus. Une première fois, étant entré dans Jérusalem, il s'était fait livrer par un grand-prêtre, sa créature, — Onias de son nom hébreu, mais qui se faisait appeler Ménélas, — les trésors sacrés du Temple; mais deux ans après il fit surprendre la ville par une armée qui tua beaucoup de monde, mit le feu en divers endroits, et même aux portiques du Temple, et emmena des hommes et des femmes en captivité. On occupa, au-dessus de la colline de Sion, où était le Temple, une

(1) Je ne nomme que Juda, mais on sait que Benjamin et Juda ne font qu'un.

acropole ou *acra* fortifiée où fut établie une garnison d'hellénisans pour tenir en respect les Israélites. Beaucoup de ceux-ci abandonnèrent Jérusalem, qui se remplit d'infidèles. Comme ces infidèles étaient étrangers, ou affiliés aux étrangers, Israël étant le seul peuple qui adorât Jéhova, les fidèles les appelaient les Nations, désignation qui prenait ainsi un sens théologique. Je marque ce sens en employant une majuscule (1).

Le livre grec qui a pour titre *Premier livre des Maccabées* (2), qui est la plus ancienne source que nous puissions consulter, raconte que Jérusalem devint alors toute grecque, au dehors du moins; que le Temple fut profané et qu'on y plaça une idole; que beaucoup violèrent le sabbat et firent des sacrifices aux dieux des Nations; que les fêtes de Jéhova furent abolies; qu'on brûla les livres de la Loi, qu'on interdit la circoncision, qu'on s'efforça enfin d'exterminer la religion nationale. Mais à Modin, à quelques lieues de Jérusalem, un prêtre, nommé Mathathias, voyant un homme de Juda qui sacrifiait à une idole, se jeta sur cet homme et le tua, et avec lui l'envoyé du roi qui présidait au sacrifice. Il avait cinq fils déjà hommes. Il gagna les montagnes avec eux, suivi d'une troupe qui fut bientôt considérable. Ainsi commença une insurrection qui devait aboutir à l'affranchissement d'Israël. Mathathias mourut au début même de la lutte; mais Judas, l'un de ses fils, en fut le chef; il remporta une suite de victoires qui le firent surnommer *Maccabée,* c'est-à-dire, à ce qu'il paraît, le Marteau. Il reprit possession de Jérusalem, à l'exception de l'*acra*. Et il tint si bien en respect la garnison même de l'*acra,* qu'il put restaurer, dans le Temple purifié, le culte de Jéhova. En même temps son frère Simon battait aussi en Galilée une invasion des Philistins, c'est-à-dire des peuples de Tyr et des environs.

Le surnom de Maccabée n'a jamais appartenu qu'au seul Judas; c'est donc improprement qu'on dit les livres des Maccabées. Le nom de cette famille était les Asmonées ou Asamonées, nom pris de la montagne d'Asmon ou Asamon, en Galilée, dont ils étaient sans doute originaires (3).

Ainsi Antiochus l'Épiphane était vaincu; quand il mourut, les Syriens firent un nouvel effort : ils assiégèrent Jérusalem et l'affamèrent. Les divisions intestines de la Syrie vinrent en aide à Israël; occupés ailleurs, les ennemis levèrent le siège, mais ils dé-

(1) Les Nations, en latin, c'était *gentes,* les partisans des Nations *gentiles,* d'où, en français, les Gentils.

(2) Il y a deux livres des *Maccabées*. mais qui ne se font pas suite et sont indépendans l'un de l'autre. Le *Premier Livre* seul a un caractère vraiment historique.

(3) Josèphe, *Antiquités,* 12-6-1 et 14-16-4, et *Guerre des Juifs,* 2-18-11.

molirent en partant les murs de Jérusalem. Ils emmenèrent prisonnier, et bientôt ils mirent à mort le grand-prêtre, cet Onias, de son nom grec Ménélas, qui régnait depuis dix ans. Ces malheureux grands-prêtres, créatures des rois de Syrie, étaient dans la position la plus fausse, et ne pouvaient jamais contenter ni leurs maîtres ni leur peuple. Ménélas fut remplacé par un Iakim, Alcime de son nom grec, qui n'était pas de race sacerdotale. Celui-ci mourut de maladie au bout de quelques années, et les Syriens ne le remplacèrent pas; la grande-prêtrise demeura vacante.

Cependant il restait un Onias, neveu de Ménélas, qui, à la mort de son oncle, ne pouvant supporter la déchéance de sa famille, se retira en Égypte. Il y fut bien accueilli, — les rois d'Égypte favorisant naturellement les Israelites contre les rois de Syrie, — et un peu plus tard, en l'an 150 avant notre ère, il obtint de Ptolémée Philométor l'autorisation d'elever en Égypte un temple au dieu d'Israël. Ce temple subsista jusqu'à la ruine du Temple de Jérusalem.

La lutte continua en Juda sous Alcime, mais dans une bataille Judas fut tué. Le *Premier livre des Maccabées* pousse ici un cri de détresse (IX, 20) : « Et ils prirent le deuil pendant plusieurs jours, et ils dirent : Comment est-il tombé, le fort qui sauvait Israël (1) ? » La situation des Fidèles parut quelque temps désespérée. Ils se rallièrent pourtant, dans le nord du pays, sous le commandement de Jonathan, frère de Judas. Il réussit à se maintenir et à se faire respecter des Syriens, avec qui il conclut une espèce de trêve. La situation changea tout à coup, en 153, deux rois se disputant la Syrie. Jonathan et son armée s'étaient déjà assez fait compter pour que chacun des prétendans voulût les avoir avec soi. Celui qui triompha s'attacha Jonathan en le faisant grand-prêtre à Jérusalem, qui était depuis sept ans sans grand-prêtre. Et le Syrien ayant épousé la fille du roi d'Égypte pour s'assurer son alliance, Jonathan est invité aux fêtes du mariage et y figure entre les deux rois.

Cependant, à cette révolution de la Syrie, une autre succède, puis une autre encore, et à chacune Jonathan gagne quelque chose. Mais à la fin il se laisse surprendre par une démarche de fausse amitié, et il est assassiné par les Syriens.

La situation de Juda n'en est nullement affaiblie. Simon, qui succède à son frère, trouve à son tour un roi de Syrie pour le reconnaître comme grand-prêtre et comme allié. Et il est si fort,

(1) Ce sont les versets qui ont fourni à Fléchier le texte de son oraison funèbre de Turenne.

ou plutôt la royauté syrienne est si faible, que les Syriens renoncent à l'impôt de la *couronne*, qu'on leur payait jusqu'alors, et qui était le dernier vestige de leur souveraineté. Et ceux de Juda ne datèrent plus les actes publics que par le nom de Simon, prêtre et *ethnarque*. On n'a son titre qu'en grec (I *Macc.*, XV, 1). Cela eut lieu l'an 142 avant notre ère, vingt-cinq ans après la révolte de Mathathias.

Dès l'année suivante, Simon à son tour assiégea l'*acra* et la réduisit. Il ne se contenta pas d'en raser les murailles; il voulut détruire et raser la hauteur même sur laquelle les Syriens avaient bâti leur place forte. Josèphe dit que le peuple s'y employa avec acharnement pendant trois années, le travail ne s'interrompant ni jour ni nuit, jusqu'à ce qu'enfin la hauteur fût absolument nivelée. Et une fête annuelle fut établie en commémoration de la ruine de l'*acra*.

Simon à son tour osa sortir de ses limites; il prit plusieurs villes de la côte, entre autres Joppé, la moderne Jaffa, dont il fit le port du pays. Le *Premier livre des Maccabées* célèbre son règne comme un âge d'or (chap. XIV). Ce règne fut court. Simon mourut assassiné l'an 135, et l'assassin, qui était son gendre, tua avec lui deux de ses fils. Le troisième échappa et succéda à son père. Il s'appelait Jean, de son nom hébreu, et prit plus tard le nom grec d'Hyrcan (1). Il fut grand-prêtre ou prince pendant tout près de trente ans, et son règne fut glorieux. Il prit Sichem et détruisit le temple samaritain du mont Garizim, élevé au temps d'Alexandre. Il prit aussi et ruina Samarie, l'antique rivale de Jérusalem. Enfin il soumit l'Idumée et força les Iduméens à se faire circoncire. Les fils d'Ésaü furent désormais les sujets des fils de Jacob et confondus parmi eux.

Voilà les événemens qui remplirent la seconde moitié du IIe siècle (Hyrcan est mort l'an 107), et voilà aussi, selon moi, les événemens qui ont inspiré les livres mis sous le nom des prophètes, et dont l'impression s'y fait sentir constamment. Mais il est temps de les aborder.

Le recueil s'ouvre par celui qui porte le nom d'Isaïe. Mais la critique, depuis qu'il y a une critique en ces matières, a aisément reconnu que la dernière moitié du livre (chap. XL–LXVI) compose véritablement un livre à part, qui ne fait pas suite à ce qui précède, et qui est d'une autre main et d'une autre date. On dis-

(1) Quand il eut fait la guerre en Hyrcanie contre les Parthes comme allié du roi de Syrie, Antiochus de Sidé ou Sidétès.

tingue donc un *Premier Isaïe* (1) et un *Second Isaïe*. C'est du *Premier Isaïe* seulement que je vais parler.

Isaïe est le nom d'un prophète du VIIIe siècle avant notre ère. Il figure dans le livre I des *Rois* (XVI, 19 et 20), sous le règne d'Ézéchias. Et le livre *prophétique* qui porte ce nom se donne, dans un court préambule, comme contenant en effet les prophéties qu'Isaïe a fait entendre sous le règne des rois de Juda Osias, Jonathan, Achaz et Ézéchias, c'est-à-dire pendant à peu près toute la durée du VIIIe siècle.

Il faut dire tout de suite que ce témoignage, par lui-même, n'a aucune valeur. J'ai rappelé déjà que les *Psaumes* ont été longtemps attribués à David, et un très grand nombre de psaumes portent en effet des préambules qui, non-seulement les donnent comme étant de ce roi, c'est-à-dire du XIe siècle avant notre ère, mais encore les rapportent à telle ou telle circonstance particulière de la vie de ce roi, et cela avec un tel mépris de toute vraisemblance, qu'il a été impossible d'accepter ces indications, et qu'on a fait descendre ces écrits jusqu'au temps des Asmonées.

Ainsi, je n'ai à tenir aucun compte ni du préambule d'*Isaïe*, ni en général de ceux des livres *prophétiques*, et je dois considérer ces livres comme des écrits sur lesquels on ne possède aucun renseignement antérieur, et dont on ne peut préjuger la date que seulement par ce qu'ils contiennent. J'aborde maintenant directement *Isaïe*.

Dès le début du chapitre Ier, le *prophète*, ou plutôt le poète, nous peint le pays comme désolé, ses villes en feu, ses champs ravagés, Sion dans la détresse, pareille à la cabane du gardien dans un vignoble. Elle n'a conservé des siens qu'un faible reste, sans lesquels elle serait comme Sodome et Gomorrhe. On ne trouve dans l'histoire de Jérusalem rien de semblable jusqu'à la destruction de la ville et du royaume de Juda par Nabuchodonosor. Faudra-t-il descendre jusque-là? Mais si on le fait, le livre ne sera plus d'*Isaïe*. Car le principe rationaliste, qui s'impose maintenant à toute critique, et qui exclut tout surnaturel, ne permet pas de croire qu'un prophète ait annoncé cette catastrophe à deux cents ans de distance. D'ailleurs ces tableaux, qui sont trop forts pour les temps antérieurs, seraient trop faibles, au contraire, pour peindre la ruine dernière, et ne sauraient la représenter. On ne trouvera pas d'époque à laquelle ils s'appliquent mieux que celle de la guerre contre les rois de Syrie, où Jérusalem a passé par de

(1) Je mets ces noms en italiques, ne croyant pas que ce soient les noms véritables.

si longues et de si cruelles épreuves sans disparaître absolument. Et c'est aussi à cette époque que se rapportent le mieux les plaintes du *prophète* et les reproches que le dieu adresse à son peuple. Au VIe siècle, Jérusalem succombait sous l'invasion brutale des barbares du dehors. Ce n'était pas le moment de déclamer, comme dans ces premiers chapitres, contre les fautes des peuples et les torts de leurs gouvernans, ou le luxe de leurs grandes dames (chap. III). Au IIe siècle, l'étranger avait pour complices ceux de Juda même, leurs nobles, leurs prêtres, infidèles à leur dieu, et tout pénétrés des mœurs des Nations. Ils croyaient avoir assez fait pour Jéhova quand ils avaient célébré ses fêtes et offert des sacrifices. Et c'est alors que le poète entendait la voix de Jéhova : « Qu'ai-je à faire de tous vos sacrifices? Je suis rassasié des holocaustes de moutons, de la chair des veaux gras... Je ne vous écoute pas, car vos mains sont pleines de sang. Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la méchanceté de vos actions; cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien, recherchez la justice, redressez le prévaricateur, faites droit à l'orphelin, défendez la veuve. » Cette guerre est en même temps une révolution intérieure. Les purs, les *assid* (c'est le mot hébreu, précisé dans le livre des *Maccabées*, II, 42, etc.), y luttent contre les mauvais, qui vont être vaincus et rejetés; de là les derniers versets du chapitre, qui saluent, en ayant l'air seulement de l'annoncer, cette révolution accomplie.

Le second chapitre célèbre la victoire, toujours sous forme de prophétie. Il décrit la grandeur à laquelle s'élèvent Juda et son dieu. La hauteur de Sion dépasse toutes les hauteurs. Les étrangers eux-mêmes viennent adorer dans son Temple et apprennent à respecter Jéhova et sa loi. La paix règne dans le pays, qui n'a plus d'ennemis. Devant Jéhova, les autres dieux, les images d'or et d'argent disparaissent, rentrent sous terre ou se cachent au fond des cavernes. Les commentateurs attachés à la tradition cherchent en vain dans les temps antiques où placer cette transformation. Il n'y a dans l'histoire qu'une seule époque où on ait vu tout cela. C'est celle où, à la fin de la guerre contre les rois de Syrie, le peuple de Jéhova a proclamé son indépendance et repoussé l'idolâtrie pour jamais.

Ici recommencent les plaintes et la peinture de tout ce que Jérusalem a souffert. Car un livre *prophétique* ne forme pas un tissu bien serré. Il se compose d'effusions poétiques détachées, qui probablement se sont produites à part les unes des autres, et ont été rassemblées ensuite. Tous ces morceaux ont leur intérêt et leur beauté, mais je ne dois m'arrêter qu'aux endroits qui me fourni-

ront plus particulièrement des observations pour le sujet qui m'occupe.

C'est au chapitre v, verset 26, que sont décrits pour la première fois l'invasion des Syriens et l'aspect de leurs formidables armées. Ces images, sans doute, conviendraient aussi aux Babyloniens de la fin du VIIe siècle ; mais on en a déjà vu assez pour comprendre qu'on n'a pas besoin d'aller chercher si loin les ennemis que le poète a sous les yeux.

En fait, rien absolument jusqu'ici n'invite le lecteur à se croire ni au VIIIe ni au VIe siècle, et le chapitre II, au contraire, s'y oppose expressément, puisqu'il est rempli de tableaux d'une prospérité et d'une grandeur qu'on ne peut placer à ces époques.

Mais voici qu'au chapitre VII on trouve un récit qui forcerait en apparence à se reporter en effet au VIIIe siècle. On y voit le royaume de Juda, sous Achaz, père d'Ézéchias, menacé par Rasin, roi d'Aram et Phacée, roi d'Israël : c'est un événement raconté, à cette date, dans le second livre des *Rois* (XVI, 5). Ce n'est pourtant qu'une apparence, et ce que dit le *prophète* en cet endroit n'est plus du tout ce dont parle le livre des *Rois*. Dans celui-ci, Achaz menacé se met sous la protection de l'Assyrien Theglat-Phalasar, qui envahit à la fois le pays de Damas et celui d'Israël, et fait mourir le roi Rasin, tandis que Juda, qui a acheté le salut par sa sujétion, n'a rien à souffrir. Dans le *prophète*, au contraire, il est bien dit que les deux pays ennemis de Juda sont dévastés (7-16), sans que rien indique qui est-ce qui les envahit ; mais immédiatement Juda est accablé à son tour par une invasion terrible, qui amène des calamités *telles qu'on n'en avait jamais vu depuis que les dix tribus se sont séparées de Juda* (7-17). Or il n'y a rien, mais rien absolument qui ressemble à cela dans l'histoire du VIIIe siècle. Il a été impossible aux commentateurs de trouver à ce passage une explication satisfaisante. Mais déjà on était averti, par les premiers chapitres du livre, qu'on n'est plus au temps de Theglat-Phalasar.

Il est clair, à la lecture du chapitre VII, qu'Aram et Israël tiennent ici très peu de place, et que ce n'est pas ce qui préoccupe l'écrivain. Ce qui le touche, c'est un autre ennemi, un ennemi formidable, tout près d'écraser Juda ; c'est aussi la délivrance, qui est l'œuvre de Jéhova, et avec la délivrance, la prospérité et la grandeur. C'est là ce qui remplit six chapitres entiers, et c'est là l'histoire du IIe siècle.

L'armée formidable qui fond sur Juda du bout de la terre (5-26), c'est l'armée des Syriens. Le roi d'Assur (7-17-18 et 8-7), c'est le roi de Syrie, qui se trouve très bien désigné par cette appellation antique, puisqu'il est en effet l'héritier des Assyriens. Le pays de

Juda est dévasté et dépeuplé ; mais Jéhova vient au secours de son peuple. Après la détresse, le salut; après les ténèbres, la lumière (8-22). Elle vient de la *Galilée des Nations*, d'un pays jusque-là sans gloire, dit le *prophète* (8-23), et les commentateurs ne se rendent pas compte non plus de ce passage ; mais il s'explique quand on lit que le jeune Simon, frère de Judas le Maccabée, inaugura, pour ainsi dire, l'affranchissement de son pays par les victoires qu'il remporte en Galilée au début même de la guerre (Josèphe, *Antiq.*, 12-8-2). Puis le poète nous conduit tout de suite au principat de Simon, sous qui Juda devient libre, et à celui de son fils Hyrcan (chap. IX à XII).

Mes lecteurs ont peut-être oublié Rasin, roi d'Aram, et Phacée, roi d'Israël. Il faut y revenir; mais qu'ont-ils à faire dans cette *prophétie?* Je ne puis le dire avec certitude, parce qu'à cette date du IIe siècle, on connaît trop mal l'histoire des rapports de Juda avec les petits peuples voisins. On sait seulement, en général, qu'ils étaient toujours en querelle ou en guerre les uns avec les autres. Aram, c'est Damas (7-8), et Israël s'appelle autrement, Éphraïm ou Samarie (7-9). On peut donc conjecturer qu'un peu avant l'invasion d'Antiochus, Damas et Samarie venaient de se liguer contre Jérusalem, mais qu'elles tombèrent elles-mêmes immédiatement sous la domination des Syriens, qui les pillèrent (8-4). Et cette conjecture est confirmée par ce que Josèphe nous apprend, à cette date, de la situation difficile et de l'attitude des Samaritains (*Antiq.*, 12-5-5). Si Damas et Samarie sont représentées par les noms antiques de Rasin et de Phacée, comme la Syrie est représentée par celui d'Assur, ce procédé de transposition, comme je l'appellerais volontiers, se présentait naturellement à l'esprit d'écrivains qui, au lieu de parler pour leur propre compte, avaient imaginé de faire parler à leur place les vieux prophètes d'autrefois, soit pour inspirer plus de respect, soit simplement pour être plus libres.

Mais le tableau de Juda libre et florissant mérite que l'on s'y arrête. « Tu fais de ton peuple un grand peuple, tu lui prodigues la joie, une joie comme au jour de la moisson, comme au partage du butin. Car le joug qu'on lui avait donné à porter, et le bâton qui frappait son épaule, sont brisés » (9-1-3). Et plus loin : « Malheur à Assur! » (10-5). Il s'est flatté en vain de triompher. Ayant subjugué tant de peuples, dont les dieux sont plus grands, à ses yeux, que ceux de Jérusalem, il ne doutait pas que celui-ci ne fût vaincu à son tour. Mais c'est lui qui est vaincu lui-même, et, au moment où il croit déjà tenir sa proie, c'est lui qui est frappé par le Fort (10-32-34).

Cependant le poète chante le chef que Jéhova donne à son peuple : « Un jeune chef est avec nous, un héritier nous a été donné : le commandement est sur son épaule ; on le nomme l'étonnant, le sage, le divin, le père à toujours, le prince de la paix. Par lui s'agrandit l'empire, et la paix réside à jamais sur le trône de David et sur son royaume. Il est étayé sur le droit et la justice, et cela à jamais. Voilà ce qu'a fait l'amour de Jéhova Sabaoth » (9-5).

Des paroles comme celles-là ne peuvent laisser aucun doute. Il est clair qu'on n'est plus au temps de Rasin et de Phacée, mais au glorieux principat de Simon. Et les mêmes effusions reviennent presque tout de suite (11-1) :

« Mais voici qu'il sort un rameau de la souche de Jessé (11-1), et un rejeton a poussé de ses racines. L'esprit de Jéhova repose sur lui, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force... Il juge les faibles avec justice ; il prononce avec équité pour les humbles. Il frappe le pays de la verge de sa parole, et du souffle de ses lèvres il tue le méchant. La justice est l'armure de ses reins ; la fidélité, la ceinture de ses flancs. Alors le loup habite avec la brebis, la panthère se couche près du chevreau, le jeune taureau, le lionceau, le gras bélier paissent ensemble, et un petit enfant les conduit... Le nourrisson joue près du trou de la vipère ; dans le repaire du basilic l'enfant à peine sevré met la main. On ne fait plus de mal, il n'y a plus d'injustice sur la montagne de ma sainteté (c'est donc Jéhova qui parle) ; car le pays est rempli de la connaissance de Jéhova, comme le fond de la mer est recouvert par les eaux. » Et ce morceau se termine (chap. XII) par un véritable chant de triomphe.

On a remarqué depuis longtemps que ces images de ce qu'on nomme un âge d'or rappellent un passage de Théocrite dans sa pièce 24, sur l'enfance d'Héraclès, au vers 84. Tirésias annonce qu'Héraclès doit un jour purger la terre de toutes les bêtes malfaisantes : « Un temps viendra où le loup aux dents tranchantes verra le faon dans sa couche, et ne voudra pas lui faire de mal. » Mais il est curieux de reconnaître que les versets hébraïques, au lieu d'être antérieurs à ces vers de plus de 400 ans, sont au contraire beaucoup plus modernes.

Ce tableau, à la poésie près, est d'ailleurs précisément celui que nous fait du règne, ou si on veut du principat de Simon, le *Premier livre des Maccabées*. Tout nous ramène donc à la grande époque de ce Simon, qui gouverna le premier Juda libre.

Mais pourquoi est-il dit que ce libérateur sort de la souche de Jessé, le père de David? Cela signifie simplement que c'est un homme de Juda, et non plus un étranger. Quand le prince de Juda

est un homme de Juda, il est l'héritier de David, le fils de David; c'est, pour ainsi dire, David lui-même dont le règne continue, comme on verra qu'il est dit dans *Jérémie*.

Les commentateurs, qui n'imaginaient pas de descendre jusqu'aux temps de Simon ou de son fils, ne savaient à quoi rapporter ces peintures. M. Reuss, de même que Rosenmüller, a pour seule ressource d'imaginer que ces morceaux, étant en dehors de l'histoire, prophétisent le personnage surnaturel qu'on a appelé l'Oint, en hébreu le Messie, expression qui ne se trouve d'ailleurs ni dans *Isaïe*, ni dans aucun des *prophètes* de cette époque.

Les contemporains de Simon comprenaient sans difficulté que c'était lui qui était célébré dans ces passages; mais quand on fut à une certaine distance de cette résurrection de Juda; quand on eut oublié, avec les dures épreuves de ces vingt-cinq ans, l'émotion de la délivrance; quand on eut d'autres soucis et d'autres désirs, on n'attacha plus le même sens aux mêmes paroles. Le passé était passé; désirs et espérances s'envolaient naturellement vers l'avenir; et, après les tristesses des derniers règnes des Asmonées, après surtout qu'on eut commencé à sentir le poids de la domination romaine, quand on relisait les promesses d'*Isaïe*, on se figurait que ce libérateur si magnifiquement annoncé ne pouvait être que celui qui viendrait un jour, et comme on ne pouvait plus guère l'attendre du cours naturel des choses, on l'attendit d'un miracle et on le fit descendre du ciel. Voilà comment s'est formée l'idée du *Messie*.

Aux chapitres XIII et XIV, il n'est plus question de Juda, mais de Babylone, prise et ruinée *par les Mèdes* (13-17). Comme il était impossible de placer cet événement avant le temps de Cyrus, les critiques modernes ont bien été obligés de reconnaître que ces deux chapitres ne peuvent être de l'Isaïe du VIIIe siècle. M. Édouard Reuss est même allé dans cette voie jusqu'à se résoudre à les ôter de la place où on les lit dans le texte hébreu et à les renvoyer à un autre volume. Mais si on prend une telle liberté avec un livre *prophétique*, qui empêche d'en prendre beaucoup d'autres, et, si on les fait descendre de deux siècles, pourquoi pas de six?

Et ici en particulier, je ne crois pas en effet qu'il soit question de la victoire de Cyrus. Nous étions tout à l'heure au IIe siècle; je crois que nous y sommes encore, et qu'il s'agit de l'invasion des Parthes en Syrie, qui eut lieu précisément à cette époque, et où leur roi Mithridate prit Babylone (1). Le roi de Syrie était Démétrius

(1) Mithridates, rex Parthorum sextus ab Arsace, victo Demetrii præfecto, Babylonam urbem finesque ejus universos victor invasit, etc. (OROSE, V, 4, 16.)

Nicator, qui mourut une quinzaine d'années après, chassé de son trône par une révolte et assassiné à Tyr, où il avait cherché un refuge. De sorte que le descendant d'Antiochus le Grand n'eut pas même la sépulture d'un roi (14-19). C'est à lui, je n'en doute pas, que s'adressent les magnifiques invectives dont *Isaïe* salue la ruine de Babylone et la mort misérable de l'ennemi héréditaire.

Je ne m'arrêterai pas aux *prophéties* qui suivent contre les divers peuples voisins : les Philistins, Moab, Damas (chap. XIV-XVII). J'ai déjà dit que l'histoire de ces peuples nous est trop peu connue pour que ces chapitres puissent être consultés utilement sur la question qui m'occupe.

Mais les chapitres XVIII-XX sont remplis par une *prophétie* sur l'Égypte qui doit attirer toute l'attention des critiques. Le *prophète* annonce que l'Égypte va être désolée à la fois par la guerre civile d'abord, puis par la guerre étrangère. Elle va tomber sous la domination d'un roi victorieux, qui lui fera durement sentir sa puissance. Quel est ce roi ? C'est Nabuchodonosor, si on en croit les livres qui portent les noms de Jérémie et d'Ézéchiel (1). Mais outre que, là encore, nous serions loin du temps d'Isaïe, Nabuchodonosor n'a jamais conquis l'Égypte, et non-seulement il échoua en essayant de l'envahir, mais ce furent ses possessions à lui-même qui furent envahies et enlevées par les Égyptiens (2). Le passage d'*Isaïe* ne se rapporte donc pas au temps de Nabuchodonosor.

Mais transportons-nous au milieu du IIe siècle, et nous y trouvons l'Égypte, d'abord déchirée et affaiblie par des dissensions intestines sous Ptolémée Épiphane, puis, sous Ptolémée Philométor, envahie par Antiochus l'Épiphane, qui en fut quelque temps le maître, et qui enfin ne lâcha prise que sur l'injonction des Romains. Cela se passait immédiatement avant les violences d'Antiochus contre Israël.

Voilà le fait principal, mais les détails achèvent de nous éclairer. Le *prophète* nous dit qu'en ce temps-là les Égyptiens apportent des offrandes à Jéhova Sabaoth (18-7). Et plus loin (19-16), après avoir déclaré que c'est Jéhova qui frappe l'Égypte, il ajoute que le nom de Juda est désormais en vénération chez les Égyptiens ; puis il continue : « En ce temps-là il y aura cinq villes dans le pays d'Égypte, qui parleront la langue de Chanaan, et qui jureront par Jéhova Sabaoth ; l'une d'elles sera appelée Ville du soleil (3). » Il

(1) *Jérémie*, 43, 11 ; *Ézéchiel*, 29, 19.

(2) Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, ch. XII, p. 504.

(3) En grec, Héliopolis. Pour la leçon, *Ville du Soleil*, voir Gesenius, *Lexicon manuale*, 1847. p. 338 *bis*.

n'y a pas, dans tout *Isaïe*, un verset aussi décisif que celui-là, au point de vue de la question qui m'occupe.

Josèphe y a reconnu sans hésiter la mention du temple élevé par Onias, précisément au milieu du IIe siècle, et précisément dans le nome d'Héliopolis. Il nous assure que le prophète a prédit cet établissement *six cents ans à l'avance* (*Antiq.*, 13-3-1). Cette explication ne pouvant être la nôtre, il ne nous reste qu'à admettre que cela a été écrit après qu'Onias a eu élevé ce temple. Et c'est en effet ce que Ferd. Hitzig, dans son commentaire sur Isaïe (18-31), avait admis. M. Reuss n'ose conclure.

Mais poursuivons : « En ce temps-là Jéhova a un autel au milieu de la terre d'Égypte, et une pierre est dressée à Jéhova sur sa frontière (1). C'est un signe et un témoignage pour Jéhova Sabaoth dans le pays d'Égypte, parce qu'ils ont crié à Jéhova, à cause de leurs oppresseurs, et il leur envoie un sauveur, un messager qui les délivre. » Hitzig a encore reconnu ici des faits qui remontent au règne d'Antiochus le Grand et de Ptolémée l'Épiphane, au début du IIe siècle. Les Égyptiens avaient été les premiers maîtres de Jérusalem. Ptolémée, voulant la reconquérir sur les Syriens, y envoya une grande armée, sous le commandement de Scopas, et la reprit en effet ; Scopas établit une garnison dans la citadelle de Jérusalem. Mais Antiochus, ayant battu Scopas, reprit à son tour Jérusalem et tout le pays. Josèphe (*Ant.*, 12-3-3) nous représente Juda comme se donnant au roi de Syrie, et l'accueillant en effet en libérateur. C'est ainsi que le *prophète* a pu imaginer que c'était Jéhova qui, sous Antiochus l'Épiphane, avait vengé son peuple de l'Égypte, et qu'il a pu croire que la faveur que les Ptolémées, à partir de cette époque, ont montrée aux Juifs d'Égypte et à leur dieu, faveur qui s'explique suffisamment par la rivalité des rois d'Égypte et des rois de Syrie, leur était venue de la pensée que Jéhova était un dieu à ménager.

Mais cette faveur et cette vénération pour Jéhova étaient arrivées au plus haut point au moment précisément où, l'an 150, Ptolémée Philométor permettait à Onias d'élever son temple.

Écoutons encore le *prophète :* « Et Jéhova se fait connaître à l'Égypte, et l'Égypte l'honore en ce jour ; elle lui apporte des sacrifices et des offrandes ; elle fait des vœux en son honneur et les accomplit. Ainsi Jéhova a frappé l'Égypte, mais en même temps qu'il la frappe, il la guérit. Elle revient à Jéhova, et il se laisse fléchir, et il la sauve. En ce temps-là, il y a un chemin frayé d'Égypte à Assur ; Assur va en Égypte et Égypte en Assur ; Égypte et Assur adorent ensemble. En ce jour, Israël fait le troisième avec Égypte et

(1) Sur cette pierre, nous ne savons rien. Est-ce la frontière du côté de la Judée ?

Assur. Il y a sur tous ces pays une bénédiction; Jéhova l'a prononcée, disant : Bénie soit Égypte, un peuple à moi, et Assur, que mes mains ont fait, et Israël, ma portion. »

Les commentateurs attachés à la tradition n'ont pu tirer rien de satisfaisant d'un tel passage. Mais comment n'y pas reconnaître, avec Hitzig, la situation de l'Égypte, de la Syrie et de Juda sous le principat de Jonathan? Et comment imaginer même une autre époque où on ait pu voir quelque chose de semblable à ce que nous dit le *prophète*, et à ce que nous a raconté Josèphe (*Antiq.*, 13-4-2)? Ce n'est pas sans doute aux temps antiques que Juda a été l'allié de ses redoutables voisins, et que ceux-ci ont fait à Jéhova des offrandes. Mais cela a pu se faire quand le roi de Syrie, en reconnaissant l'Asmonée comme grand-prêtre, l'habillait de son propre vêtement royal, et quand le Temple, au témoignage de Polybe, c'est-à-dire d'un contemporain, était déjà célèbre parmi les Nations, ainsi que le dieu qui y présidait (*Ibid.*, 12-3-3).

Le chapitre XX ne paraît pas ici bien à sa place; car il reprend les menaces contre l'Égypte, qui semblaient avoir fait place à d'autres pensées. C'est que les livres prophétiques se composent, on l'a vu déjà, de pièces isolées, qui peuvent n'être pas toujours aussi bien rattachées les unes aux autres qu'elles devraient l'être : les versets 14-25 peuvent, par exemple, avoir été ajoutés, l'an 150 au plus tôt, à ces morceaux composés une quinzaine d'années auparavant.

Les trois chapitres XVIII-XX confirment donc nettement ce qu'on peut reconnaître dès le début du livre (chap. VII-VIII), que le nom d'Assur est dans notre *prophète* un symbole qui désigne le royaume macédonien de Syrie, et non l'antique empire assyrien.

Le chapitre XXI se compose de deux portions. La première n'est qu'une reprise du sujet qui a déjà fourni les chapitres XIII et XIV, je veux dire la ruine de Babylone. La seconde *prophétie* retrace d'une manière énergique des événemens sur lesquels il n'existe aucun renseignement, de sorte que nous n'en pouvons rien tirer.

Le chapitre XXII a beaucoup plus d'intérêt. Les quatorze premiers versets décrivent un siège de Jérusalem. Ils ne sauraient fournir une date, car les sièges de Jérusalem ne manquent pas dans l'histoire d'Israël; mais la fin du chapitre peut fixer là-dessus nos idées.

Il y est parlé de deux personnages, Sobna et Éliacim, dont les noms se trouvent déjà associés dans un récit du livre des *Rois* (IV, XIX, 2) ; mais ce ne sont que les noms qui sont semblables, et ce qu'on lit dans les *Rois* n'a aucun rapport avec ce que raconte le *prophète*. Dans les *Rois*, Éliacim et Sobna sont simplement chargés de conférer avec le général de Sennachérib, qui campe devant

Jérusalem et de rapporter ses paroles au roi Ézéchias ; après quoi Ezéchias les envoie demander au prophète Isaïe, fils d'Amos, de lui assurer les secours de Jéhova, qui en effet détermine le roi d'Assyrie à lever le siège. Cela se passe au VIIIe siècle : Éliacim est qualifié de grand-prêtre et Sobna, de *sopher* ou écrivain. Ici, c'est Sobna qui est grand-prêtre, et ce qui est raconté, c'est sa déchéance et sa mort, puis l'avènement d'Éliacim, qui lui succède dans la prêtrise, sans que rien indique la date de cette révolution.

En traduisant par grand-prêtre l'expression du texte : *le chef de la maison*, c'est-à-dire de la maison de Jéhova, ou du Temple, j'y suis autorisé par saint Jérôme. Il tenait cela du Juif qui était son maître d'hébreu, et la traduction est confirmée par un passage des *Chroniques* (II, 31-13). On ne peut guère d'ailleurs l'interpréter autrement quand on lit de suite, dans les *Rois*, les versets 1 et 2 du chapitre XIX : « Ézéchias se couvrit d'un cilice, et vint *dans la maison de Jéhova*. Et il envoya Éliacim, le *premier de la maison*, etc. »

Je viens de dire que le récit des *Rois* n'a aucun rapport avec celui du livre *prophétique*. Mais qu'est-ce que celui-ci signifie? Je crois qu'il doit s'expliquer encore par un événement du IIe siècle : la chute et la ruine du grand-prêtre Ménélas. Josèphe nous raconte, au chapitre IX du livre XII, que le jeune Antiochus Eupator, fils d'Antiochus l'Épiphane, sous la conduite du général Lysias, faisait, avec des forces considérables, le siège de Jérusalem, qui était près de succomber, malgré la présence de Judas le Maccabée, quand la nouvelle d'une révolte rappela les assiégeans en Syrie et les détermina à traiter avec les habitans. Ils renoncèrent à les contraindre dans leur foi religieuse, mais ils exigèrent la démolition de leurs murailles, et en partant ils emmenèrent le grand-prêtre Ménélas, leur créature et par là haï du peuple, mais à qui ils s'en prenaient à leur tour de n'avoir pu soumettre les assiégés. A peine arrivé en Syrie, Ménélas fut mis à mort et n'eut pas même les honneurs de la sépulture (II *Macc.*, 13-7). Il fut le dernier grand-prêtre de l'illustre race sacerdotale des Onias. Son successeur, Iacim, ou en grec Alcime, n'avait pas cette illustration. C'est évidemment à cette révolution que se rapportent tous les détails de ce chapitre, à la fin duquel on voit Alcime lui-même disparaître et sa famille, élevée un moment avec lui, tomber à son tour. On a vu qu'il mourut de maladie au bout de quatre ans, et fut, comme Ménélas, haï des siens (I *Macc.*, 7-9). Les Syriens laissèrent vacante la dignité de grand-prêtre.

Le nom d'Iacim n'est que l'abrégé de celui d'Éliacim ; c'est là sans doute ce qui a fait penser le *prophète* à l'Éliacim du livre des

Rois, où ce personnage se trouve précisément rapproché d'Isaïe (II, 19-2). Et le nom d'Éliacim a amené celui de Sobna. *Sobna*, d'ailleurs, signifiant jeune, à ce qu'il semble, on a pu désigner ainsi le plus jeune des trois frères qui s'étaient succédé dans les fonctions de grand-prêtre (*Josèphe*, 12-5).

On voit que l'interprétation que je donne du chapitre XXII en rattache naturellement les deux parties l'une à l'autre. Et cette manière de raconter, sous des noms empruntés au livre des *Rois*, l'histoire de Ménélas et d'Alcime est un des plus curieux exemples de ce que j'ai appelé les transpositions des *prophètes*.

Le sujet du chapitre XXIII est la *prophétie* de la ruine de Tyr. Elle offre des difficultés, et pour essayer de les résoudre, il est nécessaire de se reporter à une autre *prophétie* sur le même sujet qui se trouve dans *Ézéchiel*. J'attendrai donc, pour la discuter, que je sois arrivé à ce *prophète*.

Ici se présente un morceau étendu, qui remplit à lui seul quatre chapitres (XXIV-XXVII), et qui est, avec la fin du chapitre XIX, ce qui, dans le *Premier Isaïe*, donne l'impression la moins contestable d'un événement du IIe siècle. Les critiques attachés à la tradition n'ont pu s'y reconnaître, ni en se plaçant au VIIIe siècle, ni en descendant au VIe. Cette place forte, cette cité aux remparts si hauts et si menaçans, ce n'est ni Babylone, ni aucune ville étrangère. C'est l'*acra*, où les étrangers étaient campés au-dessus même de Jérusalem, qui fut enfin emportée sous le grand-prêtre Simon, puis entièrement rasée par le travail d'un peuple entier, et assura ainsi son indépendance.

« Jéhova, tu as changé leur enceinte en décombres, leur citadelle en une ruine. La ville des étrangers n'est plus; elle ne sera jamais rebâtie. Maintenant la nation redoutable te révérera; la ville aux populations menaçantes te craindra (25-2-3). »

« Jéhova Sabaoth prépare à tous les peuples un festin sur sa montagne (1). Voyez, disent-ils : c'est Jéhova, de qui nous avions attendu qu'il nous sauverait; c'est Jéhova en qui nous avions espéré. Soyons dans l'allégresse, réjouissons-nous de son secours; car la main de Jéhova repose sur cette montagne (9-10). »

« La haute citadelle, avec ses murailles, on l'abat, on la renverse, on la jette à terre dans la poussière. En ce jour, on chante un cantique dans la terre de Juda : nous aussi nous avons une place forte; c'est celui qui nous donne son secours en guise de mur et de fossé. Ouvrez les portes, pour faire entrer ici un peuple saint et fidèle (25-12, 26-1-2). »

« Il a abaissé ceux qui résidaient si haut. La ville élevée, il l'a

(1) Celle de Sion, où s'élève le Temple.

renversée, il l'a jetée dans la poussière. Elle est foulée sous les pieds, sous les pieds des faibles, sous les pas des opprimés (26-5). »

« Jéhova, notre dieu, d'autres maîtres que toi ont dominé sur nous; mais nous ne voulons invoquer que toi et ton nom. Les morts ne ressuscitent pas, les ombres ne reviennent pas à la vie. Tu as regardé, et tu les as exterminés, et effacé jusqu'à leur mémoire (13-14). »

« A l'avenir, Jacob poussera des racines, Israël fleurira et s'épanouira, et le pays entier sera rempli de ses fruits (27-6). »

« Oui, elle est détruite, la ville forte, séjour délaissé, tente solitaire. Le bœuf y va paître quelques tiges, les tiges mêmes se dessèchent, et les femmes y mettent le feu. Car ce peuple n'a pas été un peuple sage; aussi son créateur n'a pas pitié de lui et ne lui fait pas grâce. Mais en ce temps Jéhova fait sa récolte, depuis le cours du grand fleuve jusqu'au ruisseau d'Égypte (1), et vous êtes recueillis tous tant que vous êtes, enfans d'Israël. En ce jour, une grande trompette sonne, et ils reviennent, ceux qui étaient perdus au pays d'Assur, ceux qui étaient dispersés sur la terre d'Égypte, et ils adorent Jéhova sur sa sainte montagne de Jérusalem (10-13). » C'est-à-dire que l'indépendance d'Israël étant enfin assurée, tous ceux qui avaient été exilés en Égypte et en Syrie, ou qui s'étaient exilés eux-mêmes, ne pouvant supporter la domination macédonienne, rentrent de tous côtés dans leur pays.

Il faut donc reconnaître, comme l'avait senti Vitringa au XVIIe siècle, qu'en effet, nous entendons dans ces pages si chaudes le cri de délivrance d'Israël, lorsqu'avec l'*acra*, la domination des rois de Syrie a disparu pour toujours, et que les opprimés se croient sûrs de n'avoir plus que leur dieu pour maître; car qui pensait alors aux Romains?

Les six premiers versets du chapitre XXVIII disent la chute d'Éphraïm, châtiée dans son orgueil. Elle tombe sous les coups d'un puissant, envoyé du Seigneur, tandis que Jéhova couvre son peuple de gloire et donne à son prince la justice et la force. Ici encore il n'y a qu'une date à laquelle on puisse penser; c'est celle des victoires de Jean ou Hyrcan, fils de Simon, qui, en 129, prit Sichem, détruisit le temple samaritain de Garizim, et enfin, après un siège d'une année, emporta Samarie elle-même, l'éternelle rivale de Juda, et la détruisit (*Antiq.*, 13-10-2).

A ces versets succède une invective contre ceux qui dans Juda

(1) Depuis l'Euphrate jusqu'au ruisseau qui fait la séparation de l'Égypte et de la Terre-Sainte.

même ne valaient pas mieux qu'Éphraïm et avaient attiré la colère de Jéhova, qui est enfin apaisée.

Le chapitre XXIX décrit encore un siège de Jérusalem, désignée sous le nom d'Ariel, qui paraît signifier *foyer de Dieu*, du nom de l'autel des holocaustes (1). Ce siège a été terrible, et tous désespèrent, car ils ne savent pas les secrets de leur dieu. Mais tout à coup le danger s'éloigne, et on voit renaître la paix et la joie par le bienfait de Jéhova. Ce siège est, je crois, celui qui fut mis devant Jérusalem, au début du principat de Jean ou Hyrcan, par Antiochus Sidétès, et qui aboutit à une alliance entre le roi de Syrie et le grand-prêtre.

Au début de chacun des deux chapitres XXX et XXXI, le *prophète* condamne ceux qui, désespérant de lutter dans Jérusalem, parlaient de passer en Égypte et de s'appuyer sur l'alliance des Égyptiens. Nous ne savons pas à quel moment précisément cela s'est passé. Il est probable que c'est à la suite du rapprochement entre Jonathan et Ptolémée Philométor contre Démétrius (*Antiq.*, XIII, 4, 2 et 5); mais Ptolémée se rangea tout à coup du côté de Démétrius, puis mourut, de sorte que l'Égypte ne fit rien pour les Juifs (*Ibid.*, 7 et 8).

Je passe tout de suite au chapitre XXXIV, rempli tout entier par une description passionnée de la défaite et de la ruine des Iduméens. Voilà encore un événement qu'il est impossible de placer dans l'histoire des derniers temps des deux royaumes. C'est Jean ou Hyrcan, fils de Simon, qui, l'an 128 avant notre ère, soumit les Iduméens, ces frères ennemis de Juda, et en fit définitivement des sujets, en leur imposant la circoncision.

Mais si on met à part ce grand fait, les cinq chapitres XXXI-XXXV et déjà la fin du chapitre XXX présentent surtout le développement général, sous les plus vives images, de la restauration et du triomphe de Juda et de son dieu. « Les idoles sont proscrites, la prospérité du pays est assurée. Assur est frappé par Jéhova, et chaque coup qui le frappe est accueilli, en Israël, au son des tambourins et des harpes. Assur a succombé, non sous le glaive d'un homme, mais sous celui de Jéhova (2). La justice règne (sous le grand-prêtre). Les infidèles sont condamnés, et les justes triomphent. Ils revoient leur prince dans sa grandeur, ils revoient tout le pays (au lieu d'être enfermés dans Jérusalem). Où est maintenant l'enregistreur? Où est l'exacteur? Où est celui qui surveillait les murailles? Tu ne

(1) D'après *Ézéchiel*, 43, 15.

(2) Il s'agit probablement de la mort d'Antioche Sidétès. (Voir Saulcy, *Sept siècles de l'histoire judaïque*, 1874, p. 138-139.) — Josèphe, *Antiquités*, XIII, 4, 4, etc.

vois plus le peuple ennemi, le peuple à la langue barbare : voilà Sion, la ville de nos fêtes; voilà Jérusalem, ta demeure assurée, la tente qui ne sera plus démontée, dont on n'enlèvera plus les pieux ni les cordes... Jéhova notre juge, Jéhova notre capitaine, Jéhova notre prince, c'est lui qui nous sauve » (chap. XXX-XXXIII, *passim*). Enfin, au chapitre XXXV, ces idées s'épanouissent en images et en effusions lyriques : « Le désert reverdit, il se couvre de fleurs et de joies. Il revêt la magnificence du Liban, l'éclat de Saron et du Carmel; là réside la gloire de Jéhova, la majesté de notre dieu. Voici que les yeux des aveugles s'ouvrent et que les oreilles des sourds entendent. Le boiteux court comme le cerf, la langue du muet est déliée... Un chemin se fraie, une voie appelée la voie sainte; aucun profane n'y passe, nul ne saurait s'y égarer. Les rachetés de Jéhova retournent à Sion pleins d'allégresse; la joie éclate sur leur visage; le bonheur est à eux; la peine et la tristesse ont disparu. »

Avec ce chapitre finit le *Premier Isaïe*, car les quatre qui suivent ne font plus partie de la *prophétie;* ce sont des pages du livre des *Rois*, où figure le vieux prophète, et qu'on a cru devoir reproduire à la suite du livre qu'on lui attribue (II *Rois*, de 18-13 à 20-19).

Je crois, pour ce livre, avoir rempli ma promesse. J'ai reconnu d'abord qu'il ne s'y trouve absolument rien qui se rapporte au VIIIe siècle. Si un récit, et c'est le seul (7-1), semble daté de cette époque au premier abord, on s'aperçoit bien vite que ce n'est là qu'une apparence, que l'écrivain a dans la pensée des faits beaucoup plus modernes, et que, s'il y a mis cette date, c'est seulement pour suivre la fiction par laquelle il lui avait plu d'écrire, en forme de prophétie, sous le nom d'un prophète des temps passés.

On remarquera surtout qu'il n'est pas dit un mot, dans tout le livre, de la grande catastrophe du VIIIe siècle, et dont tous les esprits alors devaient être pleins, je veux dire la destruction du royaume d'Israël par les Assyriens. L'écrivain ne paraît pas y avoir pensé un seul instant, non plus qu'à Salmanasar ni à Ninive.

Ceux qui y ont cherché la fin du royaume de Juda, et la ruine de Jérusalem et du Temple, puis l'exil de Babylone ou le retour des exilés après la victoire de Cyrus, ont pu se faire plus facilement illusion, à cause du chapitre XII et d'autres endroits encore. Alors la prophétie n'est plus d'Isaïe, ni du VIIIe siècle, elle est du VIIe et même du VIe. Mais cela encore ne peut satisfaire. Car nulle part il n'est dit, ni que Jérusalem et le Temple soient détruits, ni que le prophète et ceux à qui il parle aient été dispersés sur la terre de Babylone, pour y passer soixante-dix ans. Le Temple a été profané, mais il est debout; Jérusalem subsiste toujours, et le

prophète, d'un bout à l'autre, ne s'occupe que de ce qui s'y passe; rien n'indique qu'il ait connu l'exil. Beaucoup s'y sont résignés, sans doute pour échapper à la persécution et à la domination des infidèles; ce sont eux dont le poète célèbre le retour à l'heure de l'affranchissement; mais c'est là toute autre chose que la déportation brutale du temps de Nabuchodonosor. Celui-ci n'est jamais nommé.

Je prie d'ailleurs mes lecteurs de considérer quel embarras on éprouve, lorsqu'en rapportant la *prophétie*, je ne dis pas au VIIIe siècle, mais même au VIe, on cherche à déterminer à quelle époque précisément on a pu l'écrire. Est-ce avant l'invasion des Babyloniens? Mais alors le *prophète* aurait donc réellement prophétisé l'avenir, au sens où on entend aujourd'hui ce mot; il aurait prédit ce qu'il était impossible de prévoir; c'est-à-dire qu'on se place en plein surnaturel, en dehors par conséquent de toute critique. Est-ce après le retour des Juifs au temps de Cyrus? Mais alors l'écrivain, quand il développe les calamités passées, remonterait donc à trois quarts de siècle, à des temps que lui-même avait pu voir à peine, quelque vieux qu'il fût, et que n'avaient pas vus la plupart de ceux pour lesquels il écrivait. Est-ce enfin pendant la captivité? Mais outre qu'on n'aperçoit dans le livre aucune trace des sentimens que cette situation intermédiaire devait faire naître, on se retrouverait encore en face du surnaturel, puisqu'on ne comprendrait pas comment on a pu annoncer à l'avance la victoire de Cyrus et la destruction de l'empire de Babylone. J'ajoute que le rétablissement des exilés dans leur pays n'a rien eu du caractère triomphant que marquent les effusions du poète. Non-seulement ils n'ont fait alors qu'échanger la domination des Babyloniens contre celle des Perses, et ils étaient bien loin de pouvoir dire qu'ils n'avaient plus de maître que Jéhova, mais on voit par le livre d'*Esdras* que, pendant plus d'un siècle, ils n'ont eu qu'une existence très difficile et très précaire. Tous ces embarras, — disons nettement toutes ces impossibilités, — disparaissent quand on place le prétendu Isaïe au IIe siècle. Alors, entre une situation desespérée sous les violences furieuses d'Antiochus, et l'affranchissement définitif de la nation juive par Simon, il n'y a eu que vingt-cinq ans d'intervalle, et ces vingt-cinq ans ont été coupés par toute sorte de péripéties, qui réveillaient à chaque instant ou les plus vives craintes ou les plus belles espérances. L'écrivain a donc pu tout voir, tout sentir, et entonner tour à tour des chants de deuil ou de victoire.

On a vu enfin que tous les événemens du IIe siècle ont laissé leur empreinte dans le *Premier Isaïe*, et que si, parmi ces événemens, il en est qui se sont reproduits plusieurs fois dans l'histoire

d'Israël, il en est d'autres, au contraire, qu'on n'a jamais vus qu'à cette date. Telle est avant tout l'indépendance recouvrée, et Israël, gouverné enfin par Israël. Telle est la réunion de Samarie et de Juda, de manière que tous les Israélites, à partir de là, ne font plus qu'un peuple. Telle est aussi la soumission de l'Idumée. C'est alors seulement aussi que Jéhova a eu un temple en Égypte. Enfin, c'est alors seulement que le culte des images ou idoles, c'est-à-dire des dieux étrangers, et avec l'idolâtrie, l'astrolâtrie, — disparurent définitivement de la terre sainte, qui appartient désormais à Jéhova tout entière et sans retour.

Enfin, ce rétablissement de la date véritable des *prophètes* permet seul de se rendre compte de ce que ces livres ont de nouveau et d'original. Ils font comprendre ce spiritualisme qui fait dédaigner au *Premier Isaïe* les sacrifices, les holocaustes, l'encens, les fêtes, tout cet extérieur du culte, qui a tant d'importance dans l'*Exode* et le *Lévitique,* tandis qu'ici Jéhova déclare qu'il ne demande que la justice, et qu'il est le trois fois saint. Ils expliquent comment, dans les *prophètes*, les idoles ne sont plus seulement condamnées, comme elles l'étaient dans la vieille loi, mais surtout méprisées comme impuissantes, comme étant l'œuvre de la main de l'homme, qui ne peut donc que s'en moquer. Cela appartient à un âge de l'esprit humain plus avancé que l'âge des vieux livres. Si on considère enfin que les livres *prophétiques* sont les plus beaux livres de la Bible, on se dira qu'ils ont dû éclore à une époque où tout devait exalter chez les enfans d'Israël l'imagination et la passion qui font l'éloquence.

II.

Jérémie est le *prophète* qu'on est le moins tenté d'abord de moderniser, tant il semble en certains endroits nous faire assister aux événemens du début du VIe siècle avant notre ère. Et M. Vernes a écrit dans la *Revue critique :* « J'ose dire que l'hypothèse contraire ne prendrait une apparence redoutable que du moment où le livre de *Jérémie* serait directement attaqué et serré de près. » En effet, le livre de Jérémie, surtout dans ses dernières parties, est plein de *prophéties* qui sont toutes données comme prononcées à l'occasion d'événemens qui se sont passés dans les dernières années du royaume de Juda, et M. Reuss dit justement qu'aucun des *prophètes* dont il nous est parvenu des écrits ne paraît avoir été mêlé aux affaires publiques au même degré que celui-là.

Mais cela même devient l'objet d'un grand étonnement quand on a constaté, au sujet de Jérémie, le silence absolu du livre des *Rois*.

Voilà un prophète qui, d'après le livre qui porte son nom, a rempli à Jérusalem, pendant les dernières années du royaume de Juda, un rôle considérable. Il prêche dans l'enceinte même du Temple, en présence des prêtres et du peuple; il est mis en accusation devant les chefs de Juda. Quand le roi Jéchonias, tombé entre les mains de Nabuchodonosor, a été transporté à Babylone avec l'élite de ses sujets, il écrit à ces exilés pour leur donner des conseils, et sa lettre est portée à Jérusalem par les messagers mêmes que le nouveau roi, Sédécias, envoie à Nabuchodonosor. Il se permet encore de venir prophétiser devant Sédécias lui-même; ou bien c'est Sédécias qui le fait amener pour l'interroger sur l'avenir. Une autre fois il met par écrit ses *prophéties*, et il en fait faire la lecture dans le Temple par son secrétaire Baruch, après que le peuple a été convoqué solennellement pour cette lecture à la suite d'un jeûne public. Puis, Baruch recommence cette lecture dans la maison royale devant les serviteurs du roi, et le roi finit par se faire apporter le livre et le faire lire devant lui. Plus tard, les chefs de Juda essaient de faire périr le prophète, le roi lui sauve la vie; mais il demeure en prison, et c'est Nabuchodonosor qui, lorsqu'il a pris Jérusalem, le fait tirer de cette prison. Comment comprendre, quand on vient de lire tout cela, qu'il n'en soit pas dit un mot dans le livre des *Rois*, et que le nom même de Jérémie n'y soit pas une seule fois prononcé? Cela ne dispose-t-il pas à croire que tous ces détails sont de pures fictions, où le *prophète* a encadré les pensées que lui inspiraient des événemens beaucoup plus récens? Je reviendrai plus tard à ces passages. Et on verra d'ailleurs, dans la suite de ce travail, que cette dernière partie du livre, où Jérémie a ce rôle extraordinaire, présente une particularité qui dispose à croire qu'elle n'est pas de la même main que ce qui précède.

Mais ce qu'il faut dire tout d'abord, c'est que le livre de *Jérémie* dans son ensemble, et dès son début, accuse la même situation de Juda qu'on a reconnue dans *Isaïe*. Le peuple fidèle y passe par les mêmes épreuves et y court les mêmes dangers, sans cependant qu'il soit jamais question de la destruction du royaume de Juda et de la ruine de la ville et du Temple, si ce n'est dans deux morceaux (chap. XXXIX et LII) empruntés au livre des *Rois* et qu'on a cousus à la *prophétie*, comme on a fait pour les quatre chapitres placés à la fin du *Premier Isaïe*. Au contraire, Jéhova dit expressément, et il le répète plusieurs fois (4-27, etc.), qu'il épargnera sa ville et ne la détruira pas, et c'est ce qui résulte aussi d'un verset où il est dit (51-31) : « La honte a couvert notre front, car nous avons vu les étrangers entrer dans le sanctuaire de Jéhova. » Ce n'est pas ainsi que parlerait un homme qui au-

rait vu cette maison sainte, non pas profanée, mais réduite en cendres. Celui qui parle pense à Antiochus, et non à Nabuchodonosor.

D'ailleurs, dans *Jérémie* comme dans *Isaïe,* à côté des images douloureuses se trouve tout de suite la peinture des jours heureux qui leur succèdent, et où les calamités aboutissent à la délivrance et à la grandeur. Jéhova ramène Israël à Sion et lui donne des pasteurs selon son cœur qui gouvernent avec sagesse. Il les multiplie, et ils prospèrent. Jérusalem est appelée le trône de Jéhova et les peuples y accourent pour l'honorer (3-14). Et ailleurs (30-8) : « En ce jour, Jéhova brise le joug qui est sur ton cou ; il délie tes chaînes, les étrangers ne t'assujettiront plus. Ils servent Jéhova leur dieu et David leur roi que je relève... Oui, je panse tes blessures, je guéris tes plaies... Je rétablis les tentes de Jacob ; la ville se relève sur sa colline ; le palais est assis à sa place. Ils font entendre des hymnes de louange, des cris de joie ;.. je les multiplie et leur nombre ne sera pas réduit ; je les glorifie et ils ne seront plus méprisés... Leur chef est un des leurs, leur souverain sort du milieu d'eux... Et vous serez mon peuple et je serai votre dieu.» — Non-seulement tout cela est trop beau pour l'humble situation d'Israël, au retour de la captivité de Babylone ; mais surtout, il importe de le redire, ce retour est trop loin de la catastrophe où le royaume de Juda avait péri, pour que le même poète ait pu peindre à la fois l'un et l'autre. De telles paroles ne se comprennent qu'à l'époque où Juda, vingt-cinq ans seulement après Antiochus Épiphane, s'est retrouvé pour la première fois indépendant et a compté parmi les peuples. La rapidité avec laquelle cette révolution s'est accomplie a inspiré à l'auteur le récit symbolique (32-7), où tandis que la ville assiégée est près de tomber dans les mains des Chaldéens, *Jérémie,* alors enfermé dans une prison, achète un champ à un parent avec toutes les formalités légales, et met l'acte de vente dans un vase de terre où il doit se conserver : « Car ainsi, dit Jéhova Sabaoth, dieu d'Israël, on achètera encore des maisons, des champs et des vignobles dans ce pays-ci. » C'est-à-dire qu'on peut attendre et qu'on n'attendra pas longtemps.

J'ai déjà expliqué, à propos d'*Isaïe,* comme il faut entendre ces mots, *David leur roi.*

Mais voici un autre tableau, qui ne peut non plus se placer qu'à cette date. C'est celui du retour d'Éphraïm ou d'Israël, au sens restreint où le nom d'Israël s'oppose à celui de Juda, c'est-à-dire le retour des tribus séparées : pour la première fois alors, Éphraïm est réconcilié ou plutôt soumis. Et il suffit d'ouvrir le livre d'*Esdras* pour s'assurer combien il s'en fallait qu'il en fût ainsi au temps de Zorobabel. Mais cela s'est vu sous Hyrcan, fils de Simon,

et voici ce qui se lit dans *Jérémie* (3-18) : « En ce temps-là, la maison de Juda ira avec la maison d'Israël ; elles viendront ensemble du pays du nord au pays dont j'ai donné la possession à leurs pères. » Et ailleurs (31-1) : « En ce temps-là, je serai un dieu *pour toutes les familles d'Israël* et elles me seront un peuple... Je redeviens pour Israël un père, et Éphraïm m'est un premier-né... Tous viendront chanter sur la montagne de Sion. »

Et cette nouveauté a inspiré au poète un admirable passage (31-15) : « Ainsi dit Jéhova : une voix est entendue dans Rama, une lamentation, des pleurs amers, Rachel gémissant sur ses enfans : elle ne veut pas être consolée de ses enfans, car elle ne les a plus. Ainsi dit Jéhova : Épargne à ta voix les lamentations et les pleurs à tes yeux... car ils reviendront. » A Rama était le tombeau de Rachel et Rachel est à la fois la mère de Joseph et de Benjamin ; c'est-à-dire, Joseph étant le père d'Éphraïm, qu'elle est à la fois l'aïeule des deux portions d'Israël et que jusque-là, dans son tombeau, elle faisait le deuil de tout un peuple.

Enfin le *prophète* annonce, toujours comme *Isaïe*, que les peuples, émerveillés de ce que Jéhova a fait pour les siens, affluent à Jérusalem pour rendre à ce grand dieu leurs hommages (16-29 et 17-26).

Les *prophéties* qui se rapportent aux choses du dehors sont aussi les mêmes que dans *Isaïe*. On y retrace aux chapitres XLIII-XLVI l'invasion de l'Égypte par un roi puissant, que le *prophète* appelle Nabuchodonosor ; mais on a vu que Nabuchodonosor n'a jamais envahi l'Égypte. C'est Antiochus que le *prophète* a dans l'esprit ; et certains détails achèvent d'en faire la preuve. Il est dit (44-30) que l'envahisseur a fait prisonnier le roi Éphréé (l'Apriès des Grecs) et il n'y a rien de cela dans l'histoire ; mais Antiochus a réellement fait prisonnier le jeune Ptolémée Philométor. Il est dit aussi que la ville de No est livrée à l'ennemi, — mais la *Vulgate*, en cet endroit, traduit ce nom par celui d'Alexandrie, — et il en est de même dans *Ézéchiel* (30-14-16) et dans *Nahum* (3-8). Saint Jérôme dit, dans son commentaire sur *Nahum*, qu'il traduit ainsi d'après son maître d'hébreu, et il suppose qu'apparemment Alexandrie avait été bâtie sur les débris d'une ville de Nô plus ancienne. Ne devons-nous pas plutôt croire que ce maître d'hébreu était l'héritier d'une tradition qui remontait à un temps où on savait que les livres *prophétiques* étaient en réalité postérieurs à Alexandre et à la fondation d'Alexandrie ?

J'ai déjà dit que je ne m'occuperais des *prophéties* sur Tyr qu'à l'article d'*Ézéchiel*.

La *prophétie* sur Édom (49-7) doit se rapporter, ainsi que celle d'*Isaïe*, à la conquête de l'Idumée par Hyrcan. Et quant à celle de

la ruine de Babylone (chapitres LI et LII), je la rapporte encore à l'invasion des Parthes au milieu du IIe siècle.

Maintenant se présentent les passages du livre qui se rapportent ou paraissent se rapporter à ces derniers rois de Juda sous le règne desquels il semblerait, à lire tel ou tel chapitre, que le *prophète* a vécu. C'est là, je crois, la partie la plus sèche de mon travail; mais je ne puis l'éviter et elle ne me retiendra pas longtemps. Et d'abord, en examinant ces passages, on reconnaît qu'ils ne s'accordent pas avec l'histoire réelle, telle que la donne le livre des *Rois*.

Ainsi on lit dans *Jérémie* cette *prophétie* contre Joachim, fils de Josias (22-18) : « On ne fera pas sur lui de complainte : Hélas ! mon frère... On ne fera pas sur lui de complainte : Hélas ! Seigneur, hélas ! sa gloire. Sa sépulture sera celle d'un âne ; il sera jeté et traîné loin des portes de Jérusalem. » Il n'est rien dit de cela pour Joachim dans les *Rois*, mais nous connaissons le personnage illustre qui est mort ainsi ignominieusement et qu'on a laissé sans sépulture : c'est ce Ménélas dont j'ai rappelé la fin tragique à propos du chapitre XXII d'*Isaïe* (1). On a donc là un nouvel exemple de ce que j'ai appelé les *transpositions* des *prophètes*.

Voici maintenant Sédécias. Le livre des *Rois* raconte qu'après la prise de Jérusalem, on égorgea les enfans de Sédécias devant leur père, qu'ensuite on lui creva les yeux et qu'on l'emmena chargé de chaînes à Babylone. *Jérémie* ne lui prophétise rien de pareil (2). Mais ici, on rencontre une assez grande difficulté ; c'est que le *prophète* n'est pas d'accord avec lui-même. Dans un endroit (21-7), il dit que Sédécias sera passé au fil de l'épée. Dans d'autres (32-5 et 34), il déclare au contraire expressément que Sédécias, emmené à Babylone, n'y restera qu'un certain temps, qu'il reviendra chez lui, qu'il mourra en paix, et qu'il aura les honneurs d'une sépulture royale. Ni l'une ni l'autre version ne s'accordent avec l'histoire réelle de Sédécias. Mais si on croit que sous ce nom antique le *prophète* avait dans l'esprit des personnages plus modernes, on pourrait admettre que ces passages figurent deux histoires différentes ; que le roi qui revient mourir en paix à Jérusalem est Alcime, le successeur de Ménélas (I *Macc.*, 7-25 et 9-56) et que celui qui est frappé par l'épée est Jonathan, tué par Tryphon (I *Macc.*, 13-25).

Quant à Sellum (22-11), c'est un nom qui ne se trouve même pas dans le livre des *Rois* ; mais son histoire précède immédiatement

(1) Les versets 13, 17, 22, de *Jérémie* rappellent tout à fait *Isaïe*, 22, 16.

(2) J'ai déjà eu l'occasion d'avertir que ce qui se lit aux passages 39, 6 et 52, 14 ne fait plus partie de la *prophétie* ; ce sont de simples récits empruntés au livre des *Rois*.

celle de Joachim, qui m'a paru représenter Ménélas ; il est désigné comme son frère, et le *prophète* semble opposer à celui qui est mort celui qui vit dans l'exil, comme plus malheureux encore. Tout cela pourroit désigner Jason (II *Macc.*, 5-9).

L'histoire de Godolias (40-7) me paraît empruntée dans son fond au second livre des *Rois* (25-22-26), mais il y a deux observations à faire. D'abord le *prophète* y ajoute (41-5) l'aventure des Samaritains massacrés à la suite du meurtre de Godolias, quand ils venaient adorer Jéhova au Temple de Jérusalem, aventure incompréhensible dans la situation où étaient alors ceux de Juda et les Samaritains, *et au moment où le Temple vient d'être brûlé* (II *Rois*, 25-9). Le reste du passage sur Godolias semble interrompre la suite naturelle du récit. De sorte qu'on se demande s'il n'a pas été interpolé après coup dans le livre des *Rois*, d'après *Jérémie*, et si *Jérémie* lui-même ne raconte pas, sous des noms antiques, une histoire arrivée au temps des rois de Syrie, où périt quelque israélite agent des Syriens, tué par des purs. Mais j'ai hâte de sortir et de faire sortir mes lecteurs de ces broussailles historiques, pour rentrer dans une voie plus large.

Il me reste à parler des récits dans lesquels *Jérémie* lui-même est en scène, particulièrement à partir du chapitre XXXVI. J'ai déjà dit qu'on ne pourrait comprendre, si ces récits étaient véritables, comment ils ne se retrouveraient pas dans le livre des *Rois*. Mais surtout ils ne donnent en aucune manière l'impression de la réalité, étant généralement aussi invraisemblables que dramatiques. C'est ainsi qu'il est raconté que Jérémie ayant dicté à Baruch ses prophéties, et celui-ci les ayant lues dans le Temple, devant tout le peuple, puis dans une assemblée de grands personnages qui avaient aussi voulu l'entendre, ceux-ci, après l'avoir fait cacher ainsi que *Jérémie*, font au roi un rapport sur ce qu'ils ont entendu. Le roi fait rechercher l'écrit et ordonne qu'on le lui lise à lui-même; mais après quelques pages, le roi déchire le rouleau et le jette dans un brasier allumé devant lui, car on était en hiver. D'ailleurs ni le roi ni ses serviteurs ne s'effraient des menaces prophétiques, et ne pensent à demander grâce. Il est clair que nous lisons là une fiction, non une histoire.

Mais il est temps de laisser là les détails, dont l'interprétation est quelquefois difficile, pour m'attacher à l'esprit de la *prophétie*, qui ne peut laisser aucun doute sur la modernité du livre. Cet esprit est le même qu'en *Isaïe*, et il est encore plus marqué : c'est celui d'une religion réfléchie et passionnée, qui donne au *prophète* un accent qu'on peut déjà appeler chrétien. Ce peuple qui a tant souffert pour son dieu, et pour qui son dieu a tant fait à son tour, s'attache à lui avec une ardeur toute nouvelle et s'émerveille de sa

grandeur : Saint, saint, saint est Jéhova Sabaoth ; toute la terre est pleine de sa gloire (1) » (*Isaïe* 3-6). Jéhova maintenant est tout pour les siens : « Jéhova notre juge, Jéhova notre législateur, Jéhova notre roi ; c'est lui qui nous sauve (*Isaïe*, 33-32). » Les autres dieux, au temps de l'*Exode*, étaient déjà des dieux étrangers et ennemis; ils n'étaient pas, comme ils le sont maintenant, des dieux méprisés. On défendait d'honorer leurs images, on n'insultait pas à ces images. Mais entendons *Isaïe* (2-8), etc. : « Leur pays est rempli d'idoles ; ils adorent l'ouvrage de leurs mains, ce que leurs doigts ont fabriqué... Les idoles, c'en est fait d'elles. Elles disparaissent dans les cavernes des montagnes, dans les trous de la terre, devant la terreur de Jéhova et l'éclat de sa grandeur, quand il se lève pour effrayer la terre. En ce temps-là, les hommes jettent aux rats et aux chauves-souris les idoles d'argent et les idoles d'or, qu'ils se sont fait faire pour les adorer. » *Jérémie*, avec moins de majesté, est peut-être encore plus méprisant (10-3). « On coupe le bois dans la forêt; c'est la main de l'homme qui fait cela avec la hache ; on le décore d'or et d'argent; avec des clous et des marteaux on fixe l'image, pour qu'elle tienne ferme. C'est comme le poteau planté au milieu d'un champ, cela ne se meut pas, il faut le porter ; cela ne peut faire un pas. Ne les craignez pas : ils ne peuvent faire du mal, comme il ne sauraient faire du bien. » — « D'où viendrait ton égal, ô Jéhova? Tu es grand et ton nom est puissant. Qui ne te craindrait pas, roi des peuples!.. C'est Jéhova qui est vérité, c'est lui qui est le dieu vivant, le roi éternel... C'est lui qui a fait la terre par sa puissance, qui l'a établie dans sa sagesse, qui par son art a fait le contour des cieux. Il verse des masses d'eau du haut des airs ; il fait monter les nuages du bout de la terre, il fait éclater la foudre avec l'averse. »

Cette religion-là est tout autre que celle de l'*Exode*. Si je dis l'*Exode*, et non pas le *Pentateuque*, c'est qu'il y a un livre dans le *Pentateuque*, je veux dire le *Deutéronome*, qui est beaucoup plus moderne que les quatre premiers, et que je crois, quant à moi, du même temps que les *prophètes*, et inspiré du même esprit. Mais je me borne à indiquer sur ce point mon opinion sans la démontrer, ayant assez à faire avec la question des *prophètes* (2).

Quand les *prophètes* pensaient ainsi, la manière de concevoir la divinité avait fait de grands progrès dans le monde. Et sans que personne, à Jérusalem, eût encore lu les Grecs, il se faisait néanmoins, entre Grecs et Hébreux, une infiltration d'idées. Les

(1) Ce verset se répète tous les jours à la messe, à la fin de la *Préface*.

(2) Voir, au sujet du *Deutéronome*, *le Christianisme et ses origines*, t. III, ch. 5.

douteurs avaient enseigné à se moquer des idoles. Et les idées scientifiques, qui commençaient à se répandre, apprenaient aux hommes à grandir leur dieu pour l'égaler à la grandeur de la nature.

L'église chrétienne n'a fait que répéter, dans ses invectives contre les Nations, les déclamations des *prophètes* contre les idoles :

> Et ce n'est pas un dieu comme vos dieux frivoles,
> Insensibles et sourds, impuissans, mutilés,
> De bois, de marbre ou d'or, comme vous les voulez :
> C'est le dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre,
> Et la terre et le ciel n'en connaissent point d'autre.

Je comprends qu'au temps de Polyeucte on ait parlé comme on parlait à la fin du IIe siècle ; mais je ne crois pas qu'on ait tenu ce langage au temps de Sennachérib ou au temps de Nabuchodonosor.

Dans *Jérémie* comme dans *Isaïe*, Jéhova parle avec dédain de l'encens qu'on brûle devant lui et des victimes qu'on lui offre en sacrifice en même temps qu'on désobéit à sa Loi (6-20.) Et il y a un endroit où cela est exprimé d'une manière qui étonne (7-21) : « Ajoutez vos holocaustes à vos sacrifices et mangez-en la chair (1). Car je n'ai rien dit, je n'ai rien commandé, quand je les ai fait sortir du pays d'Égypte, en fait d'holocaustes et de sacrifices. Mais voici ce que je leur ai commandé : Écoutez ma voix et je serai votre dieu et vous serez mon peuple. »

On ne comprend pas d'abord ce verset quand on voit quelle place tiennent dans le *Pentateuque* les sacrifices et les holocaustes, et des critiques ont été amenés ainsi à supposer que *Jérémie* était antérieur au *Pentateuque*, ce qui est contre toute vraisemblance ; mais le langage du *prophète* peut s'expliquer. Il est dit dans l'*Exode* que, lorsque les Israélites, trois mois après leur départ de l'Égypte, arrivent au pied du Sinaï, Jéhova, pour la première fois, appelle à lui Moïse sur cette montagne et lui parle ainsi (19-3) : « Voici ce que tu diras aux enfans d'Israël... Si vous écoutez ma voix, si vous observez mon pacte, vous serez à moi par prédilection au-dessus de tous les peuples... Vous serez pour moi un royaume de prêtres, un peuple saint. » C'est tout ; et c'est précisément là ce que *Jérémie* rappelle. Puis, plus loin, Jéhova lui-même promulgue, du haut du Sinaï, les Dix commandemens, où il n'est pas question non plus de sacrifices. Il est vrai qu'ensuite il en est parlé plusieurs fois, et encore plus souvent dans le *Lévitique*, mais comme de

(1) Les holocaustes, ainsi que l'indique le mot grec, différaient des simples sacrifices, en ce que dans l'holocauste la victime était consumée tout entière (*Lévit.*, I, 9, etc.).

pratiques déjà établies (*Exode*, 20-21), dont Moïse règle le détail, mais qu'il n'introduit pas et dont l'importance n'est nullement comparable à celle des paroles que le *prophète* a citées et auxquelles il avait le droit de s'attacher. Et le dire du *prophète* est vrai, si on l'entend en ce sens que, dans l'*Exode* même, la pratique des sacrifices n'est pas une condition que Jéhova ait mise au pacte qu'il fait avec Israël.

On comprend d'ailleurs que dans la seconde moitié du IIe siècle les rites ne fussent pas en grande faveur. L'insurrection des hommes de Juda n'avait été qu'une réaction contre la séduction qu'avaient d'abord exercée sur eux les mœurs et les idées grecques, et sous cette influence, ils s'étaient insensiblement détachés de leurs pratiques. Et comme leurs grands-prêtres continuaient d'être, jusqu'à Jonathan, des créatures des rois syriens, dont l'âme n'était plus celle des fidèles, et qui ne donnaient plus à leur dieu que des cérémonies extérieures, ces cérémonies durent être discréditées aux yeux des purs. L'esprit de hardiesse et de liberté qui faisait les *prophètes* était toute autre chose que l'esprit sacerdotal, et il se développa, à la suite de la guerre de l'indépendance, un mouvement qui, comme plus tard le mouvement chrétien, allait en sens contraire des prescriptions littérales.

Mais parmi les sacrifices, il y en avait un particulièrement odieux, c'est celui des enfans nouveau-nés, qu'on faisait passer par le feu devant le dieu pour apaiser sa colère, et c'est là qu'on a plaisir à entendre Jéhova, dans *Jérémie*, protester qu'il ne l'a jamais voulu, qu'il n'en a jamais eu la pensée (7-31). Cependant c'est bien Jéhova qui commande formellement dans l'*Exode* : « Tu me donneras le premier-né de tes fils (13-3), » sans qu'il soit dit d'ailleurs comment se faisait l'offrande. Il est vrai qu'un autre verset (13-12) permet de sacrifier un animal au lieu de l'enfant, mais c'est là évidemment une addition faite plus tard au texte, et qui y a été bien singulièrement cousue (1). Le *Lévitique* parle plus explicitement de ces sacrifices par le feu (18-21 et 24-2), adressés *au roi*, c'est l'expression qu'il emploie (en hébreu, au *Molek* ou *Moloch*), et ce *roi* est évidemment Jéhova lui-même, puisque Jéhova dit qu'ainsi on rend impur son sanctuaire et qu'on profane son saint nom (2). Le *Lévitique* donc, en parlant de ces immolations d'enfant, les condamne ; mais, quoiqu'il les condamne, il n'ose pas les punir. Car après avoir prononcé d'abord la peine de la lapidation, il ajoute

(1) « Tu rachèteras par un agneau le premier-né de l'âne (animal trop précieux pour le perdre) et tu rachèteras le premier-né de l'homme parmi tes fils. » Et, dans un autre endroit (22, 29), on a oublié cette correction,

(2) Voir *Iahvé et Moloch*, par Baudissin (en latin). Leipzig, 1874.

(20-4) que si le peuple du pays détourne les yeux de cet homme pour ne pas le faire mourir, c'est Jéhova lui-même qui se charge du châtiment. C'est-à-dire que cette abominable coutume, répandue d'ailleurs chez tous les peuples sémitiques (voir Diodore, 20-14), s'appuyait sur un fanatisme contre lequel toutes les réclamations étaient impuissantes. Ce fanatisme avait eu sans doute une recrudescence, pendant les crises douloureuses du milieu du IIe siècle, et les textes de l'*Exode* restaient toujours là pour l'autoriser.

Il n'y a pas jusqu'à la circoncision elle-même qui ne semble avoir perdu de son importance au temps des *prophètes*. Ce qu'il faut circoncire, dit *Jérémie*, c'est vos cœurs (4-4).

Et à l'égard du Temple même, quelle liberté inattendue (7-4) ! « Ne vous fiez pas aux paroles vaines, en répétant : Le Temple de Jéhova ! le Temple de Jéhova ! le Temple de Jéhova ! Si vous redressez tout de bon vos voies et vos œuvres ; si vous vous appliquez à faire bonne justice entre celui-ci et celui-là ; si vous ne faites pas de tort à l'étranger, à l'orphelin et à la veuve ; si vous ne répandez pas ici même le sang innocent ; si vous ne courez pas après les dieux étrangers pour votre perte, alors je vous ferai demeurer en ce lieu jusqu'à la fin des temps, sur la terre que j'ai donnée à vos pères. Mais vous vous fiez à des paroles vaines et qui ne servent à rien. Ne volez-vous pas ? ne tuez-vous pas ? n'êtes-vous pas des adultères et des parjures ? ne faites-vous pas des encensemens à Baal ? ne courez-vous pas après des dieux inconnus ? Et puis vous venez, vous vous présentez devant moi en cette maison où mon nom est invoqué, et vous dites : Nous sommes sauvés, en continuant vos abominations. Cette maison, où mon nom est invoqué, n'est donc qu'une caverne de brigands ! » On sait que ces paroles ont été reprises dans les Évangiles, et mises dans la bouche de Jésus (*Marc.*, 11, 17). Mais l'emploi qu'en fait l'évangéliste est bien mesquin, puisqu'il ne les adresse qu'aux petits marchands qui vendaient leurs pigeons dans le Temple. Le morceau a dans *Jérémie* un tout autre accent et une tout autre beauté.

C'est encore *Jérémie* qui désavoue la vieille tradition d'après laquelle Jéhova punissait les enfans pour les fautes des pères (*Exode*, 20, 5). « En ce temps-là, on ne dira plus : Vos pères ont mangé du raisin vert, et les dents des fils en sont agacées. Mais nul ne périra que pour son iniquité : c'est celui qui aura mangé le raisin vert dont les dents seront agacées (30, 29). »

Mais ce qu'il y a de plus fort en ce sens dans *Jérémie* est l'idée que Jéhova lui-même a substitué à la Loi qu'il avait donnée jadis, une Loi nouvelle : « Les jours viennent, dit Jéhova, où je ferai

un pacte nouveau avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda, non pas à la manière du pacte que je fis avec leurs pères, au jour que je les pris par la main pour les faire sortir du pays d'Égypte... Mais voici le pacte que je ferai avec la maison d'Israël quand les temps seront venus, dit Jéhova : *Je mettrai ma Loi au dedans d'eux et l'écrirai dans leur cœur;* je serai leur dieu et ils seront mon peuple. Chacun n'aura plus à enseigner son prochain ni à prêcher son frère, en lui disant : « Connais Jéhova ; car ils me connaîtront tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand (31-31). » Voilà des paroles telles que le christianisme, quand il est venu, n'avait évidemment qu'à les reprendre, et, en effet, il les a prises. Il a déclaré que c'était lui qui apportait le *nouveau pacte* (1). Il est clair que ces paroles, d'un si haut spiritualisme, n'ont pas été écrites sur la limite du VIIIe et du VIIe siècle avant notre ère, mais à cent ans à peu près de Jean le Baptiste et de Jésus.

En étudiant le *Premier Isaïe,* je n'ai pas parlé des *prophètes* en général, parce que le livre en parle à peine : *Isaïe* ne s'arrête nulle part sur le don de *prophétie* qu'il a reçu, et, s'il se plaint une ou deux fois des faux prophètes, c'est en passant et sans insister. Au contraire, la *prophétie* tient une très grande place dans *Jérémie,* et son livre est plein d'invectives contre les prétendus inspirés, qui prétendent parler au nom de Jéhova et ne parlent en effet qu'au nom de Baal, trompant sans cesse les peuples par des espérances mensongères. Des chapitres entiers ne sont que le développement de ces plaintes. On sent que les esprits étaient continuellement ballottés entre des prédictions qui les tiraient en sens contraire et qui entretenaient un état perpétuel de trouble et d'angoisse. On se défiait surtout, comme il est naturel, des prédictions favorables ; celles-là, on ne les croyait que quand elles s'accomplissaient (28-9), tandis que les voix qui annonçaient des catastrophes réussissaient toujours à effrayer. Mais ceux à qui on avait fait peur menaçaient à leur tour, et disaient : Tuons le prophète.

Aussi n'y a-t-il rien de plus intéressant dans *Jérémie* que ce qui est personnel. Seulement, je n'entends pas par là les aventures que le livre attribue à Jérémie, et où je ne vois que des fictions. Mais ce qui n'est plus fiction, ce qui est au contraire la vérité la plus vivante et la plus touchante, c'est la manière dont est peinte la situation morale d'un fils d'Israël, serviteur fidèle de son dieu, jeté

(1) Ἡ καινὴ διαθήκη, *novum testamentum;* l'expression latine francisée est devenue le *Nouveau Testament,* ce qui n'a pas de sens dans notre langue ; il fallait dire le *nouveau contrat.*

et isolé au milieu de Jérusalem sujette des Nations. « Jéhova, tu me connais; souviens-toi de moi; regarde-moi, venge-moi de ceux qui me persécutent. Ne m'abandonne point, à force de patienter. Vois que c'est pour toi que je souffre l'opprobre. Quand je rencontrais tes paroles, je les dévorais; ta parole était ma joie et la réjouissance de mon âme; car ton nom est sur moi, ô Jéhova Sabaoth. *Je ne me suis pas assis parmi les railleurs pour rire avec eux;* je me suis tenu sous ta main à l'écart; tu me remplissais d'indignation. Pourquoi est-ce que ma douleur est devenue continuelle? ma plaie désespérée et incurable? Tu es donc pour moi comme un ruisseau qui trompe, comme une eau qui a fui (15-15). » Ce sont là, ce me semble, de ces souffrances que l'homme ne connaît que quand il a beaucoup vécu et beaucoup senti, et que la violence et l'oppression ont pénétré jusqu'au fond de l'âme (voir aussi 12-1).

Et encore (20-14) : « Maudit soit le jour où je suis né, le jour où ma mère m'a enfanté! Maudit soit l'homme qui porta la nouvelle à mon père, disant : Un enfant mâle t'est né, et qui lui donna tant de joie! Que cet homme soit pareil aux villes que Jéhova a détruites sans pitié; qu'il entende dès le matin le cri de guerre, et à midi le fracas du combat. Que ne m'a-t-on fait mourir avant de naître! Que ma mère n'a-t-elle été mon tombeau, et que sa matrice ne m'a-t-elle gardé à jamais! au lieu de sortir de son ventre pour ne voir que peine et misère, et consumer ma vie dans l'opprobre. »

Mais cette tristesse profonde n'éteint pas en lui l'ardeur, et il ne se décourage pas de son métier de prophète, ou plutôt il ne peut s'y refuser, car l'inspiration l'obsède. « Tu m'entraînes, ô Jéhova, et je me laisse entraîner; tu me forces, et je ne puis résister; tout le jour, je suis un sujet de risée; tous se moquent de moi, car toutes les fois que je parle, je ne fais que crier, crier contre la violence; la parole de Jéhova est sans cesse pour moi un sujet d'insulte et d'opprobre. Je me dis alors : Je ne ferai plus mention de lui, je ne parlerai plus en son nom. Mais je sens en moi comme un feu brûlant qui couve dans mes os; il me fatigue et m'épuise, et je n'en puis plus... D'ailleurs Jéhova me soutient comme un champion terrible, mes ennemis succomberont et ne prévaudront pas... Jéhova Sabaoth sonde le juste; il pénètre les reins et les cœurs. Je verrai la vengeance que tu feras d'eux, et je te remets ma cause (20-7). »

Je ne veux pas oublier de dire qu'il y a un endroit (15-3) où Jéhova annonce qu'il va accomplir sur Babylone toutes les paroles *qui sont dans le livre des prophéties de Jérémie*. On ne peut guère avouer plus franchement que ce livre est une fiction.

III.

Ézéchiel se donne comme prophétisant à Babylone, pendant la déportation qui suit la prise de Jérusalem; mais ce n'est encore là qu'une illusion. Et il ne faut pas beaucoup de liberté d'esprit pour reconnaître, à la simple lecture du livre, qu'il a été écrit tout entier à Jérusalem.

On a vu qu'en étudiant *Jérémie* je n'ai pas craint de répéter les observations et les démonstrations que j'avais présentées au sujet du *Premier Isaïe*. Je ne continuerai pas ainsi, car mon travail se trouverait plein de redites. Je ne chercherai dans *Ézéchiel*, à l'appui de ma thèse, que des argumens nouveaux, ou du moins qui se produiront, dans les textes de ce *prophète*, avec plus de force. C'est assez de dire une fois qu'on retrouve dans ce livre la même situation politique, au dedans comme au dehors, les mêmes douleurs, les mêmes revanches, les mêmes passions que dans les deux autres.

Mais *Ézéchiel* a mis plus en lumière que personne la réunion et la soumission de Samarie à Juda, accomplies sous le principat d'Hyrcan. Juda avait deux sœurs, Samarie et Sodome; elles ont péché et elles ont été punies; elles sont pardonnées, enfin, comme Juda même. Mais tandis qu'elles étaient jusque-là ses sœurs, elles deviennent maintenant ses filles (16-61), c'est-à-dire qu'elles ne sont plus ses égales, mais ses sujettes. Cela ne s'était jamais vu avant cette époque dans l'histoire d'Israël.

« Quand il y aurait ces trois hommes au milieu d'eux, dit Jéhova, Noé, Daniel et Job, cela ne les sauverait pas (XIV, 13). » Et ailleurs (XXVIII, 3) : « Tu es plus sage que Daniel; rien de secret n'est caché pour toi. » Sur quoi M. Ed. Reuss fait remarquer justement qu'à l'époque où on fait vivre Ézéchiel, Daniel n'était rien encore. Il en conclut qu'il s'agit ici d'un personnage inconnu. Il est plus simple d'admettre que ce livre est très postérieur au temps où on l'a placé.

Ézéchiel parle plusieurs fois de la machine de guerre qu'on a appelée un bélier (4, 2; 21, 27; 26-9). C'est encore une preuve que le livre n'est pas du VIe siècle, puisque ces machines, encore inconnues au temps de Thucydide, ne furent inventées, au témoignage de Diodore (XIV, 42), que sous Denys de Syracuse, en l'an 400 avant notre ère (1).

(1) A. de Rochas d'Aiglun, l'*Artillerie chez les anciens*. Tours. (Extrait du *Bulletin monumental*, numéros 2 et 3, 1882, 28 pages in-8°, plusieurs figures.

En annonçant un avenir heureux à son peuple affranchi, Jéhova dit qu'il va y multiplier les hommes comme des troupeaux : « comme les troupeaux des jours saints, comme les troupeaux de Jérusalem dans ses fêtes. » N'est-ce pas assez de ces quelques mots pour faire voir tout de suite que cela n'a pas été écrit pendant l'exil de Babylone ?

Mais il est temps de parler de ces *prophéties* au sujet de Tyr, répétées dans les trois *prophètes,* et dont j'avais ajourné l'examen jusqu'à l'étude d'*Ézéchiel,* dans l'espérance de les éclairer les unes par les autres.

Isaïe, au chapitre XXIII, nous montre, dans une description très vive, Tyr emportée d'assaut et ruinée, et, au verset 13, Assur paraît être l'auteur de cette ruine (1). On a vu qu'Assur, dans *Isaïe,* signifie d'ordinaire le royaume de Syrie; mais on ne sait pas de roi de Syrie qui ait pris Tyr.

Jérémie n'a que quelques mots au sujet de Tyr (XXVII, 3 et 6); il ne décrit ni le siège ni la prise de la ville; mais il déclare qu'elle sera assujettie, avec d'autres pays encore, à Nabuchodonosor et à ses héritiers.

Ézéchiel enfin dit à son tour, comme *Jérémie,* que Tyr est prise et détruite par Nabuchodonosor (XXVI, 7), et il décrit cette catastrophe encore plus richement qu'*Isaïe.* Trois chapitres entiers sont remplis du détail des richesses de Tyr, de la place qu'elle tenait dans le monde, et de l'étonnement avec lequel on a appris sa chute.

Or on a vu dans ce qui précède qu'ainsi que les trois *prophètes* annoncent la ruine de Tyr, tous trois annoncent aussi l'invasion et la conquête de l'Égypte, et cela avec cette circonstance qu'*Isaïe* ne nomme pas celui qui doit soumettre l'Égypte, tandis que *Jérémie* et *Ézéchiel* nomment Nabuchodonosor. Mais on a vu aussi qu'en réalité Nabuchodonosor n'a jamais soumis l'Égypte, d'où il a fallu conclure que ce nom antique cache un autre nom. Et en effet, au IIe siècle, c'est-à-dire à l'époque où bien d'autres raisons nous ont fait rapporter les *prophètes,* il y a eu une invasion et une conquête de l'Égypte par Antiochus l'Épiphane.

Il y a donc lieu de présumer qu'il en est de même au sujet de Tyr, et que c'est le nom d'Antiochus l'Épiphane qui est sous-entendu encore une fois sous celui de Nabuchodonosor. Et cela est d'autant plus vraisemblable que, dans *Isaïe,* la ruine de Tyr est reliée à l'invasion de l'Égypte par ces paroles (23–5) : « A cette

(1) Dans ce verset obscur, je traduis avec un certain nombre d'hébraïsans : « Assur leur a appris [aux Chaldéens] la navigation, » à l'aide de laquelle ils assiègent Tyr.

nouvelle, l'Égypte tremble en voyant la destruction de Tyr. » Il semble donc qu'avant de s'attaquer à l'Égypte, Antiochus s'était attaqué à Tyr.

Mais tandis que l'invasion de l'Égypte, sous Antiochus, est établie par l'histoire, l'histoire est muette sur le siège et la prise de Tyr.

Dans cet embarras, on éprouve tout à coup une vive surprise lorsque, en continuant la lecture d'*Ézéchiel,* on rencontre les versets suivans (29-18) : « Nabuchodonosor, roi de Babylone, a fait faire devant Tyr à son armée un rude service; toutes les têtes sont chauves, toutes les épaules sont pelées. *Mais il n'y a pas eu de salaire pour lui ni pour son armée du travail fait devant Tyr.* C'est pourquoi voici ce que dit Jéhova : Je vais donner à Nabuchodonosor, roi de Babylone, le pays d'Égypte; il en enlèvera des hommes, il en emportera du butin, ce sera le salaire de son armée. Pour prix du service qu'il a fait, je lui donne le pays d'Égypte. Ils ont travaillé pour moi, dit le seigneur Jéhova. En ce temps-là je développerai la puissance d'Israël [sans doute par l'abaissement même de l'Égypte, qui lui donne plus d'influence dans ce pays]. »

Ainsi *Ézéchiel* se dément lui-même, et cette ruine de Tyr, qu'*Isaïe* et lui ont peinte de si vives couleurs, il avoue qu'elle n'a pas eu lieu, et que la ville, si elle a été assiégée, n'a pas été prise, puisque le vainqueur n'y a rien gagné.

Cet insuccès peut expliquer le silence de l'histoire sur ce siège, surtout si on considère combien en général l'histoire de ces temps nous est mal connue, la plupart des livres où elle était racontée étant perdus. Ce qui est plus difficile à expliquer est que les *prophètes* triomphent ainsi contre Tyr d'une entreprise avortée et nous représentent la ville détruite et son peuple passé au fil de l'épée (*Ézéch.*, XXVI, 10-12). Faut-il croire que, dès que la ville a été seulement menacée, leurs espérances se sont enflammées par les souvenirs du passé? Le coup qu'avait frappé jadis Alexandre avait été si étonnant, que les imaginations en étaient demeurées pleines. Et depuis Alexandre, Antigone s'était aussi rendu maître de Tyr, en la prenant par la faim au bout d'un siège de quinze mois (1). Ceux de Juda ont cru qu'Antiochus allait leur faire revoir le même spectacle, et ils s'en sont d'avance enivrés.

Deux versets du second livre des *Maccabées* (4-44 et 5-2) mon-

(1) Il est bien à remarquer que ce dernier siège, si mémorable, ne nous est pourtant connu que sur le seul témoignage de Diodore (19, 58), et que l'histoire de Diodore nous manque pour le temps d'Antiochus.

trent qu'Antiochus était à Tyr à la veille de sa seconde expédition contre l'Égypte, mais on ne nous dit pas ce qu'il y faisait.

Après sa peinture de la ruine de Tyr, *Isaïe* ajoute tout à coup que la grande ville reste dans l'ombre pendant soixante-dix ans, chiffre qui, en hébreu, n'a rien de précis et exprime seulement un long intervalle. Au bout de ce temps, Tyr recommence à faire parler d'elle, ayant retrouvé sans doute son indépendance par suite de l'abaissement de la puissance des Syriens. Mais l'argent que lui rapporte son commerce, elle le consacre à Jéhova et pourvoit par ses dons à la nourriture et à l'habillement de ses prêtres (*Isaïe,* 23–18). On peut supposer qu'on vit cela au temps d'Hyrcan, lorsque la fortune miraculeuse des Juifs ayant pour ainsi dire consacré leur dieu aux yeux des peuples voisins, ceux-ci lui apportèrent leurs hommages au Temple de Jérusalem.

Au sujet de la *prophétie* d'*Ézéchiel* sur l'Égypte, je n'aurais qu'à répéter ce que j'ai dit de celles d'*Isaïe* et de *Jérémie* (1), y compris la remarque sur le nom de No, traduit par Alexandrie dans la *Vulgate*. Et à ce propos, il faut remarquer aussi que dans *Ézéchiel* la *Vulgate* traduit par Adonis le nom du dieu Thammouz, dont les femmes font le deuil (8-14). C'est en effet un dieu nouveau, comme la *Reine du ciel*.

Enfin, la manière dont *Ézéchiel* lui-même explique aux Juifs, en se nommant par son nom, comment certains actes qu'il fait devant eux sont symboliques (24–24), a encore quelque chose de suspect.

Il y a deux manières de se renseigner sur l'âge des *prophètes :* l'une est de rechercher sous l'impression de quel événement, et par conséquent à quelle date tel passage a été écrit; l'autre est de considérer dans son ensemble l'esprit qui règne dans un livre. La première, là où on peut la pratiquer, est plus précise; mais quelquefois les données manquent ou sont obscures, et la critique éprouve quelque embarras, comme on l'a vu en certains passages. La seconde peut toujours être employée, et elle suffit pour produire la conviction.

Ézéchiel prêche à son tour la rénovation de la religion, spiritualisée et épurée : « Je vous donnerai, dit Jéhova, un même cœur; je mettrai en vous un esprit nouveau; j'ôterai de votre chair le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair (11-19). »

Il désavoue aussi le proverbe : « Les pères ont mangé du raisin vert, et les dents des fils en ont été agacées (18–2); » mais cette idée, il la fait sienne par la largeur avec laquelle il la développe

(1) *Jérémie,* 7-18. etc.

dans tout un chapitre. Michelet a commenté avec complaisance ce beau passage (1) : « Il prévient toute équivoque, reprend par trois fois la chose, s'arrête avec une force, une lenteur, une gravité digne des juristes romains. On voit qu'il sent l'importance de la pierre sacrée qu'il fonde, scelle à chaux et à ciment. »

Ainsi sont condamnées les paroles fameuses de l'*Exode* sur le dieu jaloux, qui poursuit le péché des pères sur les fils jusqu'à la troisième et à la quatrième génération (20-5).

Et non-seulement il ne sacrifiera pas l'innocent, mais il est prêt à pardonner au coupable : « Est-ce que je prends plaisir à la mort du méchant? dit le Seigneur. Ne veux-je pas plutôt qu'il revienne au bien et qu'il vive? » Jéhova a appris de ses *prophètes* la justice et l'humanité.

Mais leur hardiesse va croissant à mesure qu'ils se succèdent. Dans *Isaïe,* Jéhova dit seulement qu'il ne se soucie pas des sacrifices et des fêtes là où il voit l'iniquité. Dans *Jérémie,* il déclare qu'il n'a pas voulu, qu'il n'a pas ordonné les holocaustes ni les sacrifices. Ce n'est pas lui qui a imaginé ces atroces immolations d'enfans par le feu. *Ézéchiel* ose davantage. Il reconnaît que cette horrible coutume a été instituée par Jéhova, et en même temps qu'elle est criminelle : « Parce qu'ils n'ont pas observé mes ordonnances, qu'ils ont rejeté mes commandemens et profané mes sabbats, n'ayant devant les yeux que les abominations de leurs pères, moi à mon tour *je leur ai donné des commandemens qui n'étaient pas bons,* des lois par lesquelles ils ne pouvaient vivre. *Je les ai souillés par leurs offrandes*, en leur faisant offrir tout ce qui ouvre la matrice, pour les conduire jusqu'à la dernière misère, et faire savoir que je suis Jéhova. » Ainsi le dieu n'avait pu commander cela à son peuple que pour le perdre. Je ne crois pas que jamais l'esprit de l'avenir ait infligé au passé un si insolent démenti.

On peut s'étonner de trouver, dans la phrase même où cette liberté éclate d'une manière si extraordinaire, un tel respect du sabbat. Le *Premier Isaïe* n'avait parlé des sabbats (3-13), que pour nous montrer son dieu à peu près indifférent à ce rite comme à tous les autres. Mais *Jérémie* et *Ézéchiel* prêchent l'observation du sabbat avec une sollicitude jalouse. Je suppose qu'à mesure que se prolongeait la lutte contre les Syriens, l'observation du sabbat devenait de plus en plus la marque principale qui distinguait Israël de l'étranger, et que les peuples s'y trouvèrent ainsi attachés autant qu'à leur dieu lui-même.

Ézéchiel ajoute quelques traits à l'histoire du prophétisme. Il

(1) *Bible de l'humanité*, p. 378.

nous apprend qu'il y avait des prophétesses aussi bien que des prophètes (13-17), et comment aurait-on pu en douter? Mais on ne voit pas qu'aucune prophétesse ait rien écrit (1). Il nous montre aussi tout le désordre des esprits dans ces temps troublés, en nous disant que les mêmes hommes qui adoraient les *pièces de bois* (les idoles) venaient aussi consulter les prophètes de Jéhova, et en déclarant que Jéhova condamne et perd tout à la fois le consultant et le prophète (14-3, etc.).

Mais il faut surtout entendre *Ézéchiel,* comme *Jérémie,* s'épancher sur la mission qu'il a reçue d'en haut. Dans une première vision (on sait le caractère étrange de ces visions d'*Ézéchiel*), Jéhova s'est montré à lui dans sa gloire, et en le voyant il est tombé par terre comme foudroyé; mais l'Esprit s'est emparé de lui et l'a remis sur ses pieds. Une main alors lui a tendu un rouleau, c'est-à-dire un livre (2-9), sur lequel sont écrits des gémissemens et des cris de douleur. On le lui fait avaler, et voilà que dans sa bouche ces choses amères sont douces comme du miel. C'est sans doute une autre manière d'exprimer ce qu'exprimait *Jérémie* quand il se représentait lui-même s'abandonnant au tourment de l'inspiration avec une irrésistible ivresse. Jéhova lui promet de le fortifier contre les obstacles, puis il ajoute qu'il l'établit comme une sentinelle pour veiller sur Israël et pour l'avertir. Si l'avertissement n'est pas écouté de ceux à qui il s'adresse, ils seront punis; mais si l'avertissement n'a pas été donné, c'est sur le *prophète* que tombera le châtiment. Je parlais tout à l'heure des esprits troublés par les *prophètes;* mais il ne s'en trouvait que trop qui échappaient au trouble par l'indifférence. Non qu'ils pussent être absolument insensibles à la véhémence des inspirés, mais elle n'agissait guère que sur leurs sens et ne les pénétrait pas jusqu'au fond. « Les enfans de ton peuple, dit Jéhova au *prophète,* jasent de toi sur leurs divans et aux portes des maisons. Ils s'adressent l'un à l'autre, et chacun dit à son voisin : Allons, viens, sachons la parole qui est sortie de Jéhova. Et ils accourent à toi comme accourt la foule; ils s'assiéent en face de toi et ils écoutent tes paroles, mais ils n'en tiennent pas compte en effet; ils les répètent comme une belle musique, tandis que leurs pensées vont à leurs gains. Tu leur es comme une belle musique, comme une voix qui résonne bien; ils n'agissent pas d'après cela. Mais quand l'événement sera arrivé, et il arrivera, ils reconnaîtront qu'il y a eu au milieu d'eux un prophète (33-30). »

(1) Nulle part ailleurs il n'est parlé de prophétesses dans les livres des *prophètes.* Mais les livres historiques mentionnent trois prophétesses aux temps antiques : Marie, sœur d'Aaron (*Exode,* 15-20); Débora (*Juges,* 4-4), et Holda sous Josias, II (*Rois,* 22-14).

Cette musique, ou, si on veut, cette poésie (mais il est probable qu'elle était soutenue en effet d'une espèce de chant), nous en sentons encore aujourd'hui la puissance, quoique nous n'entendions pas l'hébreu et que nous ne soyons plus au temps où Jéhova disait au *prophète :* « Je ne t'adresse pas à un peuple qui parle en mots inintelligibles et dans une langue obscure, mais à la maison d'Israël (3-5). » Nous admirons encore le tableau du champ des ossemens (37-1) : « La main de Jéhova fut sur moi, et, emporte par l'esprit de Jéhova, elle me jeta au milieu d'une vallée pleine d'ossemens. Il y en avait sur toute la surface, et ils étaient absolument desséchés. Il me dit : Fils d'homme, ces os que tu vois peuvent-ils revivre? Et je dis : Seigneur Jéhova, toi seul le sais. Et il me dit : Prophète, crie et fais appel à ces os; dis-leur : Os desséchés, écoutez la parole de Jéhova... Alors je criai, ainsi qu'il m'avait été ordonné,.. et il y eut un bruit et une secousse,.. et les os se rapprochèrent, un os de celui qui le touchait, et je vis qu'il y eut des tendons et que la chair se reforma, et sur la chair s'étendit la peau; mais le souffle de vie n'y était pas. Et il me dit : Prophète, crie et fais appel au souffle de vie, et dis : Ainsi dit Jéhova : Souffle de vie, viens des quatre vents, et souffle sur ces morts pour qu'ils revivent. Et je criai, et le souffle de vie vint sur eux, et ils revécurent, et ils furent debout sur leurs pieds, et ce fut une grande, grande multitude. Et il me dit : Fils d'homme, ces os, c'est toute la maison d'Israël. Ils disent : Nos os sont desséchés, notre espérance est anéantie; nous sommes disparus; c'est fini pour nous. Prophète, crie et dis-leur : Ainsi dit le Seigneur Jéhova : Voici que je vais ouvrir vos tombeaux et que je vais vous faire sortir de vos tombeaux, et vous faire rentrer dans la terre d'Israël. »

Isaïe avait eu déjà l'idée de figurer par l'image d'une résurrection ce relèvement d'un peuple qui était comme mort. Il dit à Jéhova : « Tes morts à toi revivent, tes cadavres se relèvent. Réveillez-vous avec des cris de joie, car sa rosée est celle qui ravive l'herbe flétrie (26-19). » Mais l'image est devenue toute une scène, et de quel effet! Il me semble que, de la distance où nous sommes, nous voyons et nous entendons la foule émue et l'enthousiasme avec lequel a été accueilli un tel morceau.

Mais si je me laissais entraîner, que de pages je pourrais citer encore! Il vaut mieux être sobre sur des textes que je ne puis lire que traduits. Tout le monde sait d'ailleurs la majesté d'*Isaïe,* le pathétique de *Jérémie,* la vigueur et l'emportement d'*Ézechiel,* ses crudités même, et ces peintures d'une audacieuse impudeur, qui pourtant n'impriment pas de taches, admirables pour rendre ce qu'on peut appeler en effet les prostitutions de l'âme, la de-

pravation et la dégradation des multitudes qui s'abandonnent. Mais pour m'en tenir aux passages d'*Ézéchiel* que j'ai cités, on sent bien que ni cette passion, ni cette confiance, ni cette morale profonde et fine à la fois, ni cet éclat d'imagination, ne peuvent être des temps misérables où le royaume de Juda s'est effondré sous la conquête babylonienne, et où le peuple juif était descendu si bas.

Je dois avertir que, dans cette étude sur *Ézéchiel*, je n'ai pas dépassé le chapitre XXXVII. Je parlerai ailleurs de ceux qui suivent, et j'expliquerai pourquoi je n'en ai pas parlé ici.

A la suite d'*Ézéchiel*, l'Église catholique place le livre de *Daniel*; mais ce livre n'était pas compté dans Israël parmi ceux des *prophètes*. Ils le plaçaient parmi ceux qu'on appelait simplement des Écrivains (*kethoubim*, en grec les Hagiographes); je ne l'aborderai qu'à la fin de mon travail. Je passe aux courtes *prophéties* des Douze, rassemblées en un seul livre.

Osée vivait au VIIIe siècle, si on en croit le préambule du livre qui porte ce nom. Comme d'ailleurs il se préoccupe d'Éphraïm plus que la plupart des *prophètes*, et qu'il lui adresse sans cesse des objurgations et des menaces, et comme personne ne s'avisait de chercher dans l'histoire du IIe siècle l'explication de ce langage, il fallait bien supposer qu'il avait en vue la destruction du royaume des dix tribus par les Assyriens, ce qui le reportait tout de suite à la plus haute antiquité. La critique a maintenant toute raison de se défier d'une telle hypothèse.

Osée est le plus obscur des *prophètes*, ou plutôt il est, à ce point de vue, tout à fait à part, et on le trouve si souvent inintelligible, que le livre ne peut pas toujours nous éclairer sur le temps où il a été écrit. Cependant il contient des passages qui ne peuvent laisser aucun doute, et cela dès le début. On y lit que Jéhova fera cesser la royauté d'Israël; qu'il ne lui sera pas pardonné, mais qu'il sera pardonné à Juda, et que Juda sera sauvée, mais sauvée par Jéhova, non par des batailles (1-4-7); que les enfans d'Israël se multiplieront comme le sable de la mer; que les fils de Juda et ceux d'Israël se réuniront sous un seul chef et rentreront de l'exil (1-10). Tout cela se place sous le principat d'Hyrcan et ne peut se placer autre part dans l'histoire des Israélites, non plus que cette réconciliation du peuple avec son dieu, qui fera disparaître les idoles et qui ramènera toute prospérité avec toute justice (2-16).

On lit un peu plus loin (3-4) : « Ils demeureront longtemps sans roi, sans chef, sans sacrifices, sans pierre sacrée, sans *éphod*

et sans *theraphim*. Puis les enfans d'Israël reviendront, et Jéhova sera leur dieu et David leur roi. » Les commentateurs se sont beaucoup et inutilement tourmentés pour expliquer ces versets en partant de la tradition. Ils s'expliquent aisément si on les rapporte à ce qui s'est passé après la mort du grand-prêtre Alcime. Pendant sept ans, il n'y a pas eu de grand-prêtre, et par conséquent de roi, au sens du mot hébreu que nous traduisons par roi (1), et le culte sans doute s'est trouvé alors suspendu, du moins dans ses rites les plus solennels. Et quand, à l'avènement de Jonathan, il y a eu de nouveau un grand-prêtre, ce grand-prêtre a été un véritable ministre de Jéhova et un véritable héritier de David, puisqu'il était en réalité l'élu du peuple et non plus la créature et le serviteur des Syriens.

Enfin *Osée* annonce la ruine de Samarie (14-1), et en même temps la réconciliation d'Éphraïm avec Jéhova et son adieu définitif aux idoles. C'est le seul *prophète* où il soit parlé du veau d'or, ou plutôt du jeune taureau, sous la forme duquel Jéhova était adoré aux temps antiques, et dont le culte subsistait encore dans les tribus séparées (8-5, etc.).

L'esprit d'*Osée* est d'ailleurs le même que celui des grands *prophètes*, par exemple dans son mépris pour les sacrifices et les holocaustes (6-6 et 8-13); et en le lisant à la suite de leurs livres, on se sent partout dans le même milieu. J'ai dit qu'il est trop souvent inintelligible; mais partout où on le comprend, on n'y trouve que ce qu'on a trouvé dans les autres.

Joel a passé encore pour plus antique qu'*Osée;* on n'a pas craint de le placer au IXe siècle avant notre ère; mais j'ai déjà dit qu'il y a des critiques qui sont loin d'accepter cette tradition. Il ne reste sous ce nom que quelques pages, qui ne peuvent guère fournir de renseignemens. On y voit seulement la vive peinture d'une occupation et d'une désolation du pays, figurée par une invasion de sauterelles qui ont tout détruit. « Un peuple s'est abattu sur mon pays, puissant et innombrable (1-6). » Ce peuple vient du nord; il s'appelle *le septentrional;* il périra, quoiqu'il ait fait de grandes choses. Jéhova aussi fera de grandes choses, et il sauvera son peuple (2-20). Cette renaissance sera marquée d'un caractère tout particulier : « Et après cela, dit Jéhova, je répandrai mon esprit sur toute chair, et vos fils et vos filles prophétiseront [c'est-à-dire seront inspirés]... En ce jour, je répandrai mon esprit jusque sur les serviteurs et sur les servantes (2-28). » C'est le tableau de

(1) Ce mot, dans la Bible, est appliqué à Moïse (*Deuter.*, 33-5).

l'exaltation que produisent les grandes crises, et dont les *prophéties* mêmes qui nous restent sont le témoignage éclatant. Les premiers disciples de Jésus, enveloppés, pour ainsi dire, de la même température, se sont reconnus dans ces images et se sont appliqué ces versets. Le livre des *Actes* représente la foule dans Jérusalem, après la descente de l'Esprit saint sur les apôtres, étonnée de ce qu'elle les entend, et disant : « C'est qu'ils sont pleins de vin nouveau. » Mais Pierre prend la parole et dit : « Ces hommes ne sont pas ivres, comme vous le pensez, car il n'est que la troisième heure (neuf heures du matin), mais c'est ce qui a été dit par le prophète Joel, » et il cite le texte qu'on vient de lire (2-13-18).

Enfin le *prophète* annonce que Jéhova tout à l'heure va convoquer les peuples dans la Vallée du jugement, pour prononcer la condamnation de tous les ennemis d'Israël (3-2). C'est Simon et Hyrcan qui ont exécuté ce jugement de leur dieu.

Quand on lit cette apostrophe de Jéhova à Tyr et Sidon et à toute la Phénicie (4-5) : « Vous avez pris mon argent et mon or; vous avez porté dans vos édifices mes joyaux précieux; les enfans de Juda et de Jérusalem, vous les avez vendus aux fils de Javan (c'est-à-dire aux Grecs), » on se rappelle ce passage du *Second livre des Maccabées* (8-11 et 34), où il est parlé de mille marchands que le général syrien Nicanor avait amenés à son camp pour leur vendre ses prisonniers.

« Il n'y a plus de fête, dit encore *Joel,* dans la maison de notre dieu (1-16). » Et plus loin (2-17) : « Que les prêtres, ministres de Jéhova, pleurent entre le vestibule et l'autel, et qu'ils s'écrient : Jéhova, épargne ton peuple; ne permets pas que son héritage soit voué à l'opprobre, pour que les Nations nous insultent; pourquoi dirait-on parmi les peuples : Où est leur dieu? » Mais ensuite (3-5) : « Quiconque invoquera le nom de Jéhova sera sauvé, car le salut est sur la montagne de Sion et de Jérusalem. » Et enfin (5-9) : « Jérusalem sera sainte, et les étrangers n'y passeront plus. » Il est clair qu'il ne s'agit pas là d'une invasion de sauterelles, mais de la lutte de Juda contre les Nations, et d'une lutte qui aboutit à sa délivrance.

« Déchirez vos cœurs, et non vos habits (2-13); » c'est bien la même langue qu'on a déjà entendue.

Il ne faut pas plus s'en rapporter au preambule d'*Amos* qu'à celui d'*Osée* sur la date de ce *prophète.*

Sa *prophétie* s'ouvre par des menaces qui ne s'adressent qu'aux ennemis de Juda, sauf un seul verset où il est dit que Juda même aura son châtiment. Le morceau se termine par la condamnation

d'Éphraïm, dont *Amos* paraît encore plus exclusivement préoccupé que n'était *Osée*. On pourrait croire que ces deux *prophètes* n'ont écrit que quand la lutte de Juda contre les Syriens était terminée; et que l'asservissement et l'humiliation de Samarie est le seul objet qui les touche. Mais le châtiment aboutit à une réconciliation avec le dieu offensé et au pardon qu'il accorde. Et la maison de David, rétablie, réunira sous ses lois, avec l'Idumée, « tous ceux sur qui le nom de Jéhova est invoqué (9-12). » On connaît déjà cette formule.

Amos contient deux passages qui semblent très intéressans pour l'histoire de la *prophétie*. Dans l'un, parmi les menaces que Jéhova adresse à son peuple, il annonce qu'il lui fera sentir la faim et la soif, non pas du pain et de l'eau, mais de la parole. « Ils courront au loin, de côté et d'autre, cherchant la parole de Jéhova, et ils ne la trouveront pas (8-12). » Ce qu'ils cherchent ainsi, sans doute, c'est une parole rassurante, une promesse qui leur donne confiance, mais que le dieu ne leur accorde pas. En autres termes, l'inspiration ne répond pas à ce que ceux qui souffrent attendent d'elle. C'est ce qu'il y a de plus pénible dans les temps mauvais.

L'autre passage est plus curieux. *Amos*, se plaçant dans la fiction qui est le cadre de tous les livres que j'étudie, se représente comme dénoncé par un prêtre de Béthel, c'est-à-dire du culte schismatique, au roi d'Israël Jéroboam, comme ayant *prophétisé* contre lui (le vrai Jéroboam est du VIIIe siècle). Et le prêtre de Béthel lui dit : « Va-t'en d'ici; va prophétiser en Juda, non à Béthel » (la ville sainte de ceux d'Israël). Là-dessus, *Amos* fait cette singulière réponse :

« Je ne suis pas prophète, ni fils de prophète; je ne suis qu'un bouvier, cherchant sa vie sur les sycomores. Jehova m'a pris comme je suivais mon troupeau, et m'a dit : Va prophétiser sur Israël mon peuple (7-14). » Il se défend d'être prophète, sans doute parce que la situation des prophètes était changée. Pendant la lutte contre les Nations, les prophètes pouvaient se faire des ennemis et courir des dangers; mais c'étaient les dangers que comporte la liberté. Cette liberté, on ne pouvait penser à la contraindre, car c'était la force dont on avait besoin pour le combat. Après la victoire acquise et l'établissement d'un ordre nouveau, l'autorité, qui n'a jamais beaucoup de goût pour l'inspiration et les inspirés, dut trouver les prophètes indiscrets et eux-mêmes purent se sentir suspects. De là le ton que prend *Amos*, et qu'on retrouvera plus tard dans *Zacharie*.

On ne se lasse pas d'entendre la manière dont le Jéhova des *prophètes* parle du culte extérieur : « Je hais, je condamne vos fêtes, je

ne veux pas respirer votre encens... Loin de moi le bruit de vos cantiques, les accords de vos instrumens, mais que la justice s'épanche comme l'eau, et qu'elle coule comme un torrent (5-21) ».

Il y a dans *Amos* un verset où le *prophète*, glorifiant la grandeur de Jehova, qui a fait le jour et la nuit, qui appelle à lui les eaux et les reverse sur la terre, ajoute un trait particulier : « C'est lui qui a fait *Kima* et *Kessil* (5-8). » D'après tous les témoignages, ces noms désignent deux constellations, dont la seconde est reconnue pour Orion ; quant à l'autre, on hésite entre l'Ourse et les Pléiades. C'est encore là pour moi la marque d'une date récente. Je ne crois pas qu'au VIIIe siècle avant notre ère, les Hébreux, qui paraissent avoir été si peu curieux, aient eu la curiosité de distinguer les constellations et de les nommer (1).

Le nom d'*Amos*, dans la *Vulgate*, rappelle celui d'un *Amos*, père d'Isaïe (II *Rois*, 19-2). Mais ces deux noms ne s'écrivent pas de même en hébreu.

Abdias n'a qu'une page, qui est un chant de triomphe sur la soumission de l'Idumée et les victoires d'Israël (sous Simon et Hyrcan) sur les Iduméens et les Philistins.

Jonas est bien le nom d'un prophète des temps antiques, qui figure au second livre des *Rois* (XIV, 25), sous Jéroboam, roi d'Israël ; mais le livre qui porte le nom de Jonas n'est nullement une *prophétie*, et il n'y a que ce nom qui ait pu le faire placer parmi les livres *prophétiques*, auxquels il ne ressemble en aucune façon. D'après le récit curieux qui remplit ce livre, on sait que *Jonas*, dans le ventre du poisson qui l'a avalé, adresse à Jéhova une prière. Cette prière n'a aucun rapport avec cette situation. Elle n'est qu'une espèce de psaume qui n'exprime en réalité que la douleur d'un Fidèle privé de son Temple et de son dieu sous la tyrannie des Nations. C'est une poésie antérieure sans doute à la fable qui fait le sujet du livre, et qui l'a suggérée. La métaphore du second verset a été prise à la lettre : « Du fond de ma misère, j'invoque Jéhova, et il m'exauce ; de l'abîme souterrain, je crie et tu écoutes ma voix. Tu m'as jeté au plus profond de la mer, et les eaux m'ont enveloppé et submergé. Et j'ai dit : « Me voilà rejeté loin de tes yeux, mais je reverrai encore le Temple de ta sainteté... Quand la vie s'éteignait en moi, je me suis souvenu de Jéhova, et ma prière est venue jusqu'à toi dans ton saint Temple (2-3). »

Il y a dans *Jonas*, surtout à la fin, un sentiment religieux réflé-

(1) Cela s'applique aussi au livre de *Job*.

chi et délicat qui en témoigne assez la modernité. Quand Jonas, sur l'ordre de Jéhova, a annoncé que la grande Ninive va être détruite, le roi et ses peuples se repentent et demandent grâce, et Jéhova leur pardonne. Jonas est offensé de cette indulgence qui désavoue ses menaces, et il s'en plaint à son dieu. Cependant Jonas s'étant couché sur la terre, à l'ombre d'un arbuste qui avait poussé tout à coup, il arriva qu'un ver ayant rongé l'arbuste pendant la nuit, il se vit au matin exposé à un soleil brûlant. Il se répandit en plaintes, mais Jéhova lui dit : « Tu voudrais qu'on eût épargné ce feuillage, pour lequel tu n'as pas travaillé, et que tu n'as pas fait pousser. Et moi, je n'épargnerais pas cette grande ville, où il y a plus de 120,000 créatures qui ne distinguent pas leur droite de leur gauche (c'est-à-dire plus de 120,000 enfans innocens) ! »

Cet écrit est donc au moins aussi moderne que ceux que j'ai étudiés jusqu'ici, mais il y avait longtemps alors que Ninive n'existait plus; et il est clair d'ailleurs que ce n'est pas une ville réelle, que celle qui se convertit ainsi tout entière d'un seul coup à la parole d'un prophète. On est donc en pleine fiction, et il est probable que dans cette fiction la grande Ninive figure la grande Antioche.

Il y a un prophète Michée au premier livre des *Rois* (XXII, 9), au temps de Josaphat, roi de Juda, c'est-à-dire au début du IXe siècle; mais la *prophétie* placée sous ce nom est donnée, dans le préambule, comme datant de plus de cent ans après.

Michée rappelle beaucoup *Isaïe*. On trouve même trois versets, pour célébrer l'ère glorieuse qui succède à tant d'épreuves, qui sont exactement les mêmes dans les deux écrits (*Isaïe*, II, 2-4, et *Michée*, IV, 1-3). De plus, *Michée* est le seul *prophète*, avec *Isaïe*, qui célèbre le personnage qu'on a appelé plus tard le Messie, et qui n'est autre que le prince libérateur qui apporte à la fois au peuple l'indépendance, la paix et la grandeur (chap. V), c'est-à-dire Simon l'Asmonée.

Il est dit que le libérateur est né dans la petite ville de Bethléem (5-1), et on sait comment, en vertu de ce nom, les chrétiens se sont crus obligés de faire naître à Bethléem Jésus de Nazareth. Car à l'époque de Jésus, on ne s'intéressait plus au lieu de naissance de Simon.

Nul n'a rendu plus vivement le retour d'Israël dans sa terre, devenue trop étroite, qui s'accomplit à cette époque : « Je te rassemblerai, Jacob, tout entier; je ramasserai tous les restes d'Israël; je les pousserai ensemble comme les moutons de Bosra, comme les bre-

bis dans la bergerie; ils s'y presseront en foule tant qu'il y aura d'hommes. Celui qui fraie la voie marchera devant eux; ils entreront et sortiront par les portes; leur roi passera devant; Jéhova sera à leur tête (2-12-13. » C'est Jéhova lui-même qui est le roi.

Je veux citer encore ce beau passage : « Avec quoi paraîtrai-je devant Jéhova? Sera-ce avec des holocaustes, des génisses d'un an (1)? Jéhova se soucie-t-il de milliers de moutons, de myriades de fontaines d'huile? Donnerai-je mon premier-né pour mon péché? le fruit de mes entrailles pour le rachat de ma vie (6-6)? » Cette dernière phrase fait bien voir ce qu'on voyait déjà, quoique moins clairement, dans *Jérémie* et *Ézéchiel*, que c'était bien à Jéhova lui-même qu'on faisait ces immolations d'enfans.

Jérémie (26-18) cite un verset de *Michée* (3-12), ce qui détermine la date relative des deux passages.

La *prophétie* de *Nahum* ne contient que la description très vive de la prise d'une ville emportée d'assaut, et cette ville est appelée Ninive.

J'ai déjà dit qu'au IIe siècle avant notre ère, il y avait longtemps que Ninive n'existait plus, et c'est ce qui explique que ni *Isaïe*, ni *Jérémie*, ni *Ézéchiel* n'aient pas une seule fois prononcé son nom.

Mais c'est inutilement que pour se rendre compte de cette *prophétie*, on voudrait remonter aux temps antiques; il est impossible de la rapporter à ces temps. Lorsque Ninive a été véritablement prise et détruite, en 625 avant notre ère, ceux de Juda n'étaient pas ses sujets; leur royaume subsistait encore, et le *prophète* n'aurait pu dire ce que dit *Nahum*, en s'adressant à la ville ennemie : « De toi est sorti celui qui pense le mal contre Jéhova... Ainsi dit Jéhova :.. Je t'ai humilié, je ne t'humilierai plus. Je briserai le joug qui est sur toi et je détacherai tes chaînes... *Célèbre, ô Juda, tes solennités;* acquitte tes vœux; car le méchant ne passera plus chez toi; il est entièrement déraciné. »

Quant à une prétendue prise de Ninive, sous Sardanapale, au VIIIe siècle, c'est une pure légende (2). Et quand elle serait vraie, les versets que je viens de citer demeureraient toujours inexplicables.

Il faut donc en revenir au temps des Séleucides, et le roi d'Assur (3-18) est encore ici, comme dans les autres *prophètes*, le roi de

(1) C'étaient les victimes de choix (*Lévit*, 9, 3).

(2) « Il est certain aujourd'hui que la première destruction de Ninive est un roman historique. » Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 363.

Syrie. On doit donc admettre que Ninive représente Babylone ou Séleucie, prise par les Parthes dans leur invasion du milieu du IIe siècle.

Je rappelle que dans un verset de *Nahum* (3-8), la *Vulgate* a encore traduit le nom de No par celui d'Alexandrie (3-8).

La *prophétie* d'*Habacuc*, déjà courte, telle que nous la lisons, est plus courte encore si on en sépare la *prière* qui forme le troisième chapitre, qui ne tient au reste en aucune manière, et dont je parlerai ailleurs.

Les deux premiers chapitres sont une invective contre les Chaldéens (1-6), c'est-à-dire les Syriens, peuple redoutable, peuple impie, qui dévore le juste (1-13), mais qui ne prévaudra pas contre Jéhova.

Il sera frappé à son tour, sans doute par l'invasion des Parthes : « Tu as pillé des peuples, et des peuples te pilleront (2-8). Tes multitudes se seront épuisées, pour qu'à la fin tout soit consumé et anéanti, afin que la connaissance de la gloire de Jéhova remplisse toute la terre (2-13). A quoi bon tes idoles?... Malheur à celui qui dit au bois et à la pierre muette : Éveille-toi, lève-toi. Tout cela est sans vie. Mais Jéhova, dans son saint Temple, toute la terre se tait devant lui (2-18-20). »

Sophonie dit quelques mots seulement des châtimens que Jérusalem a dû subir pour ses infidélités : les infidèles seront punis, et parmi eux les fils du prince, *et quiconque revêt le vêtement de l'étranger* (1-8). Mais il ne s'étend que sur la réconciliation de Juda avec son dieu, et sur les bienfaits que le règne de Jéhova amène avec lui. Toute idolâtrie disparaît, et non-seulement l'idolâtrie, mais l'indifférence (1-4). Il ne reste que les humbles, c'est-à-dire les dévots (2-3 et 3-12).

Les peuples voisins et ennemis expieront leur mauvais vouloir et Juda s'emparera de leurs terres (2-9). Assur et Ninive seront détruits (2-13) : c'est toujours l'invasion des Parthes. Tous les peuples apprennent à honorer Jéhova, et il leur est donné des lèvres pures pour invoquer son nom (3-9). Sion triomphe, et rassemble de toutes parts ses fils dispersés, qui échangent leur abaissement pour la grandeur devant tous les peuples (3-14-20).

ERNEST HAVET.

LA

JEUNESSE DE RICHELIEU

(1585-1614)

II[1].

L'ÉVÊQUE DE LUÇON. — LE DÉPUTÉ AUX ÉTATS DE 1614.

III. — L'ÉVÊCHÉ DE LUÇON.

Le diocèse de Luçon avait besoin d'un bon évêque. Au XVIIe siècle, le pays était pauvre, stérile, fiévreux. Un voyageur qui, à cette époque, visita la contrée, nous la décrit dans les termes suivans :

« Luçon ne devroit pas être mise au rang des villes, si on ne considéroit la qualité qu'elle porte d'évêché. Elle est située dans le Bas-Poitou, sur un petit ruisseau, au milieu de grands marais qui s'étendent principalement du côté par où nous arrivâmes, étant éloignée de la mer seulement de deux lieues... Aux environs, les chemins y sont entre deux fossés où souvent, si on ne prend garde

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

à soi, on peut s'égarer par la quantité des chemins qui ne sont pas frayés et qui se dispersent en plusieurs endroits de ces marais, pour aller à des petites chaumières qui sont la retraite de pauvres gens, qui ne vivent que d'un peu de blé qu'ils sèment sur la terre qu'ils ont tirée des canaux et des pâturages où ils nourrissent quelque peu de bétail, et n'y ayant point de bois pour se chauffer, ils usent des bousats de vaches séchés au soleil, qui brûlent comme des tourbes. En un mot, je ne sais point de gens plus pauvres dans la France, que dans les marais du Bas-Poitou. »

Ce voyageur, un certain Jouvin de Rochefort, écrivait à une époque de prospérité relative. On peut s'imaginer ce qu'étaient le séjour de Luçon et l'aspect de l'évêché dans les années qui suivirent les misères de la Ligue! Richelieu rencontrait, du premier coup, une tâche digne d'exercer sa piété et son génie.

Il était pauvre, nous l'avons dit. Mais il était fier et comptait sur lui-même. Il avait vingt-trois ans. Il se mit à l'œuvre avec la décision qui était dans son humeur et qui est, d'ailleurs, si naturelle à cet âge.

Il fallut d'abord s'installer commodément. A ce point de vue, il avait tout à faire. Laissons-le parler lui-même : « Je suis extrêmement mal logé, car je n'ai aucun lieu où je puisse faire du feu à cause de la fumée ; vous jugez bien que je n'ai pas besoin de grand hiver ; mais il n'y a remède que la patience. Je vous puis assurer que j'ai le plus vilain évêché de France, le plus crotté et le plus désagréable ; mais je vous laisse à penser quel est l'évêque! Il n'y a ici aucun lieu pour se promener, ni jardin, ni allée, ni quoique ce soit, de façon que j'ai ma maison pour prison. »

Cette prison, il s'efforce d'en faire un réduit sortable, et même honorable. La pointe de vanité qui se mêle à toutes ses actions se montre surtout par le soin avec lequel il s'applique à s'installer, à se procurer des domestiques faisant figure, du mobilier d'apparat, de la vaisselle plate. On sent qu'il est flatté de pouvoir écrire, après quelques mois de séjour, « qu'on le prend pour un grand monsieur dans le pays. » — « Je suis gueux, comme vous savez, écrit-il encore, dans un mouvement d'un joli tour, je suis gueux ; mais toutefois, lorsque j'aurai plat d'argent, ma noblesse en sera fort relevée. »

On trouve, dans toute sa correspondance avec une bonne amie, Mme de Bourges, les traits curieux d'une application aux détails, d'une précision méticuleuse, d'un souci du *qu'en dira-t-on*, qui sont comme les premiers linéamens provinciaux du genre de génie qu'il devait appliquer à la conduite de sa propre fortune et à la direction des affaires publiques.

La correspondance de Richelieu contient aussi des renseignemens intéressans sur tout ce qui touche aux facultés d'administration du jeune prélat. Ses intérêts, en tant qu'évêque et baron de Luçon, sont l'objet de ses vives préoccupations.

Sa sollicitude s'étend à tout son troupeau. Dans la grande misère qui accable ses administrés, il essaie, par tous les moyens, de leur venir en aide. Il s'efforce d'obtenir des secours ou du moins des dégrèvemens d'impôts, et, pour cela, s'adresse un peu à tout le monde, aux personnes chargées de faire l'assiette de la taxe, aux habitans des villes voisines qui doivent supporter une part des charges communes; même au surintendant des finances, au tout-puissant Sully, près duquel il agit par l'intermédiaire du marquis de Richelieu, resté à Paris. Il faut souligner, en passant, cette première trace des relations qui bientôt se noueront plus étroitement entre le ministre de Henri IV et celui qui devait être le ministre de Louis XIII. Actuellement, Richelieu est le solliciteur. C'est dans les termes du plus humble respect qu'il s'adresse au favori du roi. Plus tard, les rôles changeront, et les attitudes changeront avec les rôles.

Le jeune évêque ne s'occupe pas seulement du temporel. Il donne au spirituel tous ses soins. Il met sa gloire à arracher, de son diocèse, l'ivraie qui l'obstrue. Selon les prescriptions des Conciles, il fait, à Pâques de l'année 1609, sa tournée épiscopale. Il organise partout des prédications de capucins, des oraisons et des neuvaines « pour échauffer à la dévotion et à la piété les âmes qui se sont refroidies. »

Il met un zèle particulier au choix de ses curés. Tandis que, partout ailleurs, ils sont nommés par la simple faveur, ou sur la recommandation de personnes influentes, il décide que, dorénavant, toutes les cures à sa collation seront données au concours, et, malgré son désir d'être agréable à ses amis, il écarte ceux de leurs protégés qu'il considère comme incapables.

La difficulté du recrutement le frappe, comme elle touche tous ceux qui ont à cœur les intérêts de l'église. Il prend sa part dans ce grand mouvement qui va faire, du XVIIe siècle, le siècle catholique par excellence. Un des premiers, parmi ses confrères, il songe à établir chez lui un séminaire. Henri IV lui recommande les Jésuites. Le père Cotton s'adresse à lui, invoquant la « particulière bienveillance dont il honore la compagnie. » Richelieu se tient, il est vrai, sur la réserve, en ce qui concerne ces messieurs; mais il n'en poursuit pas moins son entreprise, et elle aboutira bientôt par le concours de Bérulle, et des pères de l'Oratoire.

Ce devoir de bon pasteur, Richelieu le poursuit, en assistant aux

conférences alors si à la mode, où les apologistes de la foi catholique joutent contre les ministres protestans. Il s'efforce d'arranger les querelles qui divisent les gentilshommes de son voisinage et considère « comme un devoir de sa profession » d'empêcher, par ses conseils, les duels contre lesquels il dirigera, plus tard, toute la rigueur de l'autorité royale.

On le voit encore adresser à des amis, quelquefois même à de simples connaissances, des lettres de condoléance, écrites dans un style bizarre et contourné qui montre tout l'embarras de la raison aux prises avec les sentimens.

Rien de plus curieux, à ce point de vue, qu'une longue épître « à une pénitente inconnue, » qui, sur le point de quitter le monde et ne se sentant pas la force de s'appliquer à la méditation religieuse, s'était adressée au jeune évêque. Elle lui faisait part du trouble de son âme, et de la lassitude, même physique, que produisaient en elle l'oraison et la contemplation prolongées. Il l'aide, la relève, la soutient avec les marques d'une attention plus forte encore que tendre. Il la supplie d'écarter tout effort, toute peine de l'œuvre de son salut. Il lui trace une ligne de conduite sage, modérée, adaptée à la médiocrité de l'entendement humain. Ses paroles sont claires, vives, pressantes; elles ne s'embarrassent d'aucune érudition subtile, d'aucun élan mystique. Ce n'est pas le docteur qui parle au disciple. Mais ce n'est pas non plus l'âme qui parle à l'âme; c'est plutôt le bon sens sain qui s'adresse à un sens fatigué et qui tâche de le réconforter avant de le lancer dans la voie pénible du salut et de l'amour de Dieu.

On peut se demander si ces conseils, dans leur sécheresse, convenaient à l'âme blessée qui les implorait. On y trouve des prescriptions pour l'hygiène normale du cœur, mais non des remèdes pour le soulagement d'un cœur défaillant. Le miel de François de Sales et le sucre de Bérulle eussent été plus efficaces. Cependant, il faut croire que, dans ce siècle vigoureux, il y avait, en France, des femmes pouvant entendre un tel langage. Les clientes de Port-Royal et les fidèles de Bossuet l'eussent accepté probablement. Elles eussent écarté les épines d'une parole un peu rude pour atteindre les fleurs de sens et de droite raison qui s'y trouvent cachées.

La réaction d'une personnalité aussi forte que celle de Richelieu sur les choses de la foi mérite d'être étudiée avec soin.

Jeté, par le hasard, dans la carrière ecclésiastique, il trouvait dans la religion l'équilibre de l'esprit tel que le concevait un honnête homme de son temps; il recherchait, dans le triomphe de

l'église, l'accomplissement d'un devoir professionnel; enfin, il rencontrait, dans l'organisation de la hiérarchie catholique et dans l'autorité qu'elle exerçait sur le monde, un secours puissant pour sa carrière politique.

A l'époque où il vivait, les croyances religieuses étaient, si l'on peut dire, le tout de l'homme. Hors quelques rares esprits indépendans n'ayant à répondre que d'eux-mêmes et des caprices de leur propre entendement, en dehors de quelques sceptiques, les Montaigne et les Charron, tout homme qui prenait part à la vie du temps était tenu d'avoir une foi.

Depuis un siècle, toute la politique de l'Europe tournait autour des questions religieuses. Non-seulement on avait vu les États se jeter les uns sur les autres au nom de ces idées, mais, dans chaque État, chaque citoyen avait dû prendre position et s'engager dans une croyance, non pas seulement avec sa conscience, mais avec ses intérêts, ses passions, sa vie tout entière.

Le XVIe siècle avait établi cette maxime que le citoyen doit professer la religion de l'État auquel il appartient (*cujus regio, ejus religio*), et, de fort bonne foi, on en était venu à confondre les hérétiques avec les rebelles : seulement, en pays protestant, ce nom s'appliquait aux catholiques, et aux protestans en pays catholique. Croire était un devoir civique.

D'ailleurs, l'hésitation ne pouvait guère naître dans les esprits. Ils étaient ainsi faits qu'ils acceptaient la foi docilement, à peu près comme nous faisons aujourd'hui l'idée de patrie.

Le caractère individuel ne se marquait que dans la nuance des opinions théologiques ou dans le choix des argumens invoqués pour défendre chacun la sienne.

Au début du XVIIe siècle, la lutte était encore ardente entre protestans et catholiques.

Un peu plus tard, elle se transforme et porte, en France du moins, sur les débats du gallicanisme et de l'ultramontanisme. C'est le temps des Richer, des Duval et des Bellarmin.

Un peu plus tard, la querelle se raffine encore et c'est le jansénisme qui s'insurge contre le molinisme. On dispute sur les problèmes, pour nous si fastidieux, de la grâce, de la contrition et de l'attrition. Nous faisons un effort pour essayer de comprendre l'intérêt que nos pères portaient à leur étude. Il n'y avait pas alors un homme du monde, une femme qui ne se passionnât pour leur solution. Les *Provinciales* de Pascal devaient être le grand livre du siècle.

Toute la vie sociale et individuelle aboutissaient là, comme elles aboutissent, de nos jours, aux dissentimens politiques. Les pro-

blèmes qui nous remuent seront pour l'avenir un sujet d'étonnement, comme nous nous étonnons aujourd'hui des passions d'un siècle, pourtant si rapproché du nôtre.

Le sentiment religieux était donc le grand ressort de la scène politique : les ecclésiastiques y jouaient naturellement les premiers rôles. On citait les exemples du chancelier-cardinal Duprat, du cardinal de Tournon, du cardinal de Lorraine, du cardinal Renaud de Beaune, du cardinal d'Ossat, du cardinal du Perron, et de combien d'autres! Non seulement la direction des masses, l'autorité sur les rois, une sorte de situation cosmopolite, mettant à l'abri des revers de la fortune, étaient attachées à l'obtention des hautes charges de la cour romaine; mais elles donnaient, en même temps, la fortune, les riches prébendes, les abbayes, le rang et le pas sur les plus hauts dignitaires du royaume.

Il fallait donc être croyant; il était bon d'être ecclésiastique; pour les hommes qui n'appartenaient pas à la haute aristocratie domaniale, la suprême ambition était la pourpre.

Un homme comme Richelieu, lancé dans cette voie, prétendait aller jusqu'au bout. Il avait sous les yeux la carrière du cardinal du Perron, dont la capacité médiocre, débutant dans l'obscurité de la polémique théologique, bataillant, écrivaillant sur et contre les protestans, en était arrivée à s'emparer de l'attention publique, de la confiance du monarque, d'une autorité exceptionnelle à Rome et dans le royaume.

La fortune du cardinal du Perron eut, sur la première partie de la vie de Richelieu, la plus grande influence. Nous l'avons déjà vu sollicitant les bonnes grâces de ce cardinal; nous le verrons bientôt implorant son aide et se réjouissant de son approbation. Richelieu donne à du Perron le plus grand témoignage d'admiration qu'un homme puisse rendre à un autre : il l'imite.

Comme lui, il aspire au mérite et à la louange de la chaire et de la polémique. L'évêque de Luçon prêche et le docteur de Sorbonne écrit. Il le fait avec ardeur, avec courage, avec bonne foi. Il faut connaître la suite de sa destinée pour saisir, dans ce premier élan d'un zèle si pur, la préoccupation invisible, mais toujours présente, de ses ambitions d'homme d'État.

Il avait déjà prêché à la cour.

Les avis des contemporains diffèrent sur la valeur de Richelieu comme orateur de la chaire. On peut dire, en gros, que tant qu'il ne se trouva pas mêlé à la politique, ses sermons furent goûtés. Dès l'année 1608, le cardinal du Perron, en sa qualité de grand aumônier de France, le désignait pour dire l'office et prêcher le

jour de Pâques devant le roi; par les termes mêmes de la lettre que Richelieu lui écrit pour s'excuser, on voit que celui-ci considérait déjà la chose comme toute naturelle.

Les personnes compétentes avaient, en général, une bonne opinion des mérites oratoires de l'évêque de Luçon. Lors de la mort de Henri IV, le doyen de Luçon, Bouthillier, de séjour à Paris, regrette qu'on ne lui ait pas confié le soin de prononcer l'oraison funèbre du défunt. « Eussent esté actions dignes de vous, lui écrit-il, si vous vous fussiez trouvé ici. » A la même époque, ce même doyen, écrivant à Richelieu, lui parle avec joie « de la réputation que ses mérites lui ont acquise par toute la France. » C'est l'avis de du Perron lui-même, et le complaisant abbé ne manque pas d'en prévenir son cher évêque : « M. le cardinal du Perron fait paroître en toute occasion l'estime qu'il fait de vous... Quelqu'un étant venu à vous nommer parmi les jeunes prélats et à vous louer, selon la réputation que vous avez acquise, M. le cardinal dit lors qu'il ne vous falloit point mettre entre les jeunes prélats; que les plus vieux devoient vous céder et que, pour lui, il en désiroit montrer l'exemple aux autres... » Il suffit de rappeler enfin, pour montrer combien cette opinion était unanimement partagée, que l'ordre du clergé réuni, en 1614, dans l'assemblée des états-généraux, allait confier bientôt à l'évêque de Luçon la mission de parler au nom de tout le corps ecclésiastique.

La haute idée que l'on se faisait généralement des mérites oratoires de Richelieu paraît donc sérieusement établie. Mais il faut reconnaître que le goût de l'époque était loin d'être épuré. Il restait encore assez de la barbarie du moyen âge et du pédantisme de la renaissance, pour qu'un bon orateur du temps de Henri IV fût très éloigné de la perfection du genre. Lingendes n'avait pas encore paru. Du Perron, Richeome, Cotton, tenaient les oreilles de la cour et de la ville. La plus grande louange était pour les plus compliqués, les plus chargés d'érudition fastueuse ou de pointes ridicules. La vigueur grossière et parfois acérée des prédicateurs de la Ligue avait fait place à la sécheresse pénible et ampoulée des premiers orateurs de cour. On mêlait volontiers, dans un discours, toute la mythologie profane à l'hagiographie chrétienne, la médecine à l'histoire, Pline à saint Augustin. Nous voyons, dans un seul et même sermon, Jupiter, Sémélé et le colosse de Rhodes accourir à l'appel du prédicateur, pour expliquer aux fidèles le mystère de la nativité du Christ.

C'était la mode. Richelieu n'échappe pas à cette influence. Il nous est resté de lui quelques rares sermons. Si ce n'était la bouche qui les prononça, on ne pourrait les lire.

Ils sont pourtant sensiblement meilleurs que la plupart de ceux que nous a laissés cette époque. Ce sont bien encore les concetti, le gongorisme, le pédantisme et l'abus presque dégoûtant de la comparaison scientifique ou médicale. Mais il semble qu'on y trouve parfois autre chose. Écoutons le jeune évêque s'adressant, le jour de Noël, aux fidèles de son diocèse.

« *Verbum caro factum est.* Nous lisons dans le texte de notre évangile que, lorsque l'ange annonça la naissance de Jésus-Christ, les pasteurs furent les premiers auxquels il s'adressa et commit cette sainte nouvelle pour, après, l'épandre par le monde.

« J'ai cru, peuple catholique, que la divine providence, qui conduit toutes choses avec une infinie sagesse, en avait ainsi usé pour nous apprendre que c'est particulièrement à ceux que Dieu a établis pasteurs de son église à qui il appartient de faire entendre au peuple que le Fils de Dieu est venu au monde *voilé* de notre humanité pour nous ôter le *voile* du passé, qu'il est *sorti* du ventre d'une vierge pour nous faire *sortir* de nos misères,.. etc. »

Voilà pour les pointes ; toute la partie théologique du sermon en est ainsi hérissée. Mais tout à coup, le style s'échauffe, s'anime, prend vie, force et clarté. Le prédicateur se dépouille de son apparat théologique. Il se souvient qu'il parle au peuple, que ce peuple souffre, et que, pour oublier ses souffrances, il a besoin d'être soutenu, conduit, dirigé. Il se souvient que lui-même, comme évêque, a une mission politique, une mission sociale, dirions-nous. Sa raison et son autorité s'expriment en phrases brèves, nettes comme des axiomes, claires et vives comme des ordres.

« Dieu, par sa bonté, a tellement favorisé les armes de notre roi, qu'apaisant les troubles, il a mis fin aux misères de son État. Nous ne voyons plus la France, armée contre soi-même, épancher le sang de ses propres enfans. La paix est dans ce royaume, mais ce n'est point assez pour inviter le doux Jésus à venir faire sa demeure en nous. Il faut qu'elle soit en nos villes, en nos maisons et principalement en nos cœurs.

« La paix publique s'entretient par l'obéissance que les sujets rendent à leur prince, se conformant entièrement à ses volontés, en ce qui est du bien de son État.

« La paix se maintient aux villes, lorsque les personnes privées se maintiennent modestement dans le respect qu'elles doivent aux lois et aux ordonnances de ceux qui ont autorité.

« La paix est aux maisons, quand ceux qui demeurent ensemble vivent sans envie, sans querelle, sans inimitié les uns contre les autres.

« La paix est en nos cœurs, lorsque la raison commande comme reine et maîtresse; que la partie inférieure, qui contient le peuple séditieux de nos appétits, obéit; et que toutes deux se soumettent à la raison éternelle, de laquelle la nôtre emprunte ce qu'elle a de lumière. »

Ne voilà-t-il pas, en quelques traits, le futur cardinal-ministre, le contemporain de Descartes et de Corneille?

Mais il n'oublie pas que ce peuple, qui doit obéir, a besoin de tendresse et de miséricorde. Il se penche sur lui, et, avec lui, élève vers Dieu une supplication d'une belle venue, touchante et attendrie.

« Je proteste que j'emploierai si peu que j'ai d'esprit, si peu que j'ai de force pour maintenir l'union, de laquelle dépend notre conservation.

« Je vous conjure d'en faire autant; je vous conjure de me seconder en ces saintes intentions. Le Tout-Puissant bénira nos desseins, principalement si nous l'en supplions avec émotion...

« Seigneur! toute cette assemblée se prosterne à vos pieds, pour vous supplier humblement de nous vouloir donner la paix; la paix en son âme, la paix avec son prochain, la paix avec vous; elle dresse ses vœux vers Votre Majesté; elle implore votre aide, sachant que vous êtes le père de la paix, sachant que vous êtes celui qui la donne, qui la maintient et qui l'augmente. Bon Dieu, regardez cette troupe de votre œil de pitié; exaucez ses prières!.. »

Ce sermon, où se remarque déjà une si ferme conscience du rôle que devait remplir le ministre de Louis XIII, fut prêché probablement en décembre 1609, quelques mois avant la mort de Henri IV.

Dix-sept ans plus tard, dans un autre sermon prononcé dans des circonstances autrement solennelles, nous retrouvons le même contraste entre l'affectation embarrassée du théologien et la fermeté éloquente du politique.

C'était en 1626, trois jours après la condamnation, quatre jours avant l'exécution de Chalais. Le cardinal-ministre s'était senti, pour la première fois, sérieusement menacé par les intrigues de la cour. Le jeune frère de Louis XIII, Gaston, était le confident et le chef du complot qui venait d'être découvert et qui allait être puni. Gaston, s'exerçant à sa première lâcheté, avait lui-même dénoncé et livré les coupables. Il était encore incertain sur son propre sort. Il tremblait.

C'est alors que, à l'occasion de la fête de l'Assomption, Richelieu, se souvenant de son caractère ecclésiastique et cherchant à

terrifier, une bonne fois, l'âme pusillanime du jeune prince, Richelieu, avant de donner lui-même l'eucharistie au roi, à la reine mère et à Gaston, réunis auprès de la sainte-table, monte en chaire.

C'est un sermon d'abord; mais bientôt c'est une harangue politique, c'est une plainte hautaine, c'est une menace :

« Dieu descend non-seulement en vous, Sire, mais qui plus est, en la reine votre mère et en Monsieur votre frère, qui vont le recevoir avec vous.

« Bien qu'il ne soit qu'un, il descend en vous trois, pour vous montrer que, tous ensemble, vous ne devez être qu'un en lui.

« Il vous unit en terre : vous, Sire, et votre mère, et celui que vous tenez et traitez comme votre fils, — fils qui vous doit aimer, respecter et craindre toute sa vie, non-seulement comme son vrai roi, mais comme son vrai père, et qui ne peut faire autrement sans avoir lieu d'appréhender une seconde descente du grand Dieu sur sa personne, non en manne, comme celle d'aujourd'hui, mais en feu et en tonnerre ! »

C'est ainsi que tous les moyens sont bons à ce vigoureux ouvrier de sa propre carrière et de notre unité politique. La religion est une arme dont son ambition dispose, que ses calculs utilisent et que son esprit, si réellement moderne, met, comme instinctivement, au service de sa politique.

On trouve les mêmes préoccupations dans l'œuvre théologique de Richelieu. Il écrivit beaucoup. Trois ouvrages, dus à sa plume, parurent en son vivant ; deux après sa mort. Nous n'avons pas à les analyser ici. Mais puisqu'ils furent conçus et préparés durant ces laborieuses années de l'évêché, essayons du moins d'indiquer la direction que, dans ce genre d'études, se donnait à lui-même ce puissant esprit.

IV. — LES ÉTUDES DE THÉOLOGIE. — LES AMIS DE JEUNESSE.

Nous l'avons vu déjà, dans la première période de sa vie, prendre les leçons d'un docteur de Louvain. Il s'était enfermé, avec lui, à la campagne, aux environs de Paris, et s'était jeté avec une telle ardeur dans ces études, que sa santé même s'en était ressentie. Nous savons aussi qu'il avait étudié sous le célèbre docteur Jacques Hennequin. On a dit enfin qu'il avait eu, pendant quelque temps, pour maître l'Anglais Richard Smith.

L'ensemble de ces renseignemens nous permet de distinguer, parmi les diverses écoles du temps, celle à laquelle Richelieu pa-

raît se rattacher tout d'abord. De famille noble, sorbonnien, évêque, il fut un gallican, un épiscopaliste. Le jansénisme même paraît l'avoir approché d'assez près. C'est comme une sorte de prédestination qui réunit tout d'abord, autour de lui, les plus illustres protagonistes de la doctrine.

Jansénius, Belge, après avoir étudié à Louvain, vint à Paris vers 1605, et y resta jusqu'en 1610. Il se fit remarquer en Sorbonne, précisément à l'époque où Richer en était le syndic et où Richelieu y prenait lui-même ses grades. Richer, Richard Smith, de Dominis, archevêque de Spalatro, tenaient alors la tête de la doctrine épiscopale et gallicane et menaient vivement la campagne contre la phalange romaine et ultramontaine des jésuites.

Dans ce long séjour à Paris, Jansénius se lia avec Duvergier de Hauranne, plus tard abbé de Saint-Cyran, l'autre père du jansénisme.

Ce Saint-Cyran est une figure d'athlète. L'ambition le dévore : l'ambition la plus haute, la plus désintéressée, mais l'ambition. Il y a en lui je ne sais quel feu sombre qui ne trouve son aliment que dans la domination, je ne sais quelle soif ardente de se distinguer du reste du monde et d'être de ceux que rien n'émeut. « Les grands sont si peu capables de m'étonner, écrit-il, que si j'avois trois royaumes, je les leur donnerois, à condition qu'ils s'obligeroient à en recevoir *de moi* un quatrième dans lequel je voudrois régner avec eux; car je n'ai pas moins *un esprit de principauté que les plus grands potentats du monde*... Si nos naissances sont différentes, nos courages peuvent être égaux. » Tête ronde, tourmentée, brutale, esprit paradoxal, autoritaire, qui cherche à s'isoler de la foule, des passions communes et des idées courantes; qui hait les jésuites, peut-être autant pour ce qu'ils ont de trivial, que par ce qu'ils déploient de souplesse pratique dans leur prétention à la domination des âmes.

Or ce Duvergier de Hauranne fut le grand-vicaire de l'évêque de Poitiers, Chasteigner de la Rocheposay; il est l'ami intime de Le Bouthillier, abbé de la Cochère, doyen de Luçon, le conseiller le plus précieux et le plus aimé de notre évêque.

Ces deux hommes méritent aussi l'attention de l'histoire : le premier, par ce que sa destinée a de singulier, de piquant, de dépaysé dans le siècle où il vécut; le second, par la façon étroite dont il fut mêlé aux débuts de Richelieu et aux premières luttes du jansénisme.

Chasteigner de la Rocheposay d'Abain était fils de ce La Rocheposay d'Abain, célèbre parmi les combattans des guerres de religion et ami particulier du père de Richelieu. Les deux pères, tous

deux Poitevins, avaient combattu pour la cause royale ; tous deux, ils avaient été parmi les féaux serviteurs de Henri III, en Pologne ; tous deux, ils avaient servi la même cause dans leur province.

L'amitié des deux pères créa l'amitié des deux fils. En 1608, l'année même où Richelieu devenait évêque de Luçon, La Rocheposay était désigné pour l'évêché de Poitiers. Il coiffa la mitre en 1611.

Au début, il avait, moins encore peut-être que Richelieu, la vocation ecclésiastique. C'était un tempérament vif sous les aspects de la froideur, un esprit très ouvert, un cœur très ferme et très vaillant. Les évêques de cette époque n'ont rien de bénisseur ; lui moins que tout autre. Sa ronde figure au regard jeunet, telle que nous la montre un portrait conservé dans la salle capitulaire de l'église de Poitiers, est charmante. Mais ce regard presque enfantin a de la fermeté et la bouche, à la moue épaisse, respire la résolution. C'est la ressemblance frappante du père, le combattant des guerres de religion.

Le fils était, lui aussi, un homme d'action. Il aimait la discussion, la lutte et même la bataille. Son rôle à Poitiers, durant la régence de Marie de Médicis, fut tout de combat. « Arrivé à Poitiers en 1612, au milieu de la lutte des partis, il voulut prendre part au gouvernement de la ville, disant qu'il était d'assez bonne maison pour cela, alléguant les devoirs de sa charge, la tranquillité publique, la loi suprême de la nécessité. » C'est lui qui fit assassiner, sans autre forme de procès, un certain Latrie, envoyé par M. le prince, à Poitiers, durant l'époque des troubles. Il allait « cuirassé et la pique à la main, assisté de douze cavaliers avec le pistolet à l'arçon de la selle, et quelque quarante hommes à pied, ayant chacun la carabine sous le manteau et conduits par le sergent de la compagnie, l'abbé de Notre-Dame. »

C'était, comme on le voit, un fier évêque. Il était fait pour s'entendre aussi bien avec Richelieu qu'avec Duvergier de Hauranne.

Il prit, en effet, celui-ci pour son grand-vicaire, le nomma chanoine de son église et le désigna pour l'abbaye de Saint-Cyran.

En revanche, c'est pour défendre la conduite de son évêque que le futur chef du jansénisme français écrivit l'opuscule célèbre : *Contre ceux qui disent qu'il est défendu aux ecclésiastiques de porter les armes en cas de nécessité.*

Des relations d'amitié très étroites et très actives se nouèrent entre les deux évêchés voisins de Poitiers et de Luçon. Bouthillier, abbé de la Cochère, doyen de Luçon, servit de trait d'union. C'est une figure plus effacée. Adroit, souple, insinuant, il est le

grand agent de la première fortune de Richelieu; comme tous les Bouthillier, excellent au second rang. On le trouve partout. C'est un intermédiaire, un officieux. Il fit de Richelieu un cardinal, et c'est sous ses auspices que le jansénisme se fonda : en 1620, il présenta l'abbé de Saint-Cyran, son ami (il était l'ami de tout le monde), à son autre ami, Arnaud d'Andilly : « Voilà M. d'Andilly, dit-il, voilà M. de Saint-Cyran. » Et il les laissa aux prises.

L'abbé de la Cochère mettait, dans les relations des évêques de Poitiers et de Luçon, et du grand-vicaire de Poitiers, le liant qui eut fait défaut dans ce trio de personnalités vigoureuses. Il allait de l'un à l'autre, ne perdant pas de vue ce qui pouvait servir aux intérêts de son maître. On a déjà cité ce texte de Lancelot : « La liaison du cardinal de Richelieu et de M. de Saint-Cyran avait commencé dès qu'il était évêque de Luçon et que M. de Saint-Cyran demeurait chez M. de Poitiers; car M. de Luçon venait souvent s'y divertir. »

La nature de ce « divertissement » nous est attestée par plusieurs contemporains; il s'agissait de sérieuses et profondes études de théologie et de controverse. Un autre prélat, ami de l'évêque de Luçon, Gabriel de l'Aubespine, évêque d'Orléans, était renseigné sur les travaux de ce cénacle, et sa bonne humeur enjouée en enviait parfois l'austère fécondité : « J'irai à la carême-prenant à Orléans, écrit-il à son ami, pour y étudier un peu, pour vous imiter et comparer mes études et mes passe-temps à vos entretiens... » Dans une autre lettre : « J'ai reçu toutes vos lettres et me plains que, vous étant mis à la controverse, vous ne m'en mandiez rien; et ayant emmené deux Anglais pour vous y servir, vous ne m'en ayez ni parlé, ni écrit... J'ai toujours fait grand état de votre courage ès choses spirituelles et ecclésiastiques, ajoute-t-il, et maintenant que vous étudiez si âprement, vous en augmentez l'opinion, estimant que vous ne prenez pas tant de peine sans quelques grands desseins. »

Ces desseins sont arrivés, en partie, du moins, à leur réalisation; ce sont ces ouvrages de polémique contre les protestans, qui furent publiés plus tard et qui seront, par la suite, l'objet de notre attention. Ils avaient été préparés durant les longues veilles d'une jeunesse laborieuse, dans le silence de la province, dans la fréquentation des hommes illustres que le hasard avait réunis à Poitiers, non loin de ce prieuré de Coussay dont Richelieu faisait alors son séjour favori.

Si Richelieu quittait Coussay pour se rendre à son autre prieuré des Roches, il se rapprochait d'un autre centre d'études et d'ami-

tiés. Tout près de là s'élevait, à mi-chemin entre Chinon et Saumur, le royal monastère de Fontevrault.

On sait la grandeur de cet établissement, sa réputation, sa richesse, son orgueil. Fondé par une reine, il se vantait de ne compter, depuis près de deux siècles, parmi ses abbesses, que des personnes appartenant à la famille royale. Seul peut-être de tous les monastères de la chrétienté, il était placé sous la domination absolue d'une femme, tant au spirituel qu'au temporel. Son influence s'étendait au loin ; des prieurés en grand nombre dépendaient de la maison-mère. Des moines lui étaient soumis et recevaient de l'abbesse leur délégation et leur prébende. Il ne manquait guère à celle-ci que les ordres : « J'ai ouï conter, dit même Rabelais, qui, en qualité de voisin, s'intéressait au singulier spectacle présenté par cet ordre unique, j'ai ouï conter que le pape Jean XXII, passant par Fontevrault, fut requis de l'abbesse et des mères discrètes leur concéder un indult moyennant lequel se pussent confesser les unes aux autres, alléguant que les femmes gardaient mieux le secret que les hommes. »

Au début du XVIIe siècle, ce monastère, toujours remarquable par sa puissance et par son caractère exceptionnel, était tombé en décadence. Les religieuses n'obéissaient plus à la règle sévère de l'ordre. Elles violaient le vœu de pauvreté en se réservant des pensions personnelles ; elles rompaient le silence au réfectoire et au dortoir ; elles recevaient, sous prétexte d'hospitalité, des personnes étrangères au couvent. Des scandales plus graves avaient même été signalés. Mais nous sommes précisément à l'époque où un esprit de réformes souffle sur les ordres réguliers français. Fontevrault suit le courant qui emporte le siècle.

L'initiateur de cette réforme est un homme dont le nom, prononcé pour la première fois dans ces pages, accompagnera désormais celui de Richelieu : c'est le père Joseph.

François Le Clerc du Tremblay, issu d'une bonne famille de l'Anjou, était né à Paris, le 4 novembre 1577. Il était donc de huit ans plus âgé que Richelieu. Il avait été destiné tout d'abord, comme son illustre ami, à la carrière des armes. Mais une vocation, dans laquelle se confondaient l'élan d'une chaude imagination et l'affirmation d'un caractère énergique, l'avait, malgré les instances de sa famille, porté vers la vie ecclésiastique. Il s'était fait moine et avait revêtu l'habit de saint François, en février 1599. Bientôt prêtre, puis professeur, puis prédicateur, il s'était signalé par sa piété, son activité, son génie organisateur. Toujours rempli de vastes desseins, il savait les exécuter par les moyens les plus prompts et les plus pratiques. Il n'avait pas son pareil pour deviner les difficultés,

pour découvrir ses adversaires, pour les battre en les prévenant. Il avait l'imagination ardente et l'esprit froid; il était passionné et désintéressé; fait pour commander, il savait obéir. C'était un homme précieux dans un temps où les divers ordres se disputaient les succès de la polémique, de la propagande et du confessionnal. En grattant la crasse du capucin, on découvre en lui l'homme d'entreprises et l'espèce de grand aventurier qu'il était au fond. Il ne rêvait qu'à de grandes choses, parfois chimériques. Il parlait tous les langages, jouait tous les personnages, était propre aux œuvres religieuses comme aux œuvres politiques.

Sa valeur se fit bientôt connaître et ses supérieurs l'envoyèrent au fort du combat, là où s'étaient engagées les plus chaudes et les plus glorieuses mêlées, dans ce Poitou qu'il connaissait, à la porte de ce Saumur qui avait pour gouverneur le plus illustre champion du protestantisme, Duplessis-Mornay.

A partir de l'année 1607, le père Joseph manœuvre sur ce terrain comme sur un champ de bataille. Chinon est son quartier-général. De là il rayonne sur Saumur, Châtellerault, Poitiers, Fontenay, Fontevrault, Loudun, Angers, se portant partout en personne, surveillant tous les combats et y prenant sa part; d'une main, ébranlant la citadelle de l'hérésie, et, de l'autre, restaurant les remparts de la véritable religion.

Il lie bientôt connaissance avec ceux qui luttent pour la même cause, avec les évêques de Poitiers et de Luçon. Dès février 1609, celui-ci est en relations avec les capucins de Fontenay; il les engage à prêcher le carême à Loudun, les prie de venir faire à Luçon même « les prières des quarante heures. » C'est probablement à cette date qu'il faut faire remonter l'origine des relations du futur cardinal et de la future éminence grise.

Dès lors, en effet, ils sont tous deux mêlés à une affaire importante, qui réclama pendant plusieurs années leurs soins, et c'est justement la réformation du monastère de Fontevrault.

Fontevrault avait pour abbesse Éléonore de Bourbon, tante de Henri IV. Mais le pouvoir effectif était passé, à la suite de démêlés assez obscurs, entre les mains d'Antoinette d'Orléans, nommée, dès 1604, coadjutrice. Veuve à vingt-huit ans de Charles-Albert de Gondi, marquis de Belle-Isle, elle avait pris le voile par une sorte de coup de tête.

C'était un caractère singulier, rude, autoritaire, qu'échauffait une dévotion ardente et je ne sais quel désir de se signaler par des vertus excessives. Elle avait longtemps refusé de quitter le couvent des Feuillantines de Toulouse pour prendre la direction du monastère de Fontevrault, et, à peine était-elle arrivée dans celui-

ci, qu'elle y semait l'inquiétude et la discorde par ses projets de réforme. Le père Joseph était son directeur et un peu son tyran. C'était ce père qui l'avait imposée au couvent et qui lui avait imposé à elle-même une telle charge. Il lutte avec elle, par elle et contre elle. Tout plie à la fois sous la volonté du capucin ou succombe devant ses intrigues.

Dès 1609, cherchant un appui autour de lui, il s'adresse à l'évêque de Luçon. Celui-ci, profitant du voisinage, voit quel parti il peut tirer de cette circonstance pour pénétrer dans le dédale d'une intrigue où tant de hauts personnages sont directement intéressés. Le moine et l'évêque se sont mesurés d'un coup d'œil; ils se sont compris.

A la mort d'Éléonore de Bourbon, en 1611, le père Joseph, poursuivant son dessein, résolut d'élever Antoinette d'Orléans au rang d'abbesse. On en écrivit à la cour. Le roi et la reine-régente déléguèrent Richelieu à l'effet de signifier à leur cousine l'ordre d'assumer la direction suprême de Fontevrault. Mais celle-ci, de son côté, avait pris ses précautions. Par un nouveau caprice, elle s'entêtait à quitter un couvent que son despotisme avait troublé. Elle avait obtenu, dès 1609, du pape Paul V, l'autorisation de décliner la charge d'abbesse et de désigner elle-même le lieu de sa retraite. Le chapitre dut choisir une autre sœur, et l'élection, présidée par l'évêque de Luçon, éleva Mme de Lavedan-Bourbon à la dignité abbatiale.

Quant à Mme d'Orléans, elle se retira à Lencloître, prieuré de Fontevrault. Elle devait bientôt le quitter encore et fonder à Poitiers même, sous l'œil de l'évêque de Luçon et sous la direction persévérante du père Joseph, cet ordre des *Filles du Calvaire* qui restaura, en plein XVIIe siècle, les minutieuses prescriptions et l'austérité rebutante de la règle de saint Benoît.

Ainsi, c'est au milieu d'affaires qui nous paraissent aujourd'hui mesquines, parmi les intrigues féminines, les rivalités de couvent et les compétitions de cornettes, que se nouèrent les premières relations entre ces deux hommes d'État dont la collaboration devait porter la France au comble de la grandeur militaire et politique. La première lettre de Richelieu au père Joseph qui nous ait été conservée est relative à une recommandation de minime importance. Elle est datée de 1611. Elle est écrite sur un ton de cordialité qui prouve qu'une affection réelle unissait déjà ces deux hommes extraordinaires.

Il faut encore rapporter à cette même époque de la vie de Richelieu sa première liaison avec Bérulle. Le fondateur de l'Oratoire n'était pas seulement un très saint homme; c'était aussi un courtisan très souple, et il avait des visées politiques.

Il avait su s'insinuer, de bonne heure, dans la faveur de Marie de Médicis. Richelieu n'était probablement pas sans arrière-pensée lorsqu'il appela Bérulle dans son diocèse pour y fonder un séminaire. Nous avons vu qu'il avait décliné, à ce sujet, les offres des jésuites. Le monde dans lequel il vivait, évêques gallicans, futurs jansénistes, théologiens anglais, capucins, oratoriens, était plutôt hostile à la Compagnie. Le projet de séminaire n'aboutit pas, du moins tel que Richelieu l'avait conçu. Mais les oratoriens n'en vinrent pas moins s'établir à Luçon, et Richelieu nous apprend qu'ils trouvèrent dans cette ville « la seconde maison qu'ils possédèrent dans le royaume. »

Bérulle se lia d'une amitié assez étroite avec Richelieu. Il fut de ceux qui contribuèrent à la fortune de l'évêque de Luçon et qui l'aidèrent à gagner, après la mort de Henri IV, le premier rang dans l'intimité de la reine-régente.

Il est vrai que Richelieu ne se souvint pas toujours de ce service. Mais une telle conduite n'a rien qui doive nous étonner de la part de cet homme. Il avait une tendresse larmoyante, toute de surface, qui pouvait, au premier abord, tromper les âmes tendres, dominées d'ailleurs par la force de son esprit. Mais le fond de son cœur était froid. Jamais un sentiment ne l'écarta de la ligne que ses calculs lui avaient tracée.

Beaucoup l'aimèrent. Il aima peu. Il n'eut jamais qu'une passion, l'ambition. Les autres sentimens s'effacèrent toujours en lui devant cette maîtresse exigeante. Il devait tromper, il devait abandonner tous ces amis de sa jeunesse, tous ces compagnons de ses premiers travaux, tous ces hommes dont le mérite avait su le comprendre et qui faisaient reposer sur lui leurs plus pieuses, leurs plus chères espérances. A cette époque, un même zèle ecclésiastique les unissait tous. Mais, pour Richelieu, ce n'était déjà plus qu'un voile qui couvrait d'autres desseins.

Ces gallicans devaient le voir bientôt, aux états de 1614, soutenir, au nom du clergé, les principes ultramontains; ces jansénistes ne devaient pas rencontrer, à leur début, de pire adversaire; ces *catholiques* enfin, — et ce mot avait, à cette date, un sens politique tout spécial, — ces *catholiques* devaient voir le cardinal arrivé et choisi par eux, soudainement leur tourner le dos, rechercher l'alliance des politiques et des protestans, les pourchasser et les combattre jusqu'à l'exil, jusqu'à la prison, jusqu'à l'échafaud.

Seul, de ses amis des premiers temps, le père Joseph resta près de lui. La politique, qui les sépara des autres, les unit au contraire plus fortement. Une confidence grave et forte s'établit de bonne

heure entre ces deux esprits. Ils s'accompagnèrent dans toutes les vicissitudes de la fortune. Ils savaient tout l'un de l'autre. Ils portaient sur les hommes et sur les choses un même jugement; Richelieu, pourtant, plus précis, plus pratique, avec quelque chose de dominateur, une clarté et une gaîté d'homme d'action; le père Joseph, plus ténébreux, plus muet, embrassant plus encore peut-être, mais avec une conception moins nette du possible; couvrant ses desseins si vastes, ses menées si complexes, ses voies si tortueuses, de l'humilité réelle du capucin; travaillant durant toute sa vie à je ne sais quelle chimère de croisade qui ne pouvait aboutir, mais, entre temps, se soumettant volontiers à l'exécution des volontés de son ami et réunissant la Lorraine et l'Alsace à la France.

Quel que dût être l'avenir de tous ces hommes éminens qu'une même profession, un même séjour, des goûts analogues, des intérêts communs rapprochaient, on croira facilement que la vigoureuse intelligence de l'évêque de Luçon était appréciée par eux à sa juste valeur. On le considérait déjà, malgré sa jeunesse, comme une lumière de l'Église; on comptait sur lui pour illustrer ce Poitou qui, pour la plupart d'entre eux, était la terre d'origine.

Poitiers, qui s'enorgueillissait encore, à cette date, de son université, de l'affluence des étudians étrangers, du goût de sa bourgeoisie pour les lettres et les sciences, Poitiers commençait à faire au commensal de son évêque un cortège d'approbation et d'honneur. Les Citoys, les Pidoux, les Choisnin, médecins, littérateurs, avocats, les Sainte-Marthe, les Bouthillier, à la fois personnages publics et hommes de haut savoir, les Blacvod, les Barclay, professeurs étrangers, appelés de loin par l'illustration de l'enseignement et par les faveurs dont il était entouré, tous ces hommes s'attachaient au jeune évêque, s'ingéniaient à tirer l'horoscope de sa fortune, escomptaient peut-être déjà ses futures bonnes grâces.

C'est au milieu de cette réunion de solides esprits que s'écoulent les années de l'évêché. Richelieu se livre, en compagnie de ces ecclésiastiques, de ces professeurs, à de vastes études qui forment en lui, à la fois, le théologien et le politique. Il développe ses aptitudes à la controverse, à la polémique écrite et parlée. Il prépare par une lecture immense, et dont les traces sont parvenues jusqu'à nous, ces grands ouvrages de théologie dont la rédaction fut toujours pour lui un loisir grave, un repos fortifiant, une consolation dans les temps d'épreuves.

Richelieu reçoit ainsi à Poitiers une nourriture intellectuelle qui,

dans son ragoût provincial, n'en est pas moins éminemment substantielle. C'est par là qu'il se rattache au XVIe siècle et qu'il en garde, même dans l'amoindrissement du siècle suivant, l'originalité et la vigueur. C'est cette première culture qui forme tout un côté de son être. Il lui doit particulièrement ce goût littéraire qu'il ne perdra jamais, cette préoccupation du style, de la langue, qui feront de lui le fondateur de l'Académie française.

Les succès obtenus dans ce monde choisi et très aux écoutes d'une université provinciale donnèrent, de bonne heure, au jeune évêque confiance en lui-même. Dès 1611, ce sentiment se manifeste par l'ambition qui lui vient de représenter la province ecclésiastique de Bordeaux, dont il était suffragant, à l'assemblée du clergé qui allait se réunir à Paris. Quoique malade, Richelieu s'agite, se pousse. Son métropolitain était alors Sourdis, archevêque de Bordeaux. Richelieu lui écrit maintes lettres obséquieuses. Ce n'est pas qu'il se présente, mais « quelques-uns des diocèses circonvoisins » ont lancé sa candidature. Il ne fait que la soutenir. En réalité, il y tient beaucoup : ce serait une première occasion de se signaler. L'élection a lieu à Bordeaux, sous l'œil du métropolitain; mais il n'est pas favorable. Richelieu, au moment décisif, envoie son fidèle vicaire, Bouthillier. Celui-ci multiplie les intrigues, remue ciel et terre et tient son évêque au courant de tout ce qu'il fait. Mais la réputation de l'évêque de Luçon n'a pas encore dépassé les limites du Poitou. Les autres évêques s'étonnent de cette ambition prématurée. L'assemblée élit l'archevêque lui-même, Mgr de Sourdis, et l'évêque d'Aure, coadjuteur de Condom. Bouthillier revient à Luçon, rapportant, pour se justifier, le procès-verbal de l'élection et le compte-rendu des intrigues auxquelles s'étaient livrés les concurrens du jeune prélat.

Ce premier échec paraît lui avoir été pénible. Il se replie sur lui-même. C'est alors qu'il sent le poids de ce long séjour en province, qu'il s'enfonce dans son ermitage de Coussay, qu'il s'abandonne à son humeur mélancolique; qu'il se propose de quitter cet étroit horizon, d'aller plus souvent à Paris, de s'y installer ou d'y faire de plus longs séjours.

Mais ces momens de découragement, que le mauvais état de sa santé aggravent encore, ne tardent pas à se dissiper. En d'autres temps, il se rend justice à lui-même, goûte les succès qui lui viennent, se félicite des grandes relations qu'il se crée. De Paris même, on lui écrit que sa réputation va grandissant et que le cardinal du Perron le cite comme exemple aux jeunes prélats; l'évêque d'Orléans lui adresse, sur le mode ironique, des lettres, au

fond, pleines de respect et d'éloges; le père Cotton lui écrit sur un ton déférent. Tant de travail, de prudence et de réserve n'est donc pas en pure perte. Une occasion manquée, d'autres se retrouvent. Il faut seulement être toujours prêt à les saisir, et, sans se laisser décourager par des échecs momentanés, s'assurer le succès définitif, « en y pensant toujours. »

V. — LES PREMIÈRES MENÉES POLITIQUES.

Que Richelieu, simple évêque de Luçon, fût préoccupé de la carrière politique à laquelle il se destinait, c'est ce qui résulte, avec la dernière évidence, d'un des documens les plus extraordinaires que nous ait laissés la jeunesse d'un grand homme : *les Instructions et maximes que je me suis données pour me conduire à la cour;* curieux mémoire retrouvé et publié par M. Armand Baschet.

Sur des feuillets détachés, une écriture hâtive a jeté comme le trop-plein des réflexions qui occupaient les loisirs du jeune évêque. Avide de clarté, il fixe ses pensées, leur donne, par la rédaction, le caractère précis et ferme de la chose mûrement délibérée, écrite. Ce procédé, il devait l'employer toute sa vie. Pas une résolution importante qu'il n'ait ainsi étudiée, discutée, la plume à la main.

Cette fois, c'est une sorte de bréviaire portatif de l'ambitieux de cour, qu'il écrit pour son usage personnel. L'ensemble du texte ne peut laisser de doute sur la date de la rédaction. Elle remonte, évidemment, au temps de Henri IV. C'est donc avant le mois de mai 1610, probablement vers la fin de 1609, qu'il convient de la placer.

Pénétrons, grâce à ce mémoire, dans le secret le plus intime de cette âme ambitieuse. Tous les pas sont comptés, toutes les paroles sont pesées, tous les gestes sont surveillés; rien n'est abandonné au hasard de l'improvisation. Un continuel empire sur soi-même subordonne toutes les manifestations de la pensée à la discipline d'une volonté toujours en éveil.

Dans son rêve, le rédacteur du mémoire quitte Luçon pour Paris. Une fois arrivé, il choisira son logement « et ne l'éloignera ni de Dieu ni du roi. » Les premiers instans de la journée seront donnés à Dieu. Ce premier devoir rempli, on peut penser à autre chose, le reste du temps.

En ce qui concerne le roi, c'est un grand art de savoir quand et comment il convient de le visiter. Sans être importun, il faut se

trouver là pourtant, aux momens propices : une fois par semaine, à Paris ; tous les deux jours à Fontainebleau, c'est la bonne mesure. Un joli portrait de Henri IV témoigne de l'attention psychologique du jeune courtisan : « Les mots les plus agréables au roi sont ceux qui élèvent ses royales vertus. Il aime les pointes et les soudaines reparties. Il ne goûte point ceux qui ne parlent pas hardiment, mais il y faut du respect. L'importance est de considérer quel vent tire et de ne le prendre point sur des humeurs auxquelles il ne se plaît de parler à personne, se cabre à tous ceux qui l'abordent ;.. » et terminant par un trait de fine observation : « prendre garde d'arrêter le discours quand le roi boit. »

C'est du roi que dépend désormais, en France, la fortune de tout ambitieux politique. Il tient une grande place dans ce court mémoire. « Bon de toujours tomber sur cette cadence que ç'a été par malheur que jamais on ne lui a pu faire service qu'en petites choses et qu'il n'y a rien d'impossible à une bonne volonté pour un si bon maître, un si grand roi. »

Il faut aussi avoir égard aux grands, à la cour dont le suffrage désigne souvent pour les hauts emplois. Il faut fréquenter le monde, les tables, mais sans excès, avec dignité ; se tenir à égale distance du reproche d'orgueil et de celui d'importunité ; se taire, écouter, « n'avoir point l'esprit distrait, ni les yeux égarés, ni l'air triste ou mélancolique quand quelqu'un parle, et y apporter une vive attention, ainsi que beaucoup de grâce, mais plus par l'attention et le silence que par la parole et l'applaudissement. »

Puis, par une réflexion qui bride l'élan de son âme impétueuse : « En traitant ou parlant avec des seigneurs de qualité, j'ai eu de la peine à me tenir et me resserrer en moi-même. Là, plus on est honoré et respecté, plus il faut faire l'humble et le respectueux... De toutes choses, il faut dire son opinion avec respect et ne jamais ni juger ni conclure. »

Si, dans la conversation, quelque beau mot échappe, il faut le noter ; il faut noter également les principaux faits dont on est le témoin.

La correspondance demande un soin particulier ; écrire le moins possible ; penser d'avance aux conséquences qu'on peut tirer de telle phrase jetée imprudemment ; tenir une copie des lettres les plus importantes ; répondre à tous ceux qui vous écrivent, fussent-ils inférieurs ; lire et relire plusieurs fois les lettres que l'on reçoit et celles que l'on envoie : « Le feu doit garder celles que la cassette ne peut garder qu'avec péril. »

Enfin, Richelieu s'arrête sur la vraie science du courtisan : la dissimulation. Il en dégage, avec précision, les principes. La dissi-

mulation supérieure se fait par le silence. Le silence garde les secrets qui vous sont confiés ; cache les desseins qui ne peuvent réussir, une fois éventés ; ménage l'amour-propre des gens sur lesquels on porte au fond un jugement sévère. Le silence sert à tromper des adversaires qui croient que l'on ignore leurs mauvais desseins ; il dévore les offenses que l'on vengera par la suite ; il écarte les brouilles et les querelles stériles, en un mot, il évite le tort que des paroles inconsidérées feraient à autrui et à soi-même.

Il est dur, dira-t-on, de vivre dans une telle contrainte avec ses amis. Mais il faut toujours penser au plus grand mal qui peut advenir. Cette dissimulation par le silence a même l'avantage d'épargner l'autre, bien plus périlleuse, celle qui se fait par la parole et « qui conduit l'esprit entre deux écueils, le blâme de la menterie et le péril de la vérité. »

Si pourtant on est acculé et qu'on ne puisse pas se taire? Alors, le jeune évêque n'ose aller jusqu'au bout de sa pensée et conseiller le mensonge; il s'en tire par une métaphore, empruntée au langage des camps : « Il faut, en ces occurrences, dit-il, faire des réponses semblables aux retraites qui, sans fuir, sans désordre et sans combattre, sauvent les hommes et les bagages. »

Ce court mémoire donne une juste idée de l'âme du jeune Français qui se préparait à affronter, vers l'année 1610, les périls de la carrière politique. Le but qu'il se propose, c'est la faveur du roi; son champ d'action, c'est la cour ; ses moyens sont la persévérance, la souplesse, la dissimulation.

L'intrigue n'a pas le caractère extérieur et tempêtueux des siècles de liberté. Elle est toute couverte, lente, attentive, repliée sur elle-même, jusqu'au jour où elle s'élance d'un bond. L'exercice constant de la volonté, le zèle et la grâce souriante, telles sont les qualités qui assurent le succès. Ce sont éminemment des qualités sociables. Tout repose sur les relations du monde, sur la confiance qu'on inspire ou mieux encore sur le charme qu'on exerce. Tout dépend d'une fantaisie, d'un caprice du monarque, — il faut répéter le mot, — de sa faveur.

Richelieu, dans ce court mémoire, ne parle pas des femmes. Il leur devra pourtant ses premiers succès. C'est elles qui lui ouvriront le chemin. Le jeune prélat élégant, fin, à l'œil clair, dont la robe dissimulait à peine la tournure de cavalier, devait penser souvent à elles. Mais Henri IV vivait encore. Richelieu ne pouvait prévoir le gouvernement de Marie de Médicis, ni l'étrange fascination qu'il devait, un jour, exercer sur elle.

La mort de Henri IV fut, pour le jeune évêque, une heure décisive.

Il l'apprit par une lettre, pleine des détails les plus circonstanciés, que lui adressa le lendemain du crime, son doyen Bouthillier, qui se trouvait à Paris. Après s'être ému, comme il convenait, du tragique de l'aventure, Richelieu se demanda quel parti il en pouvait tirer. Jusque-là, il avait bien eu des velléités d'agir. Il parlait souvent de ce voyage à Paris, de cette installation définitive à laquelle il fait allusion dans le *Mémoire*. Cependant, il hésitait. Il semble que l'abord du roi Henri IV le gênât.

Cette cour, composée de personnages déjà vieux, de soldats à la figure rébarbative, au geste rude, la bouche toujours pleine des grands services qu'ils avaient rendus au Béarnais, en imposait à sa jeunesse, à ses ambitions provinciales. Il exagérait près d'eux le respect, la déférence, l'obséquiosité, dans un effort qui devait coûter à sa fière nature.

Par l'avènement d'un roi enfant, d'une reine étrangère, entourée d'un personnel de femmes, de favoris, et de prêtres, il vit s'ouvrir un monde nouveau.

Il paraît avoir eu l'intuition très vive de ce changement favorable. Avec une précipitation qui fut longtemps un de ses défauts, il s'agite tout à coup, s'efforce d'attirer sur lui l'attention, écrit à tout le monde.

Il avait près de la reine un appui naturel ; c'était son frère aîné, le brillant Henri de Richelieu. Beau et bien fait, mêlé aux intrigues, celui-ci avait ses entrées dans ce que l'on appelait les *cabinets*, c'est-à-dire dans les petits cercles où se plaisait la reine. A peine Henri IV est-il mort, que nous le voyons mentionné avec son beau-frère, du Pont de Courlay, sur la liste des seigneurs auxquels la régente distribue les sommes péniblement amassées par le sage Sully.

Dans l'entourage de la reine, l'évêque de Luçon avait une autre protectrice à laquelle la plupart des mémoires du temps attribuent une certaine influence sur les débuts de sa carrière politique. C'est Antoinette de Pons, marquise de Guercheville, qui avait été mariée en premières noces au comte de La Roche-Guyon.

Il faut mentionner encore le nom d'une demoiselle Selvage qui, au début de l'année 1613, lui écrivait de revenir bientôt auprès de la reine et lui disait : « Qu'elle parlait souvent de lui à sa majesté ; comme il le désirait. » Enfin, il pouvait se réclamer du père Cotton, du père de Bérulle, du père Joseph, de tout ce personnel ecclésiastique qui enserrait déjà la dévote Italienne.

Dans ces conditions, Richelieu crut faire un coup de maître en adressant à la reine, dès qu'il eut appris la mort du roi, un serment de fidélité, rédigé en des termes particulièrement expressifs.

Après avoir déploré la mort du roi, il jurait, en son nom et au nom de son clergé de Luçon et de Coussay, « de se comporter, envers le roi Louis XIII à présent régnant, tout ainsi que les très humbles, très affectionnés et très fidèles sujets doivent faire envers leur légitime seigneur et roi. » Il ne s'en tenait pas là : une adroite flatterie se glissait jusque dans l'ordinaire banalité de ces sortes de formules : « Nous certifions que, bien qu'il semble qu'après le funeste malheur qu'une homicide main a répandu sur nous, nous ne puissions plus recevoir de joie, nous ressentons toutefois un contentement indicible de ce qu'il a plu à Dieu, nous donnant la reine pour régente de cet état, nous départir ensuite de l'extrême mal qui nous est arrivé, le plus utile et nécessaire bien que nous eussions pu souhaiter en nos misères, espérant que la sagesse d'une si vertueuse princesse maintiendra toutes choses au point où la valeur et la prudence du plus grand roi que le ciel eût jamais couvert, les aient établies. Nous jurons, sur la part qui nous est promise en l'héritage céleste, de lui porter obéissance, etc. »

Ce serment, dont les termes étaient si soigneusement pesés et paraissaient devoir être si agréables, en un temps où la cour était pleine d'inquiétude sur la fidélité des provinces et notamment des provinces de l'ouest, ce serment fut immédiatement envoyé à Paris. Richelieu priait son frère de remettre le document à la reine elle-même, en l'accompagnant de paroles significatives. La Cochère devait informer son évêque de l'effet produit.

Malheureusement les choses ne se passèrent pas comme l'impatience de celui-ci l'avait prévu. Personne dans le royaume n'avait songé à rédiger un pareil serment. Remettre le document à la reine eût été afficher un excès de zèle presque ridicule. Les amis de Paris crurent faire sagement en s'abstenant : « Je crois, écrit Bouthillier, que M. de Richelieu vous aura averti qu'il n'a point présenté l'acte de fidélité que vous aviez envoyé, ayant su que cela n'avait été pratiqué par personne, comme, de mon côté, je l'ai particulièrement appris. » L'évêque en fut pour ses frais de rédaction ; mais ses ardeurs n'en furent nullement refroidies.

En effet, au même moment, il décidait brusquement son départ pour Paris. Il en écrivait à sa bonne amie, Mme de Bourges, la priant de lui trouver un logis, de lui acheter des meubles ; « dorénavant, j'espère faire un tour à Paris tous les ans, » ajoute-t-il. Comme son frère, il force sa misère pour subvenir à la première mise de son ambition. Il faut à tout prix faire figure. « C'est grande pitié que de pauvre noblesse, dit-il ; mais il n'y a remède ; contre fortune bon cœur ; » et encore : « Tenant un peu de votre humeur, c'est-à-dire étant un peu glorieux, je voudrais bien, étant plus à

mon aise, paraître davantage, ce que je ferai mieux ayant un logis à moi. »

Tandis que l'abbé de La Cochère et Mme de Bourges veillent ainsi sur les premiers pas de leur ami, celui-ci écrivait à divers personnages, à son métropolitain, M. de Sourdis, alors à Paris, à l'évêque de Maillezais, frère de ce cardinal, au père Cotton, que la reine retient à la cour et dont elle demande les avis, à d'autres encore. C'est toujours le fidèle doyen qui est chargé de remettre les lettres dont le texte nous manque. Mais nous savons par les réponses de l'abbé qu'elles produisaient leur effet, que le père Cotton « assurait l'évêque de tout son service » ; que M. de Souvré disait beaucoup de bien de lui « selon la réputation que vos mérites vous ont acquise par toute la France. » On ajoutait même que si le jeune évêque se fût trouvé à Paris, on eût probablement confié à son éloquence l'oraison funèbre du roi défunt.

Ce séjour à Paris, sur lequel il comptait tant, ne paraît pas avoir produit les résultats immédiats que Richelieu s'en promettait. La reine, absorbée par les premiers soucis du pouvoir, assiégée par les premières convoitises des grands, n'avait pas encore pris la direction effective des affaires. Les anciens ministres de Henri IV continuaient à gérer les intérêts publics. La place n'était pas prête pour les nouveaux venus.

Richelieu quitta bientôt Paris, abattu, découragé, rongé par la fièvre. Il ne rentra pas à Luçon. L'air des marais lui était tout à fait contraire. Il avait des difficultés graves avec son chapitre, avec ses grands vicaires ; il écrit à ceux-ci dans des termes violens, qui ne sont pas de sa manière habituelle, mais qui découvrent le fond d'un caractère autoritaire et passionné : « Vous êtes tous deux mes grands vicaires, et comme tels vous devez n'avoir d'autre dessein que de faire passer toutes choses à mon contentement, ce qui se fera, pourvu que ce soit à la gloire de Dieu. Il semble par votre lettre que vous étiez en mauvaise humeur, lorsque vous avez pris la plume. Pour moi, j'aime tant mes amis que je désire ne connoître que leurs bonnes humeurs et il me semble qu'ils ne devroient point en faire paroître d'autres. Si une mouche vous a piqués, vous la deviez tuer et non en faire sentir l'aiguillon aux autres... Je sais, Dieu merci, me gouverner et sais davantage comme ceux qui sont sous moi doivent se gouverner. Vous me mandez qu'il ne vous chaut de ce qui se passe, disant que l'affaire me touche plus qu'à vous. Je trouve bon que vous m'avertissiez des désordres qui sont en mon diocèse ; mais il est besoin de le faire plus froidement, n'y ayant point de doute que la chaleur

piqueroit, en ce temps-cy, ceux qui ont le sang chaud comme moi... Vous dites que vous renonceriez volontiers au titre que je vous ai donné; je l'ai fait pour vous obliger, vous croyant capable du service à l'église. Si je me suis trompé, en ce faisant, vous désobligeant au lieu de vous gratifier, j'en suis fâché; mais je vous dirai qu'à toute faute il n'y a qu'amende; je ne force personne à recevoir du bien de moi. Vous prêchez aux autres le libre arbitre; il vous est libre de vous en servir... »

Ce sont là les paroles d'un homme ulcéré, peu maître de lui. A cette époque, Richelieu se plaignait continuellement de sa santé, des tourmens qu'il endurait. Son humeur s'aigrissait. Autour de lui, on était inquiet; on le ménageait. Sa nature, d'habitude si résolue, passait par des périodes d'abattement et de mélancolie.

Il habitait parfois son prieuré des Roches, d'où il avait l'œil sur les affaires de Fontevrault; mais, le plus souvent, il se renfermait dans son prieuré de Coussay, près de Mirebeau, non loin de Poitiers, dont le voisinage l'attirait. Il se plaît dans cette région montueuse, aux horizons étendus, aux longues promenades, pleines de rêves fouettés par le vent.

Un joli castel du XVIe siècle, muni de tours, environné de fossés et de douves profondes aux eaux jaillissantes, lui offrait un abri coquet, riant et sûr. Ce château avait été construit vers le milieu du siècle précédent, par Bohier, évêque de Saint-Malo, dans le style le plus charmant de la Renaissance. Il cachait (et cache encore) dans un repli de terrain les quatre tours coiffées en poivrières et l'élégant donjon qui domine la vallée. Tout à l'entour, le paysage est vaste, solitaire, plein de repos.

Richelieu y séjourne; il s'arrange un promenoir où se perdent ses pas méditatifs. Il se renferme dans le cabinet de la tour maîtresse, près de la chapelle, où il dit la messe, ayant sous la main ses livres, l'armoire secrète où il cache les papiers précieux, les notes où se fixent ses premiers desseins. C'est son « hermitage. » Il y mène l'existence « d'un pauvre moine réduit à la vente de ses meubles et à la vie rustique. »

Cette pauvreté relative est toujours son grand souci. Il s'en plaint souvent, s'efforce d'y remédier par un soin attentif, des discussions d'affaires, des procès sans fin. Il prend même en main les intérêts de sa famille, s'attendrit à la nouvelle de la mort d'une petite nièce, fille de sa sœur, mais beaucoup plus, à ce qu'il semble, en apprenant une perte d'argent qui survient à cette même sœur, Mme de Pont-Courlay.

Cependant ces chagrins et ces préoccupations ne le détournent pas longtemps de son éternelle pensée : la cour, Paris.

Il est aux écoutes. Le moindre bruit qui vient de là-bas, l'éveille : M. de Vic est envoyé dans ces provinces pour apaiser les différends qui subsistent entre les protestans et les catholiques (fin de 1611). Richelieu lui écrit et se met à sa disposition.

Il s'adresse également à Phelypeaux de Pontchartrain, secrétaire d'État chargé particulièrement des affaires de la religion, homme actif et laborieux, qui tenait très sérieusement en main la direction des affaires intérieures de la France (mars 1612).

Richelieu se met en relations suivies avec ces deux personnages, devient, pour eux, une sorte d'agent officieux, leur donne des renseignemens précis sur l'attitude des huguenots. Il est question, à un certain moment, de l'envoyer à La Rochelle « pour haranguer ces messieurs. »

Il s'entremet, de lui-même, auprès de Du Plessis-Mornay, son illustre voisin ; approuve la conduite de la reine-mère, l'engage à venir dans le pays à la tête de l'armée que commande M. de Themines ; et achève sa lettre à Pontchartrain par une insinuation où se révèle son éternelle préoccupation : « ... Cependant, si vous jugez à propos de faire entendre à la reine ce que je vous mande, parce qu'elle me commanda, lorsque je partis, de l'avertir de ce qui se passerait par-deçà, vous en userez comme vous le jugerez bon... » Il avait vu la reine lors de son voyage à Paris ; mais, évidemment, ses offres de service avaient été reçues un peu froidement. Il les renouvelle sans plus de vergogne.

Il suit les événemens politiques avec l'assiduité d'un homme qui se prépare. Nous n'avons que de rares échappées sur ses pensées d'alors ; mais elles paraissent déjà pleines de grandeur : « Encore que les brouilleries présentes et plusieurs pronostics fâcheux semblent nous augurer et présager la guerre, néanmoins, je ne crois pas qu'elle puisse sitôt éclore, les moyens de la faire naître étant beaucoup moindres que la volonté de ceux qui la pourraient désirer. La sage conduite et l'affection et fidélité de plusieurs bons serviteurs nous garantiront des maux du dedans. Pour ceux du dehors, je les baptiserai d'un autre nom s'ils nous font naître les occasions d'accroître nos limites et de nous combler de gloire aux dépens des ennemis de la France. »

Ces fières paroles sont écrites en 1612, du fond de sa province, par un ecclésiastique à peine âgé de vingt-sept ans !

D'ailleurs, ses mérites finissent par percer. Malgré son échec dans l'affaire de l'assemblée du clergé on a pensé à lui ; on le considère. On reconnaît son obligeance, son empressement à rendre service ; on lui tient compte de son humilité, du moins apparente, de son loyalisme toujours en éveil. Ses relations s'étendent ; il ne manque pas à ses propres maximes et s'empresse auprès des grands, mul-

tipliant auprès d'eux ses protestations, « comme on offre des sacrifices aux dieux mêmes non favorables. » A la mort du comte de Soissons (novembre 1612), il adresse à la comtesse une longue lettre de condoléances écrite dans le style le plus amphigourique; il offre ses services au duc d'Épernon, alors très en faveur; à Sully, que sa qualité de gouverneur du Poitou mettait en contact plus direct avec lui; à Villeroy, qu'il console tout aussi longuement de la mort de sa fille.

Il est, à cette époque, très bénin, très épiscopal. La sécheresse de sa nature s'ingénie à trouver des paroles émues et tendres. Il s'adresse beaucoup aux ecclésiastiques, à l'archevêque d'Aix, au général des chartreux, à l'archevêque de Toulouse, au cardinal de La Rochefoucauld, dont la haute personnalité religieuse pouvait être d'un utile appui.

Il demande au père George « une part dans ses prières. » Il arrange les différends, apaise les querelles; s'emploie pour ses diocésains, pour M. de Boisverbert, « un de ses meilleurs amis, » pour MM. de Fontmorin, de la Brosse, de La Mabillière et du Coustau, « de bons gentilshommes, ses amis et ses voisins de campagne, » qu'on poursuit injustement; heureux, enfin, de pouvoir se rendre à lui-même ce témoignage : « je suis maintenant en ma baronnie, aimé, ce me veut-on faire croire, de tout le monde. »

Évidemment, il se rend compte de l'importance que sa province va prendre dans les destinées générales du pays. Par la mort de Henri IV, le lien de la centralisation s'est relâché. Le parti protestant relève la tête; les revendications locales reprennent quelque vigueur. La cour a besoin de tout le monde : c'est l'heure de s'imposer à la cour.

VI. — L'ÉLECTION AUX ÉTATS DE 1614.

Le personnel que Henri IV avait choisi, et que sa mort avait groupé autour de la régente, commençait à se lasser et à lasser. A une situation nouvelle, il fallait des hommes nouveaux. Ceux qui avaient le mieux personnifié le caractère parfois autoritaire et dur de la politique de l'ancien roi avaient disparu les premiers; ainsi, le duc de Sully. Villeroy, Sillery, plus souples, étaient restés. Mais leur influence allait en diminuant.

Le parti catholique-espagnol était aux affaires. Des ecclésiastiques, des étrangers conduisaient la France. Nous sommes à l'époque de la faveur de Concini; faveur inquiète, toujours précaire, cherchant en France des appuis que l'esprit français lui refuse.

Un habile homme peut tirer un excellent parti de cette situation difficile. Dans un pareil temps, les dévoûmens sont précieux. Le tout est de se faire valoir, de se faire aimer ou craindre; pour cela, le séjour dans une province agitée est extrêmement favorable.

C'est vers cette date, que se dessine nettement la première partie de la carrière politique de Richelieu. Il ne s'agit nullement alors de grandes conceptions ou d'actions politiques étendues. Il ne s'agit pas de savoir ce que l'on fera quand on sera au pouvoir, mais seulement des meilleurs moyens d'y parvenir. Tout ambitieux porte en lui la conviction que les affaires ne peuvent prospérer que par lui. Il se donne d'abord pour tâche d'en saisir la direction ; c'est la première partie de sa carrière, et c'est par là aussi que ses qualités se révèlent. Les actes viennent ensuite et distinguent, selon le succès, l'orgueil légitime de la folle présomption.

Richelieu profite de son caractère ecclésiastique; il se souvient de son voyage à Rome, envoie dans cette cour un émissaire qui traite, paraît-il, « de grandes choses, » affiche, vers cette époque, des sentimens ultramontains. La cabale qui est aux affaires est catholique, jésuite, papiste, espagnole. Le futur adversaire de la maison d'Espagne, le futur allié de Gustave-Adolphe, le futur chef des « politiques, » s'y enrôle sans hésiter.

Dans le Poitou, il prend nettement position. La correspondance qu'il entretient avec M. Phelypeaux et avec M. de Vic le montre de plus en plus engagé dans le parti. Il écrit que « c'est cracher contre le ciel que de vouloir heurter l'autorité du roi et de la reine.» Bouthillier, son fidèle doyen, a l'ordre de l'instruire des menus faits de la cour et de ne pas perdre de vue le père Cotton, le cardinal Du Perron, les favoris.

Richelieu fait un nouveau voyage à Paris, sur la fin de 1613. Il prend langue, à cette date, avec Concini. Celui-ci, précisément, semble menacé d'une disgrâce. Tous les princes ont quitté la cour. La guerre civile est en perspective.

C'est le moment choisi par Richelieu, qui, au fond, ne faisait nul cas de cet Italien, pour adresser à celui-ci une lettre pleine de protestations : « Monsieur, honorant toujours ceux à qui j'ai une fois voué du service, je vous écris cette lettre pour vous en continuer les assurances; car j'aime mieux vous témoigner la vérité de mon affection aux occasions importantes que de vous en offrir, hors le temps, les seules apparences... Je vous supplierai seulement de croire que mes promesses seront toujours suivies de bons effets et pendant que vous me ferez l'honneur de m'aimer, que je vous saurai toujours très dignement servir... »

Évidemment, l'évêque de Luçon s'engage à fond dans la cause du maréchal. Qui sait? peut-être a-t-il déjà conçu le vague dessein de le supplanter. Les amitiés politiques ont de ces dessous inattendus.

Nous sommes arrivés, d'ailleurs, à cette année 1614, qui marque une date importante dans le règne de Louis XIII.

Les fonds amassés par Henri IV dans les caves de la Bastille avaient été dépensés pendant les trois premières années de la régence. Les princes du sang, les seigneurs de la cour, les protestans s'agitaient et cherchaient quelque occasion de troubler la tranquillité, qui, malgré tout, persistait dans le royaume. Sur la fin de 1612, un prétexte, le plus futile des prétextes, s'était présenté. Le prince de Condé, pour le moment d'accord avec le marquis d'Ancre, s'était montré froissé du refus qu'on lui avait fait du gouvernement de Château-Trompette et aussi de la faveur dans laquelle la reine tenait les Guise et d'Épernon. Il s'était retiré de la cour. Mayenne, Nevers, Bouillon et le marquis d'Ancre lui-même avaient fait comme Condé.

Au bout de quelques mois, Concini était revenu à la cour, avait repris sa place dans la faveur de la reine, et s'était séparé de la cabale de Condé pour se rapprocher des vieux ministres, Villeroy et Sillery.

Cette fois, Condé, très irrité, ne ménage plus rien. Il se persuade que ces intrigues de cour ou d'alcôve intéressent toute la France. Il profite du mécontentement vague que la puissance du favori répand dans le royaume; il lance un manifeste plein de reproches et de menaces.

Au fond, ce manifeste n'était qu'une adroite exploitation de tous les mécontentemens : « L'église n'a plus de splendeur, nul ecclésiastique n'est employé aux ambassades et n'a plus rang au conseil; la noblesse appauvrie et ruinée est maintenant taillée, chassée des offices de judicature et de finances, faute d'argent, privée de la paie des gens d'armes et esclave de ses créanciers; le peuple est surchargé par des commissions extraordinaires et tout tombe sur les pauvres pour les gages des riches. »

Ce sont là des plaintes qui peuvent se renouveler de tout temps, et qui, de tout temps, trouvent l'approbation et l'adhésion de tous ceux que leur sort ne satisfait pas. Condé ne se mettait pas en peine d'indiquer un remède précis aux maux qu'il dénonçait. Mais il essayait de rendre sa conjuration populaire, en réclamant énergiquement la convocation des états-généraux.

En un mot, on voulait brouiller. « Ce temps étoit si misérable, dit Richelieu lui-même, que ceux-là étoient les plus habiles parmi

les grands qui étoient les plus industrieux à faire des brouilleries : et les brouilleries étoient telles et y avoit si peu de sécurité en l'établissement des choses, que les ministres étoient plus occupés aux moyens nécessaires pour leur conservation qu'à ceux qui étoient nécessaires pour l'État. » Le gouvernement de la reine, pauvre, timide, tiraillé, sans prestige, se défendait mollement contre des accusations insaisissables ou contradictoires. Pour les écarter, il eût suffi qu'un mot fût prononcé avec autorité. Mais c'est justement l'autorité qui manquait à ce gouvernement, qu'on accusait d'abuser de la sienne.

Aussitôt la publication de son manifeste, Condé esquissa quelque chose comme une prise d'armes. Le peuple ne bougea pas. Tout était tranquille. Si le gouvernement de la reine n'était pas fort, il était doux. On avait le souvenir encore présent des misères civiles. On végétait dans une sorte d'indifférence que les objurgations intéressées de Condé et de ses amis ne pouvaient secouer.

Le gouvernement de la régente rassembla une armée. Les conjurés, mal préparés, prirent peur. La reine ne demandait qu'à s'entendre. Elle craignait que sa force ne se brisât, si elle en faisait seulement l'essai. Des pourparlers furent engagés à Soissons, d'abord, puis à Sainte-Menehould. Les princes obtinrent à peu près tout ce qu'ils voulurent : des places, des châteaux, des gouvernemens, de l'argent, et, enfin, pour ne pas abandonner tout leur programme populaire, la promesse de la réunion des états-généraux.

La profitable équipée des princes n'avait fait que rider la face du royaume; pourtant, elle avait agité un peu plus profondément le Poitou et avait eu, dans cette province, des suites un peu plus graves.

Le prince de Condé, se rendant à sa maison de Rochefort-sur-Creuse, devait passer près de Poitiers. Les magistrats municipaux résolurent d'aller, comme de coutume, au-devant de lui et de le saluer. Sur ces entrefaites, arrive une lettre de la reine, datée du 13 février 1614, qui se plaignait vivement du prince. Les ennemis du maire répandirent aussitôt le bruit que le projet de voyage annoncé n'avait d'autre objet que de livrer la ville au prince de Condé. On disait aussi que la reine, mécontente de Poitiers, avait conçu le dessein d'y construire une citadelle et d'y mettre une garnison.

Un vif mouvement d'opposition se fit alors contre le maire, Scévole de Sainte-Marthe. Celui-ci se trouvait ainsi, bon gré mal gré, re-

jeté dans le camp du prince; ses adversaires exagéraient leur royalisme pour l'expulser du sien.

A la tête de ces adversaires était le jeune évêque, La Rocheposay d'Abain, l'ami de Richelieu. Il était en correspondance avec la reine, avec Phelypeaux, et se sentait soutenu par le gouvernement. Il prit bientôt une attitude violente, agressive, peu convenable à un évêque. Il fit assassiner un émissaire du prince de Condé, Latrie. Il fit fermer les portes au prince lui-même qui s'avançait vers la ville et, enlevant la direction effective des affaires au maire et à ses échevins, il se mit en posture de soutenir un siège.

Le gouverneur, le duc de Roannès, instruit des faits, accourut en toute hâte avec des paroles de conciliation. On ne voulut pas l'entendre. Il fut menacé, maltraité par les partisans de l'évêque; il ne dut la vie qu'à sa prudence et fut forcé de quitter la ville.

Cependant, la paix de Sainte-Menehould était intervenue. La reine s'avança elle-même, à la tête d'une armée assez importante pour pacifier les provinces de l'ouest. Elle délivra à MM. Mangot et Mazuier, maîtres des requêtes, une commission qui leur donnait charge d'entendre les deux partis et de calmer les esprits. Le duc de Roannès revint « pour un jour » à Poitiers. L'assassinat des compagnons de Latrie fut oublié, tout rentra dans l'ordre. Mais l'évêque La Rocheposay, qui avait affiché un royalisme si intolérant, garda toute son influence.

Or c'est précisément à cette influence, à l'appui que lui donna son ami, que Richelieu dut, en août 1614, son élection aux états-généraux.

Le peu de renseignemens que nous avons sur cette période de sa vie nous le montre se prononçant très nettement contre les princes. Résidant dans son prieuré de Coussay, il soutient de ses conseils l'énergie de son collègue de Poitiers. Ils étaient à cette époque très unis.

Comme les bandes de Mayenne, allié de Condé, parcouraient le Poitou, elles n'eurent pas, pour le château de Richelieu, les égards auxquels avait droit la veuve du grand-prévôt. Richelieu en écrit de bonne encre à un lieutenant du duc de Mayenne, et il lui fait savoir qu'il comptait sur plus d'attention de la part du duc : « Je lui en eusse volontiers écrit, dit-il, si je n'eusse reconnu par le traitement qu'il a fait à ma mère, ou qu'il ne me croit plus au monde, ou qu'il me tient du tout incapable de lui rendre jamais service. » Adressée à l'ancien adversaire de Henri IV, c'est là une parole assez fière et qui ne sent plus son débutant.

Lors de la signature de la paix de Sainte-Menehould, Richelieu

avertit lui-même les fidèles de son diocèse; mais il se hâte d'ajouter que le mérite de cette heureuse conclusion appartient tout entier à la reine, « dont la prudence a veillé pour assurer notre repos. »

Richelieu ne perd, on le voit, aucune occasion d'affirmer sa fidélité à la cause de la régente. C'est à titre de royaliste avéré qu'il fut choisi pour représenter à Paris le clergé de la province.

L'occasion était guettée par lui depuis longtemps. Avant même que les lettres de convocation fussent lancées, un de ses amis, aposté dans la chancellerie, avait envoyé à M. de Bouthillier un double du projet de rédaction de ces lettres : « Voici ce que je vous ai promis, écrivait cet affidé; vous en savez l'importance qui fera que vous le tiendrez secret, comme je vous en prie. »

Ainsi, Richelieu avait pu lire avant tout le monde, non-seulement la lettre du roi aux baillis et sénéchaux, lettre purement officielle, et toute de formules, mais celle de la reine-régente. Il avait pu voir que les états étaient convoqués pour le mois de septembre en la ville de Sens, que les baillis étaient invités non-seulement à présider l'élection, mais à la surveiller de très près. « Je vous prie, disait la reine, de vouloir bien exhorter les uns et les autres d'apporter en cette action un esprit de paix et d'obéissance avec une bonne inclination et entière disposition de n'avoir autre but que celui que de bons et fidèles sujets doivent porter à ces occasions. Vous prendrez aussi soigneusement garde et avertirez ceux que vous estimez être à propos, à ce que le choix et l'élection de ceux qui doivent être députés soient faits de personnages d'honneur qui soient recommandables tant par leur probité et intégrité que pour leur affection au service du roi, mondit sieur et fils, et au bien et au repos de ses sujets. »

Richelieu, prévenu à l'avance, pouvait préparer ses batteries. Pour qui savait lire entre les lignes, il était clair que la « candidature officielle » allait faire jouer tous ses ressorts.

Quelques jours après (23 juin 1614), l'évêque de Luçon reçut du duc de Sully, gouverneur de Poitiers, l'ordre officiel de convocation des trois ordres de son diocèse : « Vous tiendrez, s'il vous plaît, la main, écrivait le vieux huguenot disgracié, à ce que toutes choses se fassent avec douceur; et, en tant que vous pourrez, qu'il soit député une personne de chacun ordre, de probité, qualité, et pouvoir suffisant et convenable au sujet... Votre piété et affection au service du roi me fait espérer que vous les témoignerez tout entières en une si importante occurrence... Je vous prie de croire, ajoutait-il

obligeamment, que j'honore votre vertu et fais état de votre amitié, comme je vous conjure de vous assurer de la mienne. »

Pour obtenir de pareilles protestations de la part d'un homme si hautain, il fallait que Richelieu fût décidément devenu quelque chose dans la province.

Les amis, en effet, ne s'endormaient pas. Le 3 juillet 1614, La Rocheposay, au fort de la querelle contre le prince de Condé, lui écrivait une lettre qui établit l'entente, en vue de l'élection : « Monsieur, je fis hier réponse à M. de Sully et le priai de me mander le jour auquel il désiroit que se fît l'assemblée pour l'élection des députés, parce qu'il ne me l'avoit pas spécifié. Toutes les affaires sont en bon état, ajoutoit l'évêque de Poitiers, tant au dedans qu'au dehors, de sorte qu'on ne peut espérer que bien, la reine ayant offert à M. le prince toute satisfaction en justice. Vous m'obligez trop d'avoir souvenance de moi et de me plaindre de mes peines; j'y suis tellement accoutumé depuis cinq mois, que je ne les ressens comme point, ayant aussi la résolution de ne rien appréhender en m'acquittant de mon devoir. »

Un mois après, à la veille même de l'élection, il prenait ses dernières mesures avec Richelieu et lui indiquait comment il avait aplani toutes les difficultés : « Je vous envoie M. le prieur de Sainte-Radegonde pour vous dire l'ordre que nous mettons ici pour l'assemblée du clergé et savoir de vous celui que vous avez apporté à votre diocèse. Ceux de Maillezais sont avertis de se trouver ici. On ne nommera qu'un député, parce que celui duquel je vous avois parlé ne peut accepter la charge, à cause de son âge, de sorte que vous serez seul, ce qui sera bien à propos pour beaucoup de raisons... »

Le lendemain, 10 août, les cloches sonnèrent dans chaque paroisse et les habitans députèrent quelques-uns d'entre eux pour aller à Poitiers procéder à l'élection.

Le terrain, comme on le voit, était bien préparé. La candidature de Richelieu était seule présentée. Ce jour même, pour apaiser les dernières inquiétudes de l'évêque de Poitiers, la reine régente avait signé le pouvoir de MM. Mangot et Mazuier, chargés de rétablir l'ordre et le calme dans les esprits.

Le mardi 12, la réunion des électeurs du tiers-état eut lieu au palais, par-devant l'assesseur, en l'absence du lieutenant-général; celle du clergé eut lieu en la salle de l'évêché; celle de la noblesse en la salle de l'audience du palais. Cette première réunion avait pour objet une entente préalable tant sur le choix des candidats que sur la rédaction des cahiers.

Dès le 19, l'élection de Richelieu était assurée. Duvergier de

Hauranne l'avait averti le premier, au nom de son évêque. Celui-ci prend bientôt la plume. On n'avait pu obtenir, du clergé de Poitiers, la nomination d'un seul député : il avait fallu donner, comme adjoint à l'évêque de Luçon, le doyen de Saint-Hilaire. En outre, le diocèse de Maillezais n'avait pas voulu se joindre au vote. La Rocheposay s'en explique : « Monsieur, vous savez par M. de Saint-Cyran comme vous fûtes hier nommé député pour ce diocèse, et M. le doyen de Saint-Hilaire avec vous, qui est un homme aussi paisible qu'on en sauroit désirer. On a été obligé de vous donner cet assistant parce que ceux de la ville eussent murmuré s'il n'y en eût eu un de la ville (encore qu'on n'a pas laissé de dire que les évêques vouloient tout faire, qu'un évêque seroit plus que quatre capitulaires et qu'on avoit toujours accoutumé d'en nommer un de Saint-Pierre), outre qu'on nomme deux partout et qu'on compte aux états, à ce qu'on dit, les voix des députés et non pas les provinces. La considération que vous serez député pour les trois évêchés a fort servi pour contenter les capitulans, qui seuls font les difficultés ; mais, à ce que j'entends, Maillezais va à Fontenay pour faire bande à part, ce qui ne leur réussira pas. Vous y remédierez, s'il vous plaît, comme à ce qui est de Luçon, et puisque vous me voulez faire l'honneur de venir ici, j'oserois vous supplier que ce fût lundi au soir, parce qu'on a pris le mardi suivant pour aviser aux cahiers et mettre ce qui est des trois diocèses en un cahier. Je me remets à M. de Saint-Cyran pour les autres particularités... »

Ces documens montrent les trois amis de Richelieu, La Rocheposay d'Abain, Saint-Cyran, et le fidèle doyen Bouthillier (car celui-ci n'avait pas quitté Poitiers durant tout le temps de l'élection), s'employant ensemble à préparer la carrière de leur ami, écartant devant lui tous les obstacles, lui mettant, selon une métaphore du temps, le pied à l'étrier.

Il ne restait plus qu'à donner, au travail qui s'était fait sous le manteau, une consécration officielle. Le 24 août, chacun des corps fut convoqué pour élire définitivement ses députés : « Ceux de l'église s'assemblèrent en la chambre du conseil ; ils désignèrent M. l'évêque de Luçon et le doyen de Saint-Hilaire ; ceux de la noblesse, en la chapelle ; ils nommèrent MM. de la Chateigneraie et de la Noue ; ceux du tiers-état, en la salle de l'audience, nommèrent MM. Desfontaines-Brochard, ancien conseiller et échevin, Brisson, sénéchal de Fontenay-le-Comte, et Arnaud, marchand. »

Les quelques semaines qui suivirent furent consacrées à la rédaction du cahier du clergé. Richelieu vint exprès à Poitiers pour prendre part à la discussion. L'exemplaire qui lui fut remis est

parvenu jusqu'à nous. Il garde, dans le fond comme dans la forme, de nombreuses traces de sa collaboration. En ce qui concerne les privilèges ecclésiastiques, le souci de la décence et du respect dans les actes religieux, l'obéissance au concile de Trente, le désir de voir s'étendre l'instruction des prêtres, l'abolition des duels, sur tous ces points, les cahiers du clergé de Poitou sont d'accord avec les pensées personnelles de l'évêque de Luçon. Ils sont aussi en conformité absolue avec les doctrines et les préjugés du temps. Richelieu, mandataire de ses collègues et de ses égaux du clergé poitevin, s'élève peu au-dessus d'eux. Si, déjà, il avait conçu quelque vague idée de son œuvre future, il se taisait. Pour le moment, il fallait réussir, et pour réussir, il fallait parler le langage des hommes dont il sollicitait la confiance.

Le 4 septembre 1614, la rédaction définitive du cahier lui fut remise, ainsi qu'à son collègue, le doyen de Saint-Hilaire. Le temps pressait d'ailleurs. La réunion des états, d'abord indiquée pour Sens, avait été plusieurs fois retardée; on venait de la fixer pour Paris, dans les premiers jours d'octobre.

Le jeune évêque, après avoir fait ses adieux à tous ceux qui l'avaient si généreusement servi dans cette circonstance, monta en carrosse, et accompagné du doyen de Saint-Hilaire, collègue peu embarrassant, il refit en hâte ce chemin que, six ans auparavant, il avait parcouru en sens contraire.

Le séjour qu'il avait fait dans la province n'était pas perdu. C'était cette province qui, maintenant, le choisissait, qui le désignait à la cour. Elle avait prolongé assez longtemps son influence sur lui pour qu'il en gardât l'empreinte toute sa vie.

VII. — LE RETOUR A PARIS.

Au moment où il rentre à Paris, ce jeune homme, que la vie politique va saisir, pétrir, déformer est encore intact, droit, frais, tel, ou à peu près, qu'il est sorti des mains de la nature; il respire encore l'arome du champ paternel. Il n'a pas trente ans.

Sur un grand corps maigre, droit, élancé, une figure longue et pâle, une chevelure noire, tombant en boucles abondantes jusque sur le col, un nez long, fort, busqué, se rattachant, par deux sourcils élevés, comme étonnés, à un front imposant et grave; une bouche charmante, pleine à la fois de volontés et de sourires, telles sont les principales lignes d'une physionomie dont la forte construction aquiline se dissimule encore sous les grâces de la jeu-

nesse. La moustache, relevée gaîment « à la soldade » et la royale, taillée en pointe, affinent et allongent encore cette figure triangulaire qui s'aiguise et luit dans l'éclair d'un regard court, vif, tranchant.

Cet œil parle; c'est lui qui explique et unit dans une même intensité de vie et d'action ce qu'il peut y avoir de contradictoire dans ce grand corps à la fois anguleux et souple, sur ce visage froid et vif, sur cette physionomie dure et souriante. Il y a, dans cet œil, la clarté, la sûreté du regard poitevin. Parfois pourtant la paupière tombe, et l'œil se voile des ombres épaisses qu'amasse le repliement de la réflexion intérieure. Un sourire l'égaie, une larme le mouille, avec une mobilité nerveuse, tout d'abord sincère, plus tard calculée et voulue.

Pour le moment, vêtu de la robe violette, coiffé du bonnet carré, portant le large col blanc qui convient à la pâleur de son teint, la main en avant, très grande et très fine, jeune, prompt, fébrile, l'évêque de Luçon s'avance, dans la foule des inconnus, du pas ferme d'un homme qui se sent parti pour les longs chemins.

Il est fier de sa noblesse, des services rendus par ses aïeux, par son père. Leur souvenir n'est pas totalement perdu; il saura le faire revivre. Les grandes alliances, les amitiés ne lui manquent pas. Son père, le grand-prévot, a laissé plus d'un compagnon d'armes parmi les hommes qui entourent la régente. Son frère a déjà renoué les fils de ces anciennes relations.

Du côté de sa mère, il est vrai, les alliances sont moins illustres. On ne s'en vante pas. Mais on ne dédaigne pas leur utilité. Les Bouthillier, personnages insinuans, amis des La Porte, fréquentent dans le monde parlementaire. Ce sont de ces gens qui se glissent par les passages secrets, alors que les grandes portes sont closes. L'évêque-député les met au service de sa fortune. Il a ainsi un pied dans les deux mondes, celui de la noblesse et celui de la haute bourgeoisie.

Ce n'est pas seulement qu'il se mêle à l'un ou à l'autre de ces deux mondes; il les résume, pour ainsi dire, en sa personne. Fils d'une race de soldats, il est homme d'action; petit-fils d'un avocat célèbre, il a le sens des lois, des affaires et de la pratique; prêtre, évêque, il cache, sous sa robe, les doubles ambitions et les doubles facultés qui lui viennent de cette double origine.

Trois classes, clergé, noblesse et tiers-état, divisent alors la nation française. Richelieu prend quelque chose à chacune d'elles; il se trouve, si je puis dire, placé exactement à leur point d'intersection. Sa carrière est la résultante de leur action historique.

Le hasard l'a fait naître à Paris, dans les dernières années, si

troublées, de la monarchie des Valois. Peut-être son enfance a-t-elle gardé l'étonnement de cette journée des barricades qui chassa le roi de sa capitale et mit en péril l'unité du royaume? Son père concourt à l'avènement de la dynastie des Bourbons et crée ainsi le lien qui rattache une famille, toujours fidèle, à la nouvelle race des rois. Ce père meurt. La mère retourne à Richelieu, ramassant autour d'elle, avec ses fils, les débris d'une fortune que les révolutions ont détruite.

Tout le monde souffre dans le royaume; la province où elle se réfugie, plus que nulle autre. La petite famille est exposée à tous les hasards de ces temps sombres. On vit, dans ce château lointain, serrés les uns contre les autres, en proie à toutes les émotions, à toutes les terreurs, à toutes les misères privées qui suivent les malheurs publics.

La guerre, la rébellion, frappent aux portes et, à coups répétés, enfoncent, dans ces âmes impressionnables, l'horreur et la haine de la rébellion et de la guerre.

La source du mal n'est pas loin : elle est à La Rochelle, à Saumur, à Loudun ; c'est l'hérésie. C'est elle qui engendre l'insoumission, les luttes individuelles, le désordre. Elle est la mère funeste de tous les maux dont on souffre.

L'enfant revient à Paris pour y poursuivre des études commencées dans le tumulte. A Paris, même spectacle. La honte et la désolation s'étalent jusque dans le paisible séjour des écoliers, sur cette Montagne-Sainte-Geneviève que la guerre civile n'a pas respectée. Les esprits sont sur le qui-vive. Il semble toujours que les maux passés vont reparaître ; les anciennes inquiétudes renaissent à la moindre alerte.

Pourtant, le pouvoir royal s'est ressaisi, sous la direction d'un prince vaillant, habile, autoritaire. Cette enfance s'achève dans le calme et la prospérité relative des dernières années du règne de Henri IV. On avait tant souffert que le contraste grandit encore le grand roi auquel on devait ce bonheur. Il suffit de quelques années heureuses pour rendre à tous les Français cette inclination vers le pouvoir personnel qui leur est si naturelle.

Le jeune adolescent recueille bientôt les premiers bénéfices des services rendus par son père à la nouvelle dynastie. Le roi le remarque, le connaît, l'appelle. Par les soins du prince, ses études sont facilitées ; sa carrière est ouverte. Rome, à la demande du roi, passe sur les exigences habituelles de la hiérarchie. Henri IV fait de Richelieu un évêque, *son évêque*.

Celui-ci retourne dans sa province. Il y attend, dans le repos laborieux des lettres, l'heure de se distinguer; il y acquiert le

premier sentiment de sa force, une première expérience des affaires.

Mais le roi meurt. L'inquiétude renaît. La France est agitée de nouveau. On reparle des anciennes discordes, des anciennes rébellions, si détestables. Pourtant, le lien de l'autorité royale, quoique relâché, ne se rompt pas. On peut espérer qu'il sera assez fort pour contenir les nouveaux périls menaçans.

Mais il faut que tous les bons citoyens concourent à cette œuvre; qu'ils se groupent autour du pouvoir central pour maintenir, à tout prix, la paix civile. La province, avec son calme, son sang-froid, son discernement, s'emploie à cette œuvre. Le pouvoir royal s'appuie sur elle, pour résister aux attaques de ses vieux adversaires : la haute féodalité seigneuriale et le parti huguenot.

Les états vont se réunir à Paris. L'influence de la reine s'est fait sentir dans les élections et ce sont les élections qui envoient à Paris tant de fidèles serviteurs de la cause royale.

Richelieu est de ceux-ci. Il a la conception très claire de l'œuvre qu'on allait entreprendre en commun. Ses ancêtres ont déposé en lui une tradition de loyalisme qu'ont encore développée les impression de son enfance, son éducation classique, un voyage à Rome qui, en ouvrant son esprit, lui a donné le sentiment des intérêts supérieurs de la patrie commune.

Cet ensemble de traditions, d'impressions, de préjugés mêmes, race, famille, caste, profession, se fondent dans une personnalité qui s'achève par une longue réflexion et un grand empire sur elle-même.

Intelligence et volonté, telle est, en deux mots, cette personnalité. Elle met un parfait équilibre des facultés au service d'une passion violente, l'ambition. Cet homme veut; il sait ce qu'il veut. Il sait agir; il sait attendre. Ce Français, Français de père, de mère, de naissance, d'éducation, a le sentiment très net de ce qu'est la France; il l'a vue au dedans et du dehors; il en a fait le tour. Mais il sait aussi ce que la France doit à un homme comme lui. Il attend beaucoup d'elle, pour lui rendre beaucoup.

Ses ambitions sont exigeantes, très personnelles. Il a dans les veines le sang « convoiteux » des vieux chasseurs de La Brenne. Il est, comme eux, âpre à la curée. Mais ces instincts violens n'apparaissent qu'à peine. Il les surveille et ne laisse rien percer. Il s'essaie à la dissimulation et déjà il y réussit. N'ayant pas encore reçu beaucoup, il n'a pas eu le temps de se montrer ingrat.

Un tempérament susceptible, orgueilleux, fourbe, que peu à peu

l'âge et l'exercice du pouvoir manifesteront, ne montre encore que ses beaux côtés, l'ardeur, la finesse, la grâce souriante et serviable, le désir des grands services et l'amour de la gloire. Il est empressé, séduisant, charmant, dans la gravité ecclésiastique d'une jeunesse déjà mûre.

Justement, le gouvernement d'une reine ouvre devant ce jeune homme, devant ce prêtre, la voie rapide de la faveur ; faveur actuellement prodiguée à des étrangers indignes. Mais il n'est pas si difficile de les remplacer, de reprendre, à un point de vue français, la politique étroitement royale qui est naturellement celle des favoris.

Si cette entreprise est facile à concevoir, que d'habileté, de persévérance, de prudence pour l'achever ! Il faut jouer un jeu si serré et si dissimulé que personne ne s'aperçoive des desseins obscurs qu'on ose à peine s'avouer à soi-même.

L'occasion s'est offerte à Richelieu. Il l'a saisie. Le voilà rentré à Paris, portant en lui l'amas confus de ses aspirations, de ses projets et de ses rêves. Son activité, son flair, sa souplesse sont en jeu. Il hume l'air de la cour. C'est ici qu'il va falloir dompter sa propre nature, la surveiller sans cesse. Il faut se faire connaître, montrer ce qu'on est et ne pas le montrer trop ; se couvrir, mais avec un visage toujours ouvert et charmant.

Se taire, dissimuler, attendre, ce sont ses premiers jeux. Plaire, émouvoir, conquérir, ce sont ses premiers succès. Il se jette dans la mêlée avec une résolution contenue, qui se domine jusque dans l'ardeur du combat.

Comme il est adroit, comme il est prompt, comme il est beau, ce jeune et gracieux lutteur, fils de Paris, fils de la province, fils de la France, qui va paraître dans une grande assemblée, se faire écouter par les trois ordres, obtenir la confiance du premier d'entre eux, étonner la cour, fasciner une reine, s'emparer enfin du pouvoir ; — de ce pouvoir tant désiré, qui n'est encore que le but, mais qui, une fois saisi, deviendra l'instrument !

GABRIEL HANOTAUX.

THAIS

CONTE PHILOSOPHIQUE

III[1].

L'EUPHORBE.

Paphnuce était de retour au saint désert. Il avait pris vers Athribis le bateau qui remontait le Nil pour porter des vivres au monastère de l'abbé Sérapion. Quand il débarqua, ses disciples s'avancèrent au-devant de lui avec de grandes démonstrations de joie. Les uns levaient les bras au ciel; les autres, prosternés à terre, baisaient les sandales de l'abbé. Car ils savaient déjà ce que le saint avait accompli dans Alexandrie. C'est ainsi que les moines recevaient ordinairement par des voies inconnues et rapides les avis intéressant la sûreté ou la gloire de l'Église. Les nouvelles couraient dans le désert avec la rapidité du simoun.

Et tandis que Paphnuce s'enfonçait dans les sables, ses disciples le suivaient en louant le Seigneur. Flavien, qui était l'ancien de ses frères, saisi tout à coup d'un pieux délire, se mit à chanter un cantique inspiré :

« Jour béni ! voici que notre père nous est rendu !

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juillet.

« Il nous revient, chargé de nouveaux mérites dont le prix nous sera compté !

« Car les vertus du père sont la richesse des enfans, et la sainteteté de l'abbé embaume toutes les cellules.

« Paphnuce notre père vient de donner à Jésus-Christ une nouvelle épouse.

« Il a changé par son art merveilleux une brebis noire en brebis blanche.

« Et voici qu'il nous revient chargé de nouveaux mérites,

« Semblable à l'abeille de l'Arsinoïtide, qu'alourdit le nectar des fleurs,

« Comparable au bélier de Nubie, qui peut à peine supporter le poids de sa laine abondante.

« Célébrons ce jour en assaisonnant nos mets avec de l'huile ! »

Parvenus au seuil de la cellule abbatiale, ils se mirent tous à genoux et dirent :

« Que notre père nous bénisse et qu'il nous donne à chacun une mesure d'huile pour fêter son retour ! »

Seul, Paul le Simple, resté debout, demandait : Quel est cet homme ? et ne reconnaissait point Paphnuce. Mais personne ne prenait garde à ce qu'il disait, parce qu'on le savait dépourvu d'intelligence, bien que rempli de piété.

L'abbé d'Antinoé, renfermé dans sa cellule, songea :

— J'ai donc enfin regagné l'asile de mon repos et de ma félicité. Je suis donc rentré dans la citadelle de mon contentement. D'où vient que ce cher toit de roseaux ne m'accueille point en ami, et que ces murs ne me disent pas : Sois le bien-venu ! Rien depuis mon départ n'est changé dans cette demeure d'élection. Voici ma table et mon lit. Voici la tête de momie qui m'inspira tant de fois des pensées salutaires, et voici le livre où j'ai si souvent cherché les images de Dieu. Et pourtant je ne retrouve rien de ce que j'ai laissé. Ces choses m'apparaissent tristement dépouillées de leurs grâces coutumières, et il me semble que je les vois aujourd'hui pour la première fois. En regardant cette table et cette couche, que j'ai jadis taillées de mes mains, cette tête noire et desséchée, ces rouleaux de papyrus remplis des dictées de Dieu, je crois voir les meubles d'un mort. Après les avoir tant connus, je ne les reconnais pas. Hélas ! puisqu'en réalité rien n'est changé autour de moi, c'est moi qui ne suis plus celui que j'étais. Je suis un autre. Le mort c'était moi ! Qu'est-il devenu, mon Dieu ? Qu'a-t-il emporté ? Que m'a-t-il laissé ? Et qui suis-je ?

Et il s'inquiétait surtout de trouver malgré lui que sa cellule était petite, tandis qu'en la considérant par les yeux de la foi, on devait l'estimer immense, puisque l'infini de Dieu y commençait.

S'étant mis à prier, le front contre terre, il recouvra un peu de joie. Il y avait à peine une heure qu'il était en oraison, quand l'image de Thaïs passa devant ses yeux. Il en rendit grâces à Dieu :

— Jésus! c'est toi qui me l'envoies. Je reconnais là ton immense bonté : tu veux que je me plaise, m'assure et me rassérène à la vue de celle que je t'ai donnée. Tu présentes à mes yeux son sourire maintenant désarmé, sa grâce désormais innocente, sa beauté dont j'ai arraché l'aiguillon. Pour me flatter, mon Dieu, tu me la montres telle que je l'ai ornée et purifiée à ton intention, comme un ami rappelle en souriant à son ami le présent agréable qu'il en a reçu. C'est pourquoi je vois cette femme avec plaisir, assuré que sa vision vient de toi. Tu veux bien ne pas oublier que je te l'ai donnée, mon Jésus ; garde-la puisqu'elle te plaît et ne souffre pas surtout que ses charmes brillent pour d'autres que pour toi.

Pendant toute la nuit, il ne put dormir, et il vit Thaïs plus distinctement qu'il ne l'avait vue dans la grotte des Nymphes. Il se rendait témoignage, disant :

— Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour la gloire de Dieu.

Pourtant, à sa grande surprise, il ne goûtait point la paix du cœur. Il soupirait :

— Pourquoi es-tu triste, mon âme, et pourquoi me troubles-tu ?

Et son âme demeurait inquiète. Il resta trente jours dans cet état de tristesse qui présage au solitaire de redoutables épreuves. L'image de Thaïs ne le quittait ni le jour ni la nuit. Il ne la chassait point parce qu'il pensait encore qu'elle venait de Dieu et que c'était l'image d'une sainte. Mais, un matin, elle le visita en rêve, les cheveux ceints de violettes, et si redoutable dans sa douceur qu'il en cria d'épouvante et se réveilla couvert d'une sueur glacée. Les yeux encore cillés par le sommeil, il sentit un souffle humide et chaud lui passer sur le visage : un petit chacal, les deux pattes posées au chevet du lit, lui soufflait au nez son haleine puante et riait du fond de sa gorge.

Paphnuce en éprouva un immense étonnement et il lui sembla qu'une tour s'abîmait sous ses pieds. Et, en effet, il tombait du haut de sa confiance écroulée. Il fut quelque temps incapable de penser; puis, ayant recouvré ses esprits, sa méditation ne fit qu'accroître son inquiétude.

— Dieu juste, à quelles épreuves réserves-tu tes serviteurs, si les apparitions de tes saintes sont un danger pour eux ? Fais-moi connaître, par un signe intelligible, ce qui vient de toi et ce qui vient de l'Autre !

Et comme Dieu, dont les desseins sont impénétrables, ne jugea pas convenable d'éclairer son serviteur, Paphnuce, plongé dans le

doute, résolut de ne plus songer à Thaïs. Mais sa résolution demeura stérile. L'absente était sur lui. Elle le regardait tandis qu'il lisait, qu'il méditait, qu'il priait, ou qu'il contemplait. Son approche idéale était précédée par un bruit léger, tel que celui d'une étoffe qu'une femme froisse en marchant, et ces visions avaient une exactitude que n'offrent point les réalités, lesquelles sont par elles-mêmes mouvantes et confuses, tandis que les fantômes, qui procèdent de la solitude, en portent les profonds caractères et présentent une fixité puissante. Elle venait sous diverses apparences; tantôt pensive, le front ceint de sa dernière couronne périssable, vêtue, comme au banquet d'Alexandrie, d'une robe couleur de mauve, semée de fleurs d'argent; tantôt voluptueuse, dans le nuage de ses voiles légers et baignée encore des ombres tièdes de la grotte des Nymphes; tantôt pieuse et rayonnant, sous la bure, d'une joie céleste; tantôt tragique, les yeux nageant dans l'horreur de la mort et montrant sa poitrine nue, parée du sang de son cœur ouvert. Ce qui l'inquiétait le plus dans ces visions, c'était que des couronnes, des tuniques, des voiles, qu'il avait brûlés de ses propres mains pussent ainsi revenir; il lui devenait évident que ces choses avaient une âme impérissable et il s'écriait :

— Voici que les âmes innombrables des péchés de Thaïs viennent à moi!

Quand il détournait la tête, il sentait Thaïs derrière lui et il n'en éprouvait que plus d'inquiétude. Ses misères étaient cruelles. Mais comme son âme et son corps restaient purs au milieu des tentations, il espérait en Dieu et lui faisait de tendres reproches.

— Mon Dieu, si je suis allé la chercher si loin parmi les gentils, c'était pour toi, non pour moi. Il ne serait pas juste que je pâtisse de ce que j'ai fait dans ton intérêt. Protège-moi, mon doux Jésus; mon Sauveur, sauve-moi. Ne permets pas que le fantôme accomplisse ce que n'a point accompli le corps. Quand j'ai triomphé de la chair, ne souffre pas que l'ombre me terrasse. Je connais que je suis exposé présentement à des dangers plus grands que ceux que je courus jamais. J'éprouve et je sais que le rêve a plus de puissance que la réalité. Et comment en pourrait-il être autrement, puisqu'il est lui-même une réalité supérieure? Il est l'âme des choses. Platon lui-même, bien qu'il ne fût qu'un idolâtre, a reconnu l'existence propre des idées. Dans ce banquet des démons où tu m'as accompagné, Seigneur, j'ai entendu des hommes, il est vrai, souillés de crimes, mais non point certes dénués d'intelligence, s'accorder à reconnaître que nous percevons dans la solitude, dans la méditation et dans l'extase des objets véritables; et ton Écriture, mon Dieu, atteste maintes fois la vertu des songes et la force des

visions formées soit par toi, Dieu splendide, soit par ton adversaire.

Un homme nouveau était en lui et maintenant il raisonnait avec Dieu et Dieu ne se hâtait point de l'éclairer. Ses nuits n'étaient plus qu'un long rêve et ses jours ne se distinguaient point des nuits. Un matin, il se réveilla en poussant des soupirs, tels qu'il en sort, à la clarté de la lune, des tombeaux qui recouvrent les victimes des crimes. Thaïs était venue, montrant ses pieds sanglans; et tandis qu'il pleurait, elle s'était glissée dans sa couche. Il ne lui restait plus de doutes : l'image de Thaïs était une image impure.

Le cœur soulevé de dégoût, il s'arracha de sa couche souillée et se cacha la face dans les mains, pour ne plus voir le jour. Les heures coulaient sans emporter sa honte. Tout se taisait dans la cellule. Pour la première fois, depuis de longs jours, Paphnuce était seul. Le fantôme l'avait enfin quitté et son absence même était épouvantable. Rien, rien pour le distraire du souvenir du songe. Il pensait, plein d'horreur :

— Comment ne l'ai-je point repoussée? Comment ne me suis-je pas arraché de ses bras froids et de ses genoux brûlans?

Il n'osait plus prononcer le nom de Dieu près de cette couche abominable et il redoutait que, sa cellule étant profanée, les démons n'y pénétrassent librement à toute heure. Ses craintes ne le trompaient point. Les sept petits chacals, retenus naguère sur le seuil, entrèrent à la file et s'allèrent blottir sous le lit. A l'heure de vêpres, il en vint un huitième dont l'odeur était infecte. Le lendemain, un neuvième se joignit aux autres et bientôt il y en eut trente, puis soixante, puis quatre-vingts. Ils se faisaient plus petits à mesure qu'ils se multipliaient et, n'étant pas plus gros que des rats, ils couvraient l'aire, la couche et l'escabeau. Un d'eux, ayant sauté sur la tablette de bois placée au chevet du lit, se tenait les quatre pattes réunies sur la tête de mort et regardait le moine avec des yeux ardens. Et il venait chaque jour de nouveaux chacals.

Pour expier l'abomination de son rêve et fuir les pensées impures, Paphnuce résolut de quitter sa cellule, désormais immonde, et de se livrer au fond du désert à des austérités inouïes, à des travaux singuliers, à des œuvres très neuves. Mais avant d'accomplir son dessein, il se rendit auprès du vieillard Palémon, afin de lui demander conseil.

Il le trouva qui, dans son jardin, arrosait ses laitues. C'était au déclin du jour. Le Nil était bleu et coulait au pied des collines violettes. Le bonhomme marchait doucement pour ne pas effrayer une colombe qui s'était posée sur son épaule.

— Le Seigneur, dit-il, soit avec toi, frère Paphnuce! Admire sa bonté : il m'envoie les bêtes qu'il a créées pour que je m'entretienne

avec elles de ses œuvres et afin que je le glorifie dans les oiseaux du ciel. Vois cette colombe, remarque les nuances changeantes de son cou, et dis si ce n'est pas un bel ouvrage de Dieu. Mais n'as-tu pas, mon frère, à m'entretenir de quelque pieux sujet? S'il en est ainsi, je poserai là mon arrosoir et je t'écouterai.

Paphnuce conta au vieillard son voyage, son retour, les visions de ses jours, les rêves de ses nuits, sans omettre le songe criminel et la foule des chacals.

— Ne penses-tu pas, mon père, ajouta-t-il, que je dois m'enfoncer dans le désert, afin d'y accomplir des travaux extraordinaires et d'étonner le diable par mes austérités?

— Je ne suis qu'un pauvre pécheur, répondit Palémon, et je connais mal les hommes, ayant coulé toute ma vie dans ce jardin, avec des gazelles, des petits lièvres, et des pigeons. Mais il me semble, mon frère, que ton mal vient surtout de ce que tu as passé sans ménagement des agitations du siècle au calme de la solitude. Ces brusques passages ne peuvent que nuire à la santé de l'âme. Il en est de toi, mon frère, comme d'un homme qui s'expose presque dans le même temps à une grande chaleur et à un grand froid. La toux l'agite et la fièvre le tourmente. A ta place, frère Paphnuce, loin de me retirer tout de suite dans quelque désert affreux, je prendrais les distractions qui conviennent à un moine et à un saint abbé. Je visiterais les monastères du voisinage. Il y en a d'admirables, à ce que l'on rapporte. Celui de l'abbé Sérapion contient, m'a-t-on dit, mille quatre cent trente-deux cellules, et les moines y sont divisés en autant de légions qu'il y a de lettres dans l'alphabet grec. Si j'étais de toi, mon frère, j'irais m'en assurer de mes yeux, et je n'aurais point de repos que je n'aie contemplé une chose si merveilleuse. Je ne manquerais pas d'étudier les constitutions des diverses communautés qui sont semées sur les bords du Nil, afin de pouvoir les comparer entre elles. Ce sont là des soins convenables à un religieux tel que toi. Tu n'es pas sans avoir ouï dire que l'abbé Ephrem a rédigé des règles spirituelles d'une grande beauté. Avec sa permission, tu pourrais en prendre copie, toi qui es un scribe habile. Moi, je ne saurais, et mes mains, accoutumées à manier la bêche, n'auraient pas la souplesse qu'il faut pour conduire sur le papyrus le mince roseau de l'écrivain. Mais toi, mon frère, tu possèdes la connaissance des lettres et il faut en remercier Dieu, car on ne saurait trop admirer une belle écriture. Le travail de copiste et de lecteur offre de grandes ressources contre les mauvaises pensées. Frère Paphnuce, que ne mets-tu par écrit les enseignemens de Paul et d'Antoine, nos pères? Peu à peu tu retrouveras dans ces pieux travaux la paix de l'âme et des sens;

la solitude redeviendra aimable à ton cœur et bientôt tu seras en état de reprendre les travaux ascétiques que tu pratiquais autrefois et que ton voyage a interrompus. Mais il ne faut pas attendre un grand bien d'une pénitence excessive. Du temps qu'il était parmi nous, notre père Antoine avait coutume de dire : « L'excès du jeûne produit la faiblesse et la faiblesse engendre l'inertie. Il est des moines qui ruinent leur corps par des abstinences indiscrètement prolongées. On peut dire de ceux-là qu'ils se plongent le poignard dans le sein et qu'ils se livrent inanimés au pouvoir du démon. » Ainsi parlait le saint homme Antoine; je ne suis qu'un ignorant, mais, avec la grâce de Dieu, j'ai retenu les propos de notre père.

Paphnuce rendit grâces à Palémon et promit de méditer ses conseils. Ayant franchi la barrière de roseaux qui fermait le petit jardin, il se retourna et vit le bon jardinier qui arrosait ses salades, tandis que la colombe se balançait sur son dos arrondi. A cette vue, il fut pris de l'envie de pleurer.

En rentrant dans sa cellule, il y trouva un étrange fourmillement. On eût dit des grains de sable agités par un vent furieux, et il reconnut que c'étaient des myriades de petits chacals. Cette nuit-là, il vit en songe une haute colonne de pierre, surmontée d'une figure humaine, et il entendit une voix qui disait :

— Monte sur cette colonne !

A son réveil, persuadé que ce songe lui était envoyé du ciel, il assembla ses disciples et leur parla de la sorte :

— Mes fils bien-aimés, je vous quitte pour aller où Dieu m'envoie. Pendant mon absence, obéissez à Flavien comme à moi-même, et prenez soin de notre frère Paul. Soyez bénis. Adieu.

Tandis qu'il s'éloignait, ils demeuraient prosternés à terre, et, quand ils relevèrent la tête, ils virent sa grande forme noire à l'horizon des sables.

Il marcha jour et nuit, jusqu'à ce qu'il eût atteint les ruines de ce temple bâti jadis par les idolâtres, et dans lequel il avait dormi parmi les scorpions et les sirènes, lors de son voyage merveilleux. Les murs, couverts de signes magiques, étaient debout. Trente fûts gigantesques, qui se terminaient en têtes humaines ou en fleurs de lotus, portaient encore d'énormes poutres de pierre. Seule à l'extrémité du temple, une de ces colonnes avait secoué son faix antique et se dressait libre.

Elle avait pour chapiteau la tête d'une femme aux yeux longs, aux joues rondes, qui souriait, portant au front des cornes de vache. Paphnuce, en la voyant, reconnut la colonne qui lui avait été montrée dans son rêve, et il l'estima haute de trente-deux cou-

dées. S'étant rendu dans le village voisin, il fit faire une échelle de cette hauteur, et, quand l'échelle fut appliquée à la colonne, il y monta, s'agenouilla sur le chapiteau et dit au Seigneur :

— Voici donc, mon Dieu, la demeure que tu m'as choisie. Puissé-je y rester en ta grâce jusqu'à l'heure de ma mort.

Il n'avait point pris de vivres, s'en remettant de ses besoins à la Providence divine et comptant que des paysans charitables lui donneraient de quoi subsister. Et en effet, le lendemain, vers l'heure de none, des femmes vinrent avec leurs enfans, portant des pains, des dattes et de l'eau fraîche, que les jeunes garçons montèrent jusqu'au faîte de la colonne.

Le chapiteau n'était pas assez large pour que le moine pût s'y étendre tout de son long, en sorte qu'il dormait les jambes croisées, la tête contre la poitrine, et le sommeil était pour lui une fatigue plus cruelle que la veille. A l'aurore, les éperviers l'effleuraient de leurs ailes, et il se réveillait plein d'angoisse et d'épouvante.

Il se trouva que le charpentier qui avait fait l'échelle craignait Dieu. Ému à la pensée que le saint était exposé au soleil et à la pluie, et redoutant qu'il ne vînt à choir pendant son sommeil, cet homme pieux établit sur la colonne un toit et une balustrade.

Cependant, le renom d'une si merveilleuse existence se répandait de village en village, et les laboureurs de la vallée venaient le dimanche, avec leurs femmes et leurs enfans, contempler le stylite. Les disciples de Paphnuce ayant appris avec admiration le lieu de sa retraite sublime, se rendirent auprès de lui et obtinrent de lui la faveur de se bâtir des cabanes au pied de la colonne. Chaque matin ils venaient se ranger en cercle autour du maître, qui leur faisait entendre des paroles d'édification :

— Mes fils, leur disait-il, demeurez semblables à ces petits enfans que Jésus aimait. Là est le salut. Le péché de la chair est la source et le principe de tous les péchés : ils sortent de lui comme d'un père. L'orgueil, l'avarice, la paresse, la colère et l'envie sont sa postérité bien-aimée. Voici ce que j'ai vu dans Alexandrie : j'ai vu les riches emportés par le vice de luxure qui, semblable à un fleuve à la barbe limoneuse, les poussait dans le gouffre amer.

Les abbés Éphrem et Sérapion, instruits d'une telle nouveauté, voulurent la voir de leurs yeux. Découvrant au loin sur le fleuve la voile en triangle qui les amenait vers lui, Paphnuce ne put se défendre de penser que Dieu l'avait érigé en exemple aux solitaires. A sa vue, les deux saints abbés ne dissimulèrent point leur surprise ; s'étant consultés, ils tombèrent d'accord pour blâmer une pénitence si extraordinaire, et ils exhortèrent Paphnuce à descendre.

— Un tel genre de vie est contraire à l'usage, disaient-ils; il est singulier et hors de toute règle.

Mais Paphnuce leur répondit :

— Qu'est-ce donc que la vie monacale, sinon une vie prodigieuse? Et les travaux du moine ne doivent-ils pas être singuliers comme lui-même? C'est par un signe de Dieu que je suis monté ici; c'est un signe de Dieu qui m'en fera descendre.

Tous les jours des religieux venaient par troupe se joindre aux disciples de Paphnuce et se bâtissaient des abris autour de l'ermitage aérien. Plusieurs d'entre eux, pour imiter le saint, se hissèrent sur les décombres du temple; mais, blâmés de leurs frères ou vaincus par la fatigue, ils renoncèrent bientôt à ces pratiques. Les pèlerins affluaient. Il y en avait qui venaient de très loin, et ceux-là avaient faim et soif. Une pauvre veuve eut l'idée de leur vendre de l'eau fraîche et des pastèques. Adossée à la colonne, derrière ses bouteilles de terre rouge, ses tasses et ses fruits, sous une toile à raies bleues et blanches, elle criait : « Qui veut boire? » A l'exemple de cette veuve, un boulanger apporta des briques et construisit un four tout à côté, dans l'espoir de vendre des pains et des gâteaux aux étrangers. Comme la foule des visiteurs grossissait sans cesse et que les habitans des grandes villes de l'Égypte commençaient à venir, un homme avide de gain éleva un caravansérail pour loger les maîtres avec leurs serviteurs, leurs chameaux et leurs mulets. Il y eut bientôt devant la colonne un marché où les pêcheurs du Nil apportaient leurs poissons et les jardiniers leurs légumes. Un barbier, qui rasait les gens en plein air, égayait la foule par ses joyeux propos. Le vieux temple, si longtemps enveloppé de silence et de paix, se remplit des mouvemens et des rumeurs innombrables de la vie. Les cabaretiers transformaient en caves les salles souterraines et clouaient aux antiques piliers des enseignes surmontées de l'image du saint homme Paphnuce et portant cette inscription en grec et en égyptien : *On vend ici du vin de grenades, du vin de figues et de la vraie bière de Cilicie.* Sur les murs, sculptés de profils sveltes et purs, les marchands suspendaient des guirlandes d'oignons et de poissons fumés, des lièvres morts et des moutons écorchés. Le soir, les vieux hôtes des ruines, les rats, s'enfuyaient en longue file vers le fleuve, tandis que les ibis, inquiets, allongeant le cou, posaient une patte incertaine sur les hautes corniches vers lesquelles montaient la fumée des cuisines, les appels des buveurs et les cris des servantes. Tout alentour, des arpenteurs traçaient des rues, des maçons bâtissaient des couvens, des chapelles, des églises. Au bout de six mois, une ville était fondée avec un corps de garde, un tribunal, une prison et une école tenue par un vieux scribe aveugle.

Les pèlerins étaient innombrables. Les évêques et les chorévêques accouraient pleins d'admiration. Le patriarche d'Antioche, qui se trouvait alors en Égypte, vint avec tout son clergé. Il approuva hautement la conduite extraordinaire du stylite, et les chefs des Églises de Libye suivirent, en l'absence d'Athanase, le sentiment du patriarche. Ce qu'ayant appris, les abbés Éphrem et Sérapion vinrent s'excuser aux pieds de Paphnuce de leurs premières défiances. Paphnuce leur répondit :

— Sachez, mes frères, que la pénitence que j'endure est à peine égale aux tentations qui me sont envoyées et dont le nombre et la force m'étonnent. Un homme, à le voir du dehors, est petit, et, du haut du socle où Dieu m'a porté, je vois les êtres humains s'agiter comme des fourmis. Mais à le considérer en dedans, l'homme est immense : il est grand comme le monde, car il le contient. Tout ce qui s'étend devant moi, ces monastères, ces hôtelleries, ces barques sur le fleuve, ces villages et ce que je découvre au loin de champs, de canaux, de sables et de montagnes, tout cela n'est rien en regard de ce qui est en moi. Je porte dans mon cœur des villes innombrables et des déserts illimités. Et le mal, le mal et la mort, étendus sur cette immensité, la couvrent comme la nuit couvre la terre. Je suis à moi seul un univers de pensées mauvaises.

Il parlait ainsi parce que le désir de la femme était en lui.

Le septième mois, il vint d'Alexandrie, de Bubaste et de Saïs des femmes qui, longtemps stériles, espéraient obtenir des enfans par l'intercession du saint homme et la vertu de la stèle. Elles frottaient contre la pierre leurs flancs inféconds. Puis ce furent, à perte de vue, des chariots, des litières, des brancards qui s'arrêtaient, se pressaient, se poussaient sous l'homme de Dieu. Il en sortait des malades effrayans à voir. Des mères présentaient à Paphnuce leurs jeunes garçons dont les membres étaient retournés, les yeux révulsés, la bouche écumeuse et la voix rauque. Il imposait sur eux les mains. Des aveugles s'approchaient, les bras battans, et levaient vers lui, au hasard, leur face percée de deux trous sanglans. Des paralytiques lui montraient l'immobilité pesante, la maigreur mortelle et le raccourcissement hideux de leurs membres; des boiteux lui présentaient leur pied-bot; des cancéreuses, prenant leur poitrine à deux mains, découvraient devant lui leur sein dévoré par l'invisible vautour. Des femmes hydropiques se faisaient déposer à terre et il semblait qu'on déchargeât des outres. Il les bénissait. Des Nubiens, atteints de la lèpre éléphantine, avançaient d'un pas lourd et le regardaient avec des yeux en pleurs sur un visage inanimé. Il faisait sur eux le signe de la croix. On lui porta sur une civière une jeune fille d'Aphrodito-

polis qui, après avoir vomi du sang, dormait depuis trois jours. Elle semblait une image de cire et ses parens, qui la croyaient morte, avaient posé une palme sur sa poitrine. Paphnuce ayant prié Dieu, la jeune fille souleva la tête et ouvrit les yeux.

Comme le peuple publiait partout les miracles opérés par le saint, les malheureux atteints du mal que les Grecs nomment le mal divin accouraient de toutes les parties de l'Égypte, en légions innombrables. Dès qu'ils apercevaient la stèle, ils étaient saisis de convulsions, se roulaient à terre, se cabraient, se mettaient en boule. Et, chose à peine croyable ! les assistans, agités à leur tour par un violent délire, imitaient les contorsions des épileptiques. Moines et pèlerins, hommes, femmes, se vautraient, se débattaient pêle-mêle, les membres tordus, la bouche écumeuse, avalant de la terre à poignées et prophétisant. Et Paphnuce, du haut de sa colonne, sentait un frisson lui secouer les membres et criait vers Dieu :

— Je suis le bouc émissaire et je prends en moi toutes les impuretés de ce peuple, et c'est pourquoi, Seigneur, mon corps est rempli de mauvais esprits.

Chaque fois qu'un malade s'en allait guéri, les assistans l'acclamaient, le portaient en triomphe et ne cessaient de répéter :

— Nous venons de voir une autre fontaine de Siloé.

Déjà des centaines de béquilles pendaient à la colonne miraculeuse ; des femmes reconnaissantes y suspendaient des couronnes et des images votives. Des Grecs y traçaient des distiques ingénieux, et comme chaque pèlerin venait y graver son nom, la pierre fut bientôt couverte, à hauteur d'homme, d'une infinité de caractères latins, grecs, coptes, puniques, hébreux, syriaques et magiques.

Quand vinrent les fêtes de Pâques, il y eut dans cette cité du miracle une telle affluence de peuple que les vieillards se crurent revenus aux jours des mystères antiques. On voyait se mêler, se confondre sur une vaste étendue la robe bariolée des Égyptiens, le burnous des Arabes, le pagne blanc des Nubiens, le manteau court des Grecs, la toge aux longs plis des Romains, les sayons et les braies écarlates des barbares et les tuniques lamées d'or des courtisanes. Des femmes voilées passaient sur leur âne, précédées d'eunuques noirs qui leur frayaient un chemin à coups de bâton. Des acrobates, ayant étendu un tapis à terre, faisaient des tours d'adresse et jonglaient avec élégance devant un cercle de spectateurs attentifs.

Toute cette foule brillait, scintillait, poudroyait, tintait, clamait, grondait. Les imprécations des chameliers qui frappaient leurs bêtes, les cris des marchands qui vendaient des amulettes contre la

lèpre et le mauvais œil, la psalmodie des moines qui chantaient des versets de l'Écriture, les miaulemens des femmes tombées en crise prophétique, les glapissemens des mendians qui répétaient d'antiques chansons de harem, le bêlement des moutons, le braiment des ânes, les appels des marins aux passagers attardés, tous ces bruits confondus faisaient un vacarme assourdissant, que dominait encore la voix stridente des petits négrillons nus, courant partout pour offrir des bananes fraîches.

Et tous ces êtres divers s'étouffaient sous le ciel blanc, dans un air épais, chargé du parfum des femmes, de l'odeur des nègres, de la fumée des fritures, et des vapeurs des gommes que les dévotes achetaient à des bergers, pour les brûler devant le saint.

La nuit venue, de toutes parts s'allumaient des feux, des torches, des lanternes, et ce n'était plus qu'ombres rouges et formes noires Debout au milieu d'un cercle d'auditeurs accroupis, un vieillard, le visage éclairé par un lampion fumeux, contait comment jadis Bitiou enchanta son cœur, se l'arracha de la poitrine, le mit dans un acacia et puis se changea lui-même en arbre. Il faisait de grands gestes, que son ombre répétait avec des déformations risibles, et l'auditoire émerveillé poussait des cris d'admiration. Dans les cabarets, les buveurs, couchés sur des divans, se faisaient servir de la bière et du vin. Des danseuses, les yeux peints et le ventre nu, représentaient devant eux des scènes religieuses et lascives. A l'écart, des jeunes hommes jouaient aux dés ou à la mourre, et des vieillards suivaient dans l'ombre les prostituées. Seule, au-dessus de ces formes agitées s'élevait l'immuable colonne ; la tête aux cornes de vache regardait dans l'ombre et au-dessus d'elle Paphnuce veillait, entre le ciel et la terre. Tout à coup la lune se lève sur le Nil, semblable à l'épaule nue d'une déesse. Les collines ruissellent de lumière et d'azur et Paphnuce croit voir la chair de Thaïs étinceler dans les lueurs des eaux, parmi les saphirs de la nuit.

Les jours s'écoulaient et le saint demeurait sur son pilier. Quand vint la saison des pluies, l'eau du ciel, passant à travers les fentes de la toiture, inonda son corps ; ses membres engourdis devinrent incapables de mouvement. Brûlée par le soleil, rongée par la rosée, sa peau se fendait ; de larges ulcères dévoraient ses bras et ses jambes. Mais le désir de Thaïs le consumait intérieurement, et il criait :

— Ce n'est pas assez, Dieu puissant ! Encore des tentations ! Encore des pensées immondes ! Encore de monstrueux désirs ! Seigneur, fais passer en moi toute la luxure des hommes, afin que je l'expie toute ! S'il est faux que la chienne d'Argos ait pris sur elle les péchés du monde, comme je l'ai entendu dire à certain

forgeron d'impostures, cette fable contient pourtant un sens caché dont je reconnais aujourd'hui l'exactitude. Car il est vrai que les infamies des peuples entrent dans l'âme des saints pour s'y perdre comme dans un puits. Aussi, les âmes des justes sont-elles souillées de plus de fange que n'en contint jamais l'âme d'un pécheur. Et c'est pourquoi je te glorifie, mon Dieu, d'avoir fait de moi l'égout de l'univers.

Mais voici qu'une grande rumeur s'éleva un jour dans la ville sainte et monta jusqu'aux oreilles de l'ascète : un très grand personnage, un homme des plus illustres, le préfet de la flotte d'Alexandrie, Lucius-Aurélius Cotta, va venir, il vient, il approche!

La nouvelle était vraie. Le vieux Cotta, parti pour inspecter les canaux et la navigation du Nil, avait témoigné à plusieurs reprises le désir de voir le stylite et la nouvelle ville, à laquelle on donnait le nom de Stylopolis. Un matin, les Stylopolitains virent le fleuve tout couvert de voiles. A bord d'une galère dorée et tendue de pourpre, Cotta apparut, suivi de sa flottille. Il mit pied à terre et s'avança accompagné d'un secrétaire qui portait ses tablettes et d'Aristée, son médecin, avec qui il aimait à converser. Une suite nombreuse marchait derrière lui et la berge était couverte de laticlaves et de costumes militaires. A quelques pas de la colonne, il s'arrêta et se mit à examiner le stylite en s'épongeant le front avec un pan de sa toge. D'un esprit naturellement curieux, il avait beaucoup observé dans ses longs voyages. Il aimait à se souvenir et méditait d'écrire, après l'histoire punique, un livre des choses singulières qu'il avait vues. Il semblait s'intéresser beaucoup au spectacle qui s'offrait à lui.

— Voilà qui est étrange! disait-il, tout suant et soufflant. Et, — circonstance digne d'être rapportée, — cet homme est mon hôte. Oui, ce moine vint souper chez moi l'an passé ; après quoi il enleva une comedienne.

Et, se tournant vers son secrétaire :

— Note cela, enfant, sur mes tablettes ; ainsi que les dimensions de la colonne, sans oublier la forme du chapiteau.

Puis, s'épongeant le front de nouveau :

— Des personnes dignes de foi m'ont assuré que depuis un an qu'il est monté sur cette colonne, notre moine ne l'a pas quittée un moment. Aristée, cela est-il possible?

— Cela est possible à un fou et à un malade, répondit Aristée, et ce serait impossible à un homme sain de corps et d'esprit. Ne sais-tu pas, Lucius, que les maladies de l'âme et du corps communiquent à ceux qui en sont affligés des pouvoirs que ne possèdent pas les hommes bien portans. Et à vrai dire, il n'y a réellement ni bonne ni mauvaise santé. Il y a seulement des états

différens des organes. A force d'étudier ce qu'on nomme les maladies, j'en suis arrivé à les considérer comme les formes nécessaires de la vie. Je prends plus de plaisir à les étudier qu'à les combattre. Il y en a qu'on ne peut observer sans admiration et qui cachent, sous un désordre apparent, des harmonies profondes, et c'est certes une belle chose qu'une fièvre quarte! Parfois certaines affections du corps déterminent une exaltation subite des facultés de l'esprit. Tu connais Créon. Enfant, il était bègue et stupide. Mais s'étant fendu le crâne en tombant du haut d'un escalier, il devint l'habile avocat que tu sais. Il faut que ce moine soit atteint dans quelque organe caché. D'ailleurs, son genre d'existence n'est pas aussi singulier qu'il te semble, Lucius. Rappelle-toi les gymnosophistes de l'Inde qui peuvent garder une entière immobilité, non point seulement le long d'une année, mais durant vingt, trente et quarante ans.

— Par Jupiter! s'écria Cotta, voilà une grande aberration! Car l'homme est né pour agir et l'inertie est un crime impardonnable, puisqu'il est commis au préjudice de l'État. Je ne sais trop à quelle croyance rapporter une pratique si funeste. Il est vraisemblable qu'on doit la rattacher à certains cultes asiatiques. Du temps que j'étais gouverneur de Syrie, j'ai vu d'impurs symboles érigés sur les propylées de la ville d'Héra. Un homme y monte deux fois l'an et y demeure pendant sept jours. Le peuple est persuadé que cet homme, conversant avec les dieux, obtient de leur providence la prospérité de la Syrie. Cette coutume me parut dénuée de raison; toutefois, je ne fis rien pour la détruire. Car j'estime qu'un fonctionnaire doit, non point abolir les usages des peuples, mais au contraire en assurer l'observation. Il n'appartient pas au gouvernement d'imposer des croyances; son devoir est de donner satisfaction à celles qui existent et qui, bonnes ou mauvaises, ont été déterminées par le génie des temps, des lieux et des races. S'il entreprend de les combattre, il se montre révolutionnaire par l'esprit, tyrannique dans ses actes, et il est justement détesté. D'ailleurs, comment s'élever au-dessus des superstitions du vulgaire, sinon en les comprenant et en les tolérant? Aristée, je suis d'avis qu'on laisse ce néphélococcygien en paix dans les airs, exposé seulement aux offenses des oiseaux. Ce n'est point en le violentant que je prendrai avantage sur lui, mais bien en me rendant compte de ses pensées et de ses croyances.

Il souffla, toussa, posa la main sur l'épaule de son secrétaire :

— Enfant, note que dans certaines sectes chrétiennes, il est recommandable d'enlever des courtisanes et de vivre sur des colonnes. Tu peux ajouter que ces usages supposent le culte des divi-

nités génésiques. Mais, à cet égard, nous devons l'interroger lui-même.

Puis, levant la tête et portant sa main sur ses yeux, pour n'être point aveuglé par le soleil, il enfla sa voix :

— Holà! Paphnuce. S'il te souvient que tu fus mon hôte, réponds-moi. Que fais-tu là-haut? Pourquoi y es-tu monté et pourquoi y demeures-tu ?

Paphnuce, considérant que Cotta était idolâtre, ne daigna pas lui faire de réponse. Mais Flavien, son disciple, s'approcha et dit :

— Illustrissime seigneur, ce saint homme prend les péchés du monde et guérit les maladies.

— Par Jupiter! tu l'entends, Aristée, s'écria Cotta. Le néphélococcygien exerce, comme toi, la médecine! Que dis-tu d'un confrère si élevé?

Aristée secoua la tête :

— Il est possible qu'il guérisse mieux que je ne fais moi-même certaines maladies, telles, par exemple, que l'épilepsie, nommée vulgairement mal divin, bien que toutes les maladies soient également divines, car elles viennent toutes des dieux. Mais la cause de ce mal est en partie dans l'imagination, et tu reconnaîtras, Lucius, que ce moine ainsi juché sur cette tête de déesse frappe l'imagination des malades plus fortement que je ne saurais le faire courbé dans mon officine sur mes mortiers et mes fioles. Il y a des forces, Lucius, infiniment plus puissantes que la raison et que la science.

— Lesquelles? demanda Cotta.

— L'ignorance et la folie, répondit Aristée.

— J'ai rarement vu quelque chose de plus curieux que ce que je vois en ce moment, reprit Cotta, et je souhaite qu'un jour un écrivain habile raconte la fondation de Stylopolis. Mais les spectacles les plus rares ne doivent pas retenir plus longtemps qu'il ne convient un homme grave et laborieux. Allons inspecter les canaux. Adieu, bon Paphnuce! ou plutôt, au revoir. Si jamais, redescendu sur la terre, tu retournes à Alexandrie, ne manque pas, je t'en prie, de venir souper chez moi.

Ces paroles, entendues par les assistans, passèrent de bouche en bouche et, publiées par les fidèles, ajoutèrent une incomparable splendeur à la gloire de Paphnuce. De pieuses imaginations les ornèrent et les transformèrent, et l'on contait que le saint, du haut de sa stèle, avait converti le préfet de la flotte à la foi des apôtres et des pères de Nicée. Les croyans donnaient aux dernières paroles d'Aurélius Cotta un sens figuré : dans leur bouche,

le souper auquel ce personnage avait convié l'ascète devenait une sainte communion, des agapes spirituelles, un banquet céleste. On enrichissait le récit de cette rencontre de circonstances merveilleuses auxquelles ceux qui les imaginaient ajoutaient foi les premiers. On disait qu'au moment où Cotta, après une longue dispute, avait confessé la vérité, un ange était venu du ciel essuyer la sueur de son front. On ajoutait que le médecin et le secrétaire du préfet de la flotte l'avaient suivi dans sa conversion. Et, le miracle étant notoire, les diacres des principales églises de Libye en rédigèrent les actes authentiques. On peut dire sans exagération que, dès lors, le monde entier fut saisi du désir de voir Paphnuce, et qu'en occident comme en orient, tous les chrétiens tournaient vers lui leurs regards éblouis. Les plus illustres cités d'Italie lui envoyèrent des ambassadeurs et le césar de Rome, le divin Constant, qui soutenait l'orthodoxie chrétienne, lui écrivit une lettre que des légats lui remirent avec un grand cérémonial. Or, une nuit, tandis que la ville éclose à ses pieds dormait dans la rosée, il entendit une voix qui disait :

— Paphnuce, tu es illustre par tes œuvres et puissant par la parole. Dieu t'a suscité pour faire éclater sa gloire. Il t'a choisi pour opérer des miracles, guérir les malades, convertir les païens, éclairer les pécheurs, confondre les ariens et rétablir la paix de l'Église.

Paphnuce répondit :

— Que la volonté de Dieu soit faite !

La voix reprit :

— Lève-toi, Paphnuce, et va trouver dans son palais l'impie Constance, qui, loin d'imiter la sagesse de son frère Constant, favorise l'erreur d'Arius et de Marcus. Va ! Les portes d'airain s'ouvriront devant toi et tes sandales résonneront sur le pavé d'or des basiliques, devant le trône des césars, et ta voix redoutable changera le cœur du fils de Constantin. Tu règneras sur l'Église pacifiée et puissante. Et, de même que l'âme conduit le corps, l'Église gouvernera l'Empire. Tu seras placé au-dessus des sénateurs, des comtes et des patrices. Tu feras taire la faim du peuple et l'audace des barbares. Le vieux Cotta, sachant que tu es le premier dans le gouvernement, recherchera l'honneur de te laver les pieds. A ta mort, on portera ton cilice au patriarche d'Alexandrie, et le grand Athanase, blanchi dans la gloire, le baisera comme les reliques d'un saint. Va !

Paphnuce répondit :

— Que la volonté de Dieu soit accomplie !

Et, faisant effort pour se mettre debout, il se préparait à descendre. Mais la voix, devinant sa pensée, lui dit :

— Surtout, ne descends point par cette échelle. Ce serait agir comme un homme ordinaire et méconnaître les dons qui sont en toi. Mesure mieux ta puissance, angélique Paphnuce. Un aussi grand saint que tu es doit voler dans les airs. Saute; les anges sont là pour te soutenir. Saute donc!

Paphnuce répondit :

— Que la volonté de Dieu règne sur la terre et dans les cieux!

Balançant ses longs bras étendus comme les ailes dépenaillées d'un grand oiseau malade, il allait s'élancer quand tout à coup un ricanement hideux résonna à son oreille. Épouvanté, il demanda :

— Qui donc rit ainsi?

— Ah! ah! glapit la voix, nous ne sommes encore qu'au début de notre amitié; tu feras un jour plus intime connaissance avec moi. Très cher, c'est moi qui t'ai fait monter ici et je dois te témoigner toute ma satisfaction de la docilité avec laquelle tu accomplis mes désirs. Paphnuce, je suis content de toi!

Paphnuce murmura d'une voix étranglée par la peur :

— Arrière, arrière! Je te reconnais : tu es celui qui porta Jésus sur le pinacle du temple et lui montra tous les royaumes de ce monde.

Il retomba consterné sur la pierre.

— Comment ne l'ai-je pas reconnu plus tôt? songeait-il. Plus misérable que ces aveugles, ces sourds, ces paralytiques qui espèrent en moi, j'ai perdu le sens des choses surnaturelles, et plus dépravé que les maniaques qui mangent de la terre et s'approchent des cadavres, je ne distingue plus les clameurs de l'enfer des voix du ciel. J'ai perdu jusqu'au discernement du nouveau-né qui pleure quand on le tire du sein de sa nourrice, du chien qui flaire la trace de son maître, de la plante qui se tourne vers le soleil. Je suis le jouet des diables. Ainsi, c'est Satan qui m'a conduit ici. Quand il me hissait sur ce faîte, la luxure et l'orgueil y montaient à mon côté. Ce n'est pas la grandeur de mes tentations qui me consterne. Antoine sur sa montagne en subit de pareilles. Et je veux bien que leurs épées transpercent ma chair sous le regard des anges. J'en suis arrivé même à chérir mes tortures. Mais Dieu se tait et son silence m'étonne. Il me quitte, moi qui n'avais que lui; il me laisse seul, dans l'horreur de son absence. Il me fuit. Je veux courir après lui. Cette pierre me brûle les pieds. Vite, partons, rattrapons Dieu.

Aussitôt, il saisit l'échelle qui demeurait appuyée à la colonne, y posa les pieds et ayant franchi un échelon, il se trouva face à face avec la bête : elle souriait étrangement. Il lui fut certain alors que ce qu'il avait pris pour le siège de son repos et de sa gloire n'était que l'instrument diabolique de son trouble et de sa dam-

nation. Il descendit à la hâte tous les degrés et toucha le sol. Ses pieds avaient oublié la terre; ils chancelaient. Mais sentant sur lui l'ombre de la colonne maudite, il les forçait à courir. Tout dormait. Il traversa sans être vu la grande place entourée de cabarets, d'hôtelleries et de caravansérails et se jeta dans une ruelle qui montait vers les collines libyques. Un chien, qui le poursuivait en aboyant, ne s'arrêta qu'aux premiers sables du désert. Et Paphnuce s'en alla par la contrée où il n'y a de route que la piste des bêtes sauvages. Laissant derrière lui les cabanes abandonnées par les faux monnayeurs, il poursuivit toute la nuit et tout le jour sa fuite désolée. Enfin, près d'expirer de faim, de soif et de fatigue et ne sachant pas encore si Dieu était loin, il découvrit une ville muette qui s'étendait à droite et à gauche et s'allait perdre dans la pourpre de l'horizon. Les demeures, largement isolées et pareilles les unes aux autres, ressemblaient à des pyramides coupées à la moitié de leur hauteur. C'étaient des tombeaux. Les portes en étaient brisées et l'on voyait dans l'ombre des salles luire les yeux des hyènes et des loups qui nourrissaient leurs petits, tandis que les morts gisaient sur le seuil, dépouillés par les brigands et rongés par les bêtes. Ayant traversé cette ville funèbre, Paphnuce tomba exténué devant un tombeau qui s'élevait à l'écart près d'une source couronnée de palmiers. Ce tombeau était très orné, et comme il n'avait plus de porte, on apercevait du dehors une chambre peinte, dans laquelle nichaient des serpens.

— Voici, soupira-t-il, ma demeure d'élection, le tabernacle de mon repentir et de ma pénitence.

Il s'y traîna, chassa du pied les reptiles et demeura prosterné sur la dalle pendant dix-huit heures, au bout desquelles il alla à la fontaine boire dans le creux de sa main. Puis il cueillit des dattes et quelques tiges de lotus dont il mangea les graines.

Pensant que ce genre de vie était bon, il en fit la règle de son existence. Depuis le matin jusqu'au soir, il ne levait point son front de dessus la pierre.

Or, un jour qu'il était ainsi prosterné, il entendit une voix qui disait :

— Regarde ces images afin de t'instruire.

Alors, levant la tête, il vit sur les parois de la chambre des peintures qui représentaient des scènes riantes et familières. C'était un ouvrage très ancien et d'une merveilleuse exactitude. On y remarquait des cuisiniers qui soufflaient le feu, en sorte que leurs joues étaient toutes gonflées; d'autres plumaient des oies ou faisaient cuire des quartiers de mouton dans des marmites. Plus loin, un chasseur rapportait sur ses épaules une gazelle percée de flèches. Là, des paysans s'occupaient aux semailles, à la moisson, à a ré-

colte. Ailleurs, des femmes dansaient au son des violes, des flûtes et de la harpe. Une jeune fille jouait du théorbe. La fleur du lotus brillait dans ses cheveux noirs, finement nattés, sa robe transparente laissait voir les formes pures de son corps. Son sein, sa bouche étaient en fleur. Son bel œil regardait de face sur un visage tourné de profil. Et cette figure était exquise. Paphnuce, l'ayant considérée, baissa les yeux et répondit à la voix :

— Pourquoi m'ordonnes-tu de regarder ces images? Sans doute elles représentent les journées terrestres de l'idolâtre dont le corps repose ici sous mes pieds, au fond d'un puits, dans un cercueil de basalte noir. Elles rappellent la vie d'un mort et sont, malgré leurs vives couleurs, les ombres d'une ombre. La vie d'un mort! O vanité!..

— Il est mort, mais il a vécu, reprit la voix, et toi, tu mourras, et tu n'auras pas vécu.

A compter de ce jour Paphnuce n'eut plus un moment de repos. La voix lui parlait sans cesse. La joueuse de théorbe, de son œil aux longues paupières, le regardait fixement.

A son tour elle parla :

— Vois : je suis mystérieuse et belle. Aime-moi ; épuise dans mes bras l'amour qui te tourmente. Que te sert de me craindre? Tu ne peux m'échapper. Je suis la beauté de la femme. Ou penses-tu me fuir, insensé? Tu retrouveras mon image dans l'éclat des fleurs et dans la grâce des palmiers, dans le vol des colombes, dans les bonds des gazelles, dans la fuite onduleuse des ruisseaux, dans les molles clartés de la lune, et, si tu fermes les yeux, tu la retrouveras en toi-même. Il y a mille ans que l'homme qui dort ici, entouré de bandelettes, dans un lit de pierre noire, m'a pressé sur son cœur. Il y a mille ans qu'il a reçu le dernier baiser de ma bouche et son sommeil en est encore parfumé. Tu me connais bien, Paphnuce. Comment ne m'as-tu pas reconnue? Je suis une des innombrables incarnations de Thaïs. Tu es un moine instruit et très avancé dans la connaissance des choses. Tu as voyagé, et c'est en voyage qu'on apprend le plus ; souvent une journée qu'on passe dehors apporte plus de nouveautés que dix années pendant lesquelles on reste chez soi. Or tu n'es pas sans avoir entendu dire que Thaïs a vécu jadis dans Argos sous le nom d'Hélène. Elle eut dans Thèbes Hécatompyle une autre existence. Et Thaïs de Thèbes, c'était moi. Comment ne l'as-tu pas deviné? J'ai pris, vivante, ma large part des péchés du monde et maintenant, réduite ici à l'état d'ombre, je suis encore très capable de prendre tes péchés, moine bien-aimé. D'où vient ta surprise? Il était pourtant certain que partout où tu irais tu retrouverais Thaïs.

Il se frappait le front contre la dalle et criait d'épouvante. Et

chaque nuit la joueuse de théorbe quittait la muraille, s'approchait et parlait d'une voix claire mêlée de souffles frais. Et, comme le saint homme résistait aux tentations qu'elle lui donnait, elle lui dit ceci :

— Aime-moi ; cède, ami. Tant que tu me résisteras, je te tourmenterai. Tu ne sais pas ce que c'est que la patience d'une morte. J'attendrai, s'il le faut, que tu sois mort. Étant magicienne, je saurai faire entrer dans ton corps sans vie un esprit qui l'animera de nouveau et qui ne me refusera pas ce que je t'aurai demandé en vain. Et songe, Paphnuce, à l'étrangeté de ta situation, quand ton âme bienheureuse verra du haut du ciel son propre corps se livrer au péché. Dieu, qui a promis de te rendre ce corps après le jugement dernier et la consommation des siècles, sera lui-même fort embarrassé. Comment pourra-t-il installer dans la gloire céleste une forme humaine habitée par un diable et gardée par une sorcière ? Tu n'as pas songé à cette difficulté. Dieu non plus, peut-être. Entre nous, il n'est pas bien subtil. La plus simple magicienne le trompe aisément, et, s'il n'avait ni son tonnerre, ni les cataractes du ciel, les marmots des villages lui tireraient la barbe. Certes, il n'a pas autant d'esprit que le vieux serpent, son adversaire. Celui-là est un merveilleux artiste. Je ne suis si belle que parce qu'il a travaillé à ma parure. C'est lui qui m'a enseigné à natter mes cheveux et à me faire des doigts de rose et des ongles d'agate. Tu l'as trop méconnu. Quand tu es venu te loger dans ce tombeau, tu as chassé du pied les serpens qui y habitaient, sans t'inquiéter de savoir s'ils étaient de sa famille, et tu as écrasé leurs œufs. Je crains, mon pauvre ami, que tu ne te sois mis une méchante affaire sur les bras. On t'avait pourtant averti qu'il était musicien et amoureux. Qu'as-tu fait ? Te voilà brouillé avec la science et la beauté. Tu es tout à fait misérable, et Iaveh ne vient point à ton secours. Il n'est pas probable qu'il vienne. Étant aussi grand que tout, il ne peut bouger, faute d'espace, et si, par impossible, il faisait le moindre mouvement, toute la création serait bousculée. Mon bel ermite, donne-moi un baiser.

Paphnuce n'ignorait pas les prodiges opérés par les arts magiques. Il songeait, dans sa grande inquiétude :

Peut-être le mort enseveli à mes pieds sait-il les paroles écrites dans ce livre mystérieux, qui demeure caché non loin d'ici au fond d'une tombe royale. Par la vertu de ces paroles, les morts, reprenant la forme qu'ils avaient sur la terre, voient la lumière du soleil et le sourire des femmes.

Sa peur était que la joueuse de théorbe et le mort pussent se

joindre, comme de leur vivant et parfois, il croyait entendre le souffle leger des baisers. Tout lui était trouble, et maintenant, en l'absence de Dieu, il craignait de penser autant que de sentir. Certain soir, comme il se tenait prosterné selon sa coutume, une voix inconnue lui dit :

— Paphnuce, il y a sur la terre plus de peuples que tu ne crois, et, si je te montrais ce que j'ai vu, tu mourrais d'épouvante. Il y a des hommes qui portent, au milieu du front, un œil unique. Il y a des hommes qui n'ont qu'une jambe et marchent en sautant; il y a des hommes qui changent de sexe, et de femelles deviennent mâles. Il y a des hommes arbres qui poussent des racines en terre. Et il y a des hommes sans tête, avec deux yeux, un nez, une bouche sur la poitrine. De bonne foi, crois-tu que Jésus-Christ soit mort pour le salut de ces hommes?

C'est ainsi que Paphnuce était tenté sans trêve dans son corps et dans son esprit. La solitude de ce tombeau était plus peuplée qu'un carrefour de grande ville. Les démons y poussaient de grands éclats de rire, et des milliers de larves, d'empuses, de lémures, y accomplissaient le simulacre de tous les travaux de la vie. Le soir, quand il allait à la fontaine, des satyres, mêlés à des faunesses, dansaient autour de lui et l'entraînaient dans leurs rondes lascives. Les démons ne le craignaient plus. Ils l'accablaient de railleries, d'injures obscènes et de coups. Un jour, un diable qui n'était pas plus haut que le bras lui vola la corde dont il se ceignait les reins.

Il songeait :

— Pensée, où m'as-tu conduit?

Et il résolut de travailler de ses mains afin de procurer à son esprit le repos dont il avait besoin. Près de la fontaine, des bananiers aux larges feuilles croissaient dans l'ombre des palmes. Il en coupa des tiges, qu'il porta dans le tombeau. Là, il les broya sous une pierre et les réduisit en minces filamens, comme il l'avait vu faire aux cordiers, car il se proposait de fabriquer une corde en place de celle qu'un diable lui avait volée. Les démons en éprouvèrent quelque contrariété : ils cessèrent leur vacarme, et la joueuse de théorbe elle-même, renonçant à la magie, resta tranquille sur la paroi peinte. Paphnuce, tout en écrasant les tiges des bananiers, rassurait son courage et sa foi.

— Avec le secours du ciel, se disait-il, je dompterai la chair. Quant à l'âme, elle a gardé l'espérance. En vain les diables, en vain cette damnée voudraient m'inspirer des doutes sur la nature de Dieu. Je leur répondrai par la bouche de l'apôtre Jean : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était Dieu. » C'est ce que je crois fermement; et, si ce que je crois est absurde, je le crois

plus fermement encore. Et, pour mieux dire, il faut que ce soit absurde. Sans cela, je ne le croirais pas : je le saurais. Or ce que l'on sait ne donne point la vie, et c'est la foi seule qui sauve.

Il exposait au soleil et à la rosée les fibres détachées, et chaque matin il prenait soin de les retourner pour les empêcher de pourrir, et il se réjouissait de sentir renaître en lui la simplicité de l'enfance.

Quand il eut tissé sa corde, il coupa des roseaux pour en faire des nattes et des corbeilles. La chambre sépulcrale ressemblait à l'atelier d'un vannier, et Paphnuce y passait aisément du travail à la prière. Pourtant Dieu ne lui était pas favorable, car une nuit il fut réveillé par une voix qui le glaça d'horreur : il avait deviné que c'était celle du mort. La voix faisait entendre un appel rapide, un chuchotement léger :

— Hélène! Hélène! viens te baigner avec moi! Viens vite!

Une femme, dont la bouche effleurait l'oreille du moine, répondit :

— Ami, je ne puis me lever; un homme est près de moi.

Tout à coup, Paphnuce s'aperçut que sa joue reposait sur le sein d'une femme. Il reconnut la joueuse de théorbe, qui, dégagée à demi, soulevait sa poitrine. Alors, il étreignit désespérément cette fleur de chair tiède et parfumée, et, consumé du désir de la damnation, il cria :

— Reste! reste, mon ciel!

Mais elle était déjà debout, sur le seuil. Elle riait, et les rayons de la lune argentaient son sourire.

— A quoi bon rester? disait-elle. L'ombre d'une ombre suffit à un amoureux doué d'une si vive imagination.

Paphnuce pleura dans la nuit; et, quand vint l'aube, il exhala une prière plus douce qu'une plainte :

— Jésus, mon Jésus, pourquoi m'abandonnes-tu? Tu vois le danger où je suis. Viens me secourir, doux sauveur. Puisque ton père ne m'aime plus, puisqu'il ne m'écoute pas, songe que je n'ai que toi. De lui à moi, rien n'est possible; je ne puis le comprendre et il ne peut me plaindre. Mais toi, tu es né d'une femme, et c'est pourquoi j'espère en toi. Souviens-toi que tu as été homme. Je t'implore, non parce que tu es Dieu de Dieu, lumière de lumière, Dieu vrai du Dieu vrai, mais parce que tu vécus pauvre et faible sur cette terre où je souffre, parce que Satan voulut tenter ta chair, parce que la sueur de l'agonie glaça ton front. C'est ton humanité que je prie, mon Jésus, mon frère Jésus.

Après qu'il eut prié ainsi, en se tordant les mains, un formidable éclat de rire ébranla les murs du tombeau, et la voix qui avait résonné sur le faîte de la colonne dit en ricanant :

— Voilà une oraison digne du bréviaire de Marcus l'hérétique. Paphnuce est arien, Paphnuce est arien !

Comme frappé de la foudre, le moine tomba inanimé. . . .

. . . . . .

Quand il rouvrit les yeux, il vit autour de lui des religieux revêtus de cuculles noires qui lui versaient de l'eau sur les tempes et récitaient des exorcismes. Plusieurs se tenaient dehors, portant des palmes.

— Comme nous traversions le désert, dit l'un d'eux, nous avons entendu des cris dans ce tombeau, et, étant entrés, nous t'avons vu gisant inerte sur la dalle. Sans doute des démons t'avaient terrassé et ils se sont enfuis à notre approche.

Paphnuce, soulevant la tête, demanda d'une voix faible :

— Mes frères, qui êtes-vous? Et pourquoi tenez-vous des palmes dans vos mains. N'est-ce point en vue de ma sépulture?

Il lui fut répondu :

— Frère, ne sais-tu pas que notre père Antoine, âgé de cent cinq ans, et averti de sa fin prochaine, descend du mont Golzin, où il s'était retiré, et vient bénir les innombrables enfans de son âme. Nous nous rendons avec des palmes au-devant de notre père spirituel. Mais toi, frère, comment ignores-tu un si grand événement? Est-il possible qu'un ange ne soit pas venu t'en avertir dans ce tombeau?

— Hélas! répondit Paphnuce, je ne mérite pas une telle grâce et les seuls hôtes de cette demeure sont des démons et des vampires. Priez pour moi! Je suis Paphnuce, abbé d'Antinoé, le plus misérable des serviteurs de Dieu.

Au nom de Paphnuce, tous, agitant leurs palmes, murmuraient des louanges. Celui qui avait déjà pris la parole s'écria avec admiration :

— Se peut-il que tu sois ce saint Paphnuce célèbre par de tels travaux, qu'on doute s'il n'égalera pas un jour le grand Antoine lui-même? Très vénérable, c'est toi qui as converti à Dieu la courtisane Thaïs et qui, élevé sur une haute colonne, as été ravi par les séraphins. Ceux qui veillaient, la nuit, au pied de la stèle, virent ta bienheureuse assomption. Les ailes des anges t'entouraient d'une blanche nuée et ta droite étendue bénissait les demeures des hommes. Le lendemain, quand le peuple ne te vit plus, un long gémissement monta vers la stèle découronnée. Mais Flavien, ton disciple, publia le miracle et prit à ta place le gouvernement des moines. Seul, un homme simple, du nom de Paul, voulut contredire le sentiment unanime. Il disait qu'il t'avait vu en rêve emporté par des diables; la foule voulait le lapider, et c'est merveille qu'il ait pu échapper à la mort. Je suis Zozime, abbé de ces solitaires

que tu vois prosternés à tes pieds. Comme eux, je m'agenouille devant toi, afin que tu bénisses le père avec les enfans. Puis, tu nous conteras les merveilles que Dieu a daigné accomplir par ton entremise.

— Loin de m'avoir favorisé comme tu crois, répondit Paphnuce, le Seigneur m'a éprouvé par d'effroyables tentations. Je n'ai point été ravi par les anges. Mais une muraille d'ombre s'est élevée à mes yeux et elle a marché devant moi. J'ai vécu dans un songe. Hors de Dieu tout est rêve. Quand je fis le voyage d'Alexandrie, j'entendis en peu d'heures beaucoup de discours et je connus que l'armée de l'erreur était innombrable. Elle me poursuit et je suis environné d'épées.

Zozime répondit :

— Vénérable père, il faut considérer que les saints et spécialement les saints solitaires subissent de terribles épreuves. Si tu n'as pas été porté au ciel dans les bras des séraphins, il est certain que le Seigneur a accordé cette grâce à ton image, puisque Flavien, les moines et le peuple ont été témoins de ton ravissement.

Cependant Paphnuce résolut d'aller recevoir la bénédiction d'Antoine.

— Frère Zozime, dit-il, donne-moi une de ces palmes et allons au-devant de notre père.

— Allons, répliqua Zozime; l'ordre militaire convient aux moines, qui sont des soldats par excellence. Toi et moi, étant abbés, nous marcherons devant. Et ceux-ci nous suivront en chantant des psaumes.

Ils se mirent en marche et Paphnuce disait :

— Dieu est l'unité, car il est la vérité qui est une. Le monde est divers, parce qu'il est l'erreur. Il faut se détourner de tous les spectacles de la nature, même des plus innocens en apparence. Leur diversité, qui les rend agréables, est le signe qu'ils sont mauvais. C'est pourquoi je ne puis voir un bouquet de papyrus sur les eaux dormantes sans que mon âme se voile de mélancolie. Tout ce que perçoivent les sens est détestable. Le moindre grain de sable apporte un danger. Chaque chose nous tente. La femme n'est que le composé de toutes les tentations éparses dans l'air léger, sur la terre fleurie, dans les eaux claires. Heureux celui dont l'âme est un vase scellé! Heureux qui sut se rendre muet, aveugle et sourd et qui ne comprend rien du monde afin de comprendre Dieu!

Zozime, ayant médité ces paroles, y répondit de la sorte :

— Père vénérable, il convient que je t'avoue mes péchés, puisque tu m'as montré ton âme. Ainsi nous nous confesserons l'un à l'autre selon l'usage apostolique. Avant que d'être moine, j'ai mené dans

le siècle une vie abominable. A Madaura, ville célèbre par ses courtisanes, je recherchais toutes sortes d'amours. Chaque nuit, je soupais en compagnie de jeunes débauchés et de joueuses de flûte et je ramenais chez moi celle qui m'avait plu davantage. Un saint tel que toi n'imaginerait jamais jusqu'où m'emportait la fureur de mes désirs. Il me suffira de te dire qu'elle n'épargnait ni les matrones ni les religieuses et se répandait en adultères et en sacrilèges. J'excitais par le vin l'ardeur de mes sens et l'on me citait avec raison pour le plus grand buveur de Madaura. Pourtant j'étais chrétien et je gardais, dans mes égaremens, ma foi en Jésus crucifié. Ayant dévoré mes biens en débauches, je ressentais déjà les premières atteintes de la pauvreté, quand je vis le plus robuste de mes compagnons de plaisir dépérir rapidement aux atteintes d'un mal terrible. Ses genoux ne le soutenaient plus. Ses mains inquiètes refusaient de le servir; ses yeux obscurcis se fermaient. Il ne tirait plus de sa gorge que d'affreux mugissemens. Son esprit, plus pesant que son corps, sommeillait. Car pour le châtier d'avoir vécu comme les bêtes, Dieu l'avait changé en bête. La perte de mes biens m'avait déjà inspiré des réflexions salutaires, mais l'exemple de mon ami fut plus précieux encore : il fit une telle impression sur mon cœur que je quittai le monde et me retirai dans le désert. J'y goûte depuis vingt ans une paix que rien n'a troublée. J'exerce avec mes moines les professions de tisserand, d'architecte, de charpentier et même de scribe, quoiqu'à vrai dire j'aie peu de goût pour l'écriture, ayant toujours à la pensée préféré l'action. Mes jours sont pleins de joie et mes nuits sont sans rêves et j'estime que la grâce du Seigneur est en moi, parce qu'au milieu des péchés les plus horribles j'ai toujours gardé l'espérance.

En entendant ces paroles, Paphnuce leva les yeux au ciel et murmura :

— Seigneur, cet homme souillé de tant de crimes, cet adultère, ce sacrilège, tu le regardes avec douceur, et tu te détournes de moi, qui ai toujours observé tes commandemens! Que ta justice est obscure, ô mon Dieu! et que tes voies sont impénétrables!

Zozime étendit les bras :

— Regarde, père vénérable : on dirait, des deux côtés de l'horizon, des files noires de fourmis émigrantes. Ce sont nos frères qui vont, comme nous, au-devant d'Antoine.

Quand ils parvinrent au lieu du rendez-vous, ils découvrirent un spectacle magnifique. L'armée des religieux s'étendait sur trois rangs en un demi-cercle immense. Au premier rang se tenaient les anciens du désert, la crosse à la main; et leurs barbes pendaient jusqu'à terre. Les moines gouvernés par les abbés Ephrem et Sérapion, ainsi que tous les cénobites du Nil, formaient la

seconde ligne. Derrière eux apparaissaient les ascètes, venus des rochers lointains. Les uns portaient sur leurs corps noircis et desséchés d'informes lambeaux, d'autres n'avaient pour vêtement que des roseaux liés en botte avec des viormes. Plusieurs étaient nus, mais Dieu les avait couverts d'un poil épais comme la toison des brebis. Ils tenaient tous à la main une palme verte ; l'on eût dit un arc-en-ciel d'émeraude et ils étaient comparables aux chœurs des élus, aux murailles vivantes de la cité de Dieu.

Il régnait dans l'assemblée un ordre si parfait que Paphnuce trouva sans peine les moines de son obéissance. Il se plaça près d'eux, après avoir pris soin de cacher son visage sous sa cuculle pour demeurer inconnu et ne point troubler leur pieuse attente. Tout à coup s'éleva une immense clameur :

— Le saint! criait-on de toutes parts! le saint! voilà le grand saint! voilà celui contre lequel l'Enfer n'a point prévalu, le bien-aimé de Dieu! Notre père Antoine!

Puis un grand silence se fit et tous les fronts se prosternèrent dans le sable.

Du faîte d'une colline, dans l'immensité déserte, Antoine s'avançait soutenu par ses disciples bien-aimés, Macaire et Amathas. Il marchait à pas lents, mais sa taille était droite encore et l'on sentait en lui les restes d'une force surhumaine. Sa barbe blanche s'étalait sur sa large poitrine; son crâne poli jetait des rayons de lumière comme le front de Moïse. Ses yeux avaient le regard de l'aigle; le sourire de l'enfant brillait sur ses joues rondes. Il leva, pour bénir son peuple, ses bras fatigués par un siècle de travaux inouïs et sa voix jeta ses derniers éclats dans cette parole d'amour :

— Que tes pavillons sont beaux, ô Jacob! Que tes tentes sont aimables, ô Israël!

Aussitôt d'un bout à l'autre de la muraille animée retentit, comme un grondement harmonieux de tonnerre, le psaume *Beatus vir qui timet Dominum.*

Cependant, accompagné de Macaire et d'Amathas, Antoine parcourait les rangs des moines, des anachorètes et des cénobites. Ce voyant qui avait vu le ciel et l'enfer, ce solitaire qui, du creux d'un rocher, avait gouverné l'église chrétienne, ce saint qui avait soutenu la foi des martyrs aux jours de l'épreuve suprême, ce docteur dont l'éloquence avait foudroyé l'hérésie, parlait tendrement à chacun de ses fils et leur faisait des adieux familiers, à la veille de sa mort bienheureuse que Dieu, qui l'aimait, lui avait enfin promise. Il disait aux abbés Ephrem et Sérapion :

— Vous commandez de nombreuses armées et vous êtes tous deux d'illustres stratèges. Aussi serez-vous revêtus dans le ciel

d'une armure d'or et l'archange Michel vous donnera le titre de kiliarques de ses milices.

Apercevant le vieillard Palémon, il l'embrassa et dit :

— Voici le plus doux et le meilleur de mes enfans. Son âme répand un parfum aussi suave que la fleur des fèves qu'il sème chaque année.

A l'abbé Zozime il parla de la sorte :

— Tu n'as pas désespéré de la bonté divine; c'est pourquoi la paix du Seigneur est en toi. Le lis de tes vertus a fleuri sur le fumier de ta corruption.

Il tenait à tous des propos d'une infaillible sagesse.

Aux anciens il disait :

— L'Apôtre a vu autour du trône de Dieu vingt-quatre vieillards assis, vêtus de robes blanches et la tête couronnée.

Aux jeunes hommes :

— Soyez joyeux; laissez la tristesse aux heureux de ce monde.

C'est ainsi que, parcourant le front de son armée filiale, il semait les exhortations. Paphnuce, le voyant approcher, tomba à genoux, déchiré entre la crainte et l'espérance.

— Mon père, mon père, cria-t-il dans son angoisse, mon père, viens à mon secours, car je péris. J'ai donné à Dieu l'âme de Thaïs, j'ai habité le faîte d'une colonne et la chambre d'un sépulcre. Mon front, sans cesse prosterné, est devenu calleux comme le genou d'un chameau. Et pourtant Dieu s'est retiré de moi. Bénis-moi, mon père, et je serai sauvé; secoue l'hysope sur mon front, et je serai lavé et je brillerai comme la neige.

Antoine ne répondait point. Il promenait sur ceux d'Antinoé ce regard dont nul ne pouvait soutenir l'éclat. Ayant arrêté sa vue sur Paul, qu'on nommait le Simple, il le considéra longtemps; puis il lui fit signe d'approcher. Comme ils s'étonnaient tous que le saint s'adressât à un homme privé de sens, Antoine dit :

— Dieu a accordé à celui-ci plus de grâces qu'à aucun de vous. Lève les yeux, mon fils Paul, et dis ce que tu vois dans le ciel.

Paul le Simple leva les yeux; son visage resplendit et sa langue se délia.

— Je vois dans le ciel, dit-il, un lit orné de tentures de pourpre et d'or. Autour, trois vierges font une garde vigilante, afin qu'aucune âme n'en approche, sinon l'élue à qui le lit est destiné.

Croyant que ce lit était le symbole de sa glorification, Paphnuce rendait déjà grâces à Dieu. Mais Antoine lui fit signe de se taire et d'écouter le Simple qui murmurait dans l'extase :

— Les trois vierges me parlent; elles me disent : « Une sainte est près de quitter la terre; Thaïs d'Alexandrie va mourir. Et nous

avons dressé le lit de sa gloire, car nous sommes ses vertus, la Foi, la Crainte, et l'Amour. »

Antoine demanda :

— Doux enfant, que vois-tu encore ?

Paul promena vainement ses regards du zénith au nadir, du couchant au levant, quand tout à coup ses yeux rencontrèrent l'abbé d'Antinoé. Une sainte épouvante pâlit son visage et ses prunelles reflétèrent des flammes invisibles.

— Je vois, murmura-t-il, trois démons qui, pleins de joie, s'apprêtent à saisir cet homme. Ils sont à la semblance d'une tour, d'une femme et d'un mage. Tous trois portent leur nom marqué au fer rouge, le premier sur le front, le second sur le ventre, le troisième sur la poitrine, et ces noms sont Orgueil, Luxure et Doute. J'ai vu.

Ayant ainsi parlé, Paul, les yeux hagards, la bouche pendante, rentra dans sa simplicité. Et comme les moines d'Antinoé regardaient Antoine avec inquiétude, le saint prononça ces seuls mots :

— Dieu a fait connaître son jugement équitable. Nous devons l'adorer et nous taire.

Il passa. Il allait bénissant. Le soleil, descendu à l'horizon, l'enveloppait d'une gloire, et son ombre, démesurément grandie, par une faveur du ciel, se déroulait derrière lui comme un tapis sans fin, en signe du long souvenir que ce grand saint devait laisser parmi les hommes.

Debout, mais foudroyé, Paphnuce ne voyait, n'entendait plus rien. Cette parole unique emplissait ses oreilles : « Thaïs va mourir. » Une telle pensée ne lui était jamais venue. Vingt ans, il avait contemplé une tête de momie et voici que l'idée que la mort éteindrait les yeux de Thaïs l'étonnait désespérément.

« Thaïs va mourir. » Parole incompréhensible !

« Thaïs va mourir. » En ces trois mots, quel sens terrible et nouveau ! « Thaïs va mourir. » Alors, pourquoi le soleil, les fleurs, les ruisseaux et toute la création ? « Thaïs va mourir. » A quoi bon l'univers ? Soudain il bondit. « La revoir, la voir encore ! » Il se mit à courir. Il ne savait où il était, où il allait ; mais l'instinct le conduisait avec une entière certitude ; il marchait droit au Nil. Un essaim de voiles couvraient les hautes eaux du fleuve. Il sauta dans une embarcation montée par des Nubiens et là, couché à l'avant, les yeux dévorant l'espace, il cria de douleur et de rage :

— Fou, fou que j'étais, de n'avoir pas possédé Thaïs quand il en était temps encore ! Fou, d'avoir cru qu'il y avait au monde autre chose qu'elle ! ô démence ! j'ai songé à Dieu, au salut de mon âme, à la vie éternelle, comme si tout cela comptait pour quelque chose quand on a vu Thaïs. Comment n'ai-je pas senti que l'éternité bien-

heureuse était dans un seul des baisers de cette femme, que sans elle la vie n'a pas de sens et n'est qu'un mauvais rêve? O stupide, tu l'as vue et tu as désiré les biens de l'autre monde! O lâche! tu l'as vue et tu as craint Dieu... Dieu! le ciel! qu'est-ce que cela? et qu'ont-ils à t'offrir qui vaille la moindre parcelle de ce qu'elle t'eût donné? O lamentable insensé, qui cherchais la bonté divine ailleurs que sur les lèvres de Thaïs! Quelle main était sur tes yeux? Maudit soit Celui qui t'aveuglait alors! Tu pouvais acheter au prix de la damnation un moment de son amour, et tu ne l'as pas fait! Elle t'ouvrait ses bras, pétris de la chair et du parfum des fleurs, et tu ne t'es pas abîmé dans les enchantemens indicibles de son sein deviné. Tu as écouté la voix jalouse qui te disait : « Abstiens-toi. » Dupe, triste dupe! ô regrets! ô remords! ô désespoir! N'avoir pas la joie d'emporter en enfer la mémoire de l'heure inoubliable et de crier à Dieu : « Brûle ma chair, dessèche tout le sang de mes veines, fais éclater mes os, tu ne m'ôteras pas le souvenir qui me parfume et me rafraîchit pour les siècles des siècles!.. »

Thaïs va mourir! ô Dieu, si tu savais comme je me moque de ton enfer! Thaïs va mourir et elle ne sera jamais à moi, jamais, jamais!

Et tandis que la barque suivait le courant rapide, il restait des journées entières, couché sur le ventre, répétant :

— Jamais! jamais! jamais!

Puis à l'idée qu'elle s'était donnée et que ce n'était pas à lui, qu'elle avait répandu sur le monde des flots d'amour et qu'il n'y avait pas trempé ses lèvres, il se dressait debout, farouche, et hurlait de douleur. Il se déchirait la poitrine avec ses ongles et mordait la chair de ses bras. Il songeait :

— Si je pouvais tuer tous ceux qu'elle a aimés.

L'idée de ces meurtres l'emplissait d'une fureur délicieuse. Il méditait d'égorger Nicias lentement, à loisir, en le regardant jusqu'au fond des yeux. Puis sa fureur tombait tout à coup. Il pleurait, il sanglotait. Il devenait faible et doux. Une tendresse inconnue amollissait son âme. Il lui prenait envie de se jeter au cou du compagnon de son enfance et de lui dire : « Nicias, je t'aime, puisque tu l'as aimée. Parle-moi d'elle! Dis-moi ce qu'elle te disait! »

Et sans cesse le fer de cette parole lui perçait le cœur : « Thaïs va mourir! » Clartés du jour! ombres argentées de la nuit, astres, cieux, arbres aux cimes tremblantes, bêtes sauvages, animaux familiers, âmes anxieuses des hommes, n'entendez-vous pas : « Thaïs va mourir! » Lumières, souffles et parfums, disparaissez! Effacez-vous, formes et pensées de l'univers! « Thaïs va mourir! » Elle était la beauté du monde et tout ce qui l'approchait s'ornait des reflets de sa grâce. Ce vieillard et ces sages, assis près d'elle

au banquet d'Alexandrie, qu'ils étaient aimables, que leur parole était harmonieuse! L'essaim des riantes apparences voltigeait sur leurs lèvres et la volupté parfumait toutes leurs pensées. Et, parce que le souffle de Thaïs était sur eux, tout ce qu'ils disaient était amour, beauté, vérité. L'impiété charmante prêtait sa grâce à leurs discours. Ils exprimaient aisément la splendeur humaine. Hélas! et tout cela n'est plus qu'un songe. Thaïs va mourir!

Oh! comme naturellement je mourrai de sa mort! — Mais peux-tu seulement mourir, embryon desséché, fœtus macéré dans le fiel et les pleurs arides? Avorton misérable, peux-tu goûter la mort; toi qui n'as pas connu la vie? Pourvu que Dieu existe et qu'il me damne! Je l'espère, je le veux. Dieu que je hais, entends-moi. Plonge-moi dans la damnation. Il faut bien que je trouve un enfer éternel, afin d'y exhaler l'éternité de rage que je sens en moi.

. . . . . .

Dès l'aube, Albine reçut l'abbé d'Antinoé au seuil des cellules.

— Tu es le bienvenu dans nos tabernacles de paix, vénérable père, car sans doute tu viens bénir la sainte que tu nous avais donnée. Tu sais que Dieu, dans sa clémence, l'appelle à lui; et comment ne saurais-tu pas une nouvelle que les anges ont portée de désert en désert? Il est vrai : Thaïs touche à sa fin bienheureuse. Ses travaux sont accomplis, et je dois t'instruire en peu de mots de la conduite qu'elle a tenue parmi nous. Après ton départ, comme elle était enfermée dans la cellule marquée de ton sceau, je lui envoyai avec sa nourriture une flûte semblable à celles dont jouent aux festins les filles de sa profession. Ce que je faisais était pour qu'elle ne tombât pas dans la mélancolie et pour qu'elle n'eût pas moins de grâce et de talent devant Dieu qu'elle en avait montré au regard des hommes. Je n'avais pas agi sans prudence, car Thaïs célébrait tout le jour sur la flûte les louanges du Seigneur, et les vierges qu'attiraient les sons de cette flûte invisible disaient : « Nous entendons le rossignol des bocages célestes, le cygne mourant de Jésus crucifié. » C'est ainsi que Thaïs accomplissait sa pénitence, quand, après soixante jours, la porte que tu avais scellée s'ouvrit d'elle-même et le sceau d'argile se rompit sans qu'aucune main humaine l'eût touché. A ce signe je connus que l'épreuve que tu avais imposée devait cesser et que Dieu pardonnait les péchés de la joueuse de flûte. Dès lors, elle partagea la vie de mes filles, travaillant et priant avec elles. Elle les édifiait par la modestie de ses gestes et de ses paroles, et elle semblait, parmi elles, la statue de la pudeur. Parfois elle était triste; mais ces nuages passaient. Quand je vis qu'elle était attachée à Dieu par la foi, l'espérance et l'amour, je ne craignis pas d'employer son art et même

sa beauté à l'édification de ses sœurs. Je l'invitais à représenter devant nous les actions des femmes fortes et des vierges sages de l'Écriture. Elle imitait Esther, Déborah, Judith, Marie, sœur de Lazare, et Marie, mère de Jésus. Je sais, vénérable père, que ton austérité s'alarme à l'idée de ces spectacles. Mais tu aurais été touché toi-même si tu l'avais vue, dans ces pieuses scènes, répandre des pleurs véritables et tendre au ciel ses bras comme des palmes. Je gouverne depuis longtemps des femmes et j'ai pour règle de ne point contrarier leur nature : toutes les graines ne donnent pas les mêmes fleurs. Toutes les âmes ne se sanctifient pas de la même manière. Il faut considérer aussi que Thaïs s'est donnée à Dieu quand elle était belle encore, et un tel sacrifice, s'il n'est point unique, est du moins très rare. Cette beauté, son vêtement naturel, ne l'a pas encore quittée après trois mois de la fièvre dont elle meurt. Comme, pendant sa maladie, elle demande sans cesse à voir le ciel, je la fais porter chaque matin dans la cour, près du puits, sous l'antique figuier, à l'ombre duquel les abbesses de ce couvent ont coutume de tenir leurs assemblées. Tu l'y trouveras, père vénérable. Mais hâte-toi! car Dieu l'appelle, et ce soir un suaire couvrira ce visage que Dieu fit pour le scandale et pour l'édification du monde.

Paphnuce suivit Albine dans la cour inondée de lumière matinale. Le long des toits de brique, des colombes formaient une file de perles. Sur un lit, à l'ombre du figuier, Thaïs reposait toute blanche, les bras en croix. Debout à ses côtés, des femmes voilées récitaient les prières de l'agonie.

— « Aie pitié de moi, mon Dieu, selon ta grande mansuétude et efface mon iniquité selon la multitude de tes miséricordes! »

Il l'appela :

— Thaïs !

Elle entr'ouvrit les paupières et tourna du côté de la voix les globes blancs de ses yeux.

Albine fit signe aux femmes voilées de s'éloigner de quelques pas.

— Thaïs ! répéta le moine.

Elle souleva la tête ; un souffle léger sortit de ses lèvres blanches :

— C'est toi, mon père?.. Te souvient-il de l'eau de la fontaine et des dattes que nous avons cueillies?.. Ce jour-là, mon père, je suis née à l'amour,.. à la vie.

Elle se tut et laissa retomber sa tête. La mort était sur elle et la sueur de l'agonie couronnait son front. Rompant le silence auguste, une tourterelle éleva sa voix plaintive. Puis les sanglots du moine se mêlèrent à la psalmodie des vierges.

— « Lave-moi de mes souillures et purifie-moi de mon péché;

car je connais mon injustice et mon crime se dresse sans cesse contre moi. »

Tout à coup Thaïs se dressa sur son lit. Ses yeux de violette s'ouvrirent tout grands; et, les regards envolés, les bras tendus vers les collines lointaines, elle dit d'une voix limpide et fraîche :

— Les voilà, les roses de l'éternel matin !

Ses yeux brillaient ; une légère ardeur colorait ses tempes. Elle revivait plus suave et plus belle que jamais. Paphnuce agenouillé l'enlaça de ses bras noirs.

— Ne meurs pas ! criait-il d'une voix étrange qu'il ne reconnaissait pas lui-même. Je t'aime, ne meurs pas ! Écoute, ma Thaïs. Je t'ai trompée; je n'étais qu'un fou misérable. Dieu, le ciel, tout cela n'est rien. Il n'y a de vrai que la vie de la terre et l'amour des êtres. Je t'aime ! Ne meurs pas. Ce serait impossible; tu es trop précieuse. Viens, viens avec moi. Fuyons, je t'emporterai bien loin dans mes bras. Viens, aimons-nous. Entends-moi donc, ô ma bien-aimée; et dis : « Je vivrai, je veux vivre. » Thaïs ! Thaïs ! lève-toi !

Elle ne l'entendait pas. Ses prunelles nageaient dans l'infini. Elle murmura :

— Le ciel s'ouvre. Je vois les anges, les prophètes et les saints... Le bon Théodore est parmi eux, les mains pleines de fleurs ; il me sourit et m'appelle... Deux séraphins viennent à moi. Ils approchent... Qu'ils sont beaux !.. Je vois Dieu...

Elle poussa un soupir d'allégresse et sa tête retomba inerte sur l'oreiller. Thaïs était morte. Paphnuce, dans une étreinte désespérée, la dévorait de désir, de rage et d'amour.

Albine lui cria :

— Va-t'en, maudit !

Et elle posa doucement ses doigts sur les paupières de la morte.

Paphnuce recula, chancelant, les yeux brûlés de flammes et sentant la terre s'ouvrir sous ses pas.

Les vierges entonnaient le cantique de Zacharie :

— « Béni soit le Seigneur, le dieu d'Israël... »

Brusquement la voix s'arrêta dans leur gorge. Elles avaient vu la face du moine et elles fuyaient d'épouvante en criant :

— Un vampire ! un vampire !

Il était devenu si hideux, qu'en passant la main sur son visage il sentit sa laideur.

ANATOLE FRANCE.

LA TRANSFORMATION

DU

GOUVERNEMENT LOCAL

AUX ÉTATS-UNIS

Au commencement de ce siècle, malgré les violences et les insuccès de la Révolution française, les peuples de l'Europe réclamaient avec instance une constitution et le régime parlementaire, et, pour les obtenir, plusieurs d'entre eux se sont soulevés contre leur souverain. On croyait que cette forme de gouvernement assurerait la liberté, l'égalité devant la loi, l'économie dans les dépenses et la félicité publique. Les publicistes comme les foules considéraient avec envie l'heureuse Angleterre, qui jouissait de ce régime politique, dépeint en termes si enthousiastes dans *l'Esprit des lois*. Successivement, soit par des insurrections, soit par l'octroi des rois, tous les états européens, excepté la Russie, ont obtenu ce qu'ils désiraient avec tant d'ardeur : le pouvoir législatif est exercé par des assemblées délibérantes, dont les membres sont élus librement par les citoyens.

Mais quel étonnant revirement d'opinion s'est produit ! On est prêt à brûler ce qu'on adorait naguère. Ce régime parlementaire, si ardemment désiré jadis, est aujourd'hui presque partout l'objet

des attaques les plus vives. On ne peut en dire assez de mal; il est la cause de toutes les crises, de toutes les souffrances, même de celles qui sévissent exclusivement dans le domaine économique. En France, il inspire, dit-on, une telle animadversion, que le peuple, qui a fait la Révolution de 1789 pour conquérir la liberté, est prêt à la sacrifier et à demander au premier dictateur venu qu'il le délivre des mains du parlementarisme. En Italie, c'est à lui qu'on s'en prend de toutes les fautes commises, dépenses exagérées de l'armée et de la marine, déficit croissant du budget, ruine des campagnes, émigration croissante, politique coloniale et, cette faute sans excuse, l'occupation de Massaouah. Récemment, à la clôture du parlement autrichien, le président Smolka reprochait aux députés d'avoir prononcé plus de neuf mille discours, dont deux mille à propos de la loi financière. En Angleterre, dans la patrie même du régime parlementaire, on dit qu'il est devenu impuissant, qu'il ne marche plus, et récemment on allait jusqu'à l'appeler la « grande nuisance. » En Amérique, comme le montrait récemment ici même M. le duc de Noailles, sous l'action de l'esprit conservateur des anciens colons, les institutions libres ont échappé aux tendances de la démocratie extrême, et cependant toutes les réformes qui se font dans l'ordre politique ont pour but de restreindre l'activité des assemblées délibérantes et de concentrer le pouvoir aux mains de certains hauts fonctionnaires. J'ai consacré une précédente étude (1) à faire voir sous quelle forme ce mouvement s'est produit au centre de la Fédération, dans la chambre des députés, où il a eu pour résultat d'attribuer au président, un vrai dictateur, et aux comités nommés par lui, un pouvoir plus absolu et moins contrôlé que celui des souverains despotiques de l'Europe. Je voudrais faire voir maintenant comment une transformation semblable s'accomplit dans les états particuliers et dans les grandes villes. Il n'est guère dans l'ordre politique de phénomène plus important et plus curieux à étudier, puisqu'il est général dans les deux mondes, partout où fonctionnent des parlemens et des administrations électives (2).

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre 1886.

(2) Je prendrai surtout pour guide le beau livre de M. Bryce, *The American commonwealth*, qui vient de paraître et qui est, à mon avis, depuis Tocqueville, l'étude la plus complète et la plus profonde qu'il y ait de la grande république. Membre du parlement anglais, ancien sous-secrétaire des affaires étrangères, professeur de la faculté de droit de l'université d'Oxford et auteur d'une histoire de l'empire romain, M. Bryce était admirablement préparé pour bien saisir les caractères de la société américaine et pour analyser les ressorts de ses institutions. Je dois beaucoup aussi aux communications d'un publiciste américain très distingué, M. Albert Shaw, qui a entrepris de comparer le système d'administration de son pays à ceux de l'Europe.

I.

Les trente-huit états qui, en ce moment, constituent l'Union américaine ont chacun, on le sait, leur constitution particulière que le peuple a votée et qu'il peut amender, en suivant certaines prescriptions, assez compliquées pour qu'il ne soit pas fait usage de ce droit à la légère. Toutes ces constitutions étaient, dans le principe, calquées sur le modèle de celle de la Fédération. Elles avaient pour but essentiel de garantir aux citoyens ce que l'on appelait les droits naturels et les libertés nécessaires : liberté de la parole, de la presse, de l'enseignement, des cultes, égale admissibilité aux emplois, égalité devant la loi, *habeas corpus*, le jury ; et tous ces droits étaient déclarés sacrés, inaliénables et placés au-dessus de toute loi et de toute entreprise de l'autorité. Ce que les auteurs de ces constitutions avaient eu surtout en vue, en Amérique comme en Europe, c'était d'opposer une barrière infranchissable aux entreprises et à l'arbitraire du pouvoir exécutif; mais on n'avait pas songé à limiter l'activité du pouvoir législatif. On s'aperçut bientôt que de ce côté existait un danger non prévu, mais très réel, surtout pour la bourse des contribuables. On vit les législatures des états particuliers contracter des dettes insensées et parfois les répudier, fonder des banques sans base sérieuse, multiplier les fonctions pour y placer les favoris du groupe dominant, accorder des faveurs à certaines corporations privilégiées, construire des ponts et des routes à l'usage des meneurs politiques, accorder des concessions de chemins de fer uniquement pour enrichir les lanceurs d'affaires, en un mot, les chefs des différens partis, mettre le trésor au pillage, parfois successivement, d'autres fois de connivence, et de façon à faire tous fortune aux dépens du public.

Heureusement en Amérique, quand un mal est nettement aperçu et mis au jour, il y est appliqué des remèdes prompts et énergiques. Celui qui fut adopté ici consista à limiter de plus en plus, par des articles des constitutions revisées, l'activité malfaisante des chambres. Comme le dit très bien M. Albert Shaw, le peuple reprit en main, dans une mesure de plus en plus grande, le pouvoir législatif, en imposant au parlement des restrictions très grandes relatives à la durée des sessions et aux objets soumis aux décisions des chambres.

MM. Bryce et Shaw nous font connaître les différens moyens que consacrent les constitutions des états particuliers pour brider l'activité des parlemens. Tout d'abord, il y a le système des deux chambres qu'on rencontre partout; car, en Amérique, on est plus que

jamais convaincu de la vérité de ce mot de Lally-Tollendal, rapporteur du comité de la constitution en 1789 : « Avec une seule chambre vous pourrez tout détruire, sans les deux chambres vous ne pourrez rien fonder. » Tel projet de loi destiné à favoriser l'un ou l'autre intérêt particulier sera rejeté par le sénat, parce que les mêmes influences n'y dominent pas et aussi parce que l'une des deux assemblées se plaît souvent à tenir l'autre en échec. Cette opposition a toujours un excellent résultat, disent les Américains : elle empêche l'adoption d'un grand nombre de bills, et c'est autant de gagné, car « en fait de lois, comme en fait de vermine, plus on en tue, mieux cela vaut. »

Le *veto* que possède le gouverneur dans 34 états sur les 38 est aussi un moyen de préservation contre l'activité législative des chambres, car ce n'est point là, comme en Europe, une arme rouillée et vaine, dont un souverain ne peut faire usage sans risquer sa popularité, son trône ou même sa vie. Dans un article de la *Revue* (1), M. le duc de Noailles a montré l'importance de cette prérogative aux mains du président de la Fédération. Les gouverneurs y ont recours tout aussi souvent que lui, car assez fréquemment ils appartiennent à un autre parti que celui qui domine dans les chambres, et leur responsabilité étant plus grande, ils se laissent guider davantage par l'intérêt général. D'après ce que rapporte M. Bryce, il n'est pas rare de voir un gouverneur invoquer comme un titre à sa réélection l'emploi énergique qu'il a fait de son droit de *veto*.

Nous n'avons nulle idée de la fureur de légiférer des parlemens aux États-Unis. Je trouve à ce sujet des chiffres très curieux dans un discours prononcé à la réunion de 1886 de l'Association du barreau américain par son président, M. William Allen Butler. Ainsi, dans la session du congrès fédéral 1885-1886, le nombre total des bills « introduits » s'est élevé à 2,906, dont 1,101 ont été votés. Dans les différens états, les chiffres ne sont pas moins stupéfians. Dans dix états, 12,449 bills ont été proposés et 3,793 votés. New-York a pour sa part 2,093 bills proposés et 681 votés; Kentucky, 2,390 proposés, 446 votés; Alabama, 1,469 proposés, 442 votés. Les lois votées dans le Minnesota, pendant la session de 1887, forment un volume de 1,100 pages. A chaque session, les lois adoptées par le parlement du Wisconsin remplissent, en moyenne, 1,500 pages très serrées. Il est vrai que la plupart de ces bills se rapportent à des objets d'intérêt particulier.

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril.

Pour mettre des bornes à ce déluge législatif, les constitutions réformées ont élevé toute sorte de barrières. Ce qu'il fallait réprimer tout d'abord, c'était l'entraînement aux dépenses excessives exigeant de nouveaux impôts, et surtout de continuels emprunts. C'est là un des plus graves défauts du régime parlementaire. Chaque groupe de députés réclame de l'argent dans l'intérêt de la circonscription qu'il représente, et, sous peine de succomber sous la coalition des appétits frustrés, il faut bien que le ministre leur accorde quelque satisfaction. Puis arrive toute une série d'exigences nouvelles en vue « de favoriser le progrès. » Le trésor public est mis en coupe réglée; le déficit se creuse; les contribuables, de plus en plus frappés, ne savent à qui s'en prendre et s'irritent sourdement; le prestige du système représentatif est ébranlé.

Les états américains de l'Ouest, les plus maltraités sous ce rapport, ont été les premiers à attaquer le mal dans sa racine. Dès 1846, la constitution de l'Iowa interdit à la législature d'accorder des subsides à des sociétés ou des corporations et de contracter aucune dette nouvelle, même pour des travaux publics ou des objets d'utilité générale, sauf une dette flottante de 100,000 dollars, en attendant la rentrée des impôts. La plupart des autres états suivirent successivement cet exemple. En 1874, l'état de New-York, en revisant sa constitution, interdit absolument tout nouvel emprunt, sauf si le corps électoral le vote directement en vue d'un objet déterminé, et des restrictions du même genre sont maintenant en vigueur dans presque tous les états. C'est le régime appliqué partout en Suisse : toute dépense nouvelle, à moins qu'elle ne soit très minime, doit être approuvée par le peuple. En France, les conseils municipaux de deux localités, Cluny et Riom, ayant besoin de faire un emprunt pour construire l'une un marché, l'autre une caserne, ont soumis le projet au vote populaire; et, dans les deux cas, celui-ci s'est prononcé pour la négative.

Les Américains ont trouvé un moyen plus simple encore de se préserver des effets d'un mal nécessaire, la réunion des chambres. Autrefois elles siégeaient, comme en Europe, chaque année. Aujourd'hui, dans tous les états, sauf dans cinq faisant partie du groupe des treize états primitifs, il n'y a plus de session du parlement que tous les deux ans, et chacun s'en félicite. Un gouverneur d'état disait à M. Bryce : « Nos législateurs sont certes de très braves gens; mais c'est un soulagement universel quand nous les voyons rentrer dans leurs foyers. » On demande à un autre gouverneur s'il n'y a pas d'inconvénient à ne réunir les chambres

que tous les deux ans : « Nullement, répond-il ; au contraire, tous les trois ou quatre ans seulement vaudrait encore mieux. » La durée de la session bisannuelle est aussi généralement limitée à un terme très court. Vingt-deux états ont fixé d'une façon absolue le nombre de jours pendant lesquels les chambres peuvent siéger; d'autres ont préféré une autre méthode : ils n'accordent l'indemnité aux députés que pendant un certain temps. Ceux-ci peuvent continuer à se réunir; mais le sentiment du devoir rempli est alors leur seule rémunération. Je n'ai pu constater dans combien de cas cela a paru suffisant.

Dans beaucoup d'états, la durée de la session ne peut excéder soixante jours. Dans d'autres, on a accordé quatre-vingt-dix jours. Le Nebraska avait même réduit le terme à vingt jours ; on y est revenu récemment à un autre système : on ne limite plus la durée de la session, mais le traitement des députés y est fixé à 300 dollars, ce qui équivaut à peine au salaire d'un manœuvre. Toutefois, un autre inconvénient se fait sentir. Ces représentans du peuple, qui ne peuvent se réunir qu'une fois tous les deux ans, pendant deux ou trois mois seulement, arrivent de leurs cantons respectifs chargés de bills dont ils veulent absolument obtenir le vote. D'où plus d'examens préliminaires, plus de délibérations, plus de débats. On vote, on vote au pas de course. On fait presque autant de lois, et elles sont plus mauvaises. Quelques états, comme le Colorado et la Californie, par exemple, ont prolongé la durée des sessions ou le terme pendant lequel l'indemnité parlementaire est payée.

On demeure confondu quand on voit la démocratie extrême, en Suisse et aux États-Unis, réaliser l'idéal du représentant le plus décidé du principe d'autorité, M. de Bismarck, en limitant à des bornes de plus en plus étroites l'activité des assemblées délibérantes. Dans les pays monarchiques, il serait imprudent de trop restreindre les pouvoirs du parlement, car ici c'est l'autorité du souverain qui doit être tenue en échec, sous peine d'aboutir au despotisme; mais dans les républiques, où le danger réside dans l'omnipotence des chambres, c'est à ce mal qu'il faut porter remède, et ainsi tout ce qui se fait aux États-Unis à cet effet mérite l'étude la plus attentive.

II.

Pour se rendre compte des tendances nouvelles de la démocratie en Amérique, il faut considérer, non les changemens introduits dans la constitution fédérale, qui sont très rares, mais les modifi-

cations des constitutions des états, qui sont très fréquentes, surtout dans ceux de l'Ouest. D'après ce que nous apprend M. Hitchcock, dans son livre si instructif, *Study of american state constitutions* (1), depuis 1776 on a adopté 105 constitutions nouvelles, plus 214 amendemens constitutionnels. La durée moyenne d'une constitution est de trente ans. Dans les états de la Nouvelle-Angleterre, où l'esprit traditionnel des puritains a conservé plus d'action, les changemens sont moins fréquens. Ainsi, le Massachusetts vit encore sous sa constitution de 1780; le Connecticut, le Rhode-Island et le Maine n'ont modifié la leur qu'une fois; le Vermont et le New-Hampshire que deux fois. Les constitutions et les lois des états particuliers ont pour le citoyen une tout autre importance que celles du gouvernement fédéral; car les premières le touchent sans cesse et dans sa vie de chaque jour, pour ses droits civils et politiques, tandis que les secondes se rapportent plutôt aux relations de la Confédération avec l'étranger ou aux rapports des états particuliers entre eux.

Dans les modifications de ces nombreuses constitutions, M. Bryce a été frappé de deux tendances, en apparence, opposées, mais nées d'un même sentiment de défiance à l'égard des députés : d'une part, on a accru l'autorité du pouvoir exécutif, représenté par le gouverneur; d'autre part, on a fait intervenir plus directement le vote populaire. Ainsi, à l'origine, on aurait cru porter atteinte à la souveraineté du peuple en donnant à l'exécutif le droit de refuser sa sanction aux lois votées par les chambres. Peu à peu, comme nous l'avons dit, le *veto* a été accordé au gouverneur dans tous les états, sauf quatre. La durée de ses fonctions a été prolongée, et les restrictions à sa rééligibilité ont été presque partout supprimées. Les juges aussi sont nommés pour un temps plus long, et leur traitement a été augmenté. Ils étaient naguère souvent choisis par le parlement; aujourd'hui, là où ils ne sont pas élus par le suffrage universel, ils sont désignés par le gouverneur.

D'où vient cette tendance générale à accroître les prérogatives de l'exécutif, si opposée, semble-t-il, à l'esprit démocratique? C'est d'abord parce que le gouverneur élu par le corps électoral de l'état tout entier est souvent un personnage considérable, connu et jouissant de l'estime publique. C'est ensuite parce que l'on a reconnu que dans le domaine de la politique, comme dans celui de l'industrie, rien n'est aussi efficace pour obtenir de bonne besogne que la

(1) En Europe tout ce qui concerne le gouvernement de la grande république a été l'objet de nombreuses et excellentes études; mais ce qui se rapporte aux états particuliers, étant d'accès plus difficile, a été négligé, sauf par M. Boutmy, qui en fait ressortir toute l'importance.

responsabilité. Le gouverneur agit sous les yeux de tous; il sait que c'est à lui seul qu'on demandera compte des résolutions qu'il aura prises; tandis que les décisions des chambres, étant l'œuvre d'une majorité collective, échappent souvent au jugement de l'opinion publique.

Le second changement à noter est celui qui consiste à faire intervenir directement le peuple dans la confection des lois. On est arrivé à ce but de plusieurs façons, et tout d'abord d'après une méthode spécialement anglaise et que l'on appelle *local option*, « l'option locale, » c'est-à-dire qu'on délègue aux habitans des divers districts le droit de décider s'ils y admettent l'application de certaines lois. C'est là un excellent système, premièrement parce que la situation différente de chaque circonscription n'admet pas l'application d'une règle uniforme; secondement, parce que certaines mesures ne sont vraiment efficaces que si elles sont appuyées par l'opinion publique. Dans les pays qui ont subi l'influence de la Révolution française et de l'Empire, on veut que des règlemens identiques soient mis en vigueur partout, dans un hameau de cent habitans comme dans une ville qui en compte des centaines de mille, au Nord comme au Midi, dans les cantons les plus arriérés comme dans les plus avancés. Voici des exemples du système de « l'option locale. » La loi sur l'enseignement primaire en Angleterre n'a pas édicté l'enseignement obligatoire pour tout le pays : il appartient à chaque localité de décider si elle veut avoir un comité scolaire (*School Board*) et si elle entend imposer aux parens le devoir d'envoyer leurs enfans à l'école. S'agit-il de créer une bibliothèque communale (*free library*) et de lever à cet effet un impôt spécial, la question est soumise aux votes des habitans; et récemment, à Glascow, le projet d'en fonder une a été repoussé par 28,946 *non* contre 22,755 *oui*. Accordera-t-on dans un certain district des licences pour la vente des boissons alcooliques, la majorité des électeurs aura à le décider. Aux États-Unis, on a soumis ainsi au vote populaire la question de savoir, ici, si l'enseignement sera entièrement gratuit, et il l'est devenu, en effet, dans la plupart des états; ailleurs, si le débit des spiritueux sera *oui* ou *non* interdit; dans l'état de New-York, si les objets fabriqués par les détenus dans les prisons seront vendus en concurrence avec l'industrie privée.

J'ai montré ici même (1) que le régime plébiscitaire a été successivement introduit dans tous les cantons suisses, sauf dans celui de Fribourg : toutes les lois, tous les règlemens d'ordre général et

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre 1886.

surtout toute dépense nouvelle doivent y être ratifiés par le corps électoral entier votant au *referendum*, par *oui* ou par *non*. Aux États-Unis, les cours de justice ont décidé, à maintes reprises, que la législature, étant investie du pouvoir délégué de faire les lois, ne peut céder cette prérogative à aucun autre corps politique, pas même au corps électoral. Il a donc fallu recourir à un autre moyen d'en appeler directement à la volonté populaire. Ce moyen, qu'on pourrait appeler le système plébiscitaire américain, consiste à introduire dans la constitution les prescriptions que l'on veut faire consacrer par le peuple. Cette méthode ressemble, à certains égards, au *referendum* suisse, car l'amendement constitutionnel est d'abord discuté et approuvé par la législature, où une majorité des deux tiers est souvent requise, et puis soumise à la votation directe de tous les électeurs de l'état. La conséquence de cette façon de faire a été que les constitutions des états de l'Union américaine sont très différentes de celles qui sont en vigueur en Europe et qui ne contiennent que deux groupes de dispositions, les premières consacrant les droits essentiels des citoyens, les secondes fixant les formes de gouvernement. Dans les constitutions d'état en Amérique, on trouve réglées un grand nombre de matières qui, ailleurs, sont l'objet des lois ordinaires ; ainsi le régime des successions et d'escontrats, les détails du droit administratif et de l'organisation judiciaire, le système d'administration des chemins de fer et des banques, la création des comités et des fonds scolaires, la formation d'un bureau ministériel spécial pour l'agriculture, pour le travail (*Labour Bureau*), pour les canaux, la fixation du traitement de certains fonctionnaires, etc. Parfois des articles constitutionnels s'occupent d'objets de la plus minime importance. Ainsi on a déterminé, ici, de quelle façon se fera la fourniture du charbon pour chauffer le bâtiment où se réunit le parlement; ailleurs, combien il serait payé pour emmagasiner du blé dans les docks. Dans le Wisconsin, ce sont les électeurs qui ont à décider, en votant *Banks* ou *no Banks*, si les banques pourront se constituer sous forme de sociétés commerciales. Dans le Minnesota, « le fonds d'amélioration intérieure » ne peut recevoir aucun emploi qui ne soit au préalable ratifié par une majorité des électeurs prenant part à l'élection générale annuelle. Comme le fait remarquer M. Bryce, à qui j'emprunte ces détails, le plébiscite enlève dans ce cas à la législature l'exercice de la plus essentielle de ses fonctions, l'application des ressources financières de la nation. De cet expédient qui fait régler par les constitutions ce qui devrait l'être par les lois, il est résulté que le texte de ces pactes fondamentaux s'allonge à chaque revision et tend à prendre des proportions démesurées. Ainsi, la première constitution de la Vir-

ginie, qui remonte à l'année 1796, n'avait que quatre pages; celle de 1830 en a sept et celle de 1870 trente-deux. La constitution du Texas de 1845 avait seize pages, celle de 1876 en a trente-quatre; celle de la Pensylvanie en avait huit en 1776 et vingt-cinq en 1870; celle de l'Illinois dix en 1818, vingt-cinq en 1870.

Les Américains recourent de plus en plus à cet étrange système, parce qu'ils constatent que les lois préparées par une convention spéciale, sous forme d'articles constitutionnels, et ensuite votées par le peuple, sont meilleures que celles adoptées par les législatures ordinaires. Les conventions qui élaborent ces amendemens aux constitutions sont composées d'hommes plus capables que les chambres. Ils délibèrent sous les regards du public, dont l'attention a été spécialement éveillée sur la matière en discussion. Ils sont moins exposés à ces influences « sinistres » dont parle Stuart Mill, c'est-à-dire à la corruption et aux excès de l'esprit de parti. Toutefois, si la démocratie doit en arriver peu à peu au gouvernement direct, il est certain que le *referendum* à la manière suisse est préférable à la méthode américaine. Celle-ci arrivera à faire des constitutions une masse chaotique et indigeste d'articles sans ordre, sans lien logique, souvent d'un intérêt secondaire, ce qui est d'autant plus fâcheux que, pour les supprimer ou les modifier, il faut recourir à la procédure très compliquée d'une revision constitutionnelle.

En Angleterre, depuis quelque temps, le régime représentatif tend aussi à se subordonner au régime plébiscitaire, quand il s'agit d'une question importante et surtout d'une application nouvelle des principes démocratiques. La chambre des communes vote une loi; la chambre des lords la rejette; alors commence dans le pays une campagne d'intense agitation politique. De toutes parts s'organisent des *meetings*, des processions, des pétitionnemens. Les deux partis comptent ainsi le nombre de leurs adhérens, et chacun d'eux s'efforce de démontrer qu'il a pour lui la majorité de la nation. Quand le courant de l'opinion se prononce d'une façon très forte et avec une grande surexcitation des passions populaires, la chambre des lords finit par céder, car elle se persuade que son existence même est en jeu. D'autres fois, on a recours à une dissolution de la chambre des communes, pour que le ministère puisse savoir, sans s'y tromper, ce que veut la majorité les électeurs. De toute façon, c'est la volonté populaire qui dicte la loi.

Ces procédés de gouvernement sont non-seulement irréguliers, révolutionnaires et pleins de danger pour le maintien des institutions établies, mais, en outre, ils sont dictés par une idée fausse et antiscientifique, malheureusement très répandue aujourd'hui, à

savoir que la loi doit être, comme l'a dit Rousseau, l'expression de la volonté du peuple. C'est, sous forme démocratique, l'adage des anciens juristes romains : « La loi est l'expression de la volonté du souverain. » Des deux parts, l'erreur est profonde et fertile en conséquences funestes. Les lois doivent être l'expression des nécessités sociales. Mirabeau l'a dit admirablement : « La raison est (c'est-à-dire doit être) le souverain du monde. » Grande vérité, que Guizot a reproduite en ces termes : « C'est toujours de la raison, jamais de la volonté, que dérive le pouvoir. » Pourquoi le père a-t-il autorité sur son enfant? Parce qu'il sait mieux ce qui lui est utile, de sorte qu'il est de l'intérêt des deux que celui qui a le plus de raison commande et que celui qui en a le moins obéisse.

En tout pays, à un certain moment, il y a des règlemens qui sont les plus conformes à la justice et à l'intérêt général. Ce sont ces règlemens qu'il s'agit de découvrir et de convertir en lois : lois politiques, lois civiles, lois pénales, lois commerciales, lois administratives. Ceci est affaire de science, non de volonté. Certes, le souverain,— roi, parlement ou peuple,— peut prendre telles résolutions qu'il voudra; mais les conséquences qui en résulteront dépendront non de lui, mais de la nature des choses. S'il a fait de mauvaises lois, il en portera la peine. La politique est une science d'observation; c'est à elle qu'il faut en appeler, non à la volonté si souvent égarée du peuple, à moins qu'on ait plus de confiance en lui qu'en ses représentans. Il est vrai que c'est là, dit-on, le cas en Amérique.

III.

L'organisation des communes a subi, aux États-Unis, des modifications encore bien plus radicales que les constitutions des états, et, ce qui étonne, elles semblent faites dans un esprit complètement opposé. Pour la législation des états, on se rapproche peu à peu du gouvernement direct, tandis que, pour l'administration communale, on fortifie sans cesse le principe d'autorité, on accroît les pouvoirs du maire, de façon à en faire un vrai dictateur, et on restreint dans une limite de plus en plus étroite les prérogatives des conseillers municipaux. Pour comprendre combien ce changement est grand, il faut voir ce qu'était la commune américaine; et, à cet effet, il est nécessaire de remonter à ses origines en Angleterre.

Dans la Bretagne anglo-saxonne, avant la conquête des Normands, le village, le *tunscip*, réglait les intérêts locaux dans l'assemblée générale de tous les habitans, le *tunscipmot*. Leur affaire la plus

importante était le partage périodique des terres communes. Le *tunscip* était un petit état rural souverain.

Plus tard, sous le régime féodal, le manoir s'empara peu à peu de la plus grande partie de ces terres communales et le reste devint propriété privée des cultivateurs. L'un des principaux objets dont l'autorité locale avait à s'occuper vint à disparaître, ainsi que la responsabilité collective qui formait un lien puissant entre les familles voisines. Le manoir et le pouvoir central accaparèrent d'autres attributions, notamment de celles qui concernaient la justice, et ainsi la commune civile, le *tunscip*, s'effaça pour faire place à la commune ecclésiastique, le *parish* (1). Toutefois, dans les actes anciens, le mot *town* est encore souvent employé dans le sens de *parish*. Le *parish meeting*, appelé aussi *vestry meeting*, remplaça le *tunscipmot*. Tous les chefs de famille continuaient à se réunir, chaque année, pour régler directement les intérêts communaux; mais, à mesure que la cour et les agens du manoir attiraient à eux la décision des affaires civiles, leurs soins s'appliquèrent plus exclusivement aux affaires de l'église. Cependant, au XVIe siècle, la commune, le *town* ou *parish*, s'occupait encore de maintenir l'ordre sur son territoire, de secourir les pauvres, d'entretenir l'église et les grands chemins, et de régler la jouissance des biens communaux, ainsi que de tout ce qui n'était pas devenu « manorial, » c'est-à-dire relevant du manoir. A cet effet, l'assemblée du village pouvait imposer certaines taxes et faire des règlemens locaux (*by-laws*, lois du *bie* ou *by*, village, dans les langues scandinavo-germaniques).

Pouvaient assister à l'assemblée tous ceux qui avaient un intérêt dans les décisions à prendre, par conséquent ceux qui avaient une habitation dans le village ou qui y « fumaient des terres. » La convocation se faisait dans l'église, avant ou après le service, ou parfois sur la place du marché. Des réunions avaient lieu régulièrement pour la reddition des comptes, pour l'élection des fonctionnaires et, extraordinairement, pour décider une réparation urgente aux chemins, à l'église et pour la levée des impôts.

Le fonctionnaire principal était le constable qui avait charge de la police et de l'arrestation des malfaiteurs, chose très importante, car la paroisse, le *town*, était pécuniairement responsable des vols et des assassinats commis sur son territoire. Il avait le droit de nommer des gardes, surtout pour la nuit; il représentait la com-

(1) Le mot anglais *parish* vient, par le français et le latin, du mot grec παροικία, indiquant un groupe d'hommes différens du reste de la population. *Vestry* est pris du mot *vestiarum* (le vestiaire), le lieu où l'on conservait les vêtemens ecclésiastiques.

mune auprès des autorités du comté. Les *churchwarden* ou marguilliers, aussi élus par les habitans, formaient un corps qui veillait à l'entretien de l'église, des vêtemens du pasteur et à toutes les nécessités du culte.

Les maîtres des pauvres, *overseers of the poor*, donnaient des secours aux indigens, conformément à la loi d'Élisabeth, et levaient à cet effet une taxe spéciale consentie par les contribuables. Les marguilliers convoquaient, chaque année, les habitans pour choisir deux hommes probes qui étaient chargés d'entretenir les chemins et de régler la prestation des six jours de corvée que chacun devait, chaque année, à cet effet.

En outre, sous des noms très différens : *jurats*, *questmen*, *swornmen*, *sidesmen*, etc., et avec des attributions mal définies, on rencontrait dans chaque village un groupe d'hommes composés principalement d'anciens *constables* et de *churchwarden*, élus par les habitans et qui avaient pour mission d'assister de leurs avis les fonctionnaires communaux. Ils devinrent plus tard le *select vestry* en Angleterre et les *townsmen*, *prudential men* ou *selectmen* dans la Nouvelle-Angleterre. Jusque-là, le gouvernement direct avait été complètement exercé par les citoyens ; mais bientôt, en Amérique, on vit apparaître un corps représentatif. Les institutions communales des Anglo-Saxons, transportées au delà de l'Atlantique, y reçurent une vie nouvelle qui les rapprocha du *tunscipmot* primitif, sous l'influence démocratique du christianisme réformé, que les puritains et les *Pilgrim fathers* pratiquaient dans leur nouvelle patrie. Comme le dit un auteur qui a étudié à fond les origines de la démocratie aux États-Unis, le président Portet : « Tout ce qui caractérise la vie politique de la Nouvelle-Angleterre vient du *meeting house*, de la salle d'assemblee religieuse. Sa construction a été l'origine de toutes les communautés qui s'y sont fondées, et c'est d'elle qu'émanent les traits distinctifs de leur histoire. »

Quand les émigrés anglais s'établissent dans la baie de Massachusetts, on voit naître parmi eux le gouvernement communal d'une façon pour ainsi dire naturelle. Ainsi, à Rochester-Town, le 8 octobre 1633, ils se réunissent et décident qu'à certains jours, le son du tambour appellera tous les habitans de la « plantation » à l'église, afin d'y arrêter, dans l'intérêt général des règlemens auxquels tous seront tenus de se soumettre, et de choisir douze hommes qui ordonneront toute chose jusqu'à la prochaine assemblée mensuelle. Ces hommes choisis, ces *selectmen*, formèrent plus tard le conseil municipal.

Le *township* constitua l'unité politique primordiale, la molécule organique, dont la multiplication et l'union constituèrent l'État. Le

township faisait tous ses règlemens locaux (*by-laws*), à condition qu'ils ne fussent pas contraires aux lois générales; il avait une cour de justice et une compagnie de milice; il choisissait sans contrôle tous ses fonctionnaires et élisait les délégués qui le représentaient au *general court*, c'est-à-dire à l'assemblée plénière de la province.

Pour prendre part à la réunion ordinaire des habitans, qui avait lieu, chaque année, en mars, comme chez les Francs et les anciens Germains, il fallait posséder une propriété, *freehold*, d'un certain revenu. En outre, les *selectmen*, dont le nombre variait de trois à neuf, devaient convoquer une assemblée extraordinaire chaque fois que dix *freeholders* ou propriétaires le demandaient.

Le gouvernement direct était le principe essentiel. Les électeurs nommaient des fonctionnaires spéciaux pour chaque service, au lieu de confier ces soins d'administration aux conseillers communaux, comme nous le faisons en Europe. Dans la réunion du mois de mars, on choisissait le *constable* qui veillait au maintien de l'ordre et parfois à la rentrée des impôts, le surveillant des chemins (*surveyor of the highways*) qui avait le droit de requérir les corvées de travail manuel et de charroi nécessaires pour l'entretien des routes, les maîtres des pauvres (*overseers of the poor*) qui distribuaient les secours aux indigens et aux infirmes, les percepteurs des impôts (*collector of taxes*) qui prélevaient les contributions levées en proportion de l'avoir de chacun, le secrétaire (*town clerk*) qui inscrivait dans des registres les votes émis, les règlemens arrêtés, les dépenses votées, les naissances, les décès et les mariages, et qui citait à comparaître devant la cour de justice locale; les surveillans des haies (*fence viewers*) qui veillaient à ce que toutes les clôtures fussent en bon état et « hautes au moins de 4 pieds, » les gardiens (*wardens*) qui s'occupaient de tout ce qui concernait la moralité, — ivresse, cruauté à l'égard des animaux, actes obscènes, immoraux ou sacrilèges, — et enfin les membres du grand et du petit jury.

Dans les villages des États-Unis, l'ancienne forme démocratique du gouvernement s'est maintenue à peu près intacte et, comme en Grèce et dans les *Landsgemeinde* des cantons primitifs de la Suisse, ce sont les habitans réunis sur la place publique, à certaines époques, qui font les règlemens, votent les dépenses et les impôts, nomment les fonctionnaires et, en somme, s'administrent eux-mêmes directement. C'est le *self-government* dans toute la force du terme. Mais, dans certaines localités, la population s'est accrue et la richesse s'est accumulée : des villes se sont formées. L'état en a fait des « corporations, » c'est-à-dire des « cités, » en leur donnant une charte qui détermine leur régime administratif. Il ne pouvait main-

tenir le gouvernement direct du *town meeting*, c'est-à-dire de l'assemblée générale des citoyens; il créait donc le système représentatif. Le corps électoral nommait un conseil municipal d'*aldermen* ou de *councilmen*, qui, dans les limites des lois générales, réglaient toutes les affaires communales, comme, en général, dans nos villes européennes. Mais l'accroissement rapide du nombre des habitans et la complexité correspondante des questions à résoudre amena presque partout une situation troublée, qu'on jugea intolérable. Ce qui augmentait le mal, c'est que l'État, usant du droit de souveraineté absolue, en vertu duquel il avait créé la cité, intervenait à chaque instant dans ses affaires par des lois spéciales. Il en résultait de tels abus et des marchés si scandaleux que les constitutions revisées interdirent de plus en plus fréquemment aux législatures des États de voter des bills de ce genre. En outre, l'organisation nouvelle donnée aux villes modifia entièrement les institutions anciennes et enleva presque tous les pouvoirs au conseil communal, pour en investir le maire. Ceci n'est rien moins qu'une révolution, car c'est la suppression du régime parlementaire municipal.

La cause de ce changement mérite de nous arrêter un moment, car c'est un phénomène économique qui se produit en Europe comme en Amérique, et dont les redoutables conséquences peuvent mettre en péril la liberté même; je veux parler de l'accroissement de la population des villes, aux dépens de celle des campagnes. Les historiens nous apprennent que telle a été la cause principale de la décadence irrémédiable de l'empire romain. Les provinces étaient vides d'habitans, quand elles furent occupées par les barbares.

D'après le recensement de 1790, il n'existait alors aux États-Unis que treize villes comptant plus de 5,000 habitans, et aucune d'elles n'en avait 40,000. En 1880, il y en avait 494 de plus de 5,000 âmes, 40 de plus de 40,000 et 13 de plus de 100,000. Il doit y en avoir aujourd'hui au moins 30 de cette importance. La proportion des personnes vivant dans les localités de plus de 8,000 âmes était, en 1790, de 3.3 pour 100, en 1840, de 8.5, et en 1888 de 20.5. L'accroissement relatif des populations urbaines se fait donc plus rapidement encore aux États-Unis qu'en Europe.

Ce sont les capitales surtout qui grandissent d'une façon effrayante. Ainsi, Londres a plus de 4 millions d'habitans, Paris plus de 2 millions, Berlin plus de 1 million, New-York et ses faubourgs 1 million 1/2. Le nombre des villes comptant 50,000 ou 100,000 âmes augmente sans cesse. La raison en est claire. Les grandes villes offrent des avantages de toute espèce : des plaisirs plus nombreux et plus choisis; plus de réunions et de fêtes, de meilleurs théâtres

et concerts ; plus de moyens de s'instruire : cours publics, bibliothèques, musées ; plus d'hommes éminens dans tous les genres ; plus d'occasions de se placer et de gagner de l'argent ; des emplois et des fonctions mieux rétribués, et, en même temps, pour ceux dont les revenus sont diminués, par suite d'un revers de fortune ou d'une mise à la retraite, plus de facilités pour se perdre dans la foule. La centralisation attire l'argent vers la capitale, et les hommes suivent l'argent. Déjà Mirabeau, l'*Ami des hommes*, disait dans son énergique langage en parlant de Paris et de la France de son temps : « Une tête apoplectique sur un corps anémique. » Depuis lors, le mal s'est bien aggravé : tandis que, dans les provinces et surtout dans les campagnes, la population s'accroît très lentement ou même diminue, à Paris elle n'a cessé d'augmenter, malgré les guerres, les révolutions et les crises économiques.

En même temps que les causes d'attraction vers les chefs-lieux sont devenues plus nombreuses et plus puissantes, les motifs qui portaient à y résister ont disparu. Jadis la vie était chère dans les grandes villes, très bon marché en province. Aujourd'hui, les chemins de fer ont nivelé les prix, en enlevant les denrées là ou elles abondent pour les porter là où elles sont le plus demandées. Ainsi souvent la marée coûte moins à Paris que dans les ports de mer. Sans les bateaux à vapeur, il eût été impossible d'approvisionner et de nourrir les 4 millions d'habitans de Londres ; maintenant rien n'empêche qu'ils ne s'élèvent un jour au double.

Cette énorme accumulation d'hommes au centre crée, en tout pays, une situation nouvelle et pleine de périls. Nulle part le contraste entre l'opulence et la misère ne se présente sous un aspect plus frappant que dans les capitales : c'est là qu'on rencontre, côte à côte, les plus grandes fortunes et les tableaux les plus désolans de l'extrême dénûment. Chaque jour, l'élite des oisifs étale tous les raffinemens d'un luxe tapageur aux yeux d'une foule d'ouvriers, qui n'ont pour subsister qu'un salaire parfois insuffisant. C'est donc là que les idées et les passions hostiles à l'ordre social actuel prennent le plus de violence et se répandent le plus rapidement. Et pourtant, c'est dans ces cités menacées de désordres et même d'insurrections, si par malheur l'autorité venait à être momentanément paralysée, qu'on a placé le siège du gouvernement. Les Américains ont été plus sages et plus prévoyans ; car, tant pour la Confédération que pour les états particuliers, c'est dans une petite ville que résident les représentans du pouvoir et que se réunit le parlement. En France, l'enseignement si chèrement acheté de la Commune avait fait choisir Versailles dans le même dessein; mais bientôt l'attrait de Paris l'emporta, et les

assemblées se décidèrent à y revenir. Puissent-elles n'avoir jamais à s'en repentir !

De toute façon se pose ce difficile problème : comment organiser le gouvernement municipal dans les grandes villes et surtout dans la capitale ? Il faut tout d'abord que ces autorités locales soient capables de gérer convenablement les intérêts si divers et si considérables dont l'administration leur est confiée. Puis, à moins de mettre en tutelle la cité qui est le centre des lumières et de l'activité nationales, on ne pourra refuser à ses habitans le droit d'élire le conseil communal. Et cependant, si on leur accorde une autonomie complète, que de périls, quel redoutable inconnu ! Par les raisons que nous avons indiquées, les idées avancées, radicales, ou même subversives, domineront dans la capitale. Le gouvernement national et le parlement, qui représentent le pays entier, où règnent d'autres opinions, seront placés en face et pour ainsi dire à la merci d'un gouvernement municipal qui leur est hostile, qui dispose de forces considérables et qui, au besoin, peut déchaîner les passions révolutionnaires et faire appel à l'insurrection. Les souvenirs inoubliables de la Commune de Paris de 1793 et de 1871 montrent clairement en quoi consiste le danger.

L'augmentation si rapide de la population dans les villes a eu aux États-Unis deux conséquences fâcheuses et d'autant plus pénibles qu'on y était moins préparé : l'accroissement et de la criminalité et des dépenses publiques. Quelques chiffres suffiront pour faire voir la gravité du mal. Les statistiques publiées par le surintendant des pénitenciers à New-York nous apprennent qu'on comptait en 1850, 1 détenu sur 3,445 habitans; en 1860, 1 sur 1,640; en 1870, 1 sur 1,172 et en 1880, 1 sur 855. En trente ans la criminalité avait donc quadruplé. J'emprunte à M. Bryce quelques faits relatifs à l'augmentation des impôts dans les villes. En comparant pour les quinze plus grandes de celles-ci la situation de 1860 à celle de 1875, on arrive au résultat suivant : accroissement de la population, 70.5 pour 100; de la valeur taxable des biens, 156.9; de la dette, 270.9; des impôts, 363.2. Les dépenses locales sont énormes : ainsi elles s'élevaient à Boston, en 1880, à environ 140 fr. par tête, soit à près de 600 francs par famille. Les dettes de certaines villes ont triplé en dix ans, et malheureusement elles ont souvent, en grande partie, pour origine, des malversations ou des vices d'administration.

Pour mettre un terme à des abus, si énormes et si scandaleux que le bruit en est venu jusqu'en Europe, les Américains ont eu recours à une réforme qui au premier abord étonne : ils ont limité dans des bornes très étroites la compétence des conseils munici-

paux et étendu les pouvoirs du maire au point d'en faire un véritable autocrate. Telles sont, du moins, les tendances qui se révèlent dans la plupart des constitutions communales revisées. Bien entendu, celles-ci diffèrent dans chaque état particulier et pour chaque ville ; mais voici les caractères généraux qu'on y retrouve. Certains hauts fonctionnaires, comme le maire, le contrôleur-général, le greffier, sont élus directement par le peuple ; ils nomment leurs subordonnés sous leur responsabilité vis-à-vis des électeurs. On a créé autant de départemens spéciaux qu'il y a de services publics, et à leur tête se trouve, tantôt un comité (*board*) de plusieurs personnes, tantôt un seul fonctionnaire, lesquels sont nommés, soit par le maire, soit par le collège du maire et des *aldermen*. Ces comités administratifs sont très nombreux ; en voici l'énumération qui est curieuse parce qu'elle montre la variété d'objets auxquels doit pourvoir de nos jours un gouvernement municipal : instruction, — bibliothèque communale, — police, — accise, — charité publique, — hôpitaux et correction, — salubrité, — incendies, — police, — désignation des jurés, — finance, — impôts, — législation et contentieux, — pavage, — distribution des eaux, — nettoyage des rues, — travaux publics, — parcs, — fonds d'amortissement. Les règlemens concernant chaque matière sont faits par les comités desquels elle relève, et, s'il s'agit d'un intérêt général, par la législature de l'état. On voit que le rôle des conseils municipaux est singulièrement réduit. Le pouvoir réglementaire leur est presque entièrement enlevé et ce qui se fait en Europe par des comités composés de leurs membres l'est aux États-Unis par des bureaux qui échappent à leur contrôle. Ce que l'on peut appeler le parlement communal est souvent composé de deux chambres, la chambre haute, le conseil des *aldermen* nommés sur une seule liste par le corps électoral tout entier, et la chambre basse, le *common council*, issu d'élections par quartier. Les juges locaux sont généralement élus par le peuple, mais parfois choisis par l'état.

Afin de montrer l'étendue vraiment inouïe des pouvoirs attribués au maire, je citerai l'exemple de New-York. On me permettra une énumération un peu longue : elle est indispensable, si l'on veut comprendre ce que devient ce personnage aux États-Unis. Pour trouver chose semblable en Europe, il faut aller en Russie et y demander quels sont les prérogatives du tsar. Combien cela est différent de ce tableau séduisant de *self-government* que nous traçait naguère Tocqueville !

Le maire de New-York est nommé directement, au suffrage universel, par le corps électoral tout entier, et il reste deux ans en fonc-

tion. Il ne siège pas dans les conseils municipaux; mais comme le président de la république et les gouverneurs des états, il a un droit de *veto* qui ne peut être annulé que par une majorité des deux tiers. Comme représentant du pouvoir exécutif, il veille à l'ordre public et peut appeler aux armes la milice pour réprimer les désordres et les émeutes. Il nomme les onze juges de police pour dix ans, les quatre juges de la police criminelle pour six ans, les trois membres du comité de charité publique et du pénitencier, les trois membres du comité des incendies, deux membres du comité de la salubrité publique dont les deux autres sont *ex officio*, le président du bureau de police et l'officier de santé que désigne le gouverneur, les trois membres du comité de l'accise qui concède les licences pour la vente des spiritueux, les membres du comité qui dresse les listes des jurys, le commissaire des travaux publics qui seul dirige le service du pavage et de l'éclairage des rues, des eaux alimentaires et des égouts, de la construction et de l'entretien des bâtimens communaux, département qui exige des dépenses énormes, le commissaire du nettoyage des rues nommé pour six ans, les trois membres du comité des parcs, les trois membres du comité des docks, le conseiller légiste du contentieux, les trois membres du comité des assesseurs qui font l'estimation de la fortune mobilière des contribuables, sur laquelle est assis l'impôt au profit de l'état et de la commune, le caissier municipal qui reçoit les revenus et acquitte les dépenses de la ville, les deux commissaires des comptes, qui contrôlent les livres de la caisse communale, enfin les commissaires du service civil qui déterminent les examens que doivent subir les candidats aux places dans l'administration. Le maire choisit aussi le nombreux état-major des fonctionnaires qui président au service de l'instruction primaire, les vingt-quatre membres du conseil supérieur (*board of education*), les *trustees* des écoles qui désignent tous les instituteurs et les institutrices, et les vingt-quatre inspecteurs, trois pour chacun des huit districts scolaires. En général, le maire a aussi le droit de destituer ceux qu'il nomme, sous réserve de l'approbation du gouverneur. Dans cet étonnant système, ni le corps électoral, ni ses élus les conseillers municipaux n'interviennent plus dans l'administration des affaires communales. Par les nominations qu'il fait, tout dépend d'un dictateur temporaire, le maire.

Dans le livre de M. Bryce se trouve un chapitre écrit par M. Seth Low, ancien maire de Brooklyn, où il explique le motif qui a fait adopter cette organisation nouvelle. Les Américains savent, dit-il, qu'une grande entreprise industrielle ne réussit que si l'on accorde au directeur de pleins pouvoirs de direction et le libre choix de ses

employés. Dès lors, aussitôt qu'ils ont vu que les affaires d'une vaste cité ressemblaient à celles d'une société commerciale, ils se sont convaincus qu'il fallait y appliquer le même principe : pouvoir absolu et responsabilité absolue. Si l'exécutif est fort, il s'efforcera de bien faire. Si son autorité se trouve contrôlée par celle des conseillers, les électeurs ne sauront plus à qui s'en prendre, en cas de malversation. Maintenant les citoyens comprennent que la gestion des intérêts communaux dépend entièrement des qualités du maire qu'ils élisent, et ils font généralement de bons choix. Depuis 1882, le nouveau régime a donné d'excellens résultats, et nul ne s'en plaint. N'est-il pas étrange de voir la démocratie extrême chercher son salut dans la concentration des pouvoirs?

Ces changemens s'opèrent, bien entendu, sous l'empire des expériences faites et des nécessités reconnues. Quand la population et la richesse se sont accrues, il a fallu renoncer au gouvernement populaire direct. On a eu recours alors au gouvernement des conseils; mais l'étendue et la complexité des besoins auxquels l'administration communale devait pourvoir sont devenues si grandes, les dépenses, les recettes, les emprunts si considérables que le régime parlementaire municipal a fléchi sous la charge. Il ne restait plus qu'à essayer du gouvernement d'un seul. C'est qu'on rencontre aux États-Unis une évolution politico-économique qu'on remarque également en Europe, l'intervention plus grande des pouvoirs publics et l'extension incessante de la réglementation : ce qui n'est autre chose que du socialisme municipal, comme l'appelle M. Albert Shaw. Voyez, par exemple, ce qui se fait dans le pays par excellence de l'initiative individuelle, en Écosse, à Glascow. Non-seulement cette cité a organisé l'enseignement gratuit et obligatoire, mais elle offre un repas aux enfans nécessiteux fréquentant les écoles publiques, elle fournit aux habitans le gaz, les appareils d'éclairage et de chauffage et elle éclaire les escaliers communs des maisons à plusieurs logemens; propriétaire des tramways, elle met à la disposition des ouvriers des trains presque gratuits le matin et le soir; elle a créé des bains, des salles de natation et des lavoirs publics; elle a fait plus encore : après avoir exproprié des quartiers encombrés (*slums*), elle a construit des maisons qu'elle loue aux familles les moins aisées (*housing of the poors*). Il y a partout un entraînement général dans cette direction, qui, à mon avis, s'explique.

Dans les sociétés primitives, la liberté de tous est entière, limitée seulement par quelques coutumes presque immuables. Le choc des intérêts n'est point réglé par l'autorité : les conflits sont tranchés par la force. Plus tard, quand la population devient

plus dense, les relations des hommes entre eux plus intimes et plus fréquentes et l'organisation sociale plus perfectionnée et ainsi plus sujette à dérangement, il faut plus d'ordre et par conséquent plus de règles imposées pour le maintenir. A mesure que la civilisation progresse, les besoins et les exigences des citoyens augmentent. Ils veulent de belles rues bien pavées, bien nettoyées, bien arrosées, bien éclairées, des boulevards aérés, des parcs ombreux, l'instruction mise à la portée de tous, les arts enseignés et encouragés, les pauvres secourus, les malades soignés, les coupables réformés, des ports creusés, des quais construits, des monumens pour tous les services. Pour tout cela, il faut des rouages très nombreux, une légion de fonctionnaires et beaucoup de millions. Il en résulte nécessairement que, pour accomplir cette besogne de plus en plus grande, l'ancienne machine gouvernementale doit être réformée, sous peine de se briser ou de donner occasion à des abus de toute espèce.

Pour mieux faire comprendre comment s'est opéré ce changement, en vertu d'une loi pour ainsi dire naturelle, j'emprunterai un exemple très simple à un discours de M. Goschen, actuellement chancelier de l'Échiquier en Angleterre, sur l'intervention croissante des pouvoirs publics : « Jusque récemment, la circulation dans les rues de Londres se réglait d'elle-même. Le fleuve des véhicules passait dans les deux sens librement et conformément au principe du *laissez faire, laissez passer*. Mais, quand les embarras de voitures, les contestations, les arrêts complets et les accidens devinrent plus fréquens, on demanda à grands cris l'intervention de la police. La société, sous la forme de deux agens, apparut dans les endroits les plus fréquentés. Les cochers durent suivre une direction imposée; les véhicules furent arrêtés pour laisser passer les piétons; des refuges furent créés pour faciliter la traversée de la rue. La liberté de la circulation cessa, ou du moins ne s'exerça plus que sous le contrôle de la réglementation. Il en fut de même sur les grandes routes et sur les chemins de fer. Le trafic industriel et l'activité humaine, dans leurs diverses manifestations, donnèrent lieu à tant de collisions, de disputes et de désordres, qu'on en appela au gouvernement et à la police pour mettre fin à un état de choses intolérable. Des règlemens, qui auraient paru inutiles et odieux au sein d'un ordre social plus simple, furent acceptés et même hautement réclamés. »

Ce qui ressort de cette étude, c'est que, dans le gouvernement local, non moins que dans le gouvernement central, le régime parlementaire a perdu aux États-Unis beaucoup de terrain, lequel a été pris par le président de la chambre des députés, au sein du con-

grès, par le gouvernement direct dans les états particuliers et par le maire dans les villes. Les assemblées délibérantes ont eu une glorieuse carrière. Elles ont donné à l'histoire des peuples libres quelques-unes de leurs plus belles pages, aux annales de l'éloquence de magnifiques discours, et à la volonté nationale l'un des meilleurs moyens de limiter le pouvoir des souverains. Mais quand, comme aujourd'hui, la masse des affaires à traiter s'accroît démesurément et que les partis se multiplient et se scindent en groupes indisciplinés, elles deviennent incapables d'accomplir convenablement l'énorme besogne qui leur incombe. Elles ne trouvent même plus le temps d'examiner à fond le budget, ce qui est, en réalité, leur principale mission et celle pour laquelle elles ont été créées. Dès lors, certaines reformes deviennent indispensables: on commence à le reconnaître dans tous les pays constitutionnels, en Angleterre même, non moins qu'en France, en Italie et en Espagne.

Je ne puis indiquer ici en quelle mesure ce qui s'est fait aux États-Unis peut être appliqué en Europe. On arrive toutefois, semble-t-il, à deux conclusions : c'est que, premièrement, dans une société égalitaire, la nécessité d'une autorité forte et armée de nombreuses prérogatives se fait sentir plus encore que dans les états qui ont conservé la royauté ou une aristocratie; secondement, c'est que le peuple, s'apercevant que les affaires publiques, les finances surtout, ne sont pas bien gérées, voudra en reprendre le contrôle d'une façon plus directe. Ira-t-on jusqu'à en appeler pour toutes les lois et toutes les dépenses au *referendum*, à la manière suisse? J'en doute; car bien des nations en Europe n'y sont pas suffisamment préparées. Mais il paraît probable que c'est dans cette voie que l'esprit de réforme se portera. Le système représentatif était inconnu aux républiques antiques et l'esprit de la démocratie lui paraît peu favorable, car, récemment, dans les États les plus démocratiques, il fait place, peu à peu, d'une part, au gouvernement populaire, et, d'autre part, aux droits accrus du pouvoir exécutif élu par le peuple.

ÉMILE DE LAVELEYE.

A PROPOS D'UN LIVRE

SUR

LA FRANCE DU CENTENAIRE

I.

Il arrive souvent que, dans les affaires de ce monde, l'accessoire l'emporte sur le principal. Ceux qui avaient imaginé de donner plus d'éclat à la célébration du Centenaire de la révolution de 1789 en l'accompagnant d'une Exposition universelle n'ont pas atteint leur but : le décor était si riche, si magnifique, qu'il a fait oublier la pièce. Ils avaient cru que les gouvernemens étrangers s'empresseraient de se joindre à eux pour célébrer un grand événement, qui est une date mémorable non-seulement dans l'histoire de France, mais dans l'histoire de l'Europe tout entière. Leur gracieuse invitation avait peu de chances d'être acceptée. Les gouvernemens monarchiques ont fait grise mine; ils ont trouvé singulier qu'on les engageât à fêter un jubilé qui ne leur rappelle que de déplaisans souvenirs, et il fallait une forte dose de cette candeur qui nous distingue entre tous les peuples pour nous flatter de les faire revenir sur leur refus.

En revanche, l'Exposition attire tout l'univers. Les jaloux, les boudeurs, qui avaient déclaré dès le premier jour qu'ils ne viendraient pas, ne laissent pas de venir, et ils avouent que rarement une si belle fête a été donnée au monde ; mais, à quelques exceptions près, ils se soucient peu du Centenaire. On a institué aux Tuileries un musée de la révolution. Si incomplet qu'il soit et

quelque critique qu'on puisse en faire, il est fort curieux et digne d'être visité; on n'y va guère. Les étrangers qui s'entassent au Champ de Mars et sur l'Esplanade des Invalides emporteront dans leurs yeux la tour Eiffel, la galerie des machines, la rue du Caire et ses ânes blancs, le palais des colonies, le théâtre annamite, des figures de Javanaises, de Sénégalais et de Canaques. Ils partiront pour la plupart sans avoir vu Jean-Jacques Rousseau mangeant des cerises avec Thérèse Levasseur, les assiettes et les pendules révolutionnaires, les éventails aux assignats, le portrait d'Éléonore Duplay, le rouet de Charlotte Corday, l'écharpe de Camille Desmoulins et le gilet que lui broda Lucile, le masque de Marat, la tabatière de Danton et le plat à barbe de Robespierre.

Ce ne sont pas seulement les étrangers qui ont oublié le Centenaire pour ne s'occuper que des merveilles accumulées au Champ de Mars; les Français en ont fait autant, à l'exception de ceux qui avaient quelque intérêt dans cette affaire. L'Exposition a tout à la fois flatté notre amour-propre et procuré à notre esprit un repos, une détente dont il avait grand besoin. C'était une trêve de Dieu, une diversion des plus heureuses à la maudite politique dont nous étions saturés. Nous nous sentions terriblement las des séances tumultueuses de la chambre, des controverses et des querelles des partis, de leur intolérance, de leurs hyperboles, de leur pompeux verbiage, de leur rhétorique qui sonne creux, des gens qui ne parlent que de leurs principes et ne songent qu'à leur réélection, et nous avons été transportés d'aise en découvrant que les Expositions sont des fêtes pacifiques où les opinions n'ont rien à voir et qui apportent de la joie à tout le monde. Hélas! après la trêve, l'implacable guerre recommencera; plus le divertissement aura été doux, plus dure sera la réaction. Ce qu'un journaliste appelait le *delirium* festoyant fera place avant peu au *delirium* électoral. Ainsi vont les choses. Race irritable, intempérante, excessive et mobile : le ciel, qui ne veut pas notre mort, a fait aussi de nous la race la plus élastique de la terre. La chaleur de notre sang nous joue des tours cruels, notre élasticité nous sauve, et de si haut que nous tombions nous avons bientôt fait de nous ramasser et de recommencer à courir.

Les peuples ont la mémoire si courte, que la célébration des Centenaires les laisse presque indifférens. L'ancien régime est si loin de nous qu'il nous semble parfois qu'il n'a jamais existé, et nous avons peine à nous représenter que la France n'ait pas toujours possédé certaines garanties dont nous ne pourrions plus nous passer, certains droits qui sont devenus la chair de notre chair et que nous tenons de la révolution. Un voyageur, en arrivant pour la première fois dans un pays lointain, va de surprise en sur-

prise; après quelques mois de séjour, il ne s'étonne plus; architecture, costumes, mœurs, tout ce qui lui paraissait étrange lui paraît tout naturel. Nous aussi, accoutumés comme nous le sommes à la société créée par la révolution, nous la trouvons si naturelle que nous ne songeons plus à bénir ceux qui l'ont construite à la sueur de leur front et qui en ont arrosé les fondations de leur sang.

Il était trop tard pour nous demander de célébrer avec enthousiasme le jour où s'ouvrirent les états-généraux, le serment du Jeu de Paume, la prise de la Bastille; et, d'autre part, il était trop tôt. Blasés sur les avantages que nous a procurés la révolution, nous sommes très sensibles à ce qui nous manque. Les hommes de 1789, nous dit-on, ont fait de nous un peuple libre. Nous avons connu les excès de la liberté, et c'est pour le principe d'autorité que nous sommes inquiets. Nous nous plaignons depuis bien des années de n'être pas assez gouvernés, nous vivons dans une sorte d'anarchie qui a ses douceurs, mais il y a des poisons qui sont doux, et nous serions heureux d'avoir un gouvernement qui sût bien ce qu'il veut et qui sût le vouloir. C'est grâce aux hommes de 1789, nous dit-on encore, que la France est devenue l'arbitre et la maîtresse de son sort. Malheureusement, nous avons tant de peine à fixer nos destinées, nous nous entendons si peu sur ce qu'il convient de faire de nous, il y a tant d'incertitude dans notre avenir que beaucoup d'entre nous envient les peuples à qui quelqu'un se charge de montrer leur chemin, et sont tentés de croire qu'il y a du bonheur dans l'obéissance : « Avant de fêter la révolution, disent-ils, et de nous féliciter de ce que nous sommes aujourd'hui, attendons de savoir ce que nous serons demain. »

Parmi les livres composés et publiés à l'occasion du centenaire, celui de M. Goumy a été fort remarqué, et assurément, il méritait de l'être (1). Les uns l'ont vivement goûté; d'autres ont reproché à l'auteur d'avoir l'esprit trop chagrin, trop de penchant au pessimisme et plus de goût pour les réquisitoires passionnés que pour les résumés impartiaux d'un président de cour. Toute la partie de *la France du centenaire* consacrée à dresser notre bilan, à peindre et à critiquer notre situation présente, respire une haute raison, un généreux bon sens, accompagné d'une éloquence amère, mise au service des vérités tristes. Les premiers chapitres du volume contiennent un résumé succinct de l'histoire de la révolution. On peut se plaindre que cette histoire soit trop sommaire, que M. Goumy ait simplifié jusqu'à l'excès des questions fort compli-

(1) *La France du centenaire*, par Édouard Goumy. Paris, 1889; Hachette.

quées, qu'il ait condamné la politique révolutionnaire sans tenir compte des circonstances atténuantes, de tout ce qu'on peut alléguer ou pour excuser les folies ou pour faire comprendre les crimes. On peut regretter aussi que cet acte d'accusation soit écrit dans un style trop véhément, trop échauffé. M. Goumy a l'humeur bouillante, il est de ces hommes qui aiment à s'indigner. Il est permis et quelquefois utile de se fâcher contre les vivans; à quoi bon se fâcher contre les morts? On ne leur doit que la justice, et les ombres qui ont bu l'eau du Léthé sont insensibles à l'injure.

M. Goumy n'est pas un ennemi systématique de la révolution, il la tient pour très légitime; mais, selon lui, c'est un beau fruit où les vers se sont mis dès le premier jour : « L'ordre politique qu'on appelle l'ancien régime et que cette révolution fit disparaître, nous dit-il, portait en lui, à cette date, son irrévocable condamnation. Rien ne prouve mieux, d'ailleurs, combien cette révolution était mûre, que l'extrême facilité avec laquelle elle s'accomplit. Animés par la conscience de leur force et le désarroi de leurs rivaux, les députés du Tiers se déclarèrent tranquillement députés de la nation, et, en cette qualité, sommèrent leurs collègues des ordres privilégiés de se réunir à eux pour travailler en commun à la nouvelle constitution de l'État. Les deux ordres s'exécutèrent et se jetèrent dans le gouffre de l'Assemblée bourgeoise. Le gouffre se referma et tout fut fini. C'est de cette façon extraordinairement simple que disparut du monde un établissement politique qui avait duré huit siècles. » — M. Goumy admet que l'ancien régime était à bout de voie et qu'on ne bâtit pas une société avec la poussière des morts. C'est une démonstration qui n'est plus à refaire; personne ne l'a faite avec une méthode plus rigoureuse et une si nerveuse dialectique que M. Taine dans ses *Origines de la France contemporaine*. Malheureusement, cette révolution légitime et nécessaire a été mal conçue et mal exécutée ; architectes ou maçons, M. Goumy traite de haut tous ceux qui, après avoir jeté bas la vieille maison, n'ont pas su la reconstruire.

Il déclare « que l'œuvre de la grande Constituante était une œuvre d'extrême présomption, d'extrême inexpérience et surtout d'aveugle et violente passion. » Il nous représente les modérés de l'assemblée législative et de la Convention comme de piètres sires, « ne sachant rien ni de l'histoire, ni du monde, ni du passé, ni du présent, ayant pour toute sagesse et toute expérience politique leurs souvenirs de classe et le *Contrat social,* collégiens attardés, acharnés à un éternel concours en discours français, histrions inconsciens, fourvoyés dans une tragédie. » Quant aux jacobins, « ces massacreurs prendront leurs ébats en gens pressés de dévorer

leur règne d'un moment, et étaleront, sans vergogne, la saturnale des fous, des cabotins et des chenapans. » Assurément, il y avait en 1792 et en 1793 beaucoup de chenapans, de cabotins et de fous; il y en eut dans tous les siècles, il y en aura toujours; ce n'est pas là ce qui caractérise une époque. Les croisades, la réforme, la révolution anglaise ont eu leurs hallucinés, leurs comédiens et leurs drôles. Toutes les fois que se produit une de ces grandes crises de l'histoire qui remettent tout en question, les esprits pervers ou détraqués sont en joie et profitent d'une si belle occasion pour montrer tout ce qu'ils savent et tout ce qu'ils peuvent. Les extravagans déraisonnent à l'envi, les hommes d'imagination théâtrale paradent sur les tréteaux, les scélérats se croient les maîtres du monde et disent : « L'univers est mon huître! » — jusqu'au jour où la terre s'entr'ouvre et les engloutit. Le montagnard Thuriot se plaignait que la France, à partir du 31 mai, « eût été livrée au coquinisme. » Le coquinisme est une maladie de tous les siècles et de tous les climats; mais il ne faut pas confondre son histoire avec celle du genre humain.

M. Goumy en veut moins peut-être aux coquins qui ont souillé la révolution qu'aux honnêtes gens inexpérimentés, crédules, maladroits, qui n'ont pas su la gouverner et la conduire. Mieux inspirés ou moins ignorans, ils auraient compris que leur premier intérêt était d'accorder les nouveautés avec les traditions nationales. Ils ont humilié, outragé celui qui représentait la maison de France et ses gloires, ils ne lui ont laissé sa couronne « que pour l'exposer, sans défense possible, à des avanies que le dernier de ses sujets n'eût pas supportées. » Leur devoir était de s'appliquer par leurs ménagemens, par leurs généreuses avances, à le réconcilier avec son sort. Mais ils n'ont pas su reconnaître « qu'en vertu des lois de l'histoire, un état, comme une conquête, se conserve par les moyens qui ont servi à le fonder, que la royauté qui avait fait la France était plus capable que personne de la conserver, qu'au surplus la monarchie héréditaire a de grands avantages, qu'elle résout par sa seule existence le plus difficile problème de la politique, l'organisation de l'exécutif. » Il est permis de le croire; mais on peut douter aussi « que les simples égards dus à sa personne et à son rang eussent suffi pour avoir raison des méfiances de Louis XVI. » On nous dit « que la résignation était le fond de cette nature passive, qui ne fut grande que pour souffrir. » Ce roi très honnête avait par malheur le front et le cœur fuyans, et les êtres faibles et passifs sont précisément ceux dont on est le moins sûr; on ne les tient jamais. Tiraillé en tous sens, ballotté entre des influences contraires, Louis XVI était condamné à chercher éternellement et en vain sa

volonté, et M. Goumy passe bien légèrement sur les intrigues de la cour, sur le mauvais vouloir et les préventions haineuses d'une reine persuadée qu'un souverain ne peut régner sans être absolu, sur les menées de princes qui regardaient toute réforme comme un attentat à la couronne, sur les complots tramés dans l'ombre, sur les négociations souterraines avec les puissances étrangères, sur des accords secrets qui purent ressembler quelquefois à des trahisons.

Mais l'entente entre la royauté et la révolution eût-elle été aussi possible qu'elle était désirable, c'est une grande illusion de croire que les révolutions puissent être sages ; leur loi et leur destin est de ne l'être pas. Dans ces crises redoutables qui font sortir le monde de ses gonds, les vérités auxquelles on croyait la veille n'ont plus de sens ni d'emploi ; les règles de conduite pratiquées jusque-là ne sont plus applicables ; les jugemens fondés sur l'expérience semblent douteux, la sagesse paraît folie, la folie paraît sagesse. Les esprits les plus lucides se troublent, les âmes les plus fermes hésitent et flottent, les volontés les plus hardies tombent en défaillance ; il n'y a plus d'homme qui fasse ce qu'il voulait faire, qui soit ce qu'il voulait être. Les pacifiques poussent des cris de guerre, les miséricordieux sentent leur cœur s'endurcir, les modérés deviennent violens, les violens ne se servent de leur force que pour se détruire eux-mêmes. La loi des causes et des effets semble comme suspendue; ce qu'on attendait n'arrive pas, ce qu'on redoutait arrive par l'effort même de ceux qui travaillent à l'empêcher, et tour à tour le bien produit le mal, le mal enfante le bien. Les années ne sont plus des années, les jours ne sont plus des jours; les événemens se succèdent avec une vertigineuse rapidité, l'œuvre d'un siècle s'accomplit en moins d'une heure. « Je n'ai que vingt-six ans, écrivait la marquise de La Rochejaquelein dans ses Mémoires, et il me semble que j'ai vécu déjà plusieurs siècles, et la révolution n'est pas finie. »

Il ne faut pas juger les hommes sur ce qu'ils pensent et font dans ces jours extraordinaires. Ils se démentent sans s'en apercevoir, ils ont cessé de se ressembler à eux-mêmes, de s'appartenir; ils sont comme possédés. Ils exécutent les décrets qu'a rendus une puissance mystérieuse et invincible, dont ils sont les jouets ou les victimes. Les révolutions suppriment pour quelque temps la responsabilité humaine. Le conventionnel Baudot, qu'a si bien peint Quinet, avait été le compagnon de Saint-Just dans sa mission aux lignes de Wissembourg, et il se vantait d'avoir découvert Hoche. Ce montagnard, d'un grand et charmant esprit, à l'œil d'aigle, à la bouche souriante, au grand habit noir, aux bas de soie, ne parlait

jamais de la révolution. Un jour, pourtant, il se prit à dire : « D'autres hommes ont la fièvre pendant vingt-quatre heures. Moi, madame, je l'ai eue pendant dix ans. » Si vous n'aimez pas les révolutions, arrangez-vous pour les rendre impossibles ; mais ne leur demandez pas d'être sages. Demandez plutôt à la tempête de ne pas faire de bruit et de ne rien casser.

Il ne faut pas leur demander non plus de tenir toutes leurs promesses, de réaliser entièrement leur programme et leur idéal. Même dans ces temps paisibles et réguliers où il semble qu'on puisse mener à bonne fin tout ce qu'on entreprend, l'histoire est fatalement imparfaite, misérablement fragmentaire ; pour y trouver un peu d'or, il faut remuer des monceaux de scories. Ce n'est que dans les légendes, dans les contes bleus, que tout est beau, charmant ou sublime, que la fin répond aux commencemens, que les causes produisent leurs effets selon les règles d'une infaillible logique, que la liaison des conséquences avec les principes, l'enchaînement rigoureux des faits nous procurent ces joies de la raison que donne aux esprits méthodiques un théorème de géométrie élégamment démontré. C'est un genre de plaisir qu'on éprouve rarement en étudiant les annales des peuples.

Dans quelques pages admirables que je viens de relire, un de nos critiques les plus distingués, penseur original autant qu'ingénieux, M. Montégut, oppose aux misères de l'histoire réelle les splendeurs de cette histoire idéale qui n'est jamais arrivée et ne sera jamais écrite, dont les documens existent pourtant dans le cœur et dans l'âme de l'homme, et qui est la seule vraie, la seule belle, la seule vivante (1). Se souvenant de Platon et de sa caverne, il ajoute que tous les événemens qui se produisent ici-bas ne sont que les fantômes de choses qui ne se voient point, « une succession d'ombres se projetant sur un mur mal blanchi. » C'est pour cette raison que l'étude de l'histoire, comme il le remarque, attriste et chagrine certains esprits ; elle apparaît comme la plus décevante des fantasmagories à quiconque ne sait pas conclure de la présence de ces ombres visibles à l'existence des réalités invisibles. « L'effort trahit toujours la volonté, le mot trahit toujours la pensée, l'exécution trahit toujours le désir. Là où l'histoire idéale proposera l'édification de la cité de Dieu sur la terre, l'histoire réelle répondra par la hiérarchie catholique ; au lieu de la réformation de l'église, nous aurons le protestantisme ; au lieu du règne de la justice, la révolution française. » Qu'est-ce après tout que l'histoire idéale ? C'est celle de nos rêves et de nos bonnes intentions.

(1) *Mélanges critiques*, par M. Émile Montégut. Paris, 1887 ; Hachette.

Les enfans s'imaginent que les palais ne ressemblent pas à des maisons, qu'on y vit d'une façon toute particulière, que leurs habitans mangent et boivent autrement que le commun des mortels, qu'ils ont tous de nobles attitudes, de grandes manières, un air de majesté, et que les rois et les reines couchent avec leur couronne sur la tête. Les peuples, qui sont de grands enfans, aiment à se figurer que tout est grand dans les grands événemens et que pour y jouer un rôle de quelque importance, il faut être un héros, un fier personnage. De là naissent des légendes que les historiens ont peine à démolir. Mais ceux qui, ayant découvert la petitesse des auteurs, en concluent que la pièce ne méritait pas d'être représentée, se trompent également. On a détruit depuis longtemps la légende du 14 juillet, « de cette immortelle journée où une bande de héros, sortis des pavés de la grande ville, ont conquis la Bastille sur quatre-vingts invalides et trente-deux Suisses. » Il n'en est pas moins vrai que cette journée a marqué dans l'histoire. La Bastille était un symbole; elle représentait le régime du bon plaisir, le mépris de toutes les garanties, le caprice royal disposant des libertés et des personnes, la justice sans jugement, l'arbitraire dispensé de s'expliquer et de donner des raisons. Quiconque a vu une lettre de cachet a ressenti l'impression que produit un vilain visage; on ferait cent lieues pour ne pas rencontrer certaines figures, on en ferait mille pour ne pas habiter un pays où l'on est exposé à recevoir des lettres de cachet. Quand on annonça à l'Europe que la Bastille avait été prise et rasée, l'Europe s'émut, et eût-elle appris que la vieille forteresse n'avait été défendue que par un invalide et deux Suisses, elle se serait encore émue. Peu lui importait ce qu'avaient fait les hommes ce jour-là; ce qui la touchait, c'était la victoire d'une idée.

Divinités impassibles et souverainement ironiques, les idées se plaisent à apparaître ici-bas sous une forme humble ou pitoyable. Comme les comédiens de Thespis, elles s'amusent à se barbouiller le visage de lie, à se couvrir d'oripeaux baroques. Quand l'heure est venue, elles entrent en scène; si basse que soit la porte, elles trouvent moyen d'y passer, et on ne les reconnaît pas. Parlant une langue que nous n'entendons point, elles ont besoin de trouver des interprètes parmi les hommes. Ceux qu'elles choisissent sont souvent très médiocres ou très répugnans; elles ne regardent ni au talent, ni à la vertu, elles ne regardent qu'à l'obéissance. Ce qu'elles ont à dire au monde, elles le disent quelquefois par la bouche d'un rhéteur emphatique qui s'appelle Robespierre, quelquefois aussi par la bouche injurieuse et écumante d'un Marat. Il en résulte que celui qui demandait cent mille têtes pour sauver la France appartient à l'his-

toire, et qu'on ne peut le confondre avec tel coquin qui assassine des servantes pour leur voler leur argent. Si méprisable qu'il soit, il a été l'ouvrier d'une destinée, qu'à de certaines heures on croit apercevoir derrière lui, à demi sortie de l'ombre où elle se cachait, terrible, farouche, frémissante, ayant aux lèvres ce sourire des dieux qui nargue la sagesse des hommes et leur promet des malheurs.

II.

« Le 30 septembre 1791, nous dit M. Goumy, l'assemblée nationale, par la voix de son président Thouret, déclara sa mission terminée et se sépara, convaincue qu'elle laissait une constitution à la France. Elle lui laissait, en effet, un papier, une charte, *charta*, dont les nombreuses et solennelles dispositions pouvaient se ramener à cette formule très simple : il n'y avait plus d'ancien régime, et il n'y avait plus de gouvernement. »

Le plus grave reproche que M. Goumy adresse aux constituans est de n'avoir pas su donner un gouvernement à la France, et peut-être n'en dit-il pas assez : il les accuse de n'avoir pas su, il pouvait les accuser de n'avoir pas voulu. Non-seulement ils n'avaient pas organisé le pouvoir, ils s'étaient employés à le désorganiser ; par une pente naturelle de leur esprit, ils estimaient que sa faiblesse serait une garantie de durée pour l'œuvre de réforme sociale où ils avaient mis leur cœur, et qui était leur unique souci.

Dans un article sur le Centenaire, un publiciste anglais, M. Frédéric Harrison, s'appliquait à démontrer que la révolution française a inauguré une nouvelle forme de civilisation, qu'en étudiant ce prodigieux cataclysme, il faut savoir oublier les erreurs, les folies, les excès criminels, les monstrueuses méprises, pour ne considérer que les résultats acquis, que l'année 1789 marque la fin d'une société fondée sur la force, sur l'esprit de droit héréditaire associé aux idées de sanction théologique, sur la séparation des classes, sur les privilèges locaux et personnels, sur l'inégalité, que la même année a vu installer dans le monde une société nouvelle fondée sur la solidarité des intérêts, sur l'égalité des droits et des devoirs, « et que l'époque d'une telle transformation mérite d'être regardée comme une des plus considérables qu'il y ait dans l'histoire. » Au mois de juin dernier, M. Jules Ferry s'exprimait à ce sujet comme le publiciste anglais : « Il y a deux choses, disait-il, dans l'œuvre de la constituante, une œuvre sociale et une œuvre politique. L'œuvre sociale suffit à sa gloire. En deux ans, l'assemblée constituante a donné l'égalité des droits, la justice, la propriété, le libre

vote de l'impôt, la sécularisation de la famille et de l'état. Elle a réussi dans tout cela. Pourquoi? parce qu'elle n'était pas un commencement, mais un dénoûment. Elle continuait un travail de quatre siècles, elle a été le continuateur de l'histoire. Mais la constituante a échoué dans son œuvre politique, parce qu'elle avait méconnu, volontairement peut-être, les conditions essentielles de tout gouvernement. Elle avait superposé des pouvoirs élus, sans lien, sans dépendance entre eux; c'était le modèle de l'anarchie. Aussi, quand deux ans plus tard, la Convention fut mise dans la nécessité de se défendre, elle substitua à cette constitution la plus formidable dictature que l'histoire ait jamais connue. »

Vers la fin du siècle dernier, on a vu pour la première fois une société nouvelle sortir des délibérations d'une assemblée, et cela suffit pour rendre cette époque à jamais mémorable. Les constituans ont réussi dans leur œuvre sociale. La fortune l'a bénie, tout a servi à la consolider, les événemens les plus imprévus, les mesures les plus révolutionnaires, les violences, les confiscations. On avait transformé la propriété féodale en propriété libre et aboli tous les droits personnels ; ils se seraient rétablis d'eux-mêmes si la noblesse et le clergé avaient continué à détenir la majeure partie du territoire français. Il fallait que l'occasion se présentât de multiplier les petits propriétaires et de les enrichir aux dépens des grands; elle s'est offerte, on ne l'a pas manquée. Plus tard, quand un régime d'anarchie et de confusion fut remplacé par la dictature d'un homme de génie, cet homme, dégageant le droit nouveau de tout ce qui s'y était mêlé de douteux et d'utopique, le consacra définitivement. Le code auquel il donna son nom, et dont il faisait plus gloire, disait-il, que de toutes ses batailles gagnées, n'avait été que remanié, revisé par lui. Il avait débarbouillé l'enfant, mais c'était la révolution qui l'avait mis au monde.

Cette société nouvelle a ses défauts, ses misères ; on n'a jamais vu d'institutions parfaites. Mais quoi qu'on puisse lui reprocher, elle offre plus de garanties de justice et de bonheur que toute autre, sans compter qu'elle nous assure le plus précieux des droits, qui est celui de nous plaindre. Ceux qui la critiquent avec le plus d'amertume en font plus de cas qu'ils ne pensent ; ils ne pourraient vivre ailleurs, ni respirer un autre air. Le moindre des abus de l'ancien régime, si on le ressuscitait, suffirait à leur rendre la vie insupportable; cette écharde enfoncée dans leur chair gâterait tous leurs plaisirs. Aussi cette société a-t-elle été, en fin de compte, acceptée de tous les partis. Les ultras de la restauration avaient juré de la détruire, la royauté légitime elle-même la défendit. L'édifice est debout depuis un siècle ; il a bravé plus d'un orage, et on n'y voit encore aucune lézarde.

L'injustice est grande de ne penser qu'à ce que les hommes de 89 n'ont pas su faire et d'oublier ce qu'ils ont fait. Ils avaient une société à démolir et une autre à bâtir. Les maçons ont mené leur travail à bonne fin ; mais il faut convenir que les couvreurs ont été moins heureux dans le leur. Nous avons cru bien souvent nous être enfin donné un gouvernement définitif, c'était une illusion, et par momens nous sommes tentés de préférer à notre maison bourgeoise telle chaumière misérable qui a le bonheur d'avoir un toit. La France, a dit quelqu'un, est une marmite qui cherche son couvercle depuis un siècle et ne réussit pas à le trouver. Ce n'est pas la faute de nos pères ; ils ont rempli leur tâche, nous n'avons pas su comprendre la nôtre.

Les hommes de 89 avaient les qualités et les dons qui conviennent à des réformateurs ; mais à quelques exceptions près, ils n'avaient ni le tempérament, ni l'esprit politique ; c'était à nous de les avoir, et c'est en quoi nous avons failli. Le peu de vrais politiques qui se sont rencontrés parmi eux n'ont pu remplir leur destinée. Mirabeau, qui avait assurément la tête d'un homme d'état, n'a jamais exercé qu'une influence intermittente, et il lui était plus facile de se faire écouter que de se faire comprendre. Après lui, il faut citer Danton. Il offrira son alliance à la Gironde, et la Gironde n'en voudra pas. « Nul doute, dit avec raison M. Goumy, que cette alliance acceptée n'eût changé le cours et peut-être les destinées de la révolution. Mais Danton n'eut pas l'heur d'agréer aux Girondins, qui le repoussèrent dédaigneusement. Ils ne le trouvèrent pas assez pur, et il est certain qu'il ne l'était guère, surtout du sang de septembre. »

La marque commune des vrais politiques est le sentiment vif et prompt des situations, l'esprit de conduite, le souci des intérêts plus que des principes. Ils ont peu de goût pour les doctrines, ils haïssent les systèmes; quelque décision qu'ils aient à prendre, ils consultent leur raison plus que leurs sentimens, et se fient à leur instinct encore plus qu'à leur raison. Au demeurant, ne se faisant aucune illusion sur les hommes, ils les regardent d'habitude comme des animaux compliqués, plus difficiles à apprivoiser et à gouverner que d'autres, et ils les traitent en conséquence. Tout au contraire, il convient aux réformateurs de se faire une haute idée de l'humanité et de ses destinées, d'être très ambitieux pour elle, et ils rougiraient d'employer la contrainte ou des moyens bas pour conduire une si noble espèce.

Les bourgeois qui ont préparé et fait la révolution étaient pour la plupart ce qu'on appelait alors des hommes sensibles, des hommes de foi, de désir et d'espérance. Intrépides raisonneurs, très amoureux d'abstractions, enclins à la rhétorique, ils pensaient que les

convictions sincères, les sentimens généreux, l'éloquence du cœur ont une action irrésistible sur les peuples. Aussi la question de gouvernement leur paraissait-elle secondaire et facile à résoudre. Ils étaient persuadés qu'une fois les abus extirpés, les injustices réparées, le corps social épuré et renouvelé, les hommes se gouverneraient d'eux-mêmes, qu'il suffirait de leur révéler leurs vrais intérêts pour qu'ils s'y attachassent, et que leurs passions mêmes conspireraient avec leur raison et avec la félicité publique.

Pleins de respect pour l'homme abstrait, qui n'est qu'une entité métaphysique, et le retrouvant dans le dernier des humains, ils étaient égalitaires dans l'âme. Ainsi s'explique la haine féroce qu'ils ressentaient pour le régime féodal, pour les restes encore subsistans de ce moyen âge, qui, confondant les idées de propriété et de souveraineté, donnait à l'homme des droits sur l'homme et autorisait tout possesseur de terre noble à recevoir des hommages et à commander à des serfs. La philosophie du commencement et du milieu du siècle avait sans doute exercé sur eux une grande influence, mais ils l'avaient accommodée à leur façon, à leur guise, amalgamant ensemble des systèmes inconciliables, dont ils ne gardaient que ce qui pouvait leur convenir, c'est-à-dire un certain nombre d'idées moyennes, accessibles à tous les esprits et qui prêtaient à l'éloquence. C'est avec les idées moyennes, les seules à l'usage des orateurs, qu'on prépare les révolutions qui réussissent. D'ailleurs les hommes sensibles sont tous des éclectiques; ils empruntent aux doctrines ce qui leur plaît et écartent avec soin les vérités tristes, tout ce qui gêne, contrarie ou chagrine leur imagination.

L'optimisme était une disposition à la mode dans ces délicieuses premières années du règne de Louis XVI, qui furent une de ces oasis de l'histoire qu'il est doux d'habiter. On avait des mœurs humaines, l'âme généreuse, l'esprit ouvert aux nouveautés, toutes les bonnes intentions et la certitude qu'il suffit de vouloir le bien pour le faire. On aimait les bergeries, les idylles; si raisonnable qu'on fût, on croyait à la magie, au merveilleux, aux baguettes qui font des miracles, et on pensait que les moyens aimables suffisent pour amener à perfection les dressages les plus difficiles. Ce goût d'espérer et de croire, cet esprit de confiance un peu chimérique dans les destinées de notre espèce se retrouvent dans tous les écrivains, dans tous les penseurs du temps, qu'ils s'appellent Vicq d'Azyr ou Turgot ou Bernardin de Saint-Pierre. En revenant des Pyrénées, Ramond déclarait que les montagnes révèlent à l'homme sa bonté naturelle, qu'il est impossible de les gravir « sans se trouver régénéré et sentir avec surprise qu'on a laissé

dans la plaine sa faiblesse, ses infirmités, ses soins, ses inquiétudes, en un mot la partie débile de son être et la portion ulcérée de son cœur. » Sylvain Bailly, qui le 12 novembre 1793 devait endurer le plus cruel des martyres et mourir dix fois avant d'avoir la tête coupée, l'excellent et digne Bailly au long nez, au visage à la fois sévère et doux, et dont les yeux de myope voyaient tout en beau, Bailly qui croyait que jadis au centre de l'Asie avait vécu un peuple sage, vertueux, pacifique, employant ses loisirs à contempler les étoiles, fut longtemps convaincu que la révolution était destinée à ramener l'âge d'or sur la terre. Nommé président de l'assemblée, on lui fit une ovation à Chaillot, où il passait les étés : « Je ne dis rien de trop en disant que je fus embrassé par cette foule presque entière, qui se pressait autour de moi avec les plus vives expressions de l'amour et de l'estime, une joie pure et douce, une paix qui annonçait l'innocence. Cette fête était vraiment patriarcale, elle m'a donné les plus délicieuses émotions et m'a laissé le plus doux souvenir. » Sous le règne de Louis XVI, l'imagination française s'était mise au régime lacté.

Les hommes de 89 avaient pris à Voltaire son amour de la civilisation et sa haine de l'intolérance ; ils n'avaient eu garde de lui prendre son impitoyable sens critique, et son aversion pour les utopies, pour les chimères, pour tout ce qui flatte l'orgueil humain. Ils avaient pris à Montesquieu la plus contestable de ses théories, celle de la séparation des pouvoirs, mais ils avaient trop peu médité son principe que les lois sont des rapports nécessaires résultant de la nature des choses. Ils avaient emprunté à Rousseau le Dieu du vicaire savoyard, et ils disaient, pour le lui avoir entendu dire, que le vrai souverain est la volonté générale ; mais ils n'ajoutaient pas comme lui qu'il y a bien de la différence entre la volonté générale et la volonté de tous, que le peuple se trompe souvent, et qu'au surplus il est toujours très dangereux de toucher au gouvernement établi.

On a souvent répété que c'était du misanthrope Rousseau qu'ils avaient appris à regarder l'homme comme un être naturellement bon. Ils comprenaient mal les leçons de leur maître. Quand Rousseau nous parle de nos origines, il a bien soin de nous dire « que ce n'est pas une légère entreprise de démêler ce qu'il y a d'originaire et d'artificiel dans notre nature et de bien connaître un état qui n'existe plus, qui n'a peut-être point existé, qui probablement n'existera jamais. » L'homme primitif dont il vantait le bonheur, l'innocence, et auquel il attribuait fort gratuitement un penchant à la commisération, une répugnance à voir souffrir, est un sauvage préhistorique, fort différent de tous ceux que nous pouvons trouver

en Afrique ou en Australie. Il était heureux parce qu'il ignorait une multitude de passions qui sont l'ouvrage de la société, et qui ont rendu les lois nécessaires. Il était bon parce que, n'ayant pas d'autre souci que celui de vivre et de se conserver, borné dans ses désirs qui ne passaient pas ses besoins physiques, il avait peu d'occasions d'être méchant. Les seuls biens qu'il connût dans l'univers étaient la nourriture, le repos et une femelle, et comme son imagination ne lui peignait rien, comme son cœur ne lui demandait rien, il ne prenait pas la peine de choisir cette femelle ni de désirer celle qu'il ne pouvait avoir; la première venue lui suffisait, et on s'unissait fortuitement, « selon la rencontre et l'occasion. » Si l'homme naturel est bon, selon Rousseau, cela signifie tout simplement qu'un être sans besoins factices n'est capable de nuire que lorsqu'il a faim. « L'homme sauvage, quand il avait dîné, était en paix avec toute la nature et l'ami de tous ses semblables. » Mais quand il cherchait son dîner, il devenait dangereux, car il n'avait nulle notion du juste et de l'injuste. C'était, nous dit encore Rousseau, « un animal stupide et borné, » que la civilisation et la fatale habitude de réfléchir changeront « en animal dépravé. » Il faut être un Bernardin de Saint-Pierre pour croire aux vertus naturelles de l'homme. Il se tenait pour un disciple de Jean-Jacques, il n'était que son traducteur très charmant, mais très infidèle, un de ces traducteurs qui retranchent du système du maître tout ce qui effarouche la candeur de leur âme.

L'auteur d'un livre intéressant sur *les Principes de 1789*, M. Ferneuil, s'en prend à Rousseau du goût qu'avaient les constituans pour les abstractions, pour ce qu'il appelle la méthode géométrique, et de l'idée étrange qui leur vint « de mettre une déclaration des droits naturels et inaliénables de l'homme au frontispice de leur constitution (1). » Non, bonne ou mauvaise, ce n'est pas Rousseau qui leur donna cette idée. Le seul droit naturel qu'il reconnût est celui de ce sauvage préhistorique qui ne vivait pas en société et qui, ayant le droit de vivre, avait celui de prendre partout où il le trouvait tout ce qui était nécessaire à sa subsistance. En ce temps-là, les fruits étaient à tous, et la terre n'était à personne. « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : Ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. » La propriété que les constituans déclaraient « un droit inviolable, dont nul ne peut être privé, » était, selon Rousseau, la négation du droit naturel, et la société civile, établie pour obliger les hommes à respecter le bien d'autrui et la distinction du tien et

(1) *Les Principes de 1789 et la Science sociale*, par Th. Ferneuil. Paris, 1889; Hachette.

du mien, repose sur un contrat. Il n'y aura plus désormais que des droits de convention, que les contractans étendent ou réduisent à leur gré.

Ils ont résolu de vivre sous des lois; ils s'en font donner par un législateur, et ce législateur, qui se charge d'instituer un peuple, doit se sentir en état de changer, pour ainsi dire, la nature humaine. Il sait « que la meilleure des constitutions est celle qui dénature le plus l'homme et transforme chaque individu, qui, par lui-même, est un tout parfait et solitaire, en partie d'un plus grand tout, dont il reçoit en quelque sorte sa vie et son être. » Que parlez-vous encore de droits inaliénables, parce qu'ils sont naturels? La loi est toute-puissante; elle fait ce qu'il lui plaît, elle détermine comme elle l'entend la règle du juste et de l'injuste, elle décide quelle portion de lui-même tout individu doit aliéner pour devenir membre de la cité. Pourquoi dites-vous que tous les hommes naissent libres et égaux? Cela n'était vrai qu'avant l'institution de la loi : « La loi, lisons-nous dans *le Contrat social*, peut statuer qu'il y aura des privilèges, et de même qu'elle peut établir un gouvernement royal et une succession héréditaire, elle peut faire plusieurs classes de citoyens, assigner les qualités qui donneront droit à l'entrée dans ces classes. »

Comment Rousseau eût-il été égalitaire à la façon des hommes de 1789? Il admirait beaucoup la constitution de son pays, et son pays était une république où les conditions étaient fort inégales. Gouvernée par des corps qui se recrutaient les uns les autres et par des magistrats pris dans un petit nombre de familles, en dépit de son conseil général, cette démocratie tenait beaucoup de l'oligarchie. On y distinguait jusqu'à cinq ordres d'habitans. Les sujets étaient de vrais sujets; les natifs, privés de tout droit politique, ne possédaient qu'une partie des droits civils des bourgeois; les bourgeois n'avaient pas tous les droits des citoyens; ces citoyens, seuls dépositaires de la véritable volonté générale, formaient une classe privilégiée, et Rousseau en était. Il se plaît à nous rappeler dans ses *Confessions* qu'il est né d'Isaac Rousseau, citoyen, et de Suzanne Bernard, citoyenne, et dans *le Contrat social* « qu'il est lui-même citoyen d'un état libre et membre du souverain. » Dans ses aigres discussions avec les magistrats de Genève, il n'a jamais plaidé la cause des natifs, ni demandé l'abolition des classes et le suffrage universel. Il estimait « que s'il y avait un peuple de dieux, il se gouvernerait démocratiquement, mais qu'un gouvernement si parfait ne convient pas à des hommes, qu'il est contre l'ordre naturel que le grand nombre gouverne et que le petit soit gouverné, que le meilleur des régimes politiques est l'aristocratie élective,

que d'ailleurs, la liberté, n'étant pas un fruit de tous les climats, ne convient pas à tous les peuples. »

Si Rousseau avait vécu jusqu'à la Révolution, il aurait pu dire aux constituans : « Vous avez décidé que désormais tous les citoyens seront admissibles aux places et emplois sans autre distinction que celle des vertus et des talens, que toutes les contributions seront réparties également entre eux, en proportion de leurs facultés, que les mêmes délits seront punis des mêmes peines et par le même tribunal, sans aucune distinction des personnes. Votre constitution leur garantit pareillement la liberté d'aller et de venir, de rester et de partir à leur gré, d'avoir la religion qui leur plaît ou de n'en point avoir, de croire ou de ne pas croire, de ne relever que de leur conscience, de parler, d'écrire, d'imprimer et de publier leurs pensées, de s'assembler sans armes, de demander compte de son administration à tout agent public, d'élire et de choisir les ministres de leurs cultes, et beaucoup d'autres libertés encore. Vous avez stipulé que le pouvoir législatif ne pourra faire aucune loi qui porte atteinte à aucun de ces droits ; mais vous ajoutez que la liberté ne consistant qu'à pouvoir faire tout ce qui ne nuit ni aux droits d'autrui ni à la sûreté publique, la loi peut établir des peines contre les actes reconnus nuisibles à la société. Ainsi du même coup vous reconnaissez que la volonté générale, qui fait la loi, est le seul juge de ce qui peut nuire ou ne pas nuire à la société, et tout en la proclamant souveraine, vous prétendez lui imposer des restrictions et protéger contre ses entreprises ce que vous appelez les droits naturels et civils. Vous brouillez toutes les idées, vous vous piquez de faire à la fois des hommes et des citoyens. Si vous voulez jouir des droits naturels, supprimez la propriété, détruisez les murs et les haies, rasez les villes et vivez dans les bois. Si vous voulez faire des citoyens, enseignez-leur que, comme je l'ai écrit, dans l'état de nature on ne doit rien à ceux à qui on n'a rien promis, mais que, dans l'état civil, tous les droits sont fixés par la loi. Vous vous condamnez aux inconséquences ; je prévois qu'avant peu il y aura parmi vous des hommes qui, accusés d'être un péril pour la sûreté publique, seront privés du droit d'aller, de venir, de partir et même du droit de vivre, qui est le seul droit naturel. »

Les constituans auraient pu lui répondre : « Ne nous reprochez pas nos inconséquences. Nous avons lu le vieux Plutarque, Montesquieu, Voltaire, vos livres, et nous nous sommes fait un certain idéal des choses d'ici-bas. Nous avons conçu le plan d'une société d'ordre composite, très civilisée, très humaine, très moderne, et qui pourtant, par la forme de son gouvernement, rappellerait les cités antiques. La loi y serait l'expression de la volonté de tous, et

toujours respectable, elle serait toujours respectée, et en même temps, les individus y jouiraient de libertés peu connues à Sparte, même à Athènes, et nécessaires aux Français de ce siècle, qui ne sauraient en être privés sans se sentir atteints dans leur dignité d'hommes. Cela ne s'est jamais vu ; grâce à nous, cela se verra. A chacun son métier ; vous avez toujours été un éloquent logicien, rongé par la mélancolie, et vous avez toujours pensé qu'il n'y a de bon que ce qui ne peut être ; aussi n'avez-vous fait que des livres. Il n'y a que les optimistes qui fassent des révolutions. »

III.

Ces optimistes sont moins des philosophes, des métaphysiciens que des croyans et les apôtres d'une foi nouvelle, les missionnaires d'un nouvel évangile. La philosophie du XVIIIe siècle s'est transformée en religion ; les cœurs sensibles ne peuvent se passer d'un Dieu qui leur ressemble et les rassure. Leur constitution étant destinée à opérer une réforme sociale, ces croyans ont inscrit au frontispice tous les droits de l'homme. Ils les déclarent non-seulement inaliénables, imprescriptibles, mais sacrés, et ils les gravent sur l'airain en invoquant l'Être suprême, celui qui fait naître tous les hommes libres, égaux, raisonnables et bons. Voilà le dogme ; quel sera le culte? Ils ont décidé que des fêtes nationales seront instituées « pour conserver à jamais le souvenir de la révolution, entretenir la fraternité entre les citoyens, et les attacher à la constitution, à la patrie et aux lois. »

On les a souvent blâmés d'avoir entrepris sur les droits de l'église, de se l'être aliénée. Il eût été d'une sage politique de ne pas se brouiller avec elle, de la gagner insensiblement au nouvel ordre de choses ; mais ils n'étaient pas des politiques ; ils s'attribuaient une mission, ils ont voulu la remplir. Ils eurent pour alliés les jansénistes et leurs rancunes ; qu'avaient-ils besoin d'alliés ou d'incitateurs? Ils cédaient à un irrésistible entraînement. Le dogme du péché originel, de la chute, de la déchéance de l'homme leur faisait horreur, et ils ont opposé dogme à dogme, ils ont élevé autel contre autel. C'est le trait d'union entre eux et les jacobins, leurs terribles et sanglans héritiers. Quoi qu'on en dise, 89 a fatalement engendré 93, qui lui ressemble si peu. Toutes les religions s'établissent par l'enthousiasme et la terreur. Elles promettent et ouvrent le ciel ; ne vous sentez-vous pas attirés, elles vous feront entrer de force.

L'autel révolutionnaire, vous le verrez au musée des Tuileries ; il est entouré de candélabres, et un coq, comme on l'a dit, rem-

place l'agneau. Approchez-vous des cadres qui tapissent les murailles; parcourez tous ces placards, toutes ces proclamations ornées de la devise : « Liberté, égalité. » Elles ressemblent à des sermons, c'est une nouvelle éloquence de la chaire. Ailleurs, ce sont des *Oremus*, des *Pater*, des *Credo :* « Chaste fille des cieux, ô liberté! tu es descendue pour nous sur la terre. Que ton nom soit à jamais chéri! Ton règne est venu. Celui de la loi est pareillement venu; que sa volonté soit faite!.. Je vous salue, sans-culottides, noms vénérés!.. Je crois dans un Être suprême qui a créé les hommes libres et égaux. » Voici le nouveau décalogue :

La république tu serviras,
Une, indivisible seulement...
A ta section tu viendras,
Convoqué légalement.
Ta boutique tu fermeras
Chaque décadi strictement.
A ton poste tu périras,
Si tu ne peux vivre librement.

Plus loin, ce sont les vingt-cinq préceptes de la raison : « Tout mortel républicain est ton frère. » — Art. 24 : « Sans-culotte républicain, à tous tes frères tu dois le bon exemple et des faits qui les persuadent. » Si extraordinaire que soit ce style, il s'accorde si bien avec tout le reste qu'on finit par le trouver naturel; et, quand on s'est promené quelque temps dans ce musée de la révolution, ce sont les choses écrites dans la langue de tout le monde qui étonnent. On est surpris de trouver dans un coin cette annonce d'une feuille royaliste : « Cinquante louis à gagner pour celui qui citera un honnête homme du peuple qui ait gagné à la révolution. » En me penchant sur une vitrine, j'ai lu dans une lettre de Mme Roland cette réflexion charmante : « Les femmes ont une raison à elles et une façon de la traiter que les hommes n'entendent pas. » Pauvre guillotinée, tu n'avais pas su traiter la tienne!

La révolution fut une religion; c'est ce qui explique ses grandeurs et ses folies, ses actions héroïques et ses crimes. Si elle avait été une philosophie, elle n'aurait pas fait tomber la tête d'un roi, et peut-être, bien que cela me semble douteux, serait-elle parvenue à éviter la guerre avec l'Europe. Mais, assurément, si cette guerre avait éclaté, elle n'eût pas réussi à conjurer tous les périls, à faire sortir de terre quatorze armées, à enchaîner la victoire à ses drapeaux, à braver tous les trônes coalisés contre elle. Les religions seules font des miracles; elles allument des incendies dans les âmes. De 1789 à 1794, il semblait que le climat moral de

la France eût changé, que cette température modérée, pour laquelle nous nous sentons nés, eût été remplacée par ces chaleurs torrides qui donnent à la végétation des formes magnifiques ou monstrueuses, et qui, dans les âges antédiluviens, ont produit ces fougères colossales, grandes comme des arbres, dont nous nous servons encore pour nous chauffer.

L'armée prussienne, quand elle envahit la France en 1792, éprouva de grands étonnemens et de grandes déconvenues. Comme l'a raconté Goethe, qui fit la campagne pour son instruction personnelle, on s'était flatté de vaincre sans coup férir, de ne faire qu'une promenade militaire. On entrait dans un pays profondément troublé où tout était mis en confusion; on se promettait de trouver partout des alliés, des complices, des populations lasses, impatientes d'être délivrées de leurs nouveaux maîtres et se portant avec joie à la rencontre de l'envahisseur. Verdun se rendit, et on se disait les uns aux autres : « Vous voyez bien! » Mais on eut le chagrin d'apprendre que le commandant de la place, Beaurepaire, n'avait pas voulu survivre à son honneur. Il avait écrit au représentant Choudieu : « Assurez le corps législatif que, lorsque l'ennemi sera maître de Verdun, Beaurepaire sera mort. » Il avait tenu parole, il s'était brûlé la cervelle. Bientôt après, Delaunay d'Angers proposait à l'assemblée de placer sa cendre au Panthéon, et le théâtre de la Nation représentait l'*Apothéose de Beaurepaire*.

Son exemple fut contagieux. Quand les Prussiens entrèrent dans Verdun, un soldat, qui avait refusé de capituler, déchargea son fusil sur un lieutenant de hussards, le comte de Henkel. On l'arrêta incontinent; mais, trompant la surveillance de ses gardiens, il gravit le parapet d'un pont et se précipita dans la Meuse, où il trouva la mort. Ce nouvel incident parut de fâcheux augure, *ahnungsvoll*, et de ce jour on alla de mécompte en mécompte. On ne fut pas battu à Valmy; mais, pour décider Brunswick à la retraite, il lui suffit de s'être heurté contre une armée dont l'attitude résolue et la ferme résistance avaient dissipé ses dernières illusions. Le soir même de la bataille, Goethe prononçait devant un groupe d'officiers décontenancés et moroses cette parole fameuse, tant de fois répétée : « Aujourd'hui, messieurs, a commencé une nouvelle époque de l'histoire du monde, et chacun de vous pourra dire : J'y étais. »

Les religions ont leurs héros et leurs martyrs; elles ont aussi leurs juges et leurs inquisiteurs. Les dogmes sont des vérités sacrées, et qui les nie se rend coupable d'impiété. Les assemblées révolutionnaires sont des conciles, à cela près que ce n'est pas le Saint-Esprit qui les visite; elles cherchent leurs inspirations dans

les couches profondes, et l'âme d'un peuple leur ayant dit ses secrets, elles représentent la volonté générale. « C'est nous, disent-elles, qui sommes le droit et la justice. » Malheureusement une nation composée d'élémens infiniment divers et travaillée par des partis opposés n'a pas toujours une volonté générale. C'est la difficulté contre laquelle se débat le jacobinisme, et il ne la résout pas, il la tranche. L'état se chargera de créer lui-même cette volonté générale dont il ne devait être que l'interprète et le très humble serviteur, et c'est ainsi que la liberté absolue se change en tyrannie.

C'est par l'éducation civique qu'un gouvernement parvient à façonner tout un peuple à sa ressemblance et lui inculque les dogmes nouveaux que rejettent les impies. L'assemblée constituante avait pensé « à créer une instruction publique commune à tous les citoyens, gratuite à l'égard des parties d'enseignement indispensables pour tous les hommes. » Mais les jacobins aiment à brusquer les choses, et l'éducation étant un ouvrage de longue haleine, ils anticiperont sur ses effets en mettant hors la loi les dissidens. Il y a désormais des délits d'opinion, des tribunaux chargés d'en connaître, et à défaut d'actes à poursuivre, on sévit contre les intentions. On fera des lois contre les suspects, et sera tenu pour suspect tout homme que les intérêts particuliers de la caste à laquelle il appartient doivent prédisposer à mal penser. « Ceux qui n'ont voulu voir en Robespierre, a dit très justement M. Goumy, qu'un cuistre ulcéré, qu'un bellétriste envieux et jaloux, se trompent et le calomnient; sa conduite eut des motifs plus hauts... Robespierre nous montre en lui un homme chez qui le dévot avait étouffé tout le reste, il appartenait à son Dieu et n'appartenait qu'à lui, et quel Dieu? Un certain idéal qu'il s'était fait de la révolution et de la république. A cet esprit étrangement borné la guillotine apparut comme l'instrument sacré de la purification nationale. » Deux partis sont en présence : l'un soupire après le rétablissement de l'ancien régime et des vieux abus, de toutes les institutions abolies; l'autre trouve son bonheur et sa joie dans le triomphe définitif de la révolution. C'est le parti des regrets et le parti de l'espérance; et l'espérance, tenant les regrets pour des crimes, les châtie par la main du bourreau.

Il ne suffit pas aux religions intolérantes d'être reconnues comme religion d'état et de diriger le gouvernement. Elles veulent régner sur les esprits, posséder les cœurs, marquer les consciences à leur chiffre, régler les mœurs, les occupations, les passe-temps, l'économie domestique et jusqu'au costume. Elles se mêlent de tout, elles ne méprisent aucun détail, et sans cesse elles prescrivent ou

proscrivent. La république de 1792 aura les mêmes prétentions. Elle décidera qu'il y a des plaisirs républicains et d'autres qui ne le sont pas, des façons de penser, de parler, de s'habiller, d'écrire qui conviennent à des hommes libres et d'autres qu'ils doivent réprouver. Il n'y a pour elle point d'actions indifférentes. A la liste des crimes qu'elle poursuit, elle ajoute la liste des péchés qu'elle condamne, presque aucun ne lui semble véniel, et elle pose en principe que quiconque n'est pas un croyant est nécessairement un pécheur. La terreur n'est qu'un moyen, la vertu est le but. La vertu par excellence est l'amour de la révolution, et on n'aime véritablement la révolution que lorsqu'on se sent heureux de l'aimer, et que, haïssant tout ce qu'elle hait, on se plaît à tout ce qui lui plaît. M. Taine a cité le projet de constitution retrouvé dans les papiers de Sismondi, alors écolier : « Art. 1er. Tous les Français seront vertueux. — Art. 2. Tous les Français seront heureux. » Que si les Français s'exécutent de mauvaise grâce, on les obligera d'être heureux, on les forcera d'aimer la vertu, on les contraindra d'être libres.

Les religions considèrent que les œuvres ne sont rien sans la foi, et elles produisent des fanatiques qui pensent que la foi justifie et sanctifie tout, même le crime. Les vieux conventionnels, qui avaient gardé jusqu'au bout la ferveur de leurs croyances, ne reniaient rien de leur passé ; ils avaient agi par conviction, ils étaient prêts à recommencer. Mais ceux qui, ayant eu la fièvre, ne l'avaient plus, comprenaient difficilement comment ils l'avaient eue, et les uns tentaient de se dérober à leurs souvenirs, les autres au contraire se perdaient dans de longues explications, et ils avaient beau se nettoyer les mains, ils y voyaient toujours reparaître cette petite tache de sang que les explications ne peuvent laver. Un fanatique sincère, qui se fait l'exécuteur des hautes œuvres, croit obéir à une loi divine ; le jour où il ne croit plus, il découvre qu'il y avait une autre loi qu'il a volontairement violée. Dans le trouble de ses pensées ou dans l'exaltation de son esprit, il ne la voyait pas. Elle est sortie de la nuit, elle lui est apparue, et ne retrouvant plus son âme dans son crime, il se dit : « Était-ce bien moi? »

Les fanatiques sont le fléau des religions, les hypocrites en sont la honte. La révolution eut les siens ; ce sont ces coquins qui, à juste titre, déplaisent tant à M. Goumy. Lorsqu'une idée devient une puissance et qu'elle établit son règne dans ce monde, elle a aussitôt ses séides, et avec ses séides ses vils courtisans, qui ne pensent qu'à solliciter ses grâces. Pour faire son chemin, il faut agréer au prince, et le plus sûr moyen de lui plaire est de se con-

former à ses mœurs et à ses goûts. Sous Néron, tout le monde aimait les vers et la musique. Sous Adrien, tout le monde voyageait. A peine Marc-Aurèle fut-il monté sur le trône, il s'étonna de voir pulluler dans les provinces la race des philosophes austères, portant tous le *pallium;* nous savons par Lucien ce qu'il fallait penser de leur sévérité. Quand la révolution fut devenue souveraine, une foule de gens qui n'y croyaient pas, et qui au demeurant ne croyaient à rien, prirent sa livrée, parlèrent sa langue, qui dans leur bouche n'était qu'un jargon, singèrent ses gestes, et leurs grimaces en imposèrent aux sots. Quelques-uns avaient des revanches à prendre, de vieilles haines à assouvir, de vieilles injures à venger; c'est à quoi leur servait leur crédit. D'autres avaient des dettes et des goûts catilinaires. Ils n'étaient pas méchans, ni si farouches qu'ils le semblaient; mais ils s'aimaient beaucoup, et la révolution leur offrant les occasions de se faire du bien, tour à tour ils faisaient des phrases ou coupaient des têtes à la seule fin de se pousser aux grands emplois. Tel de ces histrions, ayant fait fortune, a rejeté loin de lui son fangeux et sanglant passé comme on se dépouille d'une chemise sale, et devenu le plus bénin des hommes, il n'a plus songé qu'à jouir de la vie. On pouvait dire de lui en toute justice ce que Rœderer disait injustement de Danton : « Il n'a été un grand scélérat que pour pouvoir être tranquillement un bon drôle. »

La révolution a excité les plus nobles passions et des appétits pervers; elle a inspiré de grandes et généreuses actions et autorisé bien des désordres et des vilenies; elle a renouvelé l'âme d'un peuple qui ne savait plus à quoi se prendre, mais elle lui a donné le goût des utopies, des chimères, des éternelles inquiétudes, un penchant malheureux à n'aimer que ce qui lui manque, à ne désirer que ce qu'il ne peut avoir, à espérer ce qui n'arrivera jamais. Les historiens ont souvent parlé de la vieille mobilité gauloise; mais ils parlaient aussi du vieux bon sens français. A quoi tient-il que nous soyons si facilement dupes des charlatans et des félicités qu'ils nous promettent?

Pour qui veut juger la révolution de 89 et décider si elle a fait plus de bien ou plus de mal, la question revient à savoir s'il est bon que l'idéalisme, à de certaines époques de l'histoire, fasse invasion dans la politique et prétende à gouverner le monde. L'idéalisme est un grand trouble-fête et un maître qui se change facilement en tyran. Il bouleverse tout, il veut tout transformer à son image. Il ne compte pas avec la nature humaine, avec ses incurables infirmités; il méprise la tradition, l'expérience; il ne s'occupe pas de ce qui est, mais de ce qui doit être; il sacrifie à ses

hautaines exigences les intérêts eux-mêmes ; il violente les choses et les hommes. Mais il a sa mission, sa tâche que lui seul peut remplir. Quand une société semble mourir d'épuisement et se décomposer, il peut seul la rajeunir, lui infuser un sang nouveau, ressusciter le bois mort, réveiller les eaux croupissantes.

Ceux qui pensent que la révolution de 1789 n'était point nécessaire, qu'une réforme des vieilles institutions eût suffi et que cette réforme était possible, ont de bonnes raisons à faire valoir. C'est ainsi qu'après la conversion de Constantin, tel païen put s'étonner et s'indigner de l'infidélité que faisait Rome à ses vieux cultes nationaux, qu'il suffisait de purifier et de réformer pour qu'ils répondissent aux besoins nouveaux. Le paganisme tendait de lui-même à se nettoyer, à se changer en monotheisme ; il autorisait les sages à ne voir dans la multitude de ses dieux qu'une seule divinité adorée sous des appellations diverses. Dès les premiers temps de l'empire, les mœurs s'étaient adoucies ; en devenant plus cosmopolite, on devenait plus humain, on rendait des décrets en faveur des opprimés et des esclaves, on abolissait les ergastules, on secourait les classes souffrantes ; empereurs ou particuliers multipliaient les fondations charitables, on créait des orphelinats. Il y avait beaucoup de débauchés et de voluptueux ; mais il y avait aussi une foule d'honnêtes gens, qui préféraient leurs règles de conduite aux préceptes de l'évangile parce qu'ils les trouvaient tout aussi nobles et moins romanesques. L'évangile nous ordonne d'aimer nos ennemis, et beaucoup d'entre nous ont déjà tant de peine à aimer leurs amis! Comme Platon et Sénèque le recommandent, les honnêtes païens d'alors se faisaient une loi d'être justes pour les gens qu'ils n'aimaient pas, et comme Plutarque le veut, ils tâchaient de mettre à profit, pour le bien de leur âme, toutes les injures qu'on leur faisait. C'était de la vraie sagesse, et il leur semblait que les disciples d'un Dieu mort étaient des fous, qu'une révolution n'était point nécessaire, qu'il suffisait de balayer le temple au lieu de le renverser, de guérir les âmes au lieu de les amputer. L'empire romain eût vécu, et des siècles de barbarie eussent été épargnés au genre humain. Mais quoi! l'heure de l'idéalisme avait sonné, et la folie de la croix s'empara du monde.

Il est des cas désespérés où il faut que la société périsse ou que l'idéalisme la sauve ; mais l'idéalisme ne peut rien fonder de durable qu'à la condition de se tempérer, de se départir de ses prétentions, de se laisser apprivoiser et assouplir par la raison. Pour quiconque le lit avec des yeux non prévenus, l'evangile est le code immortel d'une morale d'ascètes, qui, pleins de foi dans le prochain avènement du royaume de Dieu, engagent les hommes à s'y pré-

parer en renonçant à tous les attachemens de la terre qui font la douceur, le prix ou la gloire de notre courte existence. Une morale qui commande de se détacher de tout, qui déclare que pour mériter Dieu il faut haïr son père et sa mère, sa femme et ses enfans, ses frères et ses sœurs, et jusqu'à sa propre vie, qu'il y a des hommes qui se sont faits eunuques pour conquérir le bonheur éternel et que leur exemple est bon à suivre, qu'il est plus difficile à un riche d'entrer dans le divin royaume qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'il faut vendre tout son bien et le donner aux pauvres, que qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède et à tout ce qu'il est ne peut être un vrai disciple du Christ, cette morale, il faut bien l'avouer, ne peut être pratiquée que par des anachorètes et des moines.

Si le christianisme s'en était tenu là, s'il n'avait pas eu autre chose à dire aux hommes, il ne serait pas devenu la religion du monde, puisque le monde refusait de finir. Heureusement l'église, institutrice infiniment clairvoyante et judicieuse, s'est chargée de faire l'éducation de cet idéalisme intransigeant. Elle s'était instruite auprès des philosophes grecs, elle avait appris de Rome la science du gouvernement, et elle a gouverné les cités et les nations en apportant à la morale qu'elle leur prêchait tous les tempéramens nécessaires, en l'accommodant à la nature humaine et aux réalités d'ici-bas. Sans décourager les saints et tout en les glorifiant, elle a enseigné l'art de faire son salut sans être un saint et d'être chrétien sans vivre comme le Christ. C'est ainsi que d'une religion qui n'était propre, semblait-il, qu'à multiplier les cénobites, les thébaïdes et les ermitages, elle a fait durant des siècles un puissant instrument de civilisation et de progrès social.

L'idéalisme est la ressource des temps extraordinaires, la casuistique est la science de tous les jours et de toutes les heures du jour. Il faut accorder à M. Goumy que les hommes de 89 n'ont pas su donner à la France un gouvernement ; mais encore un coup, ils étaient occupés ailleurs et ce qu'ils n'avaient pas fait, c'était à nous de le faire; nous ne devons nous plaindre que de nous-mêmes. Nous avions besoin de casuistes qui nous apprissent tous les accommodemens utiles et comment il faut s'y prendre pour ne pas être superstitieux et pour concilier le respect des principes avec ce que demandent les situations, les circonstances, avec l'intérêt public, avec le bon sens. Mais nos pères ayant dogmatisé, nous avons voulu dogmatiser comme eux. « La politique, ainsi que le dit fort bien M. Goumy, est l'art de se servir de ce qu'on a. » Voilà précisément ce que nous n'avons pas su faire. Les éternels constituans à outrance dont parlait l'autre jour M. Ferry, qui, oubliant

que la France a déjà eu treize constitutions, en rêvent une quatorzième, laquelle sera sûrement la constitution idéale, les sectaires qui partagent les hommes en boucs et en brebis, qui décident ce qu'il faut croire pour être digne de gouverner un peuple et qui excommunient les mécréans, le principe que la foi est plus précieuse que les œuvres, l'intolérance, la fureur de se prendre pour une église et de faire concurrence à celle qui baptise et confesse, telle est la cause de nos divisions et de nos inquiétudes, et nous avons travaillé contre nous.

La révolution a été une religion, et aujourd'hui encore, elle a ses prêtres, qui font le service du tabernacle et disent aux étrangers : « N'approchez pas, ou le feu du ciel tombera sur vous et vous consumera. » Mais ils ne sont qu'à moitié sincères. Pour dogmatiser en politique, il faut croire au Dieu du vicaire savoyard; est-i un seul de nos modernes jacobins qui consentît à célébrer la fête de l'Être suprême, un bouquet de violettes à sa boutonnière? Les hommes de 89 étaient imprégnés de la philosophie de leur temps, qui n'est plus la nôtre. Les philosophes de la fin de ce siècle nous enseignent qu'en dehors des mathématiques qui n'ont jamais trompé personne, la méthode inductive est la meilleure et qu'elle nous apprend à douter de beaucoup de choses que nous tenions pour certaines. Ils nous enseignent aussi que les êtres ne se métamorphosent que par une succession de changemens insensibles, que le plus fortuné est celui qui a le mieux su s'adapter à son milieu, que les pires institutions furent bienfaisantes en leur temps, que les meilleures dégénèrent, se corrompent et font place à d'autres, qu'il n'est pas de principes absolus et sacrés, que les idées qui se manifestent à nous dans la nature et dans l'histoire ne s'y réalisent jamais parfaitement, que leurs créations les plus heureuses ne sont que des à-peu-près, que ces infatigables ouvrières ne font pas ce qu'elles veulent, mais ce qu'elles peuvent, que la loi de tout ce qui vit est de se sentir incomplet et de s'aimer tel qu'il est.

Un évolutionniste d'aujourd'hui ne voit pas les choses humaines avec les mêmes yeux qu'un jacobin déiste d'autrefois. Ceux qui se flattent de sauver la France en laïcisant les hôpitaux lui rendraient un meilleur service en sécularisant la révolution, et dans l'intérêt même de la cause qu'ils défendent, ils feraient bien de ne plus prêcher, de ne plus dresser autel contre autel, de laisser l'église vaquer paisiblement à ses affaires qui ne sont pas les leurs, et de jeter une bonne fois aux orties leur bonnet rouge et leur froc.

G. Valbert.

POÉSIE

LE DERNIER DES MAOURYS.

C'était un soir du monde austral océanique.
Écarlate, à demi baigné des flots dormans,
Le soleil flagellait de ses rayonnemens
Les longues houles d'or de la Mer-Pacifique.

Les lames, tour à tour, et près de s'assoupir,
A travers le corail des récifs séculaires,
S'en venaient, le marbrant de leurs écumes claires,
S'éteindre sur le sable en un grave soupir.

Or, ce soir-là, tandis que, rose sur les cimes,
La lumière laissait la nuit, par bonds croissans,
Escalader les monts de versans en versans,
Sur le roc qui longeait la mer nous nous assîmes.

Le ciel, dans le silence et dans la majesté,
Planait sur le désert de l'océan paisible,
Et déjà la lueur de la lune invisible
Tremblait à l'orient vaguement argenté.

Osseux, le front strié de creuses rides noires,
Tatoué de la face à ses maigres genoux,
Le vieux Chef dilatait ses yeux jaunes sur nous,
Assis sur les jarrets, les paumes aux mâchoires.

Un haillon rouge autour des reins, ses blanches dents
De carnassier mordant la largeur de sa bouche,
On eût dit une Idole inhumaine et farouche
Qui rêve et ne peut plus fermer ses yeux ardens.

A la rigidité rugueuse de ce torse,
Labouré de dessins l'un à l'autre enlacés,
On sentait que le poids de tant de jours passés
L'avait pétrifié sans en rompre la force.

Tel, inerte, il songeait silencieusement.
Puis, enfin, retroussant sa lèvre avec un râle,
Il se mit à parler d'une voix gutturale,
Apre comme l'écho d'un fauve grondement :

— Voyez! Le monde est grand. La terre est-elle pleine
Où vos pères sont morts, où vos enfans sont nés?
Fuyez-vous, par la faim sans trêve aiguillonnés,
De l'aurore au couchant, blêmes et hors d'haleine?

Non! Mais l'essaim vorace, impossible à saisir,
Des moustiques vibrant dans la nuit lourde et chaude,
Moins avide que vous se multiplie et rôde;
Vos cœurs sont consumés d'un éternel désir.

Écoutez, Blancs! Ma race était l'antique aïeule
Des hommes qu'autrefois, loin du soleil levant,
Vos dieux avaient portés sur les ailes du vent
Dans l'île solitaire où la foudre errait seule.

Le divin Mahouï, de son dos musculeux,
Y remuait encor les montagnes surgies,
Et dans leurs cavités soufflait ses énergies
Qui flamboyaient d'en haut sur les abîmes bleus.

Et les temps s'écoulaient, et, de la base au faîte,
Le bloc géant, couvert d'écume et de limons,
Fut stable, et les forêts verdirent sur les monts,
Et le Dieu s'endormit, son œuvre étant parfaite.

Il s'endormit dans Pô, la noire Nuit sans fin,
D'où vient ce qui doit naître, où ce qui meurt retombe,
Ombre d'où sort le jour, l'origine et la tombe,
Dans l'insondable Pô, le Réservoir divin.

Et, palpitans, éclos de la chaleur féconde,
Les germes de la vie, épars au fond du sol,
Pour semer leurs essaims vagabonds à plein vol,
Ouvrirent par milliers les entrailles du monde.

Et mes pères anciens, les braves Maourys,
Vers le jeune soleil faisant vibrer leurs flèches,
Se couchèrent joyeux au bord des sources fraîches
Qui chantaient, ruisselant sur les coteaux fleuris.

Bien des soleils sont morts dans ma vieille prunelle
Depuis que je suis né, là-bas, sous d'autres cieux,
Sur la côte orageuse où les os des aïeux
Dorment, bercés au bruit de la mer éternelle.

Au fond des bois, enfans d'un immuable été,
Sur les sommets baignés de neiges et de flammes,
Hardi nageur riant du choc des hautes lames,
J'ai grandi dans ma force et dans ma liberté.

Le mâle orgueil de vivre emplissait ma poitrine,
Et sans m'inquiéter du fugitif instant,
Je sentais s'élargir dans mon cœur palpitant
Le ciel immense avec l'immensité marine.

Qu'ils étaient beaux, ces jours qui ne me luiront plus,
Où j'ai mangé la chair et bu le sang des braves,
Moi, chef des chefs, servi par un troupeau d'esclaves
Dans la hutte où pendaient cent crânes chevelus !

Je les avais tranchés, en face, homme contre homme,
Ces crânes de guerriers, dans mes jours triomphans,
Pour que le fier esprit qui les hantait vivans
Me fît un des meilleurs parmi ceux qu'on renomme.

Car afin d'agrandir et de hausser leur cœur,
Nos vaillantes tribus luttaient pleines de joie,
Et le vaincu, conquis comme une noble proie,
De sa chair héroïque engraissait le vainqueur.

Mais la lumière tombe aux nuits occidentales;
Toute gloire éclatante a de mornes revers;
Les Dieux trahissent l'homme, et les Esprits pervers
Déchaînent le torrent de nos heures fatales.

Or, mille Maourys de l'île aux pics neigeux,
Jaloux de notre gloire et de nos champs prospères,
Pour s'emparer du sol hérité de nos pères,
Franchirent une nuit le détroit orageux.

Nous fîmes vaillamment, et le combat fut rude.
On brisa bien des os, on rompit bien des cous
Avant que ma tribu, sous l'averse des coups,
Dût céder à l'assaut de cette multitude.

Donc, furieux, le cœur saignant, à bout d'efforts,
Acculé sur les rocs qui hérissent la côte,
Avec deux cents guerriers, par la mer vaste et haute
J'ai fui vers l'Orient où va l'âme des morts.

Entassant jusqu'au bord des pirogues couplées
Vivres, silex tranchans, lances à pointe d'os,
Esclaves pagayeurs, enfans liés au dos
Des femmes qui hurlaient, d'épouvante affolées;

Loin de l'île natale emportés désormais
Dans l'horreur de l'espace infranchissable et sombre,
Nous allions, et les Dieux qui nous chassaient dans l'ombre
A nos clameurs d'angoisse étaient sourds désormais.

Onze fois le soleil illumina la nue,
Onze fois l'ombre épaisse enveloppa les cieux
Tandis que nous voguions au hasard, anxieux
Du pays d'où jadis notre race est venue.

La faim, la soif, l'ardeur des midis aveuglans
Tordaient et déchiraient nos chairs et nos entrailles,
Et nous buvions le sang des dernières batailles
Qui, rouge et tiède encor, ruisselait de nos flancs.

Battus et flagellés par la bave écumante
Que vomissait la gueule effroyable des flots,
Mêlant nos cris de guerre à leurs stridens sanglots,
Nous nagions, pleins de rage, à travers la tourmente.

Atouas! Dieux jaloux de mon passé si beau!
O traîtres et maudits! Mieux eût valu peut-être,
Expirant sur le sol sanglant qui me vit naître,
Choisir le noble sein des braves pour tombeau.

Enfin, à l'horizon des grandes Eaux salées,
Quand la brume nocturne un matin s'envola,
Brusquement apparut la terre où nous voilà,
Avec ses longs récifs, ses rocs et ses vallées.

Tout un peuple hideux, noir, stupide, crêpu,
Y fourmillait, hurlant et nous jetant des pierres;
Mais qu'étaient de tels chiens entre nos mains guerrières?
Moins que rien. Mieux armés, d'ailleurs, qu'auraient-ils pu?

Cela fut balayé comme les feuilles sèches
Qui s'en vont tournoyant dans les airs obstrués;
Et, pour ne pas mourir, les guerriers tatoués
Mangèrent ces chiens noirs hérissés de nos flèches.

Ce qui restait du lâche et vil troupeau ploya
La tête sous le faix pesant de l'esclavage,
Jusqu'au jour où, grondant sur ce même rivage,
Votre fatal tonnerre, ô Blancs, nous foudroya.

Et tous les miens sont morts. Et moi, spectre funèbre
D'un chef vaillant issu d'ancêtres glorieux,
Je vais, vous mendiant ma vie, et dans mes yeux
L'aile du grand sommeil passe et les enténèbre.

Puisque les nations de l'univers ancien
Se dispersent ainsi, Blancs, devant votre face;
Puisque votre pied lourd les broie et les efface;
Si les Dieux l'ont voulu, soit! Qu'il n'en reste rien!

Le murmure se tait qui parlait dans mes songes,
Écho lointain d'un temps à jamais aboli,
Et je bois l'eau de feu qui me verse l'oubli.
J'ai dit. Vous n'avez point entendu de mensonges. —

Et le vieux Mangeur d'homme, alors, grinça des dents,
Nous mordit d'un regard de haine et de famine,
Et, brusque, redressant les jarrets et l'échine,
S'en alla, tête basse et les deux bras pendans.

Fantôme du passé, silencieuse image
D'un peuple mort, fauché par la faim et le fer,
Il s'enfonça dans l'ombre où soupirait la mer
Et disparut le long de la côte sauvage.

LECONTE DE LISLE.

A TRAVERS L'EXPOSITION

III[1].

LE PALAIS DE LA FORCE.

Rentrons dans la galerie des machines ; non plus pour en considérer la structure, mais pour observer ce qu'on fait dans la maison de fer. Accoudons-nous au balcon de l'étage supérieur ou prenons place sur l'un des ponts roulans ; et regardons au-dessous de nous.

Si quelque parfait désœuvré vient d'aventure flâner en ce lieu, j'imagine que cet inutile brûleur d'oxygène y ressentira un léger malaise en faisant retour sur lui-même ; tant la loi universelle du travail se révèle ici visible et vivante. Partout où tombe le regard, dans les profondeurs de l'immense vaisseau, les machines sont en travail. D'une extrémité à l'autre, les arbres de couche tournent sous nos pieds ; on dirait les moelles épinières de cet organisme. Comme un réseau de nerfs, les courroies de transmission s'en détachent ; elles communiquent une même vie aux milliers de membres qui s'emploient à des tâches diverses ; les bras mécaniques façonnent les métaux, tissent les étoffes, préparent les alimens, allument les lampes ; ils cousent, impriment, gravent, sculptent, ils se ploient à toutes les besognes, aux plus pénibles et aux plus délicates. Du poste élevé où nous sommes, on ne distingue

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juillet.

pas le détail de leurs opérations ; on ne saisit que le mouvement confus de cette foule d'automates ; bielle ou piston, chaque individu y poursuit son dessein particulier, dans le bruit et l'affairement collectif de la masse. C'est comme un dédoublement de la foule humaine qui circule sur ces huit hectares et remplit tout l'espace vide entre les emplacemens des machines ; à certains jours, le regard promène sur dix mille personnes, plus peut-être. Ce spectacle évoque dans la mémoire d'anciennes images, les miniatures naïves des manuscrits, ou les tailles-douces que nos yeux d'enfans admiraient au frontispice des vieilles bibles ; la construction de l'arche, de Babel, du Temple de Salomon, ces tableaux symboliques où les artistes d'autrefois aimaient à représenter des multitudes dans les grandes scènes du labeur humain. Le diorama de la galerie nous rend ce que ces artistes excellaient à traduire, l'impression de la diversité dans l'unité du travail.

Mais combien les formes de ce travail ont changé ! Combien son intensité s'est accrue ! L'homme n'est plus au premier plan, avec le pauvre et rude effort de ses muscles, directement appliqué au petit outil individuel. Il se dissimule derrière l'esclave mécanique, il le gouverne d'un geste. Dans ces réservoirs de tôle et sur ces fils de cuivre, il a capté les forces vives de la nature ; il joue avec ces puissances soumises, il les transforme et les distribue à son gré. Chaque jour ramène ici deux momens qui rendent plus sensible la majesté du lieu : l'heure où l'homme déchaîne la force, l'heure où il la réfrène. Il est midi ; les lourdes machines dorment encore, tout est immobile, silencieux. Un coup de sifflet retentit, puis un grand rugissement de la force délivrée ; d'un bout à l'autre de la galerie, en quelques secondes, elle court et communique le mouvement aux rouages qui entrent en branle. Avec chacun de ces rouages, le mouvement diffère d'application et de vitesse ; et pourtant, tous lui conservent un caractère uniforme, qui le distingue des mouvemens humains. Dans les uns, il est très lent, mais sans donner à l'œil une sensation de paresse ou de lassitude ; très rapide dans les autres, il ne paraît jamais violent ni précipité. Il est toujours rythmique, doux et moelleux, avec quelque chose d'implacable sous cette douceur. Observez un homme rassemblant toute son énergie pour un effort véhément, pour asséner le coup de hache qui fendra l'arbre, le coup de pic qui brisera la roche ; regardez ensuite ce piston, si régulier dans son invariable champ de parcours ; la tranquillité continue de ce bras d'acier est mille fois plus effrayante, plus inexorable que la violence momentanée de cette main de chair. C'est l'image du travail moderne, accompli par la nature contre elle-même, pour le service de

l'homme. C'est aussi, — nous le verrons une autre fois, quand nous viendrons à ce propos, — c'est l'image de l'état social créé par ce travail, de « la loi de fer » modelée sur le jeu impassible de cette mécanique.

Six heures. Un nouveau coup de sifflet, un nouveau rugissement de la force qu'on entrave. Docile, elle obéit; elle s'évanouit aussi soudainement qu'elle s'éveilla et va se reperdre dans les élémens d'où on l'avait suscitée. Les rouages se ralentissent, s'arrêtent. Rien ici de la fatigue qu'on remarque dans les bras du travailleur, quand la nuit fait tomber l'outil de ses mains ; c'est plutôt l'arrêt sur tous les membres d'un cheval de sang, encore plein d'action, quand on pèse brusquement sur le mors ; rendez-lui les rênes, il repartirait de plus belle. Mais l'homme a décidé que la force avait fini sa journée ; sur cette aire où le bruit et le mouvement nous étourdissaient, il y a quelques minutes, tout est rentré dans le repos, dans le silence. Les machines sont enchantées jusqu'à demain.

Avant qu'elles se rendorment, descendons de notre observatoire et parcourons quelques rues, quelques quartiers de la ville industrielle. Chacun des grands agens de la force a le sien, dans cette cité-type ; ainsi les différens corps de métier se partageaient les villes de l'ancien temps et continuent de se partager aujourd'hui les villes de l'Orient. D'abord, le quartier de la houille, de la vieille force emmagasinée dans le sein de la terre ; réserve calculée depuis de longs siècles pour suffire aux besoins de la période de transition où nous sommes, jusqu'au moment où nous serons mieux instruits à maîtriser les forces libres qui nous environnent. Ne semble-t-il pas que le Père commun, agissant par son soleil, nous ait préparé d'avance cette énergie concentrée, comme la mère prépare la seule nourriture utile à son enfant, durant les mois où il ne sait pas encore conquérir sur le monde les divers alimens qui soutiendront sa vie ? — Ce coin de la galerie reporte l'imagination à Anzin ou à Saint-Étienne ; tout le long de la rue, des plans en relief et en creux, ingénieusement combinés, permettent au regard de descendre dans le fond de nos grandes mines, d'y étudier la disposition des couches, la vie souterraine du mineur, les procédés d'extraction. On suit le bloc de charbon jusque sur le carreau où la benne le décharge, et de là dans les canaux, sur le chaland qui l'emporte. Accompagnons ce bloc dans le vaste quartier de la mécanique. Il empiète forcément sur tous les autres. Le charbon, transformé en vapeur, travaille dans tous ces cylindres.

A la place d'honneur, trois vitrines historiques renferment une série de petits modèles ; ce sont les types des principaux appareils

nés successivement des découvertes de la mécanique appliquée à l'industrie, avec les noms des inventeurs, depuis Denys Papin jusqu'à Foucault. On sait qu'avant d'être relevé sur ce livre d'or, plus d'un, parmi ces noms, a figuré sur l'obituaire des maisons de fous et des hôpitaux. Qui passerait indifférent devant ces vitrines? Poètes, laissez votre songerie s'y poser un instant; dans ces arrangemens de roues et de leviers, d'autres songeurs ont dépensé autant d'imagination qu'un Homère ou un Shakspeare dans leurs arrangemens de mots. Gens de la pensée pure, si l'on vous dit que la méditation déroge en s'abaissant à ces emplois pratiques, lisez le nom de Pascal, notre maître; il a travaillé là à sa presse hydraulique. Ouvrier qui conduis le métier voisin, viens apprendre à les vénérer, ces bons révolutionnaires, les seuls qui aient vraiment fait quelque chose pour ta libération, qui aient souffert pour toi et ne t'aient pas menti.

On aperçoit souvent, autour de ces engins simulés ou devant une machine à vapeur en action, les chemises bleues et les figures rieuses d'une bande d'âniers du Caire. Ils sont grands péripatéticiens, grands curieux, ces enfans fellahs. Rien ne les étonne, et quand nous nous rencontrons, je suis toujours plus émerveillé qu'eux, en revoyant ici ceux qui m'ont tant de fois conduit sur la berge limoneuse de Boulaq ou dans le sentier sablonneux de Saqqarah. Quand on prend le croquis d'une pyramide, là-bas, on fait placer l'un d'eux au pied du monument; il sert de point de comparaison pour apprécier l'échelle des hauteurs. Sans le savoir, ils tiennent ici le même emploi. Ils reportent la pensée aux méthodes rudimentaires de leurs ancêtres, au *châdouf* et à la *sakyé,* qui sont encore chez leurs frères le dernier mot de la mécanique; et ils servent de jalons pour mesurer l'ascension du génie humain jusqu'aux sommets où nos savans l'ont porté. De même, parmi les gens de toute race que l'on croise dans la galerie, ce nègre du Soudan, arrêté devant la chaudière où l'on enfourne le charbon. Celui-là s'agenouillerait, s'il savait combien il doit bénir l'esclave minéral que nous lui avons substitué; nous chargeons ce dernier à la place du nègre dans l'entrepont des bateaux où l'on amarrait les cargaisons de chair noire, nous l'allons vendre sur tous les marchés du monde où l'on réclame l'instrument de travail qu'était jadis le Soudanais. — Continuons notre promenade. Les exotiques l'ont retardée, ils la retarderont souvent encore. On les rencontre à chaque pas, et chaque fois qu'on les rencontre, l'histoire en prend occasion pour ressaisir notre esprit, pour lui remémorer d'où il est parti, où il est arrivé. Nos hôtes sont distribués dans l'Exposition comme les degrés du méridien sur un globe terrestre, rappels

incessans des mesures du temps et de l'espace dans le monde que nous étudions.

Voici le quartier de l'électricité, où nous reviendrons dans un instant; celui des moteurs hydrauliques; celui du gaz, de la houille transformée en lumière, de la lumière retransformée en agent de travail. Plus loin, un petit district pour l'air comprimé, un autre pour le pétrole, ce nouveau-venu de grande ambition et de grand avenir. Il a quinze ou vingt ans d'âge, au plus, et il aspire à la conquête du monde industriel au profit de ses deux patries, l'Amérique et la Russie. Vous pouvez voir son quartier-général dans la rotonde du bord de l'eau, au débouché du pont d'Iéna; on y retrouve un panorama fidèle de Bakou, la ville du feu, bâtie sur le lac souterrain de naphte qui vomit ses éruptions dans la Caspienne, qui couronne presque chaque nuit la ville d'un dais de lumière et la menace du sort de Sodome. J'ai lu dans une statistique de M. Maxime Du Camp qu'il y avait à Paris deux Parsis, adorateurs du feu, et qu'ils allaient de temps à autre faire leurs dévotions au soleil levant, sur le sommet de Montmartre. Ces disciples de Zoroastre peuvent venir aujourd'hui accomplir les rites guèbres dans la rotonde du Champ de Mars, devant l'image de la fontaine sacrée. L'an dernier, quand je visitai à Bakou leur temple métropolitain, il n'y avait plus ni prêtre ni fidèles dans cette ruine, devenue la dépendance d'une usine à pétrole. Décidément, Paris est encore le dernier refuge des dieux comme des rois en exil.

A l'extrémité occidentale de la galerie, nous passons dans le département des chemins de fer, vaste et riche, comme il convient à ces hauts et puissans seigneurs. Ici la vapeur, productrice dans les machines précédentes, devient messagère, elle emporte et fait circuler tout ce qu'elle a produit avec ses autres engins. L'exposition des chemins de fer est des plus intéressantes; à l'étage supérieur, les ingénieurs de ce service ont accumulé les témoignages de leur labeur constant pour le perfectionnement des transports; plans et tableaux graphiques, modèles des grands ouvrages d'art, des gares, dispositifs nouveaux pour assurer aux trains toujours plus de vitesse et de sécurité. On s'est même inquiété, le croiriez-vous, des aises du voyageur. Admirons ces nombreux types de wagons, aux installations commodes, spacieuses; ils semblent nous promettre la mise en réforme des véhicules pénitentiaires où l'on charrie habituellement en France les détenus pour cause de voyage. Admirons vite ces belles voitures, avant que les compagnies les rentrent dans leurs dépôts. Des sceptiques prétendent que nous ne les reverrons plus. Mais peut-être nos petits-enfans, s'ils vivent très vieux...

On n'attend pas que je passe en revue toutes les applications de ces forces. J'entends dire aux gens compétens que les machines n'offrent rien de neuf et d'instructif pour le spécialiste, à cette Exposition. C'est possible, mais tout est nouveau à qui ne sait pas. Depuis 1878, une génération est venue à l'âge d'homme; la plupart des jeunes visiteurs n'ont jamais eu le loisir ou l'occasion de voir fonctionner le grand outillage mécanique et les métiers; ils s'en rendent compte ici pour la première fois. Une invention au moins est nouvelle et peut faire concevoir de belles espérances à l'une de nos industries nationales; c'est l'essai de M. de Chardonnet pour fabriquer de la soie avec la cellulose. Ce que le ver à soie fait avec la feuille de mûrier, dans les élevages où cet insecte valétudinaire consent encore à travailler, de petits tubes capillaires le font ici avec une dissolution de fibres de sapin; ils sécrètent un brin de fil qui s'enroule sur les bobines. Une vitrine justifie les assertions de l'inventeur; elle expose des pièces d'étoffe tissées avec ce fil. Si le procédé est viable, ce dont la pratique décidera, la Chine n'a qu'à se bien tenir; les fabriques lyonnaises trouveront leur matière première dans la forêt la plus proche.

A moins toutefois que cette forêt ne soit déjà débitée par les papetiers. Ces industriels ont comploté de métamorphoser la nature en rames de papier. Les arbres, les céréales, les légumes et les fleurs, ils jettent toute la parure de la terre dans leurs chaudières, et tout devient le rouleau sans fin que l'imprimerie dévore. Devant leurs installations, on a le cauchemar d'une France réduite en pâte pour les exigences du journalisme, laminée en un grand linceul blanc, où l'on imprimerait sans relâche des myriades de lettres et de syllabes, afin de mieux décrire et de mieux expliquer les choses qui n'existeraient plus, l'analyse ayant eu besoin de leur poussière pour ses développemens. Cauchemar assez conforme aux directions que prend la vie réelle. La foule stationne à l'entour des papeteries, attenantes à une presse, et je comprends cette préférence des curieux; nulle vision n'est plus révélatrice. Un filet d'eau sale tombe du premier réservoir; dans ses chutes successives, cette eau devient écume, mince pellicule, feuille déjà résistante que les cylindres recueillent, enroulent, sèchent, durcissent, qu'ils jettent enfin sur un dernier rouleau, où elle reçoit l'empreinte de la presse rotative, et d'où elle sort journal du matin. En quelques minutes, la goutte d'eau sale est devenue « un organe de l'opinion, » le grand instituteur, le grand juge, le seul pouvoir effectif et obéi qui subsiste dans ce pays. Approchez-vous aux heures où l'engin de gouvernement fonctionne, le spectacle en vaut la peine. La foule s'écrase, des bras se tendent, — beau-

coup de bras d'enfans, — vers la machine qui élabore cette pâture, comme ils se tendraient en un moment de famine vers le four du boulanger. On s'arrache les feuilles humides, distribuées gratuitement; les yeux en absorbent la substance; et comme ils s'étaient gravés sur ce cliché de plomb, les caractères se gravent dans ces cerveaux, éveillant des idées, déterminant des actes. Tant que l'enchaînement des effets aux causes demeurera une notion certaine, aucun sophisme ne prévaudra contre cette évidence : la responsabilité du rouleau de plomb dans les pensées de ces cerveaux, engendrant des actes. On voudrait amener ici tous ceux qui ont jamais touché à la machine divine et infernale, au semoir d'idées; il serait à plaindre, l'homme qui ne ferait pas réflexion sur le pouvoir redoutable qu'il assume, sur l'effet de ces mots, jetés à la hâte au compositeur, devenus irrévocables dans le moule du clicheur. Il y a, aux Beaux-Arts, une petite toile de Charlet, émouvante comme tous les tableaux de ce peintre. Un soir de bataille, au sommet d'une colline, dans la lumière du couchant, l'Empereur est immobile sur sa selle; le regard pensif du grand capitaine compte les morts couchés dans la plaine par sa volonté du jour. Sans être un grand capitaine, celui qui a manié l'arme dont nous surprenons à cette place le jeu rapide et sûr, celui-là doit parfois se demander, le soir : « Quel droit avais-je sur ces âmes? Ai-je dit la vérité? Et croyant la tenir, ai-je bien fait de la dire? Comment me jugera l'éternelle justice? »

Revenons à la classe 62, à l'électricité. Voici, dans ce palais de la science et de l'industrie, la grande, l'incontestable nouveauté. Elle suffirait à expliquer le ralentissement dans le progrès des machines thermiques, comme si la pensée des inventeurs abandonnait ces dernières. Par cette classe 62, l'Exposition de 1889 marquera une date dans l'histoire du monde. Il y a quinze ans, en 1874, je rencontrai sur un paquebot du Levant M. Denayrouze; en descendant à Paris, il m'engagea à aller voir dans un petit atelier du boulevard Voltaire un Russe qui lui avait apporté une idée et qui travaillait à la réaliser. Je trouvai là M. Jablochkoff, en train de monter sur un modeste établi sa première bougie électrique; il m'expliqua son système, comme un inventeur à brevet explique, de façon à ce que l'on comprenne tout dans sa trouvaille, excepté le point capital. Des difficultés l'arrêtaient encore, mais il paraissait plein de confiance dans la réussite finale. En effet, peu de temps après, les globes Jablochkoff versaient sur quelques points de Paris leur clarté violacée, encore sujette alors à de subites faiblesses et à des éclipses momentanées. Depuis lors, la bougie du Russe a fait école, elle ne compte plus ses rivales françaises et amé-

ricaines. La lumière neuve éclaire presque seule la ville du Champ de Mars ; elle va partout, dans ce monde en miniature, comme elle ira bientôt dans le monde véritable ; on la voit luire dans le bazar de l'Annamite, sur les huttes du Canaque et de l'Okandais. Du premier coup d'œil, par la seule inspection des larges emplacemens attribués dans la galerie à l'électricité, on peut mesurer la situation qu'elle s'est faite dans le domaine industriel. Cependant les stations qui concourent au service de l'éclairage et à l'illumination quotidienne ne se trouvent pas ici ; elles sont réparties en cinq groupes sur le pourtour de l'Exposition. Presque tous les appareils disséminés dans la galerie n'y figurent que pour l'exhibition ; les cordons de lumière qui brûlent en plein jour autour de ces appareils ne servent qu'à décharger une petite quantité de la force sans emploi. Et l'éclairage, s'il est encore la principale application de cette force, n'est plus son unique souci ; elle se propose de supplanter ses aînées dans toutes les autres branches du travail.

Regardez, bien en évidence dans la travée centrale de la nef, cette machine qui rappelle par sa forme la roue du gouvernail sur un navire ; encore quelque temps, et la comparaison sera plus frappante, quand ce gouvernail imprimera le mouvement à toute l'usine. C'est la dynamo, — accordons à ce vocable nouveau la place qu'il saura bien se faire, — le type le plus fréquent de la machine électro-magnétique.

Celle-ci développe une puissance de 250 chevaux ; cette autre, plus loin, fournirait 500 chevaux. Grands ou petits, nous retrouvons partout ces couples de bobines sous leur armature de fils goudronnés ; ils se mêlent aux lourdes machines à vapeur, ils s'insinuent entre les volans et s'accrochent aux courroies, comme une armée d'invasion résolue à asservir ces colosses. Et c'est bien là, — retenons ce fait capital, — la tendance actuelle de l'électricité : asservir la machine à vapeur, en attendant qu'on puisse s'en passer ; lui dérober sa force fatale, limitée à un court rayon d'action, pour la transformer en une force plus subtile, plus maniable, plus semblable de tout point à la force nerveuse de l'homme. Le physicien anglais Joule avait déjà remarqué que l'animal ressemble à une machine électro-magnétique plutôt qu'à une machine thermique. Cette assimilation ressort de tout ce que nous apprennent les électriciens sur les mouvemens de l'âme nouvelle qu'ils veulent donner au travail mécanique ; ceci n'est point une métaphore arbitraire ; je crois juste de dire que le travail va changer d'âme. D'après ceux qui l'étudient, l'énergie électrique est spasmodique, dans l'appareil le mieux réglé ; elle a comme celle de l'homme des sursauts et des

défaillances ; si l'on demande à la dynamo un travail au-dessus de ses moyens, elle le donne, mais elle marque ensuite sa lassitude ; on la croirait douée d'intelligence, car elle mesure d'elle-même son effort aux dépenses variables que les circonstances exigent. En cas de danger subit, s'il faut, par exemple, réagir sur le moteur à vapeur qui l'actionne pour arrêter net ce dernier, elle développera durant quelques instans une puissance double, triple de celle que le constructeur a prévue, sauf à s'affaisser ensuite ; tout comme l'être humain en pareille occurrence. Je signalais plus haut la dynamo de 500 chevaux de force, construite par M. Hillairet pour M. Marcel Deprez ; elle reçoit son mouvement du géant voisin, le grand moteur à vapeur de M. Farcot, qui peut développer jusqu'à 1,500 chevaux. Supposons, — l'expérience a été faite ailleurs, — un accident survenant au moteur ; la dynamo retournera contre ce dernier la force qu'elle en tirait, et son énergie soudainement accrue suffira à enrayer l'énorme volant. Une comparaison tirée d'idées plus familières, et pourtant rigoureusement exacte, fera mieux comprendre l'opération : imaginez le choc d'un régiment de cavalerie neutralisant le choc adverse de trois régimens.

Pour beaucoup d'usages industriels, la dynamo s'est déjà interposée entre le moteur à vapeur et l'outil spécial du métier. Elle fait manœuvrer des treuils, des cabestans, des marteaux-pilons, des machines à river, à perforer. L'électricité soude les métaux, elle pousse sur nos têtes les ponts roulans ; ici elle actionne des wagonnets, là elle fait tourner l'hélice d'un bateau. Je ne rappelle que pour mémoire ses applications à l'acoustique, le téléphone, le phonographe, les appareils déjà populaires qu'on voit fonctionner dans l'exposition de M. Edison. Elle travaille partout dans la galerie ; et elle s'en échappe pour aller travailler au loin. Depuis les essais de M. Marcel Deprez, les recherches pratiques des électriciens ont pour principal objet la transmission du travail mécanique à distance. On en voit ici un exemple. Une dynamo transmet à sa sœur jumelle, placée dans la section agricole du quai d'Orsay, à un kilomètre et demi du palais, la force que cette dernière distribue aux machines de l'agriculture. Dans ce petit trajet, la perte d'énergie est presque nulle, 6 à 7 pour 100. — Nous allons là-bas « recevoir la force » que nous avions vu accumuler dans la galerie. Elle bat et vanne le blé, dans les engins qui simulent à vide les travaux des champs. Ils consomment une très faible quantité de travail. Mais voici qu'on commence à débiter des madriers dans une scierie mécanique, au pont de l'Alma ; du coup la consommation de force est doublée ; cependant il n'a pas été nécessaire de demander au bout du Champ de Mars un envoi supplémen-

taire, et le surveillant de la dynamo n'a point à intervenir ; elle donne d'elle-même, instantanément, l'excédent de labeur que la réceptrice réclame.

Nous venons de voir comment la dynamo emprunte aujourd'hui son énergie au moteur à vapeur. Ce n'est là pour l'électricité qu'une période transitoire, une étape en espérant mieux. Son idéal, c'est d'aller puiser directement cette énergie aux grandes sources de force naturelles, aux chutes et aux cours d'eau, d'abord ; plus tard, elle apprendra peut-être à saisir et à transformer dans ses fils les autres mouvemens élémentaires qui agissent à la surface du globe. Déjà réalisé en Suisse, sur quelques points de notre Dauphiné, dans les régions montagneuses où les chutes sont proches et puissantes, cet idéal est contrarié ailleurs par des difficultés de détail. Les électriciens sont unanimes à affirmer qu'ils triompheront bientôt de ces derniers obstacles. Quand on cause avec eux, on recueille cette impression : depuis quelques années, ils ont travaillé en silence, lutté contre des problèmes qui paraissaient insolubles ; le moment est venu où ils se sentent maîtres de leur terrain, et sur le bord de nouvelles découvertes dont les résultats seront incalculables. Leur foi prédit, et à très bref délai, une révolution radicale dans les moyens de locomotion, dans l'outillage industriel, et par suite dans les conditions économiques du travail, le jour où le transport et la division de la force permettront de la distribuer partout à domicile. Je me refuse à conter ici leurs espérances ; en accordant la plus petite place au rêve, fût-il prophétique, je risquerais de faire naître un doute sur ce que je rapporte des conquêtes acquises et déjà considérables.

Je demande grâce pour ces détails techniques, encore arides et peu accessibles à la plupart d'entre nous ; telles furent pour nos pères, il n'y a pas si longtemps, les notions nouvelles sur la vapeur, notions aujourd'hui familières à tous. Nos yeux, notre esprit et notre langage se sont accoutumés à la locomotive, à ses organes, à ses comptes en chevaux-vapeur. Ainsi, dans un prochain avenir, chacun sera familiarisé avec les types usuels de la dynamo, avec le fonctionnement de ses courans, avec la nomenclature excellente d'une science qui emprunte à d'illustres ancêtres ses dénominations, les ampères, les volts... D'ailleurs, si je m'attarde dans cette merveilleuse classe 62, c'est parce que tout y suggère des indications de philosophie générale bien faites pour contenter l'intelligence.

Avant d'arriver dans cette galerie, nous en avons traversé beaucoup d'autres où l'industrie a rassemblé tout ce qu'elle est capable de produire, les innombrables créations, utiles ou belles, dont le

génie humain se fait honneur. Ces galeries vassales viennent aboutir à leur suzeraine, au foyer central du travail, si logiquement situé derrière l'Exposition des produits. Depuis l'entrée du Champ de Mars, le visiteur a vu un abrégé du monde; voici le laboratoire où l'on façonne ce monde, avec les métiers et les outils requis pour cette tâche. Ces métiers et ces outils sont mus par les forces de la nature. Mais il est temps de réformer un mauvais langage et de dire avec les gens de savoir : ils sont mus par la force unique, par l'énergie. Depuis quarante ans, tous les progrès des sciences physiques concourent à établir un petit nombre de vérités capitales aujourd'hui hors de contestation pour la philosophie naturelle. L'énergie est une, comme la matière. L'axiome : « Rien ne se crée, rien ne se perd, » est vrai de la première comme de la seconde. La loi de la conservation de l'énergie, toujours en quantité égale dans l'univers, toujours restituée dans son intégrité en achevant le cycle des transformations qu'on lui fait subir, cette loi est peut-être la plus belle conquête de la science contemporaine. L'énergie unique imprime le mouvement à la matière; il se manifeste à nous sous des modes différens, que nous appelons chaleur, lumière, électricité. Ces termes subsisteront sans doute pour la commodité du langage; mais avant peu, quand on essaiera de se représenter les entités distinctes, irréductibles les unes aux autres, qu'ils signifièrent si longtemps pour nous, on sourira comme nous sourions, quand nous trouvons dans les traités des anciens l'univers divisé en quatre élémens : le feu, l'air, la terre et l'eau (1). — Ces divers états de l'énergie ne sont que des transformations : la nature les accomplit librement dans son domaine; l'homme est parvenu à l'imiter, il reproduit et règle ces transformations pour en tirer le travail approprié à ses différens besoins. Dans ce grand laboratoire de la force prisonnière, derrière ces machines qu'elle anime, nous

(1) J'assistais, ces jours derniers, dans le laboratoire de la Société internationale des électriciens, aux curieuses expériences instituées par le professeur Herz et reproduites en France par M. Joubert, en confirmation d'une théorie de Maxwell. Ces expériences apportent une preuve nouvelle de l'identité de la lumière et de l'électricité, dans leur mode de propagation à travers les milieux. Sans fil conducteur, sans aucun intermédiaire, par le simple rayonnement d'un foyer d'où émanent des ondes électriques, on obtient des étincelles en rapprochant deux pièces de monnaie, sur tous les points de la salle, dans les salles suivantes, et jusque dans la cour du laboratoire. Ainsi, pour la première fois, nous parvenons à constater la présence et le mode de propagation de l'électricité sans le secours d'un corps solide qui la porte. Un miroir incliné, placé dans l'axe du foyer, donne des réflexions d'électricité pareilles à celles de la lumière. Les calculs approximatifs qu'on a pu établir d'après ces expériences confirment les anciens calculs théoriques qui donnaient des chiffres identiques pour les vitesses des ondes lumineuses et des ondes électriques.

apercevons l'ouvrier chétif qui la dirige et la transforme à sa fantaisie, en pesant du doigt sur un ressort. Comment y parvient-il? Ce n'est pas, à coup sûr, par le ridicule excédent d'énergie physique qu'il additionne à cette force, surabondante pour broyer des milliers d'êtres comme lui. — C'est par le calcul, par l'intelligence, c'est-à-dire par l'énergie morale.

Jusqu'à ce point, les sciences physiques nous suffisaient pour la recherche des causes ; elles nous abandonnent ici, leur prudence se refuse à quitter le terrain des phénomènes qui tombent sous l'observation directe. Mais notre libre spéculation a le droit de pousser plus loin, tout en gardant les méthodes de ces sciences, en transportant dans le monde moral les lois qu'elles ont assignées au monde matériel. L'énergie morale est une, elle aussi, avec la même capacité de transformations, d'applications variées. Est-elle de même nature que l'énergie physique? En diffère-t-elle essentiellement? Peut-elle seulement se prévaloir d'une supériorité qualitative sur cette dernière, comme le travail mécanique sur la chaleur (1)? — Peu nous importe; à cette heure, nous cherchons toujours plus avant la source première de l'énergie, sans nous inquiéter de sa nature, inaccessible à nos investigations. Or, derrière l'énergie physique, agent universel du travail, nous avons trouvé l'énergie morale de l'homme, qui a pouvoir d'adapter cet agent à un travail plus utile, déterminé en vue de certains besoins. Mais pas plus que l'autre, cette énergie morale n'a sa source en elle-même ; bien qu'incomparablement plus perfectionnée, la machine spirituelle n'est pas absolument maîtresse de ses transformations, elle n'a pas conscience de toutes, et, d'ailleurs, elle n'est que la dépositaire momentanée de l'énergie qu'elle emploie; comme elle conditionne

(1) Il est intéressant de constater que la science la plus sage, la plus émancipée de préjugés, la mieux précautionnée contre toute intrusion de la métaphysique, n'échappe pas à la nécessité d'introduire dans son vocabulaire des expressions, et partant des idées purement morales. Le professeur Tait, au cours d'une des leçons magistrales où il discute la question de l'équivalence dans les transformations de l'énergie physique, est amené à s'exprimer ainsi : « Pourquoi une certaine quantité de travail ou d'énergie potentielle peut-elle être totalement transformée en chaleur, et, cette transformation une fois effectuée, pourquoi ne peut-on plus reconvertir qu'une partie de la chaleur en forme supérieure de travail ou d'énergie potentielle? La réponse est entièrement comprise dans le mot *supérieur* que je viens de prononcer. Lorsque vous transformez une forme supérieure d'énergie en une forme inférieure, vous pouvez effectuer l'opération entièrement; mais lorsqu'il s'agit d'une transformation inverse, — de remonter, pour ainsi dire, — alors une fraction seulement, une faible fraction de l'énergie inférieure peut retourner à l'état d'énergie supérieure. » — (P.-G. Tait. *Des Progrès récens de la physique*, trad. par Krouchkoll, p. 96.) — On ne s'exprimerait pas autrement pour caractériser, en vertu des mêmes lois, les phénomènes de la vie morale, par exemple une transformation de sensibilité en volonté.

l'autre, elle doit être conditionnée à son tour par une énergie supérieure, souveraine, par une cause unique, source première d'où émanent les deux formes d'énergie qui tombent sous notre connaissance et auxquelles nous avons ramené les lois du monde.

Buffon l'entendait ainsi, quand il disait en d'autres termes, dans son *Traité de l'aimant et de ses usages :* « Il n'y a dans la nature qu'une seule force primitive, c'est l'attraction réciproque entre toutes les parties de la matière. Cette force est une puissance émanée de la puissance divine, et seule elle a suffi pour produire le mouvement et toutes les autres forces qui animent l'univers... L'origine et l'essence de la force primitive nous seront à jamais inconnues, parce que cette force n'est pas une substance, mais une puissance qui anime la matière. » Tout ce passage sur les forces de la nature est à relire ; les erreurs de détail n'y infirment pas la vérité des principes généraux, discernés par le grand homme qui eut l'intuition obscure de la plupart des systèmes accrédités aujourd'hui. — Un siècle et demi a passé ; admirons comme la science indépendante, au terme de ses efforts couronnés de succès pour établir l'unité de cause dans les phénomènes de la vie, est poussée, pressée vers la nécessité logique de recourir à la Cause absolue, à la Loi primordiale d'où découlent les quelques lois simplifiées qui régissent en dernier ressort l'univers. La science loyale avoue cette nécessité ; elle fait siennes les belles paroles prononcées par M. Stokes, dans une réunion de l'Association britannique, à Exeter : « Lorsque nous passons des phénomènes de la vie à ceux de l'esprit, nous entrons dans une région encore complètement mystérieuse... La science ne pourra probablement nous aider ici que fort peu, l'instrument de recherche étant lui-même l'objet de l'investigation. Elle peut seulement nous éclairer sur la profondeur de notre ignorance, et nous amener à avoir recours à un aide supérieur pour tout ce qui touche de plus près à notre bien-être. »

Je n'ai voulu qu'indiquer ici en traits sommaires les réflexions qui s'emparent de l'esprit dans le palais de la force. Je ne puis quitter ce palais sans toucher un point plus particulier ; en m'y arrêtant, je répondrai du même coup à ceux qui reprendraient un profane de son incursion dans les domaines fermés de la science. Notre dernière causerie portait sur l'alliance nécessaire entre les arts et l'industrie. Un autre rapprochement est non moins désirable. Il s'est fait un divorce, tout nouveau pour l'esprit français, entre les lettres pures et les sciences appliquées. Rien n'est plus contraire aux saines traditions du XVIIe et du XVIIIe siècle. La philosophie naturelle, dans le sens étendu et nullement pédant que ce mot avait alors, faisait l'entretien habituel des honnêtes gens ;

l'écrivain désireux de leur plaire ne fuyait pas ces matières, quand il les rencontrait sur son chemin, il était curieux des opinions du physicien et du naturaliste. En ce temps-là, M. Vapereau eût été souvent empêché pour parquer les esprits sous ses rubriques tout d'une pièce : littérateur français, savant français, philosophe français. Depuis le second quart de notre siècle, des causes multiples ont entamé ces traditions libérales. Les ouvriers du monde intellectuel se sont soumis, comme les autres, à une tyrannie que désigne un vilain mot : la spécialisation. Le romantisme a inculqué à ses disciples, avec la doctrine de l'art pour l'art, un mépris farouche pour toutes les applications de l'intelligence qui se proposent un but pratique. Je sais bien qu'on est revenu depuis au réalisme, on l'a cru du moins; le malheur a voulu que notre réalisme ne fût, le plus souvent, qu'un romantisme privé de ses ailes, travesti sous la casquette à trois ponts et dans les bottes d'égoutier. Le fâcheux régime scolaire de la bifurcation, sous lequel beaucoup d'entre nous furent élevés, a consommé la scission entre les gens de science et les gens de lettres. Il en est résulté un rétrécissement d'horizon pour les uns et pour les autres. Tout en rendant justice à de glorieuses exceptions, on a pu regretter que les gens de science, ceux-là surtout qui se tournaient vers les applications industrielles, demeurassent trop près de terre; leurs travaux ont été parfois conduits dans un esprit durement positif, illibéral, un esprit de négation ou tout au moins d'indifférence pour les nobles problèmes qu'on ne résout pas avec une équation, pour les idées qui ne se chiffrent pas et ne rapportent rien. Et nous, les lettrés, nous avons perdu de vue les exemples que nous donnent encore quelques-uns de nos maîtres et de nos aînés; ayant pris notre parti d'ignorer tout un côté des acquisitions de notre temps, nous avons borné le domaine des idées à des querelles d'école, des questions de mots, des recherches de forme; les plus délicats d'entre nous se sont confinés dans l'analyse de leurs sensations individuelles, négligeant de renouveler ces sensations au contact du monde nouveau que le savant et l'industriel façonnaient à l'encontre de nos goûts. Quand nous avons vu que ce monde nous échappait pour suivre en masse ceux qui comprenaient ses besoins, notre humeur un peu puérile s'est aigrie contre l'ennemi-né, contre le type qui symbolise tout ce que nous excluons de la littérature; l'ingénieur est devenu pour nous ce qu'était le philistin pour nos devanciers, l'être antilittéraire par définition.

C'est là un arrêt bien sommaire contre une profession, contre un art qui est caractérisé en ces termes, dans les statuts de la société anglaise des ingénieurs civils : « l'art de diriger les grandes sources

de force de la nature au plus grand profit de l'homme. » Voilà un métier qui ne doit point rabaisser ceux qui l'exercent, ni leur fermer l'entendement au sens du beau. — On ne fréquente pas l'Exposition sans rencontrer un certain nombre d'ingénieurs ; ils sont là dans leur place, sur les ouvrages où flotte leur drapeau ; pour avoir l'accès et l'intelligence de ces ouvrages, il faut bien leur demander le « Sésame, ouvre-toi. » Tout en examinant les machines, on a l'occasion de regarder dans les âmes de ceux qui les gouvernent ; et, si intéressantes que soient les machines, les âmes le seront toujours davantage. J'y ai regardé à la dérobée, je dirai franchement ce que j'ai cru y voir. Sous les singularités individuelles, un trait commun de physionomie m'est apparu. On sait où l'on va, dans ce régiment de la science active, et l'on y va allégrement, du pas vif et relevé d'une troupe en marche, qui a conscience de ses victoires et bon espoir de conquérir le monde. La plupart de ces hommes ont entrepris une lourde tâche, la matière est rebelle, les problèmes sont obscurs, les ressources font défaut, plus d'un tombe sur la route ; n'importe, l'allure des autres ne se ralentit pas, ils ignorent le découragement, ils comptent que la nature ne peut pas leur résister longtemps, et que tôt ou tard ils toucheront au but. Leur obstination tranquille s'explique ; ils ont foi dans leur œuvre, ils se sentent portés par l'esprit qui souffle où il veut, et qui passe suivant les époques aux diverses formes de l'activité humaine, comme un vent de confiance et de succès. Cet esprit animait les gens de guerre, aux premières années de notre siècle, les novateurs littéraires vers les dernières années de la Restauration ; et les politiques l'ont connu, aux belles heures d'illusion où la politique apparaissait souriante de promesses. Aujourd'hui, l'ingénieur l'a capté avec les autres sources de force. Le nom de cet esprit n'est pas difficile à trouver ; c'est la vie, qui bat de ce côté à pleines artères.

J'en écoute les pulsations, et je fais un retour sur nos frères des lettres. Dans notre camp, — ce n'est pas un secret, nous le crions assez haut, — on ne connaît plus guère cette fière assurance. L'absence de but et d'idéal, le doute et le dégoût, le découragement du pessimisme, tel est le thème habituel de nos lamentations, de nos aveux en vers et en prose. Le dilettantisme nous donne encore de courtes consolations, mais la curiosité de l'Angély ne suffit pas à distraire le triste Louis XIII qui se morfond en chacun de nous. En attendant mieux, si nous élargissions le champ de cette curiosité ? Si nous la portions du côté où va la vie ? A ce contact, peut-être, la vie nous reviendrait. Le monde nouveau, où qu'il se tourne, aura toujours besoin de nous pour élucider le sens caché

de ses évolutions. Encore faut-il nous inquiéter de le connaître et pénétrer résolument dans ce monde, dussions-nous faire le sacrifice de quelques-uns de nos raffinemens. Si nous nous en éloignons de plus en plus, si nous continuons de passer indifférens devant ces merveilles, parce qu'elles ont le tort d'être utiles, et devant ceux qui les créent, parce qu'ils ont le défaut d'être pratiques, notre horoscope deviendra trop facile à tirer; un beau jour, nous nous retournerons étonnés : il n'y aura plus personne derrière nous; nous resterons une douzaine, dans la pagode aux mandarins; nous échangerons nos livres entre nous, ce qui sera peu rémunérateur; nous les vanterons en famille, ce que nous ne faisons pas toujours d'un cœur très prompt. Ce seront des temps bien durs.

Je ne préconise pas, juste ciel! ce qu'on appelle la vulgarisation scientifique. Le mot, qui est odieux, nous prévient assez contre la chose. Il s'agit de reprendre partout notre bien, les idées générales, les préoccupations des plus actifs parmi nos contemporains, les aspects changeans du travail, leur symbolisme moral, leur poésie; il s'agit de puiser, nous aussi, au grand réservoir de la force. Quelques gens de science, jaloux de leur privé, nous feront d'abord grise mine; ils relèveront avec sévérité nos inadvertances; car si l'on peut toujours avancer une sottise philosophique, parce qu'elle s'intitule une idée originale, on n'a pas le droit de risquer une hérésie scientifique, celle-ci s'appelant jusqu'à nouvel ordre une erreur. Les vrais savans ne nous en voudront pas de penser et d'imaginer, à nos risques et périls, au-dessus des sujets qu'ils approfondissent par le dessous. Aujourd'hui surtout, quand la science s'est fait une loi, très sage pour elle, de limiter rigoureusement ses recherches aux objets qui souffrent l'expérimentation, il est bon que des esprits moins retenus aillent errer autour de ses livres et de ses creusets, afin d'en reverser le contenu dans ce vieux fonds d'idées communes que l'on ne prouve jamais entièrement, et dont l'humanité a toujours besoin pour vivre.

Le mot de poésie est venu sous ma plume. Dire que la poésie renaîtra de la science et de ses applications, c'est énoncer un dogme déjà banal, accepté de tous depuis longtemps. Mais on l'accepte comme tant d'autres vérités dont on ne semble pas très sûr, sans essayer de les mettre en pratique. — L'autre soir, avant de me rendre à la galerie des machines, je relisais le *Prométhée enchaîné*, le drame souverain où Eschyle a jeté toute la philosophie et toutes les douleurs de l'humanité. Quand j'entrai dans la nef de fer, inondée de lumière et toute frissonnante sous l'haleine de l'énergie mys-

térieuse, il me sembla que le livre se rouvrait devant moi, ou plutôt que le drame prenait vie; les principaux personnages étaient en scène, la Force, la Puissance, et cet éternel Prométhée, en qui le tragique grec incarnait à la fois la science et l'homme. Le dieu forgeron qui rivait « l'indestructible airain » sur les rochers du Caucase a changé de figure, mais on le reconnaît là, métamorphosé en monstre d'acier, et tout aussi poétique. Voilà, dans ces foyers, « le feu resplendissant, le don fait aux hommes. » Et ce n'est plus dans une « férule » desséchée, mais sur ces roseaux de cuivre qu'elle luit, « l'étincelle féconde, la source de la flamme, le maître qui a enseigné aux mortels tous les arts, l'artisan de tous les biens. » Prométhée l'a dérobée au ciel une seconde fois, pour nous la rendre plus subtile, plus inventive, plus secourable. Cette fois, il n'est pas châtié pour son bienfait. Aussi bien, je me trompais, ce n'est plus le *Prométhée enchaîné* qui est en scène, c'est l'autre drame du poète, si longtemps perdu et enfin retrouvé là, le *Prométhée délivré*. Le titan a fait accord avec la Force et la Puissance, il ne souffre plus par elles, il les emploie à ses œuvres; à son tour, il les a liées dans le frêle réseau de ces fils magnétiques. Et le Chœur, qui plaignait l'héroïque criminel d'avoir trop aimé les hommes, tient désormais un autre langage devant la Puissance qu'il ne redoute plus : « Force, jadis hostile et fatale, sois bénie et glorifiée. Tu es l'esprit deviné par les anciens poètes, depuis Eschyle, l'esprit que Virgile sentait, agitant la masse du globe et pénétrant dans tous les membres du grand corps. Tu émanes de l'Énergie première, qui est aussi intelligence et bonté. Il semble que tu aies un reflet de son intelligence : apporte-nous un rayon de sa bonté. Il ne se peut pas que tu sois descendue des sources pures de l'univers à l'unique fin d'enfler un tas d'or dans quelques mains; sois miséricordieuse aux petits, allège leur humble tâche, fais-toi pour eux facile et douce. Redeviens terrible si nous avons besoin de ton secours pour défendre notre sol, foudre qui dispenses la vie et la mort, toi qui peux anéantir l'homme ou luire pacifique dans sa lampe de travail, éclairant ce palais où nous t'admirons, ô Force! »

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 juillet.

Cependant tout suit son cours, — un cours en vérité bien extraordinaire, même dans un temps où tout arrive. Tandis que l'Exposition déploie sans trouble le spectacle continu et éblouissant des œuvres de la paix bienfaisante, tandis que M. le président de la république se prodigue au Champ de Mars et à l'Élysée, recevant en maître de maison d'une nation hospitalière le roi de Grèce, le comte de Flandre ou le shah de Perse, la politique semble prendre à tâche de nous faire vivre dans un autre monde. La politique, ou ce qu'on veut bien appeler de ce nom, offre de son côté le spectacle de ses déchaînemens, de ses incohérences assourdissantes, de ses licences effrénées et même de ses avilissemens. Est-il possible d'imaginer un plus saisissant contraste que celui de ces deux Frances qui passent tour à tour sous nos yeux, — l'une généreuse, accueillante, facile, fière de se sentir toujours industrieuse et féconde, — l'autre défigurée, dénaturée par les partis, livrée aux plus vulgaires, aux plus stériles passions?

Rien sans doute n'est nouveau sous le soleil, il y a longtemps qu'on l'a dit. Ce n'est pas la première fois que des gouvernemens, des partis qui se sont compromis par leurs fautes, s'efforcent de se défendre à outrance, par toutes les armes, et que des oppositions irritées ont recours à toutes les représailles. Non, ce n'est pas d'aujourd'hui que gouvernemens et oppositions rivalisent de passions implacables dans leurs luttes; mais c'est la première fois peut-être que la vie publique a ce caractère de dépression morale qu'on lui voit aujourd'hui, qu'elle se déroule à travers les incidens déshonorans, les diffamations, les polémiques avilissantes, les défis et les violences. Après la Chambre qui a fini comme elle a commencé, par des turbulences et d'équivoques expédiens de parti, voici les élections des conseils généraux, où M. le général Boulanger, avec sa présomption frivole, a prétendu s'essayer à la conquête de la France,— et dans l'intervalle le torrent s'est déchaîné plus que jamais. Depuis quelque temps, en vérité, on dirait qu'il n'y

a plus ni lois, ni décence, ni institutions, ni dignité publique, ni convenances morales. Rien n'est respecté, tous les moyens sont bons et les plus violens ou les plus louches sont les meilleurs. Il y a des partis qui ne reculent pas devant la violation des secrets de la justice, devant les soustractions frauduleuses de documens réservés ou les accusations flétrissantes dirigées contre les hommes. Il y a malheureusement aussi des ministres qui ne craignent pas de recourir au témoignage des repris de justice pour servir leur cause ou pour ruiner leurs adversaires, qui ne semblent nullement gênés par les scrupules et qui sont prêts à toutes les besognes douteuses, au risque de compromettre le pouvoir qu'ils représentent. C'est entendu, tout est permis. On n'est plus difficile sur les procédés, on peut s'accuser mutuellement de vol, de rapine, de concussion : c'est le langage du jour, ce sont les mœurs nouvelles! On ne voit pas qu'à ce jeu cruel tout s'use, tout s'épuise, que s'il y a des ministres qui ne sortent pas toujours intacts de ces assauts d'injures, les partis eux-mêmes achèvent de se ruiner, que gouvernement et oppositions ne peuvent arriver à rien, si ce n'est à fatiguer et à dégoûter le pays, troublé dans son repos et dans ses intérêts.

C'est le malheur, c'est la faute, sinon du régime, du moins de la politique qui, après avoir abusé de tout, a fini par créer cette situation où elle voit se relever contre elle les passions qu'elle a déchaînées, les ambitions qu'elle n'a pas su prévoir, les mœurs violentes qu'elle a encouragées,— et où de l'anarchie morale est née la menace de dictature que représente M. le général Boulanger. D'où serait-elle née si ce n'est de là, cette menace devenue une obsession? Est-ce que depuis vingt ans, sous les régimes conservateurs comme sous les premiers ministères républicains, elle était apparue un instant? Est-ce qu'elle s'est montrée avec M. le maréchal de Mac-Mahon, le loyal et incorruptible soldat? Elle ne s'est produite qu'avec le temps, à mesure que s'est accompli le travail de désorganisation tendant à multiplier les mécomptes du pays, à favoriser la licence des instincts violens, en affaiblissant d'un autre côté tous les ressorts de l'autorité publique. M. le ministre des finances, dans un discours qu'il a récemment prononcé à Grasse, s'est fait un mérite d'avoir le premier, il y a deux ans, tenté de « faire rentrer dans le rang » le soldat qu'il appelle aujourd'hui un « césarion d'aventure. » C'est possible; seulement M. le ministre Rouvier est peut-être un peu imprudent de rappeler un moment où, appelé à la présidence du conseil, il aurait pu effectivement arrêter l'essor du « césarion d'aventure » par une politique plus sérieusement prévoyante, par l'alliance de toutes les forces modérées,— et où il a préféré continuer la politique de parti qui a préparé la fortune de l'aspirant dictateur. Oui, on aurait pu alors opposer à cette turbulence infatuée le faisceau de toutes les bonnes volontés modératrices alliées pour garantir, pour éclairer et rassurer le pays. On ne l'a pas voulu, on a laissé grossir l'orage, on a

opposé l'infatuation opportuniste et radicale à l'infatuation boulangiste. Aujourd'hui, au lieu de la politique qui aurait pu prévenir le danger, on ne parle plus que de combattre, de réprimer, d'exterminer. La question est justement de savoir comment on peut combattre avec quelque efficacité ce qu'on n'a pas su empêcher. Jusqu'ici on n'a pas trouvé d'autres moyens qu'un procès devant le sénat érigé en haute cour, un expédient de légalité électorale contre les candidatures plébiscitaires et la guerre aux fonctionnaires suspects. C'est beaucoup, c'est peut-être trop, ce n'est peut-être pas assez.

Qu'on juge M. le général Boulanger, si on en a les moyens, si on a les preuves précises de l'attentat, du complot, des concussions dont on l'accuse dans des actes d'instruction qui n'ont plus rien de mystérieux, puisqu'ils ont été dérobés et publiés, soit; qu'on le juge,— à la condition toutefois de ne pas faire de la justice, même de la justice du sénat, l'instrument d'une politique, d'une sorte d'exécution personnelle. Assurément, M. le général Boulanger est un ambitieux remuant et sans scrupules, qui n'est difficile ni sur ses relations ni sur ses programmes, qui a grandi par l'indiscipline et a évidemment abusé de son passage au ministère pour se faire la plus équivoque des popularités. Il ne respecte rien, ne doute de rien et se croit appelé à tout sans avoir rien fait. Sa fortune ne s'explique que par la lassitude universelle, par l'instinct de changement qui saisit les peuples éprouvés, et à voir comment il traite les lois quand il n'est que candidat, on peut soupçonner comment il les traiterait s'il était au pouvoir. Tout cela peut être vrai; mais enfin il faut savoir ce qu'on fait, même contre un ambitieux dont on veut se délivrer. Il est impossible de ne pas se souvenir que, si M. le général Boulanger est devenu un personnage à l'ambition gênante, il y a été aidé par ceux-là mêmes qui prétendent être aujourd'hui ses accusateurs et ses juges. Ce sont les républicains qui lui ont ouvert la voie, qui l'ont élevé au pouvoir, qui l'y ont soutenu. C'est avec leur connivence ou sous leur tolérance qu'ont été accomplis la plupart des actes recueillis tardivement aujourd'hui comme autant de griefs. On savait quel usage le ministre de la guerre faisait de ses fonds secrets; on le connaissait lorsqu'on lui donnait encore le commandement d'un corps d'armée. Il a tenu, dit-on, un propos suspect, indigne d'un chef militaire, dans une nuit prétendue historique, en pleine crise présidentielle, il y a deux ans; mais il n'était pas seul. Il y a eu avec lui ou à côté de lui, jusqu'à l'hôtel de ville, d'autres organisateurs de complots, d'autres conspirateurs, et s'il est poursuivi pour ce fait, comment ne poursuit-on pas ceux qui ont conspiré avec lui? De plus, dans une affaire de justice, il ne suffit pas de recueillir des bruits, des soupçons, des témoignages qui ne sont que la continuation ou l'écho des polémiques du jour; il faut des faits précis, saisissables, décisifs, qu'on aura peut-être, qu'on ne semble avoir jusqu'ici que par pré-

somption ou par interprétation. C'est là le danger de ce procès qui peut placer le sénat dans l'alternative de rendre un jugement de parti, un arrêt d'animosité, — ou de prononcer une absolution qui serait la condamnation du gouvernement.

A parler franchement, l'attentat le plus vrai, le plus évident de M. le général Boulanger, c'est une ambition agitatrice, dangereuse pour le pays, et ce genre d'attentat, ce n'est pas par un arrêt de haute cour qu'on peut le combattre avec quelque efficacité, pas plus que par des expédiens électoraux destinés à fractionner ou à neutraliser des candidatures. L'inconvénient de ces mesures est de ressembler toujours à une affaire de circonstance ou de personne. On dirait depuis quelque temps, en vérité, qu'il n'y a plus que M. le général Boulanger. On voudrait exalter son importance qu'on ne s'y prendrait pas mieux. Tout ce qu'on fait, c'est contre M. le général Boulanger. Il y a quelques mois, sous le coup de l'élection du 27 janvier, on rétablissait le scrutin d'arrondissement après avoir toujours préconisé le scrutin de liste, et c'était tout simplement, on ne le cachait pas, une tactique, une précaution contre les candidatures plébiscitaires. L'autre jour, avant sa séparation, la chambre, sans examen, sans nommer même une commission, sans se conformer aux plus simples règles parlementaires, a voté une loi contre les candidatures multiples, avec les peines les plus sévères contre les complices de ces candidatures, — et c'est toujours contre M. le général Boulanger! De quelque façon qu'on l'explique, c'est évidemment une loi de panique et de défiance, une limitation du droit électoral, une sorte de mise en tutelle du suffrage universel. Et cette panique d'une chambre expirante, de quelques chefs de partis effarés, semble d'autant plus étrange aujourd'hui que les élections des conseils-généraux, en trompant toutes les espérances de M. le général Boulanger, qui a pu pourtant donner libre carrière à ses fantaisies de candidat, viennent de montrer ce qu'il y a d'inutile et de puéril dans ces artifices de la peur.

Ce n'est pas tout. Il y a aujourd'hui, depuis quelque temps, on n'en peut douter, une véritable campagne contre les fonctionnaires suspects. Des circulaires ministérielles récentes ont donné le ton en mettant tous les serviteurs de l'état aux ordres des préfets, en leur imposant, non plus seulement la réserve, la fidélité à leurs devoirs, ce qui serait tout simple, mais une participation active aux luttes politiques. Et ce n'est pas à Paris que cela se fait sentir le plus, quoiqu'il y ait eu, même à Paris, de récentes disgrâces ; c'est surtout au fond des provinces que se manifeste sous toutes les formes cette recrudescence de pression officielle, dont la révocation est assez souvent l'inévitable sanction. Il n'y a pas à l'heure qu'il est une petite ville, un canton, où les délateurs ne soient à l'œuvre, où les plus modestes employés ne soient épiés, déplacés, révoqués ou menacés. Qu'est-ce à dire cependant? La chose

est peut-être piquante. Après vingt ans écoulés, il n'y a plus guère de vieux fonctionnaires liés aux régimes anciens par leurs souvenirs et par leurs regrets : ceux qui sont restés, qui ont échappé aux oscillations de la politique, ne sont pas des ennemis dangereux. Depuis dix ans, tout a changé, les épurations se sont succédé dans la magistrature, dans l'administration. La république a eu le temps de se créer son personnel, et s'il faut encore des épurations nouvelles, cela prouverait que les ministères républicains qui ont passé au pouvoir n'ont fait que de médiocres choix dans leur clientèle ou qu'ils ont laissé dépérir les traditions de régularité, de fidélité dans le service de l'état. Les ministres d'aujourd'hui veulent des fonctionnaires qui marchent comme un régiment, qui se compromettent, et ceux qui procèdent ainsi ne voient pas qu'ils irritent sans intimider et ne font qu'achever la désorganisation administrative, qu'ils n'ont plus désormais rien à dire des révocations du 16 mai, des candidatures officielles. Ils sont en train de perfectionner le système. — Mais enfin, dira-t-on, on ne peut pas rester désarmé! le gouvernement serait trop naïf de se laisser attaquer sans se défendre.

Eh! sans doute, le gouvernement a le droit de se défendre contre toutes les attaques, contre l'esprit de dictature, contre les fonctionnaires infidèles; mais ce n'est pas en compromettant la justice, le Sénat lui-même dans des procès hasardeux, en improvisant de petits expédiens de scrutin, en procédant par les révocations et les épurations à outrance dans les services publics qu'il se défendra. Le meilleur moyen de combattre l'esprit de dictature, c'est de lui opposer les garanties des institutions libres, la libéralité et la dignité du pouvoir. Et qu'on ne se hâte pas trop de triompher des élections récentes des conseils généraux, d'y voir la confirmation et la justification des actes que le gouvernement appelle sa défense. M. le général Boulanger, et c'est fort heureux, a échoué assez piteusement dans sa campagne de candidat errant et universel ; mais ce serait une étrange illusion de croire que le pays, en refusant de se prêter aux fantaisies plébiscitaires de M. le général Boulanger, se tient pour satisfait de se sentir sous l'égide de M. Constans et de M. Thévenet ; ce serait surtout la plus dangereuse des méprises, de croire que le pays a entendu voter pour la continuation d'une politique qui, en dix ans de règne, ne lui a donné que l'avilissement des mœurs publiques, le trouble dans sa vie morale, le déficit dans ses finances, l'effacement dans ses affaires extérieures.

Depuis que le repos du monde est si bien protégé et garanti par les grandes alliances, par la ligue de la paix, il ne peut plus se passer un mois, pas même une semaine, fût-ce par cette saison d'été, sans qu'il y ait quelque alerte nouvelle, sans que les bruits suspects courent à travers l'Europe. C'est une histoire qui recommence sans cesse avec une désespérante monotonie. A peine se croit-on pour quelque temps

en sûreté, à peine les souverains, les princes, les diplomates sont-ils en voyage ou ont-ils fait leurs préparatifs, les vigies qui veillent partout se hâtent de signaler dans vingt journaux quelque nouveau nuage qui monte à l'Orient ou à l'Occident. Comme si ce n'était pas assez des difficultés trop réelles, des questions qui ne pourront être évitées, des crises qui auront fatalement leur heure, on se plaît à supposer des conflits, à grossir les incidens, à remuer l'opinion par un système d'agitations factices. Un jour, et l'histoire est d'hier, c'est de Vienne que partent les nouvelles pessimistes, les bruits alarmans, à propos des Balkans ou des armemens russes; un autre jour, c'est à Rome qu'on affecte l'inquiétude et le mystère, qu'on semble se mettre sur le qui-vive comme si l'on s'attendait à tout. Par extraordinaire, c'est de Berlin que viennent le moins aujourd'hui les nouvelles alarmantes. M. de Bismarck, qui, avec toute sa puissance, a peut-être assez de se défendre contre l'ascendant croissant du parti militaire, principalement représenté par le nouveau chef de l'état-major allemand, le comte Waldersée, M. de Bismarck laisse à ses alliés de Vienne et de Rome le soin de tenir l'opinion en éveil. Ce qu'il y a de caractéristique d'ailleurs, c'est que ces campagnes de bruits inquiétans, qu'elles partent de Vienne, de Rome ou de Berlin, n'ont le plus souvent d'autre objet que de couvrir des embarras ou des armemens. Elles ont coïncidé récemment à Vienne avec les délibérations des délégations à qui on avait à demander de nouveaux crédits militaires ; elles coïncident à Rome avec une précipitation à peine déguisée dans les armemens et les embarras que cause la recrudescence des agitations irrédentistes. C'est une tactique invariable dont le chancelier de Berlin a plus d'une fois lui-même donné l'exemple. C'est l'affaire de quelques jours. Puis ces bruits tombent et il n'en est ni plus ni moins. La fantasmagorie guerrière s'est pour le moment évanouie jusqu'à la prochaine occasion !

On en revient en attendant à des objets plus pacifiques, aux diversions de la saison. On s'occupe des voyages d'agrément de l'empereur Guillaume, qui, après avoir visité en touriste les côtes de la Norvège, se dispose à visiter l'Angleterre et sa grand'mère la reine Victoria. Évidemment le jeune empereur tient à se montrer avec un certain appareil de puissance sur les côtes britanniques. Il n'ira peut-être pas à Londres chercher des ovations ou assister à quelque gala de la cité : ce n'est pas jusqu'ici dans le programme. On ne lui refusera pas pour sûr le plaisir de passer une revue navale et de voir son escadre figurer auprès de l'escadre anglaise. Ce voyage, sans être menaçant pour la paix du monde, ne laissera peut-être pas d'offrir un spectacle curieux, surtout au moment où l'Allemagne et l'Angleterre, alliées pour le blocus de Zanzibar, ne semblent pas toujours parfaitement d'accord dans la pratique de l'alliance. On s'occupe aussi, pour cette saison d'été, du voyage de l'empereur d'Autriche qui tient à ne pas différer de rendre

sa visite à l'empereur Guillaume à Berlin, mais qui, accablé d'un deuil encore si récent, paraît vouloir se refuser à tout ce qui serait apparat et ostentation. On s'occupe enfin de la visite que le tsar songerait à rendre au jeune empereur d'Allemagne, en échange de la visite que Guillaume II a faite à Peterhof il y a plus d'un an et qui ne paraît pas avoir laissé des souvenirs encourageans; mais il y a ici encore, à ce qu'il semble, quelque mystère. Où aurait lieu l'entrevue, qui coïnciderait sans doute avec le voyage de la famille impériale de Russie à Copenhague? L'empereur Alexandre III ira-t-il à Berlin? Les deux souverains se rencontreront-ils à Kiel ou dans quelque autre ville des côtes, sans bruit, sans éclat? Ce sera une politesse rendue. Il est douteux que l'entrevue éventuelle dont on parle puisse avoir une influence décisive sur la direction des affaires des deux empires, dans les conditions où la politique de l'Europe est engagée par les alliances de l'Allemagne avec l'Autriche. Vraisemblablement tout restera au même point. Alexandre III reviendra imperturbable dans ses résolutions à Pétersbourg et Guillaume II pourra achever ses promenades d'été en allant à Athènes pour le mariage d'une princesse de sa famille avec le jeune héritier du royaume de Grèce. Guillaume II pourra même au besoin passer par l'Italie, aller à Constantinople, puis, comme cela a été dit, revenir par l'Espagne : on ne voit pas que la paix en soit bien menacée, qu'il y ait rien jusqu'ici qui justifie les récentes paniques, la crainte d'explosions soudaines.

Est-ce à dire que les voyages princiers soient tout, même pour une saison d'été, dans la politique, qu'il n'y ait pas toujours dans les affaires de l'Europe des incidens d'une certaine importance, des élémens incandescens qui peuvent être un danger? Assurément il y a toujours des incidens. Il y en a qui, sans être immédiatement menaçans, en gardant un caractère limité et peu grave en apparence, n'ont pas moins une certaine portée, une signification internationale; il y en a surtout qui ne deviennent sérieux que parce qu'ils ont l'air d'avoir été provoqués avec intention, avec préméditation, comme cette querelle que M. de Bismarck a faite à la Suisse, à propos de ses réfugiés et de son droit d'asile. Le chancelier a visiblement cédé à un accès de prépotence impétueuse en prétendant imposer sa volonté à la Suisse, en la menaçant de ses représailles, en accompagnant ou en laissant accompagner son action diplomatique de commentaires qui dépassaient toute mesure. Il s'est laissé emporter par un premier mouvement d'irritation à la suite de la mésaventure d'un de ses agens de police, et il a fini par mettre en doute jusqu'aux traditions hospitalières de la Suisse, jusqu'à la neutralité même de la république des Alpes. Il s'est un peu calmé depuis, il est vrai : il a compris que, s'il était dans son droit, s'il pouvait même avoir l'appui de quelques autres puissances, tant qu'il se bornait à réclamer des garanties contre les complots révolutionnaires

qui s'organiseraient en Suisse, il ne pouvait demander au gouvernement fédéral des mesures qui auraient été une abdication de souveraineté. Il a pu du moins le comprendre en rencontrant aussitôt devant lui la résistance aussi modérée et aussi calme que ferme du gouvernement fédéral, qui, en offrant sans hésitation les garanties qu'on lui demandait, a maintenu sans jactance ses droits de souveraineté indépendante. Le terrible chancelier ne s'est pourtant arrêté qu'à demi, et il semble ne point vouloir en rester là dans ses tentatives de pression à l'égard de la république helvétique.

Au fond, à quoi se réduit cette querelle qui a déjà passé par plusieurs phases successives et qui n'a point dit son dernier mot? L'Allemagne a un traité, qui date de 1876, par lequel la Suisse s'engage à reconnaître le droit de résidence et d'établissement aux Allemands munis d'un certificat d'origine et d'une attestation de moralité. La diplomatie de Berlin en conclut que la Suisse ne peut accorder l'hospitalité qu'aux Allemands qui ont leur certificat, qui portent pour ainsi dire l'estampille officielle. Il en résulterait que l'Allemagne resterait, jusqu'à un certain point, l'arbitre du droit d'asile dans les cantons suisses, la régulatrice de l'hospitalité helvétique pour ses nationaux. C'est justement ce que le gouvernement fédéral n'admet pas; c'est le sens de la réponse que le ministre des affaires étrangères de Berne, M. Numa Droz, vient d'adresser au cabinet de Berlin. Le gouvernement de Berne entend bien respecter les conditions du traité à l'égard de ceux qui se présenteront avec le certificat officiel allemand; il n'entend pas subordonner d'une manière générale le droit d'asile au bon plaisir des autorités allemandes. Il prétend garder sa liberté à l'égard de tous ceux qui cherchent un asile en Suisse, demeurer fidèle aux plus vieilles traditions de l'hospitalité nationale, sans décliner d'ailleurs les obligations et la responsabilité de la surveillance qu'on a le droit de lui demander. C'est évidemment l'interprétation la plus plausible du traité avec l'Allemagne aussi bien que des traités du même genre que la Suisse peut avoir avec d'autres puissances. Le chancelier, cependant, ne se rend pas, et à la dépêche suisse il répond en dénonçant purement et simplement le traité de 1876. A-t-il l'intention de compléter cette denonciation par d'autres mesures restrictives dans les relations des deux pays? Cela se peut. On dirait qu'il y a déjà un commencement d'hostilités de frontières, de vexations, devant lesquelles, d'ailleurs, les Suisses ne semblent pas jusqu'ici disposés à plier. Ce qu'il y a de plus grave, dans tous les cas, c'est cette attitude assez nouvelle, visiblement calculée, d'un puissant empire à l'égard d'une petite et fière nation dont l'indépendance et la neutralité ont été jusqu'à présent une garantie pour l'Europe.

Sans doute il y a aujourd'hui des incidens comme cette affaire suisse qui peut ne pas aller plus loin pour le moment et n'est pas moins une

menace éventuelle dans des circonstances qui n'ont rien d'impossible. Il y a aussi des élémens incandescens, et l'Orient, avec ses confusions, avec ses incertitudes, reste à coup sûr un des foyers de ces élémens inflammables, c'est toujours un des points faibles de l'Europe. Le fait est qu'on ne sait jamais bien ce qui en sera de ces contrées où les agitations intérieures se compliquent des plus puissans antagonismes extérieurs. La Bulgarie, cette création du congrès de Berlin, a un prince que personne n'a reconnu, qui règne en dépit des traités dans un état aux limites indécises, qui ne se soutient que par une neutralisation à peine déguisée des grandes influences rivales. La Bulgarie, c'est le provisoire tourmenté qui ne peut pas devenir définitif tant qu'il lui manque la sanction invraisemblable de la Russie. La Serbie, quoique moins irrégulièrement constituée, n'est peut-être pas beaucoup plus en sûreté avec son roi enfant, sa régence incohérente, dont le chef, M. Ristitch, est gravement malade, et les partis toujours prêts à se déchaîner. Le roi Milan qui, après son abdication, était allé chercher le repos ou des inspirations à Jérusalem et même à Constantinople, vient de reparaître tout à coup à Belgrade. Il n'y est, dit-il, qu'en passant; il n'est revenu, à ce qu'il assure, que par un sentiment de sollicitude paternelle, pour revoir et protéger son jeune fils. Il a retrouvé à Belgrade le métropolite Michel qu'il avait exilé et qui est maintenant plus puissant que jamais, les radicaux, des radicaux serbes qu'il a plus d'une fois traités en ennemis et qui sont aujourd'hui maîtres du pouvoir. Autour de lui les passions s'agitent, et si ce prince à l'humeur fantasque se laissait aller à la tentation de ressaisir le gouvernement, on ne voit pas bien ce qui arriverait. A Belgrade comme à Sofia, d'ailleurs, la vraie question est entre l'Autriche, qui a besoin d'étendre son influence pour assurer sa position dans la Bosnie, dans l'Herzégovine, et la Russie, qui n'a pas versé son sang pour se laisser bannir des Balkans, qui reste armée de son ascendant sur le monde orthodoxe. C'est la lutte qui peut éclater à tout instant sur les frontières serbes ou bulgares, pour laquelle la Russie se tient prête en face de l'Autriche plus ou moins appuyée par ses alliés. Et comme si ce n'était pas assez de ces complications toujours possibles, voilà un incident ou une diversion de plus, — une insurrection crétoise qui peut être aussi un des élémens de cette éternelle question d'Orient, qui rouvre la carrière aux rivalités, avec la perspective d'un nouveau démembrement de l'empire ottoman.

C'est en effet l'éternelle histoire. Toutes les fois que des mouvemens éclatent dans une des provinces ottomanes, c'est l'intégrité, ou, si l'on veut, ce qui reste de l'intégrité de l'empire des Osmanlis qui est en jeu. On sait comment ces insurrections orientales commencent, on ne sait jamais comment elles finissent, ou, plutôt, on le sait aussi, elles finissent par raviver l'idée des partages, par attirer les interventions

étrangères. C'est par l'insurrection de l'Herzégovine qu'a commencé, il y a plus de dix ans, la crise qui a conduit les Russes aux portes de Constantinople et a diminué l'empire de plusieurs provinces, sans trancher la question, sans créer les conditions d'une paix durable. Aujourd'hui, c'est en Candie que le mouvement insurrectionnel éclate, un mouvement encore obscur et mal défini. Ces populations de l'île de Crète, elles se soulèvent comme elles se sont soulevées plus d'une fois, contre des excès d'impôts et de fiscalité, contre les vexations d'une autorité surannée et oppressive. La Porte, suivant son habitude, s'est hâtée d'envoyer un commissaire impérial, Mahmoud-Djehalle-din-Pacha, pour recueillir les plaintes des populations, pour essayer de pacifier l'île par de bonnes paroles et des promesses de réformes; mais Mahmoud-Pacha est revenu à Constantinople sans avoir rien pacifié du tout; c'est même une question de savoir si des réformes administratives peuvent être efficaces, et comme la Porte ne peut pas procéder par la force, l'insurrection peut se prolonger jusqu'à ce que les puissances s'en mêlent, au risque de compliquer et d'aggraver la question par leurs antagonismes. C'est là effectivement le point délicat. Déjà des Crétois paraissent avoir eu l'idée de profiter de la présence prochaine de l'empereur Guillaume à Athènes pour invoquer son appui. D'un autre côté, il y a, depuis quelque temps, une propagande assez active, même assez bruyante, pour persuader aux insurgés de l'île de Crète qu'ils n'auraient rien de mieux à faire que de solliciter le protectorat de l'Angleterre, de réclamer le sort peu enviable de l'île de Chypre; mais l'empereur Guillaume ne peut rien que d'accord avec les autres puissances, et l'Angleterre, malgré les sympathies témoignées par lord Salisbury aux insurgés crétois, ne songe probablement pas à rechercher, à accepter un nouveau protectorat.

En réalité, il n'est point douteux que le jour où l'île de Crète serait détachée du domaine ottoman, la solution la plus sensée, la plus naturelle serait l'annexion au royaume hellénique. C'est le vœu intime de la population crétoise; c'est aussi l'ambition des Grecs qui, en tacticiens prudens, comprennent aujourd'hui la nécessité de ne rien précipiter. Ils se défendent habilement de toute solidarité avec l'insurrection. Ils prodiguent même les conseils de patience aux Crétois; ils sentent que tout pourrait être compromis encore à l'heure qu'il est par une agitation qui pourra toujours renaître quand on le voudra. Évidemment le dernier mot n'est pas dit, et en attendant, cette insurrection de l'île de Crète reste un élément incandescent de plus dans ce vaste foyer de l'Orient où il y a déjà la Serbie, la Bulgarie, la Macédoine, — où peuvent s'allumer tous les conflits que l'Europe redoute.

Que l'Angleterre, qui a déjà l'île de Chypre par une fantaisie d'ostentation de lord Beaconsfield, qui occupe l'Égypte et se trouve engagée à cette heure même sur le haut Nil dans des expéditions périlleuses pour

sa renommée, ait tourné ses regards vers l'île de Crète, c'est possible. Il est peu vraisemblable que le gouvernement anglais fût encouragé par son parlement à étendre la main sur une île dont la possession lui créerait plus de difficultés que d'avantages. L'Angleterre est une grande puissance qui a quelques points fixes et ne se laisse pas entraîner facilement au-delà de la sphère de ses intérêts précis et pratiques. Elle a récemment augmenté ses forces navales dans des proportions presque colossales pour rester en mesure de prendre position dans les conflits qui peuvent s'élever en Europe. Elle ne paraît pas disposée à se compromettre pour une médiocre conquête ou à se lier d'avance. Elle tient à garder à tout événement la liberté de son action. Plus d'une fois depuis quelque temps, le ministère a été interrogé avec une certaine insistance sur la direction réelle de sa politique extérieure; ces jours derniers encore, dans la chambre des communes, il a été pressé de s'expliquer sur la mesure de ses engagemens avec la triple alliance, particulièrement avec l'Italie, et le sous-secrétaire d'état, sir James Fergusson, a répondu une fois de plus que l'Angleterre n'avait aucun engagement, qu'elle restait maîtresse de conformer sa conduite à ses intérêts nationaux, aux circonstances. Sir James Fergusson ne s'est point, à vrai dire, beaucoup compromis. Il n'a dit que ce que tout le monde sait, que l'Angleterre n'a pas l'habitude d'entrer dans des engagemens permanens; il n'a pas dit ce qu'il entendait par les intérêts anglais, dans quelles circonstances ces intérêts pourraient se trouver engagés. La chambre des communes ne s'est pas moins tenue pour satisfaite, comme si elle avait compris; elle s'est probablement dit qu'après tout rien ne se ferait sans elle.

Le parlement anglais au surplus, avant de prendre ses vacances, a été occupé depuis quelques jours d'une bien autre affaire tout intérieure. Il ne s'agit pas même de l'Irlande, dont la ligue agraire vient de se transformer en une sorte de ligue légale pour la défense des fermiers. Il s'agit d'une de ces questions qui sont l'épreuve du vieux loyalisme britannique, de la dotation des enfans de la maison royale, à l'occasion du mariage de la fille du prince de Galles avec un grand seigneur anglais, lord Fife. Évidemment cela n'a pas marché tout seul. Les radicaux ont saisi l'occasion d'éplucher le budget de la reine, ses dépenses, ses économies depuis un demi-siècle. Le ministère a été obligé d'entrer en transaction pour éviter des difficultés qui auraient pu devenir pénibles. Il a été convenu d'abord qu'on accorderait un supplément de dotation de près d'un million au prince de Galles, à condition que le pays n'aurait point à subvenir à l'établissement de ses autres enfans; mais la reine Victoria s'est révoltée contre cette restriction qui engageait l'avenir, et on a fini par s'en tenir pour le moment à voter le supplément de dotation du prince de Galles. Le ministère a été, du reste, puissamment secondé par le vieux chef de l'opposition, M. Glad-

stone, qui, avec sa loyauté de serviteur éprouvé, a rendu témoignage de sa fidélité à sa souveraine, et si M. Gladstone n'a pu décider les radicaux de son parti à voter avec lui, il a entraîné M. Parnell lui-même et ses amis irlandais. Au fond, si les radicaux ont disputé sur la dot, la masse anglaise se sent peut-être plus flattée dans son orgueil du mariage de leur princesse, fille de l'héritier de la couronne, avec un lord, que de tous les mariages avec de petits princes allemands, et des débats éphémères n'altèrent pas la popularité de la dynastie liée aux destinées de la libre Angleterre.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

La Bourse a vécu pendant toute la seconde quinzaine de juillet dans l'attente du résultat des élections de dimanche dernier. Le monde financier ne croyait pas à un succès complet du boulangisme dans une partie où les conditions de la lutte étaient si inégales. Toutefois le résultat l'a surpris, car il ne s'attendait pas non plus à une défaite aussi écrasante. Et comme la spéculation haussière avait pris position sur l'échec éventuel du boulangisme, elle triomphe. D'un seul coup elle a fait monter le 3 pour 100 français de 0 fr. 70 et menacé le découvert d'un mauvais quart d'heure en liquidation.

Il y a deux semaines, la rente se relevait brusquement de 83.20 à 84.30, mais cet élan ne se soutenait pas et de nouvelles ventes ramenaient notre principal fonds de spéculation entre 83.50 et 84 francs. Samedi dernier, veille des élections, le 3 pour 100 se relevait encore de 83.70 à 83.90.

Lundi, dès l'ouverture, on cotait 84.25, puis en clôture 84.50. L'élan a porté la rente jusqu'à 84.75 mardi, mais la lutte pour la réponse des primes s'est alors engagée, et une réaction de 0 fr. 35 a été le résultat de l'effort des vendeurs. Du 15 au 30, le 3 pour 100 se trouve avoir gagné 0 fr. 50 à 84.40.

Dans l'intervalle, le marché des fonds étrangers avait été encore plus éprouvé que celui des rentes françaises. Deux valeurs ont surtout subi une très forte dépréciation, l'Italien et l'Extérieure.

Sur l'Italien, on pouvait constater un premier résultat des arbitrages

opérés au printemps dernier en faveur des fonds russes. Longtemps soutenue par les banquiers allemands, la rente italienne s'était déclassée en France. Le nombre des titres flottans allait s'accroissant à chaque liquidation. Le fardeau est devenu à la fin trop lourd, et en deux ou trois séances la spéculation berlinoise a dû abandonner deux ou trois points. Entre 92 et 93 francs, toutefois, des rachats ont commencé à se produire. On cote 93.35, et on peut compter sur le maintien de ce niveau pour un certain temps, sauf imprévu.

L'Extérieure, cotée il y a peu de temps encore 76 francs ex-coupon trimestriel, a rétrogradé en un mois à 74 et en deux ou trois séances de 74 à 72. On signalait une débâcle à Barcelone, l'impossibilité, pour la spéculation de cette place, de trouver à faire reporter ses positions. De plus, la Banque d'Espagne, avec un portefeuille tout gonflé de valeurs gouvernementales, atteignait la limite de sa circulation fiduciaire. Déjà, cependant, la période aiguë de ces embarras semble passée. Le Trésor espagnol, condamné à user d'expédiens jusqu'à la session prochaine des Cortès, augmentera encore ses engagemens, et la crise se terminera dans quelques mois par un gros emprunt. Les difficultés les plus fortes ont paru suffisamment escomptées par le cours de 72 francs. Des rachats sont intervenus et l'Extérieure a été relevée de 72 à 73 francs. Nous la laissons à 72.50 sur la nouvelle d'un emprunt de 50 à 80 millions en or que ferait la Banque d'Espagne auprès de maisons de banque de Londres ou de Paris, en donnant en nantissement une partie de son stock de 4 pour 100 amortissable.

Les fonds russes et le rouble ont monté. Le 4 pour 100 1880 cote 89.75 au lieu de 89.15 et les obligations consolidées des chemins de fer 89.25 au lieu de 88.75.

Le Hongrois a été à peu près immobile à 84. La situation budgétaire est bonne en Autriche-Hongrie, et les marchés de Vienne et de Pesth se reposent des grands efforts dépensés au commencement de l'année pour les conversions des anciennes dettes 5 pour 100. Les Chemins de fer, comme les Autrichiens et les Lombards, dont les recettes dans le second semestre de l'exercice sont pour une bonne part déterminées par le transport des céréales, ont été déjà affectés par les appréciations officielles concernant la qualité et la quantité du rendement prochain. Les titres des deux compagnies ont baissé de 10 francs à 470 et 251.25. Les Autrichiens toutefois, dans la dernière Bourse, se sont relevés de 5 francs à 475.

Le Portugais se tient à 65 et est assez justement recherché par les capitaux à ce cours. L'affaire du chemin de fer de la baie Delagoa ne semble pouvoir exercer aucune action fâcheuse sur la situation financière du pays.

Les valeurs ottomanes sont complètement abandonnées. Les informations lancées presque chaque jour d'Athènes et de Constantinople

sur les troubles de Crète n'ont pas eu le don jusqu'ici d'attirer l'attention des spéculateurs sur le marché délaissé du 1 pour 100 turc, des obligations des douanes ou de la Banque ottomane, cotés respectivement 16.20, 357.50 et 508.75.

L'Unifiée d'Égypte est calme à 448.75. Bien qu'on ait signalé de nouveaux pourparlers entre les cabinets de Paris et de Londres et le gouvernement du khédive pour la conversion de la Dette privilégiée, il ne saurait être question désormais d'une opération d'une telle importance avant plusieurs mois.

Les titres des institutions de crédit ont fléchi avec nos fonds publics et se sont relevés avec eux, mais sans fluctuations violentes. La Banque de France a été portée de 3,760 à 3,810. On continue à craindre pour cet établissement une perte, peu importante d'ailleurs selon toute probabilité, sur le montant des avances faites à l'ancien Comptoir d'escompte. Le Crédit foncier gagne 6 fr. 25 à 1,260, la Banque de Paris 2 fr. 50 à 720, la Banque d'escompte 3 fr. 75 à 505, le Crédit lyonnais 7 fr. 50 à 667 fr. 50. Les actions de nos grandes compagnies, grâce à d'excellentes recettes pour les dernières semaines, ont été activement recherchées, malgré le peu d'empressement des capitaux à s'employer pendant cette période d'incertitude. Le Lyon s'est maintenu au-dessus de 1,300, le Nord à 1,700; l'Orléans a gagné 10 francs à 1,345.

Le Gaz, longtemps délaissé, a progressé de 45 francs à 1,360. Le Suez s'est maintenu sans variations notables.

Les Voitures à 750 et les Transatlantiques à 575 ne se sont pas encore relevées. Mais les Omnibus ont gagné 25 francs à 1,325.

L'action du Panama a fléchi de 55 à 45. Le liquidateur de la Compagnie a tenté une émission de 357, 894 obligations à lots au prix de 105 francs, qui devait paraître fort avantageux, à cause de la sécurité complète donnée par le législateur au dépôt fait par la Société civile pour le service des lots et l'amortissement. Malgré le concours de neuf de nos établissemens de crédit, cette opération ne paraît pas avoir eu tout le succès espéré par le liquidateur. Il est probable toutefois qu'elle lui fournira les sommes nécessaires pour constituer la commission technique d'études qui doit dresser le devis des travaux à achever.

L'ancien Comptoir d'escompte a reculé de 95 à 80 francs. Les plaidoiries ont été prononcées dans le procès en responsabilité intenté par les liquidateurs judiciaires contre les administrateurs. La date du jugement n'est pas encore fixée.

La Banque parisienne a lancé une émission d'obligations de la province de San-Luis (République argentine). Le public n'a pas répondu à cet appel. Avec la prime sur l'or à 75 pour 100 à Buenos-Ayres, le moment était mal choisi pour rouvrir le robinet des valeurs argentines.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

EXAMEN

DE

CONSCIENCE PHILOSOPHIQUE

I.

Le premier devoir de l'homme sincère est de ne pas influer sur ses propres opinions, de laisser la réalité se refléter en lui comme en la chambre noire du photographe, et d'assister en spectateur aux batailles intérieures que se livrent les idées au fond de sa conscience. On ne doit pas intervenir dans ce travail spontané; devant les modifications internes de notre rétine intellectuelle, nous devons rester passifs. Non que le résultat de l'évolution inconsciente nous soit indifférent et qu'il ne doive entraîner de graves conséquences; mais nous n'avons pas le droit d'avoir un désir, quand la raison parle; nous devons écouter, rien de plus; prêts à nous laisser traîner pieds et poings liés où les meilleurs argumens nous entraînent. La production de la vérité est un phénomène objectif, étranger au moi, qui se passe en nous sans nous, une sorte de précipité chimique que nous devons nous contenter de regarder avec curiosité. De temps en temps, il est bon de s'arrêter, de se recueillir en quelque sorte, pour voir en quoi la façon dont on envisage le monde a pu se modifier, quelle marche, dans l'échelle

de la probabilité à la certitude, ont pu suivre les propositions dont on a fait la base de sa vie.

Une chose absolument hors de doute, c'est que, dans l'univers accessible à notre expérience, on n'observe et on n'a jamais observé aucun fait passager provenant d'une volonté ni de volontés supérieures à celle de l'homme. La constitution générale du monde est remplie d'intentions, au moins apparentes; mais dans les faits de détail, rien d'intentionnel. Ce qu'on attribue aux anges, aux *daimones*, aux dieux particuliers, provinciaux, planétaires, ou même à un Dieu unique agissant par des volontés particulières, n'a aucune réalité. De notre temps, rien de ce genre ne se laisse constater. Des textes écrits, si on les prenait au sérieux, feraient croire que de tels faits se sont passés autrefois; mais la critique historique montre le peu de crédibilité de pareilles narrations. Si le régime des volontés particulières avait été, à une époque quelconque, la loi du monde, on verrait quelque reste, quelque arrachement d'un tel régime dans l'état actuel. Or l'état actuel ne présente aucune trace d'une action venant du dehors. L'état que nous avons devant nous est le résultat d'un développement dont nous ne voyons pas le commencement; dans les innombrables mailles de cette chaîne, nous ne découvrons pas un seul acte libre, avant l'apparition de l'homme ou, si l'on veut, des êtres vivans. Depuis l'apparition de l'homme, il y a eu une cause libre qui a usé des forces de la nature pour des fins voulues; mais cette cause émane elle-même de la nature; c'est la nature se retrouvant, arrivant à la conscience. Ce qui ne s'est jamais vu, c'est l'intervention d'un agent supérieur pour corriger ou diriger les forces aveugles, éclairer ou améliorer l'homme, empêcher un affreux malheur, prévenir une injustice, préparer les voies à l'exécution d'un plan donné. Le caractère de précision absolue du monde que nous appelons matériel suffirait à éloigner l'idée d'intention; l'intentionnel se trahissant presque toujours par le manque de géométrie et l'à-peu-près.

Ce que nous venons de dire s'applique avec une certitude en quelque sorte expérimentale à la planète Terre, dont l'histoire nous est assez bien connue pour qu'une grosse particularité de son régime ne puisse nous échapper. Nous pouvons l'appliquer sans hésitation au soleil et au système solaire tout entier, qui ne forment avec nous qu'un seul petit *cosmos*. Nous pouvons même l'appliquer à tout le système sidéral qui se révèle aux habitans de la terre grâce à la transparence de l'air et de l'espace (1). Malgré les distances dépas-

(1) C'est là ce que, dans tout ce morceau, j'appellerai *univers*.

sant toute imagination qui séparent ces différens corps les uns des autres et de nous, on a pu constater que la physique, la mécanique, la chimie de ces corps sont les mêmes que celles du système solaire. Nul doute qu'ils ne suivent, comme le système solaire, les lois d'un développement ayant ses causes en lui-même. En tout cas, s'il en était autrement, l'*onus probandi* incomberait à ceux qui soutiendraient le contraire, en vertu de ce principe que l'on ne doit pas discuter comme possible ce qu'aucun indice ne porte à supposer. Tout indice, même faible, doit être suivi par la science avec acharnement. Mais l'assertion gratuite n'a pas besoin d'être réfutée; *quod gratis asseritur gratis negatur*.

De même que nous ne voyons pas au-dessus de nous de trace d'intelligence agissant en vue de fins déterminées, nous n'en voyons pas non plus au-dessous. La fourmi, quoique très petite, est plus intelligente que le cheval; mais si, dans l'ordre microbique, il y avait des êtres très intelligens, nous nous en apercevrions à des actions réfléchies émanant d'eux. Or l'action de ces petits êtres, qui sont la cause de presque tous les phénomènes morbides, a si peu de portée qu'il a fallu une science très avancée pour l'apercevoir; à l'heure qu'il est, leur action se confond presque encore avec les forces chimiques et mécaniques. D'après notre expérience, bornée sans doute, l'intelligence paraît limitée au règne du fini; au-dessus et au-dessous, c'est la nuit.

On peut donc poser en thèse que le *fieri* par développement interne, sans intervention extérieure, est la loi de tout l'univers que nous percevons. Le nombre infini des coups fait que tout arrive et que des buts atteints par hasard semblent atteints par volonté. Notre univers expérimentable n'est gouverné par aucune raison réfléchie. Dieu, comme l'entend le vulgaire, le Dieu vivant, le Dieu agissant, le Dieu-Providence, ne s'y montre pas. — La question est de savoir si cet univers est la totalité de l'existence. Ici le doute commence. Le Dieu actif est absent de cet univers; n'existe-t-il pas au-delà?

Et d'abord, cet univers est-il infini? La poussière d'or, inégalement répartie, que nous voyons au-dessus de notre tête, dans une nuit claire, remplit-elle l'infini de l'espace? Est-il sûr qu'il n'y ait pas des stations dans l'espace d'où un œil verrait : d'un côté, un ciel peuplé d'étoiles comme celui que nous contemplons; de l'autre, un abîme noir, le vide de tout corps lumineux? Immense, cet univers l'est assurément. Mais qu'est-ce qu'un décillion de lieues auprès de l'infini?

Et quand il serait sûr que l'espace rempli de soleils est sans limites, s'ensuivrait-il qu'il n'y a pas d'autres infinis d'un ordre

supérieur ou inférieur? Le calcul infinitésimal ne roule assurément que sur des formules; mais ces formules sont des symboles frappans. Il y a des ordres divers d'infini, dont les inférieurs sont zéro à l'égard des supérieurs. Ce paradoxe apparent sert de base à des calculs d'une absolue vérité. Toute quantité finie, ajoutée à l'infini ou retranchée de l'infini, équivaut à zéro; toute quantité finie n'est rien comparée à l'infini. Nos idées de l'espace et du temps sont toutes relatives. La distance de la terre à Sirius est énorme d'après nos mesures. Les vides intérieurs d'une molécule peuvent être aussi considérables pour des êtres doués d'un autre critérium de la grandeur. La longévité de notre monde pourrait, aux yeux d'un dieu, paraître l'équivalent d'un jour.

Tout semble ainsi composé de mondes existant à peine au regard les uns des autres, et pour eux-mêmes étant l'infini. Celui qui connaît le mieux la France ignore ce qui se passe dans les mille petits centres de province; celui qui connaît un de ces petits centres ne voit rien au-delà et le trouve composé de centres plus petits encore, dont chacun ne voit que lui-même. Des mondes renfermant des mondes, l'infiniment petit de l'un étant l'infiniment grand de l'autre, voilà la vérité. Notre réalité (celle où nous vivons et qui pour nous est le fini) est faite avec des infinis d'un ordre inférieur; elle sert elle-même à faire des infinis supérieurs. Elle est un infiniment grand pour ce qui est au-dessous, un infiniment petit pour ce qui est au-dessus, un milieu entre deux infinis.

Nous voyons peu l'ordre d'infini qui nous dépasse; mais l'ordre d'infini qui est au-dessous de nous, le monde de l'atome, de la cellule, du microbe composé de microbes, est d'une existence aussi certaine que l'ordre du fini, qui est le sujet habituel de nos recherches et de nos méditations. Les clichés de la mémoire, ces innombrables petites images que nous pouvons épousseter et faire revivre à volonté, tiennent sous la boîte osseuse de notre cerveau, dans un espace très limité. Les types de la génération, renfermés les uns dans les autres, comme le bouton de fleur dans le bouton, sont un autre exemple de la flexibilité infinie de l'espace ou plutôt de sa relativité (1). L'atome peut renfermer un infini. Le charbon de terre qui entretient la chaleur dans nos cheminées est un composé de petits mondes que notre monde emploie; nous sommes peut-être l'atome de carbone qui entretient la chaleur d'un autre monde. Nous ne voyons pas Dieu en cet univers; l'athéisme y est logique et fatal; mais cet univers est peut-être subordonné; on

(1) Les considérations de la géométrie moderne sur l'espace ayant plus de trois dimensions ont peut-être ici un lien avec la réalité.

est peut-être athée pour ne pas voir assez loin. Des cercles sans fin se commandent-ils les uns les autres, ou bien un absolu fixe et immobile englobe-t-il ces zones infinies du variable et du mobile, selon la belle formule biblique : *Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficiunt?* Nous l'ignorons absolument.

C'est dans la comparaison de l'atome à l'univers que les considérations infinitésimales ont leur juste application. Relativement à l'ordre de grandeurs où nous vivons, l'atome est un infiniment petit, un zéro. Relativement à un ordre de grandeur au-dessous, l'atome est un infiniment grand. L'atome est pour nous un point résistant; la conception de l'atome comme un solide plein, aussi petit que l'on voudra, paraît devoir être écartée; le plein indivisible n'existant pas dans la nature. Notre univers, quoique composé de corps laissant entre eux d'immenses vides, est en réalité impénétrable. Supposons une flèche tirée avec une force infinie aux confins de l'univers; cette flèche ne traverserait pas l'univers, en apparence si clairsemé; elle rencontrerait des corps sans nombre, qui l'arrêteraient; de même qu'une balle ne réussirait pas à traverser un nuage sans se mouiller.

Un atome de corps simple, un atome d'or, par exemple, peut ainsi être conçu comme un univers, dont les différens composans, loin de former un solide plein, seraient aussi éloignés l'un de l'autre que les différens centres de systèmes solaires. L'impénétrabilité résulterait de l'invariabilité interne d'un tel corps, à laquelle aucun moyen naturel ou scientifique n'a pu jusqu'ici porter atteinte. L'inattaquabilité du corps simple serait un fait analogue à la stabilité des lois de notre univers ou plutôt à l'absence de volontés particulières dans le gouvernement de cet univers. L'absence de toute intervention externe dans l'ordre de choses que nous voyons répondrait à ce fait qu'aucun chimiste n'a réussi jusqu'ici à détruire le groupement d'une force primordiale infinie qui constitue un atome.

Il n'est donc pas exact de dire: « l'univers que nous voyons est éternel, » pas plus qu'il n'est exact de dire : « l'atome est éternel. » L'atome est un phénomène qui a commencé ; il finira ; notre univers est un phénomène qui a commencé; il finira. Ce qui n'a jamais commencé et ne finira jamais, c'est le tout absolu, c'est Dieu. La métaphysique est une science qui n'a qu'une ligne : « Quelque chose existe ; donc quelque chose a existé de toute éternité; » une telle affirmation équivaut à « Nul effet sans cause, » assertion qui a bien quelque chose d'expérimental. Mais, entre cette existence primordiale et le monde que nous voyons, il y a des infinis d'intervalle. Le monde que nous voyons et l'atome de corps simple

ont peut-être des décillions de décillions de siècles d'existence; ou, ce qui revient au même, depuis des décillions de décillions de siècles, aucune volonté particulière n'a atteint ni notre univers ni l'atome. Comme l'imagination humaine ne saisit pas la différence entre l'infini et l'indéfini, cela suffit pour les certitudes dont nous avons besoin. Entre une probabilité d'un milliard contre un et la certitude nous ne distinguons pas. L'induction : « Le soleil s'est levé aujourd'hui, il se lèvera demain, » nous donne une pleine sécurité; cette grande construction par à peu près, qui est la vie humaine, trouve une base plus solide qu'elle-même dans ce fait que jamais, à notre connaissance, les lois de la nature n'ont subi d'infraction.

Mais, de ce que cela n'est point arrivé, au moins depuis un temps énorme, est-on en droit de conclure que cela n'arrivera jamais? Le monde est peut-être le jeu d'un être supérieur, l'expérience d'un savant transcendant, possédant les derniers secrets de l'être. Un chimiste de génie réussira-t-il un jour à décomposer l'atome simple ou à le supprimer? Jusqu'à la veille du jour où une telle découverte se fera, les consciences qui peuvent exister dans l'atome (1) diront, comme nous disons : « Le monde est immuable, éternel, » et, au moment de la découverte, elles reconnaîtront leur erreur. De même, un être supérieur portera peut-être un jour atteinte à la loi de stabilité de notre univers, sans avoir beaucoup plus de souci des êtres qui s'y trouvent que le manœuvre qui gâche une motte de terre n'en a des insectes qui peuvent y mener leur petite vie. Sans aller jusqu'aux profondeurs de l'action chimique, prenons pour objet de notre méditation tel atome perdu dans les masses de granit qui forment les substructions de nos rivages. Voilà des milliers de siècles qu'il existe, et, s'il y a dans cet atome des êtres pensans, leur opinion doit être que leur monde, si petit pour nous, si grand pour eux, est impénétrable, infini, autonome, vivant de lui-même. Ils se tromperaient cependant. Vis-à-vis de la côte de Bretagne où j'écris ces lignes (2), j'ai vu dans mon enfance une île, l'île Grande, qui a maintenant presque disparu. C'est M. Haussmann qui l'a fait disparaître; les masses de granit qui la composaient forment, à l'heure qu'il est, les trottoirs des boulevards de Paris construits sous le second empire. Quand la mine commença de jouer dans ces

(1) L'atome n'est pas plus conscient que l'univers; rien, du moins, ne le prouve; mais, de même que l'univers, inconscient dans son ensemble, renferme des consciences, celle de l'homme, par exemple, qui ne se font pas sentir dans le tout; de même l'atome, dans ses élémens, deux fois infiniment petits relativement à nous, peut renfermer des consciences, qui ne se font pas non plus sentir dans le tout.

(2) Septembre 1888.

profondeurs, l'étonnement des millions de milliards de petits mondes qui étaient là, cachés dans une ombre pour nous absolue, a dû être grand. Et seuls les univers granitiques placés sur les points de brisement ont dû s'apercevoir de quelque chose. A l'intérieur des dalles que nous foulons aux pieds à Paris, des millions d'univers dorment, aussi tranquilles dans leur erreur de l'autonomie de leur monde, que quand ils faisaient partie des rochers de Bretagne. La lumière ne viendra pour eux que le jour où ils seront réduits en macadam.

La surprise qu'éprouvèrent les petits univers des rochers granitiques de l'île Grande, la surprise qu'éprouverait le monde caché dans un atome d'or, si l'or venait à être dissous, peut nous être réservée. Un Dieu se révélera peut-être un jour. L'éternité de notre univers n'est plus assurée, du moment que l'on est en droit de supposer qu'il est un fini, subordonné à un infini. L'infini supérieur peut disposer de lui, l'utiliser, l'appliquer à ses fins. « La nature et son auteur » n'est peut-être pas une expression aussi absurde qu'il semble. Tout est possible, même Dieu. L'histoire de l'univers, dira-t-on, n'a jamais montré, autant que l'homme peut savoir, aucune raison de former une telle hypothèse. Sans doute; mais les atomes des profondes couches de granit de l'île Grande ont été bien longtemps aussi avant de s'apercevoir de l'existence de l'humanité. Dieu ne fait pas d'apparitions dans le monde que nous mesurons et observons; mais on ne peut prouver qu'il n'en fasse pas dans l'infini du temps. L'homme ne voit pas faux, comme le supposent les sceptiques subjectifs; il voit borné. Son univers est grand et vieux sans doute; c'est a dans la formule $x + a$, or dans ce cas $a = 0$.

Il n'est donc pas impossible qu'en dehors de l'univers que nous connaissons (fini ou infini, n'importe) il y ait un infini d'un autre ordre, pour lequel notre univers ne soit qu'un atome. Cet infini, qui pour nous serait Dieu (1), peut ne se révéler qu'à des intervalles selon nous extrêmement longs, insignifians au sein de l'absolu. A ce point de vue, l'existence d'un Dieu aux volontés particulières, qui n'apparaît pas dans notre univers, peut être tenue pour possible au sein de l'infini, ou du moins il est aussi téméraire de la nier que de l'affirmer.

(1) Je parle au sens relatif. Un être nous dépassant de l'infini et se décelant à nous par des actes particuliers intentionnels, serait Dieu pour nous, comme l'homme est le dieu de l'animal.

II.

Les innombrables consciences individuelles que la planète Terre a produites, que les autres planètes, les autres soleils, les autres univers ont pu produire, ont bien l'air de devoir rester encapsulées dans l'univers auquel elles ont appartenu. La réviviscence de ces consciences serait un miracle, comme l'ont pensé les théologiens qui ont soutenu que l'âme de l'homme est immortelle, non par sa nature, mais par une volonté particulière de Dieu. Dans le milieu que nous expérimentons, il ne se passe pas de miracles; mais, au point de vue de l'infini, rien n'est impossible. Il est bien curieux que les juifs, qui, sans croire aucunement à une âme immortelle, ont le plus contribué à répandre les idées des récompenses futures, sous la forme de croyance au royaume de Dieu et à la résurrection, se formaient une imagination analogue, concevant les apparitions de la justice divine comme intermittentes et le réveil des justes comme un miracle directement opéré par Dieu. Cela valait mieux assurément que les sophismes du *Phédon*. L'infinité de l'avenir noie bien des difficultés. Si Dieu existe, il doit être bon, et il finira par être juste. L'homme serait ainsi immortel dans l'infini, à l'infini. Les deux grands postulats de la vie humaine, Dieu et l'immortalité de l'âme, gratuits au point de vue du fini où nous vivons, sont peut-être vrais à la limite de l'infini.

Le temps, en effet, n'existant que d'une manière toute relative, un sommeil d'un décillion d'années n'est pas plus long qu'un sommeil d'une heure. Le paradis n'existe pas; dans un décillion d'années, il existera peut-être. Ceux qu'une tardive justice y replacera croiront être morts de la veille. Comme dans la légende du moyen âge, en palpant leur lit d'agonie, ils le trouveront encore chaud. Avoir été, c'est être. La successivité est la condition absolue de notre esprit; mais, dans l'objet, la successivité et la simultanéité se confondent. A ce point de vue, un feu d'artifice est éternel. Mon petit-fils, qui a cinq ans, s'amuse tellement à la campagne qu'il n'a qu'une tristesse, c'est de se coucher. « Maman, demande-t-il à sa mère, est-ce que la nuit sera longue aujourd'hui? » Quand, en présence de la mort, nous nous demandons : « Cette nuit sera-t-elle longue? » nous ne sommes pas moins naïfs.

Ici le mystère est absolu; nous sentons bien en nous la voix d'un autre monde; mais nous ne savons quel est ce monde. Que nous dit cette voix? Des choses assez claires. D'où vient cette voix? Rien de plus obscur. Cette voix se fait entendre à nous dans des attraits inexpliqués, des plaisirs impalpables, des petits airs de farfadets,

fugaces, insaisissables, qui nous insinuent le dévoûment, nous rendent capables du devoir, nous inspirent le courage, nous font subir les séductions de la beauté. Elle éclate surtout dans ces sublimes absurdités où l'on s'engage, tout en sachant fort bien que l'on fait un mauvais calcul, dans ces quatre grandes folies de l'homme, l'amour, la religion, la poésie, la vertu, inutilités providentielles que l'homme égoïste nie et qui, en dépit de lui, mènent le monde. C'est quand nous écoutons ces voix divines que nous entendons vraiment l'harmonie des sphères célestes, la musique de l'infini. *Præstet fides supplementum sensuum defectui.*

L'amour est le premier de ces grands instincts révélateurs qui dominent toute la création et qui semblent édictés par une volonté suprême (1). Sa grande excellence, c'est que tous les êtres y participent et qu'on en voit évidemment le lien avec les fins de l'univers. Son premier nid paraît bien avoir été aux origines de la vie, dans la cellule. Le commencement de la dualité des sexes y donna une direction qui ne changea plus et produisit de merveilleuses éclosions. La dissonance des deux sexes, se réunissant à une certaine hauteur en une consonance divine, d'où naît l'accord parfait de la création, est la loi fondamentale du monde. Dans le règne végétal, ces aspirations mystérieuses se résument en la fleur, la fleur, ce problème sans égal, devant lequel notre étourderie passe avec une inattention stupide; la fleur, langage splendide ou charmant, mais absolument énigmatique, qui semble bien un acte d'adoration de la terre à un amant invisible, selon un rite toujours le même. La petite fleur, en effet, que l'homme voit à peine, est aussi parfaite que la grande. La nature y met la même coquetterie; un même être se mire dans les deux.

Au sein du règne animal, l'équivalent de la fleur est l'ivresse de joie de l'enfant, la beauté de la jeune fille, cette lueur d'un jour, cette exsudation lumineuse qui, comme la phosphorescence du ver lui-

(1) Il est surprenant que la science et la philosophie, adoptant le parti-pris frivole des gens du monde de traiter la chose mystérieuse par excellence comme une simple matière à plaisanterie, n'aient pas fait de l'amour l'objet capital de leurs observations et de leurs spéculations. C'est le fait le plus extraordinaire et le plus suggestif de l'univers. Par une pruderie qui n'a pas de sens dans l'ordre de la réflexion philosophique, on n'en parle pas, ou l'on s'en tient à quelques niaises platitudes. On ne veut pas voir qu'on est là devant le nœud des choses, devant le plus profond secret du monde. La crainte des sots ne doit pourtant pas empêcher de traiter gravement de ce qui est grave. Les physiologistes ne veulent voir que ce qui tient au jeu des organes. Je parlai un jour à Claude Bernard de ce que le fait universel de l'attrait sexuel a de profond. Il me répondit, après un moment de réflexion : « Non ; ce sont là des fonctions claires, des conséquences de la nutrition. » Très bien ; mais qu'alors on fonde une science qui s'occupera des conséquences obscures des fonctions claires. Pourquoi, par exemple, la fleur a-t-elle le parfum?

sant, montre l'ardeur fiévreuse d'une vie aspirant à l'épanouissement. Comme la fleur, la beauté est impersonnelle; l'effort de l'individu n'y est pour rien. Elle naît, apparaît un moment, disparaît, comme un phénomène naturel. La nature tout entière est elle-même une grande fleur pleine d'harmonie. On n'y trouve pas une faute de dessin. — C'est nous, dit-on, qui y mettons cette eurythmie. — Comment se fait-il alors que l'homme gâte si souvent la nature? Le monde est beau jusqu'à ce que l'homme y touche; le ridicule, les gaucheries, le mauvais goût, les fausses couleurs, les crudités, les laideurs, les saletés, commencent avec l'apparition de l'homme dans ce paradis auparavant immaculé.

Chez l'animal, l'amour a été le principe de la beauté. C'est parce qu'à ce moment l'oiseau mâle fait un effort suprême pour plaire, que ses couleurs sont plus vives et ses formes mieux dessinées (1). Chez l'homme, l'amour a été une école de gentillesse et de courtoisie, j'ajoute de religion et de morale. Une heure où l'être le plus méchant a un mouvement de tendresse, où l'être le plus borné a le sentiment d'une communion intime avec l'univers, est sûrement une heure divine. C'est parce qu'à ce moment-là l'homme entend la voix de la nature, qu'il y contracte de hauts devoirs, y prête des sermens sacrés, y goûte des joies suprêmes ou se prépare de cuisans remords. C'est, en tout cas, l'heure de sa vie passagère où l'homme est le meilleur. La sensation immense qu'il éprouve, quand il sort ainsi en quelque sorte de lui-même, montre qu'il touche véritablement l'infini. L'amour, entendu d'une manière élevée, est ainsi une chose religieuse, ou plutôt fait partie de la religion. Croirait-on que cet antique reste de parenté avec la nature, la frivolité et la sottise aient réussi à le faire envisager comme un reste honteux de l'animalité? Est-il possible qu'une fin aussi sainte que celle de continuer l'espèce ait été attachée à un acte coupable ou ridicule? On prête ainsi à l'Éternel une intention grotesque, une véritable drôlerie.

Le caractère sérieux de l'amour a été oblitéré par la légèreté. Le devoir est sûrement quelque chose de plus haut, puisqu'il n'est accompagné d'aucun plaisir et souvent entraîne de durs sacrifices. Et pourtant l'homme y tient presque autant qu'à l'amour. L'homme est reconnaissant quand on lui donne des raisons de croire au dévoûment; lui prouver le devoir, c'est lui retrouver ses titres de noblesse. On est mal venu à lui proposer de l'en délivrer. Le soin

(1) Les choses ont été renversées par l'humanité. Le vrai analogue de la beauté du mâle, c'est la pudeur de la femme. Un petit air de réserve, de timidité, de sujétion touchante, a fini par devenir pour l'homme quelque chose de plus attrayant que la beauté.

de l'animal pour sa progéniture, une foule de faits qui nous montrent le besoin du sacrifice dans les consciences en apparence les plus égoïstes, prouvent que très peu d'êtres se soustraient tout à fait aux commandemens établis par la nature en vue de fins dont eux-mêmes se soucient fort peu. Le devoir et les instincts de nidification et de couvée chez l'oiseau ont la même origine providentielle. Même dans la vie la plus vulgaire, la part de ce que l'on fait pour Dieu est énorme. L'être le plus bas aime mieux être juste qu'injuste; tous nous adorons, nous prions bien des fois par jour, sans le savoir.

Ces voix, tantôt douces, tantôt austères, d'où viennent-elles? Elles viennent de l'univers, ou, si l'on veut, de Dieu. L'univers, avec qui nous sommes en rapport comme par un conduit ombilical, veut le dévoûment, le devoir, la vertu; il emploie, pour arriver à ses fins, la religion, la poésie, l'amour, le plaisir, toutes les déceptions. Et ce que veut l'univers, il l'imposera toujours; car il a pour appuyer ses volontés des ruses inouïes. Les raisonnemens les plus évidens des critiques ne feront rien pour démolir ces saintes illusions. Les femmes, en particulier, résisteront toujours; nous pouvons dire ce que nous voudrons, elles ne nous croiront pas, et nous en sommes ravis. Ce qui est en nous sans nous et malgré nous, l'inconscient, en un mot, est la révélation par excellence. La religion, résumé des besoins moraux de l'homme, la vertu, la pudeur, le désintéressement, le sacrifice, sont la voix de l'univers. Tout se résume en un acte de foi à des instincts qui nous obsèdent, sans nous convaincre, en l'obéissance à un langage venant de l'infini, langage parfaitement clair en ce qu'il nous commande, obscur en ce qu'il promet. Nous voyons le charme; nous le déjouons; mais il ne sera jamais rompu pour cela. *Quis posuit in visceribus hominis sapientiam?*

De cette résultante suprême de l'univers total, nous ne pouvons dire qu'une seule chose, c'est qu'elle est bonne. Car si elle n'était pas bonne, l'univers total, qui existe depuis l'éternité, se serait détruit. Supposons une maison de banque existant depuis l'éternité. Si cette maison avait le moindre défaut dans ses bases, elle eût mille fois fait faillite. Si le bilan du monde ne se soldait point par un boni au profit des actionnaires, il y a longtemps que le monde n'existerait plus. De l'immense balancement du bien et du mal sort un profit, un reliquat favorable. Ce surplus de bien est la raison d'être de l'univers et la raison de sa conservation. Pourquoi être, s'il n'y avait pas du profit à être? Il est si facile de n'être pas.

Je trouve superficielles les objections que quelques savans élèvent contre le finalisme, en faisant remarquer certaines imperfections

de la nature, les défauts du corps humain, par exemple, tel muscle constituant un levier de l'espèce la moins efficace, l'œil construi avec un singulier à-peu-près. On oublie que les conditions de la création, si l'on peut s'exprimer ainsi, sont limitées par le balancement d'avantages et d'inconvéniens contradictoires. C'est une courbe déterminée par la rencontre de ses coordonnées et écrite d'avance dans une équation abstraite. Un meilleur levier à l'avant-bras nous eût conformés comme des pélicans. Un œil qui éviterait les défauts de l'œil actuel tomberait probablement dans des inconvéniens plus graves. Des cerveaux plus puissans que les meilleurs cerveaux humains se conçoivent; mais ils eussent amené pour ceux qui en auraient été doués des congestions, des fièvres cérébrales. Un homme qui ne serait jamais malade, au contraire, serait probablement condamné à une incurable médiocrité. Une humanité qui ne serait pas révolutionnaire, tourmentée d'utopies, ressemblerait à une fourmilière, à une Chine croyant avoir trouvé la forme parfaite et y restant. Une humanité qui ne serait pas superstitieuse serait d'un positivisme désespérant. Or la nature a une sorte de prévoyance: elle ne crée pas ce qui serait destiné à mourir par un vice interne. Elle devine les impasses et ne s'y engage pas.

Certains inconvéniens du corps sont comme des abus historiques que le progrès de l'évolution n'a pas eu un intérêt suffisant à réformer. Quand l'inconvénient a été assez grave pour tuer l'individu et supprimer l'espèce, la lutte a été à mort; le vice mortel a été corrigé ou l'espèce a disparu; mais quand le vice (par exemple, le prolongement inutile du cæcum) n'était de nature qu'à produire quelques maladies, quelques morts, la nature n'a pas jugé qu'il valût la peine de faire un coup d'état pour si peu de chose. C'est ainsi que, dans une société, l'extirpation des grands abus est plus facile que la correction des petits; car, dans le premier cas, c'est une question de vie et de mort; dans le second, personne n'a assez d'intérêt à la réforme pour engager une lutte radicale. Les objections des savans qui se mettent en garde contre ce qu'ils tiennent pour une résurrection du finalisme portent à fond contre le système d'un créateur réfléchi et tout-puissant. Elles ne portent en rien contre notre hypothèse d'un *nisus* profond, s'exerçant d'une manière aveugle dans les abîmes de l'être, poussant tout à l'existence, à chaque point de l'espace. Ce *nisus* n'est ni conscient, ni tout-puissant; il tire le meilleur parti possible de la matière dont il dispose. Il est donc tout naturel qu'il n'ait pas fait des choses offrant des perfections contradictoires. Il est naturel aussi que la partie du *cosmos* que nous voyons offre des limites et des lacunes, tenant à l'insuffisance des matériaux dont la productivité de la na-

ture disposait sur un point donné. C'est le *nisus* agissant sur la totalité de l'univers qui sera peut-être un jour conscient, omniscient, omnipotent. Alors pourra se réaliser un degré de conscience dont rien maintenant ne peut nous donner une idée.

Au moyen âge, le plus haut résultat du monde, au moins de la planète Terre, était un chœur de religieux chantant des psaumes. La science de notre temps, répondant au désir qu'a le monde de se connaître, atteint des effets bien supérieurs. Le Collège de France est fort au-dessus de la plus parfaite abbaye de l'ordre de Citeaux. L'avenir amènera sans doute de bien plus beaux résultats encore. A l'infini, l'Être absolu, arrivé au comble de ses évolutions déifiques, et se connaissant parfaitement lui-même, réalisera peut-être ces beaux vers du mystique chrétien :

Illic secum habitans in penetralibus,
Se rex ipse suo contuitu beat.

III.

Les deux dogmes fondamentaux de la religion, Dieu et l'immortalité, restent ainsi rationnellement indémontrables; mais on ne peut dire qu'ils soient frappés d'impossibilité absolue. Les touchans efforts de l'humanité pour sauver ces deux dogmes ne doivent pas être taxés de pure chimère. Une conscience générale de l'univers, une âme du monde, sont choses que l'expérience n'a jamais prouvées; mais une molécule d'un de nos os ne se doute pas non plus de la conscience générale du corps dont elle fait partie, de ce qui constitue notre unité.

L'attitude la plus logique du penseur devant la religion est de faire comme si elle était vraie. Il faut agir comme si Dieu et l'âme existaient. La religion rentre ainsi dans le cas de ces nombreuses hypothèses telles que l'éther, les fluides électriques, lumineux, caloriques, nerveux, l'atome lui-même, que nous savons bien n'être que des symboles, des moyens commodes pour expliquer les phénomènes, et que nous maintenons tout de même. Dieu créant le monde en vertu de profonds calculs est une formule bien grossière ; mais les choses se comportent à peu près comme si cela avait eu lieu. L'âme n'existe pas comme substance à part; mais les choses se passent à peu près comme si elle existait. Rien n'a jamais été révélé à aucune famille humaine par des voix surnaturelles, et pourtant la révélation est une métaphore dont l'histoire religieuse a de la peine à se passer. Le paradis éternel promis à l'homme n'a

pas de réalité, et pourtant il faut agir comme s'il en avait ; il faut que ceux qui n'y croient pas surpassent en bonté, en abnégation, ceux qui y croient.

On a coutume de présenter ces grands dogmes consolateurs, Dieu et l'immortalité, comme des postulats de la vie morale de l'humanité ; et certes on a raison à beaucoup d'égards. Agir pour Dieu, agir en présence de Dieu, sont des conceptions nécessaires de la vie vertueuse. Nous ne demandons pas un rémunérateur ; mais nous voulons un témoin. La récompense des cuirassiers de Reichshofen dans l'éternité, c'est le mot du vieil empereur : « Oh ! les braves gens ! » Nous voudrions un mot de Dieu comme celui-là. Les sacrifices ignorés, la vertu méconnue, les erreurs inévitables de la justice humaine, les calomnies irréfutables de l'histoire légitiment ou plutôt amènent fatalement un appel de la conscience opprimée par la fatalité à la conscience de l'univers. C'est un droit auquel l'homme vertueux ne renoncera jamais. Dans les situations héroïques de la Révolution, la nécessité de l'immortalité de l'âme fut réclamée à peu près par tous les partis. Le souci des mémoires et des papiers justificatifs tenait, chez les hommes de ce temps, au même principe. Ils écrivaient, écrivaient, persuadés qu'il y aurait quelqu'un pour les lire. On voulait absolument un juge au-delà de la tombe ; on le demandait à la conscience du monde ou à la conscience de l'humanité. L'humanité est ainsi acculée à cette singulière impasse que, plus elle réfléchit, mieux elle voit la nécessité morale de Dieu et de l'immortalité, et mieux aussi elle voit les difficultés qui s'élèvent contre les dogmes dont elle affirme la nécessité.

Ces difficultés sont des plus graves ; il ne faut pas se les dissimuler. Les anciennes idées religieuses étaient fondées sur le concept étroit d'un monde créé il y a quelques milliers d'années, dont la terre et l'homme étaient le centre. Une petite terre, contenant un nombre compté d'habitans, un petit ciel la surmontant comme une coupole, une cour céleste à quelques lieues en l'air, tout occupée des enfantillages des hommes, des îles des Bienheureux, situées vers l'Ouest, où les morts se rendent en barque, ou bien un paradis de papier que la moindre réflexion scientifique crèvera, voilà le monde qu'un Dieu à grande barbe blanche enserre facilement dans les plis de sa robe. Quand Nemrod tirait ses flèches contre le ciel, elles lui revenaient ensanglantées ; nous avons beau tirer, les flèches ne reviennent plus. L'élargissement de l'idée du monde et la démolition scientifique de l'ancienne hypothèse anthropocentrique, au XVIe siècle, est le moment capital de l'histoire de l'esprit humain. Aristarque de Samos avait eu à cet égard les premières lueurs et

passa pour un impie. La rage de l'Église contre les fondateurs de l'ordre nouveau, Copernic, Giordano Bruno, Galilée, fut de même assez conséquente. Le petit monde sur lequel l'Église avait régné, avec ses dogmes restreints à la terre, était brisé sans retour. Les vues plus modernes sur les âges de la nature et les révolutions du globe, en ouvrant à l'homme la perspective de l'infini du temps en arrière, ont eu le même résultat, d'une façon encore plus démonstrative.

On ne reconstituera pas les anciens rêves. Si la loi du monde était un fanatisme étroit, si l'erreur était la condition de la moralité humaine, il n'y aurait aucune raison pour s'intéresser à un globe voué à l'ignorance. Nous aimons l'humanité, parce qu'elle produit la science ; nous tenons à la moralité, parce que des races honnêtes peuvent seules être des races scientifiques. Si on posait l'ignorance comme borne nécessaire de l'humanité, nous ne voyons plus aucun motif de tenir à son existence. L'humanité qu'appellent de leurs vœux nos réactionnaires serait si insignifiante que j'aimerais autant la voir périr par anarchie et manque de moralité que par sottise. Le retour de l'humanité à ses vieilles erreurs, censées indispensables à sa moralité, serait pire que son entière démoralisation.

Il faut donc en prendre notre parti, et, dans nos vues sur l'univers, éviter le ridicule des provinciaux qui, ne voyant rien au-delà de leur clocher, s'imaginent que tout le monde s'inquiète de leurs affaires, que le roi n'a de souci que pour leur petite ville, que Dieu même a une opinion sur les petites coteries qui la divisent. L'humanité est dans le monde ce qu'une fourmilière est dans une forêt. Les révolutions intérieures d'une fourmilière, sa décadence, sa ruine, sont choses secondaires pour l'histoire d'une forêt. Que l'humanité sombre faute de lumières ou de vertu, qu'elle manque à sa vocation, à ses devoirs, des faits analogues sont arrivés mille fois dans l'histoire de l'univers. Gardons-nous donc de croire que nos postulats soient la mesure de la réalité. La nature n'est pas obligée de se plier à nos petites convenances. A cette déclaration de l'homme : « Je ne peux être vertueux sans telle ou telle chimère, » l'Éternel est en droit de répondre : « Tant pis pour vous. Vos chimères ne sauraient me forcer à changer l'ordre de la fatalité. »

Ce qui affaiblit encore les raisonnemens *a priori* sur ce point, c'est que, parmi les postulats de l'humanité, il y en a de notoirement impossibles. Il faut bien remarquer que le dieu que postule la plus grande partie de l'humanité n'est pas le dieu situé à l'infini, dont nous admettons l'existence comme possible. Ce dieu-là est trop éloigné pour que la piété s'y attache. Ce que veut le vul-

gaire, c'est un dieu qui certainement n'existe pas, un dieu qui s'occupe de la pluie et du beau temps, de la guerre et de la paix, des jalousies des hommes entre eux, que l'on fait changer d'avis en l'importunant. L'humanité, en d'autres termes, voudrait un dieu pour elle, un dieu qui s'intéresse à ses querelles, un dieu particulier de la planète, la gérant en bon gouverneur, comme les dieux provinciaux que rêva le paganisme en décadence. Chaque nation va plus loin; elle voudrait un dieu pour elle seule. Une idole lui conviendrait mieux encore, et, si on laissait un libre cours aux vœux des hommes, ils réclameraient des pouvoirs pour les reliques nationales, pour les images sacrées (1). Que de postulats dont il ne sera tenu aucun compte! L'homme a besoin d'un dieu qui soit en rapport avec sa planète, son siècle, son pays : s'ensuit-il que ce dieu existe? L'homme a besoin d'immortalité personnelle : s'ensuit-il que cette immortalité existe? En d'autres termes, l'homme est désespéré de faire partie d'un monde infini, où il compte pour zéro. Un paradis composé d'un décillion d'êtres n'est pas du tout ce petit paradis en famille, où l'on se connaît, où l'on continue de voisiner, de potiner, d'intriguer ensemble. Il faut demander à Dieu de rapetisser le monde, de donner tort à Copernic, de nous ramener au *cosmos* du Campo-Santo de Pise, entouré des neuf chœurs d'anges, et tenu entre les bras du Christ.

Ainsi, on arrive à ce résultat étrange, que l'immortalité est, *a priori*, le plus nécessaire des dogmes et, *a posteriori*, le plus faible. Comme la fourmi ou l'abeille, nous travaillons par instinct à des œuvres communes dont nous ne voyons pas la portée. Les abeilles cesseraient de travailler, si elles lisaient des articles où on leur dirait qu'on leur prendra leur miel et qu'elles seront tuées en récompense de leur travail. L'homme va toujours, malgré le *sic vos non vobis*. Nous ne voyons pas ce qui est au-dessus de nous ni ce qui est au-dessous de nous; « nous faisons la chaîne, » me disait un esprit supérieur. Les volontés divines sont obscures. Nous sommes un des millions de fellahs qui travaillèrent aux pyramides. Le résultat, c'est la pyramide. L'œuvre est anonyme, mais elle dure; chacun des ouvriers vit en elle. Ce qui ne serait vraiment pas injuste, c'est ce que demandent les ouvriers des manufactures, c'est que nous fussions associés à l'œuvre de l'univers en participation des bénéfices, que nous sussions du moins quelque chose

(1) Voilà pourquoi la dévotion du vulgaire va bien plus aux saints qu'à Dieu. Le déisme pur ne sera jamais la religion du peuple; en fait, le déiste et le vulgaire n'adorent pas le même Dieu. Il y a là un malentendu dont une certaine philosophie a pu se couvrir en temps de guerre, mais dont elle devrait se faire scrupule en temps de paix.

du résultat de notre travail. Or, admis aux labeurs, nous ne sommes pas admis aux dividendes, et même notre salaire nous est assez mal payé. D'autres se mettraient en grève ; nous, nous allons tout de même.

En résumé, l'existence d'une conscience supérieure de l'univers est bien plus probable que l'immortalité individuelle. Nous n'avons d'autre fondement à nos espérances à cet égard que la grande présomption de la bonté de l'être suprême. Tout lui sera un jour possible. Espérons qu'alors il voudra être juste, et qu'il rendra à ceux qui auront contribué au triomphe du bien le sentiment et la vie. Ce sera un miracle. Mais le miracle, c'est-à-dire l'intervention d'un être supérieur, qui maintenant n'a pas lieu, pourra un jour, quand Dieu sera conscient, être le régime normal de l'univers. Les rêves judéo-chrétiens, plaçant au terme de l'humanité le règne de Dieu, conservent encore ici leur grandiose vérité. Le monde, gouverné maintenant par une conscience aveugle ou impuissante, pourra être gouverné un jour par une conscience plus réfléchie. Toute injustice alors sera réparée, toute larme séchée. *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum.*

L'huître à perles me paraît la meilleure image de l'univers et du degré de conscience qu'il faut supposer dans l'ensemble. Au fond de l'abîme, des germes obscurs créent une conscience singulièrement mal servie par les organes, prodigieusement habile cependant pour atteindre ses fins. Ce qu'on appelle une maladie de ce petit *cosmos* vivant amène une sécrétion d'une beauté idéale, que les hommes s'arrachent à prix d'or. La vie générale de l'univers est, comme celle de l'huître, vague, obscure, singulièrement gênée, lente par conséquent. La souffrance crée l'esprit, le mouvement intellectuel et moral. Maladie du monde, si l'on veut, en réalité perle du monde, l'esprit est le but, la cause finale, le résultat dernier et certes le plus brillant du monde que nous habitons. Il est bien probable que, s'il y a des résultantes ultérieures, elles sont d'un ordre infiniment plus élevé.

ERNEST RENAN.

L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

DEPUIS

LA FONDATION DE L'INSTITUT

III[1].

LA CLASSE DES BEAUX-ARTS SOUS LE CONSULAT ET SOUS L'EMPIRE.

Lorsque le XIXe siècle s'ouvrit, les quatre sections des beaux-arts comprises dans la troisième classe de l'Institut se trouvaient encore composées à peu près comme elles l'avaient été à l'origine. Sauf Grandménil, de la Comédie-Française, qui dans la section de musique et de déclamation avait remplacé son camarade Préville démissionnaire, sauf les successeurs des architectes Boullée et de Wailly morts, l'un en 1798, l'autre en 1799, les membres de ces quatre sections étaient ceux-là mêmes qui avaient été appelés à en faire partie dès 1795. Quant aux vingt-quatre associés non-résidans que l'Institut avait nommés au commencement de l'année 1796, deux d'entre eux seulement n'existaient plus; les autres, dont quelques-uns devaient, comme Prud'hon et l'architecte Heurtier, devenir plus tard membres résidans, continuaient de figurer sur la liste du personnel de l'Institut, mais, en réalité, à titre presque

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juillet.

uniquement honorifique. Forcément étrangers aux travaux que leurs confrères de Paris avaient la mission d'accomplir, assez peu actifs pour leur propre compte, les associés non-résidans ne servaient guère qu'à compléter le chiffre réglementaire que les fondateurs de l'Institut avaient jugé bon de fixer. Aussi, même avant le jour où un arrêté consulaire vint supprimer les associés non-résidans, l'inutilité était-elle généralement reconnue de ces prétendus coopérateurs qui, loin de contribuer à fortifier la vie et à étendre l'influence du corps auquel ils appartenaient, ne faisaient que compromettre l'autorité de celui-ci, aussi bien par leur propre inaction présente que par la valeur équivoque ou l'insuffisance de leurs titres dans le passé.

Et ce n'était pas seulement de ce côté qu'il y avait des réformes à faire ou des améliorations de détail à tenter. Quoique plusieurs années se fussent écoulées déjà depuis la fondation de l'Institut, plus d'une question de discipline intérieure n'était pas encore résolue, plus d'une prescription relative aux occupations en commun des diverses classes demeurait à peu près à l'état théorique. En outre, l'expérience avait démontré la nécessité de modifier l'organisation même de ces classes; de composer chacune d'elles d'élémens moins mélangés et, pour ce qui concernait en particulier la troisième classe, d'en renouveler les conditions en la dédoublant, de manière à donner aux deux groupes d'écrivains et d'artistes dont elle avait été primitivement formée des attributions indépendantes et un champ d'action séparé.

Le premier consul avait gardé pour tout ce qui intéressait l'honneur ou l'influence de l'Institut les premiers sentimens et le zèle du général Bonaparte. Même à l'époque où la seconde campagne d'Italie le retenait loin de la France, il s'occupait des affaires intérieures du corps auquel, dans ses bulletins militaires d'alors comme naguère dans ses proclamations à l'armée d'Égypte, il se glorifiait d'appartenir. Sept jours avant la bataille de Marengo, le 5 juin 1800, il écrivait à ses collègues du consulat pour désapprouver une mesure tendant à la suppression d'un journal qui avait raillé l'Institut à propos d'une décision récemment prise. « Le rapport du ministre pour la suppression de l'*Ami des lois*, disait-il dans sa lettre, ne me paraît pas du tout fondé en raison. Il me semble que c'est rendre l'Institut odieux que de supprimer un journal parce qu'il a lâché quelques quolibets sur cette société qui est tellement respectée en Europe qu'elle est au-dessus de pareilles misères. Je vous assure que, comme président de l'Institut (1), il s'en faut de peu que je ne proteste. Qu'on dise, si l'on veut, que le soleil tourne,

(1) Bonaparte avait été élu président de la première classe, le 22 mars 1800.

que c'est la fonte des glaces qui produit le flux et le reflux, et que nous sommes des charlatans : il doit régner la plus grande liberté (1)... »

Que celui qui proclamait ainsi les droits de la liberté n'ait pas toujours par ses propres actes soutenu la cause dont il se faisait ce jour-là le champion, c'est ce qu'il serait sans doute assez superflu de rappeler; mais il n'y a que justice à reconnaître qu'il resta beaucoup plus fidèle à sa confiance dans l'autorité morale de l'Institut. S'il lui est arrivé quelquefois, — lors de l'élection de Chateaubriand par exemple, — de se laisser aller à des emportemens de mauvaise humeur contre les personnes, il n'a jamais cessé de se montrer ouvertement favorable à l'institution même et de travailler, soit à en consolider les bases, soit à en faciliter les développemens.

La réorganisation de l'Institut en 1803 est un des premiers et des plus éclatans témoignages de cette sollicitude de Napoléon pour les intérêts du grand corps que la Convention avait eu la gloire d'établir, mais dont elle s'était hâtée de fixer les conditions réglementaires avec plus de générosité dans les intentions que d'esprit pratique et de prévoyance. Nous avons essayé dans les chapitres qui précèdent d'indiquer quelques-uns des inconvéniens inhérens à l'organisation primitive de l'Institut, particulièrement ceux qu'entraînait, pour le libre fonctionnement et même pour le recrutement de chaque classe, cette doctrine de l'unité à outrance qu'on avait entendu faire prévaloir sur tout le reste. Ce fut pour corriger ces imperfections du décret de 1795, et aussi pour en combler sur plus d'un point les lacunes, qu'un arrêté consulaire, en date du 3 pluviôse an IX (23 janvier 1803), vint modifier la lettre et, dans une certaine mesure, l'esprit même des lois qui avaient jusqu'alors régi l'Institut.

Aux termes de cet arrêté, — œuvre personnelle du premier consul et signée de son nom à l'exclusion de ceux de ses deux collègues, — l'Institut se trouvait divisé en quatre classes, au lieu des trois qui l'avaient d'abord composé. La première, dite des *Sciences physiques et mathématiques*, comprenait soixante-cinq membres, plus huit associés étrangers et cent correspondans, en remplacement des associés non-résidans désormais supprimés dans cette classe comme dans les autres. En outre, elle s'augmentait de la section de *Géographie*, qui avait depuis 1795 appartenu à la classe des sciences morales et politiques.

La seconde classe, *Langue et littérature françaises*, avait quarante membres, dont plusieurs membres de l'ancienne Académie

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. VI, p. 132.

française laissés de côté lors de la première organisation de l'Institut; d'autres sortant, comme Volney, Garat, Bernardin de Saint-Pierre, etc., de la classe, maintenant supprimée, des sciences morales et politiques; d'autres enfin, comme Delille, Lebrun, Ducis, etc., de la classe de la littérature et des beaux-arts.

Dans la troisième classe, *Histoire et littérature anciennes,* comprenant également quarante membres, on avait fait entrer, outre plusieurs membres de l'ancienne seconde classe ou de l'ancienne Académie royale des inscriptions, les six érudits qui, dans la classe de la littérature et des beaux-arts, avaient composé la section dite des *Antiquités et monumens.*

Enfin le nombre des artistes réunis dans la quatrième classe, au lieu de rester limité à vingt-quatre comme dans l'ancienne classe de la littérature et des beaux-arts, était élevé à vingt-huit, non compris un secrétaire perpétuel, et devait se compléter tout d'abord par des nominations que le gouvernement ou plutôt que le premier consul se réservait de faire directement. De plus, une nouvelle section, la section de *Gravure* (1), venait s'ajouter aux sections maintenues de peinture, de sculpture, d'architecture et de musique, — sauf, pour celle-ci, la réduction à trois des six membres dont elle se composait quand elle était à la fois section de déclamation et de musique, et l'obligation de n'admettre à l'avenir aucun représentant de l'art de la déclamation. Or ceux qui étaient devenus membres de l'Institut à ce titre, Grandménil et Monvel (2), n'avaient pas personnellement démérité et ne pouvaient par conséquent être expulsés sans une iniquité véritable. On prit le parti, pour leur faire place, de laisser deux fauteuils vacans dans la section de peinture, de manière à ce que le nombre réglementaire des membres composant l'ensemble de la quatrième classe ne fût pas dépassé. Monvel et Grandménil demeurèrent annexés à la section de *Musique*, le premier jusqu'à ce que sa mort, survenue en 1812, permît à la section de peinture de lui donner un successeur dans ses propres rangs : le second, en attendant qu'on le casât dans la section de *Théorie et d'histoire de l'art* créée en 1815, supprimée au bout de quelques mois, après quoi il fut attaché de nouveau à la section de musique, à laquelle il appartenait encore lorsqu'il mourut en 1816. Le nombre des associés étrangers destinés à compléter la quatrième classe restait d'ailleurs fixé à huit (3), et celui

(1) Les trois membres nommés par arrêté du gouvernement pour composer cette nouvelle section furent : Bervic, graveur en taille-douce; Dumarest, graveur en médailles, et Jeuffroy, graveur en pierres fines.

(2) Molé, nommé par arrêté du Directoire exécutif au mois de novembre 1795, et Préville, élu quelques jours plus tard par l'Institut, n'existaient plus en 1803.

(3) Tel avait été, en effet, le chiffre déterminé par la loi du 3 brumaire an IV (25 oc-

des correspondans appelés, dans la classe des beaux-arts comme dans les trois autres classes de l'Institut, à remplacer désormais les associés non-résidans, ne devait pas dépasser trente-six.

Ainsi, d'une part simplification des rouages trop compliqués, de l'autre suppression des rouages inutiles; répartition plus logique que par le passé des membres de l'Institut dans les diverses classes; restrictions prudemment apportées à l'exercice de leurs fonctions collectives, sans que pour cela les liens les unissant les uns aux autres risquassent de se relâcher plus que de raison, encore moins de se rompre, — tels étaient, tels sont encore, malgré quelques modifications de détail, les avantages résultant des mesures prises en 1803.

Est-ce à dire que, dans l'arrêté consulaire qui réorganisait l'Institut, tout doive être absolument approuvé? Quelques-unes des dispositions de cet arrêté nous semblent au contraire autoriser les réserves, particulièrement celle qui conférait à chacune des quatre classes de l'Institut le droit de se recruter, le cas échéant, dans les autres classes. La première classe, par exemple, pouvait élire jusqu'à six de ses membres parmi les membres appartenant déjà à l'Institut; la seconde pouvait en élire douze et la troisième neuf. Enfin, la classe des beaux-arts, dont le caractère tout spécial ressortait des titres mêmes donnés aux sections qui la composaient, cette compagnie de peintres, de sculpteurs et d'architectes, de graveurs et de musiciens, devenait maîtresse d'ouvrir ses rangs, si bon lui semblait, à des mathématiciens de la première classe ou à des écrivains de la seconde, et de les transformer ainsi de sa propre autorité en artistes. Était-ce raisonnable, était-ce juste? Que des savans de profession pussent se rencontrer dont le mérite comme tels fût doublé d'un talent littéraire assez remarquable pour que l'on songeât à récompenser l'un après avoir une première fois récompensé l'autre : passe encore, bien que, le plus souvent, cette seconde consécration ne dût guère accroître qu'en apparence l'importance de ceux qui la recevraient; mais comment admettre que les mêmes hommes ou leurs pareils, que des érudits ou des lettrés, si éminens qu'ils fussent, se trouveraient en mesure de

tobre 1795). Seulement, aucun de ces huit associés étrangers dont chaque classe de l'Institut devait faire choix dès lors n'avait été nommé encore quand le XVIIIe siècle prit fin. Ce ne fut qu'en 1801 qu'on se décida à se conformer sur ce point aux prescriptions de la loi. La classe de la littérature et des beaux-arts élut cette année-là même l'illustre Haydn, l'année suivante, le sculpteur Canova et les poètes Klopstock et Wieland. Lorsque, en vertu de l'arrêté qui réorganisait l'Institut, la troisième classe fut devenue, en 1803, la classe des beaux-arts exclusivement, elle nomma aussitôt, pour compléter le nombre de ses huit associés étrangers : les peintres Appiani et Benjamin West, le sculpteur Sergel et l'architecte Calderari, le compositeur de musique Guglielmi et le graveur Morghen.

justifier le choix qu'on pourrait faire d'eux à titre d'artistes? Aussi, en ce qui concerne la quatrième classe, l'article de l'arrêté de 1803 qui lui permettait d'emprunter aux autres classes de l'Institut jusqu'à six membres pour les faire entrer dans ses sections, demeura-t-il en tout temps et en toute occasion comme non avenu. Sauf quelques-uns de ses secrétaires perpétuels ou de ses académiciens libres (1), aucun membre de cette quatrième classe, aussi bien avant qu'après l'époque où elle eut reçu le nom d'Académie des Beaux-Arts, ne fut choisi ailleurs que parmi des candidats étrangers jusqu'alors à l'Institut et dans les rangs des artistes proprement dits.

En outre, la faculté laissée aux différentes classes de se compléter ainsi par l'élection de trente-trois membres appartenant déjà à l'Institut, — ce qui en réalité pouvait réduire à cent trente-huit le nombre des membres fixé à cent soixante et onze pour l'ensemble du corps, — cette sorte d'invitation officielle au cumul ne risquait-elle pas d'apporter un grave préjudice aux intérêts des candidats du dehors et, à l'intérieur, de compromettre sinon de démentir les principes d'égalité qu'on s'était appliqué à faire prévaloir? Ne semblait-on pas par là tendre à introduire le régime de la faveur, du privilège tout au moins, dans une assemblée composée d'hommes réputés dignes des mêmes honneurs, investis des mêmes droits, classés par leurs pairs au même rang, et entre lesquels, au point de vue de leur valeur relative, il ne devait appartenir qu'à l'opinion publique d'établir des comparaisons et de relever des différences? Les fondateurs de l'Institut avaient apparemment pressenti le danger, puisqu'un des articles de la loi de 1795 (2) déclarait « qu'aucun membre de l'Institut ne pourrait faire partie de deux classes différentes. » En levant cette interdiction, le législateur de 1803 commettait une imprudence que devait aggraver encore, treize ans plus tard, l'ordonnance par laquelle Louis XVIII décidait que « les membres de chaque académie pourraient être élus aux trois autres académies. »

On ne s'est pas fait faute depuis lors de profiter de la latitude, et, aujourd'hui moins que jamais, la jurisprudence admise sur ce point ne paraît près de tomber en désuétude. L'Académie française à l'heure présente compte onze membres, — plus

(1) Des six secrétaires perpétuels que l'Académie des beaux-arts a eus jusqu'à ce jour, quatre ont appartenu à l'Académie des inscriptions; les deux autres ont été pris dans le sein de l'Académie même. Quant aux académiciens libres, depuis 1816, c'est-à-dire depuis l'époque où ils furent institués, quatre d'entre eux, — le comte de Choiseul-Gouffier, le duc de Richelieu, Charles Blanc et M. le duc d'Aumale, — ont fait partie à la fois de l'Académie des beaux-arts et de l'Académie française.

(2) Titre IV, art. 4.

du quart de la compagnie, — appartenant à d'autres classes de l'Institut. Il n'y a rien là que de parfaitement légal sans doute; mais n'y a-t-il pas là aussi quelque abus dans l'exercice du droit conféré, et ne serait-il pas plus avantageux pour tout le monde qu'on usât désormais de ce droit avec plus de réserve ou, mieux encore, qu'on prît le parti d'y renoncer?

Cette égalité absolue entre tous les membres de l'Institut dont on avait entendu à l'origine faire la condition fondamentale de leur association et que l'arrêté de 1803 ne laissait pas, au moins sur un point, de mettre en péril, on s'était d'autre part donné le soin de la confirmer par des résolutions secondaires et par des mesures de détail. Pour la rendre sensible aux regards comme on s'était efforcé d'en faire pénétrer l'idée dans les esprits, il avait paru utile de soumettre les membres des quatre classes à l'obligation de porter un costume uniforme, tant dans les séances publiques qu'ils devaient tenir ou le jour des funérailles d'un des leurs, que dans les cérémonies où ils seraient appelés à figurer à leur rang avec les grands corps de l'État (1). C'était là du reste une innovation. Les anciennes académies n'avaient pas eu de costume officiel; les membres des assemblées politiques de la Révolution postérieures à la Constituante avaient siégé en habits de ville; mais, à l'époque du Directoire, le goût des marques distinctives et des accoutremens fastueux avait si bien remplacé les habitudes de simplicité que, depuis les représentans du pouvoir exécutif et les législateurs des deux conseils jusqu'aux administrateurs de tout ordre, on en était venu, sous prétexte de s'assurer le respect, à s'affubler de vêtemens d'un caractère niaisement théâtral.

Les membres de l'Institut n'avaient eu garde pour leur compte de se faire les complices de cette manie. Ils savaient trop bien que leur crédit et leur dignité morale n'avaient nul besoin de s'empanacher, pour ainsi dire, et que l'un et l'autre s'imposeraient d'autant mieux qu'ils affecteraient de moins pompeux dehors; mais encore fallait-il qu'on pût reconnaître entre tous les autres des hommes qui par leurs mérites exceptionnels honoraient si haute-

(1) La place qu'il appartenait à l'Institut d'occuper en pareil cas avait été déterminée dès l'année 1798. Dans une fête que le Directoire avait eu l'idée, très fâcheuse d'ailleurs, de consacrer à la célébration du premier anniversaire du 18 fructidor, l'ordre de préséance pour les quarante-quatre groupes dont se composait la procession officielle avait été réglé de telle sorte que le groupe formé par l'Institut venait trente-neuvième, n'ayant derrière lui que le « tribunal de cassation, les ambassadeur étrangers, l'état-major de Paris, les ministres et le Directoire. » Aujourd'hui, c'est dans un ordre inverse que se forment les cortèges officiels. Les grands corps de l'État prennent la tête au lieu de marcher, comme autrefois, à la fin. Le Parlement (sénat et chambre des députés) passe le premier; puis viennent le conseil d'État, la cour de cassation, la cour des comptes et l'Institut, qui précède immédiatement la cour d'appel.

ment le pays. Dans la correspondance entamée par eux avec le ministre de l'intérieur au commencement de l'année 1801, les membres de l'Institut s'étaient contentés de faire ressortir la convenance, la nécessité même d'ajouter à la médaille qui consacrait leur titre et qu'ils recevaient après leur élection, un insigne extérieur quelconque, ruban, brassard ou écharpe. On leur répondit, au nom du premier consul, par l'offre d'un costume spécial, avec la faculté pour eux d'en indiquer la forme et les couleurs. C'était plus qu'ils n'avaient demandé; ce n'était pas trop, même à leurs propres yeux, puisque en leur laissant le soin de régler à leur gré ce costume, — et la classe des beaux-arts fut naturellement chargée d'en fournir le projet, — on leur ôtait d'avance toute crainte d'avoir à subir les intempérances du goût pittoresque qui venait de sévir ailleurs. Aussi s'acquittèrent-ils de leur tâche sans retard et avec la réserve qui convenait. Approuvé par un arrêté du premier consul en date du 23 floréal an x (13 mai 1801), l'uniforme qu'ils avaient choisi est celui que leurs successeurs portent encore aujourd'hui. Dès la seconde séance publique tenue dans le cours de la même année 1801 par les quatre classes, les membres de l'Institut se montrèrent pour la première fois revêtus de l'habit noir à broderies vertes.

Cependant, aux conditions nouvelles faites en 1803 à l'Institut par l'arrêté du premier consul, l'empereur Napoléon allait bientôt ajouter l'installation des quatre classes dans des bâtimens exclusivement affectés à leur service et qui, de nos jours, ont gardé la même destination. On a vu qu'à l'époque de sa fondation l'Institut avait été établi au Louvre dans les locaux occupés jusqu'à leur suppression par les anciennes académies, c'est-à-dire qu'on l'avait mis en possession de la salle des Cariatides pour ses séances publiques et, pour ses séances particulières, des salles du premier étage, précisément au-dessus de celle-ci. Un peu plus tard ces locaux s'augmentèrent, au profit de la classe des beaux-arts, d'une partie des salles consacrées aujourd'hui à l'exposition des dessins, en sorte que, au temps du consulat, l'Institut avait à sa disposition la presque totalité du premier étage de l'aile dont le pavillon de l'Horloge forme le centre; mais ni le reste de cet étage, ni le rez-de-chaussée qu'il surmonte ne lui appartenaient. Là, comme dans les trois autres corps de bâtiment encadrant la cour du Louvre, se trouvaient des magasins encombrés d'objets d'art de toutes sortes ou de meubles, des logemens et des ateliers concédés par l'état à un certain nombre d'artistes ou même à de simples artisans, mouleurs, ébénistes, ciseleurs, etc. Depuis les pièces sans destination fixe qu'on livrait tantôt aux restaurateurs des tableaux

du Muséum, tantôt aux entrepreneurs de quelque exposition (1), jusqu'aux ateliers particuliers de plusieurs jeunes peintres déjà célèbres, ou de survivans de l'ancienne Académie royale, jusqu'aux ateliers que David avait un peu partout, tant pour lui-même que pour ses nombreux élèves (2), — c'était, d'un bout à l'autre du Louvre, une succession de salles ou de galeries coupées dans leur hauteur par des entresols ou divisés tant bien que mal par des cloisons, suivant les besoins de chaque habitant; des escaliers interrompus ou détournés de leur direction primitive; des corridors dont on avait fermé une des issues pour y établir des cabinets de débarras ou des chambres; c'était, suivant le témoignage d'un homme qui avait vécu dans ce dédale de voies incertaines et de demeures bizarrement enchevêtrées, « une suite de cahutes qu'on avait laissé maçonner intérieurement,.. et qui, tirant toutes leur jour de la grande cour, mettaient dans l'obscurité le reste des vastes galeries dont les murs, ainsi que les charpentes de la toiture, étaient à nu (3). » Encore faut-il ajouter, sur la foi du même écrivain, que les outrages dont la grossièreté des mœurs romaines souillait alors le seuil des plus somptueux palais se renouvelaient ici effrontément : il était grand temps qu'un autre Hercule entreprît de nettoyer ces modernes écuries d'Augias contiguës aux lieux mêmes où s'assemblait le sénat des lettres, des sciences et des arts, et à ce musée d'anciens chefs-d'œuvre maintenant plus riche, plus glorieusement peuplé que jamais.

Il y avait donc un double motif pour que l'Institut ne continuât pas d'être logé au Louvre : d'une part, la cessation nécessaire d'une promiscuité compromettante pour sa dignité, de l'autre l'obligation

(1) C'est ainsi que le tableau de David, *les Sabines*, fut exposé, du 21 décembre 1799 au mois de janvier 1804, dans la partie du Louvre où se trouvent aujourd'hui la salle dite des pastels et la première de celles qui renferment les objets provenant des collections de M. Thiers. On sait que, par une innovation qui lui fut vivement reprochée à cette époque et depuis lors, David, s'autorisant des usages admis pour les *exhibitions* anglaises, exigea de ceux qui venaient voir son tableau le paiement d'un droit d'entrée. La somme qu'il se procura par ce moyen s'éleva, dit son petit-fils, « à 72,000 livres. » (*Le peintre Louis David*, p. 387.) Lorsque David eut ouvert cette exposition au Louvre, Regnault voulut en organiser une pour son propre compte sous le même toit et dans les mêmes conditions; mais, loin d'attirer la foule comme *les Sabines*, ses tableaux, — *Hercule délivrant Alceste*, *la Mort de Cléopâtre* et *les Trois Grâces*, — obtinrent à peine les regards et les offrandes de quelques curieux.

(2) Des ateliers à l'usage de David ou à celui des jeunes gens auxquels il donnait ses leçons, plusieurs se trouvaient dans ce qui forme aujourd'hui la cage du grand escalier, construit sous le premier empire à l'angle de la colonnade et de la face nord du Louvre. Un autre atelier, dans lequel David exécuta son tableau des *Sabines*, avait été pratiqué dans les combles de la partie du palais qui fait face au pont des Arts.

(3) Delécluze, *Louis David, son école et son temps*, p. 16.

de laisser le champ libre aux travaux qu'exigeraient la restauration et l'achèvement du palais dans un coin duquel on l'avait établi un peu à l'aventure. Mais où trouver un monument approprié d'avance aux services qu'il s'agissait d'installer? Comment, à moins de les construire tout exprès, mettre à la disposition de l'Institut des murs qui ne fussent en désaccord, ni par trop de faste avec le caractère d'un établissement scientifique, ni par trop de simplicité avec l'importance des hommes et des travaux qu'ils auraient à abriter? Faute de mieux, on s'accommoda de l'ancien collège des Quatre-Nations que son aspect monumental et sa situation à proximité d'autres grands édifices publics semblaient, malgré les inconvéniens des distributions intérieures, rendre digne de la haute destination qu'on prenait le parti de lui donner (1). Un architecte qui devait, vingt ans plus tard, devenir membre de l'Académie des beaux-arts, M. Vaudoyer, fut chargé de transformer en salle de séances publiques l'ancienne église du collège et d'utiliser les autres bâtimens de manière à y aménager, outre des pièces réservées à chacune des quatre classes, une bibliothèque spéciale, indépendante de la bibliothèque Mazarine et exclusivement à l'usage des membres de l'Institut, des bureaux pour le secrétariat, enfin des salles de diverses grandeurs, tant pour les concours annuels des aspirans aux prix de Rome que pour les études quotidiennes des élèves admis à dessiner ou à modeler d'après le modèle vivant, sous la direction de professeurs pris dans le sein de la classe des beaux-arts (2).

(1) On sait que le collège des Quatre-Nations ou collège Mazarin, fondé par les héritiers de Mazarin en exécution d'une de ses dernières volontés, était destiné à recevoir soixante élèves originaires des provinces limitrophes de l'Italie, de l'Allemagne, de la Flandre et de l'Espagne conquises sous le ministère du cardinal. Le collège des Quatre-Nations conserva sa destination jusqu'à la Révolution. A cette époque, il fut converti en prison pour dettes; un comité révolutionnaire y tint ensuite ses séances, et, lors de la réorganisation générale de l'instruction publique, une des écoles centrales supérieures créées par la Convention y fut momentanément installée. Enfin, après avoir été, en 1801, affecté à l'École des beaux-arts, l'ancien collège des Quatre-Nations fut attribué à l'Institut de France par un décret en date du 10 ventôse an XIII (1er mars 1805).

(2) Sans être, à proprement parler, un corps enseignant, comme l'avait été l'ancienne Académie royale de peinture, la quatrième classe de l'Institut ne se trouvait pas pour cela privée de toute influence sur l'éducation des jeunes artistes. Cette influence, elle l'exerçait par le choix même de ceux de ses membres qu'elle jugeait bon d'appeler à ces fonctions de professeur et que, jusqu'en 1863, elle continua de désigner aux ministres à qui appartenait le droit de nomination définitive; mais son rôle en matière d'enseignement officiel ne s'étendait pas au-delà de cette intervention indirecte. C'est donc bien à tort qu'on le confond assez ordinairement avec la fonction, indépendante en réalité, et les attributions toutes spéciales de l'École des beaux-arts. Cette école n'a jamais été et n'est pas plus une annexe de l'Académie des beaux-arts que l'École polytechnique ne relève de l'Académie des sciences ou l'École de droit de l'Académie

Étant donné le plan des bâtimens dont il fallait, bon gré mal gré, tirer parti et, spécialement, celui de l'ancienne église, la tâche n'était pas de nature à exciter beaucoup l'imagination d'un architecte. M. Vaudoyer se contenta de demander conseil à son bon sens et, là où il ne pouvait en réalité faire acte d'invention personnelle, de travailler de son mieux à adapter l'œuvre d'autrui aux exigences du programme qu'il avait à remplir; dût-il, en raison même des conditions imposées par les constructions primitives, n'obtenir que des résultats incomplets. Il ne dépendait pas de lui, par exemple, d'avoir pleinement raison des difficultés que présentaient, — soit pour la sonorité des murs dans lesquels les orateurs prononceraient leurs discours, soit pour l'aménagement des places destinées aux auditeurs, — la hauteur excessive du corps de bâtiment principal et le renfoncement des anciennes chapelles du pourtour, aussi bien que celui du sanctuaire qui se trouvait sous la coupole du petit dôme, au fond de l'église (1). En établissant des amphithéâtres dans le centre du monument et dans la partie inférieure des chapelles, des tribunes dans la partie supérieure, en construisant à mi-hauteur du dôme une coupole intermédiaire ayant pour effet d'empêcher jusqu'à un certain point la déperdition de la voix, on fit à peu près tout ce qu'il était possible de faire pour atténuer les inconvéniens inhérens à la forme même et aux dimensions du local qui avait été choisi; mais il ne s'ensuit pas, tant s'en faut, que tout soit au mieux pour cela. Certes, au point de vue pratique, la salle des séances publiques de l'Institut n'est pas, à beaucoup près, la plus avantageuse qu'on puisse imaginer; et, quant aux décorations qu'elle recevait au commencement de ce siècle, — depuis les tristes *Muses* en grisaille de la coupole jusqu'au maigre mobilier à l'usage des orateurs et des membres du bureau, — il serait, je le crains, assez difficile pour le regard de s'y intéresser ou de s'y plaire. Et pourtant, si défectueuses qu'en soient forcément les dispositions architectoniques, si surannés ou

des sciences morales. Seule, l'Académie de France à Rome est sous le patronage légal et sous l'autorité immédiate de l'Académie des beaux-arts.

(1) L'espace réservé au sanctuaire était celui qu'occupent aujourd'hui le bureau dans les séances publiques et la travée centrale du vestibule qui s'étend derrière la cloison à laquelle ce bureau est adossé. Aux deux côtés, — c'est-à-dire dans la première et dans la troisième travée du vestibule actuel, — s'ouvraient deux chapelles qui devaient servir de lieu de sépulture aux membres de la famille Mazarin et dans l'une desquelles avait été érigé le tombeau du cardinal, par Coysevox. Ce monument magnifique s'élevait le long du mur de fond de la chapelle dont il s'agit à la place même où se trouve maintenant la statue de Napoléon Ier, sculptée, en 1807, par Roland. Transporté pendant la période révolutionnaire au Musée des Petits-Augustins, et, après la destruction de ce Musée, au Louvre, le tombeau de Mazarin orne aujourd'hui dans ce palais une des salles consacrées aux chefs-d'œuvre de la sculpture française.

si pauvres qu'en puissent paraître les ornemens, cette salle emprunte de son histoire même, des traditions qu'elle perpétue et des souvenirs qu'elle évoque, une majesté dont nulle part, fût-ce en face des murs les plus beaux ou les plus riches, on ne saurait trouver l'équivalent.

Plus d'une fois, notamment sous le second empire, on a eu la pensée de déplacer l'Institut, pour lui donner, disait-on, une demeure plus digne de lui, en même temps qu'on exprimait l'intention d'augmenter le chiffre, resté invariable depuis l'origine, de l'indemnité allouée aux membres des diverses académies. Ce double projet heureusement n'a pas eu de suites, et il faut souhaiter qu'à aucune époque on ne soit tenté de le reprendre, parce que, en prétendant honorer davantage ceux qu'il intéresse, on courrait le risque en réalité de les amoindrir, eux et leur situation. La petite somme de quinze cents francs que chaque membre de l'Institut reçoit annuellement ne peut, aux yeux de personne, représenter rien de plus qu'une simple indemnité, et c'est en effet comme telle qu'elle est, et qu'elle a été de tout temps inscrite au budget de l'Institut. La grossir, ce serait, au moins en apparence, la convertir en traitement, par conséquent assimiler une dignité à une fonction et les hommes qui en sont revêtus à ceux que l'État rémunère pour des travaux accomplis par son ordre ; ce serait en un mot dénaturer le caractère tout honorifique, tout indépendant, tout désintéressé, que comporte le titre même de membre de l'Institut, et introduire une question de profit pécuniaire là où il ne saurait y avoir de place que pour les privilèges du talent. Le déplacement de l'Institut pourrait également, dans une certaine mesure, diminuer le prestige attaché à des coutumes déjà presque séculaires, et affaiblir auprès du public l'autorité de ces communications académiques auxquelles manqueraient, dans le lieu où elles seraient faites, les échos pour ainsi dire qu'elles éveillent si sûrement aujourd'hui. C'est dans ces murs où tant d'hommes illustres ou justement respectés se sont succédé depuis plus de quatre-vingts ans, où tant de voix éloquentes ont, chacune à leur tour, célébré le beau sous toutes ses formes, le bien à tous ses degrés, où beaucoup de ceux-là mêmes qui devaient un jour les décerner sont venus dans leur jeunesse recevoir les couronnes promises aux débutans d'élite, — c'est dans ces murs imprégnés des souvenirs glorieux du passé que l'Institut de France est à sa vraie place et qu'il doit continuer de siéger, sous peine de compromettre quelque chose de sa signification historique et de son crédit extérieur.

L'honneur d'inaugurer cette salle maintenant si bien consacrée revint à la classe des beaux-arts. La première des six cent neuf séances publiques tenues jusqu'à ce jour dans l'ancienne église du

collège Mazarin (1) eut lieu, le 4 octobre 1806, sous la présidence de l'architecte Heurtier. Elle fut remplie presque entièrement par la lecture d'un morceau de circonstance dans lequel, suivant le goût du temps, le secrétaire perpétuel de la classe, Joachim Lebreton, ne manquait pas de rappeler à propos du fait présent les exemples d'Athènes et de Rome. « Quand les anciens, disait-il, inauguraient un temple, ils commençaient par invoquer la divinité qui devait y être honorée... S'il était dans nos mœurs, dans les opinions modernes de diviniser de même les idées morales, les vertus, les affections de l'âme, quels beaux rapprochemens, messieurs, ne pourrions-nous pas faire aujourd'hui que les arts, les sciences et les lettres prennent possession de ce nouveau temple !.. Mais si nous sommes moins riches que les anciens en fictions ingénieuses, moins heureux en allusions sentimentales, qu'il nous soit permis cependant de les imiter en quelque chose dans cette solennité. Nous invoquerons le génie de la France : puisse-t-il ne pas cesser d'être fécond en grands artistes, en grands talens dans tous les genres ! » Après quoi, et pour utiliser apparemment ce qui restait de l'antique fonds des « allusions sentimentales, » l'orateur s'empressait de « déposer sur l'autel de Minerve, » autrement dit de présenter à ses confrères et au public, le compte rendu des travaux de la classe à laquelle il appartenait.

L'importance et la variété de ces travaux prouvaient d'ailleurs que, depuis que son action avait cessé de se confondre avec celle de l'Institut tout entier, depuis le jour où elle avait commencé d'avoir sa responsabilité propre et sa fonction distincte, la classe des beaux-arts s'était vaillamment acquittée des tâches qu'elle s'était prescrites. Grâce à elle, l'Académie de France à Rome, déserte depuis 1792, s'était repeuplée et, parmi les jeunes artistes qui s'y trouvaient réunis, plusieurs déjà en rajeunissaient avec éclat les traditions ; les musiciens et les graveurs, qui ne pouvaient, aux termes des anciens statuts, aspirer au titre de pensionnaires, avaient été officiellement reconnus aptes à l'obtenir, ceux-ci depuis 1804, ceux-là depuis 1802. En outre, à la suite d'une correspondance échangée entre Suvée, alors directeur de l'Académie de France, et les membres de la classe des beaux-arts qui avaient gagné les pouvoirs administratifs à leur cause, un arrangement avait été négocié par lequel le gouvernement de la Toscane cédait à la France la villa et les jardins qu'il possédait à Rome sur le Pincio : le 1er novembre 1804, le directeur et les pensionnaires quittaient en con-

(1) Le chiffre total des séances publiques de l'Institut, à partir du mois d'octobre 1806, se décompose ainsi : 82 séances tenues par les Académies réunies, 383 par ces Académies à tour de rôle, enfin 144 par l'Académie française pour la réception de chacun des membres successivement élus.

séquence leur palais délabré du Corso (1) pour aller s'établir dans cette incomparable villa Médicis dont tous ceux qui s'y sont succédé depuis cette époque ont gardé ou gardent encore un si cher souvenir, et comme la vision toujours présente au milieu des vicissitudes de leur vie.

La nouvelle classe des beaux-arts avait d'ailleurs provoqué ou réalisé d'autres progrès, pris ou fait prendre d'autres décisions aussi profitables aux études qui se poursuivaient à l'Académie de France, à Rome, qu'à la discipline intérieure ou à l'autorité de la compagnie elle-même. Elle avait ajouté aux obligations que les pensionnaires architectes avaient eu jusqu'alors à remplir celle d'exécuter, pendant les deux dernières années de leur séjour en Italie : « 1° la Restauration d'un édifice ou monument antique ; 2° un projet de monument ou d'édifice de leur invention applicable à la France. » De ces deux prescriptions la première seulement a été maintenue jusqu'à nos jours ; mais si, pour des motifs qu'il serait peut-être inutile de rapporter ici, l'Académie a cru devoir modifier sur le second point le règlement qu'elle avait édicté, la tradition fondée par elle au commencement de ce siècle n'en a pas moins été invariablement féconde en ce qui concerne les travaux de restauration. Lorsqu'on examine à la bibliothèque de l'École des beaux-arts la belle série de ces travaux où la sagacité archéologique et l'érudition de nos jeunes architectes se manifestent avec la même évidence que les efforts de leur imagination personnelle ou que l'habileté déjà sûre de leur main, on comprend de reste l'utilité de la mesure prise, dès les premiers jours de sa réorganisation, par la classe des beaux-arts (2) et l'heureuse influence qu'a pu exercer ce régime de fortes études sur l'avenir des talens qui, d'abord, y avaient été soumis. A de bien rares exceptions près, tous les architectes qui ont honoré l'école française dans notre siècle, depuis Huyot jusqu'à Duban et depuis celui-ci jusqu'aux architectes aujourd'hui membres de l'Institut, tous ont été pensionnaires de l'Académie de France et, par conséquent, se sont acquittés chacun à leur tour des tâches dont il est question ici : croit-on que, s'ils n'avaient pas eu à les remplir, le talent dont ils ont fait preuve

(1) A l'angle du Corso et de la Via-Lata. Avant d'être installée en 1725 dans ce palais dit de Nevers ou palais Mancini, l'Académie de France occupait une partie du palais Capranica, aujourd'hui transformé en théâtre.

(2) Antérieurement à cette époque, il est vrai, plusieurs des jeunes architectes que le roi pensionnait à Rome avaient envoyé des *restaurations*. Ainsi Percier, qui avait remporté le prix en 1786, fit pour son envoi de dernière année une *Restauration de la colonne Trajane;* mais des travaux de ce genre n'étaient pas absolument obligatoires. Ils ne le devenaient pour les pensionnaires que dans le cas, — et ce fut précisément ce qui eut lieu pour Percier, — où l'Académie d'architecture elle-même avait désigné le monument qu'il s'agissait de restituer.

plus tard en produisant des œuvres de leur invention se serait montré aussi châtié dans les formes et, au fond, aussi bien muni ?

Dans l'énumération des travaux entrepris ou projetés en 1806 par la classe des beaux-arts, le secrétaire perpétuel ne manquait pas de comprendre un ouvrage qui avait pour objet d'initier le public à la connaissance des termes particuliers dont les artistes se servent pour désigner soit les instrumens qu'ils manient, soit les procédés ou les matériaux qu'ils emploient. « La classe, disait-il, s'est persuadée qu'elle ferait une œuvre utile si elle déterminait les acceptions des mots usités dans les beaux-arts, et elle s'est livrée avec beaucoup de zèle à la formation d'une espèce de dictionnaire des termes techniques. Il y en a beaucoup qui n'ont aucun de ces rapports d'analogie, d'étymologie, de composition ou de décomposition qui peuvent faire connaître d'où ils dérivent ou ce qu'ils signifient ; cependant ils ont un sens déterminé et un droit de possession dans la langue des arts. C'est à la classe chargée de faire le *Dictionnaire de la langue française* qu'il appartiendra de choisir ceux qui pourraient mériter d'y être admis ; mais ceux-là mêmes qu'elle rejetterait ont leur sens qu'il est utile de déterminer. Tel est le but que s'est proposé la classe des beaux-arts ; dans le cours de l'année, elle a discuté environ la moitié des mots de la lettre A. »

Le plan adopté en 1806 pour la confection de cette « espèce de dictionnaire des termes techniques » restreignait donc, on le voit, la tâche de la quatrième classe à l'examen et à la solution de pures questions de métier. Tout ce qui aurait pu avoir le caractère d'un avis doctrinal, au point de vue esthétique ou au point de vue de l'histoire de l'art, demeurait en dehors du programme ; en un mot, au lieu d'un dictionnaire raisonné contenant à la fois des enseignemens théoriques et des explications pratiques, on entendit d'abord s'en tenir à un simple vocabulaire. Ce ne fut que beaucoup plus tard, — à l'époque du second empire, — qu'après bien des essais en divers sens, bien des propositions faites ou des travaux successivement entrepris en vue d'agrandir le cadre primitif, un plan à la fois plus précis et plus large fut irrévocablement adopté, et que la publication si longtemps ajournée du *Dictionnaire de l'Académie des beaux-arts* commença, pour se continuer désormais sans interruption : mais revenons au moment où la quatrième classe venait d'accomplir ses premiers actes et où, pour la première fois, celui qui parlait en son nom s'acquittait de cet office en qualité de secrétaire perpétuel.

Il y avait là une nouveauté, en effet, aussi bien dans l'organisation même de la Compagnie que dans le titre et la condition personnelle de l'orateur. Sans doute, antérieurement à 1803, c'est-à-dire avant qu'on eût fait cesser la confusion établie à l'origine entre

les littérateurs et les artistes, les fonctions de secrétaire de la classe avaient été exercées par des hommes choisis dans son sein; mais ces fonctions, toutes temporaires d'ailleurs (1), étaient restées le lot de quelques membres appartenant aux sections de *Grammaire*, de *Poésie* ou de *Langues anciennes;* aucun artiste de profession, ni même aucun érudit familiarisé avec les études relatives à l'art ou à son histoire n'avait été appelé à les remplir. Or l'arrêté du premier consul, modifiant le régime auquel l'Institut avait été soumis jusqu'alors, portait que dans chaque classe il y aurait « un secrétaire perpétuel » au lieu des secrétaires qui s'y succédaient annuellement, et comme, aux termes de cet arrêté, l'ancienne classe de la *Littérature et des Beaux-Arts* devenait celle des *Beaux-Arts* exclusivement, il était tout naturel que les membres qui la composaient choisissent pour les représenter un d'entre eux, ou, tout au moins, un érudit qui parlât leur langue et que sa propre expérience eût initié à leurs secrets. Celui qu'ils honorèrent de leurs suffrages, Joachim Lebreton, s'en était rendu digne par la part active qu'il venait de prendre à la formation et aux enrichissemens du Muséum, par le zèle et par l'intelligence dont il avait fait preuve, au ministère de l'intérieur comme chef du bureau des beaux-arts, au tribunat comme rapporteur d'un projet de loi relatif aux monnaies, enfin, et surtout par une indépendance de caractère qui, tout en lui méritant l'estime de ses confrères, devait, treize ans plus tard, attirer sur lui les rigueurs du pouvoir.

Avant d'être nommé secrétaire perpétuel de la quatrième classe, Lebreton d'ailleurs avait, dans une autre classe de l'Institut, rempli à plusieurs reprises, et toujours très utilement, les fonctions de secrétaire temporaire et de rapporteur. Membre, dès la fondation, de la classe des Sciences morales et politiques, il s'y était signalé par des services rendus avec un complet dévoûment et avec une parfaite justesse d'esprit.

Ce qu'il avait été, depuis 1795, dans la classe des Sciences morales et politiques, Lebreton le fut encore dans la classe des Beaux-Arts. Dès les premières années qui suivirent son entrée en fonctions, il avait largement donné la mesure de son zèle et de ses aptitudes spéciales. Grâce à lui, les travaux en commun de ses

(1) Aux termes des règlemens en vigueur de 1795 à 1803, le secrétaire était nommé pour une année seulement. Toutefois, il pouvait être réélu, pourvu qu'une année au moins se fût écoulée depuis le jour où il avait quitté ses fonctions. C'est ainsi que dans la classe de la littérature et des beaux-arts, Mongez, de Fontanes et Villars furent élus chacun plusieurs fois; les autres secrétaires de la classe, jusqu'à 1802 inclusivement, furent Andrieux, Collin d'Harleville, François de Neufchâteau, de La Porte du Theil et Sicard.

confrères s'étaient succédé avec une régularité inusitée jusqu'alors, et les comptes rendus analytiques de ces travaux lus dans les séances publiques, d'autres rapports adressés au gouvernement en réponse à des questions posées, montrent assez quelle conscience le nouveau secrétaire perpétuel apportait dans l'accomplissement de sa tâche. Le tout montre aussi la fécondité de l'influence exercée au dehors par la Compagnie dont Lebreton était l'interprète, et l'activité avec laquelle les membres de la quatrième classe s'employaient pour encourager les jeunes talens, pour stimuler les études archéologiques intéressant directement l'histoire de l'art, ou pour signaler à qui de droit les découvertes dont l'application semblait utile : — le transport sur toile, par exemple, d'anciens tableaux peints sur panneau, ou la restauration de ces tableaux sans l'emploi de moyens dangereux ou incomplètement efficaces (1). Enfin, lorsque, au commencement de l'année 1808, le rapport général prescrit en 1802 par un arrêté du premier consul fut présenté à l'empereur Napoléon pour lui rendre compte des « progrès accomplis depuis 1789 dans les sciences, les lettres et les arts, » la partie de ce rapport que Lebreton lut au nom de ses confrères résumait avec une précision remarquable non-seulement les opinions de ceux-ci sur le mouvement de l'art français durant la période indiquée, mais encore les résultats plus ou moins heureux auxquels ils avaient personnellement contribué et les titres particuliers qu'ils s'étaient acquis par leurs talens. Sans doute, au point de vue littéraire, le travail du secrétaire perpétuel de la quatrième classe n'avait pas le même éclat que les travaux dus à d'autres rapporteurs, à Cuvier, par exemple, ou à Marie-Joseph Chénier, auteur de cet éloquent mémoire publié plus tard en volume sous le titre de *Tableau de la littérature française depuis 1789* : toujours est-il que les pages écrites à cette occasion par Lebreton gardent au moins une sérieuse valeur historique et que, pour apprécier l'évolution opérée dans notre école à partir des dernières années du XVIIIe siècle, il y aura profit à les consulter.

Cependant, en dehors des récens progrès que les délégués des différentes classes avaient reçu la mission d'étudier dans le domaine des sciences, des lettres et des arts, d'autres événemens étaient survenus, d'autres changemens s'étaient produits qui, sans

(1) Parmi les chefs-d'œuvre de l'art italien momentanément rassemblés au Louvre à la suite des campagnes du général Bonaparte, plusieurs n'ont échappé à une ruine imminente que grâce aux soins qu'ils ont reçus et à l'habile traitement auquel ils ont été soumis chez nous. C'est ainsi que *la Vierge de Foligno*, de Raphaël, arrivée à Paris dans un état déplorable, fut, en 1802, sauvée de la destruction au moyen d'un transport sur toile pratiqué par M. Hacquin, sous les yeux d'une commission composée de membres de l'Institut, et que la *Sainte Cécile*, aujourd'hui la gloire du Musée de Bologne, subit ici une opération analogue à la même époque et avec le même succès.

atteindre l'Institut dans l'exercice de sa fonction même, modifiaient singulièrement les conditions d'égalité officielle établies d'abord entre ses membres. Un de ceux-ci, vers la fin de 1804, avait pris, ou, si l'on veut, accepté la couronne impériale, et ce fait, que naturellement les règlemens n'avaient pu prévoir, ne laissait pas de donner à penser aux membres de l'Institut pour leurs relations à venir avec leur tout-puissant confrère. Le nouveau césar, toutefois, y mit pendant quelque temps de la bonne grâce et presque de la coquetterie. Lorsque, à l'occasion de la cérémonie du sacre qui avait eu lieu quelques jours auparavant, il reçut la députation des quatre classes chargée de le féliciter, il l'accueillit en déclarant bien haut que, plus que jamais, « il se faisait gloire d'appartenir au corps célèbre » dont il avait les représentans devant lui. Une autre fois, il disait à ses confrères de la première classe : « J'ai voulu connaître ce qui me restait à faire pour encourager vos travaux, afin de me consoler par là de ne pouvoir plus y concourir ; » mais bientôt c'est d'un autre ton qu'il répond aux discours que les membres de l'Institut lui adressent ou aux rapports qu'ils lui soumettent. « J'attache du prix à vos travaux, leur dit-il en 1808 ; ils tendent à éclairer mes peuples et sont nécessaires à la gloire de ma couronne. Vous pouvez compter sur ma protection. »

Quoi de plus naturel d'ailleurs à ce moment qu'un pareil langage? Ce titre de protecteur par lequel Napoléon remplaçait celui qu'il s'était honoré de porter jusqu'alors, l'Institut lui-même ne le lui avait-il pas décerné d'avance en sollicitant, dès les premiers jours de l'année 1806, l'autorisation d'ériger au nouveau souverain, comme au dieu du temple, une statue dans la salle des séances publiques? Bien entendu, ni Napoléon, ni ses ministres n'avaient marchandé leur consentement. Par une lettre en date du 13 février 1806, M. de Champagny informait le président de l'Institut que « Sa Majesté avait vu avec satisfaction cet hommage de la première société savante et littéraire de l'Europe, à qui il appartient, ajoutait le ministre, autant que des contemporains peuvent le faire, de devancer le jugement de la postérité. » En conséquence, il avait été décidé que l'exécution de la statue serait confiée à l'un des plus habiles sculpteurs de la quatrième classe, Roland, et que les frais seraient acquittés par une retenue sur l'indemnité mensuelle allouée à chacun des membres de l'Institut. Roland eut bientôt accompli sa tâche. Le 3 octobre 1807, l'œuvre due à son ciseau était solennellement inaugurée dans la séance annuelle tenue par la classe des beaux-arts pour la distribution des grands prix, et un hymne de circonstance, dont Arnault avait écrit les paroles et Méhul la musique, achevait de consacrer ce « monu-

ment de la reconnaissance, élevé, disait-on, sur un socle éternel. » Socle et statue, pourtant, durèrent assez peu, au moins là où ils avaient été érigés, c'est-à-dire au centre de l'espèce de *cella* que forme l'emplacement réservé aujourd'hui au bureau. L'un et l'autre, au bout de huit ans, disparaissaient de la salle des séances publiques pour rester, jusqu'à la fin de la Restauration, relégués dans un magasin destiné à recevoir les objets mobiliers de rebut. Retirée de ce cachot sous le gouvernement de Juillet, la statue de Napoléon fut installée, tant bien que mal, au fond du vestibule qui s'étend derrière la salle des séances, et dans lequel, par un assez étrange rapprochement, elle figure entre les images de Molière et de La Fontaine.

Peu après l'époque où l'Institut rendait avec tant d'empressement à l'empereur l'hommage que nous venons de rappeler, la classe des beaux-arts s'occupait de remplir une tâche à tous égards moins facile et qui, imposée aussi aux autres classes, exigeait peut-être plus de travail et plus d'efforts d'impartialité encore que n'en avait coûté le rapport présenté en 1808 sur le mouvement des arts depuis 1789 : je veux parler de l'examen des ouvrages admis aux concours pour les prix décennaux.

Par un décret rendu en 1805 pendant son séjour à Aix-la-Chapelle, Napoléon avait institué ces prix, destinés à récompenser, « de dix ans en dix ans, les meilleurs ouvrages qui auront été produits dans les sciences, les lettres et les arts; » et, par un second décret daté du 28 novembre 1809, à Paris, il avait complété les premières mesures prises par les dispositions suivantes :

« Voulant étendre les récompenses et les encouragemens à tous les genres d'études et de travaux qui se lient à la gloire de notre règne;

« Désirant donner aux jugemens qui seront portés le sceau d'une discussion approfondie et celui de l'opinion du public ;

« Ayant résolu de rendre solennelle et mémorable la distribution des prix que nous nous sommes réservé de décerner nous-même;

« Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Article 1er. — Les grands prix décennaux seront au nombre de trente-cinq, dont dix-neuf de première classe et seize de seconde classe (1).

(1) La valeur de ces grands prix était de 10,000 francs pour les prix de première classe et de 5,000 francs pour les autres. Les dix-neuf grands prix de première classe, mis à la disposition de l'Institut, devaient être ainsi répartis : sept à décerner par la classe des sciences, cinq par la classe de la langue et de la littérature françaises, un par la classe d'histoire et de littérature ancienne, et six par la classe des beaux-arts, qui disposait en outre de quatre grands prix de deuxième classe.

« Art. 5. — Les ouvrages seront examinés par un jury composé des présidens et des secrétaires perpétuels de chacune des quatre classes de l'Institut.

« Art. 8. — Chaque classe fera une critique raisonnée des ouvrages qui ont balancé les suffrages, de ceux qui ont été jugés dignes d'approcher du prix, et qui ont reçu une mention spécialement honorable.

« Art. 12. — La première distribution des prix aura lieu le 9 novembre 1810, jour anniversaire du 18 brumaire. Les distributions se renouvelleront ensuite tous les dix ans à la même époque de l'année.

« Art. 13. — Elles seront faites par nous, en notre palais des Tuileries où seront appelés les princes, nos ministres et nos grands officiers, des députations des grands corps de l'État, le grand-maître et le conseil de l'université impériale et l'Institut en corps... »

La fondation des prix décennaux, à laquelle Napoléon prétendait donner le caractère d'une institution durable, ne fut en réalité dans l'histoire de son règne qu'une tentative éphémère. Non-seulement le concours ouvert en 1809 ne fut jamais renouvelé, mais, après le jugement rendu en 1810, cette « première distribution des prix, » si solennellement annoncée, n'eut pas lieu. Tout se borna aux rapports présentés, au nom des diverses classes de l'Institut, par les membres qui composaient le jury, et dont la tâche avait été dans certains cas d'autant plus délicate que les travaux des concurrens se montraient moins conformes à la lettre, à l'esprit même des conditions prescrites. Ainsi la classe de la langue et de la littérature françaises avait été chargée de décerner un des premiers grands prix « à l'auteur du meilleur poème épique publié en France depuis dix ans. » Comment eût-elle pu de ce côté remplir à souhait sa mission, alors qu'elle se trouvait réduite à l'obligation de prendre, faute de mieux, pour objets d'examen trois œuvres à peine remarquées au moment où elles parurent, bien oubliées sans doute aujourd'hui, — *Charles Martel ou la France délivrée des Sarrasins,* par M. de Saint-Marcel, *Oreste* par M. Dumesnil, et la *Bataille d'Hastings ou l'Angleterre conquise* par M. Dorion? Aussi, pour sortir d'embarras, le jury, estimant « qu'une excellente traduction en vers était l'ouvrage de poésie qui approchait le plus du genre de talent et de l'étendue de travail qu'exigeait l'épopée, » proposait-il tout uniment d'attribuer aux traductions, publiées par Delille, de l'*Énéide* et du *Paradis perdu,* la récompense promise « au meilleur poème épique. »

La classe des beaux-arts heureusement n'avait pas eu besoin de recourir à ces subterfuges ou, si l'on veut, à ces interprétations un peu libres, pour répartir entre les plus dignes les hautes récompenses

qu'elle était chargée de distribuer. Pendant les dix années qui venaient de s'écouler, l'art français avait produit en tout genre des œuvres assez considérables pour que les juges, appelés à signaler les meilleurs travaux accomplis, pussent rendre leurs arrêts sans forcer le sens d'aucune partie du décret promulgué. Dira-t-on qu'un certain jour pourtant ils parurent accommoder un peu complaisamment les prescriptions du texte officiel aux exigences politiques du moment? En désignant le *Sacre* de Napoléon peint par David comme le tableau représentant le mieux « un sujet honorable pour le caractère national, » ne risquaient-ils pas de confondre trop volontiers l'éclat de la gloire impériale avec les mérites inhérens au génie français et aux belles actions qu'il inspire? Soit; mais, sans parler de l'incontestable valeur pittoresque de l'œuvre, il convient de faire remarquer que le peintre que l'on récompensait ainsi avait concouru sans succès pour un autre grand prix, — celui qui était réservé « au meilleur tableau d'histoire, » et que l'on avait décerné à la *Scène du déluge* peinte par Girodet, de préférence même au tableau des *Sabines*. Comment, à moins d'une iniquité flagrante, eût-il été possible de s'obstiner à ne pas inscrire le nom de David sur la liste des lauréats, et de sacrifier une seconde fois le chef reconnu de l'école à quelqu'un de ses élèves, moins savant en réalité et moins justement célèbre que lui?

En dehors de la peinture au surplus, il ne pouvait y avoir dans le travail du jury matière à équivoque ou à hésitation pour le jury lui-même, ni, dans les résultats de ce travail, occasion de surprise pour le public. Des dix grands prix destinés aux artistes, sept, il est vrai, furent décernés à des membres de l'Institut par leurs propres confrères; mais serait-il venu à l'esprit de personne de soupçonner dans les jugemens rendus quelque parti-pris de faveur, quelque arrière-pensée de camaraderie, alors que les membres de la quatrième classe récompensés étaient un musicien comme Méhul, un sculpteur comme Chaudet, un graveur comme Bervic? Pour que les choses se passassent différemment, il eût fallu, — ou que les membres de l'Institut fussent, en raison de leur titre même, préalablement exclus du concours, ce qui en aurait infailliblement abaissé le niveau, — ou bien qu'ils n'eussent figuré parmi les concurrens qu'à la condition de ne pas siéger parmi les juges, ce qui n'aurait pas manqué d'affaiblir l'autorité morale de ceux-ci et les garanties qu'ils devaient offrir, au point de vue de la compétence et de l'expérience personnelles.

De nos jours, on a quelquefois dans des circonstances analogues, — à la suite de certaines grandes expositions par exemple, — essayé de faire prévaloir cette doctrine, plus démocratique que de raison, de l'inhabileté des maîtres à recevoir les récompenses qu'ils

avaient eux-mêmes la mission de décerner. On a cru sauvegarder par là leur dignité, en même temps que les intérêts de la justice; on n'a réussi en réalité qu'à servir la cause de la médiocrité ou, tout au moins, des talens secondaires, sur lesquels il a bien fallu se rabattre, à défaut des talens supérieurs qui se trouvaient légalement mis en interdit. Les mesures prises pour l'organisation et le jugement des concours décennaux étaient à la fois plus larges et plus libérales. Elles procédaient d'une confiance plus fière dans l'indépendance des artistes, d'un respect plus judicieux des droits acquis, et il est permis de regretter que depuis lors on ait paru craindre d'en renouveler les témoignages et d'en continuer la tradition.

Quant à l'Institution même des prix décennaux, on peut regretter aussi qu'elle n'ait pas été maintenue, à la durée près de l'intervalle entre les concours qu'il eût convenu peut-être de prolonger. A ne considérer ici que la fonction spéciale confiée à la quatrième classe et sans parler des tâches également utiles que les autres classes de l'Institut étaient appelées à remplir, il y avait dans cette consécration solennelle des plus belles œuvres produites en France depuis un certain nombre d'années, il y avait dans ces récompenses nationales décernées par des juges autorisés entre tous un puissant encouragement pour les artistes et, pour le public, un enseignement d'autant plus sûr qu'il était plus indépendant des petites querelles de parti ou des influences de la mode. Sans doute, les chefs-d'œuvre ne sauraient naître par ordre, à un moment donné; aux années fécondes peuvent succéder les années stériles; mais, dans notre siècle et dans notre pays, le risque n'eût pas été grand de ne se trouver, au terme du délai fixé, qu'en face de travaux d'une importance insuffisante ou d'une valeur contestable. Si le concours jugé en 1810 s'était, depuis cette époque, rouvert trois ou quatre fois, croit-on que, — sans compter les maîtres qui honorent présentement l'école française, — Prud'hon et Géricault, Ingres et Delacroix, plusieurs autres encore, depuis le peintre de l'*Hémicycle de l'école des beaux-arts* jusqu'au peintre de la *Frise de Saint-Vincent-de-Paul* et depuis celui-ci jusqu'à Baudry, n'eussent pas mérité à leur tour la haute distinction obtenue par quelques-uns de leurs devanciers? Eût-il été plus difficile d'apprécier les titres et moins juste de couronner les ouvrages de Cherubini et de Boieldieu, d'Hérold et d'Auber? de reconnaître dans Rude un sculpteur de premier ordre et d'inscrire successivement à côté de son nom ceux de Pradier et de David d'Angers, de Duret et de Barye? Enfin, dans les monumens élevés à Paris par Huyot ou par Debret, par Lesueur ou par Duban, par Duc ou par Lefuel, et, en province, par Vaudoyer, Questel, Espérandieu, — dans les planches dues au burin de Desnoyers ou au burin, plus savant encore, de

M. Henriquel, — n'aurait-on pas relevé sans peine des témoignages de talent assez solides pour qu'on dût les signaler publiquement, au grand honneur de l'architecture et de la gravure françaises?

A la vérité, depuis la suppression des concours décennaux, plusieurs prix d'une importance exceptionnelle par le chiffre de la somme attribuée aux lauréats ont été fondés au nom de l'État, notamment sous le second empire. Plus récemment, d'autres donations faites par des particuliers sont venues augmenter les ressources dont l'Académie dispose pour encourager les efforts des jeunes artistes ou pour honorer des talens déjà mûrs : mais, quelle qu'en soit l'utilité, ces diverses fondations ne remplacent pas celle dont Napoléon avait eu la pensée. Elles n'ont pour effet que de récompenser des entreprises toutes spéciales, isolées les unes des autres, accidentelles pour ainsi dire, au lieu de comporter, comme l'institution des prix décennaux, une comparaison d'ensemble entre les chefs-d'œuvre en tout genre, une sorte de récapitulation publique de tous les progrès accomplis. — Mais c'est trop anticiper sur ce qui n'appartient pas à la période dont nous avons à résumer l'histoire : il convient de revenir au moment où les juges du grand concours clos en 1810 ont achevé de remplir leur fonction temporaire pour reprendre leurs fonctions accoutumées et les exercer, sans interruption comme sans trouble, jusqu'à la fin du premier empire.

Les dernières années du règne de Napoléon, en effet, n'amenèrent pour la quatrième classe ni changemens dans les lois qui la régissaient depuis 1803, ni difficultés intérieures ou extérieures dans le règlement des affaires de son ressort. Rapports officiels lus dans les séances publiques annuelles, non-seulement sur les travaux de la classe, mais sur ceux du dehors qui avaient mérité son attention (1), — direction et jugement des concours pour les prix

(1) Pour donner une idée de la variété des questions examinées par la quatrième classe de 1810 à 1814, il suffira de citer parmi les découvertes techniques dont les rapports annuels contiennent des comptes-rendus détaillés : l'invention par les frères Érard d'un piano « infiniment plus sonore » que les instrumens antérieurs du même genre, et celle de « l'orgue expressif, » par M. Grenié, — la composition d'un enduit pour la conservation des monumens, — les perfectionnemens introduits dans les procédés de transport sur toile ou sur un panneau neuf d'une peinture adhérente à un panneau détérioré, — et, parmi les principaux ouvrages sur les beaux-arts : *le Traité théorique et pratique de l'art de bâtir*, par Rondelet, *l'Histoire de l'art par les monumens*, de Séroux d'Agincourt, — *les Monumens français inédits*, de Willemin, — les premières livraisons du grand ouvrage de la commission d'Égypte, — *le Musée français*, de Robillard et Laurent, — plusieurs recueils encore considérables à divers titres. Enfin, les plus importantes publications dues à des artistes ou à des savans étrangers étaient, aussi bien que les œuvres parues en France, mentionnées et appréciées dans ces rapports annuels de la quatrième classe, *l'Histoire de la sculpture*, par Cicognara, entre autres, et *le Voyage* de Humboldt *aux régions équinoxiales du nouveau continent*.

de Rome, examen périodique des travaux envoyés par les pensionnaires de l'Académie de France, — tout se continua, tout s'accomplit avec une régularité et une méthode dues en grande partie au zèle et à l'influence de Lebreton. En outre, sur l'initiative de celui-ci, certaines mesures avaient été prises, certaines coutumes s'étaient introduites qui, en resserrant les liens de la confraternité académique, avaient aussi ce résultat d'associer le public aux affaires privées en quelque sorte de la compagnie, à ses deuils tout au moins, et au renouvellement de son personnel. Ainsi, depuis 1807, l'usage s'était établi d'employer une partie des séances annuelles à la lecture de *Notices* sur la vie et les ouvrages des membres récemment décédés, lecture suivie de la proclamation des noms de leurs successeurs. Haydn, que Paisiello venait de remplacer, avait été l'un des premiers (en 1810) l'objet de ces hommages posthumes: quatre ans plus tard, c'était à la mémoire d'un autre grand musicien qu'ils étaient rendus. Les funérailles triomphales que la population de Paris tout entière avait naguère faites à Grétry recevaient à l'Institut leur complément et comme leur consécration suprême dans la séance publique du 1er octobre 1814.

De tous les artistes appartenant à l'Institut depuis l'époque de sa fondation, Grétry était celui dont la foule connaissait le mieux le nom et les ouvrages, celui qui, pour elle, représentait avec le plus d'éclat les progrès accomplis en France vers la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe. Ni Houdon ni Méhul, malgré leur célébrité déjà longue, ni David lui-même, malgré le prestige de son rôle de réformateur et l'étendue de son influence, n'étaient arrivés à posséder une gloire aussi populaire. De là l'émotion universelle à la nouvelle de la mort du maître et les honneurs sans précédens, au moins dans notre pays, dont on entoura son cercueil. Peut-être faudrait-il remonter jusqu'au souvenir des pompes déployées à Rome, lors des obsèques de Raphaël, ou, à Londres, le jour où les restes de Garrick reçurent dans l'abbaye de Westminster une sépulture quasi royale, pour trouver à l'étranger l'équivalent de ce qui se passa chez nous à l'occasion de la mort de Grétry. En tout cas, notre propre histoire ne fournirait pas à une date antérieure l'exemple d'un deuil aussi unanime, des témoignages aussi solennels de vénération pour un homme qui n'avait été ni un grand de ce monde par la naissance ou par les fonctions, ni un de ces héros que Dieu suscite à son heure pour la défense du territoire ou des institutions de leur pays.

De nos jours seulement, au lendemain de la mort d'un autre grand artiste, on a vu les mêmes empressemens se produire, les mêmes enthousiasmes en apparence précipiter la foule à la suite du char funèbre qui portait la dépouille de Victor Hugo; mais, —

sans parler de l'absence ici de toute cérémonie religieuse, de tout appel par conséquent à la foi spiritualiste et aux espérances qu'elle comporte, — pourrait-on dire que dans ces manifestations extérieures du deuil et de la gratitude publics, tout s'adressait au génie de celui qui n'était plus? Des souvenirs fort étrangers à la poésie ne se mêlaient-ils pas à l'admiration pour le poète, tandis que, soixante-douze ans auparavant, au convoi de Grétry, il n'y avait eu place dans le cœur de chacun que pour des sentimens d'un ordre unique? En un mot, parmi ceux qui accompagnaient Victor Hugo jusqu'au seuil du Panthéon, combien entendaient surtout promener par les rues leur adhésion aux doctrines politiques qu'il avait professées dans les dernières années de sa vie! l'auteur de *Richard Cœur-de-Lion*, de *Zémire et Azor*, et de tant d'autres bienfaisans chefs-d'œuvre n'avait dû les hommages rendus à sa mémoire qu'au charme que, dans le pur domaine de l'art, il avait de tout temps exercé.

Grétry était mort, le 24 septembre 1813, dans cette petite maison de l'*Ermitage*, près de Montmorency, que Jean-Jacques Rousseau avait autrefois habitée. C'était de là que, bien peu de jours avant celui dont il ne devait pas voir la fin, il avait adressé aux membres de la quatrième classe une lettre d'adieu qui se terminait ainsi : « J'attends maintenant le résultat de mes souffrances. Je suis résigné; mais je sens qu'en quittant cette vie, un de mes plus vifs regrets sera de ne plus me réunir à mes chers confrères que j'aime autant que je les honore... Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur. » Il va sans dire que, en réponse à cette lettre, les confrères de Grétry étaient accourus à l'Ermitage et que beaucoup d'entre eux ne l'avaient quitté que pour y revenir les jours suivans; mais quand Grétry eut succombé, tous comprirent qu'ils avaient envers lui de nouveaux devoirs à remplir et que leur deuil particulier ne pouvait, sans une sorte d'usurpation, s'isoler de celui de la nation elle-même. Aussi, de concert avec les représentans officiels du gouvernement, prirent-ils les mesures nécessaires pour que, au bout de cinq jours (29 septembre 1813), une solennité dédiée à cette illustre mémoire rassemblât sans distinction ni privilège tous ceux qui avaient à cœur de l'honorer.

Rapporté de l'Ermitage et exposé pendant quelques heures au seuil de la demeure du maître, à Paris (1), le corps de Grétry fut placé sur un char où s'amoncelaient les palmes et les couronnes, et qu'entouraient les membres au grand complet des quatre classes de l'Institut. Derrière eux et derrière la famille, des députations du

(1) Grétry habitait la maison sise à l'angle du boulevard des Italiens et de la rue de Grammont.

Conservatoire et d'autres établissemens publics, des sociétés musicales ou littéraires de Paris et de la province, du personnel des divers théâtres, etc., s'avançaient entre deux haies doubles chacune et formées, d'une part, par les troupes de la garnison immobiles le long de la chaussée, de l'autre par les élèves du Conservatoire et des Écoles, marchant un à un sur les flancs du convoi. Deux cents musiciens partagés en deux corps, dont l'un dirigé par Persuis, l'autre par Kreutzer, exécutaient alternativement la marche funèbre que Gossec avait composée pour les obsèques de Mirabeau; et lorsque, après avoir parcouru les boulevards jusqu'à la hauteur de la rue Montmartre, le cortège se fût détourné pour s'arrêter devant le théâtre Feydeau, dont la façade tout entière était tendue de noir, les artistes de ce théâtre, groupés sur les marches du péristyle autour du buste de Gretry, firent entendre, au milieu de l'émotion générale, l'air admirable de *Zémire et Azor : Ah! laissez-moi la pleurer!* transformé en chœur pour la circonstance. Devant le théâtre de l'Opéra, situé alors rue de Richelieu, nouvelle station et nouveaux chants, nouvelles couronnes ajoutées à celles sous lesquelles disparaissait le cercueil; puis, à l'église Saint-Roch, trop petite pour contenir à la fois la foule qui, depuis le matin, en assiégeait les portes et la totalité de ceux qui composaient le convoi, le *Requiem* de Mozart fut exécuté, sous la direction de Lesueur, par l'orchestre et les chanteurs de la chapelle impériale. On n'atteignit que vers la fin de la journée le cimetière de l'Est, où « plusieurs milliers de personnes », dit un journal du temps, attendaient l'arrivée du cortège. Méhul, au nom des membres de l'Institut, Bouilly, au nom des auteurs dramatiques, prononcèrent chacun un discours; des chœurs de jeunes filles chantèrent le trio de *Zémire et Azor* sur des paroles adaptées par Marsollier à la musique : après quoi le corps de Grétry fut, sous une pluie de fleurs que versaient les mains des mêmes jeunes filles, déposé dans la sépulture préparée pour le recevoir auprès de la tombe de Delille et à quelques pas de l'emplacement où devait s'élever un peu plus tard le monument à la mémoire de Molière.

Le vide que la mort de Grétry laissait dans la classe des beaux-arts était certes difficile à combler. Quels que fussent les mérites des artistes qui se portaient candidats, — Berton, Martini et Cherubini, — aucun d'eux ne paraissait jouir, auprès du public, d'un crédit assez sûr et assez étendu pour que la succession d'un musicien populaire entre tous pût lui être dévolue, sans donner lieu à des rapprochemens fâcheux entre l'immense renommée du défunt et la notoriété personnelle de l'héritier. Afin d'éviter ce danger, on s'avisa d'aller chercher dans la retraite où il vivait depuis

près de quarante ans, un devancier de Grétry lui-même, et un devancier resté célèbre, — l'auteur, entre autres ouvrages qui n'avaient pas cessé d'occuper la scène, de *Rose et Colas* et de *la Belle Arsène*, du *Déserteur* et de *Félix*. Ce dernier opéra avait été représenté en 1777, et Monsigny, depuis lors, n'avait plus écrit une seule ligne de musique (1). C'était donc, en réalité, le passé, et un passé déjà lointain que la classe des beaux-arts entendait honorer dans sa personne; mais du moins elle satisfaisait ainsi aux exigences particulières de la situation en même temps qu'elle accomplissait un acte de justice, presque de réparation, envers un artiste trop facilement oublié, à ce qu'il semble, lors du recrutement primitif de l'Institut.

Les trois candidats de la première heure n'hésitèrent pas à s'effacer devant le vieux maître devenu maintenant leur compétiteur. A la nouvelle de la candidature de Monsigny, ils écrivirent chacun aux membres de la quatrième classe une lettre de désistement. Celle de Berton se terminait par ces mots : « Mon respect pour l'âge et pour le caractère de M. Monsigny, mon admiration pour son grand talent, m'imposent la loi de cesser, pour le moment, de prétendre à l'honneur de siéger parmi vous : trop heureux de pouvoir donner à l'auteur divin de *Félix*, du *Déserteur* et de tant d'autres chefs-d'œuvre, ce témoignage de ma vénération. » Martini exprimait en termes différens des sentimens identiques, et il ajoutait : « C'est incontestablement à M. Monsigny qu'appartient le droit d'occuper la place de Grétry. » Enfin, le plus important des trois candidats par l'élévation de son talent et, à ce titre, le mieux autorisé à solliciter pour lui-même les suffrages de la compagnie, Cherubini, avait signé une lettre ainsi conçue :

« N'ayant pas la présomption de croire que mon nom porté sur la liste des candidats qui aspirent à la place vacante dans la section de musique puisse nuire à la nomination de M. Monsigny, je

(1) A un certain moment pourtant, Monsigny avait paru tenté de faire trêve aux occupations que lui imposait sa double charge d'administrateur des domaines du duc d'Orléans et d'inspecteur-général des canaux, pour revenir à l'art qu'il avait si heureusement pratiqué jusqu'à l'âge de quarante-huit ans. Ce fut quand Sedaine, dont il avait été tant de fois le collaborateur, lui eut proposé d'écrire la musique de *Richard Cœur-de-Lion*. Monsigny avait d'abord accepté cette tâche, mais il ne tarda pas à la décliner, en conseillant à Sedaine de la confier à Grétry. Une lettre, aujourd'hui en ma possession, établit clairement le fait : « Ne doutez pas que Grétry ne fasse votre pièce, écrivait Monsigny à Sedaine, le 2 octobre 1784... Il aurait tort de se fâcher de la préférence que vous m'aviez donnée. Si elle ne m'était pas due pour le talent, je la méritais à un autre titre. Dans ce moment, ce n'est pas à mon refus que vous lui offrez l'ouvrage dont il s'agit, c'est au contraire moi qui vous dis : « Prenez M. Grétry... »

ne demanderai pas à être rayé de cette liste; mais comme il est aussi loin de mon cœur que de ma pensée de vouloir lutter contre un artiste respectable par son âge, ses vertus et son talent, je prie Messieurs les membres de la classe qui pourraient avoir l'intention de m'accorder leurs suffrages de les réunir sur le doyen des compositeurs français, afin qu'il soit élu comme il le mérite, c'est-à-dire à l'unanimité. »

Ce fut en effet par un vote unanime que les anciens confrères de Grétry lui donnèrent pour successeur Monsigny, alors âgé de quatre-vingt-quatre ans. Pour la dixième fois, depuis la réorganisation de l'Institut en 1803, la classe venait de pourvoir au remplacement d'un de ses membres (1); mais des neuf élections antérieures à celle de Monsigny, aucune n'avait eu lieu à la suite du décès d'un compositeur. Les vacances s'étaient produites : dans la section de peinture, par la mort de Vien et par la suppression, au profit de cette section, de la place qu'occupait Monvel dans la section de musique et de déclamation; dans la section de sculpture, par les pertes qu'elle avait faites presque coup sur coup de Julien et de Pajou, de Chaudet et de Moitte; dans la section d'architecture, par la mort à quelques jours d'intervalle, au mois de janvier 1811, de Raymond et de Chalgrin; enfin, dans la section de gravure, par celle du graveur en médailles Dumarest.

Tous ces artistes diversement considérables avaient plus ou moins emporté avec eux ce qui survivait encore de l'art et des traditions du XVIIIe siècle; la plupart de ceux qui venaient de les remplacer, — Gérard, entre autres, Percier et Fontaine, Lemot et Cartellier, — représentaient au contraire l'école nouvelle, celle qui s'était formée sous la discipline même de David ou sous son influence indirecte. En outre, à l'exemple du maître que son passé révolutionnaire n'avait pas empêché de devenir un des courtisans de l'empereur, mais sans avoir à se désavouer comme lui, presque tous avaient célébré dans leurs œuvres l'empire et ses gloires. Gérard devait surtout sa réputation au tableau qu'il avait peint de la *Bataille d'Austerlitz* et à ses *portraits* des membres de la famille impériale; Percier et Fontaine avaient élevé l'arc-de-triomphe de la place du Carrousel et construit l'escalier du Musée Napoléon; Lemot et Cartellier avaient exécuté sur les frontons du Louvre des compositions allégoriques en l'honneur du conquérant transformé, pour les besoins de la cause, en héros pacificateur; d'autres sculpteurs de la quatrième classe quelques-uns des bas-reliefs qui

(1) Parmi les membres de la classe nommés en 1795 par arrêté du Directoire exécutif ou élus dans le cours de cette même année ou des années suivantes, quatre seulement étaient morts et avaient été remplacés avant 1803 : les architectes Pâris, Boullée, Antoine et l'acteur Molé.

décoraient la colonne de la Grande-Armée. En un mot, la classe des beaux-arts, telle qu'elle était composée vers la fin de l'empire, avait à la fois dans les doctrines et dans les coutumes plus d'homogénéité qu'au début. Au point de vue esthétique, David n'y comptait guère que des coreligionnaires ou des disciples ; et quant au soldat couronné qui, depuis près de vingt ans, éblouissait la France de son génie et de sa gloire, c'était avec le même bon vouloir, au moins en apparence, que, à l'Institut comme ailleurs, on en subissait l'ascendant.

Cependant le moment était proche où l'autorité de ce souverain tout-puissant lasserait, en raison de ses excès mêmes, la confiance et la docilité publiques; où celui qui se disait et que l'on croyait le chef d'une dynastie allait disparaître, sans laisser derrière lui rien de plus que l'éclat de son nom et le souvenir de sa prodigieuse fortune. Encore quelques mois, et Louis XVIII prenait possession du trône d'où Napoléon venait d'être précipité.

L'Institut, tant que dura le gouvernement de la première restauration, ne se ressentit qu'extérieurement pour ainsi dire de la révolution accomplie. Devenu « Institut royal » « d'Institut impérial » qu'il était, il en fut quitte d'abord pour ce changement de titre, un peu plus tard pour quelques modifications dans la tenue de ses séances solennelles, ou tout au moins pour le renouvellement partiel du public qu'il y avait convié jusque-là. Le jour par exemple où cet *Éloge de Grétry* dont nous parlions tout à l'heure fut lu, au mois d'octobre 1814, dans la séance annuelle de la classe des beaux-arts, ce n'étaient plus les ministres de l'empereur ou les princes de sa famille qui figuraient aux premiers rangs des auditeurs : ce jour-là le neveu du roi, le duc d'Angoulême, assistait à la séance, ou plutôt il la présidait, car ce fut lui qui, au lieu du président de la classe et par une dérogation aux usages dont l'histoire de l'Académie des beaux-arts ne devait pas d'ailleurs offrir un second exemple, couronna de sa main les lauréats (1). Il serait sans doute assez superflu d'ajouter que dans la salle où cela se passait, la place occupée naguère par la statue de Napoléon était vide, et que dans le discours consacré à la mémoire de Grétry la nomenclature des œuvres du maître ne comprenait naturellement ni *le Congrès des rois,* ni *la Rosière républicaine.*

HENRI DELABORDE.

(1) Un de ceux-ci était Léopold Robert, encore graveur à cette époque, et qui, comme tel, avait remporté le second grand prix.

LA

STRATÉGIE NAVALE

Il y a une stratégie navale. On n'en pouvait douter à la fin du siècle dernier, dans ce brillant état-major qui dirigea les opérations de la guerre de l'indépendance américaine. Quinze ans plus tard, en exil, les survivans de nos chefs d'escadre observaient, impuissans, les belles combinaisons qui permirent à l'Angleterre de dominer les mers, de bloquer nos côtes, et cependant de présenter toujours sur les champs de bataille que nous lui offrions des forces égales aux nôtres.

Depuis les grandes luttes du commencement de ce siècle, il n'y a plus eu de guerre exclusivement maritime, et les révolutions qui se produisent dans le matériel naval absorbent à ce point l'attention de nos officiers que la stratégie des flottes semble tombée dans un injuste oubli. Comment s'en étonner? N'est-on pas allé jusqu'à contester qu'il pût y avoir encore des armées navales? Les grands navires ne devaient-ils pas disparaître devant un adversaire minuscule, le torpilleur, devant un engin formidable et mystérieux, « l'arme des faibles, » la torpille?

L'expérience a fait justice de ces prétentions : de cruels accidens sont venus rappeler à tous des lois que la nature ne laisse pas enfreindre; on a vu qu'un exact équilibre ne pouvait se produire entre la résistance, si promptement limitée, du petit navire et la

puissance destructive des élémens ; et quand on constate au contraire la solidité du grand navire, quand on note les progrès de son armement offensif, on est obligé de reconnaître que, si l'emploi de la torpille doit modifier les méthodes de combat des flottes modernes, c'est au profit du cuirassé, qui a su s'approprier l'arme nouvelle, et qui devient ainsi lui-même un torpilleur, mais un torpilleur autrement puissant, autrement *sûr de ses coups*, que la chétive barque secouée par les flots.

Il n'y a point d'arme des faibles, renonçons à cette illusion généreuse : à la guerre, tout profite au fort.

Au demeurant, la tactique seule était en jeu dans cette question, la tactique, qui, restant dans la dépendance étroite des engins, va se modifiant sans cesse avec eux, la tactique, qui a déjà subi dans notre siècle une transformation radicale, lorsque parurent les cuirassés, étalant lourdement sur la mer leurs flancs impénétrables, et laissant deviner à la courbure de leur étrave l'arme terrible qu'ils empruntaient aux antiques galères. Ne craignons pas de l'affirmer : la portée de cette révolution est autrement grande que celle dont on veut faire honneur à la torpille, et ce n'est pas l'apparition de celle-ci, c'est le retour de l'éperon, disons mieux, c'est l'*emploi du choc*, utilisant la masse et la vitesse du cuirassé, qui marquera d'un trait caractéristique les méthodes de combat des flottes modernes.

Mais pouvait-elle être atteinte par ces transformations, la *stratégie navale*, la science qui fixe, abstraction faite des engins, la distribution et la direction d'ensemble des forces maritimes, et qui imposerait ses lois immuables aux escadrilles de torpilleurs (si, d'aventure, les cuirassés venaient à disparaître), comme elle les a imposées aux flottes à voiles du passé?

Non, sans doute, et c'est ce qui ressortira, je l'espère, de cette étude, où nous allons établir les principes de la stratégie navale, principes qu'elle emprunte à la stratégie générale, ou, si l'on veut, à la stratégie des armées, sans qu'on puisse toutefois la confondre avec celle-ci.

Quels sont donc les principes de la stratégie générale? Cette science, qui permet de distribuer logiquement les armées sur le théâtre de la guerre, de les y diriger, d'en coordonner les mouvemens, a pour bases l'étude approfondie des accidens géographiques ou hydrographiques, la connaissance parfaite des moyens dont dispose l'adversaire, la juste prévision des besoins des masses armées que l'on veut mettre en mouvement, et l'appréciation exacte des forces morales qui s'y développent.

Précisons maintenant quelques termes de cette définition : que

faut-il entendre, d'abord, par l'expression : *théâtre de la guerre?* Il faut entendre toutes les contrées et toutes les mers où les puissances belligérantes peuvent s'attaquer : « Lorsqu'une guerre se complique d'opérations maritimes, dit Jomini, alors le théâtre n'en est pas restreint aux frontières d'un état; mais il peut embrasser les deux hémisphères, comme cela est arrivé entre la France et l'Angleterre, depuis Louis XIV jusqu'à nos jours. »

Il est clair, pourtant, qu'il y a certaines parties de ce vaste théâtre où les opérations seront plus décisives, où leur succès amènera plus tôt et d'une manière plus immédiate le résultat que nous visons; de là, suivant qu'elles se dérouleront dans telle ou telle partie du théâtre de la guerre, des *opérations principales* et des *opérations secondaires*. Or il importe au plus haut point de les distinguer les unes des autres afin de pouvoir consacrer aux premières plus de forces actives et de meilleurs élémens.

Établir cette distinction, en déduire logiquement la répartition de ses forces, c'est ce qu'on appelle *tracer son plan de campagne*.

On ne peut douter que de tels principes soient applicables à la guerre maritime : par leur généralité même, aussi bien que par leur évidente justesse, ces principes acquièrent un caractère essentiel qui les impose à tous les genres de conflits, quels que soient les moyens d'action, terrestres ou maritimes, employés par les belligérans pour vider leur querelle. Ces principes enfin dominent les guerres de tous les temps, quels que soient les engins mis en jeu, quels que soient par conséquent les procédés tactiques.

Il s'est introduit pourtant, dans la conduite générale des grandes guerres, une condition nouvelle ou du moins une condition à laquelle on attache aujourd'hui plus de prix qu'autrefois, c'est *la rapidité des opérations,* conséquence obligée du besoin plus vivement ressenti peut-être d'abréger la crise, d'obtenir en peu de temps des résultats décisifs.

Ne pouvant supprimer la guerre, la civilisation moderne exige au moins que ce mal nécessaire soit limité dans sa durée. Mais, pour le contenir dans les bornes étroites de quelques mois, il a fallu étendre singulièrement le champ de ses ravages et y intéresser l'universalité des citoyens : de là cette redoutable grandeur des conflits de notre siècle, qui voit renaître les invasions antiques, qui voit le choc des peuples armés succéder aux savantes opérations sur les frontières.

Dès lors il ne suffisait plus de bien discerner le théâtre des opérations principales et de répartir judicieusement ses forces, il fallait se mettre en mesure de terrasser l'adversaire par une offensive

vigoureuse exécutée avec de grandes masses, il fallait se donner pour *objectif essentiel d'atteindre et de détruire l'armée principale de l'ennemi*. C'est là le dernier mot de l'art de la guerre dans les temps modernes, le secret des triomphes du grand capitaine dont toutes les opérations tendaient à amener une bataille décisive; et si nos adversaires de 1870 surent lui dérober ce secret, ce sera du moins pour nous un juste honneur de n'avoir pas laissé tomber nos armes après l'anéantissement de nos armées de Sedan et de Metz.

Que ce principe si fécond, et si simple en apparence, ait été longtemps sacrifié dans les guerres maritimes à des considérations d'ordre secondaire, nous allons le prouver aisément.

Lorsque, en 1778, Louis XVI et M. de Sartines, résolus à profiter des embarras du gouvernement anglais, fixèrent la distribution de leurs forces navales, la préoccupation de porter des secours immédiats aux « insurgens » d'Amérique leur fit perdre de vue l'intérêt capital d'infliger à la flotte anglaise de la Manche un échec décisif.

Douze vaisseaux, armés à Toulon, furent donnés au lieutenant-général comte d'Estaing, avec la mission de se porter sur les côtes des États-Unis et de combiner ses opérations avec les forces américaines, qui se proposaient d'assiéger l'arsenal maritime de Newport dans Rhode-Island. Vingt-huit vaisseaux, armés à Brest, formèrent la flotte de l'océan, confiée au lieutenant-général comte d'Orvilliers; cet officier reçut la recommandation expresse d'agir avec prudence et de n'engager sa flotte contre celle du vice-amiral Keppel, à peu près égale en nombre, que s'il se jugeait en situation de ne rien compromettre. De telles instructions étaient bien faites pour paralyser l'initiative d'un commandant en chef; cependant l'amiral français, excellent tacticien, dont l'âge (il avait soixante-neuf ans) n'avait pas glacé l'ardeur, n'hésita pas, le 27 juillet, à offrir le combat à son adversaire, au large d'Ouessant. Après une sorte de tournoi chevaleresque, où l'avantage parut rester au comte d'Orvilliers, les Anglais rentrèrent à Portsmouth et les Français à Brest.

Il y avait là, en faveur de notre marine, à peine remise des désastres de la guerre de sept ans, un succès moral incontestable; peut-être même le combat du 27 juillet pouvait-il passer pour une *victoire tactique*, le « champ de bataille » nous étant resté; mais assurément, l'avantage stratégique était nul : cette rencontre entre deux armées navales égales en forces et en valeur, d'ailleurs bien commandées toutes les deux, ne pouvait rien décider et ne décida rien en effet.

Supposons maintenant Napoléon ou M. de Moltke, chargés du soin de tracer le plan de ces opérations maritimes à la place de Louis XVI et de M. de Sartines.

On peut être assuré qu'apercevant nettement l'*objectif principal*, reconnaissant la nécessité de prendre sur le *théâtre principal des opérations* une offensive énergique, ils auraient prescrit la jonction des deux escadres armées à Toulon et à Brest, et donné au comte d'Orvilliers la mission précise d'attaquer et de détruire avec ces 40 vaisseaux l'armée anglaise de la Manche, qui n'en comptait que 27.

Et, en effet, qu'importait à l'issue du conflit engagé entre les deux plus grandes puissances de ce temps, le résultat du siège d'une bicoque américaine? C'était dans les eaux d'Europe, c'était dans la Manche qu'il fallait arracher à la Grande-Bretagne la domination du Nouveau-Monde, et une défaite décisive essuyée par l'escadre de Keppel obligeait tout au moins l'amirauté anglaise à rappeler des États-Unis les vaisseaux de l'amiral Howe : privés de leur appui naturel, les soldats de Clinton ne se seraient pas soutenus longtemps au milieu des colonies insurgées.

Au demeurant, rien ne nous empêchait de continuer, en faveur des Américains, nos envois d'armes, d'uniformes et d'argent; on pouvait y consacrer des bâtimens légers, des frégates, des avisos, dont nous avions un bon nombre. N'était-ce pas là des *opérations accessoires* qui répondaient parfaitement à un *objectif secondaire?*

L'erreur de Louis XVI et de son conseil fut donc de ne pas distinguer nettement leur objectif principal de l'objectif secondaire, et de ne pas consacrer à la poursuite du premier la plus grande partie, sinon la totalité de leurs forces.

Nous allons voir la même faute commise dans des temps plus rapprochés de nous.

Sans revenir sur les longues discussions auxquelles a donné lieu l'avortement du plan de campagne des armées italiennes en 1866, il est permis de rappeler que le projet soumis au roi Victor-Emmanuel par le général Cialdini, commandant de l'armée du Pô, comportait la coopération de la flotte à l'invasion de la Vénétie par le sud. Sans doute cette coopération active ne pouvait être demandée à la puissante escadre de l'amiral Persano qu'à partir du moment où elle aurait mis hors de cause l'armée navale que l'amiral Tegetthof armait péniblement à Pola. Mais le projet Cialdini ne reçut pas la sanction royale : on préféra s'attaquer directement au quadrilatère, tentative hardie qui aboutit à la défaite de Custozza. Au reste, quel que fût le plan poursuivi par les armées de la jeune Italie, il ne pouvait y avoir de doute, semble-t-il, sur l'*objectif principal,* sur l'objectif essentiel dévolu à sa flotte : c'était tou-

jours d'atteindre et de détruire cette escadre qui, seule, lui disputait la domination de l'Adriatique; et la poursuite de cet objectif était, au début des hostilités, d'autant plus facile que la mobilisation des forces autrichiennes, paralysée par les embarras financiers du gouvernement impérial et par la faiblesse des ressources de l'arsenal de Pola, subissait de très longs retards.

Cependant au début de la campagne, aucun ordre catégorique ne fut donné à l'amiral italien pour se porter rapidement sur Pola et y forcer l'escadre autrichienne, hors d'état de résister à une *attaque brusquée,* si elle était menée avec quelque vigueur.

Ce ne fut que le 13 juillet, vingt jours après Custozza, que l'amiral Persano, de retour à Ancône, après une timide croisière de cinq jours au large, reçut du major-général La Marmora une lettre qui, dans des termes plus énergiques que précis, il le faut avouer, le poussait vivement à renoncer à sa prudente attitude :

« Ce matin, écrivait le chef d'état-major du roi Victor-Emmanuel, le conseil a été unanime à déplorer que la flotte n'ait pas encore trouvé le moyen d'agir énergiquement contre l'ennemi; c'est pourquoi, au nom de Sa Majesté, je vous donne l'ordre péremptoire que cet état de choses ait à cesser au plus tôt...

« Le ministre de la marine me charge de communiquer à Votre Excellence que, si la flotte continuait à rester inactive, il serait dans la pénible nécessité de vous en retirer le commandement, pour le confier à des mains sachant mieux profiter d'un élément offensif qui a coûté tant de sacrifices et qui a fait naître de si justes exigences. »

C'était fort bien dit; mais il n'y avait là ni plan, ni vue d'ensemble, pas même une indication qui pût fixer les irrésolutions du commandant en chef de l'armée navale sur le genre d'opérations que l'on attendait de lui. Cette marine, créée de toutes pièces et à si grands frais, on ne savait, le moment venu, comment l'employer!

La dure lettre dont nous venons de citer quelques passages n'avait cependant pas suffi pour vaincre les appréhensions de l'infortuné Persano : le 16 juillet, il voyait arriver à Ancône le ministre de la marine, l'avocat Depretis, qui lui renouvelait l'ordre absolu de « faire quelque chose, » sommation funeste que nos généraux recevront à leur tour quatre ans plus tard. C'est alors que l'amiral italien fit accepter l'idée de réduire l'île fortifiée de Lissa par une attaque combinée entre la flotte et une brigade de l'armée. Entreprendre une telle opération avant d'avoir battu Tegetthof, c'était une lourde faute dont les conséquences devaient bientôt apparaître d'autant plus dangereuses que l'on avait négligé les mesures propres à donner à l'attaque de Lissa le caractère d'un coup de main

rapide, et que la flotte italienne allait recevoir le choc de l'escadre impériale après avoir dépensé pendant deux jours une grande partie de ses forces dans une lutte stérile.

En effet, quand, le matin du 20 juillet, l'aviso *Esploratore* signala l'approche de l'escadre autrichienne, l'armée de Persano était dispersée ; un de ses meilleurs cuirassés, le *Formidabile*, très éprouvé la veille par le combat qu'il avait soutenu contre les batteries de San-Giorgio, se retirait sur Ancône ; un autre, le *Terribile,* ne devait rejoindre sa division qu'à la fin de la bataille ; les soutes à combustible et à munitions étaient déjà fort entamées ; enfin, les équipages restaient sous l'impression fâcheuse d'un premier échec.

Nous n'entreprendrons pas, après tant d'autres et de plus autorisés, d'écrire une relation de la bataille de Lissa : cette étude, si intéressante qu'elle fût, nous entraînerait au-delà des limites de notre cadre. On nous permettra pourtant de saisir l'occasion de rectifier, une fois de plus, une erreur de fait longtemps acceptée par le public, sinon par les gens du métier : ce n'est pas le vaisseau en bois le *Kaiser* qui coula, en employant le choc, la frégate blindée *Re d'Italia*, c'est le cuirassé *Ferdinand Max*, commandé par M. de Sterneck, et où Tegetthof avait arboré son pavillon.

Cette confusion s'explique assez aisément quand on lit les premiers récits de cette mémorable rencontre : l'amiral autrichien, pour ne citer que lui, insiste sur les brillantes manœuvres du *Kaiser*, qui, entouré par plusieurs cuirassés italiens, n'avait pas hésité à se jeter sur l'un d'eux, le *Re di Portogallo,* pour prévenir justement le choc de cette frégate. Il s'en fallait, d'ailleurs, que les résultats de ce coup de vigueur fussent semblables à ceux qu'avait obtenus le *Ferdinand Max;* sans doute le *Kaiser* avait réussi à se dégager, mais son étrave et sa guibre s'étaient écrasées sur les flancs bardés de fer du navire italien ; son beaupré, son mât de misaine, sa cheminée étaient brisés... Le *Re di Portogallo*, au contraire, n'avait subi que des avaries insignifiantes.

Quoi qu'il en soit des incidens d'une lutte où les deux partis déployèrent une valeur égale, sinon une égale habileté, il faut reconnaître que la flotte de Persano était, dès le principe, mal engagée. Presque toujours une première faute en entraîne d'autres à sa suite ; à la guerre, en tout cas, les erreurs tactiques découlent souvent d'une erreur stratégique. Les Italiens avaient perdu de vue qu'avant d'entreprendre une opération secondaire, — un siège maritime surtout, — *il fallait mettre hors de cause l'armée principale de l'ennemi ;* l'escadre autrichienne se chargeait, dans la bataille du 20 juillet, de punir cet oubli du principe essentiel de la stratégie navale.

II.

Ce principe essentiel de la stratégie navale, nous sommes arrivés à l'établir, par une série de déductions, en partant de l'un des termes de la définition. Il en est d'autres, on le pense bien, qui n'ont rien perdu de leur solidité et qui méritent un examen d'autant plus attentif qu'ils se lient étroitement au principe essentiel, découlant comme lui de la définition même.

La stratégie navale, disions-nous, est l'art de distribuer et de *diriger* les forces maritimes sur le théâtre de la guerre.

Diriger une flotte, une escadre, une division même, soit en vue des opérations principales, soit en vue d'une opération secondaire, cela se traduit, en dernière analyse, par *le tracé d'une ligne d'opérations;* cette ligne, si elle suppose un point terminal, « l'objectif, » suppose aussi un point initial, qu'il dépend de nous de désigner, mais dont le choix ne saurait être indifférent. C'est, en effet, la *base d'opérations.*

Pour la stratégie, en général, une base d'opérations est un point d'appui autour duquel on concentre l'armée après y avoir réuni à l'avance toutes les ressources qui lui sont nécessaires. C'est de là que cette armée se met en marche pour atteindre le théâtre des opérations.

Cette définition, on n'en saurait douter, s'applique aussi bien aux armées navales qu'aux armées de terre; toutefois, si nous entrons dans le détail, nous découvrons dans la manière de constituer une base d'opérations, suivant qu'elle est destinée à une flotte ou à une armée modernes, des différences importantes qui justifient déjà la distinction que nous avons faite des deux branches de la stratégie.

Les grandes armées d'aujourd'hui, ne pouvant se mouvoir avec aisance que sur des voies bien tracées, routes carrossables et chemins de fer, sont obligées d'élargir leur base de façon à embrasser tout un réseau dont les branches vont se réunir sur le théâtre présumé des opérations. D'ailleurs, l'encombrement qui résulterait de la concentration des masses mobilisées sur un étroit espace ne permettrait plus de se contenter d'une place forte comme unique point d'appui. Enfin, une base étendue peut seule garantir à une armée poursuivie, débordée par l'ennemi, la précieuse faculté de se dérober à son étreinte par une retraite latérale.

Rien de semblable pour une armée navale : sa base d'opérations ne saurait embrasser une vaste étendue de côtes; la côte est inhospitalière aux grands vaisseaux, et les ports dont elle est semée ne donnent guère asile qu'à des navires de tonnage moyen : ce n'est

pas assez, du reste, qu'ils puissent recueillir une flotte vaincue, s'ils ne peuvent la réparer, lui fournir des renforts, la défendre surtout contre l'attaque d'un ennemi victorieux. La base d'une escadre de cuirassés se réduit toujours à un grand arsenal maritime, puissamment organisé, doté d'un outillage complet, et avant tout de *bassins de radoub;* d'ailleurs abondamment pourvu des munitions spéciales à la marine de guerre, de vivres, de charbon; mis enfin par la nature et par l'art dans un état de défense qui assure à une escadre un refuge inexpugnable.

Ainsi, tandis que la base d'une armée de terre s'étend sur une ligne, la base d'une armée navale se résume en un point. Doit-il en résulter quelque gêne pour sa concentration, quelque désavantage pour son offensive, quelques conséquences fâcheuses pour sa retraite?

Je ne le pense pas : la constitution des escadres et celle des armées suivent des progressions inverses; quand tous les jours on ajoute de nouveaux bataillons à ces masses épaisses dont une province entière ne pourra bientôt plus assurer la subsistance ni permettre le déploiement, les escadres, au contraire, voient decroître peu à peu le nombre, sinon la puissance, de leurs unités de combat. Cent trente vaisseaux avaient combattu à Beveziers et à La Hougue (1690-1692); les armées navales engagées à Ouessant (1778) et aux Saintes (1782) n'en comptaient chacune que trente ou trente-cinq; à Lissa, en 1866, seize cuirassés à peine prirent part à l'action, et c'est tout au plus si, dans une guerre entre la France et l'Angleterre, chacun des deux partis pourrait se présenter au combat avec douze ou quinze navires. Il est vrai qu'en deux siècles le prix d'un bâtiment de ligne s'est élevé de 600,000 livres à 23 millions de francs. Les grands ports d'aujourd'hui suffisent donc parfaitement à la concentration des plus puissantes escadres. Leur offriraient-ils pour l'offensive un débouché convenable? Oui, sans doute, parce qu'au sortir de la rade où elle s'est concentrée, l'escadre a, sur la vaste mer, le choix de sa route; fût-elle même observée par les éclaireurs de l'ennemi, qu'il lui serait facile de les dépister par une fausse marche.

Cette escadre, battue par l'ennemi, regagnera-t-elle aisément une base d'opérations si étroite?

Ceci veut être examiné de plus près : sans doute une escadre obligée de se dérober n'est pas astreinte, comme une armée vaincue, à suivre des chemins fixés d'avance et connus de l'ennemi. Les retraites latérales, les fausses routes, lui seront, la nuit au moins, toujours possibles; la mer est discrète, d'ailleurs, et ne garde point de traces...

Nelson poursuivant, en 1798, la flotte qui portait en Égypte Bo-

naparte et son armée croisa, à quelques lieues de distance, la route de l'énorme convoi, dont les mâtures venaient de s'effacer à l'horizon : la mer, presque calme, conservait encore de faibles traces du sillage de ces deux cents navires; on crut, à bord des vaisseaux anglais, que c'étaient là quelques indices de courans de surface, et l'on passa outre.

Toutefois, une flotte vaincue ne saurait errer sur les mers sans s'exposer à de fâcheuses rencontres, sans s'exposer au moins à se voir prévenue par l'ennemi aux atterrages du port qui lui sert de base d'opérations.

Il faut donc que cette base soit assez proche du théâtre de la rencontre, du théâtre des opérations, pour recueillir en peu d'heures les vaisseaux fugitifs. Nous ne devons le désastre qui suivit la glorieuse bataille de La Hougue qu'à la distance qui séparait l'armée de Tourville de sa base d'opérations, le port de Brest. Cherbourg n'existait pas alors, et aucun refuge assuré ne se présentait dans le Cotentin, qui pût grouper cette vaillante flotte autour de son chef.

Le principe que nous venons d'énoncer n'a pas moins d'importance au point de vue de l'offensive, car, s'il faut atteindre le plus tôt possible l'armée principale de l'ennemi, il importe évidemment de se donner la ligne d'opérations la plus courte, *il importe de partir d'un point très rapproché du théâtre probable de la rencontre.* Pour cette attaque brusquée, les heures sont précieuses et les coups frappés seront d'autant plus décisifs, d'autant plus retentissans qu'ils seront plus rapides et plus inattendus.

D'ailleurs, les facultés offensives des flottes modernes s'affaiblissent graduellement à mesure qu'elles s'éloignent de leur base d'opération; ces facultés sont dans l'étroite dépendance de l'approvisionnement de combustible : or le charbon, source unique de l'énergie, alimente à bord de nos navires non-seulement les machines motrices, mais encore les machines hydrauliques qui manœuvrent les canons, les accumulateurs d'air comprimé qui fournissent à nos torpilles leur indispensable moteur, enfin les machines électriques qui pourvoient à l'éclairage intérieur et extérieur du bâtiment; encore ne parlé-je point des appareils d'épuisement et des pompes à incendie qui joueront un si grand rôle pendant le combat, mais toujours au détriment du combustible.

Se résoudra-t-on, au risque de lui enlever les plus précieuses de ses facultés, la mobilité et la souplesse, à faire suivre l'escadre de vapeurs charbonniers? Mais ce serait un encombrant et lourd convoi à protéger, ce serait la liberté des mouvemens perdue, ce seraient des forces vives absorbées dans la recherche d'un bénéfice aléatoire, car il n'est jamais certain que l'on puisse opérer à la mer le transbordement du charbon : il faut que le temps s'y prête.

Ainsi, nos « unités de combat, » devenues des usines flottantes, où l'approvisionnement de combustible reste hors de proportion avec la consommation, seront de plus en plus étroitement rivées à la côte et au grand port qui peut seul les ravitailler.

Mais nos arsenaux maritimes réalisent-ils l'idéal *de la base la plus rapprochée du théâtre des opérations?*

Sans doute, la position de quelques-uns de ces ports de guerre (et il ne saurait être question de les déplacer) n'a pas été fixée, il y a cent cinquante ans ou deux cents ans, par des considérations du même ordre que celles qui nous préoccupent aujourd'hui.

Rochefort offrait, dans le golfe de Gascogne, à des navires à voiles et à faible tirant d'eau, un abri que les escadres à vapeur de nos jours ne pourraient plus utiliser. Lorient ne dut son existence qu'à une entreprise commerciale de la célèbre compagnie des Indes : l'accès de son port est difficile; ses ressources sont peu étendues. Cet établissement conserve toutefois une notable importance comme chantier de construction pour les bâtimens en fer.

Brest présentait et présentera toujours les avantages d'une rade spacieuse, d'une belle position géographique aux avancées de l'Europe, et d'une population solidement attachée aux institutions de notre marine. Mais, au point de vue exclusivement militaire, ce grand port n'a de valeur que comme point d'appui des navires chargés de la *guerre du large,* de la guerre de croisière, dont nous discuterons tout à l'heure la véritable efficacité.

En somme, nos trois arsenaux de l'Océan ont un vice commun et un vice essentiel : ils s'ouvrent sur l'ouest, où, de longtemps, nos escadres n'auront que faire.

Cherbourg et Toulon, seuls, répondent à des objectifs stratégiques nettement caractérisés : ce sont, en même temps que de précieux refuges, des positions offensives dont nos voisins apprécient toute l'importance.

Cependant, depuis que l'axe de notre politique extérieure s'est déplacé, depuis que certains groupemens de puissances nous imposent d'accumuler vers l'est et vers le sud la totalité de nos moyens d'action, Cherbourg, osons le dire, a beaucoup perdu de sa valeur comme position offensive et comme centre de ravitaillement; Toulon même ne satisfait plus entièrement, comme base d'opérations, à la condition dont nous reconnaissions plus haut l'importance.

Si le premier de ces grands ports n'est pas assez rapproché de Wilhelmshafen et de Kiel, le second est trop loin de Naples, de Tarente et de Pola. — Il est donc nécessaire de créer en faveur de nos escadres de nouveaux points d'appui, plus voisins de la mer du Nord, de la mer Tyrrhénienne, de l'Adriatique; des *bases secondaires* sommairement outillées, mais abondamment pourvues de

charbon et de munitions de combat, défendues d'ailleurs par de solides batteries, et qui prolongeraient pour ainsi dire le rayon d'action efficace de nos deux grands arsenaux, *bases principales*, bases essentielles de nos armées navales. Quels sont donc les points favorables à la création de ces bases secondaires? N'est-ce point, au nord-est, Calais ou Dunkerque, nos seuls débouchés naturels sur la mer du Nord? Dunkerque plus avancé dans l'est, déjà en pleine Flandre, peuplé de « pratiques » et de pilotes de la *Deutschsee*, d'ailleurs en possession d'un rudiment d'arsenal maritime et fier encore de ses glorieuses traditions; Calais plus accessible peut-être aux navires de guerre et mieux aménagé depuis ses récens travaux.

Et dans le sud, n'avons-nous pas, outre la précieuse rade de Villefranche, poste avancé de Toulon vers la rivière de Gênes, des ports avantageux comme Ajaccio, qui surveille le débouché de Bonifacio, qui protège notre ligne de communications avec l'Algérie; comme Porto-Vecchio, sur l'autre versant de la Corse et tout près de la menaçante Maddalena? N'avons-nous pas une remarquable position offensive, Bastia, à égale distance (six heures de marche à 14 nœuds) de la Spezzia et de Civita-Vecchia?

Plus loin enfin, dans cette France nouvelle qui grandit sur l'autre rive de notre mer intérieure, faut-il signaler Bizerte qui, mieux que Malte, domine à la fois les deux bassins de la Méditerranée, et où nous tiendrions dans nos mains le nœud qui la resserre; Bizerte pour qui la nature a tant fait, et qui deviendrait, avec quelques travaux, un excellent port de refuge en même temps qu'un relais, qu'une étape, raccourcissant de moitié notre ligne d'opérations contre Tarente et contre Pola.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on s'efforce de donner des bases secondaires aux armées navales; pendant la guerre de la succession d'Autriche, de 1743 à 1748, les flottes anglaises qui flanquaient, dans le golfe de Gênes, l'aile gauche des Austro-Sardes, se voyaient obligées d'interrompre trois fois par an leurs opérations pour aller se ravitailler à Gibraltar, alors leur seule base dans la Méditerranée. Pendant quelques semaines nos malheureuses populations provençales respiraient plus librement et nos armées, jointes à celles de l'infant don Philippe, pouvaient marcher sans entraves. La Corse tentait déjà nos avisés ennemis, et, la soulevant contre Gênes, ils essayèrent sans succès de s'établir à Bastia.

Plus heureux en 1794, grâce à Paoli, lord Jervis put établir dans le golfe de Saint-Florent une véritable *base secondaire*, juste en face de ces routes de la Corniche où s'usaient en efforts stériles les valeureux soldats d'Anselme, de Dugommier et de Schérer; c'est de là que l'amiral anglais détachait l'actif Nelson pour inquiéter

nos communications, pour couper nos convois, pour battre notre aile droite, et, plus tard, pour capturer à Savone le parc de siège que Bonaparte destinait à l'attaque de Mantoue; c'est de là qu'il appareillait, le 12 juillet 1795, pour se jeter sur la flotte française de l'amiral Martin, assez audacieuse pour sortir de Toulon.

Mais le mouillage de Saint-Florent est peu sûr. Nelson s'était bien promis que, commandant en chef, il saurait choisir une base secondaire plus favorable : c'est lui, en effet, qui reconnut, au nord de la Sardaigne, la belle rade à laquelle il donna le nom de l'un de ses vaisseaux, l'*Agincourt*, bassin tranquille que les îles de Caprera et de la Maddalena défendent contre les vents du détroit de Bonifacio. Laissant à ses agiles frégates le soin d'observer la côte de Provence, il venait là renouveler ses provisions d'eau douce et de vivres, il venait surtout faire goûter à ses équipages quelques nuits de repos bien méritées.

Prévoyait-il, quand il signalait les avantages stratégiques de cette position, quand il disait qu'elle « bloquait naturellement Toulon et Marseille, » et que jamais flotte française ne perdrait de vue la côte de Provence sans qu'il eût le temps de se jeter sur elle et de la prendre en flanc ou en queue, pouvait-il prévoir qu'une nouvelle grande puissance, qu'une marine inconnue de son temps recueillerait avidement ses leçons et ferait de la Maddalena une des plus remarquables bases secondaires qu'on ait jamais organisées pour les armées navales?

Heureux Italiens, heureux imitateurs, qui devaient déjà leur superbe port de la Spezzia au coup d'œil de Napoléon Ier!

III.

Quand une armée s'enfonce en pays ennemi, elle ne manque pas de jalonner sa route, d'étape en étape, par des postes fortifiés; d'y laisser des troupes mobiles pour les défendre et les relier; enfin de créer sur cette route précieuse, qui doit lui amener ses renforts, ses vivres et ses munitions, un système de *places du moment*, points d'appui solides, capables de résister, non-seulement aux coups de main des coureurs et des partisans, mais aux attaques des corps organisés avec lesquels l'ennemi tenterait de s'établir sur *la ligne de communications*.

Cette organisation défensive de la ligne de communications, tous les maîtres en l'art de la guerre l'ont considérée comme une des tâches les plus difficiles, comme l'objet des plus constans soucis d'un général en chef.

Les flottes ont, elles aussi, des lignes de communications, qui veulent être organisées avec d'autant plus de soin que les lignes

d'opérations s'allongent et que l'on porte la guerre dans des mers plus éloignées : il importe d'ailleurs de remarquer que ces lignes ne se confondent pas avec *les lignes d'opérations :* en effet, des raisons momentanées et d'ordres très divers, politique, militaire ou nautique, peuvent obliger une flotte à employer une route détournée pour se rendre sur le théâtre de la guerre; mais sa ligne de communications, celle que suivront ses renforts et ses approvisionnemens, doit se rapprocher de la ligne droite, ou du moins du plus court chemin.

On reconnaît à la fois l'existence et l'importance des lignes de communications pour les armées navales, quand on étudie certaines routes maritimes, comme celle qui conduit du nord de l'Europe dans les contrées de l'extrême Orient, et que marquent d'un trait caractéristique cinq défilés inévitables, les détroits de Gibraltar et de Sicile, le canal de Suez, les détroits de Bab-el-Mandeb et de Malacca. Ces défilés sont aujourd'hui dans les fortes mains d'une nation dont on ne peut trop admirer ni trop redouter la prévoyante et tenace énergie. L'occupation successive de la vieille forteresse de Tarik, de l'île de Malte, de Port-Saïd et de Suez, de Périm et d'Aden, de Singapore et de Hong-Kong restera longtemps comme la preuve frappante de la persévérance et de l'unité des vues politiques chez une aristocratie qui n'a pas son égale en Europe pour la valeur intellectuelle, et qui a conduit l'Angleterre à de si hautes destinées.

Qu'on ne croie pas d'ailleurs que la précision des indications fournies par les accidens géographiques puisse diminuer le mérite du gouvernement anglais. Avant que le canal de Suez fût percé, sa ligne de communications avec les Indes était nettement jalonnée autour de l'Afrique par les points de Bathurst, l'Ascension, Sainte-Hélène, le Cap, les Seychelles ou l'île de France, dont nos acharnés ennemis avaient salué la prise avec tant de joie, en 1810.

Encore ne parlé-je pas des îles du Cap-Vert, du port précieux de la Praya, aux mains du Portugal, devenu lui-même comme une colonie anglaise.

Mais un enseignement immédiat se dégage de ces considérations, c'est que, au contraire de celles des armées, les lignes de communications des flottes peuvent et doivent être établies d'avance, dans le temps de paix : c'est encore là un point où se séparent les deux stratégies.

Il est en effet presque toujours facile à une armée qui progresse de créer en peu de temps sur sa ligne de communications des points d'appui doués d'une suffisante résistance : des fortifications passagères ou semi-permanentes, des palissades, des ouvrages en terre, quelques bataillons, quelques bouches à feu en font les

frais, et la valeur de ces moyens de défense est dans un juste rapport avec celle des moyens ordinaires de l'attaque. Il n'en va pas de même pour les armées navales : leurs engins de combat sont trop spéciaux, leurs effectifs trop réduits, leurs approvisionnemens trop exactement limités en vue d'opérations exclusivement maritimes pour qu'il leur soit possible de se constituer elles-mêmes, sur leur route, des places du moment, des bases secondaires.

Cette faculté précieuse, les flottes d'autrefois la possédaient à un haut degré : elle leur était pourtant moins utile qu'aux escadres d'aujourd'hui, parce qu'elles jouissaient, n'employant qu'un moteur naturel, d'une bien plus grande autonomie que nos flottes à vapeur ; parce qu'elles étaient à elles-mêmes leur propre convoi, parce qu'elles emportaient dans les flancs de leurs vaisseaux, que n'alourdissait pas une épaisse cuirasse, six mois de vivres et plus de munitions qu'il n'en fallait pour livrer plusieurs batailles rangées. C'était le temps où l'on pouvait envoyer de puissantes armées navales aux Antilles, aux États-Unis, dans les Indes, et où l'industrie d'un Suffren entretenait trois ans quinze vaisseaux sur une côte ennemie sans toucher barre à l'île de France. Cependant ces escadres sentaient, elles aussi, le besoin de points d'appui, de bases secondaires, et savaient se les ménager : je ne parlerai pas de l'armée navale de Brueys, jalonnant sa route par la prise de possession de Malte; elle devait ce succès à l'armée qu'elle transportait et surtout à l'influence morale du général en chef, Bonaparte ; mais j'ai montré Jervis s'installant à Saint-Florent, Nelson guettant, de la Maddalena, tous les mouvemens de nos escadres. Je pourrais citer encore l'exemple du grand Suffren assurant à Achem d'abord, à Trinquemalé ensuite, conquis sur les Anglais, son hivernage, son ravitaillement, ses rechanges de mâts, de voiles et d'agrès; car s'il refusait, malgré les ordres de M. de Castries, de revenir à l'île de France, c'est que, disait-il, « l'exécution de ces ordres nous ferait perdre six mois et tous les fruits de nos combats. » Et M. de Souillac, gouverneur de l'île de France, écrivait au ministre : « Le parti courageux qu'a pris M. de Suffren sauve l'Inde... »

C'était là de la belle et bonne stratégie navale : on l'a justement admirée. Malheureusement de si précieux exemples ne pourraient plus nous servir aujourd'hui; les engins maritimes, disions-nous tout à l'heure, sont trop spéciaux... Ajoutons qu'ils se spécialisent de plus en plus. On pouvait encore, il y a trente ans, armer une batterie de circonstance, élevée à terre, en empruntant quelques pièces de 18, montées sur de commodes affûts en bois, à la batterie haute d'un vaisseau. Aujourd'hui cela même n'est plus possible; la complication, la puissance, le poids du matériel nouveau,

s'y opposent absolument, et ce n'est là, pour les officiers de vaisseau, qu'une des moindres raisons de se défier de la voie dans laquelle est engagée l'artillerie navale.

Débarquer des hommes, il n'y faut pas songer davantage : la tendance à la diminution des effectifs est générale : on semble accorder ainsi aux appareils mécaniques, aux appareils hydrauliques en particulier, une confiance qu'ils ne justifieront peut-être pas, et considérer les opérations d'une guerre maritime comme réduites à une seule rencontre...

Il faut donc que les escadres qui opéreront dans les mers lointaines y trouvent des bases secondaires déjà organisées, déjà pourvues de charbon, d'approvisionnemens, de munitions et des objets de rechange indispensables ; des *places du moment* convenablement fortifiées et où nos équipages soient assurés de goûter quelque repos. Dès lors ce sont nos colonies seules qui peuvent nous procurer ces avantages. Eh bien ! ces établissemens sont-ils distribués, sont-ils disposés de manière à remplir un rôle aussi important ?

Revenons à cette route de l'extrême Orient qu'il nous importerait tant de jalonner, et occupons-nous d'abord de nos dépôts de combustible. D'Obock à Saïgon il faut compter 5,300 milles marins ; nous avons bien, dans le sud de l'Hindoustan, les relâches de Mahé ou de Pondichéry ; mais, en cas de conflit avec l'Angleterre, ces points seraient immédiatement occupés par nos adversaires.

Quels sont donc les navires capables de franchir sans relâcher cette énorme distance de 5,300 milles ? Éliminons d'abord les cuirassés, bien éloignés qu'ils sont de porter dans leurs flancs le stock de charbon nécessaire : d'ailleurs, l'importance prépondérante des opérations en Europe les retiendra toujours dans nos eaux. Les anciens croiseurs mixtes pouvaient, en marchant à la voile et à la vapeur, en profitant des moussons, résoudre assez économiquement ce problème. Il n'en serait pas ainsi des croiseurs nouveaux, que nous privons de toute voilure ; je sais que ces navires, s'ils développent de grandes vitesses, au prix de grandes dépenses de combustible, peuvent aussi marcher à une allure ralentie et relativement économique. Mais, sans parler des inconvéniens de l'ordre militaire qui résulteraient de la lenteur de leur marche, la capacité de leurs soutes ne leur permettrait pas de franchir ces 5,300 milles. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que dans la pratique de la navigation, et surtout en temps de guerre, on ne doit jamais considérer la provision de charbon embarquée à bord comme totalement disponible. Une notable partie de ce charbon joue un rôle défensif essentiel en protégeant les chaudières, la machine, les soutes à poudre contre les projectiles ennemis ; de plus, un navire

allégé de tout son combustible se trouve dans des conditions de stabilité aussi fâcheuses pour la navigation que pour le combat; enfin aucun capitaine ne se souciera d'atterrir en brûlant sa dernière briquette, « en grattant ses soutes, » au risque de trouver au dernier moment un vent contraire qui le rejette au large, au risque de devenir le jouet des caprices de la mer.

Ainsi, tandis qu'un navire anglais trouverait sur cette route des dépôts de charbon espacés de 2,000 milles au plus, distance toujours franchissable, même à grande vitesse, pour les croiseurs récens, un navire français aurait à parcourir avec ses seules ressources une distance plus que double et serait, en atterrissant, à la merci de son adversaire, arrivé plus tôt que lui et pourvu en abondance de tous ses moyens d'action.

C'est là un élément de supériorité incontestable et que le premier lord de l'amirauté, sir Georges Hamilton, ne manquait pas de signaler tout dernièrement à l'attention du parlement anglais.

Je ne dis rien du passage du canal de Suez, que je suppose *réellement neutralisé*, supposition sans doute bien gratuite.

La *distribution* de nos colonies, considérées comme bases d'opérations secondaires, est donc défectueuse, et nous avons depuis longtemps laissé prendre à l'Angleterre toutes les positions favorables.

L'organisation de ces établissemens est-elle du moins en état de satisfaire aux besoins des escadres modernes et, pour préciser, d'une division de croiseurs tels que nous les construisons en ce moment?

Le temps n'est plus où l'on trouvait partout les élémens essentiels au ravitaillement et au réapprovisionnement des bâtimens de guerre : de l'eau douce, du biscuit, des cordages, des bois, des toiles, de la poudre et des boulets ronds; c'est tout autre chose qu'il nous faut aujourd'hui : c'est de la poudre prismatique expressément fabriquée non-seulement pour tel modèle d'artillerie, mais encore pour tel calibre de bouche à feu; ce sont des boulets d'acier ayant une certaine trempe, des formes particulières, un montage et un ajustage parfaits, des obus chargés avec des substances explosives d'une manipulation fort délicate; ce sont encore des cartouches spéciales et pour les canons à tir rapide, et pour les canons revolvers, et pour les fusils; ce sont des pièces de rechange façonnées au dixième de millimètre pour les torpilles, et des torpilles elles-mêmes avec leurs charges de fulmi-coton, pour remplacer celles que l'on aura lancées, heureux encore si ces torpilles se trouvent de calibre pour les tubes du croiseur; c'est enfin pour toutes les armes, pour tous les engins mécaniques, hydrauliques, électriques, un outillage délicat qui ne s'est guère aventuré jus-

qu'ici hors de nos arsenaux, dont l'entretien aux colonies exigerait un personnel technique, des magasins, des ateliers dispendieux, et dont la conservation, dans ces régions chaudes et humides, inspire à tous les hommes compétens des doutes autorisés. Le service de l'artillerie navale anglaise n'exprimait-il pas dernièrement la crainte que les propriétés des poudres lentes ne s'altérassent pendant leur séjour dans les pays chauds?

Ainsi, à moins d'engager des dépenses considérables, dont les fruits ne sont même pas assurés, nous ne pouvons plus constituer de fortes lignes de communication aux divisions navales destinées à opérer dans les mers lointaines; nous ne pouvons plus nous flatter de créer dans nos colonies des *bases secondaires* pour nos grands croiseurs modernes.

Il faut s'y résigner : dès que l'on donne à ces navires la protection des blindages métalliques, dès qu'on les dote d'une machinerie compliquée, de canons longs brûlant des poudres lentes et manœuvrés par des appareils hydrauliques, de torpilles automobiles, d'un éclairage électrique intérieur et extérieur, dès qu'on en fait, en un mot, des cuirassés mal déguisés sous le nom de *croiseurs protégés*, on les ramène fatalement dans la zone d'influence des grands arsenaux.

Pour vouloir exalter certaines de leurs facultés, on diminue leur rayon d'action, dont la grandeur est le facteur essentiel de leur puissance, et s'il est vrai de dire que la guerre d'escadre sera rivée à la côte, il ne l'est pas moins d'affirmer que la guerre des croiseurs se localisera dans les eaux de l'Europe.

IV.

Faut-il, au demeurant, le regretter beaucoup? Sans doute la protection de notre commerce dans les mers lointaines pourra en souffrir; moins cependant que d'aucuns semblent le croire. Notre marine marchande subit largement les effets de la révolution qui, peu à peu, fait passer l'industrie des transports des navires à voiles aux bâtiments à vapeur, et, j'ajoute, aux grands vapeurs. Si le nombre total de nos navires diminue, celui de nos paquebots augmente, et leur tonnage moyen, surtout, s'accroît avec une rapidité significative. C'est une loi générale : il est moins coûteux pour une compagnie maritime d'entretenir dix grands vapeurs que quinze navires moyens qui ne draineraient pas une plus grande quantité de marchandises. Or les grands paquebots acquièrent chaque jour une allure plus rapide et voient par conséquent s'augmenter leurs chances d'échapper aux croiseurs mixtes à vitesse moyenne qui,

seuls, à peu près, pourront tenir croisière sans relâches fréquentes, et battre les mers d'une manière continue.

Je ne prétends pas dire que tous nos paquebots pourront continuer leurs opérations commerciales : aucune nation ne saurait se flatter de cet avantage, à moins de former des convois protégés par de véritables escadres de croiseurs, et ce moyen ne semble guère à la disposition que de la seule Angleterre. Je crois seulement que les paquebots-poste pourront y parvenir, à condition de modifier leurs routes ordinaires, trop connues des navires de guerre, et que les autres, moins rapides, réussiront à gagner sans encombre soit une de nos colonies, soit un port neutre.

Les guerres modernes sont assez courtes pour que cette dernière solution d'une question délicate puisse satisfaire une nation dont ni la vie quotidienne, ni les intérêts essentiels, ne sont suspendus aux arrivages de ses navires.

Mais la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, de protéger nos paquebots dans les régions exotiques n'est pas la seule conséquence fâcheuse de la transformation de nos types de croiseurs. Concentrés désormais dans les eaux d'Europe, au moins dans l'Atlantique nord, ces navires vont-ils donc laisser les vapeurs ennemis opérer en toute sécurité leurs transactions commerciales de l'autre côté de la terre?

Je pourrais dire qu'il importerait assez peu, si nous réussissions à barrer, en fin de compte, à ces paquebots le chemin de la métropole. Mais le moment est venu sans doute d'élargir le débat et de discuter les avantages, sinon de la *guerre de course*, qui nous est désormais interdite par les traités, du moins de la *guerre des croiseurs*.

Dans l'examen des chances diverses que nous offre un conflit avec une puissance exclusivement maritime, l'Angleterre par exemple, quelques officiers de mérite, et surtout nombre de personnes étrangères à la marine, ont cru pouvoir préconiser cette méthode de guerre à l'exclusion de toute autre.

On a rappelé avec complaisance qu'en huit années, de 1793 à 1801, la marine marchande anglaise avait perdu 2,500 navires, non pas capturés, mais naufragés pour la plupart; on a négligé de dire que, dans cette même période, les croiseurs anglais nous avaient enlevé un nombre égal de bâtimens; on a surtout oublié de reconnaître que, si ce chiffre ne représentait qu'une partie de l'outillage maritime du commerce anglais, il donnait en revanche la totalité du nôtre.

Pour réduire la Grande-Bretagne à merci, ajoute-t-on, c'est assez de l'atteindre dans cette énorme flotte marchande qui draine

les richesses du monde entier; c'est assez de l'affamer en interceptant les paquebots qui suppléent par l'appoint de leurs chargemens de blé à l'insuffisance de ses récoltes.

Ces longues files de *cargo-boats* suivent des routes à peu près invariables et connues de tous les navigateurs : chacun de ces navires vient à son tour reconnaître certains caps, certains accidens hydrographiques qui jalonnent leur route et rectifient leur « estime ».

Il est donc aisé de les atteindre sur leur route préférée ou à l'atterrissage.

Je n'y contredis pas et je veux même qu'au début de la guerre nous réussissions à infliger des pertes sensibles au commerce anglais. La Grande-Bretagne restera-t-elle désarmée en face de ce danger? Il serait puéril de s'en flatter.

Sa flotte de croiseurs est nombreuse et puissante : elle le sera plus encore dans quelques années. Dédaignant la capture de nos trop rares bâtimens de commerce, ces navires se consacreraient à la protection de leurs paquebots : la lutte s'établirait bientôt en haute mer entre croiseurs de types analogues, et peu à peu, quelle que fût la valeur des nôtres, le nombre finirait par l'emporter.

Admettons toutefois que deux ou trois croiseurs français, supérieurs à leurs adversaires en armement, en vitesse, en approvisionnement de combustible, puissent se maintenir au large et continuer leurs ravages sur le commerce anglais : enlèveront-ils à l'ennemi les *convois de paquebots* naviguant de conserve et pourvus d'une puissante escorte, où figureront sans doute les beaux croiseurs à ceinture cuirassée, *Aurora*, *Orlando*, *Immortality*, etc., que l'Angleterre semble construire justement en vue de ce service spécial?

C'est ainsi qu'agissait déjà l'amirauté pendant les grandes guerres maritimes du siècle dernier, et les judicieuses mesures qu'elle prenait alors pour couvrir avec ses escadres la navigation de ses flottes marchandes lui réussiraient encore aujourd'hui. Ces flottes marchandes se formaient dans les ports de commerce de la Grande-Bretagne en même temps que l'on armait, dans ses arsenaux, les escadres destinées aux opérations dans la Méditerranée, aux Antilles, aux Indes, ou les divisions chargées de renforcer ces armées navales. On utilisait ainsi tous les départs de forces constituées en vue des opérations exclusivement militaires, pour faire franchir aux navires marchands les zones réputées les plus dangereuses, celles de l'Atlantique nord, par exemple ; la séparation se faisait assez loin dans le Sud, quelquefois vers le tropique, et les bâtimens de guerre reprenaient leur route normale. D'ailleurs on ne laissait pas d'armer, quand il le fallait, des divisions spéciales, uniquement chargées de défendre le convoi jusqu'à sa destination ; ces

divisions se composaient en général d'un petit nombre de vaisseaux et de grosses frégates, choisis parmi les mieux armés et les meilleurs marcheurs, capables par conséquent de soutenir le combat contre des forces supérieures pendant que le convoi se dispersait, puis de se soustraire aux coups de l'ennemi quand les navires marchands avaient pu gagner une avance suffisante. Souvent aussi le départ d'une flotte marchande, ou son atterrissage, étaient *masqués* par une entreprise contre notre littoral, que l'on ne manquait pas d'annoncer avec fracas et qui retenait dans nos eaux les forces actives dont nous aurions pu disposer.

Les meilleurs amiraux anglais, les Rodney, les Howe, les Darby, ne s'estimaient point diminués quand on leur confiait le soin d'escorter des convois considérables : ils y consacraient tous leurs soins, toutes les ressources de leur tactique, et les opérations de lord Howe pour faire pénétrer dans la baie de Gibraltar la flotte de transports qui devait ravitailler cette place en 1782, sont longtemps restées des modèles du genre.

Cet officier général n'avait cependant que 34 vaisseaux à opposer à l'armée navale franco-espagnole, qui en réunissait 46 sous les ordres de l'amiral don Luis de Cordova. La fortune même lui avait d'abord paru peu favorable, et un calme plat qui l'avait pris à l'entrée du détroit avait obligé sa flotte à le franchir sous la seule impulsion du courant qui porte dans la Méditerranée : le 11 octobre au soir, l'armée anglaise, à l'exception d'un vaisseau et de 4 transports qui avaient réussi à gagner Gibraltar, se trouvait rejetée assez loin de la place : le 13, l'armée alliée, jusque-là retenue par le calme dans la baie d'Algésiras, appareillait au premier souffle de brise et venait s'interposer entre Gibraltar et l'amiral anglais. Malheureusement don Luis de Cordova, leurré par son habile adversaire de l'espoir d'une bataille rangée, se laissa entraîner à suivre de près toutes ses évolutions : les vaisseaux anglais, la plupart doublés en cuivre, étaient de bons marcheurs, et tous les capitaines, attentifs à saisir les intentions de leur chef, secondaient la justesse de ses ordres par la précision de leurs manœuvres. Pendant trois jours lord Howe réussit à refuser le combat tout en gardant le contact de son adversaire, et en se plaçant toujours entre lui et son convoi ; le 17 octobre, enfin, au moment où les vents d'est se prononçaient, lord Howe se trouva plus près du détroit que don Luis de Cordova : en quelques heures, tous les transports avaient pu rentrer dans la rade de Gibraltar, et le 18 l'amiral anglais, sa mission heureusement remplie, se hâtait de faire route à l'ouest pour regagner les côtes d'Angleterre, dont son escadre constituait le seul élément de défense. Le 20 octobre, par un retour de fortune inespéré, la flotte combinée franco-espagnole, qui avait

suivi d'assez loin l'armée anglaise, put profiter d'une saute de vent pour se rapprocher de l'ennemi : l'occasion était précieuse... don Luis de Cordova allait-il l'utiliser pour *écraser l'armée principale de l'ennemi*, et les flots du cap Trafalgar, que l'on voyait encore à l'horizon, allaient-ils engloutir des vaisseaux anglais?

On put le croire un moment : la division légère de l'armée combinée, sous les ordres de l'intrépide Lamotte-Piquet, laissa rapidement porter sur l'ennemi et engagea l'action avec la dernière vigueur ; déjà lord Howe, contraint d'accepter le combat et de former sa ligne, appelait de ses vœux la nuit, dont les ombres commençaient à s'étendre sur le champ de bataille... A deux milles, couvert de toile, s'avançait le gros de l'escadre française; plus loin se détachaient sur le ciel les mâtures des lourds vaisseaux espagnols; ils étaient loin sans doute, mais les nôtres, brûlant du désir de combattre, suffisaient pour arrêter l'ennemi et pour soutenir le premier effort de la lutte. Un signal monta au grand mât du vaisseau amiral espagnol : c'était le « ralliement général et absolu. » Don Luis de Cordova trouvait son armée navale mal engagée et craignait, malgré la supériorité de ses forces, de la compromettre dans un combat de nuit.

Notre vaillante avant-garde abandonna l'ennemi, qui se garda de la poursuivre, et le lendemain l'amiral espagnol reprenait, autour de Gibraltar, un blocus désormais inutile.

Au risque de nous attarder sur le terrain de la tactique, nous citerons encore, pour prouver que nos chefs d'escadre ont su, eux aussi, se dévouer pour le salut des convois confiés à leur garde, le beau combat du 14 octobre 1747. M. de l'Étanduère avait été chargé de convoyer, avec 8 vaisseaux, 250 voiliers qui se rendaient dans la mer des Antilles : dans les parages du cap Finisterre 14 vaisseaux anglais, sous les ordres de l'amiral Hawke, se montrèrent sous le vent de la flotte française. Pour permettre à cette lourde masse, que la brise et la mer poussaient sur l'ennemi, de serrer le vent et de s'échapper, M. de l'Étanduère se hâta de se rapprocher de l'escadre anglaise, et l'on vit ces huit vaisseaux présenter audacieusement leur ligne bien serrée aux coups d'un ennemi si supérieur en nombre. Au bout de quatre heures de lutte un seul de nos vaisseaux avait succombé; Hawke, un moment déconcerté par une telle résistance, revient à la charge, et cette fois, les trois vaisseaux qui formaient la queue de la ligne, entourés de tous côtés, rasés, ruinés, ruisselans de sang, cèdent aux coups de l'ennemi : la nuit est venue. Le *Tonnant*, que monte M. de l'Étanduère, l'*Intrépide* sous Vaudreuil, le *Terrible* et le *Trident* combattent encore, assurés de périr, mais certains désormais d'avoir sauvé le convoi, car l'amiral Hawke n'a pu distraire du combat aucun de

ses navires. A neuf heures du soir l'étendard aux fleurs de lis ne flotte plus que sur les poupes fracassées du *Tonnant* et de l'*Intrépide;* le *Tonnant* va succomber, lorsque l'*Intrépide*, qui a conservé quelques lambeaux de voiles, passe sur son avant, lui donne un grelin et s'éloigne du champ de bataille, remorquant les glorieux débris du vaisseau amiral.

La flotte anglaise, absolument désemparée, laissait échapper les plus beaux trophées de sa victoire.

Quand les deux vaisseaux français rentrèrent, quelques jours plus tard, dans la rade de Brest, M. de l'Étanduère, dont le vaisseau avait pu se constituer une mâture de fortune, voulut cependant que l'*Intrépide* le prît une seconde fois à la remorque, reconnaissant ainsi qu'il devait son salut au dévoûment et à l'habileté de M. de Vaudreuil : touchante délicatesse et bien digne de ces deux vaillans cœurs !

Faut-il rappeler enfin que c'est pour assurer l'arrivée d'un grand convoi de blés d'Amérique, impatiemment attendu dans nos ports, que la Convention fit sortir de Brest l'armée navale de Villaret-Joyeuse et la jeta sur la flotte de lord Howe, malgré l'infériorité de son organisation, malgré l'ignorance de ses équipages, malgré la profonde incapacité de quelques-uns de ses capitaines, nommés par la faveur des clubs révolutionnaires ?

Assurément, la victoire resta le 13 prairial et devait rester à la flotte la mieux organisée, à l'amiral le plus expérimenté, enfin à un corps d'officiers qui avait conservé les traditions de la guerre d'Amérique ; toutefois, notre défaite fut honorable, et nous n'aurions même laissé aucun vaisseau entre les mains de nos habiles adversaires si le virement de bord signalé par Villaret à la fin de la journée avait été ponctuellement exécuté par toute son armée navale ; cette manœuvre, qui avait pour but de recueillir dix de nos vaisseaux absolument hors d'état de se mouvoir, n'en sauva que quatre, et l'armée anglaise put quitter le champ de bataille en emmenant les six autres.

Mais ce qu'il faut reconnaître impartialement, c'est que l'*avantage stratégique* nous restait et que l'objectif essentiel de la sortie de Villaret-Joyeuse était atteint, puisque les Anglais, très maltraités, laissaient le passage libre à notre convoi. Le surlendemain du 13 prairial, en effet, cette flotte marchande traversait le champ de bataille où avait péri le *Vengeur du peuple*.

Ainsi, on le voit bien par ces exemples, malgré les aptitudes particulières de la marine à voiles pour les croisières, peu à peu, en raison même de la formation de ces grands convois, la guerre d'escadre se substituait, pour leur défense comme pour leur attaque, à l'ancienne guerre de course : il en serait encore de même aujour-

d'hui, car aujourd'hui n'est jamais aussi différent d'hier que notre orgueil cherche à nous le persuader; il en serait de même, dis-je, et l'Atlantique nord verrait des divisions de grands croiseurs se disputer les grandes routes de navigation et combattre, à quelques centaines de milles au large, pour la liberté des atterrissages. — Dans cette lutte, encore une fois, sur un théâtre d'opérations ainsi circonscrit, l'avantage finirait toujours par rester au nombre.

Saluons cette marine mixte qui s'en va, ces engins maniables et robustes qui pouvaient seuls nous permettre de suivre sur les mers lointaines les grands exemples des Lamotte-Piquet, des Linois, des Lhermitte, des Allemand. C'était *la voile* qui, donnant aux frégates de ces habiles officiers une autonomie que n'auront jamais les navires mus exclusivement par la vapeur, favorisait les longues recherches, les patientes investigations, les combinaisons savamment mûries. C'était la voile encore qui aurait permis à nos croiseurs mixtes de se maintenir longtemps au large et de réserver pour la poursuite ou pour le combat leur précieuse provision de combustible : or, si nos grands croiseurs sont devenus des cuirassés, nos croiseurs légers deviennent à leur tour des *éclaireurs d'escadre*, dont la puissance effective et le rayon d'action paraissent sacrifiés à la pénible recherche des très grandes vitesses.

La conclusion s'impose : sans renoncer à faire au commerce ennemi tout le mal que nous pourrons, nous devons nous pénétrer de cette idée que la guerre des côtes l'emporte définitivement sur la guerre du large, les combats d'escadre sur les rencontres isolées.

Ce sont des opérations rapides, des coups vigoureux qu'il nous faut aujourd'hui; l'esprit public s'y prête et nos engins l'exigent : la stratégie navale y trouve, d'ailleurs, l'application de ses lois essentielles... Souhaitons seulement que, pour y satisfaire, la résistance et la durée de notre matériel puissent rester au niveau de sa complication.

V.

Nous avons reconnu déjà que l'une des bases de la stratégie navale est la parfaite connaissance des moyens d'action maritimes de ses adversaires éventuels.

A défaut d'un examen approfondi des flottes de nos voisins et de l'organisation de leurs défenses côtières, étude qui nous entraînerait fort loin, nous nous contenterons d'une esquisse rapide des traits caractéristiques de la puissance maritime de l'Angleterre et des nations qui forment la triple alliance.

Occupons-nous d'abord de celles-ci : on sait qu'après avoir porté

son organisme militaire au plus haut degré de force et de souplesse, après avoir réalisé, autant que le permet l'état social actuel, l'idéal de la nation armée, l'empire d'Allemagne se tourne aujourd'hui vers la mer et consacre une grande partie de ses ressources à l'augmentation de ses forces navales. Les hommes éminens qui le gouvernent apprécient l'importance du rôle que jouera la marine dans les luttes de l'avenir; aussi, pour faciliter la tâche de leur flotte, lui ont-ils assuré, pendant une longue période de labeur obscur et persévérant, des ports à peu près inexpugnables et admirablement outillés, une administration prévoyante, un personnel exercé avec le plus grand soin. Ce sont là des bases solides, sur lesquelles on bâtit l'édifice d'une marine qui prend peu à peu une inquiétante extension.

A ses douze anciens cuirassés d'escadre, l'Allemagne pourra joindre, en 1895, quatre nouveaux cuirassés, non point des mastodontes comme ceux du « fidèle allié » du sud, mais des navires de déplacement moyen, d'un tirant d'eau relativement faible, qualité précieuse pour des bâtimens appelés à naviguer dans les mers basses du nord de l'Europe; il n'est que juste d'ajouter à ces quatre cuirassés d'escadre, *sept croiseurs blindés* qui sont, en réalité, des *cuirassés de deuxième rang;* enfin, il faut noter le précieux appui que ces navires de haute mer recevront de dix cuirassés garde-côtes qui paraissent destinés spécialement à la défense des deux issues, dans l'estuaire de l'Elbe et dans la baie de Kiel, du canal maritime de l'isthme holsteinois. — Je passe sur les croiseurs non blindés et sur les avisos torpilleurs qui viendront renforcer une flotte légère déjà très bien pourvue.

En résumé, les traits essentiels de la marine allemande résultent de la parfaite méthode qui a présidé à sa constitution : elle est restée longtemps une arme défensive des plus solides; maintenant que l'ensemble de ses institutions a pris le développement et la cohésion qui font la force des vieilles marines, elle va devenir un instrument d'offensive avec lequel il faudra largement compter.

Un moment découragée par sa défaite de Lissa, l'Italie sentit renaître après nos désastres toutes ses ambitions maritimes et s'apprêta à recueillir dans la Méditerranée une succession qu'elle jugeait ouverte. Mais il fallait se hâter de créer une nouvelle flotte pour remplacer celle qui avait si malheureusement combattu en 1866 et dont les types, anciens déjà, n'étaient plus à la hauteur des nouvelles exigences. — Appelés à présider à la réfection du matériel flottant, M. l'amiral de Saint-Bon et M. l'ingénieur Brin, deux hommes aux talens de qui nous nous plaisons à rendre hommage, se décidèrent à rompre avec de timides traditions et à réunir sur quel-

ques navires très puissans toutes les facultés offensives et défensives que l'on dissémine d'ordinaire sur des types très distincts. Ce programme conduisait à la construction de navires d'un très grand déplacement, et c'est là, en effet, le caractère frappant de la nouvelle flotte italienne : malheureusement, les grands déplacemens entraînent avec eux les grands tirans d'eau ; ils excluent volontiers les qualités évolutives, et, quand on veut les combiner avec des vitesses de 17 et de 18 nœuds, comme celles dont on a *théoriquement* doté l'*Italia* et le *Lepanto,* il faut employer des chaudières à très haute pression dont la solidité et la durée sont fort problématiques, et donner aux appareils mécaniques un développement peu en rapport avec le nombre et l'expérience des mécaniciens d'une jeune marine.

Aussi peut-on se demander si le défaut d'une exacte corrélation entre la complication du matériel et l'habileté du personnel n'est pas le trait saillant de la flotte italienne, et si l'on n'a pas compromis pour longtemps cet équilibre en voulant faire à la fois *trop grand* et *trop vite.*

Nous ne prétendons pas en décider : disons seulement que les dix cuirassés neufs qui formeraient la première ligne de l'armée navale italienne seraient en état de figurer avantageusement dans la plus puissante flotte du monde, et que l'Angleterre, en effet, les envie à la nouvelle venue des nations maritimes. — Derrière ces superbes navires viendraient se ranger huit cuirassés anciens d'une médiocre valeur, des cuirassés de réserve, dont quelques-uns, refondus, il est vrai, ont vu la bataille du 20 juillet 1866.

Notons aussi sept grands *croiseurs protégés* qui pourraient, à la fin d'une bataille navale, tenir tête à des cuirassés épuisés par la lutte et couverts de blessures, et que, d'ailleurs, leurs très belles vitesses soustrairont toujours à des périls trop pressans,.. mais ces vitesses d'essais se maintiendront-elles en service courant, lorsque disparaîtront les chauffeurs spéciaux des maisons anglaises qui fournissent les machines, lorsqu'on se trouvera aux prises avec les difficultés, avec les exigences imprévues de la navigation pratique?

Je ne mentionne que pour mémoire une très belle flotte légère de croiseurs, d'avisos torpilleurs et de torpilleurs de haute mer.

Tout au contraire de son ambitieuse voisine, l'Autriche ne s'est pas laissé entraîner sur la pente glissante des augmentations de déplacement : n'ayant que des ressources très limitées à consacrer à sa marine, elle a donné la préférence aux cuirassés maniables sur les cuirassés géans, aux canons solides sur les canons monstres, aux machines robustes sur les machines brillantes, s'attachant à faire profiter ses engins de tous les progrès réellement acquis,

mais ne cherchant à devancer personne dans des voies inexplorées et peut-être dangereuses.

Montée par un personnel qui n'a rien perdu de sa valeur depuis 1866, et qui se souvient de la glorieuse journée de Lissa plus qu'il conviendrait peut-être à une marine engagée dans les liens de la triple alliance, la flotte de combat autrichienne se compose de 7 cuirassés d'escadre, de 3 cuirassés à faible déplacement qui ne pourraient jouer que le rôle de gardes-côtes, et d'un bon nombre d'éclaireurs rapides qui ont fait leurs preuves, l'an dernier, dans la traversée de Pola à Barcelone.

Récapitulons maintenant les forces maritimes des trois puissances et ne comptons d'abord, pour simplifier, que les cuirassés capables de figurer avec honneur dans un combat d'escadre, livré en haute mer : l'Allemagne nous en présente 10, l'Italie 8, l'Autriche 7, en tout 25. Nous, en éliminant de notre « ordre de bataille, » comme nous venons de le faire pour nos voisins, les navires que l'ancienneté de leur construction ou les exigences particulières de leur type retiendraient sur nos côtes, nous trouvons un total de 26 cuirassés d'escadre.

Si, après une première bataille, par exemple, nous voulions faire appel à toutes nos forces, nous pourrions disposer de 10 à 12 cuirassés anciens ou gardes-côtes ; mais nos adversaires, à leur tour, nous en présenteraient 13. On le voit, les forces se balancent...

A la vérité, si nous n'y prenions garde, il n'en serait plus de même dans quatre ans : 9 cuirassés nouveaux (sans parler des 10 gardes-côtes du canal allemand), auxquels nous n'en pourrions opposer que 5, rompraient déjà l'équilibre à notre détriment. Aussi, tenant compte des difficultés de notre situation intérieure et de l'intérêt des économies, est-il juste d'applaudir à la courageuse initiative du ministre de la marine, qui vient de signaler au parlement la nécessité de faire un sérieux effort en faveur de notre marine.

Soyons assurés que la vigilance des pouvoirs publics maintiendra nos forces navales au niveau de celles qu'elles peuvent un jour avoir à combattre. Mais comptons aussi sur les élémens de faiblesse inhérens à toute coalition maritime : comptons sur le défaut de simultanéité dans les préparatifs, résultat de la différence des institutions, sur la diversité des moyens mis en jeu, sur la divergence des objectifs poursuivis : il y a un peu plus d'un siècle, quand nous unissions contre l'Angleterre nos flottes avec celles de l'Espagne, le cabinet de Madrid, peu préoccupé de l'intérêt général, ne visait qu'à reprendre Gibraltar et Minorque ; ni ses hommes d'Etat ni ses marins ne voulaient comprendre que c'était

dans la Manche que se déciderait le sort de ces places fortes, et leurs objections, leurs retards, quelquefois calculés, paralysaient les efforts des escadres combinées.

Comptons aussi sur la difficulté, pour les coalisés, de réunir leurs forces : pour une jonction réussie à souhait, celle qui, en 1781, fit converger des Antilles et de Boston vers la baie de la Chesapeake les forces françaises et américaines dont la victoire de Yorktown allait couronner les opérations, combien d'autres de manquées! L'Angleterre le savait bien quand elle brava deux fois en vingt ans les *ligues des neutres :* en 1781, la flotte batave, avant d'avoir pu combiner son action avec celle des escadres franco-espagnoles, fut mise hors de cause pour toute la guerre au terrible combat du Dogger-Bank. En 1801, quand la ligue des puissances de la Baltique menaça son omnipotence sur mer, l'Angleterre prit hardiment l'offensive avant que les alliés eussent pu se concentrer, écrasa à Copenhague les batteries flottantes des Danois, et, par ce coup de vigueur, trancha les liens de la coalition.

Il y a là, pour nous, des exemples à méditer.

Comptons enfin sur la jalousie, peut-être sur l'antipathie qui séparerait aujourd'hui les escadres de certains coalisés ; l'avenir se chargera de montrer jusqu'à quel point la politique froidement calculatrice des cabinets peut étouffer, aux heures des grandes crises, les sentimens intimes des peuples que divisent des souvenirs amers et des intérêts opposés.

Ce sont là de ces forces morales dont l'exacte appréciation, nous l'avons dit, est une des bases de la stratégie.

Pouvons-nous maintenant lutter seuls contre l'Angleterre? Le moment serait mal choisi pour s'en flatter, quand cette puissance va dépenser en quatre ans 600 millions pour ses constructions navales. La force de la marine britannique était jusqu'ici calculée en vue d'une guerre contre la France, soutenue par une puissance maritime de second ordre : c'était la tradition des grandes luttes du siècle dernier. Aujourd'hui, cela ne suffit plus à nos orgueilleux voisins : ils veulent être, ainsi que le disait dernièrement M. le ministre de la marine, « aussi forts que tous les autres réunis : » du moins y a-t-il là, pour notre politique générale, une indication précieuse.

En ce moment, la flotte anglaise ne compte pas moins de 52 cuirassés d'escadre, 18 gardes-côtes, 24 croiseurs de 1re et 2e classe, 28 de seconde, 10 croiseurs-torpilleurs, 23 croiseurs auxiliaires, 10 avisos-torpilleurs, 88 torpilleurs de 1re classe, 73 de seconde classe et un nombre considérable de corvettes, d'avisos, de canonnières, exclusivement destinés aux stations lointaines.

Ajoutons, ce qui n'est pas d'un médiocre intérêt, pour apprécier le degré de disponibilité des navires que nous venons d'énumérer, que les grandes colonies anglaises se constituent en ce moment des flottes séparées. Il serait donc imprudent de compter sur la dissémination des élémens qui forment l'armée navale de la métropole.

Pourtant, l'étincelante cuirasse de l'empire britannique est-elle sans défaut? Et nous est-il interdit d'espérer sur quelque théâtre d'opérations bien choisi un succès momentané de nos vaisseaux qui permette à notre armée d'intervenir dans la lutte?

Nous ne le pensons pas, et l'Angleterre ne le pense pas davantage. Mais ce succès momentané, il faudrait le demander à des combinaisons stratégiques ayant pour objet précis de dérober notre escadre d'évolutions à la flotte anglaise de la Méditerranée, de la joindre à nos divisions de l'océan et de frapper un coup décisif sur « l'escadre du canal. »

Être maître de la Manche pendant quelques jours! La fortune refusa d'accorder à Napoléon un bonheur si ardemment souhaité!.. Mais pourquoi accuser une puissance aveugle? Il a suffi d'un choix malheureux dicté par l'amitié à un ministre dont le brillant esprit et la souple docilité masquaient mal le défaut de discernement. Comment Napoléon, qui avait exactement apprécié la valeur de Villeneuve, après Aboukir, accepta-t-il de lui confier le commandement de l'escadre de Toulon et l'exécution de ce plan grandiose dont il se promettait la ruine de ses plus implacables ennemis?

L'amiral français avait pourtant rempli avec succès la première partie de sa mission; miraculeusement échappée aux étreintes de Nelson et de Calder, son armée navale s'était doublée en touchant au Ferrol; encore un pas, encore un effort, elle débloquait Ganteaume resserré dans Brest par Cornwallis, et 50 vaisseaux donnaient dans la Manche, assurant le passage de la flottille!

Il y a de ces heures capitales où le cours indécis des destinées d'une grande nation semble remis par une puissance ironique aux mains d'un agent subalterne. L'histoire a le droit de retenir cette journée du 18 août 1805 où l'infortuné Villeneuve, écrasé par une responsabilité trop lourde, dévoré d'anxiétés, partagé entre la voix qui l'appelait au Nord et la crainte chimérique de cette flotte de Nelson, qu'il croyait toujours voir poindre à l'horizon, se décida enfin à laisser porter vers le sud et à s'enfermer dans Cadix.

Déjà vingt-cinq ans auparavant, 66 vaisseaux français et espagnols avaient paru à l'ouvert de la Manche (août 1779), tandis qu'une armée sous le comte de Vaux se massait sur les rives du Cotentin, prête à s'embarquer sur un nombreux convoi de navires marchands.

L'Angleterre effrayée, réunissant en hâte toutes ses divisions, n'avait pu donner à l'amiral Hardy que 40 vaisseaux : ses troupes, réduites par la lutte qu'elles soutenaient en Amérique à quelques dépôts et à des milices mal exercées, étendaient un trop mince cordon sur le littoral de la Manche. Enfin c'était d'Orvilliers qui commandait la puissante flotte combinée, celui-là même qui, l'année précédente, avec des forces égales, avait contraint les Anglais à se retirer dans leurs ports... Pouvait-on douter d'un succès complet quand on avait pour soi tant de chances favorables?

Malheureusement l'administration de M. de Sartines ne s'était pas montrée à la hauteur de sa tâche; les approvisionnemens de l'escadre française étaient trop limités et les équipages, déjà incomplets au départ, étaient décimés par le scorbut. 3,000 malades encombraient, dès le commencement d'août, les faux-ponts et les cales de nos navires; le 20, le commandant en chef renvoyait à Brest huit vaisseaux désormais incapables de combattre...

Nos forces avaient cependant encore une telle supériorité qu'elles pouvaient triompher de tant d'obstacles : déjà un vaisseau de l'amiral Hardy avait été capturé par les frégates de l'armée combinée; déjà la flotte anglaise, renfermée dans Plymouth, nous cédait la domination de la Manche, lorsqu'un violent coup de vent d'est rejeta nos vaisseaux à plus de cent milles au large.

Non, il faut le reconnaître : les destins ne l'ont pas voulu! Que de fois ils ont sauvé cette nation d'un désastre irréparable! Que de tempêtes ils tiennent en réserve pour disperser les Armadas, que de Cordovas pour paralyser les plus généreux efforts, que de Villeneuves pour ruiner les plans les mieux conçus!

De ces tentatives toujours vaines, toujours renouvelées pourtant parce qu'elles sont toujours séduisantes, nous pouvons tirer du moins nos dernières conclusions.

Quand on jette un coup d'œil d'ensemble sur ces grandes guerres, on voit bien que les flottes n'y luttent plus seulement pour avoir le droit de promener sur les mers leurs pavillons victorieux, satisfaction assez vaine au fond, mais bien pour préparer, pour appuyer l'action des armées chargées des opérations décisives. Les combats engagés dans ce dessein, les efforts, plus difficiles peut-être, soutenus contre les élémens, marquent toujours pour les escadres le moment le plus intéressant de la lutte; il peut y avoir plus tard des rencontres importantes au point de vue exclusivement tactique, il peut y avoir un Aboukir, qui n'empêcha pas Bonaparte de conquérir l'Égypte; il peut y avoir un Trafalgar, sacrifice inutile, coup de désespoir d'un amiral affolé par de justes reproches; mais il n'y a plus de hautes combinaisons, il n'y a plus d'opérations stratégiques.

Trafalgar n'est qu'un accident qui se rattache à peine à la grande campagne stratégique de 1805 ; cette campagne, nous l'avons vu, était virtuellement terminée le 18 août, le jour où Villeneuve renonçait à se porter sur Ouessant ; le 21 octobre, lorsque notre flotte succombe sans profit, sinon sans gloire, l'armée du camp de Boulogne est au cœur de l'Allemagne, Mack capitule, Napoléon, à regret détourné de la mer, rêve la conquête du continent : les destins de la France sont fixés.

Répétons-le : le point culminant de la guerre maritime, l'*apogée de la crise* sera toujours le moment où la flotte liera ses opérations à celles de l'armée pour amener une solution que, séparées, ni l'une ni l'autre ne sauraient obtenir. C'est ainsi que la stratégie navale se rattache à celle des armées, sans se confondre avec elle, et que les combinaisons de la première assurent le succès des combinaisons de la seconde ; c'est ainsi que d'habiles généraux ou de grands capitaines, Cimon en Pamphylie, Scipion en Afrique, César en Bretagne et en Épire, Napoléon en Égypte, poursuivent à terre, avec leur armée, le résultat décisif que leur flotte a su préparer.

C'est à terre, en effet, on ne peut se le dissimuler, que se joue toujours la dernière partie : Salamine n'a pu sauver la Grèce, ni Lépante la chrétienté ; il a fallu Vienne et Platée pour terminer, à ces deux grandes époques, la querelle sans cesse renaissante de la civilisation et de la barbarie. Invoquerait-on l'exemple isolé d'Actium? Mais si, quittant au cap Malée la galerie royale, Antoine était venu reprendre à Canidius le commandement de ses légions, il aurait fallu un nouveau Pharsale pour décider du sort de l'empire.

J'ai dû reconnaître ici la seule, mais inévitable supériorité des armées sur les flottes : que les marins me le pardonnent ! La nature fixe à l'effort de ces vaillans les mêmes limites qu'à la mer... Mais qu'importent les hommes, les engins, les moyens d'action, à qui s'elève assez haut pour ne voir que le but suprême, le salut de la patrie !

D'ailleurs, il jouira d'une gloire assez éclatante pour satisfaire le plus ambitieux, l'amiral vainqueur qui, par le choc de ses cuirassés, saura ouvrir à nos bataillons une voie nouvelle et préparer cette offensive vigoureuse qui convient seule au tempérament de notre nation. La renommée de Courbet nous en est une preuve suffisante, et je n'en veux pour garant que les honneurs dont un peuple reconnaissant entoura la dépouille de ce grand marin qui, après tant de jours sombres, lui avait montré l'aurore d'une gloire nouvelle.

Nous avons constaté successivement, dans cette étude, que les flottes, comme les armées, avaient, dans une grande guerre :

Un objectif principal, qu'il faut savoir distinguer des *objectifs secondaires ;*

Des bases d'opérations, qu'il faut choisir et distribuer logiquement ;

Des lignes de communications, dont la création et l'entretien s'imposent avec d'autant plus d'urgence que les lignes d'opérations s'allongent.

Nous avons montré, avec la réserve que comporte un tel sujet, de quel intérêt était pour nous la connaissance exacte des moyens d'action de nos adversaires éventuels.

Nous avons surtout insisté sur la nécessité d'appliquer sur mer le principe essentiel de l'art de la guerre dans les temps modernes : « détruire l'armée principale de l'ennemi ; » et nous avons fait remarquer que les engins actuels se prêtent mieux aux coups vigoureux et rapides qu'aux opérations lentes et méthodiques.

Chemin faisant, nous avons fait justice de cette prétendue « guerre industrielle » que l'on prône autour de nous sans se donner la peine d'en peser les véritables conséquences.

Notre tâche est terminée : nous espérons avoir montré qu'il y a une stratégie navale.

Et si, dans la dernière partie de cette étude, obéissant à une intime conviction, nous avons reconnu que les combinaisons stratégiques des flottes finissaient le plus souvent par se lier à celles des armées, conclurons-nous, infirmant ainsi nos prémisses, qu'il n'y a, au fond, qu'une seule stratégie?

Non, la distinction est bien réelle : nous en avons fourni des preuves quand nous avons noté la différence de constitution des bases d'opérations, quand nous avons signalé la nécessité de créer *à l'avance* les points d'appui qui jalonnent la ligne de communications d'une armée navale.

Ainsi, l'application des principes généraux qui régissent tous les conflits des peuples armés ne saurait être réalisée sur terre et sur mer que par des voies différentes. Il semble que de ces principes essentiels, comme d'une source unique, découlent deux grands codes qui édictent, en vue de circonstances analogues, mais non pas semblables, des lois nettement séparées.

Il y a donc une stratégie navale.

* * *.

ÉTUDES

D'HISTOIRE RELIGIEUSE

DE LA MODERNITÉ DES PROPHÈTES.

DERNIÈRE PARTIE.

IV.

Ici, je suis obligé d'interrompre la suite des Douze; car les *prophètes* dont il me reste à parler appartiennent évidemment à un autre âge que ceux que j'ai étudiés jusqu'à présent.

La tradition elle-même en témoigne, car tandis qu'elle rapporte ceux qui précèdent à une haute antiquité, les plaçant au plus tard au temps où commence, après la destruction du royaume de Juda, la captivité de Babylone, elle suppose au contraire qu'*Aggée* et *Zacharie* (voir les préambules de ces deux *prophètes*) n'ont paru qu'au temps où Zorobabel rebâtit le Temple au commencement du règne de Darius, comme le dit le livre d'*Esdras* (4-24). Et il s'agit du second Darius, comme l'indiquent les noms de Xerxès et d'Artaxercès, mentionnés comme ses prédécesseurs au même chapitre (versets 6 et 7), ce qui mettrait les deux *prophètes* à plus de cent ans après les autres,

(1) Voyez la *Revue* du 1er août.

Maintenant, si on est bien pénétré de la nécessité de faire ce que j'ai appelé une transposition, il doit y en avoir encore une à faire, et il ne faut accepter la tradition que relativement, et en conclure seulement, après avoir fixé la date des premiers prophètes au IIe siècle, que les deux autres, étant plus récens encore, ont paru à une distance du IIe siècle à peu près égale à celle qu'il faudrait supposer entre les uns et les autres, d'après la tradition même. Quelle sera cette distance, et où les placerons-nous? Il me semble qu'avant tout examen, on pense naturellement au règne d'Hérode. En effet, l'histoire des temps qui séparent le premier Hyrcan d'Hérode n'était pas faite pour inspirer les écrivains. L'intervalle est rempli à la fois par des désordres et des guerres civiles qui déchirent le pays au dedans, et par des coups terribles frappés du dehors. Pompée entre dans Jérusalem et emporte le Temple d'assaut en l'an 63 avant notre ère, et les israélites furent dès lors des sujets. Puis la revolte de César bouleverse le monde entier, et avec le monde, le peuple d'Israël. La race illustre des Asmonées s'éteint au milieu de l'anarchie. Voilà ce qu'auraient eu à dire les *prophètes* d'alors.

Tout à coup, Hérode est roi. Il s'était élevé, en dehors de la race royale, je dirais presque en dehors de la nation, car il était d'une famille de l'Idumée, et un Iduméen n'était, dit Josèphe, qu'un demi-juif (*Antiq.*, 18-5-4). Nullement scrupuleux et très habile, il fut de très bonne heure un personnage. Héritier d'une fortune énorme, amassée par son père Antipater, et qu'il grossit encore, il la mit au service d'Antoine d'abord, puis d'Octave, aussitôt qu'Antoine fut détruit, et s'assura ainsi l'appui des Romains. Ils le firent roi et lui prêtèrent une armée romaine, pour assiéger et prendre avec lui Jérusalem. Il eut un règne de quarante ans, prospère et brillant même.

Les Romains lui avaient rendu tout ce que Pompée avait ôté à ceux d'avant lui ; jamais le pays n'avait été si grand ni si riche. Il se passait, il est vrai, d'étranges scènes dans l'intérieur du palais du roi ; mais les désordres ou même les assassinats n'allaient pas jusqu'à la foule. Son autorité ne fut menacée qu'une fois, au moment où il allait mourir, et il la maintint à force d'être impitoyable. Ses bâtimens étaient magnifiques, et son crédit auprès des maîtres du monde se soutint toujours. Ses sujets, sans doute, ne l'aimaient pas : c'était un Iduméen, un fils d'Ésaü; c'était le meurtrier des Asmonées, rois et grands-prêtres ; c'était le courtisan de César ; c'était un Grec, un homme des Nations, par les mœurs et l'indifférence. Mais ses trésors lui permirent de soulager efficacement le pays, frappé par de grandes calamités, en même temps qu'il l'éblouissait et qu'il flattait son orgueil par la magnificence de ses bâtimens. Et

en ce genre, il lui fut donné de faire une chose qui força tout Israël à le célébrer. Il reconstruisit le Temple, maltraité par les Syriens et par les Romains, et il en fit un monument digne du prestige qui entourait alors le dieu. Déjà si obligés à un prince qui les avait nourris dans la famine, et qui rebâtissait les maisons détruites par un tremblement de terre, ses sujets, je dis les plus dévots mêmes, ne pouvaient ne pas lui savoir gré d'avoir restauré le Temple de Jehova. Ce Temple attirait maintenant les yeux de tous les peuples, car si Juda paraissait avoir grandi, le judaïsme avait grandi bien plus encore.

La propagande israélite, qui avait commencé bien avant l'époque des Asmonées, avait fait depuis des progrès considérables, pour des raisons que j'ai développées ailleurs, mais qui ne sont pas ici de mon sujet. Les israélites formaient une espèce d'association internationale, qui pénétrait peu à peu dans l'empire romain tout entier. On voit par Varron que leur religion, en même temps qu'elle s'étendait parmi les petits et les humbles, occupait déjà les esprits curieux et réfléchis. Strabon dit qu'il n'y avait pas de cité où il n'y eût une colonie d'Israël, avec laquelle il fallait compter. L'importance de la religion de Jehova était arrivée à son comble précisément à l'époque du règne d'Hérode, et Hérode lui-même y ajoutait.

Enfin les destinées de ses héritiers, à la fois tristes et mesquines, firent ressortir encore sa gloire, et on l'appela Hérode le Grand (1). On comprend donc que ce règne ait eu aussi une littérature, non pas égale sans doute à celle de la fin du IIe siècle, car celle-ci était éclose aux rayons de la liberté, non de la faveur d'un maître ; mais cette littérature royale a pu cependant avoir ses beaux jours et être goûtée et applaudie. Voyons si on reconnaît en effet l'influence du règne d'Hérode dans les prophéties d'*Aggée* et de *Zacharie*.

Toutes deux sont censées célébrer la reconstruction du Temple par Zorobabel, mais il est aisé de voir que ce n'est pas cela dont il s'agit en réalité. On lit tout d'abord (1-2) : « Ainsi parle Jéhova Sabaoth : Ce peuple dit : Le temps n'est pas venu, le temps de bâtir le Temple de Jéhova... Mais est-il temps pour vous d'habiter vos maisons lambrissées, tandis que la mienne est abandonnée? » Ces paroles ne s'expliquent guère au temps de Zorobabel ; mais au temps d'Hérode, elles s'expliquent très bien par le témoignage de Josèphe (*Antiq.*, 15-11-1). Le roi n'étant pas populaire, la foule ne croyait pas à ses promesses, et peut-être

(1) Josèphe (*Antiquités*, 18, 5, 4).

aussi ne se souciait pas qu'il eût l'honneur de rebâtir le Temple; elle se montra d'abord opposée à ce projet, et il eut de la peine à la ramener. Jéhova continue et déclare que c'est parce qu'ils ne rebâtissaient pas sa maison, qu'il a déchaîné contre eux la famine (1-10 et 2-16); cette famine, qui désola la Terre-sainte et la Syrie, sévit en effet peu avant qu'Hérode eût commencé à rebâtir le Temple (Josèphe, 15-9-1).

A côté de Zorobabel, *Aggée* nomme le grand-prêtre Jésus ou Josué. Au temps des Asmonées, le grand-prêtre était le même que le prince; mais il n'en était plus ainsi sous Hérode; car en se substituant à eux comme roi, il n'osa se faire grand-prêtre, étant profane comme Iduméen. Il y eut donc alors un roi et un grand-prêtre en face l'un de l'autre, comme cela est mieux marqué encore dans *Zacharie*. — Du reste, ce Josué ou Jésus figure avec Zorobabel dans le livre d'*Esdras;* mais il n'y est pas dit qu'il fût grand-prêtre.

Mais voici comment Jéhova lui-même parle du Temple dans *Aggée :* « Qui est-ce qui reste parmi vous, qui a vu cette maison dans sa gloire première? Et quand vous la voyez maintenant, n'est-il pas vrai qu'elle est comme rien à vos yeux?.. Mais je mettrai en mouvement toutes les nations, et ici viendront les trésors de tous les peuples, et je remplirai cette maison de splendeur. L'or est à moi, l'argent est à moi, et grande sera la splendeur de cette maison, plus encore que celle de la première, et en ce lieu je mettrai la paix (2, 3-9). » De telles paroles ne peuvent convenir qu'au Temple d'Hérode. Au temps de Zorobabel, sous le second Darius, il ne restait personne qui eût pu voir l'ancien Temple. Mais au temps d'Hérode, beaucoup avaient vu le Temple, tel qu'il était avant la prise de la ville par Hérode et Sossius, c'est-à-dire seize ans auparavant, et le comparer à ce qu'il était depuis ces seize ans. Et surtout les magnifiques promesses qu'on vient de lire ne peuvent se rapporter qu'à ce règne à la fois brillant et paisible, et à une époque où le Temple en effet recevait des offrandes apportées de tous les points du monde, et même du Palatin.

Enfin voici ce qu'on lit aux derniers versets (2-21-23) : « Voici que j'ébranle le ciel et la terre; je renverse le trône des rois, et je brise la puissance des royaumes des Nations; je culbute les chars et ceux qui les montent, et les chevaux tomberont et les cavaliers avec eux, chacun par l'épée de son frère. Et en ce temps-là, je te prends, Zorobabel, fils de Salathiel, mon serviteur, et je t'établis pour être mon anneau (1), car je t'ai choisi, dit Jéhova Sabaoth. » Ces paroles sont d'une parfaite clarté. En ce temps-là en effet tombent

(1) C'est-à-dire mon sceau, l'instrument et la manifestation de ma puissance.

à la fois les rois de Juda et les royaumes des Nations, c'est-à-dire la Syrie et l'Égypte ; tout cela à travers les guerres civiles des Romains. C'est alors qu'Hérode devient roi, sans droit, sans titre, d'une manière inattendue, simplement parce que Jehova l'a choisi.

Il y a un verset (1-13) où *Aggée* s'appelle lui-même messager de Jéhova. C'est le même mot hébreu qu'on traduit ailleurs par ange, ange n'étant en effet que le mot grec qui signifie un messager.

Les deux courts chapitres d'*Aggée* contiennent donc déjà, sur le temps où ils ont été écrits, les indications les plus décisives; mais la *prophétie* plus étendue de *Zacharie* est pleine de témoignages dans le même sens.

Le *prophète* voit quatre cornes, « qui ont jeté au vent Juda, Israël et Jérusalem (2-2), » puis quatre forgerons, chargés d'abattre ces cornes ennemies. Les quatre cornes sont les quatre empires qui ont tour à tour asservi Juda (Assyriens, Chaldéens, Perses, Macédoniens), et les forgerons sont les conquérans qui ont détruit ces empires (Nabuchodonosor, Cyrus, Alexandre et Pompée).

Jérusalem est reconstruite sans murailles ; « sa muraille sera Jéhova (2-8). » — C'est que les Romains ne permettaient pas que Jérusalem fût une place forte ; mais *Zacharie* aime mieux dire qu'elle est maintenant trop peuplée pour pouvoir être enfermée dans une enceinte. Elle se peuplait en effet de tous les Juifs qui s'étaient réfugiés en Syrie (2-11), pendant les cruelles épreuves qui avaient précédé le règne nouveau.

Le grand-prêtre revient dans *Zacharie*, mais avec des détails curieux. Il comparaît devant l'ange de Jéhova (3-1) ; mais à sa droite se tient l'Accusateur (le *Satan*) pour l'accuser. Jéhova fait taire l'Accusateur. Celui-là, dit-il, c'est un tison retiré du feu, c'est-à-dire qui a été en péril, mais qui est sauvé. Et Jésus était vêtu d'habits misérables (comme accusé). Mais Jéhova lui fait retirer ces habits, et le fait revêtir de vêtemens magnifiques. — Tout cela nous est expliqué par Josèphe dans l'histoire d'Hérode. Celui-ci, je l'ai dit, n'osant succéder comme grand-prêtre aux Asmonées, avait fait un grand-prêtre, nommé Ananel. Mais il restait un petit-fils d'un Asmonée. Hérode, qui lui-même avait épousé une fille des Asmonées, Mariamne, n'osa refuser à la mère de cet héritier des rois de le faire grand-prêtre, et pour lui donner ces hautes fonctions, il les ôta à Ananel que, sans doute, il en déclara indigne. Mais il se repentit bientôt de sa complaisance pour le sang royal, et le jeune grand-prêtre disparut en moins d'une année, s'étant noyé, disait-on, en prenant un bain. Ananel fut alors rétabli dans son office de grand-prêtre (1). C'est lui qu'il faut entendre sous ce nom de Jésus.

(1) Josèphe (*Antiquités*, 16, 2, 4 et 3, 3).

Zacharie est le seul *prophète* qui parle de ce *Satan,* sorte de ministre de Jéhova chargé de sa police, comme on le voit par le préambule du livre de *Job*. On pourrait presque dire aussi que c'est le seul où on voit un ange, *maleac*. Il y en a bien un dans *Osée,* mais *Osée* ne fait que reproduire une histoire qu'on lit dans la *Genèse* (32-29), et dans la *Genèse* les anges ne sont que le dieu lui-même apparaissant sous une forme humaine, tandis que dans les livres historiques plus récens, ils sont plutôt ce que nous sommes habitués à appeler de ce nom. Il en est de même dans *Zacharie*, puisqu'il y a un endroit où l'ange de Jéhova dialogue avec Jéhova lui-même (1-12-13).

L'ange de Jéhova annonce, pour ainsi dire, au grand-prêtre le règne d'Hérode ; « *Pousse* est son nom (3-8) ; » un nom emprunté à *Jérémie* (1) ; un règne qui permettra à chacun de jouir en paix *sous sa vigne et sous son figuier* (2). Puis le *prophète* voit un candélabre d'or, surmonté d'un vase d'où l'huile se verse dans sept lampes. De part et d'autre s'élèvent deux oliviers, à côté desquels deux tuyaux d'or versent encore l'huile. Les versets qui suivent montrent que le candélabre représente Zorobabel, c'est-à-dire Hérode, dont il est dit qu'il règne, « non par les armes ni par la force, mais par mon inspiration, dit Jéhova Sabaoth, » et encore, « qu'il posera au Temple nouveau la pierre angulaire, qu'il l'a commencé et qu'il l'achèvera. » — Mais qu'est-ce que les deux oliviers? Le *prophète* fait la question et la réponse : « Ce sont les deux fils de l'huile, qui se présentent devant le Seigneur maître de la terre (13-13). » Les fils de l'huile, ce sont les fils de l'Oint, c'est-à-dire du roi, et ces paroles ont encore leur explication dans Josèphe. Immédiatement après la reconstruction et l'inauguration du Temple, Hérode alla à Rome, et il en ramena, avec la permission d'Auguste, les deux fils qu'il avait eus de Mariamne ; ils y faisaient leur éducation, et ils y étaient aussi des espèces d'otages. Et Josèphe nous dit (16-1-2) : « Quand ils arrivèrent d'Italie, la foule s'empressa autour de ces jeunes gens, et tous les regards se portèrent sur eux, parés qu'ils étaient de la grandeur de leur fortune, et de leur beauté, qui répondait à la noblesse de leur sang royal. » Et ce fut sans doute au Temple, relevé par leur père avec tant d'éclat, qu'ils se donnèrent d'abord en spectacle.

Plus loin, Jéhova présente encore une fois Hérode au grand-prêtre, c'est-à-dire au peuple : « Voici l'homme : *Pousse* est son nom ; *il poussera de lui-même,* et il bâtira le Temple de Jéhova.

(1) Dans *Jérémie*, 23, 3. « C'est une pousse qui sort de David ; » il s'agit d'un chef libérateur d'Israël, et, par cette expression, il faut entendre un chef israélite, non un étranger.

(2) Expression encore empruntée (*Michée*, 4, 4).

... Il sera plein de gloire, et il régnera sur son trône ; et le prêtre sera aussi sur son siège, et il y aura esprit de paix entre les deux (6-12-13). »

On ne peut méconnaître Hérode dans ce roi qui pousse de lui-même, et non pas d'une autre tige, et qui partage en quelque sorte avec un grand-prêtre sa dignité.

L'auteur du psaume 110, qui est sans doute aussi du temps d'Hérode, et qui lui fait dire par Jéhova : « Sieds à ma droite, » n'a pas besoin d'autre prêtre que le roi lui-même, et ne craint pas de lui dire : « Tu es prêtre à jamais (toi et les tiens) suivant l'institution de Melchisédech. » C'est-à-dire comme ce vieux roi de Salem (la même que Jérusalem), que la *Genèse* nomme dans l'histoire d'Abraham (14-18), et qui y figure à la fois comme roi et comme prêtre. Ainsi s'explique ce verset, autrement inexplicable, car ce n'est pas l'expliquer que le rapporter au personnage imaginaire du Messie.

Comme *Aggée, Zacharie* dit encore que c'est à partir du Temple rebâti que renaît la prospérité de Jérusalem (8-10), que Juda et Israël seront désormais aux yeux des nations le peuple béni, comme elles étaient en d'autres temps le peuple maudit (2-13) ; que de tous côtés on affluera vers Jérusalem ; que d'une ville à l'autre les gens se diront : « Allons, cherchons Jéhova Sabaoth ; moi aussi, j'y irai ; et les hommes des Nations de toutes les langues saisiront le pan de la robe du juif, disant : Nous allons avec vous, car nous savons qu'un dieu est avec vous (8-20-23). » Aucun passage n'accuse mieux la modernité de cette *prophétie*. Et le mot même de Juif ou Judéen (*Iehoudi*) est un mot nouveau, qui ne se trouve jusque-là dans aucun *prophète* (1), et qui n'a pu s'introduire que quand Israël ne s'est plus distingué de Juda, et que toutes les tribus ensemble ont formé ce que les Nations ont appelé la Judée, car ce dernier mot est également nouveau.

Il y a dans *Zacharie* une menace adressée à Tyr (9-2-4), mais ce passage n'est pas plus satisfaisant que ceux qu'on a lus dans d'autres *prophéties*. Pour voir Tyr brisée dans sa puissance au milieu de la mer, pour la voir en feu, il faudrait remonter jusqu'à l'époque d'Alexandre. Mais d'après ce qui suit jusqu'au verset 7, il semble que, dans *Zacharie* comme dans le *Premier Isaïe,* le souvenir de cette catastrophe n'est rappelé que pour montrer ces peuples des bords de la mer, autrefois frappés par Jéhova (9-4), revenus maintenant à lui, et se confondant avec les Juifs pour l'adorer (9-7). (Voir *Isaïe,* 23-18.)

(1) Excepté dans les vingt derniers chapitres de *Jérémie*. J'aurai à m'expliquer plus tard sur cette exception.

« L'orgueil d'Assur est abattu, dit *Zacharie,* et le sceptre de l'Égypte lui est retiré (10-11). » Il parle encore là comme *Aggée.* Le royaume d'Égypte avait fini quelques années avant qu'Hérode commençât la reconstruction du Temple.

Puis vient le tableau des malheurs et de la ruine des Asmonées : « Les cèdres du Liban sont abattus (11-1). » — « En un mois, dit Jéhova, j'ai retranché trois pasteurs (11-8). » En un mois, c'est-à-dire en un court espace : il s'agit du second Hyrcan, d'Aristobule et d'Antigone. Le pasteur supérieur, Jéhova, ne se charge plus de conduire le troupeau et brise sa houlette. Il demande cependant (ou le *prophète* demande en son nom) qu'on lui paie le prix de la peine qu'il s'était donnée jusque-là, et on lui paie en effet trente sicles d'argent (11-12), qui sont versés au trésor du Temple. Je ne cite ce passage singulier et obscur que parce que c'est de là que vient, dans les Évangiles, l'histoire des trente deniers de Juda.

Quant au *mauvais pasteur* du verset 16, c'est sans doute Antigone, celui qui régnait au moment où Hérode, aidé des Romains, lui a arraché la royauté avec la vie.

Au chapitre suivant (12-2), une ivresse s'empare des peuples et leur fait assiéger Jérusalem, *et Juda même l'assiège avec eux.* Juda, c'est Hérode lui-même, en compagnie de Sossius, et c'est en effet la première fois, et la seule fois dans l'histoire, qu'on voie des Juifs assiéger Jérusalem. Le *prophète* revient plus loin sur un fait aussi étrange (12-7 et 14-14). Il est impossible d'expliquer ce passage d'une manière satisfaisante, si on ne se place pas au temps d'Hérode.

Mais, pour l'avenir, Jérusalem n'a plus maintenant rien à craindre : le plus faible y est désormais un David, et la maison de David (c'est-à-dire la royauté) y est un dieu : « c'est l'ange de Jéhova qui marche devant son peuple (12-8). »

« Et Jéhova répand sur la maison de David et sur les habitans de Jérusalem un esprit d'affection et d'*imploration*, et ils se tournent vers moi, vers celui qu'ils ont déchiré, et ils pleurent comme sur un premier-né, comme sur un fils unique (12-10). » Ce *déchiré* métaphorique pouvant être pris aussi au sens propre (1), on trouve ce verset, dans le quatrième évangile (19-37), appliqué au Christ mis en croix.

Cependant, Juda règne d'une mer à l'autre (9-10) et fait régner la paix autour de lui. Plus d'armes, plus de chars de guerre. Son roi fait son entrée sur l'âne, sur le poulain, fils de l'ânesse (9-9) (2);

(1) Gesenius, p. 230.

(2) Le mot de *poulain* est le seul que je trouve à employer.

c'est la monture de la paix. Cette image, quand on ne s'est plus soucié d'Hérode, a été transportée au Messie, dont l'idée date de cette même époque, et de là, chez les évangélistes, l'entrée de Jésus sur une ânesse dans Jérusalem. Déjà plus haut, l'écrivain avait figuré la paix d'une autre manière (8-4). « On verra les vieux et les vieilles assis dans les rues de Jérusalem, le bâton à la main à cause du nombre de leurs jours ; tandis que les jeunes garçons et les jeunes filles joueront çà et là dans les rues. » Pourtant ils auront aussi leurs victoires : « Je tends Juda comme un arc, et je mets dessus Éphraïm (qui est la flèche), et je fais lever tes fils, Sion, contre tes fils, Javan (9-13). » Les fils de Javan, ce sont les Grecs (ceux de la Syrie) ; c'est peut-être une allusion à l'expédition d'Hérode dans la Trachonitide (*Antiquités*, 16-9-1). Je ne sais si les idoles, détruites à l'époque des grands Asmonées, avaient reparu depuis, pendant les temps des troubles ; mais elles disparaissent cette fois pour jamais (13-2). *Zacharie* ajoute qu'avec elles disparaît aussi la prophétie, et ce passage est fort curieux : « J'ôterai de cette terre les prophètes et l'esprit d'infidélité. Quand quelqu'un prophétisera, dorénavant son père et sa mère, qui l'auront engendré, lui diront : — Tu ne vivras pas, car tu as proféré le mensonge au nom de Jéhova ; et ils te tueront. Et les prophètes eux-mêmes auront honte de leurs visions, et ils ne se revêtiront plus du manteau de poil pour mentir, disant : — Je ne suis pas prophète ; je travaille la terre ; on m'a acheté pour cela tout enfant. — Et on lui dira : — Qu'est-ce que ces cicatrices à tes mains ? — et il répondra : — Ce sont des coups que j'ai reçus dans la maison des miens (12-2-6). »

On a déjà vu quelque chose de cela dans *Amos* (7-14) ; mais ce n'est pas précisément la même chose. Là ce prophète, à qui on reproche de jeter le trouble dans les esprits, répond que ce n'est pas sa faute, qu'il n'a pas prétendu être prophète, que c'est Jéhova qui l'a fait tel malgré lui. Ici l'homme qui s'est donné pour prophète avoue son mensonge. *Zacharie* cependant *prophétise* lui-même, mais probablement il ne *prophétisait* que par écrit, et ne prenait pas le costume ni les allures de prophète. Ceux qui les prenaient étaient obligés de les désavouer. La *prophétie*, déjà suspecte peut-être sous le premier Hyrcan, l'était devenue bien davantage, sous un pouvoir d'autant plus ombrageux que lui-même il a un maître, et qu'il aurait à répondre aux Romains de tout ce qu'il aurait permis. S'il y a encore des *prophéties*, c'est à condition qu'elles soient très discrètes. Si chez nous un pouvoir supprimait la presse, il n'en aurait pas moins ses journaux. La prophétie de *Zacharie* est une prophétie de gouvernement.

Le manteau de poil est le même que prit un peu plus tard Jean le Baptiste.

Les cicatrices sont les marques des incisions, des balafres que se faisaient antérieurement les *prophètes* pour marquer qu'ils ne se possédaient plus, et qu'ils étaient emportés par une espèce de fureur divine. Pour les expliquer, le faux prophète de *Zacharie* les attribue à des coups qu'il a reçus « dans la maison des siens. » Le mot à mot est : « dans la maison de ceux qui m'aiment. » Cette manière de désigner ses parens, quand il s'agit de coups et de plaies, peut étonner; mais l'éducation juive était rude, comme en témoigne le livre des *Proverbes* (1).

Au dernier chapitre (4-2), on voit Jérusalem prise d'assaut et subissant toutes les horreurs accoutumées. (Comparez Josèphe, *Antiquités,* 14-15-2.) Puis Jéhova, qui a sauvé son peuple des ennemis conjurés contre lui, révèle sa puissance par une manifestation extraordinaire. Le sol s'entr'ouvre, les montagnes se déplacent et les hommes fuient de toutes parts, « comme ils ont fui devant le tremblement de terre au temps d'Osias, roi de Judée (14-5). » Le tremblement de terre du temps d'Osias n'est pas mentionné dans les livres bibliques qui nous restent; mais celui qu'a vu le *Prophète* nous est connu encore par Josèphe (*Antiquités,* 15-5-2). Il se produisit l'année de la bataille d'Actium et causa d'affreux désastres. Le tremblement de terre du règne d'Osias est mentionné aussi dans le préambule du livre d'*Amos*. Mais ces préambules sont évidemment postérieurs aux livres *prophétiques* auxquels on les a attachés, et il est probable que cette mention a été empruntée à *Zacharie*. Les derniers versets célèbrent encore la gloire de Jéhova et de son Temple, où les peuples affluent : « Jéhova est roi dans toute l'étendue du pays; Jéhova est unique et son nom unique (14-9). » — Et tout ce qui subsiste des Nations qui marchaient contre Jérusalem y monte tous les ans pour adorer Jéhova Sabaoth et pour célébrer la fête des Tentes (14-16) (2). » — « En ce jour, sur les clochettes des chevaux se verra gravé : Consacré à Jéhova, et les marmites de la maison de Jéhova seront comme des coupes devant l'autel (c'est-à-dire aussi nombreuses). Toute marmite à Jérusalem et en Juda est consacrée à Jéhova Sabaoth. Tous ceux qui viennent sacrifier en prendront et y feront cuire, et en ce jour il n'y aura plus de marchand dans la maison

(1) *Prov.*, 13-24. « Celui qui épargne les verges à son fils est son ennemi; celui qui l'aime s'applique à le corriger. » Voir aussi, 20-30, sur la vertu qu'ont des coups « qui pénètrent jusqu'aux entrailles. » Et 19-18 : « Châtie ton fils, mais ne t'emporte pas jusqu'à le tuer. »

(2) Sur cette fête, voir *Néhémie*, 8, 14.

de Jéhova (14-20-21). » C'est le tableau, idéal peut-être, d'un pèlerinage universel, où les marchands ne suffiront plus, et ce tableau, qui représente l'apogée du judaïsme, ne peut se placer dans aucun temps antérieur.

Quand on rassemble tant d'indications si précises, tant de rapprochemens si décisifs et qu'on lit parallèlement *Zacharie* et l'Histoire juive de Josèphe, on ne comprend même plus quel aveuglement a pu faire méconnaître si longtemps la jeunesse de ce *prophète*, et chercher, dans des siècles où les Juifs étaient ignorés du monde, l'explication d'idées et de sentimens qui n'ont pu se produire qu'à une époque où le monde commençait déjà à devenir juif.

La *prophétie* de *Malachie* est une des plus courtes, et aussi une de celles qui nous en apprennent le moins. La place qu'elle occupe dans le recueil des Douze (c'est la dernière) semble indiquer qu'elle est au moins aussi récente que les deux qui la précèdent, et, d'un autre côté, l'invective contre l'Idumée par laquelle elle s'ouvre ne permet pas de croire qu'elle ait été écrite du vivant du roi iduméen; on peut la placer plutôt dans les temps troublés qui suivirent sa mort.

En reprochant aux prêtres de son temps d'offrir à Jéhova des victimes de mauvaise qualité, apparemment pour s'approprier l'argent qu'auraient coûté des viandes meilleures, Jéhova ajoute (1-11): « Car depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom est grand parmi les peuples, et en tout lieu on présente en invoquant mon nom des parfums et des offrandes de choix. » Puisqu'on ne sacrifiait qu'à Jérusalem, il faut entendre par *en tout lieu* que *de tout lieu* on envoyait ces offrandes choisies, que le *prophète* oppose à celles que les prêtres fournissaient pour le service de tous les jours. On voit que ce verset témoigne encore du culte universel que le dieu des juifs recevait alors.

Malachie reproche ensuite aux juifs de violer la Loi, particulièrement en ce qu'ils épousent des filles d'un dieu étranger, et qu'en les introduisant dans leur maison ils attristent la femme juive qui était la femme de leur jeunesse. Celle-ci pleure devant l'autel de Jéhova, et le dieu ne peut plus agréer une offrande gâtée par ses larmes (2-13). Il y a là un passage assez obscur, mais où on voit pourtant se manifester l'esprit nouveau qui aboutit, mais plus tard seulement, à condamner la polygamie. Car ce n'est que la répudiation qu'il condamne; il permet, au contraire, qu'on se sépare de sa femme qu'on n'aime plus ; mais il ne veut pas qu'on lui fasse subir la vue odieuse d'une rivale plus jeune et plus aimée (2-16). Et il n'accepte pas même l'exemple d'Abraham, l'excusant seule-

ment par la nécessité où il était de faire naître l'enfant de la promesse. On sent là encore qu'on approche des temps chrétiens.

Enfin le *prophète* annonce l'avènement prochain du Seigneur (3-1), qui condamnera l'iniquité et établira la justice. Mais il annonce aussi quelque chose de tout nouveau, et dont il n'est parlé nulle part ailleurs, la venue d'Élie, qui préparera le jour de Jéhova (3-23). Les évangiles témoignent combien cette idée s'était répandue et accréditée à l'époque chrétienne. On se demande si Jean le Baptiste n'était pas Élie (*Marc*, 9-12). Et qui sait si ce n'est pas en effet la prédication de Jean le Baptiste qui a inspiré ce passage de *Malachie?*

J'ai épuisé la liste des *Prophètes*, mais je rappelle qu'au début de ce travail, en parlant du livre qui porte le nom d'Isaïe, j'ai laissé de côté toute une moitié de ce livre, qui commence au chapitre XL, qui diffère sensiblement de la première partie, que tous les critiques s'accordent à reconnaître comme plus récent et qu'on est convenu d'appeler le *Second Isaïe :* il me faut enfin l'aborder. Quand on plaçait le *Premier Isaïe* au VIIIe siècle avant notre ère, le rationalisme moderne ne permettait pas de mettre à la même date cette seconde partie, puisqu'on y trouvait le nom de Cyrus. Pour moi, qui crois le *Premier Isaïe* du IIe siècle, ce n'est pas là ce qui me forcerait de séparer les deux *prophéties*. Mais dès qu'on passe de l'une à l'autre, on s'aperçoit tout de suite qu'il y a dans la seconde un autre esprit que dans la première, un autre accent, évidemment plus moderne. Et après avoir traversé les discussions qui précèdent, mes lecteurs ne seront pas étonnés de m'entendre dire qu'à mon sens le *Second Isaïe* est du temps d'Hérode.

Ce n'est pas que cette date puisse s'établir par des argumens aussi multipliés et surtout aussi précis que ceux que m'ont fournis *Aggée* et *Zacharie*. Ceux-ci enregistrent, pour ainsi dire, les événemens comme ferait un chroniqueur, en les couvrant à peine par des expressions symboliques; mais on peut suivre ces événemens dans leurs livres aussi facilement que dans Josèphe. Le *Second Isaïe* est un poète plein de sensibilité et d'imagination, et qui se laisse aller à nous émouvoir plus qu'il ne s'occupe de nous renseigner. Cependant, je trouve encore chez lui assez de témoignages pour n'avoir pas de doutes sur le temps où il a écrit.

Les premiers chapitres, XL à XLIV, peignent surtout la situation générale d'Israël. Israël vient de souffrir plus qu'il n'a jamais souffert, mais tout à coup il est sauvé, sauvé par son dieu. Et cela est présenté comme un miracle absolument extraordinaire, et que le monde ne pouvait attendre. Et, en effet, jamais les Juifs, depuis les grands Asmonées, n'étaient tombés à un tel degré d'humiliation et de misère. Déchirée par l'anarchie, puis investie par les

Romains, Jérusalem avait été tout près de périr et le Temple avec elle. Mais Jéhova veille sur son peuple : « Ne crains rien, car je suis avec toi... Ne crains rien, Jacob, pauvre vermisseau (41-10-14). » Jacob est bien petit, mais Jéhova est si grand! Aucun *prophète* jusque-là ne l'avait porté si haut : « Il pèse les montagnes dans ses balances... Les nations sont pour lui comme une goutte dans un seau... Tous les peuples sont comme rien devant lui : du néant et du vide (40-15) (1). » — « Et à qui me comparez-vous pour le trouver semblable? Levez les yeux en haut et voyez : il a créé les armées du ciel; il les range en bon ordre: il appelle chacun des astres par son nom et nul ne manque (40-25). » Voilà comme le sentiment religieux s'est exalté, soit par l'effet du temps et le développement de la pensée, soit surtout par le spectacle des révolutions de cette époque, bien autrement étonnantes que celle par exemple qui a inspiré, dans une oraison funèbre, l'éloquence de Bossuet, puisqu'on avait vu à la fois deux antiques royaumes disparaître, et le monde tout entier bouleversé par les guerres civiles de Rome et l'avènement des Césars; rien n'était plus fait pour rapetisser les hommes et grandir le dieu qu'on imaginait au-dessus d'eux. D'ailleurs, Juda a d'autant plus de confiance dans ce dieu que le judaïsme prenait alors de plus en plus possession des esprits et se faisait une plus grande place dans le monde. Le peuple juif n'a plus l'orgueil qu'on sent dans les *prophètes* de la fin du IIe siècle; sous le poids de la puissance romaine, cette espèce d'orgueil n'était plus permis; mais il en a un autre, que le *Second Isaïe* explique à merveille. « Voici mon serviteur, dit Jéhova (c'est Israël qu'il appelle ainsi); j'ai mis sur lui mon esprit, il donnera aux Nations sa justice. Il ne crie pas, il n'élève pas la voix, il n'ameute pas la foule; il ne casse pas le roseau qui plie; il n'éteint pas la mèche qui fume; il enseigne la justice véritable; il ne se lasse pas, il ne faiblit pas jusqu'à ce qu'il ait établi le droit sur la terre (42-1-4). » C'est comme s'il disait : Il ne conquiert pas le monde, il le convertit. Ce peuple, qui semblait si peu de chose, son dieu lui a communiqué sa grandeur; il lui fait briser sous lui les montagnes (41-13), en ce sens du moins que le dieu les brise pour lui et à son profit. Ces montagnes, ce sont les deux grands royaumes qui étaient pour les juifs des ennemis à travers les siècles, l'Égypte et la Syrie. Jéhova dit à Israël : « J'ai donné l'Égypte pour ta rançon (43-3), » parole mémorable, et qui ne trouve son application qu'à ce moment de l'histoire, où la Judée semblait tout

(1) Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.

(Racine, *Esther*.)

près d'être engloutie par la puissance romaine, et où tout à coup c'est l'Égypte que Rome dévore, en même temps qu'elle agrandit la Judée, dont le roi l'avait servie à son gré, avec des morceaux de la Syrie qui étaient les dépouilles de Cléopâtre. C'est aussi Jéhova qui envoie à Babel et en fait sortir les Chaldéens (43-14) ; sans doute quand Rome encore réduit la Syrie en province romaine et en chasse les derniers rois syriens. Ce sont les deux grands faits du temps, et il y en avait un autre qui, bien que moins considérable, ne frappait pas moins les Juifs, c'est-à-dire la dégradation des Asmonées, rois et grands-prêtres : « J'ai profané les princes du sanctuaire (43-28). » Suul le peuple juif a grandi ; tous ils prospéreront désormais, car il n'y a plus prami eux que des fidèles ; « tous appartiennent à Jéhova, tous sout les vrais héritiers de Jacob (44-5). »

Mais ce qui émerveille surtout le poete, c'est l'inattendu, l'inespéré de cette restauration d'Israël. Ni ses eunemis ne prévoient leur ruine, ni lui-même ne prévoyait son salut, car il n'avait rien fait pour le mériter. « Tu n'as pas prodigué l'argent pour m'offrir des parfums ; tu ne m'as pas rassasié de la graisse de tes sacrifices ; tu m'as mis seulement au service de tes péchés. C'est moi qui efface tes péchés pour l'amour de moi (43-24). » Eux-mêmes, les juifs, étaient des aveugles (42-18). Mais comme il insulte à cette astrologie babylonienne qui n'a pas su dire à Babylone ce qui l'attendait (47-14)et généralement à tous ces dieux, incapables de rien savoir ni de rien prédire! Jéhova seul voit l'avenir et l'annonce (42-9), etc. Pour s'expliquer ces paroles, il faut se rappeler que les *prophètes* du IIe siècle ont tous célébré l'affranchissement de Juda à la fin de la guerre contre la Syrie, et qu'ils l'ont fait sous la forme de prédictions attribuées aux prophètes des anciens temps. Cette forme de prophétie, subsistant toujours, a paru plus tard se rapporter, non plus à un présent devenu le passé, mais à une situation nouvelle, et c'est ainsi que, quand il s'est produit une restauration, elle a paru avoir été prédite par Jéhova. Qu'ils en fassent autant, ces dieux misérables, s'ils veulent qu'on les croie des dieux (41-23). Mais que sont-ils pour pouvoir entrer en comparaison avec lui (40-25) ? Aussi le *Second Isaïe* s'exprime, au sujet des idoles, avec une violence de mépris qui dépasse les *prophètes* antérieurs. « On plante un pin, et la pluie le fait grandir, et on s'en sert pour se chauffer. On en prend du bois, dont on se chauffe ; on en allume le four pour cuire du pain ; avec le reste on fait un dieu et on se prosterne pour l'adorer. On prend un morceau pour brûler ; on en prend un pour cuire la viande ; on la fait rôtir et on s'en régale, ou bien on se chauffe et on dit : « Bon, j'ai chaud, voilà du feu. » On fait ensuite un dieu

avec le reste, une image devant laquelle on se prosterne; on lui adresse des prières et on lui dit : « Sauve-moi, tu es mon dieu. » Ils ne savent pas ce qu'ils font, car leur esprit est aveuglé pour qu'ils ne voient point, et leur intelligence est bouchée pour qu'ils n'entendent point. Et leur pensée ne leur rappelle rien, et leur esprit ne les avertit pas. Ils ne se disent pas : J'ai fait du feu avec un morceau de ce bois, j'en ai cuit du pain; j'en ai rôti de la viande, que j'ai mangée, et, avec le reste, vais-je faire une *abomination?* vais-je adorer un morceau de bois (44-14)? » Voir aussi 40-19 et 46-1 et 6. On sent que l'idolâtrie est bien définitivement détruite en Judée, en attendant que l'esprit juif, poursuivant son œuvre, arrive à la détruire dans le monde entier (1).

Et c'est ici enfin que se rencontre pour la première fois cette grande parole : « Je suis le premier et le dernier (44-6) » (2), c'est-à-dire celui qui existe avant toutes choses et après toutes choses, formule métaphysique toute nouvelle, née sans doute de quelque infiltration de la philosophie des Grecs.

Je n'ai pas encore parlé de l'homme que Jéhova a chargé de l'exécution de ses desseins, et auquel le *prophète* va s'arrêter tout à l'heure, mais qui était déjà indiqué par un verset presque à l'ouverture du livre (41-2) : « Qui est-ce qui a fait lever de l'Orient celui dont la justice accompagne les pas; qui a amené à lui les peuples et a mis les rois en sa puissance, de manière qu'ils n'ont été qu'une poussière devant son épée, qu'une paille devant ses flèches? Il les a poursuivis en passant en paix par un chemin où il n'a pas posé ses pieds. » Et un peu plus loin (41-25) : « Je l'ai appelé du Nord, c'est de l'Orient qu'il a invoqué mon nom; il foule aux pieds les puissans comme la boue des rues, comme le potier pétrit l'argile. »

Si on croit que le livre est du temps d'Hérode, c'est à Hérode qu'on rapportera ces paroles, qui lui conviennent très bien en effet. On voit dans Josèphe qu'Hérode, étant chassé de Jérusalem par Antigone, aidé des Parthes, eut l'idée hardie d'abandonner pour un temps la Judée et d'aller chercher aide et vengeance à Rome, près d'Antoine, qui le fit déclarer roi de Judée par le sénat et le mit ainsi sous la protection des armes romaines (*Antiq.*, XIV, 14-2-5). Revenu de Rome en Asie, il apprend qu'Antoine est occupé au siège de Samosate et entouré de barbares; il se hâte de le rejoindre, en lui amenant des troupes juives qui se trouvent venir en ce moment très à propos, et achève ainsi de se l'attacher. Et c'est

(1) Il ne s'agit pas ici, bien entendu, d'examiner si cette espèce d'argumentation était bien solide, philosophiquement parlant. Il suffisait, pour qu'on pût s'en servir, que Jéhova n'eût pas d'image.

(2) L'*alpha* et l'*oméga*, dans l'*Apocalypse*, 22, 13.

bien de l'Orient et du Nord, car c'est de Samosate que, suivi de deux légions qu'Antoine fait partir avec lui, il vient tout à coup assiéger Jérusalem (14-15-8). Quant à ce chemin par lequel il passa tranquille, en poursuivant Antigone, sans qu'il y eût posé les pieds, je pense que c'est la mer, qu'il avait traversée deux fois, et dont il a fait ainsi le chemin de sa victoire.

Mais voici comme parle Jéhova en un autre endroit (44-26) : « J'accomplis les promesses de mes messagers ; je dis de Jérusalem : Elle sera repeuplée, et des villes de Juda : Elles seront rebâties ; je relèverai leurs ruines. Je dis à la mer : Dessèche-toi, je taris tes eaux. Je dis à Cyrus : Sois mon pasteur, accomplis mes volontés. Je dis de Jérusalem : Qu'elle soit reconstruite ; et toi, Temple, sois rebâti. Ainsi dit Jéhova à son Oint, Cyrus : Je le tiens par la main ; j'abaisse devant lui les peuples ; je brise la force des rois ; j'ouvre devant lui les portes, et elles ne se ferment pas pour lui. Moi-même je marche devant toi, j'aplanis les obstacles ; j'enfonce les portes d'airain ; je brise les barreaux de fer. Je te donne des trésors enfouis dans l'ombre et profondément cachés, afin que tu saches que c'est moi, Jéhova, qui t'appelle, le dieu d'Israël. En faveur de Jacob, mon serviteur Israël, mon élu, je t'ai appelé par ton nom, je t'ai donné ton titre, et tu ne me connaissais pas. »

En lisant le nom de Cyrus, il semble qu'on est bien loin d'Hérode ; mais que faut-il penser de ce nom ? On a vu déjà que les noms propres peuvent tromper dans les *prophètes ;* Nabuchodonosor n'est pas Nabuchodonosor ; Zorobabel n'est pas Zorobabel ; pourquoi Cyrus serait-il Cyrus ? Eh bien ! ce n'est pas Cyrus, et on peut en donner des preuves. La première, la plus éclatante, c'est qu'il n'est pas possible qu'un juif ait appelé Cyrus l'Oint de Jéhova. Jéhova ne pouvait avoir ni un Oint ni un pasteur de son troupeau hors de Juda, de son roi ou de son grand-prêtre. Un roi des Perses, quelque favorable qu'il pût être à son peuple, n'était pas son Oint.

De plus, dans ces versets sur un prétendu Cyrus, il n'est pas question de ce qui a été avant tout l'œuvre de Cyrus, c'est-à-dire de la destruction de l'empire babylonien (on n'y nomme pas même Babylone), ni de l'affranchissement des juifs qui en a été la suite. Il n'y est parlé que de la restauration du Temple, où Cyrus, en réalité, n'a été pour rien, puisqu'on voit par le livre d'*Esdras* et par *Aggée* et *Zacharie,* que le Temple n'a été reconstruit que sous le second Darius. Il est vrai qu'il existe un récit qui donne dans cette restauration une part à Cyrus (1) ; mais il suffit de lire ce récit pour y reconnaître une pure légende : « Jéhova inspira l'esprit de Cyrus, roi de Perse, et il fit répandre par tout son royaume

(1) Voir II, *Chroniques*, 36, 22, et *Esdras*, I, 1.

des annonces et aussi des lettres qui disaient : Ainsi a dit Cyrus, roi de Perse : Jéhova, le dieu du ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre, et lui-même il m'a ordonné de lui bâtir une maison à Jérusalem en Judée, etc. » Il est clair que ce langage n'est pas du temps de Cyrus, mais d'une époque où les juifs étaient devenus assez considérables pour prétendre que c'était pour eux que tout se faisait dans le monde, et que tous les puissans étaient les serviteurs et les instrumens de leur Dieu.

Je conclus que le Cyrus du *Second Isaïe* est Hérode : *Aggée* et *Zacharie* l'avaient représenté sous le nom de Zorobabel; un *prophète,* qui avait l'imagination plus vive, n'a pas jugé ce nom assez glorieux et assez royal, et il a trouvé un plus brillant parallèle. Tout le détail de ces versets s'applique alors à merveille. Nous savons ce que c'est que « ces trésors enfouis dans l'ombre. » Josèphe nous a renseignés sur cette immense opulence, amassée sans bruit par Antipater et qui éclata sous Hérode, son fils, à l'étonnement de tous; sur ces richesses dépensées à profusion pour les chefs romains d'abord, puis pour son peuple, quand, après Actium, il se trouve plus riche que jamais par ses prodigalités mêmes (*Antiquités*, 15-6, 15-5) (1). Et ce mot : « Tu ne me connaissais pas, » s'adresse on ne peut mieux à cet Iduméen, nullement dévot, dont la foi même était fort suspecte, qui avait failli être condamné par le Sanhédrin (2), qui, avec les Nations, avait pris d'assaut la ville sainte et ne prétendait pas alors agir au nom de Jéhova.

Un peu plus loin, Jéhova dit à son peuple (45-14) : « Le travail de l'Égypte, le commerce de l'Éthiopie et des Sabéens à la haute stature passera à toi; ils t'appartiendront, ils marcheront à ta suite, ils defileront enchaînés, ils se prosterneront devant toi en supplians, disant : Chez toi seulement est le Fort, et il n'y a pas d'autre dieu. Oui, tu es le Fort qui te caches, le dieu d'Israël sauveur. »

Ce verset paraît faire allusion à l'expédition d'Hérode chez les Arabes, racontée par Josèphe (*Antiquités,* 15-5), où il fit tant de prisonniers et d'où il rapporta un si riche butin; les Arabes transportaient en Syrie les marchandises de l'Égypte. Quant à cette formule d'un dieu caché, on sait quelle fortune elle a faite; elle n'est ici qu'une nouvelle expression de l'étonnement qu'excitait la prospérité inattendue de la Judée.

Jéhova dit encore (46-11) : « De l'Orient j'ai appelé l'aigle; d'un pays lointain j'ai fait venir l'homme de mes desseins. » On n'a vu

(1) Il revient sans cesse sur les richesses et sur les dépenses d'Hérode, qui firent pendant tout son règne l'étonnement, non-seulement des Juifs, mais même des Romains.

(2) Josèphe, *Antiquités*, 14, 9, 4.

dans cet aigle qu'une métaphore : pourquoi ne serait-ce pas l'aigle romaine qui conduisit Hérode d'Antioche à Jérusalem?

J'ai déjà signalé ces mots : « J'ai donné l'Égypte pour ta rançon. » Mais le poète triomphe surtout de l'abaissement des Syriens, l'ennemi perpétuel, sous le nom de Babel ou Babylone (47-1) (1). » Tout ce chapitre est rempli du développement de cette ruine d'une puissance si redoutable et qui, par son astrologie, semblait même en commerce avec le ciel. Jéhova dit : « Je ferai manger à tes oppresseurs leur propre chair et je les enivrerai de leur sang (49-26); » allusion sans doute aux discordes intérieures dans lesquelles s'est abîmée la monarchie syrienne et par où elle est tombée aux mains des Romains. Beaucoup de juifs étaient relégués parmi ces impies, soit que l'anarchie et la guerre les eussent chassés de la Judée, soit qu'ils fussent retenus malgré eux par les Syriens. Et le *prophète* leur criait : « Sortez de Babylone, fuyez de chez les Chaldéens (48-20). » Ce sont les Syriens, au contraire, qui sortent maintenant de la Judée (49-17). Leurs dieux sont chassés aussi; Bel et Nébo sont emportés par les bêtes de somme (46-1). S'agit-il d'idoles qui avaient reparu en Judée pendant que la Judée n'était plus maîtresse d'elle-même? ou de quelques divinités emportées de la Syrie par les Romains, seulement pour en orner la ville souveraine? Ou ces versets s'appliquent-ils à un de ces territoires syriens cédés par Auguste à Hérode, et dont celui-ci s'empressa sans doute de faire disparaître des images odieuses aux juifs?

J'ai épuisé les faits extérieurs qu'on reconnaît ou qu'on peut croire reconnaître dans le *Second Isaïe;* mais il s'en faut bien qu'ils fassent la principale préoccupation du *prophète*. Hérode lui-même, avec quelque éclat qu'il paraisse dans ce livre, n'y tient pas après tout une très grande place. Le poète n'est pas un poète de cour. Ce qui l'occupe, ce qui le passionne, c'est la fortune du judaïsme. Il grandissait tous les jours en dehors même de la Judée, et on pouvait pressentir déjà la révolution qu'on appelle l'avènement du christianisme, et que les juifs auraient eu le droit d'appeler l'avènement du judaïsme chez les Nations. Jéhova dit à son peuple : « C'est peu que tu sois mon serviteur pour relever les tribus de Jacob et ramener les restes d'Israël. Je te réserve pour être la lumière des Nations, afin que le salut que je vous donne aille jusqu'au bout de la terre. Ainsi parle Jéhova à celui qui est méprisé de chacun, haï des peuples, esclave des puissans. Les rois ont vu, et ils se lèvent, les princes aussi, et ils se prosternent à cause de Jéhova qui est fidèle, et du Saint d'Israël qui t'a choisi (49-6-7). » C'est la première fois, et c'est la seule fois, dans l'histoire des

(1) Ailleurs, on retrouve le nom d'Assur, 52, 4.

juifs, qu'ils ont pu associer cette glorification d'eux-mêmes avec cette conscience de leur déchéance.

Le monde entier s'intéresse maintenant à Jérusalem et se met à son service. Les puissans s'emploient à la repeupler. Elle entend ses fils qui reviennent de tous côtés et qui se disent : « La place est trop étroite ici, serre-toi contre moi pour que je puisse me loger. Et tu diras : Qui m'a enfanté tous ceux-là?.. où étaient-ils?... Les peuples apportent tes fils dans leurs bras et tes filles sur leurs épaules. Les rois prennent soin de toi, les princesses te servent de nourrices; la tête humblement baissée, ils se prosternent et lèchent la poussière de tes pieds, et tu sauras que je suis Jéhova (49-20-23). » (Voir encore 54-2.)

Un peu plus loin se trouve le passage fameux où est développée avec une complaisance particulière l'idée que la grandeur d'Israël est sortie de ses humiliations mêmes et de la patience avec laquelle il a souffert : « Voyez, mon serviteur est adroit; il monte, il s'élève, il grandit. Combien on a été surpris à son sujet! car son aspect était étrangement misérable, et son visage plus triste à voir qu'aucun visage! Eh bien! il émerveille les peuples, et les rois demeurent muets d'étonnement, car ils voient ce dont on n'avait rien dit, ils entendent ce dont personne n'avait parlé. Qui a cru à ce que vous annonciez? Qui a reconnu le bras de Jéhova? Voilà qu'il s'élevait devant lui comme une jeune pousse qui germe sur un sol aride; il n'avait nulle beauté quand nous l'avons vu, nul éclat qui pût nous attirer. Méprisé et abandonné des hommes, homme des douleurs, portant la marque de la souffrance, comme quelqu'un dont les visages se détournent, nous le méprisions et ne tenions aucun compte de lui. Mais il a pris sur lui nos plaies; nos châtimens, c'est lui qui les a supportés. Et nous, nous le considérions comme un malheureux, frappé par la colère divine. Il a été maltraité pour nos péchés, châtié par nos injustices; la punition est tombée sur lui pour notre salut; les coups qu'il a reçus ont fait notre guérison. Tous nous errions comme des brebis égarées et qui n'ont point de berger; nous suivions chacun notre voie; mais Jéhova a jeté sur lui nos crimes à tous. Il a été inquiété, tourmenté, mais il n'a pas ouvert la bouche, comme le mouton qu'on va égorger, comme la brebis qui reste muette entre les mains qui la tondent. Saisi et condamné, quand il a été retranché de la terre des vivans, qui se l'est expliqué parmi les hommes de cet âge? Qui a compris que c'est pour les crimes de mon peuple qu'*ils sont* frappés? Sa sépulture a été parmi les impies, son tombeau au milieu des rebelles, quoiqu'il n'eût pas fait de violence

et qu'il n'y eût pas de mensonge dans sa bouche. Pourtant Jéhova a voulu le briser, il lui a porté un coup mortel. Mais après que sa vie aura été prise en expiation, il verra sa postérité, il aura de longs jours, et la volonté de Jéhova s'accomplira par ses mains. Au sortir de ses épreuves, il verra la satisfaction; par sa sagesse, ce juste, mon serviteur, fait aimer à beaucoup la justice, et il prend sur lui leurs péchés. Aussi je lui donne un lot parmi les puissans, et il partage le butin des forts, parce qu'il a abandonné sa vie à la mort, qu'il a été confondu avec les méchans, qu'il a pris sur lui le péché du grand nombre, et qu'il a répondu pour les pécheurs (52-13, 53-12). »

Il y a plus d'un détail obscur dans cette page, mais le sens général n'en est pas douteux. C'est l'histoire d'Israël sous la figure du serviteur de Jehova. L'Israël d'aujourd'hui a souffert pour les péchés de l'Israël d'autrefois; mais ces péchés, il les a rachetés, et il n'a plus à attendre qu'un avenir prospère. Il ne faut pas entendre, comme on l'a fait quelquefois, qu'il s'est chargé des péchés des autres peuples, des Nations : c'est là une idée absolument étrangère au judaïsme. Dans ce texte, Israël est dédoublé, comme si on disait dans un temps calamiteux pour notre pays, que les Français souffrent pour les péchés de la France; ou, si on veut une distinction plus marquée, les fidèles, les bons souffrent pour les fautes des méchans et les expient. On a pu remarquer un pluriel que j'ai souligné et qui montre assez que ce *serviteur de Jéhova*, c'est tout un peuple.

Tout cela ne convient qu'au temps que j'ai cru reconnaître dans l'ensemble de ce livre, et il faut surtout, au dernier verset, signaler cette phrase : « Il partage le butin des forts. » C'est seulement à cette date que les juifs ont partagé le butin des puissances, lorsque, après Actium, Octave a donné libéralement à Hérode des villes et des territoires détachés de la Syrie, qu'Antoine avait donnés à Cléopâtre et qui furent la part des juifs dans les dépouilles de l'Égyptienne.

Mais ce qui ne s'était pas vu non plus avant cette époque, c'est l'état d'anéantissement où était la Judée au moment où cette prospérité l'a surprise; c'est le portrait du juif méprisé, impuissant, muet sous l'outrage, mort en quelque sorte, et enterré parmi les impies, c'est-à-dire réduit à se perdre chez les Égyptiens et les Syriens.

On lisait déjà en un autre endroit (50-6) : « J'ai abandonné mon dos aux coups et ma barbe à ceux qui la tirent; je n'ai pas dérobé mon visage aux insultes ni aux crachats. Mais le seigneur Jéhova m'assiste, c'est pourquoi je n'ai pas honte; j'ai fait de ma face un caillou, sachant que je ne serais pas avili. »

On sait ce que sont devenus, entre les mains des chrétiens, ces passages célèbres. Ils les ont appliqués à Jésus ; ils y ont vu la Passion et la résurrection du Christ, tandis qu'il n'y faut voir que la Passion et la résurrection d'Israël. On peut supposer même que le récit des évangiles contient tel détail qui n'a rien d'historique et est simplement emprunté à la *prophétie,* comme celui des crachats (*Marc,* 14-65 et 15-19). Il est vrai qu'on y trouve en revanche des traits qui la contredisent; où est le Jésus à qui le grand-prêtre demande : « Est-ce toi qui es le Christ? » et qui répond fièrement : « Oui, et vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la Puissance et marchant sur les nuées » (*Marc,* 14-62). Il ne ressemble guère à la brebis humble et muette du *Second Isaïe*, quoi qu'en dise le livre des *Actes* (8-32). Mais c'est certainement au chapitre du *Second Isaïe* qu'est due l'idée même de la Rédemption et de l'agneau qui se charge des péchés du monde.

Ce rapport entre le *prophète* et le fond même du christianisme suffit pour montrer combien ils sont voisins l'un de l'autre, et qu'on est là bien loin du temps de Cyrus.

Le christianisme doit encore au *Second Isaïe* une idée qui y a tenu longtemps une grande place, celle de la nouvelle Jérusalem. Le *prophète* célébrait Jérusalem restaurée, mais restaurée de deux manières, matériellement et moralement, dans ses bâtimens par la magnificence d'Hérode, dans son influence par le succès de la propagande juive. Il accumule les images brillantes; j'en ai déjà cité quelque chose; mais il dit encore (c'est Jéhova qui parle) : « J'enchâsse tes pierres dans l'antimoine (dont on faisait un fard pour les femmes), et je te donne pour fondemens des saphirs. Je te donne pour créneaux des rubis, et pour portes des escarboucles, et toute ton enceinte est de pierres précieuses » (64-11-12). Ces figures ont été prises à la lettre, et une pareille ville ne pouvait, dès lors, être placée que dans le ciel, comme on le voit dans l'*Apocalypse* (21-10). On attendit longtemps qu'elle descendît en effet du ciel. Puis ces rêves s'évanouirent, et alors on entendit simplement par la nouvelle Jérusalem l'église chrétienne. C'est ainsi que Racine l'a présentée dans la prophétie de Joad (1).

Dans ce cas, l'idée de la nouvelle Jérusalem se confond avec celle de la Vocation des Gentils. Celle-ci n'est pas étrangère aux *prophètes* de la fin du IIe siècle, puisqu'ils avaient vu Hyrcan imposer le judaïsme, d'abord aux tribus séparées et puis aux Iduméens. Leur Jéhova était

(1) Quelle Jérusalem nouvelle?... etc.

(*Athalie,* acte III, scène VII.

déjà assez grand pour qu'ils aient pu se représenter les peuples acceptant sa loi. Mais ce fut bien autre chose sous Hérode, quand la propagande était déjà presque ce que nous voyons qu'elle est au temps de Philon. De là la manière dont elle éclate dans *Zacharie,* et le *Second Isaïe* la développe avec toute son éloquence : « Le Saint d'Israël s'appelle le dieu de toute la terre. » Ensuite : « Voici que ce peuple que tu n'as pas connu, tu l'appelles, et des nations qui ne te connaissaient pas accourrent à toi » (55-5). Et surtout : « Que l'étranger qui s'est attaché à Jéhova ne dise pas : Jéhova m'exclut et me retranche de son peuple. Et que l'eunuque ne dise pas : Je ne suis qu'une tige stérile. Car ainsi parle Jéhova sur les eunuques : Ceux qui observent mes sabbats, qui font ce qui m'est agréable, et qui sont fidèles à mon pacte, je leur donne dans ma maison et dans mon parvis une place et un nom qui valent mieux que des fils et des filles ; je leur donne un nom perpétuel, qui ne mourra pas. Et les fils d'une terre étrangère qui s'attachent à Jéhova pour lui appartenir, pour aimer le nom de Jéhova et être ses serviteurs ; tous ceux qui gardent le Sabbat sans le profaner et qui restent fidèles à mon pacte ; je les amène sur ma montagne sainte, dans les joies de la maison où on me prie ; leurs holocaustes et leurs sacrifices me sont agréables sur mon autel, *et ma maison s'appelle maison de prières pour tous les peuples* » (56-3-7).

Les trois premiers versets sont d'autant plus remarquables qu'ils sont un désaveu formel des prescriptions du *Deutéronome,* au chapitre XXIII, où il est dit expressément que l'eunuque n'est pas admis « dans l'église de Jéhova, » et qui repoussent également l'étranger et ses descendans, accordant seulement aux fils de l'Iduméen et à ceux de l'Égyptien d'être reçus à la troisième génération. Mais ce qui suit dans le *prophète* est l'admirable expression du caractère qu'avait pris alors la propagande juive et par lequel elle s'est emparée du monde. Si le monde en effet a judaïsé à l'époque chrétienne, c'est parce que le judaïsme lui-même s'était jusqu'à un certain point *déjudaïsé,* en ce sens du moins qu'il prétendait gagner tous les hommes à sa croyance et devenir ainsi une religion universelle.

Je crois que c'est par ce beau passage que se terminait le livre du *Second Isaïe.* Le morceau qui suit (56-8, 57-21), qui représente Israël livré, non-seulement aux vices, mais aussi à toutes les pratiques de l'idolâtrie, semble d'un autre temps et rappelle les *prophètes* du IIe siècle. Plus loin, au chapitre LXIII, l'image de ce vengeur, tout couvert de sang, qui punit les crimes de l'Idumée, n'a pu se produire sous l'Iduméen Hérode. J'expliquerai tout à l'heure ma pensée sur ces additions en général.

Mais je dois revenir encore sur les dix-sept chapitres que j'ai étudiés jusqu'ici, pour y considérer, non plus ce qu'ils nous apprennent sur les événemens particuliers de ce temps, ou même sur la situation générale d'Israël, mais le développement de cet esprit religieux qu'on peut appeler chrétien, et qu'on sent déjà dans les *prophètes* du IIe siècle, mais qui prend ici un accent encore plus vif et plus tendre. Les premières paroles du livre : « Consolez, consolez mon peuple, » en donnent tout de suite le ton (40-1). Et immédiatement après, vient un verset qui a passé dans l'Évangile : « Une voix crie : Frayez dans le désert la voie de Jéhova (1). » Un peu plus loin : « L'herbe se dessèche, la fleur tombe, mais la parole de Jéhova subsiste à jamais » (40-8). Ou encore : « Les cieux s'évanouiront comme une fumée, et la terre s'usera comme une étoffe, et ainsi périront ses habitans ; mais ma promesse et ma justice dureront toujours. » (51-6). Comparez *Matth.* (13-31).

Jéhova est « comme le berger qui conduit son troupeau ; il prend dans ses bras les agneaux et les porte dans son sein ; il aide à marcher les brebis pleines » (40-11). Comparez *Matth.* (12-11). Jéhova est déjà *le bon pasteur* (*Jean*, 10-14).

« Cieux, répandez votre pluie et que les nuées nous versent la paix ; que la terre s'ouvre ; que le salut germe et qu'on voie pousser la justice » (45-8). Cet admirable verset n'a pas été reproduit dans le Nouveau Testament, mais l'église chrétienne s'en est emparée et le répète tous les ans dans l'office de Noël : *Rorate cœli desuper.*

« Sion a dit : « Jéhova m'a abandonné, le Seigneur m'a oublié. Mais est-ce que la femme oublie son nourrisson ? Est-ce qu'elle laisse à l'abandon le fruit de ses entrailles ? Et quand elle oublierait, moi, je ne t'oublierai pas » (49-14). Jéhova est là plus que paternel. »

« Qu'ils sont beaux sur les montagnes, les pieds de celui qui annonce la bonne nouvelle, du messager de bonheur qui apporte le salut, qui dit à Sion : Ton dieu est roi ! » (52-7). C'est le verset que Paul applique à ceux qui prêchent l'évangile (*Rom.*, 10-15) et qui revient dans je ne sais combien de sermons.

« Allons, vous tous qui avez soif, venez, voici l'eau. Quand vous n'auriez pas d'argent, venez, prenez, nourrissez-vous, venez, prenez, sans argent et sans payer, du vin et de lait. Pourquoi donnez-vous de l'argent pour ce qui n'est pas du pain ? votre peine pour ce qui ne rassasie pas ? Approchez, écoutez ma voix et mangez ce qui est bon ; nourrissez-vous d'une graisse délectable. Prêtez l'oreille et

(1) *Matth*, 3, III ; mais l'évangéliste a déplacé les mots : *dans le désert.*

venez à moi; écoutez, et vous trouverez la vie » (55-1) (1). C'est ce touchant appel qui a inspiré celui de l'évangile : « Venez à moi, vous tous qui êtes surchargés et accablés, et je vous soulagerai » (*Matth.* 11-26).

« Cherchez Jéhova, pendant que vous pouvez le trouver; invoquez-le, pendant qu'il est proche » (55-6). Et dans *Mathieu:* « Cherchez et vous trouverez » (7-7).

« Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont au-dessus de vos voies et mes pensées de vos pensées » (55-9). Paul dit à son tour : « O profondeur de la sagesse de Dieu ! Combien ses conseils sont incompréhensibles et combien ses voies inexplicables ! » (*Rom.*, 11-33.) Et cela est devenu un des lieux-communs de la prédication chrétienne.

En vérité, ne faut-il pas bien de la complaisance pour admettre que de pareilles idées ont été exprimées dans de pareils termes, soit au temps de Sennachérib, soit à l'époque de Cyrus?

V.

On a vu que tout ce qu'on lit sous le nom d'Isaïe, depuis le chapitre XL jusqu'au chapitre LXVI inclusivement, est une addition au texte du *Premier Isaïe*, addition qui forme une composition à part, la mieux suivie certainement qu'il y ait dans aucun livre *prophétique*. Cela fait présumer qu'il peut se trouver ailleurs d'autres additions moins considérables, et je crois qu'il s'en trouve en effet : les unes suggérées par des événemens postérieurs à la date de l'œuvre principale où on les a placées, les autres qui peuvent être d'une date quelconque, mais qui, étant éparses et ne s'étant pas produites

(1) Par quelle erreur, âmes vaines,
Du plus pur sang de vos veines
Achetez-vous si souvent,
Non un pain qui vous repaisse,
Mais une ombre qui vous laisse
Plus affamés que devant!

Le pain que je vous propose...
C'est ce pain si délectable
Que ne sert point à sa table
Le monde que vous suivez.
Je l'offre à qui veut me suivre :
Approchez. Voulez-vous vivre?
Prenez, mangez et vivez.

(RACINE, *Cantiques*, 4.)

sous un nom qui les recommandât à l'attention, n'ont pu se conserver que quand on les a jetées dans un recueil déjà existant. Ce sont des additions de ces deux espèces qui forment les derniers chapitres rassemblés sous le nom d'*Isaïe*. Le chapitre LX n'est guère qu'une répétition des chapitres LIX et LIV. Aux chapitres LXV et LXVI, le *prophète* s'indigne contre ceux qui mangent de la viande de porc ; ce trait, dont on ne trouverait l'équivalent dans aucun autre *prophète*, me paraît d'un âge inférieur religieusement à celui où on se sentait placé jusque-là.

En revanche, il se trouve encore dans ces chapitres tel trait qui rappelle l'accent du *Second Isaïe :* « C'est toi qui es notre père ; Abraham ne nous connaît pas et Israël ne sait qui nous sommes : notre père, c'est toi, Jéhova » (63-16). C'est déjà le *Pater noster*.

Un verset d'un tout autre caractère se trouve tout à la fin du recueil (66-24) : « Ils sortiront, dit Jéhova, et ils verront les corps morts des hommes qui se sont révoltés contre moi ; car leur ver ne meurt pas, et le feu qui les consume ne s'éteint pas. » Il y a là une haine féroce, qui ne peut s'excuser que parce que les juifs souffraient beaucoup sans doute à l'époque où ils parlaient ainsi. Il est triste que l'évangile ait cru devoir recueillir encore ces paroles et les mettre dans la bouche de Jésus lui-même (*Marc*, 9-45).

Je parcours maintenant, en cherchant des additions, les autres *prophètes*. On est tenté d'en reconnaître une dans le *Premier Isaïe*, aux quatre derniers versets du chapitre XXIII au sujet de Tyr. Il n'est pas impossible, je l'ai dit, de les rapporter au temps du premier Hyrcan ; mais on comprendra encore mieux, si ces quatre versets ont été ajoutés au temps d'Hérode, la révolution qu'ils annoncent, et l'intervalle qu'ils font tout à coup franchir au lecteur. Et ce qui appuie cette conjecture, c'est que les *Psaumes*, dont la date est aussi, selon toute apparence, celle d'Hérode, reviennent plusieurs fois sur cette conversion de Tyr et des villes qui en dépendent. Voir aussi *Zacharie* (9-2-7).

Dans *Jérémie*, je ne vois pas que tel passage attire particulièrement l'attention ; mais on ne peut s'empêcher de remarquer que le nom de *juif* ou *judéen*, qui ne se rencontre jamais dans les *prophètes* du IIe siècle, se présente au contraire souvent dans celui-là, mais seulement dans les derniers chapitres, et pas une seule fois auparavant. Or c'est surtout dans cette dernière partie du livre que Jérémie est donné comme mêlé de sa personne aux événemens qui aboutissent à la ruine de Jérusalem. Il y a là de quoi donner à réfléchir sur la valeur de ces récits. Voir plus haut mes réflexions sur *Zacharie*, 8-23.

Mais l'étude des chapitres XXXVIII, XLVIII d'*Ezéchiel* est particu-

lièrement intéressante à ce point de vue. Les deux premiers contiennent la description fameuse d'une aventure extraordinaire. Gog, prince de Magog, deux noms d'ailleurs inconnus (1), parti du fond des régions du nord et traînant une multitude de peuple à sa suite, vient porter la guerre sur la terre d'Israël, où il est vaincu et tué. Les commentateurs n'ont pu trouver une explication plausible de ces chapitres. La difficulté disparaît si on suppose qu'ils ont été ajoutés au texte d'*Ézéchiel* à l'époque de l'invasion des Parthes en Judée, où ils n'avaient pas encore paru, et où Antigone les appela vers l'an 40 avant notre ère. Gog est le Pacorus des historiens grecs et de Josèphe. La bataille où il fut vaincu et tué (par les Romains) n'eut pas lieu précisément en Judée, mais à côté, dans ce qu'on appelait la Cyrénaïque (Plut., *Antoine,* 34). De plus, en Judée même, les Parthes avaient livré à Hérode plusieurs combats où ils furent défaits et où ils laissèrent des morts (*Antiq.,* 14-13-8). Ce sont ces événemens que le *prophète* traduit avec une imagination dont les hyperboles répondent à la fois aux habitudes du genre et à l'impression qu'avait dû faire sur les juifs une invasion si inattendue et que les juifs étaient incapables de repousser par eux seuls.

Plus tard, quand Pacorus fut oublié, car cette espèce d'inondation n'eut qu'un temps bien court, ces deux chapitres ne durent paraître qu'une vision sans réalité présente, que l'avenir seul accomplirait, un avenir qui se confondait avec l'attente de la fin du monde. C'est ainsi que dans l'*Apocalypse*, après le règne de mille ans, on voit Gog et Magog (2), qui assiègent la ville des saints avec des armées innombrables, mais qui sont dévorées par le feu du ciel (20-7).

Les neuf derniers chapitres du livre qui porte le nom d'Ézéchiel sont remplis par le plan purement idéal d'une restauration du Temple, d'autant plus grandiose qu'elle ne coûte rien à l'écrivain. C'en est assez pour conjecturer tout d'abord que ce morceau a été écrit à l'époque où Hérode a pensé à rebâtir le Temple, et avant que cette reconstruction ait été exécutée. Et ce qui confirme cette conjecture, c'est la place que tient dans ces chapitres le Chef, *nasi,* qui n'est pas grand-prêtre et n'offre de sacrifices que par la main des prêtres (46-2), mais qui fournit les victimes et qui a droit ainsi que ses fils à des honneurs et à un domaine qui le mettent tout à fait à part (45-7-17 et 46-16.) Ces pages donc n'ont pu être écrites au IIe siècle sous les Asmonées, mais seulement sous Hérode.

(1) Chacun des deux se trouve une fois dans la Bible (*Genèse,* 10, 2 et II, *Chron.*, 5, 4), mais sans aucun rapport avec ce qu'ils signifient dans *Ézéchiel.*

(2) Et non plus Gog, prince de Magog.

Il est à remarquer que d'après Josèphe (*Antiq.*, 10-5-1) *Ézéchiel* avait laissé *deux* livres de prophéties. Je crois comme Huet que ce IIe livre se composait de ce que je regarde comme une addition. Seulement Huet ne comprenait dans cette addition que les neuf derniers chapitres, tandis que j'y comprends les onze derniers (1).

J'ai déjà dit un mot de la Prière qui forme le chapitre III d'Habacuc : c'est encore une addition du temps d'Hérode. On le reconnaîtrait rien qu'à ces mots : *ton Oint* (verset 13), pour désigner le prince des juifs, expression qui ne se rencontre pas avant cette époque.

VI.

Le livre de *Daniel* n'était pas compté par les juifs parmi les livres des *prophètes*. Il ne faut pas se lasser de le redire, puisque l'église catholique le leur a assimilé (2). Il ne ressemble d'ailleurs à aucun autre, en ce sens que les *prophéties* qui y sont contenues sont d'un tout autre caractère. Elles y ont, particulièrement au chapitre XI, la précision d'un procès-verbal, auquel il ne manque que les noms propres, et qui suit les rois macédoniens qui ont dominé sur la Judée, depuis Alexandre jusqu'à Antiochus l'Épiphane. Aussi la critique n'a-t-elle eu aucune difficulté à reconnaître que cet écrit ne pouvait être du temps de Cyrus, et Porphyre avait déjà constaté que nécessairement l'écrivain avait vu Antiochus et ses violences contre les juifs. Mais c'était encore le faire trop vieux, et on va voir qu'il ne peut être antérieur au règne d'Hérode, ni même à sa mort.

Nabuchodonosor voit en songe une statue, dont la tête est d'or, la poitrine d'argent, le ventre de cuivre et les jambes de fer; seulement, aux pieds, le fer est mêlé d'argile. Tout à coup une pierre vient la frapper, qui n'est pas lancée de main d'homme; et rencontrant les pieds d'argile, elle la fait tomber; tout est brisé. Puis la pierre grossit et devient une grande montagne, qui remplit toute la terre. Il est clair que les quatre métaux représentent les quatre empires qui se sont succédé à partir des Babyloniens en comptant comme deux empires distincts celui des Mèdes et celui des Perses; le quatrième est celui des Macédoniens. Il est clair aussi que la pierre est l'empire romain, qui est l'empire du monde.

Au chapitre VII paraissent quatre bêtes, qui représentent aussi

(1) Si on croit que le verset 19-23 d'*Ézéchiel* se rapporte à la ruine des Asmonées, il faudra encore regarder ce verset, et peut-être tout le chapitre (qui ne tient en rien ce qui précède ni à ce qui suit), comme une addition.

(2) Elle a pu s'y croire autorisée par *Matth.*, 24, 15, et Josèphe parle de même (*Antiq.*, 10, 11, 7).

quatre empires. Ici la quatrième est l'empire romain, la seconde représente à la fois les Mèdes et les Perses. Mais il n'y a pas moyen de ne pas reconnaître Rome dans la quatrième bête, ainsi décrite : « Voici un quatrième animal, terrible, formidable et extrêmement fort; il avait de grosses dents de fer; il mangeait, brisait et foulait le reste sous ses pieds ; *il était différent de tous les autres* d'avant lui » (7-7). Et plus loin : « Il devorera toute la terre » (7-23).

La quatrième bête portait dix cornes. Ces cornes sont les chefs suprêmes des juifs, les Asmonées, les seuls princes qui comptent aux yeux des juifs à cette époque, depuis que les royaumes de Syrie et d'Égypte n'existent plus. Ils sont exactement au nombre de dix, si on y comprend Judas le Maccabée, que Josèphe compte comme grand-prêtre, quoiqu'il ne paraisse pas l'avoir été (*Antiq.*, 12-10-6). L'écrivain a le droit de les rattacher à l'empire romain, puisque le *Premier livre des Maccabées* et Josèphe nous les représentent comme s'appuyant sur Rome, dès le temps même de Judas (1 *Macc.*, 8-1, etc.). On comprend dès lors aisément que la petite corne qui s'élève du milieu des grandes est le parvenu Herode. Il arrache trois cornes, c'est-à-dire les trois derniers Asmonées. Et c'est alors que la petite corne prend une figure humaine et une bouche insolente.

Son histoire se répète au chapitre VIII, avec des variantes (1) ; il y est dit qu'elle s'etend, c'est-à-dire la puissance d'Herode, vers le sud, vers l'Orient et vers *le beau pays,* expression biblique qui signifie la Terre sainte (2). La suite annonce que ce roi s'attaquera à Jehova lui-même, qu'il suspendra le sacrifice quotidien, qu'il l'empêchera en assiégeant le Temple avec une armée. Ce roi au dur visage sera fort, *mais cette force ne sera pas la sienne,* et qu'enfin il sera brisé, mais non par la main d'un homme (8-23-25).

Au chapitre IX est le fameux compte des soixante-dix semaines, très obscur quant à son point de depart, mais où on se retrouve à la fin. Un *Oint* est retranché ; je pense que c'est Hyrcan, depouillé de sa prêtrise; un peuple etranger ravage la ville et le sanctuaire. Le sacrifice quotidien est suspendu, *et sur l'aile des abominations le dévastateur* (9-27). L'aile, c'est le faîte du Temple (3). Le devastateur, c'est l'aigle, symbole de Rome, la grande devastatrice. Et il s'agit de l'aigle d'or qu'Herode avait fait placer sur la principale porte du Temple, ce qui etait une *abomination* aux yeux des fidèles,

(1) On sait que ces deux chapitres ne se font pas suite, et ne sont pas même écrits dans la même langue. Les chapitres II-VII sont en chaldaïque et les chapitres VIII-XII en hébreu (ainsi que le premier).

(2) Gesenius, p. 780 *bis*.

(3) *Matthieu* l'appelle ainsi en grec, 4-5.

de sorte qu'Hérode étant mourant et comme déjà on le disait mort, une jeunesse ardente, soulevée par des docteurs fanatiques, abattit l'aigle et le mit en morceaux. Hérode fit brûler vifs les principaux auteurs de cette insulte (*Antiq.*, 17-6).

Tout concourt donc jusqu'ici à rapporter le livre de *Daniel* au temps d'Hérode. Mais au chapitre XI se présente une difficulté. Comment un écrivain de cette époque a-t-il eu l'idée de remplir tout ce chapitre de l'histoire des rois de Syrie, continuée jusqu'à Antiochus l'Épiphane auquel il s'arrête? C'est cette circonstance qui a fait admettre généralement par les critiques, depuis Porphyre, que le livre est écrit du temps d'Antiochus. Et on ne comprend pas d'abord quel intérêt ce chapitre pouvait avoir pour des lecteurs du temps d'Hérode. Je crois que l'explication de ce problème doit être cherchée dans cette supposition, qu'en paraissant parler d'Antiochus, l'auteur parle, en effet, d'Hérode lui-même. Antiochus avait été, au IIe siècle, le type de l'ennemi de Dieu. Hérode est un nouvel Antiochus. Comme le premier, il fait la guerre à Jéhova et à ses fidèles; comme lui il livre Jérusalem en proie aux armes des Nations; il suspend le sacrifice quotidien; il profane le Temple en y étalant une image. Mais qu'on remarque les premières paroles par lesquelles l'écrivain l'annonce (11-21): « Alors s'élève un homme méprisé, pour qui la dignité royale n'était pas faite; mais il vient sournoisement et s'empare du royaume par des intrigues. » Un pareil portrait n'est pas celui du fils d'Antiochus le Grand, et on ne peut y reconnaître que l'usurpateur iduméen. Dans les versets suivans, on trouve des traits pris à l'histoire d'Antiochus, puisque c'est là la fiction adoptée; mais on en trouve aussi qui n'ont aucun rapport avec cette histoire, comme M. Édouard Reuss l'a fort bien vu, et il semble que c'est encore au temps d'Hérode qu'il faut les placer. « Le charme des femmes » (11-37) peut faire allusion à la destinée tragique de la fameuse Mariamne. Le roi du sud et le roi du nord (11-40) sont peut-être le roi d'Arabie et celui des Parthes; l'établissement entre la mer et la sainte-montagne (11-48) serait Césarée. Les nouvelles inquiétantes de l'Orient et du nord paraissent être celles qui remplissent le chapitre IX du livre XVI de Josèphe. Enfin le morceau se termine par l'annonce de la mort d'Hérode. L'auteur, qui écrivait probablement sous le fils d'Hérode Archélaüs, pouvait ainsi sans se compromettre satisfaire ses ressentimens.

Après la mort du roi, et après quelque temps de troubles et d'anarchie, le triage se fait entre ceux qui avaient été fidèles à Jéhova et ceux qui ne l'avaient pas été. « Beaucoup de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveillent, les uns

pour une vie éternelle, les autres pour l'opprobre et une éternelle ignominie » (12-2). Cette résurrection n'est, je crois, qu'une figure de style, pour dire que les mérites et les démérites, jusque-là enfouis dans l'ombre, reparaissent au grand jour. Ainsi se termine le livre de *Daniel*.

Mais je n'ai pas encore parlé d'un passage très remarquable. Après que les quatre bêtes du chapitre VII ont été condamnées et détruites, on voit paraître sur les nuées la figure d'un fils d'homme, c'est-à-dire d'un homme (en style juif) (7-13), qui reçoit de l'*Être aux longs jours* (7-9), c'est-dire du dieu suprême (1), un empire qui doit survivre à tous les autres et durer éternellement. C'est la première et la seule fois que paraît, dans l'Ancien Testament, l'idée du *Royaume des Saints* (7-22) ; je ne l'appellerai pas l'idée messianique, car il ne faut pas voir dans ce passage ce qu'on a appelé plus tard le Messie, et qui, dans l'Ancien Testament, n'est absolument nulle part. La forme humaine du verset 13 n'est qu'un symbole. Tandis que les empires des Nations sont figurés par quatre bêtes, l'empire des Saints l'est par un homme ; c'est l'expression de sa supériorité et de sa dignité. Il n'en est pas moins vrai d'ailleurs que dans la suite, quand se forma l'idée d'un Messie, on crut le reconnaître dans ce passage de *Daniel;* de là est venue, pour le désigner, cette expression de *Fils de l'homme,* adoptée peut-être par tous ceux qui l'attendaient et qui l'annonçaient, mais qui l'a été certainement par Jésus, de la bouche de qui elle a passé dans les Évangiles. Il n'y a rien dans *Daniel* qui marque mieux la modernité du livre, et qui le fasse reconnaître comme plus proche du christianisme.

J'ai achevé ma tâche, et je crois que ma démonstration est faite, soit pour le premier âge prophétique, qui est la fin du IIe siècle, soit pour le second âge, celui d'Hérode, et cette fois peut-être encore plus complètement et avec plus de précision. Ces deux âges littéraires sont en même temps, comme il est naturel, deux grandes époques de l'histoire des Juifs : la première qui est de beaucoup la plus belle, pleine de vigueur et de passion, où ce peuple, qui semble tout près d'être écrasé par une puissance redoutable, lutte et s'affranchit, à l'aide sans doute de l'affaiblissement inattendu de ses maîtres, mais d'abord par son énergie et par sa foi en son dieu, c'est-à-dire sa foi en lui-même. La seconde, très inférieure en réa-

(1) Il est à remarquer que le nom de Jéhova ne se trouve pas une seule fois dans la partie chaldaïque de *Daniel*. Il semble que l'auteur fasse déjà ce que firent plus tard les chrétiens, qu'il ôte à son dieu son nom local et sa marque juive. Jéhova reparaît au chapitre IV.

lité, et sur laquelle pèse la domination romaine, a cependant encore l'apparence au moins de la grandeur, grâce à un règne prospère et même brillant, mais surtout parce que la servitude de la Judée était couverte en quelque sorte par la fortune inespérée du judaïsme, qui s'emparait déjà à cette époque du monde grec.

Maintenant réussirai-je à faire adopter mon opinion à mes lecteurs? Je n'ose y compter, car, sans parler de la puissance d'une idée depuis longtemps accréditée, la tradition a des sentimens religieux qui la protègent. Tel ministre protestant, même des plus libres, qui ne croira pas, par exemple, que les *Prophètes* aient réellement prophétisé, aura peine cependant à diminuer, en les rajeunissant, la vénération qui entoure leurs noms et leurs œuvres. Les Israélites, ayant peu de dogmes, ont par cela même une grande liberté; mais ils ont aussi l'orgueil, d'ailleurs légitime, de leur religion et de leur bible, et ils tiennent aux dates antiques de leurs livres comme à des titres de noblesse; ils reprocheront à ceux qui penseraient comme moi de ne pas les respecter.

Je ne crois pas cependant que cette manière nouvelle de considérer les livres *prophétiques* les diminue. Quand on les reportait à une haute antiquité, l'idée qu'on pouvait s'en faire était bien confuse. Si on les croyait écrits avant les catastrophes qui mirent fin aux deux royaumes, et qu'on y supposait annoncées, on était tout à fait en dehors du rationalisme et en plein surnaturel. Si on les plaçait après la captivité de Babylone, le feu et la passion qu'on y sentait, l'orgueil et l'enthousiasme qui y éclatent, ne répondaient en aucune manière à la reconstitution lente, laborieuse et faible d'Israël. Au contraire, quand on les met au IIe siècle avant notre ère, tout est clair et tout est vivant. Les événemens qui se succèdent dans le cours si entraînant de vingt-cinq années, pleines des situations les plus émouvantes, donnent à tous les détails de la *prophétie* un sens et une couleur. Telle page même, toujours admirable dans toute hypothèse, comme le champ des ossemens dans *Ézéchiel,* est encore plus admirée et mieux sentie. On comprend que sous le coup de ces péripéties et dans l'enivrement de la victoire et de la liberté, la poésie soit éclose. On s'explique qu'il se soit élevé des voix dans lesquelles on entendait la voix collective de tout un peuple, et on ne s'étonne pas que ces écrivains qui parlaient pour tout le monde, et sans préoccupations proprement littéraires, aient imaginé de donner la parole aux Prophètes des temps antiques, qui, ceux-là, n'avaient rien écrit, mais qui avaient agi avec éclat et dont l'action remplissait l'histoire mythologique des vieux rois.

Un israélite français éminent, M. James Darmesteter, le répétait dernièrement : « Tout mouvement national produit un dégagement

de poésie (1). » Je le crois et je crois aussi que cela ne s'est jamais mieux vérifié que par l'épanouissement de la *prophétie* à la fin du IIe siècle.

Mais si on veut reconnaître le tort que l'attachement à la chronologie traditionnelle peut faire aux livres des *Prophètes*, on n'a qu'à ouvrir la savante traduction de M. Édouard Reuss, où l'auteur n'a pas voulu laisser passer le moindre détail sans essayer de s'en rendre compte. Par cela seul qu'on détachait ces compositions de leur date réelle, les interprétations qu'on en donnait devenaient arbitraires, et par cela seul qu'elles étaient arbitraires, elles ne pouvaient guère être toujours d'accord entre elles. De là des difficultés de tout genre, qui ont amené souvent la critique à isoler les morceaux les uns des autres, de manière à produire une véritable dislocation des *Prophètes*. C'est ainsi que le *Premier Isaïe*, à lui seul, a fourni jusqu'à seize fragmens prétendus distincts, et dispersés même en deux volumes, *disjuncti membra prophetæ;* tandis que tout se concilie quand on replace les prophéties au IIe siècle, ou s'il y a quelque part une addition ou une interpolation, on a vu que cela se reduisait à bien peu de chose.

Pour dire toute la vérité, je crois que le plus grand obstacle que peut rencontrer aujourd'hui la thèse que je soutiens est l'indifférence du public sur ces matières. Au temps de Voltaire, la France était passionnée pour la critique biblique, et elle devait l'être, car la critique lui apportait la liberté de la pensée. Aujourd'hui cette liberté est pleinement acquise ; les grandes questions, en fait d'exégèse, sont épuisées, et celles qui restent paraissent à beaucoup plus difficiles que intéressantes. Il y a dans les *Prophètes* des pages éclatantes, que tout le monde a lues. Mais bien des parties dans leurs livres sont arides et même obscures, surtout quand on ne les met pas à leur place. Rechercher la date exacte de ces écrits est un travail ingrat, dont on ne se soucie pas de se donner la peine. Cependant il y a encore des esprits curieux, qui voudraient, non pas tout savoir (ce qu'on peut espérer de savoir de ces temps-là est si peu de chose !), mais savoir le plus possible, et surtout n'être pas dupes; ne pas attribuer, par simple accoutumance, au temps de Nabuchodonosor, ou même de Sennachérib, ce qui a été pensé et écrit sous les Antiochus ou les Ptolémées. Ceux-là ne sont pas nombreux, mais ils sont prêts à tout lire, et c'est pour eux que j'ai écrit.

ERNEST HAVET.

(1) *Rapport à la Société asiatique*, 1888, p. 100.

FAUSSE ROUTE

REMIÈRE PARTIE.

I.

Il n'était pas cruel, mais très capable pourtant de cruauté ; il avait une sensibilité très vive et aussi une indifférence très sèche. Était-il égoïste? A coup sûr, il se reprochait jusqu'aux larmes tout plaisir qui coûtait aux autres quelque peine, pourtant il ne renonçait pas au plaisir ; il s'attendrissait sur les victimes qu'il faisait dans le combat de la vie, mais il faisait des victimes.

Il avait mille défauts cachés dans les replis enchevêtrés de sa nature compliquée et mobile, qui ne l'empêchaient pas d'être aimé parce qu'il était généreux, enthousiaste et tendre. Peut-être valait-il mieux, à tout prendre, que le plus grand nombre; il ne lui manquait, pour être parfait, que de voir chaque jour chacun de ses désirs accompli. C'étaient les contradictions de la vie qui developpaient celles de son caractère; il eût été le meilleur fils du monde, s'il avait pu se trouver heureux.

En ce monde, ne l'est pas qui veut. La science du bonheur exige un apprentissage long et délicat ; la nature nous met entre les mains des instrumens très simples en apparence, fort dangereux pourtant, dont le maniement exige une prudence, une fermeté, une attention, une dexterité extrêmes. Les étourdis, les emportés, les vaniteux, les ambitieux, les passionnés ne connaîtront jamais le secret d'être heureux; les saints y arrivent, et quelquefois les sages, par le détachement, l'anéantissement des désirs. Mais ce sont les sots qui réussissent encore le mieux, car, ayant peu de visées, ils se contentent à moins de frais, et ce sont d'ailleurs, pour l'ordinaire, les favoris de la fortune.

Herbert de Précy-Plantagenet n'était point sot, il n'était non plus ni un sage, ni un saint. La nature l'avait richement doué pour le bien et pour le mal; il oscillait entre les deux, selon le temps et les jours, soumis, comme on l'est souvent à vingt ans, à toute l'impétuosité, à tous les soubresauts d'un cœur peu maître de soi. Parmi les qualités qu'il avait reçues en partage, il lui en manquait une essentielle, la plus précieuse peut-être, la volonté; mais il ne s'en doutait guère, étant fort têtu et ne sachant pas encore que l'entêtement est une des formes accoutumées de la faiblesse. A vrai dire, personne ne l'avait aidé dans cette dure conquête de la volonté, et pour le juger équitablement, il faut savoir qu'il avait perdu sa mère aux premières heures de sa naissance, et son père, accidentellement, peu de mois après.

Recueilli par ses grands parens paternels, le comte et la comtesse de Précy-Plantagenet, c'est entre ces deux vieillards que s'était écoulée, en Bretagne, son enfance. Sa grand'mère était faible et douce, pieuse et charitable; son grand'père avait deux défauts : il était libre-penseur et poète; il passait ses jours à composer des poèmes de cinq ou six cents vers où il répandait les flammes économisées pendant sa longue et austère existence. En dehors de l'amour qu'il devait à sa femme et dont il s'était acquitté, comme de toute autre dette, avec honneur et bonne grâce, il n'avait connu aucune passion que la littérature, passion débordante et pourtant discrète, éminemment désintéressée, qui n'aspirait point au grand jour de la publicité et se contentait d'emplir d'innombrables cahiers les tiroirs de sa chambre d'ascète. Sa femme avait peine à lui pardonner cette innocente manie, qui, disait-elle, l'avait empêché de songer à vivre. Comment ce hobereau, qui n'avait jamais quitté sa province sauf pour de courtes apparitions à Paris, avait-il contracté cette maladie du poème épique? Comment était-il devenu incrédule, presque athée, dans le fond de la religieuse Bretagne, près d'une femme qu'il adorait et qui était une sainte? Il serait trop long d'en rechercher les causes; il suffit de connaître les influences contradictoires qui pesèrent sur les premières impressions d'Herbert et qui contribuèrent à le maintenir dans un état d'esprit flottant, dont son caractère subit le contrecoup.

La maison où il passa ses années d'enfance était un ancien couvent de carmélites, dépossédées à la révolution, et qui après des fortunes diverses était devenu la propriété du comte de Précy-Plantagenet, ruiné par cette même révolution. Ses descendans, n'ayant guère fait fortune, s'étaient contentés de cette modeste demeure, après lui avoir fait subir quelques indispensables changemens. La disposition des appartemens en révélait la destination

primitive; toutes les pièces du rez-de-chaussée, légèrement en contre-bas du sol, la salle capitulaire, transformée en salon, le réfectoire lambrissé de bois sombre, la cuisine, les celliers, la buanderie, les caveaux, ouvraient sur le même long corridor dallé, au bout duquel s'élevait l'escalier de madriers massifs, dont la rampe noircie et lustrée attestait le long frottement des mains qui s'y étaient tour à tour appuyées depuis un siècle.

Le premier étage reproduisait la même disposition. Les cellules, dont quelques-unes avaient été agrandies par la suppression d'une cloison, s'alignaient le long du corridor qui traversait la maison et se prolongeait par un angle brusque dans une aile en retour; l'habitation entière avait une forme d'équerre. Au-dessus des chambres, régnaient d'immenses greniers, où les rats exécutaient les plus prestigieuses cavalcades, parmi des caisses défoncées, des meubles brisés, des livres de rebut et une quantité inexprimable de détritus accumulés par les ans. Ce grenier, c'était pour le petit Herbert la *terra nuova*, le pays inexploré et redoutable, le champ clos ouvert aux prodigieuses conjectures de son imagination, aux exploits d'un courage encore mal affermi. C'est là qu'aux heures claires du jour, il jouait au Robinson dans des caisses d'emballage; c'est là qu'à la nuit tombante, il n'entrait qu'en tremblant, lorsqu'on l'envoyait quérir la provision de noix ou de châtaignes. Il fallait alors faire appel à toute sa vaillance, quand sa mémoire hantée lui présentait avec une prodigalité intarissable une foule de contes de revenans, de fadets, de loups-garous, et les sombres légendes où le diable intervenait en justicier goguenard et terrible. Son grand-père lui avait bien appris à mépriser ces fadaises, à s'en moquer et à n'en rien croire. Il n'en croyait rien et s'en moquait parfaitement au grand jour; mais, à la brune, scepticisme et bon sens entraient en déroute, les diableries reprenaient leur empire; l'amour-propre, il est vrai, et il était extrême, le poussait en avant : il soulevait la clenche rouillée qui claquait bruyamment, poussait la porte lourde d'un grand coup de bravade et restait immobile, en arrêt, sur le seuil, tout palpitant, l'oreille tendue, les pupilles dilatées, aspirant l'air, écoutant, analysant, une jambe en arrière, prêt à fuir. Par les lucarnes taillées dans la toiture comme des meurtrières, le jour défaillant dessinait de petits carrés clairs sur le fond tout noir. Quelquefois les tuiles, soulevées par le vent, claquaient comme les écailles d'un reptile gigantesque, la girouette grinçait, un rat effarouché fuyait parmi des paperasses avec d'étranges frôlemens. Dans le fond le plus ténébreux, flambaient deux prunelles ardentes; Herbert avait peine à retenir un cri devant le vieux chat de la maison; volontiers il aurait rebroussé che-

min, mais comment redescendre bredouille, affronter l'ironie du grand-père et surtout l'humiliante sympathie de Manette ou de Jeanne-Marie?

D'un brusque élan, il se précipitait vers les grands sacs dressés sous la déclivité du toit, plongeait les mains, jetait en frissonnant la provision nécessaire dans le pan relevé de sa blouse et s'enfuyait à toutes jambes, sans retourner la tête ; chacun sait que regarder en arrière, quand on a peur, est un acte de pur héroïsme. C'est seulement au bas de l'escalier, quand il voyait la grande flambée du feu de cuisine projeter ses reflets rouges dans le corridor, qu'il relevait la tête avec un grand soupir de contentement, fier, l'air délibéré, et le pas sonnant sur les dalles :

— Tenez, Marie-Jeanne, voici vos châtaignes ; ne les laissez pas brûler surtout.

— Comment? monsieur Herbert, vous êtes monté là-haut?.. tout seul, sans chandelle?

— Oh!.. Vous savez, moi, je ne suis pas poltron. Quand je serai grand, je serai soldat,.. j'irai à la guerre... Ce sera bien autre chose!

— Pour sûr, monsieur Herbert.

Ses grands parens, casaniers comme on l'est à leur âge, ne lui fournissaient aucune occasion de voir des étrangers ; il ne connaissait que sa petite ville, et sa maison, que l'on continuait d'appeler le Carmel, en souvenir de ses origines. Il n'imaginait rien de plus agréable, ni de plus grand surtout; il aimait cette vieille demeure, cachée au fond d'une cour fermée de hautes murailles grises, dont les joints étaient envahis par les giroflées, les mousses, les pariétaires ; des lierres, des glycines y accrochaient leurs guirlandes, une vigne en festonnait le faîte et envahissait la façade écrasée et ventrue du logis, où des fenêtres de toutes dimensions semblaient s'ouvrir au hasard à travers les branches flottantes et les ceps. L'autre côté de la maison offrait plus de symétrie; de larges fenêtres bien alignées s'y étalaient majestueusement dans leur encadrement de granit noir sur un fond de crépi blanc ; ces dix fenêtres à petites vitres carrées et verdâtres contemplaient un immense enclos, dont la plus grande partie, convertie en jardin potager, était divisée par grands rectangles voués alternativement à la culture des choux, des pommes de terre et autres végétaux précieux; une forêt d'arbres fruitiers y prosperait en espaliers ou en plein vent. La partie la plus voisine de l'habitation ressemblait à un verger normand ; une herbe touffue poussait à l'ombre des pommiers et des cerisiers plantés drus, dont les rameaux entrelacés formaient une voûte de verdure. Sous les fenêtres, des massifs de rosiers et de larges bor-

dures de fleurs mêlaient leurs teintes vives et leurs parfums plus raffinés à cette symphonie de verdure agreste.

C'est dans ce cadre d'une simplicité rustique que le petit Herbert fut initié à la joie et à la fatigue de vivre, — joie de courir à travers les longues allées gazonnées où paissaient les petites vaches brunes, joie de grimper aux arbres et d'y cueillir au péril de ses membres et de ses culottes les fruits qu'il dédaignait lorsqu'on les lui offrait au repas sur une assiette ; joie de se cacher dans les charmilles, derniers vestiges de l'antique passé, de chevaucher les grands buis taillés à hauteur d'appui et dont les fortes et fines ramures rebondissaient sous son poids avec l'élasticité d'une balançoire, — fatigue d'apprendre à lire, à écrire, à réciter le catéchisme, les fables et la table de multiplication et la grammaire ; fatigue de se tenir droit, de ne pas mettre ses coudes sur la table, de se taire quand les grandes personnes causaient et que justement la langue lui démangeait. Tout était sensation vive pour cet enfant, rien n'était indifférent ; aucun plaisir si humble, aucun ennui si léger qu'ils fussent, ne passaient sans laisser de trace.

Herbert avait douze ans, lorsque survint un événement qui devait avoir une influence ineffaçable sur sa vie entière. Un matin, son oncle, M. Danvillers, conseiller à la cour d'appel de Paris, arriva au Carmel avec sa fille Lucy, qu'il venait confier à Mme de Précy, pendant un long voyage nécessité par la santé débile de sa femme.

Herbert n'avait vu sa cousine qu'une seule fois, alors qu'elle était encore au maillot ; elle n'était sa cousine, du reste, qu'à un degré éloigné. Son père, M. Danvillers, était le cousin germain de sa grand'mère ; mais, en Bretagne, l'esprit de famille rapproche les degrés et multiplie les parentés. Herbert se souvenait vaguement d'une chose inerte, molle et pleurarde, enfouie dans des vêtemens informes et des bonnets ruchés. Il ne s'était pas fort réjoui en apprenant le retour de cet être inutile et incommode ; mais sur l'assurance que sa cousine avait grandi, parlait et jouait comme lui-même, il passa subitement à la plus grande exaltation de joie. Les jours qui précédèrent l'arrivée de son oncle, il vécut dans une agitation qui ressemblait à une maladie et troublait jusqu'à son sommeil. Il avait été toujours très solitaire, parmi des gens graves qui redoutaient le bruit et la compagnie des enfans de son âge. Il s'épuisa en projets, en inventions admirables pour faire honneur à sa petite cousine ; avec des peines inouïes, il avait creusé dans un coin du jardin un énorme terrier où il se proposait de la conduire et de passer avec elle ses journées ; il s'y fourrait lui-même à tout instant pour y rêver au bonheur inconnu d'avoir une amie. De ses mains, il avait tressé un magnifique harnais de ficelle orné de grelots, avec lequel il comptait atteler Lucy et la faire galoper joyeu-

sement, en claquant du fouet, autour des carrés de légumes. Ce harnais était un pur chef-d'œuvre; il le tenait dans ses mains, derrière son dos, prêt à en faire la surprise, quand on l'appela pour embrasser son oncle et sa cousine.

Lucy était une petite Parisienne mignonne et délicate, pomponnée à ravir dans un joli costume brodé, avec de fins souliers et de petites chaussettes qui laissaient à découvert le satin pâle de ses jambes fluettes. De longues boucles blondes rejetées en arrière étaient nouées par un ruban. Le pauvre Herbert ne s'était attendu à rien de pareil; il resta interdit, et, pour la première fois, fit un retour inquiet sur lui-même. Cet examen lui causa beaucoup de mécontentement. Il reconnut qu'il avait les mains hâlées, les ongles rongés, une jaquette singulièrement peu élégante et de gros brodequins avec lesquels il avait couru dans la terre humide et qui en gardaient les traces. Il se fit tout l'effet d'un gros cheval de labour auprès d'une gazelle.

— Eh bien, mes enfans, embrassez-vous et allez jouer pour faire connaissance, dit Mme de Précy.

Herbert, froissé dans son orgueil, pirouetta sur les talons :

— Je n'aime pas les filles, répondit-il d'un ton dur, avec une vague persuasion que l'impertinence le sauverait de l'humiliation.

— Je sais bien jouer toute seule, reprit à son tour Lucy d'un petit ton de dédain exquis, en suivant son cousin d'un regard curieux et gai qui ne laissa échapper aucune des gaucheries, des laideurs ou des négligences de sa personne. Puis, lorsqu'elle l'entendit siffler bruyamment dans le jardin, en faisant claquer son fouet et sonner ses grelots avec ostentation, elle monta dans sa petite chambre et procéda au minutieux déballage de ses trésors particuliers: des miroirs, des flacons, des bracelets, des bagues, un chapelet, quelques livres, puis une multitude de rubans et enfin une belle, splendide poupée, à qui elle fit les plus tendres, les plus respectueuses politesses. Et bien que, à tout instant, ses yeux se mouillassent à la pensée que sa mère était loin et qu'il lui faudrait passer de longues, longues semaines d'exil, dans cette demeure triste, entre de grands vieux parens qu'elle ne connaissait pas et un garçon mal élevé qu'elle n'avait guère envie de connaître, les heures s'écoulèrent pourtant sans trop de lenteur.

Pendant ce temps, Herbert, réfugié au bout du jardin, se donnait beaucoup de mouvement, décidé à s'amuser comme un roi, sans se soucier davantage de cette belle demoiselle qui, évidemment, n'était pas faite pour être attelée, ni pour galoper dans l'herbe et les carrés de pommes de terre. Il se trouva fort penaud lorsqu'il s'aperçut que ses gambades, ses sauts de carpe, ses cris de joie forcenés ne l'amusaient pas; les terriers et les fortifications en sable le laissaient froid, et il vaguait, étonné et morose, ne sachant à quel

saint se vouer, lorsqu'il avisa quelques cerises oubliées au haut d'un cerisier. En un instant, agile et robuste comme un chat, il se trouva dans l'arbre, non sans quelques éraflures à la peau et un grand accroc au plus indispensable de ses vêtemens; mais un de plus ou de moins n'avait rien qui pût l'étonner. Il emplit sa blouse de cerises et, se laissant glisser avec précaution, il contempla sa récolte d'un air rêveur; puis, prenant sa course comme un lièvre qui rejoint son gîte, il s'élança à travers les escaliers et bondit, tout essoufflé, au milieu de la chambre, où Lucy, à genoux devant une bergère en velours d'Utrecht jaune, faisait à sa majestueuse poupée, qui y était installée, une visite de cérémonie : « Où trouvez-vous vos odeurs, marquise? disait-elle en minaudant; c'est enivrant. » Et prenant une voix de tête : « Mon Dieu, ma chère, le baron Corbinet les choisit pour moi ; c'est un si galant homme. »

Elle sursauta au bruit de la porte, enfoncée plutôt qu'ouverte par son cousin, qui maintenant demeurait interdit, cloué sur place par l'air effrayé de la fillette.

— C'est moi, dit-il enfin d'une voix rauque... Voulez-vous des cerises? — Et il lui en tendit une poignée; puis, s'apercevant que sa main était terreuse et égratignée, il offrit sa blouse. La blouse valait les mains, mais Lucy ne voyait que les cerises, noires à force d'être mûres, craquelées par le soleil, becquetées par les moineaux friands et pleines de savoureuses promesses... Elle s'approcha, souriante, goûta les fruits avec de petites mines fort satisfaites :

— Oh! qu'elles sont bonnes! mangez aussi, vous?.. Et elle lui en mit une dans la bouche très gentiment.

— C'est moi qui les ai cueillies, s'écria fièrement le jeune garçon.

— Ah! dit tranquillement Lucy... Vous auriez dû en cueillir davantage, alors.

— C'est qu'il n'y en a pas beaucoup... et puis, c'est très difficile... L'arbre est haut... haut comme un clocher, et les branches sont très cassantes... j'ai manqué dix fois me rompre le cou, mais je ne me suis pas fait de mal, pourtant.

Ce disant, il se rappela tout à coup l'accroc fait à sa culotte, il devint pourpre et tira énergiquement sa blouse du côté inquiétant ; par bonheur, Manette n'avait pas épargné l'étoffe dans la blouse, et Lucy ne s'aperçut de rien. Elle n'avait pas paru très émue des périls courus par son cousin ni de la grandeur de ses mérites, et avait continué à manger les fruits jusqu'au dernier.

— Elles sont bonnes, les cerises de Bretagne, dit-elle avec un sourire qui valait un remercîment.

— Tout est bon en Bretagne, repartit Herbert.

Puis, ils restèrent l'un devant l'autre, se regardant sans rien

dire, l'un se demandant s'il fallait rester ou partir, l'autre, avec son instinct précoce de petite femme du monde, songeant qu'elle devait faire les honneurs de son appartement. Mais que dire à ce sauvage garçon? Elle se sentait gagnée par un fou rire en le regardant. Il était en plein travail de croissance, grand, dégingandé, avec des pieds et des mains énormes qui semblaient prendre une avance disproportionnée sur les autres parties de son corps, les épaules robustes, la tête forte, un front large et obstiné, des sourcils épais au-dessus de ses yeux noirs, perçans et singulièrement expressifs, le nez fin; la peau, délicate et blanche dans les parties qui n'étaient pas brûlées par le hâle, laissait voir les circuits bleuâtres des veines; les lignes brisées et mobiles donnaient à cette figure une expression inquiétante, tantôt dure, tantôt infiniment séduisante. Tel qu'il était, ses traits se gravaient et n'étaient pas aisément oubliés. Il subissait avec un malaise inexprimable l'examen des yeux moqueurs de Lucy et ne se trompait pas sur l'expression de la petite moue doucement impertinente de ses lèvres roses; par une miraculeuse clairvoyance de vanité souffrante, il devinait la succession rapide, accablante des impressions de sa cousine et sentait monter en lui une mauvaise humeur de dépit.

— Qu'est-ce que c'est que ça? dit-il brusquement; une poupée... Vous jouez donc encore à la poupée, à votre âge?

La diversion fut habile. Lucy se sentit piquée.

— Ça?.. c'est la marquise de Vertpintade,.. une personne du meilleur monde. Savez-vous qu'elle parle, qu'elle chante et danse bien mieux que moi?

Elle avait pris entre ses doigts la taille de Mme de Vertpintade et lui posait une foule de questions auxquelles celle-ci répondait alternativement : « Oui, oui, oui, » ou « non, non, non, » d'une voix grêle et criarde qui tenait à la fois du cri d'oiseau et du glapissement, puis elle dansa et finit par chanter un grand air du *Trovatore* en secouant la tête avec de petits mouvemens spasmodiques; à la fin, elle la tournait brusquement de droite à gauche, s'arrêtait et demeurait immobile.

Herbert, très amusé, un peu ébahi, avait suivi tous les exercices avec une curiosité qu'il s'efforçait de dissimuler sous un air de condescendance et de supériorité.

— C'est drôle, répéta-t-il encore... Mais je saurai bien trouver la mécanique... Il avait attrapé Mme de Vertpintade et fouillait déjà outrageusement à travers ses falbalas, quand Lucy, indignée, s'élança sur lui et la lui arracha vivement.

— Bon! si je la retrouve, votre marquise de Pretentaille... je lui apprendrai une danse de ma façon...

Cependant, Herbert ayant reçu la défense formelle de toucher aux jouets de Lucy ni d'entrer dans sa chambre, Mme de Vertpintade put exercer en paix ses talens divers.

M. Danvillers avait quitté le Carmel pour accompagner sa femme à des eaux en Allemagne.

Les deux enfans, vite familiarisés, commencèrent une douce vie à deux. Que de belles heures passées ensemble dans le grand jardin ou parmi les greniers pleins de surprises et de terreurs! Lucy acceptait docilement tous les jeux inventés par son cousin et poussait le dévoûment jusqu'à porter le harnais à grelots et à s'enfouir des heures entières dans les terriers aménagés pour représenter des grottes, où l'on grignotait de compagnie des fruits verts et des racines pour imiter Robinson ou les naufragés au Spitzberg. Que de cavalcades aussi, dans le dédale des chemins bocagés, à travers la campagne bretonne, Herbert chevauchant fièrement son poney et Lucy, plus timide, sur un âne de bon caractère, recruté spécialement pour elle! Le matin, aux heures graves, ils lisaient et travaillaient ensemble et, sans le savoir, ils étaient parfaitement heureux. Cette félicité, pas plus que toute autre, ne devait durer. Un jour que Lucy était allée avec sa grand'tante rendre une visite dans un château voisin, Herbert, qui n'aimait point les visites, avait obtenu de rester au logis. Mais sa cousine n'eut pas tourné le dos depuis vingt minutes, qu'il s'ennuya à rendre l'âme. Son grand-père était, comme à son ordinaire, renfermé dans la bibliothèque où il élaborait dans le recueillement une série de poèmes indiens, destinés à vivre et mourir dans la poussière tombale des choses inédites. Herbert, après avoir essayé successivement tous les jeux qu'il aimait autrefois et qui maintenant lui semblaient insipides sans le concours de sa douce petite compagne, se trouva mené, par le hasard de sa flânerie, dans le verger ombreux, sous les grands cerisiers, et là, sur l'herbe, étendu le nez en l'air, il demeura songeur à contempler dans une flottante et boudeuse rêverie le bleu vif du ciel à travers les légères découpures des feuilles mouvantes. Il n'était point un grand clerc et ne se rendait guère compte de la poésie immanente des choses qui le pénétrait comme un subtil bien-être, ni des ébauches de sensations neuves qui venaient tour à tour gonfler et alanguir son être. Il restait là, disputé entre un besoin d'activité presque douloureux et un énervement, une paresse molle qui le clouait au sol. Le souvenir de l'arrivée de Lucy lui revenait à la mémoire et en même temps mille détails qui l'amusaient et le faisaient sourire. Instinctivement, il tourna la tête vers la maison, et voyant la fenêtre de Lucy ouverte, cela lui fit plaisir : cette fenêtre ouverte annonçait le retour prochain. Il avait en ce moment le cœur plein de tendresse

pour elle, d'une tendresse mal débrouillée, il est vrai, et qui ressemblait à de la mauvaise humeur : « Comme la journée est longue!.. Qu'est-ce qu'elle peut faire... ainsi à bavarder?.. A-t-on l'idée de rester si longtemps?.. »

Et il étira les bras, soupira plusieurs fois, se tourna, se retourna, finalement il se leva, sans savoir pourquoi, et grimpa dans le plus prochain cerisier, d'où son regard plongeait jusqu'au fond de la chambre de Lucy; un chapeau de jardin était jeté sur le lit et par terre deux petits souliers à bouffettes reposaient fraternellement; sur une table, un livre ouvert et posé de travers attestait le départ précipité de la liseuse. Tous ces menus détails l'amusaient, le rapprochaient de Lucy en quelque sorte, et il continuait son examen, quand ses regards fascinés s'arrêtèrent sur la bergère en velours d'Utrecht jaune où se prélassait, éblouissante, dans un costume de velours nacarat, la blonde marquise de Vertpintade. Un bras à demi plié soutenant un éventail de plume, dont l'ombre balancée par un souffle de vent lui donnait une apparence de vie, on eût dit qu'elle provoquait Herbert de sa prunelle fixe et bleue.

— Ah! vous voilà, vous, la belle!.. Marquise du diable!.. Si j'allais vous faire une visite?.. hein?

S'il hésita, ce ne fut pas longtemps; si sa conscience parla, ce ne fut que faiblement; le désir instantané fut instantanément obéi. En moins d'une minute, il eut dégringolé de l'arbre, et gravi la treille qui tapissait le rez-de-chaussée; une dernière enjambée le mit face à face avec Mme de Vertpintade qui continuait de se couvrir pudiquement de son éventail et dont les yeux semblaient à présent contempler fixement la pointe de ses souliers, débordant sous les ruches de dentelle.

Un instant troublé, Herbert reprit vite son aplomb. Plongeant hardiment la main dans le fouillis des jupes et des broderies, non sans un secret battement de cœur, il eut bientôt l'inexprimable joie de sentir sous son doigt un ressort et de voir sa belle victime lever et abaisser ses bras avec grâce, tourner la tête d'un air mutin et valser enfin à miracle sur le parquet. Pour la mieux voir il s'était jeté à plat et se roulait d'allégresse.

— Bravo!.. Hip! hip!.. hurrah!.. Plus vite, plus fort!

Et il fredonnait des « tra la la » vainqueurs, quand une douce voix en bas le fit bondir sur ses pieds, rouge et pâle tour à tour... Il attrapa brutalement la danseuse et la jeta sur le fauteuil.

— Herbert, criait Lucy au bas de l'escalier; où êtes-vous, mon petit cousin?

Fuir était aisé, mais comment expliquer l'état inexprimable de Mme de Vertpintade? Les pieds, allégés du poids du corps, se démenaient frénétiquement, accompagnés par un râle semblable au

grincement d'un tourne-broche. Herbert saisit les jambes, s'efforçant de les comprimer dans ses mains rageuses; mais, au moment où il croyait réussir, un léger grincement, comme un rire diabolique, se fit entendre et une voix de crécelle entonna l'air du *Trovatore*. Alors, les dents serrées, l'œil mauvais, il jeta au hasard ses mains, tordant, serrant, froissant le petit corps mécaniquement infernal; la marquise chantait toujours sans se presser ni faire grâce d'un soupir, et Lucy, au bout du corridor, appelait de nouveau :

— Herbert?.. Où donc êtes-vous?..

Une rage, une fureur le secoua des pieds à la tête, il vit rouge... Ses poings crispés pesèrent sur la poitrine de la marquise,.. plus fort,.. encore plus fort!.. Un craquement,.. un gémissement!.. La tête vira de droite à gauche et d'un coup brusque alla s'enfouir dans les coussins de la bergère, n'offrant aux regards terrifiés d'Herbert qu'un chignon frisé... Mme de Vertpintade avait le cou tordu...

Lucy venait de paraître... Elle cria d'effroi à la vue de son cousin, pâle, hérissé, farouche. Saisie d'un pressentiment, elle courut à sa poupée.

— Méchant!.. Méchant Herbert!

— Elle ne voulait pas se taire.

— Laissez-moi,.. allez-vous-en... Ne me touchez pas avec vos mains d'assassin...

Les pleurs de Lucy avaient attiré Mme de Précy. Herbert, semoncé d'importance, fut puni et privé de son poney, que l'on renvoya sur-le-champ à la ferme. Seul dans sa chambre, où on l'avait envoyé avec un morceau de pain sec, il se livra sans témoins à toute la violence de sa mauvaise humeur. L'humiliation d'être puni devant Lucy, la rage de l'être à cause d'elle, étouffaient tout repentir. Rien ne le rendait mauvais comme le sentiment de ses torts. Il maugréa furieusement contre sa grand'mère, son grand-père et Lucy :

— Est-ce juste de me priver de mon poney parce que sa poupée est cassée?.. Comme si je l'avais fait exprès!.. J'étais plus heureux avant qu'elle fût venue, cette Lucy... Maintenant, on l'aime mieux que moi,.. on me sacrifie.

A mesure que le jour baissait, la mélancolie le gagna. Accoudé à la fenêtre, il regardait d'un œil morne s'allumer dans le ciel assombri la multitude tremblante des étoiles, et les derniers grondemens de la colère, la suprême révolte de l'orgueil, s'éteignaient dans l'ombre qui s'épaississait autour de lui. Le regret pénétrait dans son âme, mais surtout l'étonnement, un étonnement pénible, inquiet. Comme ce désir d'entrer chez Lucy lui était venu tout à coup,.. si vite obéi! Cette poupée broyée dans un accès de fureur sauvage! Il en était honteux, terrifié; ç'avait été comme un grand flot rouge qui s'était abattu sur sa tête, à la voix de Lucy,

et ses bras, ses mains, tout son être avaient agi sans lui, malgré lui; à ce moment-là, s'il avait tenu une créature vivante, il l'aurait aussi bien écrasée, de premier mouvement, sans pouvoir se retenir. Il n'avait pas pourtant le cœur cruel; jamais il n'avait fait du mal volontairement, pas même à une mouche, ni jeté une mauvaise pierre à un chat, ni frappé brutalement son poney... Et pourtant!.. Les paroles de Lucy lui revenaient : « Ne me touchez pas avec vos mains d'assassin. » Il les regardait, ses mains d'adolescent, longues avec des articulations fortes; sous la clarté blanche d'un rayon de lune, elles lui paraissaient d'une pâleur sinistre, il les observait avec défiance comme des ennemies attachées à son sort, capables de l'entraîner à un mauvais coup. D'où lui venait cette méchanceté cachée en ses membres, en sa chair et en son sang, qui agissait contre sa volonté? Tous ceux qui l'entouraient étaient si bons!.. Quelque ancêtre, peut-être? Son grand-père ne lui avait-il pas dit qu'on hérite des vices et des vertus aussi bien que du tempérament de ses aïeux?

Il se souvenait que son bisaïeul, le père de sa grand'mère, avait fait la guerre avec les chouans; plus d'une fois, il avait frémi d'enthousiasme et d'horreur au récit de ses exploits, de cette mêlée sanglante de combats, d'embuscades, de massacres et de représailles. Était-ce cet héroïque et farouche partisan, la source lointaine d'où coulait dans ses veines ce ferment de violence? Il s'arrêtait à ces pensées, un peu confuses, avec une certaine complaisance et aussi de l'effroi : ressembler en quelque chose à un heros, même s'il est un peu barbare, ne laisse pas que d'être flatteur pour un pauvre garçon humilié, qu'on a envoyé coucher sans souper.

Il se mit au lit et ne tarda pas, de fatigue et d'ennui, à s'endormir.

Lucy, de son côté, s'était couchée le cœur gonflé de soupirs. La perte de sa poupée l'affligeait moins que le chagrin de son cousin; comme toutes les âmes tendres, elle était prompte à s'accuser : « Si je n'avais pas pleuré si fort, pensait-elle, on n'aurait rien su et Herbert ne serait pas puni. »

Dès qu'elle le rencontra le lendemain, elle s'empressa de lui tendre la main avec un bon petit sourire suppliant et généreux... Mais, à la clarté du grand jour, toutes les chauves-souris du repentir et du remords s'étaient envolées; l'orgueil blessé, le souvenir de l'humiliation subie, tenaient Herbert encore dur et raidi. Aux avances de sa petite cousine, il répondit par une moue hautaine et croisa les bras derrière le dos, sans trouver un mot à lui dire... Étonnée, froissée, la fillette, les yeux humides, le regarda s'éloigner et ne chercha pas à le retenir; de ce jour, un grand divorce se fit entre eux.

Ce fut avec une satisfaction à peu près égale que les deux enfans virent approcher le jour de la séparation. Les parens de Lucy la réclamaient et son grand-oncle allait la reconduire à Paris.

Le matin du départ, tandis que les bagages ficelés s'entassaient dans le corridor, que Manette bourrait de fruits et de gâteaux le panier de Lucy et que celle-ci allait, courait affairée, jetant un adieu à tous les coins de la vieille maison, Herbert, qui la voyait passer et repasser devant lui avec un air d'indifférence glacée, eut le sentiment d'avoir manqué l'occasion d'être heureux. Une contraction pénible lui étreignait la poitrine ; il avait envie de pleurer quand, par delà la tête agitée de Lucy, il entrevoyait le vide morne qui allait suivre son départ.

— Vous êtes contente, vous, dit-il amèrement... Vous retournez à Paris... cela vous fait plaisir.

— Oh! oui... Je vais revoir ma chère maman et mon papa...

— Vous êtes surtout contente de vous en aller... Avouez-le... Ce n'est pas assez beau pour vous, ici. — Elle le regarda du coin de l'œil.

— Je ne tiens pas à ce qui est beau,.. pourvu qu'on m'aime...

— Et vous croyez alors qu'on ne vous aime pas chez nous?

— Je sais que mon grand-oncle et ma grand'tante m'aiment beaucoup... ils sont si bons! Aussi, moi,.. je les chéris, répondit-elle en appuyant sur le dernier mot avec intention.

— Et vous trouvez que je ne suis pas bon, ... et vous me détestez?..

Elle eut un indéfinissable sourire, sans répondre.

— Eh bien! ça m'est égal, s'écria-t-il en tapant du pied... Quand vous serez partie, on me rendra mon poney et... Il s'arrêta devant le reproche étonné des yeux de Lucy...

— Alors, reprit-il confus,.. on vous donnera une autre poupée. Comme ça, tout sera réparé...

— Non, non, s'écria-t-elle vivement. Je ne pourrais pas en aimer une autre.

Ils restèrent quelques instans, muets, embarrassés. On les appelait : — Allons! mes enfans, il faut vous dire adieu. Il est temps de partir... Herbert, embrasse ta cousine,.. et vite, en voiture, bien vite, Lucy. »

Herbert s'avança gauchement, frotta sa joue hâlée contre la petite joue satinée de sa cousine.

— Adieu, Herbert.

— Adieu, Lucy ; — amusez-vous bien dans votre Paris.

Et ce fut tout.

II.

Cette brève apparition de Lucy, d'une créature jeune comme lui, agitée de la même sève novice, de peines et de joies à sa portée,

laissa des traces durables dans l'esprit d'Herbert. Quand elle fut partie, l'ennui le rendit rêveur; malgré le besoin d'agitation presque turbulente qui le portait à se dépenser, souvent avec excès, dans les exercices physiques, il avait des accès de langueur, pendant lesquels son imagination battait la campagne; toute son activité alors se portait au dedans et courait bride abattue dans des chemins illimités et bizarres. Après ces jours d'exception où il avait goûté la joie d'être deux, son existence solitaire entre des vieillards qui ne pouvaient supporter le mouvement et le bruit de camarades de son âge, lui parut pesante et vide. Dès qu'il était oisif, ses pensées le reportaient vers Lucy, avec un mélange de regret, d'humiliation et de colère. Les circonstances qui les avaient brouillés surtout l'occupaient. Il lui en était resté un ressentiment et comme un effroi de ce fond obscur qui était en lui, d'où pouvaient jaillir à l'improviste des fureurs et des forces qu'il ne soupçonnait pas. Et comme, sous des dehors actifs et vigoureux, une certaine mollesse d'âme lui rendait haïssable toute lutte intérieure, tout effort, toute contrainte, par suite toute responsabilité morale, il s'accommodait volontiers de l'idée d'une transmission, par héritage, de tout ce qui était mauvais en lui. Les conversations de son grand-père n'avaient pas peu contribué à cette espèce de désarmement moral qui le livrait sans grande défense à toutes les impulsions de sa nature. M. de Précy aimait à philosopher et se tenait au courant de tous les systèmes nouveaux. Comme il était le plus digne homme du monde, le plus doux, et le plus respectueux des consciences, il se serait bien gardé de battre en brèche de parti-pris les croyances religieuses de son petit-fils; il s'était juré de respecter dans cette jeune âme la volonté pieuse de ceux qui étaient morts dans la foi de leur baptême, laissant en ses mains le dépôt sacré de leur unique enfant. Il avait coutume de dire de la religion qu'elle a des solutions qui sont fort belles et qui ne se discutent pas; moyennant quoi, il se croyait en règle avec sa conscience, et ne se faisait aucun scrupule d'exposer à son petit-fils, en réponse à ses incessantes questions, les divers systèmes inventés par les hommes pour expliquer le monde et la chaîne des phénomènes, se gardant, du reste, de prendre parti ni de marquer une préférence. Par cette impartialité, il se flattait d'amener peu à peu cet enfant d'une intelligence précoce et curieuse à se former librement une opinion personnelle sur les grandes questions qui intéressent l'humanité... Il s'émerveillait naïvement de le voir si intéressé par des questions au-dessus de son âge et ne se doutait guère de l'éclectisme ingénu ou effronté avec lequel Herbert s'emparait sans façon des argumens à sa convenance, et les appliquait à son usage, au détriment des grands problèmes. Il ne se rendait pas compte qu'il y a dans la

jeunesse une logique dure, prompte à tirer de chaque principe des conclusions hâtives, selon la tendance ou la passion du moment. Aussi fut-il stupéfait le jour où Herbert s'enhardit à lui dire :

— Si l'hérédité est fatale, grand-père, et que l'on ait parmi ses ancêtres un criminel, que faire pour ne pas lui ressembler?.. Supposez que l'on sente en soi la passion... du vol, par exemple?..

— Eh bien! mon garçon, on lutte,.. on se débat,.. on fait appel à son énergie... à la raison...

— Mais si la raison démontre que l'on a tout intérêt à prendre le bien d'autrui,.. au lieu de travailler?.. Le plus sage ne serait-il pas tout simplement de s'exercer à voler avec adresse, pour ne pas se faire pincer?..

— Es-tu fou?.. Et l'honneur, morbleu! N'est-ce rien que l'honneur?.. Et la conscience?..

— Mais, pourtant, reprit obstinément le jeune garçon, si l'honneur et la conscience n'ont pas suffi à préserver l'aïeul?.. Comment espérer qu'ils puissent sauver l'enfant?.. Il ne resterait alors qu'à se brûler la cervelle?

Mme de Précy, — qui assistait à l'entretien et écoutait avec quelque plaisir les objections de Herbert, contre des idées qu'elle réprouvait, jeta un cri d'horreur : — Le suicide est un crime, mon enfant; nous devons compte à Dieu de la vie qu'il nous a donnée...

— S'il nous l'a donnée, elle nous appartient, grand'mère.

— Tu déraisonnes! s'écria M. de Précy impatienté... La vie doit être avant tout une œuvre de bonne foi et de bon sens... On ne la dirige pas à coups de sophismes ou de syllogismes obtus...

Cependant cette conversation et quelques autres du même genre inquiétèrent M. de Précy sur le système d'éducation qu'il avait suivi. Il s'aperçut que Herbert tournait à la subtilité et devenait ergoteur. Son caractère aussi s'altérait; sa belle humeur, son entrain, faisaient place à des accès de sombre mécontentement, pendant lesquels il restait des heures entières inactif, silencieux, sans goût pour le plaisir aussi bien que pour le travail. A mesure que le temps passait, ces symptômes s'accusaient de plus en plus, cette inquiétante mobilité, cette fâcheuse transformation d'un caractère naturellement ouvert et gai affectaient ses grands parens. Il lui arrivait maintenant de leur tenir tête dans la discussion avec une opiniâtreté et une véhémence qui ne supportaient pas la contradiction. Sa grand'mère, qu'il adorait pourtant, il ne l'épargnait plus et la chagrinait par ses doutes ironiques sur les questions de foi ou sa légèreté impertinente sur les choses et les personnes religieuses; il n'avait pas rompu pourtant avec les pieuses habitudes de son enfance; il continuait à accompagner sa grand'mère à la messe le

dimanche et accomplissait ses devoirs religieux; dans sa vie uniformément innocente, il ne s'était pas trouvé encore de pierre d'achoppement pour faire tomber des chaînes si légères et qui le gênaient si peu. Il se vengeait pourtant de sa docilité par la façon ennuyée, le dandinement méprisant avec lequel il marchait près de sa grand'mère en se rendant à l'église, la tête dans les épaules et la figure maussade; il s'en vengeait au retour par des épigrammes sur le sermon, sur les tics du curé.

M. et Mme de Précy ne pouvaient s'aveugler sur ces symptômes de protestation et de demi-révolte : — C'est une crise, disait le grand-père. — C'est l'âge ingrat, disait la grand'mère. — Bien ingrat, en effet, puisqu'il affligeait ceux qui l'aimaient uniquement.

Ni l'un ni l'autre ne se rendait compte exactement de ce que souffrait ce garçon de seize ans, aux prises avec les troubles inquiets d'une adolescence presque claustrale, dont les ardeurs mal éclairées se prenaient, faute d'objet défini, à des problèmes écrasans, où il se jetait avec une légèreté hautaine, et cette ignorance mal debrouillée qui parle de tout et ne doute de rien. Mme de Précy ne pouvait imaginer qu'un enfant si tendrement adoré pût être malheureux sans cause; M. de Précy, toujours égaré dans l'abstrait, n'était guère observateur, et trop loin de sa propre jeunesse pour s'en souvenir. Il leur fallut du temps avant d'arriver à se persuader que la solitude avec eux et près d'eux était mauvaise pour Herbert, que la société de deux vieillards créait à ce jeune esprit une atmosphère factice où se développait le cerveau au détriment des autres facultés, que la jeunesse a besoin de la jeunesse, et que l'absence d'amis, de camarades de son âge exaspérait en lui cette manie raisonnante et cette fâcheuse tendance à trancher sur tout sans prendre parti pour rien.

Après bien des hésitations et des débats, avec bien des regrets et de tendres craintes, on décida de l'envoyer achever ses études à Paris.

Il touchait à ses dix-sept ans lorsqu'il entra au collège Stanislas pour faire sa rhétorique.

Il arrivait assez intimidé, gauche, embarrassé de sa longue personne un peu osseuse et disproportionnée par une trop rapide croissance, mais grisé d'avance de tout ce qu'il allait voir et apprendre, de ces formes de vie toutes nouvelles qui feraient de lui un homme. Son départ avait déchiré le cœur de sa pauvre grand'mère; lui-même avait pleuré en la quittant, mais il avait trouvé à ces larmes pourtant une volupté un peu amère qui le grandissait à ses yeux; il lui semblait naturel que le premier pas vers les joies viriles de l'indépendance fût une souffrance. Le voyage, l'incertitude de ce qui l'attendait à l'arrivée, l'avaient bientôt distrait.

Il allait retrouver à Paris la famille Danvillers, et la pensée de Lucy jetait à travers tous les mirages qui chatoyaient devant son imagination un désir mêlé d'appréhension. Peut-être l'appréhension dominait-elle, car ce fut avec un allégement véritable qu'il apprit, à son arrivée, que Lucy avait quitté Paris pour passer l'hiver à Menton, auprès de sa mère. M. Danvillers seul fit les honneurs de Paris à son neveu.

Ses premiers mois furent un peu empoisonnés par l'apprentissage pénible de l'internat, de la vie en commun et subordonnée et par le sentiment plus pénible encore de son infériorité à beaucoup d'égards. Il n'avait pas besoin des railleries de ses camarades pour s'apercevoir de l'inélégance de ses vêtemens, de la rusticité de ses mains, de la lourdeur dégingandée de sa démarche. Comme il était mal endurant, quelque justes que lui parussent les épigrammes, il ne manqua pas d'y répondre par des bourrades si pesantes que bientôt les rieurs cessèrent de rire. Ces sarcasmes, du reste, ne furent pas perdus; l'amour-propre stimulant la clairvoyance, Herbert ne tarda pas à devenir irréprochable aux yeux des plus malins. La transformation morale ne fut pas moins prompte; au contact de cette jeunesse agitée et vivace, toutes les fumées d'abstractions nuageuses se dissipèrent; avec la plasticité de sa nature, il se façonna aux habitudes nouvelles de son milieu et se dégagea, comme un papillon de sa chrysalide, de ces spéculations moroses qui avaient assombri ses dernières années au Carmel...

Le jour de printemps où il se présenta rue Tronchet, pour saluer le retour de sa tante et de sa cousine, rien en lui ne rappelait le garçon fruste et sauvage débarqué de Bretagne quelques mois auparavant. Il s'était préparé à l'entrevue, il est vrai, et avait méticuleusement soigné le décor; une lingerie fine atténuait la raideur de l'uniforme, que faisait valoir une taille haute et mince; il ne portait plus la tête dans les épaules, se présentait et marchait avec une simplicité aisée; ses mains très blanches avaient les ongles scrupuleusement taillés, — trop taillés même, et son mouchoir exhalait une odeur fine et discrète, dont la nouveauté aristocratique lui avait été révélée par son ami le jeune duc de Roche-Landry.

— Mon Dieu! que tu es grand! s'écria Mme Danvillers, une toute petite et maigrelette personne à l'air très languissant; ton oncle m'avait bien dit que tu ressemblais à un mât de cocagne. Baisse-toi un peu, que je t'embrasse... Et ta cousine?.. tu ne lui dis rien!..

— Lucy!.. je ne la voyais pas.

— Elle est assez grande pourtant, elle aussi!

— C'est pour cela... je cherchais à hauteur de table, dit Herbert

souriant devant la grande et svelte jeune fille, dont les yeux couleur d'iris plongeaient dans les siens, avec un étonnement naïf. — Oh! Lucy,.. que vous êtes devenue une belle demoiselle!

— Ne vous déplaise, répondit-elle avec une petite révérence.

— Il me plaît beaucoup,.. je vous l'assure... Ils s'étaient assis l'un près de l'autre, à côté de Mme Danvillers. — Moi, qui m'imaginais vous retrouver avec les mêmes robes courtes, les mêmes bas à jour dans les mêmes petits souliers...

— Et jouant à la poupée, peut-être?

— Hélas!.. vous y pensez donc encore, à cette maudite poupée?.. Vous me gardez rancune?

— Oh!.. je m'étais promis autrefois de venger ma pauvre marquise... Mais la haine et la vengeance sont des sentimens bien fatigans pour une pauvre jeune fille... Et puis, vous êtes maintenant un si imposant personnage!..

— Voilà que vous vous moquez encore de moi...

— Je n'oserais,.. vraiment... Je me souviens de ce tour de main terrible!.. Et la moqueuse fille fit le geste expressif de tordre violemment.

— Fi! fi!.. Lucy, tu n'es pas généreuse, dit sa mère.

— Merci, ma tante, défendez-moi... Cette histoire de poupée a été le cauchemar de ma jeunesse, elle a empoisonné le seul temps heureux de ma vie, et m'a rendu le genre humain odieux... La moitié, du moins!.. Croiriez-vous, ma tante, que je ne puis voir une femme avec des cheveux blonds sans un frisson d'horreur?

— Comme vous devez souffrir, mon pauvre Herbert! car la mode est aux blondes, et celles qui ne le sont pas le deviennent.

— Certainement, je souffre... Par bonheur, vous avez bruni, vous!.. Je n'aurais pas pu m'habituer à vos cheveux d'autrefois...

— J'en serais inconsolable, mon cousin...

— Je me les rappelle si bien, ces grandes ondes moirées, si soyeuses et si fraîches, qui couvraient vos épaules... J'avais tant de plaisir, quand on ne me voyait pas, à y plonger mes mains...

— Quel faiseur de contes vous êtes, Herbert!.. Vous vous amusiez à me tirer les cheveux, par malice et par taquinerie, voilà la vérité!

— Je les tirais pour cacher le plaisir que je trouvais à les tenir dans mes doigts... J'aimais mieux paraître méchant que nigaud...

— Et maintenant, tu es assez grand pour n'être plus ni l'un ni l'autre, j'espère, dit Mme Danvillers, que ce babil fatiguait... Lucy, va demander à ton père de vous mener au bois;.. il fait si beau!

— Oui, mère. Elle s'élança, non sans jeter un dernier trait à son cousin : — Il y aura des blondes, je vous en préviens,.. beaucoup de blondes...

— Je ne regarderai que vous, ma cousine.

Le soir, quand il rentra au collège, Herbert avait l'âme extrêmement joyeuse et se faisait *in petto* un résumé agréable de cette première entrevue : d'abord, Lucy était charmante, un peu moqueuse, mais d'une grâce si engageante et de manières si simples, si ouvertes!.. Il ne s'était senti nullement embarrassé, et s'il en rendait grâces à Lucy, il se savait plus de gré encore à lui-même, ce qui est la meilleure condition pour trouver la vie belle et le monde bien fait.

Il se coucha dans un attendrissement de bonheur. Une perspective infinie de jours enchantés s'ouvrait devant lui, illuminée par le regard bleu de sa cousine. Il ne prévoyait pas que rien pût troubler cette félicité ; et en effet, pendant deux ans, sauf les mois d'hiver que Lucy passait dans le Midi avec sa mère, il la vit à peu près toutes les semaines, rapportant de chaque journée passée près d'elle une ivresse de juvénile et enthousiaste tendresse. Il faisait des vers pour elle ; pour elle, il copiait les passages de ses livres favoris ; toutes les héroïnes des romans qu'il lisait avaient son visage, et il lui arrivait d'inventer mille aventures extraordinaires où il jouait un rôle sous ses yeux, toujours à sa propre gloire naturellement. Les prétextes les plus invraisemblables lui étaient bons pour obtenir des sorties supplémentaires ; il n'hésita pas même à feindre d'être malade, et supporta héroïquement la diète et le régime de l'infirmerie pour se donner l'incomparable douceur de la voir entrer avec sa mère, l'air agité et inquiet. Joies puériles, innocentes tromperies du premier amour, Herbert n'ignora rien de ces secrètes délices, et ce fut avec une émotion, douloureuse à force d'être profonde, qu'au moment de partir pour la Bretagne, après les triomphes du concours général et du baccalauréat, il lui dit d'un air de plaisanterie :

— Savez-vous, petite Lucy, que je vais être bien malheureux loin de vous ? Que vais-je devenir ? Si je n'avais pas l'espérance de vous revoir bientôt, j'irais me jeter à la Seine.

— Il fait si chaud, et vous nagez si bien.

— Avec une pierre au cou, ma cousine,.. pour en finir.

— En finir ?.. Ne finit pas qui veut, mon petit cousin. Je crois, moi, que c'est un commencement qu'on trouve... tout au fond de la Seine...

Un petit rire dédaigneux crispa le coin de la lèvre d'Herbert :

— Peuh!.. Vous croyez ça, vous?.. Personne n'est encore revenu de si loin... En tout cas, tout vaut mieux que de vous perdre.

— Ne nous attendrissons pas, je vous en prie... Que voulez-vous? On part, on se retrouve. Cela fait deux plaisirs. La vie est très amusante.

III.

L'hiver suivant, Lucy était à Menton, Herbert à Saint-Cyr, l'imagination hantée de vagues et naissans désirs, heureux de cette vie active où se dépensait l'ardeur robuste et saine de la vingtième année. C'était un joyeux compagnon, toujours prêt pour le plaisir, pour les folles chevauchées, les courses à travers les bois, les échappées vers Paris; toujours la main ouverte, prêt à donner, prompt à obliger, hardi, presque téméraire, il n'était point de bonnes parties sans lui. Ce diable à quatre, cependant, témoignait un singulier éloignement pour les femmes, et cela divertissait fort ses camarades; c'était là un texte d'habituelles plaisanteries auxquelles il se prêtait de bonne grâce; il y trouvait son compte et se complaisait dans cette attitude farouche qui lui donnait une originalité assez rare et laissait soupçonner, sans qu'il le dît, le mystère de quelque grande passion qui l'élevait au-dessus des tentations vulgaires. En réalité, une timidité pleine d'orgueil y contribuait presque autant que la pure image de Lucy, et souvent il lui arrivait d'envier en secret les plaisirs frelatés et les heureuses audaces de ses amis; il les observait, sous un air de négligence, écoutait leurs propos, étudiait la stratégie de leurs faciles conquêtes. Peut-être, s'il eût bien voulu approfondir, aurait-il découvert aussi, tout au fond de ses résistances et de ses mépris, et non sans confusion, quelques scrupules attardés dans son cœur encore tout imprégné de l'honnête candeur et des pieuses croyances de sa première jeunesse... C'étaient là des faiblesses qu'il ne s'avouait pas, qu'il n'eût avouées à personne, — sauf peut-être à sa petite cousine, dont le profond regard était si pur qu'on ne pouvait rougir devant elle de ses bons sentimens; — on était honteux, au contraire, de n'en avoir pas d'angéliques et de sublimes pour se sentir plus voisin de son âme. « Quand donc reviendra-t-elle? » pensait-il en soupirant.

Mais elle ne revenait pas. Après Menton, Mme Danvillers, toujours languissante, s'était transportée à Montreux, où elle allait rester tout le printemps.

On touchait au mois de juin, et quelques camarades d'Herbert avaient organisé une partie champêtre.

— Je te préviens qu'il y aura des dames, avait dit le jeune Raoul de La Roche-Landry.

Il avait ri.

Au rendez-vous on se trouva douze, six joyeux compagnons et autant de demoiselles très gaies.

— Mesdemoiselles, s'écria le duc de La Roche-Landry, une édu-

cation à faire... Qui se dévoue?.. il s'agit d'apprivoiser un bipède d'une espèce originale.

— Eh! Caviar, c'est ton affaire... Cela te rappellera tes débuts chez Bidel.

Celle qui répondait à ce nom de haut goût s'avança le nez en l'air, la poitrine en avant, avec cette cambrure particulière de la taille que donne l'habitude de talons exagérés.

— J'ai vu des animaux plus terribles, dit-elle.

Et elle coula hardiment la main sur le bras d'Herbert, qui le lui offrit alors avec une courtoisie si correcte qu'elle en fut un instant embarrassée...

On s'achemina, le long des sentiers bordés de jardins et de maisonnettes, vers le cabaret où le déjeuner était préparé. Herbert, ayant à son bras Caviar, marchait d'un pas digne, expliquant à sa compagne, en un langage choisi, les beautés de la nature, ou lui récitant des vers nobles, absolument comme s'il eût été chargé de distraire une archiduchesse... Elle avait beau couper ses tirades par des calembredaines, il ne se déridait pas; et, sans se départir de la plus cérémonieuse politesse, reprenait, sans se troubler, la phrase au point où elle l'avait interrompue. Les autres groupes, très folâtres, ne leur épargnaient pas les brocards et les lazzis.

Elle répliquait avec des mots crus, dans son dépit qu'elle ne voulait pas laisser paraître.

— Allons!.. passe la main! Tu n'es pas de force!

Mais elle s'obstinait, se jurait de prendre sa revanche avant la fin de la journée...

On déjeuna gaîment, longuement, avec des provisions commandées d'avance où le vin de Champagne n'avait pas été oublié. On porta des toasts : « A l'amour!.. — A la jeunesse!.. — Au printemps!.. — A la vertu! » cria quelqu'un. Herbert s'inclina modestement, saluant à la ronde.

Ce fut le signal du départ. Caviar, les yeux un peu allumés, était venue reprendre résolument le bras d'Herbert, de plus en plus respectueux. On se dirigea vers les bois; on dégringola des pentes escarpées et ombreuses et l'on se trouva bientôt sur les bords d'un vaste étang : un bruit de rires et de violons attira la bande tapageuse du côté où une noce s'ébattait et dansait sur une large chaussée, au bord de l'eau, se livrant aux délices d'un bal champêtre improvisé. Au son du même violon, les jeunes Saint-Cyriens se mirent en branle avec un entrain, un brio, une folie, qui excitèrent l'admiration du cortège nuptial. On applaudit les nouveaux venus; bientôt l'entente cordiale fut absolue et les deux sociétés fusionnèrent.

Herbert, appuyé contre un arbre, regardait tournoyer ces cou-

ples enragés, bondissans, dont les ombres, se reflétant dans l'eau sombre, formaient des taches noires, mouvantes et confuses; on eût dit une mêlée d'êtres fantastiques s'agitant, la tête en bas, dans les profondeurs de l'étang... Sous l'excitation de la promenade, de la gaîté, des fumées légères du vin de Champagne, il sentait dans ses veines courir brûlante et rapide une fièvre, une intensité de vie qu'il n'avait jamais connue; il y avait en lui un afflux subit de forces inoccupées qui lui causaient un malaise de désir vague, sans objet, sans but... Ce n'était pas impunément qu'il avait vécu tout le jour parmi ces jeunes gens et ces filles, grisés de liberté et de plaisir, qu'il avait respiré ces tièdes et troublans aromes de sève nouvelle et subi les conseils pervers du soleil printanier; ce n'était pas impunément, malgré sa fière attitude, qu'il avait senti sur son bras la molle pression de la main de Caviar, et dans ses yeux l'appel tentateur du regard. Il avait été près de fléchir plus d'une fois, et c'était par une sorte de gageure d'amour-propre qu'il s'était maintenu dans son rôle de jeune sage un peu dédaigneux et farouche... Cependant Caviar ne dansait pas; elle aussi avait sa secrète gageure. Elle s'était approchée de lui, et brusquement, lui jetant son bras sur l'épaule :

— Valsons, dit-elle;.. il me faut ma part de plaisir, à moi aussi.

Il la repoussa faiblement :

— Je ne sais pas danser.

— Tu mens, soldat, s'écria-t-elle audacieusement en lui collant un baiser sur les lèvres.

Un chaud frisson ébranla les nerfs d'Herbert; d'un geste irréfléchi il saisit la taille cambrée de la jeune fille, s'avança dans le cercle des danseurs. Ce fut une clameur qui fit hurler tous les échos : « Bravo, Caviar! Gloire à Caviar! » Il restait hésitant, étourdi, avec un trouble singulier dans la tête; la noce échevelée, ses camarades et leurs compagnes formaient autour de lui une chaîne vivante, tourbillonnante, dont les anneaux se resserraient et s'éloignaient tour à tour. « Valsons! » répétait tout bas Caviar, appuyée sur son épaule avec une langueur triomphante; et, se dressant sur la pointe de ses mules Louis XV, elle approchait son visage du sien, cherchant encore à rencontrer ses lèvres. « Il valsera,.. ne valsera pas,.. » chantaient les autres sur le rythme de la valse... Et lui, gagné par cette frénésie, tenté par cette coupe de plaisir qui effleurait ses lèvres, à la fois pris de rage contre lui-même et d'une flamme de désir, il enleva d'un coup la grande Caviar et se lança dans le tourbillon; elle s'abandonnait glorieuse et folle : « Plus vite,.. plus vite, » disait-elle au violoneux, qui précipitait la mesure déjà haletante. Herbert valsait avec emportement, avec délire; il éprouvait un indicible bien-être à dépenser le

surcroît de vie qu'il sentait bouillonner en lui sous la triple ivresse du plaisir, du vin et de la jeunesse... Le violon, échappant au bras lassé de l'artiste, avait passé aux mains d'un amateur sans interrompre la danse; Caviar, essoufflée, commençait à s'appesantir : « Arrêtons-nous... Assez! » lui dit-elle, mais il ne l'entendit pas, et la rapprochant d'un geste nerveux, il l'entraîna plus vite dans le cercle poudreux où, piquée d'émulation, toute la noce venait de rentrer avec un grand tumulte. Caviar, raidie, appuya ses mains sur la poitrine d'Herbert et essaya de se dégager, il ne s'en aperçut seulement pas; sa jeunesse intacte, vigoureuse, subissait un de ces paroxysmes qui rendent insensible et décuplent les énergies... Le bruit des rires, des chants, mêlés aux sons aigus du violon, versait une contagion de folie sur la noce tout entière, qui roulait dans une farandole formidable. Caviar réunit ses forces, et, avec un cri d'angoisse, essaya d'échapper à l'étreinte d'Herbert; il ne se possédait plus, et machinalement la retint... Un choc sourd et le jaillissement d'une lourde vague glacée sur la ronde folle l'arrêta subitement : Herbert et sa compagne venaient de disparaître au fond de l'étang.

Comment la chose s'était faite, nul ne pouvait le dire, nul ne le sut jamais, pas même les héros de l'aventure. Herbert, subitement dégrisé, avait gagné le bord en deux brasses, et s'efforçait de repêcher sa compagne, à demi inanimée. On les aida tous les deux; on entraîna la malheureuse fille, ruisselante et claquant des dents, dans une hutte forestière, heureusement voisine, où les dames de la noce et les amies de la suppliciée la débarrassèrent de ses vêtemens mouillés et l'entortillèrent tant bien que mal dans des jupons, des mouchoirs, dont elles se dépouillèrent charitablement, et comme, par bonheur, ni le chapeau, ni le mantelet n'avaient participé à l'immersion, on parvint à composer un costume un peu grotesque, mais suffisant. Quant à Herbert, dès qu'il se fut assuré qu'il ne résulterait rien de fâcheux pour Caviar, il prit ses jambes à son cou vers le prochain village, marquant son passage par une longue traînée d'eau; il eut le temps, néanmoins, d'entendre la voix pleureuse de l'infortunée Caviar, se lamentant sur la perte de sa fraîche toilette d'été. Tout en gravissant seul et au trot les pentes escarpées qu'il avait descendues en si nombreuse compagnie peu d'heures auparavant, il faisait de vains efforts pour se rappeler ce qui était arrivé : il ne se souvenait que d'un tumulte étourdissant autour de lui, en lui, dans sa tête, dans ses artères, tandis qu'il tenait une grande fille rousse entre ses bras; il se souvenait qu'elle s'était débattue, qu'il avait résisté, et ils s'étaient trouvés tous les deux au fond de l'eau. « Je suis ensorcelé, se disait-il; il s'en est fallu de rien que j'aie noyé cette fille. Dieu sait

pourquoi?.. Décidément, femme ou poupée, je n'y peux toucher sans qu'il m'arrive malheur.» Il aurait pu ajouter : « A elles aussi. » Mais il n'en fit pas la réflexion.

A l'auberge où il avait déjeuné le matin, on lui prêta des vêtemens pendant que l'on séchait tant bien que mal son uniforme, en sorte que, le soir, il put rentrer à l'école, tout humide encore, mais avec une apparence à peu près convenable. Quand il s'éveilla le lendemain, l'aube blanchissait à peine. Il se dressa avec la sensation indéterminée et lancinante d'un désagrément inévitable : « Qu'est-ce donc?.. Ah! cette fille!.. » Il avait encore dans l'oreille le gémissement de la grande Caviar pleurant sur l'irréparable désastre de son costume; il fallait de toute nécessité lui offrir un dédommagement, et cette idée lui était infiniment désagréable; il n'était pas fort riche, et sa bourse était généralement assez plate. Cependant, il tenait en réserve une petite somme, un trésor amassé laborieusement (treize louis), qui attendaient d'être quinze pour se transformer en un étroit porte-bonheur pour Lucy; il comptait bien, par de prodigieuses combinaisons financières, compléter la somme fatidique avant le retour de sa cousine, et voilà que d'un seul coup tout lui échappait : c'était la ruine absolue, car, pensait-il dans son inexpérience, si un mince cercle d'or avec quelques perles coûte quinze louis, il n'en faut pas moins pour acheter une robe mauve tendre avec des fanfreluches, des rubans et des ruches, sans compter les gants et les bottines. Il se leva, navré, et ce fut pour s'entendre condamner à quinze jours d'arrêt, une de ses épaulettes de laine rouge, arrachée par les doigts crispés de Caviar, étant restée au fond de l'étang. Comme on n'a jamais fini avec la mauvaise chance, Herbert fut pris, le soir même, d'une fièvre violente; le médecin l'envoya à l'infirmerie avec un commencement de fluxion de poitrine.

Ce fut là que le pauvre garçon apprit que ses treize louis d'or avaient été remis par un obligeant intermédiaire à Mlle Caviar, que cette jeune personne se portait à ravir, qu'elle lui pardonnait sa mésaventure, le glorifiait pour sa libéralité et n'attendait qu'une nouvelle occasion de lui exprimer ses sentimens : — « Qu'elle aille au diable! » tel fut le souhait charitable, après lequel Herbert se retourna vers la ruelle et enfonça sa tête brûlante dans les oreillers avec l'espoir d'y trouver le sommeil et l'oubli. Mais le sommeil agité de fièvre et coupé par la toux, loin de lui apporter de l'apaisement, ne faisait que le harceler de songes effrayans et désolés où des têtes grimaçantes, innombrables, tantôt d'une petitesse imperceptible, tantôt de dimensions gigantesques, tournoyaient dans une ronde formidable dont la rapidité vertigineuse lui faisait perdre la respiration. Il passa plusieurs jours dans

ces cauchemars délirans. Le matin du neuvième jour, il se trouva un peu restauré ; il faisait au dehors un grand soleil d'été : par la fenêtre ouverte, un vent léger soulevait le rideau de percale blanche étendu qui se gonflait comme une voile et dont les battemens souples rafraîchissaient l'atmosphère. Une odeur de réséda arrivait de cette fenêtre, dont le rebord servait à la sœur de jardin suspendu ; dans les arbres, les moineaux pépiaient bruyamment. Une lumière molle flottait autour d'Herbert.

C'est dans ce demi-jour blanc qu'il vit apparaître doucement Lucy. Une gaze de couleur sombre, roulée autour de sa petite toque de voyage, entourait son visage ; mais sous le léger réseau, il sentait la douceur caressante, un peu inquiète, de son regard. Il tendit les bras avec un cri de joie : « Lucy ! » Elle lui prit les mains, qu'elle ramena sous son drap : « Nous étions si tourmentés de vous savoir malade... Maman m'a permis de venir... »

— Seule, vous êtes seule ?

— Non pas... Ma gouvernante m'accompagne, une vénérable personne qui sort avec moi depuis que ma pauvre petite mère est trop souffrante... Elle cause là-bas, avec la sœur... Cher Herbert, comme vous voilà fait !.. Quelles joues maigres et que vos yeux sont creux !

— J'ai failli mourir sans vous revoir !

— Quelle idée ! Mourir... Un grand gaillard tel que vous... Mais comment cela est-il venu, cette maladie ? Quelque imprudence, je suis sûre ? Vous êtes si fou, mon petit cousin.

— Ne me grondez pas... Il y a une fatalité diabolique dans mon affaire, je vous assure, Lucy.

Elle s'était assise près de lui : — Contez-moi cela, disait-elle ; souriant, tandis qu'il lui faisait le récit, expurgé, bien entendu, de son aventure, aussi clairement que le permettait la lucidité un peu trouble encore de sa tête affaiblie.

— Ainsi donc, reprenait Lucy, vous avez couru dans les bois avec vos camarades comme de grands écervelés et, près de l'étang vous avez rencontré une noce. On vous a invités à danser,.. une dame a valsé avec vous. Quelle dame, s'il vous plaît ? Jeune, jolie ?

— L'ai-je seulement regardée !.. Puisque je vous dis, Lucy, que nous avons coulé dans l'eau...

— Comme ça ? tout de suite !.. Sauf votre respect, mon petit cousin, j'imagine que vous étiez un peu gris...

— Je le présume aussi, Lucy... Mais ce qu'il y a de plus triste, c'est que je ne pourrai pas vous offrir le petit bracelet que vous aviez trouvé si joli chez Mellerio... Vous savez ?.. Cette sotte histoire a vidé mon escarcelle...

— Que vous êtes bon de vous être souvenu de ce petit bijou!.. Moi, je l'avais oublié...

— J'aurais eu tant de plaisir à l'attacher moi-même, là.— Et prenant la main de Lucy, il y appuya ses lèvres arides et couvrit de baisers son bras à l'endroit où finissait le gant.

— Eh bien! le bracelet y est, dit-elle toute rougissante en retirant sa main. Seulement, Herbert, personne ne le verra que moi. Causons sérieusement, mon ami. Savez-vous que nous allons repartir bientôt et que je vais être de longs, longs mois sans revenir à Paris? Les Pyrénées, puis le Midi,.. c'est un exil!

— Et moi, j'entrerai au régiment, et savez-vous ce que je ferai, Lucy?.. J'irai vous chercher là où vous serez, et je vous épouserai, et vous serez ma femme, ma chère petite femme adorée, et nous serons heureux, oh! heureux!

Il s'était dressé avec un tel élan qu'elle en fut effrayée : — Comme vous y allez,.. à la hussarde!.. dit-elle en souriant. Et ma mère?.. Ma pauvre maman si malade, si faible! elle ne peut se passer de moi... Oh! Herbert, que j'ai peur de l'avenir... Il me semble par instans qu'il n'y a devant moi qu'une longue, longue allée de cyprès, et je ferme les yeux pour ne pas voir ce qui est au bout. — Et la charmante fille, cachant son visage dans ses mains, fondit en larmes.

— Lucy, ma chère Lucy, pourquoi ces tristes pensées?.. Votre mère reviendra guérie... Ne pleurez pas... si vous ne voulez me voir éclater en sanglots avec vous,.. ce sera un déluge... Mon Dieu! que voulez-vous que je fasse?.. Voulez-vous que j'aille faire un pèlerinage à Jérusalem, à Rome, n'importe où, pieds nus, ou sur la tête?..

— Ou à la nage,.. entre deux eaux, cela vous réussit si bien, dit Lucy, souriant à travers ses larmes.

— Je vous aime tant, Lucy!.. je ferais tout ce que vous voudriez...

— Même une prière?

— Dix, si vous voulez,.. cent, tant que cela vous fera plaisir... Pourtant, je crains bien de n'avoir guère de crédit là-haut, pas plus que chez mon banquier. Je n'ai de crédit nulle part, moi!..

— Bon, essayez toujours... Ce n'est pas bien difficile de dire tous les jours : « Mon Dieu! faites que Lucy soit heureuse! »

— Oui, mais avec moi, par exemple;.. je ferai mes conditions!..

— Méchant égoïste!

— Tant que vous voudrez, Lucy, mais je me connais : je crèverais de rage, si je pensais que vous pussiez être heureuse sans moi...

— Quel abominable cousin vous faites, mon petit Herbert!.. Et vous m'écrirez, monsieur?

— Tous les jours, si cela ne vous ennuie pas... Quand partez-vous?

— Au premier jour,.. je ne sais... Mon père est en route déjà pour préparer les logemens, et nous attendons le signal...

— Je vous reverrai?

— Peut-être... dépêchez-vous de guérir...

— Oh! Lucy, me quitterez-vous aussi froidement? ne sommes-nous pas fiancés?

— C'est du roman, cela,.. mon ami...

— Laissez-moi baiser votre main...

— Bien tranquillement, alors... Allons! assez, Herbert, il ne faut pas scandaliser la chère sœur... Adieu!

Et Lucy s'éloigna, après un dernier sourire à son cousin, qui, le cœur gros et brûlant de tendresse, d'adoration et de regret, la regardait tristement s'éloigner.

Quelques jours plus tard, libéré, guéri, il courait à Paris; mais il trouva la maison de son oncle fermée. Tous étaient partis, et le pauvre garçon sentit s'envoler en fumée toutes les joies de la convalescence.

IV.

A la fin de l'été, Herbert quitta Saint-Cyr et entra à Saumur, après de courtes vacances passées près de ses chers vieux parens, au Carmel.

Il ne revit pas Lucy. Elle était retournée, dès les premiers froids, à Menton avec sa mère, qui s'affaiblissait et disputait à grand'peine une ombre d'existence aux perfides langueurs d'une maladie de poitrine. Herbert et sa cousine se consolaient par une correspondance assidue.

Herbert, du reste, ne s'ennuyait pas; il s'était fait, sans peine, des amis à l'école; on y est fort libre. Les environs de Saumur sont peuplés de châteaux hospitaliers qui offrent aux jeunes officiers des distractions variées. Herbert y faisait son apprentissage de la vie mondaine et il y prenait goût. La nouveauté donnait de l'attrait à ces plaisirs et le tenait éloigné des liaisons vénales et meurtrières où allait s'échouer comme en une vase malsaine l'ardeur novice de plus d'un de ses camarades. Il avait des heures noires pourtant, où l'activité de la vie militaire, les prouesses du manège et les marivaudages de salon lui semblaient une maigre subsistance pour ses appétits de vingt-deux ans. N'y avait-il pas duperie à laisser ses jours de printanière effervescence s'écouler en agitations vaines, en efforts jetés dans le vide? Il avait de sourdes impatiences, des étincelles de colère sans objet qui secouaient ses nerfs, les tenaient tous vibrans et tendus, puis subitement le laissaient languissant et lassé, avec de lâches et molles pensées de mort qui venaient par

instans surprendre sa vitalité robuste et dont il berçait son ennui. Dans ces momens-là, il lui arrivait d'écrire à sa cousine des lettres d'une mélancolie amère, presque menaçante, qui lui perçaient l cœur de tristesse sans qu'elle y pût rien comprendre.

Un matin de décembre, il était assis à la porte d'un café, au milieu d'un groupe d'officiers, et fumait silencieusement de minces cigarettes, morose et frissonnant sous les avares rayons d'un clair soleil d'hiver. D'un regard machinal, il scrutait de l'autre côté de la rue les fenêtres bien closes des maisons, derrière lesquelles se dérobaient les mystères banals de la vie provinciale, tantôt il suivait d'un sourire méprisant les lourds talons des bourgeois, employés ou commerçans, courant à leurs affaires, ou le cabas des ménagères en quête du déjeuner de famille. Tout lui semblait vulgaire, écœurant de monotonie et d'insignifiance plate; comme autrefois, en Bretagne, dans la transition agitée de l'adolescence, il recommençait à souffrir par accès de malaises indéfinis, d'aigres et inexplicables déplaisirs; il était déséquilibré et tournait à la misanthropie. La gaîté de ses amis même lui était importune ce jour-là, et je ne sais quelle histoire de garnison qui les faisait pâmer de rire lui causait un agacement qu'il avait peine à cacher.

Un bruit lourd, cadencé, comme d'un escadron au galop et le choc de sabots ferrés sur la terre durcie par la gelée, fit lever toutes les têtes, et avant qu'on pût se rendre compte, au bout de la rue, dans un tourbillon de poussière, déboucha un groupe de cavaliers lancés à fond de train... A leur tête, une femme mince et droite sur son cheval blanc d'écume les devançait... Cette course, bride abattue, dans une rue populeuse, était une chose si folle, si extravagante, que, d'un même mouvement, tous les jeunes gens s'étaient levés. En un instant, fenêtres et portes furent garnies de curieux; des enfans qui jouaient au milieu de la chaussée s'enfuirent comme une volée de perdrix, sauf un pourtant, gamin de sept à huit ans, qui, affolé, trébucha et roula sur le sol presque sous les pieds de l'imprudente amazone. Un cri de terreur jaillit de toutes les poitrines; mais, elle, enlevant son cheval avec une audace et un sang-froid inouïs, franchit sans l'effleurer l'enfant glacé d'effroi; ses compagnons, un peu en arrière, s'étaient jetés de côté et l'incident n'avait pas ralenti leur allure. La dame seulement avait tourné la tête légèrement en arrière : — Rien, n'est-ce pas? aucun mal?.. *All right!.. Go a head!*

Ils étaient déjà loin, disparus dans le tourbillon de poussière grise et sèche que soulevaient les pieds des chevaux en y semant des étincelles...

C'est à peine si Herbert avait pu voir au passage, débordant le

voile serré de l'amazone, une longue mèche blonde que le vent tortillait et qui flamboyait au soleil... Tous restaient encore le cou tendu, cherchant du regard les cavaliers qu'on ne voyait déjà plus.

— C'est le diable? dit Herbert avec un sourire.

— C'est du moins la plus belle de ses filles, répondit le lieutenant Paul d'Outreys, la fulgurante et merveilleuse Lilia de Montévant. Messieurs, réjouissons-nous! La saison des plaisirs commence : bals, festins, comédies, chasses, branle-bas général. L'arrivée des dames de Montévant au Plessis-Mallet est le signal.

— Vous connaissez ces dames? Il y en a donc plusieurs?

— La mère et la fille; je leur fus présenté l'an dernier, et j'eus même l'honneur inappréciable de danser avec la belle Lilia une de ces valses qui font époque dans la vie d'un lieutenant. Mais du diable si elle se souvient de moi! Tant d'autres ont dû passer depuis.

— Le Plessis-Mallet?.. N'est-ce pas les de Chintrey qui habitent là?

— Précisément; ils l'ont fait restaurer magnifiquement et y mènent grande vie depuis que Mme de Chintrey, née Victoire Champigneul, a hérité du père Champigneul plusieurs millions récoltés dans le sucre de betterave. On a rencontré les dames de Montévant à je ne sais quelles eaux; comme elles sont élégantes et belles, fort à la mode à Paris et dans plusieurs autres capitales, on les a invitées au Plessis et l'on ne peut plus se passer d'elles.

— D'où sortent-elles?.. Quelle famille?

— Elles sont de l'Auvergne, je crois; je me suis laissé dire que le vieux baron de Montévant continue d'y vivre seul, dans sa tour, comme un loup, tandis que ces dames promènent leur beauté triomphale à travers le monde.

— O joies saintes de la famille! Douceur du foyer domestique! soupira ironiquement un des jeunes gens.

— Quel imbécile, ce Montévant! grogna le gros major Davelou, qui s'était approché et semblait prendre intérêt à la conversation... Si j'étais le maître de ces deux princesses, c'est moi qui leur apprendrais à garder la maison,.. et à soigner mes rhumatismes...

— Pas dégoûté, le major!..

— Enfin, je vous le demande, à quoi sert d'avoir une femme et une fille?...

— Une fille?.. Hum! hum?.. D'aucuns pensent que la belle Lilia ne tient du Montévant que le nom...

— Ah! diable!

Paul d'Outreys, flatté de l'attention avec laquelle on l'écoutait, prit un air d'importance.

— Tout le monde sait que la baronne de Montévant s'appela ja-

dis Sacha Mirowiesky, qu'elle dansa à l'Opéra, et monta aux étoiles.

— Ah! bah!..

— Ni plus, ni moins...

— Une Russe!..

— Russe,.. Polonaise, Slave!.. D'autres assurent que Batignolles fut son berceau, et qu'elle y vécut sous je ne sais quel nom vulgaire jusqu'au jour où elle entra dans le corps de ballet. Elle y jeta feu et flammes, fut engagée à Pétersbourg, à Vienne, partout... Cela dura quelques années; on ne parlait que d'elle, et la renommée sonnait toutes ses trompettes en son honneur à tous les coins du monde... Un beau jour, elle disparut; silence complet... Le bruit courut sourdement qu'elle s'était mariée, convertie, qu'elle était devenue une mère de l'église et des pauvres, et l'on n'en parla plus... Puis, subitement, il y a deux ou trois ans, elle a reparu, toujours belle et escortée de cette ravissante Lilia, qui est sa fille.

— Et Montévant?

— Eh bien! il avait, paraît-il, épousé la mère,.. avec toutes ses conséquences... On assure qu'il a adopté l'enfant...

— Fort bien!.. Mais le vrai père?..

— Mystère, mon cher! mystère impénétrable et grandiose!.. De vagues rumeurs circulent... Des noms de princes, d'archiducs, flottent autour de ce berceau... Ce qui est sûr, c'est que le baron de Montévant est pauvre et que l'on a fort chétivement vécu au fond de l'Auvergne jusqu'au moment où la mère et la fille sont descendues de leur montagne comme de l'Olympe, éblouissantes d'élégance et de luxe, belles à miracle, chacune selon sa saison.

— Le luxe coûte cher, pourtant.

— Il y a tant de façons de se procurer de l'argent, quand on est belle, ricana le major...

— Eh bien!.. non, mon cher; ces façons-là ne sont pas à l'usage de ces dames... Voilà le plus merveilleux... Une vie en l'air, tapageuse, mais correcte; point d'intrigues! point d'amans!..

— Allons donc!.. Sait-on jamais ce qui se passe?

— C'est comme je vous le dis : point d'amans. Personne n'ignore, du reste, que les danseuses ont une spécialité pour les vertus conjugales...

— Après tout, que nous importe? conclut Herbert; nous ne leur demandons que d'être belles... Le reste regarde le baron, et s'il est content, là-bas, dans sa tanière, nous serions difficiles de ne l'être pas aussi...

Le major hocha la tête d'un air de doute :

— N'empêche, dit-il, qu'il y a là quelque chose de louche... Une fortune diablement suspecte...

— On assure, reprit d'Outreys... je ne garantis rien,.. que c'est

un legs *in extremis* du père inconnu... une dot laissée par testament à l'enfant de l'amour et du hasard... Quoi qu'il en soit, elles sont charmantes... La mère, un peu bénisseuse, la bouche en cœur, les bras en rond,.. bonne femme, du reste; elle excelle à panser les blessures faites par la belle Lilia,.. très coquette, celle-là... Une franche et damnée coquette.

— Elle se tient crânement à cheval, reprit Herbert. Quelle allure!.. Quelle maestria!.. Et pas de sensiblerie; j'aime cela. Avez-vous vu comme elle a penché légèrement la tête sur l'épaule gauche après avoir enjambé le gamin? Une autre se serait pâmée, aurait eu des crises de nerfs, jeté les hauts cris, que sais-je?.. Elle, rien du tout : « Pas de mal? Hein?.. En avant! » Elle me plaît, cette fille-là!

— Eh bien! mon petit, tu es un homme perdu; à ta place, je prendrais le train et ne remettrais pas les pieds à Saumur, tant qu'elle y sera.

Herbert se mit à rire :

— Je ne la crains pas, ni elle ni personne; j'ai une amulette. — Et il pensa à Lucy.

— Alors, mon cher, prends garde de ne pas l'oublier, ton amulette, la prochaine fois que tu te trouveras sur le chemin de Lilia.

Naturellement, Herbert ne rêva plus que de rencontrer cette belle créature dont parlaient les légendes, et fut ravi d'apprendre qu'elle assisterait au prochain bal de la sous-préfecture.

La beauté de Mlle de Montévant n'avait pas l'éclat olympien, l'emphase, auxquels il s'attendait; elle surprenait par un air d'extrême jeunesse, la rondeur presque enfantine du visage ; les traits étaient d'une délicatesse et d'une précision rares; son teint, d'un coloris suave, sans pâleur, ne rougissait jamais. La première impression était délicieuse; le regard se trouvait caressé par l'harmonie de la personne svelte et fine, de la démarche juvénile, de la toilette même qui ne ressemblait à aucune autre, sans qu'on pût dire en quoi elle différait; dans tout l'ensemble, un air gracieux de reine qui s'ignore. Si on l'observait mieux, l'impression se modifiait sans cesser d'être enchanteresse; mais on était alors frappé de la coupe singulièrement ferme du front et du nez; les sourcils s'allongeaient en ligne droite sur des yeux d'un noir brillant, trop brillant même, malgré le voile palpitant des longs cils, comme si le cristallin eût été taillé à facettes; et sous la mollesse des attitudes, certains mouvemens rapides et nets faisaient songer à la vive détente d'un ressort d'acier. Une expression inquiétante, toujours nouvelle, retenait l'attention sur cette beauté d'un charme d'autant plus invincible qu'il ne s'imposait pas par grands coups d'éclat et pénétrait insensiblement, comme une ivresse versée goutte à goutte. Certaines

femmes frappaient davantage au premier abord ; quand on l'avait regardée, on ne voyait plus qu'elle.

Herbert de Précy en fit l'expérience; après l'avoir observée au premier moment avec une curiosité sans bienveillance et le secret désir de ne pas entrer dans le chœur innombrable de ceux qui chantaient ses louanges, il reconnut avec quelque dépit qu'il faisait cortège comme les autres, qu'il suivait Mlle de Montévant dans chacune de ses évolutions lorsqu'elle dansait, dans chacun des mouvemens légers de sa tête ou de ses yeux, lorsqu'elle causait avec les nombreux courtisans de sa beauté. Il s'était promis de protester contre l'engouement général en se tenant à l'écart : il va sans dire que cette résolution ne tint pas cinq minutes et qu'il suivit le flot avec une docilité servile, se donnant pour excuse que sa modeste protestation avait trop de chances de passer inaperçue et deviendrait un sacrifice inutile... Insensible aux muets appels de quelques jeunes femmes et jeunes filles à qui il avait, en d'autres temps, témoigné de l'empressement, il se fit présenter par son ami Paul d'Outreys à la triomphante Lilia de Montévant.

L'accueil fut des plus gracieux :

— De Précy-Plantagenet, dit-elle ; un beau nom!.. presque royal. — Et, avec un sourire enchanteur, elle l'inscrivit sur son éventail, à la suite d'une longue kyrielle de prétendans plus ou moins titrés. Ce fut, du reste, tout le succès d'Herbert, ce soir-là, car la valse promise n'arriva pas, et comme, tout absorbé par l'espoir de cette valse, il ne s'était pas muni d'une danseuse pour le cotillon, il prit le parti de se retirer, assez mécontent de lui-même et de sa soirée. Il traversa languissamment les salons presque déserts, car les derniers survivans du bal s'étaient groupés dans la galerie où le cotillon nouait et dénouait ses écharpes et ses guirlandes, et demandant le secret de ses mécomptes aux grandes glaces où il voyait se refléter une figure médiocrement avenante ce soir-là, il quitta le bal avec la persuasion que la danse est un passe-temps indigne d'un sous-lieutenant de vingt-trois ans.

Il trouva chez lui une longue lettre de Lucy ; sa mère allait mieux, elle espérait revenir bientôt à Paris, où elle le reverrait certainement, et elle terminait en demandant si l'on n'aurait pas à l'école, pour Noël, quelque congé qui permît de venir à toute vapeur contempler la mer bleue de Menton.

— Bonne petite Lucy, comme elle pense à tout! Certainement, j'aurai le temps d'aller vous voir. Chérie, va!

Aussitôt, il écrivit six grandes pages où il annonçait sa visite prochaine, racontait sa vie militaire, son travail, ses plaisirs ; il y esquissa aussi un portrait de cette brillante Lilia de Montévant qui faisait tourner toutes les têtes comme des moulins à vent,

excepté la sienne, et qui était certainement jolie, mais d'une coquetterie, d'une extravagance, d'une impertinence !.. Il s'aperçut que cela tombait dans la litanie et qu'il lui restait à peine assez de place pour baiser les chères petites mains de sa cousine.

S'il l'avait pu, il aurait pris le premier train pour aller s'agenouiller au coin de sa chaise. Mais quinze jours le séparaient de Noël et il arriva plusieurs choses fort particulières pendant ces deux semaines : d'abord un bal chez le receveur général d'Angers, où il revit Mlle de Montévant, qui le salua du plus gracieux sourire et le présenta aussitôt à sa mère, avec un empressement dont il ne fut pas dupe.

Herbert, alléché et déconvenu, dût se contenter de l'affabilité enveloppante et intarissable de Mme de Montévant, qui ne lui ménagea pas les exclamations flatteuses ; c'était une monnaie dont elle était prodigue et que plusieurs acceptaient avec reconnaissance. Herbert eut l'agréable surprise de s'apercevoir qu'il faisait des envieux, ce qui le consola un peu, car à défaut du bonheur, une certaine vanité en nous fait qu'on se contente parfois de l'apparence.

Quelques jours plus tard, à une représentation extraordinaire au théâtre, il fit la rencontre d'un de ses anciens camarades de Stanislas, Guy des Alleux, qui le présenta à sa tante Mme de Chintrey, la glorieuse propriétaire du Plessis-Mallet. Elle trônait dans une loge d'avant-scène entre les deux belles étrangères. La comtesse de Chintrey, née Victoire Champigneul, était entichée follement de noblesse, de titres et de privilèges, comme il arrive souvent aux petites bourgeoises introduites à coups de millions dans l'aristocratie. Au seul nom de Précy-Plantagenet, elle fut conquise ; et, sans même prendre le temps de regarder le jeune officier, elle l'invita sur-le-champ à venir passer les fêtes de Noël au Plessis, où elle se flattait, dit-elle, que ses hôtes n'auraient pas le temps de s'ennuyer.

Herbert s'inclinait déjà, tout rayonnant d'orgueil et de plaisir, quand un éclair de pensée lui remit en mémoire sa promesse d'aller à Menton.

Il changea donc la note du remercîment, et ce fut avec un regret et un déplaisir réels qu'il déclina l'invitation ; pour la première fois, il se dit que les exigences de famille étaient lourdes parfois, que le voyage de Saumur aux Alpes-Maritimes était déraisonnablement long, pour une si courte visite, et que l'affection des petites cousines n'allait pas sans quelque tyrannie. Et comme il ne put cacher ni l'invitation de Mme de Chintrey, ni le sacrifice qu'il en faisait aux désirs d'une parente malade (un instinct délicat l'empêchant de parler de Lucy en cette circonstance), ses camarades, loin de

l'admirer, le trouvèrent fort sot, ce qui ne diminua pas sa mauvaise humeur.

Herbert de Précy partit, fort balancé entre le regret des plaisirs qu'il laissait en arrière et la joie très sincère de revoir sa cousine. Elle l'attendait à la gare avec, — sur son jeune visage rougissant et dans ses grands yeux plus bleus que les flots bleus de la Méditerranée, — une émotion si vive, qu'il sentit de douces larmes monter de son cœur à se voir ainsi aimé. Il la prit dans ses bras et l'embrassa sans demander la permission à sa tante, qui attendait dans une voiture, à quelques pas.

Les premières heures furent délicieuses ; ils ne tarissaient pas de récits, de confidences, de regards doucement emmêlés ; ils couraient partout, buvant le soleil, enivrés, portés par je ne sais quelles ailes invisibles du rivage blond où mourait, balancé dans une molle caresse, le flot irisé, jusqu'aux bois de pins étagés sur les collines, heures bénies, heures rapides où la vie semble un instant tenir ce qu'elle a promis !..

Mais le soir, quand la malade lassée se fut retirée dans sa chambre, dont la porte restait ouverte, quand les deux jeunes gens se trouvèrent dans l'étroit salon de l'hôtel meublé, éclairé par une lampe médiocre, quand toutes les splendeurs de la mer et du ciel eurent disparu derrière les volets clos, que le murmure rythmé des vagues et le soupir du vent dans les pins firent place au gémissement plaintif qui s'exhalait de la chambre voisine ; et qu'il fallut parler bas, sans remuer, de peur de troubler le silence, je ne sais quel démon jeta dans l'esprit d'Herbert le souvenir du Plessis-Mallet, des jeux, du bal et de la belle Lilia ; il devint subitement sombre. Les journées n'étaient pas gaies à Menton décidément, et Lucy ne semblait pas se douter des sacrifices qu'il lui avait faits ; elle s'aperçut qu'il s'était rembruni, l'interrogea, et, bien qu'il se fût juré de n'en rien dire, il finit par laisser deviner la vérité : Lucy fut touchée du sacrifice, malgré qu'elle ne comprît pas trop qu'il pût lui coûter, et elle le remercia avec effusion. Plus elle le remerciait, plus elle le pénétrait de l'idée qu'il avait fait une chose admirable, dont elle ne saurait être assez reconnaissante, et plus il demeurait morose. Cette soirée, si tendrement attendue, laissa dans le cœur de la pauvre Lucy un étonnement et comme une menace ; ce fut le premier avertissement de la destinée.

Le lendemain, c'était Noël. Quand il était près de Lucy, malgré les contradictions de sa libre pensée, Herbert, fidèle aux coutumes de sa jeunesse, trouvait une douceur attendrie à conduire sa cousine à l'église, à la regarder prier, à prier lui-même de cette prière sans paroles et sans formules qui monte vers le Dieu caché

du fond des cœurs les plus desséchés ou les plus hautains à certaines heures, prière mêlée de doutes, de désirs, de tristesse, d'amertume ou d'espérance. Ce matin-là, son esprit n'était pas encore rasséréné, et il commença par refuser, sous quelque prétexte maussade, de l'accompagner à la messe; puis, il se repentit, courut sur ses pas et la rejoignit à la porte de l'église, en lui souriant comme pour demander pardon; elle pardonna, en effet, sur-le-champ, avec joie, mais le coup avait porté. Cependant la douceur de cette âme charmante de Lucy, la toute-puissance du premier amour, agissaient sur l'esprit d'Herbert, et quand les trois jours de la permission furent écoulés, ce fut avec une singulière émotion de tendresse contenue et de tremblans espoirs qu'il quitta sa cousine. Il tenait sa main, dans cette salle de la gare où elle était venue l'attendre à son arrivée, il ne pouvait se séparer d'elle, ni détacher son regard de ses yeux profonds, voilés de pleurs contenus. Des gens allaient et venaient autour d'eux sans les troubler; ils se parlaient à peine, mais ils s'aimaient; et dans ces courtes minutes disputées au départ, à l'absence prochaine, leurs cœurs se touchaient dans le frémissement de leurs doigts enlacés :

— Ma Lucy!.. Nous trouvera-ton bientôt assez sages pour nous laisser être heureux?.. disait Herbert à demi-voix. N'est-ce pas dur de se quitter, de vivre si loin, si loin... Ma chère Lucy!

— Nous sommes si jeunes encore,.. Herbert; je n'ai pas dix-huit ans; vous, à peine vingt-trois. Et puis vous voyez combien ma mère est malade encore... La vie vous semblerait triste, je le crains... près de sa chaise longue... Et comment l'abandonner?..

— Mais alors,.. s'écria Herbert avec une involontaire brusquerie; il allait dire : « Faut-il donc attendre qu'elle meure pour être heureux? » mais il s'arrêta... Quand guérira-t-elle? demanda-t-il tristement.

— Elle guérira,.. je l'espère... oh! oui, bientôt, j'en suis sûre... Le médecin assure qu'elle va mieux... Et puis, est-ce qu'on est jamais tout à fait séparés, quand on s'aime?

Herbert hocha la tête : — La présence réelle a ses avantages, petite cousine... Je suis meilleur quand vous êtes là; je ne sais ce qu'il y a en vous, qui m'apaise et m'ensorcelle... Il me semble que je ne pourrai jamais faire une sottise, ni garder une mauvaise pensée quand vous êtes près de moi; vos yeux,.. vos chers yeux, couleur du ciel, ont le don d'exorcisme... En vérité, Lucy!

Sa voix tremblait légèrement; un cri strident de la vapeur disjoignit les mains après une dernière et forte étreinte; Herbert s'élança dans le train qui déjà partait, tandis que Lucy regardait, toute pâle et navrée, la place où son cousin venait de disparaître comme par un coup de magie.

V.

A Saumur, un billet attendait Herbert sur sa table; Mme de Chintrey l'invitait à passer au Plessis la journée du dimanche suivant; il s'en réjouit d'autant plus que les autres officiers, ceux du moins qui avaient pris part aux fêtes de Noël, ne tarissaient pas en récits sur ce château merveilleux où le jour et la nuit étaient employés en divertissemens et en cavalcades. Et le nom de Lilia qui revenait sans fin donnait à Herbert une fièvre d'impatience et de curiosité.

— Et le sénateur du Nord? — il désignait ainsi un grand jeune homme blond et correct que Mlle de Montévant semblait favoriser d'une attention spéciale; toujours insipide et inévitable, le sénateur, hein?

— Distancé, mon cher,.. passé de droite à gauche, de la fille à la mère, qui verse sur ses blessures la tisane édulcorante de sa mansuétude infinie.

— Et qui donc tient la place?

— Un prince moldave, Michel Stritzia, ou quelque chose d'approchant...

— L'Europe y passera... Nous touchons déjà à l'Asie avec ce Stritzia... D'où tombe-t-il, celui-là?

— On l'a rencontré à Cauterets. Un prince! Tu penses que Mme de Chintrey n'a pas négligé la chance d'avoir un prince à offrir à son monde... Un prince inédit,.. un prince à elle, déniché, patronné, présenté par elle. Il est venu à Noël, a vu Lilia, a su plaire et ne la quitte plus... C'est un blocus.

— En attendant qu'il en vienne un autre... A qui le tour, maintenant?

Quand, le dimanche suivant, Herbert, escorté de son ami d'Outreys, arriva au Plessis-Mallet, on dirigea les nouveaux-venus vers un coin du parc où toute la société réunie s'occupait à une partie de crocket. Le temps clair et froid favorisait ce genre d'exercice; et, tandis que les nouveaux arrivans contournaient une large pelouse plantée de massifs à l'anglaise, ils entendaient dans l'air limpide le choc sec des maillets sur les billes et les voix animées des combattans; bientôt, dans une clairière, apparurent le théâtre du combat et les groupes mouvans des deux troupes rivales. Quelques hommes graves et des dames âgées, encapuchonnées de fourrures, assistaient à la lutte. Rien de plus joli que ce mélange d'uniformes et de costumes brillans de fantaisie sous les rayons du gai soleil, parmi les arbres dépouillés et la sombre verdure des sapins. Tout à côté, l'eau glacée d'un étang, rayée par les mille arabesques des

patins, luisait avec des reflets bleuâtres ; et, dominant les ébats de la jeunesse tapageuse, les hautes tours rondes du château, coiffées en poudrières, rigides et noires dans les fossés pleins d'eau, semblaient de vieux guerriers casqués se dressant du fond des âges pour contempler les jeux frivoles de leurs descendans dégénérés.

Le spectacle était charmant; l'effet en fut troublé, pour Herbert, par les fastidieuses présentations auxquelles le soumit Mme de Chintrey et l'inexprimable agacement de l'entendre répéter son titre et son nom avec une emphase qui les lui rendait odieux : « Le comte de Précy-Plantagenet ! » Et, plus bas : « De la grande famille d'Angleterre... » — « Un Plantagenet !.. Mais, oui !.. d'Angleterre,.. descendant des anciens rois d'Angleterre. » Il essaya de protester contre cette royale descendance, qui n'était rien moins que certaine, et dont sa famille ne se targuait aucunement; mais elle n'écoutait pas, et, souriant d'un air fin : « Très modeste... Si simple !.. un Plantagenet ! » Et elle continuait de le promener triomphalement : « De la famille royale d'Angleterre,.. tout bonnement !.. Mais, oui, un descendant de rois ! Permettez-moi, chère amie, de vous le présenter... Mon cher marquis,.. voici le comte de Précy-Plantagenet,.. » jusqu'à ce que Herbert, exaspéré, et pris d'une envie secrète de l'étrangler avec ses mines enfantines et sa frisure rousse, réussit à se dégager et se réfugia près de Mme de Montévant, à laquelle il s'attacha comme un naufragé à une bouée de sauvetage...

Cependant la partie de crocket avait pris fin ; Lilia et le prince Michel Stritzia avaient mené la victoire et triomphaient l'un par l'autre, se rejetant gaîment tout le mérite du succès. On tirait au sort les combattans pour la partie suivante. Lilia était délicieuse dans un costume de velours bleu sombre et de loutre. Il y avait dans toute sa personne une harmonie, un rythme d'une infinie séduction, avec un imprévu, une soudaineté qui déconcertaient et tenaient en haleine. Quelque chose qu'elle fît, soit qu'elle se tînt à l'écart, un peu sauvage et altière, soit qu'elle se mêlât, au contraire, avec animation aux jeux ou à la conversation, partout où elle était on ne voyait qu'elle ; sans qu'elle parût même y prendre garde, elle devenait un centre de servile attraction. Ce jour-là, elle ne semblait occupée que du prince Michel, qui, pour la seconde fois, se trouvait son partenaire. Le hasard avait rangé Herbert dans le camp adverse ; bien à contre-cœur, il était le champion de Mme de Chintrey, dont les petits bras courts et dodus, engourdis par des emmanchures trop étroites, avaient fort à faire pour lutter contre la souple désinvolture de l'élégante Lilia. Cependant, les deux partis se trouvaient à peu près d'égale force, et peu à peu les

amours-propres s'excitant, on engagea des paris, et l'issue du tournoi devint chose d'importance.

Cette fois, la fortune favorisa Herbert; ce fut lui qui, par une série de coups hardis et habiles, décida le succès. Il y eut en son honneur un hurrah formidable des vainqueurs. Lilia jeta son maillet avec un geste de dépit très fringant : « Voilà qui s'appelle jouer, dit-elle, à la bonne heure!.. Ce n'est pas comme le prince Michel, qui ne se remue pas plus que l'obélisque... Notre défaite est son œuvre... Une autre fois, je me mettrai dans le parti de M. de Précy... J'aime les victorieux, moi! » Elle s'avança vers Herbert :

— Parfait! Admirable, monsieur!.. Et quel coup d'œil!.. Un vrai coup d'œil de grand capitaine,.. presque du génie!

On rentrait, et elle continua de marcher près d'Herbert de son pas élastique et rythmé. Ce qu'ils disaient? Des riens! Mais ces riens semblaient au jeune officier d'autant plus agréables qu'ils étaient assaisonnés de rebuffades au malheureux Michel, qui les suivait l'oreille basse et l'air tout déconfit. Cela dura toute la soirée, qui parut courte à Herbert.

— Quel regret de s'en aller! dit-il, quand approcha le moment du départ; j'aurais voulu que ce soir ne finît pas.

— Tout finit, répondit philosophiquement la belle Lilia.

— Par bonheur, il nous reste en perspective une série de réunions et de bals où vous viendrez, n'est-ce pas?

— J'en doute... Nous partons prochainement.

— Déjà?..

— Comment, déjà?.. Mais il y a tout à l'heure un long mois que nous sommes ici; vous figurez-vous que nous allons prendre racine au pied de ces vieilles tours?.. Il me semble déjà sentir la mousse pousser sur ma tête et des lézardes se faire dans tout l'édifice.

— Il vous sied de plaisanter, à vous qui emporterez en partant...

— Le soleil, n'est-ce pas?.. Eh! sans doute,.. on me l'a déjà dit en franco-moldave.. Que voulez-vous?.. Les raisins ne mûriront plus en mon absence...

— Ce que vous emporterez, mademoiselle, c'est l'intérêt de chaque journée, l'attente, le désir d'une rencontre,.. la poésie du rêve qui vous suit au passage...

— Eh! mon Dieu, le rêve me suivra de plus loin, voilà tout,.. la poésie n'en sera que plus aérienne... Il faut que tout finisse, mon cher monsieur de Précy, le bon et le mauvais, ce qui plaît et ce qui ennuie. On arrive pour repartir; on part...

— Pour revenir, j'espère?

— Peut-être oui, peut-être non!.. N'est-ce pas l'incertitude qui fait le prix de l'avenir? Qui voudrait d'une vie connue d'avance? Le peu qu'on en pressent est déjà bien assez triste!

Herbert se souvint qu'un jour Lucy lui avait dit : « On part, on revient, cela fait deux plaisirs; la vie est très amusante. » Il fut frappé d'entendre, tout au contraire d'elle, la belle et triomphante Lilia, tout enivrée de plaisirs et d'hommages, parler du mal de vivre. D'où lui venaient cette mélancolie, cette défiance?.. D'où venait à Lucy sa sérénité?.. Où donc était la source de son contentement intérieur, tandis que sa jeunesse patiente s'exhalait au pied d'une chaise longue dans l'atmosphère étouffée d'une malade? Renoncement ou illusion?

Lilia remarqua son silence : — Vous dormez? dit-elle en riant; ô poésie du rêve, voilà de tes coups!

— Je me demandais où peut donc être le bonheur, si vous ne l'avez pas.

— Le bonheur?.. Un mot!.. Un de ces mots dangereux, dont on boit l'ivresse, comme on boit le hachich ou l'opium, et qui nous inoculent le mortel dégoût de la vie vraie, des réalités basses, médiocres et journalières... On ne saura jamais tout le mal commis par ces deux perfides syllabes... Je voudrais qu'il fût défendu de parler de bonheur, quand personne ne peut ni le donner ni même le concevoir...

— Quoi?.. Déjà désabusée?.. Si nulle espérance, nulle illusion ne vous attirent ailleurs, pourquoi nous quitter? Qu'allez-vous chercher loin de nous?..

— Mais précisément le moyen de me passer de bonheur : des apparences qui trompent un instant, des dissipations qui agitent, le mouvement, le bruit, le changement de décors, la nouveauté des personnages, la comédie humaine et l'occasion d'y jouer un rôle le moins mauvais possible...

— Rien de plus?.. Naturellement, vous ne croyez pas à l'amour.

Elle se leva en souriant; et, avec une révérence :

— Ceci, monsieur, n'est pas de ma compétence; repassez dans dix ans. Peut-être alors pourrai-je vous répondre?

— Et d'ici là...

Avant qu'il pût achever, Mme de Chintrey précipita entre eux ses épaules rondelettes avec le trémoussement affairé qui lui était habituel.

— Chère belle, on veut absolument que je chante... Vous savez si cela m'est désagréable?.. Mais je n'aime pas à me faire prier... Et si vous voulez m'accompagner...

— Que chantez-vous? demanda Lilia, médiocrement empressée à se rendre à son désir...

— Cette vieille romance que vous aimez, *le Temps et l'Amour!..*

— Ah! oui,.. charmant et instructif... « L'amour fait passer le temps,.. le temps fait passer l'amour. » Cela est si bon à savoir...

Cependant, Mme de Montévant ne parlait plus de départ, et le mois de janvier allait finir. Dans le public, on chuchotait des bruits de mariage. Chacun s'attendait à voir Lélia devenir prochainement princesse Stritzia. Herbert, convaincu qu'une fois mariée, elle ne lui accorderait ni plus ni moins de faveur, était parfaitement résigné à l'événement.

Un jour qu'il arrivait pour dîner au Plessis, il s'étonna de ne pas voir Michel; il en fit la remarque. Lilia leva la tête, comme pour chercher en l'air quelque souvenir perdu : — Le prince? dit-elle, Michel Stritzia. Eh! mais,.. il est parti... Ne le saviez-vous pas?

— Tant mieux, pensait Herbert, on n'entendra plus parler de ce Valaque et nous jouirons tranquillement des dernières fêtes de la saison.

Le lendemain, comme il sortait, il rencontra d'Outreys, qui, l'air fort ému, l'aborda un journal à la main :

— Tu sais la nouvelle?.. Michel Stritzia s'est tiré un coup de revolver, hier, au Café Anglais. Il n'est pas mort, mais n'en vaut guère mieux. Désespoir d'amour, dit le journal.

— Ah! cette Lilia!

— Oui... elle a réussi à lui faire perdre la tête, et puis, un beau jour, elle l'a flanqué à la porte, Dieu sait pourquoi!

— Tout de même, elle doit être singulièrement remuée, la pauvre fille... L'amour jusqu'au suicide, cela ne se voit pas tous les jours.

Diverses raisons s'opposèrent pendant quelque temps à ce que Herbert retournât au Plessis; le jour où il s'y présenta, Mme de Montévant et sa fille se trouvaient seules, leurs hôtes ayant été obligés de s'absenter pour la journée. Il fut reçu dans le hall entre deux paravens où Lilia et sa mère se tenaient frileusement blotties.

— Ah! le voilà, dit Lilia en l'apercevant; bonjour! Entrez dans notre bastille et rendez compte de votre conduite... Pourquoi ne vous a-t-on pas vu depuis un siècle?

Herbert donna quelques excuses, le travail, la manœuvre... Elle l'interrompit avec un peu d'impatience : — Dites donc la vérité... C'est une chose étrange que les hommes ne puissent jamais dire la vérité vraie. Vous n'êtes pas venu à cause de cette sotte histoire... Sans rien savoir, vous avez pris parti pour le prince Stritzia et vous avez marqué votre indignation en nous privant de vos précieuses visites...

— Quelle idée!.. Je n'ai aucun droit de me faire juge en cette circonstance.

— Comme si l'on attendait d'avoir des droits pour se faire juge et lancer des verdicts!.. Ayez donc le courage de votre opinion...

— Vous le voulez?.. Eh bien! peut-être est-il vrai que cette affaire m'a fait songer... *Et nunc erudimini gentes!* Comme on dit au sermon... En voyant tomber les grands de la terre, les simples sous-lieutenans font des réflexions...

Mme de Montévant prit la parole : — Je vous assure, mon cher monsieur de Précy, que Lilia n'a rien à se reprocher... C'est une chose bien pénible... très pénible, vraiment!.. Mais elle a agi comme elle le devait... avec noblesse... car, voyez-vous, c'est une âme d'élite... ma pauvre enfant!

— Bon! voilà maman lancée, dit Lilia, qui semblait supporter avec peine les louanges de sa mère. Vous en avez pour longtemps de la liste de mes perfections, je vous en préviens.

— C'est qu'il est cruel vraiment, reprit avec une solennité croissante Mme de Montévant, et je souffre de voir cette innocente enfant blâmée, calomniée peut-être quand tous les torts sont au prince... Pauvre Michel!.. je ne lui en veux pas ; non, je lui pardonne, car l'amour l'a égaré... Vous l'avez vu?.. Vous savez comme il était près d'elle... On peut dire que c'était l'image du parfait amant... soumis, tendre, attentif...

— Seulement, s'écria impétueusement Lilia que les phrases filandreuses de l'ex-danseuse mettaient au supplice, ce parfait amant n'avait qu'un tort : celui d'être déjà marié...

— Marié?..

— Oui, monsieur... une femme et une demi-douzaine d'enfans ; voilà ce qu'il est venu nous conter un matin bien simplement en m'offrant de divorcer... Il paraît que ça se fait dans son pays, ces choses-là... Me voyez-vous détrônant cette fidèle épouse et faisant du coup six orphelins! Je l'ai mis à la porte, et, si j'avais eu la force, je l'aurais jeté par la fenêtre... Il serait, à l'heure qu'il est, au fond des fossés, au lieu de faire du mélodrame sur le boulevard avec un pistolet de carton : « Le drame du Café Anglais! » Il ne lui a manqué que de livrer mon nom aux journaux.

— Tu es impitoyable!.. il t'aimait réellement...

— Et quand cela serait?.. Que pensez-vous de cela, monsieur de Précy? Me blâmez-vous d'avoir renvoyé ce patriarche à sa tribu?..

— Vous l'aimiez? demanda Herbert brusquement.

— Qui? Michel Stritzia?.. Je ne sais, en vérité... Il ne me déplaisait pas et peut-être aurais-je pu, à la longue... Mais que sais-je de tout cela? Rien que la chanson de l'autre soir : « L'amour fait passer le temps, le temps fait passer l'amour, » c'est la grâce que je lui souhaite, à Michel. — Elle se laissa glisser sur le tapis et appuya sa tête sur les genoux de sa mère ; un rayon de soleil couchant,

rouge à travers les fines arabesques du givre, glissait par les vitraux et mettait comme un nimbe sanglant autour de son front, sur ses cheveux... Mme de Montévant, d'une voix grasse, roucoulante, émettait des banalités. Elle allait, elle allait; personne ne songeait à l'interrompre : — Quoi de plus divin que l'amour, l'amour pur?.. L'honneur?.. la vertu? qu'y a-t-il de plus grand? Mais on ne songe qu'au plaisir... Je ne parle pas des hommes comme vous, mon cher monsieur de Précy. Vous n'êtes pas, j'en suis sûre, de ces jeunes gens dissipés... qui s'abandonnent à leurs passions effrénées...

— Je n'en suis pas, madame... répondait gravement Herbert, qui regardait le rouge rayon glisser sur la joue et gagner l'oreille de Lilia, une petite oreille délicatement ciselée, enfouie à demi dans la forêt incandescente de son épaisse chevelure...

— Non, vous n'en êtes pas,.. je le sais... J'ai le don de lire les physionomies; il y a dans la vôtre une noblesse, une droiture, dans tout l'ensemble...

— Le malheur! s'écria Lilia, coupant sans façon les périodes arrondies de sa mère,.. c'est qu'il faudra recommencer...

— Recommencer?.. Quoi donc, mon ange?

— Oui, reprit-elle en se levant d'un souple mouvement et étirant ses bras avec un geste de fatigue et d'ennui; il faudra que je me marie...

— Est-ce un si grand malheur? demanda Herbert en riant.

— Heur ou malheur, cela sera; c'est inévitable... Et le moyen de vivre tranquille lorsqu'on n'est pas sûre du lendemain...

— Vous parlez du mariage comme d'un cataclysme...

— Elle parle comme une enfant, monsieur de Précy,.. une enfant innocente qui ne sait rien de la vie, du mariage...

— J'en sais assez pour craindre de te quitter, de prendre un maître,.. un inconnu,.. un idiot peut-être,.. un brutal... ou un jaloux...

— Vous imaginez-vous que nous soyons tous des monstres? Alors, pourquoi vous marier? Il n'y a pas de service obligatoire pour les dames...

— Et le ridicule? L'aspect lamentable d'une vieille fille solitairement desséchée?.. Non, non,.. il faut subir le sort commun et se jeter un beau jour, que cela plaise ou non, au hasard de l'abîme. Tout au plus peut-on choisir son heure et la couleur du paysage... Quant à l'abîme, il est de sa nature insondable et terrible. — Elle riait.

Mme de Montévant s'efforçait de convaincre le jeune homme que sa fille plaisantait; qu'elle avait le cœur le plus tendre, le plus sensible; qu'il suffisait avec elle de savoir s'y prendre.

— Qui le saura jamais? pensait Herbert.

Mme de Chintrey venait de rentrer, empanachée à son ordinaire et roulant ses épaules rondes d'un air empressé. — Bonnes nouvelles,

chères belles,.. bonjour, mon cher comte... Chasse au renard, jeudi; concert, dimanche et bal costumé la semaine prochaine... Est-ce assez pour vous retenir?.. Vous resterez, n'est-ce pas?.. Et baissant la voix d'un ton de mystère : il le faut, c'est sérieux!

— Sérieux?.. quoi donc? demandait Mme de Montévant alléchée.

— Ne cherche pas, dit Lilia; un nouveau prétendant, je le jure, un parti superbe, n'est-ce pas, chère madame?.. Ils sont toujours superbes, les partis qu'on propose...

— Ne riez pas, moqueuse : vous m'en direz des nouvelles,.. grande fortune, immense fortune, et...

— Quand je vous le disais! reprit-elle avec un sourire presque triste... Toujours recommencer,.. une fois, deux fois,.. cent fois,.. jusqu'à ce qu'enfin on saute,.. de guerre lasse, les yeux fermés... Allons nous habiller, mère... cette fois, du moins, ce sera pour l'amour de l'art... Il n'y a pas ici de prétendans à fasciner...

Elle sortit non sans avoir enveloppé Herbert d'un long regard indéfinissable...

Qu'y avait-il au fond de ses noires prunelles?.. Le savait-elle elle-même, cette froide et troublante fille?.. Était-elle complice des désirs, des espoirs, des ivresses qui s'allumaient à la flamme cachée sous ses longues paupières? Avaient-ils seuls en eux-mêmes leur poison, ces yeux charmans, et le secret de cet émoi subtil et délicieux qu'ils portaient au plus vif du cœur? C'est à quoi songeait Herbert, tandis qu'il courait à toute bride vers Saumur, sur la route sonore, rasée par la bise d'hiver; il était joyeux, son cœur battait, le sang courait plus vif dans ses veines; toutes ses pensées flottaient autour de Lilia, et tout en elle, ce soir-là, lui plaisait, son sourire inquiétant comme aussi bien son âme plus inquiétante encore? Avait-elle même une âme? Qu'importait? Telle elle était, telle elle devait être. Demande-t-on à la fleur d'expliquer sa beauté, son parfum et la fête exquise qu'elle offre au regard? Autour de lui, secoués par le vent, les squelettes dépouillés des arbres qui bordaient le chemin le saluaient de leurs bois heurtés avec un craquement sec comme d'un applaudissement moqueur. Un ciel gris sans étoiles, où la lune pâle semblait prête à s'évanouir dans un voile de vapeurs qui se formaient lentement; ses rayons défaillans, épars sur la route, donnaient au moindre buisson des airs de spectre. Et le jeune cavalier promenait allégrement sur ce paysage funèbre la belle humeur de sa pensée hantée d'une douce vision. Il excitait son cheval, le flattait de la voix et de la main; il se sentait fort, invulnérable, et trouvait la vie belle...

Plusieurs lettres l'attendaient dans sa chambre; sur la première, il reconnut l'écriture de Lucy. Pour la première fois, il tarda à l'ouvrir; pour la première fois, après l'avoir lue, il la reposa sur la table

avec un geste lassé, et, se renversant, la tête sur le dossier du fauteuil, il demeura le nez en l'air, l'œil vague, le sourcil froncé avec une mine assombrie. Toute son allégresse et son entrain avaient disparu. Que contenait donc la lettre de Lucy? Était-elle moins délicieusement tendre? Annonçait-elle quelque nouvelle imprévue, desagréable?.. Mon Dieu! non; elle était telle qu'il l'attendait : l'exacte peinture d'une âme patiente et fidèle, qui, doucement héroïque, traverse, sans défaillance ni murmure, les incidens monotones, les alternatives énervantes d'espoirs déçus et d'appréhensions croissantes qui accompagnent les lentes maladies : c'etait la tragédie journalière d'une vie vouée à mille soucis, liée de mille chaînes lourdes et mesquines. Au sortir du Plessis-Mallet et de l'ivresse légère qu'il y avait puisée, Herbert avait été pris d'un découragement subit, d'un insurmontable dégoût en respirant l'arome amer de sacrifice et d'âpre devoir qui s'exhalait de cette lettre... Il ressentait quelque chose de ce que doit éprouver un cavalier qui a pris de l'élan pour une joyeuse chevauchée et de brillans obstacles, et qui se trouve brusquement desarçonné, revenu de toute aventure et de toute fête et à pied, avec une longue route ouverte devant lui... L'avenir se déroulait à ses yeux en ternes perspectives, uniformes comme un interminable marécage. Sans avoir le courage de la relire, il prit la lettre de Lucy pour la ranger avec les précédentes; elle en cachait une autre dont la suscription était de la main de son grand-père... A peine y eut-il jeté les yeux qu'il poussa un cri... Sa grand'mère était mourante et demandait à le voir... Dès le lendemain, il partait pour la Bretagne...

VI.

Quand l'omnibus qui l'amenait du chemin de fer s'arrêta devant le Carmel, au bruit de la lourde porte criant sur ses gonds rouillés et de la sonnette qu'elle ébranlait, la vieille Manette accourut au-devant de lui, les yeux rouges de larmes et l'introduisit près de Mme de Précy; elle vivait encore, et son petit-fils, navré de douleur, put la serrer dans ses bras, baiser ses pauvres cheveux blancs, tout humides des sueurs de l'agonie; il se sentit reconnu, béni, remercié, aimé... Oh! aimé!.. qui jamais le chérirait ainsi, avec ce désintéressement, ce doux orgueil de mère, cette ferveur de pieuse tendresse, dont il lisait l'immortelle espérance dans ses yeux déjà voilés?

Il la pleura avec des larmes d'enfant, ces larmes torrentueuses qui bondissent en sanglots des jeunes cœurs, nouveaux élus de la douleur. Pendant la veillée funèbre, aux côtés de son

grand-père qu'on n'avait pu arracher du chevet de sa vieille amie, il lut par amour pour elle, par respect pour sa chère âme vénérée, les prières qu'il avait entendu souvent ses lèvres prononcer; du psautier au cuir lustré par l'usage, de ces feuillets usés, ses yeux se reportaient sur le profil affiné, creusé de la morte, dont la pâleur jaune tranchait avec le blanc mat du linge qui l'enveloppait, et de profondes, d'enfantines tendresses gémissaient en lui pour celle qui ne répondait plus. Où était-elle maintenant? Si près et si loin de ce qu'elle avait aimé! Sa pensée cherchait à la suivre dans les conditions incompréhensibles de son état nouveau, épouvantée du grand silence, de l'abîme sourd qui le séparait de ce tendre cœur toujours ouvert à sa voix.

Il revenait au livre où sont écrites les mystérieuses paroles de la vie éternelle, et s'efforçait de rentrer humblement dans les sentimens et la foi de son enfance; l'impossible, en ce moment pour lui, c'était le néant. Ses yeux se portaient sur son grand-père assoupi sous la double congestion du chagrin et de l'indomptable fatigue qui succède à l'inutile effort d'une lutte impuissante; avec un attendrissement de pitié, il contemplait ce front chauve encadré de chaque côté par une touffe de cheveux blancs frisés, et lourdement abattu sur la poitrine que secouait par instans un soupir convulsif; aucune larme pourtant n'était tombée de ses yeux rougis, brûlés par un feu intérieur. Sur le front blanc, comme sur un ivoire poli, oscillait la lueur tremblante des cierges; au dehors, un vent froid, sifflant, fouettait la vieille maison, en secouait les volets. Herbert reconnaissait tous ces bruits familiers à son enfance, le grincement de la girouette, le trot menu d'un rat dans le grenier, le son balancé de l'horloge; chaque objet lui était un souvenir; de chaque meuble il aimait les formes surannées, il connaissait l'usure de l'étoffe et jusqu'aux plus imperceptibles cassures; sur la pente des jours d'autrefois, son esprit, accablé, glissait peu à peu loin de la couche funèbre : c'était sa grand'mère qu'il cherchait et retrouvait dans le passé, c'était elle, et c'étaient aussi près d'elle d'autres figures mêlées aux souvenirs des lointaines années.

Parmi les plus chères, apparaissait Lucy, la Lucy d'autrefois avec sa robe brodée, ses petits souliers à bouffettes et ses cheveux qui ressemblaient à de la moire. N'était-ce pas elle dont la figure enfantine et la grâce exquise avaient introduit une première notion d'idéal, de poésie dans son existence un peu rustique, dans son âme fruste et orgueilleuse? Depuis sa courte apparition au Carmel, l'horizon s'était élargi devant lui, et, d'instinct, son intelligence, ses pensées, ses rêves s'étaient orientés vers elle; les yeux d'un bleu d'iris, si candides et profonds, avaient illuminé sa

route, et, maintenant, du fond de son deuil et de son premier chagrin, il se tournait vers elle, vers sa jeune tendresse, pour être consolé... Insensiblement, sans qu'il s'en doutât, des pensées d'amour le berçaient, s'épanouissaient timidement, recueillies et chastes, près de ce lit mortuaire : c'était la muette bénédiction de la grand'mère... Pas une fois l'image profane des dames de Montévant ne s'offrit à son esprit; la mort, visible et présente, avait chassé le souvenir de Lilia.

A la pointe de l'aube, M. Danvillers arriva. Quand, peu de jours plus tard, Herbert et lui quittèrent le Carmel, ils laissaient le comte de Précy très calme, sinon consolé; il avait repris ses occupations coutumières, recommandé à son petit-fils la lecture de certains chapitres de Hæckel, dont l'audace le ravissait; il lui avait même lu des fragmens d'un poème qu'il avait entrepris sur les métamorphoses du globe, où quelques beaux vers égarés parmi des descriptions à la façon de Delille, d'un style vieillot et froid, traduisaient tant bien que mal ses velléités naturalistes. Ce ne fut pas sans une compassion un peu dédaigneuse qu'Herbert fit cette remarque que le combat pour la vie absorbe si puissamment la force déclinante des vieillards, qu'il les rend presque insensibles. Et pourtant, il était à peine de retour à Saumur, qu'une dépêche lui apprenait la mort subite de son grand-père, enlevé par un coup d'apoplexie. Les larmes que les paupières arides n'avaient pas versées étaient retombées sur le cœur du vieillard et l'avaient étouffé. Chose étrange! le libre-penseur, le matérialiste, était mort dans l'église, alors qu'il revenait du cimetière, à la nuit tombante: le sacristain l'avait aperçu, courbé sur un banc, le genou fléchi, prêt à tomber; il n'avait eu que le temps de l'étendre sur les dalles, où il avait rendu le dernier soupir dans les bras du curé, son ami de longtemps.

Herbert dut reprendre une seconde fois le chemin de la Bretagne; il s'y trouva seul cette fois. M. Danvillers venait de partir pour Menton, d'où il allait ramener sa femme et sa fille.

Herbert demeura plus longtemps qu'il n'eût voulu au Carmel, retenu par des formalités d'affaires et dans une mélancolie nouvelle pour lui. Il ne connaissait pas la solitude, et il en ressentit une impression profonde. Dans la maison désertée par ceux qu'il aimait, le vide semblait se matérialiser et devenir en quelque sorte palpable; il y avait des instans où il était tenté de le repousser de la main. Il en eût été accablé si la forte vitalité de la jeunesse n'eût réagi puissamment. On n'est jamais tout à fait malheureux quand on n'a pas épuisé toutes les promesses de l'avenir, toutes les illusions de l'amour. Le printemps éclatait au dehors et poudrait d'une jonchée de fleurs les arbres décrépits; des souffles tendres fris-

sonnaient dans l'air, et sous la floraison neigeuse des cerisiers, parmi les chants d'oiseaux, les nids qui s'édifiaient de toutes parts, le jeune homme sentait son cœur frémir d'impatience; avec une sorte d'irritation de désir, il se demandait s'il lui faudrait vivre longtemps encore exclu des ivresses printanières.

VII.

Herbert, en quittant Saumur, avait obtenu un congé de vingt jours, et quinze déjà étaient écoulés avant que son notaire, un lent, circonspect et honnête notaire, eût fini de lui demander des signatures et de lui lire des actes en un jargon légal qui le rendait fou. Les choses étaient simples pourtant; il était seul héritier de la petite fortune de ses grands-parens, qui, réunie à ce qu'il possédait déjà, lui constituait environ dix-huit ou vingt mille livres de rente. Dès qu'il le put, il partit pour Paris, où la famille Danvillers se trouvait pour un peu de temps réunie. Il avait hâte de revoir Lucy; il désirait et redoutait à la fois de la trouver changée comme il était changé lui-même, car il sentait en lui une transformation; la subtile et capiteuse volupté qu'il avait respirée autour de Lilia avait laissé dans son imagination un trouble qui se mêlait à tous ses sentimens. Il lui venait des appréhensions de trouver sa cousine trop paisible, trop pure, trop loin de l'amour tel qu'il l'avait entrevu.

Dès qu'il la vit, il fut rassuré; elle était demeurée la même pourtant; mais, au prix de sa vie, il n'aurait pas souhaité qu'elle changeât d'un cheveu. En touchant sa petite main loyale et frémissante, il avait senti qu'elle était sienne toujours; quelque modifié que fût son cœur, Lucy le devinait, le comprenait : elle avait au plus haut point ces clartés intérieures que possèdent les âmes aimantes. Près d'elle, il sentait une sécurité, un contentement délicieux. Cette plénitude de joie se soutint deux jours; débordant d'allégresse exquise, incapable de se contraindre, il ne put se tenir d'avouer son amour et ses espérances à son oncle. M. Danvillers était préparé à cet aveu; il avait vu grandir et approuvé l'attachement mutuel des deux jeunes gens; leur mariage eût comblé ses vœux. Seule, la santé de sa femme y apportait un obstacle momentané. Il fallait attendre; les soins de Lucy étaient impérieusement nécessaires à Mme Danvillers, qui, dans son état de faiblesse et d'énervante langueur, n'aurait pu supporter d'être séparée de sa fille. Ils étaient d'ailleurs, Herbert et Lucy, l'un et l'autre si jeunes!

— C'est parce que je suis jeune que je suis impatient, mon cher oncle. Souvenez-vous de votre jeunesse...

Un faible sourire éclaira l'austère visage du magistrat :

— Ma jeunesse ne ressemblait en rien à la tienne ; j'étais chef de famille à quatorze ans, avec une mère veuve et cinq frères et sœurs en bas âge... Je n'ai connu de la jeunesse que le regret de l'avoir perdue...

Peu touché de cette comparaison, Herbert insista ; la santé de Mme Danvillers était moins gravement menacée qu'on ne le prétendait ; elle était entrée dans un état chronique qui, sans laisser prévoir une issue fatale, ne permettait pas cependant d'espérer une guérison prochaine ; c'était donc un atermoiement indéterminé, décourageant, que l'on exigeait...

— Lucy sait-elle la démarche que tu fais en ce moment ?

— Non,.. elle sait que je l'aime, mais elle ignore ma tentative près de vous.

— Eh bien ! je la fais juge dans sa propre cause ; qu'elle décide elle-même.

— Hélas ! je ne puis, répondit-elle, quand Herbert, palpitant d'espérance, vint faire appel à son cœur... Vous vous abusez sur l'état de ma pauvre mère, sans cela vous ne me demanderiez pas de la quitter en ce moment... Il lui faut s'exiler chaque hiver, loin de mon père, qui ne peut la suivre... Elle est habituée à mes soins... Que deviendrait-elle sans moi?.. Ayez de la patience, mon ami, mon bon Herbert...

Il restait assombri, la lèvre amère.

— J'admire toutes les bonnes raisons que vous avez de me repousser... Il serait plus sincère d'avouer que je ne suis rien à vos yeux ; mon bonheur et ma peine ne vous intéressent guère, et je ne compte dans votre vie qu'après toutes vos autres affections,.. vous, mon unique tendresse, mon espoir, ma vertu, mon courage... Vous verrez que, loin de vous, je ne ferai que des sottises... Ce sera votre faute,.. je deviendrai un mauvais sujet comme les autres... Vous serez bien avancée...

— Moi aussi j'attends, murmura Lucy timidement.

— Vous attendez si patiemment,.. cela vous coûte si peu... Vous ne savez pas ce que c'est que le cœur d'un homme jeune, dévoré de désirs, d'impatience, de rage... Vous êtes une bonne petite fille bien sage, qui raisonne et classe méthodiquement ses sentimens selon les préceptes de la prudence et de la raison... Je suis bien fou de vous aimer !..

— Ingrat !..

— Ingrat?.. parce que je suis malheureux?.. Que ne puis-je prendre les choses avec votre gracieuse indifférence !.. Je vous dirais : attendons tant qu'il vous plaira, ma jolie cousine... je ne suis pas pressé. Et j'irais me divertir avec les camarades, tout tran-

quillement... Si encore vous fixiez une date,.. six mois,.. un an même!

— Je craindrais de vous tromper, Herbert,.. et de vous sembler fausse ensuite...

— Alors, c'est l'indéterminé, l'infini!.. l'équivalent d'un refus... mieux vaudrait le dire franchement. — Elle l'écoutait navrée. — Si vous m'aimiez, reprenait-il,.. si seulement vous pouviez comprendre combien je vous aime!

Les reproches alors se fondaient en tendresses, et pendant quelques instans, ils goûtaient de nouveau l'incomparable délice des jeunes amours devant qui restent ouverts, par delà tous nuages et tous obstacles, les grands chemins de l'avenir...

C'est ainsi qu'ils se quittèrent, passionnément, douloureusement.

VIII.

M. de Précy retourna à Saumur très morose; le chagrin chez lui, quand il provenait d'un désir contrarié, tournait aisément à l'aigreur; comme Lucy était au fond de toutes ses pensées, elle devint l'objet de ses colères. Au fond, il l'adorait pour sa résistance, pour cette douce et patiente immolation d'elle-même à un pieux devoir, mais il lui pardonnait difficilement de l'entraîner lui-même dans son sacrifice. — La vertu est une belle chose, pensait-il amèrement; avec tout cela, la jeunesse passe.— Ses lettres se ressentaient de l'état changeant de son âme: l'impression du soir était rarement celle du matin; souvent, il déchirait la page commencée, tantôt trop dure, tantôt trop résignée à son gré... Il arrivait alors que la correspondance se ralentissait, ou bien, les lettres retouchées, refroidies, calculées ne reflétaient rien de son cœur. Cet état de marasme rejaillissait sur tout; la vie militaire ne lui plaisait plus autant, ses camarades lui semblaient bruyans et monotones; les grossiers plaisirs des sens le tentaient, et bien qu'un dégoût le retînt encore, le malaise de sa robuste jeunesse comprimée, l'absence de tout appui moral, les exemples qu'il avait sous les yeux, tout contribuait à ruiner la forteresse intérieure où s'était réfugiée jusqu'à cette heure l'honnête fierté de son cœur.

Il n'avait pas revu les dames de Montévant; elles avaient quitté l'Anjou; il avait reçu de la mère, à l'occasion de son double deuil, quelques phrases d'une sentimentalité pompeuse et banale. Lilia n'avait pas donné signe de vie, et Herbert n'en avait ressenti ni surprise ni peine.

A la vérité, il n'avait guère pensé à elle pendant ces longues semaines troublées de voyages, de deuils et d'amour et de projets. Maintenant qu'il s'ennuyait et tombait en langueur, le souvenir de

Lilia lui revenait, dans ces lieux remplis d'elle, où chaque coin de pays, chaque heure de la journée, rappelaient un plaisir, une rencontre, où son nom sur les lèvres de tous marquait la trace de son brillant passage. Elle lui apparaissait poétisée par l'éloignement, divinement parée et jolie, comme dans une apothéose, au milieu de sa cour prosternée et idolâtre. Il la regrettait; il regrettait en elle le drame de chaque journée, la péripétie imprévue,.. une énigme, dont le mot changeait à toute heure, un stimulant suprême pour l'amour-propre toujours en éveil près de cette singulière fille, dont les qualités et les défauts étaient si industrieusement emmêlés qu'on ne savait où commençait le mal, où finissait le bien. C'était un travail de l'observer, un autre, d'analyser ce qu'on avait entrevu, et chaque jour le travail était à refaire, car le lendemain, presque inévitablement, donnait un démenti à la veille. Comment s'ennuyer près d'elle? De quel secours elle lui eût été pour l'aider à passer ce long été insignifiant et morose!..

Il coula pourtant, heure par heure, jour par jour, sans hâte ni retard, cet été impartial, célébré par les uns, maudit par les autres.

A l'automne, Herbert fut nommé lieutenant au 12e régiment de dragons, en garnison à Chartres. Avant de s'y rendre, il alla embrasser sa tante et sa cousine, qui partaient pour Madère. Les deux jours qu'il passa près d'elles furent attristés par des plaintes, des récriminations, moins encore exprimées que ressenties et qui pouvaient se résumer en ces trois mots : « Si Lucy m'aimait. » — « Si Lucy voulait, » et que son front soucieux et le sourire ironique traduisaient mieux que des paroles. Il venait de les quitter encore tout vibrant des adieux et des larmes de Lucy, et s'en retournait fiévreux le long du quai de la gare, lorsqu'il aperçut devant lui, en costume de voyage, Mme de Montévant et sa fille. Un homme grand, maigre, d'un visage hautain et fatigué, les escortait. Herbert vit qu'il était reconnu et, malgré son désir d'être seul en ce moment, il s'avança pour les saluer. — Ah! monsieur de Précy, s'écria la voix claire de Lilia; bonjour!

— Cher monsieur de Précy, nous avons appris avec chagrin,.. beaucoup de chagrin,.. je vous assure! le double malheur...

— Et que faites-vous ici? reprit Lilia, coupant à son ordinaire, sans le moindre respect, les périodes maternelles.

Herbert répondit qu'il était venu faire ses adieux à des parens qui partaient...

— Des parens?.. Il vous reste donc encore de la famille?.. Alors, vous n'êtes pas si orphelin que nous pensions... Connaissez-vous lord Mac-Lean?.. Milord, le comte de Précy-Plantagenet.

Les lourdes paupières tombantes de lord Mac-Lean s'abaissèrent

dans un acquiescement dédaigneux, comme s'il consentait par pure condescendance à l'existence du jeune officier. Celui-ci salua avec raideur et tourna les talons. Lilia fit quelques pas à ses côtés, abandonnant le noble lord aux bons soins de Mme de Montévant.

— Ainsi, vous voilà dragon! C'est joli, le casque... Et Chartres?.. On y fait des pâtés d'alouettes, il me semble?.. C'est une ressource... Et puis, ce n'est pas loin de Paris; on vous verra cet hiver?

— Puisque vous partez?..

— Nous reviendrons.

— Vous emmenez ce lord,.. une nouvelle victime, n'est-ce pas?

— Justement;.. il ne vous plaît pas, ce bon Tristan?

— Je le trouve abominable... Il vous gâtera le paysage...

— Au contraire,.. j'ai du goût pour les glaciers... Alors, c'est convenu? rue de Monceau, cet hiver, de cinq à sept, tous les jours.

Elle lui tendit la main et serra la sienne très fort, à l'anglaise.

— Au revoir!.. Amusez-vous bien dans votre pâté de Chartres.

— Je penserai à vous.

— Je ne vous le conseille pas... Penser aux absens, c'est perdre son temps;.. ce n'est pas le moyen de trouver le bonheur...

— Où donc, alors?.. Dites-le-moi bien vite pendant que la cloche sonne...

— Dans les alouettes... Vous verrez, les petits plaisirs qu'on tient valent mieux que les plus belles chimères...

Elle s'élança dans le wagon, puis se pencha en riant à la portière et fit de la main un signe amical; elle cachait à dessein la noble figure insolemment froide de lord Mac-Lean, qui se tenait debout derrière elle.

Les premières semaines à Chartres passèrent sans trop de peine; la nouveauté des lieux, des personnes, les visites officielles, le service, occupèrent le temps et l'attention du nouveau lieutenant; puis il commença à sentir l'ennui et le malaise d'une situation indecise. Son avenir était à la fois fixé et vague, il restait en suspens; Herbert ne se sentait plus libre; la certitude et l'imprévu lui manquaient également. Cette ambiguïté lui était insupportable. Il pensait sans cesse à Lucy, mais avec découragement et fatigue. Son image lui apparaissait comme pâle et diminuée dans un lointain de nuages, ombre qui toujours se dérobait quand il croyait la saisir. Et ils auraient pu être si heureux, si elle avait su vouloir! C'était une âme douce et tendre, une créature charmante, mais elle aimait trop faiblement et le berçait de mols espoirs, de caressantes paroles, et elle ajournait sans scrupule son bonheur au temps où elle n'aurait plus personne à lui préférer. Ces pensées chagrines se trahissaient dans ses

lettres ; il avait rougi d'abord d'en laisser soupçonner une partie, puis, la douceur de Lucy l'encourageant, il renchérissait maintenant de dureté dans l'expression de son mécontentement.

Dans ses fréquens voyages à Paris, il voyait souvent M. Danvillers, et il y eut entre eux plus d'un choc sensible. Les plaintes un peu amères, les allusions d'Herbert lui attirèrent quelques vives répliques. Il en résulta un refroidissement réciproque des relations sous la courtoisie des apparences.

Lucy avait une sensibilité trop fine pour ne pas souffrir de ces froissemens, pour en méconnaître la cause ; le caractère impérieux et impatient de son cousin s'irritait de cette sorte d'impasse où ils se trouvaient engagés ; elle s'empressa avec une simplicité généreuse de lui rendre toute liberté sans lui permettre pourtant de douter un seul instant de son cœur : — « Je crois que nous sommes trop jeunes, — trop séparés par la vie pour des vœux éternels, lui écrivait-elle. Je vous aime tendrement, mon cher Herbert, et je prétends que vous m'en sachiez beaucoup de gré, car je ne m'y trouve point en conscience obligée. Gardez, je vous prie, la même indépendance, afin que nous ayons le droit d'être fiers l'un de l'autre si nous nous retrouvons un jour également fidèles à notre tendresse d'enfant. Si, au contraire, nos destinées devaient être séparées, sachez, mon cousin, que rien ne pourra m'empêcher de vous aimer, et de faire des vœux pour votre bonheur. »

Comme elle l'avait finement pressenti, l'humeur ombrageuse d'Herbert fut apaisée par cette liberté qui lui était affirmée, et il se sentit d'autant plus attaché à Lucy, qu'il s'y trouvait moins contraint : toute chaîne, même la plus chère, semblait lourde à cet esprit inquiet.

A partir de ce moment pourtant, les lettres de Lucy devinrent à son insu plus circonspectes ; la sécurité, l'heureuse confiance du passé, lui manquaient. Seule, en un pays étranger, près d'une malade, à qui elle cachait soigneusement ses soucis, aux prises avec le tourment de l'exil et d'une lutte vaine contre un mal qui s'éternisait sans laisser d'espérance, dévorée d'inquiétudes, elle perdait courage. Sans douter d'Herbert, elle osait à peine lui parler de l'avenir, de peur de le lier par sa confiance même. De son côté, il sentait cette contrainte, où il voyait un blâme indirect, une façon de lui faire comprendre qu'il avait démérité... Il y répondait avec raideur en termes mesurés et froids qui lui coûtaient beaucoup et qui perçaient de tristesse le cœur aimant de Lucy. Ce malentendu, en se prolongeant, les rendait l'un comme l'autre infiniment malheureux.

***.

(*La deuxième partie au prochain n°.*)

LA

POLITIQUE DE ROBESPIERRE

I[1].

Lorsqu'au mois de septembre 1793 la Convention mit la Terreur à l'ordre du jour, elle décréta du même coup que Robespierre serait dictateur. Il était l'homme de ce régime, ou plutôt il était la Terreur même personnifiée dans son équivoque : le gouvernement de la peur par la peur, — et dans son absurdité : l'idée qu'en exterminant un certain nombre de Français on transformerait les autres en Spartiates selon l'imagination de Plutarque, ou en Genevois selon les abstractions de Rousseau. Danton avait réclamé la dictature du comité de salut public; les montagnards organisèrent cette dictature après qu'ils se furent assurés que Danton en serait exclu. Ils l'avaient nommé, le 25 juillet, président de l'assemblée. Cette élection constata la ruine de son crédit. Il eut 161 voix sur 186 votans : les chiffres les plus faibles qu'un président eût encore réunis. Son rôle était fini. Tout ce qui l'avait perdu : son empirisme, le décousu de sa vie, ses reviremens soudains, l'exubérance de sa parole, le prestige même de son audace, le ton de commandement, ce fond d'homme d'État qui se

(1) J'ai employé pour cette étude les ouvrages généraux de Louis Blanc, de Quinet, de M. Taine; les monographies de MM. Hamel sur *Robespierre;* Robinet sur le *Procès des Dantonistes;* d'Héricault sur la *Révolution de thermidor;* de Martel sur *Fouché;* colonel Jung sur *Bonaparte;* Frédéric Masson sur le *Département des affaires étrangères;* les papiers trouvés chez Robespierre, les correspondances de Barthélemy, publiées par M. Kaulek; celles des envoyés de Venise, publiées par Romanin; les Mémoires de Thibaudeau, de Miot, de Ségur; les documens manuscrits des Affaires étrangères et des Archives nationales.

découvrait jusque dans ses discours les plus véhémens et annonçait, dans le tribun, le gouvernant et le maître, tout cela, par contraste, fit ressortir peu à peu et éclaira comme de reflet la figure terne et le personnage étriqué de Robespierre. Robespierre se présentait comme un philosophe ennemi des grands, méconnu des heureux et des riches, à l'aise et à sa place seulement parmi les petites gens, inquiet des forts, rogue avec les hautains, empressé près des humbles, toujours préoccupé de leur bonheur, austère, sentimental, sans gaîté, par-dessus tout probe, sobre, chaste, économe, incorruptible, ce qui lui élevait un piédestal de vertu dans un siècle de libertinage cynique et de vénalité. Il est le zélateur de cette égalité jalouse qui, sous prétexte de niveler le monde, l'avilit devant soi. Mais ce *moi* haineux et haïssable, dont il fait son dieu, il le dissimule dans une sorte d'effusion de son âme en celle du peuple. Sincère d'ailleurs en ce sophisme de sa mission, il se croit appelé à régénérer le monde. Il porte le secret du salut de l'humanité. Il le révélera quand l'heure sera venue; il agit avec la certitude qu'il le possède. Il a, dans sa pensée, un fond de mystère qui attire les imaginations; dans sa parole, un fond de dogme qui subjugue les esprits; dans sa conduite, une logique qui les enchaîne. La clarté est funeste dans les révolutions : elle ne montre que des abîmes et des chemins périlleux; Danton était trop clair et trop définitif. Il montrait trop de hâte d'achever la révolution; il laissait trop peu de champ aux utopistes et aux brouillons.

« Vous demandez, s'écriait Jean-Jacques, s'il existait un complot. Oui, sans doute, il en existe un, et tel qu'il n'y en eut jamais et qu'il n'y en aura jamais de semblable. » C'est le complot de la nature des choses contre l'utopie. C'est ce complot-là qui empêchait l'ordre de sortir du règne des anarchistes et le bonheur du genre humain du règne des révolutionnaires. Robespierre le dénonçait incessamment. La délation était tout son génie; mais ce génie était précisément celui qu'il fallait pour devenir prophète au club des jacobins. Robespierre rejetait sur les ennemis de la secte l'impuissance qui était le fait des sectaires eux-mêmes. Leur vanité, leurs chimères, leurs haines, tout incitait les sectaires à le croire. Chacun d'eux s'exaltait et se divinisait en lui. Son prestige se soutenait du préjugé de tous. Robespierre s'insinuait avec cette fourberie consommée que les plus fameux imposteurs ont mêlée au fanatisme. Il se proposait au peuple comme le dictateur fidèle de ses volontés. Avançant ainsi devant la foule, précédant l'arche et semblant conduire le cortège, il donnait à ceux qui le poussaient l'illusion d'une marche rigide, droit devant lui, parce qu'il marchait droit devant eux. A l'inverse de ces généraux d'armée qui

s'attribuent l'honneur d'une victoire remportée par leurs soldats et se vantent d'avoir disposé des actions dont ils ne sont que les témoins, Robespierre transformait son avènement même en un sacrifice perpétuel de sa personne à la cause populaire.

Il menait le club des jacobins, maîtrisait la Convention et gouvernait le comité de salut public; mais il n'agissait que pour fanatiser, et il ne régnait que par la guillotine. C'est toute la Terreur, et c'est aussi toute l'œuvre de Robespierre. La Convention et le comité de salut public firent, en même temps, autre chose : la Convention décréta et le comité organisa la défense nationale ; mais Robespierre n'y fut pour rien, et la Terreur n'y intervint que pour la paralyser. Le comité de salut public était, dans son intérieur, un conseil fort discordant. Il se composait de douze hommes, tous passionnés, mais de passions diverses, dont l'omnipotence commune ne fit qu'attiser les rivalités et aiguiser les dissidences. D'un côté, les fanatiques, les *triumvirs,* comme on les nomme, qui ont le département de la Terreur. Robespierre, avec ses deux séides : Couthon, qui est son audace, et Saint-Just, qui est sa pensée. Derrière eux, les épiant, les éperonnant, leur soufflant la mort, les hommes de sang, Billaud-Varennes et Collot-d'Herbois. Puis, pour compléter le groupe des terroristes, Prieur de la Marne, leur émissaire; Hérault-Séchelles, leur complice; Barère, leur coryphée; ces deux-là prêts à tout : Hérault, pour qu'on le laisse vivre; Barère, pour qu'on le laisse déclamer : intelligence servile, plume prostituée, parole esclave, conscience vide, œil sans regard, bouche toujours souriante au mensonge. Ils forment la majorité, mais c'est en dehors d'eux que s'opère la vraie besogne d'État. Tout l'État est dans les armées; c'est le groupe des hommes de la guerre qui fait l'efficace du comité : Robert Lindet, né administrateur ; Prieur de la Côte-d'Or, officier du génie ; Jean-Bon-Saint-André, ci-devant pasteur au désert, fait pour l'action. Au milieu d'eux, représentant dans la révolution la race des grands serviteurs de l'État, comme Robespierre y représente celle des sophistes funestes, Carnot.

Son entrée au comité, qui sauva les affaires et sauva le comité même de l'exécration de l'histoire, se fit par une sorte d'inconséquence forcée des terroristes. On était au milieu d'août, pressé par la défaite, étourdi par le désordre même des efforts de la défense. Il fallait un homme pour la guerre, car la guerre ne s'ordonne point avec des phrases, et les décrets n'y sauraient suffire. Les terroristes redoutaient les militaires : ils en peuplaient les prisons, ils condamnaient les généraux vaincus et suspectaient les vainqueurs. Mais ils craignaient davantage Pitt et les émigrés. La peur, qui décidait de tout, décida du choix de Carnot, et ce fut Barère qui le proposa. Ce Figaro sanguinaire ne croyait point à ses gascon-

nades. Carnot et Prieur de la Côte-d'Or furent adjoints au comité le 14 août. Carnot était pur et effacé; il paraissait modeste; il n'avait pas l'allure militaire. La Convention l'accepta sans méfiance. Robespierre le subit. Carnot considérait que la révolution ne pouvait pas reculer sans s'anéantir. Son idéal républicain lui voilait les horreurs de la république. Dans le péril national, il n'envisagea que les nécessités de la défense. Il se renferma dans son rôle, se fit une sorte de stoïcisme d'État et s'imposa, comme un devoir de sa charge, cette capitulation de son humanité : laissant les terroristes guillotiner, pourvu qu'ils le laissassent défendre la France. Robespierre et Carnot vécurent ainsi près d'une année côte à côte, s'exécrant davantage, Robespierre à mesure que Carnot rendait plus de services; Carnot, à mesure que Robespierre commettait plus de crimes. « Je m'étais mis, rapporte Carnot, en position de l'appeler tyran toutes les fois que je lui parlais. » — « Ta tête, lui répondit un jour Robespierre, tombera au premier revers de nos armées! — Si je pouvais seulement, avouait-il à un de ses confidens, arriver à comprendre quelque chose à ces maudites affaires militaires, afin d'être en état de me débarrasser de cet homme insupportable! »

Ils ne faisaient guère que se coudoyer et ne travaillaient ensemble que dans les formalités. Le comité, ayant réduit les ministres à l'emploi de commis aux écritures, fut très vite débordé par les affaires. Le travail se divisa par la force des choses, et se divisa de plus en plus par le jeu même de l'institution et par l'opposition des caractères. Chacun y trouva son compte, les uns pour leurs passions, les autres pour leur conscience. Les triumvirs s'attribuèrent la haute politique révolutionnaire, les grands décrets de proscription et de massacres : c'est de leur officine que partirent les mesures chimériques ou atroces, improvisées au jour le jour, sous le coup de la colère ou de l'effroi, sous les suggestions de la jalousie ou dans le délire de la fièvre. Robespierre, dans les grandes occasions, Barère dans les communes, exposaient ces propositions à la tribune, les rattachant, après coup, à de vagues théories de nivellement humanitaire, et masquant de prétextes hypocrites l'arbitraire de leur tyrannie. Billaud et Collot suivaient la correspondance terroriste des départemens. Hérault, par calcul, Prieur de la Marne, par aptitude, se chargeaient volontiers des missions à l'intérieur. Jean-Bon prit la marine; Lindet et Prieur de la Côte-d'Or, les approvisionnemens; Carnot, l'organisation et les mouvemens des armées. Ils eurent des bureaux sous leurs ordres pour la levée et le rassemblement des troupes de terre, pour la flotte, pour les manufactures d'armes, pour les subsistances militaires et les munitions.

Le comité se réunissait, surtout dans les premiers mois, le matin à huit heures, et délibérait, lorsqu'il y avait lieu, sur les affaires générales. Les commissaires se rendaient ensuite dans leurs bureaux, leurs sections, comme on disait, pour y travailler. Vers une heure, ils allaient à la Convention. Les séances étaient courtes. Vers sept heures, les commissaires revenaient à leurs sections, et, dans la nuit, ils se rassemblaient en comité pour expédier les résolutions à prendre en commun. Ces réunions devinrent vite insignifiantes, puis elles devinrent rares. En réalité, il y eut dans le comité deux conseils qui siégeaient et agissaient chacun de son côté : les terroristes évitant de se compromettre dans les affaires de la guerre, les militaires répugnant à se souiller dans les affaires de la Terreur. Comme il fallait cependant conserver une apparence de délibération, on décida que, pour la validité d'un ordre, trois signatures suffiraient : sur ces trois signatures, la première, celle du commissaire spécial, était seule effective ; les autres n'étaient, la plupart du temps, que des *visas*. « Chacun, rapporte Carnot, expédiait lui-même ou faisait expédier dans ses bureaux les affaires qui étaient attribuées à sa compétence et les apportait à la signature ordinairement vers les deux ou trois heures du matin. »

II.

Il restait un ministre des affaires étrangères, Deforgues, qui ne faisait rien, sinon supplier le comité de lui donner des ordres. Le comité avait d'autres objets en tête. Barère, que l'on avait placé dans la section des relations extérieures, n'y comprenait rien ; Hérault, qui y avait été appelé du temps de Danton et que l'on y avait laissé, ne songeait qu'à éviter, par son inaction même, la suspicion de dantonisme et de diplomatie, suspicion déjà dangereuse et bientôt mortelle. Dans le fait, il n'y avait plus de négociations. Robespierre édicta qu'en principe il n'y en devait plus avoir. Il fit prendre, le 16 septembre 1793, un arrêté posant « des bases provisoires diplomatiques » : Pendant la durée de la guerre, la république n'aura de relations suivies qu'avec les États-Unis d'Amérique et les cantons suisses ; partout ailleurs que dans ces confédérations républicaines, elle n'emploiera que des agens secrets, des secrétaires de légation et des chargés d'affaires. Ces envoyés n'emporteront point d'instructions écrites. Cette disposition était inspirée par l'aventure de Maret et de Sémonville, que la cour de Vienne avait fait enlever pour s'emparer de leurs papiers et pour découvrir les plans de la république. Rien de plus aisé, d'ailleurs, à un gouvernement sans vues et sans amis que de s'en tenir à ces « bases diplomatiques » de Robespierre. L'arrêté du 16 septembre était un aveu emphatique d'impuissance.

Le même jour, tous les ci-devant nobles qui pouvaient se trouver encore dans les emplois diplomatiques ou consulaires furent révoqués. Les agens firent leurs preuves de ci-devant roture, mais ils n'en furent ni mieux instruits, ni mieux payés. Leurs traitemens, rongés par le discrédit des assignats, ne leur parvenaient que très irrégulièrement. Depuis que Danton n'était plus aux affaires, ils ne recevaient plus de directions. Leur correspondance, à partir du mois de juillet 1793, est une continuelle doléance sur ces deux articles, celui des ordres et celui de l'argent. A Constantinople, Descorches, que tout le monde accusait de corrompre le Divan, se voyait réduit à emprunter aux Turcs. Des frégates françaises de la station du Levant, étant en détresse, s'adressèrent à lui : « Sans moyens pour moi-même, rapporte-t-il, quel extrême embarras! Nulle ressource possible dans le commerce. Je confiai ma peine au reis-effendi, et aussitôt le grand seigneur ordonna qu'on me délivrât les fonds dont j'avais besoin. Deux fois il m'a rendu le même service. »

Le 4 octobre, Deforgues sollicita une décision sur les affaires de son département « dont la marche se trouve arrêtée depuis quelque temps. » Le comité eut alors une velléité d'action diplomatique. Il songea à organiser les émissaires secrets dont l'arrêté du 16 septembre avait décidé l'expédition. L'objet de ces émissaires devait être de renseigner le comité sur les dissensions des coalisés et de préparer à la république les moyens d'en profiter. Deforgues en écrivit, le 25 octobre, à Barthélemy, qui, dans son ambassade de Suisse, était le véritable ministre du dehors de la république : « Si, disait-il, on faisait entrevoir à telle puissance la possibilité de la dédommager de ses pertes, à telle autre celle de s'agrandir aux dépens de l'un de ses alliés, il est vraisemblable qu'on parviendrait bientôt à les désunir. » Cette dépêche montre qu'il y avait encore des gens prêts à sacrifier les principes aux intérêts, à s'approprier l'ancienne intrigue diplomatique et à faire marché de peuples et de territoires pour transiger avec les rois. Ces transactions étaient dans les nécessités de la politique, mais elles n'étaient point dans le *Contrat social*, et si on les accorde aisément avec les desseins de Danton, on ne saurait les accommoder aux dogmes de Robespierre. Toujours est-il qu'il n'y fut point donné de suite. Barthélemy répondit qu'il n'avait reçu aucune insinuation pacifique, qu'il n'entretenait « aucune correspondance » avec les pays ennemis, que toute correspondance même lui semblait, pour le moment, impraticable, à cause de « l'inquisition » que les gouvernemens exerçaient « sur tous les mouvemens des patriotes, des étrangers, des voyageurs et particulièrement sur les communications épistolaires. »

Sous l'empire des mêmes pensées qui avaient fait écrire à Barthélemy, le comité arrêta, le 11 octobre, qu'un crédit de 4 millions serait ouvert à Descorches « pour aplanir les difficultés » à Constantinople et persuader les Turcs de déclarer la guerre à l'Autriche. Descorches fut avisé, les 23 et 25 octobre, que si ces quatre millions ne suffisaient pas, il pouvait s'engager à de plus grands sacrifices. Cette dépêche partit trop tard. Le Divan avait appris la chute de Toulon, et l'ambassadeur russe, Koutousof, qui fit son entrée à Constantinople vers la fin de septembre, parvint vite, par ses présens et par ses menaces, à « faire évaporer les fumées qui étaient montées à la tête des Turcs. » Les 4 millions, d'ailleurs, n'arrivèrent pas : « Au point où en sont les esprits, écrivait Descorches, le 6 janvier 1794, la solution du problème est, je crois, dans les événemens. Que Toulon soit repris, comme nous nous en flattons dès à présent, qu'une flotte de la république nous rouvre la Méditerranée, et nous ferons ici ce que nous voudrons. » Les démarches de Descorches ne furent cependant pas perdues. Elles fournirent à la grande Catherine un prétexte pour refuser d'envoyer des Russes sur le Rhin : « Je ne puis, écrivait-elle en janvier 1794, car j'ai à attendre à tout moment d'avoir affaire aux Turcs. Descorches prêche la guerre avec les deux cours impériales à la fois. Or de ce salmigondis, il résulte que je dois être sur mes gardes et ne saurais faire marcher mes troupes dans des pays lointains en grand nombre. »

Cette annonce de 4 millions à Descorches épuisa toutes les ressources diplomatiques du comité de Robespierre. Le comité de Danton avait approuvé, le 16 mai, un projet de traité de neutralité armée et d'alliance éventuelle avec la Suède. Ce traité promettait aux Suédois, en cas de guerre commune, un subside de 18 millions tournois par an. Staël avait envoyé le traité à Stockholm, puis il était parti lui-même pour la Suisse après la révolution du 2 juin. Il réclama la ratification de son traité et ne parvint pas à l'obtenir. La république était trop à court d'argent pour payer des subsides. Le comité se contenta de recommander aux Suédois et aux Danois la défense de leur propre neutralité, c'est-à-dire de leur indépendance et de leurs intérêts. Il régla, avec ces deux nations, les rapports, bien réduits, du commerce français. Grouvelle résidait officieusement à Copenhague et trouvait dans le ministre Bernstorff un homme disposé à procurer, le moment venu, la paix générale. Mais il ne savait que répondre aux insinuations qu'il recevait, n'ayant, disait-il, sur les plans de la république que « des présomptions très bornées. » Il demanda qu'on l'éclairât. Deforgues lui écrivit, le 23 novembre, qu'en attendant « qu'un plan général fût définitivement adopté, » il s'en référait à ses lettres antérieures.

Les patriotes polonais s'agitaient et conspiraient une prise d'armes contre la Russie. Ils avaient des émissaires à Paris; un agent républicain, intelligent et informé, Parandier, les observait et correspondait avec eux. Ils sollicitaient un subside de 12 millions. Parandier appuyait leur demande : « Une révolution en Pologne, disait-il, seconderait la politique française, » retiendrait les Russes dans le Nord, y attirerait les Prussiens, inquiéterait les Autrichiens. Une Pologne indépendante entrait dans le système de la France, qui devait être de s'environner, au-delà du Rhin, « d'une ceinture de républiques fédératives. » Rien ne fit : « Les affaires de Pologne, considérées isolément, paraissaient alors si désespérées, écrit un témoin; la position des réfugiés polonais, quoiqu'avec une meilleure cause, paraissait si semblable à celle de nos émigrés, et nos moyens d'influence directs étaient si précaires et si faibles, que le ministre ne crut pas, pour le moment, devoir flatter des espérances qu'il eût été peut-être impossible de réaliser. »

Cacault, toléré à Florence, en expédiait une correspondance bien nourrie ; mais peut-être, disait-on au ministère, vaudrait-il mieux que Florence et Gênes fussent ennemies, « car c'est par là qu'il faudra pénétrer tôt ou tard pour venger les injures multiples de l'évêque de Rome. » A Venise, Noël, exclu comme étranger de la société des membres du sénat, et proscrit, comme Français, de celle du corps diplomatique, n'avait de communication avec personne et se voyait condamné à une existence « obscure et humiliante. » Soulavie ne faisait à Genève que des sottises. Genet, qui en fit davantage aux États-Unis, fut rappelé le 16 octobre : « Nos rapports avec les puissances étrangères, écrivait Deforgues, sont ceux d'une place assiégée. »

Tel était le vide des affaires. Robespierre, qui en avait, après coup, formulé le principe, jugea opportun d'en développer la théorie. Il lui importait de se poser en homme d'État. Il voulait prouver à la France que le génie politique de la révolution n'était pas mort avec Brissot et ne s'était pas effacé avec Danton. Il prétendait surprendre l'Europe en prouvant que l'homme le plus inaccessible à la corruption des cours était, en même temps, le juge le plus perspicace de leur duplicité. Il fit rassembler des notes par les commis des affaires étrangères et rédigea de la sorte un grand discours, qu'il lut à la Convention, le 27 brumaire-17 novembre 1793. Il loua les petits États neutres, la petite bourgeoisie européenne. Cette tradition de la politique royale s'accommodait de soi-même à son tempérament. Il rassura les Suisses, caressa les Américains, dénonça l'ambition artificieuse de Catherine et montra aux puissances secondaires le danger que leur ferait courir la chute de la France. Toute cette partie, très classique d'ailleurs, était écrite de l'encre des bureaux :

« Supposons la France anéantie ou démembrée, le monde politique s'écroule. Otez cet allié puissant et nécessaire qui garantissait l'indépendance des médiocres États contre les grands despotes, l'Europe entière est asservie : les petits princes germaniques, les villes réputées libres de l'Allemagne sont engloutis par les maisons rivales d'Autriche et de Brandebourg, le Turc est repoussé au-delà du Bosphore, Venise perd ses richesses, son commerce et sa considération,.. Gênes est effacée... » Robespierre soulignait l'éloge du Turc, « l'utile et fidèle allié de la France. » Le maître, en effet, avait écrit : « Ne vous appuyez avec confiance ni sur vos alliés, ni sur vos voisins. Vous n'en avez qu'un seul sur lequel vous puissiez compter, c'est le Grand Seigneur (1)... » La conclusion était qu'il fallait consolider le gouvernement républicain, et, le 18 novembre, Robespierre fit décréter que, « terrible envers ses ennemis, généreuse avec ses alliés, juste envers tous les peuples, » la république exécuterait fidèlement et s'efforcerait de resserrer encore les traités qui la liaient à la Suisse et aux États-Unis, et qu'elle ferait respecter par ses citoyens le territoire des nations alliées et neutres. Le comité se conforma à ce décret dans ses relations avec la Suisse et avec les États-Unis. Pour le reste, le discours de Robespierre n'était qu'une dissertation morte. Rien de ce qui suivit n'autorise à croire que Robespierre ait songé à pactiser avec l'Europe, à traiter de la paix sur le pied du *statu quo ante*, à cesser de faire aux États une guerre de prosélytisme ; qu'il ait pensé à ériger la France républicaine en tutrice de l'équilibre européen ; qu'il ait entendu renoncer aux conquêtes même révolutionnaires, en un mot, qu'il se soit approprié la politique que Danton avait fait consacrer par le décret du 13 avril. On sait peu de chose de l'histoire de la révolution et l'on y comprend moins encore si l'on s'en tient à la lettre des harangues de tribune, des affiches et des manifestes. Il faut considérer les actes. Ceux du gouvernement de l'an II conduisaient à la guerre à outrance et au bouleversement de toute l'Europe. Robespierre avait l'esprit trop court pour apercevoir que le plan de conquête qu'il attribuait aux monarchies, la république allait l'accomplir au profit de la France. Il n'avait de la logique que les formules ; les lignes de sa pensée étaient comme celles des géomètres qui ne sont ni larges ni profondes et qui ne paraissent aller si loin que parce qu'elles ne mènent à rien. Robespierre songeait si peu à négocier et à suspendre, sauf en Suisse et aux États-Unis, la guerre de prosélytisme, que, trois semaines après cette dissertation de chancellerie, il prononça, le 15 frimaire-5 décembre, une diatribe contre tous les monarques. Cet ouvrage-là était bien de son cru. « Les rois sont le chef-d'œuvre

(1) Rousseau, *Du Gouvernement de la Pologne*, ch. xv.

de la corruption humaine... L'arrêt de mort des tyrans dormait oublié dans les cœurs abattus des timides mortels, nous l'avons mis à exécution. » La Convention avait voté l'impression et la traduction du discours du 17 novembre qui réprouvait la propagande et invitait l'Europe à la paix; elle vota l'impression et la traduction du discours du 5 décembre, qui ne laissait aux rois, sans distinction de grands ou de petits, que le choix de la victoire ou de la guillotine. Les considérations de Robespierre sur l'équilibre européen n'avaient pas plus de valeur pacifique que ses homélies humanitaires n'en avaient de philanthropique.

Deforgues continua de dresser des plans de négociation et de solliciter des ordres. Ses desseins, comme il le reconnaissait, étaient empreints du machiavélisme le plus pur; mais, disait-il, il convient de parler aux « monstres qui gouvernent l'Europe... un langage qu'ils puissent entendre. » Il proposait d'entamer des affaires avec tout le monde à la fois et de tromper tout le monde, à l'exception de la Prusse; encore faudrait-il battre cette puissance pour l'obliger à traiter. On leurrerait l'Autriche en lui offrant la Bavière; l'Angleterre, en lui offrant les Antilles; la Sardaigne, en lui offrant le Milanais. Le projet se résumait en ces propositions : Angleterre et Autriche à exterminer, Bourbons d'Espagne à renverser, Hollande à ruiner, Prusse à vaincre, Russie à observer; Portugal, Italie, Allemagne, à intimider et à contenir; Suède, Danemark, États-Unis, Gênes, Venise, Genève, Suisse, Porte ottomane, à liguer et à réunir, au moins dans la neutralité. C'était l'appropriation aux circonstances du plan que les bureaux des affaires étrangères ne cessaient de préconiser depuis le commencement de la révolution, dont Dumouriez avait tâché de former un système et que Danton s'était assimilé. Deforgues en fit un exposé le 2 décembre 1793; il le renouvela en termes plus pressans, le 24 janvier 1794, mais sans plus de succès.

« A Dieu ne plaise, écrivait le 11 novembre celui des membres du comité qui passait pour le plus enclin à la diplomatie, Hérault, à Dieu ne plaise que nous pensions à entamer aucune négociation avec des despotes stupides et féroces qui ne doivent recevoir de nous que la mort pour toute transaction; mais, au moins, nous pouvons désirer d'être mieux instruits que nous ne l'avons été jusqu'à présent. » Carnot le réclamait avec insistance pour ses opérations militaires. Le comité revint aux agens secrets, qui étaient la seule combinaison praticable. Barthélemy fut chargé d'organiser ce service de renseignemens et d'en rassembler tous les fils. Il y réussit, non sans de grands efforts, dans l'hiver de 1793-1794, grâce au zèle et aux connaissances militaires de son secrétaire, Bacher, à l'activité de ses correspondans de Suisse, de Rivalz, en particulier. Il y eut

trois agens en Angleterre. Un ancien diplomate, d'un esprit ouvert, Caillard, écrivait d'Altona. Leurs rapports, joints à ceux de Grouvelle, à Copenhague, et de Parandier, à Leipzig, complétaient, sur les affaires d'Allemagne et de Pologne, un ensemble d'informations qui permit bientôt à Carnot de suivre et même de pressentir les grands mouvemens des coalisés.

Mais ces observateurs, gens circonspects par tempérament et par profession, ne répondaient nullement à l'esprit de l'arrêté de septembre. Ils renseignaient, ils n'agissaient pas. Deforgues eut l'ordre d'élaborer un plan plus vaste, plus révolutionnaire, plus conforme enfin, sinon au discours du 17 novembre, au moins à l'ensemble de la politique de Robespierre. « Les agens au dehors, dit un mémoire présenté au comité, ne doivent pas espérer grand fruit de leur mission, du moins quant à présent ; on ne peut compter qu'ils nous feront des amis. Les peuples ont le manteau du despotisme sur les yeux, et les événemens actuels ne sont pas faits pour le faire tomber. Mais s'ils ne nous font pas de bien, il faut qu'ils s'occupent de faire du mal à nos ennemis. » Des missions qui mêlaient l'espionnage, le prosélytisme, l'embauchage, la sédition, furent confiées, en conséquence, à une troupe d'émissaires, triés sur le volet, parmi les plus déterminés propagandistes des clubs. Ils étaient quarante-cinq à la fin de décembre. Leur nombre s'éleva jusqu'à cent vingt dans le cours de l'hiver. Leur correspondance est énorme, mais elle est consacrée presque exclusivement à la surveillance intérieure et à la propagande terroriste. Un très petit nombre de ces agens parvint à passer les frontières. Celles d'Espagne leur demeurèrent infranchissables. Plusieurs se répandirent en Allemagne : cinq ou six seulement ont laissé des lettres. Une trentaine partirent pour des destinations inconnues et n'écrivirent jamais. Les dépenses secrètes d'octobre 1793 à mai 1794 ne s'élèvent d'ailleurs qu'à 500,000 livres en assignats, et cette somme fut employée surtout à fomenter des agitations en France. Au fond, rien de suivi, rien de concerté, rien d'efficace en ces velléités de révolution cosmopolite.

III.

Cependant l'essentiel, la défense nationale, s'accomplissait, entre les mains de Carnot et de ses collaborateurs, par l'effort naturel de la nation française. « La volonté générale est toujours droite et tend toujours à l'utilité publique, » avait écrit Rousseau. C'était l'axiome fondamental de sa cité utopique. « Voulez-vous, ajoutait-il, que la volonté générale soit accomplie, faites que toutes les volontés

particulières s'y rapportent, et comme la vertu n'est que la conformité de la volonté particulière à la générale, pour dire la même chose en un mot, faites régner la vertu (1). » La vertu, c'est moi! pensait Robespierre. Il en concluait que la volonté générale voulait son règne. Comme la France s'y montrait rebelle, il tuait pour que la peur contraignît les Français à vouloir la vertu. Or il y avait bien réellement dans le pays, cette année-là, une volonté générale des Français, la plus déclarée, la plus constante, la plus salutaire qu'eût jamais manifestée une nation, et elle n'errait point. Mais elle n'était point que les terroristes régnassent en écorchant et en déformant la France. Elle était que la France fût indépendante, que les ennemis fussent chassés hors des frontières, que les émigrés ne rentrassent point avec l'ancien régime, que les *droits de l'homme* prévalussent, que la république triomphât, que la révolution fût garantie. Tout cela ne se pouvait obtenir que par la guerre ; c'est pourquoi il suffit d'appeler à la direction de la guerre un agent intelligent et probe de l'État pour que la nation s'ordonnât en armées disciplinées et vaillantes. La Terreur opérait simultanément avec la défense; mais elle opérait un autre ouvrage.

Au mois de janvier 1794, le territoire de la France était délivré, l'armée vendéenne écrasée, les séditions royalistes étouffées, les insurrections fédéralistes anéanties, Louis XVI et Marie-Antoinette n'existaient plus, les frères de Louis XVI étaient reniés ou abandonnés de l'Europe, les émigrés dispersés ou enrégimentés en mercenaires, la France les exécrait, l'Europe les délaissait. La nation française entière était en armes; les troupes s'exerçaient rapidement sous des chefs consacrés par la victoire. Hoche, Jourdan, Pichegru, Marceau, Kléber, Bonaparte venaient de surgir. Le temps des épreuves était passé, rapporte Soult : les armées étaient mûres pour l'offensive, et elles s'y disposaient. La coalition, un instant formidable, vacillait de nouveau et se lézardait. L'Espagne insinuait la paix en Danemark, la Prusse et la Hollande l'insinuaient en Suisse, les petits états d'Allemagne l'insinuaient partout. — Le roi de Prusse est las de la guerre, répétait Bernstorff à Grouvelle : si on lui avait promis de ne point passer le Rhin, il se serait retiré; il borne son rôle à défendre l'empire. Bernstorff offrait d'appuyer toutes les démarches qui seraient faites en vue de la paix. Il ne le proposait, disait-il, qu'à bon escient, et après s'être assuré que la pensée de la paix générale « était devenue, non une simple hypothèse, mais une mesure susceptible de quelque effet, du moment qu'elle ne paraîtrait pas devoir être repoussée par la France. »

(1) *Contrat social*, liv. II. ch. III. — *Discours sur l'économie politique.*

Les cours voyaient le pouvoir se concentrer en France. Jugeant ce gouvernement à la portée de ses coups, elles le jugeaient très puissant. Les causes profondes de la défense nationale de la France leur échappaient; elles ne savaient rien comprendre que par l'action de l'intrigue ou par celle du génie ; il leur fallait un protagoniste. Elles attendaient depuis près de deux ans le dictateur qui, selon tous les précédens, devait mettre fin à la révolution en usurpant la république. Dès qu'elles virent Robespierre sortir de la foule des démagogues, elles l'isolèrent aussitôt, rabaissèrent tout autour de lui et le grandirent démesurément, empressées de faire rentrer cette révolution inexplicable dans les explications coutumières de l'histoire, et comme soulagées d'apercevoir un homme. Les assimilations historiques, depuis les révolutions de Rome jusqu'à celle d'Angleterre, la plus récente et la mieux connue, entretenaient ce travail de fantasmagorie. Tout le monde en Europe avait lu l'*Essai sur les mœurs*. Princes, diplomates, généraux, ministres avaient, en apprenant le français, récité ou bégayé au moins l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre. Ils étaient prévenus, et c'est le fantôme de Cromwell devant les yeux, qu'ils consideraient l'image vague et incertaine de Robespierre que leur présentaient leurs gazettes. Tout leur semblait trahir en lui « le fanatique et le fourbe » de Voltaire, « l'hypocrite raffiné » de Bossuet; ils y ajoutèrent la profondeur, l'audace, la politique. Dans ses discours, même les plus creux, et jusque dans ses injures aux rois, ils découvrirent cet « appât de la liberté » qui sert à prendre les multitudes, ces « mille personnages divers, » ce docteur et ce prophète, qui servent à les conduire ; ils attribuèrent de la subtilité à ses actes les plus atroces et ils y reconnurent les moyens, encore mystérieux, de quelque grande entreprise que la fin justifierait. C'était leur morale, elle ne les offusquait point chez autrui, même sous cette figure. « Toutes les nations, avait dit Voltaire, courtisèrent à l'envi le protecteur. » Les cours attendaient seulement, pour courtiser Robespierre, qu'il daignât se révéler.

Si la Terreur n'était qu'un moyen de salut public, il fallait qu'elle cessât alors. Mais la Terreur n'avait pas d'autre motif que d'établir et de soutenir la suprématie des terroristes; elle devint plus féroce à mesure qu'elle parut plus inutile. Tous les ennemis de la république etaient brisés ; il restait encore des factions dans la république ; c'est contre ces factions que se tourna Robespierre, croyant n'avoir plus qu'elles à redouter. Il y avait les hébertistes, hiérophantes cyniques du culte crapuleux de la nature, qui prétendaient pousser jusqu'à son terme la souveraineté du *moi* : ils étaient la logique vivante de la Commune, et ils se proposaient d'accomplir la révo-

lution en la débauchant dans une grande orgie. Il y avait les démocrates autoritaires, les politiques et les pitoyables, ceux qui, avec Danton, jugeaient que l'on avait assez versé de sang, que l'œuvre de terreur était achevée, que le temps était venu d'arrêter la révolution et d'organiser la république. Le puritain propret, en Robespierre, abhorrait Hébert, Chaumette et les mystères de leur Raison lascive; le rhéteur, rampant sur les mots vides, détestait et redoutait la sève, la force d'action, l'invention pratique, l'esprit d'État, l'extraordinaire puissance d'assimilation que manifestait Danton. Hébertistes et dantonistes le menaçaient; il résolut de les perdre les uns par les autres.

Ce dessein voulait que la guerre continuât, car la guerre seule, avec ses périls, ses crises, son accompagnement sourd de complots, pouvait légitimer le gouvernement révolutionnaire. C'est pourquoi, le 22 janvier 1794, Barère, annonçant la libération complète de la frontière de l'est, ajouta : « Dans les guerres ordinaires, après de pareils succès, on eût obtenu la paix. Les guerres des rois n'étaient que des tournois ensanglantés. Mais dans la guerre de la liberté, il n'est qu'un moyen, c'est d'exterminer les despotes... Qui donc ose parler de paix? Les aristocrates, les modérantins, les riches, les conspirateurs, les prétendus patriotes... Il faut la paix aux monarchies, il faut l'énergie guerrière aux républiques. » Le 13 mars, Saint-Just dénonça à la vengeance du peuple deux factions, soudoyées par l'étranger, qui convoitaient la république, l'une pour la bouleverser, l'autre pour la corrompre. La Convention déclara tous les factieux traîtres à la patrie. Le 24 mars, Hébert et ses séides furent exécutés; le 5 avril, Danton et ses amis les suivirent sur l'échafaud.

Durant ces opérations, la politique chômait. Deforgues minutait des dépêches que le comité ne lisait point. Il obtint, à grand'peine, vers la fin de janvier, l'autorisation de répondre aux demandes réitérées d'instructions que lui adressait Grouvelle, au sujet des ouvertures secrètes du ministre espagnol à Copenhague. La réponse, qui est du 1er février 1794, fut que les insinuations de l'Espagne ne semblaient pas sérieuses et que le temps des négociations n'était pas arrivé. Staël vint à Copenhague; il y conclut avec le Danemark un traité de neutralité armée. C'était le premier chapitre d'une ligue des neutres. Un des secrétaires de Staël apporta le traité à Paris, annonça que la Suède armait 8 vaisseaux et 4 frégates, et rappela que la république avait promis des subsides. On ne l'écouta point. A Constantinople, Descorches attendait toujours ses quatre millions, et ne recevait pas même de dépêches. Cet envoyé, dit un mémoire de 1795, « était à peu près oublié et aban-

donné par le gouvernement. Les intrigues de nos ennemis le serraient de toutes parts ; il était dénué absolument de moyens pécuniaires. » Pendant les mois de mars, avril, mai, l'agent des patriotes polonais à Paris, Barss, multiplia ses démarches, et remit notes sur notes, soutenu, de loin, par les rapports de Parandier, et de près par Reinhard qui, rentré dans les bureaux, y suivait la correspondance de Pologne. Les Polonais avaient d'abord demandé 12 millions. Le 28 avril, Reinhard écrivit au comité qu'une somme de 500,000 livres leur serait infiniment secourable. Le comité en délibéra et voici sa réponse : « Point de fonds à envoyer. Des républicains armés disposent de toutes les richesses du pays. On peut entendre l'agent polonais, mais on n'a rien à traiter avec lui... on peut écouter sans rien promettre... »

Dans ces conditions, un ministre des affaires étrangères devenait superflu. Le 1er avril, le comité fit décréter qu'il n'y en aurait plus ; le 2, il fit arrêter Deforgues, suspect de dantonisme ; le 9, il institua un commissaire des relations extérieures, simple expéditionnaire. Robespierre présenta, pour cet emploi, un petit avocat de Lons-le-Saunier, Buchot, ignorant, stupide et de manières ignobles. La diplomatie était nulle, cet homme de rien se trouvait à sa place. Cependant la révolution polonaise allait éclater. Tous les nœuds de la guerre et de la politique se formaient en Pologne. Reinhard revint à la charge. Il fit décider, à la fin de mai, que trois agens secrets seraient envoyés en Pologne pour s'assurer des sentimens de Kosciuszko. Avant de soutenir cet allié, le plus utile de tous et le plus désintéressé, le comité voulait savoir s'il était pur et s'il pensait correctement sur le contrat social. Reinhard insinua que, quelles que fussent leurs opinions, les Polonais « se battaient de bonne foi contre leurs ennemis qui étaient aussi les nôtres. » Il proposa de leur envoyer 300,000 livres, et de leur servir un subside de 140,000 livres pendant quatre mois : « On nous fait déjà, disait-il, l'honneur de nous accuser d'avoir prodigué des millions pour faire naître cette révolution. En sacrifiant un seul million, peut-être, nous la sauverions. » Les émissaires ne partirent point, et l'affaire resta en suspens jusqu'au 13 juillet. Ce jour-là, Barss eut enfin une audience du comité, mais il n'en rapporta pas même des encouragemens. « La France, lui répondit-on, ne fera pas sortir la moindre parcelle d'or, elle ne risquera pas la vie d'un seul homme pour consolider la revolution de Pologne, si elle tend à un gouvernement aristocratique ou royal, ou à un changement de la dynastie régnante, ou à celui d'une mauvaise forme de gouvernement en une autre forme plus mauvaise encore. »

Quant à la grande expédition des agens secrets, il n'en subsis-

tait plus, dans l'été de 1794, que vingt et un émissaires, la plupart dans le dénûment et dans l'inaction. Leurs traitemens étaient portés en compte pour 123,000 livres ; mais les agens ne touchaient que des acomptes, à force de doléances ; presque tous se plaignaient d'être aux abois. Les quatre principaux, Rivalz à Bâle, Probst à Nuremberg, Schweitzer dans les Grisons, Venet à Lausanne correspondaient avec Barthélemy. Leurs renseignemens étaient aussitôt résumés et appropriés pour les opérations militaires. En politique, faute d'instructions et faute de relations, ils ne faisaient rien. Il y avait à Londres un agent, Duckett, qui publia des lettres de *Junius redivivus* à la fin de 1794. Il aurait pu servir utilement. Mais, dit une note de l'an IV : « Le gouvernement d'alors ne stimula en aucune manière le zèle, le courage et le dévoûment de D... Il fut, comme tant d'autres agens, abandonné à lui-même, sans direction. » En dehors de ces cinq correspondans, sur les seize autres, cinq n'écrivaient plus, le plus intelligent, le Grec Stamaty, se déclarait réduit à l'impuissance, trois avaient disparu, un fut rappelé, deux s'occupaient d'histoire naturelle, deux, Chépy et Dalgas, faisaient de la police à l'intérieur ou aux armées. « Ces divers agens, dit un rapport de l'automne de 1794 sur l'ensemble des missions secrètes, sont partis sans une instruction. Le comité ne fait jamais aucune réponse à leurs lettres... » « Les cartons du comité de salut public, section politique, étaient remplis de pièces et de rapports auxquels on ne songeait même pas à répondre. » « Nos tyrans, dit un autre rapport, étaient bien plus occupés des moyens d'appesantir sur nous leur joug de fer que d'opérer au Nord et au Midi une diversion qui eût pu nous être avantageuse. »

Il convient de faire une exception qui est significative. Le comité de Robespierre ne paraît s'être attaché qu'à une de ces diversions : elle consistait à conquérir l'Italie et à mettre en coupe réglée les richesses de ce pays. Ce projet, qui s'est accompli en 1796, a été souvent signalé comme une déviation du pur génie de la révolution, due à l'influence, toute corse, de Bonaparte. Il est contemporain de la guerre même de la révolution et il est sorti, tout mûr, des cartons des affaires étrangères. Bonaparte le reprit à son compte ; il en immortalisa le dessein par ses proclamations, et l'exécution par ses victoires. Kellermann, Cacault, Tilly l'avaient mainte fois suggéré. Caillard écrivait, le 1er avril 1794 : « L'Italie ne peut procurer de grands avantages, *hic et nunc*, qu'à une armée conquérante. Elle est abondante et riche en moyens bruts, dont le conquérant tirerait dès l'instant bon parti. Que nos armées entrent vite, si elles doivent passer les Alpes. Il s'agit d'une belle contrée au premier occupant. Les peuples voient que la coalition

ne tend qu'à les vexer, à les opprimer indignement. Il faut rompre ses mesures. L'on nous en saura obligation. » Le comité étudia ces projets, Robespierre s'y intéressa. Les opérations devaient commencer par Gênes. « Ce gouvernement, écrivait Robespierre le 16 juin, ne peut nous être favorable que par la crainte. Il faut donc, loin de chercher à le flatter ou à le gagner, exiger de lui des marques éclatantes d'estime pour la république et pour ses armées. » Ce fut l'objet d'une mission spéciale que Robespierre le jeune et le représentant Ricord confièrent à Bonaparte. Il la remplit du 15 au 21 juillet. Le bruit de ces projets se répandit en Italie. Les agens français le semèrent eux-mêmes, insinuant qu'ils répandaient l'or à profusion afin de disposer les esprits à la conquête. Venise trembla et envoya un émissaire à Paris pour scruter les intentions du comité. Cet agent, un Suisse, nommé Guissendorfer, fut reçu, au comité, par Robespierre et par Couthon : « Ils considèrent, rapporte-t-il, l'Italie comme un objet de premier intérêt; ils se flattent d'y trouver des moyens de subsistance par l'agriculture, des richesses par la spoliation de l'aristocratie, et ils comptent que cette diversion obligera les puissances à diminuer leurs troupes dans les Flandres et sur le Rhin... Venise ne sera pas attaquée directement, mais leur projet paraît être d'y susciter des troubles qui leur fourniront un prétexte pour y intervenir... » C'est déjà la politique de 1797, et en même temps qu'elle s'esquisse, paraît l'homme qui doit l'accomplir. Mais ce n'est qu'un intermède dans l'histoire du comité de l'an II. Robespierre avait des soucis plus instans où il s'absorba.

IV.

Hébert est mort; Danton est mort; la commune est acquise; la Convention est subjuguée; Robespierre a coupé toutes les têtes qui dépassaient son niveau; il a tout dévasté, consterné, écrasé autour de la « sainte montagne. » Cependant il ne se sent ni plus sûr de lui-même ni plus en sûreté dans sa place. Il n'a plus à ses côtés que ses séides : il commence à les craindre. C'est qu'il voit poindre parmi eux ces rivalités et ces dissidences qu'il a prétendu proscrire partout et à jamais. Ce ne sont plus, à la vérité, les factions des girondins ou des dantonistes; ce sont des factions plus élémentaires, plus irréductibles aussi, toutes de personnes, d'intérêts, de jalousie, où les idées n'entrent pour rien, même après coup et dans les discours. Robespierre voudrait un cortège d'élus, il n'a qu'une escorte de complices. Il soupçonne, il discerne en eux les fermens des « vices » et de la « perfidie » de ses ennemis vaincus. Il constate avec effroi que la brigue, la corruption,

l'athéisme n'ont point disparu du monde avec Brissot, avec Danton, avec Chaumette. Tallien semble même plus exécrable qu'Hérault : il est plus grossier et plus résolu. L'intrigue et l'incrédulité cynique de Fouché sont un danger de toutes les heures. Si Carrier poussait la perversité jusqu'à tourner contre la Montagne son génie de destruction? La bassesse même de Barère ne semble point une garantie, étant scélérate et fourbe, de sa nature. Les fantômes qui obsèdent l'imagination de Robespierre se multiplient autour de lui. Plus il grandit au milieu des hommes, plus il se sent environné de persécutions et investi de complots. Il ne peut être rassuré que s'il est seul, et l'isolement le remplit d'horreur. Il se juge poussé fatalement à la dictature, et il craint d'y parvenir. Il ne s'est élevé qu'en s'humiliant devant la foule, en promettant l'âge d'or, en dénonçant les scélérats qui en empêchent le règne. S'il s'avance sur le sommet, il se découvrira et se livrera lui-même à l'envie et au soupçon. Il continuera donc à tout niveler, exaltant les petits, avilissant les orgueilleux. Il cherchera son refuge inaccessible aux attaques, non dans la majesté d'un pouvoir imité de celui des rois, mais dans l'humilité cauteleuse du moine qui, du fond de sa cellule, blotti sous son froc, commande dans les génuflexions et, d'un mot prononcé tout bas, se fait obéir jusqu'aux extrémités de la terre. Une puissance si formidable que tous s'y plient, une personne si petite qu'aucun ne la jalouse : voilà son objet. La foi seule obtient cette obéissance, la religion seule donne ce prestige. Robespierre incline ainsi à la réforme religieuse par les mêmes combinaisons de peur, de calcul et d'utopie qui l'avaient conduit à la Terreur.

Il commença par réduire l'orgueil des militaires, qui grandissait avec leurs victoires. Hoche s'était permis quelque liberté de langage et d'allure : il fut arrêté le 12 avril. La politique, dit Billaud-Varennes quelques jours après, sera fondée sur la justice. « La justice est dans le supplice de Manlius, qui invoque en vain trente victoires effacées par ses trahisons. Quand on a douze armées sous la tente, ce n'est pas seulement la défection qu'on doit craindre et prévenir ; l'influence militaire et l'ambition d'un chef entreprenant, qui sort tout à coup de la ligne, sont également à redouter. » Cet avertissement donné aux armées, Robespierre s'occupa d'intéresser les prolétaires à la cité de ses rêves. Il multiplia les mesures destinées à procurer l'égalité des biens, à diminuer les grandes fortunes, à subvenir aux besoins des indigens, à rendre uniforme l'éducation de tous les Français. Saint-Just fut le principal artisan de cette tâche, distillant en dogmes sociaux ses amplifications d'écolier et ses songes creux de fanatique.

Cependant Robespierre méditait le *Contrat social*, au livre IV :

Des moyens d'affermir la constitution de l'état, chapitres VII et VIII, *De la censure* et *De la religion civile*. Ce livre ne l'avait jamais trompé : « Il y a une profession de foi purement civile dont il appartient au souverain de fixer les articles... Sans pouvoir obliger personne à les croire, il peut bannir de l'état quiconque ne les croit pas... Les dogmes de la religion civile doivent être simples... L'existence de la divinité puissante, intelligente, bienfaisante, prévoyante et pourvoyante, la vie à venir, le bonheur des justes, le châtiment des méchans, la sainteté du contrat social et des lois; voilà les dogmes positifs. » La convention décréterait cette religion, les citoyens la pratiqueraient, les méchans seraient confondus. La vertu étant à l'ordre du jour de la république, le grand pontife, chef de l'état et maître des cœurs, serait, en toute simplicité d'âme et en toute innocence de vie, le censeur des mœurs, l'inquisiteur des vices, le dispensateur de la justice et l'apôtre de la vérité. A cette hauteur, l'incorruptible deviendrait enfin l'invulnérable.

Le 18 floréal, — 7 mai 1794, Robespierre, — fit porter ce décret : « Le peuple français reconnaît l'existence de l'Être suprême et de l'immortalité de l'âme. » Voilà le dogme. L'inquisition suivit. Le 8 mai, Couthon proposa et la Convention adopta une loi de police générale qui plaçait toute la surveillance de l'état entre les mains du comité de salut public. Ces législateurs grossiers et infatués croyaient renouveler la face du monde, et ne faisaient en réalité que rejeter une société très raffinée et très civilisée dans les ornières primitives de l'humanité. Pour s'emparer du pouvoir, ils avaient eu recours au moyen élémentaire des chefs de peuplades sauvages : la peur. Pour consacrer et soutenir ce pouvoir, ils montaient à l'échelon supérieur des peuples barbares : le gouvernement théocratique.

La Convention ratifiait tout. Elle avait traversé, en quelques mois, toutes les époques du sénat de Rome. Elle semblait, comme ce sénat, n'avoir fait « évanouir tant de rois que pour tomber elle-même dans le honteux esclavage de quelques-uns de ses plus indignes citoyens, et s'exterminer par ses propres arrêts (1). » Les séances étaient précipitées et comme éteintes. Tous les députés qui y trouvaient quelque prétexte se réfugiaient dans les bureaux des comités d'affaires. Ils s'y claquemuraient, fermant les yeux et les oreilles aux mouvemens de l'assemblée, et n'en sortaient que pour porter, comme subrepticement, un rapport à la tribune. En toute matière politique, la convention attendait les injonctions du comité. Les triumvirs arrivaient, précédés d'une poignée de

(1) *Grandeur et décadence des Romains*, ch. XV.

courtisans, leurs affranchis, délateurs et spadassins parlementaires. Chaque député cherchait anxieusement à lire sur leurs visages « s'ils apportaient un décret de proscription ou la nouvelle d'une victoire. » On avait peur, dit un régicide. « On observait ses démarches, ses gestes, son silence même. La foule affluait sur la montagne. Le côté droit était désert, le centre rempli et silencieux. Il y avait des timides qui erraient de place en place, d'autres qui, n'osant en occuper aucune, s'esquivaient au moment du vote. » C'étaient les séances solennelles; habituellement, la salle demeurait presque vide. Le 5 avril, Amar avait été élu président par 161 voix sur 206 votans; le 26 mai, Prieur de la Côte-d'Or le fut par 94 voix, sur 117 présens.

Robespierre reçut toutes les adulations que la bassesse peut suggérer. Elles ne parurent jamais le rassasier, parce que jamais il n'y en eut assez pour apaiser ses soupçons. Si grande que fût la lâcheté de ses collègues devant lui, la peur qu'il avait d'eux la dépassait encore. Et cependant, il vint un jour où cette peur, son inspiratrice vigilante et sa conseillère infaillible jusqu'alors, se laissa surprendre par l'excès de la flatterie et de la servilité. Cet inquisiteur austère, toujours en scrupule sur lui-même et sobre de gloire, se laissa tenter, se débaucha pour ainsi dire et éprouva comme un étourdissement de vanité. La Convention avait, sur son désir, décrété qu'une fête solennelle serait célébrée le 20 prairial, — 8 juin, — en l'honneur de l'Être suprême et de l'immortalité de l'âme. Le président de l'assemblée devait y paraître dans l'appareil de grand pontife. Le 4 juin, Robespierre se porta candidat à la présidence. La Convention donna dans son plein. Les bureaux et les couloirs se vidèrent. Tous les députés qui se trouvaient à Paris vinrent confesser leur foi. Il y eut 485 votans, chiffre qui n'avait pas été atteint depuis la condamnation de Louis XVI, et Robespierre fut élu par 485 voix, chiffre qu'aucun président n'avait encore obtenu. S'il avait été le profond politique que l'on supposait, il se serait fait, dans ce triomphe, plus humble encore, se prosternant devant l'Être suprême, qui avait tout ordonné, et se perdant dans la foule du peuple souverain, image humaine de ce Dieu et instrument de sa providence. Mais il ne sut point se garder du vertige.

Le 8 juin, le ciel était radieux. Une foule parée, empressée, joyeuse, encombrait les places où devait passer le cortège. Pour la masse du peuple, c'était une journée de plaisir; pour tous ceux que la Terreur menaçait, une journée de répit. Paris, mis au régime de Sparte, se retrouvait soi-même et se montrait heureux, ne fût-ce que de vivre. Une estrade avait été dressée pour les conventionnels, devant les Tuileries. Robespierre, en habit bleu, poudré,

portant, ainsi que ses collègues, mais avec plus d'éclat, un bouquet d'épis de blé, de fleurs et de fruits, monta sur une tribune qui occupait le centre de l'estrade. Des chœurs de musiciens étaient disposés alentour. Au milieu de leurs chants, Robespierre célébra le Dieu qu'il avait donné à la révolution. Puis, les Conventionnels, au son des orchestres, descendirent dans le jardin et défilèrent devant le peuple. Le peuple acclama la Convention, l'orateur, la fête surtout. Robespierre marchait le premier, un peu en avant de ses collègues. Les acclamations l'enivrèrent. Il vit ses ennemis consternés, la république à ses pieds, la vertu encensée dans sa personne. Il s'oublia un instant, et cet instant de défaillance anéantit l'ouvrage de trois années d'astuce et de contention morale. La distance entre lui et les conventionnels s'accrut insensiblement de quelques pas. Ces quelques pas le perdirent. A le voir ainsi dresser sa tête grêle et jouer le maître devant la foule, les montagnards sentirent que c'en était fait d'eux s'ils ne le détruisaient pas. Chacun d'eux, en son for intérieur, médita de se défaire de lui.

C'étaient les plus acharnés suppôts de la Terreur; mais c'était la fatalité de la Terreur que, inventée pour assurer le règne des montagnards, elle ne pouvait se terminer que par leur anéantissement. Ils avaient prévalu, comme leurs pareils prévalent finalement dans toutes les démagogies, parce qu'ils n'apportaient dans la lutte qu'un fanatisme personnel, direct, simple, forcenés seulement pour leur propre compte, frappant droit devant eux et chacun pour soi-même. Le cynisme de leur langage, le réalisme de leurs conceptions, la lubricité de la vie de plusieurs, les rendaient abominables à Robespierre: ils lui profanaient sa Terreur, et il ne se trompait pas en pensant que sa vertu était un anathème vivant à leur corruption. Ils l'exécraient parce qu'il usurpait leur révolution, c'est-à-dire la souveraine licence de leurs instincts et de leurs haines, pour y substituer une discipline d'abstinence cagote, une extermination sacerdotale et puritaine; parce qu'il restaurait toutes les anciennes chaînes et les plus insupportables de toutes, Dieu, la conscience, l'immortalité de l'âme; parce qu'enfin il visait à instituer à son profit quelque chose de plus odieux pour eux que la dictature d'un tyran, le pontificat d'un censeur. Voilà ce que les Fouché, les Tallien, les Collot, les Barère, les Bourdon, les Lecointre, discernaient clairement dans la fête de l'Être suprême, et ils comprirent qu'ils n'avaient pas de temps à perdre s'ils voulaient prévenir les coups. Robespierre les en avertit. « Demain, dit-il, reprenant nos travaux, nous frapperons avec une nouvelle ardeur les ennemis de la patrie. » Et, en effet, le 22 prairial — 10 juin, — Couthon présenta la loi définitive de Terreur, qui complétait toutes les

précédentes et mettait la France entière à la discrétion des triumvirs.

Le tribunal révolutionnaire, dit-il, est paralysé par la lenteur des procédures : plus de formes, plus de preuves ni de témoins ni même d'aveux : l'évidence suffira, et le juge jugera de cette évidence. « Le délai pour punir les ennemis de la patrie ne doit être que celui de les reconnaître ; il s'agit moins de les punir que de les anéantir. » La patrie, ajouta Couthon, n'a pas seulement pour ennemis ceux qui conspirent avec les étrangers et les rebelles. Les plus criminels sont ceux qui cherchent « à dépraver les mœurs et à corrompre la conscience publique. » Tout citoyen est tenu de les dénoncer. Le comité de salut public peut les traduire tous et directement devant le tribunal révolutionnaire. Cette disposition visait les montagnards. Elle fut votée cependant; mais, le lendemain, Merlin la fit abroger. Robespierre était absent. Il revint, le 12 juin, s'indigna et menaça avec des mots terribles de sectaire : « Il ne peut y avoir que deux partis dans la Convention, les bons et les méchans. » Bourdon eut l'imprudence de protester : « Je ne suis point un scélérat ! » — « Je n'ai pas nommé Bourdon, répliqua Robespierre ; malheur à qui se nomme lui-même !.. Tallien est un de ceux qui parlent sans cesse avec effroi et publiquement de la guillotine comme d'une chose qui le regarde. » Merlin déclara que son cœur était pur. La Convention fit amende honorable, et rétablit l'article qui la livrait.

Robespierre a atteint son but : il est omnipotent. L'heure est venue de dévoiler son secret. Ces occasions durent peu. C'est à les saisir que se jugent les hommes d'État. Mais Robespierre n'a pas de secret. Il continue de tuer, immolant indistinctement royalistes, républicains, chrétiens, athées, maîtres, serviteurs, bourgeois, paysans, riches, pauvres, des pauvres surtout parce que à tuer au hasard, dans la foule, on en tue toujours davantage ; envoyant tout à son autodafé, le juif, le sorcier, l'hérétique, le musulman, l'incrédule, le superstitieux, le savant, l'insensé et jusqu'aux misérables qui se cachent et se taisent, suspects, en se cachant, de penser à mal, et, s'ils se taisent, de ne point dénoncer le crime. Robespierre a pu, par instans, s'effrayer de son ouvrage, s'effrayer surtout de n'en point découvrir le terme et de se voir voué indéfiniment à l'office de bourreau. Il a pu, dans l'horreur de cet office, se payer de l'illusion qu'en tuant davantage et avec plus de méthode, il arriverait à n'avoir plus besoin de tuer. Mais ce jour ne viendrait que quand tous les vicieux et tous les dissidens étant exterminés, l'unité de parti, l'unité de foi, l'unité de cœur existeraient en France. L'aberration même de ce projet que lui prêtent ses apologistes montre

l'impossibilité où il était de finir la Terreur. Il ne pouvait s'arrêter, parce que, s'arrêtant, il avait à redouter la vengeance de ceux qu'il avait épouvantés. Quant à jouer le grand jeu, à la Sylla, et à soutenir par la modération une dictature captée par la violence, il en était incapable. Danton, qui était l'audace même de la révolution, l'avait rêvé et n'en avait pas trouvé l'occasion; Robespierre, qui en avait l'occasion, n'en possédait pas l'audace. Le fait est qu'à partir du vote de la loi de prairial les exécutions redoublèrent. La seule maxime d'État qui ressorte du galimatias sinistre des harangues de ce temps est cette phrase de Barère : « Que les ennemis perissent, il n'y a que les morts qui ne reviennent pas. »

C'est pourquoi Barère et ses complices ne voulaient pas mourir. Leur tour approchait. La délation montait autour d'eux, et en eux-mêmes l'angoisse de l'échafaud. Ils éprouvaient ces affres de la guillotine dont ils avaient tourmenté leurs ennemis. Ils connaissaient les insomnies effarées, les tremblemens, la nuit, au moindre bruit de pas dans la rue, et, le lendemain, devant le maître, cette anxiété, la plus étouffante de toutes, de paraître avoir eu peur. Ils n'avaient ni l'enthousiasme sombre des girondins, ni le fatalisme de Danton, ni cette exaltation qui grandit leur propre chute aux yeux de tant de victimes et leur fit considérer dans la catastrophe de leur existence la nécessité d'une destinée supérieure qu'ils accomplissaient. Barère et ses complices avaient horreur de mourir, trouvant la vie bonne et ne se souciant de rien hors de la jouissance de vivre. Voilà tout le fond du complot qui se forma sourdement contre Robespierre dans le mois de messidor. Chacun de ceux qui se sentaient menacés par lui souhaitait qu'il pérît, espérant que d'autres le tueraient et n'osant point encore travailler directement à sa perte. Puis, personne ne paraissant y travailler, la peur les harcela tellement qu'elle leur fit une sorte de courage. Quelques-uns, les plus compromis, s'abordèrent au passage, insinuant des allusions. Ils se devinèrent plutôt qu'ils ne se firent comprendre, et la trame se noua peu à peu dans l'obscurité et dans les tâtonnemens.

V.

Les premiers nœuds se firent dans le comité même de salut public, entre Barère, Collot et Billaud-Varennes; ces terroristes ne se trouvaient de sauvegarde ni dans leurs talens, ni dans leur vertu, ni dans leur dévoûment, auquel ils croyaient encore moins qu'à tout le reste. La vanité, chez eux, aiguillonnait la peur. Ils étaient las d'entendre célébrer le génie de Robespierre; ils l'avaient me-

suré, et ils s'irritaient d'être ravalés au rôle de commis, sinon de valets du dictateur. Ils savaient que, le moment de l'action venu, ils trouveraient, pour le renverser, un appui dans leurs collègues de la section de la guerre; mais ils savaient aussi qu'ils étaient méprisés de ces collègues et que Carnot ne ferait rien pour substituer leur tyrannie à celle des triumvirs. Ils rencontrèrent plus de dispositions dans le comité de sûreté générale. Ce comité de haute police avait passé longtemps pour le cénacle, par excellence, des purs montagnards. Mais Robespierre tirant à lui toute la police, le comité de sûreté générale se vit annulé dans la Terreur, et par suite compromis. Cependant les dissidens redoutaient encore trop les triumvirs et ne se jugeaient pas assez sûrs les uns des autres pour hasarder l'attaque. Ils craignaient le courage froid de Saint-Just, la férocité de Couthon, et ils comprenaient que rien ne serait fait s'ils ne frappaient, du même coup, les trois associés. Ils attendirent l'occasion. Il se forma entre eux moins une conjuration proprement dite qu'une tendance commune à profiter des circonstances. Robespierre les soupçonnait; il essaya de les prévenir.

Il n'avait qu'une tactique, qui lui avait toujours réussi. Il l'employa contre eux. Le 13 messidor — 1er juillet, — il porta au club des jacobins une longue délation contre les corrompus, les indulgens, les forcenés, les indociles. L'insinuation de toute la harangue fut que le salut de l'État exigeait l'épuration des comités. Il précisa davantage le 11 juillet. Barère, ce jour-là, présidait le club. On raconte que, rentrant chez lui, consterné, il dit à Vilate, qui l'avait suivi : « Je suis saoûl des hommes ! » Puis il ajouta : « Ce Robespierre est insatiable ! » Barère lui abandonnait Cambon et la « clique dantoniste; » mais sa propre « clique, » Duval, Audouin, Bourdon, Vilate, lui-même, Barère, enfin, voilà ce qu'il n'admettait pas. « Il est impossible d'y consentir. » Le bruit courut que les listes de proscription étaient préparées. Il en circula des copies. Soixante députés n'osaient plus coucher chez eux. Les suspects se rapprochèrent, mais ils ne s'ouvrirent les uns aux autres que pour reconnaître l'horreur de leur situation. Si Robespierre l'emportait encore, il les anéantissait; s'ils renversaient Robespierre, la Convention reprenait sa liberté et détruisait les comités. Ils se portèrent du côté où les risques semblaient le plus éloignés et ils essayèrent, en attirant la Convention dans leur entreprise, de se prémunir contre l'effet de leur propre victoire. Ils obéissaient à la nécessité de leur salut, la seule loi qu'ils eussent jamais suivie. Cette nécessité les avait poussés jusqu'alors à rechercher l'alliance des plus violens révolutionnaires; elle les entraîna désormais à sol-

liciter le concours des conventionnels les plus modérés. Cet événement procédait de tout le passé des factions dans la Convention ; il en changea tout l'avenir. C'est ici, en effet, que commencent le grand remous et le reflux de la révolution. C'est dans ces confins obscurs et dans ces souterrains des comités que s'opèrent les soulèvemens sourds du terrain qui vont modifier l'équilibre des eaux et détourner le courant vers une pente nouvelle : le courant ne la remontera pas.

« Cette espèce de gens, » disait Lamoignon à Retz, à propos des modérés de leur temps, « ne peut rien dans les commencemens des troubles ; elle peut tout dans les fins. » Ceux qu'on appelait les députés de la plaine ou le marais de la Convention attendaient, en se courbant, que la tempête fût passée : leur seule politique était d'y survivre. Tous les terroristes leur paraissaient également odieux ; les factions qui se formaient dans les comités leur semblaient également tyranniques ; la honte et le péril étaient les mêmes à obéir aux unes ou aux autres. Les modérés ne songeaient qu'à se faire oublier de toutes. Toutes se trouvèrent amenées, en même temps, à les rassurer et à les ménager. Robespierre, dont leur soumission flattait l'orgueil, s'imaginait qu'en les épargnant il les tiendrait toujours subjugués. Il leur fit entendre que, les sachant honnêtes au fond et enclins à la vertu, il avait, par égard pour eux, laissé vivre les soixante-treize députés de la gironde incarcérés depuis un an. Ils l'écoutèrent ; ils écoutèrent aussi les dissidens des comités, mais ils y mirent plus de précaution. Ils jugeaient Robespierre moins fourbe, moins dangereux aussi à entendre parce qu'il tenait le pouvoir, plus redoutable à combattre parce qu'il avait jusqu'alors vaincu tous ses ennemis. Ils continuèrent de le flatter sur l'article où ils le pouvaient flatter sans se compromettre et sans se déshonorer : son Être suprême. Le 30 juin, un des hommes les plus droits de la plaine, qui montra dans la suite du talent et du courage, Boissy d'Anglas, publia un *Essai sur les fêtes nationales*. Il y vanta la « morale bienfaisante et saine » du discours de prairial ; il compara l'orateur à « Orphée enseignant aux hommes les principes de la civilisation et de la morale. » Les modérés faisaient acte d'orthodoxie et se mettaient en règle avec le saint-office. Ils s'en tinrent là, ayant lieu de craindre qu'après les avoir entraînés à des engagemens téméraires, les factions rivales ne fissent la paix à leurs dépens. La prudence leur commandait la neutralité. En cas de bataille, ils jugeraient des coups, ils se réserveraient le rôle d'arbitres du combat et se porteraient, si leur intérêt les y poussait, du côté du plus fort.

La question était donc de savoir lesquels, d'entre les terroristes, auraient le plus de peur des autres. Robespierre évitait de

donner de sa personne, dans les extrémités. Il mettait son art à conduire ses ennemis vers l'abîme et à les y faire tomber par l'effet de leur propre vertige. Il attendait aussi les événemens. On n'a jamais vu de crise historique moins concertée et moins dirigée que celle-là. L'entreprise des individus n'y eut presque point de part; l'impulsion générale décida de tout. « Je suis incapable de prescrire au peuple les moyens de se sauver, avait dit récemment Robespierre (1). Cela n'est pas donné à un seul homme. » Il avait dénoncé les « scélérats; » il compta que les « scélérats » se trahiraient eux-mêmes. Les violens, la commune et Hanriot se chargeraient alors de l'action. Le coup de main exécuté et les scélérats sous le verrou, Robespierre reparaîtrait comme l'instrument de la vindicte publique et le régulateur de la nouvelle révolution dont il aurait été le prophète. C'est ainsi qu'il avait agi au 10 août, au 2 septembre, au 31 mai, au 2 juin, dans toutes les journées, sauf dans celles du procès de Louis XVI, parce que, le roi étant captif et la monarchie renversée, il n'y avait aucun péril à réclamer le régicide : le péril était seulement à le refuser.

Pendant tout le mois de messidor, 19 juin — 18 juillet 1794, Robespierre affecta de ne se point montrer à la Convention. Il ne vint au comité que par intervalles, pour le détail des affaires de police, les seules qui l'intéressassent. Il rejetait ainsi sur ses amis, Saint-Just et Couthon, et sur ses adversaires, Barère, Collot, Billaud, la responsabilité de l'événement qu'il machinait en dessous. La Terreur croissait en atrocité; mais Robespierre n'exécutait point les décrets qu'il avait dictés. Il se disait que les modérés et le public feraient la différence entre lui, tout à son Dieu, tout à la vertu, tout à l'avenir de la république, et les ultra-révolutionnaires, qui poussaient tout à l'excès, qui frappaient sans doctrine et qu'il avait d'ailleurs dénoncés, comme aussi funestes que les « vicieux, les riches, les bourgeois, d'où viennent tous les dangers intérieurs (2). » Il s'établit aux Jacobins; c'est de ce club qu'il avait porté tous ses grands coups. Il opéra contre les montagnards dissidens comme il avait opéré contre la gironde et contre Danton. Sur ses instigations, le club décida d'exiger l'épuration des comités. Robespierre se dit que la plaine la voterait, parce que la plaine obéissait toujours aux injonctions de la foule armée, et qu'elle n'aurait ni scrupule ni peine à sacrifier des forcenés. Ces forcenés abattus, Robespierre resterait seul, debout, devant la plaine : n'ayant plus à trembler que devant lui, les modérés deviendraient entre ses mains un instrument d'État aussi

(1) *Aux Jacobins*, 7 prairial (26 mai 1794).
(2) *Discours aux Jacobins*, 12 et 21 messidor (20 juin, 9 juillet 1794).

docile que la planche aux assignats : il n'aurait plus qu'à étendre la main pour faire de la vertu, comme on faisait de la monnaie, en tournant la mécanique.

Le 7 thermidor, — 25 juillet, — une députation des Jacobins se présenta à la barre de la Convention ; elle déclara que les patriotes étaient opprimés et demanda que l'assemblée fît trembler les traîtres et rassurât les gens de bien. Robespierre spéculait sur l'effarement de ses ennemis ; il attendait d'eux quelque éclat d'indignation à la Vergniaud, quelque énorme témérité à la Danton, aveux qui les livreraient. Il comptait sans la consternation qu'il avait répandue lui-même et sans la fourbe de son élève, devenu dès lors son maître en astuce terroriste, parce qu'il avait, avec moins d'arrière-pensées d'ambition et sans aucune prétention pontificale, un sentiment très clair de sa peur et de sa lâcheté. Barère répondit aux délégués jacobins par une apologie de Robespierre. Il le défendit contre les calomniateurs qui l'accusaient de préparer un nouveau 31 mai ; il assura que l'union la plus parfaite régnait entre les comités et que le péril serait aisément conjuré « par la démarcation des hommes purs et des fripons, par une meilleure justice, par l'accélération du jugement des détenus et la punition prompte des contre-révolutionnaires. » La Convention vota l'impression de ce discours, et les modérés se félicitèrent de leur prudence.

Robespierre s'y méprit et se crut le maître. Il jugea le moment venu de revenir à la Convention et de frapper le dernier coup. Il avait eu le temps de polir sa harangue : il y mit tout son talent : une rhétorique puérile, et toute sa pensée, un anathème : « Je ne connais, dit-il le 8 thermidor, que deux partis : celui des bons et celui des mauvais citoyens. Quel est le remède? Punir les traîtres, renouveler les bureaux du comité de sûreté générale, épurer le comité de salut public lui-même, constituer l'unité du gouvernement sous l'autorité suprême de la convention nationale. » Puis, s'adressant à la plaine : « Le patriotisme n'est point une affaire de parti, mais une affaire de cœur... Je sens que partout où l'on rencontre un homme de bien, en quelque lieu qu'il soit assis, il faut lui tendre la main et le serrer sur son cœur. » Il plaçait ainsi les bons à sa droite ; il montra les méchans à la gauche, mais il les montra du haut de l'autel, en pontife dépositaire de la foi : « Non, Chaumette, non, Fouché, la mort n'est pas un sommeil éternel. Citoyens, effacez des tombeaux cette maxime impie qui jette un crêpe funèbre sur la nature et qui insulte à la mort ; gravez-y plutôt celle-ci : la mort est le commencement de l'immortalité. » Chaumette était guillotiné ; quant à Fouché et à ses pareils, ils se souciaient fort peu de l'immortalité, et l'échafaud que Robespierre leur destinait leur semblait l'insulte la plus impie

à la nature. Ils ne se trompèrent point sur la portée de l'avertissement qui leur venait de la tribune. La Convention avait écouté le discours « dans le silence et la stupeur. » Elle en vota docilement l'impression. Couthon proposa l'envoi à toutes les communes, et l'assemblée vota encore. Cependant, les victimes désignées se débattaient, ne voyant plus de retraite : « Avant d'être deshonoré, je parlerai à la France, » déclare Cambon. Billaud-Varennes demande que le discours soit d'abord renvoyé aux comités incriminés afin qu'ils expliquent leur conduite. Panis rapporte qu'un jacobin lui a dit : « Je vous connais, vous êtes de la première fournée. » Vadier s'écrie : « Il est temps de dire la vérité tout entière : un seul homme paralysait la volonté de la Convention nationale; cet homme, c'est celui qui vient de faire le discours, c'est Robespierre. » — « Quoi! réplique Robespierre, on enverrait mon discours à l'examen des membres que j'accuse.» — « Nommez ceux que vous accusez! » répond Charlier. On crie : « Nommez-les! Nommez-les! » Robespierre hésite, déconcerté : « Je déclare que je ne prends aucune part à ce qu'on pourra décider pour empêcher l'impression de mon discours. » Il craint, en nommant les gens, de coaliser contre lui ceux qu'il nommera. En ne nommant personne, il les menace tous et les réunit contre lui. Sur la motion de Bréard, le décret d'envoi du discours aux communes est rapporté. Robespierre prépare sa revanche. Il se rend aux Jacobins, où on l'acclame. Les hommes à poigne, Payan, Coffinhal, offrent d'enlever les comités qui ne sont pas gardés. Robespierre refuse, répugnant à ordonner les actes qui compromettent sans retour, tenant à son prestige de juste méconnu, comptant encore regagner la partie et tout changer par un discours. Son indécision naturelle, son amour-propre de rhéteur, sa foi en sa vertu, son incapacité d'agir, sa cautèle, le détournent des mesures mêmes de précaution : il y voit un danger, et craint de donner prise à ses accusateurs.

VI.

Le 9 thermidor, — 27 juillet, — vers midi, la salle de la Convention se remplit peu à peu. On voit sortir de leurs bureaux des députés qui ne paraissaient plus aux séances. Ils se rassemblent sur les bancs du centre. Saint-Just dénonce un complot ourdi pour détruire le gouvernement révolutionnaire, proscrire une partie de la Convention et dominer l'autre par la terreur. Tallien et Billaud l'interrompent. Leurs amis les soutiennent. Saint-Just quitte la tribune. Alors Billaud retourne l'accusation contre Robespierre. On applaudit. La Convention se déclare en permanence jusqu'à ce que la lumière soit faite. Robespierre veut parler; les montagnards, en-

hardis, hurlent : « A bas le tyran ! » L'un des plus discrédités, et l'un des plus compromis parmi « les scélérats et les fripons », dénoncés par Saint-Just, Tallien, qui sent encore sa tête sur ses épaules, mais sait bien que, s'il ne la joue pas en ce moment, il la perdra le lendemain à coup sûr, monte à la tribune : « Les conspirateurs sont démasqués. J'ai vu hier la séance des Jacobins; j'ai vu former l'armée du nouveau Cromwell ; je me suis armé d'un poignard pour lui percer le sein, si la Convention nationale n'avait pas le courage de le décréter d'accusation. » Hanriot, chef de la garde nationale, Dumas, président du tribunal révolutionnaire et d'autres suppôts connus de Robespierre sont décrétés d'accusation. Il est environ une heure et demie.

Robespierre est forcé dans ses retranchemens. Cependant il a affronté d'autres assauts de tribune et de plus redoutables assaillans. Il lui a suffi de parler pour que Vergniaud fût perdu et que Danton s'écroulât. Il occupe la tribune. Mais les temps sont changés. Robespierre a découvert le vide de son système. Il se fait autour de lui un recul instinctif. Les clameurs des montagnards retentissent de plus en plus profondément dans la plaine; le remous gagne ces régions molles et jusque-là inertes. C'étaient les minorités qui décidaient auparavant dans tous les votes : la masse s'abstenait. Robespierre voit s'agiter devant lui une majorité formidable qui va se lever d'un instant à l'autre et tout emporter. Il se trouble. Ses ennemis cependant craignent encore son sophisme. S'il parle, il peut les faire proscrire : il ne parlera pas. Ils ont, pour l'en empêcher, un moyen brutal, mais efficace, celui que l'on a employé pour étouffer la voix de Louis XVI sur l'échafaud, le bruit. Ils vocifèrent, ils tapent, ils piétinent. Le président, Collot, aussi menacé au moins que Tallien, préside en complice. Il sonne avec frénésie. Saint-Just, impassible en apparence, assiste à cette rébellion des élémens révolutionnaires, stupéfait comme un thaumaturge qu'un phénomène imprévu de la nature dérouterait dans ses prestiges. Robespierre se débat et s'épuise en efforts; hué par la montagne, il se tourne vers la plaine. Ces députés ont attendu l'événement pour prendre parti. L'événement est venu. Robespierre leur semble écrasé. Ils le condamnent. De guerre lasse, n'ayant plus de voix ni de souffle, Robespierre se résigne. Collot met aux voix la mise en accusation des deux Robespierre, de Couthon et de Saint-Just. Les triumvirs avaient dressé l'assemblée aux votes unanimes ; elle vote, à l'unanimité, leur proscription. Vers cinq heures et demie, la séance est suspendue.

Cependant Hanriot, dont la tête aussi est en jeu, se rappelle qu'au 2 juin il a fait reculer la Convention tout entière avec un seul commandement de : « Canonniers, à vos pièces ! » Il se lance

à cheval, dans les rues, appelant le peuple aux armes. Vers cinq heures, une troupe, qu'on évalue à plus d'un millier d'hommes, se rassemble, sur la place de l'Hôtel de Ville, avec quarante canons. Les comités de salut public et de sûreté générale, prévenus de ces mouvemens, interdisent de battre le rappel et font défendre aux chefs de légion d'obéir aux ordres d'Hanriot. Celui-ci courait encore les rues, suivi d'un seul aide de camp. Six gendarmes le rencontrent, le prennent, le garrottent et l'amènent au comité de sûreté générale. La commune s'est réunie. Elle lance une proclamation : « Peuple, lève-toi ! ne perdons pas le fruit du 10 août et du 31 mai ! » Elle apprend l'arrestation d'Hanriot et charge Coffinhal de le délivrer. Les sectionnaires armés sont plus nombreux. Coffinhal les emmène, suivi des canonniers et de vingt pièces. Il marche sur les Tuileries, occupe la place du Carrousel, fait braquer les canons sur la salle des séances et monte lui-même au comité de sûreté générale. Il y trouve Hanriot, le délivre et le présente aux canonniers qui l'acclament.

Personne ne gardait la Convention. La plupart des députés s'étaient dispersés. Ceux qui étaient restés suivent avec épouvante les progrès de l'insurrection. Ils se croient perdus. Hanriot, en effet, peut les prendre d'un coup. Il y songe; mais ses canonniers, le noyau de sa troupe, voyant leur chef libre, ne comprennent plus pourquoi ils devraient se battre. Le mystère de ce palais, où siège le souverain, les intimide malgré eux. Tel est l'esprit de ces temps où les paroles ont suscité tant de prodiges et suggéré tant de crimes. Les grandes images républicaines gardaient encore, dans les imaginations populaires, toute leur puissance. Les mêmes hommes qui auraient pris ou tué, sans scrupule, chaque conventionnel individuellement, dénoncé comme traître à la patrie et proscrit par la loi, hésitent et s'arrêtent devant la majesté de cette loi même, de l'assemblée qui la fait, de cette république pour laquelle tout s'accomplit. Le 2 juin, ils ont réduit la Convention à capituler, mais ils l'ont fait pour obtenir le décret de proscription des girondins. Comme la foule qui avait ramené Louis XVI à Paris en octobre 1789 et en juin 1791, ces révolutionnaires faisaient acte de foi au souverain en le violentant. C'est le secret du 2 juin; c'est aussi le secret du 9 thermidor. Hanriot vit ses hommes indécis. Il alla chercher des ordres où il pouvait en recevoir, et fit faire volte-face à sa troupe, vers l'Hôtel de Ville. Les députés, en rentrant, vers sept heures, dans la salle des séances, apprirent le péril auquel la Convention venait d'échapper. Ce péril n'était que différé.

Robespierre avait été conduit à la prison du Luxembourg. Le geôlier refusa de le recevoir sans un ordre de la commune. Dirigeant ses gardiens qui semblaient lui faire escorte, Robespierre se

fit conduire aux bureaux de la police, sur le quai des Orfèvres. Il lui suffisait d'avoir échappé à l'écrou du Luxembourg ; il ne tenait pas à être libre, à l'être surtout au milieu de la commune. Il lui convenait de conserver son rôle de victime. Si quelque coup de force se tentait pour sa délivrance, il entendait en laisser les risques à ses partisans pour en exploiter ensuite les avantages avec d'autant plus d'âpreté que sa vertu en aurait été moins ternie. A cette heure suprême de sa carrière, il subtilisait encore et raffinait sur les ménagemens de sa réputation et de sa vie. Il ne trouvait en lui-même d'autres ressources que les équivoques. Il lui parut que la police formait un milieu entre la Convention et la commune, et que ce serait la place convenable pour y attendre, en sûreté, les suites de la journée. Il y arriva vers huit heures. La commune, cependant, s'occupait de le sauver, surtout de se défendre elle-même. Elle nomma un comité d'action de neuf membres, enjoignit à tous les agents municipaux de n'obéir qu'à ce comité et envoya Coffinhal délivrer Robespierre. Coffinhal l'enleva, en quelque sorte, et le força à venir prendre le commandement des hommes qui se disposaient à se battre pour sa cause. A l'Hôtel de Ville, Robespierre retrouva son frère, Couthon, Saint-Just. Il n'avait plus à faire qu'acte de présence et effort d'attitude. Ses complices se chargeaient de déployer l'énergie qui lui manquait.

Les conventionnels apprirent très vite ces événemens. Ils se jugent condamnés s'ils attendent l'attaque. Ils protestent, ils jurent, dans la confusion, de mourir à leur poste. Tandis que le chœur, qui remplit la scène, développe ces intermèdes de tragédie, les meneurs des comités avisent à l'action. Ils proposent et font décréter la mise hors la loi des deux Robespierre, de Couthon, de Saint-Just, du maire de Paris, des membres de la commune. Ils expédient, dans les sections, des commissaires pour y porter ce décret, l'expliquer et appeler la garde nationale à la défense de l'assemblée. Ils nomment Barras commandant en chef de la force armée de Paris. C'est un ancien officier qui poursuit dans la révolution une carrière d'aventures commencée sous l'ancien régime. Bien né, de formes polies, l'esprit résolu, la main rude, homme de coups de bourse et de coups d'État, bon à enlever un prince, à mettre à sac un couvent, à conquérir une colonie, à écraser une émeute, à disperser une assemblée, selon l'intérêt du moment. Il recrute une poignée de montagnards déterminés, comme lui, à jouer à fond la partie. Ces commissaires se répandent dans les sections. Ils ne se mettent point en frais d'imagination ni d'éloquence, ils accusent tout crûment Robespierre de royalisme. Si monstrueuse

que soit l'accusation, elle porte. Les Parisiens s'étaient habitués à croire les délateurs par cela même qu'ils dénonçaient, et à obéir à quiconque commandait au nom du peuple souverain. D'ailleurs, ils avaient assez de Robespierre qui promettait tout, qui ne donnait rien, qui épouvantait les gens paisibles et dérangeait les divertissemens des autres. Ce qui venait de se passer dans la Convention, entre la montagne et la plaine, allait se répéter dans Paris. La terrible formule : hors la loi ! imposait aux plus grossiers. Robespierre l'avait environnée d'une sorte d'horreur sacrée qui tenait de la république des Romains et de l'inquisition des Espagnols. Les sections avaient suivi la commune, parce que la commune possédait la force, et Robespierre parce qu'il personnifiait la Convention. Les commissaires dissipèrent l'équivoque. Les sections virent d'un côté la Convention et de l'autre la commune : elles se prononcèrent pour la Convention qui représentait le peuple, la république, la loi, c'est-à-dire tout ce qui demeurait, dans les esprits, des idées de souveraineté et de gouvernement.

A deux heures du matin, la Convention disposait d'une force armée supérieure à celle de la commune ; mais elle pouvait surtout vaincre la commune parce que cette force qu'elle lui opposait n'était point une force contre-révolutionnaire : c'était la révolution même en armes, réagissant sur elle-même pour se sauver de ses propres excès. La Convention prend l'offensive. Barras et Bourdon marchent sur l'hôtel de ville et dispersent les bandes attroupées sur la place. Habituées à tout voir céder devant leur attaque, ces bandes tourbillonnèrent dès qu'elles se virent assaillies par une troupe résolue. Traqués dans l'hôtel de ville, Robespierre le jeune, Couthon, Saint-Just se débattaient dans l'étonnement et l'impuissance ; Maximilien Robespierre, comme figé en lui-même, paralysait par son incertitude ce qui subsistait d'entreprise chez les siens.. Il n'avait eu qu'une politique : faire peur, toujours plus peur, afin de vivre ; il avait tant fait peur qu'à la fin on allait le tuer. Il ne comprenait pas. Tout à coup, un gendarme du nom de Méda pénètre dans la salle du conseil, un pistolet à la main. Il reconnaît Robespierre affaissé dans un fauteuil, la tête reposant sur la main gauche. Il marche sur lui, tire et lui brise la mâchoire. Les assaillans envahissaient partout. Il y eut comme un vertige de mort. Lebas se brûle la cervelle. Robespierre le jeune se jette par la fenêtre. Les autres sont pris. Maximilien Robespierre, frappé à mort, défiguré par sa blessure, son habit bleu de l'Être suprême déchiré en lambeaux, souillé de sang et de poussière, est porté au comité de sûreté générale. On l'y laisse sans secours jusqu'au matin. Un chirurgien le panse alors, afin qu'il puisse paraître au tribunal et figurer

sur l'échafaud. Aux différentes stations où l'on le traîne, la populace, qu'il avait encensée, menace de l'écharper. Elle l'invective de ces noms de sire! et de roi! dont il a fait les pires des injures. Toutes les ignominies que douze mois d'anarchie terroriste, l'habitude du sang, la familiarité des supplices, l'opprobre jeté sur les vaincus, avaient enseignées à la foule parisienne, Robespierre les éprouva. Il subit cette loi d'égalité dont il s'était armé pour s'élever au sommet de l'État et faire de son personnage d'emprunt quelque chose de plus formidable que Richelieu et Calvin réunis. Il ne montra ni de remords de ses actes ni de désillusion de ses idées. Il supporta cette agonie, qui dura quinze heures, avec le stoïcisme de la vertu méconnue par les hommes et victime de l'adversité des choses. Si l'on considère qu'il était né doux, sensible et pusillanime, que l'ambitieux et le machiavéliste n'étaient chez lui que les dehors d'un utopiste, fanatique de sa chimère, et d'un hypocondriaque obsédé des hallucinations de la mort, on juge qu'il a dû effroyablement souffrir.

On vit, à la rapidité et à la profondeur de sa chute, à la grossièreté des hommes qui le renversèrent, à l'écroulement subit et irrémédiable de son système, de quel poids il pesait sur la France et combien cependant il était peu de chose dans la république. Aussi longtemps qu'il s'enveloppa de soupçons et qu'il se fit pour ainsi dire, un rempart de ses ennemis, il put dissimuler le néant de son âme; mais quand il eut tout abattu devant lui, qu'il se présenta seul devant le peuple, et que l'heure vint de révéler son secret, il demeura banal et s'échappa encore en délations. On le fit taire : il resta consterné. Il lui avait suffi de triompher pour perdre son prestige. Quelqu'un le frappa du pied et il tomba. Le peuple s'était admiré en sa personne; il le renia lorsqu'il vit en lui ce qu'il méprise le plus, un rhéteur sans souffle, un visionnaire effaré, un prophète confondu, un tyran écrasé. Robespierre avait tellement identifié la Terreur avec sa personne que, lui abattu, la Terreur s'évanouit d'elle-même. Elle avait perdu son masque, et avec son masque, sa raison d'être.

ALBERT SOREL.

FEMMES SLAVES

III[1].

ZARKA (LA DALMATIE).

Là-haut, sur le plateau montagneux dalmate, non loin de la frontière du Montenegro, se trouvent, depuis des siècles, deux villages qui sont aussi près que loin l'un de l'autre. Près, parce qu'ils ne sont séparés que par un profond ravin, de sorte que les chaumières de Bratinje et de Mladoska sont construites, vis-à-vis les unes des autres, à peine à la distance d'un coup de fusil. Loin, parce qu'aucun pont ne traverse ce sombre ravin, et que, pour se rendre d'un village à l'autre, par la route qui serpente sur les flancs de la montagne, il faut au moins deux heures.

Là, où l'on n'aperçoit que des rochers stériles, s'étendait autrefois une superbe forêt qui fournit pendant longtemps à la fière république de Venise des mâts pour ses navires.

Aujourd'hui, le soleil darde ses rayons brûlans sur toute l'étendue de ces rochers escarpés que n'ombrage aucun arbre, où ne végètent que des herbes chétives, alternant avec des mousses jaunâtres. Avec leurs murs noircis par le temps, les deux villages sont comme des oasis dans le désert pierreux où, en été, semble régner le simoun, en hiver le vent polaire glacial.

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

Au pied de ces rochers, s'etend un autre désert, mais, celui-là, brillant, étincelant, murmurant, plein de vie et de mouvement, c'est l'Adriatique azurée.

La principale famille de Bratinje était celle des Valentak. A Mladoska, les Dragalitsch étaient considérés comme les chefs du petit village. Une vieille, très vieille haine existait entre les deux familles depuis la domination des Vénitiens. Cette haine s'était montrée très ardente sous la souveraineté des Français, du temps de Napoléon Ier. A plusieurs reprises, la vendetta, cette loi sacrée des montagnards dalmates, avait fait des victimes parmi ces populations ennemies. Depuis lors, grondait une sourde rancune, qui se serait plus d'une fois manifestée par des actes sanglans, sans la vigilance des gendarmes autrichiens.

Un jour d'été, il arriva qu'Anaclète Dragalitsch, menant paître son troupeau, accompagné de son fils Spalatine, fut obligé d'aller loin, bien loin, jusqu'au Mont-du-Roi, avant de trouver un peu de verdure. Là, se trouvait déjà Chytran Valentak.

Pendant quelque temps, les chèvres et les agneaux des deux ennemis continuèrent de paître séparés, les uns des autres, comme s'ils eussent partagé les sentimens de leurs maîtres. Mais, tout à coup, deux béliers puissans s'étant rencontrés, ils se heurtèrent l'un contre l'autre, et leur lutte furieuse amena une dispute entre les deux hommes.

Tous deux étaient de vrais Dalmates, c'est-à-dire deux géants maigres et musculeux. La tête chauve de Chytran était remarquable par deux yeux sombres, aux regards perçans, enfoncés sous des sourcils touffus, tandis qu'Anaclète était reconnaissable à distance par les boucles blanches de sa chevelure, et sa moustache pendante, noire comme des ailes de corbeau.

Pour combattre, ces rudes pasteurs, espèce de chevaliers vêtus de toile grossière, méprisaient les armes vulgaires ; ils ne luttaient ni à coups de poing ni à coups de couteau. Après s'être provoqués par quelques apostrophes pleines de fureur, ils ôtèrent brusquement, comme à un signal donné, leurs manteaux velus et tirèrent leurs handjars de leur ceinture. Puis, ils se ruèrent l'un sur l'autre en poussant une sorte de cri de guerre.

Au moment où la lutte s'engageait, Spalatine, le fils de Dragalitsch, etait éloigné de son père d'environ deux cents pas; il se mit à courir, mais, quand il arriva, Anaclète était étendu sur le sol, râlant. Chytran avait disparu.

Trois jours après ce duel, tous les parens des Dragalitsch étaient réunis dans la maison mortuaire, et lorsqu'ils l'eurent enterré avec toute la solennité usitée, Spalatine, gravement, dignement, prit possession du titre de chef de famille. Il faut dire que, désor-

mais, toute sa famille se composait de lui et de sa sœur Zarka, qui, d'un couvent de Raguse, où elle était élevée par des nonnes, accourut pour assister aux funérailles de son père.

— Mais qui vengera la mort du père? demanda-t-elle au moment de monter dans la barque qui devait la reconduire à Raguse.

— Qui? répliqua sourdement Spalatine d'un air menaçant, tu le sauras bientôt; bientôt, tu entendras parler de moi.

En effet, un soir, que Chytran Valentak, au milieu du brouillard argenté de la lune, longeait, le fusil sur l'épaule, le bord du ravin qui séparait les deux villages, dans l'intention de tirer la zibeline, il s'entendit tout à coup s'appeler de l'autre bord.

— Qui m'appelle?

— C'est moi, Spalatine.

Chytran comprit de quoi il s'agissait. — Je t'attends! cria-t-il.

— As-tu ton fusil?

— Oui.

— Penses-tu que la balle arriverait jusqu'ici?

— Tu aurais tort d'en douter.

— Alors, si tu veux, nous compterons jusqu'à trois, et nous tirerons en même temps.

Spalatine s'avança jusqu'à l'extrême bord du gouffre, et mit en joue. Chytran en fit autant de son côté, et compta : un, deux, trois. Les deux coups n'en firent qu'un : Spalatine et Chytran étaient toujours debout, mais, soudain, celui-ci invoqua la sainte Vierge, chancela et tomba, la figure en avant, au fond du ravin.

Dans la même nuit, Spalatine s'enfuit du village. Les gendarmes et les douaniers le cherchèrent longtemps en vain, mais en revanche, Lazar Valentak, le fils de Chytran, finit par le découvrir dans une des cavernes de la montagne, où Alda, sa fiancée, lui portait, de temps à autre, des vivres et des munitions.

Spalatine n'essaya pas de fuir. Il craignait la prison, mais il était prêt à recommencer la lutte avec ses ennemis mortels. Avec beaucoup de sang-froid et de courtoisie, les deux jeunes gens choisirent le champ de bataille, divisant entre eux le soleil et le vent, et s'avancèrent l'un sur l'autre, le handjar à la main.

Le combat fut long, et tellement acharné que leur sang coulait de plusieurs blessures, et que les forces commençaient à leur manquer. Enfin, Spalatine tomba frappé à mort. Faisant ensuite un dernier effort, Lazar Valentak se traîna jusqu'à la frontière monténégrine, qui se trouvait à une centaine de pas du lieu du combat, la franchit, et s'affaissa, en perdant connaissance, sur le sol étranger. Il fut trouvé dans cet état par un chasseur qui, avec l'aide d'une bergère, le porta dans le village monténégrin le plus proche.

Zarka vint aux funérailles de son frère, puis elle retourna à Raguse pour faire ses adieux définitifs au couvent. Quand elle revint à Mladoska pour entrer en possession de la maison abandonnée, il n'existait plus, des deux familles ennemies, que Lazar Valentak et elle.

Personne ne parlait à Zarka du devoir traditionnel qui semblait lui incomber de venger la mort de son frère, car elle n'était qu'une femme, et les montagnards à moitié sauvages des bords de l'Adriatique, ne considérant la femme que comme une sorte de bête de somme, ne peuvent la croire capable de sentimens belliqueux et chevaleresques.

On ne lui parlait pas de la vendetta, mais on la traitait comme une paria couverte d'ignominie, malgré son innocence. Ses voisins l'évitaient, ses parens même s'éloignaient d'elle. Elle vivait ainsi abandonnée dans sa cabane, comme une maudite, seule avec ses chèvres et ses agneaux qu'elle menait paître, loin du village, dans des lieux où elle espérait ne rencontrer personne.

Souvent, elle se tenait assise sur un bloc de pierre, couvert de lichen, ayant devant elle, presque à ses pieds, la mer bleue et chatoyante, promenant ses regards dans le lointain, à travers cette humide solitude où passaient des voiles blanches et d'où s'élevait, de temps à autre, la colonne de fumée de quelque bateau à vapeur. Alors, il lui arrivait parfois de maudire l'heure de sa naissance et d'accuser le Créateur de l'avoir placée, dans ce monde grossier et cruel, sous la forme d'une femme faible, impuissante et méprisée. Heureusement, elle avait une foi si touchante et si profonde qu'elle se relevait vite de ces défaillances et se mettait à prier Dieu de lui donner la force nécessaire pour supporter son sort avec résignation.

Un jour, elle rencontra une bergère de Bratinje : — Est-ce que Lazar Valentak est chez lui? demanda-t-elle.

— Non.

— Tu le connais?

— Si je le connais!

— Quel air a-t-il?

— Si, un jour, tu rencontres un jeune homme à la vue de qui ton cœur commence à battre avec précipitation, ce sera Lazar.

Zarka se mit à réfléchir. « Il se cache, » pensa-t-elle.

— On dit qu'il s'est enfui en Italie et qu'il s'est enrôlé comme soldat, dit la bergère.

Zarka poussa un gros soupir.

Quelques jours plus tard, dans une de ses pérégrinations, elle se trouva sur le territoire monténégrin. Là, dans un bois de sapins, elle vit tout à coup un jeune chasseur s'approcher d'elle. Tous deux

s'arrêtèrent surpris et se regardèrent quelques instans avec une sorte d'admiration.

Dans son costume monténégrin, avec sa chaussure fixée par des courroies, son pantalon large, sa jaquette courte et garnie de brandebourgs, sa casquette ronde, plate, ornée de plumes de paon, le handjar et les pistolets à la ceinture, un fusil incrusté d'argent au bras, il apparut à la jeune fille comme un héros des épopées slaves méridionales.

Quant à Zarka, sa beauté était de nature à charmer des regards plus expérimentés que ceux du beau montagnard. Avec son costume moitié slave, moitié turc, ses petites bottes rouges, son court jupon bleu, sa petite jaquette brodée d'or et garnie de fourrure, s'arrêtant à la ceinture, et son petit fez, elle eût été capable de se faire, d'esclave du sultan, sa toute-puissante souveraine, comme jadis la belle Russe Anastasia Listoska.

Son cœur se mit à battre plus vivement dès que son regard se rencontra avec le regard ardent du bel inconnu. Elle se demanda, toute troublée, si ce n'était pas Lazar.

— Qui es-tu? s'écria-t-elle, d'un ton qui semblait contenir une menace.

— Vak Marjewitsch est mon nom, et j'habite le village, ici tout près, où s'élève la maison de mon père.

— Tu es donc Monténégrin?

— Certainement; ne sommes-nous pas en pays monténégrin?

Zarka baissa la tête en pâlissant et comme saisie d'une terreur subite.

— Qu'as-tu donc, ô charmante fille?

— Rien,.. rien.

De nouveau elle leva ses yeux sur lui, mais en rougissant cette fois. Puis elle se disposa à s'éloigner en murmurant : « Adieu! que Dieu te protège! »

— Nous ne devons pas nous séparer ainsi, dit le jeune homme, surtout sans que tu m'aies appris ton nom et celui de ton père.

— Je suis Zarka, la fille de Dragalitsch de Mladoska.

Si elle n'avait pas baissé les yeux en parlant, elle aurait pu voir pâlir l'inconnu en entendant le nom qu'elle venait de prononcer.

— Tu es belle, Zarka! s'écria-t-il en reprenant presque aussitôt son sang-froid, tu es belle comme l'aube d'un beau jour, comme la rose à peine éclose, comme la lune dans sa robe nuptiale argentée! Aussi, je t'aime déjà, et je ne te laisserai pas partir ainsi.

— Pourquoi? que me veux-tu? demanda-t-elle en tressaillant.

— Je veux te prendre pour femme.

Elle secoua tristement la tête.

— Pourquoi ne voudrais-tu pas de moi? fit-il en enlaçant de son bras vigoureux la taille svelte de Zarka, est-ce que je te déplais? te sens-tu incapable de m'aimer?

Elle leva sur lui ses beaux yeux remplis de larmes, et, de sa jolie tête, fit signe que non.

— Alors, tu veux bien m'aimer?

— Oui, car je t'aime déjà.

— Pourquoi donc ne veux-tu pas être ma femme?

— Ce n'est, de ma part, ni mépris, ni dédain ; je n'ai aucun motif de te mépriser, et quelle est la jeune fille qui serait assez aveugle pour te dédaigner? Ne m'oblige pas à te dire mon secret; il ne pèse déjà que trop sur mon cœur.

— Est-ce que tu ne portes pas un nom honorable?

— Hélas! je n'ai rien fait pour ternir ce nom. Je suis une innocente victime de la folie des hommes.

— Eh bien! répliqua l'inconnu avec hauteur, laisse-moi le soin de réparer le mal que l'on t'a fait, je saurai, moi, te faire respecter, toi et ton nom, et tu pourras relever fièrement la tête. Adieu! bientôt tu auras de mes nouvelles.

— Adieu! répondit-elle.

Elle fixa sur lui un regard ardent, puis, de ses mains hâlées, elle le saisit par les boucles noires de sa chevelure, non avec la douceur et les transports attendris d'une amante civilisée, mais avec l'emportement et la fureur d'une belle bête fauve de la souple race des félins quand elle s'élance sur sa proie. Elle pressa ses lèvres brûlantes sur celles du jeune homme et s'enfuit.

— Zarka! cria-t-il en courant après elle.

— Que me veux-tu?

— Donne-moi la bague que tu portes à ton doigt.

Elle s'arrêta et revint jusqu'à lui. Il retira lui-même la bague d'argent qu'elle portait, et la remplaça par une autre en or.

— Maintenant, tu es ma fiancée, lui murmura-t-il doucement à l'oreille.

Elle lui envoya un dernier regard plein de reconnaissance et d'ardente tendresse, et ils se séparèrent.

La première fois qu'elle le rencontra de nouveau, il venait de tuer un aigle. Ils allèrent s'asseoir côte à côte sur une pente douce, à l'ombre d'un gros pin qui s'élevait solitaire sur la hauteur, étreignant de ses puissantes racines les rochers éternels, et baignant ses branches d'un vert sombre dans la lumière dorée du soleil. Le jeune chasseur tenait la bergère entre ses bras, lui murmurant à l'oreille de douces paroles d'amour, tandis que le troupeau paissait paisiblement autour d'eux.

Ils étaient devenus pensifs. Tout à coup, Zarka leva la tête ; sa figure avait pris un air sévère, son regard était devenu sombre.

— Il faut, mon bien-aimé, dit-elle, que tu me promettes une chose.

— Tout ce que ton cœur voudra.

— Eh bien! je veux que, pour cadeau de noces, tu m'apportes la tête de Lazar Valentak.

— Tu l'auras, dit le jeune homme avec un sourire ; il ne tiendra même qu'à toi de la voir se prosterner à tes pieds, car Lazar Valentak,.. c'est moi.

A cet aveu inattendu, Zarka se détacha brusquement des bras qui l'enlaçaient et bondit sur ses pieds. — Toi! Lazar? Tu m'as donc menti?

— Oui, je t'ai menti ; oui, je me suis présenté à toi sous un nom étranger, parce que, dès que je t'ai vue, je t'ai aimée. Est-ce qu'entre nous il n'a pas coulé assez de sang des deux côtés? Désormais, nous devons vivre en paix. C'est Dieu qui le veut!

— Jamais! s'écria Zarka, pâle et tremblante. Le sang de mon frère est encore sur tes mains. La mort seule pourrait nous réconcilier.

— Tu sais bien, Zarka, ma bien-aimée, que rien ne t'oblige à continuer la vendetta.

— Pourtant, je te tuerai si tu ne me tues pas avant.

— Tu me hais donc bien?

— Non, Lazar, je t'aime, répondit tristement Zarka; mais, entre nous se dressent les ombres de tous ceux qui ont péri victimes de la vieille haine. Nous ne serions jamais heureux.

Lazar inclina la tête : — Tu as raison, dit-il. Il réfléchit un instant.

— Alors, tue-moi, ajouta-t-il en se redressant.

— Soit, je vais te tuer! fit-elle en s'efforçant d'être énergique. Lazar prit son pistolet à sa ceinture et le lui tendit. Elle visa la poitrine de son fiancé, puis laissa tomber sa main. — Je ne peux pas! dit-elle à moitié défaillante.

— Alors, mourons ensemble! s'écria Lazar, le veux-tu?

— Oui, je le veux!

Lazar la prit dans ses bras, appuya une dernière fois ses lèvres sur celles de la malheureuse jeune fille et lui enfonça son handjar dans le sein : — Tire maintenant sur moi, lui dit-il en la couchant doucement par terre et en dirigeant vers lui le canon du pistolet qu'elle n'avait pas abandonné. Un coup retentit, plusieurs fois répété par l'écho le long de la montagne et Lazar tomba foudroyé à côté de Zarka. La jeune fille laissa aller sa tête déjà toute pâle sur la poitrine de son fiancé, qu'elle inonda de sang chaud et pourpre, et mourut.

IV.

LA PÉNITENTE (PETITE-RUSSIE).

—

C'était jour de grande foire au chef-lieu du district. La vaste place était couverte de baraques formant des avenues et des rues, comme une seconde ville, pleine de vie, de mouvement et de bruit. Des milliers de gens circulaient sous le ciel bleu, par le soleil doré d'une belle et froide journée d'automne. Les paysans petits-russiens étaient venus avec leurs chariots attelés de trois chevaux, suivis d'un poulain, la cloche au cou. Parmi les pelisses en peau de mouton blanche et les foulards multicolores des paysannes, on apercevait les caftans noirs des Juifs, les figures rusées des Arméniens, les sérieux Karaïtes aux longues barbes, et les Menonites avec leurs cheveux blonds.

Des gentilshommes polonais, vêtus de redingotes à brandebourgs, traversaient lentement la foule dans leurs voitures. Çà et là de grandes dames en toilettes élégantes, de leur siège, souriaient et coquetaient.

Ici on marchandait des chevaux fins et fougueux, là des bœufs magnifiques, de race hongroise, aux cornes en forme de lyre. Des paysannes admiraient des bijoux en faux corail, des perles de verre, des foulards aux teintes voyantes, des bottes en maroquin, de toutes couleurs, pendant que les enfans mordaient à belles dents dans le pain d'épice, et que les hommes se régalaient d'eau-de-vie.

Ceux qui manquaient d'argent s'acquittaient avec des produits agricoles. Il s'établissait une sorte d'échange, comme chez les trappeurs américains ou dans les bazars de l'Asie.

Des paysannes payaient un petit pot de fard ou un peigne avec quelques mesures de blé ou un certain nombre de peaux de brebis.

Au son de la grosse caisse, des écoliers, des servantes et des soldats s'élançaient sur les chevaux, les cygnes et les cerfs de bois, et tournaient tous dans un tourbillon vertigineux. Non loin de là criaient des perroquets, devant la tente d'une ménagerie à l'aspect misérable, et deux athlètes, tout transis dans leurs maillots parsemés de paillettes d'or, exécutaient des tours variés.

Des Juifs et des Tziganes faisaient entendre leurs mélodies sauvages auxquelles se mêlait le bruit assourdissant des trompettes et des tambours d'enfant, des flûtes et des petits violons.

Au milieu de cette foule et de ce vacarme se promenait paisiblement un jeune homme habillé en bourgeois. C'était un étudiant

nommé Roman Dorochenko, qui était venu passer quelques jours de vacances chez ses parens, de braves provinciaux.

Il avait le vrai type cosaque : grand, élancé, nerveux, les cheveux blonds coupés ras, il portait haut sa jolie tête aux traits sévères et réguliers, et ses yeux au regard hardi lui donnaient un air fier et provocant. Il n'achetait rien, n'avait rien à vendre, et ne prêtait pas plus d'attention aux tigres et aux jongleurs qu'aux jolies femmes dans leurs toilettes parisiennes et aux filles du village avec leurs lourdes tresses.

Il marchait au milieu de tout ce monde, comme parmi les arbres morts d'une sombre forêt de sapins, et paraissait absorbé dans ses pensées.

Soudain un grand mouvement se produisit dans la foule compacte. Il se fit un silence que troublait seul le cri perçant des aras; tout le monde s'écarta avec une sorte de respect et un léger frémissement.

Une apparition étrange, mystérieuse et surhumaine traversa lentement la large voie que formait cette multitude d'hommes. C'était une jeune femme d'une beauté énigmatique, diabolique et angélique à la fois. Elle était grande et forte ; son vêtement simple et de couleur sombre, retenu à la taille par une corde grossière, laissait voir son cou, sa nuque et ses bras magnifiques brûlés par le soleil. Elle marchait pieds nus, et la tête nue. Ses cheveux opulens, d'un blond rougeâtre, tombaient dénoués jusqu'à ses hanches. Sa belle tête, aux yeux candides, était courbée profondément et son dos ployait presque sous le poids d'une grande croix, grossièrement charpentée. Pourtant elle était aussi fière dans son abaissement, que touchante dans son mépris du monde. Tous la regardaient surpris ; quelques-uns faisaient le signe de la croix, mais personne n'osait lui adresser la parole.

Ce ne fut qu'à l'extrémité de la ville, arrivée aux dernières maisons, qu'une voix humaine résonna pour la première fois à son oreille.

Sur les marches d'une petite maison, nouvellement blanchie, une femme jeune et jolie se tenait debout, un petit bonnet sur la tête, se prélassant avec complaisance dans sa kazabaïka garnie de fourrure. Le poing sur la hanche, dans tout l'orgueil de sa vertu cruelle, elle lui jeta un regard moqueur et s'écria : « Ah! voyez la pécheresse, elle a flétri sa jeunesse dans la débauche, et maintenant qu'elle ne peut plus séduire personne, elle veut se réconcilier avec Dieu. C'est la flagellation qu'il te faudrait, Madeleine repentante, et si je t'avais sous la main, je t'aiderais bien à apaiser le ciel. »

La pénitente leva la tête et sourit. C'était comme un remercî-

ment muet, et ce sourire, empreint d'une pieuse satisfaction, la transfigura. Elle s'arrêta, laissa tomber lentement sa croix à terre, et, se rapprochant de la jeune femme, se jeta à genoux devant elle.

— Que me veux-tu ? demanda celle-ci.

— Je suis prête, répondit l'étrangère, laissant glisser son lourd vêtement de ses belles épaules aux chairs rosées, flagelle-moi.

La jeune femme cacha ses mains dans les manches doublées de fourrure de sa kazabaïka et se tut.

— Je t'en supplie, frappe-moi !

La fière vertu restait toujours muette et ne bougeait pas.

— Si tu ne veux pas me flageller, continua la pécheresse, foule-moi aux pieds, car je le mérite.

Elle se jeta sur les marches devant son juge, baissant la tête, la nuque inondée de sa chevelure sauvage.

La jeune femme, les dents serrées, la frappa à deux reprises du bout de son petit pied dédaigneux. D'un mouvement spontané la pénitente, de ses deux mains, s'empara de ce pied, chaussé d'une pantoufle brodée d'or, et le pressa contre ses lèvres.

— Merci, murmura-t-elle, tu m'as fait du bien.

Elle se leva, remit sa lourde croix sur son épaule ; puis, triste et humble, continua son pèlerinage.

La jeune femme, devant la maisonnette blanche, couverte de vignes grimpantes dorées par le soleil, la suivit d'un regard étonné jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans un nuage de poussière soulevé par le phaéton d'un riche juif.

Derrière la ville, la route montait et se perdait sur la hauteur, à travers une grande et épaisse forêt. Là, dans un fourré, caché derrière un mur noir de petits sapins, la pénitente s'était assise sur un tronc d'arbre, la tête appuyée sur ses deux mains. La croix reposait dans l'herbe devant elle.

Elle fut tirée brusquement de son anéantissement et parut se réveiller d'un rêve lourd et oppressant. Des pas précipités se rapprochaient, craquant sur les brindilles de sapin dont le sol était jonché. L'instant d'après, l'étudiant qui l'avait suivie, écartant les branches, parut à ses yeux.

L'étrangère tressaillit.

— Ne crains rien, dit le jeune homme, je ne suis pas ici pour me moquer de toi ou te juger. Tu me fais pitié et je ne puis te laisser partir, comme les autres, sans chercher à te venir en aide ou à t'être de quelque secours. Que puis-je faire pour toi ? Dis-le-moi, et je le ferai de grand cœur.

La pénitente secoua la tête.

— Tu parais bien lasse; tes forces sont épuisées, reprit-il. Tu ne peux continuer cette nuit ton pèlerinage, chargée de ton lourd fardeau. Viens, je veux t'emmener dans la maison de mon père.

— Je te remercie, mais je la profanerais, répondit-elle doucement.

— Alors en quoi puis-je te soulager?

— Tu es bon, répondit-elle, fixant sur lui le regard profond de ses yeux bleus d'enfant.

— Dis-moi ce que je pourrais te donner.

— De l'eau, une gorgée seulement. J'ai marché tout le jour, je meurs de soif, et n'ai plus la force d'aller à la recherche d'un puits.

Roman descendit à grandes enjambées la pente au bas de laquelle coulait une source limpide, et remplissant son bonnet d'eau, il la porta à la pauvre pécheresse, qui la huma à pleines gorgées. — Que Dieu te récompense, dit-elle, — puis elle retomba dans son anéantissement. Roman se coucha dans l'herbe à ses pieds et la contempla.

Tout d'un coup, elle tourna la tête vers lui.

— Ne me regarde pas, s'écria-t-elle, j'ai été une cause de péril pour plus d'un. Je pourrais te rendre malheureux comme les autres. Ne me regarde pas, va-t'en, va-t'en!

— Non, je reste.

— Je t'avertis une dernière fois.

— Oh! moi, je n'ai pas peur.

— Que me veux-tu donc? demanda-t-elle. Je suis une grande pécheresse. Ma vie est vouée à la pénitence; si tu me connaissais comme Dieu me connaît, tu me cracherais au visage, et tu me repousserais loin de toi.

— Tu ne saurais être mauvaise avec ces yeux-là.

— Je l'ai été pourtant.

— Tu es malheureuse.

— Malheureuse! oh! oui, bien malheureuse! mais j'ai été mauvaise, vicieuse et cruelle, et maintenant, je suis une réprouvée, les hommes me fuient comme la peste, et ils ont raison.

— Non, ils ont tort.

— Mais que sais-tu donc de moi? dit la belle pécheresse avec un sourire amer et douloureux. Ah! si je voulais parler.

— Parle donc.

Après un moment d'hésitation, elle dit :

— Soit! — Je suis la fille d'honnêtes gens. Mon père était garde-barrière dans un village, près de Koloméa. Mais moi, j'eus toujours le désir de monter plus haut.

Déjà, tout enfant, quand j'écoutais les contes de fée que nous

racontait ma mère, je rêvais au bonheur d'être une tsarine ou quelque belle sultane.

J'avais seize ans, c'était par un jour d'hiver froid et lumineux. Une file joyeuse de traîneaux passa devant moi, au son d'une musique entraînante ; des chevaux fougueux emportaient de jolies femmes enveloppées de fourrures et accompagnées de galans cavaliers. Je les suivis des yeux jusqu'à ce qu'ils eussent disparu dans le lointain, se dessinant à l'horizon comme une volée de corbeaux noirs, et je me demandai : pourquoi ne peux-tu aussi glisser tes bras blancs dans de molles fourrures et t'étendre nonchalamment dans un traîneau doré? Dieu ne t'a-t-il pas créée aussi belle que les autres?

Par une tiède nuit d'été, je me baignais dans l'étang voisin, caché au milieu de la forêt. La pleine lune paraissait à travers les rameaux et me montrait mon image se reflétant dans l'eau. Je me trouvai belle, et folle de vanité, je couvris de baisers mes bras et mes épaules.

Quelques jours après, je cherchais des fraises dans la forêt. Un jeune couple s'avança vers moi. L'homme était grand et beau, la femme jeune, charmante et richement vêtue. Je savais qu'elle était la femme d'un autre, et, pourtant, ils s'embrassaient en secret dans la forêt. J'étais debout, cachée parmi les broussailles, et je retenais mon souffle.

Oh! comme ils s'embrassaient! C'en était trop, j'étouffais. Je poussai un cri de biche blessée et m'enfuis en courant.

La nuit même, je quittai secrètement la maison paternelle.

J'arrivai dans la capitale ; là, au milieu de ce tourbillon brillant, je me sentais dans mon véritable élément. Je voyais la fortune devant moi, mais ne pouvais encore l'atteindre. Un jour, je me trouvai dans la rue, sans argent, tourmentée par la faim et grelottant de froid. Je m'arrêtai devant les vitrines illuminées, derrière lesquelles j'apercevais des bouteilles de champagne et des pâtés appétissans qui excitaient ma convoitise; je me vis entourée de femmes élégantes, enveloppées douillettement dans leurs grandes pelisses.

La nuit commençait à tomber, et je n'avais pas de lit. Je me mis à sangloter.

Au même moment, une vieille femme, à l'air digne, s'approcha de moi ; elle m'emmena avec elle, me fit bien manger et boire. J'eus enfin la volupté de glisser mes bras nus dans les larges manches d'une molle fourrure.

Cette femme me donna tout, et je lui vendis en échange mon corps et mon âme. Je me sentis heureuse jusqu'au jour où je fus

blessée la première fois par l'aiguillon du mépris. Tout mon orgueil se révolta. Je devins mauvaise et méchante; j'étais avide de sang; je me vengeai sur les hommes qui m'humiliaient et sur les femmes qui me fuyaient comme une réprouvée. Je savourais toutes les jouissances du mal avec une sorte de volupté. Je devins un démon pour ceux qui me désiraient et une brute pour ceux qui m'aimaient.

Je triomphais quand je pouvais fouler aux pieds un homme follement amoureux de moi, et je le maltraitais comme un chien. Pourtant, Dieu m'a cherchée et m'a frappée au milieu de ma honte dorée.

Je tombai malade : un verre de champagne glacé, bu après une danse folle, me mit entre la vie et la mort. Étendue sur ma couche, abandonnée, trahie et pillée par tous, je luttai pendant de longs jours contre la sinistre visiteuse. Une sœur de charité me soigna avec un amour tout chrétien.

Elle sauva mon corps et mon âme.

Dès que je fus rétablie, je vendis tout ce qui me restait de mon ancien luxe et en distribuai l'argent aux pauvres. Je pris cette croix sur mon épaule et j'essaie, en faisant mon pèlerinage à travers le monde, d'obtenir le pardon de Dieu. Me sera-t-il accordé ? Je ne sais.

Longtemps elle se tut, le jeune homme restait immobile à ses côtés :

— Mais toi, reprit-elle enfin, tu me connais maintenant, tu vas me mépriser. Méprise-moi, c'est mieux ainsi, poursuis ton chemin et laisse-moi continuer le mien.

Elle se leva et essaya de reprendre son lourd fardeau, mais ses membres fatigués s'y refusèrent.

A ce moment, Roman se leva et prit la lourde croix :

— Que fais-tu? s'écria-t-elle effrayée.

— J'irai avec toi.

— Tu voudrais?..

— Oui, je le veux...

— Tu voudrais... porter cette croix si lourde ?

— Oui, pour toi.

— Et pourquoi?

— Parce que je t'aime!

SACHER-MASOCH.

A TRAVERS L'EXPOSITION

IV[1].

LES ARTS LIBÉRAUX. — L'HISTOIRE DU TRAVAIL.

Dans le palais des machines, nous avons vu le travail moderne à l'apogée de sa puissance; le directeur de ce travail, l'homme, nous est apparu maître de la force par la science, maître du monde par la force. Le palais des Arts libéraux, où notre promenade nous conduit aujourd'hui, nous montre l'histoire du travail depuis ses premiers rudimens, les essais timides et gauches des inventions mécaniques, leurs perfectionnemens successifs. Ces galeries nous racontent l'histoire de l'homme, depuis ses obscures origines, et comment il est lentement monté à la haute condition qui lui était promise, de la caverne où le troglodyte taillait ses silex jusqu'au Collège de France et au Conservatoire des Arts et Métiers.

A l'entrée, un grand Bouddha de bois doré nous accueille. Il est bien placé là, le dieu lointain, à la lèvre indulgente et mystérieuse, à l'œil sagace et désabusé. Il nous prémunit contre l'orgueil et aussi contre les vaines apparences; il enseigne que les certitudes absolues sont rares, que le savoir a ses engouemens, ses modes changeantes, et qu'il les faut accepter avec un esprit de doute bienveillant. Sous le dôme des machines, nous avions af-

(1) Voyez la *Revue* du 1er et 15 juillet et du 1er août.

faire aux seules sciences irréfutables, à celles qui prouvent chacune de leurs affirmations par une application triomphante; ici, nous serons parfois induits en tentation par des sciences plus conjecturales. Voici, derrière le Bouddha, un vaste charnier de crânes, de squelettes, d'écorchés anatomiques : c'est la section d'anthropologie et d'ethnographie, la préface de l'histoire humaine. Un gorille ouvre paternellement la série des temps. Pour le visiteur non initié, des étiquettes permettent seules de distinguer, entre les squelettes et les cerveaux intentionnellement rapprochés, ceux qui appartiennent aux pithécoïdes et ceux que les tableaux explicatifs décorent de ce nom : « *Homo industriosus*, premier sous-ordre des primates. » Voilà un titre flatteur : est-il suffisamment distinctif? Nous devons le croire, puisqu'il satisfait tout ce qu'il y a de gens habiles dans la connaissance des vieux os. Pourtant, ne vous semble-t-il pas que l'abeille, le castor et d'autres bêtes pourraient nous le disputer? Ne les appelle-t-on pas communément des animaux industrieux?

Sur ces tableaux et dans ces vitrines, rien n'affirme expressément la parenté de l'homme et du singe; tout est disposé pour nous la persuader. La chose est possible, vraisemblable, si l'on veut; qu'on en fournisse une preuve, et notre sentiment filial en suspens sera heureux de retrouver un père. Nous ne comprenons déjà plus le premier émoi des bonnes âmes qui se révoltèrent contre cette filiation. Sans entrer dans les subtilités de détail, toutes les théories sur la création peuvent être ramenées à deux hypothèses : l'opération immédiate, d'un coup de baguette, qui satisfaisait l'imagination de nos aïeux, qui n'est plus recevable depuis que nous connaissons mieux l'histoire physique de notre globe et de ses voisins; l'opération lente, conforme aux lois générales de l'évolution, accomplie par l'intermédiaire des causes secondes. L'une et l'autre réservent la place d'un créateur; la deuxième explication recule son intervention, mais elle s'accorde mieux avec ce que nous pouvons concevoir de la puissance et de la sagesse infinies; elle exige une interprétation des textes sacrés dans leurs parties symboliques, elle n'implique aucune contradiction formelle de ces textes. Depuis le grand essor des sciences de la nature, nous voyons se reproduire de nos jours le malentendu qui troubla les esprits routiniers quand les télescopes agrandirent l'univers et découvrirent l'ordonnance véritable de ses parties : — « Voilà des certitudes qui ruinent vos croyances, » disaient les libertins aux dévots. — « Donc vos certitudes sont fausses, » répliquaient les dévots. On écrivit de gros livres pour et contre, on s'injuria, on se brûla. Quelques années passèrent : tout s'était tassé. Les deux ordres de vérités qui semblaient inconciliables aux contemporains

de Galilée s'accordaient sans effort dans l'entendement des contemporains de Leibniz.

Revenons à nos crânes. En voici des boisseaux, de tous les siècles, de toutes les races, de tous les pays. Que la science est donc une belle chose, et qu'on est infirme sans ses lumières! Évidemment, ceux qui savent decouvrent une infinité d'indices sur ces fronts blanchis d'où la pensée s'est envolée; ils y lisent les caractères spécifiques des cervelles qui remplirent ces boîtes, leurs perfectionnemens graduels dans le temps, depuis l'homme quaternaire jusqu'à celui de la troisième république, dans l'espace, depuis le Boschiman jusqu'au Parisien, dans l'intelligence, depuis l'idiot jusqu'au génie, dans la vertu, depuis l'assassin Collignon jusqu'à M. de Montyon. Pour moi, qui n'en sais pas beaucoup plus long que le fossoyeur d'Hamlet, et qui ferais mal la différence du crâne de Yorick à celui d'Alexandre, je ne vois rien. L'ignorance fait naître des doutes injurieux. On me montre des crânes classés en série d'après leur provenance; j'ai toujours envie de demander la contre-épreuve, l'indication de la provenance sur des pièces que j'aurais choisies. Je demeure rêveur devant une armoire pleine de « crânes belges, » depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours; si quelque main malicieuse secouait une nuit cette armoire, après avoir effacé les numéros d'ordre, tomberait-on d'accord le lendemain pour remettre à leurs places respectives le chasseur de la forêt nervienne et l'habitant actuel de la Montagne-aux-Herbes? Le calcul des probabilités nous invite à parier que oui, mais pas trop cher. Les affirmations des personnes les plus doctes achèvent de me troubler. Un savant allemand a dessiné là l'homme de Néanderthal tel qu'il se le représente d'après un crâne fameux : poilu, prognathe, le front fuyant. Cette esquisse donne un type intermédiaire entre un beau chimpanzé et un vilain homme. Le savant allemand devait avoir de bonnes raisons, j'y voudrais croire: mais d'autres me dissuadent. M. Godron a publié un dessin reproduisant la tête de saint Mansuy, évêque de Toul; ce saint exagère les traits les plus saillans de l'homme de Néanderthal; et M. Vogt a cité l'exemple d'un de ses amis, médecin distingué, qui se trouve dans le même cas. Un autre spécimen célèbre de l'homme quaternaire est le vieillard de Cro-Magnon; or M. Broca a trouvé que la capacité crânienne de ce lointain ancêtre est notablement supérieure à celle d'un Parisien du XIXe siècle. Où est le progrès, alors? Peut-être sur ce tableau, où l'on a comparé les moyennes de trois séries ainsi qualifiées : Parisiens quelconques, — assassins, — hommes distingués. La moyenne de la dernière catégorie est sensiblement supérieure aux deux autres, mais il est triste de penser que les Parisiens quelconques diffèrent à peine des assassins par

une fraction infinitésimale. Chose plus triste encore, un autre tableau, dressé par M. Duvernoy, m'enseigne que le rapport du cerveau au reste du corps est de 1 : 48 chez le gibbon, de 1 : 30 chez l'homme, de 1 : 14 chez le serin; d'où il suivrait que cet oiseau nous passe de beaucoup en intelligence relative, nous tous les primates.

Les transes de l'esprit redoublent devant la vitrine italienne d'anthropologie criminelle. On sait que les physiologistes d'outre-monts, à la suite de M. le professeur Lombroso, ont poussé leurs recherches de ce côté. Quand on regarde la devanture d'un libraire de Rome ou de Florence, on est frappé de voir que la majeure partie des publications nouvelles, depuis quelques années, se rapportent à cet ordre d'études. Il semble que l'idéal inavoué, dans le pays d'où nous vint la science du droit, soit de remplacer les codes par quelques appareils d'anthropométrie. Ces messieurs nous ont envoyé une riche collection de moulages pris sur des têtes de condamnés. Ici encore, le manque d'habitude égare mon jugement. Cette cire verte, qui joue le bronze antique, je l'aurais acceptée pour une belle tête consulaire exhumée du forum; elle me rappelle l'orateur du Capitole. Erreur, c'est l'assassin La Gala. A côté de ce meurtrier, un *stupratore;* je ne puis m'empêcher de lui trouver le front d'un penseur, l'air noble et méditatif. D'autres masques sont plus ingrats; n'oubliez pas qu'ils ont été moulés sur des gens qui n'avaient aucune raison de sourire. On entend fréquemment cette exclamation dans la foule qui circule devant les vitrines : « Ils ne sont pas comme tout le monde! » Sans doute; mais plus que jamais je demande la contre-épreuve. Que l'on mêle à ces têtes de coquins quelques têtes de grands hommes, prises en un moment de souci et la barbe mal faite, vous entendrez sûrement la même remarque de la foule : « Ils ne sont pas comme tout le monde. » J'oubliais, il est vrai, que cette confusion ne dérangerait pas les théories des aliénistes subalpins, au contraire. — Que d'embarras dans ces études! On a placé là-haut le crâne de Charlotte Corday; nous serions peinés d'apprendre qu'il a quelque conformité avec celui du cocher Collignon, et cependant il y aurait des raisons pour que cela soit, si la prédisposition au meurtre se reconnaît à des signes certains. Il arrive parfois qu'un détenu occupe ses loisirs à graver au trait des bonshommes sur le pot à l'eau de la prison; M. Lombroso expose ces cruches sous la rubrique : « Céramique criminelle. » Ces dessins expriment, paraît-il, tout le vice des artistes qui les ont tracés.

On ne s'arracherait jamais d'une section où l'on apprend tant de choses. Des cartes teintées nous montrent la France divisée en deux régions, d'après la couleur des cheveux : la zone brune et la

zone blonde sont sensiblement égales. Même partage équitable entre les yeux bleus et les yeux noirs. D'une collection de cristallins en émail, donnant la coloration de l'iris chez les différentes races, il semble ressortir que les plus beaux yeux se trouveraient chez les Lapons. On est tenté de réclamer en faveur d'une race éteinte, les Aztèques, pour peu qu'on ait examiné, dans le pavillon de la république bolivienne, une sébile pleine d'yeux fossiles, translucides, d'un or pâle de topaze. La rêverie s'y arrête longtemps, effrayée et retenue devant ces reliques où la lumière réveille des images mystérieuses. Quel joaillier pourrait offrir à une reine un collier qui valût ces diamans humains? Diamans morts, qui recevaient la splendeur du monde et la transformaient en idées, longtemps avant que le pied d'un Européen ne se fût posé sur la terre américaine. Ils ont admiré les soleils du Pacifique, ils ont jeté comme les autres leurs feux d'amour; peut-être une image dernière demeure et continue de vivre, invisible pour nous, au fond de chacun d'eux, si toutefois le poète dit vrai :

> Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
> Ouverts à quelque immense aurore,
> De l'autre côté des tombeaux
> Les yeux qu'on ferme voient encore.

D'autres yeux voient en dedans, qui ne se sont jamais ouverts. Si vous entrez dans ce palais par la travée des asiles et des écoles professionnelles, arrêtez-vous à l'atelier de brosserie des jeunes aveugles. Quelques-uns des pensionnaires s'y livrent à leurs travaux délicats. Je ne sais rien de plus expressif et de plus attachant que ces figures recueillies. Chez nous, le rayon de la physionomie humaine se concentre tout entier dans le regard ; chez eux, il est diffus, répandu sur tous les traits ; chaque muscle de leur face exprime l'attention intérieure, avec quelque chose d'infiniment doux, d'infiniment pur. A qui les dévisage, ces figures communiquent la sensation de repos qu'on éprouve en rentrant dans une chambre obscure, après avoir cheminé par les rues un jour d'été.

Continuons devant nous, suivons le primate à travers ses métamorphoses. On a figuré ses premières peines avec ses premières acquisitions dans une sorte de musée Grévin de la paléontologie. Près de la souche creuse ou de la grotte qui leur sert d'abri, des couples rougeâtres, vêtus de peaux de bêtes, taillent le silex, coulent le bronze, tournent les vases d'argile. Ces ouvriers essaient leurs premiers pas sur la longue route qui les conduira à la galerie des machines. Autour de ce noyau de l'humanité primitive, les maîtres de nos écoles d'archéologie ont prêté leur savoir à l'arrangement de tableaux plus complexes, emprun-

tés aux grandes civilisations antiques : le potier d'Athènes et son confrère des Gaules, l'architecte chaldéen, le roi d'Assur dans un char fidèlement reconstitué par M. Heuzey, les fileuses de lin égyptiennes, les émailleurs et les imprimeurs de la Chine, partis les premiers et restés en chemin. L'empereur Fouh-Hi, qui peignait des sentences sages il y a cinq mille ans, est un écrivain tout à fait vénérable sous son manteau de feuillages. A côté de ces jeux de la science, il faut signaler deux œuvres d'un intérêt particulier, qui honorent grandement l'érudition française : la restitution du Parthénon, par M. Chipiez, et dans la salle des missions, à l'étage supérieur, celle de l'Apadanâ d'Artaxerxès, par M. Dieulafoy.

On avance, on franchit les siècles par sauts un peu brusques, on arrive au grand Art, don d'Hermès Trismégiste. L'alchimiste Maïer, penché sur ses fourneaux, purifie dans une cornue la médecine universelle pour tous les métaux imparfaits. Sur les murs, des signes cabalistiques lui concilient les planètes ; on y voit le serpent Ouroboros et des formules empruntées à la chrysopée de Cléopâtre la Savante. La table ploie sous l'énorme livre, le *Theatrum chemicum*, auquel ce philosophe va ajouter de précieux commentaires, les *Cantilènes intellectuelles du phénix ressuscité*. Ne méprisez pas le souffleur Maïer ; de sa cave, nous passons directement dans le laboratoire de Lavoisier, réalité sortant d'un rêve. Voici l'imprimerie plantinienne ; la célèbre maison d'Anvers a prêté la presse de son fondateur, humble aïeule de cette machine Marinoni dont nous regardions l'autre jour l'effrayante mouture. D'autres ateliers, au rez-de-chaussée, et une suite de vitrines sur les terrasses centrales, déroulent sous les yeux du visiteur l'histoire de quelques arts libéraux, dessin, gravure, reliure, orfèvrerie, céramique, verrerie.

L'affiche-réclame a sa place dans ce musée. Le père de Montaigne demandait déjà qu'il y eût un lieu où celui qui avait des perles à vendre pût en prévenir le public. Si j'en juge par le plus ancien spécimen de la collection exposée, l'idée de Montaigne ne trouva sa forme qu'au commencement du XVIIIe siècle. Jusqu'aux dernières années de Louis XIV, nous dit M. Maindron dans son curieux livre, les *Affiches illustrées*, le monopole de ces publications était réservé aux libraires et aux comédiens. En 1715, un sieur Marius, marchand de parapluies, placarda sur les murs de Paris l'annonce de sa marchandise. Quand on réfléchit aux plus récentes transformations de nos mœurs commerciales et de nos mœurs politiques, on se demande si l'initiative du marchand de parapluies ne fut pas aussi grosse de conséquences que l'invention de la poudre à canon ; l'une et l'autre ont changé les procédés usités jadis pour conquérir le monde. L'histoire de l'imagerie po-

pulaire est à peine esquissée, juste assez pour faire naître un regret. J'aimerais retrouver ici les classiques d'Épinal, les naïves légendes de Geneviève de Brabant et du roi Dagobert, que les joueurs d'orgue colportaient dans les campagnes, au temps de mon enfance; je voudrais savoir si ces enluminures me donneraient encore, pour un sou, de plus vives joies et de plus longues pensées que l'*Angelus* n'en donne à ses possesseurs, pour 600,000 francs. Je crains que l'écarlate et l'azur n'aient pâli sur les manteaux de la dame et du roi; je crains que tout n'ait pâli. Après l'affiche, l'imagerie aurait pu nous montrer comment le courant utilitaire s'est emparé de l'amusement du peuple pour attiser les convoitises, pour exploiter les passions. On ne colorie plus à Épinal ces contes merveilleux qui ne servaient à rien; mais il y a dans Paris une grande usine qui tire le bonheur public sur quatre clichés et en répand les épreuves à des millions d'exemplaires; dans les compartimens symétriques des quatre images, le même industriel grave avec la même conviction les bienfaits de la monarchie, les bienfaits de l'empire, les bienfaits de la république, les bienfaits futurs du général. Avez-vous quelquefois songé à ce que doit être l'état d'esprit de cet imagier éclectique, de ce Warwick de la lithographie qui tient boutique d'espérances pour tous, qui fabrique pour ses cliens antagonistes, à vingt francs le mille, des promesses et des accusations pareilles? Si l'illusion féconde habitait dans son sein, je serais surpris.

Nous entrons dans une division nouvelle. Qu'est-ce encore que tous ces bustes, et cet aliéné de cire? Les sujets de M. Lombroso, qui nous poursuivent? On se rassure en reconnaissant le rire de Mme Samary, le sourire de Mlle Bartet. Pour la statuette de cire, dans la cage de verre au centre de la salle, c'est Hamlet qui a posé complaisamment, sous les traits de M. Mounet-Sully. L'*Homo industriosus*, fatigué de ses longs travaux, se repose à la Comédie-Française et à l'Académie nationale de musique. Tout célèbre ici les grandeurs de ces deux institutions d'état; elles occupent, dans l'histoire des arts libéraux, un espace proportionnel à la place que le théâtre a prise dans notre vie sociale. Les visiteurs se nomment, avec une joie communicative, s'ils sont de Paris, avec un rien de fierté, s'ils sont de la province, les sociétaires de la Comédie dont les portraits et les bustes embellissent ces panneaux. C'est un sentiment assez étrange, et qui mériterait l'étude du moraliste, cette satisfaction affectueuse de la foule, quand elle reconnaît les traits d'un acteur favori. Le physiologiste n'y verra peut-être qu'une habitude réflexe de nos muscles faciaux, accoutumés à marquer des impressions hilares chaque fois que cet acteur entre en scène. Mais on constate le même contentement chez ceux qui découvrent

M. Maubant, lequel n'a jamais éveillé que des impressions majestueuses. Je croirais plutôt que la foule reporte en entier sur ces personnages publics les sentimens désormais sans emploi qu'elle témoignait jadis aux grands, aux rois. « Cet effet a son origine dans la coutume, » disait Pascal; et il ajoutait sur le prestige des rois, des grands, sur la force et sur la grimace, des choses trop libres pour qu'on se permette de les appliquer aux acteurs.

La section suivante est consacrée à l'histoire des moyens de transport. Encore une idée originale des organisateurs de cette exposition. L'histoire du travail nous fait assister à la lutte de l'homme contre la matière; l'histoire du transport à sa lutte contre l'espace; elle nous donne le raccourci du mouvement ambulatoire qui l'emporte sur le globe, depuis son premier pas au sommet de quelque plateau d'Asie, si c'est de là qu'il est parti, jusqu'à ses courses actuelles sur les voies rapides qui sillonnent la planète. Au rez-de-chaussée, dans les quatre divisions principales : voie de terre, voie de fer, voie fluviale, voie maritime, on a groupé les modèles des ouvrages d'art exécutés pour les besoins de la voirie et de la navigation, chez les anciens et chez les modernes; on a réuni dans ce petit emplacement quelques véhicules historiques. L'Angleterre a envoyé la première locomotive de Stephenson et le wagon où voyageait Wellington. Sur la terrasse, des gravures et des photographies racontent les progrès de la locomotion, du chariot des pasteurs nomades jusqu'à nos trains-éclairs. Il n'est presque pas un de ces chars et de ces attelages dont on ne retrouverait le type en un coin de l'Asie ou de l'Afrique. Sans aller si loin, les bourgeois de Beauvais se font encore tirer à bras d'hommes dans des vinaigrettes, cent ans après la déclaration des droits. Chaque époque révèle son caractère dans son roulage. Les photographies prises sur des manuscrits du moyen âge composent une série très amusante; vous y verrez le pape et l'empereur faisant route de compagnie dans un équipage tout pareil à nos voitures de blanchisseuses. Plus réjouissantes encore sont les lithographies de 1830, représentant les cabriolets et les mylords des héros de Balzac, la cour de Laffite et Caillard, les *écossaises* et les *favorites* d'où est issu notre omnibus démocratique. Le dernier terme de cette progression, en attendant mieux, est le chemin de fer à glissières qu'on essayait l'autre semaine sur l'esplanade des Invalides et qui promet de nous porter en quatre heures à Marseille. Quand je dis le dernier terme, c'est selon qu'on l'entend; d'autres réserveraient cette qualification à des voitures plus lentes, qui ont aussi leur histoire dans la collection, et que vous avez chance de rencontrer en ressortant le matin de l'Exposition. Elles s'en reviennent à vide de Montparnasse, avec cet air de bon débarras, ce je ne sais quoi de guilleret qui

émoustille le char, les chevaux empanachés, le cocher à la livrée noire, quand ils trottent au soleil, heureux de vivre, soulagés d'avoir gagné leur argent en désencombrant la terre d'un fardeau inutile. C'est pour monter là dedans que l'humanité se remue et se hâte si fort, par tous les moyens de locomotion que nous venons de passer en revue.

La partie la plus curieuse et la plus complète de cette exhibition a trait à la découverte des aérostats. Les documens réunis ici nous donnent bien l'impression de la secousse violente ressentie par l'imagination de nos pères, quand ils virent l'homme s'élever dans les airs. Pour peu qu'on se rappelle l'attente vague des esprits à cette époque, l'espérance diffuse, sans objet précis, qui agitait les cœurs comme une approche d'aurore, on estimera que ce prodige dut contribuer pour beaucoup à l'exaltation générale, et qu'il le faut compter parmi les stimulans du mouvement révolutionnaire, au même titre pour le moins que la première représentation du *Mariage de Figaro*. Ne présageait-il pas que toutes les lois du monde allaient changer, que rien ne serait désormais impossible à l'homme sensible et vertueux? Pendant quelques années, tout est aux ballons, les arts, l'industrie, les modes, les jeux, les caricatures; on en met partout, sur les pendules, les éventails, les assiettes, les coiffures; Clodion leur emprunte le motif de groupes ravissans. Le meilleur témoin de l'émoi public est encore l'avis paternel que le gouvernement fit insérer en tête de la *Gazette de France* du mardi 2 septembre 1783 : « On a fait une découverte dont le gouvernement juge convenable de donner connaissance, afin de prévenir les terreurs qu'elle pourrait occasionner parmi le peuple... (Suit la description de la montgolfière.) Chacun de ceux qui découvriraient dans le Ciel de pareils globes, qui présentent l'aspect de la Lune obscurcie, doit donc être prévenu que, loin d'être un phénomène effrayant, ce n'est qu'une machine toujours composée de taffetas, ou de toile légère revêtue de papier, qui ne peut causer aucun mal, et dont il est à présumer qu'on fera quelque jour des applications utiles aux besoins de la société. » En dépit de l'admonition royale, on vit peut-être alors le spectacle auquel j'assistai il y a quelques années, dans une campagne de la Petite-Russie. Une montgolfière, lancée en plein jour, était allée s'abattre dans les prairies où des bergers gardaient leurs troupeaux. Ces enfans s'avancèrent tranquillement vers le météore; ils quittèrent leurs chapeaux, se prosternèrent, firent le signe de la croix et se mirent à prier. Ils ne marquaient aucune terreur; ils agissaient comme on doit faire quand on est favorisé d'un miracle; ces cœurs simples montraient clairement que le miracle est pour eux une manifestation normale, toujours attendue.

Dans la dernière section, — la logique voudrait qu'elle fût une des premières, — nous retrouvons le travail aux prises avec la terre, la pierre, le bois, les métaux. L'examen des appareils scientifiques et des outils industriels, jusqu'à une époque récente, fait ressortir l'une des transformations les plus profondes qu'ait jamais subies l'esprit humain : l'abolition rapide et radicale du sens esthétique, tel qu'on l'entendait autrefois. Nos pères, fidèles à une tradition vieille comme l'homme, ne fabriquaient pas un seul produit qui n'eût quelques vestiges d'ornementation ; engins de travail ou instrumens de mathématiques, armes et meubles, boiseries et ferrures, tout, jusqu'aux plus vulgaires objets d'usage domestique, tout ce qui est ancien ici revêt une forme capricieuse, souvent charmante, et comporte des fantaisies surajoutées pour flatter les yeux. Depuis le commencement de notre siècle, l'ornementation se fait plus maigre, plus rare; on arrive à nos années; elle tombe brusquement, presque partout. Quelques industries de pur luxe la maintiennent dans les choses superflues, destinées au petit nombre; mais elle disparaît de tous les objets de première nécessité et de commun usage. Quand le goût artistique essaie de la ressusciter, il est stérile, parce que son effort factice va contre une loi générale. Et il ne s'agit pas ici d'une de ces oscillations historiques qui ramènent et remportent certains besoins; c'est la première fois que ce phénomène se produit depuis l'origine des sociétés. On peut l'expliquer par la valeur croissante du travail et de son coefficient, le temps; nous faisons simple pour faire davantage et plus vite; la force employée à produire est consommée tout entière en utilité, on n'en peut plus rien distraire pour l'amusement. Mais cette explication ne suffit pas. Notre œil a changé. Là où celui de nos devanciers exigeait les couleurs vives et le dessin imaginé, le nôtre réclame les teintes neutres, les lignes droites, les surfaces polies, en un mot l'étroite convenance entre la forme et l'emploi, sans rien de plus. C'est l'élimination progressive de l'instinct du sauvage, de l'instinct de l'enfant, qui était devenu en s'épurant le goût du beau, mais qui n'en procédait pas moins de ce principe : la recherche du jouet et de la parure avant celle de l'utilité. Le sens plastique s'est cantonné dans le domaine restreint de quelques arts; partout ailleurs, il est remplacé par le sens rationnel. Ce dernier nous façonne un monde plus sévère, plus triste aux yeux, mais imposant pour le regard intérieur, harmonique pour la pensée abstraite. L'ancien était beau comme un décor agréable; le nouveau n'a que la beauté d'un théorème de géométrie.

Cette dernière section prend fin avec les premiers essais du daguerréotype, de la photographie, du télégraphe. L'histoire rétros-

pective du travail est achevée; il va subir de nouvelles transformations et continuer ses destinées dans le palais des machines. Avec la chaîne de noms glorieux qui se déroulait en lettres d'or sur les frises, depuis l'entrée de la galerie, le cycle des grandes inventions se ferme. L'inventeur, au sens héroïque du mot, est une figure du passé; nous avons peu de chances de la revoir chez nous. Dans l'état actuel des sciences, leurs bienfaits ultérieurs ne seront que les applications de principes déjà connus; les routes sont étudiées dans toutes les directions, les points à explorer déterminés d'avance par la théorie. L'imprévu, le hasard de la trouvaille, n'ont plus guère de place dans le rayon de nos écoles et de nos sociétés savantes. Pour retrouver l'inventeur, il faut le chercher dans les milieux anciens du monde actuel, dans les groupes humains que notre civilisation n'a qu'imparfaitement pénétrés. Là, cette variété originale de l'*homo industriosus* fleurit encore. Je veux vous en présenter un, sans sortir de ce palais. Parmi tant d'âmes lointaines, différentes des nôtres, que l'Exposition a mises en branle et attirées dans notre sphère de travail, je n'en ai pas rencontré une plus intéressante.

A l'extrémité de la travée latérale qui relie le palais des Arts libéraux à celui des industries diverses, un emplacement est réservé à l'industrie rurale du peuple russe, à ces manufactures primitives dont la tradition se perpétue dans les villages du Dniéper et du Volga. Ces jours derniers, j'avisai là un petit éventaire qui porte cette enseigne : *Kosticof-Almasof, inventeur-mécanicien : Omsk, Sibérie.* — Sur l'établi s'entassent des modèles en carton, en liège, en fil de fer; manèges, moulins, moteurs hydrauliques, débarcadères flottans, filtres, fours de campagne, sentiers de chaîne pour les marais, que sais-je encore? vingt autres mécaniques, appropriées aux besoins particuliers du pays des vastes eaux. Kosticof-Almasof, le mécanicien *samooutchka*, comme ils disent (littéralement : autodidacte, qui s'est instruit tout seul), était assis au milieu de ses œuvres : un homme dans la force de l'âge, aux traits réguliers et intelligens, avec une pensée en travail sous la face calme du paysan russe. Je lui demandai son histoire; son regard s'anima, les paroles se pressèrent sur ses lèvres, sonnant la joie et la confiance de l'enfant abandonné qui entend une voix. Je traduis son récit; j'ai le regret de l'abréger, je n'y ajoute pas un mot :

« Je suis natif d'Omsk, en Sibérie. Depuis l'enfance, j'ai travaillé là dans les fabriques pour gagner mon pain. J'ai toujours été entraîné vers la mécanique; je regardais les machines, et je combinais des modifications, des perfectionnemens; à mes momens de

liberté, je construisais de petites machines en manière de jouets. Je n'avais qu'un désir, trouver les moyens de m'instruire quelque part et d'essayer mes inventions. J'entendis qu'on faisait une exposition à Ekatérinenbourg, dans l'Oural, et l'idée me vint de m'y rendre. Mais comment arriver jusque-là? Je résolus de mettre en gage mon isba; vous savez, maintenant, on donne de l'argent sur les maisons, dans les banques. Je touchai 80 roubles; c'était trop peu : j'arrachai les pieux de la palissade, je les vendis aux voisins. Je laissai une partie de l'argent à ma mère et à mes sœurs, et je partis, emportant mes modèles. Le général-gouverneur eut connaissance de moi, il me montra des bontés; on m'amena à Ekatérinenbourg et j'y reçus un brevet. Quelque chose me poussait à continuer plus loin, dans le monde de Dieu. Je parvins à Kazan; j'y rencontrai une dame, une bonne âme, qui me conduisit à Kharkof. Mon bonheur voulut que là aussi il y eût une exposition; je reçus un second brevet. Un acteur des théâtres, André Bourlak, s'intéressa à moi et me mena à Moscou, me disant que là je pourrais apprendre. A Moscou, je fis la connaissance d'un marchand; il me donna quelques avis et me mit en rapport avec un certain Américain. Celui-là regarda attentivement mes modèles, il voulait en prendre plusieurs, il me proposa cent roubles. Cette affaire ne me paraissait pas pure; j'en écrivis à André Bourlak, qui avait rejoint son théâtre, à Pétersbourg; il me répondit de laisser là l'Américain et m'envoya un peu d'argent, en me conseillant de venir à Pétersbourg. De bonnes gens m'adressèrent au quartier impérial, à une personne très importante, le général Richter. Il a parlé de moi à Sa Majesté elle-même! On me fit recevoir dans les usines de l'état; je restai quelques mois dans celle de la marine, à Cronstadt, puis dans une autre. Je regardais, j'apprenais; je vis bien que plusieurs de mes inventions étaient déjà inventées, et qu'on faisait beaucoup mieux; mais je perfectionnais les autres, qui sont bonnes. Un an se passa; on commença à parler autour de moi de l'exposition de Paris; je n'avais plus qu'une idée, y aller. Par bonheur notre général-gouverneur de Sibérie arriva à Pétersbourg; il fut si bienveillant pour moi, il m'ouvrit un nouveau crédit, et sur sa demande on m'amena à Paris. Ici, quand j'ai visité la galerie des machines, j'ai bien vu ce que c'était! Je voudrais y étudier, et puis, si c'est possible, étudier aussi en Angleterre; mais pas trop longtemps : je veux retourner dans ma Sibérie. Jusque-là, ce ne sera pas facile de vivre. Le commissaire de la section, Andréef, m'a aidé; il est mort l'autre semaine, il est dans le royaume céleste. Je ne connais plus personne, je n'entends pas la langue; le plus triste, c'est que le jury a passé une première fois devant mes ma-

chines sans s'arrêter. Une famille m'avait pris en pension, elle va partir. Mais ce n'est rien ; l'argent viendra, quand je vendrai mes machines ; sûrement, elles se vendront. »

Et il se mit à me les expliquer avec feu, ses machines. J'ignore ce qu'elles valent, peut-être rien pour nous ; je sais seulement qu'en Russie il faut accommoder les instrumens de travail aux lieux et aux hommes ; dans les régions reculées où l'eau et le vent seront longtemps les seuls moteurs économiques, j'ai vu des appareils très primitifs, à la fois simples et ingénieux, rendre plus de services que nos engins délicats. — Tandis qu'Almasof poursuivait ses explications, je le regardais avec un serrement de cœur. Faute de connaître les premiers principes, voilà un homme qui a dépensé de grands efforts d'intelligence pour rouvrir à lui seul le sillon déjà creusé par l'élite de l'humanité, pour réinventer l'ABC de la science, comme l'enfant de génie qui retrouvait les propositions d'Euclide. De deux choses l'une : ou ce pauvre garçon n'a refait que du vieux neuf, et c'est le naufrage certain ; ou il y a quelque chose de pratique dans son bagage, et c'est encore le naufrage probable. « L'Américain » de Moscou se trouvera partout, dans toutes les nationalités, pour exploiter cette brebis désignée à la tonte. Le paysan d'Omsk ne soupçonne pas la férocité de la bataille, la lourdeur des poids à soulever pour réussir dans ce monde supérieur qui l'attirait ; fasciné par le rayonnement de notre Paris, il nous est arrivé de si loin, d'aventure en aventure, portant vers nous son petit espoir tenace, comptant sur les bonnes dames et les braves acteurs qui ramassent en route les délaissés. Le voilà perdu dans notre tourbillon, seul, quasi-muet. Quelle que soit la valeur de ses travaux, l'homme est de la race droite et forte. Si ces lignes passent sous les yeux de quelques-uns, parmi nos ingénieurs et nos savans, je les supplie de jeter un regard sur l'éventaire d'Almasof et de prendre la mesure de ses aptitudes ; l'inventeur sibérien leur rappellera les précurseurs qui ont préparé leurs triomphes actuels, qui cherchaient, devinaient, croyaient ainsi, il n'y a pas si longtemps ; en souvenir de ces ancêtres, ils voudront tendre la main à ce frère attardé.

Il m'a retenu, et le palais des Arts libéraux contient encore tant de choses dont j'aurais dû parler ! Elles attendront : une âme, c'est plus précieux que les choses. On me pardonnera de passer rapidement devant l'exposition pénitentiaire du ministère de l'intérieur, qui développe sur le pourtour du rez-de-chaussée ses collections de chaussons de lisière. Pourtant, les plus industrieux des hommes, ce sont encore les détenus. On nous exhibe leurs travaux de fantaisie, leurs chefs-d'œuvre en mie de pain, en plumes, en brins de

salsepareille; l'un d'eux, ayant patiemment colligé ces brins, est parvenu à tresser une très belle corde d'évasion avec ce dépuratif. Ils font même des vers : voici plusieurs cantates composées pour le 14 juillet par les pensionnaires de Gaillon. On en reçoit parfois de pires, et qui n'ont pas l'excuse de la maison centrale. Le public se porte vers la section rétrospective : des fers, des brodequins, des chevalets, des gravures lamentables, le supplice de Calas, l'écartèlement de Damiens, bref toutes les abominations de l'ancien régime jusqu'en 1789; à partir de cette date, l'homme devient doux comme un agneau. Sur deux socles opposés, avec ces mentions en grosses lettres : *Autrefois*, *aujourd'hui*, — deux condamnés de cire; celui d'autrefois, en haillons, hâve, hirsute, ferré aux chevilles sur sa botte de paille, menace du poing la société; celui d'aujourd'hui, angélique, rasé de frais, bien vêtu, lit un bon livre, en s'appuyant sur sa pioche, dans un parterre de gazon et de fleurs. Il y a des fleurs à ses pieds. Qui donc parlait du grand nombre des récidivistes? Voilà une concurrence redoutable pour les pauvres industriels qui montrent les horreurs de l'inquisition à la foire de Neuilly.

Montons dans les salles du premier étage : c'est le quartier-général de l'enseignement à tous les degrés, primaire, secondaire, supérieur. Ses trophées commençaient déjà au rez-de-chaussée; ils debordent sur les pavillons de la Ville de Paris, et un peu partout. La pédagogie expose avec orgueil ses écoles de tout ordre, les bibliothèques populaires, les laboratoires, les méthodes nouvelles, les nouveaux lycées de garçons, de filles, les tableaux comparés où les vieilles taches noires de l'ignorance s'éclaircissent rapidement, depuis quelques années. Tout nous parle des sacrifices consentis pour donner à tous la plus grande somme d'instruction possible; et l'esprit rencontre ici les plus cruels problèmes qui puissent l'assaillir. — A-t-on bien fait? Oui, nous dit un commandement intérieur plus fort que tous les raisonnemens. — A-t-on fait du bien? C'est une autre question, insoluble, parce qu'elle est mal posée. Écartons la phraséologie de boniment électoral; l'expérience personnelle et l'observation s'accordent pour nous démontrer que l'instruction, — je ne dis pas la science, apanage de quelques rares élus, — ne rend l'homme ni plus moral, ni plus heureux; elle augmente l'intensité générale de la vie, et c'est tout. Consultez vos tables de criminalité, vos tables de suicides. Il faut donner l'instruction comme il faut donner du pain, sans plus d'illusion sur l'effet vertueux de ce don. Le pain restaure nos forces pour le bien ou pour le mal, indifféremment. Ainsi de l'aliment intellectuel. Suivant la nature de celui qui le reçoit, l'usage qu'il en fera,

le milieu que vous lui préparez, cet aliment décuplera ses forces pour le bien ou pour le mal. En d'autres termes, vous avez surchargé les deux plateaux de la balance, celui du bien et celui du mal ; vous n'avez rien changé à leur équilibre, qui reste constant. Pour ce qui est du bonheur, si ce mot a un sens, l'instruction ne saurait le procurer, puisqu'elle sert notre instinct d'inquiétude contre notre instinct de repos ; elle ne peut être une condition de bonheur, puisqu'elle accroît la concurrence vitale, l'effort pénible des mieux doués, l'élimination des plus faibles ; mais comme elle hausse par là les moyennes de l'effort, elle est une condition de grandeur. En la répandant, on reste dans le plan naturel, dans le plan providentiel, qui est d'élever les individus et les sociétés par plus de labeur, pour ne pas dire plus de souffrance. Si vous disiez la vérité aux hommes, vous leur parleriez ainsi : « Je t'envoie à l'école comme au régiment, pour y apprendre l'exercice en vue d'une bataille d'autant plus acharnée que tu le sauras mieux et que vous serez plus nombreux à le savoir; d'une bataille qui a pour fin dernière de grandir la collectivité au prix de ton repos, de ton bien-être, et parfois de ta vie, à toi individu. » Vous abusez les hommes en leur présentant l'instruction comme une panacée à leurs maux. Mais je reconnais qu'en les abusant pour les élever, vous rentrez encore dans le plan naturel, dans la sublime duperie instigatrice de la vie terrestre. Voilà pourquoi j'applaudis à tout ce que vous me montrez ici, par des raisons qui ne sont point habituellement les vôtres, et avec cette réserve que vous aurez fait un travail de dément, si ayant labouré le champ vous n'y semez pas de bonnes graines, si vous en semez de vénéneuses.

A ce même étage, dans la galerie en retour, toute la librairie, tous les éditeurs, tous les livres ; à la suite, toute la photographie, cet art envahissant, toutes les figures connues et inconnues. — Il y a trop de choses dans ce palais : l'histoire de l'homme, toutes les connaissances, tous les arts, et des idées embusquées derrière chaque objet... Le grand Bouddha lui-même prend un air de lassitude, et cependant il semble dire : tout n'est pas ici. — Sortons, allons respirer.

Sur le seuil, une musique m'appelle ; elle part du cabaret roumain. Je reconnais ces hommes aux vestes blanches soutachées de lisérés noirs, ces yeux languissans dans des visages énergiques, ces physionomies qu'on voit peintes sous la tiare et le manteau des hospodars, aux murs des vieilles maisons moldaves. Quand ils veulent bien jouer des mélodies nationales, au lieu des valses italiennes, leur orchestre rencontre des sonorités étranges, dans l'accord des violons, de la guitare et de la flûte de Pan. Alors, ces cordes et ces roseaux contiennent tous les délires de la passion,

toutes les larmes qu'a jamais bues la terre; il passe là des notes qui mettent à nu toutes les places meurtries du cœur. Elles le remportent en arrière, bien loin, par-delà les années abolies; dans un cabaret semblable où jouaient ces mêmes Lautars, à Ferestréou. C'est tout près de Bucharest; alentour, l'immense plaine en juillet n'est qu'une seule gerbe de blé. On allait à Ferestréou au soleil couchant, qui traînait ses flammes sur les vagues rousses de cette mer d'épis; jusqu'aux premières étoiles, les Lautars raclaient leurs arpèges et jetaient leurs chansons insensées; elles fuyaient sur les blés à la forte odeur comme des cris de bêtes blessées, faisant lever de la nuit les rêves où l'on voit tout; mais alors, ces rêves se levaient en avant, dans l'illimité du désir et de l'espérance, ils appelaient; maintenant, il faut retourner la tête pour les distinguer encore, loin, derrière... Le Bouddha avait raison, tout n'est pas là-haut, sur les bancs de la classe où le pédagogue prétend donner la science intégrale. Les hommes lui échappent pour demander à des Bohémiens ce que le magister ne sait pas exprimer. Tous les hommes : écoutez monter ces musiques diverses de chaque point de l'Exposition, de partout où sont campés les représentans de quelque peuplade; réveillez les vieux airs qui dorment dans les épinettes et les clavecins de ces collections, dans la boutique du luthier gothique, et jusque dans le bois de cette harpe exhumée d'un tombeau d'Égypte, où elle gardait les soupirs immémoriaux du Nil. De toujours, de partout, l'unanime concert s'élève, couvrant le bruit des machines et des métiers. Comme tout ce que nous voyons ici, il nous fait mesurer les innombrables échelons de l'ascension humaine, depuis l'extrême barbarie jusqu'à l'extrême raffinement, depuis le Canaque et le Malais qui frappent sur des pots de fer devant leurs paillotes, jusqu'au dôme central où M. Widor joue une fugue de Bach sur le grand orgue Cavaillé; mais enfantine ou savante, avec ses moyens inégaux d'expression, c'est la langue universelle, fraternelle, le fond de la méditation du Bouddha, la voix qui dit à tous les mêmes choses, les seules nécessaires, qui évoque pour chacun de nous son rêve de Ferestréou, ce rêve qu'on a trouvé dans le berceau, qu'on emporte à la tombe, et dont on attend la réalisation au-delà.

En attendant, debout. L'heure n'est pas au rêve. Les idées, les obsédantes idées nous rappellent dans ces galeries. Elles gîtent là comme le charbon dans le puits de mine, sollicitant le mineur d'aller extraire de ces ténèbres de quoi faire un peu plus de lumière. Rentrons dans les galeries, pour y chercher les matériaux qui éclaireront notre prochain entretien.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 août.

Si ce n'était le lendemain avec son inconnu, avec ses réveils, il y aurait plaisir à voir comment, dans ce pays aux impressions changeantes, dans cette ville qui s'appelle la ville-lumière, on oublie la politique, les élections, le Centenaire, la haute-cour et le reste, pour recevoir les têtes couronnées sous la république.

Paris, il est vrai, n'a point eu jusqu'ici la fortune de compter parmi ses hôtes les rois de l'Occident, qui sont occupés ailleurs, qui passent des revues de leurs armées et de leurs flottes pour le bien de la paix. Il a vu tout au plus quelques princes de l'Europe, en vacances, qui ont passé sans bruit. En revanche, il a reçu les rois de l'Orient : le souverain de la Grèce, le shah de Perse, des princes de l'Annam, — et même un roi nègre, qui n'a pas eu le temps d'étudier les droits de l'homme. Le shah de Perse, une vieille connaissance des dernières expositions, a eu entre tous, depuis quelques jours, le privilège d'être le héros du moment, l'hôte bienvenu et fêté. M. le président de la république, M. le président du conseil, M. le ministre des affaires étrangères, la population elle-même, rivalisant de bon accueil, ont mis tout leur zèle à faire honneur au roi des rois. On lui a offert tout ce qu'il pouvait désirer, peut-être même plus qu'il ne désirait, des banquets, des galas, une représentation à l'Opéra, une promenade à Versailles, le spectacle toujours nouveau de l'Exposition, avec les musiques jouant l'hymne persan. Il s'est montré constellé de diamans, il a distribué des décorations au monde officiel, de l'argent aux exposans, des complimens à ceux qui se contentent de peu. Il a eu tous les succès,— il a éclipsé le roi Dinah-Salifou! Paris s'arrangerait visiblement de recevoir des princes, fût-ce des princes orientaux; il s'en arrangerait peut-être mieux que des célébrations subreptices et suspectes de l'anniversaire du 10 août, que le conseil municipal se permet sous le regard complaisant et paternel des ministres, trop occupés, sans doute, à fêter

le shah. Malheureusement tout a une fin, les galas comme tout le reste. Les rois d'Orient sont partis, Dinah-Salifou lui-même est parti, — et les illustres visiteurs de la tour Eiffel ne sont pas à la frontière que déjà on est ressaisi par la politique. On est à peine sorti des élections des conseils-généraux qu'il faut songer et se préparer aux élections de la prochaine chambre. On se retrouve surtout en présence de ce procès qui se déroule depuis quelques jours au Luxembourg, qui n'a rien des mille et une nuits persanes, qui semble résumer et concentrer nos incohérences, nos faiblesses, nos corruptions, nos misères, notre désorganisation morale et politique depuis quelques années.

Le voilà ouvert, en effet, même déjà à peu près clos, cet étrange procès qui s'instruit depuis quelques mois, où celui qui fut le général Boulanger, captant les multitudes, est accusé d'attentat contre les institutions, de complot contre la sûreté de l'état, de détournement des deniers publics dans ses fonctions de ministre de la guerre. Les complices ne comptent pas ; c'est M. Boulanger qui seul est l'accusé, qui est mis en cause dans ses actes, dans ses ambitions, dans ses intrigues, dans son rôle de conspirateur ou d'agitateur. A dire vrai, tout n'est pas clair, il y a bien des points obscurs et délicats dans cette triste affaire, dans la manière dont elle a été engagée et conduite jusque devant cette haute-cour qui en décide à l'heure qu'il est. On a beau s'en défendre, on s'est un peu trop exposé à confondre la justice et la politique, à paraître charger le sénat de l'exécution sommaire d'un personnage dont on ne savait comment se défaire. Il a pu aussi sans contredit s'élever des doutes sur la qualification des actes incriminés, sur les juridictions, sur la compétence du sénat, — et des hommes sérieux, comme il y en a au Luxembourg, ont pu manifester ces doutes, même décliner au dernier moment le mandat de juges, sans être suspects de faiblesse pour un accusé peu intéressant. De plus, le réquisitoire même que vient de prononcer M. le procureur-général Quesnay de Beaurepaire et qui n'a pas duré moins de trois jours, ce réquisitoire est visiblement une œuvre passionnée et diffuse qui abuse par trop des interprétations violentes, des indiscrétions inutiles, et des divulgations scandaleuses. Oui, sans doute, il y a de la passion, des impatiences d'adversaires, des irrégularités dans ce procès, dans ces dialogues entre un ministère public, qui s'affranchit des usages du jugement par contumace pour parler trois jours, et un accusé qui envoie de l'exil ses défenses, mêlées d'outrages, sous la forme de manifestes au peuple français. C'est possible. Le fond n'existe pas moins. Rien ne manque pour faire de cet étrange procès un des épisodes les plus curieux, les plus instructifs et les plus édifians d'un temps fertile en versatilités et en fortunes de faction.

Qu'il y ait attentat ou qu'il n'y ait point attentat, qu'il y ait complot et concussion ou qu'il n'y en ait pas, qu'on fasse la part de la passion, des exagérations, de l'abus des petits papiers, il en reste toujours as-

sez pour dissiper le mirage de cette vaine et périlleuse popularité qui a retenti depuis quelques années. Ce qui se dégage avec assez de clarté et de précision du fatras des révélations et des contradictions suffit à réduire le personnage à ses vraies proportions, celles d'un ambitieux assez vulgaire, d'un agitateur sans scrupule et sans frein. Il est certain que du jour où il a entrevu la chance d'un rôle public, M. Boulanger a eu cette force d'une idée fixe que lui attribue M. le procureur-général de Beaurepaire, et, à défaut d'autre mobile, il a eu la passion du pouvoir et de ses avantages. Il a tout subordonné à son ambition et à la fortune qu'il rêvait. On peut le suivre pas à pas dans sa carrière, déjà en Tunisie comme au ministère, briguant à tout prix la popularité, tour à tour obséquieux avec ceux dont il a besoin et oublieux de ceux dont il ne peut plus se servir, abaissant sa dignité de soldat aux plus vulgaires dissimulations, aux plus inavouables manœuvres. Il marche entouré de gens tarés, repris de justice ou autres, de personnages suspects qu'il croit dérober à la police et que la police lui reprend bientôt, flattant les radicaux pour s'en faire un appui, payant les journaux et les brochures qui chantent ses louanges, faisant diffamer ceux de ses collègues de l'armée en qui il pressent des rivaux, essayant de briser ceux en qui il voit des obstacles. C'est assurément un personnage curieux, à peu près dénué du plus simple sens moral et se croyant tout permis, mêlant la ruse à la forfanterie, le calcul à une apparente cordialité, les plaisirs équivoques aux intrigues de l'ambition, — et au bout du compte, vivant on ne sait de quoi, en prétendant entretenu par des complices qui spéculent sur sa fortune ou par des dupes qui croient servir un intérêt politique. Rien de plus vrai : l'histoire est complète et instructive, le portrait est saisissant, l'homme est moralement jugé. Il reste cependant toujours un problème. Comment cette fortune s'est-elle élevée ? Comment un homme qui n'avait pour lui ni un passé plus brillant que d'autres, ni l'éclat du talent, ni l'autorité des services, a-t-il pu arriver à être une sorte de puissance menaçante pour les pouvoirs publics, pour la paix publique ? Après tout, M. Boulanger ne s'est pas fait tout seul, et M. le procureur-général Quesnay de Beaurepaire ne s'est point aperçu qu'en faisant l'histoire d'un homme, il faisait involontairement l'histoire des dernières années ; il rendait plus sensible l'état moral et politique où un phénomène aussi extraordinaire a pu se produire.

C'est là précisément ce qu'il y a de grave, en dehors de tout ce que les juges peuvent décider. Évidemment, si M. Boulanger a pu devenir un personnage à la popularité malfaisante, c'est qu'il a trouvé toutes les complicités de partis, c'est que le terrain lui a été préparé. On affecte sans doute de s'excuser, on croit se dégager de toute responsabilité en prétendant aujourd'hui qu'on ne le connaissait pas, qu'on ne pouvait pas soupçonner ce qu'il méditait, ce qu'il allait devenir. On en savait, ou dans tous les cas on ne tardait pas à en savoir assez pour

ne pas se méprendre longtemps, et la raison qu'on ne dit pas, c'est qu'on croyait trouver en lui un instrument merveilleux, le général républicain, le ministre des réformes radicales qui allait épurer l'armée et mettre le sac au dos des curés! On lui passait tout pour son radicalisme. Nous avons entendu raconter qu'un homme aussi intelligent que sérieux, qui avait vu le remuant soldat à l'œuvre, s'était fait un devoir, lorsqu'il en était temps encore, d'éclairer le président de la république qui était alors à l'Élysée, et le président de la république lui aurait répondu que jamais, tant qu'il serait aux affaires, il ne laisserait M. Boulanger entrer au ministère de la guerre. Trois mois après, M. Grévy acceptait ou subissait M. Boulanger, qui lui était imposé comme chef de l'armée par les radicaux. On savait bien pourtant que, comme commandant de la Tunisie, il avait risqué de compromettre le protectorat par ses façons de petit Bonaparte, et que plus tard revenu à Paris, établi à l'hôtel du Louvre, il affectait déjà une sorte de suprématie sur l'armée, cherchant à attirer généraux et officiers : on n'en tenait compte. — On savait bien, on devait savoir, lorsqu'il était au ministère de la guerre, qu'il se livrait à toutes les intrigues, qu'il allait un jour jusqu'à prétendre écrire de son chef à l'empereur de Russie, qu'il employait les fonds secrets à distribuer ses portraits, ses apologies, — et on ne faisait rien! On savait bien qu'il manquait audacieusement à la vérité en désavouant les lettres qu'il avait écrites à M. le duc d'Aumale, — et on ne faisait rien, on trouvait que c'était un bon tour! On savait bien, lorsqu'il dut quitter le ministère de la guerre, qu'il avait tout compromis, — et cependant, même à ce moment, quelques-uns des hommes qui étaient hier, qui sont encore aujourd'hui ministres, refusaient le pouvoir si on ne leur laissait pas M. Boulanger comme collègue. On savait bien que, ministre ou général, il n'était qu'un soldat indiscipliné, un agitateur intéressé, — et on lui donnait encore le commandement d'un corps d'armée.

On ne faisait rien, ou ce qu'on essayait, on le faisait gauchement, tardivement. Ce n'est que lorsque l'ambitieux émancipé, enivré de sa popularité par l'élection parisienne du 27 janvier, a eu complètement levé le masque, qu'on s'est réveillé dans une sorte d'effarement. Et alors on a repris toute cette histoire, qui, en étant l'accusation d'un homme, est aussi l'aveu des entraînemens et des défaillances des partis. On n'a pas craint de déchirer les voiles, nous en convenons. On a tout dit, peut-être même plus qu'on ne devait, particulièrement pour d'utiles services d'informations secrètes qui n'ajoutent rien au procès et qu'on n'a pas besoin de livrer aux malignités extérieures. On a déployé d'une main assez brutale devant le pays cet écœurant spectacle de manœuvres suspectes, d'intrigues vulgaires, de menées ambitieuses, de dilapidations, d'actes d'indiscipline qui, après tout, ne sont devenus possibles que parce qu'ils ont été encouragés ou tolérés, parce qu'il n'y

a pas eu, depuis quelques années, des gouvernemens pour les prévenir ou les réprimer.

Le mal est fait aujourd'hui, dira-t-on, il n'y a plus qu'à le réparer, en commençant par mettre hors de combat celui qui a troublé la paix publique. Soit, c'est l'affaire de la haute-cour. Qu'on prenne bien garde, cependant, que ceci n'est peut-être pas un accident fortuit et éphémère, qu'en peu de temps c'est la seconde explosion d'anarchie politique et morale qui se produit. Il y a deux ans à peine, c'était un autre procès, l'affaire Wilson, qui dévoilait de honteux trafics, des simonies, des marchés de faveurs publiques, auxquels le palais même du chef de l'état prêtait un asile, et dont tous les complices ne sont peut-être pas encore connus. Aujourd'hui c'est l'affaire Boulanger qui, avec d'autres nuances, sous une autre forme, révèle des troubles profonds, et le premier mouvement du pays est de voir dans ces explosions périodiques, dans ces accès de corruption publique le résultat naturel d'une désorganisation croissante de toutes les forces morales et administratives. L'affaire Boulanger n'est qu'un symptôme. L'homme peut disparaître, il peut du moins être singulièrement diminué par une condamnation. Ce sera, si l'on veut, un danger du moment écarté : qu'en sera-t-il de plus, si la situation reste la même, si les républicains, pour guérir le mal, n'ont pas d'autre secret que de s'obstiner dans leurs abus de domination, dans les passions de parti et de secte qui ont créé le danger? Au fond, c'est de cela qu'il s'agit, et ce serait une étrange méprise de croire que le pays n'attend qu'une condamnation, qui est déjà d'ailleurs un fait accompli, pour se sentir rassuré, désintéressé dans ses griefs et ses mécontentemens, sous le bienheureux régime de la concentration républicaine qu'on lui promet encore. Si les récentes élections des conseils-généraux, que M. le ministre de l'intérieur Constans arrange à sa manière, ont un sens, elles prouvent au contraire que, sans s'inquiéter de M. Boulanger et de sa fortune, le pays reste ce qu'il est, que le mouvement instinctif de défense conservatrice qui s'est ravivé depuis quatre ou cinq ans persiste partout plus que jamais. Elles signifient que la France, sans appeler des révolutions nouvelles, demande avant tout une politique de modération et de prévoyance telle qu'elle n'en soit pas toujours à se débattre entre la menace des désorganisations radicales et la menace des aventures césariennes.

A voir comment tout marche en Europe, dans les autres pays comme en France, on pourrait se proposer un problème étrange et piquant. Si la paix, que tout le monde affecte de désirer, semble souvent si précaire, si tout ce qui touche aux affaires générales, aux rapports des peuples et des gouvernemens est l'objet de tant de commentaires à perte de vue, de tant de préoccupations et de contradictions, quel est le secret de cette perpétuelle tension des choses? Par qui la paix serait-elle donc réellement et positivement menacée? as-

surément ce n'est point en France, dans la France d'aujourd'hui, qu'il y a des projets de prochaines entreprises extérieures, des préméditations guerrières. La France n'y songe guère; elle est partagée entre des affaires intérieures qui lui restent à régler par ses élections, qui ne laissent pas d'être difficiles, et l'entraînement presque naïf avec lequel elle se livre à tous les attraits d'une exposition devenue le rendez-vous du monde, l'occasion de fêtes indéfinies. Non, ce n'est pas de la France que soufflent les mauvais vents. D'un autre côté, cependant, il est certain qu'il y a des états, des gouvernemens qui font comme si la paix était menacée, sauf à accuser les autres de ce qu'ils font eux-mêmes. Il y a des pays où les journaux passent leur vie à agiter l'opinion par les bruits qu'ils répandent, par leurs polémiques irritantes. On ne veut que se défendre, sauvegarder la paix, c'est convenu, c'est depuis longtemps le mot d'ordre! C'est pour le bien de la paix qu'on multiplie les précautions soupçonneuses aux frontières, qu'on arme avec précipitation les côtes comme si la guerre était sur le point d'éclater, comme si on allait être attaqué; c'est pour la paix qu'on signe des traités militaires préparant les plans de campagne, qu'on s'essaie à nouer l'alliance de toutes les forces, à entraîner les peuples les plus étrangers aux querelles continentales dans des coalitions menaçantes! En sorte que les grands protecteurs de la paix sont précisément ceux qui contribuent le plus à émouvoir l'opinion, à créer le danger par leurs agitations et leurs combinaisons. Le meilleur préservatif contre ce travail continu et dangereux, c'est de le connaître, de le suivre avec sang-froid et de ne s'en préoccuper que dans la mesure de prévoyance nécessaire. Pour l'instant, on n'en est pas encore heureusement aux extrémités, et une fois de plus, pour cet été, tout semble devoir se passer en voyages plus ou moins retentissans, en visites entre souverains.

La France a ses fêtes de l'Exposition, qui sont le gage ou le signe le plus évident des goûts pacifiques auxquels elle ne renoncerait que si elle était défiée, si on la poussait à bout; les souverains ont leurs entrevues, leurs représentations et font leurs voyages d'agrément ou de cérémonie qui piquent toujours la curiosité et ont leur intérêt. L'empereur Guillaume, avec son impatience de jeunesse, est visiblement de ceux qui ne se plaisent pas longtemps au repos dans un palais, qui aiment le bruit, le mouvement et l'ostentation. Il y a quelques jours il était pour sa santé sur les côtes de la Norvège, respirant l'air de la mer. A l'heure qu'il est, il est à Berlin, recevant l'empereur François-Joseph qui lui rend sa visite, qui, à défaut de galas de cour peu faits pour son deuil de père, ne peut éviter de voir défiler devant lui les régimens allemands et a l'occasion, peut-être peu désirée, d'achever sa réconciliation avec les vainqueurs de Kœniggrætz. Dans l'intervalle le jeune et impétueux empereur d'Allemagne a fait définitivement son voyage en Angleterre; il est arrivé escorté par son escadre dans les eaux britan-

niques pour faire sa visite à sa grand'mère, la reine Victoria, à Osborne. A dire vrai, l'empereur Guillaume a mis le temps à décider son voyage, à aller dans la famille de sa mère, l'infortunée veuve de l'éphémère empereur Frédéric III. Il a commencé par visiter toutes les cours de l'Europe. Il est allé à Peterhof, où il a peut-être trouvé plus de politesse que de sympathie. Il est allé à Vienne, où sa jeune présomption n'a peut-être pas toujours respecté le sentiment autrichien. Il est allé à Rome presque en empereur suzerain et il y a trouvé tous les hommages. Il est allé partout, chez ses alliés comme dans les petites cours d'Allemagne. Il n'était pas pressé, on le sent, d'aller en Angleterre. Il y avait vraisemblablement des souvenirs de scènes de famille, des froissemens intimes, auxquels il fallait laisser le temps de s'effacer ou de s'apaiser, et encore le jeune empereur n'est-il allé à Osborne qu'en visiteur privé, en évitant d'aller à Londres, de rechercher les réceptions officielles; mais les premiers momens passés, et à part le caractère relativement privé de la visite de l'empereur, il est clair que rien n'a été négligé pour faire honneur à un des plus puissans souverains de l'Europe, petit-fils de la reine. On lui a offert le spectacle d'une revue de la flotte, du déploiement de la puissance navale de l'Angleterre dans les eaux de Spithead. On lui a procuré le plaisir de voir défiler les soldats anglais à Aldershot. Le prince de Galles lui-même a fait des frais pour son neveu impérial. Guillaume II a reçu le titre d'amiral honoraire de la marine britannique, et, à son tour, pour bien faire les choses, il a donné à sa grand'mère, la reine Victoria, le titre peut-être un peu imprévu de colonel d'un régiment de dragons de la garde prussienne. Bref, on s'était peut-être abordé avec un peu d'embarras, avec les souvenirs des drames de famille de l'an dernier; on a fini par des effusions officielles au départ, par tous les témoignages extérieurs de la cordialité. Voilà qui est au mieux!

Après cela n'y a-t-il rien de plus? Cette visite de famille n'aurait-elle point aussi quelque portée politique et n'y aurait-il pas eu dans l'île de Wight quelque négociation mystérieuse entre lord Salisbury, qui était auprès de la reine, et le comte Herbert de Bismarck, qui était du voyage, qui accompagnait son jeune souverain? Les journaux allemands, qui voient tout en grand et qui ne peuvent pas supposer que l'empereur se dérange pour rien, n'ont pas manqué de donner d'avance au voyage de Guillaume II la signification d'un événement des plus importans. Il y a des journaux anglais qui, eux aussi, se sont plu à voir dans la présence de l'empereur d'Allemagne à Osborne le signe d'un rapprochement politique. Peu s'en est fallu que l'Angleterre ne fût représentée dès ce moment comme disposée à entrer par des engagemens précis et décisifs dans la triple alliance. On a parlé de la coopération éventuelle de la puissante armée allemande et de la puissante flotte anglaise. Guillaume II lui-même a prononcé quelques paroles qui ont pu prêter à plus

d'une interprétation. Peut-être s'est-on un peu laissé aller à une illusion, à une réminiscence des grandes coalitions d'autrefois. On n'en est pas là vraisemblablement. Rien n'indique que l'Angleterre veuille se lier par des traités en vue d'événemens inconnus, et surtout que le peuple anglais fût disposé à se prêter à cette politique. Que lord Salisbury et le comte Herbert de Bismarck aient pu s'entretenir des affaires du jour, de Zanzibar, où Anglais et Allemands ne sont pas toujours d'accord, de l'insurrection crétoise, qui vient d'être l'objet d'une note du gouvernement hellénique, des Balkans ou de l'Egypte, c'est possible, c'est même assez probable. Ils ont pu échanger leurs vues, même se promettre un certain accord, — toujours, bien entendu, pour le maintien de la paix; au-delà, selon toute apparence, l'Angleterre ne s'est engagée à rien, — à rien de positif. Quel avantage aurait-elle à entrer dans des combinaisons continentales, à prendre parti dès ce moment? Elle est bien plus puissante en gardant sa liberté d'action qu'en se liant par des traités. Elle est toujours sûre, — si elle le veut, — d'avoir des alliés dans les questions qui touchent à sa politique et à ses intérêts, sans se laisser entraîner prématurément et hors de propos dans des coalitions dont d'autres recueilleraient les bénéfices.

C'est assez pour l'Angleterre de rester libre et disponible pour garder son influence, de suivre ses affaires. Elle en a partout dans le monde. Lord Salisbury, dans un banquet récent de Mansion-House ou dans les séances du parlement, a paru jusqu'ici suffisamment rassuré sur le maintien de la paix générale; il n'a parlé que de deux affaires qui pourraient à des degrés divers préoccuper l'Europe, dont l'une au moins a un intérêt direct et personnel pour l'Angleterre. La première de ces affaires est cette insurrection crétoise qui se prolonge, qui s'aggrave même. Jusqu'ici cette insurrection avait gardé un caractère tout local, selon le mot de lord Salisbury. La Porte semblait partagée, comme elle l'est souvent, entre le système des concessions et les répressions décousues, inefficaces. La Grèce évitait de se compromettre et restait dans une habile neutralité. Depuis quelques jours, les événemens ont marché. La Porte s'est décidée à envoyer des forces et un nouveau gouverneur, Chakir-Pacha, avec des pouvoirs extraordinaires pour en finir avec le mouvement crétois. La Grèce, de son côté, a cru devoir adresser une note à toutes les puissances pour appeler leur attention sur les affaires de l'île insurgée. C'est ici que la question se complique. La Grèce a-t-elle agi spontanément, a-t-elle obéi à quelque instigation secrète en s'adressant à tous les cabinets de l'Europe? Comment et sous quelle forme les puissances pourraient-elles intervenir, et quelle solution pourraient-elles proposer? Lord Salisbury s'était déjà hâté de décliner toute idée d'accepter pour l'Angleterre le protectorat de la Crète, et la communication du cabinet hellénique paraît avoir été reçue avec une réserve peu encourageante à Londres. Si lord Salisbury et le

comte Herbert de Bismarck se sont entretenus des affaires de l'île de Crète, à laquelle l'Allemagne s'intéresse par suite du prochain mariage d'une jeune sœur de l'empereur Guillaume avec le prince héritier de la couronne de Grèce, il est peu probable qu'ils se soient entendus sur une solution qui aurait, dans tous les cas, à obtenir l'assentiment des autres puissances, sans parler de la Porte elle-même.

L'Angleterre, d'après le langage de lord Salisbury, semblerait assez peu disposée à précipiter les choses de ce côté, d'autant qu'elle a une affaire qui l'intéresse beaucoup plus : celle de l'Égypte. L'Angleterre n'est point évidemment pressée de quitter les bords du Nil, de faire honneur à ses engagemens, qu'elle a eu d'ailleurs l'art de subordonner à la sécurité intérieure de l'Égypte. Elle ne manque jamais de prétextes pour prolonger son occupation, et elle vient d'être servie une fois de plus selon ses vœux par un événement heureux pour ses armes comme pour sa politique. Les bandes soudanaises du mahdi, de celui qui a succédé à l'ancien mahdi, se sont agitées depuis quelque temps et ont menacé de déborder sur la Basse-Égypte. Le général anglais Grenfell a marché sur elles et leur a infligé un échec sanglant; il les a décimées et dispersées, c'est ce qu'on appelle la bataille de Toski. L'incident ne pouvait venir plus à propos, au moment où la question de la durée de l'occupation semblait renaître, et lord Salisbury s'est hâté d'en conclure que l'heure n'était pas venue de se retirer des bords du Nil, de laisser l'Égypte sans défense. Il ne renie pas, il le disait hier encore dans la chambre des lords, les engagemens qu'a pris l'Angleterre, il en réserve l'exécution pour un avenir indéterminé. C'est la moralité de la bataille de Toski! La question est encore une fois ajournée sans être résolue.

Ce n'est plus guère la saison des parlemens. A l'exception de l'Angleterre où la session se prolonge encore, presque tous les pays ont vu déjà assemblées et ministres fuir devant l'été peu propice aux luttes et aux agitations parlementaires. L'Espagne à son tour, comme d'autres pays, a retrouvé depuis quelques jours un calme momentané, le calme de la saison. Avec la séparation des chambres, les scènes tumultueuses du congrès ont cessé. La reine régente, accompagnée du petit roi, de la cour, du président du conseil, du ministre des affaires étrangères, a pris le chemin des côtes basques, de Saint-Sébastien, où elle va tous les ans chercher le repos et l'air salubre de la mer. Les hommes politiques sont partis pour leurs provinces ou pour Biarritz et rendront visite à l'Exposition parisienne. La paix règne à Madrid à demi dépeuplé. C'est fort heureux pour l'Espagne, pour le ministère de M. Sagasta. Il était temps que l'été vînt mettre fin au combat en dispersant les combattans, que la saison fît ce miracle d'en finir, ne fût-ce que pour quelque temps, avec les querelles de partis, avec les discours, les incidens et les crises toujours possibles. On aura du moins au-delà des

Pyrénées quelques mois de trêve qui ne laissent pas d'avoir été achetés par bien des efforts de tactique de la part du ministère.

Le fait est que le ministère de la reine Christine n'est pas arrivé sans peine à se donner quelque temps de répit, et que cette dernière session qui vient de finir n'aura été qu'une série de débats violens et irritans. Le chef du cabinet, M. Sagasta, avait cru, il est vrai, se tirer d'embarras par un subterfuge qui lui permettait de se délivrer d'un président du congrès, M. Martos, devenu pour lui un adversaire gênant et dangereux. Il avait clos brusquement la session régulière pour ouvrir presque aussitôt une session nouvelle, et en créant ainsi la nécessité de l'élection d'un nouveau président, il s'était donné le moyen d'éliminer M. Martos. C'était un acte d'autorité passablement hasardeux et une manière assez sommaire de se débarrasser d'un adversaire menaçant. En réalité, le président du conseil en a été pour sa tactique, cela n'a servi à rien. Cette session nouvelle, ouverte sous la présidence de M. Alonso Martinez, n'a duré que trente-quatre jours, et elle n'a pas été moins tourmentée, moins stérile que la première. Le ministère n'a pu faire voter, même avec sa majorité docile, ni le budget, ni le suffrage universel, gage de son alliance avec le parti démocratique, ni les autres réformes qu'il a mises dans son programme plus ou moins libéral, et il n'a pu échapper aux interpellations, aux assauts réitérés d'une opposition implacable. Le lendemain comme la veille, M. Sagasta a retrouvé devant lui une coalition menaçante, composée de conservateurs, de libéraux dissidens, de protectionnistes, de tous les mécontens, de tous les adversaires d'opinions ou d'intérêts. Il a eu à soutenir le choc du président évincé, M. Martos, qui ne lui a pas ménagé les traits acérés, les coups meurtriers, du chef du parti conservateur, M. Canovas del Castillo qui, même dans ses sévérités, a su garder la mesure d'un homme d'état destiné peut-être à recueillir avant peu le pouvoir. Il a rencontré sur son chemin et le général Lopez Dominguez, et le général Cassola, et M. Romero Robledo, et M. Gamazo, le défenseur des intérêts agricoles. Ce n'est pas qu'entre tous ces hommes du parlement il y ait un accord complet d'opinions. Ils sont divisés, c'est certain; ils ne le sont guère plus que le ministère lui-même, et il y a de plus ceci de caractéristique : tous ces chefs d'opposition qui poursuivent sans trêve le ministère sont des hommes d'esprit ou d'éloquence; le président du conseil a une faiblesse qu'il déguise à peine sous ses habiletés de tacticien : il est seul sur la brèche, il est plutôt compromis que secondé par ses collègues.

Aujourd'hui, si le président du conseil, tenu en échec dans une position difficile, toujours contestée, n'a pu rien faire, il a du moins réussi à vivre, à se mettre en sûreté pour quelque temps par le congé donné aux chambres. M. Sagasta, qui est un habile homme, a la ressource de recourir, dans l'intervalle, à son invariable expédient, de renouveler en-

core une fois son ministère, d'essayer de diviser ses adversaires, d'atténuer certaines hostilités. Il a trois mois devant lui pour ce travail; mais les procédés de gouvernement de M. Sagasta commencent un peu à s'user, et les chefs d'opposition qui le menacent ne semblent pas disposés à désarmer; ils paraissent, au contraire, tout en prenant le repos et les plaisirs de la saison, attendre le moment de recommencer la lutte. Les ministres sont à Saint-Sébastien, les chefs de l'opposition sont à Biarritz : ils se retrouveront à la session prochaine. Et comme s'il n'y avait pas eu assez de difficultés dans cette fin d'une session laborieuse et troublée, le ministre des affaires étrangères, le marquis de la Vega y Armijo, a cru devoir jeter dans les conflits des partis une affaire aussi bizarre qu'imprévue. Il a entrepris de mettre en jugement, après l'avoir frappé d'une révocation assez brutale, un homme qui a longtemps servi son pays dans la carrière diplomatique, qui a été pendant quatorze ans ambassadeur à Berlin, le comte de Benomar. Pourquoi le comte de Benomar est-il poursuivi? Il est accusé d'avoir communiqué, il y a quelques années, à M. Canovas del Castillo, qui venait de quitter la présidence du conseil, un mémoire ou exposé de l'état des relations de l'Espagne avec l'Allemagne pendant son ambassade. Ce n'était pas même une indiscrétion sensible, puisque la communication s'adressait à un homme qui venait de diriger pendant des années la politique de son pays, qui connaissait tous les secrets de la diplomatie espagnole. M. de Benomar est de plus accusé d'avoir tenté une sorte de rébellion en essayant de se maintenir dans son ambassade lorsqu'il était déjà rappelé. Au fond, il a été révoqué parce qu'on avait besoin de sa place, et il est poursuivi aujourd'hui parce qu'on a besoin de justifier sa révocation.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que M. de Benomar, au moment de son rappel, a été l'objet d'attentions presque affectées de la part du chancelier de Berlin et de l'empereur lui-même, comme si l'un et l'autre avaient voulu le dédommager d'une disgrâce imméritée. C'est peut-être ce qui a contribué à irriter encore plus le ministre des affaires étrangères de Madrid. Le fait est que, dans ces sévérités et ces poursuites exercées par ressentiment à l'égard d'un diplomate qui a déjà une longue carrière, il n'y a, d'après toutes les apparences, rien de sérieux. Il n'y a qu'une maladresse du ministre des affaires étrangères, qui a voulu faire un acte d'autorité. Le président du conseil, M. Sagasta, qui a déjà assez de difficultés, se serait probablement bien passé de cette mauvaise affaire, qui peut être pour lui un embarras de plus le jour où les cortès se rouvriront à Madrid.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

La liquidation de fin juillet a confirmé la reprise que venait de provoquer le résultat des élections pour les conseils-généraux. Les cours de nos rentes se sont relevés, et le reste de la cote a suivi. Le 3 pour 100 a été compensé à 84.55 avec un report moyen de 0 fr. 15, inférieur de près de 0 fr. 10 à celui du mois précédent. La prorogation des engagemens a été facilitée par l'abondance des disponibilités à Londres et à Berlin. Au surplus, les positions à la hausse avaient été notablement allégées en juillet, et il s'était même formé sur nos fonds publics un découvert dont les rachats n'ont pas été étrangers au mouvement, surtout dans les deux journées qui ont suivi la liquidation.

En effet, la rente française s'est élevée de près de 0 fr. 50 immédiatement après la liquidation, reprenant le cours de 85 francs, perdu il y a quelques semaines. L'Amortissable et le 4 1/2 ont suivi et quelques-uns des fonds étrangers se sont associés à cette marche en avant.

La place a été quelque peu surprise par cette poussée vigoureuse, que la situation politique et même le caractère satisfaisant de la liquidation ne suffisaient pas à expliquer. La direction du marché a paru ressaisie par des mains assez puissantes pour tenir la cote à un niveau déterminé si un intérêt politique venait à l'exiger. Depuis le 3 courant, le cours de 85 francs a été conservé sur le 3 pour 100 à travers d'insignifiantes oscillations. Il pourrait avoir été choisi comme un bon terrain d'attente jusqu'au jugement de la haute-cour ou jusqu'aux élections générales. Il ne faut pas perdre de vue d'ailleurs qu'un coupon trimestriel de 0 fr. 75 sera mis prochainement en paiement, ce qui ramène le cours dès à présent à 84.25.

A Londres, en dépit de l'extrême abondance des disponibilités sur le marché libre, la période des embarras monétaires s'est rouverte pour la Banque d'Angleterre, dont l'encaisse métallique a commencé à subir les assauts habituels à cette époque de l'année. Le jeudi 8, le taux de l'escompte a dû être relevé de 2 1/2 à 3 pour 100. L'influence a été à peu près nulle sur notre marché.

Les fonds russes ont profité de l'amélioration générale des dispositions. Les demandes restent actives au comptant et à terme. On cote le 1880 à 90.40, le 1889 à 93, les consolidés à 90 fr., en reprise les uns et les autres d'environ une demi-unité.

Calme complet sur le 4 pour 100 hongrois à 84 3/8. Depuis le 12 courant figure à notre cote officielle le 4 1/2 pour 100 or hongrois 1889, garanti par les chemins de fer de l'État et émis au printemps dernier pour un capital de 182 millions de florins ou 455 millions de francs, jouissance courante 1er août 1889. Les valeurs de chemins de fer austro-hongroises ont été assez bien tenues : les Autrichiens en hausse d'une dizaine de francs; les Lombards immobiles à 255.

Les désordres qui se sont produits en Crète vont obliger le gouvernement turc à faire des dépenses assez considérables d'armement. Les fonds ottomans, malgré cette perspective, se sont assez bien tenus et ont même légèrement progressé.

L'obligation unifiée d'Égypte n'a pas profité de la victoire, si pompeusement célébrée en Angleterre, du général Grenfell sur quelques milliers de derviches affamés. Les fonds helléniques sont fermes, la Grèce ne paraissant point disposée à fomenter l'insurrection crétoise.

L'Extérieure a été portée à 73 1/2, sur la confirmation des pourparlers engagés entre la Banque d'Espagne et le groupe financier de la Banque de Paris, relativement à un prêt de 50 millions à consentir à l'établissement de Madrid sur nantissement de rente 4 pour 100 amortissable. Déjà à la fin de juillet cette même nouvelle avait produit un relèvement de l'Extérieure de 72 aux environs de 73.

L'Italien a de nouveau baissé, après une reprise éphémère à 93.30. Nous le laissons à 92.75. Cette faiblesse n'est pas due principalement à l'incident de frontière signalé il y a quelques jours par le télégraphe et qui est sans importance. Mais la situation financière du royaume ne fait qu'empirer, et les portefeuilles français continuent à se débarrasser de la rente italienne qui s'y était jadis accumulée. A Rome, toutes les valeurs locales sont en réaction depuis le commencement du mois, notamment la Banque romaine, l'Immobilière, la Banque générale, les Eaux Marcia, le Gaz, etc. A Turin, la crise immobilière s'accentue.

Le gouvernement de Rome s'est efforcé de faire croire que la baisse du 4.34 pour 100 d'Italie était due à des rumeurs mal fondées qui auraient été répandues à Paris, par exemple au bruit que le ministre du trésor aurait jeté sur le marché français la rente restée à sa disposition par suite de l'abolition de la caisse des pensions. Ce sont là des explications qui ne peuvent tromper personne. On ne sait que trop que M. Crispi, par sa politique antifrançaise, a jeté son pays dans une perturbation profonde où son ancienne prospérité financière risque de sombrer. Si le marché allemand, qui porte tout le fardeau des derniers emprunts indirects de l'Italie, ne soutenait avec ténacité les cours de la rente, le prix de 93 serait depuis longtemps déjà perdu.

Les fonds argentins sont fermes, en dépit de la cote de l'agio, 74 pour 100, et de l'aggravation de la crise monétaire à Buenos-Ayres.

Les valeurs ont en général monté depuis la fin de juillet, quelques-unes même dans des proportions importantes.

Le Suez n'a guère varié aux environs de 2,270. Les recettes des dernières décades ont été un peu moins satisfaisantes et l'augmentation depuis le 1er janvier 1889 sur la période correspondante de 1888 n'est plus que de 1,430,000 francs. Le Panama est abandonné à 43 francs, et le Corinthe est tombé à 80 francs, sur la nouvelle de la cessation complète des travaux par les entrepreneurs.

Les Voitures et les Omnibus ont enfin obtenu l'amélioration que la baisse du mois dernier permettait de prévoir. La plus-value est de 25 francs pour les premières à 770 comme pour la seconde valeur à 1,270. La Transatlantique est immobile à 570.

Les valeurs de cuivre ont assez vivement repris : le Rio-Tinto de 275 à 287.50, le Tharsis de 88.75 à 95. On donne comme raison de ce mouvement un retour offensif d'anciens acheteurs contre les baissiers jusque-là victorieux, une légère hausse dans les prix du cuivre à 42 et 43 livres sterling, la diminution lente, mais progressive du stock, le succès des négociations engagées entre les liquidateurs du Comptoir d'escompte et le représentant des mines américaines. Une combinaison nouvelle, en dehors de laquelle serait tenue la Compagnie de Tharsis, a été adoptée en principe vendredi dernier.

Le Gaz s'est élevé de 1,355 à 1,380. La Banque de France est en hausse de 80 francs à 3,880 ; les bénéfices hebdomadaires restent cependant peu élevés. Le Crédit foncier a repris de 10 francs à 1,275 après 1,285. Dans la séance du 7 août, 12,706,000 francs de prêts nouveaux ont été autorisés par le Conseil d'administration.

La Banque de Paris gagne 15 francs à 733 ; le Crédit lyonnais, 7.50 à 682.50 ; le Crédit mobilier, 10 francs à 407.50. Peu d'affaires sur les autres titres, Société générale, Banque maritime, Banque internationale, Dépôts, Crédit industriel. Les liquidateurs de la Banque franco-égyptienne ont décidé la répartition d'un dividende de 60 francs par action sur l'actif excédant le capital social déjà remboursé.

Le Comptoir d'escompte a baissé à 75 francs, le Comptoir national s'est tenu à 525 francs.

La plus-value des recettes de nos grandes compagnies de chemins de fer pendant la dernière semaine, dont les résultats aient été publiés, s'élève à 2,360,000 francs, ce qui porte à 21 millions le total de l'augmentation depuis le commencement de l'année. Le Nord a monté de 25 francs à 1,730 ; le Lyon, de 20 francs à 1,335 ; l'Orléans, de 30 à 1,365 francs. Le Nord de l'Espagne, par suite de la continuation de fortes recettes, s'est tenu à 395, le Saragosse a gagné 6.25 à 292.50.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — LIXe ANNEE.

JUILLET. — AOUT.

Livraison du 1er Juillet.

L'Illusion de Florestan, deuxième partie, par M. Henry RABUSSON 5
Études d'histoire religieuse. — Le Traité *Du Manteau*, de Tertullien, par M. Gaston BOISSIER, de l'Académie française. 50
La Jeunesse de Richelieu (1585-1614). — I. — Origines et Éducation, par M. Gabriel HANOTAUX, député. 80
Thais, conte philosophique. — I. — Le Lotus, par M. Anatole FRANCE. . . 111
L'Académie des Beaux-Arts depuis la fondation de l'Institut. — I. — Origines, par M. le vicomte Henri DELABORDE, de l'Institut de France. . . 135
Un Royaume disparu. — La Birmanie, par M. Edmond PLAUCHUT. 160
A Travers l'Exposition. — I. — Les Portes, la Tour, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGÜÉ, de l'Académie française. 186
Un Radical anglais d'autrefois. — William Cobbett, par M. G. VALBERT. . 202
Revue littéraire. — A Propos du *Disciple*, de M. Paul Bourget, par M. F. BRUNETIÈRE. 214
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 227
Mouvement financier de la quinzaine. 238

Livraison du 15 Juillet.

L'Illusion de Florestan, dernière partie, par M. Henry RABUSSON. 241
La France, l'Italie et la Triple alliance. 277
Thais, conte philosophique. — II. — Le Papyrus, par M. Anatole FRANCE. 319

L'Académie des Beaux-Arts depuis la fondation de l'Institut. — II. — La Classe de la littérature et des beaux-arts au temps du directoire, par M. le vicomte Henri DELABORDE, de l'Institut de France. 372
Un Poète anglais. — John Keats, par M. Joseph TEXTE. 402
A Travers l'Exposition. — II. — L'Architecture, les Feux et les Eaux, le Globe, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGÜÉ, de l'Académie française. 440
Revue musicale. — Théatre de l'Opéra, *la Tempête*, de M. Ambroise Thomas, la Saison italienne, la Musique a l'Exposition, par M. Camille BELLAIGUE. 456
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 465
Mouvement financier de la quinzaine. 477

Livraison du 1er Août.

Simple récit. 481
Études d'histoire religieuse. — De la Modernité des prophètes, première partie, par M. Ernest HAVET, de l'Institut de France. 516
La Jeunesse de Richelieu (1585-1614). — II. — L'Évêque de Luçon, le Député aux États de 1614, par M. Gabriel HANOTAUX, député. 566
Thais, conte philosophique. — III. — L'Euphorbe, par M. Anatole FRANCE. 606
La Transformation du gouvernement local aux États-Unis, par M. Émile de LAVELEYE. 638
A Propos d'un livre sur la France du centenaire, par M. G. VALBERT. . . . 660
Poésie. — Le Dernier des Maourys, par M. LECONTE DE LISLE, de l'Académie française. 687
A Travers l'Exposition. — III. — Le Palais de la force, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGÜÉ, de l'Académie française. 692
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 707
Mouvement financier de la quinzaine. . . . . 718.

Livraison du 15 Août.

Examen de conscience philosophique, par M. Ernest RENAN, de l'Académie française. 721
L'Académie des Beaux-Arts depuis la fondation de l'Institut. — III. — La Classe des beaux-arts sous le consulat et sous l'empire, par M. le vicomte Henri DELABORDE, de l'Institut de France. 738
La Stratégie navale. 767
Études d'histoire religieuse. — De la Modernité des prophètes, dernière partie, par M. Ernest HAVET, de l'Institut de France. 799
Fausse route, première partie. 831
La Politique de Robespierre, par M. Albert SOREL. 883
Femmes slaves. — II. — Zarka, la pénitente, par M. L. de SACHER-MASOCH. 916
A Travers l'Exposition. — IV. — Les Arts libéraux, l'Histoire du travail, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGÜÉ, de l'Académie française. . 929
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 945
Mouvement financier de la quinzaine. 9

Paris. — Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

AP
20
R5
pér.3
t.94

Revue des deux mondes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY